



HAL
open science

L'arc dans les constructions haut-médiévales des régions nord occidentales du pourtour méditerranéen : étude d'historiographie et d'histoire de l'architecture

Maria Tevesz

► To cite this version:

Maria Tevesz. L'arc dans les constructions haut-médiévales des régions nord occidentales du pourtour méditerranéen : étude d'historiographie et d'histoire de l'architecture. Art et histoire de l'art. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2018. Français. NNT : 2018BOR30062 . tel-02388498

HAL Id: tel-02388498

<https://theses.hal.science/tel-02388498>

Submitted on 2 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « histoire de l'art »

L'arc dans les constructions haut-médiévales des régions nord occidentales du pourtour méditerranéen

Étude d'historiographie et d'histoire de l'architecture

Volume I. Synthèse

Présentée et soutenue publiquement le 8 décembre 2018 par

Maria Tevesz

Sous la direction de Philippe Araguas Université de Bordeaux Montaigne et

de Géraldine Mallet Université de Paul-Valéry Montpellier 3 – CEMM EA 4583

Membres du jury

Philippe Araguas, professeur émérite, Université de Bordeaux Montaigne – co-directeur

Géraldine Mallet, professeur, Université Paul-Valéry Montpellier 3 – co-directrice

Xavier Barral i Altet, professeur émérite, Université Ca'Foscari, Venise - pré rapporteur

Milagros Guardia Pons, professeur, Université de Barcelone - pré rapporteur

Quitterie Cazes, maître de conférences, Université de Toulouse - examinateur

Christian Gensbeitel, maître de conférences, Université Bordeaux Montaigne – examinateur

Volume I

Synthèse

A mes parents

En hommage aux précurseurs qui ont frayé le chemin

Résumés

L'arc dans les constructions haut-médiévales des régions nord occidentales du pourtour méditerranéen

Étude d'historiographie et d'histoire de l'architecture

L'étude présentée ici a pour but d'analyser la manière d'utiliser l'arc outrepassé, en plan et en élévation, et l'arc en retrait sur ses piliers, dans une région et dans un temps pragmatiquement défini du monde méditerranéen particulièrement riche en éléments architecturaux de ce type. L'arc en retrait n'est pas inconnu dans la recherche mais, faute d'identification précise et donc de terminologie adaptée, il a été confondu avec l'arc outrepassé sous des dénominations différentes. Faisant l'objet de diverses théories dans l'historiographie, ces deux types d'arcs ont été utilisés comme arguments majeurs dans la datation et dans la filiation stylistique des édifices dans lesquels ils se trouvent. L'objectif de cette approche consiste à confronter ces courants historiographiques, inscrivant un monument donné comme relevant du monde wisigothique, mozarabe ou carolingien, à l'analyse des monuments *in situ* dans les régions catalano-roussillonnaises et languedociennes où ces formes présentent une concentration considérable.

Dans ces théories tenaces, souvent assimilables à des idées reçues sans discernement, l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa a occupé une place particulière de sorte que son attribution s'est répercutée sur de nombreux édifices, surtout des chapelles rurales, gravitant dans son orbite. Les monuments situés sur les deux versants des Pyrénées possédant ces formes en élévation ou dans la planimétrie constituent un corpus de 98 édifices. Ils ne révèlent pas seulement une certaine uniformité pour l'ensemble du territoire mais, au-delà, permettent également de définir des microrégions homogènes.

L'étude de ce territoire est intégrée dans une analyse historiographique plus vaste de ces deux types d'arcs qui cherche la réponse à leur origine, à leur propagation géographique au fil de temps et présente les différentes réflexions sur la raison d'être de leur emploi. À côté des théories pragmatiques qui considèrent ces formes comme des procédés techniques offrant des avantages constructifs et des mesures techniques qui cherchent à établir une typologie séparant les arcs de différentes époques et de différentes aires géographiques, une attention particulière est apportée aux dimensions idéologiques, liturgiques et symboliques liées à ces tracés.

Mots clés :

Haut Moyen Age, architecture préromane, arc outrepassé, Catalogne, Languedoc-Roussillon, art wisigothique, art mozarabe, Septimanie, Marca Hispanica, Saint-Michel de Cuxa

Table des matières

Résumés	7
Table des matières	9
Remerciements	11
Avant-propos	15
Introduction	17
1. Courants historiographiques	23
1. 1. Les précurseurs d'une archéologie monumentale : Jean-Auguste Brutails et Josep Puig i Cadafalch	24
1. 1. 1. Jean-Auguste Brutails : valeur pragmatique d'un tracé anormal, antérieur à l'art roman	24
1. 1. 2. Josep Puig i Cadafalch : de la survivance des formes anciennes wisigothiques vers la qualification mozarabe	31
1. 2. Le courant de la filiation mozarabe dans l'historiographie: Saint-Michel de Cuxa et la pléiade de chapelles de son orbite	38
1. 2. 1. La remise en question progressive de la théorie mozarabe	46
1. 2. 2. La critique de la miniature dite mozarabe	67
1. 3. Le courant de la filiation wisigothique dans l'historiographie	73
1. 3. 1. Substrat indigène ? La prise de conscience des traditions locales	78
1. 3. 2. Révision du concept de wisigothisme	82
1. 4. Le courant historiographique affirmant l'influence carolingienne dans le pourtour nord-occidental de la Méditerranée	88
1. 4. 1. Saint-Michel de Cuxa dans une filiation carolingienne	88
1. 4. 3. Les églises abbatiales dites carolingiennes du Languedoc-Roussillon et d'autres régions	103
2. Étude générale des deux types d'arc du Haut Moyen Age	109
2. 1. L'arc en champignon : procédé constructif ou structure autonome ?	109
2. 1. 1. Sous l'emprise de la Perse Sassanide	109
2. 1. 2. Vers la considération d'une forme indépendante	113
2. 1. 3. L'étendue géographique et chronologique de l'arc en champignon	121
2. 1. 4. Le témoignage des grottes artificielles en Orient et en Occident	130
Conclusion	132
2. 1. 5. Le témoignage du corpus sur l'arc en champignon	134
2.2. L'arc outrepassé	140
2. 2. 1. Le tracé outrepassé dans le plan des absides	140
2. 2. 1. 1. L'abside dans la culture des « castros »	140
2. 2. 1. 2. Le plan outrepassé dans l'Antiquité	141
2. 2. 1. 3. L'apparition des absides liée à l'invention du <i>stibadium</i> à l'Antiquité tardive	147
2. 2. 1. 4. L'arc outrepassé dans le plan à l'époque du Haut Moyen Age. L'époque de « transition » en Espagne et la présomption d'une nature funéraire liée au plan outrepassé de l'abside	150
2. 2. 1. 5. Vérification du caractère funéraire associé à l'abside outrepassée dans la France paléochrétienne	156
2. 2. 1. 6. Prépondérance du tracé outrepassé dans le plan aux IV ^e -VI ^e siècles	163
2. 2. 1. 7. L'abside outrepassée dans les églises rupestres	167
2. 2. 1. 8. Le plan outrepassé dans l'architecture carolingienne et à l'époque suivante	168
2. 2. 1. 9. La forme extérieure de l'abside outrepassée à l'origine des filiations différentes	171
Conclusion - La raison d'être de la forme outrepassée dans la planimétrie	173
2. 2. 2. 10. Le témoignage du corpus sur le tracé outrepassé dans le plan de l'abside	175

2. 2. 2. L'arc outrepassé en élévation	177
2. 2. 2. 1. Son aire de propagation.....	177
2. 2. 2. 2. L'arc outrepassé dans l'architecture rupestre.....	188
2. 2. 2. 3. L'origine présumée de la forme outrepassée en élévation.....	192
2. 2. 2. 4. L'émergence de l'arc outrepassé dit islamique	214
2. 2. 2. 5. L'approche technique aboutissant à l'établissement d'une typologie	219
2. 2. 2. 6. Avantage pragmatique où choix esthétique ?	228
2. 2. 2. 7. Les dimensions symboliques du tracé outrepassé – l'affirmation d'un aspect anthropomorphique	233
2. 2. 2. 8. La théorie de la représentation de la figure humaine dans le tracé outrepassé des stèles funéraires.....	236
2. 2. 2. 9. Le tracé outrepassé en tant que forme sacrée.....	241
Conclusion	246
2. 2. 2. 10. Le témoignage du corpus sur l'arc outrepassé en élévation.....	249
2. 2. 2. 11. La question des sous-groupes ou des micro-régions.....	262
3. Le corpus.....	269
3.1. Cadre historique	269
3.1.1. Les conditions du repeuplement dans les Pyrénées méditerranéennes	280
3. 2. Caractéristiques générales du corpus	290
3. 3. Le corpus :.....	303
Notices des monuments - Voir dans le Volume II	303
Illustrations des monuments – Voir dans le Volume III	303
Conclusion générale.....	309
Bibliographie.....	323
Annexes	391

Remerciements

Les efforts des années qui ont mûri ces pages ont été soutenus par l'aide appréciable de beaucoup de personnes. Les premiers remerciements s'adressent à mes trois professeurs qui ont encadré la préparation de ce travail : à Monsieur Philippe Araguas qui est toujours venu à mon secours dans les moments difficiles et qui m'a donné les premières pistes dans ses cours sur l'architecture wisigothique et mozarabe à l'Université Bordeaux Montaigne en démontrant la complexité de la production artistique de ces périodes au défi de l'historiographie traditionnelle ; à Madame Géraldine Mallet de l'Université Paul Valéry de Montpellier 3 qui a accepté la tâche de sa codirection et dont j'ai ressenti l'attention et l'encouragement malgré la distance, ses accueils chaleureux à Montpellier ont chaque fois renouvelé l'énergie et la motivation dans la recherche ; à Monsieur Christian Gensbeitel, mon directeur pendant les deux années de Master qui m'a poussée vers le sujet des arcs et qui m'a suivi par ses conseils depuis lors, son regard pertinent et son approche pragmatique ont souvent aidé à éviter les égarements. Leurs remarques, leurs conseils m'étaient très précieux au niveau professionnel et personnel.

Sans les services documentaires et leur personnel dévoué ce travail n'aurait pas pu être mené à son terme, je tiens vivement remercier les bibliothèques de l'Université Bordeaux Montaigne : celle de Robert Etienne, du laboratoire de recherche Ausonius qui grâce à sa riche collection spécialisée a considérablement facilité l'accès aux ouvrages rares et pointus ; celle de Lettres et Sciences humaines (BU) et tout particulièrement son service de prêt inter-bibliothécaire qui grâce à l'arrivée rapide des ouvrages a bien favorisé les conditions de travail et a aidé d'une façon très efficace la recherche des documents. Je voudrais exprimer mes gratitude à Anne Goulpeau et à ses collègues.

Le sujet de ma thèse a fait découvrir dans la réserve de la Bibliothèque Universitaire de Bordeaux le legs remarquable de Jean-Auguste Brutails traduisant ses centres d'intérêt et ses attachements : le Roussillon et la Catalogne. Paul-Henri Alliou, responsable à l'époque de ce fonds, plein de raretés, soit remercié ici, il m'a donné accès aux photos de l'archiviste, qui ont une valeur documentaire indéniable, et à sa correspondance révélant tout un réseau professionnel autour de lui.

C'est également ce sujet qui a exigé des déplacements réguliers dans le but de consulter des ouvrages anciens, non prêtés et les documents de Services du patrimoine et de l'architecture. Mes visites régulières à la Médiathèque de Perpignan ont pu être fructueuses grâce à l'aide généreuse de Marie-Françoise Rostain, sa bienveillance et son attention me restent inoubliables. La Bibliothèque Universitaire de Perpignan a rendu possible la consultation flexible des fonds patrimoniaux de la Maison des Pays Catalans, la compréhension et l'obligeance de ses bibliothécaires soient ici remerciées. Au *Service départemental de l'architecture et du patrimoine* (SDAP) de Perpignan, l'accueil de Bertrand Mastron a permis l'accès aux documents concernant la région. L'accueil très aimable de Fabienne Tuset à la *Direction régionale des affaires culturelles* (DRAC) de Montpellier a assuré le travail dans une bonne ambiance et très bien organisé avec des dossiers préparés d'avance.

Je voudrais exprimer ma reconnaissance à Monsieur Henri Barthes, directeur de la *Société Archéologique de Béziers* qui, dès mon arrivée à Béziers, m'a munie des informations nécessaires pour les visites et m'a mis au contact avec les propriétaires et les responsables de la restauration dans la région. La liste serait longue pour énumérer les archives, les bibliothèques de Perpignan, de Béziers, de Montpellier, de Charenton-le-Pont, je souhaite à tout le monde des conditions semblables dans les recherches.

Lors de la visite des monuments de l'Aude, j'ai pu bénéficier de l'accompagnement adorable et compétant de François Amigues, conservateur des *Antiquités et d'Objets d'Art du Département de l'Aude*, à Moussan, à l'abbaye de Lagrasse, à Saint-Martin-des-Puits et à plusieurs autres

monuments. Grâce à lui, j'ai pu entrer dans la cour de la Madeleine de Narbonne pour observer de près l'arc identifié autrefois avec l'entrée d'une mosquée. Je me rappelle avec de la reconnaissance ces journées enrichissantes et ensoleillées.

Anna Gouttiérez de Lleida, post-doctorante au laboratoire Ausonius, doit être évoquée parmi ces remerciements pour son aide en langue catalane dans la demande de visites des monuments qui n'était pas toujours facile. Je me souviens volontiers des échanges avec Marion Provost dont l'attitude désintéressée m'atteste de la solidarité dans la recherche. Les rencontres avec Élisabeth Astruc et Morgane Gourgues à Montpellier me sont très chères, nos sujets de thèse qui s'entrecroisent ont inspiré un intérêt profond pour le travail de l'autrui et un sincère respect en connaissance de soucis similaires dans les conditions de l'étude des monuments.

Je dois beaucoup à Jean-Bernard Mainetti au Pôle informatique de l'Université de Bordeaux Montaigne qui m'a aidée à surmonter les difficultés informatiques, surtout pendant la préparation des illustrations dans la phase finale. Je tiens à exprimer mes reconnaissances à Sylvain Machefert au Service numérique de l'Université pour ses aides dans la dernière mise en forme et à Edward Cooper pour la traduction du résumé en anglais. Pendant ces années, j'ai ressenti l'attention personnelle et la bienveillance de Chantal Duthu et de Stéphanie Brossard, dépassant les cadres administratifs, de l'École doctorale que je voudrais sincèrement remercier.

A plusieurs endroits où le monument est privé, il a fallu demander l'autorisation du propriétaire pour avoir accès à l'édifice. Je suis très reconnaissante à eux pour avoir rendu possible la visite de leur patrimoine, j'ai dû apprendre que ce n'est pas automatique. Je voudrais rappeler ici l'accueil aimable :

de Madame Marta Carola et de Monsieur Jaume Géli pour la visite de Sant Marti de Baussitges,
de Monsieur Joan Agullo Battle pour celle de Sant Esteve de Palau S'Ardiaca,
de Monsieur Joan Botey au Mas Vidal pour celle de San Climent de Peralta,
de Madame Gemma Escola pour celle de San Cristofol de Cabrils,
de Madame Solange Peyre pour celle de Notre-Dame de Coujan à Murviel-les-Béziers,
de Monsieur Barthélemy Andoque de Sériège pour celle de Sainte-Madeleine de Sériège au château de Sériège (Cruzy),
de Monsieur Patric Delmas et de Monsieur José Fornells pour celle de Saint Julien et de Saint Martin de Vieussan,
de Monsieur Lusinchi pour celle Saint-Romain d'Aspiran Ravanès (Thézan),
de la famille Baus pour celle de Notre-Dame de Riquer à Catllar,
de Mme Marie-Louise Blangy pour celle de Saint-Michel de Riunoguers
de Monsieur et Madame Chalancon pour celle de Santa Creu de Quercorb à Arles-sur-Tech,
de Monsieur et Madame Lepine pour celle de Saint-Apolis de Florensac,
de Monsieur Montanié pour celle de Notre-Dame de Gléon au château de Gléon,
des propriétaires du château de Villarlong pour celle de Notre-Dame de la Lauze.
Je souhaite remercier le père Jean-Louis Dusfour pour la visite de la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert, le père Keller pour celle de Saint-Aubin de Fitou, le père Cassien pour celle de Saint-Étienne de Pomers (Clarà-Villerach). Le souvenir de ces journées m'est particulièrement marquant.

Pour les informations, il a fallu s'adresser dans beaucoup de cas aux agents des Mairies, des Ajuntaments qui n'ont pas seulement prêté la clé mais qui ont souvent facilité la visite par leur accompagnement, par des documents mis à ma disposition ou par des connaissances supplémentaires précieuses. Je voudrais remercier Xavier Garcia i Rodriguez de l'Ajuntament de Vilafant pour la visite de Sant Miquel de Palol Sabaldoria et pour l'envoi des derniers rapports de fouilles du monument et l'ajuntament d'Alpens pour la visite de Sant Perre de Serrallonga et pour leur aide dans la recherche de documents sur la restauration de la chapelle. Plusieurs autres instances qui ont soutenu mon but par leur compréhension soient encore évoquées ici : celles de Sant Quirze de Besora, de Coll de Nargo, d'Albanya, d'El Pont de Vilomara, d'Esparreguerra, de Viver

et Serrateix, de Rellinars, de Saint-Génis-des-Fontaines, de Caixas, de Bédarieux. Pendant mon séjour à Manresa, c'est l'Office de tourisme qui m'a grandement aid e dans la demande des informations, je pense avec de la gratitude à ces gens qui n'ont pas limit e leur travail aux services touristiques. L'office de tourisme de Millau m'a mis au contact avec Françoise Galès, directrice du Service des Archives et du Patrimoine de la ville de Millau pour repérer les monuments haut m edievaux du Rouergue. Les responsables du site de Sant Pere de Rodes, Sonia Masmarti Recasens et Mirella m'ont facilit e non seulement la visite du monastère Sant Pere et de l' glise de Santa Creu mais le transport aussi à ce site merveilleux mais haut perch e.

Je dois non seulement aux agents de services officiels mais à des personnes que j'ai rencontrées par hasard sur mon chemin, sûrement une seule fois. Bien que je ne puisse pas les retrouver, je voudrais bien garder le souvenir de la gentillesse des habitants du mas Candaliga (Balsareny) qui m'ont amenée après une journée gaspillée aux ruines pratiquement introuvables de l' glise d'Aledernet ; du seul chauffeur de taxi de Cardona qui n'a pas seulement compris mes contraintes mais qui a largement d epass e les bornes de son travail en me trouvant le moyen de faire ouvrir l' glise de Gargallà ; d'un certain Joseph qui ne m'a pas laiss e m'égarer sur les chemins sablonneux de Sidilla ; d'un certain Matthieu qui m'a aidée un jour venteux à l'accès difficile de la chapelle de Saint-Aubin de Fitou ; de Claire qui m'a amenée de Lauroux au refuge de Lodève le jour où il n'y avait plus de transport vers Béziers ; de mes amis catalans qui, malgré la critique de ce projet personnel, n'ont pas cessé de me soutenir pendant des années. Derrière ces pages, il y a encore beaucoup d'autres visages, de mains tendues, d'encouragements dans les moments difficiles que je ne pourrais jamais assez remercier. Le temps effacera leurs traits mais ce travail, qui ne comprend pas seulement des monuments mais également des personnes qui y sont li es, conserve leur souvenir. Ils y sont tous présents.

Finalement, je voudrais chaleureusement remercier mes amis à Bordeaux, Jean Pierre et Mylène Chabrat sur qui j'ai pu compter pendant de longues années dans les diverses difficultés de ma vie, ils m'ont donn e le sentiment de famille et de sécurité.

Avant-propos

Consacrer une étude particulière à des supports architecturaux d'une certaine époque dans une aire géographique donnée suggère qu'on les considère comme significatifs et qu'ils méritent cette distinction. Il est important de faire ce constat tout au début de ce travail, car ces détails, les plus attirants au regard, sont convoqués jusqu'à aujourd'hui comme des critères déterminant l'appartenance d'un édifice à une certaine époque sous telle ou telle domination ethnique ou religieuse. Il s'agit, en effet, de la forme spécifique en fer à cheval des ouvertures, des passages, des baies, surtout celle des arcs triomphaux et des portes à une période qui reste toujours mal définie et qui a reçu des chercheurs différentes appellations : on les désigne souvent par le terme de préroman, voire de proto-roman, même d'ante-roman.¹

La focalisation sur le tracé d'un élément architectural ne veut pas dire pour autant son isolement ou l'ignorance de l'ensemble des caractéristiques dans lequel il s'inscrit mais, au contraire, nous tenons à le traiter parmi les éléments cohérents d'un édifice, et à l'insérer dans l'univers architectural d'une région. Bien que nous nous intéressions plus particulièrement à la construction des arcs, nous avons conscience que la manière de les bâtir fait partie de règles générales que nous voudrions étudier à l'intérieur d'une zone circonscrite.

La prise de connaissance progressive d'un patrimoine exceptionnel, bien que précaire, et une passion personnelle sont à l'origine de ce travail. Son point de départ était le bilan historiographique de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa en Master 1² qui a révélé à quel point ses arcs ont été déterminants dans les hypothèses sur les filiations du monument. Il a fallu prendre conscience combien le rôle de ces supports dépasse la prise en compte de leur fonction architectonique, leur courbure engendrant automatiquement une attribution d'appartenance et, en conséquence, détermine une chronologie. Le tracé des arcs était un argument si fort en faveur de l'attribution du monument qu'il était suffisant à lui seul pour en décider et pas seulement pour l'abbatiale de Cuxa. C'est la raison pour laquelle la réunion et la révision de ces théories semblait importante, ainsi que la vérification de leur pertinence à la lumière de l'analyse des monuments.

En dehors de ce grand monument d'une portée singulière qu'est l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa, aujourd'hui restaurée avec son cloître en partie reconstruit, le corpus de ce travail est constitué par des petites chapelles rurales (celles du Roussillon ayant fait l'objet de notre Master 2³) dans le but de chercher le rapport entre l'abbatiale de Cuxa et les monuments secondaires qui gravitent autour d'elle. La révélation de l'homogénéité de ce petit ensemble dans la construction et dans des filiations similaires a poussé progressivement les limites de notre zone d'étude, déjà au cours des années de cette thèse, d'abord vers le nord, puis vers le sud afin de pouvoir circonscrire les frontières de la concentration de l'arc outrepassé. L'élargissement du corpus a permis non seulement son enrichissement et le peaufinage dans la vision de ses caractéristiques mais la prise de conscience progressive de certains phénomènes imprévus au cours du travail sur le terrain, notamment de l'existence d'un autre type d'arc, en plein cintre sur des piédroits avancés qui a été fondu, sous différentes appellations, dans la catégorie de l'arc outrepassé. Bien que les archéologues et les spécialistes le connaissent, il n'a jamais fait l'objet d'une étude spécifique. L'importance de ce tracé auquel il a fallu trouver une appellation s'est profilé progressivement au cours du travail.

Nos efforts ont pourtant rencontré plusieurs obstacles. L'état de conservation des

¹ Cette dernière a été choisie par Morgane Gourgues dans sa thèse, voir GOURGUES, 2017.

² *Lectures d'un monument, Bilan historiographique de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa*, Mémoire Master I, Histoire de l'art, UE 4, 2009-2010, sous la direction de Christian Gensbeitel

³ *Étude des arcs outrepassés dans l'architecture religieuse préromane et romane du Roussillon*, Mémoire Master II, Histoire de l'art, Parcours recherche, UE 4, 2010-2011, sous la direction de Christian Gensbeitel

monuments, souvent en état de ruine ou réduits à leurs murs de fondation n'a pas facilité leur appréhension. Les églises ou chapelles miraculées ont pu sauver au moins leur chevet avec les amorces de l'arc triomphal. Dans les cas les plus néfastes, la restauration trop enthousiaste et abusive à des époques très récentes a fait disparaître la possibilité de la lecture du bâti, a effacé les informations précieuses sur le mortier et souvent sur l'appareil. L'enveloppe de béton peut enrober et dissimuler le profil de la voûte, aligner sa naissance, supprimer le retrait très caractéristique de l'arc par rapport à son montant qui le distingue de l'arc en plein cintre. Les ouvertures bouchées peuvent conserver leur tracé d'origine mais également provoquer des dégâts irréversibles, sans parler de la conjoncture inverse, le percement d'une porte dans le mur du chevet, très fréquent, pour l'utilisation de la chapelle en tant que bâtiment agricole. Ce dernier but a pu occasionner la division de l'espace intérieur en deux niveaux, ainsi que la modification du tracé des baies en faveur d'une ouverture plus grande.

La situation de ces édifices, à des endroits très reculés, cachés dans les montagnes ou essaimés en plaine, suggère une vision sur le paysage monumental et sur les conditions de vie rurale de jadis. C'est justement l'accès difficile de ces monuments très éloignés des voies de circulation qui a également déterminé nos conditions de travail pendant cette étude. Quelquefois, des journées gaspillées sans pouvoir localiser la chapelle cherchée, la perte de temps à cause de l'égarement sur des sentiers confondus, ou les heures raccourcies par le souci de ne pas rater le dernier bus ont souvent laissé trop peu de temps pour l'observation et la prise de mesure de détails. Le travail en solitaire n'a pas permis non plus l'usage d'un échafaudage pour réaliser des relevés précis sur place.

L'observation *in situ* tient pourtant une place très importante dans notre approche méthodologique qui consiste, d'un côté, à rassembler les considérations sur les arcs du Haut Moyen Age et, de l'autre, à confronter les théories énoncées à l'épreuve du témoignage d'un petit *corpus* de monuments étudiés sur place. Dans cette confrontation nous donnons la priorité aux monuments, c'est pourquoi la description séparée de chacun et la comparaison de leurs traits caractéristiques y jouent un rôle important.

Aux difficultés énumérées ci-dessus, il faut ajouter l'incertitude sur la chronologie des édifices à cause du manque de datation exacte et faute de documents donnant de vrais repères sur la situation des monuments. Les premières mentions dans les sources sont souvent plus tardives ou inversement, les énumérations plus anciennes ne correspondent pas à l'édifice que l'on a sous nos yeux. La persistance d'une même technique de construction pendant des siècles dans la même région ne facilite pas non plus la chronologie qui hésite en conséquence entre l'octroi du label wisigothique, carolingien ou mozarabe.

A l'ambiguïté dans la désignation des périodes de construction des édifices s'ajoute la confusion qui affecte dès le début la terminologie des arcs. Les différents auteurs désignent différemment un même arc et, malheureusement, les malentendus persistent jusque dans des publications récentes. Localement ces recherches se sont arrêtées il y a à peu près quarante ans sans avoir pu donner le dernier mot et sans avoir apporté une réponse satisfaisante à la concentration spécifique des arcs outrepassés dans la zone nord-occidentale du pourtour méditerranéen. La question de leur origine a toujours partagé les chercheurs, après la filiation mozarabe réitérée pendant longtemps, les dernières remarques prennent la position en faveur d'une tradition autochtone ou d'une ascendance wisigothique sans développer cette présomption.

Il convient de reconnaître que malgré nos demandes insistantes et réitérées, nous n'avons pas pu voir quelques églises à cause du refus du propriétaire ou en raison des sollicitations restant lettres mortes. Nous n'avons pas pourtant écarté ces édifices, de même que d'autres qui ont disparu mais leur documentation subsistante donne des informations suffisantes pour la connaissance de leurs arcs. Dans le corpus figurent aussi quelques monuments à abside outrepassée que nous n'avons pas visités.

Finalement, il faut mentionner les difficultés personnelles qui, malgré des années

enrichissantes, ont entravé l'avancement des recherches en raison de plusieurs longues coupures dues au travail alimentaire et aux problèmes de santé en provoquant leur prolongation - quelques fois même la reprise presque complète des études. Hors programme collectif, le travail solitaire a déterminé l'organisation individuelle des déplacements, les conditions du temps passé sur les différents sites et les moyens modestes et artisanaux de dépouillement et de traitement des données.

Introduction

Ce travail a pour but d'étudier les arcs de l'architecture religieuse du Haut Moyen Age tant en élévation que dans le plan de l'abside des monuments dont l'aire de propagation dans le pourtour nord-occidental de la Méditerranée a été cernée d'après leur réelle concentration et non selon un territoire administratif prédéfinie. Selon cette démarche, cette zone géographique se profile sur un territoire qui s'étend sur les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault (ancien Languedoc-Roussillon) dans l'Occitanie du Midi de la France et, en descendant sur le versant sud des Pyrénées Orientales, comprend la zone septentrionale de la Catalogne en Espagne.

Ces campagnes divisées par la chaîne des hautes montagnes et actuellement par une frontière nationale correspondaient aux terres fortement romanisées de l'ancienne Narbonnaise Première en Gaule et à la Tarraconaise en Hispanie mais à l'intérieur du même Empire. Puis, ce territoire a fait partie de la même entité géopolitique du royaume wisigothique avec sa partie nord dénommée *Septimanie* en Aquitaine, pour devenir ensuite la proie des incursions ou des occupations plus au moins longues des Musulmans après l'invasion de l'Islam sur la Péninsule Ibérique. En fait, malgré le relief qui aurait pu fonctionner comme une barrière naturelle, nous assistons ici à une histoire commune qui pourrait légitimer notre délimitation territoriale apparemment autoritaire dans l'étude des arcs. L'appartenance de cette zone à une Eglise unie dans la même liturgie et à la même province ecclésiastique soutiendrait davantage cette unité.

Notre étude s'articule sur l'examen de deux types d'arc : sur l'arc, sinon inconnu, du moins non identifié comme spécifique, dont la forme correspond bien au profil d'un champignon et sur l'*arc outrepassé*, forme emblématique de l'art dit préroman. Pour le premier, bien qu'il existe depuis le Bas Empire, son tracé n'a même pas reçu dénomination technique. Au lieu d'inventer une nouvelle appellation, nous proposons d'appliquer le nom « *en champignon* », répandu surtout dans les publications croates, afin de le désigner sans ambiguïté et d'éviter les malentendus dont il fait l'objet dans la littérature française. Il s'agit de l'arc en plein cintre qui prend appui sur des piédroits dont la distance est moins large que celle des sommiers à la naissance de l'arc. A cause de ce retrait, il a reçu l'appellation de l'*arco a diametro allargato* dans la littérature italienne⁴, celle de l'*arc escanyat* dans la recherche catalane⁵ et en raison de sa forme celle de *mushroom shaped arch* dans les recherches archéologiques franco-croates⁶. M. Mirabella Roberti a donné le nom de l'*arc à ébrasement rentrant* à ce tracé, tandis que l'arc outrepassé a reçu chez lui l'appellation de l'arc en *trou de serrure*.⁷ Dans les publications roussillonnaises, Pierre Ponsich a utilisé l'expression de l'*arc à gouttière* mais il a appliqué également cette dénomination pour l'arc outrepassé reposant en retrait sur ses supports. En conséquence, le mot est devenu inapproprié pour la distinction de deux types d'arc bien différents. Tous ces auteurs ont donc néanmoins rencontré le besoin d'identification de cette forme

⁴ ALPAGO NOVELLO, 1971, p. 78.

⁵ SITJES I MOLINS, 1977, p. 42.

⁶ PERANIĆ, 2004. ; CHEVALIER, 1996.

⁷ MIRABELLA-ROBERTI, 1988, p.93.

particulière.

En ce qui concerne l'arc outrepassé ou l'arc en fer à cheval, il correspond au tracé qui dépasse le demi-cercle en descendant au-dessous du diamètre ce qui rend son profil plus fermé que l'arc en plein cintre. Ce dernier se trouve également sous une forme surélevée, surbaissée, segmentaire ou ovalisée dans les ouvertures des monuments du corpus. Il est moins caractéristique que l'arc outrepassé parce qu'il continue sa vie dans les époques postérieures ce qui fait qu'à cause de l'ignorance de ses particularités, la restauration rend souvent le dessin de l'arc en champignon automatiquement semi-circulaire (Pedret, Corbère-le-Château).

C'est justement à cause de la disparition de ces arcs après le XI^e siècle que nous ne trouvons pas satisfaisant l'utilisation du terme préroman pour l'époque à laquelle ces constructions sont liées. Le préfixe dans le terme préroman suggère une évolution linéaire et inévitable vers les formes artistiques de l'art roman. Par ailleurs, l'écart entre les époques auxquelles les différents chercheurs appliquent ce terme pose également problème. En plus, la durée de cette période peut varier en fonction de différentes régions.

Sitjes i Molins en 1977 pointe l'aspect imprécis de l'expression préroman parce que seul son *ante quem* est clair, cette époque se situe avant le roman mais le début de la période étant incertain.⁸ Il convoque comme exemple les deux volumes de Jacques Fontaine sur l'art préroman hispanique⁹ qui commence par l'art paléochrétien. Lui-même concernant les comtés de Bages, Bergueda et Cardener en Catalogne, entend par ce terme l'époque qui se place entre la Reconquête pendant la domination franque à partir du VIII^e siècle et l'apparition de l'art roman au XI^e siècle. Il partage l'opinion d'après laquelle le mot carolingien ne convient pas à cette époque étant donné qu'à l'exception des églises elle ne possède pas d'autres monuments.

En revanche, selon Barral i Altet en 1981, le préroman couvre en Catalogne le long laps de temps, période transitoire entre le monde antique et le Moyen Age déjà pleinement développé. En s'appuyant sur Pere de Palol, il affirme que l'emploi du terme wisigothique est impropre pour ce territoire¹⁰ parce que la Catalogne wisigothique n'existait ni au niveau social, ni artistique. Il refuse, lui aussi, la qualification carolingienne, vu que ses centres de création se trouvent loin à la cour Franque. Quant à la dénomination mozarabe, comprenant les chrétiens sous domination musulmane sur la Péninsule, il exclut également son emploi parce que sa définition ne dit rien sur la culture, de même que la désignation du « repeuplement » qui ne correspond pas à la totalité de la réalisation artistique de l'époque.¹¹

Par ailleurs, Jean Hubert, dont l'ouvrage marque en 1938 les débuts des études sur le « préroman » en France, traite les monuments datés entre le V^e et le X^e siècle sous cette appellation.¹² En 1952, il échange le mot préroman contre le Haut Moyen Age mais son livre intitulé *L'architecture religieuse du Haut Moyen Age en France* conserve ces mêmes fourchettes chronologiques.¹³ Le livre de Carol Heitz¹⁴ concernant toujours la France utilise également le mot préroman et commence cette époque de la même façon par la fin de l'Antiquité et repousse ses mutations jusqu'au XI^e siècle. En revanche, pour Christian Sapin, en Bourgogne le préroman comprend seulement les siècles carolingiens du IX^e-X^e.

Ces propos n'ont pas d'autre but que de justifier notre choix en faveur de la désignation plus neutre de Haut Moyen Age qui permettra d'éviter l'aspect évolutionniste sous-entendu du terme

⁸ SITJES I MOLINS, 1977, p. 5-6.

⁹ FONTAINE, 1973, 1977.

¹⁰ BARRAL, 1981, p. 18.

¹¹ BARRAL, 1981, p. 9.

¹² HUBERT, 1938, p. V. (numérotation particulière)

¹³ HUBERT, 1952, p.1.

¹⁴ HEITZ, 1987, p. 7-10.

pré-roman et de trouver le moyen d'englober les temps plus reculés lors de la révision des théories historiographiques, quoique selon la plupart des auteurs les monuments du corpus ne remontent pas au-delà du IX^e-X^e siècles. Ayant conscience des difficultés de la terminologie pour la désignation de la période précédant l'art roman, ici nous voulons renvoyer au débat historique sur la fin du monde antique et le début du Moyen Age.¹⁵

Nous reconnaissons qu'une délimitation reste toujours problématique, elle comprend forcément l'exclusion de certains éléments qui sont au-delà des frontières. Consciente que des arcs préromans (ou outrepassés et en champignon) existent ailleurs aussi, notre objectif était d'embrasser la zone de concentration maximale de cette forme et garder le reste en arrière-plan. Par ailleurs, lors de la quête sur leur origine, les spécimens plus éloignés seront largement évoqués. Notre étude consiste à interroger ces formes, dans à une situation particulièrement favorable qui permet de se baser sur un corpus très riche comparativement à d'autres régions où ces arcs ont très rarement subsisté. Le nombre des sites est considérable sur les deux versants des Pyrénées. Bien que nous nous attendions à trouver des repères dans des publications formant l'historiographie de notre sujet, c'est l'étude concrète des monuments qui nous apparaît pouvoir vérifier ces théories et contribuer à la connaissance de ce patrimoine ainsi qu'à une meilleure compréhension des arcs du Haut Moyen Age.

Afin d'aborder cette problématique, nous avons travaillé à la fois sur un plan local et sur un plan général. Ainsi, dans un premier temps nous présentons les trois grands courants historiographiques qui ont donné la filiation mozarabe, wisigothique ou carolingienne aux monuments de ce secteur catalano-roussillonnais et languedocien. Dans ces publications Saint-Michel de Cuxa tient la place la plus développée, pour les autres édifices les études monographiques du deuxième volume permettent de mieux cerner les théories d'attribution. Nous suivons ensuite l'émergence de la critique de ces trois conceptions au fil du temps, auxquelles nous ferons face une fois le témoignage du corpus analysé.

Puis, dans un deuxième temps, en ouvrant les frontières de cette étude très large nous nous tournons vers l'étendue géographique de l'arc en champignon, de l'arc outrepassé en élévation et dans le plan de l'abside dans le but de retracer très sommairement le développement de ces formes dans le temps. Dans la recherche de leur origine, de la raison d'être de leur tracé, nous exposons fidèlement les différentes considérations en signalant à côté des opportunités pratiques d'éventuelles dimensions symboliques et nous ne donnons des remarques personnelles que dans les synthèses finales des chapitres. La forme outrepassée dans l'ornementation est écartée de ce travail, parce qu'elle ouvrirait sur un recensement infini, sans être en mesure pour autant de voir plus clairement l'intentionnalité des choix dans le domaine architectural.

Ensuite, nous revenons au corpus des arcs dans la zone délimitée pour situer les édifices dans leur cadre historique en interrogeant les faits historiques sur le contexte de la romanisation, de la christianisation de ces terres, sur les conditions de l'occupation wisigothique, des incursions arabes et de l'intégration du pays dans l'empire carolingien. La recherche des circonstances de la colonisation de ce territoire, présumé désert, lors de son repeuplement a pour but de définir la situation supposée de la naissance des chapelles modestes. D'abord, une présentation générale des caractéristiques du corpus réunit les éléments unifiant les monuments dans la zone étudiée tout en se concentrant sur la façon de bâtir des arcs ce qui permet d'en cerner des différences micro régionales. Finalement, les notices monographiques terminent cette étude : elles nous renseignent sur l'historique du monument, sur ses datations proposées et intègrent dans leur description générale les traits caractéristiques de la construction de leurs arcs. Un troisième volume accompagne d'illustrations ces notices.

¹⁵ LYON, 1986.



Carte localisant la zone d'étude



Carte illustrant le corpus

1. Courants historiographiques

La question du tracé de l'arc dans les édifices du Haut Moyen Age n'est pas un sujet neutre, il invoque automatiquement une filiation, l'association du bâtiment entier à un style, à une époque. Dans les chapitres suivants nous allons présenter les considérations basées sur la courbe des ouvertures provoquant le rattachement des monuments du pourtour nord-occidental de la Méditerranée à différentes influences, quelquefois diamétralement opposées. Nous commençons la présentation par les considérations de deux archéologues-érudits, l'un français, l'autre catalan, tous les deux ayant porté un regard attentif sur les monuments situés sur les deux versants des Pyrénées : Jean-Auguste Brutails dont la vue avisée n'a pas écarté l'arc en fer à cheval quand il a appliqué sa méthode chartiste en Roussillon et Josep Puig i Cadafalch qui s'est intéressé particulièrement à cette époque « obscure » ainsi que le dessin de ses arcs.

Puis, nous allons aborder les trois grandes conceptions avancées pour la filiation des monuments, en premier le courant le plus vaste et le plus théorisé affirmant que les réfugiés chrétiens vivant sous domination islamique dans le sud de l'Espagne seraient à l'origine d'une culture mixte, traduite dans la production artistique dans les endroits où ils émigrent dans le nord de la Péninsule. Notre but consiste à la reconstruction de la propagation de cette théorie dite mozarabe, à partir de la publication de l'œuvre capitale de Gomez-Moreno en 1919¹⁶ mettant l'abbatiale bénédictine de Saint-Michel de Cuxa au centre de ce courant qui a perduré jusqu'aux années 1960. La réfutation progressive de cette doctrine, au début très timide, dure pratiquement jusqu'à aujourd'hui, tout en apportant des considérations importantes à la connaissance des édifices de la région.

La deuxième théorie expliquant l'arc en fer à cheval par une tradition wisigothique dans cette zone apparaît déjà dans les écrits de Puig i Cadafalch avant 1919, puis sporadiquement dans les années 1940 mais elle ne devient pas plus fréquente qu'après la mise à l'écart de la doctrine mozarabe pour l'abbatiale de Cuxa dans les années 1960. Il s'agit plutôt de remarques isolées qui ne sont pas comparables à la thèse bien ancrée du mozarabisme. La réfutation de l'influence mozarabe et l'affirmation de la filiation wisigothique a également ouvert le chemin à partir des années 1970 à la voie, relativement encore assez faible, supposant la survivance d'un substrat autochtone, d'une tradition locale conservée dans les procédés constructifs rudimentaires.

Les opinions sont très partagées, les auteurs proposent souvent plusieurs filiations simultanément ou ils définissent les monuments comme ayant au croisement de plusieurs flux différents. L'influence carolingienne, le troisième courant historiographiques dominant dans la région catalano-languedocienne commence à apparaître à partir des années 1940 et reçoit son développement le plus détaillé également à l'église de Saint-Michel de Cuxa. La plupart des chercheurs cependant renient cette influence hormis pour les abbayes de fondation carolingienne dans l'ancien territoire de la *Marca Hispanica*.

Ces trois filières historiographiques ont forcément des conséquences sur la chronologie, si l'inscription du monument dans un contexte culturel donné change, sa situation chronologique suit automatiquement ce changement. A l'abbatiale de Cuxa, les fouilles (des années 1950) ont provoqué le renversement progressif de la théorie mozarabe qui a porté ensuite son éclairage sur les autres monuments des deux versants des Pyrénées. Notre présentation donne la première place au dogme mozarabe en voulant refléter ainsi le poids de cette thèse, la plus durable et la plus enracinée.

¹⁶ GOMEZ-MORENO, 1919.

1. 1. Les précurseurs d'une archéologie monumentale : Jean-Auguste Brutails et Josep Puig i Cadafalch

1. 1. 1. Jean-Auguste Brutails : valeur pragmatique d'un tracé anormal, antérieur à l'art roman

Réputé plutôt pour son activité d'archiviste et d'archéologue exercée dans le département de la Gironde au début du XXe siècle, Jean-Auguste Brutails (1859-1926) commença pourtant sa carrière en Roussillon, dans cette région bien éloignée de son territoire natal landais et également du lieu parisien de ses études. Après avoir terminé son cursus à l'École des Chartes, il arriva en 1884 dans les Pyrénées-Orientales comme archiviste en chef aux Archives Départementales de Perpignan pour succéder à Bernard Alart.

Le jeune homme âgé de 25 ans, muni d'une formation spécifique qui réunit les connaissances historiques, archéologiques et paléographiques, trouve là-bas le premier champ d'application de la méthode de Jules Quicherat transmise à lui par son professeur, le comte Robert de Lasteyrie. Cette méthode fait appel directement aux documents écrits, exige un travail dans les archives et, dans l'approche des monuments, elle consiste en leur observation sur le terrain dans un but comparatif qui permettra ensuite de les classer et dater. Brutails était ainsi le premier dans cette région, riche en édifices médiévaux relativement bien conservés, à confronter l'examen des monuments subsistants *in situ* et les documents d'archives relatifs à leur histoire. Dès son arrivée, il sillonne systématiquement les vallées pyrénéennes à la découverte de la province et mène un travail de double front en étudiant les textes aux archives et en interrogeant les monuments sur place. Il décrit lui-même sa méthode qui nécessite quelque fois douze heures de marche dans les montagnes pour accéder aux monuments où leur observation, la préparation des croquis et des photographies le retient encore pendant plusieurs jours.¹⁷

Ces quelques années extrêmement fertiles entre 1884 et 1888 que Brutails a passées en Roussillon ont laissé de nombreuses études et une œuvre de synthèse intitulée « Notes sur l'art religieux du Roussillon », publiée d'abord dans le *Bulletin historique du Comité des travaux archéologiques et scientifiques* en 1882 et 1883, puis, en 1895, sous forme d'un livre qui a été traduit en catalan par Masso i Torrents en 1901. C'est dans cet ouvrage que Brutails met en application la classification de Quicherat en construisant un système cohérent qui regroupe toutes les églises médiévales de la région dans différentes catégories et sous-catégories en fonction du mode de construction du voûtement, élément clé dans leur distinction. Fidèle à Quicherat, Brutails est convaincu que tout le reste de l'édifice est subordonné à la voûte, c'est pourquoi il conseille d'étudier les édifices médiévaux plutôt en coupe qu'en plan, ce qu'il illustre lui-même abondamment par ses dessins. Il s'intéresse surtout aux solutions techniques qui peuvent assurer l'équilibre de la construction, il examine la répartition des masses, la combinaison des volumes dans les cas particuliers tout en cherchant à en déduire des règles générales.¹⁸

¹⁷ Brutails, Jean-Auguste, « Notes sur l'art religieux du Roussillon », Préface, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1892, p. 524.

¹⁸ Pour lui, la première grande division consiste à séparer le style roman et gothique dans lequel il veut intentionnellement éviter la conception « d'époque » étant donné que dans cette région, comme il le dit, les caractéristiques stylistiques dans la datation ne peuvent pas être employées comme ailleurs. Le gothique arrive ici plus tard et persiste jusqu'au temps moderne, comme l'église romane rurale, grâce à sa tradition et à son exécution facile. La forme des arcs est également moins déterminante dans la distinction du style, vu la confusion fréquente entre l'arc brisé dans les édifices romans et l'arc en plein cintre dans les édifices gothiques, voire leur coexistence dans le même bâtiment. Après l'observation méticuleuse du chevet, il procède à la description des églises romanes à une seule nef voûtée, le type le plus répandu dans la contrée, qu'il regroupe en sous-catégories en fonction de la forme de la voûte

A côté de cette tentative de regrouper les églises du Roussillon dans des catégories homogènes, l'intérêt des « Notes... » de Brutails réside, d'un côté, dans ses observations pertinentes concernant la description et la comparaison des monuments résistant souvent au temps, même jusqu'à nos jours, et de l'autre, dans l'évaluation de la place de l'architecture médiévale roussillonnaise sur le plan étendu des « écoles » architecturales de la France. Cette question a été résumée d'abord dans les conclusions finales du livre mais elle a encore reçu plusieurs publications et des développements plus explicites plus tard, ce qui signale que l'auteur s'est préoccupé de ce sujet pendant longtemps.¹⁹

Imprégné du raisonnement de son époque qui pense « en écoles », Brutails souhaite donc définir la place du Roussillon par rapport à l'architecture romane des autres régions de la France. L'enjeu de son analyse est de savoir si l'art du Roussillon se prête à une appréhension en tant qu'« école » indépendante ou ses caractéristiques s'apparentent plutôt à d'autres régions. L'auteur des *Notes* estime que l'art religieux roussillonnais n'appartient à aucune tendance connue ce qui lui réserverait une certaine autonomie, néanmoins il est convaincu qu'il n'est pas possible de cerner ici une « école » particulière car le caractère de cet art est très hétérogène. La similitude s'impose aussi avec d'autres groupes d'architecture : la simplicité de l'art roman roussillonnais lui évoque l'architecture provençale en dépit d'un décor sculptural moins riche, tandis qu'à l'époque gothique l'analogie s'impose davantage avec l'art du Languedoc.

Son ouvrage atteste également qu'à l'instar des autres représentants de sa génération, Brutails s'intéresse à l'origine des composants de cet art. Parmi les éventuelles sources de l'art de bâtir, il circonscrit en Roussillon un héritage romain, une orientation vers l'Italie et l'Orient ce qui s'expliquerait pour lui par des échanges commerciaux. En revanche, il observe aussi une sorte de retard par rapport au continent et l'absence totale de liens avec la région de l'Île-de-France. À l'encontre des arts décoratifs, de l'orfèvrerie, de la ferronnerie qui assurent à cette province une place particulière, l'architecture conserve ici un aspect grossier dû aux procédés primitifs, lié à la « rudesse du sol » mais ce défaut apparent, d'après Brutails, lui assure « une saveur archaïque ».

En visitant les églises également sur le versant sud des Pyrénées, il prend conscience d'une ressemblance profonde avec la Catalogne, due évidemment aux relations qui ont rattaché ces deux contrées au fil de leur histoire. Pour lui, l'architecture roussillonnaise est une variante de l'architecture catalane, constatation qui, dans la formation d'une identité catalane à la fin du XIX^e siècle, avait un impact immense. Sa considération coïncide, involontairement semble-t-il, avec la position identitaire que la bourgeoisie catalane voulait donner à ses aspirations autonomes à travers l'art roman. « En traitant du Roussillon, Brutails faisait le catalanisme sans le savoir ! », comme Olivier Poisson l'a remarqué.²⁰

(berceau plein cintre ou brisée) et de l'existence des arcs doubleaux. Quelques églises à deux nefs sont suivies des églises à trois nefs pour lesquelles le regroupement s'effectue selon les bas-côtés qui peuvent contrebuter ou non la nef centrale et également selon l'emploi des arcs doubleaux. Quant aux constructions gothiques, qui occupent moins de place dans le livre que les édifices romans, la typologie passe aussi par la couverture (charpente ou voûte) et par la présence des chapelles latérales.

¹⁹ L'année de la traduction en catalan de ses *Notes*, Brutails en profite pour reprendre et développer les conclusions de son livre sur les origines et les caractéristiques de l'art religieux roussillonnais dans la *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon* (1901, pp. 141-153).

Dans le compte-rendu du premier volume de *l'Architectura romanica a Catalunya* de Puig, Falguera, Goday en 1914, Brutails pointe également la question à savoir à quelle école on doit rattacher l'architecture catalane du XI^e siècle. Voir *Bulletin Hispanique*, 1914, pp. 388-389.

Le grand article de Brutails publié dans le 6^e numéro de *l'Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans* en 1923 intitulé « Où s'est constitué l'architecture romane » met la question de l'architecture romane du Roussillon dans une perspective plus large qui examine une à une toutes les caractéristiques constitutives de l'architecture de cette époque à partir des éléments énumérés par J. Quicherat et en ajustant par les siens pour pouvoir déterminer leurs origines. *Anuari de l'IEC*, 1915-1920, vol. VI. Part I. publié en 1923, pp. 208-230.

²⁰ POISSON, 2006. (*Jean-Auguste Brutails et l'arqueologia francesa i l'aparicio de l'arqueologia monumental catalana a*

Brutails a toujours considéré son travail comme un recueil de notes et pas comme un ouvrage achevé,²¹ pourtant il est important de souligner qu'avant lui il n'y avait pas d'étude sérieuse fondée sur une approche archéologique appliquant une méthode systématique et rigoureuse.²² Le livre de Brutails comble ainsi une grande lacune en Roussillon et, par sa diffusion, il fait le premier grand pas dans la construction de l'archéologie monumentale en Catalogne.

A côté de ses « Notes... », nombreuses sont les études monographiques qui forment certainement la première approche archéologique de monuments comme Saint-Martin de Fenollar, le Castillet de Perpignan, le prieuré de Serrabone ou la cathédrale et le cloître d'Elne. Brutails fut le premier qui ait pratiqué des fouilles dans l'église de Saint-Jean-le-Vieux de Perpignan aboutissant à retrouver les substructions de l'ancienne chapelle préromane. La valeur documentaire de ses descriptions est indéniable : il a pu voir les ruines de Saint-Martin-du Canigou avant leur restauration, observer les vestiges du cloître d'Espira de l'Agly encore sur place, documenter le déplacement du mobilier dans le cas du chancel de Pézilla-de-la-Rivière, fixé à cette époque-là sur le mur de la chapelle du cimetière, perpétuer l'état de l'église de Taxo d'Avall divisée en plusieurs parties par ses propriétaires...

Il est important de noter que l'approche de Brutails ne se réduit pas au rôle de chartiste. Par sa formation il est évident que l'archiviste-paléographe²³ s'intéresse aux précieux manuscrits en papyrus et aux bulles papales car il est le mieux placé pour avoir accès à ces documents et pour les interpréter. Il n'est pas surprenant que les inscriptions romaines gravées retiennent son attention et qu'il veuille les transcrire et les communiquer. Connaissant le fonctionnement médiéval des institutions juridiques, il est naturel qu'il travaille sur les sujets qui relèvent de l'histoire sociale ou juridique du Moyen Age en exploitant largement les documents d'archives et en réalisant un type d'ouvrage qui n'avait pas encore été tenté. Néanmoins, son regard porté sur le patrimoine riche de cette région embrasse un si vaste domaine que l'approche du chartiste s'élargit dans une démarche

finals del segle XIX : lliça inaugural del curs 2006-2007 Inclou correspondència de Jaume Masso i Torrents amb Jean-Auguste Brutails), p. 16.

²¹ BRUTAILS, 1901. 2 (« Notes sur l'art religieux en Roussillon » Conclusions, *Revue d'Histoire et d'archéologie du Roussillon*), p. 152.

²² Philippe Torreilles souligne dans son compte-rendu sur *L'art religieux en el Rossello* que Brutails chercha vainement un ouvrage sur la richesse archéologique de la région. Même si les travaux précédents de Jobert de Passa, Saint-Malo, Puiggari, Bonnefoy, Alart parus dans le *Publicateur*, dans le *BSASL des Pyrénées-Orientales* prouvent qu'ils se sont intéressés à l'art de cette région, « aucun n'avait tenté un travail d'ensemble, avec classification méthodique des monuments et appréciation scientifiques de leurs formes architecturales ». TORREILLES, 1901. (« L'art religieux en el Rossello », *Le Roussillon*, 23 avril, 1901. (sans pagination, BU réserve)

Brutails énumère lui-même dans une note ses sources locales lacunaires sur lesquelles il a pu s'appuyer : *Essais sur les monuments de Roussillon* d'Édouard de Barthélemy complété par les *Notes* de Louis de Bonnefoy, les *Voyages* de Mérimée dont les aperçus Brutails trouve bien vieilles, de même que les *Voyages pittoresques* de Taylor et Nodier destinés, d'après lui, plutôt aux peintres qu'aux archéologues. Quant au Viollet-le-Duc, il lui semble que l'architecte n'a pas vu personnellement les monuments dessinés car ses reproductions ont été déjà publiées ailleurs et l'échelle des personnages ajoutés est inexacte. Ses références indiquent qu'il utilise avec satisfaction et régulièrement l'*Épigraphie roussillonnaises* de Bonnefoy et qu'il s'appuie sur les livres de J. Quicherat, Léo Drouyn, A. de Caumont, Revoil, sur les documents de la bibliothèque de l'École des chartes et des archives des Pyrénées-Orientales. BRUTAILS, 1895, p. 3.

²³ Sur le travail proprement dit de l'archiviste nous pouvons formuler une image à l'aide de son rapport annuel du 1^{er} juillet 1885 (BU réserve), sur les services des archives adressé au préfet, ce qui permet également de mesurer à quel point les cadres officiels sont dépassés pendant ces quelques années très intenses par une passion archéologique personnelle. Les fouilles, les publications s'effectuent hormis d'un travail régulier qui comprend le classement et la rédaction de l'inventaire, la réintégration des archives anciennes (dons) et le versement des papiers administratifs, la visite continue des communes des pays du Roussillon – ce qui pourrait largement remplir l'emploi du temps de l'archiviste.

La publication des inventaires qui sera abondantes pendant la période bordelaise, commence à Perpignan par *l'Inventaire sommaire des Archives Départementales antérieures à 1790, Archives ecclésiastiques, Série G*, rédigé avec ses collègues Desplanque et Palustre où Brutails a rédigé les articles 1–235.

pluridisciplinaire vers le travail de l'historien, de l'épigraphiste, de l'archéologue mais par sa compétence, sa personnalité, et son activité réelle il est plutôt un érudit dans la tradition des anciens humanistes qui considèrent les objets d'art en tant que les témoignages d'un passé historique.

Cette approche se profile mieux en connaissance des autres types de supports de travail au cours de son séjour en Roussillon : il s'agit d'une dizaine de carnets de dessin bien datés et une centaine de photographie. Sur ces documents se côtoient les objets liturgiques, les sculptures sur bois, les tables d'autel, les chapiteaux, les peintures murales... Ils sont extraordinaires dans la mesure où ils se complètent avec les publications. Bien que les carnets de dessin ne soient que des supports secondaires, ils ont une double valeur documentaire : leur datation précise permettant de suivre le parcours de « l'archéo-archiviste »,²⁴ et ils donnent un témoignage archéologique précieux sur l'état de conservation des monuments. Tandis que l'écriture est destinée au public, ces carnets sont réservés à l'usage privé.

L'archiviste avait également conscience de la valeur documentaire insoupçonnable de la photographie et de l'importance des illustrations.²⁵ C'est le témoin indéniable du moment où le cloître de Saint-Michel de Cuxa a été complètement dépourvu de son décor sculpté, où la chapelle gothique de l'Hôpital Saint-Jean de Perpignan a souffert d'une division en deux niveaux par un plancher, où la figure du Christ bénissant du portail sculpté de l'église Saint-Jean le Vieux a été juchée sur le parement du clocher-tour de cette église...

Pendant ces quelques années, Brutails a posé les bases de l'archéologie monumentale en Roussillon, fondements sur lesquels ses successeurs s'appuieront plus tard. Ses *Notes* restent un modèle à imiter, une référence immanquablement citée par les générations suivantes. J. Puig i Cadafalch s'approprie de sa méthode non seulement sur le plan théorique dans son *Arquitectura romanica a Catalunya* mais également au niveau pratique en organisant des expéditions pour découvrir les monuments du versant sud des Pyrénées.

Quoique Brutails ait dû quitter la région en 1889 à cause de sa mutation aux Archives Départementales de Bordeaux, son intérêt n'a pas cessé pour le Roussillon auquel il était fortement attaché. Les dernières lignes de ses *Notes*, sa préface pour le livre d'Antoine Puiggari (1899), un érudit de la région ou sa conférence donnée à l'École d'architecture de Barcelone (1908) expriment ouvertement son admiration pour ce pays qui l'a profondément marqué. Ses publications même après 1889 témoignent d'une attention ininterrompue vis-à-vis du Roussillon malgré la distance géographique ; ceci trouve aussi sa manifestation dans sa présence active aux *Congrès archéologique de France* tenus à Carcassonne et à Perpignan en 1906. C'est lui qui en rédige les guides et qui est l'intervenant sur les sujets du linteau de Saint-Génis-des-Fontaines et du prieuré de Serrabone. Les analogies avec le Roussillon restent constantes dans les références de ses ouvrages et dans ses comptes-rendus critiques, de même que l'architecture de la Catalogne tient une place de plus en plus considérable qui s'expliquerait par sa nomination comme correspondant de *l'Institut d'Estudis Catalans* à partir de 1916.²⁶

²⁴ Jean-Claude Gnuva affirme que Brutails possédait toujours sur lui plusieurs agendas dont deux ou trois étaient simultanément en chantier. D'après ces calepins, compagnons inséparables de ses voyages, on voit bien que ce qui préoccupe véritablement Brutails c'est l'archéologie. GNUVA, 2000. (« Les carnets de notes archéologiques » de Jean-Auguste Brutails (1884-1924) », *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1993-2000), p. 234.

²⁵ A la fin de son *Précis de l'archéologie du Moyen Age*, Brutails consacre tout un chapitre à l'illustration (photographie et dessin) et donne des conseils pour la préparation de la photographie. BRUTAILS, 1908, 2.

Dans sa conférence donnée à l'École d'Architecture de Barcelone en 1908, il attire l'attention à l'importance des illustrations figuratives et invite à les multiplier dans les livres. BRUTAILS, 1908, 1. (« Algunes idees sobre l'història de l'art català », *Empori*), p. 12.

²⁶ La remarque de J. Puig i Cadafalch dans le nécrologue de Brutails souligne la continuité entre l'activité du correspondant de l'Institut et les publications précédentes : « Jean-Auguste Brutails était quelqu'un de nous, non seulement par sa nomination comme membre correspondant de l'Institut, non seulement par la collaboration répétée dans nos publications mais par l'amour avec lequel il a étudié dès sa jeunesse et durant toute sa vie nos causes. » Voir,

Si nous cherchons après cette introduction, qui avait pour but de situer la place et la portée de Brutails dans l'historiographie de la région, sa position au sujet de l'arc outrepassé dans le classement rigoureux de ses *Notes sur l'art religieux du Roussillon*, il faut constater qu'il reste très prudent envers cette forme dont la question préoccupe pourtant son époque. Quant aux arcs de Saint-Michel de Cuxa, il se contente de dire qu'il ne connaît pas l'origine de ce tracé et pour la voûte « *sensiblement outrepassée de façon à décrire un fer à cheval* » de l'église d'Hix²⁷ en Cerdagne il se prononce ainsi : « *J'avoue que je n'attache pas une grande importance à cette forme d'arc : les voûtes du pays sont si grossièrement construites qu'il est difficile à dire, en bien des cas, si ce tracé est intentionnel, s'il provient d'un erreur ou de la déformation soit des cintres, soit de la voûte elle-même, ou s'il n'est pas le résultat d'un remaniement dont on peut voir un exemple dans un arcade de Saint-Dominique de Perpignan* ». ²⁸ Brutails remet donc en cause l'intentionnalité dans l'exécution des arcs en fer à cheval en Roussillon et explique leur forme à cette époque-là plutôt par une déformation ou un remodelage ultérieure.

À l'encontre de la plupart des archéologues préoccupés de l'arc outrepassé mais ignorants à l'égard de la voûte en berceau plein cintre outrepassé, Brutails s'intéresse particulièrement au procédé d'édification de la voûte, vu que toute sa classification repose sur le mode de construction de cette partie de l'édifice, propriété spécifique à laquelle tout le reste de la construction est subordonné, d'après lui. Il observe dans le sanctuaire de Saint-Martin de Fenollar que le tracé de la voûte dessine grossièrement l'arc en fer à cheval qui ne retombe pas à l'aplomb des parements mais forme un peu d'écart vers l'extérieur dont il résulte un ressaut horizontal à sa naissance. Cette saillie a joué le même rôle, d'après lui, que la corniche dans les nefes et les tailloirs dans les baies, c'est-à-dire d'y faire reposer les cintres de la voûte. S'appuyant sur le livre d'Auguste Choisy (*L'art de bâtir chez les Romains*), il cherche la raison de cette démarche et il estime que ce procédé permettant de réduire les cintres et d'empêcher le glissement des claveaux inférieurs pourrait remonter aux Romains. Son opinion judicieuse devance les hypothèses qui ont été proposées beaucoup plus tard dans les années 1970-1980.

Son analyse, fondée sur des observations consciencieuses, repère l'arc outrepassé à plusieurs endroits. L'arc triomphal de la chapelle de Notre-Dame de Vie (Saint-Jérôme d'Argelès) en fer à cheval de tracé irrégulier qui repose sur des piédroits saillants rétrécissant ainsi le passage entre le chœur et la petite nef, lui fait penser à des contreforts intérieurs. A propos de l'église de Saint-Jean-Lasseille, qu'il a pu voir avant sa restauration radicale, il note qu'elle est l'une des constructions les plus archaïques du pays et qu'autrefois elle était couverte d'une voûte en fer à cheval, puis remplacée par un lambris de bois. A la vue des arcs doubleaux en fer à cheval « aplatis » de Sainte-Marie de Riquer au-dessous d'une charpente apparente, il formule l'hypothèse que jadis ils renforçaient une voûte en berceau qui a été démolie jusqu'à sa naissance pour éviter l'écroulement, tout en conservant ses doubleaux. Il signale encore la voûte en berceau brisé et outrepassé avec des arcs doubleaux outrepassés à l'église de Brouilla, ainsi que la voûte en berceau plein cintre avec des arcs doubleaux en fer à cheval (détruite depuis) à l'église de Torrellas. A Saint-Michel de Cuxa, il pointe l'imposte de la voûte dans la galerie de la crypte longeant au nord la chapelle de la Crèche, formant un ressaut analogue à Saint-Martin de Fenollar et à Saint-Jean-Lasseille.

« Necrologia, Joan August Brutails », *Anuari de l'IEC*, vol. VII, 1921-1926, publié en 1931, p. 209. On peut lire également dans *Josep Puig i Cadafalch. Escrits d'arquitectura, art i política*. (Xavier Barral i Altet éd.), Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 2003, p. 811.

Il faut souligner que les comptes-rendus de Brutails dans le *Bulletin Hispanique* témoignent d'une attention constante pour les sujets liés à la Catalogne dès le premier numéro (1898) jusqu'à sa dernière publication en 1923.

²⁷ Brutails a pu voir l'église de Saint-Martin d'Hix dans un état différent, parce qu'actuellement, après les derniers travaux, le profil de la voûte n'est plus outrepassé, seulement un léger retrait caractérise ses retombées sur les parois.

²⁸ BRUTAIS, 1882, p. 543.

En 1900, dans *l'Archéologie du Moyen Age et ses méthodes*²⁹ Brutails utilise l'exemple du tracé outrepassé pour démontrer que l'analogie n'exige pas forcément des rapports de filiation. Il considère que « *le tracé en fer à cheval n'est pas un tracé normal* » mais il doit avoir une raison d'être, même si les Arabes l'ont adopté sans la comprendre, qui résiderait dans l'avantage présenté pour fixer les cintres. D'après lui, cette opportunité serait à l'origine des arcs en fer à cheval en Orient. Il illustre cette méthode de construction à travers les arcs du Roussillon où le diamètre de l'arc, ou de la voûte, est supérieur à l'écartement des supports ce qui permet de poser les cintres. Le ressaut laissé après le décintrage dont il a déjà parlé à propos du sanctuaire de Fenollar a été dissimulé par la suite à l'aide d'un empâtement. Brutails estime que les constructeurs roussillonnais et les maîtres d'œuvre orientaux auraient pu aboutir indépendamment à une solution identique en cherchant la réponse à un problème semblable. Voire, la présence de l'arc outrepassé à la fois en Espagne et en France ne prouverait pas non plus l'imitation du modèle espagnol mais les deux pays pouvaient l'emprunter directement de l'Orient. Il avance que l'arc outrepassé pouvait être courant dans l'architecture carolingienne. Brutails n'exclut pas non plus le simple hasard dans la formation de l'arc outrepassé comme les tâtonnements dans les arcs de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, s'approchant de ce tracé, le prouvent.³⁰ Son raisonnement reflète qu'il partage la théorie de Marcel Dieulafoy, appropriée par A. Choisy (voir chap. 2.2.1.)³¹ sur l'opportunité du cintrage dans la construction des arcs et sur la filiation de l'arc outrepassé à partir de l'arc en champignon. Son livre présente également le dessin explicatif de Dieulafoy qu'il réduira plus tard en une seule illustration mais attestant sa fidélité à cette doctrine même dans les années suivantes.³² Bien que son hypothèse sur la découverte indépendante du tracé en fer à cheval en Orient et en Occident manifeste sa prudence vis à vis de cette forme, elle reflète aussi sa méfiance envers une filiation mécanique et hâtive à partir des pays orientaux.

Dans un autre genre d'écriture, ses comptes-rendus attestant la persistance de son intérêt vis-à-vis du Roussillon, même après avoir quitté cette région, nous pouvons retrouver des remarques intéressantes sur l'arc outrepassé. En 1903, sa critique sur le livre de Marignan³³ traitant du sujet de la statuaire en Roussillon vers 1200, reproche la connaissance incomplète de l'auteur qui attribue le linteau de Saint-Génis-des-Fontaines au XII^e siècle malgré la date de 1020-1021 qu'il porte. Pour Brutails, le linteau est un remploi provenant d'une église plus ancienne, son modelage, son dessin, la technique des traits creusés et le tracé systématique des arcs en fer à cheval accusent cette époque reculée du premier quart du XI^e siècle. Le tracé de l'arc devient ici un argument, la note de l'ancienneté corroborée par les caractères de l'épigraphie dans le livre de Louis de Bonnefoy auquel Brutails a toujours fait confiance.

Puisqu'il a considéré complètement arbitraire la séparation pour l'art du Moyen Age entre la Roussillon et la Catalogne, ses comptes-rendus englobent également les sujets concernant la terre sud-catalane. Dans sa critique en 1907 sur le livre d'Antoine de Falguera sur Sant Pere de Roda signalant le tracé du fer à cheval dans la voûte de l'abside de cette église, il se démarque de l'auteur en disant qu'il ne voit pas aussi nettement l'empreinte byzantine là-bas et qu' : « *il ne m'est pas démontré que le tracé en fer à cheval soit emprunté aux Arabes ; l'origine de cette forme n'est pas encore, que je sache, bien déterminée* ». ³⁴ Sa remarque pourrait renvoyer aux raisonnements des archéologues espagnols du XIX^e siècle ou aux recherches de Gomez-Moreno, publiées l'année précédente mais Brutails n'en donne aucune référence. D'ailleurs, dans plusieurs de ses écrits il a

²⁹ BRUTAILS, 1900.

³⁰ BRUTAILS, 1900, pp. 38-40.

³¹ DIEULAFOY, 1884-1889. ; CHOISY, 1899.

³² Le *Précis d'archéologie du Moyen-Age* en 1908 réitère cette théorie et présente le dessin de Brutails où l'arc outrepassé résulte du remplissage des écoinçons à l'église de Sant Miguel d'Escalada. Voir BRUTAILS, 1908, 2. p. 43.

³³ BRUTAILS, 1903.

³⁴ BRUTAILS, 1907, pp. 309-310.

l'aspiration de minimiser l'influence byzantine en Catalogne et en Roussillon³⁵ ce qui l'opposera à la position de Courajod, de Strzygowski, même de Puig i Cadafalch.

C'est Brutails qui fait le compte-rendu sur le livre de M. V. Lampérez y Romea, *Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media* paru en 1908.³⁶ Brutails insiste sur le chapitre qui traite de l'architecture wisigothique et son attention est appelée justement par « l'élément le plus intéressant », l'arc outrepassé. Il confronte cet arc nettement tracé avec ses proportions et son appareillage spécifique aux arcs outrepassés français qualifiés, d'après lui, à tort et à travers d'arc en fer à cheval par les archéologues même si la forme n'est due quelquefois qu'à une déformation accidentelle. L'arc en fer à cheval utilisé dans le plan des absides souvent dissimulé par un rectangle à l'extérieur dans les églises wisigothiques, lui rappelle l'église de Germigny-des-Prés que Lampérez rattache à la chapelle de Cristo de la Luz de Tolède. Brutails ne donne pas une valeur objective à ce rapprochement étant donné que l'édifice de Tolède a été remanié et qu'une restauration néfaste a défiguré Germigny aussi. Du reste, à partir d'une chronique du X^e siècle, Brutails ramène à la volonté de copier Aix-la-Chapelle l'église française que Rivoira attribue à des constructeurs italiens et Strzygowski à l'influence de l'Arménie.

Quant au chapitre de Lampérez sur l'architecture mozarabe, il note qu'il ne croit pas qu'il y ait un style caractéristique mozarabe, différent des autres groupes. Les éléments constitutifs, l'appareil, les supports, les plans sont tellement variés que, faute d'unité, l'abstraction a été faite du tracé des arcs qui sont généralement en fer à cheval. D'ailleurs, l'homogénéité manque aussi dans l'architecture asturienne.

Dans le même article, Brutails signale le premier volume de *L'arquitectura románica a Catalunya* de J. Puig i Cadafalch paru en 1909 dont le chapitre sur l'arc outrepassé dans les églises de la Catalogne fera aussi partie de cette étude historiographique. Parmi les églises wisigothiques, ce sont surtout les trois églises de Terrassa et particulièrement leur chevet qui retiennent son attention : celui de Saint-Pierre tréflé, celui de Saint-Michel polygonal à l'extérieur et en fer à cheval à l'intérieur et celui de Sainte-Marie carré à l'extérieur et en fer à cheval à l'intérieur. Pour le chevet tréflé, il ne partage pas l'opinion de Puig qui y voit l'influence byzantine parce qu'en Occident on peut le rencontrer dans les salles de thermes, dans les oratoires anciens de Rome. Le chevet de Saint-Michel lui paraît plus oriental. Il tient le chevet de Sainte-Marie pour le plus original et le plus enraciné dans la tradition locale, tout en rappelant son analogie avec les baptistères de Venasque et de Poitiers.

Brutails s'attarde également sur le chapitre de Puig consacré à l'arc outrepassé dans les églises de la Catalogne. Il n'abandonne pas son opinion selon laquelle ces arcs ne sont pas toujours voulus mais ils peuvent résulter d'une déformation (Hix). Dans les conclusions de Puig, il souligne la continuité de cette forme en Catalogne depuis le tracé décoratif ibérique à travers les plans wisigothiques jusqu'aux églises préromanes et même romanes.

D'après ces comptes-rendus, et surtout en sachant quels en étaient les sujets qu'il a mis en avant, il est difficile de dire que Brutails ne s'est pas intéressé au tracé outrepassé. Il n'a jamais cherché son origine, il n'a jamais abordé sa question au niveau théorique mais sa forme étrange n'a pas échappé à ses yeux perçants ni dans l'analyse des monuments du Roussillon, ni dans les ouvrages qui les ont traités. Il a abordé son existence du point de vue fonctionnel en mettant l'accent sur l'utilité du procédé qui réduit le cintrage, stabilise les claveaux inférieurs ou forme des contreforts intérieurs dans la construction des arcs triomphaux rétrécissant le passage par leurs piédroits avancés.

Dans son étude de synthèse de 1918-1920 intitulée « Où s'est constituée l'architecture

³⁵ Voir par exemple « L'art roussillonnais et quelques problèmes d'archéologie », BRUTAILS, 1900, 2. Dans les conclusions complémentaires de ses *Notes* dans un article de 1901, il tient infondée la thèse qui fait « du Roussillon monumental une province de l'Espagne arabe ». BRUTAILS, 1901, 2.

³⁶ BRUTAILS, 1910.

romane », Brutails se penche sur l'origine des éléments constituant de l'art roman et explicite qu'il entend par là une manière de construction, et non une période chronologique comme son maître, Jules Quicherat, qui le distingue du gothique par une coupure temporelle. C'est la raison pour laquelle il élimine le tracé en fer à cheval du roman, à l'encontre de Quicherat pour qui c'était une caractéristique identifiant l'art de cette époque. Pour Brutails, ce tracé appartient à l'architecture de l'époque précédente et ne constitue qu'une survivance dans les édifices de la période romane.

C'est également Brutails qui dissipe, dans son compte-rendu sur le *Manuel d'archéologie* de C. Enlart, la confusion de l'auteur entre l'arc surhaussé et l'arc en fer à cheval.

1. 1. 2. Josep Puig i Cadafalch : de la survivance des formes anciennes wisigothiques vers la qualification mozarabe

Alors que Brutails s'est intéressé aux questions techniques de la construction de l'arc et de la voûte outrepassés, J. Puig i Cadafalch (1867-1956), érudit catalan est préoccupé plutôt de la problématique de la filiation et de la datation des monuments préromans de la région catalano-roussillonnaise, justement à l'aide de cet indice particulier. Ce personnage emblématique de son temps, à la fois architecte, archéologue, homme politique, président du gouvernement de la *Mancomunitat* de la Catalogne, a essentiellement contribué à la découverte du patrimoine architectural de la Catalogne au tournant du XIX^e-XX^e siècle et a joué un rôle décisif dans les études sur l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa.

Il n'est pas seulement un architecte au sens propre du terme mais également un grand constructeur de théories dont la plupart concerne l'art roman.³⁷ Sa thèse, la plus célèbre concernant le « premier art roman » a été développée à partir de la découverte des éléments lombards dans la décoration extérieure des édifices (arcatures aveugles, bandes lombardes) en Catalogne. Cette vision historique, élaborée dès 1906,³⁸ et publiée plus tard dans ses œuvres de synthèse (*Le premier art roman* 1928, *La géographie et les origines du premier art roman* 1935³⁹) où il circonscrit avec une méthode rigoureuse l'étendue géographique de ce style et identifie son origine au bord du lac du Côme. Cette méthode consiste en observations méticuleuses des détails architecturaux et recourt aux documents écrits, en comparaison avec d'autres monuments similaires afin d'établir à l'aide des analogies une chronologie relative et un foyer d'origine présumé permettant de proposer ensuite une filiation à partir de ce centre. Pour expliquer la transmission de ces nouvelles formes, il fait appel à l'hypothèse de la présence de constructeurs (*Magistri Comacini*) parmi les immigrés Lombards dont la présence est largement justifiée dans les mentions des documents. Matthias Delcor fait remarquer que Puig n'avait pas de prédécesseur⁴⁰ dans cette démarche à part de l'architecte d'Élie Rogent, il n'a pas pu s'appuyer sur une formation spécifique semblable à celle de Brutails en France. Mais malgré son attitude autodidacte, son approche rejoint celle de l'archéologue français dont il a connu les publications. Les deux personnes ont dû se rencontrer personnellement lors du *Congrès archéologiques de France* tenu en 1906 à Carcassonne et à Perpignan car tous les deux y ont contribué par leur publication.

De même que Brutails en Roussillon, Puig a cherché aussi dès le début à situer « l'école » romane catalane vis à vis des régions limitrophes en Espagne (Aragon, Navarre) et dans le Midi de la

³⁷ C'est la raison pour laquelle Matthias Delcor l'a appelé « l'historien de l'art roman ». Voir DELCOR, 1985.

³⁸ PUIG, 1906. 2.

³⁹ PUIG, 1928. ; PUIG, 1935, 1. La théorie de Puig a été révisée cent ans après de son émission dans les actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude organisés entre le 17-21 juin 2009. Voir VERGNOLLE, 2012.

⁴⁰ Voir DELCOR, 1985.

France (Languedoc, Provence), il voulait définir ses limites géographiques, il s'est intéressé à l'origine de la structure des églises et de leurs composantes, ce qui l'a poussé à l'étude de l'art wisigothique, des motifs décoratifs, des influences lombardes. Convaincu de l'intérêt européen de l'art roman catalan, il a voulu le faire connaître hors de ses frontières et intégrer ses mouvements artistiques dans des courants internationaux.

Tandis que ce « *premier art roman* », propagé entre le IX^e et le XI^e siècle, embrasse un vaste domaine européen, l'entreprise monumentale de Puig en trois volumes entre 1909 et 1918 traite de l'art roman en Catalogne (*L'arquitectura romànica a Catalunya*⁴¹) depuis l'époque romaine jusqu'à sa phase épanouie et s'efforce de construire un système structuré et cohérent où la voûte et la coupole ont un rôle spécifique. Son intérêt pour l'étape primitive de la période romane se manifeste déjà dans cet ouvrage mais il consacre des études monographiques également à certains monuments qui sont rattachés selon lui par la première phase de leur construction à la période précédente de l'art roman, comme le siège épiscopal d'Egara⁴² et celui d'Urgell⁴³ à l'époque wisigothique. Il garde cet intérêt pour cette époque ténébreuse jusqu'à son ouvrage posthume intitulé *L'art wisigothique et ses survivances*.⁴⁴ Dans celui-ci, il cherche à démontrer la continuité et l'héritage des formes anciennes entre le IV^e et XII^e siècles, non seulement dans l'art de l'Espagne mais dans celui de la France.

L'autre théorie largement présente dans l'œuvre de Puig est sa doctrine sur le mozarabisme, élaborée sous l'emprise de la thèse de Gomez-Moreno⁴⁵ qui a englobé la Catalogne parmi les régions de l'Espagne du nord dont il interprète l'architecture par l'arrivée des chrétiens d'Al-Andalous fuyant la domination musulmane. Dans ses conférences données à la Sorbonne en 1925⁴⁶ en tant que président de l'*Institut d'Estudis Catalans*, Puig utilise déjà le concept d'art mozarabe dans le même sens que Gomez-Moreno et attribue les caractéristiques stylistiques d'un groupe d'églises sur les deux versants des Pyrénées à l'apport des procédés arabes apportés par ces chrétiens soumis de Cordoue qu'il considère comme le foyer de ce courant. Nous allons suivre dans ce chapitre la manière dont la plume de Puig i Cadafalch explique la formation de ce vaste courant mozarabe. L'arc outrepassé y joue un rôle crucial qui s'est fixé dans les années 1930 à la suite de fouilles de Saint-Michel de Cuxa, avant qu'il n'en cherche ses frontières encore plus au nord.

La première chose dont on peut s'apercevoir c'est ce que dans les ouvrages de Puig l'arc outrepassé devient un élément clé. Déjà en 1906 dans son prologue au livre d'Antoni Falguera sur l'abbatiale de Sant Pere de Roda, il attire l'attention sur la particularité de la voûte de l'abside centrale qui n'est pas semi-circulaire ou surhaussée mais légèrement outrepassée ; il attribue à cette époque-là cette caractéristique en Catalogne à l'influence de l'architecture « arabe ». ⁴⁷ Puis, en 1909 dans le premier volume de *L'arquitectura romànica a Catalunya*,⁴⁸ il dédie un vaste chapitre à la question des arcs outrepassés, ce qui montre à quel point l'auteur trouvait ce trait caractéristique de la période « *préromane* » dans cette contrée. Ce tracé attire son attention sur le plan des absides et en élévation sur le dessin des arcs triomphaux et sur le profil de la voûte.⁴⁹ Puig suit le parcours

⁴¹ PUIG-FALGUERA-GODAY, 1909. ; PUIG-FALGUERA-GODAY, 1911.

⁴² PUIG, 1889. ; PUIG, 1936. ; PUIG, 1948.

⁴³ PUIG, 1918.

⁴⁴ PUIG, 1961.

⁴⁵ GOMEZ-MORENO, 1919.

⁴⁶ PUIG, 1925.

⁴⁷ PUIG, 1906, 1, p. 20. En 1906, Puig ne parle pas encore de l'influence mozarabe, dans le texte il utilise le mot *arabe* pour identifier cette influence. Nous supposons que son opinion s'est modifiée après avoir lu la publication de Gomez-Moreno sur les églises mozarabes en 1919.

⁴⁸ PUIG, 1909.

⁴⁹ Il faut noter que la plupart des auteurs ignorent ou omettent complètement l'application du tracé outrepassé à la voûte en berceau.

de son déploiement et cerne un groupe d'églises préromanes en Catalogne à partir de ce motif.

Bien que le sujet de son étude ne concerne pas la recherche de l'origine de cette forme architecturale, Puig en énumère des exemples en Orient et en Occident pour pouvoir affirmer que l'arc en fer à cheval était connu partout durant l'époque romaine,⁵⁰ puis à l'époque chrétienne. Il connaît parfaitement les exemples de Gomez-Moreno dans son *Excursión*⁵¹ (voir chap. 1.2) qui figure parmi ses références, de même que l'ouvrage de Lampérez y Romea. Suivant l'évolution de cette forme en Espagne, Puig fait remarquer qu'elle passe de l'art wisigothique (San Roman de Hornija, San Juan de Baños⁵²) à l'art musulman du Califat dont l'œuvre majeure est la Mosquée de Cordoue. Puig réagit aux controverses qui, à ce sujet de l'origine de l'arc outrepassé, au début du XX^e siècle opposent les chercheurs dont certains en affirment une racine autochtone, tandis que les autres défendent l'arrivée de cette forme par la conquête musulmane. Au sein d'un bref bilan historiographique, il renvoie aux archéologues espagnols (Madrado, Vélazquez, J. Agapito y Revilla, Gomez-Moreno) insistant sur l'attribution de l'arc outrepassé à l'art wisigothique. La présence constante de cet élément à cette époque serait confirmée par la référence littéraire du mot « *arc* » dans les *Etymologies* de Saint Isidore (cité par Ferreiro). Puig renvoie à Lampérez évoquant que jusqu'au milieu du XIX^e siècle l'importation de l'arc en fer à cheval en Espagne par les Arabes n'était pas remise en question, pourtant cette forme existait déjà sur les dalles funéraires romaines du III^e siècle.

Lors de la chute du royaume wisigothique, Puig voit se dessiner dans son architecture deux branches : la branche chrétienne échappée à la domination musulmane et la branche mozarabe assujettie à l'Islam. Il explique que la forme outrepassée des arcs arrive avec l'émigration mozarabe à la fin du IX^e siècle, au temps d'Alphonse III, vers le territoire de Castille et Léon ce qui rime parfaitement avec l'affirmation de Gomez-Moreno dans son *Excursión...*, l'une des sources principales de l'auteur catalan ce qui suggère qu'il a déjà fait sien de cette pensée sur l'immigration mozarabe dans le nord de la Péninsule. Celle-ci se traduit par l'influence de l'art de Cordoue marquée par l'apparition de l'arc en fer à cheval ; à propos de l'arc outrepassé de Roda il avait déjà du reste parlé d'une influence « arabe ».⁵³ Ce détail n'est pas anodin parce qu'il serait important de savoir où et à partir de quand Puig i Cadafalch, qui devint par la suite un adepte assidu de ce dogme, largement répandu jusqu'à nos jours, a pu s'approprier la thèse de Gomez-Moreno.

L'exemple typique des églises mozarabes est illustré à San Cebrian de Mazote où l'on ne reproduit plus, selon lui, les arcs de San Juan de Baños ou les plus anciens de la cathédrale de Cordoue mais plutôt le tracé, plus outrepassés et plus refermés du Cristo de la Luz de Tolède. C'est cette forme qui apparaît dans les manuscrits⁵⁴ et qui persiste même en pleine période gothique

⁵⁰ La source de Puig est le livre de Velázquez, *Lecciones sobre la Arquitectura árabe*, Madrid, 1900.

⁵¹ GOMEZ-MORENO, 1906.

⁵² Sa note rapporte que la datation de San Juan de Baños d'après l'inscription commémorative de 662 à Receswinthe est très controversée : d'un côté, les archéologues espagnols voient dans la basilique actuelle celle de Receswinthe, à laquelle la dalle renvoie, de l'autre, Marignan et les archéologues français, proposent de la faire remonter à une date plus postérieure. PUIG, 1909, p. 362.

⁵³ Gomez-Moreno au sujet de nouvelles principautés chrétiennes des Asturies constate l'absence de l'arc en fer à cheval et allègue la réapparition de ce tracé grâce aux conquêtes d'Alphonse III (866-910) et à l'immigration des mozarabes qui ont mis en contact ces royaumes avec la culture et l'art de Cordoue. Il se sert de l'arc outrepassé attestant cette influence pour soutenir son hypothèse. Pour les églises de Léon où les éléments mozarabes sont prépondérants, il avance que même si leur matériau est traditionnel, leurs formes sont musulmanes parce que précédemment elles ne se trouvaient qu'en Cordoue. Voir GOMEZ-MORENO, 1906, p. 385-386.

⁵⁴ Puig n'accorde pas moins d'attention aux manuscrits qu'en 1928, quand ils lui servirent de support dans l'argumentation de la transmission de ces formes outrepassées vers le nord. Ici, il renvoie à la Bible de Saint Isidore de Léon (960) ; à celle de Gérone (975), œuvre des artistes léonais, Eude pintrix et le prêtre Emeteri ; au codex Vigilia (976) ; à celui de l'Emilia ou de San Millan de la Cogolla (entre 976-992) ; à celui du maréchal de Noailles (BNF), écrit par un certain Facundo (1047), à la Bible de San Pere de Roda (XI^e), à celle des Homélies de Beda de Sant Feliu de Girona et au Liber Feudorum (XII^e). PUIG, 1909, p. 366.

grâce au courant mudéjar. Son attention particulière pour le profil de l'outrepassement et la distinction de la courbe de l'arc dans les églises de l'époque wisigothique et mozarabe reflète aussi fidèlement le canon établi par Gomez-Moreno dont il reprend le dessin illustratif dans son ouvrage.⁵⁵

Après avoir suivi le développement de l'arc outrepassé en Espagne, Puig se penche sur son aire géographique en Catalogne en rappelant d'abord les premiers exemples wisigothiques dans le tracé des plans des chevets des églises de Terrassa. C'est le tracé outrepassé en élévation qui permet de réunir les églises de Sant Quirze de Pedret, Santa Maria de Marquet, de Sant Feliu de Boada, Sant Miquel d'Olerdola, les arcades du monastère de Sant Feliu de Guíxols, du portail de Santa Cecilia d'Elins et en Roussillon la chapelle de Saint-Martin de Fenollar, de Santa Maria de Vida (Saint-Jérôme d'Argelès⁵⁶), en Cerdagne les églises d'Osseja et d'Hix. Puig tire les conséquences archéologiques à la fin de la série des descriptions. Il divise les monuments présentés en deux groupes : l'un est constitué de basiliques à trois nefs couvertes de charpente à l'exception de l'abside, l'autre se compose des oratoires modestes d'une seule nef couverte de voûte en berceau. Dans les deux groupes, l'abside se présente comme un corps isolé différent de l'ensemble des nefs par le système de couverture et par une hauteur plus faible. L'aspect extérieur est pauvre, sans ornement, sans arcature ou corniche, à l'intérieur l'unique ornement est l'arc outrepassé, surmontant toujours des piliers et jamais des colonnes.

L'auteur cherche à établir des analogies avec les églises espagnoles où cet « *élément géométrique* » est dominant : les absidioles outrepassées de Pedret lui font penser à la basilique de Segóbriga, le chevet rectangulaire de Marquet reflète celles de San Juan de Baños, de San Pedro de la Nave ainsi que de San Cebrian de Mazote et de Wamba.⁵⁷ Les exemples montrent que les ressemblances ne se manifestent pas seulement avec les monuments wisigothiques mais également avec les églises mozarabes qui gardent, d'après lui, fidèlement la tradition wisigothique : l'abside rectangulaire à l'extérieur et outrepassée à l'intérieur de Santa Maria de Terrassa est semblable pour lui à celle de San Miquel d'Escalada et encore davantage à Santiago de Peñalba. Les absides fermées presque comme une chapelle circulaire de Pedret sont comparées à Sant Tomàs de las Ollas. Il en conclut que « *tout semble indiquer que dans cette période les deux écoles castillane et catalane évoluent selon des influences identiques, et qu'il s'agit d'un milieu artistique analogue ou bien des causes identiques ou parallèles* ». ⁵⁸

Puig cherche en Catalogne également les preuves de la continuité dans l'usage de l'arc outrepassé : son origine ancienne, comme en Castille, est attestée ici dans la décoration des urnes funéraires pyrénéennes, les absides de Terrassa forment l'indice de son usage dans l'architecture wisigothique et son développement se manifeste par la suite dans une série d'églises (mentionnées ci-dessus) dont il a des difficultés de préciser la date. Il souligne ce problème de la datation étant donné que la seule indication chronologique réside dans la superposition de constructions postérieures du XI^e-XII^e siècles (Marquet, Pedret, Olerdola) et en plus, la rusticité de la construction aggrave davantage le problème. La présence de l'arc en fer à cheval même au XI^e siècle n'apporte pas plus de précision dans la chronologie. La forme des arcs et leurs appareils donneraient d'ailleurs une date plus ancienne, d'après Puig, pour la plupart de ces églises.

Il fait appel à la règle générale de Gomez-Moreno et de Lampérez selon laquelle dans les arcs plus anciens, romains⁵⁹ et wisigothiques le centre est prolongé à un tiers du rayon au-dessous du demi-cercle et qu'à la fin du IX^e siècle l'outrepassement atteint la moitié du rayon. C'est ainsi qu'on

⁵⁵ PUIG, 1909, p. 365.

⁵⁶ Puig, pareillement au Brutails donne la dénomination de l'ermitage voisin Notre-Dame de Vie à la chapelle Saint-Jérôme d'Argelès. La confusion peut dater du début du siècle.

⁵⁷ Puig fait référence au livre de Lampérez qu'il a utilisé pour ses comparaisons (*Historia de la Arquitectura Cristiana Española en la Edad Media*). PUIG, 1909, p. 391.

⁵⁸ PUIG. 1909, p. 391.

⁵⁹ Puig présente la photo d'un arc de la porte supposée du Forum de Tarragone de tracé outrepassé. PUIG, 1909, p. 172.

peut le voir dans un petit témoignage architectural de l'art musulman en Catalogne, à la fenêtre conservée au cloître de la cathédrale de Tarragone portant la date de 960. Puig rappelle une exception à la mesure mozarabe mentionnée par Lampérez, les arcs de San Juan de la Peña, bien proches de la Catalogne, d'autant plus que les arcs de Marquet, Boada, Sant Feliu de Guíxols possèdent la proportion primitive wisigothique. En revanche, Pedret et Olerdola dessinent la forme musulmane.

Puig localise également cette forme dans des monuments plus tardifs, tels que la porte de Santa Cecilia d'Elins, entièrement rénovée à la fin du XI^e siècle et le portail de Porqueres, dont la date est précisée par sa consécration en 1182. Il observe que toutes ces églises se situent sur un territoire qui restait pendant peu de temps sous l'occupation musulmane (Roussillon, Empordà, Manresa, Berga) et puisqu'aucune autre ne se trouve sur les terres catalanes reconquises dans les siècles suivants, cela indique pour lui la conservation d'une tradition ancienne dans ces églises.

Il cherche la raison de la survivance du tracé ancien wisigothique et la cause de la présence de l'arc outrepassé parmi les formes romanes. A ses yeux, il est possible que pendant que les formes romanes envahissent le pays « *la vieille forme wisigothique survit par endroits où il subsiste comme un phénomène rural et que cette permanence peut être nourrie de l'influence lointaine des apports de l'Espagne mauresque* ». ⁶⁰ Il admet que l'arc outrepassé serait la forme unique des oratoires du VIII^e-IX^e siècles qui précèdent les formes dites romanes.

La conclusion finale de son étude consiste à affirmer la longue continuité du tracé en disant que « *l'arc outrepassé de la décoration ibérique rurale se perpétue en Catalogne dans les plans wisigothiques, dans les églises préromanes et dans certaines d'autres en pleine période romane* ». ⁶¹ Puig est conscient que la chronologie de l'arc outrepassé reste pour les églises catalanes un problème à résoudre auquel la comparaison avec les églises espagnoles semblables pourrait apporter un peu de certitude. Il reconnaît que son livre n'a voulu que poser le problème pour la première fois et ouvrir la voie à ceux qui y apporteront la solution.

Quoiqu'il pose la question, dans ce chapitre, à savoir si ces églises préromanes catalanes seraient wisigothiques ou elles appartiendraient à une période postérieure, il n'y répond pas décidément, si ce n'est en renvoyant aux églises de Terrassa. C'est à la fin du livre qu'il explicite sa conception : les églises de Terrassa sont clairement wisigothiques, les autres (Pedret, Marquet, etc.) suivent cette tradition. Elles se distinguent par l'appareil qui est à Terrassa de type romain à petits moellons cubiques renforcés dans les angles de grandes pierres taillées, tandis que dans les autres églises, plus rustiques il est de moellons en *opus spicatum* et sans aucun décor extérieur.

Puig met en relief que ce sont deux courants bien différents, l'un (Terrassa) trouve ses analogies dans le baptistère de Riez et dans l'appareil extérieur de Saint-Jean de Poitiers ; l'autre dans une « école » hispanique de petites églises rurales dispersées dans le domaine wisigothique, « *d'une importation primitive orientale ou peut-être quelques fois de l'influence des immigrants mozarabes* ». ⁶² Dans l'un et l'autre, l'ornementation consiste dans la dégénérescence des éléments décoratifs romains ou de tradition ibérique plus ancienne. Dans le premier persiste le chapiteau corinthien et les détails des fragments d'impostes témoignent de l'apparition de nouveautés décoratives telles que les étoiles et les tressages provenant de cet art romain rustique ou d'œuvres primitives ibériques. Puig est parfaitement conscient de la continuité des formes ibériques dans l'art romain et de leur transmission vers l'art wisigothique.

Il caractérise l'art chrétien préroman catalan comme un art très pauvre utilisé dans les *cellae* réduites gardant une abside rustique avec des arcs pesants et des voûtes marquées par la trace de cintres et des couchis. Avec la disparition de l'administration romaine puis de l'organisation politique

⁶⁰ PUIG, 1909, p. 393.

⁶¹ PUIG, 1909, p. 394.

⁶² PUIG, 1909, p. 418.

wisigothique, on assiste, d'après lui, à un « retour à la barbarie primitive », à une « régression aux thèmes ibériques » et également aux procédés de constructions ibériques, faits comme les murs des villes et les fortifications des châteaux primitifs, d'argile et de pierre. Comme il le dit : « A la mort d'une civilisation vigoureuse renaissent les vieilles choses de la terre qui s'est retournée à la nature ». ⁶³

Il est important de signaler que dans *L'arquitectura románica a Catalunya* (1909) Puig est indécis pour la datation du groupe d'églises de la Catalogne (Pedret, Marquet, Boada, Fenollar, Olerdola, Obiols, Elins) : il semble encore en faveur plutôt de leur filiation wisigothique à cause des églises de Terrassa, pour basculer par la suite irrévocablement vers une attribution mozarabe. La raison du changement se trouve vraisemblablement dans la publication des *Iglesias mozárabes* de M. Gomez-Moreno en 1919 qui rattache ces églises d'une façon univoque à l'art mozarabe en donnant leur description et représentation photographique. Tous les articles postérieurs de Puig approfondissent cette conception.

Notre soupçon est renforcé par le compte-rendu de Puig sur ce livre, paru dans les *Anuari del institut d'estudis catalans* de 1915-1920. ⁶⁴ Il loue sans réserve l'ouvrage qui contribue à la connaissance de l'histoire monumentale de la Catalogne en éclaircissant la période obscure entre l'époque wisigothique et l'art roman. Puig estime que c'est le tracé de l'arc qui semble tellement caractéristique qu'il impose la réunion de la production architecturale de cette époque : « En examinant l'ensemble de nos édifices chrétiens, il subsiste un résidu qui s'éloigne des formes générales, formé principalement par un groupe d'églises dont la caractéristique principale est l'usage de l'arc en fer à cheval dans leurs arcades, leurs fenêtres jusqu'à leur tracé dans le plan. Elles portent le témoignage de vieilles cérémonies et de la tradition wisigothique, de l'influence mozarabe ».

S'appuyant sur des documents abondants, Gomez-Moreno situe dans son ouvrage les monuments léonais et castillans de cette époque entre le premier tiers du IX^e et le début du XI^e siècle, c'est-à-dire avant l'art roman ce qui exerce une influence déterminante sur Puig. Lui qui a déjà affirmé en 1909 que les deux « écoles », castillane et catalane se sont développées d'une manière analogue sous des influences identiques, se sent soutenu concernant la « coïncidence extraordinaire » entre les deux groupes et fait siennes les pensées de Gomez-Moreno. Nous pouvons supposer que Puig a été conquis par l'ouvrage de Gomez-Moreno qui propose une réponse à la question de la situation chronologique des monuments haut médiévaux de la Catalogne et à leur filiation mais il a pu être content parce que l'éminent archéologue d'une autorité considérable, a intégré la Catalogne dans l'ensemble des autres régions de l'Espagne en tant qu'une unité autonome en l'arrachant de son isolement à un moment où l'identité catalane était justement en train de s'affirmer. Puig a pu voir les petites chapelles modestes et rustiques élevées sur le plan général de l'architecture préromane de l'Espagne. Sans doute Gomez-Moreno pour sa part, a-t-il pu bien utiliser le premier volume de *L'arquitectura románica a Catalunya* de Puig pour son travail de synthèse. ⁶⁵

Puis, c'est dans ses conférences données en janvier et février 1925 à la Sorbonne ⁶⁶ sur l'architecture catalane du début du IX^e jusqu'à la fin du XI^e siècle, où il qualifie la première fois de mozarabe le même groupe de petites églises qui figurait déjà dans son *L'Arquitectura románica a Catalunya* en 1909, (rattachées alors plutôt à l'art wisigothique). Ces églises témoigneraient à ses yeux de l'influence du grand foyer cordouan apportée par les chrétiens soumis là-bas aux

⁶³ PUIG, 1909, p. 419. Traduction personnelle

⁶⁴ PUIG, 1915-1920, pp. 824-826.

⁶⁵ C'est la raison pour laquelle nous pensons que le tournant s'est effectué chez lui pour la filiation mozarabe après le livre de Gomez-Moreno, publié en 1919. D'après Barral i Altet, c'était sous l'emprise de l'étude de Hernandez (1932) attribuant l'église de Cuxa à l'art mozarabe que Puig aurait adopté cette théorie, au moment où il a travaillé sur la deuxième édition de son *L'Arquitectura románica*. BARRAL. 2009, p. 87.

⁶⁶ PUIG, 1925.

musulmans et fuyant les persécutions. Il précise les caractéristiques de cette architecture dans les arcs outrepassés qui épousent quelquefois même la courbe de la voûte de l'abside, dans l'appareil de moellons grossièrement équarris au marteau et posé en *opus spicatum*, dans les fenêtres-meurtrières à un seul ébrasement et dans la séparation accentuée entre la nef et le sanctuaire.⁶⁷

Leur datation est déterminée ici déjà par l'analogie avec les édifices en Espagne mozarabe : malgré la documentation rare, « on connaît cependant assez pour dire qu'on a construit sur ce modèle, en Catalogne, depuis le milieu du IX^e siècle jusqu'au XI^e. Ces dates sont d'ailleurs confirmées par une comparaison facile à établir avec les églises mozarabes qui existent encore en Espagne, dans la région comprise entre le Duero et les monts Cantabres, principalement dans le Léon ». ⁶⁸ Ainsi, il se base sur l'inscription de Sant Miquel d'Escalada (913) pour situer Pedret qui lui semble analogue, et sur San Cebrian de Mazote, l'œuvre de « *Martinus abba Cordovenensis* », très semblable à Marquet.

Ensuite, en 1928 dans *Le premier art roman* le même groupe d'églises est situé toujours sans équivoque dans l'art mozarabe des IX^e-X^e siècle. (Saint-Martin de Fenollar fait partie toujours de ces églises, dès le début Puig résonne dans l'ensemble de la vieille Catalogne, y compris le Roussillon.)

⁶⁷ En 1948 P. Ponsich reprend les mêmes caractéristiques pour affirmer la filiation mozarabe pour les églises de Sournia.

⁶⁸ PUIG, 1925, p. 284.

1. 2. Le courant de la filiation mozarabe dans l'historiographie: Saint-Michel de Cuxa et la pléiade de chapelles de son orbite

Le fait que l'historiographie du Roussillon préroman comporte un courant qui le rattache à une influence mozarabe mais que par la suite se manifeste le démenti progressif de cette interprétation persévérante, nous oblige d'en retracer les étapes les plus importantes. Pour cela il nous faut en premier lieu examiner le cas de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa, de son identification comme mozarabe, puis de son détachement de cette filiation qui se répercute sur la série de petites églises qui l'entourent. Pendant que la conviction de l'influence mozarabe sur le monastère s'enracine, les connaissances s'enrichissent aussi progressivement sur le monument et ce monument ignoré devient le représentant le plus important de cet art en Roussillon. Nous ne nous concentrons ici que sur le rôle que les arcs outrepassés ont joué dans le raisonnement des auteurs.

Nous avons vu que le livre de M. Gomez-Moreno⁶⁹ en 1919 a été le premier qui ait placé le groupe d'églises mentionné ci-dessus parmi les églises mozarabes de l'Espagne des IX^e-X^e siècles. En Roussillon, il situe à cette époque comme relevant de cette tendance l'église de Saint-Martin de Fenollar, Santa Maria de Vida (Saint-Jérôme d'Argeles) et l'église primitive de Saint-Michel de Cuxa ; en Catalogne il fait une notice sur Saint Miguel de Olerdola, San Quirze de Pedret, Santa Maria de Marquet et San Julian de Boada.

Son chapitre sur l'architecture mozarabe en Catalogne inséré parmi les autres unités géographiques de la Péninsule ibérique justifie sa démarche par l'existence d'un impact méridional dans l'ancienne *Marche d'Espagne* qui malgré la domination franque dès le IX^e siècle aurait pu contrebalancer les influences septentrionales carolingiennes. Cette architecture était analogue à celle du royaume des Asturies, même si en Catalogne elle apparaît sous une forme moins prégnante, et se manifeste à travers la présence systématique de « l'arc en fer à cheval » de type musulman.⁷⁰

Gomez-Moreno ne considère pas l'ingérence méridionale comme une action directe en Catalogne mais plutôt en tant que la manifestation de rapports culturels, commerciaux et politiques due aux « colonisateurs » mozarabes sous Charlemagne, à l'influence scientifique andalouse, aux relations diplomatiques, à la circulation des monnaies.

En 1919 Gomez-Moreno consacrait encore l'analyse détaillée aux quatre églises catalanes mentionnées, en 1951⁷¹ (*Ars Hispaniae, Historia Universal del arte hispánico, El Arte Árabe Español Hasta Los Almohades, Arte Mozárabe*), toujours fidèle à la conception de la filiation mozarabe, il placera en tête de cette série Saint-Michel de Cuxa qui devance ainsi non seulement ce groupe de petites églises mais également San Pere de Roda et Santa Maria de Ripoll et qui reçoit grâce à ses dimensions, la dénomination de l'église la plus grandiose du Roussillon.⁷² Ce changement de la position de Cuxa est dû aux décennies qui sont passées entre les dates de parution des deux publications de Gomez-Moreno et aux travaux de chercheurs comme F. Hernandez, Puig i Cadafalch et G. Gaillard qui l'ont mis au centre des regards en voulant cerner sa place dans un cycle d'églises dites mozarabes.

L'architecte cordouan, restaurateur de la grande mosquée, Félix Hernandez renouvelle en 1932⁷³ la pensée de M. Gomez-Moreno et consacre une étude à part à Saint-Michel de Cuxa qui a

⁶⁹ GOMEZ-MORENO, 1919.

⁷⁰ Gomez-Moreno précise ici que de type musulmane et pas wisigothique.

⁷¹ GOMEZ-MORENO, 1951.

⁷² GOMEZ-MORENO, 1919, p. 363.

⁷³ HERNANDEZ, 1932.

un impact considérable. Il interprète l'abbatiale comme le résultat des influences de l'Andalousie en Catalogne dont il trouve la preuve dans l'appareil, composé de pierres de taille posées en carreaux et en boutisse, dans la présence systématique des arcs en fer à cheval et dans les voûtes en berceau plein cintre outrepassé des absides. D'après la proportion des arcs, il conclut qu'ils correspondent à un type dont les exemples les plus tardifs sont connus en Andalousie avant le X^e siècle. Leur diamètre est toujours plus grand que la distance entre les piédroits sur lesquels ils reposent. Hernandez fait remarquer qu'en terre méditerranéenne cet arc n'est jamais aussi présent qu'à Cuxa. Si les arcs ne sont pas antérieurs à la seconde moitié du X^e siècle, ce qui est assuré ici, il y voit la manifestation d'une sorte d'archaïsme.

Pour Hernandez, l'abbatiale de Cuxa se place comme l'un des monastères les plus significatifs du territoire de l'ancien *Marca Hispanica*. Il la compare avec les autres églises qui ont été classées jusqu'ici comme mozarabes afin de démontrer le rapport intime existant entre elles. Il retrouve la disposition des arcs triomphaux des absides de Cuxa, qui reposent sur des piédroits rétrécis, semblables à un véritable contrefort intérieur, dans toutes les églises du cycle, San Miguel de Olerdola, San Quirze de Pedret, Santa Maria de Marquet, San Julian de Boada, Santa Maria de Vida et San Martin de Fenollar. L'arc qui donne accès à l'autel masque le mur du chevet et diminue considérablement la lumière.

L'identification de cette disposition, différente de celle des églises romanes où l'on assiste à l'élargissement de ces ouvertures, est la caractéristique, dans toutes les églises de la série, la plus importante, ce qui l'oblige à les considérer en tant qu'un ensemble. Ensuite, à cause de l'analogie du plan qui reproduit le transept de Cuxa, il fait entrer dans ce groupe l'église de Saint-Génis-les Fontaines et de Saint-André-de Sorède.

C'est d'abord Georges Gaillard, un an plus tard, en 1933, qui réagit aux publications des archéologues espagnols. Il partage l'opinion de F. Hernandez sur les influences venues directement de l'art du califat à Cuxa et fait connaître les arguments de l'architecte espagnol en France. Sa présentation fait découvrir l'abbaye, monument très peu connu à l'époque en France. Il y insère la description des arcs « très peu élancés », tous en « fer à cheval » dont la flèche mesure un rayon et demi qui est à peu près semblable à la hauteur des jambages.

Un an après, en 1934⁷⁴, G. Gaillard continue à affirmer le caractère mozarabe de Cuxa quand il rapporte les résultats de fouilles menées dans l'abbatiale pendant l'été 1933 par l'Institut d'Estudis Catalan en collaboration avec l'Institut français de Barcelone. L'année suivante, en 1935, il publie avec Puig i Cadafalch dans le *Bulletin Monumental (L'église Saint-Michel de Cuxa)* en se concentrant sur la manifestation de cette influence mozarabe à l'abbatiale de Cuxa. Cet article commun de Puig et de Georges Gaillard, toujours dans le sillage de Gomez-Moreno et Felix Hernandez⁷⁵, affirme, qu'après les petites églises dites médiocres, l'art mozarabe non seulement a dépassé la limite de l'exemple presque « insignifiant » de Fenollar mais il « a produit sur le versant même du nord des Pyrénées un monument de très grande dimension et d'un intérêt primordial, l'un des édifices les plus considérables de toute l'architecture mozarabe »⁷⁶. Même en Espagne, il n'y a aucun édifice de cette époque qui pourrait égaler par la dimension et l'ampleur l'abbaye de Cuxa.

Les deux chercheurs recensent les caractéristiques principales du monument du X^e siècle, en premier lieu la forme des arcs outrepassés en tant que la caractéristique mozarabe la plus importante. Ils savent que les arcs outrepassés mozarabes plus accentués et plus géométriques se distinguent des arcs wisigothiques et considèrent que tous les arcs de l'église du X^e siècle sont de tracé musulman. La flèche de l'arc qui mesure un rayon et demi et le diamètre de l'arc qui est supérieur à l'écartement des jambages correspondent à leurs yeux à ceux de la mosquée de

⁷⁴ GAILLARD, 1934.

⁷⁵ HERNANDEZ, 1932.

⁷⁶ PUIG-GAILLARD, 1935, p. 355.

Cordoue. Bien que l'appareil des arcs soit grossier et les claveaux ne soient pas convergents, ils disent que « *la forme de la courbe nous suffit pour conclure à l'intervention certaine d'un maître d'œuvre andalou* »⁷⁷. Ils observent aussi que les piédroits ne sont pas très élevés, la proportion écrasée des ouvertures produit un effet de robustesse. Celles qui sont un peu plus élancées, ce sont les ouvertures entre la chapelle principale et les absides. Leur caractère étrange est dû au linteau monolithe qui les coupe en deux parties à la mi-hauteur. Les auteurs le comparent aux édifices musulmans de l'Orient, notamment aux arcs de Mshatta bien que là-bas le linteau soit placé au niveau de l'imposte. Dans le rétrécissement de l'entrée des absidioles par les arcs outrepassés, caractéristique fréquente dans les églises mozarabes, ils voient le souvenir des mihrabs des mosquées.

La dernière étude de synthèse de Puig sur Saint-Michel de Cuxa et sur le groupe mozarabe est parue en 1938, pendant son exil en France, dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et Belles-lettres*. Elle s'intitule « L'architecture mozarabe dans les Pyrénées méditerranéennes » et englobe ses recherches précédentes entreprises au cours de son exil au monastère en 1936-1937.

L'église de Saint-Michel de Cuxa y est toujours « *la plus importante des églises mozarabes des Pyrénées* »⁷⁸. La caractéristique particulière qui détermine l'attribution mozarabe est toujours l'arc outrepassé dans le tracé des arcades, des arcs triomphaux et de la voûte des absides et du transept. Puig, fidèle aux considérations de F. Hernandez, argumente par la mesure de la prolongation du rayon qui se conforme aux arcs employés à cette date en Andalousie. A l'avancement occidental de la nef centrale par rapport aux collatéraux, il cherche aussi les analogies asturiennes et mozarabes et non carolingiennes (San Miguel de Lillo, Santianes de Pravia, San Pedro de Nora, San Pedro de Laurosa). Les absides profondes qui ne laissent pas voir leur fond, l'isolement du maître autel par un arc triomphal dont il ne reste que les fondations sont aussi pour lui les caractéristiques de l'architecture mozarabe.

Il maintient la conception remontant à Gomez-Moreno et à F. Hernandez qui ont placé Saint-Michel de Cuxa dans un groupe d'églises construites à la même époque, au sein duquel il lui assigne le rôle du « *foyer principal* », de « *centre de diffusion* » de l'art mozarabe.⁷⁹ Cuxa atteste pour lui que le cœur de ce courant se situait sur le versant nord des Pyrénées. De plus, Puig élargit davantage le cycle, il y place l'église de Sainte-Marie de Ripoll où les chapiteaux semblables à ceux de Cordoue signalent une filiation mozarabe, ainsi que Saint-Benet de Bages à cause de ses chapiteaux mozarabes remployés dans son cloître, Saint-Pierre-de-Roda avec les bases de colonnes conservées dans son église, Saint-Estève-de-Banyoles complètement voûtée. Cependant, à l'encontre de F. Hernandez, dans le cas de Saint-Génis-des-Fontaines et de Saint-André de Sorède, il lui semble nécessaire de confirmer par des fouilles leur caractère mozarabe. Tous ces monuments ajoutés appartiennent à la catégorie des églises à trois nefs, de même que l'église de Pedret aux arcs et aux deux absides latérales de plan outrepassé correspondant au cloisonnement de l'espace et celle de Marquet avec son chevet tripartite et ses arcs outrepassés (seul le chevet est conservé). San Juan de Boada, Saint-Martin de Fenollar, Sainte-Colombe d'Andorre, Sainte-Marie de Vida sur le versant nord, Obiols, Canapost, Sant Mori, Olerdola sur le versant sud, toutes avec l'arc triomphal à disposition mozarabe, d'après lui, constituent le groupe des églises à une seule nef. L'abondance des petites églises en style mozarabe sur les deux côtés des Pyrénées lui indique l'intensité de ce courant.

Cette fois-ci, à l'encontre de ses affirmations précédentes, Puig discerne chronologiquement et géographiquement les deux écoles mozarabes, celle des Pyrénées et celle de Léon pour

⁷⁷ PUIG-GAILLARD, 1935, p. 360.

⁷⁸ PUIG, 1938, p. 7.

⁷⁹ PUIG, 1838, p. 41.

démontrer qu'elles se sont développées indépendamment. L'influence de Cordoue arriverait d'abord dans les royaumes des Asturies et de Léon par des mozarabes, constructeurs des nouvelles églises, et s'étalerait sur tout le X^e siècle. Dans une deuxième étape, « *une pénétration moins intense et plus tardive vers la moitié du X^e siècle s'est produite dans les Pyrénées méditerranéennes* ». ⁸⁰ Cette influence qui dépasse le territoire de la Péninsule ibérique n'est pas la conséquence directe de l'incursion arabe mais plutôt d'échanges culturels, commerciaux et scientifiques. Géographiquement le groupe de Léon ne s'étend pas vers l'Est au-delà du fleuve Gallego, le groupe pyrénéen est circonscrit au Sud par le fleuve du Llobregat. L'écart se manifeste également dans le style et dans le plan : l'exemple de San Miguel d'Escalada où les arcades sont portées par des colonnes offre un aspect plus léger et son type basilical est loin du plan carolingien de Cuxa.

Dans *L'art wisigothique et ses survivances*, que nous avons vu dans le chapitre précédent, Puig avance dans cette distinction. Cuxa se trouve toujours dans la partie qui traite de l'art mozarabe dans la *Marche* hispanique. L'abbaye reste le monument le plus important de cet art, construit par un maître anonyme venu de l'Espagne musulmane, mais sur un plan du type carolingien. Les collatéraux de l'abbatiale sont interprétés comme des « *collatéraux narthex* », expression que Puig a employée pour désigner le cloisonnement de l'espace dans l'art wisigothique. Il n'abandonne pas l'importance des arcs outrepassés (même les absides sont signalées comme du plan outrepassé), qui donne un « *caractère arabe* » aux églises de cette région mais l'accent est déplacé vers le phénomène du cloisonnement : « *Tels sont les caractéristiques de l'art mozarabe des Pyrénées : basiliques carolingiennes à collatéraux obscurs d'où l'autel est invisible, piliers lourds, murs épais qui contrastent avec les colonnades de San Miguel Escalada et de San Cebrian de Mazote dans la région de Léon* » ⁸¹.

Le phénomène de la compartimentation intérieure de l'espace, héritage de l'art wisigothique, est devenu la marque distinctive entre les deux groupes mozarabes et témoigne également de l'évolution dans les estimations de l'auteur qui lui attribue un rôle de plus en plus important parmi les spécificités de l'abbatiale de Cuxa et des églises mozarabes.

Il regroupe la production artistique de l'époque en cinq catégories : l'art wisigothique, l'art asturien, l'art pré-mozarabe, l'art carolingien et l'art mozarabe. A côté du plan, de l'appareil, de la décoration, il cherche à comparer le tracé de leurs arcs. Bien que l'arc outrepassé ne soit pas le sujet principal du livre, il fait partie comme trait distinctif de la description.

D'après lui, dans l'art wisigothique, l'arc outrepassé n'apparaît nettement que dans le plan et dans les éléments non constructifs. Les arcs à San Juan de Baños sont « *légèrement rentrants* », et dans la cathédrale d'Egara, à Venasque, Vaison, Valcabrère, Balsemão, Saint-Fructueux de Montelios « *presque semi-circulaires* ». Puig fait ressortir que le royaume des Asturies, successeur du pouvoir wisigothique, continue le modèle basilical wisigothique avec des sanctuaires rectangulaires et avec le même appareil. Les arcs semi-circulaires sont portés par des colonnes à chapiteaux corinthiens. Dans la sculpture resurgissent les thèmes indigènes pré-romains et les motifs des plaques métalliques barbares.

La catégorie de l'art pré-mozarabe ⁸², invention de Puig, ne concerne que l'architecture du nord-ouest de l'Espagne au début du X^e siècle quand une nouvelle influence orientale se manifeste selon lui dans la basilique à transept et à tour centrale, de même quelquefois dans le plan cruciforme. Les arcs sont outrepassés ce qui annonce d'après lui le courant mozarabe, mais encore peu accentués. Les bandeaux sculptés reprennent les thèmes géométriques et ceux des boucles de ceinturon wisigothiques auxquels s'ajoute le motif décoratif de la croix et l'expressivité du visage

⁸⁰ PUIG, 1938, p. 5.

⁸¹ PUIG, 1961, p. 177.

⁸² Cette catégorie comprend l'église San Pedro de la Nave, Santa Maria de Quintanilla de las Viñas, Santa Comba de Bande, San Pedro de Mata, aujourd'hui considérées comme wisigothiques.

humain.

L'art carolingien de la *Marca Hispanica* n'est représenté que par une seule église conservée, celle de Sant Pere de les Puelles à Barcelone dont les arcs sont semi-circulaires. L'art mozarabe est divisé par Puig en deux groupes : celui de l'Espagne du nord-ouest en pays reconquis et du sud en pays musulman d'un côté ; et celui de la *Marca Hispanica* et de la *Septimanie* de l'autre. En Espagne, les églises conservent leur plan basilical hérité de la période antérieure, les arcs supportés par des colonnes à chapiteaux corinthiennes « *accentuent la forme outrepassée arabe* ». ⁸³ Dans la sculpture s'infiltrèrent les thèmes ibériques et orientaux. En revanche, dans les Pyrénées méditerranéennes et en *Septimanie* les plans carolingiens sont adoptés, la sculpture monumentale et la colonne sont bannies.

Évidemment, Puig n'a pas d'aspiration de retracer l'évolution de la forme de l'arc en fer à cheval, pourtant à l'aide de la nouvelle catégorie pré-mozarabe, du profil peu accentué, il affirme sans équivoque le développement de sa forme vers un tracé bien accusé. L. Caballero-Zoreda soulignera également cette tendance en 1977-1978. Cette nouvelle catégorie de Puig traduit que la conception mozarabe est restée le vecteur principal de son raisonnement, il veut l'étendre sur la période artistique qui précède à cette époque et qui doit ainsi porter ses germes. Les églises qui se trouvent dans cette classe sont considérées aujourd'hui comme wisigothiques ce qui démontre que l'auteur cherche toujours la façon dont il pourrait expliquer leur rapport avec les édifices mozarabes. Dans cette vision finale et très originale de son œuvre, bouleversant tous les schémas précédents, il estime que ces églises, aujourd'hui qualifiées de wisigothiques, sont les précurseurs des églises mozarabes. Son ouvrage illustre que ces catégories ne sont pas figées pour lui et qu'il est toujours intrigué par les mêmes questions qu'au début de sa carrière.

Concernant un autre sujet qui l'a également préoccupé tout au long de sa vie, la persistance des motifs décoratifs, l'archéologue catalan fait déboucher son ouvrage sur la même conclusion que celle de son livre de 1911 : « *Deux phénomènes sont à noter : la persistance de l'art indigène et la survivance des thèmes populaires wisigothiques. Ce sont les indices de deux faits : l'existence jusqu'au IX^e siècle de populations peu romanisées conservant leur art traditionnel et la vigueur du folklore que les Wisigoths ont emportés de la mer Noire, cet art de fibules et des boucles de ceinturons qui a duré jusqu'au X^e siècle. Dans les arts préromans nous voyons survivre avec une extraordinaire vitalité les arts des Wisigoths* ». ⁸⁴

En 1943⁸⁵, après avoir découvert trois chapelles en Languedoc du même type que son groupe catalan à une nef, Puig repousse la frontière de ce courant artistique venant de Cordoue au X^e siècle plus au nord de Saint-Michel de Cuxa en France. La même influence s'explique à ses yeux par des relations étroites unissant les comtés catalans au territoire nord au sein de la *Septimanie*, puis de la *Marca Hispanica*.

Les écrits abondants de Puig ont pu influencer évidemment les autres chercheurs. Ainsi, pour Raymond Ray, l'église de Cuxa fait fusionner le plan carolingien et l'esprit mozarabe⁸⁶ et Henri Focillon reprend le même concept de cycle monumental autour d'elle.⁸⁷ Il souligne à côté de la particularité des arcs outrepassés, le cloisonnement de l'espace dans les absides bien fermées et dans le chœur voilé qu'il rattache également à l'héritage wisigothique.

Bien que dans les années 1950 l'influence musulmane liée à l'art préroman de la Catalogne semble être un peu abandonnée, certains chercheurs comme M. Gomez-Moreno, déclencheur de

⁸³ PUIG, 1961, p. 186.

⁸⁴ PUIG, 1961, p. 187.

⁸⁵ PUIG, 1943. Il s'agit de Saint-Jean de Cap dans le Aude, de Saint-Nazaire et de Saint-Georges de Lunas dans le Hérault. pp. 352-358.

⁸⁶ REY, 1945, p. 186.

⁸⁷ FOCILLON, 1947, p. 25-27.

cette doctrine et G. Gaillard persistent dans leur conviction. Gomez-Moreno⁸⁸ en 1951, comme nous avons déjà mentionné, se fie toujours sans changement aux critères de Felix Hernandez définis dans l'appareillage et dans le tracé des arcs en fer à cheval à la manière de Cordoue. En 1955 dans les actes du XVII^e congrès international d'histoire de l'art tenu à Amsterdam (1952)⁸⁹ en traitant des origines de l'art roman, il conserve sa conception sur l'art mozarabe dérivé de l'art arabe de l'Andalousie qui domine au X^e siècle toute l'architecture chrétienne de l'Espagne du nord y compris la Catalogne avec l'abbaye de Cuxa. G. Gaillard de sa part également, malgré la connaissance des résultats des fouilles menées à Cuxa par Sylvain Stym-Popper avant la restauration de l'église, y voit toujours en 1956 l'exemple capital de cette architecture mozarabe.

Il remarque que les arcs retombent directement sur des piédroits, sans imposte et que l'appareil des jambages est très inégal dans la nef mais le tracé des arcs et la technique de l'appareil posé en carreau et en boutisse (identique à celle de la mosquée de Cordoue et du palais de Medina Azahara) lui suffit pour dire que : « Ces deux traits caractéristiques de l'art du califat [...] nous paraissent prouver l'intervention directe à Cuxa d'artistes musulmans ou mozarabes »⁹⁰. Puig a également vu ces irrégularités, ces écarts au modèle cordouan mais il n'a pas pensé nécessaire, lui non plus, à en tenir compte.

Il ne s'agirait donc pas seulement de l'influence indirecte mais de la participation directe de maîtres d'origine andalouse dans la production artistique du Midi de la France. (Gaillard insiste aussi sur le caractère hispano-moresque des linteaux de Saint-Génis et de Saint-André de Sorède.) La Catalogne aurait joué ainsi le rôle de passeur entre l'art musulman et l'art roman naissant.

Dès le début des années 1950 de nouvelles fouilles menées par le Service des Monuments Historiques en vue de la remise en état de l'église de Saint-Michel de Cuxa ont pu contribuer à nuancer la vision sur le monument et ébranler le courant historiographique qui a rattaché l'abbaye à l'influence cordouane. Sylvain Stym-Popper, architecte en chef, chargé de la restauration en résumant les résultats des travaux en 1954, au *Congrès archéologique de France* tenu dans le Roussillon, s'interroge sur ces considérations antérieures. Il reconnaît que la nef reproduit le plan de l'église de Laurosa, rattachée à l'art califal par M. Gomez-Moreno, mais elle pourrait être rapprochée également de San Juan de Baños. Néanmoins, à ses yeux, l'inégalité dans les proportions des arcs outrepassés (le surhaussement de leur rayon varie de $\frac{1}{4}$ à $\frac{3}{4}$), la variation de la dimension des blocs taillés dans les piédroits « empêche d'y reconnaître de manière certaine un emprunt à l'art rigoureux des Andalous du X^e siècle ».⁹¹ Cette constatation traduit une lecture différente selon laquelle Cuxa ne peut plus être cantonnée dans le groupe des églises mozarabes de la Catalogne. A la suite de cette interprétation archéologique, la place assignée à l'église change complètement ce qui se répercute sur la série de monuments qui gravitaient autour d'elle.⁹²

En 1956, Stym-Popper en donnant la description de l'ensemble monumental dans les *Cahiers de Notre-Dame del Pesssebre*, la revue de l'abbaye, réitère les mêmes arguments. Comme exemple, il fait mention de l'arc du croisillon surhaussé à $\frac{1}{4}$ du rayon et de l'ancienne porte sud outrepassé à $\frac{3}{5}$ du rayon ce qui, avec la taille diverse de blocs des jambages, « empêchent d'y reconnaître d'une manière certaine un emprunt à l'art rigoureux des Andalous du Xe siècle ». Les publications de Stym-Popper sont étonnamment restreintes, son argumentation comporte des éléments incontestables mais très succincts, sa description archéologique ne comprend que quelques pages à la Médiathèque du Patrimoine de Charenton-le-Pont. Cependant, ces affirmations limitées ont été suffisantes pour ouvrir une nouvelle page dans l'interprétation du monument.

⁸⁸ GOMEZ-MORENO, 1951, p. 363.

⁸⁹ GOMEZ-MORENO, 1955, p. 94.

⁹⁰ GAILLARD, 1956, p. 32.

⁹¹ STYM-POPPER, 1954, p. 308.

⁹² STYM-POPPER, 1956, p. 11.

Il faut préciser pourtant que l'infiltration de ces nouvelles considérations se faisait avec une lenteur considérable même dans les cercles des chercheurs. Après les fouilles, déjà en 1952 Pierre Ponsich⁹³ sur les pages des *Études Roussillonnaises* a rectifié l'opinion de J. Puig i Cadafalch et Georges Gaillard affirmant le caractère mozarabe de la corniche moulurée à la base des fenêtres de la nef centrale de l'abbatiale en réfutant cette approche. Néanmoins, il n'explique clairement sa prise de position contre l'appartenance de Cuxa à l'architecture mozarabe qu'en 1971 dans son étude intitulée *L'architecture préromane de Cuxa et sa véritable signification*.⁹⁴ Ponsich y reconnaît avoir accepté d'abord la thèse mozarabe et qu'il a abandonnée depuis. Il examine les arcs de Cuxa dans leur contexte architectural en comparaison avec les autres monuments contemporains et démontre partout l'existence d'un type d'arc, caractérisé par les piédroits avançant vers l'intérieur par rapport à la naissance des arcs, à l'encontre des arcs musulmans ou mozarabes où les montants sont en retrait. L'arrangement des claveaux en tas de charge dans les arcs de Cuxa contredit également la convergence rigoureuse vers le centre dans les arcs mozarabes. Ces critères distinctifs clairement établis l'amènent à réunir autour de Cuxa toute une famille d'églises jusque-là inconnues ou répertoriées dans la case mozarabe.

Marcel Durliat en 1981 dans son étude sur *L'architecture du XI^e siècle à Saint-Michel de Cuxa*⁹⁵ se démarque déjà nettement de l'hypothèse de la filiation mozarabe tandis que dans la première édition de son *Roussillon roman* en 1958 il partageait encore cette opinion. En 1981, il est plutôt favorable à une filiation wisigothique : « *L'emploi assez généralisé de l'arc outrepassé, de même que l'utilisation de la pierre taillée, a conduit les archéologues à s'interroger sur la filiation du monument. En ce qui nous concerne, nous estimons qu'il se rattache de très près à la tradition wisigothique locale, avec seulement de rares influences carolingiennes. Il demeure apparemment étranger, pour l'essentiel, à l'art mozarabe*⁹⁶.

La même année (1981), Xavier Barral i Altet dans son *Art pre-romànic a Catalunya* conteste également l'attribution mozarabe à l'église de Cuxa. Pour lui, les arcs outrepassés de l'abbatiale avec leurs piédroits avancés proviennent davantage d'une tradition antique et locale que du monde mozarabe alors que le plan et la distribution intérieure de l'espace de culte se rattachent plutôt au monde carolingien.⁹⁷ D'ailleurs, il insiste dans son ouvrage sur la portée de la tradition romaine dans l'architecture du Haut Moyen Âge en Catalogne.

Il regroupe les arcs préromans catalans en trois types par leur tracé : le premier présente un arc semi-circulaire reposant sur les piédroits avancés qui devaient porter le cintre de bois ; le deuxième à tracé outrepassé est posé sur des impostes en raison du retrait des montants par rapport à la retombée de l'arc ; le troisième est également outrepassé mais avec l'avancement des jambages. Barral i Altet renvoie à la littérature abondante considérée par lui comme dépassée attribuant les différents types d'arc à la seule influence islamique ou mozarabe. Pour lui, le premier type d'arc est fréquemment utilisé dans l'architecture antique tardive, paléochrétienne et haut-médiévale en Orient comme en Occident et en Catalogne c'est un arc provenant de la tradition locale romaine. Mais à l'encontre de ce type d'arc, celui avec des montants en retrait est nettement de tradition islamique. Contrairement à l'opinion de Pierre Ponsich, Barral i Altet est d'avis que les trois types d'arcs sont contemporains durant le X^e siècle.⁹⁸

Dans sa vision, la position de la Catalogne, qui se trouvait à la frontière du monde arabe et du monde carolingien, fournit la raison du développement autochtone de son art. Il ne renie pas que

⁹³ PONSICH, 1952. 2.

⁹⁴ PONSICH, 1971.

⁹⁵ DURLIAT, 1981.

⁹⁶ DURLIAT, 1981, p. 41.

⁹⁷ BARRAL, 1981, p. 185.

⁹⁸ BARRAL, 1981, p. 94-95.

les artistes, hommes de culture qui venaient du sud et passaient par la Catalogne pouvaient apporter un savoir-faire méridional mais cette influence ne détermine pas l'architecture des IX^e-X^e siècles, dans laquelle prévaut une tradition locale.

Eduard Junyent en 1983 dans son ouvrage posthume sur *Arquitectura religiosa a Catalunya abans del Romànic* estime aussi qu'il faut écarter « l'étiquette de mozarabe appliquée à la construction de Cuxa, église la plus considérable des comtés catalans du X^e siècle ». ⁹⁹ Sa conception architectonique répond, d'après lui, aux influences carolingiennes et aux usages habituels d'une longue tradition dans la région concernant l'édification des murs et des voûtes pouvant remonter jusqu'au bas Empire.

En 1985, ¹⁰⁰Matthias Delcor en esquissant le portrait professionnel de J. Puig i Cadafalch note que parmi toutes ses thèses c'était celle de la conception mozarabe qui a été le moins bien reçue. Lui-même, bien qu'il ne conteste pas les éventuelles influences musulmanes à Cuxa, attire l'attention sur les « graves inconvénients qu'il y avait à qualifier de mozarabe l'église préromane du X^e siècle, étant donné qu'il n'est pas prouvé que cet édifice soit l'œuvre d'un chrétien de culture arabe, car tous les éléments de l'architecture de Cuxa ne sont pas nécessairement de l'influence arabe ». ¹⁰¹

Xavier Barral i Altet ¹⁰²en 2009 dans son *L'art romànic català a debat* consacre un chapitre à l'abbatiale de Cuxa avec un titre qui accuse clairement la vision erronée dans l'attribution de ce monument à l'architecture mozarabe (« Sant Miquel de Cuixà y la falsa idea del mossarabisme »). L'auteur écarte la tradition islamique dans la construction des arcs, notamment à cause de leurs montants avancés à l'encontre des arcs mozarabes qui sont portés par des piliers rentrants. Selon lui, ces arcs dérivent plutôt d'une tradition tardo-antique et locale ¹⁰³ et renvoient à un héritage classique et wisigothique, ¹⁰⁴ tandis que le plan et l'organisation de l'espace sont rattachés, par lui, aux formules carolingiennes. Il met en garde contre l'application abusive de ces termes, carolingien et surtout mozarabe, à l'architecture catalane du X^e siècle comme il a déjà souligné dans *L'art pre-romànic a Catalunya* en 1981.

D'après lui, à travers cet élément architectonique on peut évaluer l'originalité et l'importance de l'église de Cuxa dans l'architecture préromane. D'autant plus, qu'en raison de la disparition des monuments et à cause de la reconstruction de grands édifices à l'époque romane nous ne possédons pas de références de comparaison. L'image habituelle sur l'art préroman catalan est formée par les petites églises subsistantes, en conséquence, la portée de Cuxa consiste à conserver une construction cohérente de grande taille, caractéristique de la seconde moitié du X^e siècle.

Il lui semble complètement invraisemblable de copier sur l'art d'ennemi islamique et encore moins durant une période belliqueuse. La fascination pour la cour somptueuse du califat au cours du Haut Moyen Age pouvait se manifester par l'imitation de ce luxe, par l'acquisition de certains objets de prestige à cause de leur valeur exotique mais jamais par la volonté de copier les formes de l'architecture. Il reconnaît à l'abbatiale de Cuxa la volonté de renouer avec la basilique paléochrétienne qui avait aussi une nef charpentée, un transept saillant et plusieurs absides bien que les absidioles couvertes de voûte, déjà au X^e siècle, montrent le chemin vers le roman.

⁹⁹ JUNYENT, 1983, p. 108.

¹⁰⁰ DELCOR, 1985.

¹⁰¹ DELCOR, 1985, p. 40.

¹⁰² BARRAL I ALTET, 2009, 1.

¹⁰³ BARRAL I ALTET, 2009, 1, p. 86.

¹⁰⁴ BARRAL I ALTET, 2009, 1, p. 88. Barral i Altet remet également en question la théorie sur l'origine califale de certains chapiteaux dérivés du corinthien de Ripoll et de Vich, considérés aujourd'hui comme des éléments qui transmettent des formes antiques à l'art roman. Actuellement ils sont datés du premier tiers du XI^e siècle.

1. 2. 1. La remise en question progressive de la théorie mozarabe

Dans le corpus nous ne trouvons pas un autre édifice qui aurait reçu un développement si important de sa filiation que l'abbatiale de Cuxa. Antonio Gallardo a publié un court article sur l'église de Sant Pere del Brunet, Jeroni Martorell sur Santa Maria Matadar de Marquet, Calzada i Oliveras sur Sant Julià de Boada en rattachant ces édifices au courant mozarabe,¹⁰⁵ la plupart des édifices ont été, en revanche, traités ensemble sous le dénominateur commun « mozarabe » ou « wisigothique ». Nous allons voir ces attributions dans les études monographiques pour chacun des monuments.

Pour bien comprendre la faible voix dans le domaine de la recherche qui mine lentement ce vaste courant mozarabe bien établi dans l'historiographie, il faut renvoyer aux maintes publications suggérant une position non seulement majoritaire mais apparemment officielle qui réitérent depuis les écrits de Gomez-Moreno la filiation mozarabe pour les monuments de l'Espagne du nord et ceux du Roussillon. Non seulement les auteurs énumérés ci-dessus se sont prononcés en faveur de cette attribution mais nombreux sont les ouvrages généraux qui intègrent tel ou tel monument célèbre de cette région catalano-roussillonnaise dans leur conception mozarabe.

Il n'est pas étonnant que Raymond Rey¹⁰⁶ dans les années 1940 à la recherche des origines de l'art roman rattache le nord de la Péninsule aux traditions mozarabes et découvre l'influence de Cordoue même dans des monuments présumés d'ascendance wisigothique (S. Juan de Banos, S. Miquel d'Escalada, S. Cebrian de Mazote, S. Michel de Cuxa) où la forme des arcs manifesterait justement cet esprit mozarabe. Il n'est pas surprenant non plus qu'Henri Focillon, imprégné de la méthode du formalisme et étroitement lié aux théories de Puig i Cadafalch, dans son livre *L'art de l'Occident*¹⁰⁷ reprend le même groupe d'église autour de Cuxa que Puig a déjà réuni sous le titre fédérateur de l'art mozarabe et soutient son opinion à l'aide de l'argument du tracé outrepassé des baies et des absides dans ces édifices. En effet, il suit de près l'article de Puig, paru dans le *Bulletin monumental* en 1935 en faisant appel aux données des arcs de « tracé arabe » et les caractéristiques de l'appareil. Marcel Durliat qualifie non seulement en 1952 de mozarabe l'abbatiale de Cuxa dans son article sur la Vierge de la Crèche, paru dans les *Études Roussillonnaises*¹⁰⁸ mais en 1985 dans *Des barbares de l'an mil* il maintient toujours sa vision sur l'architecture mozarabe du X^e siècle, considérée comme l'art des exilés chrétiens ayant vécu sous la domination musulmane qui transportent dans les royaumes des Asturies leur habitude de construire. Il estime que ces populations ont pu conserver pendant un certain temps leur culture de tradition wisigothique mais progressivement ils se laissèrent influencer par l'art de l'Islam et quant au moment des persécutions ils ont choisi l'exil, ils sont arrivés avec leurs propres artistes en contribuant ainsi au repeuplement des terres désertes de la vallée de Duero. Les absides fermées évoquant les mihrabs des mosquées, les arcs fortement outrepassés attesteraient, pour lui aussi, cet aspect islamique dans leur architecture.¹⁰⁹ Par ailleurs, dans cet ouvrage Durliat rattache l'église de Cuxa à la tradition hispanique. Alors que les positions d'auteur sont bien claires, il ne s'agit que des avis éparpillés dans ces publications.

L'ouvrage monographique de José Fernández Arenas¹¹⁰ consacré à l'architecture mozarabe professe sa thèse selon laquelle l'arc en fer à cheval serait l'expression et le symbole de l'esprit mozarabe. Sachant que la forme existait déjà dans les églises de l'époque wisigothique, il veut

¹⁰⁵ CALZADA I OLIVERAS, 1982.; MARTORELL 1935.

¹⁰⁶ REY, 1945, p. 186.

¹⁰⁷ FOCILLON, 1947, p. 27.

¹⁰⁸ DURLIAT, 1952, 3, p. 114.

¹⁰⁹ DURLIAT, 1985, 1, p. 335-336.

¹¹⁰ FERNANDEZ ARENAS, 1972.

séparer l'arc en fer à cheval mozarabe de celui de wisigothique par un « *sentiment* » mozarabe, conception très vague qui serait personnalisée justement par ce tracé décoratif accompagné souvent de l'*alfiz*. L'auteur intègre dans son ouvrage plusieurs représentations photographiques sur l'abbatiale de Cuxa, sans aucune interprétation, tout en manifestant sa position sur la filiation du monument.

Cherchant les limites géographiques du *mozarabisme*, il conserve la conception traditionnelle en affirmant que ce mouvement s'est étendu sur toute la Péninsule et il a pénétré même au-delà des Pyrénées bien que la plupart des constructions se concentrent dans le nord de l'Espagne, dans le territoire curieusement le moins mozarabe à l'origine. En revanche, les églises de ce style de la Catalogne et du midi de la France constituent, pour lui, un type à part qui présente des spécificités particulières mais qui relève tout de même de cette appartenance : « En Catalogne, en effet, plus qu'une réelle colonisation mozarabe, il y eut une importation d'éléments mozarabes qui ne parvinrent pas à créer un style comme ce fut le cas dans le royaume de Léon ».¹¹¹

Malgré le maintien de Cuxa dans le casier mozarabe, Fernandez Arenas fait ressortir l'anomalie dans l'utilisation du terme mozarabe qui désigne à la fois des Hispano-Goths arabisés vivant en contact avec les Musulmans et relate aussi à tout ce qui est lié à cette population quoique l'existence de ce groupe ethnique ne prouve pas l'existence d'un art mozarabe. Il soulève aussi le rapport délicat entre l'héritage wisigothique et la formation d'une culture arabisée qui avancerait dans le temps à l'image d'une lente « processus d'osmose » aboutissant à un mélange dont naîtra selon lui un esprit nouveau.

Nous pouvons retrouver des critiques isolées semblables bien plus tôt, même si la filiation mozarabe de Saint-Michel de Cuxa est confirmée par l'auteur. En 1948, Juan Ainaud dans ses *Notas sobre iglesias prerrománicas*¹¹² renonce intentionnellement à l'usage de l'appellation mozarabe à la désignation des églises haut-médiévales de la Catalogne parce qu'il le trouve complètement inadéquat. Si le mozarabe est le chrétien qui vit sur un territoire musulman, le terme ne peut pas s'appliquer à des édifices qui sont élevés sur un territoire chrétien. Il propose de diviser cette catégorie large en trois groupes qui distinguent les monuments de tradition wisigothique locale (1), le plus répandus (Brunet, Sournia, Castelbell i Vilar, Rellinars, Canapost, Palol de Bauloria, Sant Mori, Fenollar) ; ceux d'une inspiration réellement mozarabe (2) importée directement de Cordoue sans connexion avec le centre léonais qui comprend chez lui l'abbaye de Cuxa (et Sournia II) ; et ceux du groupe proprement califal (3) comprenant des chapiteaux dérivés de l'art califal de Cordoue (Sant Mateu de Bages, crypte de Vich, Sant Feliu de Codines). Ainaud s'appuie sur la typologie des arcs selon le canon de Gomez-Moreno afin de faire la distinction entre les arcs outrepassés wisigothiques et mozarabes.

Il faut prendre en considération que l'évaluation des monuments haut-médiévaux de la Catalogne est inséparable des opinions sur l'architecture développée dans le nord de la Péninsule car dans la recherche pendant longtemps la position envers les édifices de Léon et du royaume des Asturies se répercutaient sur l'attribution des monuments catalans. Il semble nécessaire donc de remonter à la source de cette question et réviser comment la critique du mozarabisme s'élabore progressivement et quelle est son éventuelle influence sur les régions pyrénéennes.

La pensée d'une immigration massive dans les petits royaumes chrétiens des Asturies était déjà bien enracinée avant Gomez-Moreno. En 1892 dans la publication de J.-E. Diaz-Jiménez y Molleda¹¹³ évoque l'arrivée des prélats-réfugiés d'abord au VIII^e siècle, puis surtout sous Alphonse III quand les persécutions sanglantes en Cordoue poussent les chrétiens à chercher l'asile sur les territoires libres. L'auteur rend compte de l'activité constructive de ces moines accueillis

¹¹¹ FERNANDEZ ARENAS, 1972, p. 37.

¹¹² AINAUD, 1948.

¹¹³ DIAZ-JIMENEZ Y MOLLEDA, 1892.

généreusement par les souverains qui repeuplent la région du Léon et restaurent ses monastères. Selon lui, ces fugitifs apportent avec eux dans leur pays adopté la culture isidorienne et les traditions de l'ancien royaume wisigothique. Il soutient son hypothèse par l'onomastique en affirmant que le nom des premiers religieux est purement wisigothique, quoique les noms arabisés confirment aussi pour lui une origine mozarabe, surtout parce que ces derniers suivent dans les chartes les mentions des évêques et les magnats. Diaz-Jiménez y Molleda argumente aussi par le fait que beaucoup parmi eux mettent leur nom devant leur nom arabisé selon la coutume dans le milieu musulman. Puisque la culture de ces mozarabes venus du sud était supérieure à celle des chrétiens du nord, ils ont largement dû participer aux affaires politiques de ces états naissants qui ont pour vocation de restaurer la magnificence wisigothique effondrée dans le sud. Il n'est pas surprenant, donc, de voir ces religieux mozarabes à la tête des principaux monastères ou figurer en tant que conseillers auliques. Leur nombre était si considérable, selon l'auteur qu'ils ont arrivé à constituer des vrais noyaux de peuplement accueillant ensuite les nouveaux immigrés.

Gomez-Moreno ne doit donc pas élaborer cette vision sur l'installation des réfugiés chrétiens dans le nord, car il existait déjà bien, sa démarche consistait à rattacher ce mouvement parti d'Al-Andalous à de nombreux monuments concrets et à établir leur filiation grâce à ces données historiques.

Fidèle à cette conception, Josep Pijoan i Soteras, restaurateur de Naranco et de la chapelle royale de Lino, dans son *Arte bárbaro y prerománico desde el siglo IV hasta el año 1000*, en 1942,¹¹⁴ trouve pourtant trop imprécise l'application du terme mozarabe seulement à l'art et à la culture des chrétiens du califat parce que cet art est produit également par ceux qui vivent dans le nord et sont exposés aux influences arabes arrivées avec les tissus, les ivoires et les armes. Ces populations autochtones intègrent les motifs étrangers de ces objets dans leurs art plus ancien, plus hispanique que l'auteur appelle « wisigothique » ou « néo-wisigothique » en produisant un style mélangé, pas arabe, pas germanique, pas latin.¹¹⁵ Malgré ces confusions, il refuse l'emploi du préroman pour cet art très espagnol parce que le préroman lui suggère un mouvement artistique européen et plutôt carolingien, alors que l'art mozarabe qui se développe dans les territoires nord de la Péninsule, y compris la Navarre et la *Marche d'Espagne* (pour Gomez-Moreno essentiellement en Léon), est indépendant de toutes les autres « écoles » du IX^e-X^e siècles.

Pijoan i Soteras introduit de nouvelles catégories, telle que l'art « néo-wisigothique » pour le royaume des Asturies (Oviedo, Naranco, Lino, Lena, Valdedios, Santullano de Los Prados), telle que la « renaissance wisigothique » pour l'art mozarabe (Escalada, Mazote, Celanova, Levena, Berlanga), tandis que dans la *Marche d'Espagne* il accentue aussi les survivances carolingiennes (Cuxa, Ripoll, Roda, Terrassa, Puellas, Guixols). Toutes ces catégories mettent en exergue la continuité par la survivance des anciennes formes pré-islamiques dans le type des édifices, dans les thèmes ornementaux et dans la liturgie. Pour l'auteur, dans le royaume des Asturies l'existence des traditions hispano-romaines et wisigothiques locales, puis, la revitalisation de cet héritage par l'arrivée de l'aristocratie wisigothique réfugiée expliquerait la survivance des traditions culturelles ancestrales depuis le V^e jusqu'au IX^e siècle. C'est pourquoi il ne faudrait pas chercher, selon lui, l'origine des formes artistiques asturiennes dans l'influence orientale de la Syrie ou de l'Arménie.

En terre de Léon et de Castille, l'auteur parle des déserts complètement dépeuplés sur les deux côtés d'une frontière mouvante entre maures et chrétiens, constamment menacée de razzias sarrasines où seulement les châteaux signalent la présence théorique des seigneurs. À la suite de l'avancement progressif de la reconquête vers le sud, ce territoire a été colonisé et repeuplé, selon lui, par des populations venant du nord (Asturies, Léon) qui étaient surtout des aventuriers militaires. Du sud, les migrants ecclésiastiques sont venus surtout au milieu du IX^e siècle, au moment

¹¹⁴ PIJOAN I SOTERAS, 1942.

¹¹⁵ PIJOAN I SOTERAS, 1942, p. 501.

des persécutions en Cordoue et contribuèrent ainsi au redressement du pays en fondant ou en reconstruisant de nouveaux monastères. Le style mozarabe de leurs constructions reflète, d'un côté, l'architecture islamique de Cordoue et conserve, de l'autre, selon l'auteur davantage, la tradition wisigothique. Se sentant de nouveau en sécurité, ces réfugiés auraient pu renouer librement avec leur identité wisigothique, réprimée parmi les musulmans.

La *Marche d'Espagne* a une position particulière selon Pijoan i Soteras, parce qu'en comparaison avec le royaume des Asturies, elle ne présente pas une concentration si importante de réfugiés mozarabes. Si certains magnats wisigoths se sont retirés dans les hautes montagnes de Pallars et de Ribagorça, la plupart de seigneurs de la Tarraconaise partent pour l'Aquitaine et participent ensuite aux guerres des Francs contre les infidèles. La situation est différente aussi parce qu'aucun édifice n'atteste l'occupation arabe en Catalogne qui a dû être très éphémère. L'art mozarabe de ce pays, comprenant des chapelles rurales très modestes par rapport aux édifices d'Espagne, ne se prête pas à l'attention, uniquement à cause des constructeurs présumés venant du sud.

C'est la grande basilique de Saint-Michel de Cuxa du X^e siècle, reconnu comme mozarabe qui confirme l'existence de ce courant sur ces terres catalanes. L'auteur maintient pourtant le doute pour le tracé de ses arcs, les preuves uniques du mozarabisme de Cuxa, qui pourraient être rattachés plutôt à la tradition wisigothique, selon lui, en dépit de leur fermeture plus forte. La voûte annulaire soutenue par un seul pilier central, de type carolingien de la crypte du Pessebre évoque pour lui une influence carolingienne et fait situer le complexe architectural de Cuxa à l'intercession de trois cultures, wisigothique, mozarabe et carolingienne.¹¹⁶ Il accentue ce métissage de cultures différentes en évoquant quelques autres monuments : le portique de San Felú de Guixols, identifié par lui avec un palais carolingien de l'époque de la *Marca* qui manifesterait également une influence mozarabe dans le tracé outrepassé de ses arcs ; San Miguel de Terrassa, considérée comme baptistère de l'époque wisigothique qui aurait été restauré à l'époque carolingienne au moyen d'une voûte typiquement carolingienne ; les vestiges sculptés mozarabes de la basilique de Ripoll (X^e) qui accuseraient des contacts avec le califat de Cordoue. San Pedro de Las Puellas de Barcelone serait pour lui une église carolingienne dont le plan central et la coupole sur croisée sont typiquement carolingiens et peuvent être comparés à Germigny-des-Prés dans le royaume franc.

Francisco Garcia Romo¹¹⁷ en 1962 caractérise aussi l'art mozarabe catalan par cet aspect métissé qui crée un écart entre les régions hispaniques colonisées par les chrétiens du sud et cette contrée pyrénéenne où les éléments importés ne parviennent pas à une unité stylistique : « ...c'est un art hybride, un art de frontière entre les arts mozarabe et lombard, avec un héritage carolingien ». ¹¹⁸ Le monastère de Saint-Michel de Cuxa lui illustrerait bien cette mixité dans son plan. En s'appuyant sur les études précédentes (Hernandez, Puig, Gaillard, Stym-Popper, Torres Balbas), il fait ressortir les anomalies dans la construction de ses arcs outrepassés : un appareil grossier, des claveaux non radiaux, l'inégalité dans le prolongement de leur rayon et dans la hauteur de leurs jambages qui font éliminer le rapport avec les édifices mozarabes de l'Espagne. Le manque de sculpture, le petit appareil des murs en arête de poisson éloignent également ce monument de ceux de Léon. Garcia Romo fait référence à Torres Balbas qui a trouvé exagéré la qualification de mozarabe à l'abbatiale de Cuxa et aux autres pauvres exemples de la Catalogne dans sa publication sur l'art andalou, en 1957, en affirmant que la structure simple et la modestie des églises catalanes ne justifie aucune filiation avec les monuments de la Castille, Léon, Galice et la Rioja. En partageant cette opinion, Garcia Romo précise que le mozarabisme catalan n'a pas puisé dans le mozarabisme léonais, celui-là « se soumet par trop à l'art hispano-musulman et ses caractéristiques restent

¹¹⁶ PIJOAN I SOTERAS, 1942, p. 494.

¹¹⁷ GARCÍA ROMO, 1962.

¹¹⁸ GARCIA ROMO, 1962, p. 169-170.

indécises ». ¹¹⁹

A côté de ce détachement net des édifices rustiques, dépourvus de décoration de la Catalogne vis à vis des églises mozarabes de l'Espagne du nord et le démenti de toute filiation entre les deux régions, professée jadis par Puig i Cadafalch, Garcia Romo cherche aussi les composantes de l'art mozarabe léonais. Selon lui, cet art serait tributaire d'un héritage wisigothique (qui a été selon lui exagéré), d'une influence islamique et de caractéristiques produites *sui generis*. A l'encontre des considérations qui dérivent la spécificité principale de l'arc outrepassé mozarabe de l'arc wisigothique, Garcia Romo s'appuie sur Gomez-Moreno qui a explicité en détail leur différence : « ...l'arc wisigothique est un arc fait "de sentiment", tandis que l'arc mozarabe est régulier, fait au compas ; il suit exactement une évolution parallèle à celle de l'arc hispano-musulman dans sa forme et les proportions de son rayon ; comme son modèle, il est décentré ; enfin, surtout dans les absides, il est inscrit dans l'*alfiz* ou *arrabaa* (encadrement rectangulaire), structure complètement étrangère à la pauvreté wisigothique ». ¹²⁰ La quête du rapport entre les strates wisigothiques et mozarabes renvoie les réflexions de l'auteur à celles de Pijoan i Soteras et reste au cœur de la problématique de l'art mozarabe dont la recherche reste longtemps préoccupante.

José Camon Aznar ¹²¹ dans son étude intitulée *Arquitectura española del siglo X. Mozarabe y de la repoblación* en 1963, propose une nouvelle interprétation pour l'architecture espagnole du X^e siècle. En dépit de toute révérence pour ses maîtres, surtout à l'égard de Gomez-Moreno, il souhaite renouveler leurs visions sur cette période très complexe et essentiellement hispanique, selon lui. Sa théorie a été déjà présentée en 1949 au *Congrès International de l'Histoire de l'Art* à Lisbonne ce qui prouve que cette voie alternative dans l'évaluation de l'architecture mozarabe existe déjà depuis cette date dans la recherche. Dans son interprétation, la division de la Péninsule à cette époque-là en deux mondes différents et opposés, en pays musulman et en région chrétienne doit déterminer l'interprétation des monuments. En conséquence, il veut faire la distinction dans la dénomination aussi en réservant le terme mozarabe aux territoires du midi et en introduisant l'appellation de l'architecture du « repeuplement » pour la partie nord du pays. Selon lui, bien qu'il y ait certains apports califaux dans l'architecture du X^e siècle, cette influence est très réduite par rapport à la tradition chrétienne qui se développe sur une base wisigothique et carolingienne selon les lois locales des formes asturiennes. C'est la raison pour laquelle l'architecture du X^e siècle, selon lui, ne peut être réduite au qualificatif de mozarabe, ni à cause de sa délimitation territoriale, ni à cause du contenu de ses traditions multiples.

Il trouve que les églises érigées en pays musulman avec leur plan basilical et leur toit charpenté sont trop simples (avant Abdelrahman III) pour pouvoir influencer les solutions audacieuses de l'art asturien d'une organisation d'espace raffinée et d'un système de voûtement et de contreforts très caractéristique. Quoiqu'il admette que l'origine de certaines fondations de monastères en territoire du repeuplement chrétien auraient pu être le fait des moines de Cordoue au X^e siècle, il ne croit pas que ces moines possédaient une aptitude constructive comparable à la tradition plus riche des pays chrétiens et que les monarques auraient préféré à se soumettre à l'art des colons, moins nombreux, qui leur apportent la civilisation de l'ennemi.

Il avance contre la théorie du mozarabisme dans le nord que la prohibition d'édifier des églises chrétiennes en Cordoue n'a pas pu favoriser la possession de technique de construction dans ces communautés de moines mozarabes. Il voit, cependant, l'arrivée d'un apport de technique de construction islamique à la fin du X^e siècle dans les arcs radiaux et la tribune à San Baudelio de Berlanga et dans la voûte de San Millan de la Cogolla. Les arcs outrepassés sont, en revanche, de tradition wisigothique, selon lui, et la structure des voûtes à nervures correspond aux antécédents

¹¹⁹ GARCIA ROMO, 1962.

¹²⁰ GARCIA ROMO, 1962, p. 169.

¹²¹ CAMON AZNAR, 1963.

espagnols, à l'influence carolingienne et byzantine. L'interruption de l'espace à des niveaux différents, l'usage de contreforts, des portiques, des narthex, des baies géminées, l'accent mis sur la structure centrale de la croisée, le phénomène de la compartimentation suivent également la tradition asturienne. Les plans basilicaux ou en croix grecque sont loin des modèles arabes et à l'exception des modillons à copeaux, les motifs décoratifs des monuments proviendraient aussi d'un art autochtone.

Voire, l'*alfiz*, considéré comme marque insigne de l'art mozarabe, apparaîtrait selon lui d'abord dans l'architecture asturienne (San Tirso d'Oviedo vers 812) et ne passerait qu'après dans l'art de Cordoue. La découverte de l'*alfiz* en moulure rectangulaire en Galice à l'église de San Martino de Pazo (930-942) prouve aussi que cet élément ne provient pas de Cordoue mais qu'il appartient à la tradition locale. Le tracé décentré des arcs suivrait le même parcours, car il se trouve déjà dans l'art wisigothique. Camon Aznar inverse donc l'approche de ces formes et au lieu d'accepter leur dérivation de l'art islamique, il affirme l'inverse, notamment que l'art asturien à l'époque d'Alphonse III a pu exercer son influence architecturale sur l'art de Cordoue.

Dans la conception de l'auteur, l'architecture de la « *re población* » dans les régions chrétiennes est l'héritière de la tradition wisigothique et asturienne qu'on peut aborder sans envisager une connexion de dépendance avec l'art arabo-musulman,¹²² dans une continuité sans rupture parce que ses constituants principaux découlent directement des antécédents asturiens. La révision systématique des formes architecturales et décoratives des monuments mozarabes a pour but de justifier une provenance hispanique, chrétienne, donc occidentale et de démentir la « contagion de l'arabisme »,¹²³ comme il le dit dans le cas de Santa Maria de Marquet en Catalogne.¹²⁴

Englobée dans la catégorie du repeuplement, les monuments de la région catalane, malgré leurs éléments proches de l'art califal et certains ornements évoquant l'art islamique sont attribués par Camon Aznar à une esthétique occidentale, à l'influence carolingienne prépondérante depuis le IX^e siècle. Pour lui, les éléments considérés comme mozarabes passent pour des motifs traditionnels de caractère hispanique, ainsi l'arc en fer à cheval qui à la Porta Ferrada de San Feliu de Guixols s'expliquerait par le modèle du monastère ancien disparu. Il pousse pour cette raison la datation des trois églises du complexe de Terrassa vers le IX^e-XI^e siècles et identifie celle de Saint-Michel avec une chapelle funéraire en rectifiant sa fonction présumée de baptistère.

A côté de l'influence carolingienne, il voit aussi une claire tradition wisigothique dans les églises de structure modeste de cette région qui sont contemporaines de l'art asturien mais il stipule que : « ...davantage qu'en n'importe quelle autre région espagnole, il est impossible d'appliquer le qualificatif mozarabe à l'architecture préromane en Catalogne ». ¹²⁵ Il date ces édifices à une seule nef voûtée aux fenêtres en meurtrières et à l'arc outrepassé du IX^e et de la première moitié du X^e siècle. Il estime que ce groupe, qui ne se borne pas à la Catalogne espagnole mais qui s'étend également sur le versant français des Pyrénées, n'a pas reçu une valorisation convenable ; pourtant à cause du maintien de la tradition ancienne et du rôle qu'il joue dans la préparation de l'art roman, il le mériterait.

Camon Aznar propose d'appeler la première phase (IX^e-première moitié du X^e siècle) de cette architecture catalane « *hispanique* » en raison du repeuplement du Roussillon et du Bas-Languedoc par des *Hispani* et de désigner la phase suivante « *comtale* » (seconde moitié du X^e siècle), quand, malgré les solutions architecturales plus avancées, les apports califaux sont moins importants et se

¹²² CAMON AZNAR, 1963, p. 217.

¹²³ CAMON AZNAR, 1963, p. 214.

¹²⁴ La préférence d'une classification stylistique au détriment d'une attribution chronologique traditionnelle fait déplacer trois églises de la catégorie wisigothique vers l'architecture du repeuplement : Santa Comba de Bande ; San Pedro de la Nave et Quintanilla de las Viñas (structure, décoration, salles latérales, baies).

¹²⁵ CAMON AZNAR, 1963, pp. 217-218.

limitent à la décoration des chapiteaux. A la première phase appartiendraient les petites églises de Fenollar, de Boada, de Brunet, d'Obiols, de Caps, de Lunas, de Roujan, de Canapost, d'Olerdola, de Sant Mori et comme point culminant Santa Maria de Marquet à ses trois nefs. A la deuxième phase, où tout est chrétien tant en inspiration qu'en technique, sont rattachées les églises de Cuxa, de Ripoll, la crypte de la cathédrale de Vich, la seconde église de Saint-Michel de Sournia et celle de Pedret. L'auteur renie donc toute influence mozarabe à Saint-Michel de Cuxa, de même que dans le territoire de notre corpus, et il met en garde contre la réduction de l'architecture espagnole du X^e siècle à des caractéristiques provenant de l'art islamique ou à des cultures différentes séparées d'une façon rigide. Il met en exergue son caractère occidentale, ses techniques et structures typiquement hispaniques et chrétiennes.

Il cite Ramon Menéndez Pidal qui a démontré que le dépeuplement n'était pas total dans la vallée de Duero car, même pauvrement, les villes restaient habitées et dans la campagne la quasi-totalité des noyaux de peuplement devait persister.¹²⁶ Selon Camon Aznar, l'acte du repeuplement devait signifier plutôt une nouvelle organisation politique et administrative que l'arrivée d'une nouvelle population ce qui expliquerait la continuité artistique avec les siècles précédents et le développement normal de l'architecture asturienne. Bien qu'isolée, son approche radicalement différente par rapport aux théories précédentes est très novatrice surtout à la date de sa première publication (1949) et fraye le chemin aux opinions postérieures.

Il est probable que cette première publication resta presque sans écho, en revanche, celle de 1963 a trouvé des successeurs. L'article d'Isidro Gonzalo Bango Torviso¹²⁷ en 1974 avec son titre polémique *La arquitectura de la décima centuria. Repoblación o mozárabe?* fait directement référence à l'étude précédente de Camon Aznar. Il se focalise sur la même période en conservant les dénominations de son prédécesseur, le terme mozarabe pour les constructions réalisées sur la terre musulmane, la désignation de l'architecture du repeuplement pour l'art d'Espagne chrétienne durant le X^e siècle. Contrairement à l'affirmation beaucoup citée de son maître, Gomez-Moreno dans son *Iglesias mozárabes* (1919), pour qui l'architecture mozarabe a été réalisée par les mozarabes aussi bien sur un territoire musulman que chrétien,¹²⁸ il souligne (comme Camon Aznar) la distinction entre ces deux zones et met en exergue la portée d'une tradition locale pour le deuxième. L'art de celui-ci évoluerait, selon lui, sous la vision de vieilles églises wisigothiques et sous l'influence carolingienne et andalouse.

L'auteur révisé l'historiographie du sujet et les opinions qui n'ont pas complètement partagé le concept de Gomez-Moreno ou qui y ont apporté des précisions. Ainsi, celle de Helmut Schluck qui insiste en 1947 sur la prolongation de l'art asturien au XI^e siècle et sur la coexistence de l'architecture mozarabe et asturienne. Puis, celle de Maravall qui explique en 1954 la ressemblance entre l'art hispano-musulmane et l'art chrétienne à cause d'un substrat culturel commun formé dans le monde hispano-wisigothique se manifestant à la fois en Espagne musulmane et en terre chrétienne. Pour cet auteur, cette même source se révèle pour les représentants du repeuplement quand ils arrivent dans la vallée de Duero et, en conséquence, au lieu d'une influence décisive musulmane, il s'agirait plutôt d'une concomitance, d'une connexion forte entre l'art hispano-chrétien et l'art hispano-musulman.

Bango Torviso rappelle également le concept de *pré-mozarabe* introduit par J. Puig y Cadafalch dans son *Art wisigothique et ses survivances* en 1944 (à côté du wisigothique, asturien, mozarabe et carolingien) regroupant les églises de la fin du IX^e-début du X^e siècle qui témoignent pour cet auteur la persistance de la tradition l'hispano-wisigothique (San Pedro de la Nave, de Quintanilla de las Viñas, de Santa Comba de Bande, de San Pedro de Mata, datées par lui de cette

¹²⁶ CAMON AZNAR, 1963, p. 219.

¹²⁷ BANGO TORVISO, 1974.

¹²⁸ BANGO-TORVISO, 1974, p. 69.

période). Pareillement à Camon Aznar, il accentue le manque absolu de tradition de bâtir chez les mozarabes à cause de l'interruption de la continuité constructive chez eux, ce qui a été expliquée depuis Gomez-Moreno par le fait que les vainqueurs leur interdisaient, à quelques exceptions, de construire, même de rénover leurs églises.

Bango Torviso met en évidence que la documentation rend explicite la réutilisation des églises hispano-wisigothiques durant le repeuplement dans la vallée de Duero qui, à cause du court espace de temps, devait se limiter plutôt au nettoyage et au couvrement. Il considère que la majorité des églises devaient être des églises réutilisées¹²⁹ ce qui pourrait expliquer également le resurgissement des formes hispano-wisigothiques dans l'art de la fin du IX^e et au cours du X^e siècle. En s'appuyant sur les textes, il précise également que les chroniques ne parlent pas seulement des colons mozarabes mais des Gallegos, des Asturiens, des Cantabres et des Vascons. Il démonte le mythe des abbés mozarabes qui ont construit leurs églises de leurs propres mains (Escalada, Castañeda) à l'aide de l'exemple des monuments significatifs (San Pedro de Montes, San Adriano de Boñar, San Cebrian de Mazote, Santa Maria de Bamba, Santa Maria de Lebeña) dont les fondateurs n'étaient jamais des mozarabes. Bien qu'il admette qu'il y avait un important noyau mozarabe sur les terres de Léon, zone la plus *mozarabisée* de la Péninsule, le renouveau asturien est redevable, selon lui, à des personnages religieux locaux tel que l'évêque asturien San Genadio et son prédécesseur, Ranulfo qui contribuent à la persistance vivante de techniques constructives asturiennes.

Quant à la forme caractéristique de l'*alfiz*, en partageant l'opinion de Camon Aznar sur son origine asturienne, il rappelle que son prédécesseur a déjà signalé en 1949 l'*alfiz* de San Tirso d'Oviedo daté de 812, qui serait antérieur aux spécimens musulmans. Cet élément a été également constaté à Santa Maria de Bendones et la série se continue à San Salvador de Valdedios et à la fenêtre du portique de San Miguel d'Escalada. Apparemment, la forme évolue ensuite et acquiert une solution similaire à celle de Cordoue où l'encadrement est tangentiel à l'extrados tandis que dans le type mozarabe la ligne de l'extrados et l'*alfiz* sont complètement séparés, précisément comme dans quelques *alfizs* asturiens rudimentaires.

En ce qui concerne l'arc en fer à cheval, l'auteur note que les arcs employés durant la dernière période de l'architecture asturienne ne suivent pas le type andalou dans leur décoration, ni dans leur proportion mais restent plutôt à la marge de la tradition wisigothique. Il estime que dans les monuments du X^e siècle, la proportion n'est pas constante et il joue un rôle purement esthétique. Ainsi, les arcs en fer à cheval de San Miguel de Escalada (913) sont variés et seulement quelques-uns correspondent au module califal. Ceux de Santiago de Peñalba (917) suivent tous ce module, cependant à cette date, malgré l'arc de la porte San Esteban, le module cordouan qui triomphe dans les œuvres califaux n'est pas exclusif. Bango Torviso discerne aussi que le décentrement de l'extrados, qui se présente dans quelques arcs de l'architecture chrétienne du X^e siècle, se retrouve dans des monuments chrétiens non espagnols, comme par exemple dans l'architecture lombardo-toscane. Il trouve pourtant inexplicable que si les mêmes constructeurs ont travaillé en terre musulmane et dans le nord, pourquoi ils omirent le linteau clavé consubstantiel avec l'arc outrepassé dans le midi.

Pour la décoration des chapiteaux, l'auteur constate l'accord des chercheurs à ne pas faire dériver les chapiteaux mozarabes de ceux de la sphère hispano-musulmane des IX^e-X^e siècles. Gomez-Moreno a déjà dénoncé leur caractère byzantin. Les modillons ne sont semblables non plus ni dans leur décoration, ni dans leur taille à leurs contemporains musulmans (à l'exception du type de San Millan de la Cogolla), ils montrent, en revanche, un grand « wisigothisme » dans leur décoration. Pour la planimétrie, il oppose le type basilical nettement mozarabe à celui du territoire

¹²⁹ Il cite des termes précis qui renvoient à la réutilisation des anciennes églises wisigothiques : « réparé ou dédié de nouveau au culte ». BANGO TORVOSO, 1974, p. 71.

chrétien, ordonné dans l'esprit du labyrinthe, qui serait pour lui un héritage asturien. Et pour les voûtes, il note également l'absence d'un modèle musulman. En somme, tout cela lui semble être suffisant pour corriger le jugement d'Henri Focillon, d'après lequel « *l'art mozarabe est l'art roman de l'Islam* ». ¹³⁰

Bango Torviso présente les opinions souvent divergentes sur la datation des monuments, considérés par lui comme hispano-wisigothiques du VII^e siècle (San Juan de Baños, San Pedro de la Nave, San Pedro de la Mata, San Pedro de Balsemao, San Fructuoso de Montelios, Santa Comba de Bande et Santa Maria à Quintanilla de las Viñas), qui ont été par d'autres archéologues repoussés aux IX^e-X^e siècles. L'écart est dû en général à la mise en évidence par l'archéologie du bâti des restaurations que les monuments ont subi au cours du X^e siècle ; pour Bango Torviso ces interventions postérieures confirment justement qu'au X^e siècle on assiste à la « renaissance » des formes hispano-wisigothiques, même hors du territoire asturien. ¹³¹

Dans le deuxième volume de *l'Art préroman hispanique* intitulé *L'art mozarabe* en 1977, Jacques Fontaine posait la question importante qui exprime, en dépit de la conservation du terme, la déconstruction de ce mythe : « Y a-t-il un art mozarabe ? ». ¹³² L'interrogation met en relief l'aspect controversé de cet art à cause de ses caractéristiques hétérogènes, de sa nature hybride, déjà reconnues par Gomez-Moreno, qui ne permettraient pas de le considérer comme un style autonome. D'ailleurs, la vision de J. Fontaine sur l'étendue géographique de cet art développé parmi les mozarabes à la fois dans l'Espagne islamique et dans les royaumes chrétiens du nord suit fidèlement celle de Gomez-Moreno. Pour lui, sa chronologie comprend la période entre 850 et 1030. L'auteur reconnaît que l'art mozarabe a été analysé en rapport avec l'art omeyyade de l'Espagne (VIII^e-X^e) qui est malheureusement très mal connu (à l'exception de la grande mosquée de Cordoue et du palais de Madinat al-Zahra), pour cela paradoxalement, il faut chercher ses caractéristiques sur les monuments du nord chrétien du X^e siècle.

Jacques Fontaine connaît les théories précédentes sur l'art mozarabe mais il les trouve toutes réductrices : il est sceptique sur la conception de « l'architecture du repeuplement » qui veut dissoudre le mozarabisme dans une tradition « hispano-romano-wisigothique », de même pour la qualification d'un art déjà proto-roman ou roman qui est considéré comme un « filleul de l'art de Cordoue ». Selon lui, cette architecture est inséparable des conditions qui le font naître, notamment des gens venus du sud qui se sont adaptés aux traditions vivantes de leur pays adoptif sans oublier leurs expériences acquises à Cordoue. Cette formule réconciliatrice reprend la thèse de Gomez-Moreno mais y intègre les nouvelles théories parues dans les décennies précédentes qui argumentent pour la continuité des anciennes formes locales dans les pays du nord. J. Fontaine admet ainsi la survivance d'un substrat hispanique par l'apport des traditions chrétiennes de la mozarabie méridionale, par les racines hispaniques de l'art hispano-mauresque et par les traditions chrétiennes préislamiques dans le nord en donnant une approche nuancée. Ce substrat serait matérialisé selon lui dans les traditions paléochrétienne, wisigothique et asturienne et métissé ensuite avec l'art hispano-mauresque.

Dans cette vision basée sur la pluralité des composantes, ¹³³ l'influence de l'art omeyyade est reconnue par lui dans le phénomène du resserrement des absides évoquant les mihrabs des mosquées et dans le fractionnement intérieur plus important de l'espace qu'à l'époque wisigothique qui serait le seul dénominateur commun de cet art. Formant des modules équivalents en plan et en élévation, ce réseau orthogonal reproduit aussi l'esthétique de la mosquée, selon lui. Les modillons

¹³⁰ BANGO TORVISO, 1974, p. 72.

¹³¹ BANGO TORVISO, 1974, p. 73.

¹³² FONTAINE, 1977, p. 49.

¹³³ Jacques Fontaine énumère parmi ces composantes un substrat indigène celtique, des strates hellénistiques-romaines, l'influence orientale de Syrie et de l'Égypte par l'intermédiaire de l'Afrique et de la Sicile, des ascendances paléochrétienne, wisigothique, asturienne et islamique omeyyade de Damas et de Cordoue.

à copeaux sous corniche, l'*alfiz* encadrant l'arc outrepassé, l'*ajimez* à deux arcs outrepassés autour d'une colonne centrale, les voûtes à nervures (apparues à la mosquée de Kairouan au IX^e, puis à la mosquée de Cordoue), la tour lanterne centrale plus accentuée que dans l'art wisigothique appartiendraient également à l'art omeyyade. Sa description sur l'arc outrepassé mozarabe suit le schéma de Gomez-Moreno qui distingue l'arc mozarabe à un outrepassement de deux tiers du rayon, avec des claveaux décentrés par rapport à l'arc wisigothique à une prolongation plus faible mesurant seulement un tiers du rayon, avec des claveaux radiaux.

Jacques Fontaine cherche à situer la place de l'art de la Catalogne parmi les multiples influences qui affectent cette zone au X^e siècle. Selon lui, ce territoire se trouve à l'interférence de trois courants culturels : contre l'alternative simplifiée entre l'influence carolingienne et mozarabe, il accentue la forte tradition antique étant donné que la Catalogne se trouvait au cœur de la plus ancienne province romaine. Il estime que malgré deux siècles de suzeraineté carolingienne depuis la conquête de Barcelone, cette influence reste difficilement repérable et ne concerne que les grandes abbayes. Bien que l'empire carolingien ait participé au redressement économique et spirituel du pays au moyen de colons d'*aprisiones* et de fondations de monastères selon la règle de saint Benoît, selon Fontaine à côté des immigrés « *Hispani* » du sud se trouvaient également des gens arrivés du Midi de la France et la querelle *adoptianiste* a manifesté l'opposition à la mainmise carolingienne.

Fontaine situe au milieu du Xe siècle, au moment de l'affaiblissement du pouvoir carolingien, l'arrivée d'une vague mozarabe à cause des répressions dans Al Andalus après la révolte des *muladíes*. Si les premiers moines arrivés de l'Espagne islamique plus tôt devaient se trouver dans un milieu architectural archaïque, ce paysage a été bien transformé après l'adoption de la règle bénédictine grâce à une vraie fièvre de construction, surtout à la fin du X^e siècle. Les deux tendances, carolingienne et mozarabe, se croisent donc tout naturellement sur ces terres mais l'influence mozarabe serait conjuguée selon lui à des traditions plus anciennes, romaines et wisigothiques.¹³⁴

Isidro Gonzales Bango Torviso¹³⁵ quelques années plus tard en 1979 reprend son sujet déjà abordé sur la renaissance wisigothique dans les terres du nord dans son article intitulé « *El neovisigotismo artístico de los siglos IX y X : La restauración de ciudades y templos* ». Cette fois, il étudie dans la vallée du Douro la recrudescence des formes wisigothiques au moment du repeuplement qu'il désigne ici par le terme du « néovisigotisme ». Il refuse toujours l'emploi de l'appellation mozarabe pour cette époque parce que selon lui le mozarabisme ne forme qu'une facette du phénomène complexe du repeuplement. Basé sur la chronique *Albeldense* qui donne des renseignements sur les églises et les palais à l'époque d'Alphonse II et ses successeurs, il affirme qu'aux IX^e-X^e siècles les édifices ont été restaurés selon les modèles hispano-wisigothiques présents *in situ*.

Ce renouveau de l'hispano-wisigothisme s'expliquerait pour lui par le fait que quand les colons arrivent dans la vallée du Douro, dans ses agglomérations abandonnées ils doivent entrer en contact direct avec l'héritage du monde hispano-wisigothique en commençant à les remettre en état. C'est en restaurant ces bâtiments anciens qu'ils s'approprient des techniques oubliées et réactivent les motifs traditionnels hispano-wisigothiques. L'envergure de ces restaurations est tellement importante qu'aux IX^e-X^e siècles tous les édifices hispano-wisigothiques connus ont été réparés en créant une véritable confusion dans la différenciation de leurs étapes de construction, justement parce que leurs techniques et motifs suivent les mêmes procédés.¹³⁶ L'auteur attire l'attention sur les documents qui rendent compte, maintes fois, des églises abandonnées en plein désert jusqu'en l'année 1008.

¹³⁴ FONTAINES, 1977, p. 301.

¹³⁵ BANGO TORVISO, 1979.

¹³⁶ BANGO TORVISO, 1979, p. 321.

En général, après une première restauration sommaire dont le but n'était que de rendre utilisable l'édifice, à cause de la croissance de la communauté son agrandissement était devenu nécessaire. La restauration se réalise en peu de temps et elle consiste majoritairement à un travail de couverture, de nettoyage, de réparation des fermetures. L'agrandissement pouvait signifier une reconstruction à partir des fondements à l'aide du remploi des éléments anciens ou bien la conservation des structures anciennes dans le nouveau bâtiment, voire l'adjonction de certaines constructions secondaires. L'embellissement voulait dire doter l'église de différents objets de culte.

Bango Torviso évoque la théorie de Claudio Sanchez Albornoz sur la disparition de la vie dans les agglomérations de la vallée du Douro après l'invasion musulmane, que celui-ci a échafaudée à partir de la mention de « *urbes desertas* » dans les textes des IX^e-X^e siècles, tout en sachant que le phénomène était en gestation déjà depuis l'époque romaine. Bango Torviso reconnaît que cette thèse n'est pas remise en question, quoique plusieurs archéologues considèrent que la vie se continua dans cette zone géographique. Sans vouloir trancher, il note seulement que les données archéologiques attestent l'existence d'une population locale, même si elle était insignifiante et isolée. Dans les grandes villes, les édifices romains et les enceintes urbaines conservés auraient été réutilisés selon lui pendant le repeuplement en constituant des noyaux habités, désignés comme « *castra* » dans les chroniques. Les anciennes *villae*, mieux sécurisées que les grandes villes, en communication avec les voies romaines, ont été occupées par ce mouvement, leurs ruines pouvaient servir de logement ou au moins de carrière.

Bango Torviso illustre par de nombreux exemples l'existence des vestiges postérieurs, dus à une restauration sur des gisements hispano-wisigothiques plus anciens à l'époque du repeuplement aux IX^e-X^e siècles. Il admet que les colons pouvaient apporter avec eux une grande habileté constructive, pourtant, le modèle des monuments anciens selon lui était plus décisive dans leur reconstruction, qui ressuscite l'Antiquité classique et les traditions wisigothiques.

En 1985 l'article de Bango Torviso¹³⁷ intitulé : *L'« Ordo Gotorum » et sa survivance dans l'Espagne du Haut Moyen Age*, affirme aussi la continuité de la tradition hispano-gothique en opposition avec une vision schématisante qui divise la Péninsule entre l'art asturien chrétien et l'art hispano-andalou de caractère oriental et parle de l'interruption du monde antique et de l'art wisigothique au début du VIII^e siècle. A l'encontre des idées qui expliquent l'art asturien à la marge de la tradition wisigothique du fait des influences carolingiennes, il accentue la persistance des éléments gothiques dans la restauration carolingienne et il cite toujours la *Chronique Albeldense*, contemporaine des constructions asturiennes, précisant que ces constructions ont été édifiées selon le « *gotorum ordinem* » de Tolède (malheureusement inconnu).

Cet article éclaire la raison pour laquelle Bango Torviso utilise la dénomination du repeuplement, proposé quelques années plus tôt à la suite de Camon Aznar, au lieu du mozarabe pour la Catalogne aussi : « ...cet art catalan restaure les monuments antiques, continue à utiliser les matériaux et les techniques propres au passé préislamique de la région : la majorité de ces édifices sont généralement le fruit de restaurations et d'agrandissements menés à bien par les habitants nouveaux. On ne voit donc pas de raison de le différencier du concept d'art du repeuplement utilisé pour le reste de la Péninsule ». ¹³⁸ Pourtant, sa proposition n'était pas unanimement acceptée, en 1981 Xavier Barral i Altet¹³⁹ a désigné l'art de cette période par le terme de « préroman », Eduard Junyent i Subirà¹⁴⁰ en 1983 a donné la préférence à désigner cet art par sa situation précédant le roman (« *abans del romànic* »).

¹³⁷ BANGO TORVISO, 1985, p. 11.

¹³⁸ BANGO TORVISO, 1985, p. 11. Traduction personnelle

¹³⁹ BARRAL I ALTET, 1981.

¹⁴⁰ JUNYENT, 1983.

Dix ans plus tard, en 1996,¹⁴¹ Bango Torviso fait la synthèse du sujet en gardant pourtant le titre traditionnel de *El arte mozárabe* aux *Actas del I congreso nacional de cultura mozárabe* tenu à Cordoue. A cause de l'interprétation confuse et de l'usage impropre de l'expression (art mozarabe), il voudrait réexaminer les conditions de la naissance et l'étendue géographique de cet art qu'il attribue toujours seulement aux chrétiens en territoire dominé par les musulmans. Il rappelle la définition des mozarabes par Francisco Javier Simonet dans son *Historia de los mozarabes de España* donnant les fondements théoriques établis sur l'existence d'une population chrétienne en terre musulman qui en conservant la religion et la culture de l'ancienne Espagne romano-wisigothique et en subissant même le martyre pour leur foi, forme l'essence pure et idéalisée de l'hispanisme. Il évoque aussi la conception différente de Gomez-Moreno dans son *Iglesias Mozárabes, Arte español de los siglos IX a XI* (1919) qui a mis l'accent, inversement, sur la culture islamique dont l'art chrétien du X^e siècle n'est qu'une « petite feuille » expliquant ce qui est étranger à la fois à la culture islamique et au culte chrétien. Les églises en terres chrétiennes du nord sont interprétées par lui en tant que « le reflet » du milieu islamique du sud, grâce aux mozarabes en contacts avec les méridionaux.

Bango Torviso ne discute pas l'hégémonie du califat de Cordoue au X^e siècle mais, selon lui, tout l'art chrétien du nord ne peut être considéré ni comme mozarabe, ni comme le reflet de l'art califal. Gomez-Moreno a établi une théorie qui a ouvert ensuite la voie à un processus de mozarabisation de la culture hispano-chrétienne des X^e-XI^e siècles, sans tenir compte de l'origine des formes et des circonstances historiques. Bango Torviso critique que même si certains chercheurs espagnols sont conscients de la véritable signification du qualificatif mozarabe, ils maintiennent cette terminologie par l'inertie du conservatisme, tandis que la majorité des publications étrangères considèrent que tout ce qui est chrétien doit porter une influence musulmane à cette époque-là.

Il objecte aussi la conception sur l'évolution de la liturgie wisigothique vers une liturgie dite mozarabe seulement à cause du maintien de l'ancien rite à Tolède. Il met en garde contre la confusion entre la liturgie wisigothique et la mozarabe en précisant que la liturgie hispano-gothique a été forgée au cours des conciles de l'époque wisigothique et qu'on ne peut pas qualifier ce rite automatiquement de mozarabe aux IX^e-XI^e siècles parce qu'à cette époque-là la vieille liturgie hispanique n'était plus exclusive chez les mozarabes. La liturgie hispano-gothique constitue pourtant un héritage commun des méridionaux avec les chrétiens du nord.

Concernant le domaine de l'architecture, il considère que les édifices de l'Espagne chrétienne correspondent à la tradition pré-islamique et ne doivent presque rien à cette minorité ethnique, par conséquent il trouve inutile le maintien du nom mozarabe pour toutes les œuvres de l'art chrétien de cette époque (liturgie, miniature, architecture). Il refuse également l'idée de la transmission des formes selon la conception de Gomez-Moreno qui a considéré les mozarabes comme les porteurs des modèles du sud vers le nord. Selon Bango Torviso, les migrations des mozarabes se produisent constamment pendant la période des VIII^e-XII^e siècles mais l'intensité de ce mouvement était différente dans le temps en fonction des circonstances politiques qui ont déterminé le bagage culturel avec lequel le migrant a pu arriver dans son nouveau pays adopté. Au cours des VIII^e-IX^e siècles les réfugiés conservent une solide formation hispano-gothique parce que l'art hispano-andalou n'a pas encore éliminé cette tradition. Puis, vers la fin du IX^e siècle, à la suite des affrontements et d'une répression cruelle, les groupes migrants deviennent plus radicalisés et plus hostiles à la culture islamique. Parmi ces réfugiés, les communautés monastiques se montraient encore plus récalcitrantes contre tout ce qui représentait l'Islam.

Ensuite, au cours du X^e siècle et durant le califat de Cordoue, d'une richesse artistique inouïe, les migrations mozarabes s'affaiblissent et ceux qui restent sur place subissent une progressive arabisation qui serait reflétée dans les apports artistiques au nord, comme la voûte et les modillons de San Millan de la Cogolla (Susó) le démontrent. Néanmoins, Bango Torviso estime que l'art des

¹⁴¹ BANGO TORVISO, 1996, p. 38.

royaumes chrétiens aux IX^e-XI^e siècles ne présente rien de semblable en qualité et en monumentalité aux œuvres contemporaines de Cordoue, il trouve donc complètement erroné de considérer cet art comme le reflet de l'art califal. Cette architecture répond plutôt à une ancienne tradition hispanique, ankylosé en elle-même, qui n'a pu être transformée ni par l'influence carolingienne, ni par l'influence hispano-andalouse.

Contre le rôle principal constructif attribué aux migrants mozarabes sur les terres chrétiennes dans la théorie de Gomez-Moreno, Bango Torviso argumente cette fois aussi par les lois prohibitives des musulmans interdisant les constructions nouvelles et restreignant sévèrement mêmes la rénovation des anciens lieux de culte (interdiction de la réparation extérieure, réparation sans augmentation, ni élargissement en employant le même matériau). Pendant trois cents ans, les sources documentaires ne fournissent que trois exceptions à la prohibition ce qui confirmerait cette carence. La pratique de leur culte chrétien était également très réglementée et réduite au minimum (offices restreints, pas de procession, cimetières éloignés). Si au début, juste après l'invasion les envahisseurs étaient encore en minorité et ont cherché des endroits éloignés, leur nombre a augmenté progressivement à cause des convertis et ils ont occupé les grandes villes en écartant les communautés mozarabes vers les banlieues.

Si d'abord, les églises sur place ont été séparées entre chrétiens et musulmans, plus tard, à cause des conversions elles étaient entièrement transformées en mosquées (Cordoue, Tolède, Barcelone). En compensation, quelques réédifications de vieilles églises ont été autorisées à des endroits dépeuplés. Dans les références aux églises utilisées par les mozarabes, Bango Torviso retrouve des édifices qui perdurent depuis l'époque hispano-wisigothique. La diminution du nombre des chrétiens provoque, ensuite, l'abandon progressif des églises dont le nombre aurait pu être fixé au moment de l'invasion. Sachant qu'on ne peut pas calculer avec des nouvelles constructions, l'auteur souligne que l'architecture religieuse doit se limiter dans ces circonstances à un patrimoine ancien qui survivra par des réparations limitées en remployant le même matériau d'origine.

Il suppose que ces édifices étaient très pauvres et grossiers parce que les églises principales ont été converties en mosquée. Il suppose l'existence de quelques églises rupestres précaires sculptées dans le rocher à des endroits d'accès difficile perpétuant une coutume érémitique wisigothique comme celle de Mesas de Villaverde (Málaga) ou de Bobastro (Málaga). Il estime que les arcs outrepassés de celle-ci manifestent l'intention monumentale d'adapter la grotte naturelle à l'architecture réelle et aux fonctions du culte. Les tailleurs cherchent à reproduire au maximum l'espace fonctionnel des églises wisigothiques (autel orienté, structure tripartite, transept, iconostase, sacristie). L'auteur insiste sur les coïncidences formelles qui unissent les structures d'architecture du nord avec celles du sud de la Péninsule, toutes les deux redevables, selon lui, à l'imitation d'un même modèle.

Tolède, la capitale royale wisigothique devenant un centre mozarabe, une sorte de république indépendante (milieu du IX^e siècle-932), a joué un rôle important dans la théorie de Gomez-Moreno pour qui la migration des mozarabes de Tolède vers Zamora en 843 attestait de l'importance de cette communauté. Selon Bango Torviso, il est plutôt possible de voir dans ce phénomène les conséquences de leur situation précaire provoquant la quête d'un territoire sécurisé. En tout cas, selon Bango Torviso, ces anciens habitants chrétiens de Tolède devaient transporter des formes hispano-gothiques pures avec eux s'ils sont partis au VIII^e siècle, en revanche, s'ils sont partis plus tard, leur bagage artistique a été déjà bien dilaté. Quant à Santa Maria de Melque, l'église emblématique du mozarabisme de Tolède chez Gomez-Moreno, Bango Torviso situe le monument plus tôt en tant que l'œuvre d'un maître très familier à l'architecture tardo-antique (entablement, frontons triangulaires) et partage l'opinion de Caballero Zoreda qui la rattache à l'époque wisigothique. Il considère le groupe d'églises dit mozarabe de Tolède aussi comme des œuvres de l'époque wisigothique, d'autant plus que les nouvelles constructions sont interdites. Certaines ont permis de restituer leur forme d'origine avant les remaniements et récupérer le type basilical

wisigothique du VI^e-VII^e siècles avec transept et nef séparées par des arcs sur colonnes.

Dans sa conclusion Bango Torviso mentionne la Catalogne. De la même manière qu'il refuse l'existence d'un art entièrement mozarabe dans les pays chrétiens du nord, dans la zone catalane il partage l'avis de Xavier Barral i Altet selon lequel le mozarabisme ne caractérise nullement les créations du IX-X siècles.¹⁴² Il renie cette influence en Galice, en Aragon et dans la région castellano-léonaise et accentue la portée d'une tradition hispanique préislamique. D'après les œuvres principales, il propose une division dans le temps : la première période, avant 900, serait marquée par la continuité des formes hispano-gothiques (auquel correspond le patrimoine des chrétiens du nord et des grands centres culturels gothiques comme Tolède, Mérida, Séville) quand l'arabisation est encore très faible ; tandis qu'après la crise de confrontations du IX^e siècle soldée par la politique de pacification sous le califat, seconde période, l'art mozarabe finit par une assimilation complète par l'Islam.

Dans le même colloque, l'étude d'Emilio Cabrera¹⁴³ *Reflexiones sobre la cuestión mozárabe* traite des chrétiens d'Al-Andalous durant l'époque mozarabe dans une approche relevant plutôt d'histoire sociale. Alors qu'il ne s'occupe pas de questions archéologiques, il nuance la vision sur le concept mozarabe. Cabrera évoque l'assertion polémique de Richard Hitchcock de 1976 au *Congreso de Historia de Andalucia* en affirmant que le terme mozarabe n'était jamais utilisé en Al-Andalus et, en conséquence, son emploi n'est pas adéquat pour les chrétiens politiquement soumis à l'Islam sur ce territoire mais seulement pour ceux qui se réfugient dans les royaumes chrétiens du nord. L'auteur partage cette critique étant donné que le mot « mozarabe » trouve son origine dans le « *mostarib* » (arabisé) qui ne figure nulle part dans la documentation arabe. Il a été employé seulement dans la documentation chrétienne depuis la fin du XI^e-début du XII^e siècle. Les chrétiens du nord utilisent donc un mot arabe et non d'origine latine pour la désignation des chrétiens d'Al-Andalus. Les musulmans eux-mêmes désignent les chrétiens soumis du sud par les termes de dhimmi (protégés, client), d'ayam (barbars, étranger), nasara (chrétien).

Basée sur les recherches de R. Bulliet sur l'onomastique arabe en Al-Andalous, la réflexion d'E. Cabrera le conduit à affirmer que les chrétiens y étaient plus nombreux que les musulmans, malgré une conversion lente à l'Islam, jusqu'au milieu du X^e siècle (fin du règne d'Abdelrahman III) ce qui veut dire que pendant 250 années la population du pays était majoritairement chrétienne. Son constat dévoile la vision traditionnelle erronée sur une Espagne divisée en royaumes chrétiens du nord et en Al-Andalus islamique car pendant cette période en Al-Andalus il y avait plus de chrétiens que musulmans et les chrétiens en Al-Andalus étaient plus nombreux que dans les royaumes chrétiens du nord. Ces proportions expliquent pour lui les conditions relativement pacifiques de la vie commune entre chrétiens et musulmans et également la rupture dans ces rapports au XI^e siècle à cause de la baisse de leur nombre. Selon lui, même si depuis l'invasion le nombre des convertis à l'Islam est devenu de plus en plus important en augmentant le groupe des *muladies* (convertis), les faux musulmans qui ont pratiqué leur ancienne religion chrétienne devait rester nombreux. Il estime que les limites entre les mozarabes et les *muladies* sont en réalité très imprécises.

Pour mieux aborder la situation réelle des mozarabes et son évolution dans le temps, l'auteur distingue trois catégories parmi les mozarabes. La première, en milieu rural représenterait la majorité des chrétiens dont l'autonomie dans certaines régions¹⁴⁴ et non seulement aux premiers temps après la conquête était relativement grande, vu qu'ils étaient les descendants des comtes wisigothiques qui selon un pacte avantageux en échange d'une certaine autonomie se sont soumis à la protection musulmane. Ces accords à l'amiable expliqueraient la vitesse surprenante de

¹⁴² BANGO TORVISO, 1996, p. 50.

¹⁴³ CABRERA, 1996.

¹⁴⁴ Il s'agit de la partie est de la Péninsule, de la Murcie, d'Alicante, de Cartagena, d'Elvira, de Ronda.

l'occupation de la Péninsule par les musulmans qui est, en fait, plus hypothétique qu'absolue.

En général, ces principautés chrétiennes autonomes disparaissent à cause de l'islamisation progressive, manifestée dans des conversions à la seconde moitié du IX^e et au début du X^e siècle. Cependant, même au X^e siècle des noyaux chrétiens subsistent à plusieurs endroits dont la majeure partie est constituée de petites cellules (Monterrubio, province de Malaga). Dans d'autres noyaux, les habitants sont mélangés avec des musulmans et des *muladies*, voire, on peut y trouver des renégats, des musulmans convertis en chrétiens ce qui était un phénomène abondant selon l'auteur, car le changement de religion n'était jamais définitif et irréversible.

La deuxième catégorie définie par Corbera concerne les mozarabes qui vivaient dans un milieu urbain en Al-Andalus. La ville de Cordoue en donne un exemple parlant. Contrairement aux noyaux isolés de communautés chrétiens en milieu rural, dans les villes les mozarabes vivent ensemble avec les musulmans mais jamais dans le même quartier. D'après les sources (abbé Sanson, Eulogio et Alvaro), l'auteur considère que dans la population mozarabe on a pu distinguer le groupe prédominant qui s'est laissé influencer facilement par leur voisin musulman face au groupe minoritaire (écrivains, ecclésiastiques), plus radical, également plus cultivé qui résiste à tout attrait islamique et veut conserver sa religion et sa culture latine. L'onomastique prouve l'effet pesant de l'islamisation dans l'usage du double nom (chrétien et musulman), dans l'imitation des coutumes, dans le développement des hérésies reflétant l'influence de la doctrine qui insiste sur l'unicité de dieu.

La réaction sur cette influence pressante serait manifestée par le martyr volontaire de Cordoue provoquant leur condamnation à mort intentionnellement par le blasphème à l'égard de Mahomet et par l'émigration des ecclésiastiques dans le royaume des Asturies pendant ces années-là ce qui fait supposer à l'auteur que le conflit s'étend à d'autres communautés d'Al-Andalus. Cette fuite serait importante plus pour la qualité des réfugiés que pour leur nombre. Certainement, les mesures répressives devaient affecter les mozarabes restant sur place, la révolte de Tolède en 852 attesterait ces tensions. Il est connu que dans cette ambiance de révolte les mozarabes ont joué un rôle important, leur émigration au nord a apporté le soutien idéologique aux rois asturiens. L'idée que ces moines réfugiés dans ces pays ont contribué à l'établissement d'un réseau d'églises sur les terres du repeuplement dans la vallée de Douro atteste le maintien de la vision traditionnelle de l'auteur.

Dans le volume VIII de la série *Historia General de Arte* consacré à l'art préroman hispanique en 2001 I. G. Bango Torviso fait l'état de question et donne une répartition différente à l'art situé entre les VIII^e et XI^e siècles que dans ses publications précédentes. Il traite ensemble l'art mozarabe et l'art asturien sous le dénominateur commun de « noyaux de la résistance des VIII^e-IX^e siècles » et réunit dans le même bloc le royaume castellano-léonais, la Catalogne, la Navarre, l'Aragon sous l'expression déjà connue de « l'art du repeuplement » des IX^e-XI^e siècles. Il reprend également la critique du concept mozarabe parce que l'architecture, la miniature, la liturgie dans l'historiographie de Espagne du X^e siècle ont largement reçu ce label alors que leur contenu ne correspond pas à cette désignation floue. Il trouve également injustifiable que les travaux dédiés à l'art mozarabe ne concernent pour certains que les royaumes chrétiens du nord et éliminent leurs créations en Espagne musulmane. Néanmoins, d'après cette conception ce sont justement les mozarabes du sud qui étaient censés apporter leur art dans le nord à tel point qu'ils auraient fait disparaître toutes autres racines de l'art asturien.

Quoique que F. J. Simonet (*Historia de los mozarabes de España*, 1897-1903) ait bien défini le mozarabe comme vivant dans un territoire dominé par les musulmans après l'invasion, Bango Torviso critique du point de vue liturgique l'amalgame que l'expression équivoque du rite « gotico-hispano-musulman » crée entre la liturgie hispanique ou wisigothique et la liturgie mozarabe. Il désapprouve également la thèse de Gomez-Moreno (1919) pour qui l'art des royaumes chrétiens du nord n'était qu'une annexe de la culture islamique de Cordoue grâce aux mozarabes qui le

transportent du sud vers le nord. Bango Torviso ne veut pas accepter que tout l'art chrétien de l'Espagne du nord soit réduit au mozarabe ou au reflet de l'art califal. Il attribue à Gomez-Moreno le point de départ vers l'idée de la mozarabisation de la culture hispano-chrétienne des X^e-XI^e siècles et il objecte à son opinion qu'il n'a pas tenu compte de l'origine multiple des formes et des conditions spécifiques de la naissance de son art. Bango Torviso doit reconnaître qu'en conséquence de maintes publications dans le sillage de Gomez-Moreno et en raison du conservatisme terminologique, sa thèse s'est largement répandue et elle est toujours en vigueur.

A l'encontre de l'opinion de ceux qui affirment que l'appellation mozarabe devrait s'appliquer seulement aux réfugiés quittant l'Al-Andalus (Hitchcock) et de ceux qui refusent l'utilisation du terme pour les chrétiens en territoire musulman à cause du manque de référence (Chalmeta), Bango Torviso propose d'étendre cette désignation aux deux territoires et de parler d'une même culture partageant une tradition hispano-gothique commune en dépit de leur développement différent au fil du temps. C'est la résistance contre le pouvoir islamique qui réunit ces deux domaines et qui explique le choix de sa dénomination : en Al-Andalus une résistance intérieure, dans les noyaux chrétiens du nord une opposition manifestée ouvertement.

En rectifiant la vision erronée qui considère l'invasion islamique comme une coupure définitive entre la civilisation hispano-gothique et le monde musulman, il accentue le maintien de la tradition artistique hispano-romaine tant parmi les mozarabes soumis que dans les noyaux rebelles du nord au VIII^e siècle. En revanche, au IX^e siècle en Espagne musulmane une esthétique islamique se renforce au détriment de la tradition hispanique, tandis que les pays du nord présentent une importante renaissance des formes hispano-gothiques.

Selon Bango Torviso, les conditions de l'occupation de la terre par des colons aux X^e-XI^e siècles dans les territoires de la *Marca Hispanica*, dans les royaumes d'Aragon et Navarre et de la monarchie asturo-léonaise correspondent parfaitement au phénomène du repeuplement en raison de l'avancement progressif de la frontière vers le sud ce qui justifie pour lui l'emploi de ce terme. Ses remarques sur l'art de cette période qui accentuent la portée de traditions locales sur les nouvelles terres reconquises sont très importantes pour l'évaluation de notre corpus. Sur ces terres, Bango Torviso prend en considération le poids d'un passé hispano-wisigothique dans des noyaux de la résistance, l'attrait de l'art splendide du califat de Cordoue et l'influence de l'art post-carolingien et ottonien de l'Europe à cette époque-là, mais en fin de compte, il parle d'un « art absolument conservateur »¹⁴⁵ perdurant pendant des siècles jusqu'à l'arrivée de l'art roman européen à travers la réforme monastique et la liturgie romaine.

Concernant la Catalogne comtale, où la reconquête des terres occupées par l'Islam s'effectue sous l'empire carolingien, l'auteur allègue l'épanouissement d'une importante activité de repeuplement ce qui expliquerait les conditions de l'architecture de cette région. Bango Torviso présume qu'à l'image des autres zones de la Péninsule durant le repeuplement, en Catalogne se produit également une importante réutilisation de vieilles églises abandonnées au moment de l'arrivée des colons et que la destruction préalable des édifices par les arabes impose à ce moment-là leur reconstruction.¹⁴⁶ L'exemple des églises de Terrassa prouve la continuité du fonctionnement des édifices depuis l'époque hispano-gothique jusqu'à l'art roman. Les formes très conservatrices et la technique rudimentaire du nombre considérable des monuments en Catalogne pourraient ainsi s'expliquer par la persistance d'une ancienne tradition locale dans les procédés constructifs et concrètement par la conservation des éléments préromans dans les bâtiments postérieurs.

En 2007, déjà le titre de l'intervention (le plus explicite et le plus critique) de Bango Torviso¹⁴⁷ au *Simposio Internacional « El legado de Al-Andalus »* exprime la position de l'auteur : « Un

¹⁴⁵ BANGO TORVISO, 2001, p. 322.

¹⁴⁶ BANGO TORVISO, 2001, p. 394.

¹⁴⁷ BANGO TORVISO, 2007.

gravísimo error en la historiografía española, el empleo equivocado dell término mozarabe ». Préoccupé toujours par la révision de la terminologie confuse de la dénomination mozarabe, il souhaite dénoncer l'usage abusif de ce terme pour l'art, la liturgie et en général pour la culture. Il ne trouve pas convenable la position toujours existante qui désire maintenir la nomenclature traditionnelle par commodité, ni la nouvelle interprétation de la condition mozarabe réduisant son emploi en sorte qu'elle ne convienne même plus pour dénommer les chrétiens sous la domination islamique. Pour lui, à cause de la continuité des traditions plus anciennes, la qualification de mozarabe ne convient pas à la culture médiévale hispanique. Il refuse que le terme puisse désigner la totalité de la minorité religieuse sous la domination musulmane et précise que tous les mozarabes n'étaient pas à l'origine de la création artistique.

L'appellation mozarabe suggère d'une façon réductrice que cette population serait l'auteur principal de la culture marquée par le « sceau » de l'Islam, Bango Torviso dénonce donc la théorie qui a mis en rapport les mozarabes avec ce type d'art en leur attribuant un rôle si exagéré. Il assigne à Gomez-Moreno la démarche de qualifier l'art par le groupe ethnique qui le produit et d'expliquer ensuite l'art des royaumes du nord comme le reflet de l'art de Cordoue à cause de ses créateurs qui étaient en contact direct avec cet art pendant leur soumission aux musulmans. C'est à cause de cette démarche que le vocabulaire artistique islamique (*mozarabismes*) était forcément lié dans les pays chrétiens du nord aux X^e-XI^e siècles à la présence des réfugiés chrétiens. L'auteur rappelle la même conception chez Camps Cazorla (*Arquitectura Califal y Mozarabe*, 1929), disciple de Gomez-Moreno, pour qui « l'art est mozarabe s'il est produit par les chrétiens soumis aux arabes, et par ceux qui sont déjà émancipés grâce aux révoltes ou aux émigrations ».¹⁴⁸ « L'art mozarabe » est donc né de cette conception et comprend l'art chrétien des IX^e-XI^e siècles qui se caractérise par des islamismes transmis par les mozarabes. Pour Bango Torviso, en revanche, donner le rôle prépondérant à ce groupe social signifierait dans une vision simpliste d'omettre tout le reste de la société chrétienne.

Contre cette vision erronée il a déjà proposé dans ses écrits précédents de réserver le terme mozarabe aux créations artistiques des chrétiens vivant en territoire dominé par l'Islam et de séparer cet art de celui réalisé en terre chrétienne dans le nord qu'il a dénommé par le phénomène historique et social « du repeuplement ». Bango Torviso remet également en question l'importance que Gomez-Moreno et Sánchez Albornoz ont confiée aux mozarabes dans le mouvement du repeuplement de Léon. Afin de nuancer la notion mozarabe, il met en exergue que les conditions de vie de cette population n'étaient pas constantes, leur culture et la mesure de leur arabisation évoluaient en fonction de l'époque et du territoire. Dans un premier temps tous les chrétiens hispaniques étaient mozarabes parce que tout le territoire de la Péninsule était soumis à l'Islam. Puis, à partir du VIII^e siècle, au fur et à mesure que la reconquête avançait, les chrétiens soumis ont été incorporés dans les noyaux de la résistance. Selon lui, ce n'est pas un hasard que la société musulmane qui reconnaît les chrétiens sous le nom du *nasara* (chrétien), d'*ayam* (étranger), de *dhimmi* (protégé) ne les désigne jamais par le nom de *mozarabe* (arabisé), ce qui veut dire que leur niveau d'arabisation n'était pas important, mais les auteurs n'ont pas tenu compte de ce phénomène au moment de choisir le nom mozarabe.

Bango Torviso fustige également que l'usage de l'art mozarabe a été justifié par l'existence d'une liturgie dite mozarabe. Cependant, l'application de la qualification mozarabe à la vieille liturgie hispanique ou hispano-wisigothique est infondée parce que les mozarabes ne sont pas à l'origine de la création d'une liturgie propre. Les spécialistes ont démontré que la liturgie hispanique, codifiée et figée au moment de l'invasion islamique et perpétuée dans des livres canoniques est exactement la même dans les royaumes chrétiens du nord et parmi les chrétiens du territoire islamique. Sûrement, les coutumes quotidiennes avec le temps pourront montrer des indices de l'arabisation.

Bango Torviso ne veut pas renier la présence des islamismes dans la culture chrétienne du

¹⁴⁸ BANGO TORVISO, 2007, p. 76. Traduction personnelle

nord durant les VIII^e-XI^e siècles, néanmoins, il attire l'attention sur le fait que cet intervalle de temps ne recouvre pas le XII^e siècle quand les mozarabes ont atteint une relative importance dans certains territoires du nord. Il rappelle que pour pouvoir attribuer un rôle prépondérant aux mozarabes dans la création artistique, Gomez-Moreno a cherché toutes les références arabes dans la documentation (nom, toponymes, nom arabe des objets) qui attesteraient leur présence dans les territoires chrétiens. Afin de soutenir la même conception, Claudio Sanchez Albornoz parle également d'un flot mozarabe sur ces terres. En revanche, Bango Torviso s'appuie sur les études récentes, comme celle de Caverro Dominguez, qui dénie carrément l'identification de l'arabisation avec la mozarabisation, de même que la confusion des mozarabes avec le repeuplement massif provenant d'Al-Andalous.¹⁴⁹ Cet auteur souligne la différence fondamentale entre le chrétien émigrant dans le nord avant le milieu du X^e siècle, qui n'est pas différent selon lui du chrétien du sud, et le chrétien déjà arabisé de la fin du X^e et du XI^e siècle, qui est cependant bien distinct du chrétien du nord.

Contrairement à cette position de Gomez-Moreno et de Diaz Jiménez pour qui les noms arabes dans la documentation léonaise témoignaient de la présence des mozarabes, Bango Torviso explique l'arabisation des noms et des toponymes durant les IX^e-X^e siècles plutôt par la présence d'un peuplement proprement musulman. Il cite que pour F. Rodriguez Mediano la coexistence des noms arabes et non arabes dans le même environnement constituerait un indice contre la thèse des mozarabes venant avec le repeuplement et fait penser plutôt à la présence des populations déjà arabisées au moment de la conquête chrétienne.¹⁵⁰ L'opinion de V. Aguilar va dans ce même sens en affirmant que l'onomastique arabe n'implique pas forcément l'appartenance à une communauté mozarabe.¹⁵¹ La découverte de ce facteur proprement islamique, expliqué par la présence d'un substrat pré-reconquête, bien compréhensif en terre de frontière et par des captifs de guerre, affaiblit le poids du mozarabe dans l'arabisation.

Bango Torviso conclue que si le terme mozarabe signifie « arabisé », son emploi doit correspondre seulement à l'Espagne islamique au début du XI^e, probablement déjà à la fin du X^e siècle. Le nom attribué aux immigrés apparaît très logiquement en ce temps-là. Aux XI^e-XII^e siècles dans la société des chrétiens du nord, ils forment des minorités homogènement arabisées qui sont différenciées par la protection spéciale des monarques alors que plus tôt quand les chrétiens (*nasara*) sous domination musulmane ont émigrés dans les royaumes du nord, ils n'étaient nullement distingués par rapport au reste de la population. Ils n'étaient pas encore désignés par un nom spécial, leur identification comprenait seulement leur lieu d'origine (Tolède, Cordoue).

Le terme mozarabe convient donc à la période des XI^e-XII^e siècles quand les gens du nord sont déjà soucieux de signaler l'arabisation par leur appellation mais absolument pas à la période se situant avant l'an mil. Pour mettre en relief l'incongruité de l'appellation mozarabe, Bango Torviso cite les édifices relevant de l'architecture mozarabe dans le schéma de Gomez-Moreno comme Santa Maria de Melque (Tolède), Saint-Michel de Cuxa (Pyrénées-Orientales), San Baudelio de Berlanga (Soria) et constate que rien n'est commun stylistiquement dans ces édifices. Selon la conception traditionnelle impropre, ils devraient présenter des traits arabisés, dus aux constructeurs appartenant à une minorité religieuse chrétienne ayant vécu sous la domination islamique. Cependant, pour Bango Torviso, ils sont les interprétations d'une architecture de tradition locale.

Bango Torviso réserve donc le terme mozarabe pour la main d'œuvre déjà arabisée des XI^e-XII^e siècles et souligne que cette appellation ne s'applique pas à la totalité de la population mozarabe où certains transmettent une culture arabisée et d'autres, non. Pour l'art précédent des IX^e-X^e

¹⁴⁹ BANGO TORVISO, 2007, p. 82. L'auteur cite : Gregoria Caverro Dominguez, « Los mozárabes leoneses y los espacios fronterizos », *La Península Iberica entorno al año 1000. VII Congreso de Estudios Medievales*, 2001.

¹⁵⁰ BANGO TORVISO, 2007, p. 83. L'auteur cite : F. Rodriguez Mediano, « Acerca de la población arabisada del reino de León (siglos X y XII) », *Al-Quantara*, vol. 15, 1994, pp. 465-472.

¹⁵¹ BANGO TORVISO, 2007, p. 83. L'auteur cite : V. Aguilar « Onomástica de origen árabe en el reino de León (siglo X) », *Al-Quantara*, vol. 15, 1994, pp. 351-363.

siècles, il conserve le terme du « repeuplement » étant donné que dans la population de cette époque il devait y avoir non seulement des chrétiens arabisés mais aussi des véritables musulmans. Si nous voulons utiliser le mot mozarabe, non pour ceux qui le réalisent mais pour l'art chrétien arabisé, nous devrions appeler mozarabe n'importe quel style chrétien présentant des caractéristiques arabisées, comme par exemple l'art mudéjar.

A propos de la vallée de Douro aux IX^e-X^e siècles, il renouvelle cette fois sa théorie sur la persistance d'une culture hispano-gothique ou néowisigothique qui serait la survivance d'un goût tardo-romain durant la période wisigothique. Dans cet héritage, où l'influence carolingienne et hispano-andalouse reste aussi minoritaire, la qualification de mozarabe lui semble absurde, vu que la culture n'est pas encore arabisée.

Au même colloque en 2007, l'intervention de José Maria Minguez Fernandez¹⁵² intitulée « *Colonización y presencia mozárabe en el reino asturleonés, Un tema de debate* » rejoint sur plusieurs points les considérations de Bango Torviso. Selon lui, la question de l'influence mozarabe dans l'art léonais des IX^e-X^e siècles a été mal envisagée, d'un part, à cause de la thèse du dépeuplement du bassin de Douro défendue par Sanchez Albornoz et, de l'autre, en raison de la théorie inadéquate de Gomez-Moreno expliquant l'art de cette époque par l'intervention des réfugiés mozarabes du sud qui cherchent la protection des rois asturiens. Les deux doctrines sont étroitement liées selon l'auteur, en conséquence, si la thèse de dépeuplement s'écroule, l'autre sur l'immigration des mozarabes doit aussi forcément s'effondrer.

Or, selon Minguez Fernandez à la lumière des documents conservés et de l'archéologie, la vision traditionnelle du dépeuplement démographique dans cette zone n'est pas soutenable. A l'aide de sources documentaires, il a déjà précédemment plaidé pour la présence de communautés paysannes dans le bassin de Douro bien avant le présumé repeuplement. L'analyse documentaire au lieu de justifier la thèse classique du dépeuplement, corrobore, au contraire, la survivance de vieilles structures, quoique dans une phase de désorganisation bien avant l'invasion musulmane. Cette désarticulation du système politique-économique aurait été entamée, selon lui, à l'époque wisigothique et elle a été manifestée dans la fuite des paysans produisant des mouvements migratoires. C'est pourquoi l'auteur refuse l'hypothèse selon laquelle le dépeuplement ait été provoqué par des campagnes prédatrices des Cantabriques et des Asturiens. Selon lui, la population n'a pas disparu, seulement les formes de son regroupement ont changé.

La noblesse wisigothique ne s'était pas non plus, elle persiste dans des îlots du pouvoir après avoir conclu un pacte avec les envahisseurs musulmans et fixe sur son territoire un important noyau de peuplement. C'est dans ces îlots où les vieilles traditions artistiques sont maintenues, y compris les traditions constructives. A cause de l'enracinement du christianisme, le besoin d'édifier, d'agrandir ou de maintenir en état les vieilles églises, s'impose avec un besoin primordial. Minguez Fernandez parle d'une colonisation spontanée dans ce milieu dont les pionniers cherchent des meilleures conditions de vie et à échapper au pouvoir local. Selon lui, il ne s'agit pas seulement des colons cantabriques et asturiens venant du nord ou des personnes arrivés du midi islamique mais également des migrants d'un rayon limité qui s'installent dans les zones périphériques incultes. Il suppose que les constructeurs d'églises de ces nouvelles communautés étaient plutôt des artisans ruraux possédant des moyens financiers maigres et une connaissance élémentaire de techniques de construction, héritée de la tradition romano-wisigothique.

L'auteur connaît la théorie de Bango Torviso sur l'arrivée des migrants du nord (asturiens) dans la vallée de Douro où ils entrent en contact avec les vestiges matériels du passé wisigothique qu'ils souhaitent restituer du point de vue idéologique. La découverte de cet ancien patrimoine entre pleinement dans leur aspiration parce qu'il contribue à les légitimer, selon Bango Torviso ils se considèrent comme les descendants de cet héritage. Minguez Fernandez pense pourtant que la

¹⁵² MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, 2007.

persistance d'un patrimoine architectural dans ce territoire (la Meseta) ainsi que la portée et l'envergure d'un peuplement autochtone persistant sur ce plateau avec ses propres formes artistiques restent toujours sous-estimés. La minimisation de ce phénomène provoque que le rôle possible d'une population indigène en cette zone reste écarté dans le maintien des traditions architectoniques hispano-wisigothiques et que cet héritage est attribué en conséquence aux migrants du nord. Selon lui, même si on ne peut pas nier que dans certaines régions du futur royaume des Asturies persiste un gisement important du passé datant d'avant la conquête musulmane, comme à Liébana (attesté par l'œuvre du moine Beatus), le transfert n'est pas envisageable à partir du nord vers le sud mais, au contraire, d'une façon inverse.

Théoriquement, le resserrement des liens entre les territoires asturiens et la vallée de Douro à partir du milieu du IX^e siècle, à la suite d'une expansion politique, permettrait l'interpénétration de la tradition hispano-wisigothique persistantes sur le plateau de Douro par les nouveautés architecturales de la zone asturienne où un art aulique se développe dans les centres, sans avoir de véritables racines wisigothiques dans les procédés techniques. Pourtant, l'auteur remarque que les belles constructions asturiennes n'ont pas de réplique dans la vallée de Douro et qu'au lieu des similitudes plutôt la différence est notable entre les deux régions, tant dans la maçonnerie que dans le couvrement et dans la forme des arcs (semi-circulaire dans les Asturies, outrepassé dans la Meseta). Il suppose donc l'acculturation des peuples cantabriques par la tradition hispano-wisigothique grâce au peuplement de la vallée de Douro, d'autant plus qu'à cause de la marginalité des terres cantabro-asturiennes, l'influence romaine et wisigothique n'a pas pu y pénétrer. L'affirmation d'une migration à partir de la Meseta veut aussi dire que ce territoire n'était pas vide au VIII^e siècle. Tout laisse donc supposer que tandis que l'art asturien n'a pas pu influencer l'art de la Meseta (dans la documentation des églises il n'y a aucune référence à des constructeurs d'origine asturienne), inversement, l'art de cour de la monarchie asturienne aurait bien pu être réalisé par un nombre restreint de migrants, familiarisés avec les techniques wisigothiques dominantes dans la Meseta avant l'invasion musulmane. Minguez Fernandez écarte ainsi la possibilité d'un apport extérieur par les mozarabes d'Al-Andalous attachés à son héritage wisigothique et suppose que la population existant dans la vallée de Douro était déjà mozarabe et continuait dans les traditions wisigothiques avec une fidélité maximale.

Il critique aussi l'opinion qui interprète les noms arabes dans la Meseta à la seconde moitié du IX^e et dans les premières décennies du X^e siècle en tant que noms de mozarabes réfugiés parce que justement pendant cette période la population mozarabe parfaitement différenciée dans la société andalouse (langue, législation, religion) aurait conservé l'onomastique romano-wisigothique et l'arabisation de leur nom n'était pas encore entamée. A cette époque-là les mozarabes bien intégrés n'avaient rien à gagner dans l'émigration. La migration mozarabe vers la Meseta trouve sa source principale dans le clergé mais eux, en revanche, apparaissent dans les chroniques avec des noms latins ou germaniques. C'est pourquoi le recours à une abondante onomastique arabe dans le territoire léonais durant le X^e siècle pour défendre la thèse d'une massive immigration mozarabe est surprenant. Pour Minguez Fernandez la fréquence de noms arabes signifierait plutôt la présence d'une population réellement arabe qui aurait choisi de rester dans la structure sociale assez désorganisée de la vallée de Douro après la reconquête.

Contre la thèse de l'immigration mozarabe, il avance que la preuve de la provenance des moines de Cordoue dans les plaques de consécration des églises est due plutôt à un trope littéraire qu'à une réalité historique et il remet en question systématiquement toutes les fondations attribuées aux mozarabes du sud. Minguez Fernandez cite l'analyse de l'onomastique dans la documentation de Léon, effectuée par Fernando R. Mediano,¹⁵³ démontrant, d'une part, la christianisation progressive des noms due aux chrétiens fuyant les terres musulmanes, de l'autre, la

¹⁵³ MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, 2007, pp. 63-64.

tendance distincte de l'arabisation du nom des enfants dont les parents portent encore un nom chrétien ce qui s'expliquerait pour lui par une interférence culturelle. Mediano met en relief la contradiction dans la théorie du repeuplement mozarabe qui ne peut pas expliquer pourquoi ce groupe qui refuse de rester en Al-Andalus maintient tenacement ses racines culturelles (nom) arabes. Pour lui aussi, la présence de l'onomastique arabe ne peut être éclaircie que par les gens d'origine arabe ou des contingents arabisés (berbères) qui vers le milieu du VIII^e siècle ou lors d'un repli vers le sud préférèrent rester dans les territoires de Douro. Il ne s'agirait pas de conséquences d'une conquête violente parce que l'occupation de ces territoires était plutôt théorique qu'effective et il suppose que la population autochtone dispersée sur la Meseta devait rester en rapport paisible avec les anciens conquérants.

D'après la documentation, Minguez Fernandez attire l'attention sur la confusion entre le mozarabe et l'arabe dans l'interprétation de l'onomastique dans la mesure où la toponymie arabe est systématiquement attribuée aux mozarabes. Les références textuelles montrent pourtant une vision différente par rapport à l'historiographie traditionnelle, car il y a des populations qui depuis la fin du IX^e et au cours du X^e siècle maintiennent leur nom latin ou germanique. L'attribution de l'onomastique arabe proliférante des IX^e-X^e siècles aux immigrés mozarabes rencontre selon lui de vraies difficultés justement pendant cette période, caractérisée par leur radicalisation et en réponse aux persécutions violentes en Al-Andalus. D'après son constat final, les considérations artistiques qui ont démontré l'existence d'une influence andalouse sur l'ancienne tradition romano-wisigothique pourraient être identifiées par les contingents arabes et berbères sur la Meseta, comme les principaux transmetteurs de ces influences, il ne faut donc plus chercher à les attribuer aux réfugiés mozarabes.

Apparemment, ces recherches liées à d'autres régions du nord semblent s'éloigner de notre sujet, leur présentation est néanmoins nécessaire parce que l'art y a reçu la même filiation que dans la région catalano-roussillonnaise et parce que la plupart intègrent cette zone également dans les conditions similaires du repeuplement. Leurs raisonnements à cause de la situation politique semblable et en raison d'une base historiographique identique peuvent se répercuter sur les monuments de notre étude. La prise en considération d'un substrat pré-islamique local, la persistance des anciennes techniques constructives liées à une population autochtone, la critique d'un simple transfert à partir du sud, la dénonciation du mythe des abbés constructeurs, la mesure d'arabisation liée au temps doit être sérieusement envisager pour notre champ d'étude aussi.

Bien que la position des auteurs énumérés ci-dessus illustre la formation d'une critique convaincante et argumentée au fil du temps, dont il découle qu'il faudrait bannir l'utilisation du terme mozarabe pour l'art du X^e siècle, les ouvrages représentatifs du sujet n'ont pas pu accueillir le résultat de ces recherches et continuent à maintenir l'ancienne théorie de Gomez-Moreno et la filiation mozarabe pour les monuments catalano-languedociens. Ainsi, André Chastel en 2000 dans la réédition de « *L'art français, Pré-Moyen Age, Moyen Age* » (1993), affirme toujours qu'à l'abbaye bénédictine de Saint-Michel de Cuxa « les arcs outrepassés indiquent une équipe mozarabe ». ¹⁵⁴ La publication collective de Jean-Pierre Caillet, de Danielle Gaborit-Chopin, Éric Palazzo, Pierre Riché ¹⁵⁵(dir.) avec le titre de *L'Europe de l'an mil* en 2001 réitère la vision traditionnelle sur l'architecture mozarabe, née parmi les chrétiens de l'Andalousie musulmane, puis exportée dans les régions du nord des Asturies dont les équivalents plus sombres seraient les chapelles rurales de la Catalogne. Les auteurs traitent conjointement la Catalogne avec le Roussillon parce que tous les deux ont fait théoriquement partie à l'époque de la même entité politique qui aurait pu laisser là-bas un substrat culturel commun. Xavier Dectot ¹⁵⁶ en 2005 dans son *L'art roman en France* explique

¹⁵⁴ HASTEL, 2000, p. 41.

¹⁵⁵ CAILLET, GABORIT, CHOPIN, PALAZZO, RICHE, 2001, p. 188.

¹⁵⁶ DECTOT, 2005.

toujours les conditions nécessaires de la naissance de l'architecture spécifique appelée mozarabe dans les royaumes chrétiens du nord par l'avancement de la reconquête sur les terres musulmanes du sud fournissant les éléments islamiques pour cet art. Pour lui, à l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa cette influence mozarabe serait mêlée avec des apports carolingiens.

1. 2. 2. La critique de la miniature dite mozarabe

Les considérations sur l'art mozarabe englobent très souvent le domaine de la miniature et la critique du concept se répercute également sur les estimations concernant la décoration des manuscrits. Nous trouvons ces opinions soit intégrées dans des ouvrages consacrés entièrement au sujet, soit dans des articles traitant des questions spéciales. En tout cas, elles reflètent toujours la théorie générale de l'auteur sur l'art mozarabe. Il est parlant aussi qu'avant l'apparition de la théorie de Gomez-Moreno imposant à englober la Catalogne dans le bloc des monuments mozarabes de l'Espagne, le mot n'était pas utilisé pour les manuscrits non plus. Amédée Boinet¹⁵⁷ dans sa *Notice sur l'évangélaire de la Bibliothèque de Perpignan*, répertorié sous le numéro 1 à la Médiathèque de Perpignan, en 1906 rattache ce manuscrit du XII^e siècle à « l'école hispano-méridionale » dont le thème principal est la décoration du *Commentaire* de Béatus sur l'Apocalypse mais il n'utilise pas le terme mozarabe. Bien qu'il découvre dans les canons de concordance évangéliques en forme de fer à cheval, les éléphants et des griffons sous la base des piliers ou dans la décoration des chapiteaux, il se contente de parler de l'emprunte orientale ou arabe.

José Pijoan i Soteras,¹⁵⁸ défenseur de l'hypothèse de la renaissance wisigothique dans le royaume des Asturies au IX^e siècle, comme nous l'avons vu, traite de la miniature mozarabe aussi à l'intérieur de l'art préroman hispanique dans la série de *Summa Artis* en 1942. Il est conscient que depuis une douzaine d'années il est mal vu de qualifier toutes les miniatures de l'Espagne datant d'avant l'an mil de mozarabe, c'est pourquoi il pose la question à savoir s'il faudrait peut-être utiliser le terme *préroman*. Finalement, il conserve l'appellation mozarabe parce que, selon lui, cet art est « très espagnol », unique par rapport à toutes les « écoles » européennes des IX^e-X^e siècles, ce qui empêcherait de le faire noyer dans la désignation neutre du préroman.

La dénomination mozarabe est confuse pour lui parce que ce terme ne tient pas compte de la population locale se trouvant dans le nord avant la migration mozarabe qui pouvait aussi intégrer dans son art une influence arabe par des tissus, des ivoires et des armes d'origine islamique circulant partout dans la Péninsule. Il souligne donc l'insuffisance du terme mozarabe pour la désignation de l'art des IX^e-X^e siècles, car sa définition n'impute qu'aux mozarabes un art chrétien développé dans le califat qu'ils transportent ensuite avec eux dans le nord. De même, il objecte que le terme préroman inclurait l'art hispanique dans un mouvement artistique européen, plutôt carolingien, qui ne correspond pas aux manuscrits espagnols. Pijoan i Soteras ne renie pas la présence des entrelacs de type nordique dans les enluminures mais elles sont interprétées, selon lui, dans un « esprit hispanique » ce qui lui est transparent dans le terme mozarabe.

Dans sa théorie, toutes les influences extérieures dans l'art du nord se greffent sur un substrat plus ancien, plus hispanique qu'il identifie avec l'héritage wisigothique ou néo-wisigothique, en aboutissant ainsi à un style mixte. Quand il analyse les composantes islamiques dans la miniature mozarabe, il parle même d'un fonds ancien hispano-africain qui serait altéré durant les deux siècles de soumission à l'Islam par un goût reflétant cet apport. Dans les codex mozarabes, il découvre des notes marginales en lettres coufiques, des décorations en bordure qui sont copiées, selon lui, sur les tapis arabes. Des animaux stylisés seraient empruntés à l'art persan qui attestent la « participation

¹⁵⁷ BOINET, 1906.

¹⁵⁸ PIJOAN I SOTERAS, 1942.

de l'art islamique dans la miniature mozarabe ». ¹⁵⁹ Dans le *Beatus* de Saint-Sever la décoration labyrinthe d'un colophon avec des caractères arabes dans son cadre indique selon lui que l'influence arabe pouvait pénétrer en France par des livres, grâce au copiste mozarabe qui aurait travaillé en Gascogne. Ces motifs arabisants restent pourtant des éléments intrus qui ne peuvent pas prévaloir sur le massif gisement hispanique.

Francisco Garcia Romo ¹⁶⁰ qui veut détacher en 1962 la Catalogne de l'art mozarabe de Léon à cause de son aspect hybride mélangeant l'apport mozarabe et lombard avec l'héritage carolingien et qui veut également minimiser l'influence mozarabe à Saint-Michel de Cuxa et à d'autres églises de cette zone, atténue l'influence mozarabe dans la miniature catalane aussi. Il cite Pedro Bohigas pour qui « l'éventuel mozarabisme des manuscrits catalans n'est ni essentiel, ni reçu directement ». ¹⁶¹ L'auteur diminue davantage cet apport en affirmant que les *Beatus* d'Urgell et de Gérone ont été importés, ils ne sont pas dus aux copistes locaux.

José Fernandez Arenas ¹⁶² dans son ouvrage sur l'architecture mozarabe en 1972 applique sur la miniature sa théorie développée pour l'architecture dans laquelle l'arc outrepassé a une place particulière. Selon lui, l'arc outrepassé et l'*alfiz*, la moulure quadrangulaire qui l'entoure et qui est inséparablement lié à lui, constituent le principe structural, le symbole de l'architecture mozarabe que les architectes ont utilisé constamment. Il reconnaît la combinaison de la forme circulaire et rectangulaire, de nature tout à fait décorative dans le plan outrepassé des absides inscrites dans un rectangle et en élévation dans la structure modulaire des espaces où les unités reproduisent ce même profil composé d'un arc en fer à cheval et d'un *alfiz* qui le contourne. Cette tendance de limiter la courbe par une ligne horizontale dans sa partie haute se retrouverait pour Fernandez Arenas dans les miniatures de manuscrits où l'arc outrepassé est également omniprésent. Son usage serait l'expression du sentiment mozarabe, pour l'auteur, lié à une signification symbolique qu'il est difficile de déchiffrer aujourd'hui. ¹⁶³ Les variations de la courbe disparaissent devant la volonté de réaliser cette forme symbolique.

Dans les miniatures, le tracé en fer à cheval semble être la forme unique des arcs (*Sept Églises*, canons de concordances, *Festin de Balthazar*, *Enfer*, *Rêve de Nabuchodonosor*, *Cueilleurs de datte*) qui correspond selon lui à la structure architecturale. Dans les enluminures, à l'image de l'architecture, le fond est divisé horizontalement pour limiter la forme ondulée de l'arc comme si l'artiste voulait intentionnellement reproduire la combinaison de l'arc en fer à cheval avec l'*alfiz*. Le mouvement vertical est interrompu par un mouvement inverse qui traduit selon lui le concept de quelque chose d'isolé et de symbolique.

Jacques Fontaine ¹⁶⁴ à la recherche de la liturgie dans le deuxième volume de son *Art préroman hispanique* intitulé *L'art mozarabe* en 1977, met également en parallèle l'architecture dite mozarabe et sa représentation iconographique dans les manuscrits de l'époque. Il suppose que dans les miniatures des *Béatus* les formes vues se mélangent avec les visions du peintre et que Magius, l'archipeintre devait travailler à partir de ce qu'il a vu parce que les formes architecturales, l'autel avec le calice et les couronnes votives suspendues au-dessus dans les miniatures correspondent à la réalité. Il souligne aussi que les arts mozarabes sont des arts liturgiques et que tous les arts mineurs et l'enluminure avaient une destination liturgique. Ces miniatures, qui appartiennent à la peinture sacrée, dans son interprétation se caractérisent de l'anti-naturalisme, d'une dimension visionnaire et de la géométrisation de la figure humaine.

¹⁵⁹ PIJOAN I SOTERAS, 1942, p. 538.

¹⁶⁰ GARCIA ROMO, 1962.

¹⁶¹ GARCIA ROMO, 1962, p. 170.

¹⁶² FERNANDEZ ARENAS, 1972.

¹⁶³ FERNANDEZ ARENAS, 1972, p. 165.

¹⁶⁴ FONTAINE, 1977.

Mireille Mentré¹⁶⁵ a été souvent fustigée pour l'avant-propos de son livre intitulé *La peinture mozarabe*, édité en 1984 après sa thèse. Elle désigne par ce terme les produits artistiques réalisés dans la Péninsule, à l'exception de la Catalogne, entre 900 et 1100. Consciente que cette appellation n'est pas satisfaisante, elle la conserve pourtant par commodité et en respect à Gomez-Moreno qui a défini la première fois cet art. Faute d'une nouvelle désignation depuis et à cause de la propagation générale de l'ancienne, elle préfère utiliser ce terme déjà répandu qui permet d'éviter une longue périphrase et de conceptualiser l'art de plusieurs régions et de plusieurs variantes. M. Mentré ne cache pas que l'ambiguïté de la dénomination réside dans l'écart entre sa signification historique et artistique. Du point de vue historique, il s'agit des communautés chrétiennes vivant dans un milieu islamique, du point de vue artistique ces chrétiens ayant une entité propre produisent des œuvres spécifiques grâce justement à ces conditions. Les historiens d'art ont emprunté le terme aux historiens mais les deux domaines ne coïncident pas. Le terme mozarabe reste arbitraire parce qu'il ne sert pas, initialement, à désigner des styles. Elle sait aussi que cette appellation suggère que toute la production chrétienne de l'Espagne du Haut Moyen Age relèverait de l'art islamique, pourtant il n'en est qu'une facette et elle reste quand même tout à fait chrétienne. Malgré ces remarques critiques, M. Mentré avance l'argument de l'unité des traits stylistiques de cet art s'affirmant dans des circonstances différentes ce qui se traduit mieux, selon elle, par l'épithète mozarabe que par celle de néowisigothisme ou par celle de repoblación.

Isidro Gonzalez Bango Torviso¹⁶⁶ en 1996, dans son intervention déjà mentionnée sur l'art mozarabe (*El arte mozárabe*) au *Ier congreso nacional de cultura mozárabe* tenu à Cordoue, expose son opinion sur la miniature aussi. Nous avons vu qu'il n'accepte pas la vision de Gomez-Moreno pour qui tout l'art chrétien du nord était mozarabe et le « reflet » de l'art de Cordoue. Concernant la miniature hispanique du X^e siècle, il précise qu'il n'existe dans les illustrations des codex catalano-léonais aucune influence ni arabe, ni le reflet des relations avec des œuvres des chrétiens d'Al-Andalous. Concernant les éléments arabes, il exclut les formes plastiques et techniques propres à l'art islamique et la figuration des objets caractéristiques de la vie quotidienne, domestique de l'époque. D'ailleurs, il estime que ces objets représentés dans l'enluminure ne permettraient pas de qualifier la miniature de mozarabe. Il convoque l'opinion des spécialistes qui sont conscients que le terme mozarabe ne convient pas au contenu figuratif et artistique des enluminures parce que les islamismes y sont rares et insignifiants (O. K. Werekmeister, J. Yarza Luaces) et qui affirment que le style léonais est très différent de la peinture arabe ou proprement mozarabe (J. Williams).

De l'analyse de la *Biblia Hispalense*, le seul manuscrit conservant une illustration peinte importante parmi les livres illuminés en Al-Andalous, il déduit l'existence d'un modèle ancien quasi romain qui aurait pu influencer l'iconographie, à côté d'un autre qui serait l'œuvre d'un peintre de formation islamique. Bango Torviso attire l'attention sur le naturalisme des animaux symboliques de Luc et de Jean rappelant le naturalisme tardo-romain qui aurait été reproduit à Séville (où la *Bible* a été copiée et décorée) vers 900 par un artiste mozarabe qui conserve la tradition des *scriptoria* isidorien. La figure des prophètes, ajoutée en 988 serait due à un artiste de formation plus islamisée ce qui correspondrait à la date plus tardive de cette décoration. Le Lion et l'Aigle rappelleraient la miniature hispano-gothique perdue que les copistes sévillans auraient pris pour modèle. (Dans le VIII^e volume de la série *Historia General de Arte* consacré à l'art préroman hispanique en 2001, I. G. Bango Torviso¹⁶⁷ réitérera son opinion déjà exprimée précédemment sur la miniature hispanique du X^e siècle en 1996.

L'article de Joaquín Yarza Luaces¹⁶⁸ en 1996 publié dans les *Actas del I congreso Nacional de*

¹⁶⁵ MENTRÉ, 1984.

¹⁶⁶ BANGO TORVISO, 1996.

¹⁶⁷ BANGO TORVISO, 2001.

¹⁶⁸ YARZA LUACES, 1996.

cultura mozárabe de Cordoue choisit un titre polémique qui peut rappeler celui de Jacques Fontaines (Y a-t-il un art mozarabe ? 1977) : *Existió una miniatura mozárabe ?* Dans cette étude entièrement consacrée au domaine de la miniature, l'auteur fait état de la question et aborde son sujet du point de vue artistique. Nous voudrions nous attarder sur ses réflexions qui entrent entièrement dans notre sujet. Selon lui, originellement la miniature mozarabe est celle qui a été réalisée par les chrétiens vivant en Al-Andalus sous la domination de l'Islam, cependant depuis l'ouvrage capital de Gomez-Moreno (1919) non seulement les édifices de Léon, Castille, Cantabrie et la Rioja ont reçu cette qualification mais la catégorie a été élargie à tous les produits artistiques du X^e siècle, y compris les manuscrits et non seulement ceux qui proviennent d'Al-Andalus.

Dans l'histoire de la miniature, la théorie de Gomez-Moreno a fait école et a influencé depuis 1919 des générations qui se penchent devant son autorité et utilise le terme mozarabe dans le même sens.¹⁶⁹ Les quelques travaux qui évitent d'utiliser ce concept (Wilhem Neuss, Garcia de la Fuente) passent pratiquement inaperçus, surtout en Espagne où la position de Gomez-Moreno a été renforcée par sa publication sur l'art mozarabe dans la série d'*Ars Hispaniae* en 1951 rattachant la miniature du X^e siècle à cette conception. Les études étrangères qui auraient pu échapper à la doctrine de Gomez-Moreno, n'éliminent pourtant pas non plus le mot mozarabe, quelques fois tout simplement par commodité.¹⁷⁰

L'auteur souligne l'aspect ambigu du terme qui n'était jamais utilisé dans le sens d'un mouvement artistique ou d'un courant stylistique mais plutôt comme une appellation désignant une période concrète en un espace géographique donné, liée à une communauté déterminée. Il insiste sur le fait que dans cette acception l'art mozarabe est utilisé seulement en relation avec le groupe social qui le réalise, sans aucune connotation stylistique. Dans un autre sens dont la signification renvoie aux formes, la dénomination de l'art mozarabe fait référence à l'acculturation de cette communauté depuis la seconde moitié du IX^e siècle par la société musulmane, ce que son art teinté des arabismes doit refléter. Yarza Luaces est conscient que dans ce cas il s'agit de l'extrapolation du phénomène de l'arabisation, manifestée dans l'habillement, la langue, le comportement, au niveau hypothétique de l'art qui devait subir le même processus et refléter forcément ces « musulmanismes ».

L'art mozarabe est employé également en rapport avec le repeuplement des pays chrétiens du nord au tournant des IX^e-X^e siècles. Selon la théorie de Gomez-Moreno, les groupes mozarabes d'Al-Andalus fuyant le climat des persécutions participent à ce mouvement et seraient responsables d'un type d'art contaminé de motifs musulmans qui font partie forcément des expériences artistiques acquises pendant leur soumission aux musulmans d'Al-Andalus. Selon cette conception, non seulement le système constructif réalisé par les ecclésiastiques mais les arts mineurs et la miniature devrait fidèlement refléter les modèles et les techniques appropriés dans le midi de l'Espagne. Globalement, le signe distinctif de cet art dans n'importe laquelle de ses manifestations serait son aspect arabisé. Yarza Luaces critique cette théorie qui suppose que le groupe mozarabe provenant du sud aurait été homogène et que leur art était a priori islamisé déjà dans le sud. C'est ce qui fait penser automatiquement ensuite à son extension dans la zone du Duero où cet art serait tellement caractéristique qu'il mérite un nom propre par rapport aux autres phénomènes artistiques. Face à cette théorie, l'auteur attire l'attention sur ce que le repeuplement n'était pas dû seulement aux mozarabes du sud mais également aux chrétiens du nord sans tenir compte des autochtones, ce qui n'empêche pas pourtant que par cette démarche d'extension, tout l'art du X^e siècle dans le territoire du Léon, de la Galice, de la Castille, de La Rioja, de la Cantabrie, de l'Aragon

¹⁶⁹ L'auteur rappelle les travaux de Jesús Domínguez Bordana, de Marquès de Lozoya, de Manuela Churruca, Qsín Palacios.

¹⁷⁰ Joaquín Yarza Luaces fait référence aux auteurs étrangers qui conservent la catégorie mozarabe : Jacques Guilmain, John Williams, Peter Klein, Otto Karl Werckmeister, André Grabar, Otto Karl Nordström, Jacques Fontaine, Mireille Mentré.

et de la Catalogne soit englobé dans la catégorie de mozarabe.

Yarza Luaces veut vérifier à l'aide des codex illustrés la pertinence de cette théorie, il examine donc d'abord la miniature mozarabe du sud, puis celle du nord. Quant à la miniature mozarabe d'Al-Andalus, il note que seulement la *Biblia Hispalense* de l'évêque Servando (*Codex Toletanus*) et *De virginitate perpetua Sanctae Mariae* de San Ildefonso proviennent de là-bas. La première, datée pour sa première étape de réalisation vers 900 et la seconde en 988, permet de connaître la miniature dans le midi à l'époque du repeuplement du nord et aux temps plus avancés du califat. Malheureusement, il n'y a pas de miniature califale qui rendrait possible la comparaison avec les manuscrits mozarabes. Cependant, dans les enluminures parmi les éléments décoratifs des chapiteaux l'auteur reconnaît le type califal du palais de Medinat al-Zahra, le réalisme des bustes du Lion et de l'Aigle lui rappellent les coffrets d'ivoire d'Al-Andalus.¹⁷¹ En somme, les enluminures de la *Bible Hispalense* sont profondément différentes de celles des royaumes du nord, selon lui, et plus proches de l'iconographie d'Al-Andalus et de la tradition des premiers siècles chrétiens (animaux des initiales, symboles des évangélistes).

Le codex de *De virginitate perpetua Sanctae Mariae* de Saint Ildefonso, un exemplaire luxueux daté de l'année 1067 (date inscrite sur l'un de ses colophons), présente comme thème central l'Annonciation, sujet développé également dans un livre du saint. La décomposition du visage de l'archange Gabriel, vu de profil et en face, fait penser Yarza Luaces aux codex du nord de l'Albeldense et d'Emilianense et fait supposer à ces dates avancées un courant conservateur mozarabe qui prend pour modèle les codex du nord. En revanche, le grand arc sous lequel la Vierge est placé serait plus proche de l'art islamique, il évoque par sa décoration la mosquée de Cordoue.

Yarza Luaces étudie encore le *Codex Misceláneo*, réalisé par les mozarabes de Cordoue un peu après le milieu du IX^e siècle, puis translaté à Léon probablement avant la fin de ce siècle, qui malgré ses illustrations modestes devait exercer une influence, selon lui, sur l'art du royaume de Léon. (Ce manuscrit conserve par exemple le portrait de Saint Isidore de Séville.) Analysant ses composantes stylistiques, l'auteur insiste, d'un côté, sur un fond provenant de l'époque wisigothique ou mérovingienne, de l'autre, sur la similitude avec la miniature contemporaine de Léon.

Ces exemplaires attestent à ces yeux que les communautés chrétiennes de Cordoue disposaient des ressources et des copistes pour élaborer ces codex qui étaient importants pour eux, même après la crise des affrontements, comme la luxueuse *Bible Hispalense* le démontre au X^e siècle. Parmi les sources de la miniature mozarabe, il souligne l'importance de la tradition chrétienne antérieure à la conquête musulmane (wisigothique) qui se distingue par le réalisme et qui montre des ressemblances avec les ivoires musulmans tardifs mais qui manque complètement dans la tradition artistique du royaume de Léon. L'apport islamique devait se manifester plutôt dans des motifs ornementaux qui ont complété la figuration. Il trouve que les similitudes entre le sud et le nord priment sur les différences qui les séparent, et il suppose qu'à partir du XI^e siècle les illustrations somptueuses des scriptoria dans les royaumes chrétiens du nord influencent les mozarabes du sud et pas inversement.¹⁷²

Concernant la miniature des royaumes chrétiens du nord, il stipule que ce terme peut être accepté à condition de considérer que les moines mozarabes venant d'Al-Andalous (entre la fin du IX^e et la première moitié du X^e siècle) soient responsables de la rénovation des *scriptoria* du nord. Dans ce cas, il parle d'un sous-style (*subestyló*) mozarabe étant donné que les auteurs et les procédés

¹⁷¹ Ceux-ci (zooanthropomorphes de racine copte ou orientale) sont différents, d'un côté, des figures du nord, de l'autre, de la représentation des tétramorphes à l'époque wisigothique à San Pedro de la Nave. La couleur douce de la *Biblia Hispalense* contraste aussi avec l'intensité chromatique des manuscrits du nord. Les figures de prophètes Micheas, Nahum, Zacarias appartenant à la deuxième phase, s'éloignent cependant de la réalité par leur figure plate, semblables aux vestiges du palais de Madinat al-Zahra. A l'encontre de toute représentation humaine imberbe dans le nord, ces prophètes sont barbus.

¹⁷² YARZA LUACES, 1996, p. 65.

devaient être forcément les mêmes. La miniature peut s'appeler mozarabe également si dans son contenu artistique il y a une composante musulmane, transmise par des moyens différents, pas forcément par les mozarabes.

Yarza Luaces trouve surprenant le contraste entre la richesse des manuscrits dans le nord et la modestie des centres monastiques qui les produisent. Dans la première phase de la production artistique de cette zone, qu'il situe à la fin du IX^e siècle, jusqu'à l'entrée sur scène de Magio de San Miquel de Escalada et Florencio de Valeránica à Burgos vers 940, il note un goût anti-naturaliste qui rappelle la miniature perdue de l'époque asturienne et probablement hispano-wisigothique bien que les similitudes se manifestent également avec les manuscrits mérovingiens probablement à cause d'un passé commun wisigothique. L'œuvre significative de cette période, la *Biblia de Juan et Vimara* (920) possède des motifs similaires (canons évangéliques, signes des tétramorphes, oiseau) avec la *Biblia Hispalense* mais les écarts sont importants selon lui : chez Juan et Vimara nous sommes dans la tradition hispanique.¹⁷³

A la seconde étape, plus connue un changement important se fait au moment de l'apparition de Magio et Florencio qui consiste à incorporer un grand nombre d'islamismes propre à l'art d'Al-Andalous dans la miniature.¹⁷⁴ Le nombre le plus élevé de ces islamismes vers 950-990 s'explique, selon l'auteur, par la splendeur du califat de Cordoue et indique à ces dates, loin de la période du repeuplement, que c'étaient moins les mozarabes qui auraient apporté ce langage que des échanges avec l'art de Cordoue. Au corpus de ses islamismes appartient le motif de la Femme ou la Grande Prostituée qui chevauche dans les Beatus une bête de couleur vermeille, image proche de la composition de la boîte d'ivoire d'Al-Mughira (968). Selon l'auteur, une image semblable aurait été probablement véhiculée par les tissus, plus abordables. La représentation visionnaire de l'Enfer prouverait que la doctrine de l'Islam pénètre dans la miniature (*Beatus : Descente aux Enfers*) sans entrer en contradiction avec les dogmes chrétiens. La connaissance du monde musulman se manifesterait aussi dans la volonté d'entourer un mauvais personnage de signes négatifs liés aux éléments islamiques.

L'auteur souligne que ces éléments ne constituent qu'une facette de l'iconographie parmi les autres composants comme l'art carolingien (qui a reçu à son tour la tradition insulaire), l'héritage tardo-antique et wisigothique, celui de l'Afrique du nord et même de l'empire ottonien dans l'art du manuscrit du X^e siècle. Parmi tous les trois principaux seraient l'influence antique, celle du carolingien et celle du musulman. Cet art est donc multiracial, c'est pourquoi le choix d'une appellation au détriment des autres n'est pas satisfaisant. La dénomination mozarabe est en tout cas impropre parce que les islamismes ne proviennent pas de l'arrivée des mozarabes au X^e siècle, époque très postérieure au repeuplement, c'est à dire par un transfert direct mais ils sont le fruit d'un contact plus général avec le califat de Cordoue.

Selon Yarza Luaces, on pourrait remplacer le terme mozarabe par l'expression de la « miniature du X^e siècle » ou « du Haut Moyen Age » mais dans ce cas, il faudrait sacrifier la vision romantique et patriotique des minorités mozarabes fuyant les envahisseurs musulmans et vaincre l'inertie qui aide à maintenir la désignation déjà bien rodée. D'ailleurs, pour les peu de livres enluminés d'Al-Andalus le terme mozarabe ne s'applique pas dans un sens purement stylistique, il n'est justifié que par le fait que cet art a été fait par et pour les communautés mozarabes. Néanmoins, il est automatiquement chargé de la connotation d'un art arabisé qui ne correspond pas

¹⁷³ Les silhouettes déterminent les personnages, les superficies plates évoquent les émaux champlevés wisigothiques ou barbares, la représentation thériomorphe des évangélistes suit la tradition hispanique, le répertoire ornemental remontent aux miniatures wisigothiques. (Il est utilisé à l'époque asturienne aussi.) L'auteur pense que les différences stylistiques entre les régions pendant la période du repeuplement de la vallée de Duero étaient plus grandes que les ressemblances.

¹⁷⁴ Il rattache à cette période la seconde famille du codex *Beatus*, le *Bible de Léon*, le codex d'Albelda et de San Millan de la Cogolla.

à l'art de cette période.

1. 3. Le courant de la filiation wisigothique dans l'historiographie

En dépit de la faible publication, l'analyse archéologique avertie de Sylvain Stym-Popper dans les années 1950 a commencé à miner le courant très enraciné rattachant l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa au mozarabisme et ainsi elle a ouvert la voie à d'autres attributions, entre autres à celle qui rattache ce monument avec plusieurs autres à la tradition wisigothique. Cette théorie se fonde sur les faits historiques de l'intégration du territoire nord-occidental du pourtour méditerranéen au royaume wisigothique qui devait laisser son influence dans le patrimoine architectural de cette zone. Ces remarques parsemées à la marge des réflexions, dont le sujet principal est en général différent, ne sont pas comparables à la doctrine argumentée et bien répandue de la filiation mozarabe et dans la plupart des cas elles ne sont pas justifiées. Très souvent, la filiation wisigothique n'est pas la réponse exclusive à la recherche des origines de l'architecture du Haut Moyen Age dans la région mais elle se conjugue avec l'hypothèse d'autres influences.

Il est intéressant de constater que l'attribution mozarabe n'était pas exclusive même pendant la longue période qui a qualifié de mozarabe les monuments du Haut Moyen Age dans la région catalano-languedocienne. Raymond Rey¹⁷⁵ en 1945 dans *L'art roman et ses origines* parle de l'influence de Cordoue dans des monuments de tradition wisigothique comme à Cuxa (à côté de San Juan de Baños, San Miquel de Escalada, San Cebrian de Mazote). Son attribution n'empêche pas que le plan de l'abbatiale Saint-Michel, consacrée en 974, lui semble emprunter à un modèle carolingien, tandis que les arcs outrepassés manifesteraient un esprit mozarabe. Nous avons vu que Pierre Ponsich¹⁷⁶ au moment de la découverte des deux églises de Saint-Michel de Sournia (Fenouillèdes) en 1948, a identifié l'ancienne nef avec l'architecture wisigothique à cause de ses arcs aux piédroits avancés, désigné à cette époque-là par le terme de « l'arc à gouttière », alors que les arcs outrepassés de la nef plus récente accolée à celle-là appartiendrait pour lui à l'architecture mozarabe plus tardive.

Dans un article de synthèse, Juan Ainaud¹⁷⁷ a fait une tentative de classification en 1948 dans les *Anales y boletín de los Museos de arte de Barcelona* concernant l'architecture du Haut Moyen Age de la Catalogne, du Roussillon et de l'ancienne Septimanie. Sa première catégorie comprend les édifices de tradition wisigothique locale à côté de ceux « d'inspiration réellement mozarabe » et d'un groupe « proprement califal ». Dans la série d'édifices d'ascendance wisigothique, par ailleurs le plus vaste, il énumère plusieurs sites même inédits en ce temps-là.¹⁷⁸ Certains, se trouvaient inscrits jusqu'alors dans la filiation mozarabe chez les défenseurs de cette théorie. J. Ainaud décrit ce groupe par le caractère très sommaire de la maçonnerie composée quelques fois de moellons et de l'argile, par le travail grossier et surtout par le tracé outrepassé des arcs et de la voûte, « de type plutôt wisigothique que mozarabe »¹⁷⁹ selon la typologie de Gomez-Moreno, à laquelle l'auteur fait référence pour soutenir sa classification.

Il trouve contradictoire l'application de la dénomination mozarabe aux églises de cette zone parce que selon la définition du terme, un mozarabe doit vivre en territoire musulman et dans ce cas il s'agit des églises élevées sur un territoire chrétien. Le groupe « d'inspiration réellement

¹⁷⁵ REY, 1945.

¹⁷⁶ Voir les publications de PONSICH, 1948, PONSICH, 1950.

¹⁷⁷ AINAUD, 1948.

¹⁷⁸ Ainaud met dans la catégorie de tradition wisigothique locale les églises de Brunet, Sournia, Sant Jaume à Castelbell i Vilar, Rellinars, Canapost, Palol de Bauloria à Vilafant, San Mori, Saint-Martin de Fenollar.

¹⁷⁹ AINAUD, 1948, p. 315.

mozarabe » comprend des monuments au style importé à la culture chrétienne de Cordoue (pas musulmane !) dont l'influence serait directe selon l'auteur, sans intermédiaire du centre léonais, car le manque de sculpture en Catalogne sépare cette architecture de celle de Léon. Saint-Michel de Cuxa trouve sa place dans ce groupe ainsi que la nef tardive ajoutée de Saint-Michel de Sournia. La série dite de caractère « proprement califal » ne comprend que quelques chapiteaux dérivés de l'art musulman (Sant Mateu de Bages, Vich, Sant Feliu de Codines).

Concernant le Roussillon, Marcel Durliat¹⁸⁰ dans la revue locale *Refllet du Roussillon* en 1959 ne peut pas trancher entre la tradition wisigothique et le reflet de la culture brillante de la Cordoue à l'époque des califes omeyyades. Dans les deux cas, il insiste sur l'idéal esthétique et les procédés de construction provenant, selon lui, du monde ibérique au X^e siècle en Roussillon.

Publiée d'abord en 1949, puis en 1963, l'étude de José Camon Aznar,¹⁸¹ intitulée *Arquitectura española del siglo X. Mozarabe y de la repoblación* a été présentée au chapitre précédent d'une façon détaillée à cause de son aspect critique vis à vis de la théorie mozarabe. Cet auteur, qui a voulu réserver le terme mozarabe aux territoires du midi et introduire l'appellation de l'architecture du « repeuplement » pour la partie nord du pays, a accentué justement la tradition wisigothique et asturienne dans les régions chrétiennes du nord qu'on peut aborder, selon lui, sans envisager une connexion de dépendance avec l'art arabe. Nous voudrions seulement rappeler ici ses pensées sur l'art de la Catalogne qu'il a intégré dans le contexte élargi de la Péninsule.

Malgré les liens avec le califat de Cordoue, en Catalogne l'influence prépondérante pour lui est carolingienne depuis le IX^e siècle. Les motifs islamiques se limitent à la décoration, aux chapiteaux et l'esthétique de l'art serait indéniablement occidentale au X^e siècle. Les arcs outrepassés qui ont fait rattacher les monuments à l'art mozarabe sont considérés par lui comme des éléments traditionnels de caractère hispanique. Il met en parallèle chronologiquement (IX^e-première moitié du X^e siècle) l'architecture catalane avec l'architecture asturienne, et à l'encontre de la filiation mozarabe, il affirme leur claire tradition wisigothique.¹⁸² Les petites chapelles de structure modeste lui sont très importantes parce qu'elles témoignent le maintien d'une tradition ancienne. Ces remarques de Camon Aznar nous paraissent d'autant plus importantes qu'elles ne se bornent pas à la Catalogne espagnole mais dans sa conception elles comprennent également le versant français des Pyrénées.

En raison du repeuplement attribué à des *hispani* de l'Espagne venus à l'appel des rois carolingiens au IX^e siècle, il désigne la première phase de cette architecture en tant qu'hispanique, y compris le Roussillon et le Bas-Languedoc. Puis, la deuxième phase, dans la seconde moitié du X^e siècle, dans laquelle il y a déjà des faibles transpositions califales se limitant à l'interprétation des chapiteaux, reçoit chez lui la dénomination comtale. Camon Aznar stipule que dans ce groupe tout est chrétien, en inspiration et en technique. L'édifice dominant de cette période est l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa mais la crypte de la cathédrale de Vich, les églises de Ripoll (de 977) et de Pedret (deuxième moitié du X^e) se trouvent ici, tandis que les petites chapelles rurales sont placées dans l'étape précédente hispanique.

L'article commun de Marcel Durliat et de l'abbé Joseph Giry¹⁸³ en 1971, intitulé *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault*, rend compte à ce moment-là de la découverte d'une cinquantaine de petits édifices avec des caractéristiques communes, en général à nef unique et cœur quadrangulaire. Pour résoudre le problème de la datation de ces monuments, les auteurs font appel à la forme de leur arcs triomphal et affirment que si ce tracé est outrepassé et l'arc est appareillé on pourrait associer le bâtiment à l'époque wisigothique qui a introduit ce

¹⁸⁰ DURLIAT, 1959, p. 25.

¹⁸¹ CAMON AZNAR, 1963.

¹⁸² CAMON AZNAR, 1963, p. 218.

¹⁸³ DURLIAT, GIRY, 1971.

tracé avec une grande prédilection. Cependant, l'époque carolingienne substitue l'arc semi-circulaire à l'arc outrepassé dans le même type d'église ce qui permettrait de dater d'une période plus tardive les monuments à l'arc triomphal semi-circulaire. Pour les deux auteurs, la courbe outrepassée devient un vrai élément de datation pour pouvoir trancher entre la période wisigothique et carolingienne¹⁸⁴ qui forme l'héritage de ce patrimoine architectural secondaire. Pour Durliat et Giry, à cette date, il ne s'agit pas des édifices marqués par la tradition de ces époques mais des monuments qui datent de ces périodes.¹⁸⁵ Le livre de l'abbé Joseph Giry¹⁸⁶ intitulé *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 continue le même principe donnant de pareilles datations précoces.

Noël Bailbé¹⁸⁷ en 1971 dans son étude sur *Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon* considère l'influence de l'architecture wisigothique prédominante sur la plupart des églises rurales et sur l'abbatiale de Cuxa. Plus faible, l'influence romano-byzantine serait exprimée, selon lui, dans les larges baies et les portes à linteau de Saint-André de Sorède ; l'influence de l'architecture musulmane serait quand même attestée par les arcs nettement outrepassés de Cuxa, de Jonqueroles et de la nef ajoutée de Saint-Michel de Sournia. L'auteur analyse les principaux éléments des églises préromanes (voûte, arcs, porte, chevet, baie, matériau) et donne une classification selon le type du chevet (plat, semi-circulaire, trois absides). Sa chronologie fortement contestable évolue en fonction du tracé de l'arc : le plus primitif serait pour lui l'arc de tracé surhaussé (Fenollar) et l'arc elliptique (Sournia I) ; plus tardive serait l'arc légèrement surbaissé (Montoriol, Rionugers) ; les dernières formes de l'architecture préromane se manifesteraient par les arcs outrepassés proprement dit (Saint-Ferreol de la Pave, Cuxa : mêlés avec des arcs en retraits, Jonqueroles, Sainte-Félicité de Sournia). Bien que les phases d'évolution de ce schéma surprenant ne soient pas bien définies, elles traduisent le développement à partir de l'arc semi-circulaire ou outrepassé sur des piédroits avancés vers l'arc d'une courbure plus fermée et surtout retombant à l'aplomb sur les supports.

P. Ponsich qui a abjuré son ancienne conviction sur la filiation mozarabe de Saint-Michel de Cuxa la première fois en 1971 dans son article intitulé *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification*, comme nous en avons déjà parlé, a échangé cette conception, fortement ancrée dans les travaux de F. Hernandez, G. Gaillard et J. Puig i Cadafalch, contre la survivance d'un héritage byzantino-wisigothique qui lui semblait parfaitement logique dans une région de la Gothie-Septimanie repeuplée depuis le IX^e siècle par les *aprisionnaires Hispani*.¹⁸⁸ Il est plus simple de signaler ici ses opinions développées postérieurement et de ne pas en revenir séparément chaque fois, car ses publications attestent, surtout dans les années 1970, qu'il a assidûment cherché la tradition dans laquelle les monuments préromans du Roussillon pourraient s'inscrire.

Deux ans plus tard, en 1973, dans « *Évolution de l'architecture romane roussillonnaise des origines au XIII^e siècle* », il parle d'une parenté entre l'abbatiale Cuxa et les autres monuments semblables du Languedoc et de la Catalogne, sur l'ancien territoire de la Septimanie et de la *Marche d'Espagne*, soutenue par la caractéristique commune de l'arc outrepassé retombant sur des

¹⁸⁴ DURLIAT, GIRY, 1971, p. 223.

¹⁸⁵ La manière de bâtir l'arc outrepassé leur rend possible de nuancer davantage leur chronologie : dans le cas de la construction en tas de charge et en moellons allongés (Saint-Bauléry de Cébasan) la comparaison s'impose avec l'abbatiale de Cuxa. Avec le temps, de nouvelles modifications apparaissent dans la forme plus fermée de la courbe et dans la diminution de la hauteur des piédroits. Leur vision, cherchant l'évolution, fait situer l'arc en retrait sur ses montants (en champignon) de Saint-Julien de Viéussan, en parallèle avec ceux de l'église primitive de Saint-Michel de Sournia, antérieurement à l'arc outrepassé.

¹⁸⁶ GIRY, 1983.

¹⁸⁷ BAILBE, 1971.

¹⁸⁸ PONSICH, 1971, p. 26.

piédroits avancés. Il écarte cette fois aussi l'influence mozarabe et réitère qu'il s'agirait plutôt de « la survivance d'éléments d'origine orientale certaine, précédemment véhiculés par Byzance et les Wisigoths, mêlés à des techniques rudimentaires, probablement indigènes ». ¹⁸⁹ La prise de conscience de ce facteur autochtone dans l'exécution des arcs est la nouveauté dans les considérations de Ponsich à ce moment-là.

Sa publication en 1976, intitulée « *Les débuts du christianisme et le Haut Moyen Age en Roussillon* », note toujours une ascendance byzantino-wisigothique à Saint-Michel de Cuxa et à d'autres églises de la région et soutient le caractère hispanique et les réminiscences wisigothiques des édifices au IX^e-X^e siècles par les traditions subsistant localement et par le nouvel apport des *Hispani* à cette époque-là. ¹⁹⁰ Cette remarque prouve que Ponsich continue à prendre en considération la portée d'un coefficient local dans la formation d'une tradition qui influencera l'architecture pendant ces siècles.

Finalement, en 1992 son article sur « *La société et l'art en Roussillon à l'époque carolingienne* » rectifie de nouveau l'opinion sur l'influence mozarabe supposée à Cuxa à cause de ses arcs outrepassés et reconnaît que la forme en fer à cheval des arcs n'est pas un critère suffisant pour justifier l'hypothèse mozarabe. Comme il a déjà fait en 1971, il précise que c'est la position des supports en retrait qui différencie les arcs islamiques par rapport aux arcs de tradition wisigothique avec des piédroits avancés, l'église de Sant Feliu de Boada lui en fournit un bon exemple avec ses deux arcs différents. Ponsich clarifie dans cet article que ce retrait sur le montant caractérise également l'arc en plein cintre (en champignon), bien présent dans la région. Il signale son origine dans l'architecture sassanide du III^e siècle que les édifices de l'époque de Justinien en Byzance, Ravenne et Rome auraient transmis à l'Europe en sorte que cette forme arrive jusqu'à l'Espagne wisigothique. Les édifices de la Septimanie et de la *Marca Hispanica* possédant ce type d'arc attesteraient la résurgence de cette forme après la reconquête chrétienne. ¹⁹¹

Robert Saint-Jean ¹⁹² en 1975 dans le *Languedoc Roman* traitant de l'époque préromane, entre le VI^e et le X^e siècle, considère que la domination wisigothique a dû apporter des changements importants dans l'organisation ecclésiastique du Bas-Languedoc qui a été englobé dans la Septimanie et rattaché ainsi au monde ibérique après 507. L'auteur situe à cette époque, marquée majoritairement par l'apparition d'une architecture rustique de petits oratoires ruraux, la basilique du Montferrand qui atteste l'adoption de formules wisigothiques avec ses trois nefs terminées par une abside outrepassée, caractéristiques, selon lui, à la même époque de la Péninsule. L'arc triomphal appareillé, de tracé outrepassé, à Saint-Georges de Lunas et à Saint-Martin-des-Puits lui confirme cette similitude avec l'Espagne wisigothique. Selon sa position, ces édifices qui ont été souvent qualifiés à tort mozarabe appartiendraient à la tradition wisigothique commune en Espagne et au Languedoc. ¹⁹³ Leur datation pose pourtant problème parce que le même type de plan (nef unique, chevet quadrangulaire) a la vie dure, il persiste depuis l'époque wisigothique jusqu'à l'art roman, seulement l'arc semi-circulaire a substitué l'arc outrepassé à l'époque carolingienne. Le visage architectural de cette région atteste donc d'un conservatisme surprenant.

Jacques Fontaine, disciple fidèle de la théorie de Gomez-Moreno, dans le deuxième volume de *L'art préroman hispanique* intitulé *L'art mozarabe* en cherchant à identifier des traditions nourrissant les églises de la Catalogne et la Septimanie, distingue le courant romain, mozarabe et carolingien, comme nous l'avons déjà présenté. Ici, nous ne voulons que rappeler qu'il a bien noté

¹⁸⁹ PONSICH, 1973, p. 33.

¹⁹⁰ PONSICH, 1976, p. 11-12.

¹⁹¹ PONSICH, 1992, p. 28-29.

¹⁹² SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975.

¹⁹³ SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975, p. 16.

les traditions wisigothiques aussi qui fusionneraient avec l'influence mozarabe dans ces zones.¹⁹⁴ Il est intéressant de souligner son observation concernant la décoration de l'abbaye de Sant Pere de Roda où il remarque une tradition ininterrompue depuis les motifs romains à travers les thèmes ornementaux wisigothiques jusqu'à l'art mozarabe en Catalogne. Dans sa définition, l'art wisigothique et mozarabe est un art de synthèse dont il tente de réunir les multiples ressources qui alimentent la production artistique.

J. Fontaine distingue le préroman pyrénéen par rapport au territoire de Léon, Castille, Navarre à cause des conditions historiques différentes dans ces territoires entre le VIII^e et le XI^e siècle. Il considère qu'en Catalogne la « mozarabie a à peine eu lieu »¹⁹⁵ à cause de l'éloignement de l'Andalousie califale et en raison de la faible et courte durée de l'occupation musulmane. Cependant, cette région très anciennement romanisée et christianisée, se distingue selon lui par la stabilité remarquable de ses substrats historiques vis à vis des autres régions, dans ses structures sociales, juridique, ecclésiastiques elle a connu une continuité « post-wisigothique ».¹⁹⁶ Les petites églises sur les deux versants des Pyrénées remonteraient, selon lui, au schéma wisigothique et attesteraient la permanence des traditions wisigothiques ce qui rend très difficile d'y discerner l'apport mozarabe. En plus, il met en garde contre l'application du critère d'outrepassement de Gomez-Moreno dans cette zone parce qu'il ne fonctionne pas comme ailleurs.

Marcel Durliat¹⁹⁷ dans *Des barbares à l'an mil* en 1985 en pesant la place du préroman dans la future Catalogne, assigne un chemin à part à ce territoire qui se développe en marge de la Péninsule. Son patrimoine composé majoritairement de petites églises est daté par lui des IX^e-X^e siècles sans exclure que certaines puissent remonter à l'époque wisigothique. La forme de l'arc constitue un élément important, pour lui aussi, afin de formuler une hypothèse sur la filiation d'un monument : l'arc semi-circulaire « prolongé par une partie droite » (arc en champignon) présent dans la région depuis la basse Antiquité serait lié à son héritage, en revanche, les arcs outrepassés de Cuxa, en opposition avec la théorie mozarabe, prouvent pour lui le maintien locale d'une tradition wisigothique.

André Bonnery en 1989, en s'intéressant aux églises abbatiales de l'époque carolingienne en Languedoc-Roussillon, note les arcs outrepassés de Saint-Michel de Cuxa, construits en tas de charge sans intermédiaire d'impostes, dont il renie l'origine mozarabe et place ce monument « dans une tradition architecturale bien attestée dans la région septimano-catalane remontant toutefois jusqu'à l'époque romaine à travers les temps wisigothiques ».¹⁹⁸ Son plan, en revanche, obéit selon lui, même si pas entièrement, au type carolingien développé dans la région (nef unique charpentée, transept débordant, triple absides) bien qu'il reconnaisse que ses sources nourrissantes sont ailleurs.

Paul Freedmann¹⁹⁹ en 1992 dans son article intitulé *L'influence wisigothique sur l'église catalane* cherche à identifier les facteurs dans la construction d'une identité propre à la « pré-Catalogne » (Abadal) aux IX^e-XI^e siècles. Pour lui, l'héritage wisigothique et la domination franque constituent les deux influences prépondérantes qui peuvent jouer un rôle important dans les origines de cette identité. Il trouve la preuve de la survivance des traditions wisigothiques dans le domaine judiciaire où les tribunaux publics, le code wisigothique, le *Liber Iudicum* sont maintenus pendant cette époque-là. Plus spécifiquement wisigothique selon lui, la loi attribuant aux cathédrales un tiers des revenus ecclésiastiques qui fut étendu après 800 aux revenus des comtés (revenu du péage, de la frappe de monnaies) dans les anciennes provinces wisigothiques de la

¹⁹⁴ FONTAINE, 1977, p. 301.

¹⁹⁵ FONTAINE, 1977, p. 260.

¹⁹⁶ FONTAINE, 1977, p. 261.

¹⁹⁷ DURLIAT, 1985, 1, p. 338.

¹⁹⁸ BONNERY, 1989, 1, p. 48.

¹⁹⁹ FREEDMANN, 1992.

Catalogne et de la Septimanie. Les liens étroits entre le pouvoir politique et ecclésiastique représenteraient une survivance à la fois wisigothique et carolingienne qui se manifesteraient à travers l'occupation de deux fonctions parallèlement par la même personne, à travers les droits de l'évêque (levée des impôts, la fonction du juge), à la maintenance de l'ordre public. Au sujet de l'hérésie adoptianiste, Freedmann souligne que ses centres étaient sur les terres qui sont marquées par un passé wisigothique ininterrompue (Seu d'Urgell, Saint-Sernin de Tabernoles). Bien qu'il considère que l'adoptianisme n'était pas la résurgence des anciennes convictions ariennes, il admet que cette déviation peut être alimentée par le passé wisigothique dont le diocèse de la Seu d'Urgell, à peine affecté par la domination islamique, aurait conservé la tradition.

A l'héritage carolingien cependant correspondrait l'institution de la Trêve de Dieu, la pratique de l'exemption donnée aux monastères, la réorganisation ecclésiastique de la région, l'établissement de la liturgie romaine, liée à la juridiction de Narbonne et à la réforme de Benoît d'Aniane après la controverse adoptianiste. Par la préservation de certaines institutions gothiques, mieux que n'importe où ailleurs (en particuliers du système juridique, de la loi wisigothique, du respect de l'autorité publique), cette région présente un visage distinct par rapport aux modèles wisigothiques de l'Espagne et également aux formules carolingiennes du midi de la France. L'article de Freedmann, à l'encontre des simples mentions générales exprimées ailleurs, rend plus concrète les domaines de la préservation de l'héritage wisigothique en Catalogne.

Michel Zimmermann²⁰⁰ en 2005 dans son article intitulé *La consécration des églises en Cerdagne aux X^e-XI^e siècles* se focalise sur un comté de la Catalogne et met en exergue l'attachement de ce territoire à la tradition wisigothique. Province sans aucune implantation romaine, aucune évêché ou abbaye, la Cerdagne jouit d'une situation particulière pendant le Haut Moyen Age. Ce territoire se distingue par des actes de consécrations particulièrement nombreux attestant la construction ou la reconstruction des églises que l'auteur intègre dans le double mouvement de la colonisation et la reconquête chrétienne sur ces terres.

A propos de la dotation foncière et liturgiques de ces églises qui remonte à une coutume wisigothique, il note que les églises pyrénéennes sont plus abondamment équipées de livres que leurs contemporaines dans d'autres régions : « La raison peut être la fidélité à une tradition wisigothique qui fait de la région d'Urgell un véritable conservatoire du wisigothisme... Nous remarquons la présence tardive d'ouvrage de liturgie gothique à une date où celle-ci est depuis plusieurs décennies est éradiquée du reste de la Catalogne au profit de la liturgie romano-franque ». ²⁰¹ La persistance de la vieille tradition s'expliquerait, pour lui, par le fait que la région était peu touchée par la conquête musulmane, ainsi qu'au niveau local, par des lignées de prêtres, possédant une bibliothèque personnelle ou familiale, qui auraient été conservée dans une même église. L'espace sacré (*sagrera*), élargissant à trente pas autour de l'église dans le diocèse d'Urgell, comprenant des entrepôts, des habitations attestent pour Zimmermann « d'une tradition ancienne remontant à la législation wisigothique des conciles de Tolède » ²⁰² dont les plus anciennes mentions sont antérieures à l'an mil dans ce diocèse.

1. 3. 1. Substrat indigène ? La prise de conscience des traditions locales

Parmi les opinions présentées, plaidant pour un héritage wisigothique et contre la filiation mozarabe dans les contrées nord de la Péninsule et en Catalogne avant le repeuplement, nous avons vu que les différents auteurs argumentent systématiquement pour la prise en considération de

²⁰⁰ ZIMMERMANN, 2005.

²⁰¹ ZIMMERMANN, 2005, p. 78.

²⁰² ZIMMERMANN, 2005, p. 83.

l'existence d'un facteur indigène, d'une tradition locale, même si cette composante est coexistante avec d'autres substrats du passé.

Pour le territoire du Roussillon au IX^e-X^e siècle, P. Ponsich a reconnu ce coefficient autochtone dans les techniques rudimentaires mêlées à une influence orientale, transmise par Byzance et les Wisigoths (1973²⁰³) et à des réminiscences subsistant localement d'un passé wisigothique (1976²⁰⁴). J. Fontaine, contre l'alternative simplifiée entre l'influence mozarabe et carolingienne dans la Catalogne préromane, a fait appel au témoignage des monuments qui attestent pour lui la permanence dans les techniques à cause d'un mode de vie rurale inchangé. Il a parlé de la solidité des substrats antiques et wisigothiques et d'une continuité « post-wisigothique » (1977²⁰⁵) qui formerait la tradition locale de cette région. I. G. Bango Torviso, qui applique la dénomination du « repeuplement » au lieu du mozarabe, non seulement pour les pays chrétiens de l'Espagne du nord mais pour la Catalogne également, affirme le maintien des traditions préislamiques en cette zone à travers la réutilisation des vieilles églises abandonnées et la restauration des anciennes abîmées pendant les passages musulmans, de la même manière que dans la vallée de Duero. La persistance d'une ancienne tradition locale dans les techniques constructives serait à l'origine des formes conservatrices et des procédés rudimentaires des édifices en Catalogne (1985 ; 2001²⁰⁶). À propos des arcs outrepassés de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa, X. Barral i Altet a accentué dans plusieurs publications la portée d'une tradition tardo-antique et locale (2009²⁰⁷).

Nous avons quelques autres repères qui ne s'inscrivent ni dans la filiation wisigothique, ni dans l'attribution mozarabe mais qui mettent en relief la continuité de l'héritage du passé et la survivance des gisements culturels et artistiques plus anciens. X. Sitjes i Molins, qui a étudié en 1977 les églises préromanes des comtés du Bages, du Bergueda et du Cardener entre le début de la reconquête et l'apparition de l'art roman (VIII^e-XI^e siècles), allègue au sujet du repeuplement, pareillement à Bango Torviso, que ce mouvement ne s'est pas effectué sur une terre désertée mais qu'il s'est superposé à la population autochtone bien que diminuée et désorganisée à cause des raids sarrasins. La toponymie antérieure à la reconquête et les procédés constructifs précédant l'invasion islamique conservent le témoignage des traditions préislamiques dans des édifices non reconstruits, subsistant aux endroits dépeuplés. Sitjes i Molins ne renie pas la participation des mozarabes dans le repeuplement à beaucoup d'endroits de la *Marca Hispanica* mais dans le territoire de trois comtés, qui font l'objet de son étude, l'arrivée des mozarabes ne s'est pas manifestée clairement, selon lui. L'auteur est au courant de la critique que la théorie du mozarabisme a reçu à cette époque-là et il connaît la tendance qui accentue la tradition parmi les composantes de l'architecture préromane, cependant, il entend par cette strate non l'héritage wisigothique mais des réminiscences autochtones hispaniques.²⁰⁸

X. Barral i Altet dans son ouvrage de synthèse, toujours incontournable *L'art pre-romànic a Catalunya* en 1981, élimine, comme nous l'avons déjà vu, les termes mozarabe et carolingien pour la qualification de l'art parce qu'ils correspondent selon lui à des phénomènes sociaux et politiques. Il critique ces termes car ni l'un, ni l'autre ne couvrent la totalité de la production artistique de l'époque. L'art préroman, terme qu'il utilise au détriment de la désignation mozarabe et carolingienne, s'étend dans sa conception sur la longue période entre l'Antiquité tardive et le Moyen Age et trouve ses racines dans l'art paléochrétien se prolongeant en Catalogne jusqu'à la fin du VII^e siècle. En s'appuyant sur Pere de Palol qui a démontré que l'appellation de « l'art wisigothique » est

²⁰³ PONSICH, 1973, p. 33.

²⁰⁴ PONSICH, 1976, p. 71.

²⁰⁵ FONTAINE, 1977, p. 261.

²⁰⁶ BANGO TORVISO, 1985. ; BANGO TORVOSO, 2001.

²⁰⁷ BARRAL I ALTET, 2009, 1, p. 86. ; BARRAL I ALTET, 2009, 2, p. 182.

²⁰⁸ BADIA I HOMES, 1977.

impropre pour ce territoire, il affirme que la Catalogne wisigothique n'existait ni au niveau social, ni artistique ;²⁰⁹ c'est l'Antiquité tardive qui perdurait sur ces terres jusqu'à l'époque haut médiévale, formant la base d'une continuité. Cette pérennité dans la tradition artistique entre le monde antique et le monde médiéval serait le constat principal que son approche veut démontrer. Barral i Altet est contre la considération qui voit ce territoire comme désert avant la colonisation du pays, au contraire, il allègue que les invasions et les destructions n'ont pas pu faire disparaître le patrimoine architectural du passé, les structures anciennes subsistantes restaient importantes et les colons qui se sont installés dans le pays pouvaient utiliser ce qu'ils trouvaient sur place.

Eduard Junyent qui en 1983 dans *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic* étudie la période entre le IX^e et le X^e siècle, souligne également l'impact du monde antique sur l'architecture chrétienne. Cet héritage persiste, selon lui, malgré les vagues de destruction en sorte que même les petits monuments permettent de découvrir les preuves d'une continuité. Bien que ces monuments découverts progressivement aient été classifiés dans la nomenclature de la période wisigothique, mozarabe ou carolingienne, ils offrent un groupe homogène en continuité avec des structures dérivées de l'Antiquité tardive dans l'architecture rurale, plus étroitement liée à la tradition.²¹⁰

Joan Badia i Homs en 1985 dans *L'arquitectura medieval de l'Empordà* ne se concentre que sur une unité géographique de la Catalogne dont il donne une étude complexe tout en accentuant la portée de la composante locale sur cette contrée. Il est conscient que les églises qui entrent dans l'architecture de la période préromane, comprenant chez lui l'intervalle entre le VII^e et le X^e siècles, ne sont pas bien identifiées. D'après les événements historiques, elles peuvent se situer par rapport aux deux influences prépondérantes, carolingienne et mozarabe, qui se superposent sur le substrat wisigothique local, toujours persistant dans la région. Ainsi, les plus anciens édifices sont identifiés par lui en tant qu'églises wisigothiques du VII^e siècle. Néanmoins, il considère qu'en Empordà ces influences ne font que nuancer une tradition architectonique de racine locale,²¹¹ très accusée. C'est pourquoi il lui semble impossible de cantonner ces monuments dans les casiers du mozarabe ou du carolingien dont les tendances peuvent se mélanger dans un même bâtiment. La dénomination de préroman lui permet justement d'éviter ces confusions. Il estime que les monuments subsistants sont le produit de l'évolution d'un art local de l'époque wisigothique ininterrompue car le passage des troupes musulmanes en Empordà fut éphémère et les envahisseurs n'ont pas pu détruire toutes les églises.

Nous avons quelques repères dans les études ciblées sur l'occupation islamique dans la zone montagnaise des Pyrénées qui insistent en faveur de la persistance d'un gisement local autochtone dans ce milieu impénétrable. Francisco Codera²¹² déjà en 1906 a allégué dans son article intitulé *Limites probables de la conquista árabe en la cordillera Pirenaica* que la zone la plus haute des Pyrénées ne fut pas dominée par les musulmans. En dépit de l'obscurité des sources sur la conquête de la chaîne pyrénéenne, il présume qu'au lieu d'une présence réelle de l'ennemi il s'y agissait plutôt d'expéditions postérieures à la reconquête de la Péninsule, réalisées dans le but de faire du butin et d'intimider les chrétiens. A l'encontre des historiens qui ont prétendu que les arabes ont été vite chassés après la conquête des Pyrénées, F. Codera accentue la différence entre une vraie occupation et les raids intermittents ou le paiement d'un tribut qui n'a pas été suffisamment pris en compte, selon lui. Il circonscrit donc la partie montagnaise entre Jaca et le comté de Pallars en disant que cette contrée ne se trouva jamais d'une façon permanente sous le pouvoir des arabes. Les sources sur les sites d'Alquézar en Sobrarbe, de Roda en Ribagorça et d'Ager en Pallars confirment à ses yeux

²⁰⁹ BARRAL I ALTET, 1981, p. 18.

²¹⁰ JUNYENT, 1983, pp. 12-13.

²¹¹ BADIA I HOMS, 1985, p. 9.

²¹² CODERA, 1906.

cette hypothèse et dessinent la ligne de la frontière. Il pense pourtant que la non-domination des arabes ne se limite pas seulement à cette zone mais elle doit comprendre les deux versants des Pyrénées, très accidentés et pauvres pour présenter un intérêt à être conquis.

Concernant la partie orientale de la chaîne des Pyrénées, les comtés d'Urgel et de Cerdagne, il présume que les Maures s'emparèrent des points importants de la vallée de Sègre afin d'assurer le passage vers la Gaule et profitèrent du butin sur leur chemin mais l'existence des monastères dans la partie montagneuse à la fin du VIII^e et au début du IX^e siècle attestent l'indépendance de ces endroits. Selon lui, sur ces territoires non conquis le gouvernement libre des noyaux du pouvoir goth fut maintenu jusqu'à la domination franque. La reconquête sur les Maures à l'aide de Francs de Charlemagne serait en réalité la conquête de la population autochtone du pays regroupée en petits états autonomes sous la domination des chefs indigènes. Les nombreuses paroisses (278), citées dans l'acte de consécration de La Seu d'Urgel (819 ou 839), réparties parmi les comtés d'Urgel, de Cerdagne, de Berga, de Pallars, de Ribagorça appartiendrait à cette population autochtone du pays, jamais dominée d'une façon permanente par les Maures. Selon lui, la ville d'Urgel n'était pas non plus sous domination islamique même si ce document indique qu'elle a été détruite par les infidèles. Ceux-ci auraient bien pu passer par là lors d'une campagne menée sur l'autre côté des montagnes mais ils n'y ont fait qu'une incursion.

Codera donne des indications précises sur la localisation de la frontière entre chrétiens et musulmans à l'aide de cet acte de consécration en affirmant qu'à ce moment-là le territoire indépendant se trouvait au nord de la ligne de Tremp, Oliana, Solsona, Lladurs, Guixes, Gironella, Santa Maria de Merles,²¹³ formée par les localités mentionnées le plus au sud dans l'acte. Dans sa vision, la frontière devait être plus au moins large et rester forcément dépeuplée. En conséquence, si la ville de Vich, Cardona et Casseres étaient abandonnées en 790 selon les sources, cela prouve que ces sites ont été dépeuplés justement à cause de leur appartenance à cette zone intermédiaire et que la limite de la domination musulmane devait arriver à leur proximité.

Quarante ans plus tard, en 1946 José Maria Millas Vallicrosa²¹⁴ s'occupe de la même question dans son article intitulé *La conquista musulmana de la region pirenaica* et partage entièrement l'opinion de son prédécesseur, il s'intéresse cependant aux terres plus basses de la zone (Llerida, Navarre, Aragon). Il estime que lors de la première expédition de Musa, la vallée de l'Èbre n'a été que légèrement dominée au bout d'une rapide promenade militaire et caractérisée plutôt par la politique des capitulations. La situation aurait changé sous l'émirat d'Al-Hurr et ses successeurs qui ont attaqué et occupé la vallée de l'Èbre (Barcelone, Llérida, Tarragone). Selon les chroniques, les villes se sont rendues spontanément, sans résistance et après la capitulation les conquérants se montraient tolérants. L'auteur suppose que pour leur avancement rapide vers les terres au-delà des Pyrénées, les arabes cherchaient à dominer principalement les villes, les places fortes et à assurer les routes d'accès qui étaient les anciennes routes romaines et wisigothiques. Il approuve l'opinion de Codera quand il affirme que les envahisseurs ne s'enfoncèrent pas au-delà de ces artères, les hauteurs des Pyrénées ne les attiraient pas et il accepte également la frontière proposée par lui sur le contrefort montagneux balisée par les sites d'Alquézar, de Roda, d'Ager. Il consent aussi à ses considérations développées pour la Catalogne à partir de l'acte de consécration de la cathédrale d'Urgel.

Selon Millas Vallicrosa, en Catalogne, les conquérants dominent également les routes de passages, les villes et si la population ne s'oppose pas (comme à Vich), ils restent tolérants. Autrement, les chrétiens sont forcés à choisir l'émigration dans les montagnes voisines, imprenables qui n'inspirent pas de confiance aux Maures. L'auteur suppose que cette politique de tolérance serait à l'origine de nombreuses conversions et d'un lent processus d'islamisation de l'aristocratie

²¹³ CODERA, 1906, p. 310.

²¹⁴ MILLAS VALLICROSA, 1946.

hispano-gothique qui pouvait conserver sa richesse de cette façon. Selon lui, beaucoup sont les exemples qui attestent que la population indigène abandonne sa foi, et leur cas est suivi par des colons et ses serfs. Au moyen de ces reconversions, la domination islamique se répand progressivement sous une forme amiable et pénètre vers les chaînes des Pyrénées à l'intérieur du pays (Aragon). Ces états quasi autonomes dans la région de l'Èbre en bonne relation avec les musulmans manifesteraient déjà une deuxième phase dans la politique des musulmans, différente de celle des premiers émirs pour qui le territoire ne représentait qu'un chemin conduisant vers les points extrêmes de la Galice et de la France.

Nous avons également des opinions qui soutiennent la persistance des anciens substrats pré-romains dans la zone des Pyrénées. J. Puig i Cadafalch a déjà avancé avec insistance au début du XX^e siècle la théorie de resurgissement des éléments ibériques dans la décoration au fur et à mesure que l'empire romain s'affaiblit. En 1978 Barbero-Vigil a également prétendu dans son ouvrage sur *La formación del feudalismo en la Península Ibérica* que depuis le VI^e siècle à cause des attaques de la population montagnarde des Vascons sur les deux côtés des Pyrénées la régression économique et sociale a fait apparaître les formes archaïques dans les liens familiaux (*gentilicio*), enterrées pendant la domination romaine. Le renforcement de ce substrat indigène se serait exprimé, selon lui, dans la mentalité d'opposition au royaume wisigothique et franque.²¹⁵ Cette pensée de la réapparition des éléments primitifs pendant l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Age dans la Péninsule ne semble pas être dépassée de nos jours non plus. Garcia Dorel-Ferré²¹⁶ en 2010 plaide pour le maintien d'un substrat indigène ibère de l'Andalousie jusqu'au Languedoc, au sujet de la romanisation de l'*Hispania* il allègue que ce gisement ibère a été conservé plus solidement que l'on soupçonne. La résurgence des composantes plus anciennes à l'époque wisigothique lui prouve l'existence d'un héritage que la romanisation n'aurait pas pu effacer.

Par ailleurs, sa vision sur le royaume wisigothique qui reste toujours un empire antique, nous oblige à s'attarder sur l'évaluation de cette époque dans l'historiographie qui subit depuis quelques décennies une forte révision.

1. 3. 2. Révision du concept de wisigothisme

Pour G. Dorel-Ferré les groupes restreints des Wisigoths, à l'origine une caste militaire qui

²¹⁵ LALIENA CORBERA, 1992. Dans sa publication sur *La formación de la sociedad cristiana en el Pirineo central aragonès en los siglos VIII^e-IX^e*, l'auteur fait référence au travail de Barbero-Vigil, cependant, il appréhende différemment la mutation de la structure sociale dans les Pyrénées centrales. Il admet une régression démographique au VI^e siècle mais la théorie de Barbero-Vigil lui éveille le doute à cause des témoignages archéologiques apportant les résultats d'une acculturation romaine chez les Vascons qui n'étaient pas forcément des bandits violents à faible sédentarisation et en raison de l'héritage romain dans la vallée de l'Èbre et en Aquitaine.

Ces populations de pasteurs au nombre restreint ont accueilli au VIII^e siècle (vers 780) les immigrés de la vallée de l'Èbre que l'onomastique reflète par le contraste entre les autochtones et les méridionaux. L'auteur note que des mouvements de peuplement semblables ont été remarqués dans les Pyrénées orientales aussi. L'acquisition de ces terres se déroule selon les lois romano-wisigothiques et le défrichement autorisant son occupation rappelle le système d'*aprision* des autres régions. L'établissement de ces immigrants favorise le développement des *villae* de nature agraire et de dimension considérable (y compris les monastères) dans les zones montagneuses. Puis, à cause de la croissance démographique au X^e siècle l'expansion se continue vers la plaine. La formation d'une hiérarchie sociale serait la conséquence de l'installation des migrants qui auraient apporté depuis les territoires de l'Èbre des structures d'origine tardo-romaines. Dans cette région des Pyrénées centrales, le féodalisme ne surgit, donc, selon lui, ni d'une société archaïque, ni de la reconquête dans la vallée de l'Èbre.

De notre point de vue le raisonnement de l'auteur est important parce qu'il soutient l'existence d'une population autochtone libre dans la partie montagneuse des Pyrénées qui entre en contact avec des colons arrivées de la vallée de l'Èbre en amenant avec eux des modèles romains, différents de leurs structures archaïques.

²¹⁶ DOREL-FERRE, 2010.

s'emparent du pouvoir sans avoir le moyen de le conserver, forment une sorte d'élite dans le gouvernement. Néanmoins, selon la conception traditionnelle, nous avons une représentation différente de cette époque. Plutôt celle de Gomez-Moreno²¹⁷ qui en 1964 a toujours affirmé qu'après l'extinction de la tradition classique une nouvelle époque, l'ère wisigothique commence qui lui marque également le début du Haut Moyen Age. Il a considéré cette époque en tant qu'une période autonome, en forte coupure avec la phase paléochrétienne précédente, quand la romanité était encore vivante malgré la pénétration des Goths.

Selon lui, si un nouveau système politique s'installe, il marque automatiquement une nouvelle époque qui doit se refléter dans l'art. Et si l'art n'est pas suffisamment homogène, s'il a plusieurs modèles, le phénomène renvoie à un manque d'unité sociale. Pour Gomez-Moreno l'époque wisigothique est une époque à part qui a ses caractéristiques particulières, définies par lui par l'usage de la pierre de taille, le plan cruciforme remplaçant le plan basilical et la construction des voûtes sans contreboutement. Quand cet art ne produit pas encore ces éléments, il est dans une phase d'incubation ; c'est la raison pour laquelle Gomez-Moreno distingue une première période dans son évolution, jusqu'au VI^e siècle, quand le type basilical est encore prédominant suivant le modèle classique, tandis que le plan à deux absides opposées remonte à un modèle africain. En revanche, quand cet art arrive dans son âge d'épanouissement qu'il situe dans la seconde moitié du VII^e siècle, il élabore ses propres solutions et elle reflète la « puissance wisigothique ». ²¹⁸ Cette étape, sans connexion avec le monde européen ou africain, accentue également le caractère catholique en face de l'hérésie vaincue de l'arianisme. L'arc outrepassé apparu déjà précédemment, se généralise à cette période et devient dans la théorie de Gomez-Moreno le précurseur des arcs islamiques vu que la Cordoue islamique deviendra l'héritier de l'art wisigothique.

L'aspect évolutionniste de cette théorie, restant toujours très ancré dans la recherche, consiste à établir un lien entre l'art wisigothique et celui qui lui succède immédiatement, notamment l'art mozarabe et l'art islamique. Gomez-Moreno applique le même principe, selon lequel le changement de l'ère politique à l'arrivée des musulmans doit se révéler dans l'art et créer ses propres formes artistiques. La caractéristique principale, l'arc en fer à cheval qui transcende ces époques et persiste depuis l'art wisigothique jusqu'à l'art mozarabe et islamique doit également manifester selon lui des changements significatifs parmi ces périodes ce qu'il exprime dans son canon d'outrepassement. En revanche, dans l'art du royaume des Asturies il ne trouve rien de l'héritage wisigothique car cet art est dépourvu de l'arc outrepassé et il suit le plan basilical précédent. Pour lui, une autre branche de la chrétienté espagnole apparaît simultanément avec l'installation du règne islamique dans le sud : « Alors surgit l'élément mozarabe avec son art authentiquement espagnol, héritier de la civilisation tolédane, qui fleurit dans tout le Nord de la Péninsule, employant à nouveau l'arc outrepassé, sous une forme évoluée, véritable marque d'hispanisme. ²¹⁹

Cette vision a laissé son empreinte sur tous les ouvrages jusqu'aujourd'hui qui traitent de l'art wisigothique et qui considère l'art de cette période comme un courant artistique autonome avec ses propres caractéristiques, différentes de l'époque précédente et suivante. Il faut quand même signaler des précisions importantes qui ont nuancé cette conception. Gomez-Moreno, comme beaucoup d'autres archéologues depuis, ont envisagé sous le concept wisigothique l'architecture et la sculpture de cette époque, tandis que d'autres chercheurs ont limité leur champ d'étude sur le mobilier funéraire, surtout au début de la recherche.

A Pere de Palol incombe la démarche fondamentale de réduire le domaine des Wisigoths aux arts mineurs et de souligner les racines hispano-romaines de l'architecture créant ainsi une

²¹⁷ GOMEZ-MORENO, 1964.

²¹⁸ GOMEZ-MORENO, 1964, p. 197.

²¹⁹ GOMEZ-MORENO, 1964, p. 211.

continuité incessante entre la culture matérielle de l'époque wisigothique et les arts de l'Antiquité tardive. L'introduction de la catégorie de « l'époque de transition » entre le paléochrétien et l'architecture du VII^e siècle lui sert à soutenir cette continuité. Sa démarche contrebalance également la conception idéalisée d'une époque à part chez Gomez-Moreno avec un prototype ayant ses propres critères. Chez P. de Palol l'art de l'époque wisigothique perd son autonomie, il s'inscrit dans la tradition romaine et paléochrétienne en tant que son héritier organique et si les caractéristiques de l'art des périodes précédentes apparaissent sous l'ère wisigothique, elles ne sont pas traitées comme des éléments incongrus ou déjà dépassés. Les réalisations artistiques de l'époque wisigothique sont censées être les descendantes des monuments romains et paléochrétiens avec lesquels ils forment une même tradition inséparable et ne sont plus considérés comme les manifestations différentes d'une ère nouvelle. Selon cette conception, l'art wisigothique serait l'art hispano-romain de l'époque wisigothique même si Palol était conscient que la production artistique de cette période pose problème. La même continuité se voit chez Jacques Fontaine, qui est pourtant un disciple fidèle de la conception de Gomez-Moreno, quand dans les deux volumes de son *L'art préroman hispanique* il suit le développement des formes architecturales de la Péninsule depuis l'âge paléochrétien jusqu'à l'art mozarabe.

Depuis les travaux de L. Caballero Zoreda, nous assistons à une révision générale des monuments de l'époque wisigothique. Ce chercheur après sa thèse sur l'église de Santa Maria de Melque reconnaît dans un article intitulé *Algunas observaciones sobre arquitectura española de « epoca de transicion »*²²⁰ en 1981, que parmi les quatre groupes du préroman espagnol (paléochrétien, wisigothique, asturien, mozarabe) seulement les caractéristiques et la chronologie du paléochrétien et de l'asturien sont bien définies, nous ne pouvons pas dire cependant la même chose du groupe wisigothique et mozarabe même si nous acceptons le rattachement de ce dernier à l'architecture du repeuplement ou de la reconquête.

Curieusement, nous pouvons retrouver des allégations surprenantes et diamétralement opposées à la vision de Gomez-Moreno qui révèlent que parler d'une architecture ou d'un art wisigothique ne va pas de soi. Puig i Cadafalch²²¹ dans son ouvrage posthume intitulé *L'art wisigothique et ses survivances* en 1961 affirme que les wisigoths, constructeurs de huttes et des cabanes ont complètement ignoré l'architecture religieuse à tel point que de l'époque wisigothique ne subsiste que des cimetières et avant le IX^e siècle il n'y a pas de construction monumentale en Espagne. Louis Grodecki²²² dans la préface de *L'architecture en Europe, Le préroman* en 1968 cherche à savoir si on peut déceler le rôle des peuples barbares dans l'architecture qui selon l'opinion traditionnelle ont envahi l'Occident et ont détruit l'Empire romain. Selon sa réponse, leur apport ne serait perceptible que dans l'usage de l'arc outrepassé à l'époque wisigothique. Ainsi, le tracé des supports architecturaux, le plus flagrant dans l'architecture de cette époque-là serait le seul élément identifié par lui avec ce groupe ethnique. Ces considérations sont très loin du concept d'une période historique et artistique autonome avec ses propres caractéristiques distinctives.

C'est l'arc outrepassé qui devient l'emblème de l'architecture de l'époque wisigothique en y prenant une telle valeur qu'il devient l'équivalent représentatif de toute la période et de son architecture. A. Lézine²²³ en étudiant l'architecture de l'Ifriqiya a noté aussi que l'arc outrepassé sur colonne n'a pas connu en Orient la même prédilection que dans l'architecture wisigothique de l'Espagne. Sa remarque suggère que ce tracé par sa présence presque hégémonique à cette époque-là devient une caractéristique si essentielle qu'elle est capable de condenser en soi toute l'époque qu'il représente. L'architecture et l'un de ses éléments finissent ainsi par se confondre.

²²⁰ CABALLERO ZOREDA, 1981, 1.

²²¹ PUIG, 1961, p. 14.

²²² BUSCH, LOHSE, WAGNER, 1968.

²²³ LEZINE, 1966, p. 32.

En revanche, Jacques Fontaine en 1973²²⁴ est beaucoup plus réservé sur l'attribution de la forme outrepassée aux Wisigoths parce que selon lui il est improbable qu'ils en aient été les médiateurs ou les auteurs. Voire, il ne partage pas l'opinion sur le simple transfert d'une forme ou d'une technique orientale vers l'Espagne. M. Durliat²²⁵ en 1985 admet que l'origine de l'arc outrepassé à l'époque wisigothique peut être locale étant donné que l'Antiquité tardive a bien connu cette courbe. Dans le chapitre sur l'origine de l'arc outrepassé, nous exposons ces opinions d'une façon plus détaillée et présentons quelques rares positions qui ont détaché ce tracé de la période wisigothique, du territoire de l'Espagne et de ce groupe ethnique.

Nous voudrions rappeler seulement les considérations de N. Duval²²⁶ qui, au sujet de l'abside outrepassée, a estimé que ce dessin existait dans toutes les régions du monde méditerranéen. En élévation, il se trouvait antérieurement à la domination wisigothique et à l'extérieur de son territoire, bien que ce tracé ait été confondu avec l'art wisigothique. Sa tradition transcende pourtant cette époque parce qu'il subsiste par la suite dans l'art mozarabe. A propos de l'abside outrepassée de Montferrand (Aude), A.-B. Mérel-Brandenburg²²⁷ en 2003 ne veut plus chercher non plus son rapport avec la présence des Wisigoths. Elle avance des plans semblables dans des régions où aucune implantation wisigothique n'a été attestée en Orient et en Occident. D'après ces constats, l'attribution exclusive de l'arc en fer à cheval à l'époque et à l'art wisigothique semblerait être réfutée mais le mythe des Wisigoths est tenace.

La même A.-B. Erlande-Brandenburg en 1988 dans son intervention intitulée *La Septimanie et le royaume wisigothique d'Espagne aux Actes des 9e journées d'archéologie mérovingienne* tenues à Lattes, a déjà présenté sa position radicale. Elle attire l'attention sur la rareté de traces archéologiques dans l'ancien territoire de la Septimanie où les sources historiques attestent pourtant une présence wisigothique depuis 418, date à partir de laquelle au titre de *Foedus* les Wisigoths reçurent des grandes terres lors de leur installation en Gaule. Selon elle, la nouvelle population n'introduit aucun changement radical, ils ont dû s'intégrer dans la population autochtone gallo-romaine sans aucune difficulté. Cette adaptation facile serait reflétée par l'architecture également parce que le paysage monumental n'a laissé aucun témoignage de leur occupation.

A. B. Erlande-Brandenburg refuse cette fois aussi la théorie qui met en relation la forme avec l'ethnie, l'arc outrepassé avec les Wisigoths bien que le plan outrepassé de Montferrand (Aude, V^e) soit associé à une époque où la présence wisigothique est attestée. Saint-Georges de Lunas (Hérault) à l'arc triomphal de même tracé en élévation et un groupe de chapelles rurales dans l'Hérault se trouvent également sur l'ancien territoire de la Septimanie wisigothique. Néanmoins, nombreux autres exemples dans des régions et des époques différentes depuis le Bas-Empire jusqu'au XI^e siècle font démentir pour elle l'hypothèse identifiant la forme outrepassée avec l'ethnie wisigothique.

En partageant la position de P. de Palol et de Caballero Zoreda, Erlande-Brandenburg affirme qu'il n'existe pas d'architecture wisigothique, seulement une architecture hispano-romaine de l'époque wisigothique. Selon elle, en Septimanie les Wisigoths n'ont pas construit mais ils ont utilisé les édifices déjà sur place et quand ils ont dû quand même édifier, leur technique suit les procédés romains.²²⁸ Elle en conclut que l'installation des Wisigoths en Septimanie au lieu de provoquer une rupture culturelle, un changement de paradigme, à quoi on s'attendrait (et ce qui figure majoritairement dans l'historiographie traditionnelle), consiste plutôt au maintien de la culture de l'Antiquité tardive. Le nombre restreint de découvertes archéologiques s'expliquerait

²²⁴ FONTAINE, 1973, p. 128.

²²⁵ DURLIAT, 1985, p. 49.

²²⁶ DUVAL, 1991, p. 209.

²²⁷ MEREL-BRANDENBOURG, 2003, p. 151.

²²⁸ ERLAND-BRANDENBOURG, 1988, pp. 47-48.

pour elle par la minorité de la population wisigothique en Septimanie.²²⁹

Au même colloque en 1988, Gisela Ripoll²³⁰ dans son intervention intitulée *Problème de chronologie et de typologie à propos du mobilier funéraire hispano-wisigothique* trouve arbitraire et simpliste l'opinion qui souligne le caractère germanique du mobilier funéraire. D'après les résultats archéologiques qui attestent le métissage de la population en dépit de l'interdiction du mariage mixte, l'implantation des *latifundia* de tradition romaine, elle affirme l'acculturation des Wisigoths dans la société hispano-romaine et partage l'opinion de Pedro de Palol sur la forte romanisation de cette population et sur la faible influence germanique qui les caractérisaient.

La communication de Gérôme Hernandez et Claude Raynaud²³¹ aux *Actes des XXIII Journées internationales d'archéologie mérovingienne* en 2002 (publié en 2005) à Arles portant le titre *La Septimanie du V^e au VIII^e siècle : archéologie du changement culturel* cherche la réponse à la question de savoir si le témoignage archéologique dans l'ancienne province de la Narbonnaise première traduit matériellement les deux siècles d'occupation wisigothique. A la différence de l'ancienne position prétendant la rupture entre le monde gallo-romain et barbare, il allègue que les fouilles des habitats ont écarté l'idée d'un déclin brutal à cause de l'arrivée des immigrants et que l'habitat conserve un important héritage antiquisant dans ses formes et dans les cadres de la vie ce qui soutiendrait la continuité et pas la rupture. L'archéologie funéraire, la faible inhumation barbare (inhumation habillée, tombes alignées) dans la région, surtout au début de la période, les traces restreintes de la culture wisigothique dans le mobilier de parure, très inférieur par rapport à l'Espagne, leur font remettre en question l'influence des Wisigoths malgré leur domination dans cette zone. De la seconde moitié du VI^e jusqu'à la fin du VII^e siècle l'impact wisigothique s'affaiblit davantage en faveur de la pénétration des influences extérieures septentrionales qui évincent la production wisigothique. La pénétration des objets septentrionaux déstabilise l'idée de la frontière hermétiquement fermée de cette région vers le nord.

L'article commun de Gisela Ripoll et d'Eduardo Carrero²³² en 2009 intitulé *Art wisigoth en Hispania : en quête d'une révision nécessaire* reflétant la position des auteurs fait état de la question et réclame d'une façon très pertinente la rectification des errements du passé. L'évocation des tendances au fil de la recherche leur fait constater que l'historiographie depuis le XVI^e siècle n'est pas arrivée à donner une évaluation satisfaisante et unanimement acceptée à l'art wisigothique. Ces barbares ont été représentés soit comme des envahisseurs de l'Occident provoquant l'effondrement de l'Empire, soit comme les constructeurs d'une unité cohérente du point de vue politique, liturgique et juridique en Espagne. La recherche qui a fait appel à cette dernière vision était bien teintée du sentiment du patriotisme ce qui a empêché une approche neutre. La période wisigothique a été même utilisée comme un instrument idéologique justifiant le pouvoir politique pendant une certaine période du XX^e siècle.

Les auteurs suivent d'abord l'émergence progressive de l'Antiquité tardive en tant qu'une période distincte dans la recherche européenne et espagnole,²³³ puis ils se concentrent sur le long chemin de la naissance de l'époque wisigothique comme une ère autonome dans les considérations (soutenues par les découvertes archéologiques des siècles précédents comme Segobriga, Guarrazar, Terrassa) jusqu'à ce que Pere de Palol vers le milieu du XX^e siècle ait renversé cette tendance en affirmant que l'Antiquité tardive et la période wisigothique constituent une ligne de continuité au lieu de rupture. (Voir ci-dessus) C'est ce qui représente toujours la position dans la recherche.

²²⁹ ERLAND-BRANDENBOURG, 1988, pp. 50.

²³⁰ RIPOLL, 1988.

²³¹ HERNANDEZ, RAYNAUD, 2005.

²³² RIPOLL, CARRERO, 2009. Cette publication m'a beaucoup aidée dans la révision des concepts traditionnels utilisés pour la période préromane de l'Espagne et à surmonter les nombreux schémas autour de l'art wisigothique.

²³³ Les auteurs font référence aux travaux de Krautheimer, Brandinelli, Grabar, Gerke, Pirenne, Riegl, Marrou, Février, Pietri, Duval, Palol, Schlunk.

Au sujet de l'archéologie funéraire, Gisela Ripoll et Eduardo Carrero rendent comptes des débats sur des grands nécropoles en plein air de la Meseta avec un mobilier daté de la fin du V^e jusqu'à la fin du VI^e siècle. Bien que d'après le costume national gothique, ces tombes aient été identifiées précédemment avec la race germanique, les auteurs considèrent qu'il s'agirait plutôt des romains gothisés qui voulaient volontairement exprimer leur identité à travers des objets funéraires et ils rappellent que l'archéologie actuelle met en garde contre l'identification d'un groupe ethnique à partir des objets funéraires. Concernant la Septimanie, ils remarquent que l'implantation des Wisigoths au V^e siècle n'a pas laissé des vestiges analogues à ceux de la Meseta, seuls les textes suggèrent la présence de cette population, le témoignage archéologique manque.

Dans le domaine de l'architecture et de sculpture, ils rapportent de travaux stratigraphiques (Caballero Zoreda) qui réévaluent la plupart des églises wisigothiques en les datant de l'époque du repeuplement ou de la reconquête (après VIII^e) et mettent en rapport les motifs décoratifs avec les reliefs omeyyades de Syrie (Sally Garen). Selon Ripoll et Carrero, en revanche, Wisigoths et Omeyyades puisent dans la source d'inspiration commune de l'Antiquité et cette tradition classique aurait pu nourrir l'art tant en Syrie qu'ailleurs, ils ne pensent donc à une filiation de dépendance. Ils envisagent l'architecture du IX^e-X^e siècles, manifestant des formes plus complexes, entre la double orientation de la tradition conservée (Asturies) et le renouvellement. En citant, d'un part l'hypothèse de Gomez-Moreno sur le métissage des formes grâce aux influences hispano-musulmanes apportées par les fugitifs de Cordoue dans le nord qui a ses adeptes jusqu'à ces derniers temps et, de l'autre, la théorie du repeuplement de Camps Cazorla et de Bango Torviso sur la récupération des modèles hispano-wisigothiques lors de la restauration des édifices toujours debout, ils avancent la portée de la ligne de continuité entre le V^e et les X^e-XI^e siècles même si au niveau stylistique et chronologique la question peut se compliquer.

Ces publications sur la pérennité des substrats anciens agissant en faveur du maintien des traditions du passé et sur le besoin insistant de la révision du concept wisigothique nous permettent de réajuster la vision conventionnelle sur l'art du Haut Moyen Age en Espagne. Elles nous révèlent qu'au lieu de considérer cette longue période comme la suite des intervalles politiquement et artistiquement distinctes et séparées par la prise du pouvoir d'un nouveau groupe ethnique, il vaut mieux aborder sa culture matérielle en admettant la survivance des formes et modèles anciens.

1. 4. Le courant historiographique affirmant l'influence carolingienne dans le pourtour nord-occidental de la Méditerranée

Chercher l'influence carolingienne semble logique dans des régions qui ont été libérées du joug islamique à l'aide de l'armée franque et incorporées par la suite officiellement dans l'empire sous forme d'une province appelée *Marca Hispanica* au sud de l'ancienne *Septimanie*. Il semble également logique de chercher cette trace dans des installations monastiques bénédictines encouragées par les Carolingiens à travers le système d'*aprision* et dans des petits oratoires ruraux liés aux établissements agricoles sur les deux côtés des Pyrénées. Il semble également légitime de chercher l'expression du changement de la liturgie hispanique ou wisigothique en faveur de la liturgie romaine pendant cette domination franque dans la disposition des volumes architecturaux ou dans les indices de dispositifs ayant un rôle culturel.

Cette empreinte carolingienne a été repérée dans les différents domaines de l'architecture, de la liturgie, dans les caractéristiques stylistiques de l'ornementation (impostes, chapiteaux). Cependant, dans le corpus, c'est seulement pour les grands monuments et surtout pour l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa qu'ont été évoqués les éléments architectoniques spécifiques comme le massif occidental, la question de l'*occidentation*, le transept débordant, la chapelle haute, la rotonde dédiée à la Vierge, susceptible de témoigner de l'impact des modèles architecturaux carolingiens venues de l'Empire. Le culte marial, la vénération des archanges et surtout celle de saint Michel touchant directement à l'architecture de l'époque carolingienne sont des questions incontournables dans l'historiographie de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa. C'est à ce grand monument, après sa filiation mozarabe acharnement défendue, que l'influence carolingienne a reçu un développement considérablement détaillé, digne de son importance. Bien que sa portée n'ait de pendant ni en Languedoc, ni sur l'autre côté des Pyrénées et qu'il n'y ait pas d'étude si approfondie sur un autre monument, d'autres fondations monastiques carolingiennes ont été également rattachées à l'emprise carolingienne et traitées dans cette filiation, comme nous allons le voir.

Ce courant historiographique ne concerne pas les arcs outrepassés, la filiation des monuments n'est pas émise à partir du tracé des supports mais en raison des propositions chronologiques : à cause de la complexité des attributions pour cet édifice, sa présentation semble nécessaire.

1. 4. 1. Saint-Michel de Cuxa dans une filiation carolingienne

(Voir la description du monument parmi les notices)

Le tournant dans les attributions de l'abbatiale de Cuxa est dû aux fouilles des années 1950 qui ont donné une lecture différente au monument. Quelques publications par la suite ayant contesté l'emprunt à l'art de Cordoue à Cuxa, malgré leur faible voix, ont pu ébranler la présomption de son identité mozarabe et ont ouvert la voie non seulement à une filiation wisigothique mais à son rattachement à l'art carolingien.

Ses rapprochements avec l'art carolingien se font jour, d'ailleurs, très tôt mais sous forme de remarques isolées. Dans ses *Hypothèses*, G. Gaillard, dès 1934, affirme à propos de la galerie entourant le chevet de l'église que cette disposition est étrangère à la conception mozarabe et caractérise plutôt les cryptes carolingiennes.²³⁴ En 1935, son article écrit avec Puig i Cadafalch renforce l'idée de l'analogie de son plan avec les absides carolingiennes concernant les deux petites

²³⁴ GAILLARD, 1934, p. 272.

chapelles de Cuxa entre l'abside principale et les absidioles du transept.²³⁵

Ensuite, Puig i Cadafalch en 1938 dans *L'architecture mozarabe dans les Pyrénées méditerranéennes* déclare nettement que « le plan de l'église de Saint-Michel de Cuxa est dans son ensemble celui d'une basilique de tradition carolingienne »²³⁶ en raison justement de ces passages étroits entre le sanctuaire principal et les absides secondaires. Cependant, pour la travée de la nef qui dépasse à l'ouest les bas-côtés, il n'apporte que des comparaisons ibériques et ne cherche pas l'analogie avec l'architecture carolingienne.

Raymond Rey²³⁷ en 1945 dans *L'art roman et ses origines* définit l'abbatiale de Cuxa à l'entrecroisement de trois influences : le monument est de tradition wisigothique, de plan carolingien mais de l'esprit mozarabe à cause de la forme de ses arcs.

Intrigué par un groupe de chapelles rurales à arc en fer à cheval dans la *Marche d'Espagne*, J. Pijoan i Soteras²³⁸ en 1942, dans le huitième volume de la collection *Summa Artis* sur *Arte bárbaro y prerománico desde el siglo IV hasta el año 1000*, confirme leur mozarabisme par l'analogie avec la grande basilique de Saint-Michel de Cuxa qui a été récemment reconnue comme relevant de cette filiation. Pour lui, l'attribution justifiée du grand monument se répercute sur les autres églises plus petites situées sur les deux versants des Pyrénées (Pedret, Fenollar, Marquet, Boada). Cependant, il se méfie de ce mozarabisme qui ne s'exprime que par les arcs outrepassés à Cuxa. Leur tracé selon lui est plutôt du goût wisigothique, tandis que la voûte annulaire soutenue par un pilier central dans le sanctuaire souterrain de la Vierge manifeste une influence carolingienne. Ainsi, l'église de Cuxa serait à l'intercession de trois cultures : mozarabe, wisigothique et carolingienne.²³⁹

Ces observations sont restées presque inaperçues dans l'ensemble des travaux qui ont argumenté tenacement en faveur d'une parenté mozarabe. Cependant, R. Louis en 1943 dans son intervention intitulée *Les églises carolingiennes de Cuxa* dans le *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* (séance de 17 mars 1943) a prétendu fermement que les églises successives du IX^e et X^e siècle à Cuxa sont des constructions carolingiennes. Dans la revue, René Louis se penche avec une rigueur philologique sur les sources historiques²⁴⁰ et prétend que l'église qui est parvenue dans son état délabré jusqu'à nos jours n'est pas l'église Saint-Michel mais l'église Saint-Germain : « J'estime [...] que l'église à trois nefs du X^e siècle, terminée par un chevet rectangulaire, flanquée de chaque côté de deux absidioles ouvrant sur les croisillons du transept [...], n'est pas l'église Saint-Michel de 975, mais l'église Saint-Germain de 953 ». ²⁴¹ Pour lui, l'église Saint-Germain de 953 a été reléguée au second plan en raison du culte amplifié de l'archange qui aurait éliminé l'ancien patron de Cuxa. René Louis s'appuie sur les documents d'archives signalés par G. Gaillard dans ses

²³⁵ PUIG-GAILLARD, 1935, p. 370.

²³⁶ PUIG, 1938, p. 19.

²³⁷ REY, 1945, p. 100, p. 186.

²³⁸ PIJOAN I SOTERAS, 1942.

²³⁹ L'auteur mentionne parmi les exemples carolingiens, la portique à arcs outrepassés de San Feliu de Guixols, vestige d'un palais carolingien, devenu l'atrium d'une église romane ; l'église de Saint-Michel de Terrassa du siège épiscopal d'Egara, l'ancien baptistère wisigothique dont la voûte a été restauré à l'époque carolingienne ; l'église carolingienne de San Pedro de las Puellas de Barcelone construite sur un plan en croix typiquement carolingien dont la coupole sur croisée est comparée par lui à Germigny-des-Prés. Il s'agirait des constructions ou des restaurations du IX^e siècle, de l'époque de la *Marca*, cette dernière aurait été édifiée durant un séjour de Louis le Pieux à Barcelone. PIJOAN I SOTERAS, 1942, p. 494.

²⁴⁰ LOUIS et FELS, 1943-1944, p. 50-51. Il complète les deux notices de dédicace (953, 975) et la *Lettre* de Garsias par le récit du XVI^e siècle de Vincent Pisani, ancien moine de l'abbaye, d'origine italienne, qui parle de la fondation du monastère. René Louis rectifie les erreurs chronologiques de Pisani confondant Charlemagne avec Carloman II qui avait ordonné à l'évêque d'Auxerre de donner deux reliques à Protasius lors de la reconstruction de l'église Saint-Germain à Cuxa vers 884-885 (et non en 795). Voir : *Narratio de fondatione monasteri Santi Germani de Cuxa* publié dans *Histoire générale de Languedoc* de dom Devic et dom Vaissète vol. V. Toulouse, 1875.

²⁴¹ LOUIS et FELS, 1943-1944, p. 59.

Hypothèses (1934)²⁴² qui attestent l'existence de l'église Saint-Germain entre le XIII^e et les XVII^e siècles.

Il cherche les constructions d'Oliba selon les modèles carolingiens. Dans ses spéculations, en avant du sanctuaire principal, au centre de la nef se trouvait la crypte de la Crèche, surmontée par la chapelle de la Vierge et des saints Archanges, toutes les deux sur un plan circulaire ; et à la mi-hauteur entre le sanctuaire de Saint-Michel et l'oratoire de la Vierge une salle d'étage aurait été dédiée à la sainte Trinité. René Louis imagine un escalier qui communiquait entre le cœur de l'église et l'oratoire de la Trinité, l'autel de celui-ci était visible de l'autel de l'archange. L'auteur s'inspire de la *Lettre* de Garsias, ne connaissant pas les vestiges archéologiques, il suit à la lettre les indications du moine.

Au cours de la séance du 24 mars 1943, Étienne Fels prend le relais de R. Louis et place lui aussi cette triple construction imaginée (crypte de la Crèche, chapelle de la Vierge, oratoire de la Trinité) dans l'église de Saint-Michel, qui serait une église-porche pour lui aussi mais placée dans ce cas devant la façade occidentale de l'église, dite Saint-Germain. L'escalier, dans ce cas, servait à relier la crypte avec l'oratoire de la Trinité situé entre la crypte et le pignon de l'église.²⁴³ D'après lui, « *l'église abbatiale de Cuxa fut, dès sa fondation, vers 884-885, une église double, comparable aux églises carolingiennes de Werden et de Saint-Riquier : l'église Saint-Germain à l'est ; l'église-porche de Saint-Michel à l'ouest* ». ²⁴⁴ Cette église-porche aurait été reconstruite d'abord dans la campagne qui aboutit à la consécration de 974, ensuite par Oliba au début du XI^e siècle, mais l'autre église Saint-Germain a pu conserver sa forme de 953 sans intervention.

Cette église, conservée en grande partie, est pour lui également rattachée à l'art mozarabe par ses arcs outrepassés de type andalou, comme pour J. Puig i Cadafalch et Georges Gaillard, mais lui, il distingue un élément auquel, comme il le dit, ces chercheurs n'ont pas attribué assez d'importance. A ses yeux, les deux portes à linteau monolithe aux deux côtés du chevet ne donnaient pas sur l'extérieur au X^e siècle mais sur des chapelles rectangulaires. Il suppose également que le couloir rectangulaire du XI^e siècle aurait reproduit le tracé d'un couloir qui remontait à la construction primitive de 884-885 et qui était le couloir d'accès à une crypte comparable à Saint-Germain d'Auxerre. Le modèle s'expliquait par des reliques que le monastère de Cuxa avait reçu du monastère bourguignon. Ainsi, les fondations de murs massifs retrouvés par G. Gaillard à l'est du chevet doivent correspondre, pour lui, à un oratoire octogonal comme la grande rotonde à l'est de la crypte à Auxerre.

Bien que les deux auteurs cherchent à justifier la filiation carolingienne de l'abbatiale de Cuxa par l'existence d'une église-porche, leur hypothèse reste assez confuse parce qu'à cette époque-, avant la retrouvaille des fondations occidentales, ils n'arrivent pas à situer le complexe d'Oliba, formé de la crypte et de la chapelle de la Trinité.

Dès le début des années 1950, de nouvelles fouilles menées par le Service des Monuments Historiques en vue de la remise en état de l'église de Saint-Michel de Cuxa ont pu éclaircir la vision sur le monument et apporter d'autres hypothèses. La recherche se porte pendant cette période sur l'emplacement de l'église de la Trinité, sur la localisation des églises antérieures, à l'aide de l'étude critique des sources historiques dont la sollicitation semble être la plus intense pendant ce temps-là. Le personnage clé de ces années-là marquant la rupture avec l'historiographie précédente est Sylvain Stym-Popper, architecte en chef des Monuments Historiques chargé de la restauration du monument. Il apporte une analyse plus précise sur les constructions subsistantes, ses publications ouvrent de nouvelles perspectives dans la recherche. A la différence de ses prédécesseurs, il ne parle

²⁴² GAILLARD, 1934.

²⁴³ LOUIS et FELS, 1943-1944, p. 61.

²⁴⁴ LOUIS et FELS, 1943-1944, p. 60.

jamais d'une filiation historique alors qu'il connaît bien les positions précédentes.

Dans son (premier) article en 1950, il répond aux hypothèses précédentes de R. Louis et E. Fels toujours dans les pages du *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* en prenant appui sur les premiers apports des travaux de déblaiement. Son but est d'apporter quelques éclaircissements pour la compréhension des textes et la localisation des églises dont ils parlent. Dans son article au titre parlant, *Les Églises carolingiennes de Cuxa*, il propose l'identification de quatre églises : celles de Saint-Germain, de Saint-Michel, de la chapelle de la Vierge et de l'oratoire de la Trinité. Sa réponse est la réponse de l'archéologue qui explicite que malgré les reliques de Saint-Germain dont Pisani fait mention et qui expliqueraient le vocable de la première église reconstruite, les sondages à l'extérieur du chevet de l'église n'en révèlent aucune trace.²⁴⁵ Son analyse est plus précise que les descriptions précédentes ; nous ne voulons indiquer que ses opinions relatives à la justification d'une éventuelle filiation carolingienne et à la localisation des éléments architecturaux qui ont été liés à cette conception.²⁴⁶

Stym-Popper démontre que la crypte de la Crèche se trouve en contrebas et à l'ouest de l'église Saint-Michel. Elle est construite en petits moellons sans chaînage d'angle. A l'est, elle suit les fondations de l'église haute, au sud à l'extérieur elle est ornée de lésènes, ornement répandu sur les églises du XI^e siècle en Catalogne. Sur la disposition de l'espace entourant la chapelle circulaire à pilier central, axée sur est-ouest, il estime que les galeries latérales avec les autels des archanges Gabriel et Raphaël au nord et au sud de la chapelle s'étendaient jusqu'aux fondations de la façade et encadraient un espace rythmé par des piliers cruciformes au milieu.

L'architecte ose déjà dire que la construction laisse supposer qu'elle était surmontée d'un étage. Il soupçonne que la chapelle de la Trinité devait se trouver ici, au-dessus de la crypte de la Crèche : « ...à moins qu'il ne faille reconnaître les vestiges de celui-ci dans les constructions

²⁴⁵ STYM-POPPER, 1950, p. 93.

²⁴⁶ Il attire l'attention sur la pente du terrain à cause de laquelle les églises sont alignées sur un axe est-ouest et suivent un étagement descendant. Le chevet de l'église actuelle se situe sur le point le plus haut, la crypte avec la chapelle de la Vierge s'étage sur deux niveaux. La construction du cloître a entraîné un fort abaissement du niveau du sol au nord de l'église. En observant l'appareil que nous connaissons déjà, il remarque que la galerie du pourtour du chevet est bâtie sans chaîne d'angle et que les claveaux des arcs outrepassés des grandes arcades entre la nef centrale et les bas-côtés sont composés de pierres non convergentes. Il remarque une anomalie qui jusque-là n'a pas été perçue et qui jouera un rôle crucial dans son hypothèse : les arcs de la croisée du transept (entre le chevet et les absides) masquent partiellement la pénétration latérale des arcs des baies à linteaux encadrant le chevet ce qui indiquerait pour lui que le mur oriental du transept est antérieur à la construction de la nef.

Il différencie clairement les deux étapes de la construction à l'aide de l'appareil et de l'ébrasement des fenêtres. La première campagne est caractérisée par les grands blocs de granit équarris dans les chaînes d'angle et dans les piliers, par les arcs outrepassés à claveau non convergeant et elle correspond à la nef, aux bas-côtés, au transept et au cœur. Le reste de l'édifice, la galerie de pourtour du chœur et la crypte appartiennent à la deuxième campagne. Nous voyons que dans la séparation des deux campagnes Stym-Popper ne dit pas plus et n'utilise pas d'autre méthode que Puig i Cadafalch et G. Gaillard.

Quant aux portes de l'église, Stym-Popper suppose que celle percée dans l'axe du pignon de la façade occidentale n'existait pas dès l'origine parce que le niveau du terrain du parvis était plus en contrebas avant la construction de la crypte. Elle n'aurait été ouverte qu'après la création de la crypte.

A ses yeux, les vestiges de la couverture indiquent le XIV^e siècle pour la datation, la charpente apparente reposant sur les arcs diaphragmes (à tracé en arc brisé) évoque les analogies avec la grande salle du Palais des Rois de Majorque, l'église des Carmes et des Dominicains à Perpignan, la chapelle des Dominicains à Collioure, toutes datées à cette époque.

Les collatéraux voûtés en demi-berceaux suggèrent que leur voûte a été appliquée dans un deuxième temps parce que leur profil n'a pas la même courbure que les arcs ouverts vers le transept. Les fenêtres à double ébrasement des collatéraux et de la crypte déterminent la datation du XI^e siècle.

Les piédroits des anciens arcs qui séparaient le sanctuaire et la nef de l'église ont été retrouvés, l'arrachement des arcs est encore visible dans le mur. On a retrouvé le pendant symétrique de la fenêtre que Puig et Gaillard avaient découverte dans le mur sud de l'abside principale, elle a été débouchée dans le mur nord.

surmontant la crypte et qui semble remonter à la même époque ». ²⁴⁷ La superposition des sanctuaires et de leur vocable lui rappelle la disposition de Saint-Bénigne de Dijon. ²⁴⁸

Au-dessus de cette crypte, les bas-côtés de l'église Saint-Michel ont été prolongés vers l'ouest, les traces des voûtes d'arête se voient bien encore. Le mur gouttereau sud de la crypte laisse supposer l'existence d'un étage disparu. Stym-Popper présume d'après le livre de Delamont (*Histoire de la ville de Prades*) que ces bâtiments ont été détruits pendant les guerres du XVII^e siècle et remplacés par de nouvelles maisons d'habitation.

L'église actuelle est érigée à l'endroit le plus élevé du terrain et il ne voit pas où une autre église aurait pu être placée autour d'elle, il réfute donc l'hypothèse de R. Louis et E. Fels. D'après lui, si Garsias avait pu citer une autre église contemporaine, il l'aurait fait. Mais son texte ne mentionne que l'église Saint-Michel qui a porté dès le milieu du XI^e siècle ce vocable. Les mesures données par le moine correspondent à la largeur de la nef (9,40 m) même si la longueur (15,45 m) ne s'applique qu'à la moitié de la longueur actuelle. Des tombes mises au jour autour de la crypte au sud et au nord laissent penser qu'un cimetière s'étendait sur l'espace disponible jusqu'à la rivière Littera ce qui exclut l'existence d'une église-porche Saint-Michel bâtie à l'ouest des constructions actuelles. D'après lui, Pisani a confondu les deux églises Saint-Michel et Saint-Germain.

Stym-Popper avance sa propre hypothèse d'après laquelle l'emplacement de l'actuel chevet était occupé par l'église Saint-Germain qui pouvait comprendre les deux arcs latéraux autour du sanctuaire principal. Sa limite occidentale resterait indéfinissable. À l'actuelle église Saint-Michel on devait accéder par les côtés et l'autel de saint Michel était logé dans la travée occidentale en saillie en conformité avec les indications de Garsias qui situe la crypte derrière l'autel de saint Michel. Puis, lors des travaux d'aménagement au XI^e siècle, Oliba aurait déplacé l'autel de saint Michel dans le chevet en le substituant ici à l'autel de saint Germain. Ce changement traduirait la propagation du culte de saint Michel prenant le pas sur l'autre vocable, plus ancien, saint Germain, qui disparut également parmi les donations pour l'église dès avant l'an mil. ²⁴⁹ Les documents d'archives, cités par Fels et Louis ne se rapportent pas, d'après lui, à l'église actuelle.

Malgré ses arguments, après son intervention, René Louis, sept ans plus tard, continue à penser que l'église Saint-Michel devait se situer à l'ouest et coïncider avec les substructions existantes devant l'église actuelle, celle-ci étant l'église Saint-Germain, mais au fil du temps l'ensemble n'aurait conservé que le seul vocable saint Michel. Parmi les personnes qui réagissent aux communications, Jean Hubert partage l'opinion de Stym-Popper ce qui est d'autant plus compréhensible qu'en 1962 c'est lui qui proposera une hypothèse semblable poussant la présomption de l'autel de saint Michel dans le corps avancé jusqu'à la possibilité de l'*occidentation* de l'église. (Lors de la même séance, Élie Lambert considère qu'il est grand temps de reprendre complètement la question sensible des arcs outrepassés et la qualification mozarabe ce qui signale qu'en 1950 se fait déjà sentir un peu de méfiance vis-à-vis de ces théories.)

L'interprétation qui a envisagé en tant qu'un *ensemble* les constructions de Saint-Michel de Cuxa sous un angle complètement nouveau fut celle de Jean Hubert en 1962 dans son article intitulé *L'église de Saint-Michel de Cuxa et l'occidentation des églises au Moyen-Age*. Il prend appui sur les fouilles de Stym-Popper qui ont révélé, d'après lui, les caractéristiques essentielles sur la *nature* de cette église : l'abbatiale « *édifiée au cœur de l'ancienne marche militaire organisée dès le IX^e siècle aux abords de l'Espagne arabe, n'apparaît plus maintenant, aussi bien pour son plan que pour les détails de sa construction comme une église « mozarabe » mais comme un édifice de style carolingien rustique* » ²⁵⁰.

²⁴⁷ STYM-POPPER, 1950, p. 101.

²⁴⁸ STYM-POPPER, 1950, p. 93.

²⁴⁹ STYM-POPPER, 1950, p. 100.

²⁵⁰ HUBERT, 1962, pp. 164-165.

L'édifice considéré jusque-là comme une église orientée reçoit dans son hypothèse l'inversion de son chœur, c'est-à-dire qu'il place le sanctuaire principal avec l'autel de saint Michel à l'extrême ouest de la nef ce qui lui permet de résoudre les difficultés de la *Lettre* de Garsias situant les constructions d'Oliba derrière l'autel de saint Michel. L'accès à l'église se faisait par les deux couloirs à l'est de part et d'autre du sanctuaire secondaire, ou bien si l'entrée a été conservée dans la façade occidentale, l'autel de saint Michel devait se situer dans une tribune au-dessus d'un passage voûté. L'oratoire circulaire à étage édifié à l'ouest de l'église par l'abbé Oliba lui fait penser à l'imitation des dispositions similaires en Bourgogne au IX^e-XI^e siècle, notamment à Saint-Germain d'Auxerre, à Saint-Pierre de Flavigny, à Saint-Bénigne de Dijon même si leur rotonde se trouvait à l'Est. Il compare les deux absides opposées de Cuxa avec Bourg-Saint-Andéol, Arles-sur-Tech et Saint-Plancard dans les régions voisines.

Jean Hubert évoque la réforme de la liturgie effectuée par Pépin et Charlemagne en adoptant l'occidentation des églises de Rome (*more romano*) et énumère maints exemples à partir des basiliques de Constantin jusqu'aux églises carolingiennes (Fulda, Saint-Riquier, Saint-Gall) et leur prolongation dans l'art roman. En ce qui concerne la persistance de la tribune dans la partie occidentale de l'église (chœur des moines ou des chanoines), il y voit aussi l'influence carolingienne depuis le sud-ouest de la Gaule, marquée par de nombreuses fondations monastiques à cette époque. D'après lui, la pratique de l'occidentation des églises se limite à la périphérie de l'ancien empire à cause des invasions normandes au nord et à l'ouest qui ont brusquement interrompu l'impulsion de cet art de bâtir, sinon « toutes les églises de France auraient sans doute eu des chœurs opposés ».²⁵¹

Faute de preuve archéologique dans la partie occidentale de la nef qui pourrait confirmer l'existence d'une ancienne tribune, Jean Hubert n'a pas pu approfondir sa thèse sur l'occidentation de l'église de Cuxa. Pourtant, il intègre l'abbaye de Cuxa par ses comparaisons dans le milieu de l'art carolingien et ouvre une nouvelle piste dans l'approche du monument qui sera encore poussée plus loin.

Par ailleurs, ces nouvelles orientations apparaissent dans les ouvrages généraux comme par exemple dans *Histoire artistique de l'occident médiéval* de Gabrielle Démiens Archimbaud²⁵² pour qui le monastère de Cuxa témoigne, à côté de l'influence mozarabe, de la fidélité à l'architecture carolingienne par ses trois nefs à longueur inégale, par son transept bas saillant, par le passage qui encadre son chevet semblablement à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. Ces caractéristiques carolingiennes sont plus importantes pour elle que celles qui rattachent le monument aux traditions hispaniques ou orientales.

D'après les travaux de Jean Vallery-Radot et de Carol Heitz, la recherche d'un porche ou une *turris* occidentale dans l'avancée occidentale de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa ne semblait pas infondée. Vallery-Radot²⁵³ déjà en 1929 dans sa *Note sur les chapelles hautes dédiées à Saint Michel* a attiré l'attention sur le fait que les chapelles dédiées à l'archange Saint-Michel dans les églises sont installées aux étages supérieurs d'un narthex, d'un clocher-porche ou tout simplement au-dessus d'un portail occidental. D'après les multiples exemples, l'auteur a constaté que cet emplacement remonte aux temps carolingiens où les archanges ont assuré la protection des églises-porches. Carol Heitz a remarqué que « les chapelles saint Michel logées dans les tours ou des avant-corps formant façades se comptent par centaines »²⁵⁴ parce que les VIII^e et IX^e siècles considéraient les archanges comme « une sorte d'arrière-garde, chargée de la protection de l'église ».²⁵⁵ On trouve

²⁵¹ HUBERT, 1962, p. 170.

²⁵² DEMIANS D'ARCHIMBAUD, 1968.

²⁵³ VALLERY-RADOT, 1929.

²⁵⁴ HEITZ, 1963, p. 233.

²⁵⁵ HEITZ, 1963, p. 221.

des autels dédiés à l'archange dans de nombreux massifs occidentaux (Westwerk), clochers-tours ou clochers-porches. Soit il occupe seul cette place, soit il est avec ses compagnons, saint Gabriel et saint Raphaël, leurs autels étant situés à l'étage au-dessus des porches ou sur une tribune intérieure. Les exemples sont nombreux et très variés. Le plus ancien spécimen de l'époque carolingienne, l'abbatiale de Saint-Riquier, bâtie par Angilbert entre 793-798 présente un dispositif où les trois archanges sont associés aux trois tourelles (*turrita*) de l'atrium, appelé Paradis.²⁵⁶ Les monastères clunisiens y restèrent particulièrement fidèles à leur protection. Jean Hubert a cherché cette fonction dans la partie occidentale de l'abbatiale de Cuxa consacrée en l'honneur de l'archange Saint-Michel. En Roussillon, seulement l'église abbatiale de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech fournit l'exemple d'une contrabside (à l'est), décorée de vestiges de peintures murales représentant des anges.²⁵⁷

En 1977, dans son étude, Brigitte Uhde-Stahl²⁵⁸ a voulu aussi relever d'éventuels modèles dans les édifices religieux antérieurs ou contemporains de Cuxa. Son approche, qui ne porte que sur les constructions d'Oliba à l'ouest de l'abbatiale (l'atrium et la chapelle circulaire à deux niveaux superposés) est très riche en analogies. Elle est consciente qu'en raison des voyages et des rapports personnels de cet abbé-évêque érudit on peut s'attendre à une conception architecturale réfléchie traduisant ses pensées théologiques et politiques. Cet ensemble monumental à l'Ouest lui rappelle également les massifs occidentaux des églises carolingiennes et ottoniennes de l'Empire. Ainsi, avec les deux grands clochers-tours à l'est et avec l'ensemble à l'Ouest, il aurait accentué les deux extrémités afin de créer une composition « bicéphale » dans laquelle l'entrée monumentale avec la chapelle circulaire aurait pu constituer le contrepoint de la partie orientale de l'église.²⁵⁹ Sur le plan formel, elle a cherché des modèles où l'atrium et la chapelle circulaire se trouvent réunis dans un édifice religieux. Elle les a trouvés dans des basiliques constantiniennes de Rome et de Jérusalem où l'atrium faisait partie de la basilique mais cette disposition a peu à peu disparu, jusqu'à ce que les empereurs carolingiens ne l'aient repris dans les monastères les plus importants. L'auteur souligne qu'à l'époque d'Oliba les atriums de Saint-Riquier, d'Aix-la-Chapelle, de la cathédrale de Mayence et

²⁵⁶ Elles s'élevaient au-dessus des trois portes : la porte du midi sous le patronage de saint Gabriel, la porte occidentale consacrée à saint Michel, celle du nord, protégée par saint Raphaël. Ici, les anges remplissaient leur fonction de protection et d'adoration *devant* l'antéglise (Westwerk) consacrée au saint Sauveur. Leurs sanctuaires n'étaient pas encore intégrés dans le bâtiment de l'église. Saint-Riquier représente une première phase dans l'évolution de l'espace réservé aux anges. C. Heitz met en lumière le changement important qui intervient pendant la seconde moitié du IX^e siècle : de l'extérieur de l'église les autels des archanges furent transportés à l'intérieur de celle-ci et en même temps le vocable principal du sanctuaire haut de l'église-porche passa du Sauveur à saint Michel, son principal « lieutenant ». HEITZ, 1963, p. 221, 223.

²⁵⁷ Géraldine Mallet, dans son article sur l'église abbatiale à double chevet de Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech, considère que l'édifice parvenu jusqu'à nous révèle des caractéristiques qui le rattachent aux constructions haut médiévales, notamment son occidentation et sa bipolarité. En effet, aux trois absides occidentales, correspondant au chœur principal, répondent dans leurs axes à l'Est trois chapelles creusées dans la profondeur du mur, avec la trace des autels, révélée par les sondages de 2004. Leur aménagement intérieur évoque les massifs occidentaux carolingiens par la superposition d'un porche, d'une chapelle haute et d'une tribune. Les peintures murales et l'acte de consécration de 1157 permettent d'identifier la chapelle centrale avec celle de saint Michel, les deux autres avec celles de saint Gabriel et de Tiburce. Le projet, qui s'expliquerait par la volonté de faciliter l'accès des pèlerins à la crypte dans le pôle occidental, remonte à la fin du X^e-début du XI^e siècle. Il imite des églises emblématiques de Rome (Saint-Pierre). L'auteur compare cette double orientation à l'ensemble monumental de Saint-Michel de Cuxa où l'abbé Oliba a développé des constructions à trois niveaux à l'ouest de l'église. G. Mallet évoque également le contrabside de Sant Père del Burgal, le groupe épiscopal de Vich et le pôle occidental de Saint-Guilhem-le-Désert. Elle n'exclut pas non plus l'influence des modèles paléochrétiens hispaniques et de l'Afrique du nord. MALLET, 2014.

²⁵⁸ UHDE-STAHN, 1977.

²⁵⁹ UHDE-STAHN, 1977, p. 340. D'après l'abbé A. Cazes, les escaliers auraient pu conduire à une tribune occidentale, et ils communiquaient avec les deux galeries extérieures qui à leur tour avaient accès aux bas-côtés de l'église abbatiale Saint-Michel-de-Cuxa, *Guide touristique*, Conflent, 1970, p. 16-17., cité dans HEITZ, 1992, p. 15-17.

de Cluny II subsistaient encore.²⁶⁰ D'après elle, Oliba aurait pu voir des monastères avec atrium lors de ses voyages, il connaissait Odilon, abbé de Cluny mais rien ne permet d'établir des influences directes avec ces exemples cités.

En examinant de près les chapelles circulaires de Cuxa, B. Uhde-Stahl constate que sa fonction correspond à celle de la rotonde mariale : elle est de plan circulaire, la chapelle inférieure est voûtée, la chapelle supérieure contient des niches et elle a une double dédicace.²⁶¹ Les surfaces murées de la chapelle haute évoquent pour elle son prototype, le Panthéon, également rythmés de cette façon. Cependant, B. Uhde-Stahl considère que la dédicace à la Crèche est très rare, même exceptionnelle et ne concerne pas la chapelle entière. Pour elle, les niches réduites de l'oratoire supérieur ne sont que des éléments purement décoratifs. Le plan de cette chapelle de la Trinité s'éloigne également du plan habituel des rotondes mariales avec ses trois cercles séquentiels de même que le pilier central de la chapelle inférieure. Quant à celle-ci, elle exclut l'analogie avec la chapelle de Fulda dont la fonction est tout à fait différente en tant que chapelle funéraire dans un cimetière. En conséquence, la chapelle de Cuxa ne correspondrait dans les détails à aucun exemple connu. En cherchant la fonction des deux escaliers en colimaçon creusés dans le mur occidental de la chapelle haute, elle pense que ces escaliers donnaient accès à des tourelles qui pouvaient flanquer sa façade.

A côté des chapelles circulaires, B. Uhde-Stahl fait référence à d'autres monuments similaires : d'un part, sur le plan purement formel, à la tour-porche occidentale de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire), d'autre, seulement sur le plan fonctionnel, à la rotonde orientale de Saint-Bénigne de Dijon. Elle admet qu'Oliba a certainement connu des chapelles à plan central, entre autres Santa Maria Rotonda (Panthéon) de Rome et il est possible qu'il ait connu les projets de la tour-porche de Fleury. Mais dans la construction de la chapelle circulaire de Cuxa, il ne suit de près aucun édifice existant, il fait plutôt une assimilation très personnelle dans laquelle l'influence de Rome semble être prépondérante. Elle voit bien que tandis que les rotondes de Saint-Bénigne de Dijon ou autres (citées par exemple par J. Hubert) comme Saint-Germain-d'Auxerre, Saint-Pierre de Flavigny sont développées à l'est du sanctuaire et greffées directement sur le chœur, à Saint-Michel-de-Cuxa l'atrium sépare l'église principale des chapelles circulaires superposées.

La dédicace de la Crèche, lui évoque l'exemple de la crypte de la basilique Sainte-Marie-Majeure de Rome qui avait l'aspect de grotte et abritait aussi les reliques de la Crèche (*praesepe*). Celle-ci voulait imiter la grotte de la Nativité de Bethléhem. D'après elle, « *on peut donc imaginer que l'abbé Oliba, très impressionné par le « Pessebre » de Sainte-Marie-Majeure lors de son premier voyage à Rome, en 1011, avait profité de l'acquisition des reliques des linges de la Vierge en Lombardie pour construire un oratoire, à Cuxa, à l'instar de la Crèche de Rome* ». ²⁶²

En dépit des comparaisons proposées, B. Uhde-Stahl reconnaît que la construction d'Oliba, bien qu'elle rassemble des éléments divers, dans son ensemble est une œuvre unique et nous ne pouvons pas lui trouver un seul modèle. Ses plans, ses dispositions portent les marques des orientations du prélat, parmi elles, la prédominance et l'attrait de Rome, l'influence de l'héritage carolingien et des grands centres monastiques de France et du Saint Empire romain germanique. Il synthétise ces influences diverses en exprimant dans ses constructions des idées théologiques, spirituelles et politiques.

Le spécialiste de l'époque carolingienne, Carol Heitz a consacré une attention particulière à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa. Ce chercheur complète son appréhension non seulement par des analogies architecturales mais également par la recherche des similitudes dans la liturgie. Il affirme avec certitude l'appartenance de l'abbaye de Cuxa à la tradition carolingienne : « *...l'abbatiale dans*

²⁶⁰ UHDE-STAHN, 1977, p. 342.

²⁶¹ La rotonde mariale avait en général une double dédicace : à côté de la Vierge, elle était dédiée soit à Saint-Sauveur, soit aux Saints Apôtres, dans le cas du Panthéon aux martyrs.

²⁶² UHDE-STAHN, 1977, p. 346.

son ensemble, sa disposition architecturale et la liturgie dans ces lieux qui permettent de considérer cet imposant édifice, bâti à cheval sur l'an mil (974-1035) dans la province la plus méridionale de l'ancien empire carolingien, comme l'un des derniers brillants chaînons d'une évolution qui relie l'époque carolingienne à l'époque romane naissante ». ²⁶³

Ses publications offrent l'évolution de ses pensées sur l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa. En 1981, dans son article intitulé *Éléments carolingiens dans l'architecture méditerranéenne*, C. Heitz affirme que cette influence est perceptible en Roussillon et en Catalogne même aux X^e et XI^e siècles. Il définit ses caractéristiques principales, en rapport avec l'évolution de la liturgie : l'adoption d'une antéglise, Westwerk (comme à Saint-Riquier, à Corvey) ou d'une contrabside occidentale (comme à Fulda, à Cologne), tous les deux aboutissant à un édifice bipolaire. ²⁶⁴ Il analyse la formule des cryptes annulaires, le développement des chapelles angéliques et des chapelles de Saint-Sépulcre. Il mentionne Cuxa à propos de l'axe est-ouest qui se profile nettement dans les constructions carolingiennes. Son exemple lui illustre parfaitement cette caractéristique de l'alignement de plusieurs sanctuaires qui remonterait également au complexe de Saint-Sépulcre de Jérusalem. Il la compare encore à deux ensembles rhénans, à celui de Saint-Pantaléon de Cologne avec son petit mausolée occidental et celui d'abbatiale d'Essen composée de l'église Saint-Jean-Baptiste et l'abbatiale séparées par un atrium. ²⁶⁵ Il cite la thèse de Jean Hubert sur l'*occidentation* de l'église de Cuxa mais il ne partage pas son opinion, le phénomène qui est valable à l'église Sainte-Marie d'Arles sur Tech dans la vallée voisine, n'est pas applicable, d'après lui, à l'abbatiale de Cuxa.

En 1987, dans son étude intitulée *Beata Maria Rotunda, A propos de la rotonde occidentale de Saint-Michel de Cuxa*, il voit encore se conjuguer l'influence carolingienne « nettement perceptible » avec le rayonnement de l'Espagne musulmane même si l'arc en fer à cheval est moins présent ici que dans la Péninsule. Il se concentre sur les constructions d'Oliba qui conservent l'esprit carolingien et dotent l'église de Garin, monument déjà considérable, d'après lui, des adjonctions à ses extrémités est et ouest en faisant d'elle l'une des plus belles églises de son temps. En cherchant les analogies de la rotonde occidentale se dressant au-delà d'un atrium devant la façade de l'église Saint-Michel, il souligne les rappels « voulues par Oliba » avec les Lieux-Saints, notamment avec la disposition de l'église de l'Anastasis par rapport au Martyrium au Saint-Sépulcre de Jérusalem. ²⁶⁶ La chapelle de Notre-Dame de la Crèche est rapprochée par lui aux chapelles mariales construites sur plan centré. Sa disposition associée au culte des archanges met en parallèle Cuxa davantage avec l'antéglise de Centula et avec la chapelle sommitale de la rotonde de Saint-Bénigne de Dijon.

En 1992, dans une autre étude entièrement consacrée à Cuxa (*Saint-Michel de Cuxa et la tradition carolingienne*), Heitz approfondit son approche. Son objectif est de pointer systématiquement les éléments pouvant être susceptibles de mettre en relation avec l'architecture carolingienne. Bien que l'abbaye soit géographiquement située loin des foyers carolingiens, l'héritage de ceux-ci est bien visible déjà dans la silhouette de l'édifice. Tandis que les constructions datées d'avant l'intervention de l'abbé Oliba ont mis l'accent liturgique sur son chevet oriental, avec l'élévation de l'église de la Trinité, Oliba a créé un ensemble à double pôle liturgique pareillement aux grandes abbayes carolingiennes. ²⁶⁷ Le chevet rectangulaire (X^e s.) et les deux couloirs latéraux

²⁶³ HEITZ, 1987, 2, p. 223.

²⁶⁴ La bipolarité symétrique des églises de l'époque carolingienne et ottonienne s'explique aussi par ces raisons liturgiques. Ici, à l'autel majeur oriental répond un autel occidental dans le *Westwerk*, appelé aussi contrabside ou « contre-chœur ». L'aménagement des cryptes était souvent analogue : l'une, dans le pôle occidental et l'autre dans celui de l'orient (Hildesheim, Nivelles). Voir : DIERKENS, 2002, p. 501.

²⁶⁵ HEITZ, 1981, p. 115.

²⁶⁶ HEITZ, 1987, 1, p. 273.

²⁶⁷ HEITZ, 1992, p. 56. Pierre Riché met également en valeur l'extension de l'ensemble vers l'ouest par l'implantation du sanctuaire à deux étages en lui donnant une véritable bipolarisation. Voir : CAILLET, GABORIT-CHOPIN, PALAZZO, RICHE, 2001, p. 195.

(couloir-boutoir) qui l'enveloppent, lui rappellent également les exemples carolingiens, le chevet de Centula, de Corvey, de Halberstadt.

Dans le transept bas très débordant de Cuxa, il voit un transept « *more romano* » qui correspond aux exigences de la nouvelle liturgie carolingienne par la disposition de deux paires d'absidioles à chaque côté des croisillons. L'agencement architectural du chevet a permis l'installation de quatre autels de part et d'autre du maître-autel, voués, d'après lui, au premier des archanges.²⁶⁸ L'adjonction de trois absidioles greffées sur le couloir transversal de l'abside centrale lui suggère le parallélisme avec d'autres églises carolingiennes (Couches, Mistail, Müstair, Disentis, Saint-Martin de Coire).²⁶⁹ Mais surtout l'ensemble de l'impressionnante « phalange » septiforme (2+3+2 absidioles) lui fait penser à Angilbert, l'abbé de Centula et à sa grande procession septiforme du jour de Pâques.²⁷⁰

C. Heitz attire l'attention sur ce que parmi les nombres, le 7 a joui d'un grand prestige à l'époque carolingienne, ce qui est dû à l'influence de l'Apocalypse de Saint-Jean au IX^e-X^e siècles (les 7 candélabres, les 7 têtes de la bête). Ce chiffre est souvent transposé à la liturgie et dans l'architecture. Lors de la consécration de l'église de Saint-Michel-de-Cuxa en 974 sous l'abbé Garin sept évêques ont célébré la messe sur les sept autels des sept absides de l'église. Le chevet septiforme apparaît à Sainte-Marie de Ripoll aussi, reconstruit sous l'abbatiale d'Oliba sous la forme de chapelles alignées (3+1+3) où l'abside principale est marquée au milieu par son volume plus vaste. Dans la chapelle de la Trinité le nombre 7 est présent par les six niches qui rythment le mur intérieur et par l'abside qui abrite l'autel de la Trinité (6+1).

Dans l'analyse de C. Heitz le culte de la Trinité relie aussi l'abbatiale de Cuxa aux temps carolingiens. Sa rotonde est prise par lui pour une analogie avec les antéglises carolingiennes. Il la compare à la *turris* du Sauveur de l'église Saint-Riquier qui en tant qu'*opus occidentalis* (*Westwerk*) précède l'abbatiale à l'ouest. Elle a été érigée par Angilbert entre 790-799. Cette tour du Sauveur comportait au rez-de-chaussée une grande crypte, au-dessus l'étage abritait un « trône-autel » qui ont fait ensemble allusion à la chapelle palatine d'Aix (792-797).

Dans la crypte de Cuxa, dédié à la Crèche, Heitz voit une référence aux églises de Jérusalem et de Bethlehém. Il compare son gros pilier central à la petite rotonde cémétériale de Fulda (822), imitation de celle du Saint-Sépulcre, qui repose aussi sur une seule colonne, surmontée d'un chapiteau ionique (opinion avancée déjà en 1987). La distribution des autels des archanges saint Michel et saint Gabriel lui évoquent celles de Corvey (885) et de Werden (943) dans les tribunes nord et sud des antéglises. Les trois archanges jouaient aussi le rôle des gardiens à Saint-Riquier, ici dans les trois tourelles à chapelles hautes à l'ouest, au sud et au nord sur le parvis de l'atrium rectangulaire devant la tour du Sauveur. D'après C. Heitz, Angilbert pouvait imiter par cette ordonnance de l'espace l'église du Saint Sépulcre de Jérusalem.

L'église de Saint-Bénigne de Dijon construite par Guillaume de Volpiano entre 1002 et 1018, donc avant les constructions d'Oliba à Cuxa, s'impose à lui comme analogie à plusieurs titres. Sa rotonde à trois niveaux rappelle les *turris* carolingiennes mais elle se trouve à l'est de l'édifice (comme *Ostwerk*). Elle est aussi une *Beata Maria Rotunda* comme celle de Cuxa. Son niveau le plus bas est dédié à Saint Jean-Baptiste, le rez-de-chaussée surélevé à la Vierge Marie, l'étage est réservé

²⁶⁸ HEITZ, 1992, p. 56. Cette identification des autels et des absidioles dédiées aux archanges n'est pas donnée ailleurs.

²⁶⁹ HEITZ, 1992, p. 58.

²⁷⁰ Angilbert décrit dans son *Institutio* que la cérémonie liturgique du dimanche de Pâques part de la tour du Sauveur de l'église de Centula par groupe de 7 qui représente la « grâce septiforme » du Saint-Esprit. Pour mieux s'adapter aux difficultés du passage, Angilbert scinde ses moines en groupes binaires (4+3) ou tertiaires (2+3+2). La tête de la procession est présidée par 7 reliquaires et 7 croix et à côté des moines de Saint-Riquier les habitants du bourg et les 7 communautés voisines de Saint-Riquier participent aussi à cet événement. HEITZ, 1987, 2, p. 143, et HEITZ, 1992, p. 59.

à la dévotion de la Trinité – tout l'ensemble est placé sous la protection de l'archange saint Michel dont la chapelle était accessible au troisième niveau. Par sa forme et par la date de consécration (le 13 mai), elle se rattache au Panthéon de Rome, transformé le 13 mai 609 en une église chrétienne dédiée à la Vierge et à tous les martyrs sous le vocable de *Santa Maria ad Martyres*. (Guillaume de Volpiano a choisi le même jour pour la consécration de sa rotonde mariale.)

Aux yeux de C. Heitz, l'ensemble de Cuxa paraît à la fois « *passéiste et progressiste* », ²⁷¹ parce qu'il porte d'un côté les réminiscences des modèles architecturaux du passé et de l'autre, il annonce déjà l'art roman. D'après les ouvertures, les trois escaliers monumentaux permettaient d'accéder à l'atrium et à la rotonde de la Trinité (desservie en outre par deux tourelles d'escalier) ce qui lui fait supposer qu'une liturgie processionnelle devait s'y développer pour organiser la circulation des moines et des pèlerins entre les deux « *caputs* » ecclésiastiques : le chevet oriental et l'*antéglise* occidentale. Les ouvertures primitives entre le sanctuaire central et les absidioles pouvaient vraisemblablement servir aussi aux processions.

Dans son étude C. Heitz fait référence à l'hypothèse de Jean Hubert qui insista sur l'*occidentalisation* de l'église abbatiale de Cuxa. Heitz dément pourtant que l'autel (trône) de Saint-Michel aurait pu se trouver dans la partie occidentale de la nef étant donné que sa façade est percée par une grande porte. Pour lui, le texte de Garsias renvoie à la présence de saint Michel dans l'église abbatiale en face de la chapelle de la Trinité.

D'après ces comparaisons avec les lieux cités (surtout Saint-Riquier), le legs carolingien dans les constructions de l'abbé Oliba semblait être indiscutable mais des nouvelles approches ont toujours pu préciser davantage ces influences et non seulement dans les analogies architecturales mais dans la fonction liturgique. En 1999, E. Palazzo, ²⁷² dans son étude intitulée *Marie et l'élaboration d'un espace ecclésial au haut Moyen Age* envisage les nouvelles formes architecturales élaborées entre les IX^e et XI^e siècles du point de vue des pratiques cultuelles qui y sont rattachées et il cherche tout particulièrement les éléments permettant à dégager la manifestation d'une liturgie mariale. Il décrit les phases progressives de l'émergence de la dévotion à la Vierge à partir des autels dédiés à elle jusqu'à l'aboutissement d'une véritable architecture mariale affirmée d'abord dans l'aménagement d'une crypte, en général au-dessous de l'autel majeur, puis transférée dans une rotonde mariale, forme architecturale propre à son culte.

Spécialiste de la liturgie, il voit l'intérêt de la *Lettre de Garsias*, non dans un optique archéologique comme auparavant, mais dans l'aspect hautement symbolique de la description du dispositif qui place la Vierge au sommet d'une hiérarchie céleste. ²⁷³ A ses yeux, Cuxa est l'épanouissement d'une architecture spécifiquement mariale qui s'inscrit pleinement dans le développement de la dévotion à la Vierge au Moyen-Age. La *symbolie* liturgique qui y trouve l'expression architecturale est similaire pour lui à Saint-Bénigne-de-Dijon. À Saint-Michel-de-Cuxa, comme à Dijon, la rotonde mariale devient encore plus autonome et témoigne de « *la mise en architecture* » (E. Palazzo) de la dévotion mariale. Elle « marque la prééminence de Marie dans l'aménagement d'un espace qui lui est propre ». ²⁷⁴

Christian Sapin, ²⁷⁵ dans son écrit intitulé *L'origine des rotondes mariales des IX^e-XI^e siècles et le cas de Saint-Germain d'Auxerre*, cherche à identifier la genèse des rotondes mariales des IX^e-XI^e siècles et suit leur évolution formelle et liturgique depuis les premiers sanctuaires à plan circulaire ou octogonal dédiés à la Vierge en Orient. ²⁷⁶ Il note que cette ancienne forme des mausolées, des

²⁷¹ HEITZ, 1992, p. 66.

²⁷² PALAZZO, 1996.

²⁷³ PALAZZO, 1996, p. 315.

²⁷⁴ PALAZZO, 1996, p. 316.

²⁷⁵ SAPIN, 1996.

²⁷⁶ Les plus importants sont le tombeau de la Vierge (V^e s.) à Jérusalem, dans la vallée de Josaphat, qui est une rotonde ainsi que l'Anastasis qui abritait le Saint Sépulcre et l'église de l'Ascension (IV^e s.) au Mont des Oliviers. Sur le Mont

monuments funéraires, des tombeaux monumentaux est devenue particulièrement répandue à partir du V^e siècle, après l'adoption du dogme de la *Theotocos* (mère de Dieu) aux conciles d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451) dans la disposition des églises dédiées à la Vierge.²⁷⁷

Il voit dans la transformation du Panthéon en église chrétienne dédiée à la Vierge et à tous les martyrs en 610 le grand impact exercé à l'histoire de l'architecture. C. Sapin remarque que tandis qu'à l'époque mérovingienne, les rotondes conservent encore leur fonction funéraire,²⁷⁸ à l'époque carolingienne, où on assiste à un renouveau dans la construction des églises dédiées à la Vierge, les édifices sont fréquemment construits sur plan central²⁷⁹ et la fonction funéraire est moins signifiante. Charlemagne choisit la Vierge (et le Sauveur) pour le vocable de la chapelle de son palais et Charles le Chauve en fait de même à Compiègne (877), calquant l'oratoire d'Aix.

Dans l'architecture monastique ces rotondes mariales étaient souvent accolées aux chevets orientaux des abbayes au IX^e siècle. Les plus remarquables, Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Pierre de Flavigny, Saint Bénigne de Dijon ont formé ainsi une « excroissance vers est », derrière le sanctuaire. Ces rotondes mariales, en général à deux niveaux, sont conçues pour abriter des reliques précieuses dans leurs cryptes. Il est parfois possible de mettre en relation l'acquisition des reliques avec leurs constructions.

Christian Sapin place la chapelle circulaire à deux étages superposés de Cuxa construite à l'ouest de l'abbatiale sous Oliba entre 1008 et 1046 dans ce contexte architectural et il l'associe aux célèbres abbayes mentionnées ci-dessus. Pour lui, la conception dans laquelle l'oratoire inférieur est voué à la Vierge et le sanctuaire supérieur à la Trinité (comme à Dijon) constitue « l'expression monumentale d'une liturgie mariale », d'autant plus que la relique de la Vierge rapporté de l'Italie par Oliba a été installée dans la chapelle inférieure.²⁸⁰ La forme de la rotonde à Cuxa, comme ailleurs, devient la forme codifiée à l'époque carolingienne de la célébration du culte mariale dans une disposition architecturale spécifique.

André Bonnery²⁸¹ en 1997 s'intéresse au rapport entre les sanctuaires de la Vierge et de l'archange saint Michel (*Les sanctuaires associés de Marie et de Michel*) dont le culte était en plein expansion à l'époque carolingienne. Aux exemples de Monte Gargano, du Mont Saint-Michel et de Saint-Bénigne de Dijon, qui s'imposent pour la juxtaposition de ces deux vocables, il ajoute les chapelles superposées de l'église de Vals, de Puy en Velay, de Rocamadour et de la Grasse. Il observe un rapport topographique qui consiste à élever le sanctuaire de saint Michel à un endroit plus haut que celui de la Vierge même dans le cas où leurs chapelles ne sont pas superposées mais elles se trouvent à proximité de l'un de l'autre (La Poble de Lillet ; Santa Maria de Naranco et San Miguel de Lillo).

La « stratification architecturale » est valable, pour lui, pour Saint-Michel de Cuxa où l'élément le plus élevé est l'abbatiale Saint-Michel et non l'église de la Trinité, comme la *Lettre de Garsias* le stipule : « ...non jusqu'au plus haute sommet du temple, mais d'une hauteur justement proportionnée... »²⁸² Bonnery se demande également si la disposition liturgique de la rotonde de

Garizim un autre sanctuaire de plan octogonal (V^e s.) a la dédicace de la Vierge et à Bethléem, le sanctuaire de la Nativité est aussi construit sur plan octogonal.

²⁷⁷ Le tombeau de Théodoric vers 520 à Ravenne ; San Vitale ; Santa Constanza (IV^e s.) à Rome sont les édifices les plus importants. Les exemples sont nombreux à Constantinople (trois églises mariales V^e-VIII^e siècles), à Rome, à Ravenne, en Grèce. En Gaule la seule était la Daurade à Toulouse qui est, d'après Émile Mâle, le jalon principal de l'émergence du culte marial.

²⁷⁸ A Auxerre, la construction d'une *Santa Maria rotunda* a servi de cadre pour recevoir le tombeau de l'évêque Vigile entre 658 et 683, dont le modèle était aussi le Panthéon. SAPIN, 1996, p. 296.

²⁷⁹ Par exemple : Centula/Saint-Riquier (790-799), Wurtzbourg (780), Aix-la-Chapelle (798), Altötting (877), Ludvigsstadt (IX^e).

²⁸⁰ SAPIN, 1996, p. 304.

²⁸¹ BONNERY, 1997.

²⁸² BONNERY, 1997, p. 14. Citation et traduction de l'auteur.

Dijon n'aurait pas pu inspirer Oliba, contemporain de Guillaume de Volpiano. Dans la chapelle du Pessebre, l'abbé-évêque aurait voulu reproduire intentionnellement, d'après lui, la grotte de la Nativité - opinion partagée par plusieurs chercheurs.

L'auteur rappelle l'origine scripturaire de l'association des sanctuaires de Marie et de Michel qui se trouve dans la scène de l'Apocalypse (12, 1-8) où saint Michel combat le dragon voulant dévorer l'enfant nouveau-né de la Femme, identifiée à Marie. Le rôle protecteur de l'archange à l'égard de la Vierge, dont la chapelle se situe plus bas, est bien explicité dans le texte du moine Garsias : « *En face de la reine, est le terrible Michel comme pour la protéger* ». Pour Bonnery l'ensemble architectural d'Oliba qui associe Marie, Michel et le Christ dans le plan en « mandorle » de la chapelle de la Trinité est comparable aux représentations iconographiques²⁸³.

L'intervention de Miguel Gros i Pujol²⁸⁴ en 2003 au colloque de Prades sur *Le culte des trois Archanges et de la Trinité à l'abbaye de Saint Michel de Cuxa* montre que les recherches sur l'influence carolingienne, notamment celle de Saint-Riquier, sont encore loin d'être épuisées dans la quête des références pour Cuxa. Ce chercheur s'interroge sur le processus qui a abouti à l'abandon de l'ancien vocable de saint Germain d'Auxerre en faveur du culte de saint Michel au monastère et sur les significations de cette mutation. En intégrant ce changement dans l'émergence massive du culte de l'archange à partir des dernières décennies du VIII^e siècle, il cherche à relever les signes de la réforme carolingienne dans la liturgie à travers les constructions de l'abbaye. Il considère ce complexe comme le lieu où ces innovations liturgiques se manifestent clairement.

Déjà l'oratoire dédié à l'Archange, mentionné la première fois en 930, en avant de l'église primitive Saint-Germain fut l'une des plus anciennes expressions de ce culte. L'auteur renvoie à R. d'Abadal qui a supposé qu'il fut édifié afin de prier pour l'âme du comte Miro le Jeune (+927) ou qu'il a été construit à sa mort. Ainsi, il devait être lié à un culte funéraire, associé souvent au patronage de l'Archange, conducteur des âmes des défunts, à l'image de la chapelle cémétériale de Fulda, de Saint-Michel d'Egara (Tarrassa), du groupe cathédral de Barcelone et de Vic. Il était probablement construit sur plan circulaire.

Cependant, par suite de la reconstruction de l'ancienne église Saint-Germain en 953, l'abbaye est restée essentiellement sous la protection de ce saint comme l'acte de dédicace le précise. (M. Gros i Pujol pense que la tournure « *caput ecclesie ipsus* » traduit la position principale du sanctuaire dans l'ensemble monastique). Malgré les donations des laïcs au profit de la chapelle Saint-Michel, le culte du titulaire principal du monastère s'est maintenu et une distinction s'est développée entre les ecclésiastiques et les civils, comme R. d'Abadal le suppose. Ainsi, les moines auraient privilégié l'église Saint-Germain tandis que les comtes auraient préféré l'oratoire Saint-Michel.

Le changement radical s'effectue avec la consécration en 974 de la nouvelle église Saint-Michel qui est, aux yeux de l'auteur, une construction carolingienne. En identifiant les sept autels mentionnés dans la description de la cérémonie solennelle, il présume qu'à côté des absides facilement identifiables, les deux autres autels devaient être installés au premier étage des clochers-tours (comme à Sant-Pere de Roda) ou dans les deux extrémités du transept. L'autre église Saint-Germain, reconstruite en 953, soit subsistait indépendamment, comme certains le supposent, soit son titulaire avait été transféré dans l'un des autels de la nouvelle église Saint-Michel (selon P. Ponsich), de même qu'à Ripoll et à Vic.²⁸⁵

Dans la disposition des nouvelles constructions d'Oliba, M. Gros i Pujol reconnaît une répartition identique au modèle de Saint-Riquier/Centulle (vers 790) où les chapelles des trois

²⁸³ BONNERY, 1977, p. 19.

²⁸⁴ GROS I PUJOL, 2003.

²⁸⁵ A Ripoll, transfert du vocable du Sauveur après la destruction de la vieille église ; à Vic, transfert du titulaire après la suppression de l'église funéraire Saint-Michel dans la nouvelle église Saint-Pierre.

archanges étaient regroupées dans des tourelles au-dessus des portes d'entrée d'un parvis rectangulaire aménagé devant la rotonde occidentale de l'église dédiée au Sauveur. Puisqu'à Cuxa l'atrium devant l'église Saint-Michel avec la rotonde reproduit les mêmes éléments, l'auteur en déduit qu'ici tout fut réalisé à l'imitation de Saint-Riquier même si à une échelle plus modeste.²⁸⁶ Il rattache la conception à l'époque de Garin (contemporain à l'église carolingienne de 974) en affirmant que Garin, grand voyageur aurait pu voir Centulle, connaître les écrits d'Angilbert ou d'autres monastères inspirés de Saint-Riquier (p.e. Aniane). Probablement, il n'a pas pu terminer son projet, transformer le monastère de Cuxa en un nouveau Saint-Riquier, c'est la raison pour laquelle son successeur, l'abbé Oliba devait l'achever. En dépit de la ressemblance au modèle carolingien, à Cuxa les deux autres archanges, saint Gabriel et saint Raphaël doivent se contenter de simples autels dans la crypte de part et d'autre de la chapelle de la Vierge.

Parmi les riches interprétations de l'abbatiale de Cuxa, seules ont été évoquées ci-dessus celles qui touchent à sa filiation carolingienne. Elles ne se présentent pas toujours sous forme d'une étude développée, mais seulement par une remarque qui prouve que cette attribution est toujours en vigueur. En 2005, Xavier Dectot dans *L'art roman en France* constate à propos de Cuxa, après la description du monument, qu'il mélange les apports carolingiens et mozarabes. Xavier Barral i Altet²⁸⁷ en 2009 dans *Sant Miquel de Cuixà y la falsa idea del mozarabismo* en écartant l'idée du mozarabisme remarque également les tendances carolingiennes et propose, d'un part de lier les arcs outrepassés aux piédroits avancés à une tradition classique et wisigothique, comme nous l'avons déjà vu, et de l'autre de rattacher son plan avec l'organisation de l'espace aux modèles carolingiens.

L'impact carolingien a été également évoqué dans les études par le biais de la propagation du culte de l'archange. Le changement progressif du titulaire à l'église de Cuxa reflétant le développement de la dévotion de l'archange saint Michel n'est pas un phénomène isolé, la montée de son culte est bien observable en général dans toute la Catalogne comme les travaux de H. Moreau-Ray²⁸⁸ (*La dévotion à Saint Michel dans les pays catalans*) et de Marcel Baudot²⁸⁹ (*Diffusion et évolution du culte de Saint Michel en France*) l'ont démontrée. Le culte des anges et surtout celui de saint Michel était étroitement associé à l'époque carolingienne où ils ont assuré surtout la protection des églises-porches (Saint-Riquier). Avant cette époque, on a respecté la position de saint Augustin qui s'est opposé à la dédicace des églises aux anges.

Concernant Cuxa, il faut rappeler que la première église d'Eixalada fut d'abord consacrée à saint André, puis, sur le territoire de Cuxa, l'église Saint Germain fut progressivement rebaptisée. Dans un premier temps un petit oratoire fut accolé à l'église Saint Germain et lors de sa reconstruction cette dernière reçut un double vocable : à côté de saint Germain celui de saint Michel (d'après H. Moreau-Ray, le vocable complémentaire de saint Michel remonterait à 890). C'est après l'agrandissement de la chapelle secondaire qui s'était avérée petite, que la nouvelle église reçut le patronage unique de saint Michel (974).²⁹⁰ L'émergence d'un nouveau vocable à côté de l'ancien signale déjà la mutation mais le changement complet de la dédicace traduit manifestement l'amplification du culte du nouveau patron de l'église. C'est ce qui arriva en Catalogne aux X^e-XI^e siècles. L'étude de H. Moreau-Ray inscrit ce changement du vocable à Cuxa dans la propagation du culte de saint Michel qui affecte la Catalogne justement en ce temps-là.

Marcel Baudot explicite que l'origine copte de son culte aurait cheminé lentement sous l'influence byzantine vers l'Italie méridionale. Puis, il s'est répandu dans toute l'Europe

²⁸⁶ GROS I PUJOL, 2003, p. 98.

²⁸⁷ BARRAL I ALTET, 2009, 1, p. 88.

²⁸⁸ MOREAU-RAY, 1993.

²⁸⁹ BAUDOT, 1993.

²⁹⁰ D'après Marcel Baudot, le changement du patron de Cuxa semble avoir été imposé par la famille comtale qui a financé les travaux. BAUDOT, 1993, p. 375.

occidentale.²⁹¹ La diffusion de sa dévotion résulte de ses trois grandes apparitions (*angélophanies*) au cours des V^e-VIII^e siècles : la première, le 8 mai 492 est liée à la grotte du Monte Gargano (Apulie près de Sipontum, Manfredonia), région d'influence byzantine où selon la Légende Dorée, saint Michel aurait laissé la trace de ses pieds au fond d'une mystérieuse grotte ; puis, vers 600, à Rome l'archange apparut la deuxième fois à saint Grégoire au sommet du mausolée d'Hadrien qui est devenu par la suite le Castel San Angelo, le pape Boniface y éleva en 709 une chapelle dédiée à saint Michel en forme de crypte ; ensuite une copie du Monte Gargano a été édifée sur le Mont Saint Michel après le songe de l'évêque saint Aubert à qui l'Archange serait apparu en 709. Après l'Italie, toute l'Europe manifeste la dévotion à l'égard de saint Michel dès la fin du VII^e siècle. L'époque carolingienne a accordé à l'archange une place éminente,²⁹² nombreuses sont les églises dédiées à lui en Gaule.

D'après H. Moreau-Rey qui a étudié la propagation de la dévotion michaélique en Catalogne, le point de départ de son culte date de l'invasion arabe, donc à partir de 711. Avant cette période, à l'époque wisigothique il était connu dans la Péninsule et dans le reste de l'Occident comme les sources écrites (livres liturgiques, inscriptions funéraires) l'attestent mais il n'a joui aucune distinction particulière. Son existence est démontrée par le *Libellus Orationum* de Vérone, d'origine tarraconaise qui fixe sa fête le 29 septembre et qui semble remonter aussi au VIII^e siècle.

Moreau-Rey démontre que le culte de saint Michel a été introduit en Espagne par les Carolingiens au IX^e siècle, qui après avoir repoussé les Musulmans, ont fondé des monastères dans le double but du repeuplement et de la christianisation du pays.²⁹³ La documentation montre que le choix de saint Michel dans le patronage des églises au IX^e siècle reste encore assez rare. Les plus fréquentes sont les églises dédiées à sainte Marie, saint Martin et saint Pierre. La grande expansion de la dévotion archangélique date du X^e-XI^e siècles. Pour Moreau Rey l'intensité considérable de la dévotion dans le pays, les nombreuses églises paroissiales, les monastères, les chapelles, les ermitages dont le patron était saint Michel attesteraient l'influence carolingienne. Si on y ajoutait les autels secondaires, le nombre de lieux pourrait être deux fois plus dense selon lui, car la dévotion était présente dans la majorité des paroisses.²⁹⁴

D'après ses données, 55% de ces églises ou chapelles datent des X-XI^e siècles dont la moitié a été construite avant 966 et la concentration la plus importante est notée dans les années qui précèdent cette date. Il cite le monastère de Burgal qui remplace l'un de ses saints patrons, saint Martin par saint Michel vers 948. C'est justement l'époque où le monastère de Cuxa reçoit en 974 le nom de saint Michel, la cathédrale de Vic (948-957) et l'église Saint-Michel de Barcelone (951) répondent également à ce culte michaélique. Saint Michel devient le protecteur de la noblesse catalane, le patron de la plupart des châteaux, en particulier dans les terres reconquises.

Le chercheur observe que la dévotion à saint Michel se propage du nord, de la chaîne des Corbières vers le sud et englobe l'ancien Roussillon, une partie de la Cerdagne, le Capcir, les vallées d'Andorre, les provinces de Girone, de Barcelone, de Tarragone, de Lleida et les Baléares – tous reliés par une même histoire. La densité des fondations et des lieux de culte se montre la plus forte dans le comté d'Urgel dont les seigneurs avaient été les moteurs de la reconquête avec les vicomtes d'Ager. Ils se sont distingués dès le X^e siècle dans le choix du saint patron l'archange qui symbolisait

²⁹¹ Sur l'origine du culte de saint Michel voir BAUDOT, 1993, pp. 15-22.

²⁹² Voir MOREAU-REY, 1993, p. 375, et BAUDOT, 1993, pp. 102-105. (non seulement sur les témoignages architecturaux mais également sur ceux d'inspirations littéraires)

²⁹³ D'après H. Moreau-Rey les carolingiens non seulement ont restauré mais ils ont instauré le christianisme. Il s'oppose au courant historiographique (l'école barcelonaise, M. Ménéndez y Pidal) affirmant que le royaume wisigothique aurait pu être le christianisateur et l'unificateur du pays, pourtant il n'a pas pu le dominer à cause de son influence très faible, prouvée par l'invasion arabe en quelques années. MOREAU-REY, 1993, p. 374.

²⁹⁴ MOREAU-REY, 1993, p. 370.

l'esprit de Croisade.²⁹⁵ Tandis qu'aux pays catalans saint Michel remplit le rôle du guerrier céleste, aux royaumes de Castille-Léon saint Jacques incarne cette fonction.

H. Moreau-Rey fait ressortir que ce phénomène sur les deux versants des Pyrénées coïncide avec le rapprochement de la classe dirigeante de Rome. De ce point de vue, la date 950 marque un tournant dans la politique du pays. La délégation au pape Agapet II qui partit cette année-là de Cuxa revint avec la bulle plaçant l'abbaye sous sa protection pontificale. (Une année plus tôt Cluny a reçu le même privilège.) D'après H. Moreau-Rey, ce rapprochement du Saint-Siège aurait également renforcé la dévotion à l'archange. Il remarque qu'à travers l'exemple de Cluny ou d'autres centres monastiques bénédictins du midi de la France auxquels les monastères catalans étaient très souvent rattachés,²⁹⁶ arrive aussi la vénération à l'égard de l'archange : « *saint Michel était un saint invoqué par les bénédictins dès la première heure, il occupe un premier rang parmi les dévotions favorisés par Cluny* »²⁹⁷. L'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa est devenue elle-même le centre de la diffusion de cette dévotion qui s'est étendue en forme d'étoile autour d'elle.²⁹⁸

La dédicace des églises à saint Michel attesterait ainsi non seulement la propagation de son culte mais d'une façon indirecte la pénétration de l'influence carolingienne dans la Midi de la France et en Catalogne.

1. 4. 3. Les églises abbatiales dites carolingiennes du Languedoc-Roussillon et d'autres régions

Les riches analogies convoquées afin de soutenir la filiation carolingienne de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa et la profondeur de son étude n'est pas comparable à un autre monument dans le territoire étudié. Dans le corpus il n'y a pas d'autre monument d'une envergure semblable ni dans la dimension, ni dans la complexité d'un programme théologique si réfléchi. Les édifices des sièges épiscopaux de Vich et de Ripoll ont disparu et les petites chapelles rurales ne se prêtent pas aux comparaisons. En revanche, plusieurs abbatiales ont reçu le qualificatif carolingien dans le pourtour nord-occidentale de la Méditerranée.

En 1970, au 95^e Congrès National des Sociétés Savantes à Reims, Henri Guiter²⁹⁹ dans sa communication intitulée *Développement comparé de deux monastères carolingiens en Roussillon : Saint-Génis-des-Fontaines et Saint-André de Sorède* donne l'épithète « carolingien » aux deux grands monastères bénédictins dont il poursuit l'histoire de l'époque carolingienne jusqu'au XII^e siècle. Trois ans plus tard, chez Pierre Ponsich³⁰⁰ dans son article sur *l'Évolution de l'architecture romaine roussillonnaise des origines au XIII^e siècle* nous retrouvons la même qualification élargie sur plusieurs autres édifices qu'il relie à la renaissance carolingienne en Roussillon. Il s'agit des premiers monastères bénédictins fondés par des moines réfugiés d'Espagne dans le contexte du repeuplement : celle d'Arles (780), d'Exalada (840), de Sorède (début IX^e), de Saint-Génis, de Saint-Estève (premier quart du IX^e). Il considère que l'église de Saint-Estève conserve les trois nefs de cette époque et que l'abbatiale de Saint-Génis et de Saint-André de Sorède possèdent la base de leur murs préromans en galets de rivière. Leur plan à nef unique avec transept saillant et trois absides semi-circulaires daterait donc à cette époque-là. Pour lui, l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa appartient aussi aux édifices carolingiens toujours subsistants et il y ajoute les petites chapelles rurales éparpillées partout en Roussillon.

²⁹⁵ MOREAU-REY, 1993, p. 383.

²⁹⁶ Camprodon à Moissac, Ripoll à Marseille.

²⁹⁷ MOREAU-REY, 1993, p. 375.

²⁹⁸ La progression n'est pas filiforme, linéaire comme par exemple dans le transport des reliques. Voir op. cit. p. 377.

²⁹⁹ GUITER, 1970, p. 25.

³⁰⁰ PONSICH, 1973, pp. 31-32.

En 1989, André Bonnery³⁰¹ s'inscrit dans ce même courant de pensée quand il réunit un groupe d'église sous la houlette d'un même type de plan qu'il appelle « carolingien » dans son article portant le titre d'*Églises abbatiales carolingiennes, exemples du Languedoc-Roussillon*. Par rapport aux exemples de Ponsich, il accroît le nombre des édifices à tel point qu'il englobe tous les monuments importants de l'époque entre 782 (construction de Saint-Sauveur d'Aniane) et 975 (consécration de Cuxa) et donne un développement théorique à son observation concernant le plan de ces églises.

A. Bonnery préfère utiliser le terme carolingien pour ces abbatiales parce que selon lui cette désignation donne plus de précision sur l'époque où elles ont été édifiées que l'appellation préromane. Les limites géographiques de son étude correspondent à l'ancienne Septimanie de l'époque wisigothique, dénommée à l'époque carolingienne par le nom de la *Gothie* qui comprend les évêchés d'Elne, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Lodève, Agde, Maguelone, Nîmes, Uzès. Selon lui, si les conciles renvoient à des abbayes, « il existait incontestablement des monastères dans l'ancienne Septimanie avant l'époque carolingienne. Cependant ni l'archéologie, ni les textes ne nous permettent de les connaître ». ³⁰² Il rappelle qu'après la désorganisation de la vie ecclésiastique pendant l'occupation arabe (719-759), l'époque carolingienne a apporté le renouveau monastique grâce à une trentaine de nouvelles fondations d'abbaye dans la région. Le redressement spirituel est dû aux personnages comme Benoît d'Aniane ou Nébridius, chargés de fonctions administratives qui ont joué un rôle important dans la réformation de la vie ecclésiastique selon la règle de saint Benoît.

Bien que du monastère Saint-Sauveur fondé par Benoît d'Aniane en 782 ne subsiste rien, l'auteur présume que cet édifice aurait pu servir de modèle pour les autres abbatiales dans la région. Son plan composé d'une nef unique charpentée, d'un transept débordant et de trois absides voûtées constitue pour l'auteur le modèle carolingien qui a été largement imité partout dans cette contrée. Son titulaire était particulièrement favorisé dans les monastères carolingiens, ses trois absides et trois autels auraient fait référence au symbolisme de la Trinité et ainsi à la résistance à l'adoptianisme.

L'église de Psalmody par un plan analogue justifie pour lui sa parenté avec le modèle d'Aniane. Le Saint-Sauveur de Gellone (Saint-Guilhem-le-Désert), dont ne subsiste que la crypte, ne correspondrait pas, selon lui, à l'architecture carolingienne à cause de l'absence du transept, il eut pourtant le même saint patron et fut d'abord la cella d'Aniane, fondée par le cousin de Charlemagne, le comte Guilhem en 804. Le plan de l'église Saint Pierre et Paul de Caunes construite entre 782 et 791 n'est que partiellement connu, son ancien chevet rectangulaire correspondrait cependant à l'époque carolingienne à l'exception de ses angles arrondis qui sont étrangers à cette contrée. Sa donation est certifiée par Charlemagne. L'ancienne abbatiale de Lagrasse est également liée à Charlemagne qui confirme les terres concédées au monastère dont le plan (épousé par l'église actuelle) était identique avec le plan de Saint-Sauveur d'Aniane, même ses dimensions auraient imité celles de l'abbaye d'Aniane. Le bâtiment modeste de l'église de Saint-Martin-des-Puits date aussi de l'époque carolingienne, ses possessions ont été confirmées en 897. Bien que seul son chevet quadrangulaire subsiste de l'époque primitive, d'après lui, sa reconstruction au XI^e siècle, quand elle devint la *cella* de l'abbaye voisine de Lagrasse, suivit le plan d'origine disposant d'une nef unique et d'un transept débordant.

Le plan des abbatiales en Roussillon emprunte également ce type. Saint-Génis-des-Fontaines a été fondée en 819 encore du vivant de Benoît d'Aniane, selon lui. Puis, l'abbatiale a été rebâtie sur le plan primitif, comparable à celui d'Aniane, après la dévastation des Normands ou des Sarrasins comme le précepte de Lothaire en 891 l'affirme. (Il a subi ensuite des reconstructions d'abord à la fin du X^e, puis d'autres remaniements au XII^e siècle mais son plan n'a pas changé.) La grande partie

³⁰¹ BONNERY, 1989, 1.

³⁰² BONNERY, 1989, p. 30.

de l'église actuelle de Saint-André de Sorède appartenant à l'époque préromane reproduit également le plan de Saint-Génis et d'Aniane. L'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa s'écarte du modèle défini par ses trois vaisseaux et surtout par son chevet comprenant deux paires d'absidiole de part et d'autre d'un sanctuaire rectangulaire intercalés par deux passages vers l'extérieur. Selon Bonnery cette disposition ne contrevient pas pourtant au schéma traditionnel des églises carolingiennes locales à chœur quadrangulaire et à transept débordant avec des absidioles oblongues, seule la nef tripartite à longueur inégale s'éloigne du modèle traditionnel de la région. Selon lui, l'église de Cuxa a les sources d'inspirations ailleurs, même si son plan s'inscrit dans la tradition des églises septimaniennes. D'après ses arcs, il ne cherche plus leur donner une attribution mozarabe mais il les place dans une tradition wisigothique et romaine.

Conscient que le monastère d'Aniane n'est connu que par son plan et que la date de la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert est incertaine, Bonnery affirme pourtant qu'en Languedoc-Roussillon existait un type d'abbatiale dont le prototype était l'église Saint-Sauveur d'Aniane. Benoît d'Aniane transporte ce modèle dans le nord quand il construit l'église d'Inden près d'Aix consacré en 817 en l'honneur du Saint-Sauveur dont il devient l'abbé. Au lieu d'emprunter le type du Westwerk ou des contrabsides répandus dans l'architecture carolingienne dans le nord, Inden s'attache à ce modèle languedocien. Cette église reproduit les dimensions du monastère d'Aniane mais elle se compose de trois nefs parmi lesquelles la centrale est prolongée par un porche vers l'ouest.

Bonnery analyse les éléments architecturaux de ce type d'abbatiale carolingienne du point de vue de la liturgie monastique. Les trois chapelles avec trois autels dans les trois absides n'étaient pas encore destinées selon lui aux messes privées au IX^e siècle mais à un aménagement où le culte a été célébré sur l'autel majeur de l'abside centrale et les absidioles ont joué le rôle des salles annexes pareillement à l'époque paléochrétienne servant de *diaconicon* ou de *protesis*. Le transept débordant qui permet de dessiner la valeur symbolique de la croix latine évoque le Saint Sauveur et donne la place aux chœurs des moines dans les croisillons. Alors que ces églises n'étaient pas destinées aux processions liturgiques semblables aux grandes basiliques carolingiennes (Centula, Saint Gall), d'après leur plan et leur dimension modeste, Saint-Michel de Cuxa avec ses multiples ouvertures aurait pu être influencée par une liturgie comparable à celle de Saint-Riquier.

Probablement conforté par cette étude de Henri Bonnery, Pierre Ponsich maintient son opinion précédente en 1992³⁰³ aussi dans son article intitulé *La société et l'art en Roussillon à l'époque carolingienne* sur la qualification carolingienne des abbayes de Saint-Michel de Cuxa, de Saint-Génis-des-Fontaines et de Saint-André de Sorède auxquelles il ajoute encore Saint-Fructueux de Camelas. Il parle déjà d'un plan carolingien au sujet de Saint-Génis et de Saint-André composé d'une nef unique avec transept saillant dessinant le plan en croix latine et de trois absides semi-circulaires.

Pour une autre région, l'Hérault, Émile Bonnet³⁰⁴ en 1905 dans son *Antiquités et monuments du département de l'Hérault* cherche à identifier les monuments de la période carolingienne, entre VIII^e et X^e siècles, pour clarifier la possibilité d'un tel héritage dans cette région. Il réunit les grandes abbayes bénédictines fondées sous les carolingiens pendant cet intervalle de temps.³⁰⁵ Préoccupé du problème de la datation, il fait référence aux travaux de Jules Renouvier (*Les anciennes églises du Département de l'Hérault*), de Prosper Mérimée (*Note d'un voyage*), de Louis Noguier (publications sur Béziers), d'Henry Revoil (*Architecture romane du Midi de la France*) qui répertorient une douzaine d'édifices.³⁰⁶

³⁰³ PONSICH, 1992, p. 27.

³⁰⁴ BONNET, 1905.

³⁰⁵ E. Bonnet mentionne du VIII^e siècle l'abbaye de Joncel, d'Aniane, de Saint-Thibéry ; du IX^e siècle Gellone, Saint-Guilhem-le-Désert, Saint-Chinian, la Villa Majan (Cogne), Villemagne ; du X^e Saint-Pons de Thommières, Saint-Sauveur de Lodève.

³⁰⁶ Chez les auteurs énumérés nous trouvons : Villeneuve-lès-Maguelone, Loupian, Saint-Guilhem-le-Désert, la tour

Cependant, selon lui, l'archéologie contredit ce vieillissement des édifices et en réalité les monuments datables de cette époque-là sont rares. Il ne s'agit pas d'œuvres durables, vu le matériau et la maladresse de la construction. Il rectifie donc les caractéristiques d'après lesquelles ces auteurs ont attribué les monuments à l'architecture carolingienne. Les critères carolingiens de Renuviers, consistant au transept, aux piliers carrés, aux arcatures sur pilastres, au portail à linteau monolithe, au petit appareil, correspondent selon Bonnet à l'architecture du XI^e-XII^e siècle. L'ornementation en pierre noire pour lui est plutôt un élément d'origine orientale que carolingienne. La disposition de la porte méridionale n'est spécifique à aucune époque et elle s'explique localement par la volonté d'éviter le vent du nord. Il rectifie l'opinion de Revoil qui considère que les monuments carolingiens dans le sud de la France imitent l'art antique par le grand appareil en affirmant qu'à l'exception de Saint-Jacques de Béziers, les édifices de l'Hérault ne se distinguent pas de cette caractéristique. Selon la définition de Bonnet, cette époque démontre la « dégénérescence » des traditions antiques par l'influence barbare arrivée lors de l'invasion des Francs, perceptible nettement dans l'ornementation géométrique en méplat. Selon lui, en architecture, seulement les substructions de la crypte de Lodève et la crypte de Saint-Aphrodise de Béziers remonteraient à l'époque carolingienne. (Dans sa datation, nous trouvons Saint-Hilaire de Montcalmès [d'Aniane] et Saint-Nazaire de Roujan parmi les églises romanes).

Maurice de Dainville³⁰⁷ en 1935 dans *L'enfance des Églises du diocèse de Montpellier* affirme clairement la filiation carolingienne pour les monuments de l'Hérault. Dans le titre, l'auteur veut intentionnellement éviter le terme préroman qui selon lui suggère un art intermédiaire, autonome, entre l'art carolingien et l'art roman dont l'existence dénie. Conscient que les constructions conservent des traditions anciennes qui brouillent la datation, il considère pourtant que dans l'Hérault aucune église subsistante ne peut être datée d'avant le XI^e siècle même si plusieurs sont datées du VI-Xe siècles. Parmi les petites chapelles rurales, Saint-Georges de Lunas lui semble la plus ancienne. La raison de la disparition des édifices primitifs serait l'invasion musulmane et l'abandon des bâtiments modestes sur la plaine au profit des montagnes. Le renouveau de l'art de bâtir au XI^e siècle se nourrit pourtant de la tradition solide du passé qui n'a pas été perdue bien que le chaînon manque entre l'art carolingien et l'art roman.

L'auteur tente de déceler cet héritage du passé au moyen de l'observation des églises de l'Hérault et d'établir une filiation. L'absence des contreforts, les fenêtres à simple ébrasement, les arcatures sur colonnettes à l'intérieur de l'abside, le petit appareil allongé, les motifs décoratifs (en billettes, damier, entrelacs) sont englobés par lui dans les caractéristiques carolingiennes liées à cette base sur laquelle l'art roman s'établit. Dainville prétend donc la survivance nette des éléments carolingiens dans l'art roman de l'Hérault. Ces éléments constitueraient un héritage toujours perceptible même si la restitution d'une église-schéma provenant de cette époque-là serait difficile dans une région qui lui passe pour le point de rencontre de courants différents (Espagne, Catalogne, Aquitaine, Toulousaine, Rouergue, Cévennes, Province, Italie, Orient).

Il faut encore parler de l'église de San Climent de Peralta en Ampurdan qui a été identifiée la première fois par Miguel Oliva Prat³⁰⁸ en tant qu'une église inédite dans *La arquitectura prerrománica en el Ampurdán*. Mentionnée dans un précepte de Charles le Chauve de 844, l'auteur lie sa naissance, dans une petite vallée perdue, aux « premières colonisations bénédictines du pays ». ³⁰⁹ La situation de cette petite chapelle dans le mouvement du repeuplement constitue son intérêt primordial pouvant fournir un exemple bien daté même si le bâtiment est actuellement assez

Saint-Étienne de Puissalicon, Saint-Aphrodise et Sainte-Madeleine de Béziers, Espondeilhan, Saint-Jacques de Béziers, Saint-Pierre de Rèdes, Saint-Martin de Londres. Il ne faut pas dire qu'Emile Bonnet corrige avec raison la datation de ces monuments situés à l'époque carolingienne.

³⁰⁷ DAINVILLE, 1935.

³⁰⁸ OLIVA PRAT, 1959.

³⁰⁹ OLIVA PRAT, 1959, p. 159.

ruiné. Pour Eduard Junyent i Subirà,³¹⁰ dans son *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic en 1983*, l'église subsistante devait se substituer à la *cella* mentionnée dans le précepte quand la colonie du peuplement avait été déjà solidement établie. Joan Badia i Homs³¹¹ en 1985 dans *L'arquitectura medieval de l'Empordà* désigne déjà cet édifice en tant que celle d'un monastère et explicite que dans le document de Charles le Chauve les installations agricoles du monastère et les activités des moines sont clairement exprimées. (Voir également la notice parmi les études monographiques)

Ramon d'Abadal i de Vinyals³¹² dans le premier volume de sa *Catalunya carolíngia, Els diplomes carolíngis a Catalunya* publie ce type de préceptes qui permettent de reconstruire les installations semblables à plusieurs endroits sur les deux versants des Pyrénées : Albanyà, Amer, Arles, Manyoles, Barcelone (Santa Creu, Sant Pere de les Puellas), Camprodon, Cuixa, Elne, Fontclara, Girona, Les Escaules, Ripoll, Sant Aniol d'Aguges, Sant Climent de Reglella, Sant Cugat del Vallès, Saint Feliu de Guixols, Saint-Génis-des-Fontaines, Sant Joan de les Abadesses, Sant Julià del Munt, Sant Pere de Rodes, Sant Salvador de la Vadella, Santa Cecilia d'Elins, Santa Cecilia de Monserrat, Santa Grata ou Senterada, Sorède, Urgell, Vic.

Même si pour Saint-Michel de Cuxa et pour les abbayes languedociennes les analogies avec les modèles carolingiens sont identifiées et cette position est maintenue jusqu'à aujourd'hui, il est difficile d'avancer des arguments architecturaux en faveur d'une filiation carolingienne pour les petites chapelles qui sont pourtant plus nombreuses. Elles ont souvent reçu cette qualification dans leur situation chronologique, sur les deux versants des Pyrénées, comme les notices monographiques le détaillent.

D'ailleurs, pour clôturer ce chapitre, il faut souligner le fait que la portée de l'influence carolingienne a été jugée d'une façon différente. Pour certains, cette filiation se propose comme une alternative vis-à-vis de l'attribution mozarabe. José Camon Aznar³¹³ en 1949 et 1963 dans son *Arquitectura española del siglo X. Mozarabe y de la repoblación*, déjà présenté en raison du refus de la théorie mozarabe de Gomez-Moreno, estime que dans la région catalane l'influence dominante depuis le IX^e siècle est bien carolingienne en dépit des contacts califaux et fait référence aux trois églises du siège épiscopal de Terrassa (San Pedro : 1000-1050 ; San Miquel : 850-950 ; Santa Maria : fin X^e). L'église de San Pedro de las Puellas (Barcelone), datée de 945 est également d'ascendance carolingienne pour lui, de même que celle de Canapost (Forallac, Gérone).

En revanche, Jacques Fontaine³¹⁴ en 1977, dans son *L'art mozarabe* refuse, d'après les données historiques, l'alternative simplifiée d'une filiation entre le mozarabe et le carolingien et considère que, malgré les deux siècles de suzeraineté, l'influence carolingienne est difficilement décelable et qu'elle n'est valable que pour les grandes abbayes. Selon lui, cet impact sur la Catalogne devait être modéré et limité au cours des IX^e-X^e siècles à cause de l'éloignement de l'empire dont les représentants sur place étaient peu nombreux. Les colons des « *aprisions* » sont arrivés de l'Espagne ou des régions voisines du midi de la France mais jamais du nord de ce pays. Le pouvoir impérial s'exprimait, plutôt par l'introduction de la règle de saint Benoît, par l'imposition de la métropole ecclésiastique de Narbonne ce qui a provoqué même des oppositions, manifestées dans l'hérésie adoptianiste.

Paul Freedmann³¹⁵ qui analyse en 1992 l'héritage wisigothique et franc dans la construction d'une identité particulière différente à la fois de l'Espagne et de l'Empire, cerne également

³¹⁰ JUNYENT I SUBIRA, 1983, p. 170.

³¹¹ BADIA I HOMS, 1985, vol. 1, p. 331.

³¹² ABADAL, 1926-1950.

³¹³ CAMON AZNAR, 1963, p. 217.

³¹⁴ FONTAINES, 1977, pp. 283-284.

³¹⁵ FREEDMANN, 1992.

l'influence carolingienne par le biais de la réorganisation des évêchés. A cause des territoires occupés par l'islam, après la suppression d'Egara et d'Empuries, les évêchés des Pyrénées ont été placés sous l'autorité de la métropole de Narbonne. L'instauration de la trêve de Dieu, l'attribution des exemptions aux monastères et le droit de la libre élection de leur abbé vis à vis du pouvoir politique lui semble aussi porter la marque des Carolingiens

Isidro Bango Torviso³¹⁶ en 2001 dans *Arte prerrománico hispano, El arte en la España cristiana de los siglos VI^e al XI^e*, comme J. Fontaine, minimise la pénétration carolingienne en affirmant qu'elle n'atteignit pas les Pyrénées et que son reflet dans le sud de la France était très faible. Ces régions et la *Marca Hispanica* préservent, selon lui, leur passé local qui se manifeste dans leur production artistique témoignant d'un vrai isolement culturel. La continuité des vieilles formes et techniques du passé s'avère dans cette zone plus importante que les impulsions extérieures. Il critique le fait que sous l'effet du patriotisme, l'existence de la Marche d'Espagne comme un territoire de l'Empire carolingien a été utilisé pour dresser tout un panorama de l'art carolingien en Catalogne ce qui ne correspond pas aux œuvres conservés.

316

BANGO TORVISO, 2001, p. 184, p. 222.

2. Étude générale des deux types d'arc du Haut Moyen Age

2. 1. L'arc en champignon : procédé constructif ou structure autonome ?

2. 1. 1. Sous l'emprise de la Perse Sassanide

Aux premiers temps de l'archéologie française à la fin du XIX^e siècle la découverte de l'Orient a joué un rôle important. Les ingénieurs qui se forment en général sur le tas lors de leurs expéditions y observent les vestiges du passé, cherchent à comprendre la méthode de construction, les matériaux, les détails qui sont souvent différents de la manière de bâtir classique de l'architecture romaine. Les résultats de leurs fouilles, les trouvailles archéologiques ramenés et exposés au musée du Louvre donnent du crédit à leur travail. Les monuments exotiques des pays lointains documentés au cours de leurs fouilles sont présentés dans des ouvrages grandement illustrés à l'aide de gravures, lithographies, dessins et relevés de grand format. Nous possédons toujours ces ouvrages qui, à cause de leur vulnérabilité, ne sont guère plus consultables que sur des sites numérisés. Ce n'est pas seulement la somptuosité de leur exécution qui nous surprend aujourd'hui mais leur portée dans la formation des courants historiographiques.

Quant à nos arcs et surtout pour l'origine de l'arc outrepassé, la théorie de Marcel Dieulafoy développée dans sa série de cinq volumes intitulée *L'art antique de la Perse* reste une référence toujours incontournable. Dans ce traité publié entre 1884 et 1889, il met en rapport pour la première fois l'arc en champignon et l'arc en fer à cheval. Passant en revue les édifices ruinés des époques Achéménide, Parthe et Sassanide, il s'intéresse surtout à la méthode de construction des voûtes et des coupoles sur ces terres arides, privées de bois de charpente où on a construit dans la plupart des cas sans cintrage préalable et seulement exceptionnellement à l'aide de matériaux peu appropriés (bois tordus et troncs de palmiers) constituant des cintres fragiles. Héritage de l'Égypte et de l'Assyrie, la voûte cylindrique exécutée par les Perses avant la conquête arabe est singulière, elle consiste à construire un premier anneau contre le mur fermant une extrémité de la salle (mur de tête) qui sert d'appui solide aux tranches suivantes posées en légère inclinaison. Le résultat, le tracé elliptique très caractéristique dans le profil de la voûte en berceau ainsi que dans la courbe des coupoles et des baies de grandes salles s'expliquerait, pour l'auteur, par la volonté de diminuer la poussée étant donné que plus un arc est aplati, plus la poussée est grande et inversement plus un arc est surélevé, moins la poussée est importante.

Parmi les monuments voûtés de l'époque Achéménides, le regard de Dieulafoy s'arrête à la coupole sur pendentifs surmontant une salle carrée à Sarvistan et l'auteur porte une attention particulière au palais de Firouz-Abad. Dans sa restitution qu'il donne du premier monument, il montre les baies en arc en champignon sans donner à ce tracé une appellation quelconque. La procédure est mieux expliquée à propos du palais de Firouz-Abad qui est au centre de ses observations. La grande baie au milieu de la façade principale, qui occupe un tiers de la longueur totale de l'édifice dans un système modulaire très réfléchi, est également marquée par cette courbe en champignon comme toutes les autres ouvertures. Dans le prolongement de cette baie nous voyons une galerie voûtée servant de vestibule où la naissance de la voûte est indiquée par un retrait horizontal. A l'encontre de Sarvistan où les coupoles et les voûtes en berceau sont construites en briques très dures, à Firouz-Abad tout est bâti en moellons calcaires équarris, intentionnellement minces et plats pour l'édification de la voûte. Un mortier de chaux aide à corriger les imperfections de la surface.

Dieulafoy fait des remarques importantes, il relève les traits essentiels de la construction des arcs. A Firouz-Abad les berceaux sont construits sur cintres, en revanche, les trois coupoles de forme elliptique sont bâties sans cintrage. Dans la construction des berceaux, il remarque le retrait sur les

piédroits dont la fonction était, selon lui, de fixer les cintres. Quand l'arc a été terminé, on a corrigé la défektivité de la surface de l'intrados à l'aide de plâtre en dissimulant la saillie de tous les arcs. Il note également qu'à la suite de ce procédé, le diamètre est toujours plus large que la distance entre les supports et que la hauteur des arcs n'est pas uniforme dans la même salle. Dieulafoy fait son observation sur trois archivôtes ainsi construites dont le résultat lui rappelle la courbe des arcs « mauresques outrepassés » et, en conséquence, il fait le lien entre les deux formes : « Ce fait a-t-il eu une influence sur la création de cette forme bizarre et finalement inexplicable de l'architecture arabe ? C'est fort possible : car les Sassanides eurent recours, eux aussi, à des procédés analogues à ceux qui viennent d'être décrits, quand ils se servirent de cintres. Accidentelle chez un peuple de constructeurs, cette voussure put devenir normale le jour où elle fut transportée chez les étrangers qui ne se soucièrent jamais de mettre d'accord la logique et l'architecture et acceptèrent, sans essayer d'en comprendre les origines, toutes les formes décoratives que leur transmirent leurs voisins, notamment les Perses sassanides »³¹⁷.

Dieulafoy cherche aussi comment les constructeurs agissent contre la poussée de la voûte. L'épaisseur notable des murs, la voûte perpendiculaire des galeries entourant le porche central afin de le contrebuter et la méthode de construction des arcs répondraient à ce besoin. Concernant la disposition des claveaux dans la construction des arcs, l'archéologue fait des constatations très fines. Il note que l'intrados est divisé en deux zones : en bas les éléments sont placés horizontalement en léger encorbellement tandis que dans la partie supérieure ils deviennent en position verticale. L'augmentation de la hauteur de la partie construite en tas de charge serait ainsi une méthode pour compenser la poussée. La fermeture des arcs, dans leur zone supérieure est également très particulière : des dalles longues sont ici posées en chevron comme dans les arcs brisés et un deuxième anneau est posé au-dessus du premier, toujours pour agir contre la poussée.

L'auteur met en rapport la forme des voûtes avec l'existence d'un cintre ou pas au cours de leur construction, ainsi les berceaux construits sur cintre possèdent une courbe en demi-cercle (qui nécessite moins de bois pour le cintrage) tandis que les coupôles bâties sans cintrage ont une forme elliptique dérivée d'un tracé en anse de panier à trois centres. L'argument est fort, en fait, ce retrait à la retombée de la voûte ou de l'arc devrait distinguer la manière de bâtir et indiquer l'utilisation éventuelle d'un cintrage. Ce petit détail, donc, n'est pas anodin. Si cette hypothèse fonctionnait, les nombreuses baies en tracé de champignon de l'édifice auraient été construites sur cintres.

L'archéologue fait encore le lien entre le matériau défektivé de pierres grossièrement taillées, de même que l'imperfection des cintres avec la méthode de construction en tas de charge qui servirait à homogénéiser ces imperfections. On ne peut pas exclure pourtant que la pratique dans la construction des voûtes sans cintres provisoires par la pose de briques en encorbellement pouvait influencer le procédé de tas de charge.

Dieulafoy date Firouz-Abad et Sarvistan du V^e-VI^e siècles avant J-C., Sarvistan serait pour lui légèrement postérieur. Il connaît les monuments sassanides aussi, bien que la description de Tag-Koesra (Ctésiphon) ne reçoive pas une place aussi importante. Quant au tracé des arcs, il observe que l'ellipse géométrique des arcs a été vite supplantée par le plein cintre, en effet, au VII^e siècle la Perse abandonna cette forme. Dans la logique de son hypothèse esquissée, il fait référence au petit édifice omeyyade de Rabbath-Ammân dont la façade présente des arcatures à l'image de celle de Ctésiphon mais cette fois-ci en vrais arcs outrepassés. Dieulafoy voit donc se profiler une chaîne ininterrompue depuis le château achéménide de Firouz-Abad jusqu'à l'art musulman précoce du VII^e siècle. Dans ce bâtiment construit autour d'une cour carrée, l'arc brisé s'est déjà substitué à l'ellipse sassanide, de même que l'arc outrepassé qui est employé ici d'une façon systématique. Sachant que cette dernière forme annonce l'art musulman, il situe le monument dans les dernières années de l'ère Sassanide ou dans les premières années de l'hégire.

³¹⁷ DIEULAFOY, 1884-1889, pp. 37-38.

Dans cet ouvrage, l'auteur n'affirme pas moins que l'arc outrepassé est né à partir d'un arc dont la retombée se place en arrière des montants, disposition que nous appellerons arc en champignon. Sa création serait due à un hasard : observée sur quelques arcs à Firouz-Abad où l'emplacement du cintre a été rempli de plâtre créant ainsi un arc plus fermé que le demi-cercle. Dieulafoy et ses successeurs ne considèrent pas la forme en champignon comme un tracé autonome, intentionnellement formé pour réaliser ce dessin, il s'agit d'une manière de bâtir imposée par la pose du cintre.

La théorie de Dieulafoy a connu un grand succès, ses contemporains l'a largement vulgarisée et elle a nourri des hypothèses jusqu'aujourd'hui. Même si sa datation concernant les monuments mentionnés a été remise en question, ses observations ne sont pas remises en cause. L'année suivante, en 1890, Georges Perrot et Charles Chipiez dans le cinquième volume de leur *Histoire de l'art dans l'Antiquité* ont largement fait référence à la publication de Dieulafoy. A la différence de son ouvrage, ils rattachent Sarvistan et Firouz-Abad à l'époque sassanide et soulignent leur parenté avec le palais de Ctésiphon. Ils qualifient le tracé de la voussure des portes et des niches de plein cintre et celui des voûtes et des coupoles d'ovoïdes.

Dans la construction des voûtes, ils soulignent la négligence, l'inexpérience, la grossièreté parce que la régularité de l'arc n'est acquise qu'à l'aide d'ajout de plâtre destiné à cacher les imperfections. Ils font appel au dessin illustratif de Dieulafoy³¹⁸ expliquant la transformation de l'arc semi-circulaire en arc outrepassé et observent que les arcs ne présentent pas tous la même forme : le plus souvent ils sont en plein cintre mais parfois en fer à cheval. Alors que sous les Achéménides on construisait avec soin (Passagarde, Suse), ces œuvres de décadence ne tiennent que grâce au mortier. La grossièreté du travail se manifeste également, selon eux, dans les « piliers qui sont plus larges que les arcs qui reposent sur eux, proportion qui est d'un fâcheux effet dans les arcades plaquées à Firouz-Abad au bas de la façade principale ». ³¹⁹ Les auteurs parlent ainsi de l'arc que nous appelons en champignon qui passe à leurs yeux pour une maladresse et non une forme exécutée intentionnellement d'une telle manière. Ce qui était inexplicable pour Dieulafoy sans l'aspect pratique de la pose des cintres devient ici la preuve de la gaucherie des bâtisseurs à une époque qui a déjà perdu la vitalité des Achéménides.

Auguste Choisy en 1899 dans son *Histoire de l'architecture*³²⁰, reproduit également la thèse de Dieulafoy. Toutefois, il situe Sarvistan et Firouz-Abad sous le règne des Sassanides ce par quoi il contredit Dieulafoy, mais dans le reste il le suit fidèlement. Tout découle, pour lui aussi, dans l'architecture de la Perse de la pénurie de bois déterminant la construction des voûtes sans cintre en tranches verticales inclinées au lieu des assises horizontales concentriques. Dans les voûtes en berceaux sur cintrage, très rares, il distingue, lui aussi, au sommet des piédroits une retraite ménagée pour recevoir les cintres.

Au centre de son attention se trouve le Palais de Ctésiphon (Tag-Koesra), le plus colossal de l'époque sassanide que les légendes attribuent à Chosroes (VI^e). A propos des baies de ce palais, il reformule la même hypothèse selon laquelle « ...pour faciliter la pose des cintres on ménage une retraite au niveau des naissances ; un enduit tapisse l'intrados et rachète cette retraite. Cet enduit à Ctésiphon forme un glacis au-dessus de la retraite et donne au profil l'aspect d'un fer à cheval. Là est l'origine de l'arc outrepassé qui sera d'un usage si général dans les architectures musulmanes ». ³²¹ Choisy n'a pas pu appliquer cette hypothèse à la voûte en berceau de la nef centrale ouverte sur toute la largeur (27m) vers l'extérieur à l'image des palais achéménides parce qu'elle a été construite sans cintrage par tranches en briques cuites et elle ne présente pas la saillie

³¹⁸ PERROT, CHIEPIEZ, 1890. L'illustration de Dieulafoy figure à la page 572.

³¹⁹ Idem, p. 572.

³²⁰ CHOISY, 1899, 1.

³²¹ Idem, pp. 109-110.

des piédroits, seulement une simple moulure signale la naissance de la voûte. Son profil en anse de panier surhaussé rappelle Sarvistan et Firouz-Abad que Choisy a considéré comme le plus ancien palais voûté.

Concernant l'architecture musulmane dont Choisy situe ses débuts en Syrie (Damas) au VII^e siècle dans les territoires qui n'étaient pas influencés par l'art byzantin, il y note l'emploi courant des arcs en fer à cheval et des arcs brisés. Tous les deux favoriseraient la réduction de la poussée, pourtant cet avantage n'est pas exploité par des Arabes parce que les claveaux convergent vers un centre unique. Dieulafoy remarque que l'arc outrepassé manque dans l'art byzantin, son origine serait, pour lui aussi, dans la Perse sassanide, comme d'ailleurs celle de l'arc brisé. Quand il note que « chez les Arabes la forme a survécu au procédé », ³²² il réitère la méthode du revêtement de l'intrados d'un enduit au-dessus du retrait destiné à porter le cintre ce qu'il a observé à Ctésiphon. Choisy constate aussi que les arcs ne sont pas homogènes dans toute l'aire géographique de l'art musulman : à l'encontre de l'Espagne qui exclut l'arc brisé, l'arcade persane favorise le profil brisé, la Syrie, l'Égypte et l'Espagne alternent le plein cintre avec le fer à cheval. ³²³

Jean-Auguste Brutails se rallie en 1900 à la théorie de Dieulafoy dans son *L'archéologie du Moyen Age* et à ses méthodes. ³²⁴ Préoccupé par l'origine de l'arc en fer à cheval en France et réagissant aux débats de son époque, le jeune archéologue avance l'exemple de la réalisation des arcs et des voûtes en Roussillon où le diamètre est supérieur à l'écartement des piédroits produisant ainsi un ressaut à la naissance des voûtes afin d'y appuyer les cintres. Brutails décrit le même procédé que Dieulafoy : à la fin de la construction après avoir enlevé le cintrage on a fait disparaître ce ressaut en empâtant les écoinçons. Il fait référence à l'ouvrage de Dieulafoy dont il partage l'opinion sur l'origine des arcs en fer à cheval en Orient par cette démarche de l'empâtement. Voire, dans sa note il y ajoute que ce tracé n'est pas un tracé normal, les Arabes l'avaient adopté sans comprendre la raison pragmatique de son existence mais l'origine de la forme serait liée à un procédé de construction. Selon lui, les constructeurs orientaux et les maîtres d'œuvres roussillonnais auraient pu arriver au même résultat indépendamment, il refuse qu'une analogie suppose nécessairement un rapport de filiation. Son dessin imite aussi celui de Dieulafoy.

Quelques années plus tard, en 1908, dans son *Précis d'archéologie du Moyen Age* ³²⁵ Brutails réitère la même pensée à propos du plan outrepassé et il dessine un arc outrepassé qui résulte de la modification d'un arc semi-circulaire par la même méthode démontrant qu'il a maintenu cette hypothèse avancée dans *L'art antique de la Perse* de Marcel Dieulafoy.

Puig i Cadafalch illustre par un dessin très semblable la méthode de construction de l'arc triomphal de l'abside nord de l'église de Marquet en Catalogne dans *L'Arquitectura Romànica a Catalunya, L'Arquitectura romànica fins les darreries del segle XI*, en 1911 ³²⁶ attestant qu'il connaissait et appliquait l'hypothèse de Dieulafoy. L'illustre archéologue a pu la découvrir grâce à Brutails, fort probablement. Leurs rapports et surtout la portée de leur activité liée au Roussillon seront traités dans des chapitres à part. Puig observe parmi les arcs outrepassés du chevet primitif de Marquet que certains comme l'arc triomphal sont appareillés expressément pour engendrer précisément l'arc en fer à cheval tandis qu'à un autre le vide restant au-dessus de l'imposte a été rempli de mortier après avoir enlevé le cintre aboutissant de cette façon à la même forme. Il note que c'est une pratique de tradition très ancienne en Orient.

Ces premiers tâtonnements remontant à la théorie de Dieulafoy soulèvent des questions essentielles au sujet des arcs du Haut Moyen Age, notamment cet aspect mystérieux de l'origine de

³²² CHOISY, 1899, 2, p. 75.

³²³ Idem, p. 77.

³²⁴ BRUTAILS, 1900. 1

³²⁵ BRUTAILS, 1908. 2

³²⁶ PUIG, FALGUERA, GODAY, 1911.

l'arc outrepassé et l'ignorance du moment de l'appropriation de cette forme chez les Musulmans. Nous ne voulons pas nier que dans des cas isolés la technique du remplissage des écoinçons restés vides après l'enlèvement des cintres ramenant la courbure à la ligne verticale du parement peut produire le tracé outrepassé mais cette méthode ne peut pas fournir une explication générale à la naissance de ce tracé surtout pour des arcs, pour des voûtes bâties en pierre de taille et pour le tracé des chapelles rupestres où ces mêmes profils sont creusés dans le rocher, y compris l'arc en champignon.

Les auteurs de ces premiers ouvrages n'ont pas supposé que l'arc en champignon pouvait exister intentionnellement sous cette forme et pas seulement en tant que le résultat secondaire d'une méthode de construction employant des cintres. Pour eux, une intervention ultérieure serait à l'origine de la naissance de l'arc en fer à cheval, un procédé artificiel et non constructif aboutirait à son effet optique. Ces considérations, qui ont eu la vie dure, tracent la possibilité d'une ligne d'évolution entre l'arc en champignon et l'arc outrepassé influençant les recherches pendant longtemps.

D'ailleurs, d'après les monuments visités où la saillie des piédroits et des impostes peut atteindre une vingtaine de centimètres, on peut se poser des questions sur l'aspect empirique de ce procédé de remplissage. En connaissance de notre corpus, nous affirmons l'existence de deux types d'arc différents, l'arc en champignon et l'arc outrepassé, caractéristiques à l'époque du Haut Moyen Age, conçus dès le début en tant que tels et qui ont gardé leur indépendance vis à vis de l'un de l'autre.

2. 1. 2. Vers la considération d'une forme indépendante

Quelques études consacrées à l'arc outrepassé et fondées sur des observations sur le terrain évoquent l'arc en champignon également, étant donné que ce dernier se trouve en compagnie de l'arc outrepassé dans les édifices du Haut Moyen Age. C'est la coexistence de ces deux formes qui exige la prise de conscience de leur différence. Même si les remarques sont très limitées, les auteurs de ces travaux découvrent forcément l'arc en champignon et ils le distinguent par rapport à l'arc outrepassé, ils le traitent en tant qu'arc spécifique, pas seulement comme un procédé de construction.

Dans la région roussillonnaise, Pierre Ponsich a fait les premiers pas après avoir découvert en 1944 par hasard les deux églises accolées de Saint-Michel de Sournia dans le Fenouillèdes.³²⁷ En 1948 (*Les deux églises mozarabes de Sournia (Pyrénées-Orientales)*), dans la nef primitive il décrit de curieuses arcatures, de forme grossièrement semi-circulaires, plutôt ovalisante concernant les portes caractérisées par un avancement net des piédroits par rapport à la retombée de l'arc, pour lesquelles il invente la désignation d' « arc à gouttière ». Ponsich associe ce type d'arc à ceux des palais persans de Ctésiphon et de Firouz-Abad et rappelle la théorie de Dieulafoy esquissée ci-dessus qui suppose une origine pragmatique de l'arc outrepassé. Il reconnaît tout de suite la même disposition de l'avancement des piédroits dans les arcs outrepassés de Sant Julia de Boada, de Saint-Martin de Fenollar et de Saint-Jérôme d'Argeles.

Au *Congrès d'histoire de la France méditerranéenne en 1949*, il présente cet arc comme un élément de l'architecture wisigothique³²⁸. Sa datation relative repose sur la comparaison avec la deuxième nef plus récente dont les arcs outrepassés typiquement mozarabes sont comparables selon lui à ceux de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa dont les deux églises de Sournia dépendaient. La nef primitive avec un arc différent devrait, en conséquence, être antérieure à la propagation de

³²⁷ PONSICH, 1948.

³²⁸ PONSICH, 1950.

l'art mozarabe dans la seconde moitié du Xe siècle, comme ce courant historiographique l'a présumé. Les arcs découverts ici pour la première fois devraient donc appartenir à une époque plus reculée par rapport à l'art mozarabe et former ainsi « un aspect peu connu de l'architecture wisigothique »³²⁹. Ponsich a supposé que l'origine de cet arc à gouttière, qui avait plusieurs variantes selon lui et qui a subsisté jusqu'à l'époque romane, peut remonter à l'Antiquité romaine. Son origine probablement orientale se serait prolongée dans l'architecture wisigothique. Par ailleurs, le constat selon lequel l'arc semi-circulaire sur piédroits avancés serait antérieur à l'arc outrepassé de la même disposition suscitera des considérations concernant l'évolution de différentes formes de l'arc outrepassé.

Ponsich revient à la problématique des arcs en 1971, après une longue pause, quand le courant mozarabe s'est déjà affaibli. Lui-même, adepte auparavant de cette filiation pour les monuments du Roussillon, revient sur son ancienne conviction dans son article beaucoup cité intitulé *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification*.³³⁰ Il a été évoqué au sujet de la remise en question de la filiation mozarabe à Cuxa. Pour mieux éclaircir le caractère architectural de l'abbaye de Cuxa qui a été au centre de la filiation mozarabe, il traite ensemble le Roussillon avec la Septimanie et la Marca Hispanica du Xe siècle. Il se concentre sur l'arc outrepassé qui a servi à soutenir cette hypothèse mozarabe. D'abord, il sépare les arcs outrepassés de Cuxa avec leurs claveaux en tas de charge et leurs piédroits avancés vers l'intérieur par rapport aux arcs musulmans rigoureusement géométriques dont les claveaux sont convergents et les piédroits rentrants. Puis, il met en rapport les arcs de Cuxa avec ceux des autres monuments en Roussillon, en Narbonnaise et en Catalogne.

Dans l'énumération des édifices, il confond l'arc outrepassé sur des supports avancés et l'arc en plein cintre qui présente ce même agencement. Pour Ponsich le terme de « l'arc à gouttière » a été utilisé dès le début pour désigner une disposition où l'arc, soit outrepassé soit en champignon, reposant sur des piédroits en avancée, il n'avait pas l'intention de distinguer deux types d'arc différents par ce terme. Cette disposition analogue entre l'arc et son support fait rassembler autour de Cuxa un groupe considérable d'églises en Roussillon, en Narbonnais, en Minervois et en Catalogne possédant soi-disant le type d'arc de Cuxa.³³¹

Ce que Ponsich appelle « le type de Cuxa » est l'arc réduit à cette retombée caractéristique en arrière sur le piédroit et il ignore complètement d'autres détails comme par exemple la disposition des claveaux, l'appareil, l'imposte. Pourtant, il ne reconnaît pas dans le tracé semi-circulaire de la porte de Saint-Martin de Fenollar la forme similaire aux arcs de la première église de Saint-Michel de Sournia. Dans cette publication les arcs outrepassés de la deuxième église de Sournia reçoivent déjà cette identification (« le type de Cuxa ») quoique leurs piédroits aient été détruits comme les anciennes photos prises avant les restaurations l'attestent. En fait, tout arc disposant sa naissance sur des montants avancés est englobé dans la catégorie de « l'arc à gouttière ». En outre, très judicieusement il étend cet arrangement à la structure des voûtes d'après leur retombée en arrière dans la nef principale et dans les bas-côtés de Sainte-Marie de la Cluse-Haute. Il a déjà signalé cette caractéristique dans la voûte des absidioles à Cuxa.

A Sant-Feliu de Boada, c'est justement à l'aide du tracé différent des arcs qu'il arrive à différencier

³²⁹ PONSICH, 1950, p. 45.

³³⁰ PONSICH, 1971.

³³¹ Ponsich retrouve l'arc à gouttière de type de Cuxa : à Saint-Martin de Fenollar, à Saint-Gérôme d'Argeles, à Saint-Jean la Cella, à Saint-Ferréol de la Pave, à Sainte-Marie de la Cluse d'Amont, à Saint-Michel de Riunogues, à Saint-Vincent de Fourques, à Saint-Michel et à Sainte-Félicité de Sournia, à Saint-Barthélemy de Jonquerolles, à Saint-Cyprien de Cuxous, à Saint-Aubin de Fitou, à Sainte-Marie de Gléon, dans la cour du palais épiscopal de Narbonne, à Sainte-Marie de la Grasse, à Saint-Martin des Canelles, à Saint-Jean de Caps, à Villalong, à Villemaury, en Rouergue, à Sant-Martí del Forn del Vidre, à Palau Sabaldoria, à Sant-Pere de Brunet, à Coll de Nargo, à Sant-Pere de Rodés, à Sant Feliu de Boada, à San Pedro de la Nave.

les deux campagnes de construction de l'édifice : l'arc triomphal retombant en arrière sur des piédroits appartenait à l'oratoire d'origine, tandis que l'arc doubleau séparant la nef en deux travées, avec des claveaux concentriques appareillés de type dit mozarabe et des piédroits rentrants marquerait l'étape de la prolongation de la chapelle vers l'ouest. Son hypothèse est confirmée par les murs extérieurs qui présentent à ce niveau le chaînage d'angle en pierre de taille.

En revanche, franchissant les frontières de ces contrées l'auteur ne cite que des arcs semi-circulaires sur piédroits avancés ce que nous appellerons arcs en champignon. En Italie, les exemples sont nombreux surtout à Ravenne et à Rome mais la forme existerait, selon l'auteur, de la Dalmatie jusqu'à Byzance dès le VI^e siècle. Ponsich le désigne toujours par le nom d' « arc à gouttière » alors que les formes sont déjà loin des arcs de Cuxa. Il reconnaît que la définition de cet arc manque dans les glossaires archéologiques bien que celui de la Collection Zodiaque en énumère 34 variétés. Il suppose toujours son origine en Asie Mineure et en Iran dans les palais sassanides de Firouz-Abad et de Ctésiphon qu'il situe au III^e siècle, le premier sous Ardeshir I, le seconde sous Sapor I. Ce profil se perpétue ensuite dans les églises rupestres de la Cappadoce entre les IX^e-XI^e siècles.

Il fallait encore trouver la voie de transmission entre l'Orient et l'Occident. Pour les thermes de Caracalla, le lien entre l'Asie Mineure et Rome aurait été assuré par les empereurs syriens dans les superstructures du III^e siècle. Ponsich découvre que non seulement les remparts de Rome mais les parties dites wisigothiques des enceintes de Carcassonne, Gérone et Barcelone conserveraient ce profil d'ouverture sur piédroits avancés dont il déduit l'arrivée de « l'arc à gouttière » en Occident au moyen de la *diffusion* des exemples de l'Iran du III^e siècle dans l'Empire romain. Au VI^e siècle la forme se répandrait sous Justinien (527-265) à Byzance, à Rome et à Ravenne, de même que dans le royaume wisigothique. Pour Ponsich, l'arc en plein cintre, surhaussé, surbaissé ou outrepassé formerai[en]t les variantes, les sous-catégories de « l'arc à gouttière », le seul critère qui suffit pour l'identifier consiste à la position de ses piédroits avancés. Pour lui, à Cuxa, il s'agirait d'une survivance byzantino-wisigothique, présomption soutenue par les faits historiques de la *Marche d'Espagne-Septimanie* repeuplées par des colons *Gothi* et *Hispani* au IX^e siècle.

A côté du principe de la diffusion des « arcs à gouttière » de la Perse Sassanide, l'auteur formule une hypothèse concernant le rapport entre le tracé semi-circulaire et celui d'outrepassé. Il voit ce cheminement au moyen d'une lente évolution. L'invasion arabe n'a pas influencée cette voie vers l'arc en fer à cheval étant donné qu'à l'époque wisigothique le tracé outrepassé existait déjà. Ponsich suppose que pendant cette évolution l'avancée des piédroits a fini par disparaître et arriver à la ligne verticale des montants. Les piédroits rentrants attesteraient déjà une influence mozarabe, vu les arcs de ce type à Boada, à Pedret, à Olerdola, à Marquet. Sa théorie évolutionniste concernant l'arc en plein cintre sur piédroits avancés vers l'arc en fer à cheval trouvera son écho chez Caballero Zoreda bien des années plus tard³³².

Son article de 1971, bien que très riche en exemples du Haut Moyen Age et en remarques très fines, brouille complètement la frontière entre deux arcs aux tracés différents. En tout cas, il signale que ces anciens arcs étaient méconnus et qu'ils posaient problème. Ponsich a cherché la réponse à l'aide de traits communs dans la manière de bâtir à l'époque dans un territoire plus large entourant la grande abbaye de Cuxa. Par la notation du rapport entre le piédroit et la naissance de l'arc, il a soulevé un élément très important dans la construction des arcs dans ces contrées mais sa vision réductrice simplifie la richesse et la diversité dans leur édification.

En 1973 (*Évolution de l'architecture romaine roussillonnaise des origines au XIII^e siècle*), Ponsich maintient la même opinion sur le refus de la filiation mozarabe pour les édifices de l'époque carolingienne (le même corpus) et il la remplace par une influence orientale transmise par Byzance et les Wisigoths : « ...nous ne voyons plus depuis longtemps tant à Cuxa que dans la plupart de ces édifices un témoignage de cette influence mozarabe ou califale, mais bien plutôt la survivance

³³² CABALLERO ZOREDA, 1977-1978.

d'éléments d'origine orientale certaine, précédemment véhiculés par Byzance et les Wisigoths, mêlés à des techniques rudimentaires, probablement indigènes »³³³. Il accentue la parenté avec les églises du Languedoc et de la Catalogne.

En 1976 (*Les débuts du christianisme et le Haut Moyen Age*), il parle toujours des réminiscences wisigothiques et du caractère hispanique des édifices élevés en Roussillon au IX^e-X^e siècles qui s'expliquerait par une tradition conservée localement dans cette région, renforcée par l'arrivée des *hispani*. Cuxa et son groupe reçoivent toujours une origine d'ascendance byzantino-wisigothique. Parmi leurs caractéristiques architecturales figure toujours un type d'arc dont le tracé varie du demi-cercle au fer à cheval et ses naissances se situent toujours en arrière des piédroits. Cette fois-ci ce type reçoit la dénomination de « l'arc en trou de serrure »³³⁴. Ponsich souligne la similitude de ces arcs avec ceux de Ravenne dans les constructions sous Justinien et avec d'autres durant la période carolingienne en Italie byzantine. Néanmoins, parmi ces exemples nous ne trouvons pas l'arc outrepassé, seulement l'arc en champignon et la nouvelle dénomination ne facilite pas du tout le discernement entre le tracé en fer à cheval et celui d'en plein cintre toujours sur piédroits avancés.

En 1977 (*L'évolution du portail d'église en Roussillon du IX^e au XIV^e siècle*), à propos des portails préromans du IX^e-X^e siècle, Ponsich réitère la même définition pour ce type d'arc peu étudié d'ascendance orientale qui malgré ses variantes offre toujours la structure d'une nette avancée dans la disposition de ses piédroits. Le parcours de sa diffusion est le même : ce tracé, toujours désigné par le « *trou de serrure* », présent dès le III^e siècle dans l'architecture sassanide serait véhiculé vers l'Occident par l'intermédiaire de Byzance et des wisigoths de sorte qu'il reste bien représenté de la Perse jusqu'à l'Espagne entre le III^e et le X^e siècle. Il abonde dans l'architecture de l'époque wisigothique de l'Espagne, dans celle de Ravenne au VI^e siècle et à l'époque carolingienne en Catalogne, en Italie du nord et en Dalmatie. Le XI^e siècle le fait disparaître au profit de l'arc semi-circulaire déjà roman où la naissance de l'arc se trouve à l'aplomb du piédroit. Ponsich qui commente chaque fois le même groupe de monuments, majoritairement des modestes chapelles rurales, a le mérite de faire connaître un petit patrimoine délaissé à côté de l'abbaye de Cuxa.

Bien que la problématique des arcs du Haut Moyen Age le préoccupe plutôt dans les années 1970, il revient encore à cette question en 1983 (*L'architecture religieuse préromane des pays de Roussillon, Conflent, Vallespir et Fenolledès*), quand il dresse l'inventaire des monuments du Haut Moyen Age et il les regroupe en fonction de la disposition des arcs. Le critère le plus caractéristique reste toujours la position des piédroits par rapport à leur retombée mais le phénomène ne reçoit plus la désignation de l'arc à gouttière ou en trou de serrure. En revanche, nous retrouvons ici la première fois Sainte-Colombe de Cabanes, comme exemple unique en Roussillon dans la catégorie où les piédroits sont rentrants, caractéristique provenant, selon lui, de l'art califal hispanique.

Son article suivant en 1992 (*La société et l'art en Roussillon à l'époque carolingienne*)³³⁵ fait supposer que Ponsich a intentionnellement abandonné ses appellations précédentes, ce qu'il conserve c'est seulement la position des piédroits (avancée ou retraite), ses critères d'analyses deviennent pourtant plus nuancés. Il accentue davantage la place de sa découverte à Sainte-Colombe de Cabanes qui serait le seul témoin de l'influence mozarabe à cause de son arc triomphal aux piédroits rentrants. L'auteur reconnaît que l'avancement des piédroits affecte les arcs outrepassés et les arcs semi-circulaires également, ces derniers retrouvés dans la Perse Sassanide lui ont suggéré une origine orientale, transmise (ici aussi) par Byzance, Ravenne, Rome jusqu'à l'époque wisigothique. Les églises de la *Septimanie* et de la *Marca Hispanica* construites après la reconquête chrétienne formeraient la résurgence de cette tradition.

³³³ PONSICH, 1973, p. 33.

³³⁴ PONSICH, 1976, p. 12.

³³⁵ PONSICH, 1883.

La dernière étude qui parle des arcs en 1995 (*L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du IX^e au XIII^e siècle*), n'emploie pas non plus les catégories précédentes ce qui laisse entendre que Ponsich y a renoncé volontairement parce qu'il ne les a pas trouvées satisfaisantes. Dans ses publications, il a soulevé un aspect essentiel de la structure des arcs concernant le rapport du piédroit avec la retombée du tracé, ce détail, devenu significatif pour lui, a permis de distinguer différents groupes.

En fait, pour Ponsich la différence ne se trouve pas entre l'arc en fer à cheval et l'arc en champignon mais entre l'arc avec des piédroits avancés et l'arc avec des piédroits rentrants. Il n'a pas vu la nécessité de séparer les deux types d'arc d'après le tracé que ses claveaux dessinent. Ainsi, l'arc outrepassé et l'arc en champignon font partie du même type si leurs piédroits sont avancés. Dès la découverte des arcs ovalisants de Saint-Michel de Sournia, il affirmait l'origine orientale de l'arc qui prend son appui sur des piédroits avancés. En conséquence, l'arc outrepassé a reçu la même origine que l'arc à gouttière, c'est à dire celle de Firouz-Abad et de Ctésiphon, si ses piédroits étaient dans une position avancée. Dans la filiation de cet arc, les Wisigoths auraient joué un rôle prépondérant pour Ponsich, c'est grâce à eux que ces formes sont parvenues en Occident et ainsi sur ces terres de la *Septimanie* et de la *Marca Hispanica*. Il est intéressant de suivre l'évolution de ses pensées au fil de plusieurs études dans lesquelles il a voulu attirer l'attention sur le problème des arcs du Haut Moyen Age en Roussillon.

Concernant une autre région, L'Hérault, les observations isolées sur l'arc en champignon sont intégrées dans des travaux soit plus généraux, soit axés sur un autre aspect de l'architecture du Haut Moyen Age. Déjà en 1935, Maurice de Dainville a noté une caractéristique particulière dans la construction des voûtes qui s'appuient sur des murs en avancée par rapport à leur retombée. D'ailleurs, les remarques semblables sur la voûte sont très rares. (En Roussillon Auguste Brutails a décrit une disposition similaire à Saint-Martin de Fenollar, pour une voûte en plein cintre outrepassée.)

L'article de Marcel Durliat et de l'abbé Joseph Giry en 1971 traite les caractéristiques d'une cinquantaine de petit monuments dites préromans à chevet plat et constatent que chacun des édifices ne possède pas l'ensemble des éléments typiques, notamment que l'arc ne présente pas toujours le dessin outrepassé, quelques fois il est en plein cintre, voire grossièrement ovoïde.³³⁶ Ils soulèvent l'exemple de Vieussan avec son arc semi-circulaire en avancée sur ses piédroits mais ce type d'arc ne reçoit aucune commentaire, les auteurs ne posent même pas la question sur la différence de sa forme par rapport au profil outrepassé, la possibilité d'un autre type d'arc ne les effleure pas. En comparaison avec les arcs de Saint-Michel de Sournia, l'arc mentionné de Saint-Julien de Vieussan serait aussi un peu antérieur par rapport aux arcs outrepassés de la région languedocienne. Les auteurs connaissent, donc, et s'approprient la théorie de l'antériorité de l'arc en champignon par rapport à l'arc outrepassé, développée comme nous l'avons vu ci-dessus par Ponsich en 1948 et en 1950. D'après ces écrits, nous pouvons constater à quel point ce type d'arc est inconnu à cette époque encore.

La même année, en 1971, Adriano Alpago Novello a consacré une étude à l'arc outrepassé et à la petite basilique « proto-chrétienne » de Tanaat en Arménie méridionale qui possède cette courbe en plan et en élévation de même que dans son ornementation.³³⁷ L'auteur, en cherchant la réponse à la question du choix du tracé et de la provenance de cette forme, distingue très nettement trois types d'arc dont il donne le dessin. Il entend par « *arco a diametro allargato* » celui qui présente un diamètre plus large que la distance entre ses piédroits en sorte que le profil produise le dessin d'un champignon avec deux zones horizontales à côté des impostes servant d'appui aux cintres. Cette solution, beaucoup utilisée dans le monde romain et perdurant dans le Haut Moyen Age

³³⁶ DURLIAT, GIRY, 1971, p. 204.

³³⁷ ALPAGO NOVELLO, 1971.

surtout en Occident, lui semble plus fonctionnelle qu'esthétique.

Alpago Novello sépare clairement ce type d'arc de « *l'arco a ferro di cavallo* » qui se produit par l'élimination de la zone d'imposte de telle manière que l'arc soit raccordé avec ses piédroits. Dans ce cas le diamètre de l'arc reste également plus grand que la largeur entre les piédroits.

Le troisième type, « *l'arco a sesto eccedente* » est celui dont la distance entre les piédroits est aussi large que le diamètre de l'arc lui-même de façon à faire une saillie au niveau des impostes. Cette forme serait purement décorative, d'après l'auteur, et très répandue dans l'art islamique de l'Espagne et en Afrique du Nord.³³⁸ Bien qu'il se préoccupe du recensement des arcs afin de cerner le domaine d'adoption de l'arc outrepassé, dans sa conception la distinction entre trois formes différentes atteste qu'il les envisage en tant que des structures différentes, autonomes et construites intentionnellement en tant que telles.

La publication d'une étude de grande envergure à partir des travaux de thèse de Luis Caballero Zoreda en 1977-1978 (*La « forma en herradura » hasta el siglo VIII, y los arcos de herradura de la iglesia visigoda de Santa Maria de Melque*) se donne un objectif similaire, c'est à dire d'esquisser le panorama de l'emploi de l'arc outrepassé en Orient et en Occident afin de dégager l'origine et l'évolution de cette forme.³³⁹ L'auteur qui connaît les études d'Alpago Novello et de Pierre Ponsich admet que l'arc outrepassé aurait ses variantes. Il s'appuie surtout sur les considérations de Ponsich sur l'arc à gouttière sur des appuis avancés, sans imposte, dérivés selon lui des arcs des palais de Firouz-Abad et Ctésiphon (III^e) qui arrivent par l'intermédiaire de Ravenne et de Rome au royaume wisigothique comme les arcs de ce type l'attestent à San Pedro de la Nave. Caballero Zoreda désigne cet arc par le terme de « *arco retraido* ».

Suivant une vision qui cherche à tracer un chemin d'évolution, Caballero Zoreda voit l'arc à gouttière dans sa première phase sous une forme semi-circulaire en retrait sur ses appuis. Puis, progressivement l'arc outrepassé se présente aussi sur des supports avancés de sorte que non seulement le diamètre de l'arc est plus grand que la distance entre les piédroits mais la distance entre les naissances de l'arc également. On retrouverait les derniers exemples de ce type à Saint-Michel de Cuxa ou à l'arc de triomphe de San Julia de Boada. D'ailleurs, il suit de près la conception de Ponsich pour qui les arcs semi-circulaires de la première église de Sournia seraient antérieurs aux arcs outrepassés de son bas-côté. En revanche, pour Ponsich dès le début l'arc en plein cintre et l'arc outrepassé faisaient partie de la même catégorie d'arc à gouttière si la retombée de l'arc se situait en arrière. C'est cette disposition d'ascendance orientale de l'arc qui lui a fait abandonner la filiation mozarabe en l'échangeant contre une tradition wisigothique de racine romaine. Les deux auteurs sont d'accord sur la tendance qui évolue à partir des arcs semi-circulaires surhaussés ou ovalisants mais toujours en retrait sur leurs piédroits vers des exemples où le retrait diminue progressivement et l'arc arrive au niveau de la ligne verticale des supports. Quand les piédroits deviennent rentrants, on entrerait dans la phase islamique de la construction des arcs outrepassés.

A côté de points communs, Caballero Zoreda souligne que Ponsich, malgré la richesse de ses exemples, n'arrive pas à trouver le passage entre le type de l'arc à gouttière en plein cintre et l'arc en fer à cheval même s'il reconnaît la présence de l'arc outrepassé à l'époque wisigothique. Caballero Zoreda se concentre sur les monuments de cette période. Il évoque les arcs de San Pedro de la Nave, tous en retrait par rapport à la ligne du jambage, ceux qui sont en fer à cheval et également ceux qui sont semi-circulaires. Le retrait de ces derniers n'est pas destiné, d'après lui, à poser un linteau qui aurait pu disparaître. Les arcs de San Juan de Baños ou ceux de Melque formeraient une étape intermédiaire avec la naissance de l'arc dans la ligne verticale des piédroits ou plutôt ils représenteraient une tradition différente du type de l'arc à gouttière et distinct à la fois

³³⁸ ALPAGO NOVELLO, 1971, p. 64.

³³⁹ CABALLERO ZOREDA, 1977-1978.

des arcs islamiques.³⁴⁰ Caballero Zoreda stipule qu'à Melque seulement l'arc de décharge à linteau de la porte sud bouchée de la travée droite de l'abside et celui de la porte occidentale de la nef correspondent à l'arc à gouttière parce que pour les autres la naissance des arcs outrepassés coïncide pratiquement avec la ligne verticale des supports.

L'auteur rappelle la théorie de Dieulafoy localisant le premier passage de l'arc semi-circulaire vers l'arc outrepassé à Firouz-Abad et Ctésiphon au III^e siècle et sa large propagation chez les chercheurs (Choisy, Gomez-Moreno, Creswell, Alpago Novello, Devald). Caballero Zoreda adhère également à cette filiation et peaufine les phases intermédiaires par des exemples tirés de l'époque wisigothique. Ainsi, il a pu compléter les chaînons manquants dans une théorie évolutionniste qui fait le lien entre l'arc en plein cintre et l'arc outrepassé. Les étapes où l'arc semi-circulaire surhaussé, surbaissé ou ovalisant se présente en retrait sur les supports formeraient la première phase, puis l'avancement progressif de la naissance de l'arc vers le bord des piédroits affecterait les arcs outrepassés jusqu'à ce que les sommiers arrivent à la ligne verticale des jambages.

Xavier Sitjes i Molins³⁴¹ en 1977 dans une monographie destinée à l'étude d'un territoire de Catalogne, Bages, Bergueda et Cardener, à l'époque du Haut Moyen Age, traite la question de la forme des arcs. Ses considérations sont fondées sur une connaissance concrète des monuments. Dans son chapitre sur les caractéristiques générales des églises, il constate qu'à cette époque nous trouvons des arcs de formes différentes parmi lesquelles seulement une forme a besoin d'être expliquée : l'*arc escanyat* (*escanyat = en champignon*), l'arc dont le demi-cercle est plus large que la séparation entre les montants. Il voulait attirer l'attention sur cet arc et faire ressortir son importance de la même manière que P. Ponsich en Roussillon dont il connaît les études sur « l'arc à gouttière ». Il est obligé, lui aussi, de baptiser cet arc qui n'a jamais reçu une appellation à l'exception de celle de Ponsich en ce temps-là.

X. Sitjes i Molins connaît également la théorie de Ponsich sur l'origine présumée de l'arc à gouttière au palais de Ctésiphon du III^e siècle et sur sa propagation à travers les exemples romains vers l'architecture dit wisigothique. En connaissance de son article intitulé *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification*,³⁴² il partage sa théorie sur la lente évolution de cette forme architecturale depuis le plein cintre original jusqu'au fer à cheval, plus récent. Sitjes i Molins a également cherché les exemples de ce tracé dans son pays. Il en trouve la manifestation la plus ancienne à l'aqueduc romain de Pineda de Mar. Quant aux églises les plus primitives, il note que l'arc y est semi-circulaire, surhaussé ou *escanyat*, tandis que l'arc outrepassé n'est apparu que plus tard. L'auteur fait la distinction entre l'arc outrepassé authentique et l'arc outrepassé simulé qui est un arc *escanyat* dont le coin de retrait est arrondi à l'aide du mortier.³⁴³ Sa propre typologie pour les formes de l'arc en fer à cheval repose sur la comparaison entre le diamètre de l'arc et la distance des piédroits. Ainsi, il y a des arcs outrepassés où les montants verticaux sont plus rapprochés que le diamètre du demi-cercle alors qu'aux autres les deux ouvertures sont égales ou l'espace entre les appuis est plus large que la distance de l'arc au niveau des impostes. Ces derniers sont en général attribués à l'influence mozarabe comme il a vu chez Ponsich.³⁴⁴

Sitjes parle encore à l'arc *escanyat* dans son chapitre sur le couverture des édifices. Il remarque que dans la région étudiée les voûtes en berceau sont soit en plein cintre soit en fer à cheval très peu prononcé dont le profil est obtenu par le remplissage du retrait restant entre le parement plus large et la naissance de la voûte à l'aide de mortier. L'auteur observe que ce type de voûte outrepassée se compose, en fait, de sections d'arcs *escanyats* offrant la commodité de fixer

³⁴⁰ CABALLERO ZOREDA, 1977-1978, p. 333.

³⁴¹ SITJES I MOLINS, 1977.

³⁴² PONSICH, 1971.

³⁴³ Sitjes i Molins donne l'exemple de Marquet et de Ladernet.

³⁴⁴ SITJES I MOLINS, 1977, p. 41-42.

le cintre dans le retrait du sommier sur le mur qui est masqué de l'enduit après l'enlèvement du cintre. Il connaît aussi l'opinion de Puig i Cadafalch sur cette méthode très ancienne, pratiquée selon ce dernier encore en Orient.

Xavier Barral i Altet³⁴⁵ en 1981, dans sa synthèse sur l'art préroman en Catalogne, examine le tracé des arcs parmi les caractéristiques des édifices religieux du X^e siècle. Il en établit une répartition en trois groupes : le premier est constitué de l'arc semi-circulaire qui repose en retrait par rapport à la base de l'arc, le deuxième est formé de l'arc outrepassé prenant appui sur des impostes qui surmontent des piédroits rentrants, tandis que le troisième regroupe l'arc outrepassé mais avec des supports avancés.

L'auteur précise que le premier, l'arc semi-circulaire sur des piédroits avancés est fréquent dans l'architecture de l'Antiquité tardive, chrétienne et du Haut Moyen Age tant en Occident qu'en Orient. Il le considère comme un arc de tradition *locale*, d'origine *romaine*. En revanche, les deux autres types d'arc outrepassé appartiendraient à des traditions différentes, celui avec des piédroits en retrait et avec des claveaux bien appareillés proviendrait de la tradition islamique alors que celui avec des piédroits avancés dépendrait de la tradition *locale, romaine et paléochrétienne*. Cette dernière est justifiée pour lui par l'utilisation de la forme outrepassée depuis l'Antiquité dans les églises paléochrétiennes. (L'auteur ne le précise pas mais il doit plutôt faire référence au plan des absides). En opposition avec P. Ponsich, X. Barral i Altet affirme que les trois types d'arc seraient contemporains, au moins dans les monuments du X^e siècle en Catalogne.³⁴⁶

Les constatations brèves de Barral i Altet sont importantes à plusieurs titres. A l'encontre des idées reçues, il refuse une filiation automatiquement mozarabe ou islamique pour l'arc outrepassé, dans sa perception, les arcs du Haut Moyen Age échappent à ces schémas précédents. L'arc sur des montants avancés a pleinement sa place dans sa classification et pour la première fois en tant qu'une forme autonome même si l'auteur ne lui donne pas un nom particulier. Il n'est plus le point de départ d'une lente évolution vers l'arc outrepassé, voire, il en est complètement séparé. Quant à sa filiation, l'auteur rompt complètement avec son ascendance présumée en Orient. Dans l'interprétation de son aire géographique, il évite de chercher un centre unique qui aurait pu diffuser cette forme. La division de l'arc outrepassé en deux groupes en fonction de la position des piédroits suit l'opinion de Ponsich quoique que Barral i Altet sépare l'arc outrepassé aux piédroits avancés de la tradition orientale et le rattache à une filiation romaine. Présumer un caractère local au tracé semi-circulaire et outrepassé avec piédroits avancés contredit radicalement les attributions précédentes qui cherchent le berceau de ces profils en Orient. L'arc outrepassé aux piédroits rentrants pose moins de problèmes, sa filiation est univoque, chez Ponsich il était déjà la preuve d'une influence islamique.³⁴⁷

Mario Mirabella Roberti³⁴⁸ dans son étude intitulée *L'arc en trou de serrure de l'Adriatique aux Pyrénées* emploie le même terme que P. Ponsich dans ses articles de 1976 et 1977 (trou de serrure) mais dans un sens différent.³⁴⁹ A l'encontre du contenu large du terme qui, chez Ponsich, englobe toutes les variantes des arcs semi-circulaire et outrepassé sur des piédroits avancés, l'auteur entend par cette expression uniquement l'arc outrepassé proprement dit auquel il identifie par exemple les arcs de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa. Pourtant, il est conscient qu'il faut distinguer cette forme d'une autre, en usage à Ravenne et à Grado dans l'architecture paléochrétienne du VI^e-

³⁴⁵ BARRAL, 1981.

³⁴⁶ BARRAL, 1981, 95.

³⁴⁷ Il nous semble tout à fait légitime de relier les travaux des deux chercheurs, étant donné que Ponsich a englobé dans le corpus du Roussillon les comparaisons avec la Catalogne espagnole et que l'ouvrage de Barral i Altet incorpore parmi tous les comtés de la Vieille Catalogne l'actuel territoire français.

³⁴⁸ MIRABELLA-ROBERTI, 1988.

³⁴⁹ 1976 : « *Les débuts du christianisme et le Haut Moyen Age* » ; 1977 : « *L'évolution du portail d'église en Roussillon du IX^e au XIV^e siècle* ».

VII^e qu'il appelle « *arc à ébrasement rentrant* » correspondant à l'arc en plein cintre dont la base est plus large que l'intervalle entre les piédroits.

Nous assistons, donc, chez M. Mirabella Roberti une volonté de séparation entre deux formes, l'une semi-circulaire, l'autre outrepassée, le détail caractéristique qui les relie consiste à reposer sur des supports avancés. Son article est majoritairement consacré à l'arc outrepassé mais tout au début elle pense qu'il est nécessaire de le détacher de « *l'arc à ébrasement rentrant* », à première vue très similaire avec l'arc en fer à cheval. Pour lui « *l'arc à gouttière* » inventé par P. Ponsich serait synonyme de cet « *arc à ébrasement rentrant* » ce qui prouve que l'expression de Ponsich a favorisé les malentendus et que l'auteur n'a conservé qu'une partie de sa définition comprenant seulement sa forme semi-circulaire. L'auteur a observé que cette forme est fréquente surtout dans les passages où le retrait a pu servir de soutenir le cintre sans quoi l'échafaudage au sol aurait encombré l'ouverture.

Comme exemple, il évoque la porte d'entrée du baptistère de Grado (fin V^e) et les fenêtres de l'église de Sainte-Marie Foris Portas à Castelserpio où, en revanche, à l'aide de mortier les arcs à ébrasement rentrants ont été transformés en arcs en trou de serrure. M. Mirabella Roberti pose la question sur la raison d'être de cette modification à Castelserpio où les rapports avec la culture orientale ne sont pas attestés, vu que pour lui la courbe outrepassée aurait certainement des origines orientales. Selon lui, le choix de ce tracé est justifié plutôt par la volonté de faciliter la pose du cintre que par un attrait décoratif afin de rendre la courbe plus noble.

M. Mirabella Roberti connaît les écrits de Ponsich, il fait référence à son arc à gouttière, nous supposons que cependant il veut utiliser un autre terme, architecturalement plus précis. Dans sa conception, « *l'arc à ébrasement rentrant* » est une catégorie architecturale autonome, différente de l'arc outrepassé.

Ces premiers tâtonnements et des remarques dispersées sur l'arc à champignon faisant leur apparition dans les études consacrées à l'arc outrepassé attestent de la découverte progressive d'une forme différente de l'arc outrepassé dans les bâtiments du Haut Moyen Age. La prise de conscience de son existence a suscité, en conséquence, le besoin de la désigner. Pour des raisons de sa proximité avec l'arc outrepassé dans ces édifices, dès le début ils ont été analysés ensemble dans une approche évolutionniste qui sous-entend automatiquement un aspect chronologique, notamment que l'arc semi-circulaire sur appuis avancés doit être forcément plus ancien que l'arc en fer à cheval.

Les tentatives de l'appellation illustrent le développement des considérations sur l'arc en champignon, d'abord il a été traité conjointement avec l'arc outrepassé en se focalisant sur leur caractère commun, les piédroits avancés, puis, l'arc de tracé semi-circulaire a gagné une place pleine à côté de l'arc outrepassé grâce aux connaissances de plus en plus enrichies à l'égard de son dessin. Ces termes techniques sont sujets à maintes confusions aussi est-il nécessaire chaque fois de vérifier ce que l'auteur entend par le nom employé. Nous pouvons observer quand même que ce qui a été expliqué initialement par un procédé de construction en vue de la stabilisation des cintres a été reconnu finalement comme une structure autonome distincte.

Néanmoins, il faut beaucoup chercher ces petits renseignements qui ne sont pas du tout répandus ou reconnus. Ces quelques publications ne sont pas arrivées à faire largement reconnaître l'arc en champignon de sorte que par ignorance les restaurations peu avisées peuvent le défaire et retracer son profil en plein cintre sur piédroits rectilignes sans retrait.

2. 1. 3. L'étendue géographique et chronologique de l'arc en champignon

Faute de publication destinée expressément à l'arc en champignon, nous avons fait appel à des ouvrages généraux afin d'esquisser le panorama de l'emploi de ce tracé au fil du temps et selon

son aire géographique. D'après la consultation de ces ouvrages, le premier constat qui s'impose c'est le manque d'intérêt pour l'identification de ce tracé. En général, les auteurs ne notent pas la différence de son profil vis à vis d'un simple arc en plein cintre, voire, si l'étude n'est pas ciblée sur la question des arcs, ces détails restent complètement inaperçus.

Eliane Vergnolle³⁵⁰ le découvre dans les combles de l'église de Saint-Lupicin (XI^e) dans le Jura : une fenêtre haute dans les combles du bas-côté nord conservant son état antérieur à la restauration présente un arc retombant en arrière sur ses montants qui rappelle à l'auteur la forme « en clef » (sans le définir davantage). Elle parle d'un « léger outrepassement » ce qui est dû, selon elle, plutôt à un choix économique dans l'édification, liée à l'usage des cintres, qu'à un choix stylistique. La disposition servirait notamment aux installations des coffrages en bois dans l'ébrasement. L'interprétation du tracé fait preuve du manque de dénomination de ce type d'arc et à la fois de la confusion entre la forme outrepassée et le dessin en champignon.³⁵¹ La découverte est parlante parce que c'est souvent la partie plus primitive de la construction qui révèle ces détails archaïques.

Un autre exemple : Marcel Durliat³⁵² parle de baies outrepassées pour la face orientale du clocher de Saint-Michel de Lescure (fin XI^e-début XII^e) bien qu'elles soient en champignon, tandis qu'il ignore les arcs de la croisée et les arcades séparant les trois nefs, tous outrepassés dont il donne pourtant la photo à côté.

La volonté de faire l'inventaire de l'arc en champignon se heurte à ce type de difficultés et elle ne peut s'appuyer que sur les illustrations publiées. On peut pourtant supposer que l'hégémonie postérieure de l'arc en plein cintre a pu détruire souvent le profil en champignon. Un recensement même très superficiel peut malgré tout révéler l'existence de cette courbe de l'Antiquité au XI^e siècle et de l'Atlantique jusqu'à l'Asie Mineure bien qu'il y ait des périodes et des zones où la fréquence de cette forme est plus concentrée.

Alors que nous sommes tributaires des publications qui documentent ou omettent ce phénomène, l'arc en champignon semble être mieux représenté en Italie du Nord, dans l'aire de Rome, sur la côte dalmate et dans les contrées méridionales de la France. Sans pouvoir donner un inventaire exhaustif, nous voudrions seulement attirer l'attention sur un phénomène qui semble être plus général qu'on ne le présume aujourd'hui, ensuite nous nous bornerons au territoire géographique de notre corpus dans le but de se concentrer sur des exemples concrets.

Suivant la chronologie, nous avons apparemment les premiers témoignages de l'arc en champignon dans l'architecture étrusque comme la Porte étrusque ou dite d'Auguste à Pérouse, construite au III^e siècle av. J-C. et reprise par Auguste en 40 ap. J-C. L'attesterait. Pourtant, la vraie propagation de la forme correspond à l'architecture romaine et tout particulièrement à la construction des aqueducs (aqueduc souterrain aussi), des cryptoportiques, des citernes, des fours de potier, des conduits de chauffage (*praefurnium* et d'*hypocauste*) des thermes et des ouvertures (portes, fenêtres) de toute sorte.

Nous retrouvons donc cette courbure en retrait sur ses appuis à la fois dans la monumentalité de la grande architecture des aqueducs et à une échelle plus modeste dans des solutions architecturales plus petites. Probablement tout s'expliquerait par les opportunités d'aménagement du cintrage. Quoique la forme soit bien répandue dans l'architecture romaine et bien présente justement à Rome, elle n'a reçu aucune désignation ce qui suggère qu'elle ait été considérée comme un procédé spécial dans l'édification des supports plutôt qu'un élément architectural indépendant.

Quant aux aqueducs,³⁵³ il y a des belles réalisations à un seul niveau ou à plusieurs niveaux superposés, en pierres bien taillées ou en moellons dégrossis avec des arcs sur des piédroits élargis

³⁵⁰ VERGNOLLE, 2012.

³⁵¹ VERGNOLLE, 2012, p. 326.

³⁵² DURLIAT, 1985, 2. (« Saint-Michel de Lescure », *Congrès archéologique de France, Albigeois*), p. 354-360.

³⁵³ FERNANDEZ CASADO, 2008. 1 ; GROS, 2001 ; MACDONALD, 1965-1986.

mais dans l'ensemble l'arc en champignon n'est pas la forme classique, le tracé semi-circulaire est beaucoup plus répandu. Néanmoins, par son aspect grandiose l'arc en champignon pouvait donner pendant des siècles le modèle à la manière de bâtir aux autres monuments qui les entourent. L'aqueduc de Los Milagros de Merida (Espagne, I^e) avec son revêtement de briques, l'Aqua Claudia à Rome en grands appareil (I^e), l'aqueduc de Milas (Turquie, II^e) en moellons d'apparence plus rustique, celui de Lamas (Turquie, II^e) aux arcs à quatre rouleaux représentent de beaux exemples de l'arc en champignon de l'architecture civile publique.

En Catalogne, c'est l'aqueduc de Cal Cua à Pineda de Mar (Maresme, II^e-III^e) en moellons et en galets de rivière éclatés avec ses piliers carrés ressortant sur ses quatre faces, pareillement à ceux de l'Aqua Claudia de Rome, qui présente cette disposition en champignon. Il n'en reste que quatre arcs. Concernant le Roussillon, c'est l'aqueduc d'Ansignan (III^e) enjambant l'Agly dans la prolongation de l'ancien pont romain également en moellons avec ses arcs en briques qui a pu probablement influencer la mise en œuvre des constructions postérieures. Ce procédé de construction est également observable dans l'édification de l'arche des ponts comme par exemple le pont d'Alcantara (Cáceres) le démontre (105-106).³⁵⁴

La voûte romaine érigée en retraite sur les parements, méthode sur laquelle J. Puig i Cadafalch³⁵⁵ a déjà attiré l'attention, est visible sur les recouvrements internes des canaux des aqueducs, des conduits des thermes et des fours de potiers. Nous pouvons le remarquer dans des monuments célèbres comme au *prae-furnium* des thermes de la villa Hadriana à Tivoli, celui des bains centraux de Pompéi, des thermes de Constantin à Arles, ou du Palais du Miroir à Saint-Romain-en-Gal (conduit de la rue du Portique et boyau 8). Le retrait des piédroits peut être constitué par un épais bourrelet d'étanchéité et des enduits hydrauliques étalés sur les parois intérieures des piédroits comme à l'aqueduc de Nîmes ou à celui de la Tuilerie à Bellegarde (Gard), ou bien la maçonnerie elle-même peut former la base sur laquelle la voûte retombe intentionnellement en arrière. Le premier procédé est ultérieur à la construction, aboutissant au ressort des parements vers l'intérieur, le deuxième est conçu dès le début par la construction.

Le four de potier le plus vaste connu en France (8mX5m) découvert en 1958 au Tinal d'Abrens à Laure-Minervois (Aude) présente un double tunnel voûté en briques respectivement de largeur 0,97 m et de hauteur 1,30 m. D'après les fragments de poteries trouvés aux alentours, le four a fonctionné aux II^e-III^e siècle. La datation magnétique par IPG date la dernière chauffe vers 230.³⁵⁶ Le site n'a pas pu être laissé libre à l'accès mais après sa découverte, plusieurs publications³⁵⁷ l'ont rendu célèbre et sur les photographies on voit bien le tracé des conduits voûtés pour canaliser l'air chaud. Le chanfrein d'une couche d'étanchéité d'argile de dix cm, étalée sur les parements internes des murs très épais entraîne par endroits un tracé outrepassé. Les deux tunnels parallèles sont construits en arceaux successifs qui se rétrécissent en petits conduits vers les appartements de la villa romaine située à côté, formant un système mixte du four et d'hypocauste.³⁵⁸

Un autre exemple daté nous amène vers la construction de voûtes des caveaux funéraires. Les deux chambres souterraines de Naintré (Vienne) contenant chacune un sarcophage de pierre dans un état exceptionnel sont datées du IV^e siècle. Les défunts enterrés appartenaient à une famille de riches propriétaires terriens dont la villa devait se trouver dans les environs. Le site s'inscrit dans le contexte des caveaux maçonnés dont la coutume apparaît au Haut-Empire et se répand au Bas-Empire.³⁵⁹ Dans les deux pièces, les voûtes de ces espaces exigus prennent l'appui sur des parements

³⁵⁴ FERNÁNDEZ CASADO, 2008. 2

³⁵⁵ PUIG, 1935, p. 362-363.

³⁵⁶ OURNAC, PASSELAC, RANCOULE, 2009, p. 230.

³⁵⁷ JOURNET, 1958. ; GALLET DE SANTERRE, 1959. ; 1962.

³⁵⁸ JOURNET, 1959, p. 53-58.

³⁵⁹ CRUBÉZY, 2000.

avancés.

La forme des arcs en champignon peut affecter l'aménagement des *arcosolia* (tombe en forme d'une niche) qui abritent à Dehes (Syrie, V^e) des tombes décorées de reliefs.³⁶⁰

Avant de formuler une hypothèse en faveur des constructions de taille modeste privilégiant l'arc et la voûte en champignon, il faut contempler les grandes ouvertures des thermes de Caracalla à Rome inaugurés sous l'empereur en 216. La coupure de la ligne continue de l'arc semi-circulaire par le décrochage causé pour le ménagement des cintres est très réduite comme, d'ailleurs, dans d'autres monuments de la Rome antique et paléochrétienne de même qu'à Ravenne. Aux thermes de Caracalla nous avons le même profil autant pour les grandes baies que pour les petites.

Nous avons cherché non seulement des exemples représentant les domaines caractéristiques de l'emploi de l'arc en champignon mais également ceux qui attestent de sa présence tant en Orient qu'en Occident. A Niha (Liban) le Grand temple (A) contient également une porte, au tracé de champignon, conduisant vers la crypte qui a été datée du II^e siècle par J. Aliquot³⁶¹ à cause de sa parenté avec le temple de Baalbek.³⁶²

En ce qui concerne la référence principale de son existence, notamment le palais de Ctésiphon dans l'architecture de la Perse sassanide, il faut noter que la datation de ce monument n'est pas bien établie. Les publications plus récentes le datent du VI^e siècle, et non du III^e comme Dieulafoy et la plupart des archéologues du XIX^e siècle, ce qui peut changer complètement son évaluation. Ce changement est important parce que dans la fréquence de l'utilisation de l'arc en champignon les V^e-VI^e siècles forment la période la plus intense tant en Occident qu'en Orient. Dans le cas de sa datation du VI^e siècle, la forme en champignon aurait pris son ampleur dans l'architecture romaine avant la Perse sassanide.

D'ailleurs, Pascal Coste et Eugène Flandrin, les auteurs de l'ouvrage intitulé *Voyage en Perse*, ont visité les mêmes sites que Dieulafoy et Choisy bien plus tôt, en 1851. A Firouz-Abad et à Ctésiphon³⁶³ ils ont constaté que toutes les portes et niches sont en arc semi-circulaire tandis que les voûtes et les coupes sont ovoïdes. En remarquant la similitude entre les deux monuments, ils ont proposé de dater tous les deux du règne de Cosroès II au VI^e siècle. Néanmoins, Pascal Coste a bien reconnu le tracé outrepassé, il a découvert « le seul exemple de cette espèce de courbe », comme il le dit, dans l'arcade unique adossé au rocher à Taght-i-Ghero. Il a présumé que cette construction antiquisante, assemblée de blocs sans mortier aurait pu abriter le trône de Cosroès avec son buste royal ou servir de lieu de repos au roi qui y aurait fait halte lors de ses voyages ou chasses dans les monts de Zagros.³⁶⁴

En revenant à notre chronologie, nous pouvons situer au IV^e siècle le mausolée de Centcelles en Espagne dont les portes sont marquées du tracé en champignon, ainsi que les ouvertures du baptistère de la basilique Santa Maria Assunta d'Aquilée, construit par l'évêque Cromazio (388-407). Puis, au V^e et surtout au VI^e siècle les exemples deviennent plus abondants. Les fenêtres de la coupole de San-Stefano Rotondo à Rome, bâtiment consacré par l'évêque Simplicie entre 468 et 483, conserve toujours ses légers décrochements. A Osor,³⁶⁵ (Croatie) dans une structure civile, une porte à arc en champignon a été relevée, elle faisait probablement partie d'une cité épiscopale des îles de Cres et de Losinj dont la construction aurait pu avoir une influence syrienne. Dans le complexe architectural paléochrétien de Manastirine à Salone (Solin, Croatie), la colonnade sud de la basilique

³⁶⁰ BUTLER, 1903, pp. 274-275.

³⁶¹ ALIQUOT, 2009.

³⁶² KRENCHER, ZSCHIEZSCHMANN, 1938, p. 113.

³⁶³ FLANDRIN, COSTE, 1840-1841, pp. 345. 505.

³⁶⁴ FLANDRIN, COSTE, 1840-1841, 466.

³⁶⁵ Čus-Ruconič, Jasminka, « The early christian topography of the archipelago of Cres and Losinj », CAMBI, MARIN (éd.), 1998, vol. 3, p. 228.

a été restituée par Bezic en 1881 avec des baies à arc en champignon.³⁶⁶ A Salonique (Grèce), l'église d'Eski Djouma, transformée en mosquée présente, selon les coupes de Charles Diehl, deux portes dans le mur gouttereau nord pareillement aux deux entrées de chapelles latérales dans l'église Sainte-Sophie.³⁶⁷ La porte du narthex de cette dernière possède ce décrochage caractéristique sur un côté. A la différence de J. Strzygowski³⁶⁸ qui a également dessiné ce détail et a supposé un modèle oriental, Diehl a présumé la construction de Sainte-Sophie de Salonique indépendamment de ces influences et avant l'édification de Sainte-Sophie de Constantinople.

Aux édifices du VI^e siècle appartient probablement la chapelle de Santa Maria Foris Portas à Castelserpio³⁶⁹ (Italie) avec ses fenêtres en champignon. Les portes du baptistère de Grado (Italie) à côté de la basilique Santa Eufemia, construit par l'évêque Probrino (569-571), les portes de la façade occidentale de cette basilique et celle de Santa Maria delle Grazie sont aussi en arc en champignon. La coupe longitudinale de la grande basilique semi-hypogée de San Ermete sur la via Salaria à Rome atteste également ce type de tracé.³⁷⁰ A Ravenne, la porte du narthex de San Apollinare in Classe consacré en 549 par l'évêque Maximien ainsi que les baies du palais de Théodoric affichent ce profil. P. Ponsich qui a cherché systématiquement l'arc en champignon à Ravenne, y a relevé encore la porte du campanile de San Vittore et plusieurs portes de San Vitale.³⁷¹

Dans les ouvertures des bâtiments situés dans la partie septentrionale de l'Adriatique, nous trouvons souvent un arc de décharge sur piédroits avancés qui sont reliés par un linteau d'un matériau différent. C'est ce que nous voyons à Aquilée, à Grado, à Lomello,³⁷² à Fulfinium-Mirine et plus tard dans les structures du X^e-XI^e siècles.

En continuant la prospection vers l'est, le site archéologique de Justinia Prima à Caricin Grad³⁷³ (Serbie), ville de l'impératrice, construit par Justinien I^{er} au VI^e siècle constitue un repère chronologique important pour la datation de l'arc en champignon. Nous pouvons découvrir ce tracé dans la forme des fenêtres extérieures de l'abside de Sainte-Irénée³⁷⁴ (VI^e-VIII^e) à Constantinople ou à Elaiussa-Sebaste à Korykos (Turquie), ancienne cité romaine qui périclita au VI^e siècle.

Les monuments de la Croatie ont d'ailleurs une importance particulière parce que là-bas l'arc en champignon est courant. Les études de Pascale Chevalier sur l'architecture paléochrétienne de la province romaine de Dalmatie relèvent systématiquement des vestiges situés entre les IV^e et le VII^e siècles. Elle remarque l'arc en champignon à plusieurs endroits : à côté d'Osor à Tarac Toreta, dans le monophore latéral de l'église de Lovrecina.³⁷⁵ Pour cette forme d'ouverture, bien connue dans la littérature locale, elle emploie le terme « en champignon ». Elle la décrit de la manière suivante : « A Osor, les arcs sur piliers maçonnés sont d'une largeur légèrement supérieure à

³⁶⁶ DUVAL, MARIN, 2000, p. 313.

³⁶⁷ DIEHL, LE TOURNEAU, SALADIN, 1918, planches V, VI, XLI dans le volume de planches ; p. 128. Photo de Sainte-Sophie.

³⁶⁸ STRZYGOWSKI, 1903, p. 120.

³⁶⁹ La question de la datation de cette église partage les chercheurs : certains situent l'édifice au VI^e siècle, d'autres plutôt aux VIII^e-IX^e siècles. Pour Giuseppe de Spiribo, l'analyse scientifique de l'enduit des peintures murales et des éléments en bois démontrerait la réalisation du décor entre 561-591. Voir « A propos des peintures murales de l'église Santa Maria Foris Portas de Casteserpio », *Cahiers Archéologiques*, n° 46, 1998, pp. 23-64.

Cependant, Gian Pietro Brogiolo, Vincenzo Gheroldi, Flavio de Rubeis et John Michell placent les peintures murales de cette église à l'aide d'analyses physico-chimiques et de datation par C14 aux IX^e-X^e siècles. BROGIOLO, GHEROLDI, DE RUBEIS, MICHELL, 2014.

³⁷⁰ Spera, Lucrezia, « Interventi papali nei santuari delle catacombe romane : osservazioni dalla Roma sotterranea di J. B. de Rossi », CAMBI, MARIN (éd.), 1998, p. 317.

³⁷¹ PONSICH, 1971.

³⁷² CHIERICI, 1979, p. 306. A l'encontre d'une datation générale du V^e siècle, l'auteur attribue le baptistère San Giovanni au VIII^e siècle suivant l'opinion des restaurateurs.

³⁷³ KHATCHATRIAN, 1962, n° 179.

³⁷⁴ MANGO, 1981, p. 155. L'auteur attribue Sainte-Irénée à Constantin et date en conséquence du IV^e siècle.

³⁷⁵ CHEVALIER, 1996, p. 88.

" l'entrecolonnement", probablement à cause d'un placage perdu – phénomène que l'on observe souvent en Dalmatie pour les baies cintrées dont l'arc de décharge est en retrait sur les montants ». L'explication de la largeur plus importante de l'arc que la distance de ses piédroits par le ménagement des cintres rappelle la théorie de Dieulafoy mais dans l'hypothèse de P. Chevalier la naissance de la forme en champignon est justifiée par la disparition fréquente du voussoir, surtout s'il était en tufs et en briques plus fragiles. A la fois, suivant la littérature locale qui considère comme typique ce tracé pour cette période, elle admet que la forme en champignon existe en tant que telle sous forme d'un arc de décharge dont le diamètre est supérieur à l'encadrement inférieur des supports. La forme des monophores cintrés est interprétée par elle de la même façon, c'est à dire par la disparition des claveaux de part et d'autre de l'encadrement provoquant ainsi une sorte de débordement qui évoque la forme dite en champignon. P. Chevalier note un phénomène semblable pour l'arc triomphal dont le diamètre est parfois supérieur à la largeur de l'abside. Elle observe aussi que la naissance de la voûte est marquée par une corniche en relief.

En Istrie, les vestiges importants de l'église St. Paul près de Bale sur la côte ouest³⁷⁶ possèdent un arc triomphal d'un côté en champignon, de l'autre outrepassé qui a été qualifié par Barbara Peranić d'*arc en champignon*. Il s'agit d'un édifice modeste, profitant des murs préservés d'une *villa rustica* (exploitation agricole), qui a été daté au cours des premières recherches du V^e-VI^e siècles. C'est justement la forme de l'arc triomphal dite en champignon qui a fait présumer à ce lieu l'influence de l'architecture syrienne et qui a permis la datation de ces vestiges étant donné que la technique de la construction de cette forme est considérée comme typique aux V^e-VI^e siècles. Cependant, d'après les fragments sculptés récupérés lors des fouilles, notamment la technique et le motif décoratif (*d'occhi di dado*) d'un fragment de dalle de cloison en *spolia*, la datation de l'église Saint-Paul serait reportée actuellement plutôt vers le VII^e siècle.

Concernant la France, cette période paléochrétienne est représentée par la crypte de Saint-Martial de Limoges (Haute-Vienne) où une petite porte percée dans le mur nord de la salle du sépulcre de Saint Martial conserve encore son tracé d'origine en champignon. Cette porte a conduit vers un réduit voûté de brique qui a constitué une sorte d'*arcosolium*. La mosaïque du soubassement de la tombe du saint est datée du VI^e siècle ce qui est corroboré par le texte de Grégoire de Tours affirmant l'existence d'une crypte et d'une *basilica* à cette date.³⁷⁷ A Peyroules (Alpes-de-Haute-Provence), la porte occidentale et la porte méridionale de la chapelle Saint-Pons aux claveaux appareillés en tuf, de couleur différente par rapport à la maçonnerie des murs, sont également ménagées en retrait sur leurs montants. Les études des Monuments Historiques le rattachent à l'époque paléochrétienne et donnent la date limite du VI^e-VII^e siècles à la construction de cette ancienne église paroissiale.³⁷⁸ Il est intéressant de noter que dans la description du monument le tracé des arcs est qualifié d'outrepassé.

Saint-Hermentaire, l'église de Draguignan (Var), récemment classée, tient une place particulière dans l'architecture du Haut Moyen Age parce que ses murs percés d'ouvertures en champignon appartenant à la construction primitive présentent cette forme dans un ensemble homogène presque complètement intact. Ce monument est peu connu, pourtant il s'agirait d'un édifice rural de l'Antiquité tardive conservé en élévation. Alors qu'après les fouilles des années 1950 l'église avait été datée du XI^e siècle, actuellement elle est rattachée au VI^e siècle à cause de l'existence d'un baptistère séparé dans l'extrémité occidentale de sa nef unique et d'après la typologie des tombes sous tuiles en bâtière autour de la piscine baptismale et contre son chevet. Jann Codou donne la date du VI^e siècle à cet édifice en se référant au fait que les baptistères sont

³⁷⁶ PERANIĆ, 2004.

³⁷⁷ BARROUL, 1996, p. 130.

³⁷⁸ Voir Base Mérimée, référence PA04000028

apparus dans les paroisses rurales de cette région à la suite de conciles des V^e-VI^e siècles.³⁷⁹ Il s'appuie par ailleurs sur le canon 14 du Concile d'Auxerre (561-605) qui interdit d'ensevelir à l'intérieur des baptistères pour dater les inhumations à Draguignan d'une période antérieure. En 2002, dans son étude dans le *Congrès archéologique de France*, il remarque que l'arc en plein cintre des quatre portes³⁸⁰ et de la grande fenêtre axiale de l'abside retombe en retrait par rapport à ses piédroits. Certains piédroits sont coiffés d'un double rangé de claveaux.³⁸¹ Dans une note, il précise que d'autres vestiges existent encore avec une baie comparable à celle de Saint-Hermentaire à quelques mètres au sud de l'église.

En effet, l'étude par laser-géométrie réalisée en septembre 2015 pour l'analyse complète des façades a permis de confirmer les hypothèses précédentes et d'identifier les surfaces appartenant à l'Antiquité tardive. L'analyse de l'appareillage a prouvé le emploi de la pierre régulière de la villa romaine sur laquelle l'église est bâtie, ainsi que la surélévation des murs gouttereaux dans un deuxième temps et elle a confirmé que la grande fenêtre axiale du chevet sans ébrasement appartient à la construction d'origine, de même que les portes bouchées actuellement dans les murs gouttereaux nord et sud. Bien que la porte occidentale ait été complètement remaniée au XVI^e siècle et que nous ne connaissions donc pas son tracé d'origine, toutes les autres ouvertures de l'église présentent le même profil en champignon. Ces portes (deux dans le chevet au nord et au sud et au moins deux dans la nef au nord et au sud) donnent une vision sur l'organisation spatiale du bâtiment, privilégiant une circulation transversale, et sur les différentes fonctions liturgiques liées au baptistère, à la nef et au chevet où probablement la circulation se faisait autour des reliques du saint patron de l'église.

En continuant notre avancée dans le temps, nous pouvons citer du VII^e siècle l'exemple de San Pedro de la Nave avec sa porte occidentale et celle du bras sud du transept en champignon et celui de Santa Maria de Melque avec sa porte dans le bras nord du transept et les deux ouvertures symétriques du chevet (nord et sud) sur lesquelles Caballero Zoreda a déjà attiré l'attention. Néanmoins, la datation de Melque a toujours partagé l'opinion, en fonction de différents auteurs elle a été attribuée soit à l'époque wisigothique, soit à la période dite mozarabe. Nous n'avons pas de connaissance sur l'existence de ce tracé dans des monuments plus tardifs de l'Espagne wisigothique.

De même, la découverte de Santa Maria d'Arbazal (Villaviciosa, Asturies) a suscité l'étonnement parce que dans l'architecture des Asturies l'arc en champignon était complètement inconnu. Or, l'arc triomphal de cette petite église à chevet quadrangulaire retombe en retrait de 8 cm sur ses piédroits ce qui suggère à C. G. Castro-Valdes³⁸² l'analogie avec les chapelles rurales des Pyrénées catalanes et du Languedoc, datées des IX^e-X^e siècles. Il considère ce type d'arc comme typiquement « français » parce que dans l'architecture asturienne de cette époque il n'y a que des fenêtres semi-circulaires ou outrepassées. Faute d'autres éléments, sa datation suit celle des chapelles rurales catalanes et françaises, proches par la facture et par les dimensions de l'église d'Arbazal. Elle a pu être préservée grâce à sa situation marginale vis à vis à vis des voies de circulations importantes dans une région économiquement retardée ce qui a empêché sa reconstruction.

Du VIII^e siècle nous avons un spécimen à Monte Sant'Angelo³⁸³ dans la première travée de la grande galerie du sanctuaire de l'archange Michel. Silvio Carella qui a travaillé sur l'architecture religieuse haut-médiévale dans le diocèse de Bénévent, dans le sud de l'Italie, utilise le terme de

³⁷⁹ DUVAL, 1995, p. 153. La présentation de l'église Saint-Hermentaire de Draguignan est signée par Jann Codou.

³⁸⁰ Il s'agit de la porte nord et sud du chevet et des deux portes de la nef, celle du nord et celle du sud.

³⁸¹ CODOU, 2002, p. 94.

³⁸² CASTRO-VALDES, 1995, p. 392-394.

³⁸³ CARELLA, 2011, p. 95-96.

l'*arc en champignon* pour ce tracé dont le diamètre est légèrement supérieur à l'écartement des montants. Il remarque que la forme en champignon est particulièrement frappante à cet endroit parce que l'ouverture de cette travée est plus réduite à cause de ses piliers fortement rentrants. L'auteur connaît la théorie de Pascale Chevalier sur l'origine de ce profil provoquée par l'effritement du stuc de l'intrados de l'arc, il en fait référence dans sa note. D'après lui, l'aire de diffusion de ce type d'arc est limitée.³⁸⁴ Il trouve que son emploi est très rare, dans le diocèse de Benevent il ne connaît d'autres réalisations que celle de Monte Sant'Angelo. En Lombardie son exemple unique serait dans l'église de Sainte-Marie-hors-les-Murs de Pavie.³⁸⁵

Jacques Le Maho et James Morganstein analysent en 2005³⁸⁶ les éléments préromans conservés dans la partie occidentale de l'église Saint-Pierre de Jumièges, notamment les restes d'un avant-corps occidental et les vestiges dans les deux premières travées occidentales du mur nord de la nef. Le *Westwerk* se composant d'un porche, d'une tribune à l'étage et deux tours d'escaliers sur les extrémités nord et sud se profile parfaitement sur le revers du mur-pignon. Aujourd'hui murée, cette tribune supérieure s'ouvrait vers la nef par une grande baie dont le tracé est décrit par l'auteur de la manière suivante : « L'arc est de même ouverture que celui du rez-de-chaussée mais il présente la particularité d'être plus large que l'espace entre les deux piédroits ; il en résulte un net retrait au niveau des deux impostes moulurées qui surmontent ces piédroits ». ³⁸⁷ Quoique les différentes opinions aient datées ces vestiges du IX^e-début du X^e siècle, les faibles ressources de l'abbaye à la fin du X^e siècle contredisent, d'après l'auteur, une reconstruction aussi importante qui était pourtant nécessaire à la suite de la dévastation des Normands (841).

Or, la nouvelle datation de la partie primitive du monument reposant sur l'analyse C 14 d'une poutre de chêne bois donne des intervalles entre 734-843 et 690-935 alors que le prélèvement du mortier de chaux indique des fourchettes chronologiques entre 689-806 et 683-880. Les comparaisons architecturales avec le *Westwerk* des constructions carolingiennes (Corvey 873-885) où l'on retrouve une grande baie à l'étage, la mouluration des impostes, typiques de cette époque, la décoration corinthisante des chapiteaux et la rubéfaction des éléments des deux premières arcades de la nef ont également confirmé qu'il s'agit d'un édifice carolingien, pré-normand, antérieur à l'incendie de 841 qui a été construit dans la seconde moitié du VIII^e et dans les premières décennies du IX^e siècle.

Jumièges

Nous retrouvons l'arc en champignon dans la même disposition à l'étage d'une tribune occidentale dans les églises haut médiévales conservées sur le territoire de l'ancienne Grande Moravie ce qui représenterait la réalisation la plus orientale de cette forme. Saint-Georges à Kostol'any pod Tribečom (Slovaquie) dans la région de Nitra est considérée comme l'édifice religieux le plus ancien qui subsiste en élévation. En effet, les analyses de dendrochronologie et de C14 ont confirmé son édification datant de la fin du IX^e et du début du X^e siècle.³⁸⁸ La tribune avec sa grande baie en champignon appartiendrait à un agrandissement de l'église vers l'ouest au XIII^e siècle attestant de la survivance de cette disposition occidentale.

La tribune à étage de l'église Saint-Michel à Dražovce (Slovaquie), plus récente montre une baie en champignon entre deux grandes ouvertures semi-circulaires. Le retrait de la retombée de l'arc sur ses montants sans imposte est plus net qu'à l'église Saint-Georges. Le village auquel l'église appartenait existe depuis le XI^e siècle selon les tombes du cimetière autour du bâtiment, tandis que

³⁸⁴ Selon lui, il se trouve à Rome aux V^e-VI^e siècles comme son seul exemple, San Stefano Rotondo l'atteste et en Dalmatie il est présent au moins jusqu'à la fin du VI^e siècle.

³⁸⁵ CARELLA, 2011, p. 173.

³⁸⁶ LE MAHO, MORGANSTEIN, 2005.

³⁸⁷ CARELLA, 2011, p. 99.

³⁸⁸ PETER BARTA, MARTIN BÓNA, MARIÁN KELEŠI, « CHRONOMETRICKÝ VÝSKUM MURÍV KOSTOLA SV. JURAJA V KOSTOL'ANOCH POD TRIBEČOM », *Archeologia Historica*, n° 40/2, 2015, pp. 691-709.

l'église elle-même est datée du XII^e siècle. (L'arc outrepassé, qui se trouve ailleurs ensemble avec l'arc en champignon, semble être complètement absent dans ce territoire.)

Les tribunes à étage sont des éléments caractéristiques des massifs occidentaux à l'époque carolingienne et ottonienne.³⁸⁹ Il est possible que le tracé en champignon (comme celui en fer à cheval) ne soit pas complètement inconnu à cette période. A Saint-Pierre de Flavigny (Côte d'Or, VIII^e), la porte d'accès à la crypte haute atteste ce décrochement seulement sur un côté de son arc.³⁹⁰ Dans le bâtiment du prieuré de Saint-Martin de Mesvres, daté du IX^e-début X^e siècle, les baies montrent le tracé en champignon sur des appuis avancés par l'intermédiaire d'impostes saillantes.³⁹¹ À l'ancienne église Sainte-Croix de Lyon, datée du IX^e siècle, la porte carolingienne obturée dans le mur gouttereau nord est également marquée par ce dessin en champignon.³⁹²

Cependant, la présence de l'arc en champignon dans le monde carolingien et ottonien ne signifie pas que ce tracé appartenait exclusivement à cette architecture. Au IX^e siècle nous le retrouvons aussi bien dans le dessin des fenêtres de San Donat de Zadar³⁹³ (Croatie), dans celle de la petite cathédrale de Sainte-Croix de Nin (Croatie), dans la forme des baies du clocher-tour de Saint-Jean de Taufers im Münstertal (Italie, Sud-Tirol).

Nous pouvons assister aux X^e-XI^e siècles à une propagation de l'utilisation de l'arc en champignon, similaire à celle des V^e-VI^e siècles. La porte occidentale et les fenêtres hautes de Saint-Laurent de Zadar (Croatie, XI^e), plusieurs ouvertures dans les vestiges de l'abbaye de Limbourg-sur-la-Hardt (Allemagne, Durkheim)³⁹⁴ montrent le décrochement de l'arc en champignon. Les grandes arcades de l'église Saint-Maurice d'Amsoldingen (Suisse, vers l'an mil), le revers de la porte occidentale et la fenêtre axiale de l'abside à l'église Saint-Nicolas de Brem-sur-Mer (Vendée, XI^e) offrent ce dessin. L'arc triomphal de Saint-André de Sommacampagna (Italie, XI^e), près de Vérone repose sur des piédroits avancés qui donne également la forme de la voûte de la travée droite de l'abside dans la prolongation de cet arc.³⁹⁵

Les baies des clochers ont souvent un tracé en champignon ce qui peut s'expliquer non seulement par les opportunités de l'aménagement du cintre mais également par une meilleure installation des cloches dans le cas des clocher-tours et par le besoin d'une ouverture plus large pour la propagation du son. Paolo Verzone date du XI^e siècle le clocher-tour à côté de l'église Saint-Laurent de Settimo Vittone, plus ancienne (IX^e).³⁹⁶ A Meysses (Ardèche) l'église primitive Saint-Jean Baptiste a été complétée au XI^e siècle par un clocher avec chapelle haute dont les grandes ouvertures sont en profil de champignon.³⁹⁷ A Lescure (Albigeois), déjà évoquée, le clocher de l'église Saint-Michel, daté par Greslé-Buignol de la fin du XI^e-du début du XII^e siècle, présente deux baies en champignon seulement sur le côté oriental.³⁹⁸ A Propezzano (Italie), les baies du dernier niveau du clocher-tour de l'église Sainte-Marie conservent la forme en champignon même au XIII^e siècle.

³⁸⁹ Voir VALLERY-RADOT, « Note sur les chapelles hautes dédiées à Saint-Michel », *Bulletin Monumental*, 1929, pp. 453-478. ; SAPIN, 1999.

³⁹⁰ HEITZ, 1987, p. 187.

³⁹¹ SAPIN, 1986, p. 117.

³⁹² Christian Sapin, « L'archéologie de l'architecture carolingienne en France, état de la question », *Hortus Artium Medievalium*, 2002, p. 58.

³⁹³ Terrier, Jean, Jurkovič Miljenko, Matejčić, Van, « La basilique à trois nefs. L'église Saint-Simon et l'ancienne village de Guran en Istrie (Croatie) : seconde campagne de fouilles archéologiques », *Hortus Artium Medievalium*, 2004/1, p. 281.

³⁹⁴ Tous les deux figurent chez VERGNOLES, 2012.

³⁹⁵ Tiziana Franco, « Sul "muriccio" nella chiesa di Sant Andrea di Sommacampagna "Per il quale restavan divisi gli uomini dalle donne" », *Hortus Artium Medievalium*, 2008, p. 187.

³⁹⁶ VERZONE, 1942, p. 130.

³⁹⁷ Photographie p. 201. Jean-François Reynaud, « Meysses (Ardèche) Eglise Saint-Jean Baptiste », *Congrès archéologique*, 1995, n° 150, pp. 201-206.

³⁹⁸ GRESLÉ-BOUIGNOL, 1985. 1.

2. 1. 4. Le témoignage des grottes artificielles en Orient et en Occident

Les églises rupestres constituent des éléments importants tant pour l'appréhension de l'arc en champignon que pour l'arc outrepassé. Ils se trouvent ensemble dans les grottes de l'Asie-Mineure et de l'Espagne du Nord en compagnie du simple arc semi-circulaire. A l'aide de ces chapelles rupestres, nous cherchons la réponse à cette question : la tradition de l'arc en champignon qui faisait partie de la construction perse et romaine a-t-elle été maintenue durant le Haut Moyen Age ou éventuellement cette forme puise-t-elle sa source ailleurs. En tout cas, les archéologues qui ont découvert les églises rupestres de la Cappadoce n'ont remarqué que l'arc outrepassé, l'arc en champignon passe complètement inaperçu pour eux. Guillaume de Jerphanion en découvrant les grottes artificielles de la Cappadoce, a déclaré que les arcs y sont partout outrepassés. Bien que nous ne dépendions que des illustrations de ces publications qui s'intéressent plutôt à l'iconographie qu'à l'étude des arcs, nous avons tenté de les utiliser afin de repérer des arcs en champignon.

En Asie Mineure, nous avons des témoignages très précoces sur l'existence de ce tracé. C. H. Émilie Haspels qui a étudié les sites et les monuments rupestres de la Phrygie antique dès les 8^e-7^e siècles av. J-C. donne le relevé d'une niche à l'arc en champignon au fond de l'abside de l'église rupestre d'Ayterek.³⁹⁹ Dans une autre grotte artificielle à Delik Taş deux baies en champignon encadrent la porte du *narthex*.⁴⁰⁰ Le relevé de Cukurka Inler présente toutes les ouvertures avec un léger décrochement dans la continuité de la courbure de l'arc.⁴⁰¹ Ces grottes avec leur arcs en champignon creusés appartiennent chronologiquement à la période paléochrétienne et byzantine. Les *arcosolia* des tombeaux romains possèdent également ce tracé.

En Cappadoce, Guillaume de Jerphanion⁴⁰² a déjà remarqué en 1925 comme particularité importante dans les églises rupestres que les voûtes et les plafonds ne reposent pas directement sur les parois mais sur de larges encorbellements. Probablement cette disposition correspondrait au profil de la voûte en forme de champignon sur des parements avancés mais il ne précise pas davantage son explication et sa description peut correspondre à l'arc outrepassé aussi auquel il s'intéresse principalement.

Parmi les églises byzantines de Cappadoce, C. Jolivet-Lévy montre la photographie de l'église du stylite Nicétas à Kizil Cukur dans l'abside de laquelle une petite niche est creusée en tracé de champignon. La retombée de son arc est nettement écartée sur ses appuis.⁴⁰³ A l'église de Kapili Vadisi Kilisesi à Karacaören, nous voyons le même type de niche en champignon également au fond de l'abside.⁴⁰⁴

A l'encontre de la datation de l'abbé de Jerphanion qui a situé les églises rupestres de la Cappadoce entre le IX^e et le XI^e siècles, Nicole Thierry en 2002 affirme la continuité du peuplement dans ces tufs volcaniques de l'Asie Mineure orientale de l'Antiquité jusqu'au Moyen Age et leur donne une chronologie plus nuancée. Déjà à l'Antiquité le porche d'un tombeau dans la nécropole d'Azugüzel montre son tracé en champignon.⁴⁰⁵ L'église mentionnée du stylite Nicétas est placée par N. Thierry sous la période proto-byzantine et haut-médiévale entre le VI^e et le VIII^e siècles.⁴⁰⁶ Le monastère de Geyekli Kilise avec une niche à l'arc en champignon à l'intérieur est datée par elle du

³⁹⁹ HASPELS, 1971, vol. 2, fig. 457, 592. (sans pagination) : Ayterek, rock-cut church ; fig. 449. : Kadi Kaya, au fond d'une niche creusée dans le rocher il y a aussi la forme enfoncée en champignon.

⁴⁰⁰ HASPELS, 1971, p. 250. : Delik Tas

⁴⁰¹ HASPELS, 1971, n° 586. (4-7) : Cukurka Inler

⁴⁰² JERPHANION, 1925-1942, vol. 1. (1925), Première partie, p. 61.

⁴⁰³ JOLIVET-LEVY, 1991, planche 43, fig. 1.

⁴⁰⁴ JOLIVET-LEVY, 1991, planche 104, fig. 1.

⁴⁰⁵ THIERRY, 2002, p. 45. : Azugüzel

⁴⁰⁶ THIERRY, 2002, p. 127. : l'église du stylite Nicétas

XI^e siècle ce qui démontrerait la continuité de cette forme sur ces contrées anatoliennes.⁴⁰⁷

Il est difficile de voir la place de l'arc en champignon dans ces édifices artificiels à l'aide de ces quelques repères chronologiques qui n'attestent pas autre chose que l'existence de cette forme en Orient depuis l'Antiquité. D'ailleurs, comme nous avons dit, en Phrygie et en Cappadoce l'arc en champignon se trouve conjointement avec l'arc outrepassé dans les grottes, ce qui complique davantage la question. Cette situation est similaire dans les églises rupestres d'Alava, le site le plus riche en ce type d'édifices artificiels en Espagne. Parmi les études consacrées au sujet qui cherchent à situer cette culture rupestre dans la tradition wisigothique, asturienne ou mozarabe,⁴⁰⁸ celle d'Agustin Azkarate Garai-Olaun⁴⁰⁹ propose en 1988 une approche plus pertinente et plus originale.

Son chapitre sur les arcs des baies dans les églises rupestres d'Alava, commence par la citation d'une observation importante de F. Iniguez Almech qui a noté que dans le groupe de Marquínez l'arc d'entrée de l'abside est surhaussé et plus large que ses supports, pareillement à certains arcs de San Pedro de la Nave.⁴¹⁰ D'après lui, ce dessin est unique dans toute la série, les arcs sont partout ailleurs en plein cintre. Azkarate Garai-Olaun en rectifiant les erreurs de la publication d'Iniguez Almech précise qu'il s'agit de deux églises d'Albaina (Montico de Charratu 1 et 2), et pas de Marquínez, qui sont conservées seulement grâce à la documentation photographique⁴¹¹ parce qu'elles ont été totalement détruites par une carrière. D'après lui, le tracé de l'arc cité par Iniguez Almech est semi-circulaire sur la photo, semblable à ceux du complexe de Santorkaria. Le tracé sur des montants avancés n'est pas unique mais plutôt caractéristique et le reste des arcs ne sont pas tous semi-circulaires mais certains dessinent le fer à cheval.

Azkarate fait donc référence à une remarque d'Iniguez qui a repéré le tracé en champignon dans quelques grottes artificielles et après ses rectifications il expose ses propres observations sur ce tracé qui existe bien dans ces chapelles. A côté de l'arc semi-circulaire et l'arc en fer à cheval le troisième groupe se caractérise, selon lui, par l'arc également en plein cintre dont les jambages rapprochés font que la distance entre ceux-ci est plus étroite que celle entre les retombées de l'arc, c'est à dire en champignon. Il avance comme exemple l'ouverture de l'entrée à Santorkaria 11 (fig. 97) qualifiée par erreur d'outrepassée. Les impostes creusées à un niveau différent prêtent une certaine irrégularité à cet arc qui a été altéré postérieurement à l'extérieur. D'après l'auteur, l'arc disparu de Montico de Charratu 1 était similaire. Il considère comme une variante de ce modèle les ouvertures de deux absides de Las Gobas 6 (fig. 95) où les petits retraits taillés dans l'intrados de l'arc surbaissé se situent sur des piédroits rapprochés. Azkarate écarte l'hypothèse selon laquelle ce retrait pouvait servir de support à un éventuel système de voile, vu que l'espace infime serait insuffisant pour soutenir une traverse.⁴¹²

Azkarate constate la prédominance du plein cintre dans l'ensemble analysé bien que l'arc en fer à cheval ait été considéré comme caractéristique de la majorité des baies existantes. D'après lui, la portée de l'arc en retrait sur ses piédroits ressort parmi tous. Il connaît les travaux révélant l'aire de propagation de l'arc en champignon en Asie-Mineure, en Iran, à Rome et à Ravenne, surtout aux V^e-VI^e siècles et à l'époque dite wisigothique. Il connaît également le terme de l'*arc à gouttière* inventé par Pierre Ponsich de même que sa théorie sur l'évolution de ce tracé vers l'arc outrepassé. C'est la filiation qui a été également partagée par Caballero Zoreda et qui est admise par Azkarate aussi. La présence de l'arc en champignon dans les grottes artificielles d'Alava est d'autant plus importante pour lui qu'elle y constitue un repère chronologique d'après les exemples connus.

⁴⁰⁷ THIERRY, 2002, p. 493. : monastère de Geyekli Kilise

⁴⁰⁸ LATXAGA, 1976. ; MONREAL JIMENO, 1989.

⁴⁰⁹ AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988.

⁴¹⁰ AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988, p. 363.

⁴¹¹ Voir les illustrations consacrées à Albaina dans l'ouvrage de LATXAGA, 1976, p. 80.

⁴¹² AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988, p. 364.

L'auteur donne une datation avisée, basée sur les résultats d'une approche archéologique (datation par C14), morphologique, épigraphique et paléographique (incisions pariétales). Il reconnaît qu'il est difficile d'insérer ces édifices dans les schémas classiques de l'architecture hispanique et que dans ce milieu rupestre on ne peut pas mener des fouilles comme dans les édifices bâtis afin de connaître l'étude diachronique de leur plan. Il invite à tenir compte aussi du travail dans le roc où il est difficile d'assurer un résultat précis. Le caractère érémitique et la marginalité géopolitique du site incite la prudence. D'après lui, ces grottes correspondraient à l'*époque de transition* dans la classification de Pere de Palol⁴¹³ qui a introduit cette catégorie pour désigner la période entre le paléochrétien et l'hispano-wisigothique du VII^e siècle. Azkarate souligne que Palol n'a jamais mentionné dans ses écrits les églises d'Alava, les grottes ne figurent pas sur ses cartes parce qu'il ne les a pas considérées comme paléochrétiennes ou wisigothiques. Dans la terminologie de Jacques Fontaine, elles seraient placées dans la catégorie de l'art paléochrétien. Ainsi, ces oratoires seraient rattachés à un contexte historique plus ancien par rapport à celui où Latxaga et Monreal Jimeno les ont placés.

Azkarate fait appel au tracé des arcs pour soutenir sa chronologie. Les arcs majoritairement semi-circulaires éloigneraient selon lui ce complexe du VII^e siècle et de la période dite mozarabe où l'arc outrepassé est prédominant. En revanche, la substitution de l'abside en cul de four de tradition paléochrétienne par un chevet plat couvert d'une voûte en berceau plein cintre outrepassé depuis la fin du VI^e siècle soutiendrait sa datation.

En refusant l'opinion de Latxaga qui a rattaché ce noyau rupestre au style wisigothique dans le contexte historique des guerres entre Wisigoths et Basques, puis aux moines fuyant la domination islamique (VIII^e-X^e), Azkarate affirme que les rois wisigoths ne sont jamais arrivés jusqu'aux terres d'Avala et que les razzias systématiques des musulmans aux VIII^e-IX^e siècles n'ont pas favorisé l'installation des fugitifs. Pour lui, tout converge à dire que les grottes ont été créées avant le VII^e siècle. Cette chronologie reposerait sur l'arc outrepassé également et dans la question de l'origine de ce tracé il constituerait un argument fort.

Curieusement, nous pouvons retrouver ce tracé en champignon pour le tabernacle au fond de l'abside dans le sanctuaire de la basilique San Salvatore de Spoleto. Enfoncé dans la paroi du fond au-dessus de l'autel, ce petit édicule rappelle les tabernacles des églises asturiennes et à la fois des laraires antiques païennes dans cet édifice plein de rappels de l'architecture romaine.⁴¹⁴ D'après les exemples creusés dans la paroi absidale des grottes de la Phrygie et de la Cappadoce, nous tentons de formuler l'hypothèse que l'arc en champignon avait cette fonction spécifique de tabernacle bien que son tracé n'ait pas été réservé exclusivement à cet usage.

En revanche, il est étonnant de reconnaître cette forme en champignon sur l'une des plus anciennes tablettes pictographiques sur pierre provenant des fouilles de Kish (Sumer) à côté de signes parfaitement identifiables comme un pied, une main ou une tête.⁴¹⁵ La forme a dû exister à cette époque reculée même si sa signification est difficile à cerner aujourd'hui.

Conclusion

En conclusion de ce chapitre il y a quelques constats qui s'imposent. Après avoir passé en revue un panorama de monuments illustrant la propagation de l'arc en champignon, nous pouvons noter que cette forme est présente sans interruption entre l'Antiquité et le XI^e siècle avec des périodes plus intenses tant en Occident qu'en Orient. Cette énumération, exempte de toute exhaustivité, n'avait pas d'autre but que de chercher des preuves concrètes, bien qu'éparpillées, sur l'existence d'un tracé autonome réalisé volontairement sous cette forme. Alors que les exemples

⁴¹³ PALOL, 1967.

⁴¹⁴ SASTRE DE DIEGO, 2012, pp. 201-203.

⁴¹⁵ CONTENEAU, vol. 1, 1927, p. 152, fig. 91.

avancés se basent sur les cas étudiés, il faut reconnaître que les datations scientifiques exactes sont rares et les opinions sont partagées sur la chronologie des monuments.

Avant tout, nous voudrions préciser que l'arc en champignon nous semble signifier une structure autonome, différente de l'arc outrepassé que nous allons traiter dans les chapitres suivants. Bien que sa forme favorise les opportunités en faveur de l'aménagement du cintrage, ce qui aurait pu être à l'origine de la naissance de cette forme, la large propagation de son tracé pendant un millénaire et sa persistance dans une aire géographique si vaste dépasse l'explication d'un simple procédé constructif. Il se trouve pratiquement à la même époque et dans la même zone que l'arc outrepassé avec lequel il partage non seulement la contemporanéité mais également une proximité.

Si dans le même édifice nous avons un arc outrepassé et un arc en champignon, remplissant des fonctions bien distinctes, nous pouvons supposer qu'ils ont été conçus dès l'origine pour être différenciés. Apparemment ces tracés sont construits volontairement de cette façon car si on a pu exécuter l'arc en fer à cheval et il n'est pourtant pas employé partout dans un édifice, cela peut supposer une distinction délibérée entre les deux tracés.

Nous avons aussi un témoignage très précieux dans les monuments rupestres où l'arc est creusé dans le rocher en imitant les tracés des arcs construits en maçonnerie dans des bâtiments religieux. Dans ce milieu minéral le creusement des décrochages en élargissant le diamètre de l'arc rend le travail plus difficile que la création d'un tracé continu avec des piédroits rectilignes de l'arc en plein cintre. Le danger d'éclatement de la pierre dans les écoinçons soutiendrait cette hypothèse. Or, en Occident, dans les grottes d'Alava, et en Orient, dans les chapelles rupestres de la Cappadoce nous retrouvons le profil creusé en champignon à côté des arcs en fer à cheval. Les deux formes différentes sont bien distinguées par l'évidage, de la même manière que dans les églises construites à l'aide du matériau traditionnel.

Bien évidemment, dans des grottes la pose du cintre ne peut pas fournir d'explication à l'évasement de l'arc sur ses piédroits et aucun argument pratique en faveur d'une meilleure statique ne peut justifier le choix favorisant l'arc en champignon vis à vis de l'arc semi-circulaire. Les éléments réalisés par l'excavation ne travaillent que contre l'effondrement mais ils conservent les mêmes formes qu'ailleurs dans l'architecture religieuse. Dans ce contexte rupestre, il faut également écarter l'explication de la forme du champignon obtenue par des claveaux ou d'une voussure disparue (théorie de Pascale Chevalier). L'arc ne s'explique pas par un procédé de construction, par une manière de bâtir mais par la volonté délibérée de réaliser un tracé indépendant. L'hypothèse du remplissage des écoinçons après l'enlèvement des cintres aboutissant au dessin plus fermé de l'arc en fer à cheval est également remise en question dans ce milieu rocailleux.

L'arc en champignon nous semble, donc, plutôt une forme choisie telle quelle et pas seulement le résultat d'une recherche technique qui bénéficierait de l'aménagement du cintrage, il semble plutôt la réalisation volontaire d'un tracé que le perfectionnement d'un précédent. C'est la raison pour laquelle nous tiendrions à ce que l'arc en champignon et l'arc outrepassé soient distingués respectivement par des termes techniques différents. A ce propos, nous devons, malheureusement, reconnaître que même l'appellation de « l'arc en champignon » (*mushroom-shaped arch*) est utilisée pour les deux formes d'arc, outrepassé et semi-circulaire sur des piédroits avancés, dans la littérature croate.⁴¹⁶ Nous aurions bien voulu trouver un nom déjà existant et ne pas inventer un autre complètement étranger mais nous devons constater qu'il est toujours nécessaire de vérifier ce que l'auteur donné entend par le terme qu'il utilise.

Nous allons voir que l'arc outrepassé en élévation ou dans le plan fonctionne comme un critère de datation. En fait, c'est ce que nous avons pu constater pour l'arc en champignon aussi. A

⁴¹⁶ Plusieurs bâtiments de l'architecture religieuse et civile à Osor sur l'île de Cres ont révélé des arcs en champignon et en fer à cheval qui sont pourtant désignés par le même nom de « *mushroom-shaped arch* ».

cause de l'apogée dans l'usage de cette forme aux V^e-VI^e siècles, les fourchettes chronologiques penchent en faveur de la datation d'un édifice contenant l'arc en champignon de la période paléochrétienne quand on n'a pas une donnée historique assez sûre. En revanche, les monuments appartenant à notre corpus sont placés vers les derniers siècles du Haut Moyen Age et l'arc en champignon y persiste jusqu'au XI^e siècle. Il faut souligner aussi la coexistence de l'arc en champignon avec l'arc outrepassé partout dans les édifices de cette zone.

Enfin, si l'on considère l'arc en champignon et l'arc en fer à cheval comme deux formes autonomes, la théorie de l'évolution du tracé en champignon vers le profil outrepassé ainsi que la diminution progressive du retrait de la retombée au fil du temps doit être remise en cause. En fait, l'art n'évolue pas selon la rigueur de règles mathématiques, la richesse dans ses variantes y échappe très souvent. Évidemment, les nombreux arcs de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa ne représentent pas des phases chronologiques différentes en fonction de la mesure du retrait de ses arcs par rapport à leurs piédroits. Non seulement dans cette église mais dans d'autres édifices possédant plusieurs arcs, la courbure de leur tracé n'est pas identique.

2. 1. 5. Le témoignage du corpus sur l'arc en champignon

Par rapport aux repères isolés dont nous avons donné un tableau, le corpus des monuments de la région catalano-languedocienne offre une situation exceptionnelle en raison du nombre significatif des édifices possédant toujours un arc en champignon. Voire, nous sommes en mesure de pouvoir observer les deux types d'arcs haut-médiévaux, l'arc en champignon et l'arc outrepassé ensemble à plusieurs endroits dans le même bâtiment. Ainsi, nous avons la possibilité de vérifier à l'aide d'exemples concrets ce qui motive le choix entre l'arc en champignon et l'arc outrepassé. Nous pouvons poser la question de savoir si la dimension des ouvertures constituerait éventuellement un trait distinctif dans le choix du tracé, si la fonction de la baie pourrait induire des règles dans la différenciation entre la forme outrepassée et la courbe en champignon, et si la manière de bâtir permettrait de discerner une éventuelle distinction dans la façon de construire l'arc en champignon par rapport à l'arc outrepassé.

Le corpus des monuments offre un large échantillon sur l'emploi de l'arc en champignon de tailles bien diversifiées. Pareillement aux exemples présentés où nous avons vu le tracé en champignon dans les grandes arcades des aqueducs et à la fois dans les petites baies des hypocaustes, les églises étudiées de la zone nord-occidentale du pourtour méditerranéen nous présentent des petites fenêtres sur des supports avancés, des petites portes « des morts » couvertes par un arc en champignon et à la fois des grandes ouvertures dans des abbayes plus monumentales (Sant Pere de Roda, Sainte-Marie de Lagrasse, Sainte-Marie de la Cluse-Haute). Ces dernières forment les grands monuments ressortant de la pléiade de chapelles rurales dont les baies sont très modestes. D'ailleurs, dans la zone observée la même diversité de mesure caractérise l'arc outrepassé qui se réalise à partir des petites fenêtres à travers des arcs doubleaux des nefs uniques jusqu'aux multiples arcs de taille considérables par exemple à l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa.

Le clocher-mur primitif de Saint-Michel de Sournia présente des petits décrochements entre la retombée de l'arc et ses supports pour le ménagement des cloches ; la petite porte « des morts » bouchée dans le mur septentrional de l'église de Cuchous, les petits passages entre les trois absides de l'abbaye de Saint-Génis-des-Fontaines ou la porte étroite du clocher-tour de Santa-Coloma d'Andorre illustreraient la réalisation de l'arc en champignon de petite taille. Ces baies de dimension réduites nous frappent davantage en comparaison avec une autre porte de dimension plus grande à leur proximité. Elles peuvent se situer dans le même mur gouttereau comme à Saint-Michel du hameau de Paders et à Saint-Pierre de Ceyras (Hérault) ou il arrive que les différentes parois partagent respectivement la fonction de la porte d'entrée et le rôle d'une petite baie ouvrant vraisemblablement vers le cimetière comme à Cuchous et à Sainte-Marie de la Lauze.

À l'autre extrémité, une dimension plus monumentale s'observe dans les baies de la tour dite carolingienne du transept nord de l'abbaye de Lagrasse et dans la grande porte du transept sud de l'abbaye de Sant-Pere de Roda (Emporda). D'ailleurs, la hauteur moyenne de la plupart des ouvertures varient entre 1,70-2 m et leur largeur autour d'un mètre. Apparemment, dans l'édification de l'arc en champignon la méthode du cintrage sur des piédroits avancés s'applique autant pour les petites fenêtres que pour de grandes arcades et la taille dans la construction de l'arc n'est pas un trait distinctif.

Non seulement la dimension des ouvertures est très variable mais elle correspond à des fonctions bien différentes : bien que dans la plupart des cas nous ayons affaire à des portes, plus précisément des portes d'entrée ou des portes des morts, des passages entre les absides, des arcades de communication entre les nefs, des arcs latéraux épaississant les murs gouttereaux dans le but de porter une voûte, les arcs doubleaux d'une nef peuvent également emprunter la forme en champignon. A Saint-Nazaire d'Ansignan, à Sainte-Colombe des Cabanes, à Saint-Étienne de Nidolère, à Saint-Pierre del Bosc (Roussillon) c'est le tracé des arcs latéraux plaqués contre les murs nord et sud afin de les renforcer. Certains arcs formerets de la petite nef très restaurée de Sainte-Aubin de Fitou sont également marqués de ce profil. Nous avons déjà parlé des deux petits couloirs creusés dans les murs épais des absidioles de Saint-Génis-des-Fontaines afin de mettre en communication les trois absides du chevet. Le tracé des petits passages dans une disposition tout à fait similaire à Sainte-Marie de la Cluse-Haute ne sont plus bien identifiables à cause d'un mortier épais recouvrant l'intrados des arcs. À Ansignan, c'est la végétation envahissant les vestiges du petit bâtiment qui empêche la lecture du bâti toute en laissant visible la retombée de deux arcades en retrait. Il est important de signaler que l'aqueduc romain à quelques centaines de mètres présente la même forme en champignon.

Les ouvertures obturées apportent un témoignage important sur l'existence de cette forme et sur sa fonction quand elles restent encore reconnaissables, au moins dans le détail significatif de la naissance de l'arc en retrait sur ses montants. Ainsi, il s'agit d'une porte d'entrée primitive à Riunogues comme à Fourques, à Savignac, à Santa Fe du Mas Solers, à Sant Roma de Sidilla (toutes dans le mur sud), à Palagret et à Vieussan (mur ouest). A Saint-Martin des Puits, la chapelle latérale méridionale avait une petite baie à linteau sur des piédroits avancés, actuellement obturée. Ces exemples attestent la volonté de déplacer et moderniser les portes primitives en faveur d'un tracé semi-circulaire plus volumineux, souvent en pierre de taille, à une époque plus tardive, déjà dans l'art roman.

Il arrive que le tracé de l'arc en champignon d'une porte a été remanié seulement d'un côté (extérieur ou intérieur) comme à Sant-Génis de Vila-Robau qui conserve son tracé d'origine à l'extérieur mais à l'intérieur il a été modifié en plein cintre pour mieux s'adapter à la courbure d'un ventail semi-circulaire. A Palol Sabaldoria, l'une des deux retombées de la porte ménagée dans le mur sud semble avoir été un peu plus arrondie à l'aide de mortier rendant le tracé asymétrique. L'église de la Trinité de Belpuig fournit un exemple où l'ancienne porte peut être replacée dans un contexte architectural différent à cause de l'agrandissement du bâtiment : l'ancienne porte sud en champignon est devenue un arc communiquant entre la nef primitive et le vaisseau méridional ajouté dans un deuxième temps.

A Saint-Pierre del Bosc, les vestiges de l'ancienne porte occidentale conserve justement le détail de la retombée nord de son arc avec un retrait considérable par rapport à ses supports. A Santa-Coloma d'Andorre, déjà mentionnée, il s'agit d'une petite baie conduisant vers le clocher-tour de l'église accolée à son mur méridional dont le tracé en champignon, à cet endroit bien caché, reste ignoré dans les maintes publications sur la célèbre chapelle.

Non seulement les portails et les portillons ou les fausses baies des arcs latéraux peuvent se distinguer par le dessin en champignon mais aussi des ouvertures entre les vaisseaux ou entre les travées d'une nef. En fait, dans tous ces cas il s'agit de baies qui permettent de donner une certaine

profondeur à un passage ou à une niche. A Sainte-Marie de la Cluse-Haute, les deux dernières arcades entre la nef principale et le collatéral nord conservent encore leur tracé primitif : elles prennent leur naissance en arrière sur des piliers quadrangulaires. À une échelle plus modeste, nous avons un aménagement semblable entre les deux petites nefs de Sainte-Marie de Gléon appartenant fort probablement à la construction primitive. Malheureusement, une restauration néfaste masque toutes les surfaces intérieures de cette chapelle ce qui empêche toutes observations plus sérieuses.

Les fonctions de l'arc en champignon sont très diversifiées. Parmi les trois vaisseaux de la crypte de Lodève, curieusement seuls les piliers des arcades entre la nef centrale et la nef nord sont plus élargis par rapport à la naissance de leur voûte. Les arcs doubleaux du cellier (XI^e) à Saint-Michel de Cuxa sont affectés du profil en champignon, de même que l'arc portant l'escalier de l'entrée principale à l'ouest de la chapelle de la Trinité, au-dessus de l'entrée de la crypte. À Saint-Jean de l'Albère l'arc doubleau de la première travée occidentale de la nef a été aménagé pour l'installation d'une tribune, pourtant malgré le crépi blanc de la nef, on peut encore voir les traces de piliers des arcs doubleaux de la travée suivante un peu plus vers l'est. Probablement, la première travée occidentale avec son arc doubleau sur des piliers saillants, la seule subsistante, a été préservée justement pour donner la place à cette tribune.⁴¹⁷

Dans l'Hérault, ce tracé en champignon se trouve également dans la position de l'arc triomphal (Palegret, Roujan). A Saint-Pierre de Broussom non seulement l'arc prend sa naissance sur des appuis avancés mais la voûte du chevet plat repose en retrait sur ses parements et il n'est arrondi en profil outrepassé que dans la zone entourant la fenêtre sud. Par ailleurs, dans l'édification de certaine voûte comme en Roussillon à Montoriol, à Sainte-Marie de la Cluse-Haute nous pouvons voir une vraie avancée dans la position des parois par rapport à la naissance de la voûte, une caractéristique dont la tradition est conservée même dans les monuments plus tardifs de l'art roman comme à Saint-Jean-Pla-de-Corts ou à Saint-Fructueux d'Irivals. Dans l'Hérault, ce procédé est très fréquent, souvent une corniche souligne le niveau de la retombée.

Toutes ces fonctions bien diversifiées ne sont pas pourtant propres à l'arc en champignon. Nous allons voir dans les chapitres suivants que la forme outrepassée peut également affecter les arcs dans des fonctions tout à fait similaires (portes, fenêtres, arcades, arcs latéraux, arcs doubleaux, arcs triomphaux, clochers-murs, voûtes).

Grâce à plusieurs monuments conservés presque intacts, nous trouvons ensemble l'arc en champignon et l'arc outrepassé primitifs. Le rapport entre ces deux types d'arc et l'établissement d'une éventuelle distinction dans leur fonction constitue une question essentielle de notre sujet. Avant tout, il faut constater que le tracé en champignon et en fer à cheval sont intentionnellement distingués dans les monuments de la zone occidentale de la Méditerranée même s'ils reposent tous les deux pareillement sur des piédroits avancés. Dans la plupart des cas, nous avons une porte modeste en profil de champignon creusée dans le mur gouttereau ouest ou sud, rarement celui du nord, tandis que l'arc triomphal et éventuellement les arcs doubleaux, les arcades séparant les vaisseaux, s'ils existent, sont en fer à cheval. La taille réduite de ces portes en champignon vis à vis de la dimension plus importante d'un arc triomphal crée déjà une sorte de subordination entre la petite baie en champignon par rapport à la position monumentale de l'ouverture du chœur en fer à cheval mais l'enjeu d'une telle distinction semble jouer également au niveau liturgique.

Il est difficile de voir clair. Du point de vue architectonique, l'arc triomphal sur des piédroits avancés à la jonction de la nef et du chevet peut jouer le rôle de contreforts intérieurs, sa forme, en revanche, peut prendre celle du champignon ou celle du fer en cheval. La fonction de l'arc triomphal n'est réservée exclusivement ni à l'un, ni à l'autre, nous avons des arcs triomphaux de tracé en champignon ou en fer à cheval. Au niveau architectonique, l'avantage de l'arc triomphal outrepassé

⁴¹⁷ La voûte en berceau plein cintre couvre la partie occidentale de la nef où se trouvait l'ancien arc doubleau, supprimé, alors que dans la partie orientale elle prend la forme d'une voûte brisée. Tout le chevet semble avoir été reconstruit.

vis à vis de l'arc en champignon consisterait à ramener la poussée de l'arc vers l'intérieur. Au niveau liturgique cependant, la valorisation du seuil donnant accès à la partie la plus sacrée d'un édifice fait partie d'une conception spatiale très élaborée qui s'exprime par la dynamique axiale conduisant le regard vers le chœur, en général surélevé, même dans les chapelles les plus modestes, et l'arc triomphal n'est pas indispensable pour cette mise en valeur. Nous avons également des chœurs ouverts sans arc de tête à l'entrée du sanctuaire.

Dans le petit groupe de monuments où l'arc outrepassé et l'arc en champignon se trouvent ensemble, nous avons pour autant le témoignage net d'une disposition où l'arc en champignon est réservé à la petite porte et le tracé outrepassé à l'arc triomphal. A Saint-Martin de Fenollar, (Roussillon) à Saint-Pierre de Ceyras, à Saint-Vincent de Savignac (Hérault), à Saint-Laurent de Moussan, à Sainte-Marie de la Lauze (Aude), à Saint-Pierre de Pedret nous avons cet arrangement très clair. A Sant-Romà de Sidillà cette même disposition n'est modifiée que par l'ajout d'une petite porte en fer à cheval dans le mur nord donnant accès directement au chœur clôturé devant le chevet dans un bâtiment monastique.

Cette constatation dans la division des fonctions n'est pas pourtant exclusive, il y a des dispositifs différents. À Sant-Pere de Roda, on trouve une porte en champignon à l'extrémité sud du transept alors que les arcs doubleaux de la nef principale, du transept et du déambulatoire du chevet sont légèrement outrepassés. À Sant-Joan de Bellcaire, deux portes se distinguent par l'arc en champignon, respectivement une plus grande dans le mur gouttereau sud et une plus petite dans le mur gouttereau nord. Toutes les deux sont assez rapprochées du transept, la petite au nord davantage. Le reste des arcs dans la construction d'origine était en fer à cheval bien que le tracé des arcades ait été corrigé ultérieurement en semi-circulaire. Dans le cas de ces deux monuments, il s'agit d'un édifice à trois nefs où l'arc en champignon est réservé à des portes extérieures tandis que les arcs outrepassés se trouvent toujours à l'intérieur. À Roda il n'y a pas d'arc triomphal outrepassé, à Bellcaire l'ancien chevet est disparu.

Par ailleurs, l'arc en champignon de la grande baie du transept à Sant-Pere de Roda peut rappeler les deux portes latérales de la travée droite du sanctuaire central de San Pedro de la Nave et l'autre au revers de la porte occidentale, cette fois-ci sans linteau. A Santa-Maria de Melque, les portes en champignon dans la même disposition (travée droite du chœur, porte occidentale) possèdent un linteau surmonté d'un arc de décharge. Ces édifices religieux font partie d'un ancien complexe monastique.

Bien qu'il n'y ait pas d'arc triomphal partout où une porte en champignon est conservée, la division dans les fonctions entre une porte en champignon et un arc triomphal en fer à cheval semble être significative. Il serait tentant d'affirmer que derrière ce partage de fonction il existe une sorte de hiérarchie en faveur de la forme outrepassée conduisant vers le secteur le plus sacré du bâtiment. En revanche, à Fenollar l'arc triomphal est outrepassé mais les voûtes et les arcs doubleaux également. A San Romà de Sidilla, les arcs doubleaux sont aussi en fer à cheval ainsi que la petite porte percée dans le mur nord. A Boada, non seulement l'arc triomphal et l'arc doubleau sont en fer à cheval mais le tracé de la porte également. À l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa, à Saint-Michel II et Sainte-Félicité de Sornia, à Saint-Barthélemy de Jonquéroles, à Saint-Bauléry de Cébazan le tracé outrepassé apparaît dans la courbe des portes extérieures contredisant l'hypothèse qui réserve l'arc en champignon pour les portes. Dans ces monuments tous les arcs sont en fer à cheval, ils n'appartiennent pas au groupe où l'arc en fer à cheval et l'arc outrepassé coexistent.

Quoiqu'il soit difficile de trouver une règle absolue, nous pouvons affirmer qu'à l'exception des édifices monastiques, dans notre corpus la majorité des portes se situent dans la partie occidentale de la nef. D'après la tendance de la division des fonctions entre la porte en champignon et l'arc triomphal en fer à cheval constatée dans plusieurs monuments, nous formulons une hypothèse provisoire sur la division architecturale et liturgique entre les deux formes. Apparemment, il s'agirait d'une sorte hiérarchie en faveur de l'arc outrepassé destiné à l'arc

trionphal. Il serait intéressant de vérifier s'il existe une distinction dans le soin apporté à l'édification des arcs triomphaux en fer à cheval vis à vis des arcs en champignon.

En premier lieu, il faut noter que la manière de bâtir n'est pas homogène dans toute la zone catalano-languedocienne ce qui se reflète justement dans la construction des arcs triomphaux. Cette question sera traitée d'une façon plus détaillée dans des chapitres suivants. Ici, nous nous contentons de signaler qu'en général à l'exception du Roussillon, où tout est construit en moellon et de quelques monuments suggérant la propagation de ce type dans la zone environnante, l'arc triomphal est bâti en pierre de taille indépendamment de ce que son tracé soit outrepassé ou pas. Certes, il y a des exceptions partout. Si nous nous concentrons sur la construction de l'arc en champignon, nous pouvons constater que par rapport à l'arc outrepassé sa réalisation est toujours plus sommaire même si tous les deux sont en moellons. En conséquence, non seulement la taille mais la qualité de son exécution distinguent les deux tracés. La petite porte du hameau de Paders, la face intérieure de la porte de Fenollar ou les passages entre les absides de Saint-Génis-des-Fontaines démontrent bien cette différence. Le contraste entre ces ouvertures frustes et les éléments plus nobles à l'intérieur de l'édifice dévoile une distinction volontaire. L'exemple le plus parlant est la petite porte percée dans le mur occidental de Sant-Quirze de Pedret dont non seulement la taille est réduite vis à vis des arcs outrepassés à l'intérieur de l'église mais son élaboration est moins soignée. Nous pouvons donc soupçonner une distinction volontaire entre l'arc en champignon destinée à la fonction des portes et le tracé outrepassé destiné aux éléments plus nobles de l'édifice. Surtout dans le cas où tous les deux sont construits à l'aide d'un cintre et reposent sur des piédroits en avancée. Malheureusement, si nous sortons de ces quelques églises, nous rencontrons des variations différentes où les portes sont outrepassées et où l'arc triomphal n'est pas en fer à cheval.

Même si la taille de l'arc en champignon est un peu plus volumineuse, ses piédroits et ses claveaux sont, dans la plupart des cas, en moellons et toujours sans imposte. L'apparence de ces baies est bien plus rustique que celle de l'arc triomphal même si ce dernier est aussi en moellons. Dans leurs supports seulement les surfaces visibles des moellons sont travaillées. L'arc se compose de claveaux de largeur et de longueur différente, on n'a jamais un arc en champignon en pierres bien taillées ou extradossées. À l'exception de la petite porte en champignon dans le mur ouest de Sainte-Marie de la Lauze et un côté du petit passage à Saint-Génis-des-Fontaines qui sont en tas de charge, la position des claveaux est majoritairement radiale.

Dans ce contexte rustique des arcs en champignon aux piédroits en moellons, les supports de la grande baie du transept de Sant-Pere de Roda et la porte méridionale de Sant-Joan de Bellcaire ressortent par leurs pierres de taille plus soignées. Les gros blocs posés de chant pour les montants et le tympan monolithe en remploi distinguent la porte occidentale de Saint-Laurent de Moussan, bien conforme à l'arc en champignon avec ses retombées en retrait. Par rapport aux arcs en champignon de la zone observée, la porte occidentale de Sainte-Marie de la Lauze se différencie également mais dans ce cas à cause d'une hauteur inhabituelle de ses piédroits.

En fait, nous pouvons observer dans la manière de bâtir des arcs en champignon des caractéristiques tout à fait similaires aux arcs outrepassés à la différence du détail de la retombée de l'arc. C'est la particularité importante qui différencie l'arc outrepassé par rapport à l'arc en champignon. Le tracé peut varier entre le semi-circulaire surbaissé, rehaussé, ovalisé ou légèrement pointu mais on peut observer qu'il y a des arcs en champignon dont les retombées s'élargissent nettement vers les extrémités de sorte qu'on peut supposer que l'écartement est donné intentionnellement à ce point et que ces écoinçons n'ont jamais été destinés à être remplis du mortier. Ces arcs sont apparemment destinés à laisser leur intrados sans aucune correction. Cet évasement se voit parfaitement bien à Vieussan, à Vila-Robau, à Saint-Génis-des-Fontaines, à Sainte-Marie de la Lauze. La réalisation de cette forme semble être indépendante du matériau parce que nous la trouvons exécutée en moellons, en lauzes, ou en schistes.

Quelquefois, il est très difficile de discerner un arc en plein cintre d'un arc légèrement outrepassé comme celui du côté est de la petite porte méridionale à Palol Sabaldoria. Sans parler des arcs semi-outrepassés comme l'arc triomphal de Saint-Vincent de Savignac ou celui de Saint-Saturnin de Béziers. Même si les claveaux sont appareillés, il suffit d'arrondir le sommier pour aboutir facilement au tracé outrepassé. Ces exemples attirent l'attention sur le facteur empirique dans l'art de bâtir à cette époque-là.

2.2. L'arc outrepassé

2.2.1. Le tracé outrepassé dans le plan des absides

2.2.1.1. L'abside dans la culture des « castros »

Avant d'aborder la question de l'arc outrepassé en élévation, nous allons traiter de cette forme sous un autre aspect caractéristique de sa réalisation, notamment dans le dessin du plan de l'abside. Nous séparons ces deux manifestations du tracé parce que l'arc en fer à cheval dans le plan ne suppose pas forcément l'existence de la même forme en élévation. En plus, les deux phénomènes ne coïncident pas chronologiquement, les témoignages archéologiques du tracé outrepassé apparaissent plus tôt sur le sol dans le plan qu'en élévation. Notre quête se fonde, comme pour le recensement de l'arc en champignon, sur des ouvrages généraux, car même s'il y a des études consacrées au chevet carré, l'abside outrepassée n'a reçu aucune analyse spécifique. Sa problématique est intégrée dans les quelques recherches destinées au profil outrepassé. En général, les auteurs ignorent le tracé outrepassé si ce détail ne fait pas partie expressément de leur champ d'études.

Si nous cherchons les premières exécutions du chevet en fer à cheval, il faut remonter à l'époque de la formation de l'habitat castral à l'âge de fer dans le nord-ouest de la Péninsule Ibérique. Suite à la découverte de la Citânia de Briteiros⁴¹⁸ à 15 km de Guimaraes (Portugais) par Francisco Martins Sarmiento en 1875, plusieurs « castros » ont été localisés dans les régions luso-galicienne-asturienne-léonaise qui attestent d'une culture autochtone antérieure à l'arrivée des Celtes et des Romains. Parmi les vestiges d'habitation domestique de plan circulaire se trouvent quelques édifices suggérant par leur dimension un usage public dont la fonction a partagé dès l'origine l'opinion des archéologues.

Ceux-ci se composent de quatre pièces : un atrium, une antichambre, une chambre et une pièce plus protégée, ronde ou dans certains cas de plan outrepassé. Comme Sarmiento, Mario Cardoso a supposé le caractère funéraire de ces constructions de pierre en semi-hypogée dont la partie souterraine correspondrait à une crypte, tandis que dans la pièce à ciel ouvert un petit bassin aurait été destiné aux ablutions rituelles lors des dépositions funéraires. Leur hypothèse a été renforcée par la découverte d'une énorme stèle décorée à l'entrée de la chambre à la Citânia de Briteiros dont la partie inférieure échancrée aurait permis le passage d'un adulte en position horizontale (hauteur : 50 cm). Il faut pourtant noter qu'à l'encontre du plan outrepassé du chevet, l'ouverture de ce « Pedra Formosa » est semi-circulaire, non seulement à Citânia de Briteiros mais dans les autres monuments similaires.

La présence d'un four a fait penser à un crématorium en relation avec un rite funéraire ou à des fours de potiers, à des fonderies, à des abattoirs d'animaux. Armando Coelho Ferreira da Silva⁴¹⁹ a défendu l'hypothèse pour Santa Maria de Gallegos (Barcelos), Monte de Saia (Chorente, Barcelos) et Freixo (Marco de Canaveses) d'un bain de vapeur et de l'eau fraîche dont il retrouve tous les éléments nécessaires sur place comme la captation de l'eau, les bancs dans l'antichambre, la ventilation par une ouverture réduite, l'orifice central du four servant de cheminée, le bassin et les pierres polies pour produire la vapeur après le versement de l'eau sur leur surface chaude.

Malgré ces hypothèses, les plans rappellent également les futures chapelles médiévales, d'autant plus qu'à Augas Santas l'ancien édifice fut christianisé avec la superposition de la basilique

⁴¹⁸ CARDOZO, 1939. D'autres monuments semblables à Citânia de Briteiros ont été découverts à : Coaña e Penda (Asturies), Santa Mariña de Augas Santas (Orense), Sabroso (Guiñarães), Monte de Saia (Barcelos), Vermoim (Famalicao), Sanfins (Paços de Ferreira) Sandoura (Castello de Paiva), Feixo (Marco de Canaveses).

⁴¹⁹ SILVA, 1986. L'auteur note le chevet de plan outrepassé à Monte de Saia, à Santa Maria de Gallegos, à Citania de Sanfins, à Augas Santas.

de l'Ascension sur ses vestiges qui ont servi de crypte.⁴²⁰ Sur les plaques de pierres séparant les pièces des monuments, on peut remarquer les mêmes motifs ornementaux (roues, rosaces, svastika, entrelacs) qui décoreront les stèles funéraires et les églises de l'époque wisigothique et mozarabe. Les vestiges datables attestent ensuite l'installation des populations celtiques et puniques et témoignent l'utilisation de ces soi-disant bains jusqu'au II^e siècle quand les thermes romains supplanteront ces balnéaires indigènes de même que les plans rectangulaires se substitueront aux plans circulaires des maisons de *castros*.

2. 2. 1. 2. Le plan outrepassé dans l'Antiquité

Quoiqu'au début sa manifestation soit très faible, l'Antiquité connaît bien le plan outrepassé. Pour appréhender son émergence, il faut pourtant noter une vraie frilosité même pour le plan semi-circulaire qui fait son apparition encore très rarement dans le Haut-Empire. Initialement, il se trouve dans le plan d'absides des temples, d'exèdres de forums, dans le tracé des amphithéâtres, des tours de murailles et dans le plan des bassins des villas. L'hémicycle du forum de Trajan à Rome, la villa Jovis de Tibère à Capri, la villa Hadriana à Tivoli, les bains d'Antonin à Cartage, le temple d'Esculape à Lambèse (162, Afrique du Nord), la basilique du Caesareum à Cyrène (I^e), le temple de l'ancien forum à Leptis Magna (I^e), la basilique du forum de Doclea (I^e), l'agora de Corinthe (I^e), un édifice à exèdre à Khemissa (Thubursicu Numudarum, Algérie, II^e) peuvent en donner quelques exemples illustrant la forme semi-circulaire de l'abside.⁴²¹ Alexandre Lézine a estimé que les exèdres des salons de conversation, des salles de repos ont pu abriter une statue dans leur niche semi-circulaire, de même que les bains auraient pu donner la place à un *labrum*.⁴²²

L'architecture romaine qui ignore l'arc outrepassé en élévation, emploie cette courbe, bien qu'au début faiblement, dans le plan. Les premières manifestations du tracé outrepassé en plan sont rares. Le dessin de Palladio a restitué le plan des bains de Titus à Rome, inaugurés en 80 dont le *frigidarium* offre un tracé outrepassé dans une organisation symétrique correspondant au type impérial des bains.⁴²³ Les thermes de Néron au I^{er} siècle englobent aussi une forme outrepassée.⁴²⁴ A Pompéi, dans les thermes républicains (70-79) il y a un plan outrepassé greffé sur un espace circulaire.⁴²⁵ A Pergame, le sanctuaire d'Asclépios, possède une *rotunda* avec six absides de plan outrepassé du II^e siècle.⁴²⁶ Les thermes de Thaenae (Henchir-Thina, du II^e siècle) en Afrique proconsulaire, les bains de Marathon (du II^e siècle) sont de tracé outrepassé, à Herodion (Palestine) quatre absides greffées sur un espace circulaire (fin I^e) dans un bain privé possèdent cette même courbe.⁴²⁷

D'un côté, ces petits détails sont tellement insignifiants qu'ils se perdent dans l'ensemble de l'organisation spatiale d'une villa ou dans le complexe d'un forum, de l'autre, ces formes semblent

⁴²⁰ Parmi les vestiges en grands blocs de cette église inachevée, nous pouvons découvrir une petite porte de tracé en champignon.

⁴²¹ BOËTHIUS, WARD-PERKINS, 1970. Exemples plus tardifs avec abside de plan semi-circulaire : palais de Dioclétien à Split : v. 300 ; bains de Dioclétien à Rome : fin III^e ; marché de Sertius à Timgad : fin III^e ; basilique à double abside au forum Sévérien à Lepcis Magna : 216 ; palais du duc Ripae à Doura Europos : III^e ; bains de Brad (Syrie) : III^e ; bains et basilique de Bosra : III^e ; temple de Minerve Medica à Rome : début IV^e ; basilique de Trèves et les bains de l'empereur : début IV^e.

⁴²² LEZINE, 1961, p. 105.

⁴²³ BOËTHIUS, WARD-PERKINS, 1970, p. 225, fig. 94.

⁴²⁴ THÉBERT, 1991.

⁴²⁵ BARGELLINI, 1991. Svoboda donne le plan de la villa des Diomedes à Pompéi où une pièce fait saillie (de tracé outrepassée) par rapport à la ligne des salles centrées sur un péristyle. Voir, p. 15.

⁴²⁶ BOËTHIUS, WARD-PERKINS, 1970, p. 394, fig. 148. De même THOMAS, 2007, p. 99.

⁴²⁷ NIELSEN, 1993. Thaenae : p. 171 ; Marathon : p. 189 ; Herodion : p. 204.

dériver quelquefois plutôt du cercle que du demi-cercle. C'est pourquoi nous avons dû éliminer le grand bassin de la grotte de Sperlanga⁴²⁸ ou les temples romains qui s'apparentent plutôt aux *toloi*. Le plan outrepassé de la *cella* du temple de Vénus à Baalbek (III^e) semble plutôt dériver d'un cercle et combiné avec un *pronaos* rectangulaire.⁴²⁹

En revanche, nous avons un très bel exemple du II^e siècle en Orient : le temple ouest (B) de Rakhlé⁴³⁰ (Jebel Rakhle, antique Rahla, puis Zenonopolis) au nord du mont Hermon en Syrie qui a été fouillé en 1905 par des archéologues allemands. Suivant la forte dénivellation de la pente par un escalier extérieur et intérieur, ce petit temple distyle *in antis se* compose d'un *pronaos* et d'une *cella* dont le plan est nettement outrepassé. Cette abside singulière formant l'*adyton* du temple est creusée dans le roc et couverte d'une coupole. L'édifice est daté de 158 ap. J.-C. grâce à la dédicace de deux frères qui ont financé l'édification de deux colonnes d'ordre ionique du *pronaos*.

Nous devons nous poser la question de la raison de la délimitation d'une niche de plan semi-circulaire et surtout de l'apparition du tracé outrepassé qui la ferme davantage. La création d'une exèdre semi-circulaire peut s'expliquer probablement par la volonté de donner un espace propre, honorifique à quelque chose qui mérite d'être distingué par rapport à une étendue plus grande. L'intention de rendre cet espace plus fermé serait due au souhait d'augmenter sa profondeur pour aboutir à la circonscription d'une zone plus intime, plus protégée, plus autonome. Mais il y joue plusieurs autres motifs.

Le nombre des théâtres grecs et romains où le plan de l'*orchestra* et de la *cavea* dépasse le demi-cercle est considérable.⁴³¹ Il ne s'agit donc pas de cas exceptionnels mais d'un effet recherché volontairement et systématiquement à mesure que cette disposition s'est répandue en Orient et en Occident depuis le IV^e siècle av. J.-C. jusqu'à l'époque hellénistique. Les théâtres gallo-romains se caractérisent également par un *cavea* qui dépasse presque toujours le demi-cercle. Curieusement, les seize théâtres romains de la France dont le *cavea* est de tracé outrepassé se trouvent exclusivement dans un secteur bien circonscrit (Centre, île-de-France, Normandie).⁴³² Étudié par Françoise Dumasy, l'une des premières réalisations de cette courbe, le théâtre d'Argentomagus (Saint-Marcel, Indre)⁴³³ vers le milieu du I^{er} siècle reproduit ce même plan sur un diamètre plus large lors de sa reconstruction vers 180. La vogue pour des ailes plus fermées ne serait pas due tellement à la volonté d'augmenter le nombre des places sur les gradins par une courbe plus prolongée mais plutôt pour des raisons acoustiques parce qu'un espace plus fermé pouvait contribuer à la réverbération du son. Nous savons que la bonne acoustique était la préoccupation principale du théâtre antique (voir vases acoustiques) qui n'était pas seulement un lieu de spectacle mais souvent celui d'une assemblée populaire.

Nous avons vu parmi les quelques exemples énumérés qu'à l'intérieur des thermes le tracé outrepassé apparaît déjà tôt dans le plan des bassins et des piscines. Grâce aux études spécialisées, nous avons une vision plus complète sur la culture balnéaire de différentes régions. À l'aide des travaux d'Yvon Thébert sur les thermes romains d'Afrique du Nord, on peut découvrir des formes outrepassées autour d'une pièce circulaire dans les thermes du camp à Lambèse (II^e-III^e), dans les grands thermes sud de Thamugadi (Timgad, II^e), dans les thermes du théâtre de Lixus (fin II^e-début

⁴²⁸ GROS, 2001, pp. 353-357.

⁴²⁹ BOËTHIUS, WARD-PERKINS, 1970, p. 422, fig. 157. D'ailleurs, les absides dans la culture des *castros* du nord-ouest de la Péninsule pourraient évoquer les *tumuli mégalithiques*.

⁴³⁰ KRENCHER, ZSCHIEZSCHMANN, 1938, vol. Illustrations (Tafeln), planches 118, (n° 34), 94, 95. ; ALIQUOT, 2009.

⁴³¹ CIANCIO ROSSETTO, PISANI SARTORIO (éds.), 1994-1996.

⁴³² CIANCIO ROSSETTO, PISANI SARTORIO (éds.), 1994-1996. Alise-Seinte-Reine, La Combe (I^e) ; Areines (I^e) ; Bonnée, Clos du Mont (II^e) ; Canouville (150-180) ; Drevant (II^e) ; Grenainville, Château-Bicêtre (II^e) ; Jublains (I^e-II^e) ; Mauves (I^e) ; Paris, les arènes de Lutèce (I^e) ; Petit-Mars, Coussol (II^e) ; Saint-Marcel, Argenton-sur-Creuse (I^e-III^e) ; Sanxay (I^e-II^e) ; Triguères, la Mardelle (II^e) ; Valognes, Bas Câtelet (II^e) ; Le Vieil-Evreux (II^e) ; Vieux, Jardin Poulain (II^e).

⁴³³ DUMASY, 2008.

III^e). Dans les thermes du Fleuve de Thamusida (état vers 230-280)⁴³⁴ et dans les thermes aux Fresques de Banasa (II^e), l'auteur identifie ces formes comme des adjonctions postérieures. Curieusement, dans plusieurs relevés l'abside n'est outrepassée que d'un seul côté (Magliana, Rapidum, Rusgoniae).⁴³⁵

Les plans d'Illge Nielsen présentent des thermes en Égypte possédant également une abside de plan outrepassé (bains de Kôm Trougah, I^{er} ; Alexandrie : bains de Kôm al-Dikha, III^e ; bains de Kôm el Dosheh, VI^e).⁴³⁶ En Orient nous pouvons citer un palais à Bosra (Syrie) chez Karl Maria Svoboda comprenant deux absides opposées de plan outrepassé de l'époque hellénistique⁴³⁷ ou le plan de la piscine de *frigidarium-apodytérium* dans les thermes à l'agora de Side (Selimiye, Pamphlie) chez Nielsen.⁴³⁸

Dans la partie occidentale de l'empire nous avons aussi des témoignages intéressants étant donné que non seulement il y avait des bains publics en milieu urbain mais les *domus* d'une certaine importance possédaient aussi des bains privés chauffés. A la campagne, dans le milieu rural d'importantes installations thermales ont été incorporées dans la planimétrie des *villae* manifestant le prestige de leur propriétaire. En opposition avec le monde urbain où le *balneum* occupe un coin marginal de la résidence et sa surface est bien limitée, dans l'architecture domestique rurale la complexité des balnéaires devient de plus en plus développée. Virginia Garcia-Entero⁴³⁹ qui a travaillé sur les bains des *villae* en Hispania, constate que la volonté de la monumentalisation, existant déjà depuis les premières installations du I^{er} siècle, devient générale à la fin du III^e et au cours du IV^e siècle. Elle estime qu'après la simplicité des dépendances thermales des premiers siècles ce serait une caractéristique répandue dans tout l'Empire.

Tandis que pendant les siècles du Haut-Empire (I^e-III^e) les salles thermales adoptent des plans rectangulaires où les espaces chaud et froid sont en équilibre, à partir de la fin du III^e siècle nous assistons à l'agrandissement du secteur froid des thermes dont l'organisation interne change aussi en faveur de schémas planimétriques plus complexes. Ainsi, à l'Antiquité tardive (IV^e-V^e), à côté des modèles élémentaires linéaires, angulaire ou parallèles de la structure interne des pièces composantes (*frigidarium*, *tepidarium* et *caldarium*), de nouveaux schémas circulaires, à symétrie axiale deviennent en vogue et de nouveaux plans absidaux et polygonaux se répandent. Évidemment toutes les absides ne sont pas outrepassées mais l'apparition des plans en fer à cheval s'inscrit justement dans cette tendance.⁴⁴⁰ Il s'insère dans la planimétrie des bains en épousant le tracé des bassins qui font souvent saillie sur la ligne linéaire des parements.

Ces changements vont de pair avec l'enrichissement du décor des pavements, des parois, surtout dans les espaces froids agrandis et avec un itinéraire plus complexe résultant de la duplication des éléments, de l'intégration des salles intermédiaires (*unctoria*). La fonction d'origine de ces thermes domestiques, d'ailleurs toujours en émulation avec les bains publics, évolue à mesure qu'ils ont la vocation de véhiculer la puissance d'une nouvelle élite. Ces espaces balnéaires et surtout la première salle se convertissent en une salle de réception-réunion qui doit émerveiller l'invité. La villa de La Cocosa avec ses piscines de plan outrepassé dans son frigidarium reconstruit au IV^e siècle, plusieurs piscines de Torre da Cardeira dans un schéma axial symétrique quasi baroque, la piscine *triconque* aux absides en fer à cheval de la villa de La Olmeda illustreraient la nouvelle règle de la prolifération de ces espaces absidaux.

⁴³⁴ Alain Bouet identifie la pièce de plan outrepassé avec une douche, BOUET, 2003, 2.

⁴³⁵ THÉBERT, 2003.

⁴³⁶ NIELSEN, 1993.

⁴³⁷ SWOBODA, 1924, p. 251.

⁴³⁸ NIELSEN, 1993, p. 209.

⁴³⁹ GARCÍA-ENTERO, 2006.

⁴⁴⁰ GARCÍA-ENTERO, 2006.

Pour la Lusitanie, Maria Pilar Reis⁴⁴¹ apporte parmi ses exemples les quatre absides opposées du *tepidarium* et du *caldarium* dans les thermes publics de la ville de Conimbriga (II^e-IV^e), l'abside outrepassée du *sudatorium* dans les bains privés d'un *domus* de la même ville (III^e-IV^e) et l'abside outrepassée intérieurement correspondant à un *alveus* dans le *tepidarium* de la villa de Carvalhal.⁴⁴²

Pour la Gaule Narbonnaise, les travaux d'Alain Bouet⁴⁴³ rendent compte de la même tendance à l'agrandissement du secteur froid au détriment du secteur chaud et à la multiplication des formes courbes dans l'architecture thermale, au IV^e siècle. Bien que nous assistions à une certaine densification du réseau thermal, ces constructions restent modestes par rapport à l'apogée du II^e siècle et nous ne pouvons pas les comparer aux grands ensembles d'Espagne et d'Aquitaine où l'essor correspond au début du IV^e siècle. D'après l'auteur, cet essor est dû à l'amélioration des conditions de vie et au changement du goût.

A. Bouet parle des *piscines absidiales* pour ce type qui apparaît aux I^e-II^e siècles et se multiplie aux siècles suivants. Ces bassins, placés dans une abside semi-circulaire ou outrepassée, font en général saillie sur la façade et sont rarement aménagés dans un massif. Il fait référence aux Petits thermes du nord-est à Saint-Romain-en-Gal (Rhône) où l'ancienne piscine carrée du *frigidarium* a été abandonnée au début du III^e siècle en faveur d'une nouvelle construction de plan outrepassé sortant par son abside dans la rue. Le bassin incorporé dans un plan polygonal, forme également caractéristique de l'Antiquité tardive, dans la villa Pataran à Aigues-Vives (Gard) illustre également les types de piscine absidiale de plan outrepassé des nouveaux *frigidaria*. Hôtel de Sade (bât. A) à Saint-Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône, IV^e), les thermes de Constantin à Arles (Bouches-du-Rhône, IV^e), les thermes de la Plate-Forme de Fréjus (Var, fin I^e av. J.-C.) fournissent d'autres exemples de ce type très répandu. A Mornas (Vaucluse, III^e), le *frigidarium* des thermes se termine par deux absides opposées de plan outrepassé. A Saint-André-de-Codols (Nîmes, Gard) une abside a été accolée au milieu du IV^e siècle à une vaste salle de l'aile nord d'une grande cour centrale.⁴⁴⁴ La villa de la Condoumine, à Puissalicon (Hérault, I^e-II^e) au milieu d'un grand domaine agricole, possédait un immense bassin (44 m X 3 m) devant le portique de sa façade, complété par une exèdre de 9 m de diamètre de plan outrepassé. La taille est impressionnante mais, selon J.-P. Bacou, les bassins d'agrément semblables n'étaient pas rares dans les villas.⁴⁴⁵

A. Bouet identifie le plan outrepassé dans un autre type de structure très semblable, notamment dans les *caldaria* à *solium* absidal où également un bassin est installé dans une abside. Cette caractéristique se trouve autant dans les édifices privés que publics mais surtout dans l'Antiquité tardive. Parmi les exemples plus limités par rapport aux piscines absidiales des *frigidariums*, il renvoie à la villa Les Farguettes à Nissan-lez-Enserune (Hérault, début IV^e) dont le *caldarium* à abside outrepassée a abrité un *labrum* et après l'arasement des bâtiments antérieurs un nouveau *caldarium* à *solium* absidal de plan outrepassé a été englobé, en l'occurrence, dans un massif quadrangulaire.

Catherine Balmelle⁴⁴⁶ pour les thermes des demeures aristocratiques de l'Aquitaine constate également un intérêt particulier accordé au *frigidarium* qui se distingue au sein du complexe par ses volumes augmentés et par la multiplication des piscines froides. C'est ce secteur froid, le plus

⁴⁴¹ REIS, 2004.

⁴⁴² REIS, 2004.

⁴⁴³ BOUET, FIGUEIRAL, 2003.

⁴⁴⁴ Christophe Pellecier soutient également que l'abside nord, bâtie postérieurement « détermine, chose unique, un plan outrepassé de 7 m environ de plus grand diamètre ». Voir PELLECIER, 1993, vol. 3. (30)-17, (30)-18. (numérotation particulière, le volume se compose de feuilles séparées)

⁴⁴⁵ Il fait référence à une piscine intérieure semblable chez Sidoine Apollinaire qui décrit sa villa d'Aviticum près de Clermont-Ferrand vers 460-465 dans une de ses lettres et à un bassin de 58mX18m dans la villa de Wellschbiling près de Trèves. Voir BACOU, 1970-1971, p. 103.

⁴⁴⁶ BALMELLE, 2001.

développé, qui se caractérise par un goût prononcé pour des formes courbes très sophistiquées, surtout dans le plan des piscines. L'emploi privilégié des plans à absides et des plans centraux reflète, selon elle, la volonté de se rattacher au mode de vie de l'aristocratie romaine. L'arc outrepassé s'inscrit dans ces plans très complexes des piscines avec un agencement symétrique, opposé ou avec le tracé d'un espace *triconque* abritant trois bassins dans les absides, voire avec un plan en T, avec une abside polygonale ou inscrite dans un massif. C. Balmelle rend compte d'exemples outrepassés libres de bassins dans les *frigidaria* faisant souvent saillie sur le plan linéaire des façades, ce que nous avons vu ailleurs. Parmi ces spécimens de plan outrepassé des vastes villas d'Aquitaine, nous pouvons citer la *triconque* aux absides outrepassées dans le plan de la villa de Séviac (Montréal, Gers) appartenant à la partie thermale. L'auteur la compare à celle de la Cercadilla de Cordoue.

Bien que les thermes soient une partie bien délimitée des résidences, il y avait dans les villas d'autres pièces qui se distinguaient par un plan absidal, outrepassé ou non. Ces formes courbes contribuaient justement à la valorisation des salles les plus prestigieuses dans les *domus* aristocratiques rurales. Tous les auteurs travaillant sur les villas tardo-antiques sont d'accord sur le fait que dans la plupart des provinces de l'empire occidental le IV^e siècle constitue la période la plus fastueuse car ces unités d'autosuffisance économique et administrative fonctionnaient comme des petits palais à l'image des palais impériaux de Rome ou d'autres capitales de l'Empire. La somptuosité de leurs salles de représentation affiche le pouvoir du *dominus* et manifeste son attachement à des modèles palatiaux.

Maria Cruz Fernandez Castro⁴⁴⁷ qui s'est penchée sur les villas romaines en Espagne a observé que l'abside a été appliquée indifféremment pour le salon de réception (*oecus*) et pour le *triclinium* dans l'architecture résidentielle du Bas-Empire. Dans les deux cas, l'abside avait une connotation liée à l'*aula* de cérémonies et d'audition dans l'architecture palatiale où cette forme abritant un trône exprimait la majesté du souverain. L'*aula* impériale, composée d'une grande nef et d'une abside correspondant à la basilique civile capable de réunir une assemblée, serait transposée dans le milieu résidentiel de la campagne dans des somptueux salons de réception absidés afin de répondre à un besoin d'accueil et d'audience similaire, même si plus modeste. Ce modèle impérial apparaît donc dans les résidences privées auxquelles il prête un aspect impérial conservant une allusion très nette au contexte d'origine. Ainsi, le *triclinium* et l'*aula* de réception évoqueraient par leur abside les cérémonies palatiales lors de la réception des invités et des subordonnées du *dominus*. Parmi les exemples de Fernandez Castro, ceux de la villa de Prato (Granja José Antonio, Valladolid, deuxième moitié IV^e), de Quintaneres de Rioseco (Soria, première moitié IV^e) et d'Almenara de Adaja (Valladolid, première moitié IV^e) terminés par une abside outrepassée sont identifiés avec une *aula*/salon de réception bien que le tracé outrepassé apparaisse ailleurs aussi.⁴⁴⁸

Alexandra Chavarria Arnau⁴⁴⁹ en analysant les villas en Espagne durant l'Antiquité tardive remarque également que dans l'essor architectural des villas tardo-antiques du IV^e siècle (surtout dans la vallée de l'Ebre et de Duero), les reconstructions importantes accordent une attention particulière à la zone de représentation, caractérisée par la complexité architecturale des formes, notamment par des salles absidées et polylobées. Les espaces de réception et les *triclinia* qui s'articulent autour d'un péristyle font appel à ces formes complexes pour manifester la monumentalisation des villae à l'Antiquité tardive.

⁴⁴⁷ FERNANDEZ CASTRO, 1982.

⁴⁴⁸ Villa de Aguilafuente, Segovia, IV^e ; Santervas del Burgo, Soria, IV^e ; Manguarra y San José, Cantama, Malaga, III^e-IV^e ; Can Sans, Sant Andreu de Llavaneres, Barcelone, III^e-IV^e ; Pujol de Bonicato, Nules, Castellon, II^e-IV^e.

⁴⁴⁹ CHAVARRIA ARNAU, 2006. Selon elle, cette splendeur reflète plus un développement économique et l'envoûtement de l'aristocratie locale pour l'Empire que la crise des villes et la ruralisation de la société. C'est justement à cause du maintien d'un usage résidentiel (*pars urbana*) jusqu'au V^e siècle qu'elle trouve insoutenable la vision traditionnelle des grands *latifundiae* autarciques.

Lucia Romizzi⁴⁵⁰ qui cherche les caractéristiques de la villa résidentielle tardo-antique en Italie, trouve leur source d'inspiration dans la villa Hadriana à Tivoli qui comme un palais gouvernemental prestigieux organise ses différentes fonctions autour d'un péristyle. Pareillement, les demeures seigneuriales rurales au centre d'un domaine foncier développent un secteur de représentation bien séparé de la *pars rustica*, avec un parcours cérémonial jalonné de pièces de réception fastueuses de plan basilical (*aula*) ou *triconque*. Comme nous avons vu, dans ces ensembles le secteur thermal joue le même rôle de représentation et affirme le pouvoir du *dominus*. Ce secteur d'apparat, bien distingué d'autres fonctions (résidentielle, thermal, de service ou de production), constitue le corps principal de la villa dans l'axe duquel se trouve une ou plusieurs pièces de séjour : le vestibule de plan central ou rectangulaire doit annoncer le faste de la demeure, l'*aula* basilicale jouer un rôle public et communautaire, la salle au chevet *triconque* servir aux banquets collectifs. L'atrium inséré entre ces pièces pouvait avoir aussi un plan biabsidal.

La salle basilicale (*aula*), salle d'audience et de réception avec son abside au fond suggérant une connotation palatiale était rare encore au III^e siècle, selon Romizzi, il s'est répandu à la première moitié du IV^e siècle. Contemporaine de la salle basilicale et également lié au parcours monumental de la villa, le *triclinium*, la « sala trichora », possédait également des absides sur les trois côtés d'un espace rectangulaire. Elle a connu sa diffusion maximale à l'époque de Dioclétien et de Constantin.

Catherine Balmelle⁴⁵¹ précise davantage les liens entre la fonction de ces espaces et leur planimétrie curviligne dans son ouvrage sur les demeures aristocratiques d'Aquitaine. Ces résidences pleines d'agrément, établies dans les vallées à proximité des cours d'eau ou sur les hauteurs surplombant le paysage manifestent une somptuosité indéniable. Après un développement plus modeste pendant le Haut-empire, la période de l'essor dans la construction de nouvelles résidences correspond ici plus précisément à la seconde moitié du IV^e et aux premières décennies du V^e siècle. Les grands bâtisseurs du Sud-Ouest donnent un soin particulier au secteur d'apparat et aux thermes par le moyen des formes complexes dans la planimétrie et par des travaux de décoration très coûteux. La grande salle de réception aux absides outrepassées opposées sur une surface de 330 m² à Montcaret (Dordogne) et la salle thermale à trois absides de plan en fer à cheval à Séviac (Montréal, Gers) appartient à ce dynamisme architectural autour de 400.

En Aquitaine aussi, ce sont les vestibules, les pièces de réceptions, les cours d'honneurs qui sont agrémentés souvent d'une ou plusieurs absides. C. Balmelle relève des cas d'adjonctions postérieures comme les *triconques* faisant saillie à un angle d'un péristyle mais elle estime que les grandes salles à abside relèvent majoritairement d'une construction unitaire, comme à Montcarret. Ces importants composants à abside de la *domus*, notamment le vestibule d'apparat, et les salles de réception sont différenciés par leur ample volume, leur confort plus élevé et par une décoration luxueuse. Dans ces contrées, elles sont également greffées sur le péristyle principal. Ces espaces de transition et d'accueil se trouvent en position centrale sur la façade et souvent en saillie. C. Balmelle suppose que les niches et les absides des vestibules auraient été destinées à recevoir des statues.

En revanche, les salles de réception, les plus somptueuses et les plus volumineuses, se caractérisent de formes spéciales et sophistiquées comme : salles à abside, à absides opposées, à *triconque*, à *tetraconque*, au plan cruciforme ou octogonal. On peut retrouver ces tracés dans le plan des thermes et des vestibules d'apparat. Leur taille varie entre 80 et 130 m². Nous avons déjà cité les dimensions grandioses de la salle cruciforme de Montcarret qui est la plus grande parmi toutes. A Cadeilhan, (Gers) la villa de La Tasque à abside outrepassée libre, légèrement surélevée mesure une surface voisine de 130 m² et selon l'auteur elle ne semble pas avoir été ajoutée ultérieurement.⁴⁵²

⁴⁵⁰ ROMIZZI, 2006.

⁴⁵¹ BALMELLE, 2001.

⁴⁵² BALMELLE, 2001, p. 344.

La plan *triconque*, associé en général à la salle à manger en tant que forme spécifique de l'Antiquité tardive est réservé en Gaule du Sud-Ouest aux salles de réception et aux thermes. A la villa de Saint-Cirque-Villeneuve (Landes) c'est la forme de la salle de réception aux absides outrepassées libres qui font saillie sur un angle du péristyle. D'après la largeur d'un mètre de ses murs on peut présumer que la salle était voûtée.

Un autre exemple du tracé outrepassé se trouve dans le plan octogonal à absides rayonnantes inscrit dans un carré de la villa Saint-Michel à Lescar (Pyrénées-Atlantiques), toujours dans les espaces d'apparat. Ses niches abritaient probablement des sculptures.

Les pièces d'apparat les plus prestigieuses sont les salles à abside axiale, appelées également salles basilicales à cause de l'évocation des palais impériaux. Ce sont des grandes salles destinées à accueillir des invités, des *hospens* tandis que le *dominus* prend place dans l'abside imposante. Alors que ce type est bien répandu dans l'architecture domestique de tout l'empire, son application à la salle de réception est nouvelle et s'explique par cette citation volontaire de modèles impériaux. Selon l'auteur, l'abside en fer à cheval « représente une autre forme bien typique de cette période ». ⁴⁵³ Elle se trouve à Cadeilhan à la villa La Tasque où l'abside outrepassée est greffée dans cette disposition basilicale.

Ces études consacrées aux différentes provinces du Bas-empire fournissent les preuves que ces formes nouvelles et très complexes étaient largement répandues partout dans la partie occidentale de l'empire. Certaines ont connu une vogue particulière dans le Sud-Ouest de la Gaule, comme le plan cruciforme, d'autres étaient plus prisés ailleurs. Quant au tracé outrepassé, il peut apparaître partout où le plan semi-circulaire pour le rendre plus fermé mais il n'a nulle part une fonction spécifique réservée exclusivement à son usage. Dans les plans composés qui associent plusieurs absides à une forme centrale ou rectangulaire (absides opposées, *triconque*, *tetraconque*, cruciforme, octogone à abside rayonnantes), le plan outrepassé est forcément multiplié.

Ces formes baroques et très complexes, sans précédents dans l'architecture concernant l'arc outrepassé, sont caractéristiques des résidences privées de l'Antiquité tardive. C'est une période pour laquelle nous pouvons parler la première fois, après des cas isolés, d'une véritable présence de la forme outrepassée dans le plan. Cette forme ne se généralise pas ailleurs dans l'architecture, c'est pourquoi nous trouvons inséparable sa manifestation de son contexte architectural et de son époque qui exprime un goût prononcé pour les formes curvilignes et compliquées. Dans ces ensembles, l'abside de tracé outrepassé n'est pas liée à une disposition particulière, elle n'est pas cantonnée dans une fonction figée mais elle s'adapte au niveau formel à cette vogue de courbes : elle apparaît dans n'importe quel détail de la planimétrie où le tracé semi-circulaire peut devenir un peu plus fermé. Selon la planimétrie, les espaces intérieurs deviennent ainsi plus compartimentés, plus intimes ou grâce à des volumes plus imposants ils peuvent acquérir un aspect monumental. Par rapport à la monotonie et l'austérité des intérieurs de plan carré ou rectangulaire des époques précédentes, les plans complexes de l'Antiquité tardive aboutissent à des surfaces murales plus rythmées, à une organisation spatiale très complexe.

2. 2. 1. 3. L'apparition des absides liée à l'invention du *stibadium* à l'Antiquité tardive

La multiplication des absides à l'époque de l'Antiquité tardive peut être abordée non seulement au niveau formel mais également du point de vue fonctionnel. La prédilection pour les absides prouverait le besoin d'un espace qui a été créé afin de donner la place à un rôle spécifique. La principale innovation du Bas-Empire consisterait, selon Noël Duval, ⁴⁵⁴ dans ce changement de

⁴⁵³ BALMELLE, 2001, p. 172.

⁴⁵⁴ DUVAL, 1984, p. 459.

forme qui remplace le plan rectangulaire, sans l'éliminer, par le plan absidial. L'auteur qui a consacré plusieurs études à la naissance de cet espace, fait référence à Giovanni Becatti⁴⁵⁵ qui a déjà en 1948 noté à propos des maisons d'Ostie de l'Antiquité tardive le phénomène caractéristique (à côté de la prolifération des bassins et des puits) de l'ouverture des absides dans une salle principale du *domus* et la création d'une exèdre afin de décorer et d'interrompre un parement rectiligne. Son exemple beaucoup cité est la maison de Fortuna Annonaria où la pièce principale quadrangulaire (salle de réception) est prolongée d'une abside (pas outrepassée) obtenue par l'abattement du mur de fond dans un deuxième temps.⁴⁵⁶ Becatti a mis en relation ce phénomène avec l'installation d'un *stibadium*, d'un divan semi-circulaire dans l'espace similaire de l'abside. N. Duval a également constaté ce type de rajouts d'abside en Afrique (Mactar, Sbeitla) et en a conclu que l'apparition des absides et surtout celle de la *triconque* dans le plan des *villae* de l'Antiquité tardive peut être liée à l'adoption de la nouvelle forme de lit de repos en *sigma*.

Alors qu'autrefois la propagation des salles absidales dans les résidences romaines a été expliquée par une fonction cultuelle, aujourd'hui l'hypothèse de l'introduction d'un nouveau mobilier de forme semi-circulaire provoquant la multiplication des salles absidales est unanimement acceptée. Dénommé *sigma* ou *stibadium*, ce nouveau meuble qui aurait supplanté les lits traditionnels rectangulaires (*klinai*) a été posé dans les trois coins des salles à manger d'origine rectangulaires.⁴⁵⁷

Pour situer chronologiquement ce changement, l'*Histoire d'Auguste* donne le repère en attribuant cette innovation pour le Palatin à Héliogabale (203-222). Maria Cruz Fernandez Castro qui parle également des absides rajoutées dans les *villae* en Espagne, apporte plus de précisions. Elle explicite que des *triclinia* absidés existaient déjà à la fin du I^{er}-début du II^e siècle mais ce phénomène de rajout ultérieur d'abside ne se généralise pas jusqu'à l'installation des tables en *sigma* au III^e siècle. Elle estime que le fait va de pair avec l'agrandissement de ces pièces.⁴⁵⁸

N. Duval donne également la date du milieu du III^e siècle pour l'insertion de la table en *sigma* dans les maisons et selon une documentation archéologique large il affirme sa généralisation au IV^e siècle.

L'origine de ce mobilier remonterait aux rites des repas en plein air depuis le I^{er} siècle sur des polochons bourrés d'herbe autour d'un *sigma* transportable lors des pique-niques improvisés. Après ces installations provisoires d'été, il a fallu attendre jusqu'au III^e siècle pour que le *stibadium* trouve une place stable à l'intérieur des *villae*. Bien que les festivités conviviales ne disparaissent pas dans les jardins et que les banquets funéraires dans les nécropoles non plus, comme les fouilles l'ont démontrées pour ces deniers (Matarès à Tipasa, Maurétanie), ce mobilier acquiert progressivement une place constante à l'intérieure de la maison, voire, il arrive à modifier la structure architecturale des pièces.

La fréquence de la forme absidale dans l'architecture domestique suggérant la nécessité de multiplier les lits serait le témoignage d'une époque raffinée qui apprécie la convivialité des banquets publics fastueux à tel point qu'il impose à l'architecture de s'adapter à ses besoins. C'est ce besoin d'espace épousant la forme du lit de table qui provoque l'adjonction d'une abside, l'augmentation de la dimension des *triclinia*, mêmes la multiplication de ces salles à manger. Une autre solution architecturale consiste à la multiplication des exèdres latérales d'une même pièce en aboutissant à la création des salles *triconques* ou *multiconque*. Le nombre des absides correspondrait dans ce cas au nombre des *stibadia*, pour une salle à double abside il s'agirait de deux lits de table, en l'occurrence d'une *triconque* de trois ou bien pour une salle à manger à exèdres

⁴⁵⁵ BECATTI, 1987, p. 28.

⁴⁵⁶ BECATTI, 1987, p. 24.

⁴⁵⁷ CHAVARIA ARNAU, 2006, p. 22.

⁴⁵⁸ FERNANDEZ CASTRO, 1982, p. 204.

multiple d'autant de *stibadia* que de niches qui rythment les parements.

La multiplication des absides greffées dans des salles de réception, des salles à manger des demeures de l'Antiquité tardive rend de plus en plus évident « l'association fréquente (mais non obligatoire) entre le lit et la forme semi-circulaire de l'abside », ⁴⁵⁹ comme Éric Morvillez le remarque. Cet auteur a repéré que dans ces circonstances où l'abside fait le tour d'un *sigma* entouré de lits de table en demi-cercle, le *sigma* peut être repoussé vers le fond de l'abside où les invités sont installés et que cet espace devient de plus en plus individualisé architecturalement par une plus en plus forte séparation vis-à-vis du volume principal de la salle. Le rehaussement du niveau du sol de l'abside, son entrée accentuée par des colonnes et par des marches participent à cette démarcation accentuée de la zone du *stibadium*.

Nous pouvons poser la question à savoir si une fermeture plus importante par le tracé outrepassé du plan ne pouvait pas contribuer à une personnalisation plus forte de cet espace, vu que le contour du fer à cheval peut créer justement un intérieur plus profond et prêter un plus grand cloisonnement à l'abside. Morvillez donne l'exemple de la villa modeste de Lullingstone en Angleterre où le pavement indique un *stibadium* dans une abside de tracé bien outrepassée, ajoutée lors de la restauration de la demeure (seconde moitié du IV^e siècle). La décoration de son pavement en mosaïque, conçue pour le contempler depuis l'abside, tournée intentionnellement vers les convives ; le sol est surélevé pour rendre cette alcôve bien cloisonnée. ⁴⁶⁰

Ces tables en *sigma* marquent le sol en demi-cercle de sorte que la destruction du pavé y signifierait leur emplacement. La forme et la décoration non figurative de la mosaïque peuvent être aussi informatives et faire penser à des installations mobiles, exécutées en bois qui ont été posées puis retirées du milieu de l'abside. L'exemple du dessin de la mosaïque en éventail de l'abside outrepassée du « grand *oecus* » (salle n° 44) à Clunia, ⁴⁶¹ daté du IV^e siècle justement à l'aide de ses mosaïques, illustre bien le pavement qui suggère l'établissement du lit de table. Ses segments d'arc de cercle correspondraient à des *lectuli* assemblés de bois l'un à côté de l'autre, tandis que le centre du cercle indiquerait la place de la table.

D'après les exemples des absides outrepassées énumérés ci-dessus, nous devons reconnaître que ceux qui sont outrepassés sont bien limités ⁴⁶² dans l'ensemble mais la remarque de Morvillez va dans le sens de la justification de cette forme. C. Balmelle, qui accepte en principe l'adoption des lits de table pour l'origine des pièces à abside, stipule que pour l'installation d'un *stibadium*, l'abside devait être bien profonde (Cadeilhan). C'est la raison pour laquelle elle est sceptique concernant la grande pièce à absides multiples de Saint-Rustice (Haute-Garonne) dont les absides seraient peu profondes et étroites pour accueillir un *stibadium*.

Si nous cherchons les témoignages archéologiques rares et précieux sur les *stibadia* maçonnés et installés dans une abside, nous pouvons constater que ce dispositif se trouvait tant en milieu urbain qu'en environnement rural en Occident comme en Orient. ⁴⁶³ N. Duval a rectifié

⁴⁵⁹ MORVILLEZ, 1996, p. 140.

⁴⁶⁰ MORVILLEZ, 1996, p. 136.

⁴⁶¹ PALOL, 1991, p. 119.

⁴⁶² A. Lézine apporte le bel exemple de l'*oecus* (salon) chauffé de type trifolié de la Maison du char de Vénus à Thuburbo Majus du III^e-IV^e siècles. LEZINE, 1961, p. 94.

⁴⁶³ DUVAL, 1997 : Tables recueillies à Apamée de Syrie ; *stibadia* en maçonnerie dans la nécropole de Matarès (Tipasa, Maurétanie) ;

MORVILLEZ, 1996 : Pompei, Maison d'Adonis, *triclinium* estival, *stibadium* en maçonnerie ; Ville Hadriana, en maçonnerie ; Histria (Roumanie), Maison n° 2 *sigma* en maçonnerie ; Cherchel (Algérie) en maçonnerie ; Rome, édifice près de l'arc de Titus, en maçonnerie ; Cartage, fontaine Utere Felix, *sigma*-fontaine ; Cordoue, villa El Ruedo, bassin circulaire ; Argos, Maison des Mois, l'emplacement au sol ; Cartage, Maison du Paon, la roue du paon dessine la table ; Villa de Daragolera (province Grenade), mosaïque en éventail ; Kenchreai (Corinthe), abside rehaussée, fontaine ; Antioche, Maison de la table de service, *stibadium* suggéré par le pavement ; Éphèse, décor du pavement ; Apamée (Syrie), Maison du Cerf, deux tables en *sigma* ; Bas Kreuznach (Allemagne), pavement lu à partir de l'abside ; Villa de

plusieurs fois l'identification erronée des chapelles, des *scholae*, des salles de trône à abside qui sont, selon lui, plutôt des *triclinia* et des salles de réception. Le regard porté sur ces pièces absidées prend une autre interprétation en connaissance de cette fonction apparemment beaucoup plus fréquente qu'on aurait pu présumer auparavant. Pedro de Palol déjà en 1967⁴⁶⁴ a considéré en publiant la table en sigma de Rubi (église Sant Félix à San Feliu de Vilademilans, Barcelone), comme l'unique exemplaire occidental et il a formulé l'hypothèse qu'« on peut penser que la courbe extérieure correspond à la courbe de l'abside parallèle ».⁴⁶⁵ Sachant que les agapes funéraires sont attestées dans les nécropoles en Espagne, il a remis en question la fonction d'autel de cette *mensa* qu'il a situé vers la fin du V^e siècle, même éventuellement avant 450.

2. 2. 1. 4. L'arc outrepassé dans le plan à l'époque du Haut Moyen Age. L'époque de « transition » en Espagne et la présomption d'une nature funéraire liée au plan outrepassé de l'abside

Après l'Antiquité, l'arc outrepassé continue à être utilisé aux époques suivantes, notamment à l'époque paléochrétienne. Nous pouvons même alléguer que son emploi devient largement répandu entre le IV^e et le VII^e siècles en Orient comme en Occident. Notre objectif est, donc, de dégager les tendances majeures de son usage et de passer en revue ses témoignages principaux sur ces territoires.

En Occident la Péninsule ibérique a une place particulière dans la recherche à cause de la présence continue dans l'utilisation de ce tracé que nous ne pouvons qu'anticiper pour l'instant. En effet, c'est la raison pour laquelle nous voudrions nous attarder sur ses exemples. Ce territoire qui excellerait en ce tracé tant dans le plan qu'en élévation à l'époque wisigothique et mozarabe, possède quelques vestiges très importants, bien que réduits à leurs soubassements, dans les siècles précédents. L'un d'entre eux, le plus embarrassant et le plus controversé est constitué des murs de fondations de la basilique de Cabeza de Griego à Saelices (Segobriga, province de Cuenca). Malheureusement, à cause des fouilles excessives et des murs de protections recouvrant l'enceinte, les sources les plus authentiques sur son état antérieur restent les plans préparés lors des premières fouilles. Le relevé le plus fréquemment cité comme référence principale est celui de Cornide, historien officiel des recherches au XVIII^e siècle (1789-1790).

La portée particulière de ce monument réside dans l'extrême rareté de sa disposition étant donné que le profil outrepassé se trouve ici à la fois en plan et en élévation. De taille considérable (48 m X 26 m), il se caractérise par trois nefs séparées par deux rangées de colonnes et un chevet composé d'une nef transversale asymétrique très étroite et d'une abside outrepassée de plan ovoïde. Cabeza de Griego a toujours attiré l'attention des archéologues, qui ont chaque fois noté la singularité de son abside en fer à cheval très accentué. En raison de deux sarcophages se trouvant à l'intérieur de cette abside, cette partie de l'église a été considérée comme une crypte mais dans les interprétations il y a quand même des écarts. Pour V. Lampérez y Romea en 1908, il s'agit d'une basilique avec un transept en forme de tau servant de cimetière aux évêques. Les vestiges ne forment que la partie souterraine de l'édifice sur laquelle s'élevait la véritable église. Camps Cazorla en 1940 désigne l'espace devant la crypte en tant que croisée haute ou *confessio*. Helmut Schlunk en 1945 établit le rapport avec Henchir de la Mechta Si Salah (Algérie) et, en notant les murs très épais du transept devant l'abside, suppose l'existence d'un chœur à ce lieu à un niveau plus élevé que les nefs, précédé par une nef transversale et desservi par deux escaliers. Pour Jean Hubert en

Lullingstone, pavement indique le *stibadium*.

⁴⁶⁴ PALOL, 1967.

⁴⁶⁵ PALOL, 1967, p. 194.

1954 le transept joue le rôle d'une crypte avec un mausolée en rotonde orientée à l'est, précurseur des rotondes orientales carolingiennes dans une basilique funéraire. Puertas Tricas en 1967 parle d'un chœur rehaussé devant l'abside et lié par un escalier à la nef nord.⁴⁶⁶

A la même année, Pedro de Palol⁴⁶⁷ s'intéresse aux murs épais de trois pièces devant l'abside, ainsi qu'aux six passages de la nef vers la crypte et il est intrigué par le niveau différent entre l'abside, le chœur et la nef. La même épaisseur des murs de la crypte vers l'abside outrepassée et vers la nef et sa différence par rapport aux ailes nord et sud moins épaisses de cette crypte lui font supposer qu'il s'agirait des bases d'un chœur rectangulaire surélevé auquel l'abside outrepassée a été adossée. L'existence des marches vers ce chœur renforcent sa présomption. Pour Palol, Cabeza de Griego serait l'un des plus anciens exemples du transept en Espagne et du plan en fer à cheval qui précède les grandes constructions hispano-wisigothiques du VII^e siècle. Il attire l'attention à ce qu'en élévation la forme de la porte d'entrée de l'abside de plan ovale est également outrepassée et toujours avec cette même tendance elliptique que le plan. Pour Palol la basilique a représenté un courant étranger à cause de son axe longitudinal dominant qui sera modifié au siècle suivant.

La date *ante quem* de l'église est unanimement acceptée par les chercheurs en raison de la plaque sépulcrale de l'évêque de Ségobriga, Sefronio, de l'année 550, enterré à côté de son prédécesseur, Nigrino dans la basilique. Palol place Cabeza de Griego dans une catégorie d'églises qu'il appelle « construction de transition » dans son *Arqueología cristiana de la España romana* dont les spécimens sont liées à la fois à la précédente architecture paléochrétienne-africaine mais qui préparent déjà les prémices de l'époque wisigothique.⁴⁶⁸ Nous retrouvons dans cette même case un groupe d'églises de nature funéraire, également du VI^e siècle possédant le tracé en fer à cheval dans leur plan comme celle d'Odrinhas et la Dehesa de la Cocosa. En 1976, Palol ajoute encore dans l'annexe de son ouvrage le plan de l'église de Marialba qui a été publié par Gomez Moreno en 1964 et qui, au moment de la publication du livre de Palol, est encore avant d'être fouillée.

Puis, Louis Caballero Zoreda en 1981⁴⁶⁹ avance l'hypothèse de deux phases de construction correspondant aux deux parties de l'édifice qu'il identifie avec une *aula* et avec un chevet-mausolée. A partir d'une pièce décorée, « la placa de los pavos » (aujourd'hui disparue) en remploi à la base d'une colonne dans la nef, il affirme que l'*aula* a été construite dans un deuxième temps en amplifiant un édifice funéraire composé d'une crypte et probablement d'un portique transversal d'une façon similaire à Odrinhas (Portugais) et à la Dehesa de la Cocosa (Bajadoz). (Voir ci-dessous). Il situe ce premier mausolée, vraisemblablement un martyrium auquel les deux sarcophages appartenaient dans l'abside de la crypte, au V^e siècle. La plaque « de los pavos » serait datée de cette époque bien que l'auteur ne connaisse pas sa fonction d'origine.

⁴⁶⁶ Opinions révisées par MAYER, 1982, pp. 221-223.

⁴⁶⁷ PALOL, 1967.

⁴⁶⁸ Dans sa typologie, Palol situe parmi les constructions de *transition*, les églises de plan basilical avec un chevet rectiligne, de type africano-syriaque avec des pièces latérales, celles à contrabside aux extrémités des axes majeurs, celles de plan en croix latine et de plan central avec un caractère funéraire.

⁴⁶⁹ Caballero Zoreda souligne que la singularité de ce chevet consiste à présenter le tracé outrepassé la première fois dans l'architecture de la Péninsule tant dans le plan qu'en élévation même si on ne connaît que sa représentation dans les gravures du XVIII^e siècle. Il compare les plans existants et note que curieusement, les trois plans conservés ne donnent pas la même vision sur l'abside du mausolée : celui de Melchor de Prado, publié par Cornide dessine une abside en fer à cheval ovale à l'intérieur et à l'extérieur, celui de Juan Antonio Fernandez donne un plan outrepassé ovale à l'intérieur et pentagonal à l'extérieur, celui de Palomares en fer à cheval semi-circulaire pas ovalisant à l'intérieur et rectangulaire à l'extérieur. Alors que tous les trois ont assisté aux fouilles de Segobriga, Caballero Zoreda suppose que seulement Palomares a dessiné directement ce qu'il a vu et dans une phase où les vestiges étaient encore relativement intacts. Quand Cornide et Melchior de Prado sont arrivés, à l'extérieur les couches de protections ont été déjà instaurées. En conséquence, Caballero opte, lui aussi, à une abside outrepassée inscrite dans un massif rectangulaire avec un outrepassement de 5/6 du rayon. L'auteur observe aussi que Melchior de Prado et Palomares ont pris des mesures identiques (5,04mX4,62m) pour l'abside mais, par erreur, ils ont interchangé la longueur et la largeur ce qui mène l'un à dessiner un plan outrepassé ovale, l'autre un tracé semi-circulaire. CABALLERO ZOREDA, 1981, 1.

Par l'agrandissement, le premier mausolée, construit pour abriter le corps de deux personnages hors de la ville de Cabeza de Griego, change de fonction. Motivé probablement par l'établissement d'un siège épiscopal dans la ville, la fonction funéraire initiale a contracté à ce moment-là un aspect ecclésiastique et cultuel. Les évêques qui préféraient d'être enterrés auprès des deux corps vénérés convertissent le mausolée en basilique tout en conservant sa fonction funéraire initiale. Par l'adjonction de l'*aula* à l'ouest avec ses trois nefs, l'ancien portique ou narthex devait se muer, selon Caballero Zoreda, en un chœur surélevé. A la fois, des locaux funéraires devaient être ajoutés latéralement, ainsi que des escaliers pour donner accès à l'étage.

En 1982, M. Mayer⁴⁷⁰ a publié un manuscrit inédit sur l'église de Cabeza de Griego composé d'un texte descriptif et d'un plan présentant l'état du monument en 1790, au moment des fouilles. Ce manuscrit n°459 conservé à la Bibliothèque universitaire de Barcelone (52 folio) est la copie d'un document original, de provenance inconnue. Le texte suggère clairement le caractère cémétériel tant pour le chevet que pour les vaisseaux. Le plan, probablement le plus ancien, en conformité avec les autres plans existants confirme la forme de l'abside en fer à cheval ovoïde dont les six colonnes intérieures auraient supporté, selon l'auteur, plutôt un étage supérieur qu'un ciborium. L'escalier dans la pièce nord devant l'abside aurait pu donner accès à un niveau inférieur renforçant l'idée d'une crypte et l'origine martyriale de l'édifice, chez lui aussi. Ainsi, un escalier aurait permis de descendre depuis la nef dans ce cimetière souterrain complètement fermé devant l'abside. Mayer identifie les petits murets transversaux dans la nef avec les bases d'un *bêma*.⁴⁷¹

Bien que les auteurs remarquent chaque fois le tracé outrepassé de l'abside à Cabeza de Griego, ils ne cherchent pas la raison de ce tracé rallongé, ovoïde. Caballero Zoreda considère sa forme plus archaïque par rapport à l'arc en fer à cheval plus régulier. Nous pouvons supposer que si la fonction initiale de l'abside consistait à abriter les deux sarcophages vénérés, ces deux grands tombeaux placés contre le mur nord et sud ont exigé un espace considérable qu'on a voulu assurer par l'augmentation de la profondeur du tracé. La position des sarcophages impose justement l'étirement de la forme outrepassée vers ce sens ovoïde afin d'assurer une longueur suffisante sur les deux côtés de la courbe. La fermeture importante de l'abside est également notable, elle atteste l'effet recherché de la protection.

La dernière interprétation en 2013⁴⁷² insiste sur le caractère funéraire de l'ensemble et refuse la restitution des vestiges en tant qu'une basilique à trois vaisseaux. Selon les auteurs, le mausolée octogonal primitif, lieu d'inhumation de deux personnages illustres, martyrs ou confesseurs, était à l'origine de la construction d'un mausolée monumental destiné à accueillir les tombes des prélats du siège de Segobriga. L'ancien mausolée dans la zone funéraire du suburbium a été converti dans un deuxième temps en panthéon épiscopal selon les enterrements retrouvés des évêques qui ont cherché la proximité des martyrs. Les nouvelles constructions s'inscrivent dans l'architecture de prestige de l'époque tardo-romaine, ses analogies se trouveraient à l'édifice A de

⁴⁷⁰ MAYER, 1982.

⁴⁷¹ MAYER, 1982. En examinant le problème des niveaux, il pense à une aire plus profonde dans la crypte par rapport aux trois vaisseaux et à l'abside mais pas totalement enterré. Quant au chevet, en comparant le plan de la BUB avec les autres documents, il reconnaît qu'aucun de ces documents ne permet de trancher sur la forme extérieure de l'abside. Les pièces annexes au nord et au sud de la crypte situées à un niveau plus élevé étaient accessibles par un escalier. Pour les vaisseaux, il suppose qu'un chœur surélevé se trouvait au-dessus de la crypte, les murs perpendiculaires sur le plan servaient à les porter. Ces murs lui suggèrent, comme pour les autres auteurs que ce chœur surélevé devait s'avancer vers la nef centrale, en tant qu'une espèce de tribune. Concernant la structure supérieure du chevet, selon l'épaisseur des murs, il hésite entre une forme absidale et polygonale. Il n'exclut pas que la rotonde de la crypte possédait un niveau plus bas que la construction qui le précède.

⁴⁷² BARROSO CABRERA, CARROBLES SANTOS, MORÍN DE PABLOS, AGUSTÍ GARCÍA, BENITO DÍEZ, ROBERO DE ALMEIDA, TAPIAS GÓMEZ, 2013. Maquette de restitution à la page 108.

la villa romaine de Carranque (Tolède) avec un grand atrium d'entrée et à Saint-Géréon de Cologne (IV^e), édifice de plan ovale, précédé d'un vestibule et d'un grand atrium rectangulaire. Selon cette nouvelle hypothèse, un grand atrium, encadré sur ses deux côtés de chapelles funéraires ou des *martyria*, aurait précédé la crypte des évêques du siège et le martyrium primitif les tombes privilégiées qui a attiré les enterrements successifs ad *santos*.

Un autre site, la villa romaine de la Dehesa de la Cocosa (Mérida, province de Bajadoz) possède aussi dans sa partie centrale (thermes) les soubassements d'un édifice aux absides outrepassées, très énigmatique concernant sa destination. L'étude de José de C. Serra Ràfols en 1952,⁴⁷³ était le premier travail sérieux consacré à ce grand domaine agricole avec plusieurs habitations résidentielles et des dépendances de service. Selon lui, il s'agit d'une construction de nature religieuse comprenant trois absides en fer à cheval autour d'une salle rectangulaire, deux en position opposée au nord et au sud, la troisième, plus petite, à l'est. Cette salle rectangulaire est encore divisée d'une pièce carrée et d'un couloir. Selon l'auteur, toute la maçonnerie conservée à une hauteur de 60 cm est contemporaine. Sa surface supérieure lissée lui fait supposer le changement du matériau à ce niveau probablement en mur de pisé ou en brique crue. Il présume qu'il s'agit des fondations souterraines parce que l'entrée du couloir n'a pas permis de passer ni dans la salle carrée, ni vers les absides. Puisque le plan suggère une fonction religieuse, l'auteur pense à l'installation d'une chapelle de culte chrétien au sein de la villa bien qu'il rappelle que le plan absidal était déjà très fréquent dans les édifices publics et privés à l'Antiquité tardive. A la Cocosa même, il y a d'autres absides qui n'ont rien à voir avec un lieu de culte, l'abside seul ne permet pas d'identifier l'architecture à vocation religieuse.

Cependant, à cette construction de la Cocosa il y a plus qu'une abside. Serra Ràfols compare ces absides opposées à celles de Casa Herrera (inédite à l'époque) en Espagne et aux autres en Afrique du nord et en conclue que, malgré son orientation vers le sud, l'abside principale, celle du midi, avait la fonction d'un sanctuaire à cause du resserrement de son entrée (en opposition avec les deux autres). Il pense que l'entrée principale était à l'ouest du couloir donnant accès à la chapelle à partir du péristyle. La découverte d'une espèce de crypte rudimentaire dans l'abside principale lui a fait supposer que la chapelle fut construite afin d'abriter une sépulture et que cette abside sud a été creusée dans un deuxième temps déjà dans un édifice sacré.

L'auteur attire l'attention sur ce plan triabsidal, néanmoins, il cherche en vain ses parallèles parmi les lieux du culte chrétien primitifs de plan trilobé où l'abside principale est encadrée de deux autres absides latérales parce que la disposition de trois absides de la Cocosa est complètement irrégulière et asymétrique tant pour sa situation que pour sa dimension. Ce plan ne peut pas être assimilé entièrement ni aux basiliques à contrabside, ni aux constructions non religieuses, selon lui. Quant à sa chronologie, d'après les fragments de *sigillae* ramassés sur place, l'auteur estime que la villa était déjà habitée au I^{er} siècle et que la construction à trois absides a été instaurée ultérieurement dans le tissu de la résidence. Faute d'indices paléochrétiens, malgré sa typologie rapprochée des basiliques à absides opposées, il situe la chapelle au VI^e siècle. Il estime que la construction absidale pour une sépulture était un mausolée et qu'il est plus tardif que tout le reste de la villa.

Pedro de Palol partage cette datation dans son *Arqueología cristiana de la España romana* en 1967. Il situe cet édifice de la villa romaine de La Dehesa de la Cocosa parmi les édifices au plan central de caractère funéraire ou martyrial. Le plan central s'expliquerait par l'influence byzantine, perceptible déjà à cette étape de « transition » à laquelle l'édifice de la Cocosa appartient selon lui et qui aboutira ensuite aux exemples du monde hispano-wisigothique comme San Fructuoso de Montelios le démontre. La place de La Cocosa se trouverait, ainsi, entre le mausolée de Centcelles (IV^e) et l'église de Montelios (VII^e). Pour la compréhension du plan curieux de la Cocosa, Palol pense

⁴⁷³ SERRA-RÁFOLS, 1952.

qu'il faut tenir compte des plans semblables dans l'architecture domestique où ils ont fréquemment une fonction thermale. L'édifice de la Cocosa appartenait, selon lui aussi, avec quelques autres petits édifices à la strate la plus récente de la vaste villa romaine.

Pour Palol également, la fonction de la chapelle est clairement religieuse à cause de la sépulture orientée est-ouest au centre de l'abside sud. Il partage l'opinion de Serra-Ràfols sur le fait que le plan représente seulement des fondations et en conséquence ce lieu de sépulture correspondrait à une crypte inférieure. Il s'agirait d'un exemple rural et privé des basiliques à double absides à l'extrémité de leur axe majeur ayant un grand intérêt à cause de la continuité de ce type au VI^e siècle, même à une échelle modeste.⁴⁷⁴ Cependant, il reste toujours difficile d'expliquer le couloir transversal et l'abside orientale. Puisque dans la division intérieure des espaces aucune intention liturgique n'apparaît, la présence du tombeau lui fait penser à une chapelle funéraire, un *martyrium*.

Noël Duval en 1973⁴⁷⁵ dans l'appendice de l'inventaire des *Églises africaines à deux absides*, ne justifie pas la fonction funéraire pour la basilique de la Cocosa et il l'exclue de la série des églises à deux absides opposées. Il reconnaît que son aménagement intérieur et la destination des absides restent inconnus. A cause du mur de séparation de la nef, il trouve que l'abside nord ne fait pas partie de la construction d'origine, de même que l'abside méridionale qui a été aménagée ultérieurement pour l'installation d'un caveau funéraire.

L'autre exemple, l'église de Marialba (à 9 km au sud de Léon) se compose d'un vestibule ou *narthex* transversal terminé sur les deux extrémités en absidioles outrepassées, d'une nef rectangulaire et d'une abside en fer à cheval. Son plan a été publié la première fois par Gomez-Moreno⁴⁷⁶ dans ses *Prémices de l'art chrétien espagnol* en 1964. Concernant son abside, l'auteur parle d'une puissante œuvre romaine d'un diamètre de 9,50 m dont le voûtement a été soutenu par des exèdres intérieurs. Pere de Palol, quelques années plus tard, fait référence à ce plan dans l'annexe de son ouvrage intitulé *Arqueología cristiana de la España romana* dont l'impression lente lui a permis d'y ajouter ce monument comme une découverte récente. Il reprend la datation de Schlunk qui a situé ces vestiges aux IV^e-V^e siècles à la *I Reunión Nacional de Arqueología Paleocristiana de Vitoria* (oct. 1966).⁴⁷⁷ Palol attire l'attention sur les vestiges muraux et sur le plan de cette église de grand intérêt et encourage les fouilles.

Fouillée par Theodore Hauschild en 1967-1968 la première fois, l'église de Marialba, a reçu sa première analyse archéologique sérieuse dans les publications de cet auteur.⁴⁷⁸ Il date à l'aide de l'appareil caractéristique de l'époque tardo-romaine la grande salle rectangulaire avec son abside en fer à cheval appartenant à la première phase de construction du IV^e siècle, tandis que les pilastres et les niches, ainsi que les 13 sépultures de l'abside sont situées à la fin du IV^e-début du V^e siècle. Au nord-ouest de cette salle, le baptistère avec sa piscine sont datés de la fin du VI^e-début du VII^e siècle selon les similitudes avec les cuves de Mallorca et d'Aljezares. Les grands pilastres de la deuxième campagne lui permettent de supposer l'existence des arcs et des voûtes, même une coupole semblable à celle de Centcelles. La transformation de la grande salle rectangulaire en une pièce centrale sous cette coupole et les trois niches dans l'abside abritant les 13 tombes orientées est-ouest, ainsi que la riche décoration de marbre lui font penser plutôt à une solennelle église martyriale qu'une simple basilique. Les sépultures dans la salle et devant son entrée nord et nord-ouest sont liées à un cimetière médiéval quand l'édifice était en ruines.⁴⁷⁹

⁴⁷⁴ Palol fait le lien avec le même dispositif structural de Vaga de Mar, de Alcaracejos, de Casa Herrera, Torre de Palma et avec les basiliques de l'Afrique du nord. PALOL, 1967, p. 138.

⁴⁷⁵ DUVAL, 1973, p. 390.

⁴⁷⁶ GOMEZ-MORENO, 1964, p. 195.

⁴⁷⁷ PALOL, 1967, p. 371.

⁴⁷⁸ HAUSCHILD, 1968.

⁴⁷⁹ Hauschild souligne que la forme outrepassée dans le plan était bien connue dans l'architecture romaine et

En 1972, dans les actes publiés du congrès international de Barcelone (tenu en 1969), Père de Palol place l'église de Marialba parmi les exemples rares de l'architecture basilicale du IV^e siècle. D'après les fouilles récentes de Hauschild, l'édifice est qualifié de martyrium et sa datation est justifiée par la structure de l'appareil du mur de type constantinien alternant des assises de briques et de pierres de taille quoiqu'il note que jusque-là dans l'architecture chrétienne hispanique la structure avec abside outrepassée n'a pas été datée avant du VI^e siècle.⁴⁸⁰ Sa remarque renvoie probablement à la datation de Cabeza de Griego qui a formé un repère précis avec sa plaque tombale datée pour les autres monuments à chevet outrepassé. Il remarque que l'abside en fer à cheval n'est pas fréquente jusqu'au VI^e siècle alors qu'elle était bien présente dans l'architecture du IV^e (Clunia) et du V^e (Santa Maria de Falperra) siècles.

La basilique de San Miquel d'Odrinhas (Sintra, près de Lisbonne) se trouve également dans le chapitre des édifices de nature funéraire ou martyriale chez Palol. Édifiée sur une villa romaine de l'Antiquité tardive, elle est formée d'une *aula* rectangulaire, d'un *narthex* ou vestibule greffé sur celui-là par son côté long et d'une abside outrepassée. Ce vestibule de passage entre la nef et le chœur a rappelé à Palol la nef transversale devant l'abside de Cabeza de Griego et il en a vu le souvenir des vaisseaux transversales italiennes comme au mausolée tardo-constantinien de Santa Constanza, au baptistère de Saint-Jean de Latran de Rome et à San Vitale de Ravenne. A cause du plan outrepassé qui lui semble plus tardive, il date l'église d'Odrinhas du VI^e ou déjà du VII^e siècle.

D'après ces exemples de la Péninsule ibérique, la nature funéraire comme caractéristique commune reliant ces monuments saute aux yeux et soulève la question d'une éventuelle fonction funéraire rattachée à la forme outrepassée dans le plan. Caballero Zoreda dans la publication résumant sa thèse en 1978⁴⁸¹ signale cette causalité pour un certain nombre d'édifices en ajoutant aux exemples précités le plan de l'église de l'amphithéâtre de Tarragone, celui du monastère de Santa Maria de Melque (VII^e) et de Sant Fructuoso de Montelios (? VII^e). Ces deux dernières ont été construites pour abriter le corps de leur fondateur et elles associent, toutes les deux, le tracé outrepassé du chevet à un plan en croix dans la même signification funéraire, selon l'auteur. Les absides opposées lui suggèrent la fonction funéraire à Santiago de Peñalba (monastère), à Santa Comba de Bande, à San Cebrian de Mazote. A Sant Cugat del Vallès (fin VI) les mausolées ajoutés à l'aula initiale, à Odrinhas la nécropole liée à la chapelle confirmerait le caractère funéraire. Cependant, il finit par reconnaître que les exemples douteux et ceux qui manquent une documentation funéraire sont en fait plus nombreux.

En 1981, dans son article intitulé *Problemas que ofrecen algunos elementos formales de la arquitectura religiosa española de los siglos VI y VII*⁴⁸² Caballero Zoreda reprend cette même question en élargissant le domaine de ses exemples. De l'époque de transition, il évoque l'église de Valdecebadar (Bajadoz), de Falperra (Portugais), de l'époque wisigothique où l'abside outrepassée est considérée comme atypique, il cite encore à côté de ses exemples précédents San Pedro de la Mata (Tolède). Il suppose que l'abside outrepassée de Cabeza de Griego serait un antécédent au V^e siècle de ce groupe wisigothique du VII^e siècle constitué des églises de Melque, Mata, Bande, Montelios, Bobastro et de Santa Maria de Terrassa. Puis, la forme se poursuivrait dans l'architecture dite mozarabe. L'existence d'une contrabside renforce son soupçon sur un rôle funéraire même s'il s'agit d'un monastère. Sans documentation funéraire, la situation de l'édifice dans une nécropole peut également suggérer une fonction funéraire (Santa Maria de Terrassa, San Cugat del Vallès, San

paléochrétienne, pourtant à l'époque romaine le plan ne se trouve nulle part ensemble avec l'arc outrepassé en élévation. Dans la Péninsule, il cite les exemples de Munungia (Séville), de la villa d'Arnal (Leiria) et la villa de la Cocosa (Badajoz). De l'époque paléochrétienne il évoque la basilique de l'amphithéâtre de Tarragone, de Falpera (Braga), de Cabeza del Griego (Cuenca) et l'édifice de Veranes (Gijon). HAUSCHILD, 1968, p. 26.

⁴⁸⁰ PALOL, 1972, p. 172.

⁴⁸¹ CABALLERO ZOREDA, 1978, pp. 360-361.

⁴⁸² CABALLERO ZOREDA, 1981, 2.

Pedro de la Mata, Mesas de Villaverde, Valdecebadar, Odrinhas, Falperra et parmi ceux de la période mozarabe Celanova, las Ollas, Escalada, Valerania).

2. 2. 1. 5. Vérification du caractère funéraire associé à l'abside outrepassée dans la France paléochrétienne

Les observations de Caballero Zoreda nous invitent à vérifier le lien entre l'abside outrepassée et la fonction funéraire dans l'architecture paléochrétienne dans d'autres territoires. Bien que l'hypothèse généralisée semble invraisemblable, un inventaire plus précis peut la mettre à l'épreuve. Notre première sélection concerne les sites avec une abside outrepassée parmi les premiers monuments chrétiens de la France d'après les ouvrages dirigés par Noël Duval et Guy Barroul.⁴⁸³ Ces 15 sites de monuments paléochrétiens à abside en fer à cheval qui ont été retenus de l'ensemble donnent une répartition équilibrée sur la carte du pays, avec une concentration légèrement supérieure dans le Midi :

- Angers, Église Saint-Martin (Pays de la Loire)
- Autun, Saint-Pierre-d'Estrier (Saône-et-Loire)
- Chassey-Lès-Montbozon, Église (Haute-Saône)
- Draguignan, Saint-Hermentaire (Var)
- Marmoutier, Église abbatiale (Alsace)
- Meysse, Église Saint-Jean-Baptiste, ancien baptistère (Ardèche)
- Montferrand, Peyre Clouque (Aude)
- Nevers, Baptistère de la cathédrale Saint-Cyr et Sainte-Julitte (Nièvre)
- Pianotoli-Cardalero, La chapelle du Cap (Corse)
- Riom, lieu-dit la chapelle de Pessat, église Saint-Martin de Pessat (Auvergne)
- Rosny-sur-Seine, Église Saint-Lubin (Île-de-France)
- Saint-Pierre d'Aurillac, église Saint-Pierre (Gironde)
- Toulouse, Martyrium de saint Saturnin à Saint-Sernin (Haute-Garonne)
- Venasque, monument quadrilobé (Vaucluse)
- Vivier, église funéraire (Ardèche)

Parmi ces monuments à abside outrepassée, pour la plupart réduits à leurs murs de fondations, il y a une grande diversité, pourtant il faut reconnaître que certains attestent clairement un aspect funéraire. Le plus controversé et celui qui a une place particulière dans l'historiographie est l'église cémétériale de Montferrand. Fouillée en 1955-1959 par Jean Audy, sa fonction funéraire est établie dès le début. La spécificité de cette église réside non seulement dans sa grande abside outrepassée mais également dans sa nef de plan barlong divisée en trois vaisseaux de dimensions inégales séparés par des piliers. Au sud, un enclos funéraire à chevet quadrangulaire y a été juxtaposé. Les sépultures envahissent les deux espaces. En 1961, J. Audy et R. Riquet ont affirmé une « nette influence orientale » pour ce type de nef (inconnue à ce moment-là en Gaule), ce qui leur semblait être confirmée par l'abside outrepassée, comparée à l'église de Cabeza de Griego en Espagne. Ils ont qualifié cette dernière de wisigothique ce qui a renforcé l'attribution de la basilique de Montferrand également à l'architecture wisigothique du royaume de Toulouse.⁴⁸⁴ Sa situation géographique en zone frontalière, sur un point stratégique entre la Septimanie wisigothique et l'Aquitaine franque, a soutenu également cette filiation et en conséquence le tracé outrepassé dans le plan a été identifié avec l'époque wisigothique, voire ce peuple germanique aurait pu l'apporter avec eux de l'Orient. Le mobilier funéraire a étayé davantage l'association des vestiges

⁴⁸³ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vols. 1-3.

⁴⁸⁴ AUDY-RIQUET, 1961, p. 188.

architecturaux avec l'art des steppes.

En 1988, au colloque *Gaule mérovingienne et monde méditerranéenne*, Michel Passelac⁴⁸⁵ s'est intéressé au rapport entre la basilique et la vaste villa gallo-romaine avec un balnéaire à son voisinage qui a fonctionné comme une station de douane sur la voie d'Aquitaine. Il a prétendu que la basilique et les thermes constituent deux complexes autonomes et que les bâtiments funéraires ne sont pas intégrés dans l'ancienne villa. Pour Passelac, le plan outrepassé de l'abside peut être rapproché plutôt qu'aux absides dans l'architecture thermale, à un édifice dans le groupe épiscopal de Genève ou à la chapelle funéraire paléochrétienne de Chassey-les-Montbozon. Il identifie l'église nord avec un édifice de culte, l'église sud avec un enclos funéraire, vu ses 24 sarcophages soigneusement rangés dans sa nef et deux autres dans son chevet. Au même colloque Anne-Bénédicte Erlande-Brandenburg date l'utilisation de la nécropole entre le V^e et le VIII^e siècles, d'après la typologie des tombes et le matériau découvert.

A partir de 1999,⁴⁸⁶ celle-ci consacre plusieurs études au site de Montferrand. En cette année dans ses « nouvelles observations » elle recense 140 sépultures dont 109 intramuros dans ce complexe cémétériel. Elle attire l'attention sur le fait que dans l'abside outrepassée nord il n'y a pas de sépulture et que dans la nef nord les sarcophages sont en désordre, tandis que dans le bâtiment sud ils sont alignés et resserrés près de deux tombes privilégiées. Elle en conclut que l'abside outrepassée a été destinée au célébrant dans un édifice de culte, alors que le chevet carré de l'enclos funéraire sud a fonctionné comme un lieu sacré avec deux tombes qui ont attiré d'autres ensevelissements.

En 2001, après l'intervention de quinze jours en 2000, elle élargit la durée de l'occupation de la zone cémétériale du IV^e au VIII^e siècles et instaure une nouvelle chronologie pour la succession des édifices sur le site.⁴⁸⁷ Ainsi, le premier mausolée aurait été agrandi par un deuxième bâtiment au caractère funéraire qui aurait reçu dans un deuxième temps un chevet rectangulaire. L'ensemble aurait été arasé au VII^e siècle.

L'année suivante,⁴⁸⁸ toujours préoccupée de la chronologie relative et de la fonction de l'ensemble funéraire, en rendant compte des résultats de fouilles menées depuis deux ans, elle confirme l'homogénéité de l'édifice nord en disant que la nef barlongue et l'abside outrepassée appartiennent à la même phase de construction. A la fin des fouilles, en 2003,⁴⁸⁹ elle fait encore quelques précisions en nuanciant que dans le secteur de l'abside sud l'occupation est attestée entre la fin du III^e et le début du IV^e siècle. Elle considère que ce complexe religieux formé de deux édifices parallèles avec leur façade alignée et leur chevet orienté est exceptionnel en Gaule rurale. Construites en deux campagnes, elles témoignent la complémentarité dans leur fonction, d'un côté celle de cultuelle dans l'église du nord et de l'autre celle de funéraire dans l'église du sud. Leur construction, probablement due à l'initiative d'un évêque ou à des propriétaires aisés, apporte le témoignage de l'évangélisation de la campagne au IV^e-V^e siècles.

A. B. MéréL-Brandenburg fait des remarques importantes à propos de la basilique de Montferrand, rattachée à l'époque wisigothique à cause de son plan, sur la filiation forcée de l'abside outrepassée à cette période : elle trouve la propagation de ce tracé plus générale dans le plan et qu'« il ne peut être question d'en chercher une explication par la présence des Wisigoths comme l'idée en a souvent été avancée. Les découvertes récentes et une analyse historique plus fine

⁴⁸⁵ PASSELAC, 1988.

⁴⁸⁶ MÉRÉL-BRANDERBURG, 1999.

⁴⁸⁷ MÉRÉL-BRANDERBURG, 2001, p. 411. L'auteur affirme dans cette publication que les deux chevets sont postérieurs à la construction des édifices funéraires.

⁴⁸⁸ MÉRÉL-BRANDERBURG, 2002.

⁴⁸⁹ MÉRÉL-BRANDERBURG, 2003.

obligent à écarter cette hypothèse ». ⁴⁹⁰

Malgré ce résumé très sommaire sur l'évolution des connaissances, l'exemple de Montferrand atteste que l'abside outrepassée a été destinée à un usage eucharistique cultuel et à l'encontre des idées prévues, les tombes privilégiées avec une fonction mémoriale ont été installées dans le chevet carré à son côté.

Le complexe de Chassey-Lès-Montbozon, mentionné à propos de l'église de Montferrand est formé d'une église et d'une chapelle martyriale, tous les deux sont terminées en abside outrepassée. Seulement leurs fondations sont conservées sur un site où les vestiges gallo-romains jonchent le sol autour de l'église. Selon Jean-Louis Oudouze, ⁴⁹¹ à l'origine une nef unique a été édifiée avec un chevet en fer à cheval à laquelle dans un deuxième temps des annexes latérales ont été accolées, d'abord à la nef pour former un plan en tau, puis à côté de l'abside pour constituer deux sacristies, ensuite deux galeries à chaque côté de la nef. Finalement, une petite chapelle, un *martyrium* ou *memoria* a été ajoutée au sud contre la nef, son *loculus* dans une petite cavité carrée se trouvait à l'entrée de l'abside.

J-L. Oudouze a déjà affirmé en 1977 ⁴⁹² que celle-ci a été construite en tant que chapelle funéraire pour une famille comme les sépultures bien alignées l'attestent à son intérieur. La grande abside de l'église conserve aussi la base maçonnée de l'autel au milieu. Dans l'église et à ses alentours, près de 150 sépultures soutiennent cette fonction funéraire et offrent le mobilier qui permet de dire que sa construction est antérieure à la fin du VI^e siècle. Dans son interprétation, J-L. Oudouze remarque à propos du tracé outrepassé du plan de l'abside en 1998 qu'il a été autrefois considéré comme caractéristique de l'Espagne wisigothique mais il paraît maintenant plus répandu. ⁴⁹³ Son opinion se comprend en connaissance des attributions de l'église de Montferrand à l'époque wisigothique à cause de son plan. Dans ce cas aussi, ce n'est pas seulement l'abside outrepassée qui est destinée à abriter les tombes mais tout son intérieur et ses alentours.

La route départementale ne laisse voir qu'une partie des fondations de la basilique funéraire de Vivier, cité épiscopale dès le V^e siècle. Entourée de vestiges d'une vaste nécropole dans une véritable cité paléochrétienne elle a été découverte lors de la construction d'un parking en 1987. Dans une première phase une nef unique prolongée en une abside de plan outrepassé a été édifiée. Une seule tombe au centre de l'abside fait supposer que l'église aurait été construite pour donner lieu à la sépulture d'un personnage vénéré attirant ensuite d'autres tombeaux dans l'abside et contre le mur gouttereau sud de la nef. Dans ce cas l'usage funéraire est, donc, clairement à l'origine de l'édifice, ici c'est l'abside en fer à cheval qui reçoit la tombe privilégiée et dès le début l'église est destinée à des inhumations. Cette première étape dans la construction est datée du VI^e siècle d'après les épitaphes et également d'après l'indice architectural du plan en fer à cheval fournissant d'autres exemples en Gaule.

Dans un deuxième temps, la vénération croissante des sépultures et la mode de tombes *ad sanctos* provoque des modifications, notamment la compartimentation de la nef par deux murs transversaux, le rétrécissement de l'entrée de l'abside par deux pilastres et l'adjonction de deux pièces à son nord et sud. Dans ce deuxième état qui est situé au siècle suivant (VII^e), les sépultures deviennent extrêmement nombreuses. Enfin, déjà à l'époque carolingienne l'église finit par être abandonnée. Le cas de Vivier est classique : l'abside outrepassée donne place à la première tombe honorée attirant les autres qui occupent ensuite tout le reste de l'espace libre dans l'abside et dans les nefs. Si nous ne possédions que cet exemple nous pourrions dire que l'abside outrepassée constituerait l'emplacement favorisé d'une tombe mais les variations sont quand même très

⁴⁹⁰ MÉRÉL-BRANDERBURG, 2003, p. 149.

⁴⁹¹ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 3, pp. 135-140.

⁴⁹² ODOUZE, 1977, p. 46.

⁴⁹³ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 3, p. 139.

diversifiées.

L'église Saint-Lubin à Rosny-sur-Seine⁴⁹⁴ se trouvait dans une église du XI^e siècle qui a été détruite en 1892. Elle présentait un plan plus complexe : sa *tetraconque* formée de quatre absidioles outrepassées était greffée sur un carré central. Cet édifice a succédé une chapelle funéraire abritant la tombe privilégiée d'un guerrier au centre d'une nécropole. Le nouvel édifice a toujours réservé la place centrale à cette tombe mais dans son abside orientale des sépultures importantes s'installent à l'époque mérovingienne. Les auteurs qui le décrivent dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, estiment pourtant que ce type de plan caractérise plutôt l'époque carolingienne, bien que son analogie soit en Gaule le baptistère de Saint-Laurent de Grenoble du VI^e-VII^e siècles. Ils rappellent que le plan outrepassé des absides imposerait aussi une date plus précoce et que le plan central et la forme tetraconque ont une signification symbolique dans le contexte funéraire. Basés sur ces arguments, ils proposent la date de la fin VII^e-début VIII^e siècle pour la construction de l'édifice. Dans ce cas, il est intéressant de noter que l'abside outrepassée peut fonctionner comme une caractéristique carolingienne aussi en raison de l'oratoire de Théodulfe ce qui donnerait une orientation chronologique dans la datation du monument.

Englobé dans des constructions postérieures, un autre monument quadrilobé à Venasque est également formé de quatre absides dont trois sont outrepassées autour d'un rectangle. Pourtant, leur disposition n'est pas symétrique et elles sont incorporées dans des massifs de dimension différente. La fonction de cet édifice de plan central a partagé les positions : il a été rapproché du martyrium d'Egara par J. Puig i Cadafalch (*L'art wisigothique et ses survivances*), identifié avec la chapelle funéraire de l'évêque Saint Siffrein par Guy Barroul (*Provence romane*) et à cause des traces d'une cuve octogonale avec un conduit d'évacuation avec un baptistère dans sa phase du VI^e-VII^e siècles par Jacques Biarne.⁴⁹⁵ Ces opinions démontrent la confusion entre l'usage funéraire et la fonction baptismale pour les édifices de plan central. Nous ne voulons que renvoyer à l'ouvrage fondamental de Richard Krautheimer⁴⁹⁶ sur l'iconographie de l'architecture médiévale qui en cherchant l'origine de la forme centrale des baptistères a établi leur rapport aussi bien formel que symbolique avec l'architecture funéraire, plus précisément avec les mausolées romains et l'Anastasis de Saint-Sépulcre de Jérusalem. A côté de la référence des bains romains de l'architecture thermique véhiculant l'idée de la purification pour les baptistères, il met en évidence l'autre modèle, celle des mausolées commémoratifs avec leur déambulatoire intérieur et leur plan octogonal rappelant l'idée de la résurrection. Les baptistères perpétuant le modèle des mausolées évoquent que l'acte symbolique du baptême correspond parfaitement à la connotation de l'ensevelissement et la résurrection. C'est la raison pour laquelle l'inhumation n'est pas rare dans les baptistères (bien que le concile d'Auxerre en 578 l'ait interdit) et que les baptistères sont instaurés quelque fois dans les cimetières.

Autre exemple, dans les environs de la Chapelle du Cap à Pianottoli-Caldarello⁴⁹⁷ (Corse), de nombreuses sépultures romaines et chrétiennes signalent déjà la zone funéraire. À son premier état appartient une nef trapézoïdale prolongée par une abside outrepassée dont la construction est située au IV^e siècle d'après une tombe en amphore sous tuiles trouvée à l'extérieur au nord contre le décrochement l'épaulement de l'abside. Après un effondrement, l'abside jusque-là de tracé libre a été élargie à l'extérieur de même que le mur nord de la nef provoquant l'enfouissement de la tombe mentionnée. Cette reconstruction est placée pour des raisons historiques à l'époque de Grégoire le Grand. D'après sa base, l'autel se trouvait à l'entrée de l'abside et une barrière de chœur a divisé la nef, l'abside en fer à cheval qui n'était pas construite apparemment pour loger une tombe

⁴⁹⁴ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 3, pp. 227-234. Notice de Bruno Dufay et de Luc Bourgeois

⁴⁹⁵ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 1, pp. 186-189. Notice de Jacques Biarne

⁴⁹⁶ KRAUTHEIMER, 1942.

⁴⁹⁷ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 1, pp. 322-323. Notice de N. Duval d'après la publication de Geneviève Moracchini-Mazel

privilegiée.

L'église de Saint-Martin de Pessat à 5km au nord-est de Riom⁴⁹⁸ ne conserve que ses murs arasés et majoritairement enfouis sous l'autoroute. Le premier édifice, installé dans une villa gallo-romaine, est constitué d'un petit oratoire de plan centré avec une abside outrepassée, auquel plus tard un transept et des galeries latérales ont été ajoutées. Au centre de l'abside un fossé signale l'emplacement de la base d'autel. A cette phase il s'agissait d'une chapelle dans un domaine privé, la fonction funéraire n'est pas apparue tout de suite. Cette dernière est rattachée à la nef (pas à l'abside !) où autour d'une inhumation centrale du VI^e siècle, probablement la première, d'autres sépultures se regroupent. Les sépultures occupent également les galeries ouest et sud. Pour la datation du VI^e siècle de la chapelle, les auteurs de la description utilisent comme argument la présence de l'abside outrepassée qui serait le seul exemple ici dans le Massif Central. Par comparaison ils font appel aux autres édifices à l'abside outrepassée datés tous du VI^e siècle ailleurs (baptistère de Genève, Venasque, Meysse, Vivier) pour soutenir leur datation. A l'époque carolingienne la chapelle a été transformée en église privée et à l'exception de l'abside outrepassée tout a été reconstruit. L'exemple de Riom est intéressant parce qu'il prouve que ce n'est pas l'abside outrepassée qui a été destinée à loger la sépulture vénérée mais bien la salle de plan central.

Alors qu'on ne peut pas établir clairement le lien entre l'usage funéraire et le plan outrepassé des absides retrouvées de l'église primitive (? VIII^e) à l'abbatiale de Marmoutier, nous n'avons pas voulu écarter ce monument qui a été construit sur un *memoria* de l'époque romaine et qui a contenu des tombes placées le long de ses murs *sub iarmis*. A l'est de l'église s'étendait un cimetière et il y avait des tombes à l'intérieur de l'église aussi.

A l'église Saint-Martin d'Anger les constructions primitives ont été également retrouvées. Le premier oratoire rectangulaire du V^e siècle profitant des murs d'une ancienne villa s'est constitué d'un simple rectangle. Le chœur surélevé avec l'autel a été séparé de la nef par un chancel. L'usage funéraire est venu postérieurement parce que l'édifice abrite 96 sarcophages trapézoïdaux parmi lesquels il n'y a pas de tombe privilégiée. Dans un deuxième temps aux V^e-VI^e siècles des extensions ont été rajoutées au nord et au sud et une petite abside en fer à cheval à l'est. Puis, à l'époque carolingienne un chevet plat a prolongé l'abside libre et l'édifice a reçu un plan cruciforme. L'abside en fer à cheval appartenant à une campagne constructive plus tardive n'est donc pas à l'origine d'un usage funéraire qui a été associée ici à un bâtiment rectangulaire et quand elle a été édifée ce n'était pas dans le but de donner la place à la réception des tombes.

L'église Saint-Hermentaire de Draguignan a été déjà mentionnée pour ses ouvertures en forme de champignon dans le chapitre précédent. Ici, nous nous intéressons à son abside de plan outrepassé enfermée dans un massif quadrangulaire, unique par rapport aux autres exemples à l'abside en fer à cheval de la France paléochrétienne. Elle est aussi le seul spécimen qui soit entièrement conservé en élévation.

Construite sur les vestiges d'une villa antique dont les thermes se situent au nord, elle est formée d'un simple rectangle qui ne montre aucun décrochement à l'extérieur. A l'intérieur son espace est divisé en trois unités : un baptistère à l'occident, une nef au centre et un chœur surélevé à l'est en réutilisant les fondations de l'ancienne villa. Tous appartiennent à la même étape de construction. A l'origine le baptistère a été séparé du vaisseau central par un mur, aujourd'hui arasé. Au centre du baptistère, une piscine baptismale plus petite, superposée à une plus grande, témoigne de la réduction du volume d'eau et ainsi le passage du baptême adulte au baptême enfant (ou passage de l'immersion à l'infusion). Bien qu'une forte densité d'inhumation s'observe tout autour (14 sépultures à l'époque de l'usage de la cuve baptismale), selon N. Duval, la présence d'un baptistère attesterait simplement l'existence d'une paroisse rurale ici dont les conciles rendent

⁴⁹⁸ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 2, pp. 75-77. Notice de Bernadette Fizellier-Sauget et de Jean-Michel Sauget

comptes aux V^e-VI^e siècles.⁴⁹⁹

Dans l'abside, les bases de colonnettes en plâtres peuvent être identifiées, d'après lui, plutôt avec un ciborium qu'un autel. Ce ciborium aurait abrité soit un autel, soit un reliquaire et dans ce dernier cas il s'agirait d'une abside-reliquaire. La typologie des tombes sous tuiles en bâtière dans le baptistère et également contre le chevet ainsi que l'existence d'un baptistère devant la nef (comme à Notre-Dame de Bruscu du VI^e-VII^e) font situer l'église de Draguignan approximativement aux IV^e-VI^e siècles.

En 2002, Jean Codou⁵⁰⁰ précise qu'il y avait quelques ensevelissements dans la nef aussi mais aucun dans l'abside. Il partage l'opinion sur la naissance d'une paroisse rurale ici et sur la vénération d'une relique dans l'abside dont les portes au nord et au sud suggéreraient la voie de circulation autour du support. Selon lui, la partie orientale de l'édifice dès l'origine a été conçue pour recevoir une sépulture vénérée. A côté de la typologie des tombes, Codou fait référence au canon 14 du concile d'Auxerre (561-605) interdisant l'inhumation dans les baptistères ce qui soutiendrait sa datation vers le VI^e siècle.

Le dernier travail sur L'église Saint-Hermentaire réalisé en 2012 sous la direction de J. Codou,⁵⁰¹ une analyse par lazergrammétrie axée sur la distinction de différentes phases de construction dans les murs gouttereaux a permis de mieux comprendre la multiplication des usages dans le même bâtiment qui ne sont pas forcément perceptibles dans le plan : la fonction paroissiale dans son aspect cultuel, la fonction baptismale individualisée par la surélévation de cette partie du bâtiment et la fonction mémoriale par l'exposition des reliques de saint Hermentaire, un saint local mal connu, dans l'abside, selon J. Rebillon et S. Sorin. L'abside outrepassée correspondrait donc ici au rôle d'un reliquaire créant ainsi un lieu sacré exempté d'inhumations.

A la crypte de Saint-Sernin de Toulouse, nous pouvons voir encore les vestiges de l'ancienne crypte paléochrétienne découverte en 1969 par S. Stym-Popper qui a retrouvé son abside outrepassée d'une ouverture de 6 mètres. Ce martyrium est daté par les documents (*Passio Sancti Saturnini*, Grégoire de Tour) relatant la translation des restes du saint dans la nouvelle basilique au IV^e-début du V^e siècle.⁵⁰² Dans ce cas l'association d'un martyrium à une construction à abside outrepassée est clairement attestée.

Il faut reconnaître que les exemples univoques sont quand même rares et qu'il y a des contre-exemples aussi. Entourée d'un cimetière du Haut Moyen Age, l'église de Saint-Pierre d'Aurillac (reconstruite au XIX^e siècle) conserve au-dessous de son chevet roman les fondations d'une pièce de plan outrepassé appartenant au premier état de la construction qui aurait réutilisé une salle d'une villa à la fin de l'Antiquité. Ainsi, les vestiges de l'architecture profane auraient été réemployés au profit d'un lieu de culte car nous savons que dans un deuxième temps un mur rectiligne a été élevé dans cette salle où l'existence d'un autel est confirmée par deux supports dans le béton de tuileau. A l'époque mérovingienne ensuite cinq sarcophages trapézoïdaux ont été enserrés dans cet espace déjà modifié.⁵⁰³ Lors de l'édification de l'église romane tous ces vestiges ont été rasés. L'exemple de Saint-Pierre d'Aurillac attesterait que l'abside outrepassée n'était ni conservée, ni reconstruit pour l'installation des sarcophages et que l'usage funéraire, au contraire, a été liée à un espace rectangulaire.

En plus, l'abside outrepassée peut abriter non seulement une sépulture mais une cuve baptismale comme dans l'ancien baptistère de Meyse. Le premier état d'une vaste salle pourvue à l'est d'une grande abside outrepassée est situé à la seconde moitié du V^e siècle par le plan

⁴⁹⁹ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 1, p. 154.

⁵⁰⁰ CODOU, 2002.

⁵⁰¹ REBILLARD, SORIN, GIRAUD, 2015.

⁵⁰² DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 2, p. 179-199. Notice de Jean Rocacher

⁵⁰³ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 2. p. 51. Notice de Marc Gauthier

outrépassé de l'abside et à l'aide du parallèle avec la basilique funéraire méridionale de Vivier. La cuve baptismale octogonale elle-même dans l'abside a reçu une datation ne guère postérieure au VI^e siècle. Pour Jean-François Reynaud, en revanche, la fonction baptismale n'est que probable parce que dans un deuxième temps des tombes en coffre de *tegulae* apparaissent dans l'édifice.⁵⁰⁴ Probablement, cet usage funéraire n'était pas la fonction initiale mais elle a dû arriver dans le deuxième état de l'existence du bâtiment qui a fini par changer de nature au XI^e siècle quand la cuve baptismale est disparue et l'église est devenue paroissiale. Il est intéressant de voir que la forme de l'abside est utilisée ici aussi comme argument en faveur de la chronologie du monument.

A l'église de Saint-Pierre d'Estrier à Autun⁵⁰⁵, la fonction funéraire est liée au mausolée-hypogée semi-enterré qui se trouve accolé à l'ouest de la nef centrale. Dans la zone du mausolée, à l'extérieur et à l'intérieur plusieurs sépultures attestent de cet usage funéraire, même sous forme d'une tombe à *arcosolium* dans l'angle nord-est à l'intérieur. L'église elle-même dont il ne subsiste que les quatre murs de la nef centrale, se situe dans une nécropole antique près de la voie romaine menant d'Autun à Besançon. Le type du sarcophage en plomb, les céramiques, le mobilier funéraire, les monnaies datent cette première construction du IV^e siècle. Avec les deux bas-côtés, l'abside outrepassée est ajoutée au siècle suivant et elle n'est donc pas à l'origine de la création d'un espace pour l'inhumation.

Entouré d'une nécropole, le site de l'église Notre-Dame de la Gayole à La Celle⁵⁰⁶ comprend deux ensembles différents sur le même axe est-ouest. A l'ouest, c'est un bâtiment rectangulaire qui correspond à un monument funéraire abritant des sarcophages dans un espace intérieur hiérarchisé et cloisonné en fonction de l'importance de l'inhumation. Notamment, les murs plus épais dans sa partie orientale protègent les sarcophages plus importants. D'après les céramiques et le mobilier, cet ensemble est daté du V^e-VI^e siècles. En revanche, l'abside outrepassée ovalisante apparaît dans la chapelle construite au XI^e siècle à l'est du bâtiment rectangulaire sur les vestiges de l'Antiquité tardive. Flanquée de tombes, elle a également une destination funéraire. A cause de sa datation tardive nous n'avons pas mis dans une liste des monuments paléochrétiens ci-dessus. Le cas de l'église de Saint-André-le-Bas à Vienne est similaire dans la mesure où son abside outrepassée a été rajoutée au XI^e siècle mais ici nous n'avons aucun indice funéraire. Pareillement, les quatre absidioles parmi les huit niches, alternant le tracé semi-circulaire et quadrangulaire, du baptistère de la cathédrale Saint-Cyr et Sainte-Julitte à Nevers (V^e-VI^e) sont bien outrepassées alors qu'on ne trouve pas la trace d'une éventuelle fonction funéraire.⁵⁰⁷

A la fin de ce recensement, avant tout nous pouvons constater que le plan outrepassé, sans être fréquent, existe bien parmi les monuments paléochrétiens de la Gaule. Tous les exemples sont de plan outrepassé libre, sauf celui de Saint-Hermentaire de Draguignan. Dans la plupart de ces cas, sa présence est associée aux inhumations à l'extérieur ou à l'intérieur d'une l'église mais pas forcément dans son abside outrepassée. Vu que nous ne disposons pas toujours une première tombe privilégiée, la distinction entre un usage funéraire ou une fonction paroissiale n'est pas toujours facile et à l'encontre de Caballero Zoreda, nous pensons que l'existence d'un cimetière aux alentours du bâtiment n'est pas un argument suffisant en faveur d'un caractère funéraire.

Nous ne pouvons pas, donc, affirmer qu'une abside outrepassée pourrait garantir la nature funéraire d'un édifice ou bien que la forme outrepassée à l'époque paléochrétienne aurait été destinée à l'installation d'une ou plusieurs sépultures. Nous avons vu des exemples où les inhumations se trouvaient dans la nef alors qu'une abside outrepassée existait à côté ou d'autres où l'abside en fer à cheval a été rajoutée dans un deuxième temps tandis que les sépultures avaient

⁵⁰⁴ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 1, pp. 211-213. Notice de Jean-François Reynaud

⁵⁰⁵ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 3, pp. 64-69. Notice de Christian Sapin

⁵⁰⁶ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 1, pp. 167-174. Notice de G. Démiens Archimbaud, M. Fixot, J-P. Pelletier, L. Vallauri

⁵⁰⁷ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 3, pp. 57-63. Notice de Christian Sapin

déjà occupées l'espace de la nef. La disposition planimétrique des cryptes ne soutient pas non plus le rapport entre la forme outrepassée et l'usage funéraire, autrement toutes les cryptes devraient disposer d'un tracé outrepassé dans son plan. (Comme beaucoup d'autres, la crypte de la cathédrale Saint-Seurin de Bordeaux⁵⁰⁸ ne possède pas d'abside outrepassée pourtant son caractère funéraire est incontestable, une vaste nécropole du IV^e siècle se trouve sous l'église et à ses alentours.) En revanche, nous savons qu'il y a des églises d'un caractère funéraire incontestable qui ne disposent pas d'abside de plan outrepassé. L'usage funéraire peut fonctionner autant bien dans un édifice de plan rectangulaire que dans un chevet à fer à cheval. Donc, l'hypothèse de Caballero Zoreda sur ce lien ne peut pas être généralisée dans d'autres territoires, elle nous invite à faire des vérifications régionales ou même micro-régionales. Lui aussi, il était conscient de l'insuffisance de sa présomption bien que son soupçon fort était soutenu par beaucoup de monuments.

De ce point de vue, est intéressante l'étude de Gian Pietro Brogiolo⁵⁰⁹ qui a analysé les oratoires funéraires en Italie dans la région transpadane aux VII^e-VIII^e siècles en donnant une typologie détaillée selon leur plan. Dans la sous-catégorie de l'abside outrepassée où une tombe privilégiée a été déposée sous l'autel, l'auteur ne mentionne que trois chapelles (S. Pietro di Maroggia du VIII^e-IX^e ; S. Antonino di Sant' Antonino du VIII^e-IX^e ; SS. Cosma e Damiano du Rezzago du VII^e-VIII^e), tandis que dans les édifices à chevet indifférencié, semi-circulaire ou carré aussi les tombes et la fonction funéraire apparaissent clairement.

2. 2. 1. 6. Prépondérance du tracé outrepassé dans le plan aux IV^e-VI^e siècles

En continuant la prospection de l'arc outrepassé dans le plan, nous pouvons constater que sa concentration est relativement dense dans le laps du temps autour du IV^e-VI^e siècles et dans l'aire géographique de la Provence, de l'Italie du nord, de la zone Adriatique en Occident ainsi qu'en Arménie et en Syrie en Orient.

C'est dans le plan centré des baptistères que les absidioles outrepassées autour d'un espace carré ou circulaire sont très fréquentes pendant cette période tant en Occident qu'en Orient, comme l'ouvrage classique d'Armen Khatchatrian⁵¹⁰ le démontre. L'auteur donne le plan, à côté de Venasque et de Nevers dont nous avons déjà parlé, du baptistère de Fréjus (France, début V^e), celle de Saint-Jean de Brescia (Italie, V^e) et de Lomello (Italie, VII^e). La solution architecturale préférée réside dans l'animation des murs par l'alternance des niches de plan rectangulaire et outrepassé. Les absides de Venasque, de Fréjus et de Brescia sont incorporées dans un massif rectangulaire. Khatchatrian cite le baptistère de Caricin Grad (Justinia Prima, Serbie), sur le site archéologique de la ville de l'impératrice Théodora, bâtie par Justinien I^{er} au VI^e siècle, où quatre absides outrepassées sont greffées sur un plan centré alors que les espaces angulaires du massif sont occupés par des niches carrées. Il situe à cette époque-là Saint-Michel de Terrassa parmi les baptistères dont la crypte dispose d'un chevet polygonal incorporant trois absidioles outrepassées.⁵¹¹ Parmi les modèles polylobés, nous pouvons citer les absidioles outrepassées de Saint-Géréon de Cologne (Italie, IV^e).⁵¹² Dans la série, le plan du baptistère Saint-Jean de Nocera-Superiore (Italie, V^e), à l'encontre des exemples précédents, est réduit à une seule abside saillante. Intégré dans un massif polygonal, le

⁵⁰⁸ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, vol. 2, pp. 37-46. Notice de N. Duval, R. Duru, Paul-Albert Février

⁵⁰⁹ BROGIOLO, 2002, p. 11.

⁵¹⁰ KHATCHATRIAN, 1962.

⁵¹¹ KHATCHATRIAN, 1962. L'auteur le date de peu après 450. Selon les dernières études, l'interprétation de l'église Saint-Michel dans le complexe épiscopal de Terrassa-Egara a reçu un caractère funéraire. Voir : Gisela Ripoll et als. « La arquitectura religiosa hispánica del siglo IV^e al X^e y el proyecto del *Corpus Architecturae Religiosae Europaeae* – CARE Hispania », *Hortus Artium Medievalium*, 2012, p. 45-73.

⁵¹² CARELLA, 2011.

baptistère d'Albenga⁵¹³ (Italie, V^e) est également construit sur le plan où les absidioles outrepassées et les niches rectangulaires alternées rythment les parements. Pour mieux évaluer la place de ce tracé, il faut prendre en considération que le même type de disposition existe bien avec des absides semi-circulaires ou segmentaires qui ne donnent l'impression que d'une exèdre ou d'une petite niche autour d'un espace circulaire. Probablement le plan de l'abside en demi-cercle a été prolongé pour aboutir au dessin plus profond en fer à cheval ce qui donne une explication envisageable pour le choix de ce tracé.

Le plan basilical terminé par une abside outrepassée n'est pas rare non plus à l'époque paléochrétienne comme la basilique de Parenzo⁵¹⁴, celle de San Salvatore de Brescia, de San Simpliciano de Milan (590-615) le démontrent. Les trois absides du chevet trilobé de Santa Trinità de Vercelli⁵¹⁵ sont aussi de plan outrepassé (440-450). Selon les études de Pascale Chevalier,⁵¹⁶ dans l'architecture paléochrétienne de la Dalmatie, le chevet outrepassé libre ou intégré dans un rectangle, dans un polygone maçonné sont nombreux entre les IV^e-VII^e siècles. L'abside outrepassée de l'église de Povlja, de Crvenice, sont inscrites dans un chevet droit, celle de Golovac, de Nin (abside principale), de Zadar-Iader 1 sont polygonaux à l'extérieur, celle de Rab 1, de Zitomislici, de Polace, de Lovrecina, de Nin-Aeona, de Majdan, de Siprage, de Sutina-Mostar sont à une abside outrepassée libre. L'église de Sutivan présente un chevet triconque dont l'abside centrale est fortement outrepassée. Parmi les églises doubles, celle de Jabuka dispose également de trois absides fortement outrepassées. En Croatie, en Serbie et en Bulgarie les études archéologiques relèvent plusieurs exemples semblables.⁵¹⁷

Noël Duval⁵¹⁸ en 1973 dans son ouvrage sur les églises africaines à deux absides donne une description très précise sur la cathédrale d'Uppenna (Henchir Chigarnia) dont l'abside occidentale montre un tracé outrepassé dans son premier état de construction. Dans une basilique à trois nefs, occidentée dès l'origine, cette abside légèrement surélevée a abrité un reliquaire qui a attiré des sépultures *ad sanctos* (devant l'abside et à ses alentours). Dans ce cas, le rôle de la contrabside, qui n'est d'ailleurs pas contemporaine, antérieure ou postérieure, avec la construction de l'église, est clairement martyrologique, un autel y a été installé ultérieurement. D'après les mosaïques funéraires insérées dans le pavement, N. Duval situe cette partie de l'église au V^e siècle.

En 1985, N. Duval⁵¹⁹ a signalé la découverte d'une nouvelle basilique à double chœur à Henchir Guesses en Afrique numidienne (Algérie) avec une abside outrepassée saillante. A propos de l'abside en fer à cheval, il remarque que ce phénomène n'est pas complètement exceptionnel en Afrique et il renvoie à côté d'Uppenna, à un édifice à Timgad et à l'église des martyrs à Tabarka.⁵²⁰ Le volume inventaire des monuments de l'Algérie de son ouvrage intitulé *Basiliques chrétienne de*

⁵¹³ VERZONE, 1942.

⁵¹⁴ ERRAND, GAYET, 1901-1907.

⁵¹⁵ VERZONE, 1942. L'auteur date cette église vers 440-450 par la similitude du chevet avec l'église du Sohâg en Égypte.

⁵¹⁶ CHEVALIER, 1996.

⁵¹⁷ Anna Gattiglia étudie le plan triconque à l'époque de Justinien dans le Balcanes et présente l'église de Klisura (Bulgarie), de Doljani (Serbie), de Topolica (Bulgarie), de Bilice (Croatie), de Pridraga (Croatie) à côté de celle de Sutivan (Croatie) déjà mentionnée, toutes avec une ou plusieurs absides outrepassées. Zeljko Ujcic se penchant sur la Pola (Croatie) paléochrétienne, présente le plan de l'église Saint Nicolas (VI^e) avec une abside outrepassée à l'intérieur, polygonale à l'extérieur. Neli Tchaneva-Detchevska affirmant l'influence syrienne dans les églises de la Bulgarie bâties entre IV^e-VI^e siècles, donne le plan de la basilique d'Ovtcharovo et de Karanovo avec une abside en fer à cheval. Voir les études dans CAMBI, MARIN (éd.), 1998.

⁵¹⁸ DUVAL, 1973, p. 87.

⁵¹⁹ Voir N. Duval, « Une nouvelle basilique à "double chœur" (?) à Hr Guessès au nord de Timgad », *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité*, vol. 97, n° 2, 1985, pp. 1063-1076.

⁵²⁰ Voir Paul Gauckler, « Mosaïques tombales d'une chapelle de martyrs à Tabarka », *Monuments et mémoire de la Fondation Eugène Piot*, vol. 13, 1906, pp. 175-228.

*l'Afrique du Nord*⁵²¹ en 1992 situe cette église exceptionnelle, à chevet surélevé d'1,30 m au-dessus d'une crypte, avant l'époque Vandale dans son premier état à cause de son occidentation. Ces exemples de l'Afrique du nord en raison de leur situation géographique jouent un rôle important entre l'Occident et l'Orient dans l'historiographie, car ils remplissent la fonction du maillon manquant en reliant les deux extrémités de la Méditerranée et en attestant les mêmes tendances sur ces territoires.

Concernant les monuments de l'Orient, les expéditions archéologiques et les rapports de voyages sont les premiers témoignages qui rendent compte la première fois de l'existence de l'arc outrepassé en élévation et dans le plan. Le tracé en fer à cheval dans le plan attire moins l'attention qu'en élévation mais Howard Crosby Butler publiant les résultats de l'expédition archéologique américaine en Syrie note bien dans son *Architecture and other arts* que le plan de l'abside des deux églises de Zebed en Syrie dépasse le demi-cercle.⁵²²

Quant à la Syrie, de beaux exemples du plan centré figurent dans l'ouvrage beaucoup cité de Jean Lassus⁵²³ sur les sanctuaires chrétiens de ce pays étudiés entre le III^e siècle et la conquête musulmane. Le plan octogonal de Saint-Georges d'Ezra (515) est inscrit dans un carré tandis que son abside outrepassée est enfermée dans un massif polygonal. L'église des Saints Serge, Bacchus et Léontinos de Bosra (512-513) présente un plan tréflé, que Lassus considère comme d'origine mésopotamienne, où quatre supports maintiennent une coupole centrale contrebutée par quatre absidioles formant les quatre feuilles d'un trèfle. A Saint-Jean-Baptiste de Gerasa (531), la rotonde est également inscrite dans un carré, de la même manière qu'à l'église de Bosra qu'elle copie de près avec la même disposition des absidioles d'angle outrepassées et d'une coupole portée par quatre colonnes.

Lassus précise qu'en Syrie le plan centré était lié au culte des martyrs dont les *martyria* se situaient à l'origine *extra muros*. Quand ces monuments commémoratifs et funéraires s'étaient introduits dans les villes avec le culte des martyrs, ils conservaient toujours leur forme rappelant le tombeau et ils ont provoqué le changement du plan de la basilique, prépondérante jusque-là. Quoique le modèle centré soit propagé en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie, selon Lassus leur prototype se trouve dans ces églises martyriales. Ce type de plan oriental réapparaîtrait à Saint-Lorenzo de Milan, à San-Vital de Ravenne, à Saint-Serge et Bacchus à Constantinople, même Sainte-Sophie de cette ville refléterait son influence dans son octogone à huit pétales. En tout cas, le choix d'une abside plus profonde greffée sur le périmètre d'une forme centrée aboutit fréquemment au tracé outrepassé des absidioles dans le plan.

Le volume-planches des *Églises de village de la Syrie du Nord* de Georges Tchalenko⁵²⁴ donne le plan de l'église de Burg Heidar (IV^e) à l'abside outrepassée et on peut observer ce tracé même dans le plan du siège du bêma à l'église de Fafertin.

Parmi les plans de baptistères paléochrétiens cités par d'A. Khatchatrian,⁵²⁵ nous retrouvons la disposition du plan central inscrit dans un massif avec des absidioles outrepassées en Asie-Mineure aussi dès le IV^e siècle comme l'église de la Vierge à Ephèse (IV^e, Turquie) le démontre. A Chersonèse, dans la Crimée les absides outrepassées forment une *triconque* autour de la partie centrale de l'édifice.

En 1903, chez Josef Stzygowski⁵²⁶ dans *Kleinasien ein neuland der Kunstgeschichte* figurent

⁵²¹ GUI, CAILLET, CHEVALIER, DUVAL, LORQUIN, 1992, vol. 1, p. 252. ; Vol. 2. : illustration n° 119.

⁵²² BUTLER, 1903. L'église orientale est datée par Thalenko de la fin du IV^e- début du V^e siècle. Butler donne la date de 512 à l'église occidentale.

⁵²³ LASSUS, 1947.

⁵²⁴ TCHALENKO, 1979-1990, p. 18, p. 43.

⁵²⁵ KHATCHATRIAN, 1962.

⁵²⁶ STRZYGOWSKI, 1903.

déjà beaucoup d'exemples de l'Arménie, de la Géorgie, de la Cappadoce qui restent toujours des références comme Binbirkilisse (églises V, VI, VII) Jedikapulu, Jatagan, Andaval, Soanlydere, Tal Gerôme. La plupart de ses exemples sont des basiliques terminées par une seule abside outrepassée libre ou inscrite dans un massif.

Dans sa célèbre conception formaliste, Jurgis Baltrusaitis⁵²⁷ en 1929 focalise déjà seulement sur la Géorgie et l'Arménie et s'intéresse surtout aux formes de la décoration architecturale. Pour lui, l'abside inscrite dans un massif est le type principal de cette architecture où les basiliques de Gourdjaan, de Kwabis-Khéw à chevet triabsidal fermé dans un rectangle se distinguent par une abside outrepassée. L'abside principale de cette dernière est d'une forme plutôt ovoïde, allongée.

Dans *L'architecture arménienne du IV^e au VII^e siècle d'A.* Khatchatrian (1971)⁵²⁸ non seulement les plans se multiplient mais l'auteur est également attentif au tracé outrepassé. Pour les églises à nef unique de l'Arménie, il remarque que leur abside n'est jamais exactement semi-circulaire en plan mais leur tracé est soit outrepassé, soit surhaussé.⁵²⁹ Bien que ces églises soient en ruines, d'après les basiliques en élévations et les analogies syriennes, qui a accompagné l'évangélisation de l'Arménie, il imagine qu'elles devaient contenir des arcs outrepassés même en élévation. Selon lui aussi, l'abside incorporée dans un mur droit serait la caractéristique des V^e-VI^e siècles en Arménie ce qu'il illustre par le plan d'églises de Vagharchapat (V^e-VII^e), de Chirvandjough (V^e-VI^e), d'Agrak, d'Aravous-Thanahat-Vanq⁵³⁰, de Dvin (V^e), de Tsitsernavanq (V^e-VI^e), toutes à nef unique à l'exception de la dernière qui est de plan basilical. Son exemple le plus intéressant, le mausolée-hypogée d'Aghtz, un caveau souterrain voûté qui possède non seulement une abside outrepassée en plan mais aussi dans le profil de ses deux *arcosolia* latéraux où ce tracé apparaît également en élévation. Pareillement, mais dans une réalisation plus monumentale, la basilique de Qassakh (V^e) se distingue par le tracé outrepassé aussi bien dans son plan que dans l'élévation de ses arcs. Sur le plan de la cathédrale d'Edjmiatsin (V^e) qui a une place particulière dans l'historiographie, la partie centrale carrée est complétée par chaque côté d'une abside outrepassée.

Nous pouvons retrouver ces mêmes monuments dans les publications plus récentes qui complètent à la fois leur liste d'autres exemples. Sous le titre fédérateur d'architecture byzantine⁵³¹ figurent non seulement l'église de Gerasa avec ses exèdres d'angles et son abside outrepassée mais l'un des trois basiliques du Manastiri d'Alahan en Cilicie, la *tetraconque* enfermée dans un cercle de l'église des Puissances-Vigilantes de Zvartnotz (Arménie, VII^e), énuméré déjà par Baltrusaitis (1929) ou la basilique B de Philippos (Grèce, VI^e) avec ses trois absides outrepassées saillantes qui a été publiée la première fois dans l'ouvrage illustre de Paul Lemerle en 1945.⁵³² L'étude ciblée sur la Silicia et Isauria byzantine de Stephen Hill⁵³³ a relevé les basiliques d'Anavarza, de Dag Pazari (basilique funéraire hors les murs), l'église nord d'Öközlü avec un chevet outrepassé. Il est intéressant de voir que cette forme d'abside constitue un critère de datation à côté des motifs de mosaïques pour Saint-Cyriaque de Quwaysmah situé à la seconde moitié du VI^e siècle dans le livre d'Anne Michel intitulé *Les églises d'époque byzantine et umayyade de Jordanie.*⁵³⁴

Robert Dézélus traitant de l'art de la Transcaucasie,⁵³⁵ s'appuie aussi sur les exemples de l'Arménie et de la Géorgie et donne à côté des monuments déjà publiés le plan de la basilique de Poghos-Pétros de Zovuni (Arménie, IV^e) avec son abside outrepassée englobée dans un massif. Selon

⁵²⁷ BALTRUSAITIS, 1929.

⁵²⁸ KHATCHATRIAN, 1971.

⁵²⁹ KHATCHATRIAN, 1971, p. 41.

⁵³⁰ Étudiée également par Alpago Novello en 1971.

⁵³¹ MANGO, 1981.

⁵³² LEMERLE, 1945.

⁵³³ HILL, 1996.

⁵³⁴ MICHEL, 2001.

⁵³⁵ DÉZÉLUS, 1989.

la conception de l'auteur, le plan centré et l'abside inscrite dans un chevet droit de l'architecture arménienne aurait été diffusée en Occident où il recense systématiquement les réalisations sous cette influence prétendue dans l'ancienne Yougoslavie, en Italie, en France, en Espagne, en Irlande et en Roumanie.

A la fin de ce parcours il faut reconnaître que son enrichissement dépend évidemment de la publication du plan des édifices mais les listes pourraient être longuement rallongées. Cette petite esquisse n'a pas d'autre but que de donner quelques repères chronologiques et géographiques sur l'emploi de l'abside outrepassée.

2. 2. 1. 7. L'abside outrepassée dans les églises rupestres

Vu le nombre de sites, l'architecture rupestre peut entrer d'une façon tout à fait légitime dans l'étude de l'abside outrepassée en Occident et en Orient. Dans les deux territoires de la Cappadoce et de la Péninsule ibérique, les absides sont presque exclusivement outrepassées partout. Quant aux églises rupestres de la Cappadoce, Guillaume de Jerphanion a déjà remarqué que leur abside en plan dépasse toujours le demi-cercle.⁵³⁶ Catherine Jolivet-Lévy⁵³⁷ note également le tracé outrepassé du chevet dans la description des églises mais elle s'intéresse plutôt à son iconographie. Les plans d'absides publiés dans le livre de Nicole et Michel Thierry en 1963⁵³⁸ sont toujours outrepassés, de même que dans l'ouvrage de Nicole Thierry en 2002,⁵³⁹ bien que l'auteur soit plus préoccupé de l'arc outrepassé en élévation.

La parenté entre les grottes de la Cantabrie en Espagne et celles de la Cappadoce en Asie-Mineure a été notée plusieurs fois à cause de leur aspect extérieur et en raison de plusieurs détails intérieurs (iconostases, arcs, autels, sépultures). Concernant les églises rupestres d'Alava, les plus nombreuses en Espagne, nous avons vu dans le chapitre précédent que les opinions se partagent sur leur datation : Latxaga⁵⁴⁰ les qualifie de wisigothiques et les situe dans le contexte historique des guerres avec les Wisigoths et les Arabes (VIII^e-X^e) à l'aide des observations stylistiques et de données historiques, tandis que L. A. Monreal Jimeno⁵⁴¹ travaillant sur un corpus plus large (vallée haute de l'Ebre) en appuyant sur les inscriptions certifie leur appartenance à l'époque wisigothique.

En revanche, si nous acceptons la datation d'A. Azkarate Garai-Olaun,⁵⁴² fondée sur des critères plus élargis, il faut placer les églises artificielles d'Alava, de Gupuzcoa et Vizcaya dans la catégorie de l'époque de transition ou paléochrétienne des VI^e-VII^e siècles. En étudiant le plan outrepassé de ces églises, cet auteur estime que ce tracé s'inscrit dans une ancienne tradition de la Péninsule existant depuis les *aulas* tardo-antiques (Clunia, Torre Cardeira), les basiliques paléochrétiennes (Marialba) ou à partir d'une époque immédiatement postérieure (Cabeza de Griego, San Fructuoso de Montelios). Il met en rapport le tracé outrepassé des grottes de cette zone avec les églises rupestres de la Cappadoce (église Saint-Jean-Baptiste de Tchaonch) et avec les exemples de l'Afrique du nord (Uppenna). A propos des églises aux absides opposées creusées dans le roc à Montico de Charratu 1 et 2, à Las Gobas 4 et 6, à Loza 2 (Pena Huesca), il considère qu'elles présentent une énorme simplicité à cause de leur caractère rupestre à l'encontre des églises à contrabside de l'Afrique du nord et d'autres zones de la Péninsule, en conséquence, il les compare plutôt dans cette dernière au plan du petit édifice de la Cocosa. Le tracé de l'abside d'Albaida et de

⁵³⁶ JERPHANION, 1925-1942, vol. 1, Première partie, p. 56.

⁵³⁷ JOLIVET-LEVI, 1991.

⁵³⁸ THIERRY, 1963.

⁵³⁹ THIERRY, 2002.

⁵⁴⁰ LATXAGA, 1976.

⁵⁴¹ MONREAL JIMENO, 1989.

⁵⁴² AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988.

Laño ressemblerait, selon lui, plus à celle de San Cebrian de Mazote et de Santiago de Peñalba qu'aux exemples de l'Afrique du V^e siècle.

On pourrait sans doute justifier la forme outrepassée des absides, omniprésente dans ce milieu rupestre, par les modalités du creusement qui favoriserait la création d'une surface ronde au détriment de l'excavation des angles, cependant si nous acceptons que les formes exécutées par l'évidage du roc imitent les formes construites en maçonnerie des édifices qui leur auraient pu servir de modèle, le choix de ce tracé semble plutôt volontaire. D'ailleurs, nous avons vu que l'exécution des angles est bien possible pour la réalisation des arcs en champignon malgré la difficulté du creusement de ces petits décrochements.

2. 2. 1. 8. Le plan outrepassé dans l'architecture carolingienne et à l'époque suivante

En continuant la recherche des absides outrepassées au fil du temps, l'époque carolingienne en présente aussi une certaine prépondérance qui oblige de s'y attarder. Le monument emblématique et le plus cité de cette période est Germigny-des-Prés, l'oratoire célèbre de Théodulfe (750-821), l'évêque d'Orléans et l'abbé de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire), poète et conseiller de Charlemagne. Cet édifice conserve le tracé outrepassé à la fois dans son plan et en élévation de ses arcs. Son plan en croix grecque avec une coupole sur pendentifs à son centre est formé d'une abside en fer à cheval sur les trois côtés du carré central, tandis qu'à son chevet l'abside principale est encadrée de deux petites absidioles, toutes outrepassées. (Ses plans sont différents, dans certains seulement les absides du chevet sont en fer à cheval.) Sa datation du début du IX^e siècle⁵⁴³ est établie selon la description d'un écrivain du X^e siècle, Mirac qui précise aussi que son modèle était la chapelle palatiale d'Aix-la-Chapelle. L'oratoire de Germigny, construit dans la villa de Théodulfe aurait été commencé vers 790 et consacré en 804 selon ce document. Il aurait été pillé par les Normands en 882 et reconstruit ensuite au XI^e siècle. Robert de Lasteyrie souligne l'aspect insolite de ce plan en Occident et estime qu'il serait l'imitation de San Vitale de Ravenne.

Carol Heitz⁵⁴⁴ accepte la similitude de Germigny-des-Prés avec Aix, surtout parce que l'édifice est attribué au même architecte, Eude de Metz et s'intéresse particulièrement à la planimétrie des absides. Il considère que le « *triplet* » absidal serait une forme typiquement carolingienne, particulièrement répandu dans les Alpes où plusieurs églises de l'époque carolingienne possèdent cette disposition : Saint-Georges de Müstair, Saint-Pierre de Mistail, Saint-Lucius de Croire, Sainte-Marie et Saint-Martin de l'abbaye de Disentis. Pour lui, le plan de Germigny rappelle les églises arméniennes d'Etchmiadzine, et de Bagaran. Afin de bien prendre en considération l'état actuel, il faut rappeler que le bâtiment a été restauré au XIX^e siècle par Juste Lisch (1868-1876) qui l'a daté en ce temps-là du XI^e siècle. Son intervention discutée, dans un but de restauration, a touché toute l'élévation, y compris les arcs outrepassés, à l'exception de la mosaïque représentant l'Arche de l'Alliance dans le cul-de-four de l'abside principale.⁵⁴⁵

Maria Clotilde Magni a vu un attachement à la tradition carolingienne dans l'architecture romane de l'arc alpin central, dont le centre était les Grisons, qui s'est manifesté dans l'emploi de l'abside outrepassée, entre autres (façade occidentale fermée à cause de l'application de la liturgie « *more romano* » également). Aux exemples connus, elle ajoute l'église de San Pietro di Ems dans les Grisons, à une seule nef terminée par une abside en fer à cheval et S. Carpofo di Mesocco, de

⁵⁴³ LASTEYRIE, 1929, pp. 144-145.

⁵⁴⁴ HEITZ, 1987, 2, p. 150. Il fait référence aux études de Mme Troierouoff sur le décor stucé qui confirmeraient l'influence orientale, sassanide ou omeyyade, tandis que les arcades cannelées s'inspireraient de la mosquée de Cordoue.

⁵⁴⁵ Voir : ECHER, 2013, p. 63.

la même planimétrie, datées les deux du XI^e siècle.⁵⁴⁶

Ce type de « *dreiabsiden-Saalkirche* » présente une réelle présence en Suisse, en Lombardie, en haute-Adriatique et il apparaît quelque fois sous forme d'absides outrepassées. Cette disposition a été envisagée par Susanne Steinmann-Brodbeck comme une importation de la Syrie tant pour les églises à nef unique que pour les basiliques à trois nefs.⁵⁴⁷

Pour la basilique à trois absides de plan outrepassé de Saint-Pierre de Mistail (Suisse, Grisons), J. Puig u Cadafalch a déjà parlé d'un caractère d'archaïsme. Quant à Disentis, dans la même région, il a remarqué la disparition de la travée droite dans le plan du chevet devant l'abside dans laquelle il a vu la manifestation d'une ancienne tradition. Il a également noté le chevet de Münster en *trichore* avec des absidioles en fer à cheval. Les trois absides de plan outrepassé greffées sur la rotonde de Sant-Donat de Zara (Dalmatie) sont expliquées par lui en tant que la copie éloignée d'Aix qui serait due à la domination de l'empire carolingien en Dalmatie dès 812.⁵⁴⁸

André Burmeister a également dérivé ce plan à trois absides de l'Orient chrétien et il a qualifié Saint-Pierre de Mistail de la plus ancienne parmi ces églises dans les Grisons. Il l'a situé au VIII^e siècle.⁵⁴⁹ On pourrait ajouter à cette liste la configuration inhabituelle du chevet de Sainte-Marie et Saint-Georges de Reichenau-Mittelzell (Allemagne), construit sous Erlebad après 830, de même que le complexe de l'abbaye de San Stefano de Bologne. Le chevet de cette dernière (église de la Croix ou de la Golgota) présente de part et d'autre du plan en croix latine deux absidioles outrepassées que Verzone a daté de 800-850 et a comparé à Corvey.⁵⁵⁰ Bien qu'elle est disparue, Christian Sapin dans son *Bourgogne préromane* traite de l'édifice de Saint-Georges de Couches (Saône et Loire) de la fin du VIII^e siècle dont le chevet a été constitué de deux petites absidioles de part et d'autre d'une abside centrale rappelant le plan de l'église de Münster.⁵⁵¹ Sur un site occupé aux VIII^e-IX^e siècles, l'auteur parle d'un dispositif carolingien à cause de la forme outrepassée des absides dont trois sur cinq subsistent incorporées dans les bâtiments de la mairie.

A l'époque carolingienne la forme outrepassée se trouve aussi dans la planimétrie de l'abside unique comme celle de la chapelle de Hilduin (832) qui est greffée sur la crypte annulaire de Saint-Denis (775).⁵⁵² M. Miraberta Roberti avance l'exemple de la petite église à nef unique et au chevet en fer à cheval de Santi Bartolomeo i Tommaso (Val de Non, Trentin) en milieu alpin de l'époque carolingienne.⁵⁵³ La deuxième crypte de l'abbaye Saint-Pierre de Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or) datée du IX^e siècle a été construite d'abord sur un plan outrepassé qui n'était transformé que dans un deuxième temps en forme d'hexagone.⁵⁵⁴

La présence de l'abside outrepassée est continue en Occident et en Orient depuis l'Antiquité tardive, même si son usage reste sporadique vis à vis de l'abside du tracé semi-circulaire. Nous pouvons observer une nouvelle propagation plus intense dans son emploi vers le XI^e siècle qui intrigue vivement les chercheurs. En France, la crypte de la cathédrale de Clermont-Ferrand (946) a possédé à l'origine des chapelles rayonnantes de plan carré qui ont été transformées par la suite au XI^e siècle en chapelles circulaires outrepassées.⁵⁵⁵ La cathédrale de Vaison-la-Romaine dispose d'un

⁵⁴⁶ MAGNI, 1969.

⁵⁴⁷ Voir : Severio Lomartire, « Riflessioni sulla diffusione del tipo "dreiapsiden-Saalkirche" nell'architettura lombarda dell'altomedioevo », *Hortus Artium Medievalium*, 2002, pp. 417-432.

⁵⁴⁸ PUIG 1935. Mistail : p. 90. Disentis : p. 118. Münster : p. 303. San-Donat de Zara : p. 256.

⁵⁴⁹ BURMEISTER, 1958.

⁵⁵⁰ VERZONE, 1942.

⁵⁵¹ SAPIN, 1986.

⁵⁵² HEITZ, 1987, p. 133.

⁵⁵³ MIRABELLA-ROBERTI, 1988, p. 96.

⁵⁵⁴ SAPIN, 1986.

⁵⁵⁵ LASTEYRIE, 1929, p. 765, et HEITZ, 1987, p. 257.

chevet à trois absides outrepassées dont la principale, enserrée dans un carré a fait penser R. de Lasteyrie à une influence venue d'Orient.⁵⁵⁶ Saint-Vorles de Chatillon-sur-Seine présente deux petites absidioles en fer à cheval de part et d'autre de son abside principale semi-circulaire plus ancienne.⁵⁵⁷ L'église Saint-Pierre-des-Cuisines de Toulouse conserve les fondations de son chevet où deux absidioles outrepassées encadraient l'abside principale polygonale.⁵⁵⁸

L'abside de l'église Notre-Dame de Vals (Ariège), outrepassée extérieurement et semi-circulaire intérieurement, repose selon Marcel Durliat⁵⁵⁹ sur les bases d'un édifice plus ancien. Le chevet tripartite de la cathédrale de Saint-Lizier marqué par une absidiole sud outrepassée ainsi que des absidioles en fer à cheval enserrées dans des massifs de part et d'autre d'une sanctuaire carré de Saint-Just-de-Valcabrière conserveraient, selon lui, la réminiscence de traditions préromanes qui les a souvent vieilles, pourtant ces églises appartiennent déjà au second âge roman.

Paul Mesplé en étudiant le plan des églises romanes de Gers en 1973, place l'abside outrepassée de Notre-Dame des Neiges dans la catégorie de « plans exceptionnels ».⁵⁶⁰ L'année suivante, il réunit un petit groupe d'églises à chevet outrepassé libre (Aux-Aussat, Noulens, Miramont-d'Astarac, Bivès, La Mas d'Avignon, Bouzon-Gellenave) qu'il qualifie de « pré-romanes ». Le détail caractéristique de ce groupe lui semble résider dans la forme outrepassée des baies, des voûtes et du plan des absides. Il est pourtant loin de donner un sens général à cette courbe : « Nous ne prétendons pas que l'outrepassement ait une valeur absolue, car d'une part il n'a pas toujours marqué les églises pré-romanes et d'autre part bien des arcs romans en gardent le souvenir. Tout dépend du contexte ».⁵⁶¹

Dans le *Congrès archéologique de France* consacré à l'Albigeois en 1985, Jean-Claude Fau rejoint l'opinion de P. Mesplé à propos de Notre-Dame de Dénat en affirmant que l'outrepassement intérieur des absides peut être considéré comme la survivance de traditions préromanes.⁵⁶² Cette église dispose d'un décor de doubles arcatures demi-outrepassées à l'extérieur de son chevet de plan outrepassé. Dans le même numéro, M. Greslé-Bouignol⁵⁶³ donne le plan du chevet tripartite avec deux absidioles demi-outrepassées (de part et d'autre de l'abside principale semi-circulaire) du prieuré de Notre-Dame d'Ambialet, tandis que Jean-Louis Biget⁵⁶⁴ remarque le tracé outrepassé dans les deux absidioles de part et d'autre de l'abside principale semi-circulaire et dans les arcs en élévation de la Collégiale Saint-Salvi d'Albi. Ce-dernier estime « [qu]'il ne s'agit pas d'une forme importée mais d'un élément autochtone de l'art roman albigeois ».⁵⁶⁵ Apparemment, dans le Gers et en Albigeois le phénomène d'attachement à ce dessin est réellement intense mais nous retrouvons le plan outrepassé à d'autres points de la France, comme à l'église de Saint-André-le-Bas de Vienne en Isère, à la chapelle Saint-Denis et Sainte-Anne de Rochebonne dans le Drôme ou dans la Suisse Romande à l'église de Saint-Sulpice (Vaud, XI^e).

De la même manière, nous pouvons découvrir le tracé outrepassé dans le plan de l'abside ailleurs à cette époque : en Occident au baptistère de San Ponso Canavese (début XI^e), au chevet de l'église de La Sacra di San Michele (XII^e)⁵⁶⁶ ; en Orient dans le plan central de Saint-Grégoire d'Abouhamrents d'Ani (Turquie, X^e), de Nikorzinda (Géorgie, XI^e) et même plus tard, à Ketcharis

⁵⁵⁶ LASTEYRIE, 1929, p. 182.

⁵⁵⁷ PUIG, 1935, p. 342.

⁵⁵⁸ ESCHER, 2013, p. 152.

⁵⁵⁹ DURLIAT, 1969.

⁵⁶⁰ MESPLE, 1973.

⁵⁶¹ MESPLE, 1974, p. 330.

⁵⁶² FAU, 1985, pp. 254-259.

⁵⁶³ GRESLE-BUIGNOL, 1985, pp. 175-190.

⁵⁶⁴ BIGET, 1982, pp. 147-174.

⁵⁶⁵ BIGET, 1982, p. 151.

⁵⁶⁶ CHIERICI, 1979, p. 53. : San Ponso Canavese ; p. 84. : La Sacra di San Michele

(Arménie, XII^e-XIII^e).⁵⁶⁷

Faire un répertoire complet, est évidemment impossible et surtout ce n'est pas le but de ce travail. Notre objectif consiste à prouver à l'aide de ce panorama sommaire que l'arc outrepassé existe en plan partout entre l'Antiquité tardive et le Moyen Age et qu'on ne peut pas le réserver à un certain territoire ou à une certaine époque. De ce point de vue, nous partageons l'opinion de Noël Duval qui a affirmé que « des absides outrepassées, sans être fréquentes existent dans toutes les régions au monde méditerranéen ». ⁵⁶⁸ Anne-Bénédicte Mérel-Brandenburg est de même avis quand elle avance à propos de Montferrand : « quant à l'abside outrepassée, elle se rattache à un groupe de monuments localisés aussi bien en Orient qu'en Occident – Adriatique du nord, Dalmatie mais surtout dans les zones en contact géographique et culturel avec la Gaule méridionale : l'Italie et la Péninsule Ibérique ». ⁵⁶⁹

2. 2. 1. 9. La forme extérieure de l'abside outrepassée à l'origine des filiations différentes

Dans la zone occidentale le type du chevet comprenant une abside outrepassée inscrite dans un rectangle a toujours attiré l'attention des archéologues. Nous avons vu cette disposition du chevet à Saint-Hermentaire de Draguignan et plusieurs plans similaires ont été relevés par Andreas Hartmann-Virnich dans l'architecture du premier âge roman en Province. ⁵⁷⁰ Cette forme du chevet a reçu des explications différentes. En 1972, concernant la configuration de l'abside outrepassée, encadrée de deux pièces, à l'intérieur d'un rectangle à la basilique de la Piazza della Vittoria de Grado (Italie, V^e), Mario Mirabella Roberti ⁵⁷¹ parle d'une influence syrienne. Ce plan typique, largement diffusé selon lui dans l'aire adriatique, dans la patriarchie d'Aquilée, en Istrie et même au-delà des Alpes trouverait ses prémices dans des basiliques civiles (de Trieste à l'état de Trajan, à l'aula palatine de Trêves, à celui de pré-chrétien de Milan à la Via del Lauro). D'après ses fouilles à cette basilique de Grado qui, à l'encontre des fouilles précédentes, ont révélées le tracé outrepassé de l'abside, il désigne son ascendance dans les bâtiments de la Syrie du Nord où l'abside encadrée de deux *pastoforia* touche le mur de fond du chevet.

En 1988, ⁵⁷² en se penchant sur l'arc outrepassé en élévation et sur le plan, il maintient son opinion sur Grado qu'il date de la fin du IV^e siècle à l'aide de ses mosaïques : « Étant donné le plan de la zone absidale, on ne peut pas nier un apport oriental dans la forme planimétrique du plan absidal. Cela ne nous surprend pas, si nous pensons que Grado est au bord de la mer et qu'elle avait des contacts fréquents avec l'Orient en raison de sa proximité avec la grande ville romaine de l'Aquileia ». ⁵⁷³ M. Mirabella Roberti relève l'abside outrepassée libre également à la basilique euphrasienne de Parenzo, à San Apollinare in Classe, à Saint Sauveur de Brescia, à Saint-Barthélemy de Romeno (Val de Non, Trentin) et quand il ne peut pas justifier un apport oriental, comme pour ce dernier en milieu alpin à l'époque carolingienne, il fait appel à des explications plus pragmatiques.

En 2003, Giuseppe Suscito ⁵⁷⁴ dans son étude sur les édifices de culte dans l'aire adriatique

⁵⁶⁷ DEZELUS, 1989, p. 209. Planche 78. fig. 3.

⁵⁶⁸ DUVAL, 1991, p. 209.

⁵⁶⁹ MÉRÉL-BRANDERBURG, 2003, p. 151.

⁵⁷⁰ Andreas Hartmann-Virnich « Remarques sur l'architecture religieuse du premier âge roman en Province (1030-1100) », *Hortus Artium Medievalium*, 2000, pp. 35-64. L'auteur mentionne l'abside dans une enveloppe carrée à Vaison-la-Romaine, à Saint-Pierre de Montmajour, à Saint-Michel de Vivier et à Vaugines. Il note le plan outrepassé dans un rectangle à Digne et à la Cadière d'Azur.

⁵⁷¹ MIRABELLA-ROBERTI, 1972, pp. 144-145.

⁵⁷² MIRABELLA-ROBERTI, 1988.

⁵⁷³ MIRABELLA-ROBERTI, 1988, p. 97.

⁵⁷⁴ SUSCITO, 2003, p. 46.

entre le VI^e et VIII^e siècles, partage l'opinion de Mirabella Roberti sur l'apport oriental à Grado et sur cette même origine de l'abside tangente dans un chevet rectiligne et du tracé outrepassé dans le plan. Selon lui, l'abside enfermée dans un rectangle peut s'expliquer par la volonté de cacher à l'extérieur la courbe de l'abside et de fermer l'ensemble de l'édifice dans une seule unité.⁵⁷⁵

Dans les recherches de Caballero Zoreda⁵⁷⁶ la forme extérieure de l'abside outrepassée a servi d'argument dans la distinction des courants artistiques et des périodes chronologiques différents. La forme ovale qu'il a observée à la basilique de Cabeza de Griego, à celle d'Odrinhas, et également en Cappadoce à l'église de Saint-Jean Baptiste de Tschaouch In (VI^e) a passé pour lui un indice d'archaïsme, comme nous l'avons déjà cité. Il a supposé que la différenciation du plan extérieur a commencé d'emblée déjà au V^e-VI^e siècles parce que depuis cette époque-là il y a des exemples illustrant le plan outrepassé qui est extérieurement polygonal en Orient (Arménie, en Géorgie, en Syrie) et en Occident (Italie, Espagne). Pour lui aussi, l'aménagement du chevet en cinq pans ou en rectangle à l'extérieur avec une abside outrepassée à l'intérieur accuse un lien avec le monde oriental. Il trouve des solutions architecturales similaires dans les églises de la Géorgie et de l'Arménie.

Caballero Zoreda note qu'à ces dates précoces, l'abside outrepassée libre apparaît également en Italie (San Simpliciano de Milan) et en Afrique du nord ce qui prouverait le rôle de la communauté méditerranéenne dans l'emploi de cette forme. La basilique à trois nefs d'Uppenna pourrait constituer, selon lui le chaînon géographique entre les exemples orientaux et occidentaux et le maillon chronologique manquant entre les exemples plus anciens (Marialba, Cabeza de Griego) et ceux plus postérieurs (Odrinhas, La Cocosa, Valdecebadar). Ce type de plan outrepassé libre se maintiendrait jusqu'à l'époque mozarabe face aux chevets qui à l'extérieur présentent des pans de murs droits.

Pour le milieu architectural hispanique, Caballero Zoreda rappelle la théorie de Gomez-Moreno qui a établi l'ancienneté de la courbe d'abside outrepassé intérieurement et extérieurement par rapport au chevet inscrit dans un carré qu'il a considéré comme typiquement mozarabe. Pour lui, l'abside rectangulaire à l'extérieur et à l'intérieur correspond à l'époque wisigothique alors que l'abside outrepassé libre serait une exception pré-wisigothique. Caballero Zoreda accepte en principe cette typologie étant donné que qu'à l'exception de Cabeza de Griego de l'époque de transition et du groupe de Melque, Mata, Bande, Montélios de l'époque wisigothique rien ne le dément. Il trouve douteux le plan de Santa Maria de Terrassa avec son chevet outrepassé inscrit dans un carré qui vacille entre le monde wisigothique et mozarabe. Cependant, quand il regarde vers l'Orient, il voit des exemples précoces avec des absides insérées dans des murs droits déjà aux V^e-VI^e siècles en Arménie et en Géorgie. Quant au groupe mozarabe⁵⁷⁷ qui continu à utiliser ce type de plan inscrit, il remarque que tous ces édifices se situent au nord de Duero dans la zone occidentale, contiguë aux églises wisigothiques de Bande, Montélios, Falperra ce qui lui suggère la possibilité d'une sorte de continuité dans le plan. Par ces exemples wisigothiques cités avec un chevet à abside outrepassée incorporé dans un rectangle, il veut pourtant rectifier la thèse de Gomez-Moreno réduisant le chevet wisigothique uniquement à la forme rectangulaire à l'intérieur et à l'extérieur.

Nous voyons mieux la portée de ces précisions en rappelant la théorie de Juan Rais Soriano⁵⁷⁸ qui a allégué que le tracé outrepassé dans le plan n'a rien à voir avec l'époque mozarabe ou avec l'âge roman parce que selon lui, la forme a été introduite par les Francs dans des églises carolingiennes comme les constructions à la frontière de la Suisse le démontrent.

⁵⁷⁵ GIUSEPPE SUSCITO, 2003, p. 46.

⁵⁷⁶ CABALLERO-ZOREDADA, 1978.

⁵⁷⁷ Ce groupe mozarabe inclut pour lui les églises de San Miguel de Escalada, San Cebrian de Mazote, Santo Tomas de las Ollas, Santiago de Peñalba, San Miquel de Celanova, San Salvador de Palaz del Rey.

⁵⁷⁸ RAIS SORIANO, 1973, p. 122.

En revanche, Ramon Vall i Rimblas⁵⁷⁹ observe que dans la Péninsule et en Catalogne, l'abside de tracé outrepassé s'éclipse immédiatement avec l'invasion musulmane et les chevets des édifices religieux présentent des formes rectangulaires ou trapézoïdales. D'après lui, il faut attendre l'apparition de l'art mozarabe pour retrouver le plan outrepassé dans les absides ce qui lui fait supposer que cette forme devait persister dans le domaine mozarabe proprement dit. Et quand les mozarabes émigrent dans les royaumes chrétiens dans le nord, le plan outrepassé réapparaît dans la construction des absides comme les exemples dans la zone de Castille et de Léon l'attestent abondamment (Bobastro, San Cebrian de Mazote, San Martin de Villamoros, San Miguel de Escalada, San Salvador de Palaz del Rey, Santiago de Peñalba, Santo Tomàs de las Ollas, Santa Maria de Melque, Santa Maria de Villarmun).

Cette théorie nous rapproche déjà des églises de notre corpus. Vall i Rimblas s'appuie sur l'étude précédente de P. Ponsich sur les deux nefs de Saint-Michel de Sournia (Roussillon, France) pour pouvoir dire que l'abside outrepassée réapparaît sur les terres catalanes dans la seconde moitié du X^e siècle grâce aux immigrés mozarabes. Il rappelle que, d'après Ponsich, l'ancienne nef septentrionale au chevet trapézoïdal doit être antérieure à 950 alors que celle de la méridionale plus récente déjà à l'abside en fer à cheval et marquée par le rayonnement de l'église de Cuxa est considérée comme postérieure à 970. Vall i Rimblas à cette époque-là qualifie l'église de Cuxa d'un style « complètement mozarabe ».

Il compare la succession du chevet trapézoïdale par une abside outrepassée dans les campagnes de constructions consécutives de Saint-Michel de Sournia à celles de Sant Quirze de Pedret (Bergueda, Catalogne) où le chevet trapézoïdal greffé à la nef principale correspond à une première phase de construction à laquelle les deux collatéraux ont été ajoutés postérieurement avec des absides déjà de plan outrepassé. Il tire la conclusion de l'étude de Ponsich qu'en Catalogne la date du début de la construction de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa, qu'il fixe en 955, représente la limite à partir de laquelle l'abside outrepassée réapparaît.⁵⁸⁰ Cependant, cette évolution, comme il le souligne, ne veut pas dire la disparition des chevets rectangulaires ou trapézoïdaux qui restent en vigueur par la force de la tradition pendant longtemps.

Il sait que quelques attributions aux constructions carolingiennes, notamment dans l'hypothèse formulée par Oliva i Prat pour l'abside outrepassée de Bell-Lloc d'Aro et celle de Marcel Durliat pour l'église de Malloles bouleverse la théorie de la réapparition du plan outrepassé en conséquence de l'influence mozarabe. Néanmoins, il considère que l'apport des fouilles de Malloles n'est pas suffisant pour étayer une hypothèse solide et qu'en plein milieu carolingien la construction de Germigny-des-Prés peut faire supposer que cette forme peut subsister d'une façon plus latente dans le monde carolingien et se manifester sporadiquement comme à Bell-Lloc d'Aro. Puis, la forme des absides en fer à cheval persistera vigoureusement dans le monde mozarabe.

Il est intéressant de voir comment la même forme outrepassée dans le plan de l'abside a été attribuée selon les différentes conceptions historiographiques tantôt à l'époque carolingienne, wisigothique, mozarabe ou bien à un apport oriental. Nous allons détailler davantage ces courants à propos de l'arc outrepassé en élévation et aborder dans des chapitres à part leur développement dans la région catalano-roussillonnaise.

Conclusion - La raison d'être de la forme outrepassée dans la planimétrie

En conclusion de ce chapitre, nous pouvons constater que l'arc outrepassé dans le plan, bien que minoritaire et isolé par rapport à l'arc semi-circulaire, échappe à toutes les filiations ou réduction géographique. On ne peut pas réserver ce tracé à « arc wisigothique, carolingienne ou

⁵⁷⁹ VALL I RIMBLAS, 1976.

⁵⁸⁰ VALL I RIMBLAS, 1976, p. 10.

mozarabe » parce qu'il transcende ces catégories établies par les divers courants historiographiques. La citation des exemples nombreux dont le but n'était pas de donner un inventaire exhaustif mais seulement soutenir le constat que dès l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge le tracé en fer à cheval est bien répandu tant en Occident qu'en Orient dans le plan de l'abside.

Les théories sur l'attribution du tracé en fer à cheval à une période historique ou à un courant artistique ont été établies à partir des monuments concrets bien datés comme la basilique de Montferland, l'oratoire de Germigny-des-Prés, les églises à *triabsides* dans les Grisons ou les chapelles du X^e siècle en l'Espagne du nord mais le phénomène de l'emploi de l'abside en fer à cheval dépasse ces limites géographiques et chronologiques. L'abside de plan outrepassé ne se trouve pas exclusivement sur les anciennes terres wisigothiques et seulement pendant l'occupation de ce peuple mais bien avant et après et les exemples en Orient sont très édifiants de ce point de vue. Il faut donc écarter l'hypothèse d'une quelconque filiation à partir de la forme outrepassée de l'abside.

Les exemples ont démontré qu'il faut chercher la première grande apparition des absides outrepassées dans des *villae* de l'Antiquité tardive où le plan en fer à cheval fait partie d'une planimétrie sophistiquée basée sur le jeu des courbes qui accompagne un mode de vie raffiné et luxueux. Les absides compartimentées participent à l'augmentation de la somptuosité de ces demeures, ils contribuent à la constitution des espaces d'honneur et d'agrément mais nous cherchons en vain une distinction entre le tracé semi-circulaire et outrepassé dans les travaux consacrés aux villas de l'Antiquité tardive. Les auteurs notent rarement le tracé outrepassé et ils ne cherchent pas la différence entre un plan semi-circulaire et outrepassé. Seulement les relevés exacts peuvent enregistrer ces détails fins, et il faut reconnaître que souvent le resserrement de l'abside n'est pas noté, surtout quand il ne concerne qu'un côté de la courbe.

En plus, il ne faut pas oublier que dans les réalisations architecturales où nous rencontrons le tracé outrepassé dans des absides, nous avons toujours la version semi-circulaire en plan dans des fonctions similaires. Ainsi, nous avons des théâtres à *cavea* semi-circulaires, des piscines absidales et des *triclinia* de plan semi-circulaire ou en segment de cercle, même en dessin irrégulier qui n'est outrepassé que d'un seul côté. C'est dans ces circonstances qu'on pose la question sur la raison d'une distinction de la courbe outrepassée par rapport au tracé semi-circulaire. Sans écarter l'hypothèse de Caballero Zoreda sur le lien entre le plan en fer à cheval de l'abside et sa fonction funéraire, il faudrait également chercher les arguments du choix au profit d'une abside en fer à cheval au niveau pragmatique.

Le plan outrepassé devait éventuellement répondre à la recherche d'un espace plus profond ou plus cloisonné par rapport à une exèdre de plan segmentaire ou semi-circulaire moins fermé. Probablement, un espace plus fermé aurait pu donner plus de protection à une sépulture vénérée et par le resserrement de l'entrée de cette zone l'abside est devenue plus individualisée, plus détachée. Nous avons avancé des arguments similaires pour la multiplication des absides dans les *triclinia* et des salles de réception de l'architecture domestique à l'Antiquité tardive.

Mirabella Roberti, quand les apports extérieurs n'étaient pas bien éclaircis, a prétendu aussi que l'objectif « est pour donner plus de profondeur à l'abside que l'arc est nettement outrepassé ».⁵⁸¹ Quand il n'a pas pu penser à la venue des missionnaires orientaux ou à un transfert direct à partir des églises de Syrie à chevet rectiligne englobant un ou plusieurs absides outrepassées, il a cherché la justification de la disposition planimétrique dans des raisons acoustiques à l'image des théâtres ou la *cavea* en fer à cheval est placée devant les acteurs afin de faciliter l'amplification de leur voix.

Quoiqu'il soit conscient que dans l'abside tout dépend de la position du célébrant, il affirme que le chœur absidal outrepassé contribue à la réverbération de la voix en lui donnant plus de plasticité et de couleur. Son hypothèse peut être soutenue par l'exemple de la grande basilique de

⁵⁸¹ MIRABELLA ROBERTI, 1988, p. 97.

Saint-Simplicien de Milan à abside outrepassée, construite par Saint Ambroise, compositeur de chants sacrés au début du V^e siècle. Apparemment, il est pour une inspiration syrienne à Grado ou les orientaux étaient nombreux et plutôt pour des recherches acoustiques pour la valorisation des chants liturgiques à Saint Simplicien. D'ailleurs, il pense que l'expérience acoustique est venue dans un deuxième temps et que l'abside outrepassée est née pour la raison pratique de donner plus d'espace à l'autel et au siège du clergé ainsi que pour conférer un contour plus élégant à la courbe de l'abside.

Noël Duval à son tour, après avoir recensé quelques basiliques à abside outrepassée en Afrique du Nord, a pensé que cette disposition pourrait répondre à des nécessités constructives, notamment à la volonté du renforcement de l'arc de tête pour résister à la poussée des colonnades de la nef et à des raisons fonctionnelles comme la quête d'une meilleure acoustique ce qui rejoint l'opinion de Mirabella Roberti.⁵⁸² Les arguments avancés pour justifier la raison d'être du tracé en fer à cheval dans le plan de l'abside peuvent donc être multiples et à côté de critères généraux il faudrait prendre en considération chaque fois les circonstances spécifiques du monument donné sur le plan pragmatique et liturgique.

La chronologie des monuments cités accuse une période de prépondérance vers les V^e-VI^e siècles dans l'architecture paléochrétienne en Occident et en Orient également ce qui provoque, en conséquence, que le tracé outrepassé est utilisé en tant qu'un élément de datation. Il est intéressant que ces fourchettes chronologiques coïncident avec celles de l'arc en champignon et on peut observer une nouvelle propagation significative vers le XI^e siècle pour tous les deux quoique ces formes se trouvent incessamment avant et après ces périodes aussi.

L'influence orientale ou syrienne a été souvent avancée pour l'explication de l'abside inscrit dans chevet rectangulaire et pour la disposition de la *triabside*. Il est indéniable que ces types de plan sont largement répandus en Syrie, en Arménie et en Géorgie mais au lieu d'envisager cette influence par un transfert unilatéral occasionné par les orientaux, probablement il vaut mieux de l'appréhender comme la manifestation d'un langage commun dans le monde méditerranéen, pareillement à l'arc en champignon et l'arc outrepassé en élévation.

2. 2. 2. 10. Le témoignage du corpus sur le tracé outrepassé dans le plan de l'abside

Quoique la question du plan des monuments appartenant au corpus du territoire de la Catalogne et de la région du Languedoc-Roussillon soit traitée parmi les caractéristiques générales et dans les études monographiques, il semble utile d'esquisser ici les grandes tendances dans la répartition de la forme du chevet.

Conformément aux études de Marcel Durliat et de Joseph Giry, nous pouvons affirmer comme une loi générale pour les départements de l'Hérault et de l'Aude l'option exclusive pour la réalisation d'un chevet rectangulaire. En Roussillon, en revanche, la répartition est similaire entre le chevet rectangulaire et l'abside outrepassée qui est au nombre de 10. Il est important de préciser que le plan des absidioles de l'abbatiale de Saint-Michel-de-Cuxa est semi-circulaire et pas outrepassé, en conséquence, l'abbaye, qui a été considérée comme le foyer de la diffusion de l'art mozarabe en Roussillon, n'a pas pu servir d'exemple autour d'elle dans la diffusion du plan en fer à cheval.

En mettant à côté toutes les considérations historiographiques sur l'attribution de la première église à chevet carré de Saint-Michel-de-Sournia à « l'art wisigothique » et la deuxième, plus récente à l'abside outrepassée à « l'art mozarabe », il faut quand même retenir pour ce site le témoignage de l'antériorité du chevet rectangulaire par rapport à l'abside outrepassée. Cette chronologie relative entre les deux types de chevet peut être soutenue par les anciennes photos qui

⁵⁸² DUVAL, 1991, p. 209.

malgré les vestiges énormément délabrés confirment le tracé différent dans les relevés. En plus, nous avons une succession de plan semblable à Saint-Étienne de Nidolère où un chevet rectangulaire a été remplacé par une abside outrepassée. Malheureusement, seuls les murs de fondations subsistent dans cette partie de l'édifice. En Catalogne, Saint-Pierre de Reixac donne un exemple similaire dans la succession du chevet rectangulaire par une abside outrepassée.

Parmi les monuments, il y en a plusieurs dont le tracé outrepassé libre n'est pas similaire à l'intérieur et à l'extérieur mais il présente une courbe semi-circulaire soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Seul un relevé précis permettrait de nuancer ces détails. Il arrive, en revanche, que, si plusieurs plans existent sur le même monument, le dessin de son abside n'est pas identique sur chacun. Les notices monographiques démontrent ce phénomène dans plusieurs cas.

Le plan de l'abside outrepassée enfermée dans un massif, identifié par une origine orientale est très rare dans le corpus. A part le chevet de La Cluse-Haute où les trois absides en partie outrepassées sont inscrites dans un même rectangle, nous ne disposons pas d'autre cas semblable en Languedoc-Roussillon. En Catalogne, nous avons l'exemple d'une seule abside enfermée dans un rectangle à Sant Eudald de Sorba en Bergueda, à Santa Margarida à Sant Genis de Rocafort en Baix Llobregat, à Santa-Maria de Terrassa et le martyria de Sant-Pere Reixac, toutes les deux en Vallès Occidental. Le plan du chevet qui est outrepassé à l'intérieur et polygonal à l'extérieur affecte Sant-Miquel de Terrassa, Sant Cugat del Vallès en Vallès Occidental et Santa Maria de Bell-Lloc d'Aro.

En Catalogne, nous avons recensé 16 monuments avec une abside outrepassée, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur ou sur les deux côtés de la courbure et seulement les six mentionnés ci-dessus sont insérés dans un massif carré ou polygonal. L'abside en fer à cheval est plus fréquente en Empordà (6) et en Vallès-Occidental (5) qu'ailleurs ce qui peut s'expliquer probablement par une tradition locale paléochrétienne et non seulement par la densité plus élevée des monuments à ces endroits-là. Le modèle de la basilique de Sant Cugat del Vallès en Vallès, le baptistère sur lequel Santa Margarida d'Empuriès est édifiée dateraient de cette époque.

La déviation du chevet par rapport à l'axe de la nef, qui affecte souvent les édifices à chevet rectangulaire, n'est pas observable qu'à Sant Père de Pla del Arca (La Jonquera) en Empordà et à Sant Bartomeu de Bescano (Gironès). Le tracé outrepassé des absides est très varié, certaines sont profondes et allongées (Santa Maria de Bell-Lloc d'Aro, Saint-Genis d'El Terrer), d'autres plus fermée et plus proche du tracé circulaire (Saint-Etienne de Pomers, Saint-Michel de Sornia II). Le plan trilobé de la crypte de Sant Miquel de Terrassa est singulier avec ses trois lobes de courbure très fermée. L'église de Saint-Quentin des Bains a laissé plusieurs plans très différents que l'on ne peut plus vérifier à cause de la disparition du monument. Les absides peuvent ouvrir sur la nef par un arc triomphal rétrécissant le passage entre ces deux corps ou à la manière d'un chevet ouvert sans arc et sans resserrement comme à Sant Bartomeu de Bescano ou à Bell-Lloc d'Aro.

Les plans d'abside outrepassée illustrent particulièrement bien la continuité dans l'emploi des vestiges antérieurs, quelques fois bien identifiés. Santa Margarida de Martorell (Baix Llobregat) s'élève sur une église paléochrétienne ou de l'époque wisigothique qui a été utilisée avec son chevet tripartite au Haut Moyen Age. Dans ce cas, l'abside outrepassée, encadrée de deux pièces rectangulaires est incorporée dans un mur rectiligne. La chapelle de Santa Margarida d'Empuriès est édifiée sur un baptistère des VI^e-VII^e siècles à l'intérieur d'un complexe étendu. Le martyrium-rotonde de Sant Eudald du VI^e siècle a servi d'abside outrepassée à l'église postérieure de Santa Maria de Sorba aux IX^e-X^e siècles. L'église de Santa Maria de Bell-Lloc d'Aro est superposée aux vestiges d'une villa et est liée au nord aux fondations d'un édifice circulaire avec aula transversale rectangulaire, daté de l'époque paléochrétien ou wisigothique.

2. 2. 2. L'arc outrepassé en élévation

La question de l'arc outrepassé reste un sujet très controversé sans avoir donné une réponse satisfaisante depuis la première étude consacrée à sa problématique par M. Gomez Moreno en 1906 (*Excursión à través del arco de herradura*) qui a reconnu que cette forme artistique reste inexplicable et étrange à toute commodité structurale.⁵⁸³ Lui et tous les autres chercheurs qui se sont penchés sur la forme de ce support ont basé leurs considérations sur le rassemblement des monuments datés afin de formuler des hypothèses sur l'origine et la propagation de ce tracé dans l'architecture. Il nous paraît inévitable de suivre un parcours similaire mais pour ne pas être influencé par des exemples figurants dans les écrits ciblés expressément sur l'arc outrepassé et par les considérations de leurs auteurs, nous voudrions éviter dans un premier temps la consultation de ces publications et nous appuyer sur notre propre recherche.

Concernant les ouvrages généraux auxquels nous avons pu nous appuyer, il a fallu accepter que le profil en fer à cheval n'attire pas automatiquement l'attention des auteurs. Les publications qui sont destinées à l'étude de l'art « préroman » d'une certaine région (Bretagne, Bourgogne), ne mentionnent pas ce tracé qui est pourtant considéré comme une caractéristique spécifique de cette période. Pour l'instant il n'existe aucune base de données qui pourrait faciliter le recensement des monuments disposant toujours un arc outrepassé en élévation. Si lacunaire que soit cette tentative de dépouillement, il révèle une chronologie approximative et démontre l'existence de cette courbe spécifique en Occident et en Orient, même si sa fréquence n'est pas identique dans son étendue géographique et chronologique. Par ailleurs, il faut signaler que, sauf quelques périodes et territoires (l'époque wisigothique, l'art dit mozarabe de l'Espagne, les grottes de la Cappadoce), l'emploi du tracé outrepassé dans la construction des arcs et des voûtes reste sporadique et ne concerne que des cas isolés.

2. 2. 2. 1. Son aire de propagation

Apparemment, les premiers exemples de l'arc outrepassé en élévation, nous devons les chercher en Orient, en Syrie même si sa fréquence n'y est pas tellement convaincante. Armen Khatchatrian⁵⁸⁴ en comparant l'architecture arménienne avec celle de la Syrie, qui était à l'origine de sa christianisation, relève des analogies dans l'architecture des deux pays concernant l'emploi du tracé outrepassé et surhaussé (dans le plan des absides et en élévation). Il reconnaît pourtant qu'en Syrie le profil outrepassé serait moins fréquent qu'en Arménie. Il fait référence parmi les quelques exemples syriens au mausolée-baldaquin de Brad avec des arcs outrepassés qu'il date entre le II^e et le milieu du III^e siècle, le monastère ouest de Der Siman avec le même tracé du milieu du V^e siècle et l'église est de Bordj Haidar du VI^e siècle. Pour cette dernière, le plan de l'abside et le tracé des arcs en élévation sont aussi outrepassés. L'auteur en conclut que « l'arc outrepassé a été utilisé en Syrie avec moins de conviction que l'arc semi-circulaire et surhaussé ».⁵⁸⁵

En dépit de cette frilosité, Khatchatrian évoque l'arc outrepassé en Syrie à l'église de Bizzos à Roueilha dont la façade présente un grand arc semi-circulaire au milieu et réserve l'arc outrepassé à ses deux portails latéraux. La cohabitation de deux types d'arc atténue l'effet de l'arc outrepassé dans le bâtiment, en plus, la séparation de l'ouverture de la porte et de l'arc outrepassée par un linteau transformant l'arc en lunette réduit le rôle de cet arc à la décharge du mur qui pèse au-dessus de la porte. Selon lui, « dans ce procédé reflète la méfiance de l'architecte à l'égard de l'arc

⁵⁸³ GOMEZ-MORENO, 1906, p. 362.

⁵⁸⁴ KHATCHATRIAN, 1971.

⁵⁸⁵ KHATCHATRIAN, 1971, p. 97.

outrépassé en tant que motif esthétique et structural. Par contre, en Arménie, l'arc outrépassé a été utilisé avec plus de conviction. Nous croyons (Khatchatrian) que cette différence s'explique par un plus grand attachement des Syriens à l'Antiquité, tandis que les Arméniens, en abandonnant ou en transformant l'architrave et la colonne antique se sont permis aussi des libertés avec l'arc ». ⁵⁸⁶

Sa réflexion énumère des monuments arméniens importants avec un arc outrépassé qui figureront partout dans les futures références (voir ci-dessous dans le passage sur l'architecture arménienne). En fait, à l'exception de quelques monuments importants souvent cités, il faut reconnaître que l'arc outrépassé n'est pas la forme typique dans l'architecture paléochrétienne de la Syrie. Dans l'ouvrage à deux volumes de Melchior de Vogüé ⁵⁸⁷ sur l'architecture civile et religieuse de la Syrie centrale entre le I^e et le VII^e siècle, l'arc outrépassé semble être également atypique à tel point que nous devons nous contenter de la porte centrale de la façade de l'église de Qualb-Loseh et d'une petite niche d'un édifice civile de Serdjilla alors qu'il aussi a publié le relevé de l'église de Roueilha. Curieusement, le tracé de l'arc de cette dernière n'est pas outrépassé chez lui.

L'église de Roueilha a déjà attiré l'attention de H. C. Butler dans son *Architecture et other arts...* en 1903. Il a daté cette église de Bizzos à Roueilha du VI^e siècle en qualifiant son arc de véritable arc en fer à cheval, le plus intéressant dans la Syrie du nord. ⁵⁸⁸ Il a relevé la même forme à l'arc triomphal richement mouluré de l'église de Dana, daté de 483, également dans la Syrie du nord dont la présence il a trouvé inhabituel (« unusual ») dans cette région, même si l'édifice paraît tout à fait similaire aux autres. ⁵⁸⁹ Georges Tchalenko, ⁵⁹⁰ dans son ouvrage à trois volumes intitulé *Églises de village de la Syrie du Nord*, note non seulement les arcs outrépassés de l'église de Bizzos à Roueilha mais il publie la photo de la porte (est) du collatéral sud de l'église de Dehes du V^e siècle qui est décorée de part et d'autre de l'image d'un saint et d'un stylite, celui-là sous un arc outrépassé. Comme les gardiens de l'accès, ces deux reliefs indiqueraient que l'édifice contenait les reliques de Saint Siméon. Dunnar Brands, intéressant à la sculpture ornementale de Resafa-Sergiupolis, montre des détails de la basilique B avec une niche et une fenêtre de tracé outrépassé. ⁵⁹¹

A l'exception de la date précoce du mausolée de Brad (II^e-III^e), la plupart des monuments en Orient sont situés autour du V^e-VI^e siècles. Khatchatrian dans *L'architecture arménienne du IV^e au VI^e siècle* ⁵⁹² en donne plusieurs exemples. Au mausolée d'Aghtz (IV^e) nous avons déjà fait référence au chapitre précédent à cause du plan outrépassé de l'abside de son caveau souterrain voûté. Il fait partie de rares monuments où ce tracé se trouve à la fois en élévation, dans le profil de ses deux arcosolia, et dans le plan de son abside. La basilique d'Ererouk, considérée comme la plus ancienne du V^e siècle à cause de son décor antiquisant présente des arcs outrépassés dans sa façade occidentale, dans le tracé de ses portes percées dans les murs gouttereaux nord et sud ainsi que dans les arcades de ses bas-côtés à l'intérieur. Dans une construction de plan central, l'église de Tekor, datée également du V^e siècle à l'aide des inscriptions, possède cette forme dans le dessin de ses arcs intérieurs, dans le tracé de ses portes et fenêtres, même dans l'arc de sa niche baptismale extérieure. La basilique de Qassakh, placé au V^e siècle par l'étude de textes, dispose la forme outrépassée dans le plan de ses absides et en élévation pratiquement partout.

Étudié par A. Alpago Novello, ⁵⁹³ la petite basilique à nef unique de Tanaat (V^e) en Arménie méridionale conserve encore son arc triomphal outrépassé, à cause de son abside outrépassée elle a été mentionnée au chapitre précédent. Patrick Donabédian ajoute encore aux exemples célèbres

⁵⁸⁶ KHATCHATRIAN, 1971, p. 97.

⁵⁸⁷ VOGÜÉ, 1865-1877.

⁵⁸⁸ BUTLER, 1903, pp. 225-228.

⁵⁸⁹ BUTLER, 1903, pp. 142-143.

⁵⁹⁰ TCHALENKO, 1979-1990.

⁵⁹¹ BRANDS, 2002.

⁵⁹² KHATCHATRIAN, 1971.

⁵⁹³ ALPAGO NOVELLO, 1971.

le mausolée de Saint-Grigoris à Amaras et l'église de Bayburt avec des arcs outrepassés en les plaçant parmi les premiers édifices chrétiens d'Arménie et en les situant entre le IV^e et le VI^e siècle.⁵⁹⁴

A la frontière de la Syrie et de la Turquie, Nisibe⁵⁹⁵ (antique Nisibis) conserve encore en élévation un monument d'une importance exceptionnelle, l'église de Mar Yàqoub (Saint-Jacques), datée par une inscription grecque sur sa façade sud qui mentionne la construction d'un baptistère ici par Vologèse, cinquième évêque de Nisibe en 359. Ce baptistère, toujours conservé, à l'exception de sa façade occidentale et de son couvrement, a été incorporé au VI^e siècle dans une église à trois nefs encadrant symétriquement le premier édifice. (Puis, entre le VIII^e et le XVI^e siècles le bas-côté sud fut arasé.) Ce rare vestige de l'Antiquité tardive a été découvert au début du XX^e siècle par Ernst Herzfeld, l'archéologue allemand mais jusqu'au 2012 le bâtiment n'a pas fait l'objet d'une analyse archéologique. L'arc outrepassé couronnant le linteau de ses portes jumelées joue un rôle plus décoratif que constructif. Son archivolte ainsi que l'encadrement de ses portes sont décorées d'une frise de thème végétal de grande qualité.

L'église de Nisibe a été relevée déjà en 1936 par Josef Strzygowski dans *L'ancien art chrétien de Syrie*⁵⁹⁶ avec le temple de la cité du désert de Hatra, celui-ci en Irak septentrionale. Ces deux exemples très importants figurent après ensemble chez Alpago Novello en 1971, Caballero Zoreda ne mentionne que Nisibis. Hatra a été omis par Gomez-Moreno en 1906, pourtant la cité ancienne possède un temple sur podium dont le *pronaos* précédé d'un escalier monumental est mis en valeur par six colonnes *in antis* qui sont surmontées d'un fronton triangulaire échancré au milieu d'un arc nettement outrepassé. Les deux portiques latéraux en avancée sur cette façade sont constitués chacun d'un péristyle à double colonnes laissant libre la partie centrale de cette entrée imposante. L'histoire de la cité est documentée du I^e siècle avant J-C. jusqu'au milieu du III^e siècle, son développement est attesté surtout après 117, la guerre parthique de Trajan. Puisque le site disparaîtra après 240, les constructions peuvent être situées aux II^e-III^e siècles.⁵⁹⁷ D'après cette datation, le temple d'Hatra serait contemporain avec le mausolée de Brad.

L'église d'Alahan (Turquie méridionale, Cilicie) dans le Taurus a attiré très tôt l'attention. La gravure de ses ruines avec son arc triomphal et ses arcs doubleaux outrepassés est publiée dans un article de Léon de Laborde en 1847 qui y rend compte de son voyage. L'auteur affirme que dans cette région l'arc outrepassé n'est pas répandu : « N'était l'arc en fer à cheval dont on a usé généralement dans cette partie de l'Asie-Mineure ».⁵⁹⁸ Nous revoyons la même illustration au début du rapport d'expédition de Victor Langlois intitulé *Voyage dans la Cilicie et dans les Montagnes de Taurus* en 1861.⁵⁹⁹ L'église orientale, la mieux préservée et le plus célèbre de ce complexe monastique, a reçu la datation de la fin du V^e siècle malgré les hésitations à cause de la forme outrepassée très précoce de ses arcs, dans un édifice d'une forte inspiration antique et bâti en pierre de taille de grande qualité avec un décor très développé. Henri Stierlin⁶⁰⁰ en 1988 explique ce goût antique par la proximité de la cité romaine de Claudiopolis et il parle d'une conception déjà romane

⁵⁹⁴ DONABEDIAN, 2007.

⁵⁹⁵ Voir l'intervention de Justine Gaborit à la « Table ronde Patrimoine des chrétiens d'Orient, une richesse à faire connaître » le 06/02/2014 à l'Institut du monde arabe. En ligne : [oeuvre-orient.fr /wp.../Patrimoine_IMA_JGaborit.pdf](http://oeuvre-orient.fr/wp.../Patrimoine_IMA_JGaborit.pdf), consulté le 03/03/2017

⁵⁹⁶ STRZYGOWSKI, 1936. Nisibe : fig. 87, Hatra : p. 145.

⁵⁹⁷ Voir Maurice Sartre, Lucinda Dirven (éd.) « Hatra. Politics, Culture and Religion between Parthia and Rome (Oriens et Occidens 21) », *Syria*, n° 92, 2015, pp. 478-480. (en ligne : journals.openedition.org/syria/3277), consulté le 19/01/2017

⁵⁹⁸ LABORDE, 1847, p. 174.

⁵⁹⁹ LANGLOIS, 1861.

⁶⁰⁰ STIERLIN, 1988. (*Orient byzantin : de Constantinople à l'Arménie et de Syrie en Éthiopie*) Les solutions architecturales de l'église d'Alahan sont si révolutionnaires et « les arcs outrepassés qui apparaissent ici précocement » ont provoqué que sa datation a été controversée. L'auteur fait référence à la date de la seconde moitié du VI^e siècle, selon le consensus actuel. p. 49.

dans son espace cloisonné malgré l'usage de la colonne et du chapiteau à l'antique. Stephen Hill⁶⁰¹ complète cet exemple vraiment singulier dans son *The early byzantine churches of Cilicia and Isauria* par les arcs jumelés de la façade orientale de l'église de Batisandal du dernier quart du V^e siècle, par les baies du mur gouttereau occidental de l'église 4 de Canlidivane datée de la fin du VI^e-début VII^e siècle (Forsyth) et par la fenêtre du chevet de l'église de Corycus du V^e qui, selon les premières photos de Gertrude Bell, aurait disposé plusieurs arcs en fer à cheval.

Les églises de Bin-Bir-Kiliseh (V^e) dans l'antique Lycaonia (Madensehir, Turquie) ont été découvertes en 1826 par Léon de Laborde qui a préparé plusieurs gravures de ce complexe, appelé plus tard « mille et une églises » (*The Thousand and One Churches*) par William M. Ramsay et Gertrude L. Bell. Il semble que le tracé outrepassé est prépondérant dans la construction des voûtes et des arcs de cet ensemble composé jadis de cinquante églises. Josef Strzygowski dans son *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte* en présente plusieurs : le plan et la voûte outrepassée de l'abside de l'église n° V, n° VI, l'abside outrepassée de l'église n° VII, les coupes longitudinales et transversales avec des arcs en fer à cheval de l'église n° XV. L'église n° 1 dans l'*Archeologia cristiana* de P. Testini⁶⁰² présente une porte d'entrée à arc outrepassé géminé et également une abside outrepassée.

En s'éloignant un peu plus vers l'est, en Iran, il faut rappeler l'arcade de Takht-i-Ghero dans les Monts de Zagros avec sa voûte outrepassée qui a été découverte par l'expédition d'Eugène Flandrin et Pascal Coste et publiée en 1851 dans leur *Voyage en Perse*.⁶⁰³ Ils datent cette espèce rare, le seul exemple du tracé outrepassé dans ces contrées, selon eux, de la fin de l'ère Sassanide et du début de l'occupation arabe. Puis, nous avons des exemples plus tardifs aussi comme la cathédrale d'Ani, à la frontière de l'Arménie avec la Turquie, terminée vers 1001 et l'église Saint-Grégoire d'Amagou (1216) avec ses deux tympans de tracé outrepassé de la façade occidentale qui attestent la survivance de cette forme dans le livre de Jurgis Baltrusaitis.⁶⁰⁴

En Occident les exemples les plus anciens se trouvent dans la Péninsule Ibérique. Le plus précoce serait le *nymphaeum* de Santa Eulalia de Boveda (Lugo) qui est daté du IV^e siècle. Par cette date, il occupe une place très importante dans la question de l'origine de la forme outrepassée, car il suggère son existence en tant qu'un élément propre à cette zone de la Péninsule.⁶⁰⁵ Du V^e siècle,

⁶⁰¹ HILL, 1996.

⁶⁰² TESTINI, 1958.

⁶⁰³ FLANDRIN-COSTE, 1851, p. 465.

⁶⁰⁴ BALTRUSAITIS, 1929.

⁶⁰⁵ L'édifice se compose d'une aula rectangulaire terminée par une petite *cella* carrée et d'un narthex, accessible par un portique à triple ouvertures dont les arcs sont disparus. Une autre porte à arc outrepassé en brique sur linteau disparu existe, en revanche, dans la façade de l'aula. En 1973, Jacques Fontaine pose la question à savoir d'où vient le tracé de cet arc : d'une importation orientale ou d'une tradition indigène ? L'arc de décharge sur linteau monolithe est bien connu à l'architecture romaine, surtout tardive. Les fenêtres latérales qui encadrent cette porte mentionnée s'ouvrent sous un arc de décharge triangulaire qui rappellent à l'auteur la voûte triangulaire de l'architecture mycénienne. J. Fontaine connaît bien le tracé de l'arc sur piliers avancés, il rappelle ses exemples (Syrie, Split, San Lorenzo de Milan, *missorium* hispanique de Théodose) en admettant que cette disposition aurait pu caractériser les ouvertures disparues du portique. Il trouve singulier ce monument à cause de sa double décoration, sculptée et peinte, et en raison de ses deux destinations successives, païenne et chrétienne. En effet, jusqu'à 1947 le niveau inférieur de la construction a été identifié avec une crypte funéraire ; cette année-là, cependant, la découverte d'un bassin dallé au milieu de l'aula a révélé la fonction d'origine du lieu (culte des eaux) qui a été reconvertie ultérieurement en église chrétienne de plan basilical. J. Fontaine date l'édifice du IV^e siècle selon la propagation du christianisme à cette époque-là en Galice, selon lui, il s'agirait d'un monument public du Bas-Empire. Voir, FONTAINE, 1973, pp. 91-95.

Santa Eulalia de Boveda a fait l'objet des études récentes qui concernent tant son aspect architectural que sa décoration picturale. Milagros Guardia en 2002, en entreprenant la révision de son cycle pictural parle toujours d'un monument de l'Antiquité tardive et le date du IV^e-début du V^e siècle selon sa technique de construction et ses peintures murales. Elle observe que l'édifice a subi des reconstructions déjà à l'Antiquité : les pièces en remploi dans la façade du vestibule, notamment les bas-reliefs, considérés comme provenant du III^e siècle, attestent de l'existence d'une

nous avons vu pour son abside outrepassée, de dessin ovale, la basilique de Cabeza de Griego qui aurait possédé des arcs outrepassés du même profil en élévation également selon les relevés de Cornide. Sa position est très particulière à cause de la présence de cette forme à la fois dans le tracé de son abside et dans la structure de ses arcs en élévation. L'existence de l'arc outrepassé dans les oratoires rupestres d'Alava aux V^e-VI^e siècles renforce davantage la position de ces quelques exemples avant la première grande propagation de l'arc en fer à cheval à l'époque wisigothique.

Nous avons quelques exemples de ces siècles, qui ont reçu l'appellation de la période de « *transition* » dans la terminologie de Pedro de Palol, en Dalmatie. A Osor, dans un édifice civil, à usage inconnu, une porte de tracé outrepassé a été relevée qui a suggéré à Jasminka Cus-Rukonic la formation d'un centre épiscopal sous l'influence syrienne aux îles de Cres et de Losinj.⁶⁰⁶ Pascale Chevalier et Ivan Matejčić rapportent le relevé d'une porte à arc outrepassé au rez-de-chaussée du palais épiscopal de Poreč, construit vers le milieu du VI^e siècle. Son cas est particulièrement intéressant parce qu'il a été bâti à l'emplacement du *cardo* de la ville antique, occupée ensuite par le narthex de la première cathédrale présumée (IV^e) du complexe épiscopal. Ces édifices religieux témoignent ici de l'extension de la vie chrétienne au détriment de l'ancien l'espace public dans le tissu urbain antique aux premiers temps chrétiens.⁶⁰⁷ Nous avons parlé à propos de l'arc en champignon de l'arc triomphal de l'église St. Paul près de Bale sur la côte ouest de l'Istrie dont le tracé n'est outrepassé qu'un seul côté. Sa première datation situant le monument aux V^e-VI^e siècles par Sonje a été rectifiée par Barbara Peranic qui la date du VII^e siècle en raison du remploi d'un fragment de dalle de cloison, retrouvé dans son mur nord, avec une technique et motif décoratif très caractéristique (*occhi di dado*).⁶⁰⁸ Il faut noter que cet arc semi-outrepassé n'est pas unique et que sa désignation par le terme du « *mushroom-shaped* » arc crée la confusion dans la terminologie à cause de son utilisation à la fois pour l'arc outrepassé et pour l'arc en champignon dans la littérature franco-croate.

A l'époque wisigothique la présence de l'arc en fer à cheval comme élément fondamental devient constante de même que la prédilection pour la voûte de ce profil. E. Camps Cazorla dans le troisième volume de la collection monumentale de *l'Historia de España* réalisée sous la direction de Ramón Menéndez Pidal en 1940⁶⁰⁹ a évalué le rôle de cette forme avec une certaine exagération : « *l'arc en fer à cheval est la caractéristique la plus essentiel de tout art wisigothique et constitue par*

construction plus ancienne et plus rudimentaire à ce lieu. L'édifice actuel serait dû à la reconstruction du nymphée qui a été entièrement couvert de peintures murales à cette occasion, dans la tradition romaine. Il a reçu son articulation basilicale à ce moment-là après son probable abandon à cause de la prohibition du culte païen à la fin du IV^e siècle. A l'encontre des opinions précédentes qui ont associé ses représentations picturales aux sujets païens, l'auteur affirme que l'édifice a été reconverti à la célébration chrétienne déjà à l'Antiquité tardive et que la connotation de sa décoration ne contredit pas à ce nouvel usage (pampres de vigne, oiseaux affrontés, paysage végétal, motifs géométriques). Il a été redécouvert et sa partie supérieure dédiée Sainte Eulalie, de culte chrétien, au VIII^e siècle, sans aucun changement structural ou décoratif. Son témoignage est particulièrement important du point de vue de notre sujet parce qu'elle témoigne de la longue utilisation d'un édifice datant de l'Antiquité tardive avec un arc outrepassé conservé de cette époque et son adaptation, sans aucune intervention, à l'usage chrétien. GUARDIA, 2002.

En 2002, l'analyse des parements par Lazer-scanner en 3D et la préparation des relevés « pierre par pierre » ont également confirmé que l'édifice remonte à l'Antiquité tardive et ont permis la lecture stratigraphique de ses élévations. Cette approche démontre les diverses phases de construction de l'édifice et ses modifications (changement de couleur, de matériau). Bien qu'elle ne propose pas de datation pour les différentes phases, elle démontre clairement que la construction de l'arc outrepassé dans la façade appartient à une campagne de modification, il est en briques dans la paroi en pierres de taille, assemblées à sec. MAÑANA-BORRAZÁS, PAZ, BLANCO-ROTERA, 2008.

⁶⁰⁶ Jasminka Cus-Rukonic, « The early christian topography of the archipelago of Cres and Losinj », Voir dans CAMBI, MARIN (éd.), 1998, pp. 209-232.

⁶⁰⁷ CHEVALIER-MATEJČIĆ, 2004, p. 159.

⁶⁰⁸ PERANIC, 2004.

⁶⁰⁹ CAMPS CAZORLA, 1940.

sa présence une note définitif dans n'importe quel monument ». ⁶¹⁰ La présence de l'arc outrepassé dans les monuments de l'Espagne des VII^e-VIII^e siècles est indéniable mais en conséquence de ce type de qualification, si le tracé outrepassé apparaît ailleurs, n'importe quel édifice peut recevoir forcément une attribution wisigothique à condition qu'au cours de son histoire il ait pu entrer en contact avec le royaume wisigothique.

L'arc outrepassé est devenu la forme constante de l'architecture mozarabe aussi en Espagne. Associé à l'encadrement de l'alfiz, son rôle a été bien surévalué par Fernandez Arenas : « *Nous pouvons affirmer que l'arc en fer à cheval et l'alfiz sont à la fois les plus nettes caractéristiques de l'architecture mozarabe et son symbole* ». Cet auteur est persuadé que le tracé de cet arc n'est pas une simple forme parmi les autres mais « *qu'il représente la forme essentielle, le principe de toutes les structures formelles et expressives de l'art mozarabe* ». ⁶¹¹ A l'image de l'attribution wisigothique d'un édifice en raison de ses arcs en fer à cheval, les monuments des territoires limitrophes de l'art dit mozarabe ont pu recevoir facilement ce label.

Nous avons quelques exemples de l'époque carolingienne en France faisant croire que l'arc outrepassé doit être associé à cette période. Nous avons déjà vu l'oratoire célèbre de Théodulfe à Germigny-des-Prés qui se distingue par ses absides de plan outrepassées dans un édifice dont les arcs étaient également en fer à cheval. Ce monument a été fortement restauré au XIX^e siècle. Saint-Vorles de Chatillon-sur-Seine figure chez J. Puig i Cadafalch ⁶¹² avec ses absidioles de plan outrepassé et avec sa grande arcade en élévation dans le mur occidental de la nef donnant sur un narthex. Dans le *Congrès archéologique de France* consacré à l'Auxois-Châtillonnais en 1989, Éliane Vergnolle suppose le remploi d'une tour-porche déjà existante lors de la construction de ce massif occidental qui pourrait expliquer le cloisonnement inhabituel du rez-de-chaussée et l'existence d'une tribune à l'étage. ⁶¹³ Elle date cette tour-porche conservée, encadrée les nouvelles constructions au nord et sud, de IX^e-X^e siècles et remarque que dans le massif occidental la tour du clocher n'est pas centré par rapport à la nef qu'elle situe vers 1020. Son soubassement diffère du reste de l'édifice par le tracé de son arcade surbaissée et outrepassée retombant sur des piédroits en grandes pierres de taille par l'intermédiaire des impostes moulurées. La taille de pierre lui rappelle l'époque carolingienne et la crypte d'Auxerre et l'emploi de l'arc outrepassé en usage dans des édifices du IX^e-X^e siècles corrobore son hypothèse quoiqu'elle reconnaisse qu'il est difficile de cerner l'ampleur et la durée de son emploi. Sa réflexion suggère qu'à ses yeux l'arc outrepassé fait partie des caractéristiques de l'architecture carolingienne. ⁶¹⁴

E. Vergnolle repère aussi les similitudes de l'église de Chatillon-sur-Seine avec l'église voisine de Saint-Vorles de Marcenay qui possède un arc semblable entre la tour-porche et la nef. Elle a expliqué ces ressemblances par la transition des reliques du saint patron de Marcenay à Chatillon en 868. En 2011, Vanessa Hontcharenko, Fabrice Hanrion et Christin Sapin ⁶¹⁵ ont publié les résultats des campagnes de restauration de cette église qui ont permis de restituer le premier état des constructions daté du X^e siècle. C'est cette phase qui est bien conservée dans la partie occidentale, percée de cette large baie dessinant un arc outrepassé en retraits sur ses piédroits. En fait, la datation par l'analyse de C14 du mortier a révélé le XI^e siècle pour l'édification de cet arc, probablement après un incendie qui a ravagé l'édifice d'ouest vers l'est. La date coïncide avec l'opinion des auteurs qui affirment qu'on peut retrouver l'arc outrepassé toujours au XI^e siècle.

⁶¹⁰ CAMPS CAZORLA, 1940, p. 443. Traduction personnelle

⁶¹¹ FERNANDEZ ARENAS, 1972, p. 155.

⁶¹² PUIG, 1935, p. 342. Il a attribué cette partie occidentale de l'édifice à la reconstruction de Brunon de Roucy (v. 956-1016) ou à une nouvelle campagne de construction.

⁶¹³ VERGNOLLE, 1989.

⁶¹⁴ VERGNOLLE, 1989, p. 70.

⁶¹⁵ HONTCHARENKO, HENRION, SAPIN, 2011, p. 2.

Christian Sapin rend compte en 2008⁶¹⁶ des restaurations de l'ancienne église Saint-Aubin (Côte d'Or) subsistant à l'ouest de l'édifice actuel. Ces travaux ont identifié le premier état de l'édifice auquel appartiennent la tour occidentale (l'ancien clocher-porche), le mur sud de la nef et le chœur étagé. Dans ce mur sud, le piédroit d'une porte à arc outrepassé a révélé par l'analyse de C 14 la date de la seconde moitié du X^e siècle.

Christian Sapin a signalé d'autres exemples à la *cubicule* carolingienne de la crypte de Saint-Germain d'Auxerre, à l'entrée de la salle du chapitre carolingien à Autun, à la petite porte de la crypte de Griselles. Il considère qu'en Bourgogne ce tracé serait un indice de construction généralement antérieure au XI^e siècle.⁶¹⁷ Ces exemples sont énormément précieux à cause de leur datation plus exacte et en raison de leur appartenance à la même région et à la même époque. (Dans *La France préromane* de Carol Heitz, la voûte de la crypte de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre présente un léger évasement et la porte d'accès à la crypte haute à Saint-Pierre de Flavigny a un arc en retrait.⁶¹⁸)

Dans une autre région de la France, au Pays de la Loire, les grandes arcades de la nef de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu (X^e-XI^e) dessinent le tracé outrepassé dans leurs voussures extérieures. Bien que leur construction atteste parfaitement la connaissance de ce profil, cet exemple très particulier échappe en général au regard, en raison de son intrados semi-circulaire.

Le chevet de San Benedetto de Malles dans la province de Bolzano est particulièrement intéressant pour ses trois niches couvertes de peintures murales et voûtées en berceau plein cintre outrepassée. Paolo Verzone⁶¹⁹ l'a daté de 805-881. M. Mirabella Roberti⁶²⁰ a pensé que ces niches servaient à abriter des autels et pose la question à savoir si leur forme en fer à cheval aurait pu faciliter l'exécution des fresques ou si ce tracé a été choisi pour sa valeur décorative. Puisque cette courbe fait son apparition à l'improviste en ce milieu montagnard, il suppose que le chantier des bâtisseurs devait être en contact avec des stucateurs d'origine orientale. Pour lui, l'explication de la forme outrepassée serait dans la plupart des cas liée à la culture orientale.

Toujours dans cette région, Saint-Proculus de Naturno (Sud-Tirol, Bolzano) possède un chevet quadrangulaire dont la voûte dessine le tracé en plein cintre outrepassé. L'édifice et ses peintures murales sont datés du VIII^e siècle par K. Gamber.⁶²¹

Dans l'église de San Severo de Bardolino (près de Vérone), la voûte du couloir donnant accès à la crypte carolingienne esquisse une voûte en fer à cheval chez P. Verzone qui lui donne la date de 900-950.⁶²² L'église actuelle du XI^e-XII^e est construite sur cet édifice plus ancien.

Maria Clotilde Magni dans les années 1960 a recensé des monuments antérieurs à l'an mil dans l'arc alpin (italien et suisse) et a affirmé une survivance carolingienne et ottonienne dans l'architecture romane de cette zone.⁶²³ Selon elle, la Bourgogne et la Germanie ont fait sentir cette influence artistique et liturgique tout au long de l'ancienne voie de communication qui descendit de Coira (Chur, Suisse) jusqu'à Castelserpio au sud. Le canton des Grisons serait le point d'origine de cet attachement au monde carolingien, la contrée la plus imprégnée de cette tradition ce qui serait attestée par les deux grands monastères de Disentis et de Müstair et par d'autres églises bâties entre

⁶¹⁶ SAPIN, 2005. Voir aussi : SAPIN, HONTCHARENKO, 2009.

⁶¹⁷ Je dois ces informations, ainsi que le relevé représentant l'arc outrepassé de la porte occidentale de Marcenay à la généreuse communication de Christian Sapin que je voudrais remercier à ce lieu aussi.

⁶¹⁸ HEITZ, 1987.

⁶¹⁹ VERZONE, 1942.

⁶²⁰ MIRABELLA-ROBERTI, 1988, p. 95.

⁶²¹ K. Gamber, « Das St.-Proculus-Kirchlein bei Naturno seiner Archäologischen und liturgiegeschichtlichen bedeutung nach untersucht », *Römische Quartalschrift*, n° 69, 1974, pp. 143-158, et K. Gamber, *Die Kirche St. Proculus bei Naturno. Stammen die Fresken von einem bairischen Maler aus der Zeit Herzog Tasilos ?*, Der Schlern, Bolzano, 1979.

⁶²² VERZONE, 1942.

⁶²³ MAGNI, 1966 ; MAGNI, 1969.

les VII^e et IX^e siècles, très fréquemment de plan outrepassé pour leurs absides. Nous avons abordé ces exemples au chapitre précédent. M. Magni a vu la manifestation de cette tradition carolingienne justement dans le tracé outrepassé des absides. En revanche, nous n'avons d'autre exemple à l'existence de cette forme en élévation dans cette région que les trois niches au fond du chevet de l'église de Malles Venosta.

Un autre cas, le corps occidental de la basilique d'Aquilée, étudié par Sergio Tavano, témoigne aussi de la présence de l'arc en fer à cheval en élévation sur les anciennes photos. Cette partie de l'édifice, comprenant une nouvelle église construite sur l'ancien baptistère du V^e siècle est datée du IX^e siècle par lui et comparée aux *Westwerks* carolingiens, qui serait dus ici à une influence franco-rhénane.⁶²⁴

Au XI^e siècle beaucoup d'églises attestent de la prédilection pour le tracé outrepassé en élévation, en France cette préférence valable spécifiquement pour certaines régions. En Normandie, Arcisse de Caumont a déjà noté les grandes arcades de la nef à la cathédrale de Bernay.⁶²⁵ Robert de Lasteyrie y ajoutant celles de la cathédrale de Bayeux considère « [qu']on a souvent fait au XI^e siècle et quelques fois même au XII^e des arcades en plein cintre outrepassé ou en fer à cheval. C'est probablement une survivance d'une pratique assez répandue à l'époque carolingienne ; la Normandie est la province qui semble en fournir le plus d'exemples ». ⁶²⁶ Les arcs de la croisée de Saint-Sulpice de Secqueville-en-Bessin (Calvados, fin XI^e-début XII^e), celles de Notre-Dame d'Auteuil (Orne, vers 1100) dans la même disposition en témoignent de cette propagation. Dans le Cotentin, l'arc triomphal de Sainte-Mère-l'Église, les arcs doubleaux des deux travées droites du chœur de Saint-Martin de Tollevast, les deux du XII^e siècle perpétuent le dessin outrepassé. Pour cette dernière, Lucien Musset dans le *Congrès archéologique de France* précise que ces travées droites « sont séparées par des doubleaux au tracé singulier, hésitant entre le plein cintre surhaussé et le fer à cheval nettement outrepassé, tracé qui n'est d'ailleurs pas exceptionnel en Normandie romane, puisqu'il est déjà celui de l'arc triomphal de Bernay et qu'on le retrouve dans nombreuses églises rurales, par exemple à celle d'Acqueville en Cinglais ». ⁶²⁷

En Bretagne, l'arc triomphal de Saint-Melaine de Rennes (1081-1109) se situe encore à proximité de ces exemples normands avec son arc triomphal outrepassé.⁶²⁸

En Alsace, la chapelle cémétériale de Sainte-Marguerite d'Epfig, du premier quart du XI^e siècle, possède des arcs latéraux en élévation dans sa nef, de profil outrepassé logeant à leur intérieur une banquette. Cet édifice de plan en croix latine évoque à Robert Vill l'architecture byzantine, celle de l'Asie Mineure et des exemples comme Santa Combe de Bande et le mausolée de Galla Placidia.⁶²⁹

Vers le Centre, en Maine-et-Loire, les arcs de la croisée du transept de Saint-Symphorien de Vieil-Baugé (XI^e), une fenêtre bouchée dans le mur sud du clocher Saint-Vélerin de Gennes présentent également ce tracé. En Indre-et-Loire, l'arc triomphal de Saint-Nicolas de Tavant (XI^e), dans l'Indre, les arcs de la travée droite du chœur de l'église Saint-Martin d'Ardentes, en Loir-et-Cher, les arcs du transept provenant d'une construction plus ancienne disposent la forme outrepassée.

En Bourgogne, dans le Nivernais, les arcs doubleaux de la nef et des bas-côtés de Saint-Étienne de Nevers, l'arc triomphal de Saint-Pierre de Sémelay (XII^e), en Saône-et-Loire, les arcs doubleaux de

⁶²⁴ TAVANO, 1972, pp. 89-100, fig. 5. fig. 6.

⁶²⁵ CAUMONT, 1867.

⁶²⁶ LASTEYRIE, 1929.

⁶²⁷ MUSSET, 1966, p. 148.

⁶²⁸ Dominique Allios, Barbara Delamare, « Étude de l'église Saint-Melaine de Rennes. Actualité de la recherche et étude du bâti », *Au pied du mur, Journées d'étude, Architecture de l'Antiquité tardive au Moyen Age*, 4-6 juin 2014, Université Bordeaux-Montaigne, Iramat-CRP2A. Les auteurs mentionnent la forme outrepassée de l'arc triomphal.

⁶²⁹ WILL, 1965.

l'église Saint-Vincent du Mont-Saint-Vincent (XI^e) se distinguent par le tracé en fer à cheval.

Dans le chapitre précédant traitant de l'arc outrepassé dans le plan, d'après plusieurs études consacrées à des édifices dans l'Albigeois, nous avons constaté que cette région témoigne d'un intérêt particulier pour cette courbe. Le phénomène peut être étendu à l'arc outrepassé en élévation. M. Greslé-Buignol a observé à Notre-Dame du prieuré d'Ambialet que la plupart de ses arcs, surtout ceux de la croisée sont légèrement outrepassés et qu'on retrouve cette particularité en Albigeois à Saint-Salvi d'Albi, à Lescure, à Romanou, à Notre-Dame du Cahuzaget, toutes datées par lui de la fin du XI^e-début XII^e siècle.⁶³⁰ A propos de la collégiale Saint-Salvi d'Albi, Jean-Louis Biget a estimé qu'« il ne s'agit pas d'une forme importée mais d'un élément autochtone de l'art roman albigeois ».⁶³¹ Certains exemples albigeois sont précieux pour cette double manifestation de la forme outrepassée, en plan et en élévation (Notre-Dame du prieuré d'Ambialet, collégiale Saint-Salvi). A l'église de Notre-Dame de Dénat, il est intéressant de remarquer le décor de doubles arcatures demi-outrepassées à l'extérieur de son abside. A Saint-Michel de Lescure tous les arcs de la croisée du transept sont en fer à cheval. Il n'est pas surprenant que la tour dite de la Palmata à Gaillac possède même au XIII^e siècle des fenêtres géminées outrepassées.

Paul Mesplé ne s'est pas intéressé seulement au plan des églises du Gers mais il a découvert l'église de Dauge à Dému avec son chœur possédant une voûte en profil outrepassé soutenu par un arc doubleau de même tracé et l'église Saint-Julien de Mouchès conservant l'arc d'entrée outrepassé du bras nord du transept aujourd'hui muré et tronqué. L'auteur compare la première à l'église Saint-Martin de Fenollar, la deuxième à cause de ses fenêtres à linteau échancré à celle de Saint-Michel de Cuxa.⁶³² Il situe ces deux églises en Gascogne à l'époque « préromane ».

En Gironde, dans la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux, l'arc triomphal du caveau de Sainte-Véronique (collatéral sud) a un tracé outrepassé à la différence des deux autres entrées qui sont en plein cintre. Dans la construction paléochrétienne de la crypte ces arcs appartenaient à des remaniements du XI^e siècle.⁶³³ Le chevet de la petite église Saint-Eloi à Andernos-les-Bains avec un voûte et un arc triomphal outrepassé de même que l'arc triomphal de Saint-Caprais-de-Bordeaux sont datés également du XI^e siècle. Curieusement, l'église Notre-Dame à Gironde-sur-Dropt ne possède qu'une seule fenêtre légèrement outrepassée parmi les autres en plein cintre ce qui reste difficilement explicable.⁶³⁴ En Lot-et-Garonne, les arcs de la croisée du transept de Notre-Dame de Moirax (XI^e), les arcatures aveugles à l'intérieur de l'abside à Saint-Géraud de Monsempron-Libos (XII^e) sont en fer à cheval. En Tarn-et-Garonne, l'arc triomphal de Saint-Pierre de Varen (XI^e-XII^e) affiche un arc triomphal outrepassé.

En descendant vers l'Ariège, la cathédrale de Saint-Lizier, mentionnée déjà à propos du plan de son abside possède également des arcs outrepassés en élévation soutenant la croisée de son transept. Il faut encore mentionner la cathédrale Saint-Étienne d'Agde (Hérault) de la fin du XII^e siècle qui conserve une de ses anciennes fenêtres étroites à simple ébrasement dans la deuxième travée du mur méridional de sa nef. Elle fait partie de la construction primitive comme certains arcs outrepassés découverts ailleurs qui se révèlent lors des restaurations d'une façon inattendue. Néanmoins, pour ces constructions du XI^e-XII^e siècles, sans exclure la possibilité de l'existence d'un substrat plus ancien qui impose un modèle, carolingien ou autochtone, il s'agit plutôt de la vogue d'une forme parallèle à l'engouement pour les arcs polylobés, pour les coupoles sur pendentifs ou pour l'exemple d'un autre monument qui a pu y exercer son influence. Il y a aussi des cas

⁶³⁰ GRESLE-BUIGNOL, 1985, p. 181.

⁶³¹ BIGET, 1985, p. 151.

⁶³² MESPLÉ, 1973. Voir aussi : MESPLÉ, 1974.

⁶³³ DUVAL-BARROUL, 1995-1998, pp. 37-46.

⁶³⁴ Christian Gensbeitel a présenté cette église au Journée d'études « *Au pied du mur* » (organisées par l'IRAMAT-CRP 2A, du 4-6 juin 2014) dans sa communication intitulée *Traitement et emplacement des fenêtres dans la première architecture romane en Aquitaine*.

inexplicables comme le seul arc outrepassé parmi les autres arcs diaphragmes en plein cintre dans le déambulatoire nord de Saint-Jacques de Béziers (Hérault).

La région du Rouergue, étudiée par Geneviève Durand a une place particulière dans ces recensements à cause de sa position limitrophe au nord de la zone de notre corpus. Le premier article de l'auteur en 1987,⁶³⁵ consacrée à l'architecture préromane de ces terres précise qu'elle entend par ce terme la période comprenant la fin du IX^e et le X^e siècle. Dans son petit groupe de quatre églises⁶³⁶ rattachées à cette époque, deux édifices conservent toujours leur arc triomphal de tracé outrepassé sont celles de Saint-Étienne du Causse (Saint-Rome-du-Tarn) et Saint-Pierre de Ravel (La-Roque-Sainte-Marguerite), étaient encore inédites à la date de sa publication, la première étant une chapelle castrale, la deuxième une chapelle paroissiale. La pierre de taille encadre leurs portes, fenêtres et arc triomphaux, de la même manière que dans les églises de l'Hérault. L'imposte moulurée entre les piédroits et la naissance de l'arc rappelle également les édifices de l'Hérault. L'auteur considère l'arc de dessin outrepassé à l'entrée du chœur comme « un élément fondateur pour la datation », selon elle ces supports sont loin de la rigueur des arcs wisigothiques, leur outrepassement mesure 2/5 du rayon.⁶³⁷ Geneviève Durand utilise le terme « en trou de serrure » à l'arc de Saint-Étienne du Causse dont l'arc outrepassé retombe sur ses piliers sans retrait. A l'encontre des arcs du Languedoc et de Catalogne à l'allure trapus à cause d'une hauteur de flèche, supérieure aux piédroits, les arcs de Rouergue se distinguent par leur flèche inférieure à la hauteur des piédroits. L'édification de la voûte en berceau plein cintre outrepassé de leur chevet reposant en retrait sur les murs latéraux relie également les édifices de toutes ces régions.

L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul de Toulouergue aux angles extérieurs arrondis dans le Rouergue occidental (Aveyron) était déjà connue au moment de sa publication. Alors que son arc triomphal est disparu, ses deux portes (occidentales et méridionales) au tracé outrepassé sont toujours conservées. Elles sont rapprochées par G. Durand des arcs de Saint-Michel de Cuxa, de Saint-Michel de Sournia, de Saint-Bauléry de Cébazan et de Saint-Julien de Vieussan en raison de leurs piédroits courts, du retrait important de leurs arcs sans intermédiaire d'imposte, aux claveaux étroits en tas de charge. Une ouverture dans le mur occidental à quelques mètres du sol reproduit les mêmes caractéristiques toujours en tracé outrepassé. Ces arcs de Toulouergue ne sont pas appareillés. En cherchant la cause de cette parenté entre les régions géographiquement éloignées, elle reconnaît qu'il serait impropre de parler d'une tradition mozarabe pour le Rouergue, au contraire, « une culture propre aux régions méditerranéennes ayant hérité de traditions de l'Antiquité tardive et de l'occupation wisigothique est à l'origine de tous ces modèles ». ⁶³⁸

Selon G. Durand, l'analogie du plan, de l'appareil, de la forme des arcs rattachent ces monuments du Rouergue aux régions méridionales de la France, à la Catalogne et plus largement à une grande partie de l'Europe occidentale, elle cherche leurs repères chronologiques également à l'aide des églises bien datées de Saint-Michel de Cuxa (956, 974), de Saint-Michel de Sournia (fin X^e) et de la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert (autour de l'an mil). Selon les caractéristiques différentes des édifices de Rouergue, elle y identifie deux courants divers durant l'époque préromane : dans la partie méridionale (Saint-Pierre de Revel du IX^e-X^e, Saint-Étienne du Causse du X^e), proche de l'Hérault et de l'Aude, une tradition locale basée sur l'usage de la pierre de taille, hérité de l'Antiquité et de la période de domination wisigothique ; dans la partie occidentale (Toulouergue, proche de l'an mil) une tradition différente reposant sur l'emploi des moellons non appareillés, avec des arcs de grande ampleur aux claveaux en tas de charge, elle explique cette dernière par le rayonnement de l'abbaye de Cuxa et par les relations avec la Catalogne. G. Durand a donc pu cerner d'après un

⁶³⁵ DURAND, 1987.

⁶³⁶ Saint-Étienne du Causse, Saint-Pierre de Ravel, Saint-Pierre et Saint-Paul de Toulouergue, Saint-Amand de Buxia.

⁶³⁷ DURAND, 1987, p. 16.

⁶³⁸ DURAND, 1987, p. 19.

petit corpus deux micro-régions en fonction de la manière de bâtir et identifier par l'analogie le courant méridional en Rouergue avec la construction similaire dans l'Hérault.

Son article suivant, deux années plus tard (1989), étudie douze édifices du diocèse de Rodez qui conservent les formules préromanes du passé, ils sont pourtant datés du premier âge roman, du XI^e siècle, par elle.⁶³⁹ Sur les douze seulement trois églises conservent leur arc triomphal de courbure outrepassée, celles de Saint-Étienne-de-Rouffignac, Saint-Amans-de-Lizertet, Saint-Amans-de-Bouffiac. (A Saint-Pierre de Brocujouls elle signale une porte en champignon, à Saint-Martin-de-Mauriac et à Notre-Dame-de-la-Salvage une voûte de profil outrepassé.) Pour G. Durand leur tracé en fer à cheval, leur piédroits et claveaux appareillés, leurs impostes taillées sont les survivances d'un vieux fonds de l'époque préromane au XI^e siècle, de la même manière que dans l'Albigeois voisin même si là-bas aucun vestige préroman ne subsiste pas.

Le Rouergue romane de Jean-Claude Fau⁶⁴⁰ en 1989 parle d'une densité exceptionnelle des édifices préromans en Rouergue, dépassant même ceux de l'Hérault, avec des caractéristiques communes avec les provinces méridionales. Parmi les églises où le tracé outrepassé subsiste il mentionne sans aucun peaufinage chronologique ensemble Saint-Pierre et Saint-Paul de Toulouergue, Saint-Amans de Lizertet, Saint-Étienne du Causse, Lapeyre (? Saint-Sauveur), Saint-Amans de Marnhac, Saint-Martial de Nadailhac. A Saint-Léonard de Monédies il utilise le terme « en trou de serrure » pour l'arc triomphal. Pour lui, l'arc outrepassé s'inscrit dans la tradition wisigothique qui a été réactualisé par l'influence de l'Espagne mozarabe au X^e siècle.

Selon lui aussi, les caractéristiques de la construction rattachent le Rouergue au même domaine artistique dont le Languedoc méditerranéen et les pays catalans font également partie. La permanence de traditions architecturales rend difficile la datation sur ces terres où le conservatisme a empêché la pénétration du premier art roman. Ces églises sont « les témoins les plus septentrionaux d'un courant architectural issu des pays catalans, et qui a pu parvenir jusqu'ici, aux confins même de l'Auvergne, grâce à des relais comme Saint-Amans de Lizertet. A vrai dire ces églises rouergates appartiennent déjà au XI^e siècle et il ne s'agit plus là que de survivances ».⁶⁴¹

Bien que les deux opinions de G. Durand et de J.-C. Fau soutiennent l'appartenance des monuments du Rouergue à la même tradition architecturale que celle des édifices de l'Hérault, deux régions utilisant la pierre de taille, leur opinion dévoile également l'incertitude dans leur datation. Faute de références documentaires ces édifices flottent entre le IX^e et le XI^e siècles. Bien qu'il mériterait d'une étude plus approfondie, pour l'instant nous préférons les garder en arrière-plan et ne pas les intégrer dans notre corpus. Les considérations des auteurs sur leur filiation sont enrichissantes du point de vue historiographique.

Évidemment, nous retrouvons cette forme dans des autres pays de l'Occident et de l'Orient dans ces siècles plus tardifs. En Italie, les fenêtres outrepassées de la cathédrale San Michele de Caserta Vecchia (Naples, XII^e), le tracé en fer à cheval du tympan du grand portail à l'abbaye de San Clemente à Casaura (Pescara, XII^e), le tympan de la façade ouest de San Pietro de Spoleto (XII^e), celui de San Lorenzo de Siponto (XII^e), celui de Saint-Nazaire et Saint-Celse de Montechiaro d'Asti illustrent bien cette vogue.

En Croatie, l'arc de décharge outrepassé autour d'une lunette plane de la porte de Saint-Christophe près de Rovinj atteste l'existence de cette forme. Quant à celui-ci, Éliane Vergnolle suppose que le linteau d'origine a été remplacé parce que les dessins anciens représentent un bloc orné de reliefs.⁶⁴² A Osor (Croatie, île de Cres) l'ancien monastère Saint-Pierre conserve une porte bouchée de tracé outrepassé dans son mur nord, daté du XI^e siècle. Les fouilles successives ont

⁶³⁹ DURAND, 1989.

⁶⁴⁰ FAU, 1989.

⁶⁴¹ FAU, 1989, p. 55.

⁶⁴² VERGNOLLE, 2012.

permis d'identifier cette partie de la construction avec la période de la fondation du monastère dans les années 1018 par l'évêque d'Osor, Gaudentius. Deux analyses radiocarbone réalisées sur les inhumations primitives soutiennent cette date.⁶⁴³

Les exemples de l'architecture mudéjare entre le XII^e et le XVI^e siècles sont nombreux dans la Péninsule ibérique après la Reconquête. Cet art emploie avec un goût particulier l'arc outrepassé et polylobé qui deviennent brisés ensuite pendant la période gothique.

Nous voudrions seulement signaler la présence de la forme outrepassée dans les arcs brisés des monuments gothiques. En Marne, les exemples sont particulièrement significatifs : Saint-Ephrem à Jalons (XII^e), Notre-Dame de la Nativité à Pogny (XII^e), Saint-Alpin à Châlons-sur-Marne (XII^e), Saint-Cyr et Sainte-Julitte à Cormicy (fin du XII^e), Saint-Pierre à Bourgogne (XIII^e), Notre-Dame à Rosnay (XIII^e) empruntent ce profil. Yves Blomme⁶⁴⁴ dans *L'architecture gothique en Saintonge et en Aunis* mentionne les arcs doubleaux légèrement outrepassés à Pérignac et à Saint-Georges-des-Agoûts, les arcs formerets outrepassés de Chaniers et plusieurs exemples de la voûte bombée dite « angevin » (Sigogne, Pérignac, Périgny, Saint-Palais-sur-Né). Il stipule pourtant qu'à l'encontre des théories précédentes, il n'y a aucun lieu de parler ici d'influence mauresque et que la liste de la voûte qui ne présente pas un bombement serait aussi longue que celle des voûtes bombées.⁶⁴⁵

2. 2. 2. 2. L'arc outrepassé dans l'architecture rupestre

Pareillement à l'arc en champignon et au tracé outrepassé de l'abside creusés dans le roc, le milieu rupestre peut fournir des connaissances révélatrices à l'étude de l'arc outrepassé en élévation aussi. Nous allons examiner les considérations développées sur ce dernier d'abord dans le milieu rupestre au nord de la Péninsule, puis, en Cappadoce sur le plateau anatolien afin de mesurer ce patrimoine fragile formant une référence architecturale très particulière pour la connaissance du Haut Moyen Âge.

L'arc outrepassé découvert dans les églises rupestres d'Alava est désigné par Latxaga⁶⁴⁶ sous le nom d'arc « wisigothique » (*Iglesias rupestres visigóticas en Alava, La Capadocia del País Vasco y el complejo rupestre más importante de Europa*) ce qui signale la conception et la chronologie de l'auteur. Cette forme a pour rôle ici de soutenir la justification de cette filiation. Latxaga remarque ce tracé en fer à cheval aux arcs de Santorkaria (Lano), à la série de niche de Goba (Lano), à une niche de Nuestra Señora de Peña (Faido), au relief en fer à cheval de la grotte Santa Leocadia (Markinez), à la grande baie creusée dans la roche à Charratu en Albaina. Il remarque les sépultures anthropomorphes également à ces endroits-là qui seraient un élément porteur le sceau wisigothique et qui renforce cette filiation. Selon lui, à ces oratoires « les reliques aient été apportées par des moines wisigoths qui fuyaient les Maures » et la toponymie de Faido renverrait directement au nom de ces fuyants (« faidits »).⁶⁴⁷ La fenêtre en fer à cheval de Saint-Julien et Sainte-Basilisse (Zalduengo) dans un milieu non rupestre atteste pour lui que l'art wisigothique d'Alava ne se limite pas aux grottes mais il s'étend à des bâtiments en pierre qui ont été construits après la disparition du danger au début du X^e siècle.

Pour Latxaga, ces chapelles faisant partie du monachisme wisigothique rappellent celles au sud de l'Ebre. Leur aménagement intérieur reflète la liturgie wisigothique par la séparation de l'autel et de la nef à l'aide d'une iconostase. Il en conclut que « tout cet ensemble d'indices nous fait dire avec certitude que les chapelles et les grottes rupestres étudiées ont reçu une influence

⁶⁴³ ČAUŠEVIĆ-BULLY, MARIĆ, BULLY, JURKOVIĆ, 2009.

⁶⁴⁴ BLOMME, 1987.

⁶⁴⁵ BLOMME, 1987, p. 40.

⁶⁴⁶ LATCHAGA, 1976.

⁶⁴⁷ LATCHAGA, 1976, p. 135. Traduction personnelle

wisigothique ». ⁶⁴⁸ Néanmoins, il ne pense pas que ces églises artificielles soient tout à fait contemporaines de la domination wisigothique étant donné qu'au Pays Basque on ne peut parler que des incursions aboutissant à des occupations éphémères. En revanche, à la suite de l'invasion musulmane des moines réfugiés apparaissent dans la région. Ces circonstances historiques amènent l'auteur à penser que ces grottes ont servi d'abri aux moines au cours de la période s'échelonnant entre le VIII^e et le X^e siècles.

Affirmant la parenté entre les chapelles rupestres d'Alava et celles de la Cappadoce en Asie Mineure, Latxaga cherche à justifier cette ressemblance par les preuves d'un transfert oriental sous le règne de Justinien au VI^e siècle dans le sud de la Péninsule grâce à la présence des commerçants, des intellectuels, des ecclésiastiques venus de l'Orient.

La position d'A. Azkarate Garai-Olaun est différente, nous l'avons déjà vu à propos du plan outrepassé des absides. ⁶⁴⁹ D'après l'étude des églises artificielles d'Alava, Guipuzcoa, de Vizcaya, cet auteur constate le nombre significatif de ce type d'arc dans les chapelles rupestres et rectifie F. Iniguez Almech qui a affirmé à ces endroits l'absence totale de l'arc en fer à cheval en élévation. En évoquant la position traditionnelle qui a vu dans l'arc outrepassé le trait caractéristique et essentiel de l'architecture wisigothique (Gomez-Moreno, Camps Cazorla, Schlunk, Palol, Fontaine) et qui a soutenu l'interprétation des arcs en fer à cheval dans les églises artificielles d'Alava dans ce sens, il propose en revanche une autre hypothèse.

Azkarate constitue une typologie dans laquelle l'arc outrepassé est situé à côté de l'arc en plein cintre (Montico Charratu 1, Las Gobas 4) et de l'arc que nous appelons « en champignon » (Santorkaria 11-B, Montico de Charratu 1) dont il y a une variante, dérivée de l'arc en plein cintre surbaissé, en retrait sur ses jambages formant une légère courbe (Las Gobas 6). Pour celui-ci Azkarate a supposé une fonction spécifique, notamment de servir de soutien pour une traverse qui fixerait une voile.

Il analyse parmi les arcs en fer à cheval : les baies géminées de Santorkaria 11-A où l'écart entre les deux tracés est expliqué par le travail difficile dans le roc ; l'arc triomphal de l'abside de San Miquel de Faido 2 avec un outrepassement d'un tiers du rayon tout en notant son profil irrégulier ; et l'entrée de l'abside de Santorkaria 5 dans un état assez détérioré. Dans l'ensemble, la prédominance du plein cintre, systématique dans les églises à contrabside, lui semble être évidente. En connaissance des théories de Pierre Ponsich sur le rapport de filiation entre l'arc en champignon et l'arc outrepassé, il estime que malgré toutes difficultés qu'elle présente, on peut maintenir cette hypothèse. Nous avons vu dans l'autre chapitre que parmi ces trois types d'arc, il s'intéresse particulièrement à l'arc en champignon et reconnaît que dans ces grottes ce tracé lui sert d'élément important de datation en connaissance de la propagation de ce tracé essentiellement aux V^e-VI^e siècles.

Au chapitre traitant de l'abside outrepassée, nous avons déjà présenté la datation d'Azkarate, fondée sur des critères archéologiques, morphologiques, épigraphiques, paléographiques et sur des datations par C14 qui placent les églises rupestres d'Alava dans un contexte historique plus ancien que précédemment Latxaga ou Iniguez Almech. Selon lui, la majorité des chapelles appartiennent à l'Antiquité tardive (V^e-VII^e), à la période entre paléochrétien et wisigothique que Palol a appelé « époque de transition ». Il situe justement le groupe de Faido, El Montico de Charratu (Albaina), Las Gobas et Santorkaria (Lano), possédant un arc outrepassé sous forme creusée, aux VI^e-VII^e siècles qui lui attesterait de l'existence d'un noyau de population de caractère érémitique en ces temps-là à ce site. A la fois, il met en garde contre la généralisation, car dans l'ensemble des grottes il y a des groupes différents à partir de la Préhistoire jusqu'au Moyen Age et non seulement des édifices sacrés. Par cette datation, il affirme d'une part l'existence de l'arc outrepassé avant l'époque

⁶⁴⁸ LATXAGA, 1976, p. 143. Traduction personnelle

⁶⁴⁹ AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988.

wisigothique dans la Péninsule ibérique et d'autre, il détache cette forme sur le courant historiographique qui l'a identifié avec cette période. Sa référence à la période de *transition* cherche à renouer avec la chronologie de Pedro de Palol et chercher l'appui dans les monuments de cette période.

L. Alberto Monreal Jimeno⁶⁵⁰ en étudiant une aire géographique plus large (*Eremitorios rupestres altomedievales, El alto valle del Ebro*) soulève également quelques sites rupestres avec un arc outrepassé en élévation dans la haute vallée de l'Ebre : à Campo de Ebro (Valderredible, Cantabrie), à Arroyuelos (Valderredible, Cantabrie), à San Pedro d'Argès (Argès, Burgos), à « El Popilo » de Herran (Herran, Burgos). Parmi les ermitages rupestres dont la chronologie varie chez lui entre le VI^e siècle et le Moyen Age, le groupe d'Alava est placé à l'époque wisigothique comme nous l'avons déjà cité au chapitre traitant du plan outrepassé, fréquent aussi dans cette zone. La datation de l'auteur repose tout particulièrement sur des inscriptions. Selon lui, à cette période la forme en fer à cheval n'apparaît que dans le plan des absides, les arcs triomphaux sont semi-circulaires. Les églises rupestres qui possèdent la forme outrepassée et ainsi les exemples de Burgos et de Cantabrie énumérés ci-dessus sont mises dans la catégorie des églises de l'époque du repeuplement subissant une influence mozarabe. Dans ce groupe, le plan de l'abside et l'arc triomphal sont également outrepassés. Montréal Jimeno met en rapport ce tracé avec la forme des sépultures anthropomorphes. (Dans l'autre catégorie de cette époque du repeuplement, dans les églises d'influence asturienne, les arcs sont semi-circulaires surhaussés.) La forme en fer à cheval est identifiable, pour lui, exclusivement avec l'art mozarabe.

La Cappadoce, l'autre grand territoire des églises rupestres et la référence principale pour les grottes de la Péninsule ibérique, a été découverte après les expéditions de C. Texier, Ramsay, G. Bell et pour la France surtout par l'abbé Guillaume de Jerphanion. D'après leurs rapports, ces églises seraient marquées par la présence fréquente du dessin outrepassé aussi bien dans le plan des absides qu'en élévation dans la forme des arcs. D'ailleurs, cette fréquence semble être plus importante en Cappadoce que dans les chapelles artificielles d'Alava mais il convient de souligner la co-existence de l'arc outrepassé avec le tracé semi-circulaire et en champignon dans les deux contextes architecturaux distincts.

Jerphanion a observé que certains monastères se distinguent par des grandes façades ornées en plusieurs registres d'arcatures aveugles, séparés par des pilastres, qui sont plus volumineux en bas qu'en haut. La disposition lui rappelle (comme plus tard pour J. Puig i Cadafalch) le palais de Ctésiphon : « Ainsi les façades rupestres cappadociennes pourraient-elles se réclamer d'une lointaine origine. Toutefois, un trait leur est propre : tous les arcs sont outrepassés. C'est une loi qui ne souffre pas d'exception ». ⁶⁵¹ L'auteur parle des façades mais il faut signaler que sa remarque a été souvent interprétée dans un sens général comme si tous les arcs des églises de la Cappadoce étaient taillés en fer à cheval. A la recherche surtout des églises peintes, Jerphanion était conscient qu'il n'a pas visité qu'une partie de ces sites, il a pourtant retrouvé les plus belles façades décorées à Atcheq Sérai, à Aïnéli Kilissé, à Sohanle, à Guerémé. Tandis que dans le cas des monastères, ce décor s'étale sur plusieurs niveaux, les simples églises plus petites n'affichent qu'un ou deux registres, selon lui.

Concernant la voûte imitant le berceau plein cintre dans ces églises artificielles, Jerphanion a remarqué qu'elle ne repose pas directement sur les parois mais sur un « large encorbellement » ce qui s'expliquerait selon lui par la volonté de réduire les volumes à évider. Nous allons voir cette disposition dans les monuments construits du corpus étudié, Jerphanion l'a considéré cependant comme une anomalie s'expliquant par le creusement. Selon cette logique, dans la construction en maçonnerie, les parois avancées par rapport à la retombée de la voûte devraient rester sans

⁶⁵⁰ MONREAL JIMENO, 1989.

⁶⁵¹ JERPHANION, 1925-1942, vol. 1. Première partie, p. 44.

fonction. Les coupoles qui présentent ce même retrait sur les parois sont expliquées par le même procédé, c'est à dire par l'établissement d'abord le niveau du plafond et l'évidement ensuite de la calotte. La surface des pendentifs à peine bombée suggère à Jerphanion que « toute l'architecture montre une imitation peu soignée des édifices construits »⁶⁵² ce qui confirme notre hypothèse sur l'existence de ces formes, l'arc outrepassé et l'arc en champignon également dans l'architecture maçonnée dont ces oratoires rupestres perpétuent la tradition.

Quant à l'arc outrepassé, Jerphanion a estimé que ce tracé est moins archaïque que l'arc en plein cintre dans les grottes et que son origine devait pointer vers l'étranger, vers la Mésopotamie ou vers une ascendance arabe. Selon lui, son tracé se serait propagé dès le X^e siècle. Dans sa publication (1925-1942), il fait le lien entre le plan de l'église et la forme outrepassée des arcs en affirmant que les églises ayant un plan en croix inscrite dans un carré (type byzantin) possèdent toujours un arc outrepassé. Néanmoins, dans le type basilical, le plus ancien et le plus répandu selon lui en Cappadoce, il présente également plusieurs exemples possédant l'arc outrepassé comme le Grand Pigeonnier de Tchaouch In, Belli Kilissé, l'église Saint-Eustathe, celle des Saints-Apôtres près de Sinassos.

Sans exclure la possibilité d'une chronologie pré-islamique pour certaines églises comme pour Saint-Jean-Baptiste à Tchaouch In, la plus ancienne pour lui, Jerphanion date la plupart des églises du X^e-début du XI^e siècle par l'épigraphie (dédicaces, épitaphes peintes) ce qui marquerait leur période de prospérité, grâce à la domination byzantine apportant la paix après les incursions arabes.

Catherine Jolivet-Lévy⁶⁵³ ne s'intéresse qu'au programme iconographique de l'abside dans ces établissements rupestres, cependant, elle partage l'opinion de Jerphanion sur le fait que l'essor de la vie religieuse se situe aux X^e-XI^e siècles dans cette province alors qu'en grande partie ces églises remonteraient à l'époque byzantine. Parmi ses illustrations nombreuses, beaucoup manifestent la forme outrepassée dans le tracé des arcs triomphaux, des ouvertures d'une iconostase, dans le profil des niches, des arcatures aveugles mais elles prouvent également que l'usage de l'arc outrepassé n'est pas du tout général ou exclusif dans l'ensemble. C'est dans la région de Göröme, de Cavusin, d'Urgüp et dans la vallée de Sohanli que les églises disposant un tracé outrepassé sont particulièrement nombreuses.

Après une publication commune de Nicole et Michel Thierry⁶⁵⁴ en 1963, relevant de nouveaux exemples des églises rupestres de Cappadoce, quelques-unes avec arc outrepassé en élévation (Sümbülü Kilise, Direcli Kilise, Egri Tas Kilisesi, Karanlik Kale, Belirisama, Yaprak Hisar, Yilanli Kilise) et datées également des IX^e-XI^e siècles, Nicole Thierry en 2002⁶⁵⁵ ouvre la fourchette chronologique plus large. Cette fois-ci elle analyse les monuments de la Cappadoce entre l'Antiquité et le Moyen Age. A la différence des études précédentes, les sites et les monuments contenant un arc outrepassé ne se bornent plus aux X^e-XI^e siècles, mais ils s'étalent depuis l'Antiquité (porche d'un tombeau à la nécropole d'Azugüzel) à travers la période proto-byzantine et le Haut Moyen Age jusqu'à leur apogée du X^e siècle et au prolongement toujours massif au XI^e siècle. A l'encontre du père Jerphanion, qui a conclu d'après la connaissance d'une centaine d'églises au développement de la vie monastique à partir du IX^e siècle en Cappadoce, N. Thierry, d'après 250 monuments estimés affirme la continuité du peuplement dans ces établissements rupestres depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Age.

Quant à l'usage de l'arc outrepassé, elle souligne ses antécédents locaux en Orient et en Occident avant l'architecture mauresque : en Occident l'origine locale wisigothique, en Orient les

⁶⁵² JERPHANION, 1925-1942, vol. 1. Première partie, p. 61.

⁶⁵³ JOLIVET-LEVY, 1991.

⁶⁵⁴ THIERRY, 1963. (*Nouvelles églises rupestres de Cappadoce, Région de Hasan Dagi, New rock-cut churches of Cappadocia*)

⁶⁵⁵ THIERRY, 2002. (*La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Age*)

exemples précoces en Transcaucasie et en Asie-Mineure (Nisibe 359, Alahan V^e). Dans le corpus des églises rupestres de la Cappadoce, elle exclut l'arc « de type persan » à double voussoir, quoique certains arcs triomphaux lui évoquent l'art abbasside (Acik Saray, près de Gülşehir). Sa remarque sur la coexistence de l'arc en fer à cheval et l'arc en plein cintre en Cappadoce est très précieuse, nous avons constaté le même phénomène dans la Péninsule ibérique.

La décoration typiquement cappadocienne des arcs dans le fronton des portiques sont expliquées chez elle par la survivance des entrées gréco-romaines, transmises par les exemples syriens (portique de Damas, temples sur les monnaies impériales, l'église de Qal'at Sem'an). Quant aux arcatures aveugles, elle note qu'elles se retrouvent non seulement sur les façades mais à l'intérieur des églises aussi. Elle cherche le modèle de ce décor architectural dans les monuments construits de l'architecture romaine et syrienne du VI^e siècle et dans celle de la Perse achéménide. Les façades et les portiques des monuments rupestres lui rappellent les tombeaux antiques avec leurs colonnes, entablement et bandeau mouluré. A l'explication des façades aux arcatures aveugles superposées qui se multiplient au XI^e siècle, elle évoque leur soi-disant prototype de Ctésiphon dans l'architecture Sassanide et l'opinion de G. Bell qui a considéré cette disposition de décor comme l'imitation de l'architecture hellénistique orientale (Nymphée de Milet, théâtre d'Ephèse). Mais il faut préciser qu'aucun arc de ces analogies citées n'est outrepassé.

Ce recensement très lacunaire n'avait pas d'autre objectif que de réunir les exemples accessibles par un simple balayage attestant de l'existence de cette forme dans son étendue géographique et chronologique. Nous avons conscience du fait que ce type de travail est tributaire des études particulières qui prêtent l'attention ou non à cette forme spécifique. En même temps, nous nous rendons compte qu'il y a des domaines restant vides et que le dépouillement est infini. Seulement une base de données enrichie progressivement pourrait répondre d'une façon plus adéquate à cette tâche.

Cependant, c'est dans ce panorama de monuments éparpillés dans le temps et dans l'espace que nous cherchons désormais les repères pour répondre à la question de l'origine de l'arc outrepassé et c'est dans ce cadre où il faut ensuite insérer et évaluer les régions du Languedoc-Roussillon et de la Catalogne, témoignant d'une concentration notable en forme outrepassée, afin de mieux estimer leur place.

2. 2. 2. 3. L'origine présumée de la forme outrepassée en élévation

Dans la problématique de l'arc outrepassé c'est la question de son origine qui reste le sujet le plus sensible et le plus controversée bien qu'elle préoccupe depuis longtemps les chercheurs. Elle est au centre de quelques études consacrées directement à l'analyse de cette forme qui se basent toujours sur la connaissance de son étendue géographique et chronologique. Ces réflexions charrient, en conséquence, beaucoup d'exemples mais les recensements ont déjà commencé par les premières expéditions menées vers l'Asie-Mineure à la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. Il s'agit des publications fondamentales des premiers archéologues-ingénieurs comme Texier, Butler, De Laborde, de Dieulafoy ou de Vogüé sur lesquelles la recherche s'appuie toujours.

Nous trouvons déjà un court chapitre, passé complètement inaperçu, dédié au « *Hufeisenbogen* » (l'arc outrepassé) dans l'ouvrage intitulé *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte* de Josef Strzygowski en 1903⁶⁵⁶ qui fait une tentative de retracer le parcours de son emploi dans le but de retrouver sa racine. A cette date-là, il attire l'attention sur plusieurs églises de Binbirkilisse (I, VI, VII), de la vallée de Göreme près d'Urgüb en Cappadoce, de Kodscha Kalessi en Isauria, sur l'église de Dana en Syrie du nord. Il est conscient que le tracé en fer à cheval apparaît dans le plan de l'abside et dans la forme de l'arc triomphal en élévation, voire quelquefois les deux

⁶⁵⁶ STRZYGOWSKI, 1903, pp. 29-31.

peuvent se rejoindre (Binbirkilisse). Concernant la fréquence des arcs outrepassés dans les églises de Binbirkilisse, il admet qu'il s'agirait d'une particularité locale, tandis que le motif des arcs creusés dans la façade des grottes de Göreme, ne disposant aucune raison constructive, lui semble l'application d'une coutume traditionnelle.

Strzygowski note aussi les opinions partagées sur la datation de ces monuments. Lui-même, il situe les débuts de cette architecture en Asie-Mineure entre Constantin et Justinien et utilise la datation de l'église de Dana, en Syrie du nord, de 540 comme preuve alors qu'il place les églises artificielles creusées dans le roc vers l'an mil.

Malgré les attestations très faibles dans la Perse sassanide (une porte de Firouz-Abad dans la théorie de Dieulafoy et un relief d'Assyrie détruit), il affirme la présence de l'arc outrepassé dans cette zone aussi qui aurait été transmis ensuite aux mosquées arabes les plus anciennes et aux églises arméniennes. Cette survivance arabe et arménienne pourrait remonter, selon lui, à une source cappadocienne et isaurienne en Asie-Mineure qui semble constituer son berceau, cependant l'auteur doit reconnaître que l'identification d'une vraie origine hittite, mésopotamienne ou iranienne lui semble déjà impossible. La forme apparaît également dans une maison à Serdschilla en Syrie (chez Vogüé), même dans des grottes artificielles en Indes ou dans les arcades d'une miniature mésopotamienne en 586. En tout cas, une ascendance orientale antique lui paraît sûre parce que ni l'architecture romaine, ni byzantine n'ont pas adopté l'arc outrepassé.

La première grande étude entièrement consacrée au sujet sous la plume de M. Gomez-Moreno en 1906,⁶⁵⁷ intitulée *Excursion a traves del arco de herradura* restant une référence incontournable jusqu'aujourd'hui suppose que la forme outrepassée est tellement singulière qu'elle a pu suivre un itinéraire linéaire. Il veut retrouver le point de départ et le chemin de transmission de cette forme inexplicable, étrange à toutes commodités de structure. Nous nous intéresserons surtout à sa méthode dans l'analyse des monuments réunis disposant un arc outrepassé. Au début du XX^e siècle, au moment de sa publication, il n'est plus question d'attribuer la courbe outrepassée aux Musulmans d'Al-Andalou, surtout parce que les voyageurs en Orient pointent son origine dans ces régions lointaines. Gomez-Moreno voudrait réviser ces considérations avancées trop hâtivement, selon lui. Il connaît la théorie de Dieulafoy, repris par Choisy sur l'origine de l'arc en fer à cheval à partir d'un arc semi-circulaire au moyen de remplir les coins résultant de l'avancée des piédroits au palais de Firouzabad. Cette proposition rationnelle lui éveille le doute étant donné que ce procédé architectural servirait plutôt à remédier au manque d'une imposte.

Il avance une explication plus « aventurière », notamment l'influence de l'Indes sur l'art de la Perse par ses sanctuaires bouddhistes (Karli 78 av. J-C.) et ses grottes similaires (IV^e siècle) dont les façades décorées d'arc en fer à cheval imiteraient les édifices en bois, les cabanes sacrées de Bouddha. Pour Gomez-Moreno, l'arc outrepassé serait né dans cette architecture rustique en Indes ou en Mésopotamie, d'autant plus que son usage ne se révèle pas dans les sites d'Hatra, de Xapor, de Sarvistan, d'Eivan, mais elle se manifeste la première fois au III^e siècle dans le palais de Firouzabad, puis dans son imitation à Ctésiphon, à l'édicule de Tagtiguero, dans un relief rupestre en l'honneur de Senaquerib à Bavian (dessin de Layard). L'arc en fer à cheval se trouve ensuite dans les palais du VII^e siècle à Maxite et de Rabatamàn à la frontière méridionale de Syrie.

Nous avons vu ces exemples dans les chapitres précédents où nous avons insisté sur la séparation entre l'arc en champignon et l'arc en fer à cheval. Par ces références architecturales, Gomez-Moreno crée l'amalgame entre ces deux formes différentes, c'est la raison pour laquelle nous ne pouvons pas accepter son constat selon laquelle le vaste empire Sassanide a prêté un intérêt en faveur de l'arc outrepassé. Dans ses exemples mentionnés, il fait référence plutôt à l'arc en champignon.

A l'encontre de l'opinion précédente de Strzygowski, il affirme que la Perse musulmane a

⁶⁵⁷ GOMEZ-MORENO, 1906.

rejeté cette forme. En revanche, dans les pays frontaliers, il relève ce tracé dans les façades de nombreuses églises de Cappadoce dont la date reste incertaine pour lui. Il énumère les exemples déjà connus comme le monastère d'Alahan dans le Taurus, l'église de Dana, entre Antioche et Alep, les ermitages abandonnés de Binbirkilisse, datés entre le IV^e et le VI^e siècles. Chez lui, ils font partie de l'itinéraire de cette forme à partir des cabanes en bois d'Indes. Gomez-Moreno repère aussi cette forme dans les illustrations des manuscrits syriens de VI^e-VII^e-VIII^e siècles en harmonie avec l'architecture contemporaine. Les manuscrits arméniens employant ce tracé lui semblent postérieurs. En s'appuyant sur Texier (*Description de l'Arménie*), il cite encore l'église de Digur (641) et la cathédrale d'Ani (commencé en 1010).

Gomez-Moreno est préoccupé aussi de la question de l'émergence de l'arc en fer à cheval dans l'art musulman primitif en dépit de faibles connaissances de l'Arabie et de Bagdad à cette époque-là. Bien qu'en Égypte ce soit l'arc brisé qui prédomine ainsi qu'à Jérusalem le plein cintre, il discerne les arcs légèrement outrepassés à la grande mosquée de Damas au début du VIII^e siècle qu'il explique par une église précédente au même endroit possédant probablement cette forme – non loin, en plus, des palais mentionnés de Maxita et Rabataram avec des arcs en fer à cheval dont la proximité renforce son soupçon.

En continuant son excursion en Europe, ses citations sont plus tardives. L'auteur met en relief l'unique implantation dans l'architecture byzantine européenne, celle de l'église de Capnicarea à Athènes, déjà du XII^e siècle. En Italie, les exemples de la même époque sont expliqués par une influence espagnole, arrivée à travers l'Algérie et la Sicile. Cependant, cette méthode du diffusionnisme marche mal pour l'église de Germigny-des-Prés (Loire) du IX^e siècle qui lui semble être isolée en terre française. Sa note en bas de page mentionne également le linteau de l'église Saint-Génis-des-Fontaines dont les figures d'apôtres sont abritées sous les arcades outrepassées. En Allemagne, il repère l'arc outrepassé à la crypte de Göllingen, à côté de Sondershausen, du XII^e siècle qu'il attribue au hasard ou à une éventuelle influence orientale. Il est de la même opinion pour le codex *De computis temporum* de Bède à la bibliothèque de Genève, décoré d'arc outrepassé qui doit constituer, selon lui, la copie d'une œuvre syrienne ou arménienne.

En Espagne, en revanche, il accentue la situation différente à cause des stèles funéraires païennes très précoces dans la région de Duero par rapport aux autres pays de l'Europe, car leur épigraphie accuse nettement le II^e siècle. Ces stèles intègrent l'arc outrepassé parmi les éléments symboliques de la roue de rayons incurvés, de la lune en croissant, de l'épithaphe du mort au nom indigène ou latin. Gomez-Moreno précise que ces arcs dans les stèles imitent des arcs construits dont il déduit que l'arc outrepassé devait être courant depuis le II^e siècle au moins dans la construction de cette région, seulement les monuments ont été rasés depuis.

La basilique de Cabeza de Griego (Segobriga), datée par l'épithaphe de l'évêque Sefronio de 550, bien qu'elle ne soit connue que par ses relevés, soutient sa présomption selon laquelle l'arc outrepassé devait exister en élévation avant l'époque wisigothique. Nous avons vu dans les chapitres précédents que le chevet de cette église s'ouvrait par quatre arcs outrepassés ovalisants en élévation. Gomez-Moreno reconnaît les exemples orientaux dans la courbe de ces arcs sans impostes sur des piédroits très courts à l'aplomb sur leur saillie. La même forme outrepassée dans le plan et en élévation lui rappelle aussi la coutume asiatique.

En Andalousie, contrairement aux idées reçues qui allèguent que l'arc outrepassé n'est pas antérieur à l'arrivée des Arabes, il présente la porte de Séville de Cordoue antérieure à 711. L'usage de la pierre de taille le fait penser également aux œuvres classiques de l'Asie occidentale et à l'art wisigothique de la Castille ce qui lui suggère la date du VII^e siècle pour cette porte de ville. L'autre exemple, la Grande mosquée de Cordoue lui passe plutôt pour la transformation de l'ancienne église de San Vicente que pour une reconstruction complète au cours d'une seule année. De l'édifice d'origine du milieu du VI^e siècle la façade occidentale serait conservée selon son appareil similaire à la porte de Séville, son placage de décoration sculptée évoquerait l'art oriental du même siècle.

Gomez-Moreno situe son troisième exemple, le pont de Pinos enjambant le fleuve de Cubillas sur la pleine de Granada à la même époque selon sa manière de bâtir similaire.

Il prête le plus d'attention à la période wisigothique et mozarabe en établissant une typologie très importante que nous allons voir au chapitre suivant. Il place à l'époque wisigothique San Román de Hornija, San Juan de Baños (661), Santa-Maria de Bamba, San Pedro de la Nave, Santa Comba de Bande, la crypte de San-Antolín de Palencia. Les arcs doubleaux de cette-dernière, en grandes dalles de pierre, sont comparés par lui à Huaràn (Tafka) en Syrie centrale daté des premiers siècles de notre ère. Dans les comparaisons de Gomez-Moreno la parenté est toujours établie avec les monuments orientaux justifiant son hypothèse sur le point de départ de la forme outrepassée qui trouverait son origine là-bas.

Il est d'avis qu'à la Grande mosquée de Kairouan apparaît la première application nettement musulmane de l'arc outrepassé espagnol car sa campagne de reconstruction en 821 sous Ziadatà imite fidèlement les arcs primitifs de la Grande Mosquée de Cordoue. Néanmoins, à cette date-là en Espagne sous Abderrahman II (821-852) sur la base autochtone des changements notables se produisent dans la construction de l'arc en fer à cheval aboutissant au nouveau canon du type musulman qui se caractérise d'une prolongation plus importante du rayon par rapport à l'époque précédente. Gomez-Moreno analyse ce nouveau type dans les vestiges de l'Alcazar et dans la partie agrandie de la Grande Mosquée de Cordoue.

Il cherche en vain l'arc outrepassé dans le royaume des Asturies ce qu'il explique par l'absence de la tradition wisigothique sur ces terres. Ainsi, le motif du fer en cheval dans l'iconostase de Santa Cristina de Lena en remploi ici doit provenir, selon lui, des œuvres wisigothiques d'une autre région. Dans quelques églises le tracé outrepassé se réduit accidentellement à la courbe des fenêtres (Valdedios, Priesca, Barcena). Et si l'arc apparaît en Léon, il est dû à l'immigration des Mozarabes qui ont apporté avec eux l'art de Cordoue et avant tout l'arc en fer à cheval parce que, selon lui, précédemment il se trouvait seulement là-bas. A ce courant mozarabe sont rattachées les églises d'Escalada, de Mazote, de San Millan de Suso, de Lebeña, de Peñalba, de Vilanueva de los Infantes, de Celanova ainsi que la grotte de Socueva, l'ermitage de Fermoselle - en gros tous les édifices du X^e siècle.

Gomez-Moreno tourne également vers les enluminures de codex au X^e-XI^e siècle, tout spécialement vers les illustrations de l'*Explanatio in Apocalipsin* de Beatus qu'il tient également la manifestation de l'art mozarabe. Il fait le lien entre le motif architectural des églises et la décoration des manuscrits qui ont été réalisés dans cette même aire géographique imprégnée de l'arc en fer à cheval. Beato était un moine et abbé du monastère de Liebana auquel l'église de Lebeña a été rattachée dont les arcs auraient pu servir de modèle, selon l'auteur, aux décorations dans les codex.

Le parcours de l'arc outrepassé s'est poursuivi dans l'art roman aussi dans ces régions au nord de Léon et Zamora, Salamanque et Castille en dépit de l'influence française donnant le coup de grâce à cet art très original. Cette région fournit de nombreux exemples même au XII^e siècle témoignant ainsi de la survivance de cette forme caractéristique.

A la fin de son excursion qui avait le but d'enfiler les exemples de l'Inde, de la Perse, de l'Asie et de l'Espagne sur une ligne continue, l'auteur reconnaît que ni la connaissance des monuments, ni de l'histoire ne permettent encore de soutenir une hypothèse satisfaisante sur l'origine de la forme outrepassée. La recherche peut remonter à l'époque de la protohistoire étant donné que le même motif de caractère symbolique du svastika du bouddhisme se retrouve à la fois dans les monuments de la Phrygie et dans les stèles de L'Espagne reliant toujours l'Orient et l'Occident. Il accentue l'idée qu'en Orient l'arc outrepassé n'est exclusif nulle part, à l'exception de quelques vallées en Cappadoce, il ne caractérise aucun style, les inconvenances de sa structure le réservant plutôt aux effets décoratifs et à la taille réduite. Il reconnaît aussi que les cabanes rustiques de bois léger qui seraient à l'origine de sa naissance n'ont pas de sens hors de l'Inde.

En Espagne, il cerne une période entre l'Antiquité tardive et l'invasion arabe se caractérisant

principalement par l'usage de l'arc en fer à cheval qui aurait été mise à la mode par la métropole de Mérida ou de Tolède. La base de cet art serait une strate indigène vulgaire de la période constantinienne. Cet art autochtone a été radicalement arrêté par la conquête musulmane et désormais les envahisseurs qui s'approprient l'art local commencent à introduire des changements dont nous voyons l'idéal fixé à la grande mosquée de Cordoue.

L'étude de Gomez-Moreno restant toujours une référence primordiale pour l'étude de l'arc en fer à cheval est importante à plusieurs titres : il assume sa méthode reposant sur la volonté de retracer la transmission d'une forme architecturale à partir de l'Orient attestant un parcours linéaire ; il reconnaît l'insuffisance de cette approche et la défaillance de toutes les règles présumées à l'égard du tracé outrepassé ; ses exemples en Espagne suggèrent une racine autochtone dans la Péninsule avant l'arrivée des Musulmans ; sa typologie considérant l'arc outrepassé moins fermé plus précoce que ceux dont le rayon est plus prolongé inclut un aspect chronologique et manifeste une vision évolutionniste.

(Le troisième volume traitant de l'Espagne wisigothique dans la collection de *Historia de España* sous la direction de Ramón Menéndez Pidal⁶⁵⁸ en 1940 veut compléter ce travail de Gomez-Moreno par d'autres découvertes renforçant son hypothèse sur l'origine de l'arc en fer à cheval avant la domination wisigothique en Espagne, notamment par les stèles de L. Campilio et de Flavio de l'époque romaine, par celle d'un certain Andrès déjà du temps chrétien, par un arc romain à Beja (Portugais), par Santa Eulalia de Boveda (Lugo) du IV^e-V^e siècle et par la crypte de San Antonin de Palencia du VII^e siècle.)

Alors que Giovanni Teresio Rivoira⁶⁵⁹ connaît l'ouvrage de Gomez-Moreno, son *Architettura musulmana : sue origini e suo sviluppo* paru en 1914, constitue un pas en arrière par sa position qui a d'ailleurs bien influencé les recherches de son temps. L'auteur affirme qu'à l'arrivée des Musulmans après la chute du royaume wisigothique (711) dans la Péninsule les édifices sacrés n'offrent d'autre espèce d'arc que semi-circulaire. Il n'en résulte pas pour autant que les conquérants auraient apporté avec eux l'arc en fer à cheval parce qu'ils ne l'ont pas employé jusqu'à cette date seulement très timidement dans les grandes arcades de la Grande mosquée de Damas (706-714). Pour lui, il semble que le nouveau système d'arc apparaît la première fois lors de l'agrandissement de la Grande mosquée de Cordoue sous Abderrahman I (756-788) et de Hichem I (788-796) ce qui lui prouverait que de la même manière qu'à Damas où l'omeyyade Valid I (705-715) a introduit l'arc outrepassé, à Cordoue un autre omeyyade applique le même système la première fois. Ainsi, cette dynastie omeyyade serait à l'origine de l'initiation de l'arc outrepassé de l'arc en fer à cheval en Orient et en Occident. Sa thèse est soutenue par l'absence de cette forme dans l'architecture du royaume des Asturies où l'arc outrepassé se présente à la suite de l'exode des moines mozarabes fuyant les persécutions des Chrétiens de Cordoue sous Abderrahman II (822-852) et Mohamed I (852-886).⁶⁶⁰ En Catalogne, le phénomène se serait passé de la même manière, selon lui, étant donné que les chrétiens libres de l'Espagne n'avaient aucune sympathie pour un système d'arc introduit par les Musulmans. Sur ces terres chrétiennes seuls les mozarabes chassés ont pu l'apporter avec eux.⁶⁶¹

Rivoira refuse l'opinion selon laquelle l'arc outrepassé serait une création hispano-wisigothique, de même que l'assertion affirmant que les Wisigoths venus de la rive du Danube auraient initié l'architecture orientale dans la Péninsule et qu'une formule byzantine déterminerait les églises élevées par les Wisigoths d'Espagne. Sachant que l'allégation de l'emploi systématique de

⁶⁵⁸ MENENDEZ PIDAL, 1940.

⁶⁵⁹ RIVOIRA, 1914.

⁶⁶⁰ RIVOIRA, 1914, p. 248.

⁶⁶¹ RIVOIRA, 1914, p. 288.

l'arc en fer à cheval aux VI^e-VII^e siècles en élévation et déjà au II^e siècle dans les reliefs romains est basée sur un passage d'Isidore de Séville (599-636) ainsi que sur le plan outrepassé des exèdres à l'époque romaine et sur l'attribution erronée des édifices, Rivoira dément une à une ces assertions.

Selon lui, la définition de l'arc suggérant la forme outrepassée chez Isidore de Séville est mal traduite, les exemples des niches de plan outrepassé sont isolés et insignifiants à l'époque romaine, la porte occidentale de Cordoue datée du VII^e siècle aurait été remaniée au temps des Musulmans comme, d'ailleurs, les autres monuments considérés jusque-là comme « wisigothiques ». Ce pays si riche en monuments, n'a pas besoin de les vieillir, selon lui, et les attribuer à un système de construction d'importation orientale. Rivoira s'appuie sur le nouveau courant dans la recherche (Lafuente, *Historia general de España*, vol. 2. 1861.) qui accentue dans l'architecture wisigothique de l'Espagne l'emploi systématique de l'arc semi-circulaire de tradition romaine et non outrepassé, ainsi que l'attachement au goût romain.⁶⁶²

Son parcours en Orient (Syrie, Cappadoce, Mésopotamie, Lycaonie), puis revenant à travers l'Italie en Espagne aboutit au même constat en disant qu'il n'y a nulle part d'arc outrepassé avant les Arabes. L'église de Dana, publiée par Texier et Pullan, avec un arc triomphal et une voûte d'abside outrepassés n'existe plus. Les façades d'églises rupestres de la Cappadoce, considérées traditionnellement comme remontant dans les siècles de la persécution chrétienne avant l'édit de Milan (313), sont déplacé par lui au X^e siècle et considérées comme les fruits d'un remaniement durant la domination musulmane. L'église de Binbir Kilsse, avec un usage très affirmé de l'arc en fer à cheval, située vers 700 avant les incursions musulmanes est mal datée pour lui. Voire, pour les stèles funéraires païennes de la Péninsule (Léon, Bausen dans le val d'Aran) remontant aux II^e-III^e siècles et décorées d'arc en fer à cheval, l'auteur accepte l'opinion de ceux qui disent qu'elles appartiennent à la sculpture de l'ère musulman. Les manuscrits faisant appel à ce type de décoration sont tous le résultat d'une insertion ultérieure.⁶⁶³

Sur la question de l'origine de l'arc outrepassé, Rivoira partage l'opinion de Gomez-Moreno qui a découvert cette courbe sur les façades de grottes en Indes remontant aux III^e-I^e siècles avant J-C. Il précise pourtant qu'avant la conquête musulmane cette forme ne se réalise pas en élévation, là-bas non plus, seulement en tant qu'un motif décoratif. Les maîtres indiens l'auraient transmis en Égypte pour l'appliquer à la mosquée de Valid d'où il serait passé par le Bosphore à Constantinople (Sainte-Irénée, VIII^e) et Aix-la-Chapelle (796-804). Cette remarque prouve que Rivoira n'a pas séparé l'arc « en champignon » de l'arc outrepassé parce que ni les arcs de Sainte-Irénée, ni ceux d'Aix ne sont outrepassés.

Rivoira connaît la théorie de Dieulafoy sur Ctésiphon mais il rectifie l'auteur, étant donné que selon lui ses niches sont carrées ou rectangulaires. Ces arcades décoratives de mêmes que celles de Ravenne ou Rome seraient dues à des maçons de l'Inde selon le principe d'un transfert linéaire développé à partir de l'idée de Gomez-Moreno. Inutile de dire combien les considérations de Rivoira sont dépassées aujourd'hui, cependant dans les publications de son époque nous pouvons retrouver des positions similaires.

Toujours au début du XX^e siècle, trois chercheurs américains publient, à un court intervalle du temps (1916, 1918, 1922) leur article sur l'arc en fer à cheval dans l'architecture espagnole sur les pages de *The American Journal of Archaeology*. Le premier, sous la plume de Georgiana Goddard King⁶⁶⁴ en 1916 signale dans son titre (*A note on the so-called horse-shoe architecture of Spain*) qu'elle ne veut être qu'une simple note sur l'architecture à fer à cheval en Espagne et le répertoire des monuments énumérés ne semble avoir d'autre objectif que mettre en avant la persistance de

⁶⁶² RIVOIRA, 1914, p. 252.

⁶⁶³ RIVOIRA, 1914, p. 140.

⁶⁶⁴ KING, 1916.

cet élément caractéristique pendant plus de mille ans depuis les stèles romaines du II^e siècle jusqu'à l'art mudéjar. Elle observe que son usage est très rare ailleurs en Europe et il est dû, d'après elle, à l'installation des Sarrasins à ces endroits-là.

L'existence de l'arc dans les stèles du II^e siècle fait preuve que les wisigoths l'adoptèrent en arrivant dans la Péninsule, la confirmation se trouve dans la définition du mot chez Isidore de Séville (*Etymologies*). Elle passe en revue quelques monuments wisigothiques, asturiens, catalans pour en conclure que l'usage de l'arc outrepassé était très répandu en Espagne entre le VII^e et le IX^e siècles. Son énumération se complète de miniatures de manuscrits des X^e-XI^e siècles provenant des monastères de la Péninsule qui utilisent couramment l'arc outrepassé. Ses exemples mozarabes sont traités dans le même sens que chez Gomez-Moreno, c'est à dire comme des constructions témoignant l'influence des chrétiens fuyant la domination musulmane de Cordoue. Si l'arc outrepassé se présente dans l'architecture française où anglaise, il est traité comme un accident survenu par hasard, car la forme est obligatoirement liée à la Péninsule.

L'orientation de Leichester B. Holland⁶⁶⁵ quelques années plus tard (1922) donne une approche plus approfondie et s'intéresse expressément à l'origine de l'arc en fer à cheval dans l'architecture de l'Espagne du nord (*The horseshoe arch in northern Spain*)⁶⁶⁶ tout en réagissant à un débat entre les archéologues espagnols qui affirment que l'arc en fer à cheval est un produit autochtone et exempt de l'influence orientale tandis que leurs homologues français (Rivoira, Dieulafoy) sont pour une filiation orientale justifiée par l'arrivée des Musulmans d'Afrique et d'Arabie. Comme beaucoup plus tard Caballero-Zoreda, l'auteur envisage l'arc outrepassé sous trois aspects : dans le plan, en tant qu'élément structural en élévation et en tant que motif décoratif. Il constate que son usage dans le nord de l'Espagne était prépondérant au cours du IX^e-X^e siècles - encore occasionnel au début de cette période, généralisé vers sa fin et supplanté par l'art roman à la fin du XI^e siècle. En revanche, dans le sud, c'est la forme usuelle employée par les architectes Maures faisant son apparition dans la mosquée de Cordoue (785-796) et persistant après dans le style mudéjar jusqu'à la Renaissance comme son prédécesseur G. G. King l'a démontré. Apparemment, les monuments datés avant l'époque wisigothique contenant un arc outrepassé n'étaient pas connus outre-Atlantique au moment de la publication d'Holland.

Dans ce secteur septentrional, l'auteur rend compte de l'existence de beaucoup d'églises au plan outrepassé (Sant Miguel de Terrassa, Sant Miguel de Escalada, Santiago de Peñalba, Santa Maria de Terrassa). De plus, il aperçoit que la forme particulière de l'abside outrepassée n'est pas propre à l'Espagne, mais elle est attestée en Provence (Vaison, Montmajour, Apt, Valcabrière), en Cappadoce et Lycaonie. Bien que la ressemblance entre les formes espagnoles et asiatiques lui semble fortuite et sans une transmission intermédiaire, il estime que les exemples français et espagnols appartiennent indubitablement à une même « école » non seulement à cause d'une proximité géographique mais également en raison de l'encastrement de l'abside dans un massif quadrangulaire ou polygonal. L'argument de la transposition du tracé depuis le plan jusqu'à l'arc en fer à cheval en élévation lui paraît architecturalement infondé et il l'exclut carrément.

En cherchant l'origine de « l'arc » en tant qu'élément structural en Espagne, il constate qu'il n'était pas utilisé avant la conquête romaine sous aucune forme. Dans l'architecture romaine les arcs étaient courants dans des monuments triomphaux, des amphithéâtres, des aqueducs mais ils étaient sans exception semi-circulaires. Il réfute que l'installation des Wisigoths aurait pu changer cette architecture, seulement la main d'œuvre a été supplantée par des natifs plus pauvres et plus maladroits. A ses yeux, ces « *barbares étaient un peuple semi-nomade qui n'était pas habitué à la*

⁶⁶⁵ HOLLAND, 1918.

⁶⁶⁶ Dans sa conception, l'architecture de l'Espagne du Nord comprend l'art wisigothique, mozarabe, asturien face à l'art de Cordoue, confondu avec l'art hispano-musulman.

construction en pierre »⁶⁶⁷ et qui adoptait tous ce qu'il pouvait de cette civilisation romaine plus développée.

Les fragments sculptés wisigothiques attestent pour lui une autre influence qui est arrivée par la suite et qui est perceptible dans les sujets et dans le traitement : l'apport byzantin avec le motif du paon et du monogramme du Christ. Il considère que l'arc en fer à cheval a été introduit en Espagne à cette époque-là parce qu'il a été connu par des architectes de l'Empire Oriental tandis qu'en Syrie son usage était exceptionnel par rapport à l'arc semi-circulaire.⁶⁶⁸ L'auteur pointe, donc, une origine orientale pour l'arc en fer à cheval, indépendante des Wisigoths.

Holland note que la datation des monuments supposée entre l'époque romaine et la domination des Maures fait l'objet de vifs débats. Pour soutenir sa thèse selon laquelle la période wisigothique ne possède pas d'arc outrepassé en élévation, il remet en question la datation des monuments rattachés à cette époque, avant tout celle de San Juan de Baños, Santa Comba de Bande et San Pedro de la Nave. Il est intéressant de voir qu'à ce moment-là à San Pedro de la Nave, il remarque déjà la dichotomie dans la coexistence des arcs semi-circulaires et des arcs outrepassés. Les arcs en plein cintre avec des piédroits avancés lui suggèrent la volonté d'alléger l'arc au moyen d'un linteau où le tympan entre l'arc et le linteau aurait pu disparaître. Globalement, il voit dans cette église un type d'architecture qui est plus proche de l'architecture romaine que les autres. Les deux autres, en revanche, seraient situés par lui après l'époque wisigothique. Dans cette même logique, il repousse la date de 672 fixée à l'époque pour l'église de Bamba (Valladolid) à une voûte en berceau plein cintre outrepassée au X^e et la place à côté de Santa Maria de Lebeña à laquelle son plan ressemble.

Il met au service de sa théorie les églises du royaume des Asturies en constatant que San Juan de Pravia (Santiañes), attribué à Silo, roi des Asturiens (774-783) ne montre aucun arc ou voûte outrepassés ainsi que les trois monuments attribués incontestablement au règne d'Alphonse II (791-842), San Julian (Santullano) de los Prados, Sant Tirso et la Camara Santa à Oviedo qui sont également exempts de cette forme. (Cependant, il aperçoit l'usage du linteau au-dessus des fenêtres au début de l'art asturien devenant rapidement très rare ce qu'il dérive des constructions primitives de San Pedro de la Nave.) San Miguel de Linio (848), Santa Cristina de Lena et Santa Maria de Naranco, toutes les trois près d'Oviedo attirent son attention sur leur ornementation particulière, composée de cordes et bandes torsadées ce qui provient, d'après lui, non de la sculpture romaine ou byzantino-wisigothique mais de l'orfèvrerie de l'époque. Dans les trois édifices, les arcs et les voûtes sont semi-circulaires partout.

Holland découvre les premiers arcs en fer à cheval dans une petite fenêtre géminée à San Salvador de Valdedios, près de Villaviciosa (893) ainsi que dans la décoration du chancel de cloison à Santa Cristina de Lena (v. 850) mais leurs grands arcs et voûtes en berceau sont encore semi-circulaires pour toutes les deux églises. Dans ce cycle d'évolution vers l'arc outrepassé, San Salvador de Priesca (Villaviciosa, 920) avec les arcs légèrement outrepassés de sa nef représenterait selon lui une étape intermédiaire, tandis qu'à San Miguel d'Escalada (Léon, 914) la voûte et tous les arcs sont déjà en fer à cheval, de même que dans les églises de Santa Maria de Lebeña (Santander), San Cebrian de Mazote, Santiago de Peñalba (Léon), Santa Maria de Melque et l'ermitage de San Baudelio de Berlanga, datées toutes du milieu du X^e siècle. Évidemment, l'église de Melque ressort de sa liste qui repose sur une approche évolutionniste mettant dans l'ordre chronologique les édifices à partir de ceux qui contiennent des arcs en plein cintre à travers les autres possédant un tracé légèrement outrepassé jusqu'à la manifestation d'une courbure plus accentuée. Cette méthode, nous allons le voir, caractérise la recherche pratiquement jusqu'aux dernières publications

⁶⁶⁷ HOLLAND, 1918, p. 381.

⁶⁶⁸ L'assertion de l'auteur s'appuie sur les représentations figuratives du livre de Melchior Vogüé intitulé *La Syrie centrale* qui n'en montre que deux petites fenêtres. HOLLAND, 1918, p. 382.

sur l'arc outrepassé.

Holland conclut à la fin de son panorama que l'arc semi-circulaire, forme typique de la construction romaine, présente à San Pedro de la Nave réapparaît de nouveau et reste la seule forme utilisée dans la seconde moitié du VIII^e et tout au long du IX^e siècle. L'apparence et le développement rapide de l'arc en fer à cheval suit, d'après lui, l'arrivée dans le nord des moines, chassés de Cordoue par les persécutions de 852-886 et se manifeste clairement dans les monuments de la première moitié du X^e siècle.⁶⁶⁹ Dans le sud de l'Espagne, cependant, l'arc en fer à cheval devient caractéristique dès l'invasion des Maures, de même qu'au nord de l'Afrique. C'est à cette thèse que Holland a subordonné toutes ses datations et observations dans les monuments de la Péninsule.

Tout cela lui laisse supposer l'origine de cette forme dans le domaine purement décoratif. Holland est au courant de la théorie de J. Puig i Cadafalch affirmant la survivance de la décoration d'origine ibérique dans les stèles funéraires quoique pendant la période romaine l'ornementation ait dû partout être romanisée. Cette ancienne tradition, reposée endormie durant les premiers siècles de la conquête romaine aurait pu cependant renaître avec le déclin de cette influence étrangère. Les stèles conservées dans la zone de Léon (II^e-IV^e siècles) définissant un système de décoration apparemment fixé présentent des éléments constants divisés en plusieurs registres où figure également l'arc en fer à cheval. Pourtant, ces exemples précoces sont sans rapport d'après lui avec l'arc outrepassé construit en Espagne. Les autres motifs comme la rosette, l'hélice inscrite dans un cercle ont dû être introduit, à ses yeux, de l'Orient car les disques similaires sont courants en Syrie où ils ont joué un rôle de talisman. Leur origine peut remonter selon lui à la Mésopotamie.

Holland voit que les stèles funéraires de Léon constituent le seul argument en faveur de l'origine indigène de l'arc en fer à cheval. Il essaie donc de les éliminer parce que sans cela il pourrait prétendre que ce tracé n'a existé sous aucune forme avant son introduction dans le sud par les Maures. Il estime que par l'inscription elles appartiennent à la civilisation romaine mais leur décoration ne ressemble pas du tout au canon de cet art, ce dont il déduit qu'elles doivent manifester un culte religieux particulier localisé en Léon.

L'ornementation lui suggère le culte de la lumière à cause de la grande hélice au sommet des stèles représentant le soleil, la lune et les deux étoiles à six points au-dessous, pourtant la théorie rencontre des objections sévères. Notamment, il n'y a aucun autre vestige pré-romain semblable dans le symbolisme ibère, et nulle part ailleurs dans le territoire de l'Empire on n'assiste à la recrudescence de la religion primitive lors de la décadence de Rome, au contraire, ce sont plutôt les nouvelles religions orientales (néoplatonisme, mithraïsme, culte d'Isis, christianisme, manichéisme, gnosticisme, judaïsme) qui se développent. En plus, le Léon, siège de l'armée romaine était le lieu le moins favorable pour le rétablissement d'un culte primitif.

Il lui semble plus raisonnable de chercher un symbolisme funéraire dans les stèles, probablement le culte de Diane qui pouvait arriver de l'Orient. Holland pense aussi au mithraïsme⁶⁷⁰ d'origine perse et particulièrement répandu parmi les soldats romains au II^e-IV^e siècle, d'autant plus que le Léon était le lieu du 17^e, l'unique légion romaine en Espagne. D'ailleurs, le culte solaire est également attesté en Galice et dans les royaumes des Asturies. Il interprète donc les éléments des stèles à la lumière du symbolisme mithriaque : le soleil, la lune et les étoiles renverraient au ciel en haut, l'inscription à la terre dans la zone moyenne et la caverne au-dessous au royaume souterrain. L'arc en fer à cheval représentant celui-ci dans la partie basse des stèles pourrait ainsi faire référence à l'architecture orientale. (Holland n'exclut pas non plus l'hypothèse d'une origine juive, vu que l'hélice et l'étoile à six points sont des emblèmes talismaniques juifs et le judaïsme était prédominant depuis la fin du II^e siècle.)

⁶⁶⁹ HOLLAND, 1918, p. 391.

⁶⁷⁰ Il n'échappe pas à son regard que les stèles ne montrent pas de ressemblance avec l'iconographie du mithraïsme, il se contente pourtant de dire que ce courant était moins répandu en Espagne que dans des autres provinces romaines. HOLLAND, 1918, p. 397.

Ses constats finals tirent la conclusion que la forme décorative de l'arc dans les stèles s'explique par une importation étrangère sans antécédents locaux qui n'a pas pu laisser une incision suffisamment forte pour pouvoir se préserver dans l'architecture depuis le II^e-IV^e siècles jusqu'à son fleurissement au X^e siècle face à la prédominance de l'arc semi-circulaire dans l'architecture romaine, byzantine et wisigothiques. Ces stèles témoignent d'un culte oriental importé et sans aucun effet sur les formes architecturales plus tardifs. L'arc outrepassé n'est donc pas autochtone selon lui en Espagne, mais il est apporté par les Maures dans le sud de la Péninsule au début du VIII^e siècle. A l'exception de ces stèles dans le nord de l'Espagne l'arc en fer à cheval n'était pas utilisé comme motif décoratif avant le milieu du IX^e siècle.

Faute de connaissance de monuments datés actuellement avant l'époque wisigothique, Holland n'avait donc pas une vision complète permettant de tirer les conclusions plus nuancées. Sa publication, parallèlement à l'ouvrage de Rivoira, reste un témoignage typique de son époque.

Le point de départ de la troisième étude remarquable d'Ernest T. Dewald⁶⁷¹ en 1922 (*The appearance of the horseshoe arch in western Europe*) consiste à la présentation des positions opposées dans cette même controverse où les érudits espagnols animés par le patriotisme soutiennent que l'arc en fer à cheval est l'héritage des wisigoths dont les Maures se sont emparés à leurs arrivées en Espagne, à l'encontre des archéologues étrangers avançant que cette forme est due aux Maures qui l'ont amené avec eux. Nous pouvons voir le rôle prépondérant des arcs déjà à cette époque-là parce que les premiers argumentent par la différence de la courbe wisigothique composée de deux rayons, face aux deuxièmes qui considèrent que l'arc en fer à cheval musulman n'a qu'un centre et que les arcs des églises wisigothiques résultent des remaniements postérieurs. Ceux-ci refusent les stèles de Léon comme étant des exemples isolés et sans aucun rapport avec des arcs construits du VIII^e siècle. La problématique rejoint donc l'article de B. Holland et la controverse sur l'origine de l'arc outrepassé en Espagne qui doit être soit autochtone dans ces débats, soit le produit d'une influence orientale mais curieusement la réponse de l'auteur et surtout son approche est complètement différente. D'ailleurs, les trois articles de la revue américaine signalent bien que les débats dépassent les frontières européennes et provoquent un retentissement au niveau international.

Dewald propose une troisième hypothèse plus pertinente d'après laquelle l'arc outrepassé d'origine orientale était connu en Europe à l'intérieur de l'ancien Empire Romain (Italie, sud de la France, Espagne), puis aux VIII^e-IX^e siècles grâce à la renaissance carolingienne il s'est répandu dans les régions du Rhin, du Danube, à l'ouest de la France et en Belgique. Les Musulmans après leurs premières leçons d'architecture prises en Syrie et en Mésopotamie l'amènèrent aussi avec eux lorsqu'ils s'emparèrent de l'Espagne. L'auteur refuse donc un parcours linéaire dans la propagation de l'arc outrepassé en Europe et en Espagne et propose une vision plus complexe, fondée sur l'existence de plusieurs strates superposées au cours des échanges constants dans l'histoire entre l'Orient et l'Occident.

Il rectifie d'abord l'assertion de Rivoira qui ne trouve pas en Syrie arc outrepassé antérieur à 540 et celle de Holland qui n'en donne que trois exemples en disant « [qu']à cette époque en Syrie cette forme était rare ». ⁶⁷² Dewald parle au moins 20 monuments où l'arc en fer à cheval est employé entre son premier exemplaire, qui est, d'après lui, le tombeau de Brâd daté du milieu du II^e-début du III^e siècle et son spécimen le plus tardif, l'église occidentale de Mu'allaka en 606.

Il rappelle que dans ces monuments syriens l'arc outrepassé apparaît à la fois en plan et en élévation, dans certains cas séparément, mais quelque fois même conjointement. Bien qu'il sache que l'emploi du fer à cheval en plan n'implique pas forcément son utilisation en élévation,

⁶⁷¹ DEWALD, 1922.

⁶⁷² DEWALD, 1922, p. 318.

contrairement à Holland, il estime que le tracé du plan indique déjà une connaissance de cette forme. Dewald y ajoute les manuscrits syriens de la même époque où l'arc en fer à cheval est largement dessiné dans les enluminures (Florence, British Museum, BNF). Sa liste de monuments, y compris des sarcophages, des objets décorés se prolonge en Orient à l'époque paléochrétienne.

Bien qu'il cherche l'apparition de l'arc en fer à cheval en Europe occidentale, le parcours Dewald ne se limite pas à l'Espagne, il repère des exemples dans une aire géographique plus large, en Italie, et en France. Il relève le tracé du fer à cheval dans l'abside d'un édifice au forum de Pompéi, un autre au-dessus de l'entrée principale du Panthéon à Rome, dans l'abside de la cathédrale de Parenzo, de l'église Santa Maria à Grado, sur le sarcophage de la Villa Mattei à Rome,⁶⁷³ de celui de San Appollinare in Classe, dans les arcs de l'exèdre de San Vitale de Ravenne.

En Espagne, il voit bien la portée particulière des stèles. Pour lui aussi, ils représentent le souvenir d'un culte d'origine orientale. Il y ajoute les urnes funéraires trouvées en Catalogne, parmi lesquelles, sur celui d'Aventina la Vall de l'Arbuste, l'arc outrepassé et semi-circulaire se côtoient encadrant le portrait du défunt. A travers ces exemples, il veut contester l'opinion de Holland qui a exclu l'emploi de l'arc outrepassé avant l'arrivée des Maures mais malheureusement, à l'époque aucun autre exemple n'était connu.

Il considère que les exemples trouvés en France – une stèle du musée de Fréjus, celle à Saint-Cassien, un relief à Vaison, celui à Narbonne, à Bordeaux, un portail à Die – sont en rapport direct avec l'arc dans le nord de l'Espagne étant donné que les deux territoires partageaient les mêmes traditions sous l'Empire romain et sous le royaume des wisigoths. A ses yeux, l'arc outrepassé n'était pas restreint uniquement à l'Espagne mais il était connu à la même époque dans tout l'Empire Occident grâce aux infiltrations orientales. Il veut démontrer que son utilisation s'est poursuivie en Espagne dans l'arc en fer à cheval wisigothique : « *l'arc outrepassé wisigothique n'est rien d'autre que la continuation d'un usage plus ancien en Espagne* ». ⁶⁷⁴ Il est donc pour la continuité de cette forme depuis le témoignage des stèles et sa remarque est d'autant plus notable qu'à son époque il n'a pas pu s'appuyer sur d'autres témoignages archéologiques.

Dewald convoque les événements de l'histoire politique et religieuse pour justifier les tendances artistiques de l'époque et cherche à trouver les moyens d'un éventuel transfert à partir de l'Orient vers les pays occidentaux. Il évoque les liens avec l'Orient dès le début de l'Empire Romain jusqu'au VI^e siècle, le maintien du rite ancien, indépendant de Rome, inspiré par la Syrie et l'Afrique, la participation du clergé espagnol aux conciles d'Orient, aux lieux saints de la Syrie, tout particulièrement à Kal'at Sim'ân et les échanges sous l'épiscopat d'Isiachus, « monachus palestinus » à Tolède. Quant à la liturgie, l'église wisigothique, depuis la conversion de Reccared conserve l'ancienne liturgie qui sera repliée après l'invasion arabe dans les royaumes du nord mais aussi dans les villes de Séville, Cordoue et Tolède et reste en usage jusqu'à la fin du XI^e siècle.

Pour Dewald, l'arc outrepassé parvint à l'Ouest dans le sillage de l'extraordinaire déferlement des migrants orientaux, marchands et ecclésiastiques sur l'Italie, la Gaule et l'Espagne, ce qui a été démontré dans le cas de l'Italie et de la Gaule par Brehier et Scheffer-Boichorst.⁶⁷⁵ D'après les nombreuses (40) inscriptions latines provenant de l'Espagne qu'il a recensé lui-même avec des noms d'origine syrienne et d'Antioche, il suppose que cette colonisation orientale affectait l'Espagne aussi bien que l'Italie et la France. Il voit l'ignorance de l'apport de la Syrie et de l'Asie Mineure dans le qualificatif « byzantin » qui englobait toute influence non romaine en Italie, en Germanie, dans le nord de la France, de même que le terme wisigothique dans le nord de l'Espagne.

⁶⁷³ Dewald met en relation le sarcophage de la Villa Mattei à Rome avec celui de Sidamara en Orient, omis par Holland, ainsi que l'arc de décharge surmontant la porte du baptistère d'Albenga avec les exemples syriens de It Tuba et Sheik Ali Kasoun. DEWALD, 1922, p. 322.

⁶⁷⁴ DEWALD, 1922, p. 324.

⁶⁷⁵ DEWALD, 1922, pp. 319-320.

Dewald s'intéresse particulièrement aux motifs décoratifs. Selon lui, les premiers siècles de l'ère chrétienne préservent encore la tradition de l'art romain ce qui est perceptible dans les stèles, dans les sarcophages. Puis, à partir du IV^e siècle le style décoratif occidental disparaît en faveur des incisions linéaires orientales et les reliefs funéraires présentent des bustes surmontés d'arc en fer à cheval ou en plein cintre avec le décor de cordage entrelacé. Dans sa vision aussi, avec la désintégration de l'Empire resurgissent des vagues proto-byzantines et barbares⁶⁷⁶ attestées par ces motifs torsadés dans les stèles, d'origine probablement orientale, très répandus dans l'ancien empire et à Byzance qui devaient être connus en Occident avant l'arrivée des Wisigoths. Ces derniers les ont adoptés dans la décoration de leurs couronnes mais aussi dans leurs églises de VIII^e-X^e siècles.

L'autre question qui se pose pour lui est de savoir si les Wisigoths ont pu importer les motifs décoratifs orientaux et syriens en Espagne. D'après Dewald, beaucoup de ces motifs étaient déjà présents à leur arrivée mais il le trouve plausible en raison des relations qu'ils ont pu nouer à Ravenne. Donc, il ne s'étonne pas de retrouver les motifs de l'étoile, l'hélice, la grappe de raisin, le cordon tressé, déjà en usage dans le Bas-Empire et en Orient, dans les églises wisigothiques du nord de l'Espagne. Pour lui, les reliefs avec des bustes surmontés d'arc reposant sur des colonnes à décor torsadé (Santa Maria de Naranco, San Miguel de Linio) sont les descendants directs des reliefs funéraires des IV^e-V^e siècles. De même, à San Salvador de Valdedios l'arc en fer à cheval à colonnes torsadées associées à l'arc en plein cintre ne permet d'invoquer aucune influence mauresque.

Et même si on sait que la crypte de Palencia, l'église de San Juan de Baños et de San Pedro de la Nave ont été restaurées au IX^e siècle, pour lui, il y a tout lieu d'admettre que l'aspect original des voûtes et des arcs a été conservé. D'ailleurs, il note la similitude entre la voûte en berceau outrepassé du chevet de San Juan de Baños et les constructions de l'Asie Mineure. Il ne trouve pas logique de supposer que les chrétiens espagnols restaurent leurs églises en y introduisant des éléments architecturaux empruntés de l'ennemi, pas plus que les moines fuyant les persécutions seraient en même temps les propagandistes du style de leurs persécuteurs. (Nous allons retrouver les mêmes arguments dans la recherche contemporaine.) De plus, il ne peut pas comprendre que si l'arc en fer à cheval était une forme purement sarrasine pourquoi d'autres motifs de cette culture n'apparaissent pas dans les églises et dans les manuscrits en compagnie de l'arc outrepassé. Selon lui, la combinaison des éléments de l'art chrétien et de l'art musulman ne survient qu'à la fin du XI^e siècle dans le style mudéjar. Ces dernières remarques dans le raisonnement de l'auteur sont tellement fortes et pertinentes qu'elles méritent d'être retenues pour la critique actuelle du concept mozarabe.

En France il démontre que durant la renaissance carolingienne les éléments orientaux pouvaient largement avoir été transmis à l'empire via le Danube, Ravenne et par les Syriens chassés de leur pays par les invasions perses et arabes qui s'étaient réfugiés à Byzance et en Occident. A cette époque, il retrouve l'arc outrepassé sur les ivoires carolingiens et dans les manuscrits qui reflètent d'après lui une tradition architecturale. Il met en évidence que ce tracé apparaît même dans les manuscrits de l'époque mérovingienne conjointement avec d'autres formes orientales. Dans les codex carolingiens, on le rencontre le plus fréquemment dans les tableaux canoniques où il accompagne l'arc semi-circulaire et sa forme d'après Dewald est nettement architecturale. Pour lui, leur modèle sont les arcades de la nef ou celles entourant le mur de l'abside.

Dans le domaine de l'architecture de la période carolingienne, il mentionne l'arc outrepassé dans le plan de l'abside du baptistère de Vaison, dans celui de l'église de Münster en Suisse, en plan et en élévation dans l'église de Théodulf à Germigny-des-Prés. L'importance de ces exemples consiste à prouver que dans l'art mérovingien et carolingien la présence de l'arc outrepassé ne peut en aucun cas relever de l'influence maure. En conséquence, l'existence de cette forme pour Dewald ne peut être attribuée qu'à des influences orientales apportées par des religieux orientaux, par des

⁶⁷⁶ Pour Dewald, ce qu'on appelle barbare serait plutôt l'appauvrissement de l'art romain, réduit à sa forme basique.

manuscrits et par la transition de Ravenne.⁶⁷⁷ Comme nous avons vu, il soutient la possibilité de la transmission de l'arc outrepassé à l'art carolingien par l'Espagne en raison des rapports alors étroits entre les deux royaumes dont la manifestation s'exprime : dans l'expédition de Charlemagne en Espagne, dans l'accueil du wisigoth Theodulfus fuyant l'invasion maure à la cour de Charlemagne, dans la proclamation de Santiago de Compostella comme lieu de pèlerinage au concile d'Aix-la-Chapelle, dans la translation des reliques du martyr de Barcelone à Saint Denis.

Dewals conclut qu'entre les deux hypothèses, selon lesquelles l'arc outrepassé serait soit un héritage wisigothique, soit un apport mauresque, aucune ne peut être retenue. L'arc outrepassé existait bien avant l'arrivée des maures, son apparition est due en Europe occidentale à des influences apportées par des orientaux de Syrie et de l'Asie Mineure. En Espagne, il est maintenu pendant l'époque wisigothique avec d'autres motifs d'origine orientale de l'art romain tardif en sorte qu'il est devenu un trait caractéristique de l'art de cette époque bien qu'il soit souvent associé, comme en Syrie à l'arc en plein cintre.

Dewald ne renie pas que les Maures ont apporté l'arc en fer à cheval avec eux, voire, ils l'ont si largement utilisé presque en bannissant l'arc semi-circulaire qu'il a pu stimuler l'architecture des autres régions. Pour lui, c'est justement l'existence de l'arc en fer à cheval avant l'arrivée des Maures qui justifie son utilisation dans les églises mozarabes et dans les manuscrits du VIII^e-IX^e siècles ce qu'il renforce encore par l'argument qu'aucun autre motif décoratif mauresque ne les accompagne dans ce contexte du nord. Si ce n'était pas un élément d'architecture traditionnelle, les moines en fuite ne l'aurait pas utilisé dans leurs sanctuaires, ni dans la décoration des manuscrits ils n'adopteraient pas un élément hérétique.

L'approche très nuancée de Dewald appartient à celles très rares qui ne cherchent pas une seule voie de transmission linéaire de l'arc outrepassé de l'Orient vers l'Occident. Malheureusement, elle reste complètement isolée et inconnue dans la recherche, sa position différente ne se profile pas seulement par rapport aux autres publications américaines mais également dans l'ensemble des travaux sur l'origine de l'arc en fer à cheval. Dans sa vision l'Empire romain dispose d'une telle homogénéité qui permettrait la propagation de la forme outrepassée partout au sein de son entité et qui lui fournit l'explication sur son existence n'importe où hormis pour l'Espagne. La désintégration de l'empire peut être, en conséquence, à l'origine de l'émergence des écarts entre les provinces, mélangeant les facteurs orientaux, latins et barbares.

Ce métissage de culture pourrait expliquer la décoration des stèles, le motif des cordes torsadées très répandu partout dans l'empire déjà avant l'arrivée des Wisigoths. Selon Dewald, les traditions de l'Empire disparu ont dû se maintenir pendant un ou deux siècles sous la férule wisigothique et en refusant toute catégorie rigide, il critique la qualification wisigothique employé à la période entre le V^e-IX^e siècles et celle de « maure » à l'intervalle entre le IX^e siècle et l'art roman.

Le succès de son approche vient de l'élargissement de son champ d'étude tant au niveau chronologique que géographique ce qui peut aboutir à l'affirmation d'une forme multiraciale dans l'appréhension de l'arc en fer à cheval. Néanmoins, alors qu'il admet le fonctionnement d'une large source commune, excluant par exemple la seule influence directe de l'architecture arménienne en Occident, il réduit l'explication de l'apparition de l'arc outrepassé en Europe occidentale à l'apport des orientaux de la Syrie et de l'Asie-Mineure. En Espagne il considère cet élément comme une forme de l'architecture traditionnelle qui devait exister dans le nord à l'arrivée des moines mozarabes en fuite de même que dans la décoration des manuscrits asturiens relatant leur lutte symbolique contre les infidèles.

Grâce à ses observations minutieuses, Dewals note dans l'architecture de l'époque wisigothique et dans les manuscrits mérovingiens et carolingiens la coexistence de l'arc outrepassé

⁶⁷⁷ Dewald rapporte, d'après la *Monumenta Germanorum Scriptorum*, la présence effective des Syriens à la cour de Charlemagne par le fait que peu, de temps avant sa mort, l'empereur corrigeait les évangiles « cum Graecis et Syris ». DEWALD, 1922, p. 330.

avec l'arc en plein cintre que Holland a également remarqué. En dépit de la date précoce de sa publication, sa réflexion manifestant une originalité et une complexité pour lesquelles nous pouvons regretter qu'elle n'ait pas été plus largement répandue.

Après les premières décennies du XX^e siècle, l'intérêt pour l'arc outrepassé resurgit de nouveau dans les années 1970-1980 qui marquent à la fois la fin des publications consacrées à ce sujet. En 1971, l'étude d'Adriano Alpago Novello⁶⁷⁸ concerne apparemment la petite basilique de Tanaat en Arménie méridionale, pourtant il s'intéresse à l'origine de la forme outrepassée dans le but de démythifier son attribution au monde islamique. Afin de soutenir la thèse selon laquelle ce tracé était déjà bien connu avant les Arabes en Occident et à Orient, il s'appuie sur une collection considérable de monuments qu'il présente en ordre chronologique.

En décrivant la petite basilique très ruinée de Tanaat, l'auteur rappelle l'intérêt de l'architecture arménienne qui a servi du modèle de comparaison dans le passé à l'Europe paléochrétienne, avant tout sur le plan formel des éléments décoratifs, ce que l'auteur trouve désormais insuffisant. Sa remarque fait penser à l'approche du formalisme et aux études de J. Baltrusaitis mettant en rapport par analogie l'ornementation des monuments orientaux et occidentaux. Alpago Novello rappelle les opinions partagées sur l'importance de l'Orient dans les sources de l'architecture occidentale qui a été pour certains primordiale (*Orient oder Rome*, Strzygowski), dépassant même la tradition antique, pour les autres en revanche, tout à fait négligeable restant un épisode provincial dans le monde byzantin sans aucun effet sur l'Occident (Dewald). Il faut noter que la question d'une éventuelle filiation avec les monuments orientaux et la quête des similitudes entre le monde oriental et occidental reste un aspect fondamental de la recherche jusqu'aujourd'hui (S. Garen, R. Dézelus).

Pour pouvoir insérer l'église de Tanaat dans son contexte historique, Alpago Novello évoque les débuts du christianisme en Arménie, religion qui a été introduite par la médiatisation de la Syrie et par la région voisine de la Cappadoce. La proclamation précoce du catholicisme en tant que religion d'état en 305, soutenant l'autonomie du pays face aux conquérants Perses et Arabes, mène à l'instauration des institutions chrétiennes dans ces contrées à partir du IV^e siècle. La petite basilique de Tanaat, datée d'après les analogies avec d'autres édifices du V^e-VI^e siècles, s'inscrit dans ce climat et son intérêt selon l'auteur consiste à dépasser par ses caractéristiques architecturales le cadre local et à présenter des similitudes avec toute l'aire européenne-méditerranéenne.

Cet édifice à nef unique orientée et à abside en fer à cheval incorporée dans un mur rectiligne « à la manière syrienne » conserve malgré sa voûte effondrée son arc triomphal outrepassé. Au sud, il est complété par un portique et une salle annexe contre l'abside toujours à l'intérieur du massif. L'entrée unique se trouvait au sud. Pour l'auteur, la situation du portique dans le mur sud est une caractéristique typique dans l'architecture syrienne. Cette disposition de la porte serait la conséquence de la façade occidentale aveugle, fréquente également en Occident dans l'arc alpin d'influence carolingienne attestant des rapports entre l'Orient et l'Occident, selon lui. Il fait référence à l'étude de M. Magni que nous avons vu à propos des théories sur l'arc outrepassé à l'époque carolingienne au chapitre précédent. Cet auteur a expliqué l'abside en fer à cheval enfermée dans un mur droit également par une importation orientale.

Le motif du « trou de serrure » de la frise continue qui décore l'arc triomphal serait une ornementation archaïque typiquement arménienne manifestant la répétition de la forme outrepassée à cet édifice dans le plan, en élévation et en tant qu'un élément de décor. C'est cette insistance rare sur cette courbe spécifique qui pousse l'auteur à chercher sa raison d'être à cet endroit ainsi que sa provenance et son domaine d'adoption. Il prépare donc l'ébauche d'un tableau bourré d'exemples d'un côté en Orient depuis les arcs légèrement pointus des façades rupestres en

⁶⁷⁸ ALPAGO NOVELLO, 1971.

Indes (Caytia : I^e-II^e av. J-C.) et de l'autre en Occident à partir des arcs étrusques dans la tombe de Granduca à Chiusi (IV^e av. J-C.), de la porte de la muraille urbaine de Volterra et de l'arc de Giove à Santa Maria di Falleri (III^e av. J-C.). Concernant l'Orient, il conclut que l'arc outrepassé n'apparaît pas hors des endroits où sa transposition en pierre ne supposerait pas un usage précédent réalisé en bambous plié ce qui rappelle l'avis de Gomez-Moreno émis en 1906.

Le dessin outrepassé des sarcophages (villa Mattei à Celio : III^e-IV^e), des stèles funéraires (Léon, Madrid : III^e) trahissent pour lui une influence indéniablement orientale, il considère cette forme dans ce cas comme un simple motif décoratif. De l'architecture chrétienne, ses spécimens attestent une présence bien attestée en Syrie,⁶⁷⁹ en Isaurie, en Cilicie et en Cappadoce entre le V^e et le IX^e siècles.⁶⁸⁰ Il met en relief l'emploi assidu du dessin outrepassé en Cappadoce (VIII^e-IX^e) dans la planimétrie, en élévation et dans l'ornementation des façades ce qu'il explique par la technique de creusement donnant plus de liberté, plus de souplesse par rapport à la forme construite et favorisant ainsi l'adoption systématique et recherchée des profils en fer à cheval. Selon lui, dans ce milieu rupestre les lois statiques et des difficultés technologiques liées au matériau dans l'édification traditionnelle n'entravent pas la création volumétrique qui peut aboutir à des intérieurs plus coupés et plus élégants.

Néanmoins, Alpago Novello ne cherche pas pourquoi la forme outrepassée n'est pas exclusive dans les églises artificielles de la Cappadoce, pourquoi cette forme se mêle avec l'arc en plein cintre. Nous trouvons important de citer sa position sur cette facilité et liberté plus importante résidant dans le procédé de l'excavation par rapport aux volumes édifiés à l'aide du matériau de construction, bien que nous trouvions plus imposant le modèle à imiter d'une forme existant déjà dans les édifices sacrés. Il est possible que l'exécution d'un tracé soit plus facile par l'évidage que par la construction de la même forme, néanmoins, nous ne pouvons pas supposer qu'on construit des formes différentes dans ce milieu rupestre et dans l'architecture religieuse traditionnelle.

Aux yeux de l'auteur, le voisinage de la Cappadoce éclaircit l'utilisation de l'arc outrepassé avec une préférence similaire en Arménie et en Géorgie. Sa liste des églises disposant un arc outrepassé en élévation et dans le plan comprend la période entre le IV^e et le VIII^e siècles.⁶⁸¹ Citant l'opinion de J. Baltrusaitis, il note qu'en Géorgie l'usage de l'arc en fer à cheval a été abandonné au IX^e siècle, tandis qu'en Arménie après la répression arabe du VIII^e siècle le motif a été repris prouvant un attachement local particulier à cette forme aux X^e-XIII^e siècles.⁶⁸² Pour compléter l'architecture religieuse de l'Orient, Alpago Novello ajoute encore au panorama le territoire copte avec ses tombes orientées à abside en fer à cheval et les églises rupestres de Lalibela (Éthiopie, XII^e-XIII^e). La culture rupestre justifie pour lui le goût singulier dans cette région pour la forme outrepassée des arcs comme en Inde et en Cappadoce.

Par rapport à l'ensemble de monuments orientaux recueillis, l'étude de l'arc outrepassé en Occident est plus difficile, selon lui, parce que la recherche de l'architecture du Haut Moyen Age n'est pas attentive pour ce tracé. Il parle d'une apparition sporadique de ce tracé sur ces territoires

⁶⁷⁹ En Syrie : baptistère de Nisibis, Zebed, église de Bizzos à Roueilha, Saint-Jean de Damas, Qualb-Lozé (V^e-VI^e), Saint-Georges d'Ezra (VI^e), évangéliste de Zagba (586).

⁶⁸⁰ En Isauria : Alahan Manastiri ; En Cilicie : église du cloître de Korikos ; En Cappadoce : Durmus Kilisesi à Maçan, VI^e-début VII^e.

⁶⁸¹ Les exemples de l'auteur en Arménie entre le IV^e et VII^e siècles : Vagharchapat, Etchmiadzine (basilique primitive) IV^e s. (plan, élévation) ; Aparan (Kasakh) IV^e-V^e (plan, élévation) ; Dchirvez, IV^e-V^e (plan) ; Ererouk, IV^e-V^e (élévation) ; Chirvandjouk, V^e (plan) ; Zovuni, chapelle de Saint-Vardan, 451 (plan) ; Agarak, Sainte-Marie, V^e-VI^e (plan) ; Tanaat V^e-VI^e (plan, élévation) ; Ashtaragn basilique Dziranavor, V^e-VII^e (plan, élévation) ; Dzidzernavank, V^e-VI^e (plan, élévation) ; Zovuni, Saints-Pierre-et-Paul, V^e-VI^e (plan) ; Tekor, Saint-Serge V^e-VI^e (élévation) ; Odzoun, monuments funéraire, VI^e-VII^e (élévation) ; Artik, Sainte-Marie, VI^e-VII^e (plan) ; Avan, VI^e-VII^e (plan) ; Vagharchapat, Ripsimè, début VII^e (plan) ; Sisian, Saint-Giovanni, VII^e (plan) ; Soravor, VII^e (plan).

⁶⁸² Arménie : Sanahinn 979 (élévation) ; Haghpat, Saint-Nshann fin X^e (élévation) ; Bidchni, Sainte-Marie (plan, élévation) ; Vorotnavank X^e-XII^e (élévation) ; Ketcharis, XI^e-XIII^e (plan, élévation).

occidentaux et ses exemples concernent surtout le plan des absides.⁶⁸³ Selon la thèse d'Alpago Novello, l'usage de l'arc outrepassé en Occident est partout en relation avec une influence orientale ce qu'il reconnaît dans l'abside de plan outrepassé par exemple en Italie à Santa Maria Maggiore de Ravenne, datée du début du V^e siècle, au pergola de San Prosdocimo à Padoue du VI^e reproduisant un modèle syrien, à la chapelle de Germigny-des-Prés en France s'appropriant d'une référence orientale par l'intermédiaire wisigothique. Évidemment, ces exemples et encore beaucoup d'autres excluent partout une influence islamique. Toute la série des églises carolingiennes dans les Alpes et dans les Grisons puis, dans son sillage à la période suivante ottonienne soutiendraient cette théorie.

L'Espagne à l'époque wisigothique démontrant une inclinaison toute spéciale pour la forme outrepassée dans la construction des arcs et des voûtes attestent à ses yeux une ressemblance singulière avec la région caucasienne. Le parcours migratoire de ce peuple barbare dans une direction est-ouest reliant les deux pôles opposés de la Méditerranée échafauderait à cette similitude. Le motif de l'arc en fer à cheval ne passerait selon lui que plus tard dans l'architecture des conquérants arabes, ensuite dans celle dite mozarabe où le tracé devient cependant typiquement islamique. Sa note s'appuie sur l'opinion de Creswell dans *Architettura Islamica delle origini* qui affirme également que quand les Arabes envahirent l'Espagne, l'arc outrepassé était déjà diffusé et même connu ici depuis l'époque romaine et que si ce tracé est quasi absent dans l'architecture omeyyade en Syrie, ils l'auraient été adoptés au cours de leur chemin en Afrique du nord ou en Espagne.⁶⁸⁴

Selon la prise de position d'Alpago Novello, l'arc outrepassé est le fruit des échanges entre les cultures variées, surtout entre l'Orient et l'Occident un peu partout dans le bassin de la Méditerranée et sa manifestation ne peut pas être réduit à l'influence islamique. Ses exemples esquissés et surtout ceux datés avant l'arrivée des Arabes servent à soutenir ce constat final. A la fois, la chronologie des monuments cités entre le V^e siècle et l'âge roman en Occident suggère que dans sa vision il ne s'agit pas d'un apport identifiable dans le temps mais plutôt des influences isolées qui arrivent constamment de l'Orient. Rejoignant l'avis de Dewalds, l'auteur résonne également dans un espace multiculturel élargi au maximum qui favorise le brassage des formes architecturales. C'est également cette conception pertinente qui lui fait exclure l'avis de Rivoira selon lequel en Espagne le peuple barbare des Wisigoths provenant de la rive du Danube aurait apporté l'architecture orientale.

L'étude particulièrement complexe et riche en références, consacrée à la recherche de l'origine de l'arc en fer à cheval de Louis Caballero Zoreda⁶⁸⁵ intitulée *La « forma en herradura » hasta el siglo VIII, y los arcos de herradura de la iglesia visigoda de Santa Maria de Melque* constitue la forme publiée de sa thèse dans *Archivo español de Arqueología* en 1977-1978. Nous avons déjà fait référence plusieurs fois à ce travail qui s'articule sur la distinction du tracé outrepassé dans le plan de l'abside, en élévation et dans son aspect décoratif justement à cause de la présence du même motif sur la frise des arcs outrepassés de Santa Maria de Melque. Nous avons pu voir que ces trois formes dans l'usage de l'arc en fer à cheval étaient déjà bien connues chez les chercheurs précédents, elles n'ont pourtant pas reçu une analyse systématique et conjointe si approfondie ailleurs. Les considérations de Caballero Zoreda sur le tracé outrepassé de l'abside, sur le rapport entre l'arc en champignon et l'arc en fer à cheval ont été présentées dans les chapitres précédents. Ici, nous nous intéresserons à sa conception sur l'origine de l'arc outrepassé, cependant il semble être nécessaire de rappeler brièvement ses pensées déjà connues afin de comprendre ses

⁶⁸³ Abside de Sant-Angelo à Peruggia (VI^e), abside de la basilique eufrasienne de Parenzo, VI^e ; crypte de San-Salvatore à Brescia (VIII^e) ; Santa Maria Foris Portas à Castelserpio (VIII^e) ; baptistère de Lomello (VIII^e) ; abside San Stefano de Bologne (IX^e) ; San Jean de Münster (IX^e) ; San Benedetto de Malles (IX^e) ; San Luzius de Chur (IX^e).

⁶⁸⁴ ALPAGO NOVELLO, 1971, p. 68.

⁶⁸⁵ CABALLERO ZOREDA, 1977-1978.

conclusions.

Parmi ses prédécesseurs, Caballero Zoreda discerne l'approche de Dewalds, d'Alpago Novello et de P. Ponsich (voir ci-dessus) parce qu'il les trouve différentes par rapport aux autres analyses et parce qu'il s'appuie sur leurs réflexions. En effet, quand il définit lui-même son but qui consiste à retracer « l'évolution » de la forme outrepassée dans son cheminement géographique et chronologique dès son origine supposée jusqu'au VIII^e siècle, il dévoile cette méthode bien manifestée dans son écrit basée sur le développement d'une forme.

Plus précisément, c'est cette approche qui lui fait partager l'hypothèse de P. Ponsich sur la dérivation de la forme outrepassée à partir de l'arc à diamètre élargie (en champignon) et qui établit une chronologie en fonction de l'avancement de la retombée de l'arc vers la ligne verticale des piédroits. Dans cette théorie, son apport réside à distinguer le type d'arc dont le sommier arrive à l'aplomb des supports en tant qu'un tracé autonome par rapport aux autres. Selon l'auteur, l'arc outrepassé n'est pas homogène, en fonction de sa forme il a quelques variantes. C'est cette vision évolutionniste qui fait suivre le chemin du développement à partir de l'arc en champignon de Firouzabad (III^e) et de Ctésiphon (VI^e) par intermédiaire des formes outrepassées dont la retombée avance progressivement vers l'aplomb de ses supports jusqu'aux spécimens islamiques dont la distance entre ses jambages dépasse celle du diamètre de l'arc.

Nous avons également vu son hypothèse sur la causalité entre certains édifices qui affichent l'abside en fer à cheval et la fonction funéraire ce qui nous a invité à vérifier le même rapport au sujet des édifices paléochrétiens de la France.

Son analyse commence par l'étude de l'arc outrepassé en tant que motif décoratif. Caballero Zoreda s'appuie sur les nombreux exemples cités par des chercheurs précédents depuis Gomez-Moreno qui a déjà signalé l'arc en fer à cheval comme motifs décoratif dans les stèles romaines dans la région de Duero imitant d'après lui les véritables arcs. La liste des stèles a été enrichie depuis par des motifs de sarcophages, de manuscrits, de reliefs, tant en Italie et qu'en France. L'auteur y ajoute la série de pièces de bronze, de boucles de ceinture dérivée de petits boucliers, répandu en Espagne au tournant du IV^e-V^e siècle qui pose la question à savoir si elles imitent également des arcs construits ou s'il s'agit tout simplement d'un motif décoratif.

A l'opposition de Gomez-Moreno et P. Palol affirmant la reproduction de véritables arcs, Caballero Zoreda estime qu'il n'y a rien à avancer pour ou contre une imitation architecturale. Les arcs dans les pièces citées ne correspondent pas aux caractéristiques techniques des arcs constructifs antérieurs au VIII^e siècle, car le diamètre de l'arc dans la pièce de Fuentespréadas,⁶⁸⁶ son exemple principal est plus petit que l'espace entre les jambages (mais il est conscient qu'on peut attribuer ces caractéristiques à l'artisan qui travaille sur un objet tout petit et il faut prendre en compte également le matériau). Dans les arts mineurs, la présence de l'arc en fer à cheval est très fréquente et son emploi se continue jusqu'au X^e-XI^e siècle.

Il rapporte que, en Arménie, l'arc en fer à cheval n'est pas rare comme motif ornemental dans la moulure décorant les arcs constructifs en fer à cheval (Tanaat V^e-VI^e ; Odzun VI^e-VII^e ; Mastara VI^e-VII^e ; Ptghni VI^e). L'archéologue admet que dans ces églises la décoration de l'arc en fer à cheval peut refléter des formes architectoniques réelles en raison de la présence des arcs outrepassés constructifs ce qui n'est pas le cas dans le monde plus occidental syriaque et anatolien (sauf peut-être Dana, Bin Bir Kilise). En conséquence, il suppose que ce mode de décoration serait autochtone en l'Arménie.

A la fois, il précise qu'on ne peut pas dire que les arcatures en fer à cheval décorant les arcs constructifs dériveraient uniquement de la volonté de copier sur les véritables arcs, mais un caractère décoratif volontaire peut s'y manifester également. Pour lui, il est évident que ces

⁶⁸⁶ Caballero Zoreda utilise les illustrations de Katchatrian qui rapportent des motifs décoratifs surtout arméniens, à côté de la pièce de Fuentespréadas. CABALLERO ZOREDA, 1877-1978, p. 326.

arcatures décoratives en fer à cheval sont en relation directe avec le motif de fleur de lys qui trouve son précédent dans le monde romain classique. Il présume que l'influence de celui-ci pouvait arriver en Arménie à travers l'art syriaque et l'architecture sassanide (Ctésiphon) et qu'il s'agirait plutôt de l'internationalisation des modes décoratifs dans le monde tardo-romain.⁶⁸⁷

Caballero Zoreda examine ce motif fusionnant la fleur de lys et les arcatures en fer à cheval dans la décoration en stuc de l'extrados de l'arc méridional de la croisée de Santa Maria de Melque ce qu'il compare en tant qu'élément décoratif avec les arcatures en fer à cheval arméniennes parce qu'elles sont forcément antérieures à l'église espagnole et parce qu'à Melque aussi comme en Arménie les arcs décoratifs ornent les arcs constructifs.

Dans la deuxième partie de son travail, l'auteur inventorie dans l'ordre chronologique les témoins archéologiques de l'arc en fer à cheval en élévation. Il reconnaît qu'il est conscient qu'on ignore le rapport entre cette disposition à la fois en plan et en forme construite des arcs dans le cas où au tracé de l'abside correspond un arc triomphal outrepassé en élévation à son entrée. Cependant, en Espagne la basilique inférieure de Cabeza de Griego (antérieure à 550) lui fournit la preuve sur la coexistence du plan outrepassé de l'abside et d'un arc constructif également outrepassé en-devant.

Il invoque les exemples les plus anciens qui apparaissent en Syrie : les arcs du mausolée de Brad (Yibâl Sî'mân), daté soit à la fin du II^e (Reuther), soit entre II^e et III^e (Katchatrian) et le baptistère de Nisibis (Mar Ya'qûb), daté par Khatchatrian entre 359 et 363. Dans l'ère sassanide, c'est l'arc en fer à cheval de Tâq-i-Girrâ dans la région de Zagros qui est considéré comme le plus ancien (IV^e). En Arménie, le tracé est attesté dans les églises d'Etchmiadzine à Vagharchapat, à Aparan et à Erarouk qui sont datées du IV^e-V^e siècles par A. Novello. En ce pays, il cite encore l'église de Zovni (451), de Khoja-Kalesi (fin du V^e), de Tanaat et de Tekor que Khatchatrian met au début du V^e siècle.

Au VI^e siècle, il mentionne en Syrie Halben en Ala (Hama, 543), Dana (540), Monet, la tour de Shaykl'Ali Kasun, Ruweiyha et Ezra ; en Arménie Quassakh et Odzoun : en Cappadoce Maçan (ces deux derniers entre le VI^e-VII^e siècles). Il remarque qu'au VII^e siècle, en Arménie l'arc en fer à cheval ne figure que dans le plan, pas en élévation et l'activité constructive est interrompu jusqu'au X^e siècle tandis qu'en Cappadoce l'arc outrepassé est très courant au VIII^e siècle et l'Espagne présente aussi à ce moment-là la floraison des églises wisigothiques.

En Espagne, il fait référence à l'exemple le plus ancien, au nymphée de Santa Eulalia de Boveda (Lugo) qu'il situe aux alentours du IV^e siècle et à la basilique de Cabeza de Griego (Ségobriga, Saelices, Cuenca). Cette dernière, citée à maintes reprises à cause de son importance, bien qu'elle ne soit connue que grâce à sa documentation parce qu'à part ses fondations rien n'en est conservé aujourd'hui. Il accepte sa datation par P. Palol de la fin du V^e-du début du VI^e siècle. La dimension très petite de son chevet peut s'expliquer pour Caballero Zoreda, comme nous l'avons vu, probablement par des agrandissements postérieurs.⁶⁸⁸

Dans la troisième partie de son écrit consacrée au tracé outrepassé dans le plan des absides, l'auteur brosse son panorama en Espagne à partir des « castros » en Galice (Casa de Troña, Citania de Briteiros, Coaña y Pedia), à travers les exemples des villas tardo-romaines (Clunia, villa de Arnal, Torre Cardeia), des basiliques de Cabeza de Griego (antérieur à 550), de Marialba (IV^e), de La Cocosa, d'Odrinhas jusqu'aux églises wisigothiques et mozarabes à abside outrepassée. Caballero Zoreda ne réunit pas seulement les exemples mais il fait une sorte de typologie en fonction de leur tracé et tente d'établir une sorte de chronologie que nous avons présentée à propos des filiations créées à partir de la disposition du chevet. Nous voudrions seulement rappeler ses considérations.

Caballero Zoreda évoque la théorie de Gomez-Moreno pour qui le chevet en fer à cheval à l'intérieur et rectangulaire à l'extérieur était plus récent vis-à-vis de l'abside outrepassée libre

⁶⁸⁷ CABALLERO ZOREDA, 1977-1978, p. 329.

⁶⁸⁸ Il suppose que la nef transversale de Cabeza de Griego avait la fonction de vestibule pour un martyrium primitif sur lequel la basilique a été érigée par la suite. CABALLERO-ZOREDA, 1977-1978, p. 356.

(Cabeza de Griego, Marialba) et pour qui l'abside enveloppée dans un massif était un argument chronologique en faveur de la datation d'un édifice de la période mozarabe. En revanche, le chevet rectangulaire à l'extérieur et à l'intérieur correspondrait pour lui à l'époque wisigothique et l'abside en fer à cheval à l'intérieur et à l'extérieur serait une exception pré-wisigothique. Dans cette théorie Caballero Zoreda ne trouve aucun exemple qui réfuterait sa classification, à l'exception du chevet de Cabeza de Griego qui serait dans son acception polygonal à l'extérieur (et en fer à cheval à l'intérieur) et le groupe de Melque, Mata, Bande qu'il considère comme wisigothique avec une abside outrepassée encadrée dans rectangle.⁶⁸⁹ En conséquence, contrairement à l'exemple unique de San Fructuoso de Montelios accepté parmi les églises wisigothiques avec un chevet extérieurement carré et intérieurement outrepassé, Caballero Zoreda y ajoute les églises de Melque, Mata et Bande et publie leur plan avec la restitution de l'état wisigothique. (Quant à Santa Maria Terrassa, chancelant entre le monde wisigothique et mozarabe, il affirme également l'aspect wisigothique de son chevet dont le fondement avait déjà la même forme à l'époque wisigothique.)

L'architecture mozarabe continue à utiliser ce plan du chevet qu'il justifie par l'avantage d'incorporer en lui-même ses contreforts. Il fait remarquer que tout ce groupe d'églises – chez Gomez-Moreno San Miguel de Escalada (913), San Cebrian de Mazote (?916), Santo Tomás de las Ollas (X^e), Santiago de Peñalba (entre 913 et 937), San Miquel de Celanova (première moitié du X^e), San Salvador de Palaz del Rey (?930-950) et Santa Maria de Villarmún bien qu'elle soit du roman archaïsant ou de reconstruction romane – se situe au nord du Duero dans une zone contiguë avec les exemples wisigothiques de Bande et de Montelios.⁶⁹⁰

Hors d'Espagne, il a esquissé le tableau des monuments à abside outrepassée mentionnant le petit temple syriaque *in antis* à Rahle à côté de Damas du II^e siècle et l'*aula* à abside de la villa de Nea Paphos en Chypre (fin du III^e-IV^e) et le mausolée rupestre d'Aghtz (364 par Katchatrian) en Arménie. Dans ce pays, Caballero Zoreda cerne le plein apogée de la forme outrepassée en plan, en élévation et en ornementation au début du Ve siècle ce qu'il soutient au sujet du plan par l'abside outrepassée de la basilique primitive de Vagharchapat (IV^e), d'Etchmiadzine (IV^e), de Kasakk, de Dchirvez (IV^e-V^e), de Bin Bir Kilise (IV^e-IX^e), de Chirvandjough (V^e-VI^e), d'Agrak (V^e-VI^e) et de Tsitsernavanq (V^e-VI^e). Il suppose que la différenciation dans le plan a dû commencer immédiatement parce qu'à partir de cette date il y a déjà des chevets polygonaux à cinq ou à trois pans à l'extérieur et en fer à cheval à l'intérieur (Bin Bir Kilise, Dzidzernavank, Caricin Grad).⁶⁹¹ Ce type est attesté en Géorgie également. L'autre schéma dans ces deux pays consiste à englober l'abside principale et les absidioles latérales dans un bloc rectangulaire ce qui est daté en Géorgie par Baltrusaitis entre le V^e-VII^e siècles avant que le plan outrepassé disparaisse complètement au IX^e siècle.

En Italie, il évoque l'église de la Vierge à Vicence (seconde moitié du VI^e) à chevet pentagonal à l'extérieur et en fer à cheval surhaussé à l'intérieur ce qui signale d'après lui le lien avec le monde oriental.⁶⁹² En revanche, la basilique San Simpliciano à Milan associe à une date assez tôt (après 386)

⁶⁸⁹ CABALLERO-ZOREDA, 1977-1978, p. 358. Il fait remarquer que les exemples arméniens de ce type de chevet sont datés du V^e-VI^e siècles.

⁶⁹⁰ Caballero Zoreda mentionne comme un groupe à part, pas suffisamment étudié, les églises rupestres qui sont considérées comme mozarabes malgré leur chronologie douteuse. Il réunit à cause de leur abside outrepassée : San Pedro de Rocas (Orense), Marquinez (Albaina), Virgen de la Peña et Miguel à Faido, Laño, Irquiz à Sarracho (Alava), La Goba (Burgos), San Juan de Socuevas y Arroyuelos (Santander), San Martin de Villamoros (Léon). Selon lui, dans ce cas il faut tenir compte du fait que dans ces édifices artificiels les formes sont excavées dans le rocher. Il attire l'attention sur la similitude entre leur plan et celui des églises de Melque et de Mata ce qui remet en question, pour lui, leur chronologie mozarabe. Voir CABALLERO-ZOREDA, 1977-1978, p. 360.

⁶⁹¹ Caballero Zoreda tient pourtant le plan polygonal plus primitif que le chevet rectangulaire.

⁶⁹² Caballero Zoreda note que les églises italiennes (Vicence, Ravenne, Aquilée) ont été beaucoup citées pour leur influence présumée sur l'abside de San Cugat del Vallès. Pour cette dernière, Barral i Altet et P. Palol affirment un impact italien à cause de son abside enfermée dans un massif encore que le tracé intérieur en fer à cheval leur semble

le plan cruciforme à l'abside outrepassée ovalisante à l'extérieur et à l'intérieur.⁶⁹³ Dans l'apparition de ce type d'abside (en fer à cheval en dehors et en dedans), Caballero Zoreda voit la communauté méditerranéenne avec les exemples de la zone nord-africaine (Upenna, Henchir Guess) qui fournissent le maillon géographique entre les spécimens orientaux (villa de Neo Paphos) et espagnols ainsi qu'entre Marialba, Cabeza de Griego plus précoces et les témoignages postérieurs d'Odrinhas (Portugal), de La Cocosa et de Valdecebadar (Bajadoz). Ce dernier associe également l'abside outrepassée libre au plan en croix qui annoncerait déjà la planimétrie des églises wisigothiques.

Caballero Zoreda cherche les similitudes entre le monde oriental et l'occidental : il met en parallèle le plan cruciforme précédant un chevet outrepassé au mausolée d'Aghtz avec les mausolées de Tarragone et également avec le plan de Santa Maria de Melque. Pour lui, le point commun se révèle également dans la fonction funéraire et au niveau formel dans présence de l'arc en fer à cheval à la fois dans le plan et en élévation qu'il retrouve aux formes des *arcosolia* à Aghtz. Concernant l'église de San Quirze de Pedret, considérée comme mozarabe (bien que Gomez-Moreno l'ait rejetée de ce groupe à cause de ses absides latérales adoptant la courbe libre plus archaïque), il note que le plan de son sanctuaire principal au chevet plat avec des murs latéraux convergents à l'intérieur et à l'extérieur est attesté également tant en Arménie qu'en Géorgie, de même que le type du plan comprenant une grande abside encadrée de deux absidioles de taille plus réduite.

A la fin de son étude, Caballero Zoreda conclut que la forme outrepassée montre une grande vitalité sur les deux côtés de la Méditerranée entre le V^e-VIII^e siècles. Leurs exemples les plus anciens en plan sont, en Espagne, les édifices funéraires en Galice des II^e-III^e siècles av. J-C. Il reconnaît qu'il n'est pas entré dans la problématique des stèles du Duero, seuls éléments dont la datation permettrait la mise en parallèle avec les plus anciens exemples syriens de Rahle, en plan, et de Brad, en élévation et d'affirmer ainsi l'existence d'une série occidentale contemporaine. L'utilisation de l'arc outrepassé dans toute l'aire de la Méditerranée lui semble indéniable à partir du II^e siècle.

Pour expliquer la transmission de la forme, il emprunte la théorie de Dewald émettant l'idée que les Syriens arrivés en Espagne imposent ce tracé décoratif ainsi que celle de Brehier et Schaffer-Boichorst relevant dans l'onomastique des inscriptions des noms d'origine syriaque ou bien celle de Blázquez découvrant des artisans syriens à Malaga, des déesses syriennes à Cordoue, à Cartagena, à Séville, à Léon. Même s'il ne pense pas à un afflux direct sur l'Espagne depuis la Syrie ou un autre pays oriental, l'influence, qui pouvait arriver à travers les immigrations, le commerce des œuvres artistiques, de la main d'œuvre ou simplement par des dessins, lui paraît indubitable. A cause de la propagation du christianisme, il trouve plus logique de chercher aussi une influence nord-Africaine.

Il estime que l'influence de la forme en fer à cheval dut arriver dans un intervalle chronologique relativement court parce qu'à partir du IV^e et pleinement au V^e siècle la forme se

typiquement hispanique. Caballero Zoreda veut réviser cette idée, surtout d'après les exemples orientaux, et il affirme que l'Italie a joué seulement un rôle intermédiaire. Bien qu'il accepte la date de Barral i Altet, situant l'église à la fin du VI^e-au début du VII^e siècle, il est très attentif à la remarque de Jacques Fontaine, pour qui l'outrepassement de 2/3 du rayon de son abside signale une date postérieure. Cependant, il considère qu'on peut rencontrer cette proportion avant le VII^e siècle aussi (Cabeza de Griego) et qu'il faudrait modifier dans ce cas la date de l'église de l'amphithéâtre de Tarragone et de Saint-Michel de Terrassa. Caballero Zoreda observe que ce type de plan rectangulaire à l'extérieur-outrepassé à l'intérieur reste en usage postérieurement dans l'aire carolingienne et byzantine (Hosios Lukas IX^e). CABALLERO-ZOREDA, 1977-1978, p. 355.

Il est intéressant de voir dans ces réflexions que la mesure d'outrepassement est appliquée comme argument dans la datation, non seulement pour les arcs en élévation mais également pour le tracé de l'abside.

⁶⁹³ Sa note ajoute à la liste des absides outrepassées la crypte de San Salvator de Brescia, datée du milieu du VIII^e siècle et San Stefano de Bologne, à quatre absides, située à la première moitié du IX^e siècle. CABALLERO-ZOREDA, 1977-1978, p. 357.

généralise dans tous ses usages. Si le motif décoratif,⁶⁹⁴ dérivé du petit bouclier (« *pelta* ») et répandu depuis l'époque impériale dans les arts mineurs est relativement bien décelable, il reconnaît qu'on ignore quel serait son rapport avec l'arc constructif en élévation et avec son usage dans le plan des absides. La jonction devait avoir lieu entre les différents emplois sur les deux côtés de la Méditerranée à la fin du IV^e-au début du V^e siècle, quand en Espagne les trois usages sont déjà attestés. Puis, sa manifestation sera ininterrompue grâce à son adoption par l'art musulman. A ses yeux, les formes wisigothiques s'apparentent de plus près avec les formes arméniennes (où on a déjà connu la domination arabe depuis 642) ce qui lui suggère, selon l'opinion de Dewald, l'arrivée des éléments orientaux en plein VII^e siècle nuançant une évolution autochtone qui a absorbé à la fois d'autres influences externes ininterrompues depuis le IV^e-V^e siècles et qui a été secondée ensuite par l'arrivée des éléments musulmans en Occident au VIII^e siècle.

Les conclusions finales de l'auteur reposent donc sur l'argument selon lequel si les premiers exemples datés de l'usage de l'arc outrepassé se trouvent en Orient, la forme a dû être transférée de cette contrée-là vers l'Occident. Dans la même logique, si l'emploi de l'arc en fer à cheval atteste une prépondérance en Orient au cours du IV^e-V^e siècles, cette même période a dû déterminer l'arrivée du tracé outrepassé en Occident. Le parcours géographique et le recensement sérieux de Caballero Zoreda ont servi à soutenir cette thèse. Quoiqu'il approuve l'approche de Dewalds, il envisage un transfert direct et chronologiquement bien délimité à l'explication de la propagation du motif de l'Orient vers l'Occident. Sans éliminer ces constats, nous estimons pourtant que dans le domaine des phénomènes artistiques il n'y a pas un avancement si linéaire selon des règles quantitatives. La construction des schémas d'évolution est maintes fois remise en question par les lois intérieures d'une micro-région, par les coutumes archaïsantes, par un matériau local brut servant d'exécuter des formes plus développées ailleurs.

Le schéma de Caballero Zoreda illustrant les phases successives du développement des différentes formes de l'arc outrepassé à partir de son premier passage entre l'arc en champignon et l'arc en fer à cheval à Firouz-Abad et Ctésiphon à travers des courbes de plus en plus fermées jusqu'à l'apparition de l'arc « islamique » aux piédroits rentrant rendraient possible en principe d'établir l'antériorité chronologique entre plusieurs édifices ou plusieurs arcs d'un même bâtiment. Cependant, plusieurs auteurs admettent que dans le même édifice la forme du tracé (mesure d'outrepassement, disposition de claveaux, distance entre les jambages par rapport au diamètre de l'arc) n'est pas identique. Nous allons voir ces caractéristiques d'une façon plus détaillée dans le chapitre présentant l'approche technique de la forme outrepassée.

Respectant l'avancement chronologique, nous voudrions encore invoquer la thèse émise par M. Mirabella Roberti⁶⁹⁵ dans son étude intitulée *L'arc en trou de serrure de l'Adriatique aux Pyrénées* en 1988 que nous avons déjà partiellement cité à propos du plan des absides. Son étude qui se penche sur une zone bien circonscrite commence par la distinction de l'arc outrepassé, désigné ici par le terme de « l'arc en trou de serrure » et le tracé nommé par la paraphrase de « l'arc à ébrasement rentrant », typique à Ravenne et à Grado paléochrétiennes dont la courbe semi-circulaire est plus large que la distance entre ses supports. Nous appelons ce-dernier arc en

⁶⁹⁴ Ce motif décoratif qui se mêle par la suite avec la fleur de lys persiste, d'après l'auteur, jusqu'à l'époque wisigothique dont il retrouve la représentation dans la décoration architectonique, unique en occident, des stucs wisigothiques de Santa Maria de Melque, succédant ses prédécesseurs syriens et arméniens. Il s'apparente non seulement à la décoration des arts mineurs mais à celle de l'architecture impériale, ornée de petits bouclier. Il tient cette série complètement différente de celle des stèles, probablement antérieure, qui se prolonge dans les motifs des sarcophages paléochrétiens, dans des reliefs wisigothiques. Les stucs de l'extrados de Melque lui paraissent pré-musulman, de filiation pleinement classique par la forme de la fleur de lys, avec laquelle ni l'art musulman, ni l'art mozarabe ne présente pas des parallèles. CABALLERO ZOREDA, 1977-1978, p. 362.

⁶⁹⁵ MIRABELLA ROBERTI, 1988.

champignon.

Pour l'auteur dans le cas de ce dernier il s'agirait plutôt de l'avantage pratique et fonctionnel consistant à soutenir le cintre mais pour les fenêtres de Sainte-Marie Foris Portas à Castelserpio il avance aussi la volonté de rendre plus noble le dessin de l'arc par ce tracé différent de l'arc en plein cintre traditionnel. Cependant, le plan outrepassé de son abside et le caractère des fresques dénotent pour lui un goût oriental. Nous avons déjà vu dans le chapitre traitant le plan en fer à cheval que selon Mirabella Roberti ce tracé est toujours associé à une influence orientale même si la justification de cet apport ne lui est pas toujours facile comme par exemple à Castelserpio, au nord de Milan. Ici, la venue des missionnaires orientaux exilés de leur pays envahi par les Arabes serait responsable d'un ton étrange à la culture lombarde dans les fresques au VIII^e siècle. Ce sont ces orientaux qui amèneraient avec eux la culture hellénistique et le type du plan outrepassé.

A ses yeux, l'arc outrepassé a certainement des origines orientales parce qu'aux IV^e-V^e siècles il se trouve déjà dans les basiliques en Syrie d'où il passerait dans les églises rupestres de Cappadoce, puis en Arménie (Tanaat, Tekor) et en Géorgie (Vatchnadziani, Kabani, IX^e). A l'aide de la liste de monuments publiée par Alpagio Novello, il tire la conséquence qu'en Arménie dans le plan et en élévation l'arc outrepassé était largement répandu entre le IV^e et le VIII^e siècle et après les répressions arabes jusqu'au XII^e siècle. En revanche, il refuse l'attribution de l'arc outrepassé à une influence arabe ou mozarabe en Espagne et en Roussillon où on doit penser plutôt à un héritage wisigothique.

L'auteur trouve surprenant de rencontrer « l'arc en trou de serrure » dans l'Adriatique, pourtant au V^e siècle le bâtiment de l'évêché à côté de la basilique eufrasienne de Parenzo (vers 550) conserve deux arcs outrepassés dans son couloir appartenant à une structure plus ancienne, datée de la fin du V^e-début du VI^e siècle. Mirabella Roberti explique sa présence ici par un apport syrien isolé. Dans la vallée du Pô ce tracé est rare (la pergola dans le martyrium de San Prosdodimo à Padoue) de même qu'en milieu montagnard (chapelle Saint-Benoit à Malles) mais malgré son isolement, ces phénomènes sont à l'origine d'une empreinte orientale. A propos des trois niches en fer à cheval de l'église de Malles (Haute-Adige), il pose la question de savoir si cette forme a facilité l'exécution des fresques ou si elle a été choisie pour sa valeur décorative mais finalement il trouve son explication dans l'intervention supposée des stucateurs d'origine orientale sur le chantier de sa construction.

Mirabella Roberti définit la raison d'être de l'arc outrepassé en élévation dans la dualité d'un côté d'un choix esthétique et de l'autre des avantages constructives, techniques qui permettent de remplacer un arc en champignon sous une forme plus décorative tout en permettant de soutenir le cintrage et laissant libre le passage en bas.⁶⁹⁶ Pour le plan outrepassé également, si les apports orientaux ne sont pas évidents comme par exemple en milieu alpin (Saint-Barthélemy de Romeno, Val de Non, Trentin), il cherche des explications au niveau pragmatique. Comme nous l'avons déjà cité, il allègue la volonté d'approfondir l'abside ou d'augmenter la réverbération de la voix. En revanche, à Grado, au bord de la mer en contact constant avec l'Orient, l'apport oriental ne lui semble pas surprenant, surtout si l'abside du Duomo est intégrée dans un massif rectangulaire ce qui lui permet de prétendre que : « le plan absidal est franchement syrien avec un mur oriental rectiligne ».⁶⁹⁷

Au constat final, il pense que l'expérience acoustique a dû venir dans un deuxième temps après l'arrivée de la forme orientale et que l'abside outrepassée a été désormais inventée pour des raisons pratiques dans le but de donner plus de profondeur au siège du clergé, à l'autel et de rendre plus élégant le contour de la courbe. S'il est pour un apport syrien dans la ville de Grado où les

⁶⁹⁶ Mirabella Roberti connaît l'étude de Ramon Corso Sanchez sur cet avantage technique grâce au tracé en champignon permettant le ménagement d'un cintrage autoporteur.

⁶⁹⁷ MIRABELLA ROBERTI, 1988, p. 96.

orientaux auraient pu passer facilement, l'explication technique s'impose plutôt pour la grande basilique de Saint-Simplicien de Milan, construit par saint Ambroise au début du V^e siècle où les raisons acoustiques valorisant les chants liturgiques devaient primer au détriment d'une inspiration syrienne.

A côté de sa théorie sur l'apport oriental qui doit expliquer obligatoirement presque partout la présence de l'arc outrepassé même si cette influence est isolée, la publication de Mirabella Roberti nous met en garde qu'il faut toujours observer l'apparition de ce tracé, cas par cas, en tenant compte de toutes les circonstances qui pourraient éclaircir son choix à un endroit donné. Dans l'approche de l'arc outrepassé la dichotomie sur laquelle il attire l'attention entre les avantages pratiques et les valeurs esthétiques accompagne la recherche dès le début.

2. 2. 2. 4. L'émergence de l'arc outrepassé dit islamique

La recherche de l'origine de l'arc outrepassé s'ouvre incontestablement vers la question de l'apparition de cette forme dans l'architecture de l'Islam étant donné qu'en Orient et en Occident la forme outrepassée persiste dans les territoires conquis par les musulmans. Les auteurs sont d'accord sur le fait que la première phase de cette architecture ne se caractérise pas par cette courbe. Il faut donc souligner qu'à l'encontre des idées reçues, très répandues jusqu'aujourd'hui, l'arc en fer à cheval devenant l'emblème de l'art de bâtir de l'Islam, à l'origine n'est pas une forme islamique. Cependant, il est très difficile d'isoler le moment, l'endroit et la raison de l'émergence de ce type de tracé dans le milieu islamique. Il est possible que les Arabes, à l'origine de l'Islam, sans disposer d'une véritable architecture se soient adaptés partout aux caractéristiques trouvées sur place et qu'ils ont employé la main d'œuvre locale à la construction de leurs édifices, majoritairement des mosquées, des résidences, des palais fortifiés.

Henri Stierlin (*L'architecture de l'Islam, au service de la foi et du pouvoir*) semble soutenir cette hypothèse en affirmant que les Arabes n'avaient pas de tradition architecturale.⁶⁹⁸ Le premier monument de leur architecture, le Dôme du Rocher (687-692) à Jérusalem, construit par des architectes chrétiens selon la tradition romano-byzantine ne dispose pas d'arc en fer à cheval. A cette époque-là les arcs sont semi-circulaires ou légèrement brisés. La mosquée d'Al-Aksa (705-709) à côté du Dôme du Rocher ne connaît toujours pas cette forme. En revanche, la Grande mosquée des Omeyyades à Damas (706), dans leur deuxième capitale après Médine, possède déjà quelques arcs légèrement outrepassés sur des piliers avancés. Mais il faut vite préciser que le tracé en fer à cheval n'est pas exclusif ici. Nous rappelons que selon Rivoira aussi, le nouveau système d'arc a été introduit à Damas par l'omeyyade Al-Valid I (705-715) très timidement dans les grandes arcades de la Grande mosquée de Damas. En 1966, Alexandre Lézine soutient cette même opinion pour l'apparition de l'arc modérément outrepassé à ce monument.

H. Stierlin met en relief la persistance de la tradition romano-byzantine à Damas car dans l'ancienne métropole romaine à un temple de Jupiter a été substitué la basilique Saint-Jean-Baptiste qui a été ensuite adaptée aux besoins de rites islamiques. Ainsi, les mêmes colonnes et chapiteaux faisant partie de l'édifice romain, puis de la basilique byzantine ont été réemployés pour la reconstruction d'une mosquée. (Nous ne savons rien du tracé d'origine de la basilique construite après 400, en revanche, nous pouvons supposer que le temple antique ne contenait pas d'arc outrepassé.)

Les palais et les résidences des califes au Liban et dans le désert de Jordanie ne présentent pas non plus d'arc en fer à cheval. Ils imitent les modèles du *castrum* romain et des cités antiques jusqu'à la fin de l'époque Omeyyade quand l'architecture bascule vers les prototypes de la Perse Sassanide (entrée solennelle, cour intérieur, salle du trône). Le palais de Chosroes à Ctésiphon, non

⁶⁹⁸ STIERLIN, 2003.

loin de Bagdad, a pu exercer une influence considérable à l'architecture des Abbasides avec sa grande halle (*iwan*) ouverte en façade et avec ses arcs elliptiques. Le palais fortifié d'Oukhaïdir (778) se distingue non seulement par son vestibule voûté, sa cour d'honneur et son *aula regia* mais à côté de ses arcs brisés nous retrouvons également le tracé de l'arc en champignon sur des piédroits avancés à l'image des ouvertures de l'architecture sassanide. Cet exemple pourrait bien illustrer l'hypothèse de l'impact déterminant de l'architecture locale sur l'art de bâtir des envahisseurs. Néanmoins, il y a des contre-exemples qui attestent que cette hypothèse ne peut pas être généralisée parce qu'en fonction de différents territoires d'autres motifs peuvent entrer en jeu, comme par exemple en Afrique du Nord.

L'architecture d'Ifriqiya (Tunisie) arabe, étudiée par Alexandre Lézine, présenterait ses premiers arcs en fer à cheval à Kairouan dans la première campagne de construction de la Grande Mosquée sous l'Aghlabide Ziyadet Allah Ier en 836. A. Lézine en analysant l'évolution de l'arc sur colonne accorde une attention particulière à ce monument⁶⁹⁹ mais il commence, lui aussi, ses observations à Damas. Il note que l'arc sur colonne a été déjà utilisé par les Romains avant le V^e siècle (Leptis Magna, Sabratha : III^e s. ; palais de Dioclétien de Spalato : IV^e s.), puis par les Byzantins avec un sur-abaque en tronc de pyramide renversé (Salonique, Ravenne, Constantinople) mais quand les Musulmans adoptent cette disposition de supports la première fois à la Grande Mosquée de Damas à l'encontre des arcs en plein cintre de l'architecture romaine et byzantine, à Damas leur tracé devient légèrement outrepassés. Selon l'auteur, ce tracé a l'avantage de donner plus d'envolée et de corriger l'effet du raccourcissement dû à la perspective. Dans le cas de l'arc en plein cintre, en revanche, le sur-abaque en tronc de pyramide, à l'encontre des modèles byzantins, (où il est imposé par l'épaisseur différente du mur), à Damas n'a plus aucun rôle constructif. Pareillement aux arcs romains, la largeur identique entre l'arc et la distance des piédroits donne un contour continu à ces arcs.

Pour Lézine, chronologiquement dans la série des arcs en plein cintre outrepassés musulmans, après Damas se placent les arcs sur colonnes du IX^e siècle de la Grande mosquée de Kairouan (836). (Lézine élimine les arcs de la Grande mosquée de Cordoue de 785 en raison de la superposition particulière des arcs dans la salle de prière.) Le sur-abaque a pour but ici de régulariser la surface portant les arcs à cause de la dimension variée des chapiteaux de remploi ; selon lui, cependant, la forme outrepassée n'a pas de raison fonctionnelle, elle est choisie pour elle-même car en Ifriqiya elle est devenue « l'arc lithique musulman par excellence, auxquels les constructeurs locaux sont toujours restés fidèlement attachés ».⁷⁰⁰ La mesure d'outrepassement reste encore peu accusée à Kairouan (1/6), Lézine la compare aux tracés des arcs inférieurs de la mosquée de Cordoue dans sa phase agrandie sous Abdel Rahman Ier (785). D'ailleurs, l'auteur reconnaît que la courbure des arcs n'est pas uniforme mais elle varie d'un arc à l'autre, l'arc de l'entrée de la salle de Ziyedet Allah est plus fermé que ceux des nefs ordinaires, elle mesure d'un prolongement d'1/3 du rayon. Selon la règle générale des arcs musulmans précoces, la distance entre la naissance des arcs est identique encore à celle entre les impostes qui sera transgressée ensuite à partir de la période hafside (1207-1574).

Cet aspect progressiste est très important dans la vision de Lézine quand il retrace par exemple l'évolution de l'arc de décharge en Ifriqiya du VIII^e au XI^e siècle : la phase initiale en arc en plein cintre est représentée pour lui à la porte de l'imam de Kairouan et à celle du ribat de Sousse ; puis, à la porte du minaret de Kairouan (836) l'arc est déjà outrepassé (2/5) mais la naissance de la courbe coïncide avec l'extrémité verticale des piédroits et la largeur de l'arc dépasse la distance entre ses supports ; ensuite à la salle de prière de la Grande mosquée de Sousse (X^e) l'arc prend déjà sa naissance sur les moulures chanfreinées des piédroits qui remontent au-dessus du linteau ; dans la

⁶⁹⁹ LEZINE, 1966. Deuxième campagne sous Abou Ibrahim Ahmad (862-863).

⁷⁰⁰ LEZINE, 1966, p. 35.

même disposition à la Grande mosquée de Tunis (fin X^e) l'arc s'appuie sur des petites consoles saillantes qu'on peut voir au XI^e siècle également à la Grande mosquée de Sfax. Finalement, à l'époque hafside le linteau est constitué d'une poutre de bois et l'encadrement de la porte devient un placage.⁷⁰¹ Lézine interprète les constructions sous l'émirat des Khorassanides à Tunis comme un cas particulier appartenant à une école régionale parce que l'arc de décharge n'est plus outrepassé mais seulement surhaussé ce qui s'expliquerait selon lui, comme un retour en arrière vers l'Antiquité, à cause de la proximité de Carthage d'où le matériau de construction provient. Son exemple est très important parce qu'il prouve qu'il y a toujours d'autres critères à tenir en compte qui remettent en question les lois bien établies.

Un schéma d'évolution similaire est illustré par de nombreux arcs musulmans de l'Ifriqiya entre le VIII^e et le XV^e siècle. Les premiers chronologiquement, au VIII^e siècle sont semi-circulaires, segmentaires, surbaissés, surhaussés, brisés ou en anse de panier (Sousse, Mshatta, Raqqa), puis, au IX^e siècle à Kairouan, à Sousse l'arc devient outrepassé et bien que le tracé en fer à cheval se poursuive dans les monuments des siècles suivants, les tracés pas outrepassés existent également jusqu'au XV^e siècle.

Lézine pose la question sur l'origine de ces formes et de la main d'œuvre qui les aurait pu réaliser. A l'encontre de Georges Marçais qui a accordé selon lui une importance démesurée à la tradition antique et aux ateliers locaux qui auraient pu continuer à travailler après la conquête musulmane sur place, Lézine plaide pour les prototypes orientaux, surtout syro-mésopotamiens, mis en œuvre sur place par des Orientaux et pour l'influence surtout de Médine et de Bagdad. D'après lui, les ateliers des autochtones ont été désorganisés et dans les premiers monuments musulmans de l'Ifriqiya tout aurait été emprunté à l'Orient, les programmes, les formes architecturales, le plan, la manière de bâtir, le maître d'œuvre ce qui signifierait une rupture totale avec la tradition préislamique romaine. Le rôle des civilisations antérieures à l'Islam pour lui est très limité.

Les exemples figurants dans les séries de comparaison de Lézine attestent que les formes outrepassées se propagent progressivement dans l'architecture d'Ifriqiya et également dans d'autres territoires dominés par l'Islam. En Égypte, la mosquée d'Ibn Touloun (876) à Fostat (Caire) soutiendrait ce phénomène avec ses arcs brisés légèrement outrepassés.

La vision évolutionniste se reflète également dans les réflexions de Caballero Zoreda sur la question de l'apparition de l'arc de type islamique dans l'architecture. Il partage l'opinion selon laquelle dans les premiers temps l'architecture musulmane n'offre pas beaucoup d'arcs en fer à cheval, son usage se développe plutôt dans l'architecture califale espagnole. Suivant Creswell, il considère, lui aussi, l'arc de décharge outrepassé au-dessus d'un linteau dans la mosquée de Damas comme son unique représentation dans ces temps précoces. Les arcs en fer à cheval surhaussés à double centre de la mosquée de Quasr al-Hayre (728-729, Syrie, arcs latéraux du sanctuaire) lui font penser à une filiation distincte, il remarque aussi que la distance entre leurs piédroits est encore plus réduite que la largeur du diamètre d'arc. En revanche, aux arcades de Jabal Says (707-715, Syrie, arcades de la balustrade) et aux deux arcs de la mosquée de Harran (?744-750 selon Creswell, Turquie, fronton de la façade orientale) il observe qu'ils présentent déjà le type où la retombée de l'arc n'est plus en retrait mais elle surpasse la ligne verticale des jambages.

Ce type d'arc est déjà évoqué selon lui chez Creswell dans une petite arcade en stuc provenant de Ma'Arîd, à côté de Ctésiphon (milieu du IV^e selon Reuther). Cette disposition avec des piédroits rentrants font penser Caballero Zoreda aux exemples décoratifs comme celui de Fuentespreadas dans le tournant des IV^e-V^e siècles. Il en conclut que la majorité des exemples cités sont de caractère décoratif et qu'il lui reste douteux la filiation de cette variante de l'arc en fer à cheval à retombée avancé, de même que son usage constructif autonome avant le X^e siècle.

⁷⁰¹ LEZINE, 1966, p. 136.

Il rappelle aussi l'exemple de Lézine⁷⁰² dans la mosquée de Kairouan sous forme d'un arc de décharge surhaussé au-dessus d'un linteau comme le premier spécimen dans l'évolution de l'arc en fer à cheval en Ifriqiya arabe. Il souligne que ce précurseur, le premier arc en fer à cheval d'Ifriqiya maintient la même distance entre les piédroits et les retombées de l'arc, de la même manière que l'arc de décharge de Damas, par conséquent, il met en parallèle ces deux arcs de décharge (de Damas et de Kairouan) ce qu'il soutient également par leur fonction identique. À l'arc de décharge sur linteau de la porte San Esteban à la mosquée de Cordoue sous Mohamed I (855), qu'il considère comme postérieur à l'arc en fer à cheval de Kairouan (836), il voit les retombées avancées au moyen de moulures saillantes mais toujours avec une largeur identique entre les retombées et les piédroits.

Ces observations techniques retracent un schéma d'évolution où la retombée de l'arc avance progressivement avec le temps vers l'aplomb des piédroits jusqu'à ce que ce détail déterminant passe au-delà de la ligne verticale des jambages. Ainsi, à Cordoue comme en Ifriqiya les arcs postérieurs à ceux de Kairouan de 836 réduisent le diamètre de leur arc par rapport à la distance entre les piédroits à l'aide de la moulure saillante ajoutée comme les arcs décoratifs de Yabal Says et de Harran le présentent. A partir de la fin du X^e siècle en Ifriqiya ce phénomène sera attesté dans la grande mosquée de Suse. Caballero Zoreda retrace donc une mutation générale qui consiste au rapprochement progressif de la retombée de l'arc vers la ligne verticale des supports et également à l'augmentation de la distance entre les piédroits au détriment de la largeur entre les retombées de l'arc. Les deux phénomènes sont étroitement liés dans la construction des arcs et ne sont pas réalisable qu'à condition d'un bec en saillie.

Il faut rappeler aussi que Caballero Zoreda partage la théorie de Dieulafoy qui a tenté d'établir le rapport entre l'arc en champignon et l'arc en fer à cheval en supposant que le premier passage entre ces deux types a eu lieu à Ctésiphon. En tout cas, depuis ce premier passage jusqu'à l'étape intermédiaire de San Pedro de la Nave, de Cuxa et des exemples de Lézine (X^e) une filiation lui semble être sans équivoque. Et dans cette filiation, l'arc en champignon dans sa version de Rome et de Ravenne devait rencontrer l'arc en fer à cheval d'origine orientale avec des piédroits rentrants.⁷⁰³

Dans la question de l'apparition de l'arc outrepassé dans l'architecture islamique, à côté de l'Afrique du Nord, la Péninsule ibérique peut également fournir des renseignements précieux vu que c'est l'autre territoire présentant très tôt l'arc outrepassé de type islamique après la conquête musulmane, notamment dans la première phase de l'agrandissement de la Grande mosquée de Cordoue (785). Selon Stierlin (*La Grande Mosquée et l'Espagne mozarabe*, 2012), le double héritage de l'Antiquité romaine et de l'époque wisigothique se manifeste ici à travers les colonnes antiques et les chapiteaux wisigothiques dans une disposition à deux niveaux superposés qui suit le modèle de l'aqueduc romain de Mérida. L'architecture andalouse se servira après de l'arc en fer à cheval avec une telle prédilection que plusieurs auteurs ont supposé que les envahisseurs se sont appropriés de ce tracé là-bas, d'autant plus qu'après la publication de l'étude de Gomez-Moreno en 1906 non seulement l'existence du tracé outrepassé avant l'arrivée des Maures a été prouvée mais le dessin de l'arc wisigothique a été également différencié vis à vis de l'arc musulman par l'illustre archéologue.

Il n'est donc pas surprenant que deux ans plus tard Lampérez y Romea⁷⁰⁴ ait allégué que les envahisseurs arabes ont adopté l'arc outrepassé, élément constant de l'architecture wisigothique du peuple conquis, d'abord sous la forme que les maîtres hispaniques l'avaient exécuté, mais bien vite, ils ont rendu sa réalisation plus scientifique qu'artistique et son tracé a été « géométrisé ». C'est sous cette forme qu'il passera ensuite chez les mozarabes quoique chez eux il y ait une hésitation

⁷⁰² A. Lézine, *L'architecture d'Ifriqiya. Recherches sur les monuments aghlabides*, Dijon, 1966, cité par CABALLERO-ZOREDA, 1977-1978, p. 334.

⁷⁰³ CABALLERO ZOREDA, 1977-1978, p. 334-336.

⁷⁰⁴ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908.

entre la tradition wisigothique et l'influence musulmane.⁷⁰⁵

Nous avons déjà vu l'opinion de Rivoira⁷⁰⁶ en 1914, pour qui le nouveau système d'arc apparaît en Europe, après l'exemple isolé de la Grande mosquée de Damas, la première fois lors de l'agrandissement de la Grande mosquée de Cordoue sous Abderrahman I (756-788) et de Hichem I (788-796) ce qui lui a prouvé que, de la même manière qu'à Damas où l'omeyyade Valid I (705-715) avait introduit l'arc outrepassé, à Cordoue un autre omeyyade avait appliqué le même système la première fois. Ainsi, cette dynastie omeyyade serait à l'origine de l'initiation de l'arc en fer à cheval en Orient et en Occident.

Dans son sillage, Henri Terrasse⁷⁰⁷ en 1932 a affirmé dans *L'Art hispano-mauresque des origines aux XIII^e siècle* que c'est l'Espagne qui a fourni à l'art musulman « l'essentiel de son décor », car l'usage très répandu de l'arc en fer à cheval dans les églises de l'époque wisigothique en Espagne se distingue considérablement de son emploi en Afrique. Pour soutenir sa présomption, il argumente par la différence du profil wisigothique possédant un seul centre vis à vis de l'arc musulman constitué, en revanche, de deux arcs de cercle. Selon lui, l'arc wisigothique a son propre caractère dans l'emploi combiné de la colonne, du chapiteau, du sur-abaque et de l'arc outrepassé. Il a supposé que les Omeyyades ont repris là-bas cet élément des Wisigoths qui l'ont puisé de leur part dans la tradition ibérique puisque ce tracé apparaît déjà dans les réalisations très anciennes des stèles funéraires. Concernant l'origine de l'arc en fer à cheval, il hésite pourtant entre l'Espagne et l'Orient où ses exemples remontent selon lui à la Perse Sassanide, à l'Asie-Mineure et persistent en Arménie et en Cappadoce même après l'invasion musulmane.

Georges Marçais⁷⁰⁸ en 1954 dans *L'architecture musulmane d'Occident, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne et Cilicie* étudie les différents domaines de l'emploi de l'arc en fer à cheval et remarque que, bien que presque toutes les provinces du monde byzantin (Cappadoce, Arménie, Syrie) aient pratiqué cet arc, c'est seulement la Syrie des Omeyyades qui l'a conservé. Ce tracé restera ensuite l'arc par excellence des mihrabs dans l'architecture ifriqiyenne, andalouse et orientale. En s'appuyant sur les recherches de Gomez-Moreno qui a démontré son large usage en Espagne déjà de bonne heure, il décrit les détails techniques des arcs d'Al-Andalus et suppose une filiation avec la Syrie omeyyade (mosquée de Jérusalem) et avec les monuments abbassides de la vallée du Tigre (Raqqā, Samara).

K. A. C. Creswell dans son *Architettura Islamica delle origini* en 1966 avance le même argument en affirmant que quand les Arabes envahirent l'Espagne, l'arc en fer à cheval y était déjà bien diffusé depuis l'époque romaine et en déduit que, puisque cette forme est quasi absente dans l'architecture omeyyade de Syrie, son adoption par les Arabes a dû avoir lieu en Afrique du Nord ou en Espagne.⁷⁰⁹

Ces quelques opinions illustrent, d'un côté combien la question de l'appropriation de l'arc outrepassé par les musulmans était vivante dans la recherche depuis le début du XX^e siècle, de l'autre elles démontrent que la réponse ne va pas de soi, les considérations ne coïncident pas. Elles identifient pourtant les premiers témoignages de l'apparition de l'arc en fer à cheval dans l'architecture de l'Islam en Orient et en Occident et cherchent à définir d'une disposition différente dans la construction de son tracé aboutissant à un nouveau type, aux piédroits rentrants, reconnu comme d'ascendance orientale.

⁷⁰⁵ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908, p. 150-151.

⁷⁰⁶ RIVOIRA, 1914.

⁷⁰⁷ TERRASSE, 1932.

⁷⁰⁸ MARÇAIS, 1954.

⁷⁰⁹ Cité par ALPAGO NOVELLO, 1971, p. 68.

2. 2. 2. 5. L'approche technique aboutissant à l'établissement d'une typologie

Dans les écrits sur l'arc outrepassé, nous pouvons distinguer un courant basé sur des observations très exactes des monuments concrets, surtout ceux de l'Espagne, qui se caractérisent par des relevés illustrant les règles générales de la construction des arcs outrepassés. Il n'est pas étonnant que ce soit la littérature espagnole qui a accordé le plus de place à l'étude de ce tracé car c'est le pays où sa présence est la plus concentrée en Europe et où il apparaît sous diverses formes et sur des supports très diversifiés. Les différents auteurs attendent de ces mesures la distinction entre les arcs de différentes époques et de différentes régions, la réponse à l'identification des caractéristiques essentielles de l'arc en fer à cheval. La première de ces études, offrant une véritable typologie et des constats cités jusqu'à ce jour est celle de Gomez-Moreno en 1906 (*Excursion a través del arco de herradura*)⁷¹⁰ qui a posé les fondements de cette approche, peaufinée au fil du temps sans être remise en question jusqu'aux années 1980 par Caballero Zoreda.

Nous avons cité le long parcours de Gomez-Moreno dans le but de recueillir les exemples de l'arc en fer à cheval en Orient et en Occident à partir du grand sanctuaire bouddhiste de Karli (78 av. J.C.) et des façades de grottes (IV^e) imitant d'après lui les cabanes de l'architecture rustique jusqu'aux spécimens de la Péninsule ibérique, le vrai sujet de son étude. Après la présentation des stèles funéraires païennes de l'Antiquité sur la terre asturienne avec l'épigraphie correspondant au II^e siècle et la basilique de Cabeza del Griego, il affirme l'emploi de cet arc avant l'ère wisigothique.

Puis, toujours contre les idées reçues qui ignorent les arcs en fer à cheval avant l'arrivée des Arabes en Andalousie, Gomez-Moreno cite l'exemple de la porte occidentale de Cordoue, appelée aussi la porte de Séville, constituée de deux arcs jumelés rappelant les portes romaines dont les arcs en fer à cheval prolongent leur courbe d'un tiers du rayon au-dessous du diamètre horizontal et élargissent en bas la courbe de leurs extradors par des lignes droites divergentes. Les claveaux ont leur rebord extérieur en saillie, excepté la clef, lisse et plus large, qui ressort comme dans l'architecture romaine. Pour les claveaux appartenant au demi-cercle, les joints de lit se convergent vers leur centre mais pour ceux qui sont au-dessous, ils se rencontrent deux à deux sur l'axe vertical, au-dessous du centre. Le diamètre de l'arc est un peu plus grand que l'ouverture entre les piédroits, dont les impostes simples sont un peu en saillie vers l'intrados.

L'importance de s'attarder sur l'explication de cet arc est le fait que sa technique est différente du procédé musulman et similaire à ce qu'on peut observer dans l'art wisigothique de Castille. Il maintient les traits de l'architecture classique et constitue, d'après Gomez-Moreno, le prototype de ce type d'arc en Espagne. Vu que l'ancienne muraille, différente de l'actuelle, à laquelle la porte de Séville appartient existait déjà avant l'arrivée des Musulmans et que la construction évoque celle des Romains, l'auteur propose de la dater du VII^e siècle au plus tard.

Un autre exemple, la Grande Mosquée de Cordoue considérée comme œuvre d'Abderrahman I, construite en 786 après la destruction de l'église de San Vicente se caractérisant du même appareil dans la base de sa façade occidentale que celui de la porte de Séville et son décor fait supposer qu'elle serait bien le reste de la basilique San Vicente datée vers le milieu du VI^e siècle. A l'intérieur de cette mosquée, les arcs sont construits dans un système d'étrésillons, similaire à l'aqueduc de Milagros constitué par des arcs superposés, ici semi-circulaires en haut et en fer à cheval en bas. Ceux-ci avec des claveaux radiaux mesurent un prolongement de 1/3 du rayon entre le centre du diamètre horizontal et la ligne des impostes qui correspond selon l'auteur à la proportion typique des arcs outrepassés avant le IX^e siècle.

Un troisième monument de la même époque, le pont de Pinos sur le fleuve Cubillas (Granada), conservé intégralement avec ses trois arcs inégaux simule par sa pierre de taille un appareil de rebord semblable, d'après lui, à celui de la porte de Séville. Ses arcs en fer à cheval

⁷¹⁰ GOMEZ-MORENO, 1906.

dépassent le demi-cercle en mesure inverse de leur taille, le plus grand au milieu le moins et le plus petit à la fin du pont le plus. Leurs claveaux sont centrés vers un même point comme les arcs de la Mezquita de Cordoue et leurs impostes sont en saillie au-dessous des sommiers.

Gomez-Moreno illustre les arcs outrepassés de l'époque wisigothique par l'église de San Juan de Baños (Palencia), érigée d'après la tradition par le roi Receswinthe en 661, dont tous les arcs sont en fer à cheval avec une prolongation d'un tiers du rayon au-dessous du demi-cercle. Il observe que ses claveaux sont en nombre identique de part et d'autre de la clef et leur disposition est convergente vers le centre de la courbe. La voûte en berceau du chevet prolonge le tracé de l'arc triomphal qui ressort un peu de la surface du mur pareillement à l'arc des fenêtres. L'autre observation distinctive concerne la ligne de l'extrados du portail occidental qui, au lieu d'être parallèle avec l'intrados, est dévié vers l'extérieur dans sa retombée pour renforcer les sommiers, exactement comme dans la porte de Séville. Les premiers claveaux sont presque rectilignes.

Gomez-Moreno date également l'église de San Pedro de la Nave du VII^e siècle, malgré l'opinion courante à son époque qui le juge du X^e. Ses arcs s'apparentent avec ceux de San Juan de Baños mais son ensemble est plus complexe. L'espace entre les piédroits est un peu moins large que le diamètre de l'arc, les impostes avancent au-delà du sommier formant de larges bandes couvertes de décoration. La proportion d'outrepassement est conforme à un tiers du rayon à l'exception des portes extérieures qui sont semi-circulaires. La disposition des claveaux converge vers le centre bien que la première dalle de l'arc triomphal se dirige vers un point intermédiaire comme dans la porte de Séville. Ils se ferment sans clef et quand les pièces sont grandes elles engendrent un contour rectiligne sur l'extrados.

Si ces critères correspondent à l'église de Santa-Comba de Bande et à San Roman de Hornija, Gomez-Moreno récuse l'église de San Millan de la Cogolla de Suso, réputée à son époque comme wisigothique, à cause de ses arcs outrepassés de tracé nettement « musulman » avec la prolongation d'une moitié de son rayon et ses impostes en forme de « bec » fortement développée. Pour tous ces traits, il la date du X^e siècle.

Gomez-Moreno met en évidence à Cordoue aussi sous Abderrahman II (821-852) un changement de la forme de l'arc en fer à cheval : la prolongation passant du tiers à la moitié du rayon. Ce type d'arc dessine son cercle autour d'un hexagone. Ses claveaux rayonnent depuis le milieu de la ligne des impostes mais très souvent les reins de l'arc sont construits en tas de charge. Les impostes saillantes deviennent plus tard surbaissées et elles profilent un « bec » décorée de moulure. L'autre élément complémentaire nouveau et désormais quasiment inséparable de ce type d'arc est l'*alfiz* ou le cadrage, d'origine peut-être perse, d'après l'auteur.

Gomez-Moreno observe un nouveau changement sous Alhakam II (961-976) qui consiste dans l'excentrement de la ligne de l'extrados par rapport à celle de l'intrados dont résulte l'effet optique de l'épaississement de l'arc à son sommet. L'autre tendance depuis le XI^e siècle consiste à augmenter à l'extrême la courbure de l'arc jusqu'à dépasser la demi-circonférence de deux tiers du rayon comme on peut le voir à l'Aljaferia de Saragosse et de Tolède. Simultanément, l'arc en fer à cheval se fond avec l'arc brisé faisant son apparition fugace, selon lui, dans l'agrandissement de l'Algima de Cordoue, œuvre d'Alhakam.

Quant au nouveau royaume chrétien des Asturies, Gomez-Moreno doit constater l'absence de l'arc en fer à cheval comme si la tradition wisigothique ne les avait pas touchés. Ce n'est que plus tard qu'il apparaîtra selon lui, avec l'arrivée de l'immigration mozarabe qui apporte avec eux l'art de Cordoue. Dans le royaume des Asturies, l'arc outrepassé n'apparaît qu'accidentellement comme par exemple à l'église de Valdedios (893), de Priesca (931), de Barcena (973) et surtout dans le tracé des fenêtres.

En revanche, la région de Léon voit surgir une multitude d'églises où les éléments mozarabes sont prépondérants. Dans la longue liste des églises (Escalada, Mazote, Wamba, San Millan de Suso, Lebeña, Peñalba, Celanova...) l'arc en fer à cheval est présent sous sa forme typiquement islamique

qui dépasse son axe horizontal d'une moitié du rayon, proportion qui augment jusqu'à 3/5 du rayon à Mazote tandis qu'elle se réduit à un tiers et même moins dans le chevet d'Escalada. La disposition des claveaux rayonne vers le centre à Lebeña, mais à Escalada le point de centrage est rabaissé au niveau des impostes. Celles-ci sont variés dans leurs profils au-dessus des « becs », l'*alfiz* s'observe quelquefois, et dans la décoration le modillon à copeau, courant à Cordoue se répète dans toutes les églises mozarabes.

Dans ses conclusions Gomez-Moreno admet qu'il y a eu une période entre la décadence romaine et l'invasion arabe dont la caractéristique principale a pu être l'emploi de ce type d'arc, mis en vogue dans quelques métropoles comme Mérida et Séville, qui a puisé ce motif dans l'art populaire indigène durant la prospère période constantinienne. A cette époque-là, la prolongation du rayon était encore très discrète, sans dépasser un tiers du rayon et l'arc s'ouvrait plus largement que la distance entre les jambages. Cet art éteint au début de la domination musulmane et réapparaît au IX^e siècle avec un nouveau canon de proportion qui semble à Gomez-Moreno comme une dépravation du goût avec sa flèche augmentée d'une façon exagérée. Cependant, à ce moment-là cet arc est déjà démodé vis-à-vis de la courbe hybride de l'arc en fer à cheval brisé ou polylobé. La branche mozarabe qui pouvait devenir un art chrétien propre à l'Espagne a été étouffée par Al-Mansour et a disparu des zones chrétiennes nord après leur entrée sous l'influence carolingienne dans le giron de l'art roman européen.

Bien qu'à la grande question de l'origine de l'arc outrepassé Gomez-Moreno n'ait pas pu donner une réponse satisfaisante, dans son étude il réunit les critères de son examen, il définit les phases principales de son utilisation en Espagne à l'aide de traits distinctifs qui correspondent également à une chronologie et permettent ainsi une datation. Par la suite, tous ceux qui s'intéressaient à la question des arcs outrepassés ont pris le chemin frayé par lui.

Deux ans plus tard, en 1908, l'analyse des arcs outrepassés chez Vicente Lampérez y Romea s'intègre dans son *Historia de la Arquitectura Cristiana española en la Edad Media*⁷¹¹ au sein des chapitres sur l'architecture wisigothique, asturienne et mozarabe. Il est parmi les premiers à faire référence à l'*Excursión...* de Gomez-Moreno et à nuancer ses catégories, son but étant de faire ressortir la différence entre les formes wisigothiques et hispano-arabes.

Lampérez est conscient que l'arc outrepassé a été pendant longtemps considéré en Espagne comme le signe évident du « musulman » et a fait rejeter des églises du groupe wisigothique (comme San Millan de Suso qui est wisigothique pour lui) ou a provoqué des hésitations dans l'attribution (San Ginès de Tolède). Il affirme, comme Gomez-Moreno, son usage dans les stèles funéraires des II^e-III^e siècles, particulièrement fréquentes dans la vallée de Duero. Concernant la représentation des arcs, il fait remarquer que ceux, portés par des colonnes reposent directement sur des chapiteaux sans intermédiaire d'imposte ou tailloir de manière que la saillie du chapiteau leur serve d'appui. Dans les stèles où l'arc n'est pas soutenu par des colonnes, le même phénomène est traduit par l'avancement d'un « bec » saillant à la naissance de l'arc. L'autre caractéristique réside dans le fait que la largeur entre les colonnes est inférieure à celle du diamètre horizontal de l'arc.

L'importance de ces stèles consiste à prouver l'usage de l'arc en fer à cheval dans l'art hispano-romain quoiqu'il ne soit plus qu'un motif décoratif. Lampérez pose la question si sa fréquence n'est pas due au culte de Diane, tellement développé en Espagne ou s'il n'est pas lié à un symbolisme funéraire ou bien s'il n'a pas été apporté par des orientaux, peut-être par les juifs, si nombreux dans le Péninsule depuis la fin du II^e siècle.⁷¹²

Pour l'usage de l'arc outrepassé par les Wisigoths, il ne tranche pas et admet que, soit ils

⁷¹¹ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908.

⁷¹² LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908, p. 149.

l'ont amené avec eux, soit ils ont puisé dans la source propre de l'Espagne. Il cite un argument littéraire en faveur de sa connaissance à cette époque, la définition du mot *arc* par Isidore de Séville dans ses *Etymologies* (chapitre VIII, livre XV) qui rend indiscutable selon lui, qu'il s'agit des arcs outrepassés : « *il s'appelle arc parce que ses extrémités sont considérablement incurvées* ». ⁷¹³ Mais les arguments incontestables, pour l'auteur, sont évidemment les monuments, notamment les ruines de Segóbriga, datés du début du VI^e siècle par la sépulture trouvée à son intérieur, dont les portes et son plan dessinent le tracé de l'arc outrepassé, exemple déjà relevé par Gomez-Moreno. Lampérez note qu'ensuite les Musulmans s'en emparent mais en le dénaturant. Sa remarque rappelle la vision de Gomez-Moreno pour qui l'art wisigothique porte le « timbre national » qui a été falsifié plus tard par leurs successeurs.

Lampérez met au centre de son étude quatre critères d'analyse - le *tracé*, la *proportion d'outrepassement*, l'*appareil* et le *moyen d'appuyer l'arc* - qu'il applique sur les monuments typiques afin de distinguer les formes wisigothiques et hispano-arabes. L'observation des arcs de San Juan de Baños et ceux de la fenêtre de l'atrium ducal de Mérida lui permet de dire que les arcs wisigothiques n'ont pas une seule courbure mais deux : la partie haute de l'arc dessine un demi-cercle parfait, la partie basse qui fait le raccord avec les appuis est tantôt rectiligne, tantôt constituée de deux petits segments dont le rayon n'a rien avoir avec la grande roue de l'arc.

Bien que Lampérez ne s'occupe pas de l'origine de l'arc outrepassé, dans sa note il précise que ce tracé « *composé* » de l'arc wisigothique pourrait s'expliquer par la théorie développée par A. Choisy à propos de Ctésiphon (cf. p.5.) (remplissage après l'enlèvement des cintres de bois). Sa note prouve que Lampérez connaît la position opposée de Gomez-Moreno qui a proposé pour son origine l'affaissement des constructions légères, semi-circulaires, en bois ce qui produit l'effet de fer à cheval. ⁷¹⁴

D'après lui, les envahisseurs arabes ont adopté l'arc wisigothique tel que les maîtres hispaniques l'ont fait, mais bien vite, sa tendance est devenue plus scientifique qu'artistique et son tracé a été « géométrisé ». C'est sous cette forme qu'il passe chez les mozarabes quoique chez eux il y ait une hésitation entre la tradition wisigothique et l'influence musulmane. ⁷¹⁵

Dans l'étude de la proportion d'outrepassement, Lampérez évoque la différenciation de Gomez-Moreno entre l'arc wisigothique et l'arc mozarabe. Il justifie d'après ses propres recherches que l'outrepassement des arcs wisigothiques mesure un tiers du rayon. Cependant, l'auteur a mesuré un outrepassement de 2/5 du rayon dans la porte de San Juan de la Peña, entre 1/3 et 1/2 à San Cebrian de Mazote, 2/3 dans l'arc triomphal de Calanova. Ces données sont particulièrement importantes parce qu'elles attestent que la typologie établie par Gomez-Moreno et approuvée par Lampérez lui-même ne fonctionne pas d'une façon absolue dès le début et que Lampérez en est conscient. Il reconnaît ces anomalies par rapport aux lois générales des arcs musulmans et par rapports aux mesures d'un même monument.

Comme Gomez-Moreno, il voit chez les musulmans une tendance qui consiste, dès le début du IX^e siècle, à augmenter la proportion à 1/2 du rayon et qui devient loi générale jusqu'au XIII^e siècle quand l'arc outrepassé faiblement brisé est introduit. Les mozarabes adoptent la proportion musulmane ce qui caractérise leurs églises, excepté les quelques monuments précisés ci-dessus.

La disposition de l'appareil pour les arcs wisigothiques est horizontale jusqu'à la hauteur du centre et devient radiale convergeant vers le centre au-dessus. Ce fait, vérifié à San Juan de Baños a été avancé comme trait distinctif par rapport à l'arc musulman dont les assises horizontales depuis le IX^e siècle se continuent même au-dessus de la ligne du centre comme on peut le voir dans certaines portes de la Mezquita de Cordoue, dans l'arc musulman de l'Alcazar de Tolède, dans la

⁷¹³ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908, p. 149.

⁷¹⁴ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908, p. 150.

⁷¹⁵ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908, p. 150-151.

Puerta del Sol de cette ville. Cette loi est transmise aux arcs légèrement brisés également (Porte Bisagra). Les maîtres d'Abderrahman I ne l'ont pas encore respectée vu qu'ils ont donné la préférence au canon wisigothique, cependant, ce sera la loi suivie par les chrétiens du X^e siècle (Lebeña) et par les mozarabes également.

Lampérez, malgré son accord général avec les assertions de Gomez-Moreno, ne partage pas son opinion selon laquelle la disposition du tiers inférieur des claveaux dans certains arcs wisigothiques n'est pas horizontale mais convergente vers une série de points situés sur les lignes au-dessus des impostes. Tandis que Gomez-Moreno justifie ce phénomène dans la porte de Séville de Cordoue et par les arcs de San Pedro de la Nave, Lampérez considère que cet effet résulte du caractère peu élaboré de ces constructions.

Il est pourtant bien d'accord avec l'observation de l'archéologue à savoir que dans beaucoup d'arcs wisigothiques l'extrados se prolonge en ligne droite divergente vers la naissance de l'arc pour élargir cette dernière (arc triomphal de San Juan de Baños, de San Pedro de la Nave, de la porte de Séville de Cordoue), contrairement aux arcs mozarabes où intrados et extrados sont concentriques (San Juan de la Peña). Comme Gomez-Moreno, il attire l'attention sur le décentrement de l'extrados des arcs hispano-moresques depuis le IX^e siècle produisant un surhaussement sur l'axe ce qu'on peut voir dans quelques exemples mozarabes comme à Celanova quoique le cas lui semble exceptionnel.⁷¹⁶

Examinant l'appui de l'arc, Lampérez fait le constat que dans l'architecture wisigothique il s'appuie directement sur les abaque des chapiteaux selon la pratique orientale ce qui s'expliquerait par un apport de l'Orient. Dès l'époque de la domination musulmane, un second abaque (*zapata*) est ajouté qui au IX^e siècle acquiert une saillie et une hauteur considérables en se transformant en un membre important qui devient un trait distinctif de l'arc musulman. Lorsque les mozarabes l'adoptent, ils l'emploient soit lisse (Mazote), soit décoré (Bamba), soit échancré (San Millan de la Cogolla).

L'observation de l'appui des arcs lui fait découvrir la même caractéristique que Gomez-Moreno a déjà mentionnée et qui permet ainsi de distinguer les arcs wisigothiques des hispano-musulmans : pour les arcs wisigothiques entre les piédroits une distance inférieure au diamètre horizontal de l'intrados (arc de triomphe de San Pedro de la Nave et celui de San Juan de Baños), pour les arcs islamiques une proportion inverse où la largeur entre les piédroits dépasse la largeur du diamètre.

Lampérez met en garde de s'aventurer dans des théories définitives étant donné que certains de ces traits ne se présentent pas avec la généralité désirable et que beaucoup de monuments ont pu disparaître. Cependant, il n'a pas de doute que l'arc en fer à cheval constitue un élément constant de l'architecture wisigothique que les envahisseurs arabes ont récupéré du peuple conquis et qu'ils ont adopté et simplifié selon leur propre façon.

Quoique pour l'architecture hispano-wisigothique Lampérez n'exclue pas à côté de l'arc outrepassé l'emploi de l'arc semi-circulaire plus au moins surhaussé lié à la tradition romaine, dans son chapitre sur l'architecture mozarabe l'arc en fer à cheval est exclusif. Composé de courbes raccordées dans l'architecture wisigothique, chez les Musulmans de l'Espagne l'arc devient essentiellement à courbure continue. Chez les mozarabes, la tradition de l'architecture wisigothique et l'influence de l'élément arabe participent conjointement, selon lui, non seulement dans leurs églises de Tolède et de Cordoue mais également dans celles de Castille. L'arc outrepassé marque les arcs de séparation entre les nefs, les portes et les fenêtres. On le retrouve en plan à San Tirso de Tolède et à Samos.

Dans son chapitre sur l'art asturien, Lampérez note qu'on y rencontre à peine l'arc outrepassé, l'arc communément employé est l'arc semi-circulaire – parfois assez surhaussé

⁷¹⁶ LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908, p. 153.

(Naranco, Lena). D'après les documents, l'arc en fer à cheval en élévation a pu exister dans la basilique de Santa Maria del rey Casto à Oviedo et comme forme ornementale Lampérez cite les dalles ajourées et les fenêtres géminées de San Miguel de Lillo, de San Salvador de Valdedios. L'usage de cet arc lui semble naturel étant donné que cet art porte l'héritage de l'architecture wisigothique. Il n'est pas étonnant non plus que l'influence musulmane ait été transportée ici par les mozarabes dont les constructions en Léon et en Castille sont contemporaines.

Bien que certaines assertions de l'auteur et surtout l'attribution des églises (San Millan de Suso, Melque) puissent être discutables à la lumière de la recherche actuelle, il continue la méthode entamée par Gomez-Moreno en justifiant ses critères d'analyses qu'il ne réfute que sur peu de points. Il n'est pas exempt du même patriotisme pour l'art wisigothique mais la mention des arcs semi-circulaires à côté des arcs outrepassés dominants rend sa vision plus nuancée.

L'analyse de l'arc outrepassé dans l'art wisigothique auquel Emilio Camps Cazorla consacre un chapitre dans le 3^e volume de la collection monumentale de *l'Historia de España* réalisée sous la direction de Ramón Menéndez Pidal en 1940⁷¹⁷ est également fondée sur cette approche d'observation techniques.

Pour lui, « *l'arc en fer à cheval est la caractéristique la plus essentielle de tout art wisigothique et constitue par sa présence une note définitive dans n'importe quel monument* ». ⁷¹⁸ L'auteur y ajoute encore l'usage de la pierre de taille comme élément également permanent de cet art, en revanche, la prédilection pour la voûte, la structure générale cruciforme ne lui paraissent pas exclusives.

Il fait référence à l'étude de son maître en 1906 qui a suivi son évolution générale et ses modalités dans l'art wisigothique à laquelle il veut ajouter d'autres découvertes postérieures renforçant les présomptions sur son origine espagnole avant la domination wisigothique. Évidemment, il commence par les stèles lui aussi en pleine période romaine dont l'observation il déduit qu'il ne s'agit pas d'un simple caprice décoratif mais de la reproduction de l'arc constructif. Dans ses exemples, l'auteur accentue le caractère romain des arcs outrepassés représentés sur les stèles par leur moulure décorative et par un outrepassement faible. De l'époque chrétienne, il mentionne comme les auteurs précédents la stèle de Mertola où l'arc outrepassé qui s'élance depuis des colonnes torsadées est prolongé à peu près le quart du rayon comme dans les arcs de Santa Eulalia de Boveda (Lugo) datés par Gomez-Moreno des V^e-VI^e siècles. ⁷¹⁹ Il semble que Camps Cazorla ait vu dans ces traditions les racines de l'arc wisigothique.

Pour lui, les caractéristiques distinctives de l'arc outrepassé wisigothique reposent essentiellement sur l'étude de l'église de San Juan de Baños dont la datation repose sur l'inscription incrustée dans un mur portant la date de 661. Cette date présumée a déterminé par la suite la chronologie des autres monuments wisigothiques et a fait dire que la prolongation du rayon dans les églises wisigothiques oscille légèrement autour d'un tiers du rayon.

L'apport particulier de l'auteur à cette loi générale consiste à affirmer que l'arc wisigothique en fer à cheval a une valeur éminemment décorative et qu'il y a une correspondance entre la taille de l'arc et la prolongation de son rayon. A San Juan de Baños, ce rapport d'un tiers se répète dans tous les arcs de taille moyenne (arcs triomphaux) mais dans les arcs de grande taille comme ceux qui supportent la croisée centrale et la tour-lanterne, la prolongation est plus faible (un quart du rayon même quelquefois un peu moins), tandis qu'au contraire, dans les arcs plus petits elle s'accroît jusqu'à la moitié, surtout dans les arcs purement décoratifs comme ceux des fenêtres. Ces dernières peuvent être taillées dans un seul bloc de pierre et leur arc n'a pas de véritable fonction structurale.

⁷¹⁷ CAMPS CAZORLA, 1940.

⁷¹⁸ CAMPS CAZORLA, 1940, p. 443.

⁷¹⁹ Santa Eulalia de Boveda a fait l'objet d'une étude contemporaine, publiée par Gomez-Moreno dans *Miscelaneas, Historia-Arte-Arqueologia I, L'Antigüedad*, Madrid, Silverio Aguirre, Instituto Diedo Velazquez, 1949.

Camps Cazorla estime que les constructeurs wisigoths avaient conscience que la véritable force constructive réside dans l'arc semi-circulaire et qu'au fur et mesure que sa courbe se ferme, l'arc est d'autant moins parfait techniquement.⁷²⁰ Il explique la courbure différente de l'extrados, la seconde note distinctive de l'arc wisigothique, également du point de vue fonctionnel. Cette caractéristique, que nous avons déjà vue chez Gomez-Moreno et Lampérez, réside dans le phénomène que la ligne de l'extrados n'est pas concentrique à celle de l'intrados mais vers la naissance son tracé peut s'élargir vers l'extérieur au-delà de la verticale. Elle s'expliquerait, selon lui, par la volonté de renforcer les sommiers.

Son origine pour Camps Cazorla se trouve dans une raison constructive car l'arc en fer à cheval wisigothique doit fonctionner de la même manière que l'arc semi-circulaire surhaussé, la courbe de l'intrados n'ayant qu'un effet décoratif. Il insiste sur cette spécificité dans l'architecture wisigothique parce qu'il la tient plus typique que la prolongation de la courbe. Elle ne reviendra plus jamais dans d'autres monuments aux arcs outrepassés de la Péninsule au cours des périodes suivantes quand l'arc se présente, d'après lui, d'une manière différente. Il a pu vérifier ce détail structural au moment du démontage de l'église de San Pedro de la Nave dont les arcs soutenant sa tour-lanterne étaient construits sous cette forme avec des sommiers élargis mais ils se cachent après leur assemblage.

A côté de ces deux caractéristiques fondamentales, Camps Cazorla en avance d'autres, d'une importance moindre mais qui les complètent. Il s'agit de la disposition des claveaux. La règle générale suppose la convergence des joints de lit vers le centre dans la partie haute de la courbe, tandis qu'au-dessous du centre les claveaux peuvent être disposés de plusieurs manières : soit des claveaux obliques convergent vers les points intermédiaires entre le centre et la ligne des impostes, soit ils sont en assises horizontales (tas de charge) qui, dans certains cas, peuvent remonter au-dessus du niveau du centre. Sa position sur ce point réconcilie les opinions divergentes de Gomez-Moreno et de Lampérez.

L'autre élément concerne le rapport des arcs avec leurs supports. Camps Cazorla étudie ici la tendance générale à placer un peu en retrait la naissance des arcs par rapport à la saillie des impostes et à donner aux piédroits un écartement un peu inférieur au diamètre de l'intrados ou au plus égal.

Dans son chapitre sur la « personnalité » de l'arc wisigothique, il rappelle que ce type d'arc se distingue absolument de ceux de l'architecture musulmane espagnole même dans le cas des premiers temps califaux où l'outrepassement se maintient encore à un tiers du rayon. La différence est plus nette vis-à-vis des arcs mozarabes, d'une prolongation plus grande, ou de ceux qui, sporadiquement, et par influence mozarabe font leur apparition dans les royaumes des Asturies à la fin du IX^e siècle.

Son constat final consiste à noter qu'en Europe il n'y a pas d'exemple pour l'emploi de l'arc outrepassé à part de celui de Germigny-des-Prés qu'il attribue à une restauration moderne car ni dans la documentation antérieure, ni dans les fragments anciens conservés cette forme n'apparaît pas. Son caractère hispanique doit s'expliquer d'après lui par une influence directe de l'Espagne en ce lieu.⁷²¹

Helmut Schlunk⁷²² dans *l'Historia Universal del arte hispanico* quelques années plus tard se rattache sur plusieurs points aux assertions de Camps Cazorla. En se penchant sur les caractéristiques de l'art wisigothique, il soutient la loi de proportion fixée à un tiers pour la prolongation du rayon des arcs outrepassés wisigothiques et confirme que la ligne de leur extrados

⁷²⁰ CAMPS CAZORLA, 1940, p. 445.

⁷²¹ CAMPS CAZORLA, 1940, p. 447.

⁷²² TARACENA AGUIRRE, 1947. Les chapitres intitulés « *Arte wisigodo. Arte Asturiano* » sont écrits par Helmut Schlunk.

descend verticalement. A côté du tracé de l'arc d'un aspect nettement esthétique, il insiste sur la technique soignée en pierre de taille et cherche le lien entre les deux éléments. Les blocs parfaitement ajustés remontent, à ses yeux, à la technique romaine. Son opinion est corroborée par l'expérience du démontage de San Pedro de la Nave où il a pu voir les tirants de bois consolidant les pierres d'angles, technique connue dans les constructions romaines. Il suppose l'existence d'une tradition romaine ininterrompue, attestée par la même technique de construction jusqu'au VII^e siècle qui devait conserver la construction en fer à cheval également. Comme Camps Cazorla, Schlunk cherche également les antécédents de l'arc en fer à cheval wisigothique dans l'architecture romaine mais il lui faut reconnaître qu'à l'exception de Cabeza de Griego il n'existe pas de monument qui pourrait soutenir cette continuité.

A l'encontre des auteurs qui n'ont approfondi que l'étude des arcs wisigothiques, J. Fernández Arenas ne se concentre que sur les arcs mozarabes dans sa monographie.⁷²³ Il le définit en tant que la forme constante de l'architecture mozarabe et il l'associe à l'encadrement de l'alfiz : « *Nous pouvons affirmer que l'arc en fer à cheval et l'alfiz sont à la fois les plus nettes caractéristiques de l'architecture mozarabe et ses symboles* ». Il est persuadé que le tracé de cet arc n'est pas une simple forme parmi les autres mais « *qu'il représente la forme essentielle, le principe de toutes les structures formelles et expressives de l'art mozarabe* ». ⁷²⁴

En rappelant l'*Excursión...* de Gomez-Moreno, comme tous ses prédécesseurs et successeurs, Fernandez Arenas souligne aussi l'existence d'un fer à cheval proprement mozarabe qui possède des caractéristiques distinctives par rapport aux constructions antérieures. Pour lui, cette distinction fonctionne surtout par rapport à l'arc wisigothique. Suivant Gomez-Moreno pour qui la spécificité principale de l'arc outrepassé mozarabe résidait dans la proportion qui prolonge le rayon d'une façon plus accentué par rapport à l'arc wisigothique, Fernando Arenas apporte des précisions sur ce point : l'outrepassement du rayon au début (p. e. Melque que l'auteur rattache à l'architecture mozarabe) ne dépasse pas la moitié du rayon, ce qui se prolonge plus tard jusqu'au 3/5 (San Cebrian de Mazote), ou au 4/5 (Peñalba), en revanche, cette proportion n'obéit pas toujours à la même règle en variant librement dans le même édifice (!). Pour lui, cette négligence de l'invariabilité, l'omission des lois strictes prouverait la volonté de la réalisation d'une courbe symbolique dont la présence est constante dans les édifices mozarabes.

Toujours sur le plan technique, il note que l'uniformité n'est pas exigée dans la disposition des claveaux non plus dont le nombre est variable et qui sont posés quelques fois en tas de charge sur les impostes saillantes et moulurées, d'autre fois en direction convergente vers un centre unique ou même plusieurs. Bien qu'ils soient parfaitement ajustés, leur taille n'est pas identique, la position d'une clé sommitale n'est pas obligatoire, l'extrados des claveaux est irrégulier et l'encadrement de l'*alfiz* en moulure saillante n'est pas une règle immuable non plus.

Parmi les autres caractéristiques, Fernández Arenas détaille aussi, comme ses prédécesseurs, le décentrement de l'extrados, propre à l'arc cordouan dont la partie supérieure est plus large que ses retombées et met l'accent sur la règle absolue, toujours invariable consistant à poser les arcs sur des impostes saillantes ou sur des cimaises moulurées. Ces derniers font partie des chapiteaux, dérivés du type corinthien, soutenus par des colonnes monolithiques sans décor (sauf l'arc de triomphe de San Miguel d'Escalada).

Fernández Arenas accorde une importance dans l'art mozarabe à l'*alfiz*, constitué par une moulure saillante, toujours liée à l'arc en fer à cheval. Bien qu'il n'ait pas de fonction constructive, seulement ornementale, ensemble ces deux éléments constituent le principe structural de cette architecture. Introduit à Peñalba, puis à Celanova et Escalada, l'alfiz peut entourer un ou plusieurs

⁷²³ FERNANDEZ ARENAS, 1972, p. 155.

⁷²⁴ FERNANDEZ ARENAS, 1972, p. 155.

arcs. L'association de la forme incurvée de l'arc à la ligne horizontale de l'*alfiz* lui semble être la loi organisatrice de l'espace ce qui apparaît dans le plan de l'abside (outrépassé à l'intérieur, rectangulaire à l'extérieur), et dans les modules de l'espace compartimenté, délimités par les arcs outrépassés. Il retrouve le même principe dans les miniatures des manuscrits.

Selon lui, de l'arc outrépassé, connu auparavant, les mozarabes ont fait leur version spéciale où le rapport de la colonne avec l'arc n'est pas organique mais ornementale et symbolique. Elle est plus qu'une simple forme architecturale. Ses remarques mettent l'accent sur la transgression des lois mathématiques précises dans l'exécution des arcs outrépassés dont les variantes s'effacent devant la volonté de la réalisation d'une courbe.

Or, la typologie de Gomez-Moreno est devenue incontournable et largement répandue jusqu'à aujourd'hui. Ses considérations sur l'arc outrépassé apparaissent également dans les ouvrages qui ne sont pas entièrement consacrés à l'étude de cet élément architectural. Les deux volumes de *L'art préroman hispanique* de Jacques Fontaine (1973, 1977⁷²⁵) suivent fidèlement les normes établies par Gomez-Moreno dans la description de l'arc wisigothique et dans sa distinction vis-à-vis de l'arc mozarabe, outrépassé plus fortement qu'un tiers du rayon. Le livre de Pedro de Palol et Gisela Ripoll en 1990⁷²⁶ adopte aussi cette mesure de 1/3 parmi les caractéristiques de l'architecture wisigothique. En dépit d'une origine arménienne ou syrienne du tracé en fer à cheval, les auteurs démontrent sa présence en plan, en élévation et en tant que motif décoratif dans l'architecture romaine hispanique. Dans l'article de Sally Garin⁷²⁷ révisant la datation de Santa Maria de Melque proposée dans une fourchette chronologique très large (650-930), la mesure de la forme outrépassée des arcs devient un argument pour situer le monument plus près du VII^e siècle. Même Gomez-Moreno qui était pour une date au tournant du X^e siècle, a admis cette particularité.

Depuis l'établissement de la typologie pour les arcs wisigothiques d'un outrépassement d'un tiers du rayon par Gomez-Moreno en 1906, seul Caballero Zoreda⁷²⁸ a remis en question cette méthode de calcul et en a proposé une autre à propos des arcs de Santa Maria de Melque dans sa thèse et en 1982 avec Latorre Macarron à la « Réunion d'archéologie paléochrétienne hispanique » à Montserrat. A notre connaissance, sa nouvelle approche très compliquée est restée isolée, à l'exception d'Azkarate Garai Olaun qui y a fait référence en 1988.⁷²⁹

Selon Azkarate, les études de Caballero Zoreda ont bien compliqué la question des arcs et elles ont fait choc sur le panorama historiographique traditionnel parce qu'elles remettent en question les bases passant pour les plus solides pour l'architecture de l'époque wisigothique. Dans la révision de différentes théories, il a basé ses arguments sur le pivot de l'arc outrépassé. Les mesures prises sur les arcs de Santa Maria de Melque (1/3, 3/8, 2/5, 1/2, 2/3, 3/8, 5/9)⁷³⁰ dans sa thèse rompent l'idée unanimement acceptée de la proportion d'outrépassement considérée comme typique depuis Gomez-Moreno et Camps Cazorla. Son étude est particulièrement importante parce qu'elle démontre sous une forme très élaborée qu'à l'intérieur d'un même bâtiment les proportions ne sont pas identiques dans la construction des arcs. En fait, Caballero Zoreda arrive au constat inverse que ses prédécesseurs, il trouve la proportion d'un tiers la plus exceptionnelle et il n'applique pas la mesure de la prolongation du rayon mais la proportion entre le diamètre et la flèche qui varie autour de $\sqrt{2}$ avec quelques déviations.

D'après Caballero Zoreda, la proportion de l'arc est choisie selon sa fonction, il est convaincu que dans l'architecture le rôle tectonique est primordial et que les constructeurs de l'époque

⁷²⁵ FONTAINE, 1973, p. 127, et FONTAINE, 1977, pp. 53-54.

⁷²⁶ PALOL-RIPOLL, 1990, pp. 135-136.

⁷²⁷ GARIN, 1992, pp. 293-294.

⁷²⁸ CABALLERO ZOREDA, 1977-1978, et CABALLERO ZOREDA, LATORRE MACARRON, 1982.

⁷²⁹ AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988, p. 340.

⁷³⁰ Voir tableau n° 4, CABALLERO ZOREDA, 1977-1978.

wisigothique se sont appuyés consciemment sur ces règles. L'analyse des arcs de Melque atteste à ses yeux qu'à cette époque on a choisi délibérément les modules de dimensions qui influencent selon lui les caractéristiques techniques de l'arc. Pour l'auteur, afin que l'arc soit le plus performant que possible, son centre géométrique doit se situer près de la ligne des impostes. Ainsi, l'arc le plus stable serait l'arc semi-circulaire dont le rayon coïncide avec la flèche. L'époque wisigothique était consciente de cette loi et elle a utilisé la mesure de prolongation fluctuant entre le rayon et la demi-flèche ou plutôt entre la flèche et le diamètre en sorte que quand on veut que l'arc devienne plus stable, on augmente la valeur de $\sqrt{2}$ et on diminue ce critère quand on cherche un tracé plus décoratif.⁷³¹

Emilio Camps Cazorla en 1940 a déjà attiré l'attention sur le rapport entre la dimension de l'arc outrepassé et sa mesure de fermeture en affirmant que les arcs plus petits, notamment les fenêtres ont en général une mesure d'outrepassement plus importante. En 1932, Henri Terrasse a déjà allégué que les « arcs wisigothiques ne sont pas tous tracés suivant une formule uniforme : la distance comprise entre le cercle de l'arc et le niveau de ses retombées varie de la moitié aux deux tiers du rayon ». ⁷³² Cependant, l'analyse systématique de toutes les ouvertures d'un même édifice et l'application du rapport entre le diamètre et le rayon afin de mesurer la proportion d'outrepassement sont très novatrices.

2. 2. 2. 6. Avantage pragmatique où choix esthétique ?

Non seulement l'origine, l'expansion et la typologie de l'arc outrepassé a intrigué depuis plus d'un siècle la recherche mais la raison d'être de cette forme a été abordée sous différents angles au fil du temps dans des études approfondies ou par des simples remarques. Pour certains, cette forme d'arc s'expliquerait seulement par la déformation ou le tassement (L. Batissier⁷³³ 1845), pour d'autres, elle porte la touche de l'ancienneté (J-A. Brutails⁷³⁴ 1903) comme une forme désuète, archaïque (R. Rey⁷³⁵, 1945). Jean Hubert en 1938 a affirmé que l'emploi de l'arc outrepassé était général jusqu'à la fin du X^e siècle au sud comme au nord de la Loire, aussi bien pour le tracé des absides que pour celui des arcs, néanmoins, aucune raison de construction ne justifie son existence.⁷³⁶ E. Camps Cazorla⁷³⁷ l'a considéré comme la caractéristique la plus essentielle de l'art wisigothique ayant une valeur éminemment décorative, tandis que Fernandez Arenas⁷³⁸ l'a qualifié de la forme essentielle de « l'art mozarabe ».

Nous avons vu qu'Alexandre Lézine⁷³⁹ a interprété cette courbe par la volonté de la correction d'un arc en plein cintre trop écrasé au-dessus d'un linteau monolithe dont l'effet optique pouvait être amélioré par l'arc surhaussé et par l'arc outrepassé. Mirabella Roberti⁷⁴⁰ a avancé l'argument pratique des raisons acoustiques pour l'approfondissement par ce plan l'espace des absides en supposant que sa légère fermeture facilite l'amplification et la réverbération de la voix du célébrant.

⁷³¹ CABALLERO ZOREDA, LATORRE MACARRON, 1982, p. 325.

⁷³² TERRASSE, 1932, p. 41.

⁷³³ BATAISSIER, 1845, p. 484. Dans son *Histoire de l'art monumental dans l'Antiquité et au Moyen-Age*, l'auteur prend position en disant : « Nous ne croyons pas qu'il existe en France beaucoup de monuments où cet arc ait été exécuté régulièrement par les architectes du Moyen Age. Si certains cintres présentent cette forme, il paraît que c'est parce qu'ils ont subi un tassement par l'effet du temps ou de quelques accidents ».

⁷³⁴ BRUTAILS, 1903, p. 7. L'auteur parle du linteau de Saint-Génis-des-Fontaines.

⁷³⁵ RAY, 1945, p. 180. L'auteur parle de Saint-Juste de Valcabrère.

⁷³⁶ HUBERT, 1938, p. 106.

⁷³⁷ CAMPS CAZORLA, 1940.

⁷³⁸ FERNANDEZ ARENAS, 1972.

⁷³⁹ LEZINE, 1966, p. 32.

⁷⁴⁰ MIRABELLA ROBERTI, 1988, p. 97.

Il a également pensé, toujours à ce niveau pragmatique, à la volonté de donner plus de profondeur à l'installation de l'autel et des sièges du clergé ainsi que de rendre plus élégant le contour de la courbe. Pascale Chevalier⁷⁴¹ partage aussi l'argument acoustique lié au plan en fer à cheval dans ses études sur l'architecture paléochrétienne de la province romaine de Dalmatie. Pour elle, même la disposition de l'arc de tête reposant sur des pilastres maçonnés saillants peut contribuer à cet effet. Plusieurs études traitant du plan de l'abside ont expliqué le rôle du fer à cheval inscrit dans un carré en tant que contreforts extérieurs.

Nous pouvons remarquer qu'après l'approche technique des études de la première moitié du XX^e siècle, l'arc outrepassé a été abordé d'une façon différente depuis les années 1970 : sans que ces lois techniques et leur critères d'analyse soient éliminées, ce ne sont plus les définitions spécifiques qui sont censées apporter la clé à la compréhension de différents variantes de l'arc en fer à cheval mais ce tracé est traité plutôt dans la dualité de ses valeurs esthétiques-décoratives et ses avantages pratiques-structurelles. C'est la méthode sur laquelle Caballero Zoreda et Latorre Macarron⁷⁴² ont basé leur approche à propos des arcs de Santa Maria de Melque en 1982 et Mirabella Roberti en Adriatique et dans la vallée de Pô en 1988.

Les auteurs espagnols mentionnés ci-dessus soulignent que l'arc outrepassé ne peut pas être considéré comme une forme purement décorative, isolée du reste de son environnement architectural où à la marge de la fonctionnalité architectonique parce qu'en architecture tout est subordonné aux lois de la poussée et l'arc doit résister aux forces et aux tensions. L'analyse des arcs de l'église de Santa Maria de Melque leur assure que l'époque wisigothique a bien connu le rôle architectonique de l'arc en fer à cheval qu'ils voient manifesté par les modules de dimension différentes hésitant entre la recherche décorative d'un tracé plus fermé et la quête de la stabilité dans une courbe moins accusée. Mirabella Roberti résonne dans la dualité des avantages structurelles touchant à la construction et les valeurs décoratives concernant les trois niches en dessin outrepassé de la chapelle Saint-Benoît à Malles (Haute-Adiège) couvert de peinture murale et abritant trois autels au fond du chevet. L'auteur pose la question à savoir si la recherche d'une opportunité a imposé le choix de la forme outrepassé à la réalisation des fresques ou plutôt la recherche d'une forme plus sophistiquée. Nous avons vu qu'il opte finalement pour l'intervention des stucateurs d'origine orientale.

La démarche pragmatique et fonctionnelle a reçu l'explication la plus développée et cohérente dans l'étude de Ramón Corzo Sánchez intitulée *Génesis y función de arco de herradura*⁷⁴³ qui cherche la raison de l'existence de cette forme architecturale à ce niveau utilitaire-rationnel, négligée d'après lui, dans les recherches précédentes. Il attire l'attention sur ce que cette structure, constante dans les styles propres à l'architecture espagnole, a reçu chez Gomez-Moreno l'interprétation d'un caprice esthétique et non d'une fonction constructive. Il l'a considéré comme une forme artistique inexplicable, impropre à toute opportunité de la construction et il a cerné son origine en Inde ou en Mésopotamie dans des structures rustiques de bois léger incurvé produisant naturellement une forme similaire au tracé du fer à cheval. Pour Camps Cazorla, son tracé a disposé également d'une valeur éminemment décorative car la véritable stabilité constructive réside pour cet auteur dans le demi-cercle et nous avons vu qu'il a affirmé que plus l'arc en fer à cheval est fermé moins il est performant.

Corzo Sánchez voit la difficulté d'obtenir une chaîne d'évolution cohérente pour expliquer sa diffusion de l'Inde jusqu'à la Péninsule, proposée par une transmission véhiculée par le culte de Diane ou par la migration des Juifs (Lampérez), par des réminiscences lointaines de construction de

⁷⁴¹ CHEVALIER, 1996, p. 73.

⁷⁴² CABALLERO ZOREDADA, LATORRE MACARRON, 1982, p. 324.

⁷⁴³ CORZO SANCHEZ, 1978.

bambous (Creswell), ou par la diffusion des divinités orientales en Occident romain (Torres Balbás) - au moins pour les motifs purement ornementaux.

Cependant, il conteste qu'une structure constructive de laquelle dépend majoritairement la stabilité de l'édifice doive rester seulement un caprice esthétique⁷⁴⁴ étant donné qu'en architecture très peu d'éléments sont sans raison fonctionnelle et l'arc en fer à cheval n'y fait pas d'exception, d'après lui. Il cherche donc les raisons fonctionnelles de cette forme architectonique c'est la raison pour laquelle nous voudrions reproduire son raisonnement et la majorité de ses exemples. Son approche diffère de ses prédécesseurs, parce que le principe fonctionnel lui fait découvrir ses prémices : dans les arcs des édifices romains d'Orient au II^e siècle qui résultent de l'association de deux éléments, l'arc de décharge et le linteau monolithe transmettant le poids de la construction vers les jambages.⁷⁴⁵

L'exemple de la porte de Bisagra de Tolède, également avec la combinaison du linteau et de l'arc en fer à cheval, présente pourtant une disposition où le linteau encastré dans les retombées de l'arc pourrait être supprimé car, avec la saillie de l'arc, son rôle est purement esthétique et sans fonction structurelle. L'arc fonctionnerait de la même manière, d'après lui, si on le remplaçait par des jambages rectilignes mais sans ces saillies il était impossible de supporter le linteau ce qui éclaircit l'unique trait fonctionnel de l'arc en fer à cheval, c'est à dire contenir quelque chose à l'intérieur.

Corzo Sánchez met en valeur l'utilité de la saillie des arcs en fer en cheval, au moment de la construction, qui permet de fixer le cintre dans ses retombées avancées en évitant ainsi la construction de bases encombrantes, à l'encontre du cintre de l'arc semi-circulaire dont les bases reposent sur le sol. Cette méthode de cintrage lui semble provenir de la combinaison de l'arc semi-circulaire avec un linteau qui sert de poser le cintre pour la construction de l'arc, et dans le cas du cintrage de l'arc outrepassé le linteau en pierre est remplacé par une poutre transversale autoporteuse reliant les sommiers.

L'importance capitale de la théorie de l'auteur consiste à affirmer que l'utilité de l'arc en fer à cheval, dérivée de la combinaison du linteau et de l'arc de décharge, capable de soutenir son propre cintre peut se manifester à des endroits et des époques différentes sans qu'il soit nécessaire de chercher un cheminement commun pour tous les spécimens connus. Corzo Sánchez évoque la thèse de Choisy, basée sur les dessins de Dieulafoy sur quelques arcs du palais de Ctésiphon, comme celle qui s'approche de plus de cette explication.

L'avantage du cintre autoporteur grâce à l'arc en fer à cheval et donc sans nécessité de construire des bases sur le sol a été appliqué, d'après l'auteur, aux structures plus spécifiques, notamment pour les petits édifices à un seul accès comme les mausolées qui resteraient inaccessibles à cause d'un échafaudage encombrant. L'arc en fer à cheval a permis de maintenir l'accès libre en facilitant le travail simultané en dedans et en dehors. Les stèles de la vallée de Duero et de la Phrygie qui montrent des arcs en fer à cheval lui suggèrent l'existence de monuments funéraires dans ces contrées qui faisaient appel à cette solution de cintrage. Les stèles paraissent donc copier l'arc en fer à cheval utilisé dans ces édifices.

Pareillement au problème d'accès des petits édifices, l'arc en fer à cheval est particulièrement favorable, à ses yeux, pour la construction de portes de ville qui doivent assurer le passage pendant la construction. La porte de Séville à Cordoue, d'origine préislamique, serait un exemple de cette technique, adoptée selon lui dans les portes de ville tout au long du Moyen-Age

⁷⁴⁴ CORZO SANCHEZ, 1978, p. 126.

⁷⁴⁵ Corzo Sánchez mentionne les arcs en brique sur linteau de pierre à Qasr Ibn Wardan (Syrie, VI^e, pas outrepassé) et à la cathédrale de Bosra (Syrie, 512) ainsi que l'exemple de la porte du baptistère de Mār Ya'qūb en Nisibe (Turquie, outrepassé) du 359. CORZO SANCHEZ, 1978, p. 127. Dans ces exemples, la même disposition du linteau surmonté d'un arc de décharge est employée aussi bien avec l'arc semi-circulaire surhaussé qu'avec l'arc outrepassé.

espagnol.⁷⁴⁶

L'autre domaine qui bénéficie de l'avantage de cette méthode serait pour Corzo Sánchez dans la construction des ponts et d'aqueducs. Dans les spécimens romains, les blocs en saillie à l'image de grandes impostes gardent le souvenir de la décharge des cintres pour éviter de les étayer dans le lit du fleuve. L'emploi de l'arc en fer à cheval en terre hispanique est attesté dans le pont de Pinos, déjà mentionné par Gomez-Moreno, et dans l'aqueduc de Medina al-Zahra à son passage à Valdepuente. Leurs ouvertures ont été construites sans l'échafaudage de bases, en adoptant pour leur cintre, selon l'auteur, probablement la forme d'une roue complète fixée au bord de chacun des jambages.

L'auteur fait remarquer que cette méthode de cintrage avait ses répercussions sur l'organisation du travail dans le chantier. Si la construction des arcs conditionne la réalisation du reste de l'édifice, dans le cas des échafaudages posées sur le sol, l'accès régulier aux autres secteurs devait être bloqué, tandis qu'à l'aide des arcs outrepassés le cintre est limité à l'intrados de l'arc ce qui permet de travailler n'importe où dans l'édifice, comme si l'arc avait été déjà achevé, et laisser pour la dernière phase l'enlèvement des cintres. En somme, il lui paraît possible qu'il y ait d'autres motifs et pas seulement esthétiques qui déterminent son emploi. La nouvelle excursion qu'il propose avec des exemples différents de son maître met en avant les atouts constructifs et veut éclaircir par là la signification de l'arc outrepassé.

Le premier édifice qu'il choisit sur son parcours est la porte du nymphée de Santa Eulalia de Bóveda considéré par lui comme le plus ancien de la Péninsule où l'emploi de l'arc en fer à cheval soit attesté. La surface inclinée de ses impostes lui prouve, contrairement à l'opinion de Gomez-Moreno, l'improbabilité de soutenir un linteau aujourd'hui disparu. Dans une construction quasi souterraine à un seul point d'accès, il trouve fondamental le recours à ce tracé d'arc qui à l'aide du cintre suspendu a rendu possible sans difficulté l'accès à l'intérieur du bâtiment. Pour la réalisation d'une série d'arc entre la nef principale et les collatéraux, que Gomez-Moreno tient pour postérieure d'un siècle, Corzo Sánchez présume une solution semblable de sorte que les nefs latérales restaient praticables durant les travaux.

Quant aux édifices wisigothiques, où l'emploi de l'arc en fer à cheval est constant, l'auteur explique l'avantage fonctionnel du cintrage dans la réalisation des arcs entre les nefs de San Juan de Baños. Ici, les cintres des arcs posés sur une légère saillie de cimaise et ajustés à l'aide de sommiers communs pour chaque paire d'arcs contigus donnent une structure parfaitement compensée sur laquelle est monté le clavage de chaque arc. On peut observer une disposition où le premier claveau qui initie la courbure de l'arc au-dessus du sommier est aussi commun pour chaque arc de la paire. Avec ces claveaux est obtenue la fixation définitive des cintres permettant de séparer les arcs sans que la stabilité générale soit mise en danger. Donc, à côté de l'avantage de supprimer les appuis des cintres au sol et assurer le travail de part et d'autre de l'arcade on est parvenu à la neutralisation des poussées ce qui dans le cas de l'arc semi-circulaire n'est obtenu qu'au moment de la fermeture complète de l'arc.

L'autre exemple de l'architecture wisigothique, celui de l'église monastique de San Perdo de la Nave, issu d'une intervention dirigée par Alexandre Ferrant pour le sauver de l'inondation à cause de la création du barrage d'Esla, est choisi par Corzo Sánchez en raison de l'emploi diversifié de ses arcs. Il considère que dans cette église, construite par assises régulières, les murs devaient s'élever en même temps et en arrivant au niveau des impostes, les cintres autoporteurs donnaient la possibilité dans la chapelle majeure de continuer le travail à l'intérieur et à l'extérieur. De même, dans la croisée du transept qui pouvait être élevée simultanément sur ses quatre côtés, seul l'emploi de ce type de cintre a permis de laisser ouvert le passage et de construire conjointement les angles pour empêcher l'écroulement.

⁷⁴⁶ CORZO SANCHEZ, 1978, p. 130.

L'auteur explique les arcs surhaussés de cette église par le même principe des cintres autoporteurs à l'opposition d'A. Ferrant qui, suivant Gomez-Moreno, les interprète par l'existence primitive d'un linteau en pierre appuyé sur la saillie des piédroits, et restaure de cette façon la porte de la façade occidentale.⁷⁴⁷ D'après lui, dans ce cas on a renoncé à la forme en fer à cheval mais elle est substituée à sa naissance par des piédroits en avancement, destinés également à soutenir le cintre. Ainsi, l'architecte de San Pedro de la Nave aurait apprécié tellement l'utilité des cintres sans échafaudage qu'il l'adopta indifféremment pour les élégants arcs en fer à cheval et pour les arcs surhaussés avec des piédroits avancés faisant la distinction entre la forme architectonique et son utilité pratique. L'arc en fer à cheval qui apparaît dans des blocs monolithes des fenêtres serait l'adoption décorative d'une forme qui remplit sa fonction constructive dans les arcs du bâtiment.

Pour lui, les nécessités structurelles déterminent l'excentrement vertical de l'extrados, signe distinctif de l'arc wisigothique, remarqué déjà par les auteurs précédents, qui s'expliquerait par le fait que les sommiers sont placés avant le cintre pour garder la liaison avec le reste du mur et pour éviter leur glissement.

Corzo Sánchez pointe une petite anomalie dans l'arc triomphal de Santa Maria de Quintanilla de las Viñas consistant à une pierre de taille horizontale entre les claveaux et les impostes qui est liée aux assises correspondantes du mur et remplit une fonction similaire aux sommiers. Sur sa face vers l'intrados, on voit un plan incliné à l'opposé de la courbe en fer à cheval qui ne s'explique que par des raisons de construction, c'est-à-dire pour fixer la base du cintre. L'auteur avance qu'il peut s'agir d'une recherche pour perfectionner la stabilité du cintrage et que le creux des sommiers pouvait être rempli après l'enlèvement du cintre en suivant la courbe de l'arc outrepassé traditionnel. Il n'exclut pas non plus la possibilité d'encaster dans ces enfoncements une poutre de bois qui pouvait supporter un rideau ou une autre sorte de fermeture.

Dans l'architecture asturienne le système constructif des arcs présente une grande variété mais la forme en fer à cheval est reléguée dans le domaine décoratif des reliefs ou fenêtres monolithiques ce dont Corzo Sánchez tire la conséquence que leurs maîtres n'ont pas pu bien maîtriser les avantages du cintrage limité. Pourtant on peut observer ici le retour à l'arc de décharge sur linteau monolithe considéré comme prédécesseur de l'arc en fer à cheval (Santullano, San Miquel de Lillo).

Les invasions musulmanes assurent la continuité dans l'usage de l'arc en fer à cheval mais l'auteur affirme que son existence préalable dans le territoire andalou est attestée par les différents témoignages recueillis par les archéologues précédents. Pour lui, Les constructeurs de ces œuvres étaient des Wisigoths, pareillement aux maîtres de la première phase de la mosquée de Cordoue qui y ont employé la tradition du cintrage préislamique à l'aide de l'arc outrepassé. A l'image des basiliques wisigothiques, cette forme d'arc a permis dans la mosquée de Cordoue d'édifier en même temps toutes les arcades sans que l'établissement des cintres provoque une forêt d'échafaudage. Corzo Sánchez met en relief ici également le rôle des cintres réduits par rapport aux échafaudages complets. Les grands blocs servant en même temps de sommiers aux arcs en fer à cheval et de pièces pour encaster les cintres dont la structure parfaitement solide pouvait s'inspirer des arcades en fer à cheval de la nef de San Juan de Baños ou probablement d'autres grandes basiliques wisigothiques disparues de Tolède ou de Cordoue. Il considère que les maîtres d'œuvres de la mosquée de Cordoue n'avaient pas recours à l'arc en fer à cheval pour le simple goût esthétique mais ils devaient en connaître ses avantages.

Corzo Sánchez aborde la question de la disposition des claveaux dans les portes de la mosquée de Cordoue également du point de vue technique. Leur appareil met en valeur que l'architecture hispano-musulmane a découvert l'utilité du cintrage de l'arc en fer à cheval : dans toute la zone inférieure les claveaux sont horizontaux comme les assises du mur ce qui rend inutile

⁷⁴⁷ CORZO SANCHEZ, 1978, p. 135.

le cintre dans ce secteur, son emploi n'est nécessaire que pour fermer l'arc par des cintres plus réduits soutenant des claveaux.

C'est cette nouvelle méthode de cintrage qui permet, d'après l'auteur, de donner une courbure plus prononcée aux sommiers qui partagent la charge du cintre avec les assises supérieures et d'augmenter la largeur de la porte au-delà des saillants, comme dans le cas de la porte de Bisagra à Tolède - à l'encontre des arcs wisigothiques ou califaux primitifs où ce sont les impostes au-dessous des sommiers qui aident dans la décharge et la distance entre jambages ne dépasse jamais le diamètre. L'évolution du système constructif consisterait ainsi, d'après lui, à passer des cintres semi-circulaires avec échafaudage sur le sol aux cintres en fer à cheval soutenus par des poutres encastrées dans les sommiers, et finalement aux cintres surbaissés qui se soutiennent à l'intérieur de l'arc.

L'architecture mozarabe, chargée à ses yeux de l'héritage wisigothique et de l'apport califal, démontre la maîtrise et l'exploitation maximale des principes de cintres autoporteurs qui leur a permis de réaliser des structures architectoniques plus audacieuses qu'auparavant. Corzo Sánchez est donc d'avis que l'arc outrepassé doit posséder plus qu'un contenu esthétique et qu'il faudrait l'aborder autrement qu'à travers son aspect symbolique et la synthèse de la spiritualité mozarabe (J. Fernandez Arenas).⁷⁴⁸

En suivant le parcours de la forme, l'auteur démontre que par la suite, l'art mozarabe se trouve refoulé à cause de l'arrivée de l'art roman et les avantages techniques du fer à cheval tombent dans l'oubli. Si la forme se maintient dans les Taifas, elle est réduite à une valeur décorative et ses structures n'attestent pas la compréhension de sa fonctionnalité ce qui se voit dans la variété de son tracé devenant de plus en plus compliqué. Dans l'art mudéjar, l'arc en fer à cheval se généralise de nouveau dans toute la Péninsule mais exclusivement comme élément décoratif et exotique, sans comprendre sa fonction et sans profiter de ses atouts.

Parmi les différentes approches de l'arc outrepassé, celle de Corzo Sánchez aborde la question du point de vue exclusivement fonctionnel permettant d'englober l'emploi de ce type d'arc dans des époques et des endroits différents sans chercher une filiation quelconque dans sa diffusion car le recours à cette forme n'est motivé que par la recherche d'un avantage pragmatique, notamment par la commodité de la fixation du cintrage. Si cette conception échappe à tout contrainte chronologique, le schéma du développement du cintrage reflète et explique quand même l'évolution du tracé outrepassé. Ainsi, l'évolution de la forme outrepassée dépendrait du perfectionnement de la méthode de l'établissement du cintre à l'intérieur de sa courbe.

Même si les exemples de Corso Sanchez sont convaincants, il nous semble qu'on ne peut pas réduire l'existence du tracé en fer à cheval à l'opportunité du procédé constructif, à l'invention du cintre autoporteur qui servirait seulement à éviter de construire un échafaudage embarrassant sur le sol. D'ailleurs, sa conception est valable de la même façon à l'arc en plein cintre et ne permet pas de distinguer une exécution différente réservée au cintre de l'arc outrepassé. La performance du cintrage fournit seulement l'explication à la réalisation d'une courbure plus accusée, à l'augmentation de la largeur entre les piédroits.

Il est particulièrement intéressant que l'auteur cherche l'origine du fer à cheval également du point de vue structurel et fonctionnel. C'est ce qui lui fait découvrir la disposition de l'arc de décharge sur linteau monolithe, caractéristique de l'architecture romaine en Orient et en Occident, néanmoins, cet agencement fonctionnerait autant bien pour l'explication de l'origine de l'arc en fer à cheval que pour l'arc en champignon. Pour la création des deux formes, il suffit de supprimer le linteau qui laisse des montants avancés par rapport à la retombée de l'arc.

2. 2. 2. 7. Les dimensions symboliques du tracé outrepassé – l'affirmation d'un aspect

⁷⁴⁸ CORZO SANCHEZ, 1978, p. 141.

anthropomorphique

Il est intéressant de découvrir que déjà la simple arcade semi-circulaire ouvrant les murs et permettant le passage sous sa voussure avait dès le début une connotation sacrale qui participe à la mise en valeur de cet espace dans l'ensemble d'une construction. A la lumière des arcs triomphaux, des monuments funéraires de l'Antiquité constitués d'un arc monumental, nous voyons mieux cet aspect honorifique. Ce n'est pas un hasard que dans l'espace ecclésial la forme de l'arc soit choisie pour la délimitation de la zone du sanctuaire signalant une sacralité plus intense ce qui véhicule dans ce nouveau contexte aussi l'idée triomphale. Dans les stèles, dans les sarcophages, les saints, les défunts vénérés sont souvent représentés sous des arcs sur colonnes à l'Antiquité tardive et au Moyen Age.⁷⁴⁹

Joseph Strzygowski ne parle pas d'arc outrepassé en 1936 dans *L'ancien art chrétien de Syrie* mais de l'arc quelconque, ordinaire en affirmant : « J'ai indiqué à diverses reprises [...] que l'arc n'est pas simplement un motif d'architecture, une décoration mais probablement un symbole de première importance. »⁷⁵⁰ Il rappelle les conceptions qui l'associent à la voûte céleste et qui l'évoquent en tant qu'un emblème de sainteté. Selon lui, ses plus anciens exemples se trouvent parmi les autels de feu, près de Persépolis taillés dans le rocher où le motif extérieur des arcs aveugles décorant tous les côtés de l'édifice proviendrait de l'intérieur, du ciborium des Saint des Saints orné du même motif. Il retrouve cette même forme dans les arcs aveugles de la façade du palais de Ctésiphon et également à l'intérieur de ce monument célèbre. (Les exemples de Strzygowski ne sont pas outrepassés.)

Jean Lassus en 1947 dans *Les sanctuaires chrétiens de la Syrie* a observé que dès le IV^e siècle les basiliques de ce pays se distinguent, à l'encontre des basiliques civiles hellénistiques et constantiniennes, par des colonnes supportant des arcs et pas des architraves. La disposition de l'arc sur colonne qui se généralisera dans l'architecture religieuse proviendrait donc selon lui de Syrie. Il remarque aussi que là-bas ce support est bizarrement absent dans l'architecture civile. Bien que ce nouveau dispositif apporte des avantages techniques et économiques, car il donne une portée supérieure à celle de l'architrave et un entrecolonnement plus large favorisant la visibilité des bas-côtés, le choix n'est pas motivé par la recherche technique mais plutôt par la prédilection pour les formes arrondies. Selon Lassus, les architectes syriens optent délibérément pour une forme esthétique propre à l'architecture des basiliques et pas pour un procédé technique. L'aspect symbolique-religieux de l'arc se comprend mieux en comparaison avec l'architecture civile qui maintient l'usage des architraves alors que les mêmes architectes œuvrent dans les deux domaines. Dans ce contexte, l'arc sur colonne semble être réservé aux constructions ecclésiastiques et il y marque même le tracé des fenêtres.⁷⁵¹

Nous avons voulu signaler les raisons sacrales-symboliques rattachées déjà au simple arc semi-circulaire mais notre objectif consiste à chercher une éventuelle connotation spécifique liée à la forme outrepassée. Dans le contexte du « préroman hispanique », Caballero Zoreda a affirmé que les arcades permettant le passage entre les nefs et la croisée avait un aspect non seulement décoratif mais constructif et « rituel ».⁷⁵² Il a cherché le rapport entre cet élément et le plan cruciforme (également symbolique) inscrit dans un rectangle devenant le prototype des églises dites wisigothiques, puis asturiennes et mozarabes. Sa remarque suggère que les avantages structurels

⁷⁴⁹ Caroline Roux qui a analysé les dispositifs de l'arc triomphal, a observé ce motif à l'entrée des catacombes romaines par un traitement qui rappelle les arcs triomphaux impériaux. Voir : ROUX, 2010 ; ROUX, 2011.

⁷⁵⁰ STRZYGOWSKI, 1936, p. 73.

⁷⁵¹ LASSUS, 1947, p. 67-78.

⁷⁵² CABELLERO ZOREDA, 1981, p. 82.

n'épuisent pas complètement la raison d'être de la forme outrepassée et que son tracé comprend éventuellement des significations symboliques. C'est une piste qui a été signalée depuis le début du XX^e siècle et qui mène, en fait, très loin.

Très attentif au tracé outrepassé, Josep Puig i Cadafalch⁷⁵³ dans le premier volume de *L'arquitectura romanina a Catalunya* a étudié les stèles funéraires et les urnes cinéraires de Léon, de Palencia et des vallées pyrénéennes en France et en Espagne (Comminges, Causseran, Val d'Aran). Il en déduit que toutes sont décorées de thèmes géométriques, associés à l'arc outrepassé soutenu par des colonnes, d'une façon complètement étrangère à l'art classique en sorte qu'il désigne un ascendance primitive ibérique. D'après l'épigraphie des épitaphes, il date les stèles de Léon et de Palencia du II^e siècle. L'arc en fer à cheval situé dans leur partie haute serait pour lui un motif décoratif, tandis que les portes plus petites en bas du bloc reproduiraient l'entrée schématisée d'un édifice. Les stèles pyrénéennes se distinguent, en revanche, par la représentation de bustes de deux personnes (défunts) au-dessous d'un arc qui n'est pas toujours, il faut le préciser, outrepassé.

Puig rappelle que cette forme n'est pas conservée en élévation, seulement le plan de quelques exèdres l'épousent dans les vestiges de l'Antiquité tardive. Les plaques votives dédiées aux divinités indigènes avec des noms indigènes incrustées dans le même mur et l'absence de tout symbole chrétien lui indiquent la présence des éléments païens, blottis dans les hautes vallées et favorisant ainsi la survivance de cette civilisation rudimentaire. Il place ces stèles au IV^e siècle dans le contexte de la période décadente de l'art classique quand dans la zone urbaine côtière les arcs sur colonnes et chapiteaux corinthiennes se propagent déjà dans les basiliques chrétiennes et le motif des arcades apparaissent dans la décoration des sarcophages chrétiennes. A cette même époque les indigènes des Pyrénées emploient toujours les arcades reposant directement sur colonnes dans les reliefs de leurs urnes cinéraires.

Au début du XX^e siècle, ces stèles funéraires à arc outrepassé préoccupent les chercheurs. Camille Jullian en 1910 avance notamment une interprétation inhabituelle jusque-là : « Ces dessins qui rappellent l'arc outrepassé des Arabes, ce n'est autre que la silhouette stylisée du défunt, tête et buste ». ⁷⁵⁴ L'auteur observe aussi que les autres motifs, le soleil et la lune rattachent le culte des morts à la symbolique astrale au détriment de la figuration du défunt. Auguste Brutails⁷⁵⁵ réagit au même numéro sur la note de son ami et s'intéresse aux origines de ces motifs ornementaux. A l'encontre de Puig qui a rejeté l'origine orientale du motif de l'hélice en affirmant qu'il est si simple qu'il doit appartenir au vocabulaire commun de toute l'humanité, Brutails est pour son origine orientale. Des autres éléments caractéristiques qui l'accompagnent et qui se trouvent ensemble avec l'hélice sur des édifices syriens, sur des tombeaux phrygiens et des mosaïques ravennates soutiendraient sa présomption.

Quant au fer à cheval, il partage l'opinion de C. Jullian sur l'idée anthropomorphique condensée dans ce motif en supposant qu'au début un pur ornement a été converti en symbole, de la même façon que l'hélice qui est devenue d'un élément décoratif l'emblème du soleil et de la lune. (Selon lui, dans l'art asturien ces motifs redeviennent de nouveau ornementaux.) Ce symbolisme : représenter le schéma du corps humain dans une forme architecturale, n'empêche pourtant pas, selon lui, la provenance orientale de ce tracé bien qu'il admette qu'il y a des exemples dans la Péninsule depuis la préhistoire. Il argumente toujours par la présence d'autres motifs d'origine orientale dans les stèles à côté de l'arc outrepassé et localise la source de l'ornementation des stèles de Léon, de Burgos et des Pyrénées sur le littoral méditerranéen de l'Asie. Sa note applique cette théorie anthropomorphique dans les stèles où la forme outrepassée résulte de l'encadrement du corps avec un bombement vers l'extérieur au niveau des épaules.

⁷⁵³ PUIG, FALGUERA, GODAY, 1909, pp. 242-246.

⁷⁵⁴ JULLIAN, 1910, p. 89.

⁷⁵⁵ BRUTAILS, 1910.

En fait, nous pouvons observer le même effet dans la décoration des tombes, des sarcophages où les arcades épousent la silhouette des corps encerclant la volume de la tête comme par exemple au sarcophage beaucoup cité de la Villa Mattei dont les petits côtés présentent un philosophe entre deux muses.⁷⁵⁶ Le linteau de Saint-Génis-des-Fontaines a été mis en valeur justement à cause de ses arcades de tracé outrepassé entourant les têtes nimbées des apôtres par J. Puig i Cadafalch⁷⁵⁷ dans le volume d'*Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans* en 1936. L'auteur établit l'analogie entre les manuscrits mozarabes, plusieurs tables d'autels « à lobes » du X^e siècle et le linteau de Saint-Génis et de Saint-André de Sorède en raison de leur décoration identique en fer à cheval. Puig qualifie ce décor à cette époque-là de « sujet arabe », transmis par les manuscrits mozarabes. Les arcades outrepassées sur colonnes à chapiteaux abritant les six apôtres dans les linteaux mentionnés sont mises en relation par lui avec les urnes funéraires et les stèles barbares des Pyrénées qui auraient pu conserver une tradition de sculpture indigène et romaine jusqu'aux ces premières éclosions de la sculpture romane apparaissant sur le linteau de Saint-Génis en 1020-1021.

2. 2. 2. 8. La théorie de la représentation de la figure humaine dans le tracé outrepassé des stèles funéraires

La généralisation de la théorie selon laquelle les stèles funéraires, surtout les stèles discoïdales correspondent à la schématisation de la silhouette humaine est due à l'ouvrage d'Eugeniusz Frankowski⁷⁵⁸ intitulé *Estelas discoideas de la Península Iberica*, paru en 1920. Elle reste une référence jusqu'à nos jours et non seulement pour les anthropologues. Frankowski retrouve les antécédents des stèles discoïdales dans les statues-menhirs également anthropomorphes des Pyrénées, de la Galice et du Portugal. Puis, les stèles de Clunia (Burgos) quelques siècles avant l'ère chrétien présentent déjà leur forme définitive où le disque représente la tête et son pied correspond au corps humain. Alors que primitivement les traits du visage ont été gravés dans la disque-tête, avec le temps, la figure humaine devient de plus en plus stylisée et c'est la nouvelle expression de l'arc outrepassé qui en reprend progressivement la fonction. Sous l'influence romaine, ensuite, de différentes transformations s'opèrent dans la composition de la plaque, justement dans la vallée de Duero : les stèles deviennent allongées, la tête disparaît progressivement jusqu'à ce qu'elle ne soit pas remplacée par une rosace, tandis que le pied-corps séparé sera couvert d'une épitaphe. Selon Frankowski, la figure humaine primitive n'est conservée que par la réminiscence de la forme outrepassée qui enveloppe la silhouette de la rosace. Dans la partie basse, les petits arcs correspondraient à la représentation d'autres êtres humains, toujours sous forme stylisée.

Bien que le motif de l'arc outrepassé des stèles s'approprie un élément architectonique, Frankowski souligne que cet ornement n'a rien à voir avec l'arc en élévation et refuse la théorie qui l'utilise comme preuve de l'existence de cette forme dans les premiers siècles de notre ère. Apparemment depuis l'étude de Gomez-Moreno (1906), cette question partage les chercheurs parce que l'enjeu de l'interprétation du motif de l'arc en fer à cheval dans les stèles en tant que l'imitation des structures construites consiste à prouver son existence sous forme architecturale à l'époque de leur exécution, au II^e siècle et même avant. Gomez-Moreno a considéré ce composant dans les stèles comme la copie d'un support architectural qui soutient sa thèse sur la présence de l'arc en fer à cheval dans l'architecture de la Péninsule avant la conquête musulmane. (Frankowski connaît les *Excursiones...* de Gomez-Moreno et fait également référence à la publication de Camille

⁷⁵⁶ CUMONT, 1942.

⁷⁵⁷ PUIG, 1927-1936, 1

⁷⁵⁸ FRANKOWSKI, 1920.

Jullian en 1910 dans la *Revue des Études Anciennes*.)

Louis Colas en étudiant l'ornementation de la tombe basque arrive en 1923 au même constat que Frankowski quelques années plus tôt : « Je considère avec Frankowski qu'il faut y voir une préoccupation anthropomorphique évidente. Cette hypothèse est d'autant plus acceptable qu'elle se trouve exacte pour les monuments de race très différente [...] la stèle discoïdale fut à ses débuts nettement anthropomorphique”.⁷⁵⁹ A l'instar de Frankowski, qui a pensé que la forme discoïdale est le fruit d'un développement local de la représentation humaine sur la sépulture sans aucune influence étrangère, Colas, en mettant dans une perspective historique l'origine de la forme, affirme que ce type de stèle existait en Espagne bien avant l'arrivée des Romains. Ensuite, les Vascons (VII^e) l'ont également importé avec eux. Les plus anciennes stèles ibériques ou ibéro-romaines sont justement celles, sans inscription, qui se caractérisent par cette décomposition anthropomorphique évoquant la tête et le buste. L'antique tradition ibérique serait conservée également dans la représentation des symboles astraux (soleil, lune, étoiles) par le disque, l'hélice, la rosace, le croissant. Colas connaît l'opinion de C. Jullian, A. Brutails et Puig i Cadafalch sur ce sujet (voir ci-dessus), de sa part il identifie l'hélice avec le « soleil en tourbillon » figurant dans les stèles discoïdales, non seulement de la région de Duero mais sur les monuments de l'Afrique du Nord de l'époque romaine. Dans ce dernier cas, l'apport serait dû à une influence orientale par l'intermédiaire des Phéniciens, selon l'auteur.

En 1935, Puig⁷⁶⁰ voit dans les stèles provenant des Monts Cantabriques la « personnalité » préservée des populations éloignées de la zone romanisée qui conservent les motifs de la culture celtibère. En faisant référence à Camille Jullian, il parle déjà, lui aussi, des stèles anthropomorphes qui se composent d'un disque posé sur un rectangle quoique leur signification initiale soit déjà perdue. Il s'intéresse à la représentation des métiers (l'art de tisser, élevage, vie guerrière, cavalerie) qui renseignent sur la civilisation des peuples celtibères avant l'invasion romaine et pendant la période où ils ne sont pas encore bien assimilés. La composition et l'ornementation des stèles attestent, pour lui, la survivance de l'art indigène comme une sorte de folklore à la marge de la culture officielle romaine.

Puig partage l'opinion de Frankowski sur l'évolution de la forme initiale des plaques à mesure que la culture romaine arrive dans l'art indigène jusqu'à ce que la forme discoïdale fusionne avec le modèle romain et la silhouette anthropomorphiques laissent la place à la représentation du défunt et de sa famille. L'idée de la survivance des thèmes d'ornementation des stèles dans les églises de l'époque wisigothique, asturienne et mozarabe accompagnera ensuite l'auteur jusqu'à la fin de sa vie, il y reste fidèle même dans sa dernière publication posthume intitulée *L'art wisigothique et ses survivances* en 1961. La présence de cette même famille de motifs décoratifs également en Afrique du Nord et en Syrie serait la preuve de l'existence d'une culture autochtone partout en dépit de la civilisation dominante des envahisseurs à l'époque romaine.

A la première vue, dans ces premières décennies du XX^e siècle il s'agit d'un petit cercle de chercheurs qui connaissent les écrits les uns des autres mais comme nous allons le voir les idées de Frankowski sont si largement répandues que leur écho se fait sentir jusqu'à nos jours. En 1970, José Miguel de Barandiaran⁷⁶¹ dans son *Estelas funerarias del país vasco* identifie toujours les deux éléments des pièces tombales par la tête discoïdale en haut et par le torse humain en bas et confirme que les motifs décoratifs correspondants aux symboles astraux proviennent d'une tradition ibérique.

Parmi les études il y en a quelques-unes qui prêtent une attention particulière à la présence des arcs dans la composition des stèles. Dolores Julia⁷⁶² en 1971, en étudiant l'iconographie des

⁷⁵⁹ COLAS, 1923, p. 2.

⁷⁶⁰ PUIG 1935, 2.

⁷⁶¹ BARANDIARAN, 1970.

⁷⁶² JULIA, 1971.

stèles de Vigo (Galice) s'attarde sur le motif de la double arcade, particulièrement fréquent en Espagne et dans les Pyrénées. L'auteur est d'avis que malgré les détails de la base et du chapiteau, le thème reste purement décoratif (à la différence de la niche à arcade qui dériverait d'un modèle architectural) et elle refuse également l'opinion qui voit dans ces arcades la signification symbolique de la porte de l'au-delà (E. Linckenfeld). Le même motif en Gaule, en Pannonie,⁷⁶³ en Afrique du Nord, en Asie-Mineure s'expliquerait, pour elle, par des rapports culturels et commerciaux qui font connaître le sujet de l'arcade sur colonne, d'origine orientale hellénistique dans les régions danubiennes et méditerranéennes par l'intermédiaire des légions romaines. D. Julia est consciente que l'arc sur colonne peut être outrepassé dans les stèles ce qui complique davantage la question mais elle ne se prononce pas sur ce détail.

Elle observe pourtant que l'aire d'extension du motif de l'arcade est identique à celle de l'ornementation astrale dans les stèles. A l'encontre de la position de Déchelette⁷⁶⁴ qui a avancé une tradition romano-ibérique, une influence celtique, l'apport des Phéniciens et des Carthaginois, et également en opposition de celle de Cumont⁷⁶⁵ qui a allégué aussi une tradition indigène celtique et une influence orientale arrivée avec les légions d'Orient sur les limes de l'Empire, D. Julia pense que la diffusion du motif de l'arc est si large partout dans le pourtour méditerranéen (Étrurie, Carthage, Gaule, Syrie) durant l'Antiquité et dans la Péninsule ibérique déjà depuis la civilisation des « castros » qu'on chercherait en vain son origine, elle n'a qu'une valeur décorative.

Francisco Marco Simon⁷⁶⁶ en 1978 a analysé une grande quantité de stèles (593 exemplaires) provenant de l'Espagne du nord et il en a circonscrit une minorité (76 pièces provenant de Cantabrie, d'Alava, de Navarre, de Burgos), qui possèdent un arc dans leur composition. Celles qui sont outrepassés forment un petit corpus composé de 17 stèles qui se concentrent en Cantabrie et en Alava. L'arc en plein cintre est donc indéniablement prédominant dans la série. L'auteur a observé que les chapiteaux sont rares, leur présence est plus fréquente dans le cas des arcs outrepassés mais leur ordre n'est pas identifiable. Si l'arc figure seul, il encadre la composition ou les personnages représentés, tandis que s'ils sont doublés ou alignés par trois ou quatre, ils occupent la partie basse de la pierre.

Marco Simon ne partage pas l'opinion majoritaire qui identifie les arcs avec des portes du ciel ou avec la demeure des morts et écarte l'avis de Frankowski aussi qui les assimile à la stylisation des figures humaines. Selon lui, ces éléments n'ont pas toujours une signification symbolique, dans le cas où l'arc encadre simplement la composition ils ne le possèdent pas du tout et s'ils ont une connotation symbolique, ce n'est pas forcément la même. Il arrive que la signification funéraire est bien éclaircie à l'aide d'autres motifs (feuille de lierre, de palme, croissant de lune) pour pouvoir supposer l'allusion de l'arc à la porte de l'autre monde. Dans le cas de certaines stèles à arc outrepassé, il lui paraît évident que l'arc peut représenter des portes (Lara de los Infantes ; Hontoria de la Cantera ; la stèle d'Antonia Buturra à Gastiain), cependant, dans d'autres cas (groupe navarro-alavais de Monte Cildá), l'arc outrepassé rappelle clairement les stylisations humaines. L'auteur voit donc dans le motif de l'arc outrepassé des stèles funéraires un symbole à signification variée.

Maria X. Rodriguez Perez⁷⁶⁷ au *V^e Congrès international de stèles funéraires* en 1994 s'est

⁷⁶³ D. Julia fait référence à l'ouvrage d'Arnold Schober (*Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien*), voir SCHOBBER, 1923. En fait, quelques stèles de Budapest du I^{er}-II^e siècles présentent chez lui la disposition de l'arc sur colonne mais ces supports soutiennent dans la plupart des cas un fronton triangulaire. Il y a un seul exemple qui illustre la double arcade comprenant deux personnages sous un arc et une seule stèle, provenant d'Alterburg (I^{er} siècle), possède une niche de tracé outrepassé avec le portrait d'un personnage à l'intérieur (p. 121.). Le motif du croissant de lune et la fleur à six pétales se trouvent dans la partie haute de la plaque tombale.

⁷⁶⁴ DECHELETTE, 1924.

⁷⁶⁵ CUMONT, 1942.

⁷⁶⁶ MARCO SIMON, 1978.

⁷⁶⁷ RODRÍGUEZ PÉREZ, 1994.

penchée directement sur les motifs architectoniques des stèles, également dans le contexte de la Galice (Lugo). L'auteur entend par ces motifs justement le support de l'arc (double ou triple) dont la représentation présente une concentration dans la zone occidentale de la Galice. L'auteur rappelle que l'arc a toujours été interprété soit dans son rôle ornemental, soit dans sa fonction symbolique en tant que porte funèbre, porte du ciel, la demeure du mort ou l'arc honorifique commémorant le défunt. Associés au symbolisme astral, les stèles de la Galice peuvent être interprétées, selon lui, comme la porte du ciel mais quand les éléments célestes manquent, plusieurs solutions sont possibles : simple ornement ; monumentalisation de la pièce funéraire par l'arc qui la décore ; portes de la maison du mort selon la mythologie indigène. Néanmoins, il ne s'agit jamais de la représentation d'un édifice réel, les arcs n'imitent nulle part des éléments architectoniques, selon l'auteur.

Carmen Martin Gutiérrez⁷⁶⁸ en 1995 dans les *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra* s'occupe de schématisations humaines dans les stèles du Haut Moyen Age en Cantabrie. Elle poursuit la représentation de la figure humaine depuis l'éclosion des anthropomorphes, gravés ou peintes sur pierre à l'époque néolithique jusqu'à l'apparition des statues-menhirs et des stèles anthropomorphes à l'âge de bronze quand le support s'adapte déjà à l'évocation de la forme humaine. Le motif de l'arc lui-même, provenant du vocabulaire de l'art indigène de l'Âge de bronze, selon elle aussi, a subi ensuite l'influence des stèles romaines où le même motif a été utilisé avec prédilection. Particulièrement l'arc outrepassé, fréquent dans les stèles romaines aussi, serait similaire dans certain cas indéniablement aux anthropomorphes. Carmen Gutiérrez s'appuie sur Frankowski qui a défendu l'idée de l'arc représentant le schéma humain dans les stèles discoïdales de la Péninsule. Illustrant l'abstraction de la silhouette humaine, l'auteur évoque l'exemple célèbre de la stèle d'Espinilla 42 où l'arc en fer à cheval incisé dans la pierre fonctionne comme la représentation stylisée du corps humain avec des bras sortant de la ligne de la courbe. L'époque paléochrétienne conserverait ce schéma d'abstraction (stèle de Luni, la petite pyramide de Buniel), voire, les anthropomorphes gravées sur les parois des grottes d'Alava⁷⁶⁹ démontrent la persistance de cette tradition aux VI^e-VII^e siècles.⁷⁷⁰

L'abstraction arrive à son expression maximale dans la stylisation du visage par la forme de la croix ou dans un schéma de « T » (stèle androcéphale de Camesa) qui relie les stèles anthropomorphes et les stèles-menhirs de l'âge de bronze avec les exemples déjà romans dans les Asturies (Molleda, Forniellu) ou à Soria (Vizmanos), attestant la survivance de cet art schématisant. En 2002, dans une autre publication, C. Martin Gutiérrez⁷⁷¹ accentue toujours les similitudes entre les pièces médiévales et les représentations anthropomorphes de l'âge du bronze à cause de l'abstraction de la figure humaine et donne la fourchette chronologique entre la fin du VII^e et le X^e siècle pour les stèles médiévales les plus archaïques, comme la stèle mentionnée d'Espinilla 42.

M. P. Garcia Gelabert et J. M. Blázquez⁷⁷² mettent en relief la tendance de schématisation dans les stèles funéraires hispaniques à l'époque romaine quand l'apparition du portrait du défunt

⁷⁶⁸ MARTÍN GUTIÉRREZ, 1995.

⁷⁶⁹ AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988. L'auteur a repéré des incisions pariétales anthropomorphes dans quatre grottes d'Alava seulement : Les Gobas 6, Santorkaria 6, Montico de Charratu 1, La Lucia 1. Parmi les prototypes regroupés, il distingue les formes réduites aux traits simples identifiant la tête, les bras et le corps ou seulement identifiant le visage. Azkarate ne les interprète pas et il reconnaît qu'ils sont indatables en raison du long usage de l'habitat rupestre depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Cependant, il donne en repère la morphologie des grottes, majoritairement des églises, qui pointent les V^e-VI^e siècles. Sa chronologie est soutenue par l'épigraphie et par la datation des sigillés (IV^e-VI^e), il précise qu'au VII^e siècle le phénomène érémitique était déjà en régression dans la Péninsule.

⁷⁷⁰ Elle énumère plusieurs autres exemples où l'arc est utilisé pour la représentation schématisée de la figure humaine (revers de la stèle d'Arguñeta y Abadiano du IX^e siècle, stèles de Palacios de la Sierra, d'Artea e Iturreta...). MARTÍN GUTIÉRREZ, 1995, pp. 407-408.

⁷⁷¹ MARTÍN GUTIÉRREZ, 2000.

⁷⁷² GARCÍA-GELABERT, BLAZQUEZ, 1993.

témoignerait l'acculturation de la population indigène par la nouvelle influence dans diverses zones de la Péninsule. Ces plaques tombales exécutées par des artisans autochtones conservent toujours les symboles astraux de connotation funéraire indigène dans le nouveau modèle romain et réduisent la figure humaine, installée dans une niche ou sous un arc, au simple contour de la tête sans marquer les traits du visage et à un buste suggéré simplement par deux lignes élargies vers le bas. La technique de l'incision, la tête signalée par un arc, l'abstraction géométrique, les personnages puérils, relie ces stèles avec la tradition du passé.

Eduardo Peralta Labrador⁷⁷³ en 2002 a examiné 150 stèles funéraires de la Cantabrie dans la dualité entre une tradition indigène conservée dans leurs motifs spécifiques et la mesure de leur romanisation incorporant d'autres motifs funéraires et des épigraphies latines. Faute de datation exacte, ces stèles sont situées seulement d'après leur iconographie et leur technique d'exécution. En plus, dans la Meseta orientale les stèles existaient déjà au VI^e siècle avant J. C. A la différence d'un courant négationniste qui refuse l'existence d'une culture pré-romaine et à l'encontre de l'opinion de Cumont qui explique les sujets astraux dans des stèles par un apport d'origine orientale grâce aux légionnaires romaines, l'auteur est pour la superposition d'une répertoire iconographique romaine sur une tradition celtique indigène, conservée dans la décoration géométrique et astrale, dans les scènes cavalières belliqueuses, dans l'onomastique et dans l'expression des liens familiaux.⁷⁷⁴ Selon lui aussi, ces stèles discoïdales conservent cet héritage jusqu'à l'époque médiévale.

La persistance de ce monde indigène serait plus préservée, selon lui, parmi les populations rurales éloignées de grandes voies de communication et des centres urbains davantage romanisés, en conséquence, l'emploi de ces motifs caractériserait les territoires où un substrat indigène celtique serait conservé, surtout dans certaines régions qui fonctionneraient comme des îlots du particularisme indigène celtique (Vosges, Pyrénées, Pannonie, nord de la Cantabrie). Les stèles discoïdales géantes (I^{er} siècle avant J. C.-I^{er} siècle après J. C.) de la Cantabrie appartiendraient à ce substrat indigène. La présence des mêmes motifs astraux circulaires ensuite dans l'art paléochrétien, mérovingien, wisigothique, asturien et mozarabe prouverait la survivance de cette tradition celtibère vivace.

Ces quelques réflexions extraites des analyses consacrées aux stèles funéraires démontrent, d'un côté, que ces pierres tombales ne sont pas des pièces décorées seulement mais leur forme plastique comprend un contenu spirituel et, de l'autre, que leur interprétation obéit à une pluralité de signification. Durant les dernières décennies, les études initialement isolées ont été regroupées dans des actes de congrès internationaux qui abordent le sujet d'une façon interdisciplinaire. Ces publications permettent d'intégrer la question de l'arc dans l'ensemble des motifs constituant le répertoire du symbolisme funéraire et de situer dans la chronologie cet élément parmi les plus archaïques, en compagnie de l'ornementation astrale, dans une tradition indigène celtibère. L'approche multilatérale fait ressortir également que depuis Gomez-Moreno (1906) les opinions se partagent sur l'interprétation de l'arc en tant que forme architecturale et en tant qu'un simple thème décoratif. Il est important de noter tout de même que l'arc figurant dans les stèles n'est pas systématiquement outrepassé, l'arc semi-circulaire reste majoritaire.

L'arc outrepassé ne fait pas partie seulement de la panoplie des stèles funéraires de l'Espagne mais il est très anciennement connu en Asie-Mineure aussi. La collection de *Asiae Minoris Antiqua* illustre sa considérable concentration en Phrygie au II^e-III^e siècles perpétuant un type qui se compose d'une porte antiquisante à deux vantaux encadrés d'une paire de colonnes et surmontée d'un tympan semi-circulaire ou outrepassé dont la lunette est décorée par un aigle ou par deux lions affrontés. La plus grande concentration du tracé outrepassé se trouve sans aucun doute dans la

⁷⁷³ LABRADOR, 2004.

⁷⁷⁴ L'auteur cite les travaux de Jean-Jacques Hatt qui ont relevé le même phénomène de syncrétisme, expliqué par le processus de romanisation, pour les monuments funéraires de la Gallia, décorés de symboles astraux, dérivés du cercle. Sur le sens bivalent du symbole de la roue (soleil et foudre) voir LABRADOR, 2004, p. 332, et HATT, 1951.

région d'Appia (Abya), le volume X de Cox, Cameroun et Cullen en présente 24 exemplaires.⁷⁷⁵ Il faut noter, cependant, que l'arc outrepassé dans le tracé du tympan n'est pas exclusif dans ce milieu asiatique non plus ce qui serait une caractéristique similaire avec les stèles de la Péninsule ibérique.

Ute Kelp, à propos d'une stèle dans la vallée d'Upper Tembris dans la Phrygie romaine contenant ce motif (fausse porte surmontée d'un tympan de tracé outrepassé avec deux lions gardiens à l'intérieur) considère que ce type appartient à une tradition locale dont la vogue est attestée en Phrygie de l'Est à la fin du I^e et au début du III^e siècles. Cette disposition sera abandonnée au début du III^e siècle en faveur de la décoration figurée dans une niche. La fréquence des portraits sur les stèles indique à l'auteur l'importance du culte des ancêtres, l'appréciation de la famille et pas forcément l'expression d'une religion officielle.⁷⁷⁶

Une illustration de la Lydie du Nord chez Peter Herrmann⁷⁷⁷ atteste l'existence d'une composition similaire dans ce secteur aussi avec un arc nettement outrepassé mais la place de la porte est occupée dans cette région par l'épigraphie en bas, par une figure humaine avec un cheval au milieu, tandis que l'intérieur de la lunette contient un autre personnage avec des animaux. Dans cette contrée nous assistons apparemment à une tradition iconographique différente qui s'est développée pourtant dans un cadre architectural identique.

Ce schéma élaboré dans les stèles s'affirme également dans l'architecture rupestre du territoire de la Phrygie. L'église creusée dans le rocher à Ayazin (Afyonkaramisar, Turquie) présente les mêmes éléments dans sa façade taillée que dans les stèles : sa porte est coiffée d'une niche peu profonde de dessin semi-circulaire (? mi-outrepassé) beaucoup plus large que le diamètre de la porte et contient le motif des lions affrontés de la même manière que dans les stèles. Cette entrée est encadrée sur ses côtés par une paire de colonnes engagées soutenant un fronton triangulaire.⁷⁷⁸

2. 2. 2. 9. Le tracé outrepassé en tant que forme sacrée

Toujours dans le milieu phrygien, à Arslankaya, le monument cultuel de Cybèle, daté par Géza Frankovics⁷⁷⁹ du VII^e siècle avant J. C., dispose d'une façade rupestre où la figure de la déesse phrygienne se trouve au fond d'une niche rectangulaire profonde. Elle est protégée de part et d'autre par deux lions dressés serrant leurs pattes contre ses épaules et leur tête contre la sienne. La niche est surmontée par un arc outrepassé. L'auteur parle de la vénération de la niche comme objet de culte indépendamment du fait qu'elle contient la figure divine ou pas parce que la niche elle-même serait l'image de la Magna Mater.

Susanne Berndt-Ersöz⁷⁸⁰ date le même monument du VI^e siècle avant J-C. et interprète la scène également comme Matar, l'autre appellation de Cybèle, flanquée ici de deux lions. Elle précise qu'en général, elle est figurée debout, en face du visiteur sur la façade d'un édifice dans une position dominante à l'intérieur d'une niche. A l'encontre de la disposition d'Arslankaya, dans la plupart des cas elle se trouve seule. Là-bas, les lions faisant partie de l'univers naturel font allusion à la domination du monde terrestre par la déesse-mère. Matar, toujours présentée dans une porte (ouverte), peut être interprétée, selon elle, comme la frontière entre deux sphères différentes et la porte (niche) elle-même est perçue comme le symbole de ces deux mondes différents, le divin et l'humain. Malheureusement, l'auteur ne note pas la courbe outrepassée de cette baie, pourtant ce

⁷⁷⁵ COX, CAMERON, CULLEN, 1993.

⁷⁷⁶ THONEMANN (éd.), 2013. L'article d'Ute Kelp intitulé *Grave monuments and local identities in Roman Phrighia*, pp. 70-94.; de Jane Masségli, *Phrygians in reliefs: trends in self-représentation*, pp. 95-123.

⁷⁷⁷ HERRMANN, 1962.

⁷⁷⁸ GABRIEL, 1965, planche 43/A, p. 85.

⁷⁷⁹ FRANKOVICH, 1990, fig. 116, p. 92.

⁷⁸⁰ BERNDT-ERSÖZ, 2006, p. 398.

n'est pas le contour des lions qui en détermine la forme. Après avoir fait des comparaisons dans l'aire syro-hittite et urartéenne, elle conclut que la conception de placer Matar debout d'une façon permanente à l'intérieur d'un édifice monumental où la façade entière est destinée à sa représentation est une création spécifiquement phrygienne. Elle voit la forme du *mégaron*, un symbole important de l'état phrygien, dans cette architecture. Plus tard, quand ce type iconographique s'est stabilisé avec Matar debout à l'intérieur de la porte du *mégaron*, la niche elle-même est devenue beaucoup plus large et l'environnement architectural a été réduit à un simple cadre, voire, quelques fois seulement à une niche. Le concept lui semble relever d'une invention phrygienne.⁷⁸¹

L'explication de l'arc en tant que la silhouette de la figure humaine apparaît dans ce contexte oriental aussi. Géza Frankovich présente un trône-autel à la cité de Midas constitué de deux arcs de tracé outrepassé sur un podium formé de gradins ce qu'il identifie avec une idole au service du culte d'Attis. Selon Berndt-Ersöz, l'idole dans ce milieu vient de l'image schématisée, simplifiée de la figure humaine, sa tête, sans aucun trait de visage est représentée par un disque circulaire placé directement sur le rectangle du corps, dans la plupart des cas sans le lien du cou. Les pieds et les armes sont également omis, le genre n'est jamais indiqué. Il se trouve seul ou en couple sous forme d'un relief creusé dans le rocher qu'il désigne par le terme de « step monument ». Les idoles doubles consistent en deux têtes et un seul corps, elles sont toujours coiffées de cheveux, tandis que les idoles uniques sont chauves. A l'encontre des idoles uniques, les idoles doubles sont en général associées à un monument juste en face de leur façade et niche et elles sont accompagnées d'une inscription. Les illustrations de l'auteur présentent partout la tête dans la partie haute du relief en fer à cheval ce qui s'expliquerait probablement par le fait que le tracé est dérivé de la forme du cercle.

Elle détaille que pour certains, les idoles en couple ne représentent pas des déesses (Körte), pour d'autres elles ont une fonction apotropaïque (Ramsay) ou elles sont tout simplement les représentations du corps humain (Chapter).⁷⁸² (Ces idoles creusées dans le rocher ont leurs contemporaines à la période phrygienne dans les idoles sculptées en pierre qui signalent cependant les traits du visage.) Pour Berndt-Ersöz, la signification religieuse reste incontestable parce qu'elles sont liées à un monument à proximité. L'idole, selon elle, peut représenter toujours une divinité (Matar) qui contrôle dans ce cas le monument en face et protège ses autres figures. Elle élimine son identification avec une personne faisant l'office ou avec un participant au culte. L'auteur parle de la forme semi-circulaire en tant que tracé sacré mais elle ne fait aucune distinction entre la courbe outrepassée et le tracé en plein cintre, pourtant toutes les représentations sont en fer à cheval.

Concernant les idoles doubles, elle explicite que leur genre est toujours inidentifiable parce que les deux composants correspondent au concept du « couple » ou éventuellement aux principes du masculin et du féminin. Pour certains chercheurs, elles ont pu avoir le même sexe, en tout cas, toutes les deux sont des figures divines d'un statut égal. On peut les interpréter également comme les deux aspects de la même divinité, les différentes facettes de Matar (Neumann). Néanmoins, Matar apparaît toujours seule dans l'iconographie phrygienne, c'est pourquoi pour Berndt-Ersöz l'idée que Matar soit représentée dans une idole double ne peut pas être justifiée. L'hypothèse que Matar est représentée avec un prêtre qui le sert ou avec le roi de Midas (Vassileva) ne lui paraît pas acceptable non plus parce que dans ce cas la figure subordonnée devrait être plus petite. Elle avance que les sources épigraphiques tardives de la Phrygie et de la Galatie parlent du culte de Zeus dans ces contrées ce qui devait avoir un prédécesseur masculin en Phrygie (représenté par un taureau ou correspondant au hittite « climat » et probablement appelé « père » selon l'épigraphie) qui a été assimilé ensuite avec Zeus. Ainsi, la double stèle serait la figuration conjointe de la Magna Mater et

⁷⁸¹ BERNDT-ERSÖZ, 2006, p. 205.

⁷⁸² BERNDT-ERSÖZ, 2006, p. 160.

le dieu masculin supérieur. En tout cas, la disposition de deux idoles représente un couple divin de rang égal, leur unité est représentée quelques fois par leur corps et cheveux communs.

Le modèle des idoles multiples est illustré par une espèce composée de trois éléments parmi lesquels celui du centre, plus grand, semble être protégé par les deux autres plus petits qui l'encadrent comme les lions la figure de Matar dans la façade du monument d'Arslankaya. Elles sont interprétées comme un groupe composé de déesses.

L'auteur conclut par le constat que les idoles étaient très appréciées dans la religion phrygienne pour leur forme anonyme, choisie délibérément parce que par cette méthode ils voulaient préserver les déesses phrygiennes contre les destructions des étrangers.

La quête de la dimension symbolique du tracé outrepassé a fait convoquer les « *rock-cut* » idoles anthropomorphes, les façades rupestres et les stèles funéraires de la Phrygie dans notre étude. D'après les cas examinés, nous pouvons dire sans exagération que cette courbe rattachée aux monuments funéraires et à l'architecture religieuse est fortement présente dans ce territoire de l'Anatolie. La forme outrepassée est associée à cette contrée à une connotation sacrée dans le tracé de la porte de la façade rupestre abritant le relief de la déesse. Elle a été interprétée en tant que le passage entre le monde terrestre et céleste, entre la sphère humaine et divine. L'arc outrepassé est très fréquent aussi dans la partie supérieure des stèles funéraires bien que cette forme ne soit pas exclusive dans ce contexte.

Les idoles imitant la silhouette humaine d'une façon simplifiée pourraient rappeler les stèles discoïdales de la Péninsule ibérique mais la signification des « *rock-cut* » idoles de la Phrygie semble être associée plutôt au divin tandis que les anthropomorphes espagnoles correspondent à la représentation humaine. Même si le tracé outrepassé instaure des similitudes à la première vue entre l'Asie-Mineure et la Péninsule ibérique (disposition de l'arc en fer à cheval sur colonne dans les stèles funéraires en Phrygie et en Espagne, forme humaine dans les stèles discoïdales et des idoles), la différence morphologique et formelle est plus importante qu'elle puisse permettre une quelconque parenté.

En Espagne, il n'y a pas de modèle similaire aux idoles phrygiennes, les stèles discoïdales sont toujours uniques, elles représentent l'humain et elles sont associées au tombeau. La décoration des stèles funéraires, leurs composantes intérieures, la disposition des éléments comprennent plus d'écart que de similitudes. Les stèles de la Phrygie obéissent à un modèle unique dite « *doorstone* », avec leur zone intérieure rectangulaire imitant une porte, tandis que les stèles funéraires d'Espagne présentent une grande variété dans l'agencement des éléments malgré leurs composantes constantes. Tout compte fait, l'interprétation de l'arc outrepassé en tant que porte ouvrant sur l'au-delà a été avancée tant pour les arcs des stèles funéraires de l'Espagne du nord que pour la porte du monument d'Arslankaya. La signification de la porte fermée des stèles funéraires de la Phrygie va sans aucun doute dans ce sens.

Il serait pourtant vain d'essayer de dégager de ces exemples et de leur études une seule signification valable dans tous les contextes, la forme outrepassée peut posséder à la fois tous ces sens, elle peut faire allusion au divin, suggérer la forme humaine, incarner le passage entre le monde terrestre et céleste. Son usage pendant de longs siècles dans des environnements architecturaux et d'historique différents soulève la question de savoir dans quelle mesure son emploi est conscient. D'autant plus, que nous retrouvons très souvent le tracé semi-circulaire aux mêmes endroits et dans le même contexte que l'arc outrepassé.

Alors que nous ne pouvons pas exploiter dans le cadre de ce travail la piste qui s'ouvre à l'étude de l'arc outrepassé dans les *Beatus*, nous voudrions faire référence à leurs illustrations utilisant systématiquement le tracé en fer à cheval dans tout environnement construit. En se basant

sur l'ouvrage de cinq volumes de John Williams⁷⁸³ (*The illustrated Beatus : a corpus of the illustrations of the "Commentary on the Apocalypse"*) qui réunit le corpus des 26 Beatus et les fragments subsistants entre le IX^e et le XIII^e siècles, nous pouvons affirmer que la forme en fer à cheval est omniprésente dans ces enluminures tout au long de ces siècles : dans certains cas, la forme prend une réalité architecturale, autrefois sa représentation est plus schématique ou elle possède une valeur décorative irréaliste et exagérée. La question qui se pose au sujet de ces arcs peints est similaire à celle qui a été formulée à propos des stèles funéraires, à savoir s'ils imitent les arcs construits de l'architecture ou ils dessinent une forme abstraite mais symbolique.

Dans sa collection, J. Williams fait des remarques importantes au sujet de l'arc en fer à cheval. Il cherche à vérifier le reflet de l'influence islamique, affirmée depuis 1905 dans l'École espagnole de l'enluminure du Haut Moyen Age. Il constate que dans le *Commentaire* il n'y a pas de référence explicite à l'occupation islamique ou un message anti-islamique dans le texte qui a été composé à une période de conflit minimal avec les musulmans. Cependant, il rappelle qu'avec le contexte de l'exécution des chrétiens vers 850-853 dont la nouvelle serait arrivée dans le nord par les migrants mozarabes, les illustrations ont permis aux chercheurs d'introduire les références aux confrontations islamo-chrétiennes : les *Deux témoins* ont été associées aux martyrs de Cordoue, la *Putain de Babylone* à l'Andalousie, le *Siège de Jérusalem* à la chute d'Espagne, *Belshazzar* au pouvoir islamique. Williams met en garde contre ces identifications hâtives, dans le festin de *Belshazzar* l'arc en fer à cheval de couleur alternant le rouge et le blanc expliqué par l'inspiration de la mosquée de Cordoue n'est pas évident pour lui, car les bâtisseurs chrétiens utilisaient aussi des éléments architecturaux, comme l'arc en fer à cheval (Escalada, Valdedios) et la polychromie rouge et blanc se trouve sur le porche de San Cebrian de Mazote (915-916). Selon lui, il est difficile d'attribuer à ces éléments dits d'origine islamique une signification idéologique parce que la culture chrétienne a partagé les mêmes traditions iconographiques avec le monde musulman (musiciens sur les ivoires et dans *l'Adoration de l'Agneau de Beatus Morgan*). Selon lui, c'est seulement au XII^e siècle que l'Islam est ciblé sans ambiguïté comme ennemi dans l'imagerie chrétienne à la suite de la Reconquête. Les arcs en fer à cheval et *l'alfiz*, reconnus comme des constructions islamiques dans les illustrations des *Commentaires* mozarabes, pour lui reflètent directement la culture chrétienne dans la zone non conquise, car ils sont présents dans l'architecture chrétienne du X^e siècle.

Williams n'autorise l'emploi du qualificatif « mozarabe » que pour ceux qui ont subi le joug musulman avant leur arrivée dans le nord de la Péninsule, selon lui, les chrétiens d'Andalousie étaient trop rares pour qu'on puisse appliquer le même terme pour eux. Il est ainsi l'adepte de la théorie du transfert de la culture andalouse par les migrants chrétiens vers le nord, voire, il affirme que le renouveau qui affecte l'aspect pictural du X^e siècle s'expliquerait par leur arrivée. Toutefois, il reconnaît que dans les vestiges de l'art islamique il n'y a pas d'éléments ressemblants à la peinture du nord, par ailleurs, la comparaison avec les enluminures mozarabes est impossible, car les bibliothèques du califat ont disparu, les *Beatus* sont considérés comme les sources du style islamique. Les enluminures islamiques subsistantes sont plus récentes que les ouvrages chrétiens, elles proviennent des XIII^e-XIV^e siècles, elles ont peu de rapport avec les sujets chrétiens.

Williams n'admet pas que l'influence orientale sur les manuscrits chrétiens proviendrait des ouvrages apportés par les chrétiens vivant au Proche Orient (A. Grabar). L'influence islamique n'apparaît, selon lui, que dans les notes marginales en arabe, difficilement datables des manuscrits et dans les noms d'origine arabe dans les chartes. Il conteste que le manque de plasticité et le caractère schématique du graphisme traduirait une influence orientale dans les *Beatus*. Il dément aussi que l'art islamique soit essentiellement plat, car ses premières peintures sont influencées par la plasticité de l'Antiquité tardive dans le pourtour oriental de la Méditerranée et l'enluminure

⁷⁸³ WILLIAMS, 1994-2003. Les considérations de l'auteur sur l'influence islamique sont développées dans le premier volume (*Introduction*), aux chapitres intitulés *The Commentary and the Reconquest*, pp. 121-141 ; *The Commentary and Islamic Art*, pp. 143-157.

chrétienne du Haut Moyen Age a supprimé l'illusion spatiale sous l'influence de l'art byzantin. Le seul fragment de peinture murale andalouse dans le palais de Medina Az Zara (Xe) ne ressemble, selon lui, à aucune tête représentée dans les *Béatus*, le seul manuscrit mozarabe enluminé en Andalousie, la *Biblia Hispalense* (milieu Xe) s'écarte des manuscrits du nord. Bien que le motif d'un oiseau et d'un poisson dans la lettre de « D » annonçant le livre de Daniel soient répandus dans les manuscrits musulmans, leur combinaison remonte selon lui aux premières enluminures chrétiennes.

Les couleurs pures de même intensité, le renoncement à la perspective et à l'expression de la profondeur et de la distance, très caractéristique dans les *Beatus* ont été avancées comme la preuve de l'influence islamique, mais ces particularités correspondent à la peinture du Moyen Orient musulman du XIII^e siècle qui ont été projetées sur les peintures musulmanes plus anciennes de l'Espagne. Williams avance que le rehaussement de couleurs caractérise également l'art asturien (Santullano) et affirme que la polychromie des *Beatus* n'a rien à voir avec l'Islam mais ses modèles sont des ouvrages chrétiens. Il voit une possible influence musulmane sur les *Commentaires* dans l'accès aux objets d'art islamiques : coffrets d'ivoire, tissus, métaux. Leur influence n'est pourtant pas dans le cycle de l'*Apocalypse* mais dans ses sujets marginaux. Le *Beatus de Gérone* en contient la panoplie la plus riche et met les motifs islamiques dans un contexte sacré (bêtes fantastiques, scènes de chasse, cavaliers, musiciens). Le *Beatus Morgan* rappelle des scènes courtoises islamiques dans l'iconographie du *Paradis*, de l'*Adoration de l'Agneau*, de la *Glorification*. Il en conclut que la contribution musulmane est faible dans les *Beatus*, les couleurs vives, le manque de plasticité doivent plus aux manuscrits carolingiens et à leur propre tradition.

Nous nous sommes attardés intentionnellement sur l'argumentation lucide de Williams minimisant l'influence islamique dans les manuscrits qui a été largement avancée auparavant. Le contexte de l'emploi de l'arc outrepassé et son usage systématique dans les *Beatus* semble pourtant suggérer une volonté probablement intentionnelle qui fait appel à une forme de connotation particulière. C'est le tracé qui donne la structure articulée à des villes ou à des édifices de culte représentés avec leur façade ou avec l'entrée de leur sanctuaire.

Les ouvertures possèdent un tracé en fer à cheval dans la scène de *Jérusalem céleste* et dans celle de son siège, celle de la naissance et de l'incendie de Babylone est également marqué par cette forme. Dans l'image où Jean mesure l'église, dans celle du *Message aux Sept églises*, la courbure outrepassée des édifices représente et condense indéniablement le synonyme de « l'Église », le tracé outrepassé seul est suffisant pour évoquer l'édifice sacré ou l'arc triomphal à l'entrée du sanctuaire : les ouvertures du *Monastère de Tabara* sont outrepassées, la représentation de l'Église avec arche emprunte aussi une forme tréflée mais outrepassée. Le *Festin de Balthazar* se déroule sous un arc en fer à cheval, la figure des évangélistes se trouve partout encadrée par un arc outrepassé, les tableaux de canon évangéliques empruntent cette courbe. L'arc en fer à cheval est la forme honorifique qui entoure et glorifie la croix ou bien l'Agneau incarnant le Christ qui est en général représenté à l'intérieur d'un cercle.

Si ces sujets liés à la forme outrepassée suggèrent que cette forme peut évoquer le « sacré », authentifier le caractère sacré d'un édifice ou glorifier un personnage, les tables généalogiques renforcent le soupçon d'une signification symbolique particulière condensée dans la forme en fer à cheval. Ces tables généalogiques utilisent majoritairement des petits cercles pour identifier les personnages dont le nom est écrit à l'intérieur tout en introduisant quelque fois l'arc outrepassé de dimension plus importante et suggérant ainsi la distinction des personnes plus importants. Leur figure est mise en valeur et différenciées vis à vis des autres par l'usage de la forme outrepassée qui disposerait apparemment la spécificité de leur conférer un caractère singulier.

Il y a un autre détail aussi qui mérite l'attention. La scène de la *Chute de Babylone* est exprimée par des arcs en fer à cheval renversés en tous sens, les figures humaines dont ils épousent la forme sont en train de tomber de leur intérieur. Dans la scène des *Deux Témoins*, le tremblement de terre provoque également la dislocation similaire des arcs en fer à cheval ce qui traduit non

seulement l'effondrement des édifices construits mais également l'ébranlement des structures qui ont introduit l'ordre dans le monde. Cet ordre sous la même forme outrepassée a caractérisé l'édifice protégeant les *Deux Témoins* et la ville de Babylone dans la scène de la naissance de cette ville.

Il est intéressant de voir que le tracé outrepassé est la forme évocatrice de l'édifice sacré pas seulement dans les *Beatus*, la tapisserie de Bayeux (1066-1082)⁷⁸⁴ choisit également pour la représentation de *l'Église de Bosham* l'arc outrepassé, projeté cette fois-ci sur la façade de l'édifice bien qu'il se trouve probablement à l'intérieur du bâtiment. X. Barral i Altet voit dans la représentation frontale de cette église-reliquaire l'association de différents éléments extérieurs et intérieurs : les deux tours font partie de la façade, les fenêtres appartiennent à la partie latérale du vaisseau et l'arc triomphal en fer à cheval est déplacé à l'emplacement de sa porte d'entrée. Cependant, avant de formuler une hypothèse quelconque, nous devons constater que le phénomène n'est pas général, nous cherchons en vain la forme outrepassée, par exemple, sur la tapisserie de la Création de Gérone (fin XI^e-début XII^e).

Conclusion

Si quelqu'un se penche aujourd'hui sur la question de l'arc outrepassé à l'époque du Haut Moyen Age et essaie d'en dégager la position actuelle de la recherche, ses efforts seraient loin de donner un résultat satisfaisant. D'un côté, cette situation s'explique par le fait que même les ouvrages destinés à l'étude de l'architecture de cette époque ignorent ce tracé, de l'autre, il faut signaler le manque de consensus dans la terminologie dont les études souffrent jusqu'à présent. La volonté d'esquisser une vision globale sur l'aire géographique de l'arc en fer à cheval se heurte contre de grandes lacunes dans les informations sur certaines régions.

Afin d'éviter intentionnellement l'influence des théories historiographiques, ce travail s'est articulé sur un double objectif : dans un premier temps sur la réunion des sites possédant ce tracé tout en voulant éviter les exemples cités dans les quelques études spécialisées sur cette forme, puis, dans un deuxième temps sur la présentation de la position des auteurs dans ces publications, consacrées à la recherche de son origine et de sa raison d'être. Quant aux monuments recueillis, ces deux aspects se complètent, voire, quelques fois se répètent et arrivent finalement aux résultats convergents dans la mention des sites. Nous sommes conscients que cette tâche infinie de recensement reste toujours partielle, la base de données d'un programme de recherche européen, comme celui de CARE, pourra en apporter des résultats plus poussés pour les futures études sur les arcs du Haut Moyen Age.

Quant à l'arc en champignon, nous ne voudrions que réitérer que nous considérons ce type d'arc, présent déjà à Firouz-Abad (III^e) et à Ctésiphon (VI^e), comme une forme autonome, jamais destinée à être transformée en arc en fer à cheval. La saillie « défectueuse » résultant d'enlèvement du cintrage n'était pas censée y remédier par l'ajout du mortier. En conséquence, nous n'acceptons pas l'explication qui trouve la naissance de l'arc outrepassé dans cette démarche pragmatique, sinon tous les arcs en champignon (Ravenne, Rome) auraient été destinés partout à être convertis en arc outrepassé. Or, cette théorie du XIX^e siècle est toujours en vigueur, elle n'a jamais été remise en question. Bien que l'explication de la forme en champignon par l'opportunité du procédé dans sa réalisation, qui est d'ailleurs le même dans le cas de l'exécution de l'arc en fer à cheval aux piédroits avancés, semble être vraie, elle n'éclaircie pas complètement le choix de cette forme. En fonction de la mesure du retrait ou de matériaux employés, il est possible de cerner des territoires particuliers dans la construction de son tracé, notamment d'observer un décrochement tout léger aux arcs des monuments de Rome et Ravenne ou de noter la présence fréquente d'un linteau dans zone adriatique. Il faut remarquer aussi que la recherche d'un certain caractère décoratif est indéniable

⁷⁸⁴ BARRAL, 2008, p. 115-116.

dans le choix de ce tracé par rapport à l'arc en plein cintre d'après les endroits où l'arc en champignon est utilisé à l'intérieure d'un édifice, y compris les églises rupestres : autel, tabernacle, *arcosolium*, niche.

Quant à l'arc outrepassé, son élaboration dans le plan de l'abside s'expliquerait pour nous plus par l'utilité pragmatique de la création d'une espace plus profond qui était déjà le motif d'origine de l'installation des bassins dans les absides des établissements thermaux de l'Antiquité tardive. L'usage funéraire lié à cette courbe n'a pas pu être attestée dans l'architecture paléochrétienne de la France, alors que les exemples dans la Péninsule à la même époque accusent sans équivoque un emploi cémétériel. D'après les recensements, l'aire géographique de la propagation de l'abside outrepassée correspondrait au vaste territoire de l'ancien Empire romain dans lequel elle s'est affirmée la première fois dans l'architecture privée. Le modèle des absides profondes et plus fermées que le demi-cercle reste en usage désormais partout, c'est la raison pour laquelle il ne peut pas être réservé à des territoires limités ou rattaché à des attributions simplistes.

Bien que le dessin de l'abside et l'arc en élévation soit les deux manifestations caractéristiques du tracé outrepassé, nous pensons qu'il n'y a rien permettant de créer un lien entre ces deux expressions qui peuvent figurer séparément ou conjointement dans les édifices. L'analyse des arcatures en fer à cheval en tant que motifs décoratifs ne semble pas non plus former un rapport avec la forme architecturale, en plus, à cause de ses innombrables réalisations en matériaux différents, le choix de quelques illustrations nous semblait injustifiable. Il est souvent difficile de savoir à quelle mesure le choix et l'exécution de ce motif est intentionnelle. Cependant, l'arc en fer à cheval parmi les éléments des stèles funéraires paraît dépasser le cadre d'un motif décoratif non seulement par ses détails architecturaux mais en raison de son intégration en tant qu'une composante constante dans l'ensemble sculptural symbolique d'un bas ou haut-relief.

Concernant l'arc outrepassé en élévation, le but de notre étude consistant à réunir les théories sur ce tracé nous oblige à présenter les opinions souvent anachroniques, dépassées et contradictoires aussi. Il est intéressant de voir que dans les publications précoces, l'attribution des monuments à telle ou telle période vacillent encore considérablement et que les informations sont souvent fragmentaires, voire certains édifices sont complètement inconnus. Nous sommes loin de penser aujourd'hui que l'arc en fer à cheval a été apporté par les Wisigoths ou que des Maures conquérant l'Espagne au début du VIII^e siècle l'ont amené avec eux, même si nous ne sommes toujours pas en mesure de pouvoir fournir une réponse satisfaisante à son origine. Nous savons que l'architecture romaine n'a pas connu l'arc outrepassé et que cette forme était atypique dans l'architecture byzantine aussi.

Dans ces débats, l'Espagne avait une place prépondérante parce que le tracé en fer à cheval y est fortement répandu à l'époque wisigothique et mozarabe. Cependant, il semble nécessaire de détacher, dans l'historiographie, cette forme de ces catégories qui se le sont approprié, tant pour le plan que pour l'arc en élévation, quelques fois mêlant même un peu de patriotisme dans les théories. Et il ne faut pas oublier que l'arc outrepassé n'a pas de valeur absolue, ni dans le plan, ni en élévation, toutes les églises du Haut Moyen Age ne le possèdent pas et quand il est employé, il partage sa place avec l'arc en champignon. La question est bien intéressante à l'époque carolingienne où l'arc outrepassé passe pour une caractéristique particulière mais les endroits de sa manifestation restent très isolés.

Il faudrait admettre qu'on ne peut pas réduire cette forme à une époque spécifique, à une zone géographique particulière et qu'on cherche en vain à l'identifier avec un groupe ethnique. Il serait nécessaire de la dégager du carcan des concepts historiographiques jusqu'à ce que ces catégories ne soient pas entièrement révisées. Si nous regardons les endroits où le tracé outrepassé est présent dans le plan de l'abside ou en élévation, nous pouvons nous rendre compte que cette courbe n'a rien à voir avec les Wisigoths ou des Mozarabes, c'est la raison pour laquelle il n'est pas surprenant de le retrouver en Adriatique ou en Gaule. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faudrait

remettre en question l'existence de l'arc en fer à cheval à l'époque wisigothique, carolingienne ou mozarabe, seulement il faudrait reconnaître la nécessité de le dissocier de ces concepts ce qui permettrait de considérer le panorama de monuments à arc outrepassé d'un point de vue plus neutre.

Il faut souligner aussi que la typologie établie par Gomez-Moreno en 1906 et son canon d'outrepassement largement répandu, identifiant les arcs wisigothiques avec un prolongement d'un tiers du rayon et les arcs islamiques et mozarabes de la moitié du rayon, a exercé une grande influence et qu'elle est toujours en vigueur. Or, son application à des territoires différents mais proche de l'Espagne a engendré des filiations erronées. Il faudrait reconnaître que les proportions qui caractérisent l'époque wisigothique ou mozarabe de la Péninsule ne sont pas automatiquement applicables comme des lois générales pour l'architecture des autres territoires à la même époque. Nous allons voir cette question en détail pour le Roussillon et l'Hérault dans le chapitre suivant (2.2.2.10).

Quoique dès les premières réflexions, la plupart des études pointent l'origine de l'arc outrepassé en Orient, cette question reste toujours délicate. Ces études emploient la méthode d'un parcours linéaire qui fait appel à un transfert unilatéral à partir de ses espèces les plus anciens en Asie-Mineure dans la direction de l'Occident à l'aide des passeurs grecs ou syriens apportant la culture architecturale d'un autre pays. Parmi ces approches, celles de Dewald, d'Alpago Novello, de Caballero Zoreda ont retracé un transfert plus complexe consistant à l'arrivée des influences orientales en plusieurs vagues au cours de l'histoire mais toujours de la même manière, c'est à dire d'est vers l'ouest manifestant que cette forme était étrange en Europe. L'énumération des exemples orientaux datés est convoqués par ces auteurs dans le but de soutenir leur opinion dont les conclusions tirées par ce moyen sont quelques fois un peu mécaniques.

A partir des données réunies sur l'étendue géographique de la forme outrepassée, plusieurs interprétations sont possibles. La position la plus répandue suppose que le centre de la forme outrepassée était en Orient d'où elle aurait été diffusée vers l'Ouest ce qui expliquerait la présence sporadique et gratuite de l'apparition de l'arc en fer à cheval en Europe. Selon cette thèse, ce tracé peut surgir n'importe où parce qu'il serait redevable de la transmission d'une forme étrangère. La vision devient plus nuancée par la présomption d'un apport répété ou constant partout dans la zone méditerranéenne au fil du temps et par la supposition que cet apport a dû forcément se mélanger avec le développement des formes autochtones, rendant l'appréhension de la question particulièrement compliquée.

En plus, si nous admettons que les stèles funéraires de Léon imitent de réelles formes architecturales, nous affirmons automatiquement l'existence de l'arc outrepassé en élévation au II^e siècle dans la Péninsule ibérique ce qui pourrait être soutenu par le fait historique de l'essaimage des peuples ibéro-hittites il y a six millénaires de l'Asie antérieure vers l'Occident. Selon cette théorie, les deux îlots subsistants aujourd'hui de cette antique migration, celui des Basques dans la Péninsule et celui des Caucasiens en Anatolie, pourraient répondre à la présence de la forme outrepassée dans le passé de ces deux peuples. Curieusement, les stèles en question et les églises rupestres contenant les deux types d'arc haut-médiévaux se trouvent dans cette contrée du nord de la Péninsule (Cantabrie, Léon). Même si le témoignage de ces stèles soit faible, avec quelques autres monuments comme Santa Eulalia de Bovada (IV^e), Cabeza de Griego (V^e) la continuité de la forme pourrait être attestée en Occident. Dans le corpus, le cas de de l'édifice tardo-antique de Santa Maria de Bell-Lloc avec le vestige de son arc outrepassé (VI^e) soutiendrait cette hypothèse. Pourtant, la fréquence des monuments est indéniablement plus faible par rapport au témoignage du patrimoine architectural à l'arc outrepassé en Asie-Mineure. Et même si nous ne pouvons pas savoir si ce tracé aurait une strate d'origine ibérique, elle est devenue vite et inséparablement une caractéristique essentielle de la Péninsule pendant les siècles du Haut Moyen Age.

Dans l'état actuel de la recherche rien ne permet d'identifier la source localisable de l'arc

outrepassé, nous ne pouvons que formuler des hypothèses et en connaissance des théories historiographiques mettre en garde contre la stratégie des transferts trop mécaniques, contre les schémas d'évolution dans l'explication de l'existence de cette courbure dans l'architecture. L'hypothèse d'une transmission automatique à partir des monuments de l'Espagne vers la France illustrerait bien cette démarche trop hâtive. Par ailleurs, la comparaison entre les églises de l'Espagne wisigothique et celles les plus citées du Proche-Orient comme Nisibe, Hatra, Alahan, Roueilha, Tanaat, Kassakh ou Ererouk ne semble pas porter ses fruits. La recherche des analogies ne révèle que des écarts considérables dans la planimétrie, dans la forme des ouvertures, dans l'organisation de l'espace intérieur, dans l'encadrement décoratif des baies ce qui pourrait éliminer toute filiation à partir des églises d'Isaurie, de Cilicie, de la Syrie et de l'Arménie. L'ornementation des frises contournant ou encadrant systématiquement la zone d'ouvertures des monuments syriens ou arméniens n'a pas de pendant en Occident et nous ne retrouvons pas d'autres éléments caractéristiques de l'architecture orientale, comme la disposition des portiques latéraux, la prédominance de la frise moulurée, la fréquence des arcs de décharges surmontant un linteau monolithe. En conséquence, tout en sachant que l'emploi de matériau locaux et les coutumes de construction locales d'un pays peuvent altérer la réalisation d'un monument-modèle, il n'est pas impossible de formuler l'hypothèse sur l'existence de l'arc outrepassé en tant que forme traditionnelle dans la Péninsule ibérique et remettre en question le principe d'un transfert à partir d'un pays d'Orient.

Le constat principal, qui s'impose après la révision rapide des avis, consiste à affirmer qu'il est impératif d'ouvrir le champ d'étude de l'arc outrepassé pour sa meilleure appréhension sur le cadre élargi entre l'Atlantique et le Moyen-Orient et de ne pas se cantonner dans les frontières fermées d'une région, d'une unité géographique. Dans cette démarche, nous n'avons pas utilisé nos données de recensement dans d'autre fin que de signaler l'existence de l'arc en fer à cheval à tel ou tel endroit à une époque donnée. Le résultat de cet inventaire, sans chercher une origine, donne tout simplement la localisation des monuments disposant d'un arc outrepassé et suggère qu'il s'agirait d'un phénomène autant hispanique qu'arménien, autant adriatique qu'isaurien, autant occidental qu'oriental. Par ailleurs, quelques éléments ornementaux traditionnels (hélice, étoile, roue de feu) qui décorent ces monuments attesterait aussi une communauté dans le langage artistique de la Méditerranée. Les éléments architecturaux et les motifs ornementaux de ce vaste espace feraient partie apparemment d'une même *koinê* commune ce qui n'empêche pas de constituer des micro-régions selon les particularités locales.

Le recensement et la localisation des monuments à arc outrepassé en Europe et en Orient est important aussi parce qu'il constitue la référence principale permettant de mesurer la place de notre *corpus* dans les régions nord-occidentales du pourtour méditerranéen qui présentent une concentration incomparable dans l'architecture construite en maçonnerie par rapport à n'importe quelle autre contrée.

2. 2. 2. 10. Le témoignage du corpus sur l'arc outrepassé en élévation

Comme nous avons précisé au début, la démarche principale de notre approche réside à analyser ensemble les monuments d'un territoire qui se délimite en fonction de la concentration du tracé outrepassé dans les édifices, datés très vaguement du Haut Moyen Age et non par une unité géographique ou politique prédéfinie. Il est important de souligner que ce sont les constructions elles-mêmes qui définissent cette zone par la présence de cette forme caractéristique. Nous nous concentrons sur leur témoignage archéologique tout en conservant en arrière-plan les exemples de l'arc outrepassé dans les pays limitrophes ou ceux des plus lointains esquissés dans d'autres chapitres de ce travail.

Notre but serait justement de mettre à l'épreuve les théories historiographiques présentées

à la lumière des caractéristiques réelles du corpus des arcs cherchant leurs propres critères d'analyses et leur principe de construction. Nous nous en tenons à donner la priorité à leur réalité architecturale et à montrer comment sont édifiés ces arcs, de quelle manière ils sont bâtis. A part de ces notes de synthèse, dans les études monographiques (vol. II) la présentation des monuments se trouve individuellement. Nous nous sommes attardés intentionnellement sur les différentes hypothèses de datation qui les ont rattachés à telle ou telle filiation, en même temps que sur les détails de la construction de leurs arcs.

Avant d'aborder les éléments significatifs de la construction des arcs, il faut remarquer les données considérables que ce petit corpus révèle : parmi les arcs 43 outrepassés, en Catalogne (Espagne) les arcs triomphaux en élévation sont au nombre de 20,⁷⁸⁵ en Languedoc-Roussillon (France) au nombre de 22, tandis que les voûtes de profil en fer à cheval comptent 17 exemples en Catalogne et 24 en Languedoc-Roussillon. Ces chiffres sont très parlants au sujet de la présence concentrée de la courbure outrepassée dans cette zone nord occidentale de la Méditerranée. Quant au Languedoc-Roussillon, la concentration la plus forte correspond au Roussillon avec 10 arcs triomphaux et 17 voûtes.

Avant de passer à l'analyse, il faut rappeler la remarque éminemment importante de Sylvain Stym-Popper dans les années 1950 à propos de Saint-Michel de Cuxa qui a démontré que les arcs de l'abbatiale ne sont pas construits d'une façon identique mais chacun est différent des autres. Cette église abbatiale avec ses multiples arcs dans des dispositions et dans des endroits similaires atteste qu'à l'époque de notre étude dans la manière de bâtir aucune standardisation n'existe, dans le même bâtiment il n'y a pas deux arcs tout à fait semblables. A l'image de Cuxa, mais à une échelle plus modeste, d'autres monuments apportent le même constat en montrant qu'on veut réaliser une forme mais toujours avec des moyens, du matériau local, qui peut être très diversifié et avec un savoir-faire qui présente aussi des grands écarts parmi les édifices subsistants. Ce travail permet de démontrer cette diversité dans les détails et que la construction de la forme outrepassée a des variantes infinies.⁷⁸⁶

L'autre constat à avancer en connaissance du corpus, consiste à distinguer l'arc outrepassé et l'arc en champignon en opposition avec les théories qui ne focalisent que sur l'avancée des piédroits et donnent la même dénomination (« à gouttière ») à ces deux tracés différents. A la fin du chapitre traitant du sujet de l'arc en champignon nous présentons des monuments qui disposent ces deux courbures simultanément et les distinguent probablement intentionnellement. Nous souhaitons mettre en relief en l'occurrence aussi que, selon ces observations, l'arc outrepassé est différent de l'arc semi-circulaire construit sur des piliers avancés. Dans les recensements (cartes, tableaux) et dans l'examen des formes nous trouvons, en conséquence, séparément l'arc outrepassé et l'arc que nous appelons en champignon.

Il faut signaler aussi les difficultés dans la distinction du tracé. Dans la littérature le même arc peut être identifié avec le tracé en champignon chez certains auteurs, tandis que les autres le qualifient d'outrepassé ou de semi-circulaire. Nous n'avons jamais rencontré la précision de la courbure selon ses retombées différentes ou la notification de la différence entre les deux faces de l'arc. Or, un arc a ses quatre retombées, deux sur sa face extérieur et deux autres sur son revers qui peuvent être bien différentes. Dans le corpus, il y a plusieurs spécimens dont les retombées sont semi-circulaires sur un côté et outrepassés sur l'autre ou inversement, comme les notices

⁷⁸⁵ L'Andorre est présente par l'arc triomphal de Santa Coloma.

⁷⁸⁶ Malgré sa doctrine, Gomez-Moreno a déjà signalé en 1906 que la mesure d'outrepassement n'est pas identique dans les églises mozarabes ; Lampérez i Romea a réitéré cette observation ; H. Terrasse a affirmé la différence dans la construction des arcs wisigothiques ; Camps Cazorla a révélé la différence pour les arcs de sant Juan de Baños ; Fernando Arenas a noté les écarts dans la construction des arcs mozarabes ; I. G. Bango Torviso (1974) a estimé que la proportion de l'arc outrepassé n'est pas constante dans les monuments du X^e siècle (Escalada) ; Caballero Zoreda en mesurant les arcs de Santa Maria de Melque est arrivé à cette même conclusion.

individuelles le décrivent (Saint-Saturnin de Béziers, Saint-Nazaire de Roujan, Saint-Vincent de Savignac). Il y a plusieurs cas où il est difficile de fixer la dénomination à cause de l'incertitude du tracé. Nous pouvons supposer que dans ces exemples la construction est moins consciente dans le choix du profil et que les maîtres d'œuvre suivent plutôt des lois empiriques. Nous préférons mentionner ces anomalies faisant partie de l'édification de l'arc telles qu'elles sont au lieu d'exclure les monuments du corpus.

La première observation concerne le choix du matériau pour la construction de l'arc outrepassé. Ces arcs sont majoritairement des arcs triomphaux, 43 en tout dans le corpus mais également des portes (12), des arcs de communication entre la nef principale et les bas-côtés (3), des arcs latéraux plaqués contre les murs gouttereaux nord et sud qui épaississent les parois afin de porter une voûte (5). Les arcs doubleaux qui divisent la nef en plusieurs travées et qui soutiennent sa voûte en berceau peuvent avoir un profil outrepassé (9), comme les arcs qui mettent en communication les bas-côtés avec les croisillons du transept (5).

Le nombre des édifices bâtis entièrement en moellons (27) est légèrement supérieur au nombre de ceux où l'arc en fer à cheval en pierre de taille (25) se détache par sa réalisation plus soignée du reste du bâtiment qui est en moellons. Il faut noter que pour ces derniers, l'arc constitue un élément qui mérite d'être mis en valeur. L'arc appareillé peut s'expliquer évidemment par des raisons architectoniques, néanmoins, l'observation des détails élaborés avec un souci particulier, surtout dans le cas des arcs triomphaux, qui prédominent parmi les arcs outrepassés, on peut suggérer que leur édification fait l'objet d'un traitement distinctif dans l'ensemble de l'édifice bien qu'ils aient été destinés à être couverts d'enduit. La fréquence du tracé outrepassé parmi les arcs triomphaux renvoie à l'éventuelle dimension symbolique ou sacrée de cette forme dont l'hypothèse serait renforcée par les représentations des Beatus.

La manière de bâtir des piédroits en pierre de taille présente plusieurs fois l'arrangement des pièces en carreaux et boutisses (Saint Esteve de Palau S'Ardiaca, Saint-Michel de Cuxa) et la recherche volontaire d'alterner des plaques monolithes horizontales avec des zones où plusieurs éléments sont posés de chant l'un contre l'autre (Moussan, Lunas, Lauroux, Roujan, Olerdola), rappelant la même disposition dans les montants de Santa Maria de Terrassa. Non seulement le procédé de l'agencement en carreaux et boutisse évoquerait une tradition antique mais les grands blocs en remploi dans les supports des arcs triomphaux (Saint-Laurent de Moussan) ou des portes (cour de la Madeleine). Le seul bloc immense qui constitue le piédroit nord de Saint-Saturnin de Béziers peut provenir des débris d'un site qui abonde en vestiges antiques.

Il arrive que dans les piédroits les pierres de taille sont mélangées avec des moellons et des briques comme à Saint-Vincent de Savignac mais c'est le seul exemple, autrement les piliers des arcs sont composés soit entièrement de moellons, soit entièrement de pierre de taille. Dans le cas de Cuxa et de Bellcaire les piédroits sont appareillés et les claveaux sont en moellons. Les arcs latéraux de Pedret, à l'inverse, disposent de piédroits en moellons et des claveaux en pierre de taille. Même si globalement les arcs bâtis en moellons sont légèrement plus nombreux en Catalogne et en Languedoc-Roussillon que ceux édifiés en pierre de taille, nous pouvons observer qu'en Languedoc-Roussillon les arcs appareillés se concentrent dans l'Hérault (7, sauf Savignac). Dans l'Aude, les deux exemples se trouvent dans la cour de la Madeleine à Narbonne et à Saint-Laurent de Moussan. Les monuments du Roussillon sont élevés en moellons, à l'exception des piédroits des arcs à Cuxa (sauf porte sud du bas-côté sud). En revanche, dans l'Aude, à Saint-Aubin de Fitou et à Sainte-Marie de la Lauze les arcs sont construits en moellons. Dans l'Hérault, le seul exemple en moellons serait Saint-Bauléry de Cébazan. Quant à cette tendance des arcs appareillés, il faut remarquer que dans le Rouergue les monuments repérés par Geneviève Durand possèdent majoritairement des arcs appareillés, datés du premier âge roman, voire, Saint-Étienne du Causse et Saint-Pierre de Revel de la période préromane.

Malheureusement, le crépissage forme un grand obstacle dans l'analyse tant pour les

piédroits que pour les claveaux. A cause du crépi nous ne savons rien sur la construction des arcs de Saint-Martin de Fenollar,⁷⁸⁷ l'arc doubleau de Montauriol est complètement blanchi ; pour l'arc triomphal de Serralonga il a fallu rechercher des anciennes photos qui laissent partiellement apparents les piédroits. L'autre obstacle est la destruction partielle ou entière des supports, comme à Saint-Barthélemy de Jonquerolles.

Les supports qui sont construits de moellons sont très divers en fonction du matériau local : les plaques de lauzes longues et minces (Araos, Baussitges, Sainte-Marie de la Lauze) arrangées horizontalement l'une au-dessus de l'autre peuvent composer autant les montants des arcs que des moellons schisteux grossièrement éclatés (Cébazan, Fitou, Sournia, Sidilla, Baussitges) ou des pierres sommairement équarries (Palol Sabaldoria, Ardoval, Saint-Gérôme d'Argelès). Souvent le travail ne concerne que la surface présentée et aux irrégularités sont remédiées par du mortier épais et grumeleux.

La hauteur des piédroits est très variée, tant pour les arcs triomphaux que pour les portes ou des arcs doubleaux, ce qui donne une allure différente aux ouvertures. Bien que nous ne connaissions pas toujours le niveau du sol d'origine à cause de l'état dans lequel le monument se trouve, les jambages de Pedret, Carbonils, Serrateix, Belcaire, Boada (arc triomphal), Saint-Saturnin de Béziers, Ceyras illustrent une hauteur faible, en revanche, celle des grands arcs de Marquet, Palol Sabaldoria, Araos, Sainte-Félicité de Sournia (porte), Saint-Jérôme d'Argelès, Palau s'Ardiaca, Roujan, Les Plans est imposante. L'importance de la hauteur des piliers ne dépend pas de la dimension de l'église, un petit espace peut avoir un arc aux piédroits très élancés comme parmi les exemples la chapelle des Plans ou Saint-Jérôme d'Argelès l'attestent.

L'épaisseur de ces piliers correspond à l'épaisseur des murs en général (0,60-0,70 m) pour les arcs triomphaux qui rétrécissent le passage vers le sanctuaire dans une mesure très diverse. La fermeture est inégale vers la nef et vers le chevet. Souvent la surface en saillie du mur diaphragme sur les deux côtés de l'arc triomphal n'est pas identique. Très rarement le décrochement entre le chevet et la nef peut disparaître extérieurement dans l'épaisseur du chevet, comme à Palagret.

La distance entre les piédroits est aussi très diverse et détermine l'ouverture du chœur vers la nef. Il faut signaler un phénomène intéressant qui consiste à ouvrir les piédroits légèrement en biais soit vers le chœur (Roujan, Sant-Ferreol de la Pave), soit vers la nef, au lieu de former des parois rigoureusement parallèles. L'autre caractéristique, qui rappelle la construction des murs s'amincissant vers le haut, est l'élargissement plus important des piédroits en bas et leurs parois bombées vers l'intrados qui peut s'expliquer par des raisons architectoniques (Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-Jean-Lasseille, Saint-Pierre de Brousson).

Très souvent mais pas obligatoirement les piédroits sont surmontés d'impostes, généralement assez saillantes. A défaut de cet élément, la pose des sommiers exige des surfaces plates, c'est la raison pour laquelle la dernière pièce des montants est une plaquette taillée ou non mais qui a la fonction d'assurer la stabilité de la naissance d'arc. La première chose à constater à propos des impostes, est le nombre à peu près double des arcs qui sont décorés d'imposte vis à vis de ceux qui ne le sont pas. Parmi les impostes, ensuite, on peut distinguer celles qui sont simplement équarries ou grossièrement épanelées et celles qui ont un profil plus soigneusement découpé, soit par une moulure, soit par une simple échancrure en biais. De ce point de vue, la deuxième chose qui saute aux yeux est le caractère homogène du Roussillon (avec Saint-Aubin de Fitou et Sainte-Marie de la Lauze dans l'Aude) qui se distinguent par des impostes sommairement dégrossies sans aucune décoration en donnant une aperçue très rude à ses arcs.

D'ailleurs, indépendamment de la décoration, les impostes, soit taillées avec du soin, soit épanelées sans polissage et sans ornements, sont constituées de dalles monolithes quelques fois

⁷⁸⁷ Dans l'Inventaire, les photographies prises pendant la restauration de S. Stym-Popper montrent une construction entièrement en moellons à Saint-Martin de Fenollar.

si volumineuses qu'elles traversent toute la largeur du mur diaphragme et s'enfoncent jusqu'au niveau des murs gouttereaux (Saint-Jérôme d'Argelès, Bellcaire, Olerdola, Saint-Vincent de Savignac). La hauteur des impostes est très variée à partir d'une lamelle d'ardoise très étroite (Araos, seulement au sud) jusqu'à la hauteur d'un vrai chapiteau (Saint-Saturnin les Béziers, Villeneuve, Gargalla, Savignac) tant pour les impostes soigneusement taillées que pour celles qui ne sont formées qu'une dalle brute (Riunoguers, Baussitges, Saint-Jérôme d'Argelès, Sidilla). Les impostes de Saint-Aubin de Fitou sont particulièrement rudes et volumineuses parmi les dalles non taillées. L'avancée des impostes par rapport à la retombée de l'arc est également très diversifiée, à partir d'une saillie très prononcée jusqu'à la retombée à l'aplomb au point d'extrémité des impostes. Leur profil débordé donne une vision séparée entre les supports et la courbure dans l'articulation des ouvertures. La saillie des impostes de Saint-Saturnin de Béziers est probablement rabotée.

Il faut noter qu'il existe un modèle très élaboré, par rapport aux solutions architecturales simples de la zone étudiée, qui se compose dans ses supports des colonnes à base et chapiteau. Ses réalisations sont très limitées dans le corpus. Ce dispositif, très répandu dans l'architecture haut médiévale de l'Espagne, a fait rattacher ces monuments à l'influence wisigothique ou mozarabe, comme à Saint-Martin-des-Puits, Notre-Dame de Gléon, en partie à Saint-Georges de Lunas (sans chapiteaux, seulement fragments de fûts), à Saint-Quirze de Pedret et à Saint-Vincent d'Obiols. Il s'agit sans doute d'une formule répandue et toujours à la mode qui a exigé un savoir-faire plus affirmé que les impostes épannelées sur des massifs maçonnés, cependant, leur rattachement à une influence ethnique n'est pas justifié. Les bases de colonnes sont enterrées à Saint-Martin-des-Puits où le niveau du sol a été largement augmenté ultérieurement ; elles manquent à Notre-Dame de Gléon et à l'entrée de l'abside nord de Pedret. A Obiols, les bases de colonnes sont très hautes et différentes l'une de l'autre ; les colonnes à astragale proviennent probablement des monuments antiques et d'une source différente par rapport aux chapiteaux qui les surmontent parce que le diamètre de ceux-ci présente un écart l'un par rapport à l'autre. Les chapiteaux des arcs d'Obiols sont tous différents (beaucoup remplacés par la restauration), ceux de Gléon sont seulement incisés, à Pedret à l'entrée des absidioles leur facture est polygonale, à Saint-Martin-des-Puits le chapiteau nord est dérivé du corinthien, celui du sud est rapproché de l'époque mérovingienne.

Le profil rectangulaire peut appartenir à des arcs appareillés, non seulement à des structures simples réalisées en moellons. Les impostes en pierre de taille peuvent dessiner une scotie, un profil chanfreiné ou une moulure composée de plusieurs tores alternées avec des filets. L'arc triomphal de l'église de Boada possède une décoration singulière en dent de scie. L'église de Sant Esteve de Palau S'Ardiaca a des impostes à une ornementation plus complexe comprenant plusieurs baguettes torsadées entre des tores lisses.

La moulure des impostes des arcs de l'Hérault (Lunas, Roujan, Ceyras, Lauroux) s'apparente par le motif de tores parallèles entre des gorges au nombre varié, mais à Savignac les impostes sont simplement échancrées en biais, à Saint-Saturnin de Béziers et aux Plans la décoration est différente. Cette ornementation affecte quelque fois seulement la face tournée vers l'intrados, autre fois elle ressort sur les autres côtés aussi. Le nombre des tores, la hauteur et l'avancée des impostes n'est jamais identique sur les deux côtés de l'arc. A Moussan, l'imposte sud de l'arc triomphal réutilise un bloc antique, le profil de ses deux impostes est très différent. L'imposte nord de l'arc triomphal de Notre-Dame de Gléon, décorée des cercles sécants, provient probablement d'une construction plus ancienne. Bien que le répertoire soit riche, il est difficile d'en tirer des conclusions liées à la chronologie de leur construction. Les impostes de l'arc triomphal de Saint-Sauveur de Palagret porte des entrelacs carolingiens mais ce motif était en vogue pendant si longtemps qu'il ne constitue pas un critère suffisamment fiable.

Plusieurs impostes présentent une apparence similaire à cause de leur profil comprenant un rectangle supérieur descendant par une scotie ou d'un cavet vers le piédroit (Olerdola, Gargallà, Castellnou de Bassella, Serrateix, arc doubleau Boada). De l'arc triomphal effondré de Castellnou de

Bassella ne subsiste que l'imposte sud de ce type de mouluration avec le sommier arrondi qui le surmonte et prouve que la forme de l'arc était outrepassée. La mouluration différente de Santa Maria et de Sant Miquel de Terrassa ne se continue pas dans la décoration d'imposte du corpus.

Les impostes des arcs séparant les nefs à Pedret et les grands arcs oriental et occidental de la croisée de Marquet sont taillées pour former un « bec » par la pierre coupée en biais ce qui conduit à former la silhouette des piédroits en retrait au-dessous de ces impostes saillantes vers l'intrados. Le même procédé est appliqué pour la fenêtre occidentale de Sant Miquel de Terrassa par une modification ultérieure dans l'esprit considéré comme « mozarabe ». Dans le corpus, il y a également quelques monuments dont l'arc triomphal a été restauré sous l'emprise de la théorie mozarabe avec des piédroits rentrants au-dessous des impostes ou de la retombée de l'arc en formant un « bec » débordant vers l'intérieur (Cabriils, Cairat, Clariana de Cardener). La porte d'entrée de Sant Julia de Boada a été refaite par la restauration en arc outrepassé, nous ne connaissons pas son tracé d'origine.⁷⁸⁸ L'arc triomphal de Santa Agata de Clariana a été muré et reconstruit après son dégagement selon les formules architecturales considérées comme mozarabe avec des piédroits rentrants.

Le rapport entre les piédroits et la retombée de l'arc est une question essentielle dans la recherche des arcs haut médiévaux de la zone étudiée. Selon les résultats, la très grande majorité des arcs et dans une proportion égale pour la Catalogne et pour le Languedoc-Roussillon appartiennent à la disposition où les supports se situent en avancée par rapport à la naissance de l'arc. Certainement, la mesure d'avancée est très diverse à partir des quelques centimètres jusqu'à une vingtaine de centimètres (Ceyras, Riunoguers, Fenollar). Ce procédé de construction peut être expliqué par le besoin de la pose du cintrage, il est autant valable pour des arcs appareillés que pour ceux qui sont construits en moellons, ainsi que pour ceux qui utilisent des impostes et pour d'autres qui s'en passent.

Par rapport à la quantité très significative de cette disposition, le nombre des arcs dont la retombée se trouve dans la ligne verticale des piédroits est anodin, autant en Catalogne qu'en Languedoc-Roussillon. Il s'agit des exemples où la continuité entre les piliers et la courbure de l'arc n'est interrompu que par des impostes saillantes (Santa Maria et Sant Miquel de Terrassa, Sant Esteve de Palau S'Ardiaca) ou de l'agencement où la retombée de l'arc arrive juste à l'extrémité de son support (porte nord de Sidilla, Lunas, Saint-Saturnin de Béziers).

Le troisième type d'arrangement, aussi rare que le précédent, consiste au retrait des piédroits au-dessous de la retombée de l'arc, éventuellement par l'intermédiaire des impostes saillantes (Gargalla, Olerdola, arc doubleau de Boada) qui peuvent constituer une « bec » (Marquet, Pedret) ou sans imposte par l'avancement progressif des sommiers et des claveaux. L'autre moyen qui peut aboutir aux supports en retrait est la taille des piédroits eux-mêmes qui semble être le cas de l'arc triomphal actuel de Santa Margarida de Cairat et de Sant Cristofol de Cabriils. Dans le territoire du Languedoc-Roussillon, le seul exemple, probablement le fruit d'une intervention ultérieure, se trouve à l'arc triomphal de Sainte-Colombe de Cabanes. Quoique les exemples soient rares par rapport au nombre majoritaire des arcs outrepassés aux piédroits avancés, les édifices rangés dans cette catégorie sont célèbres et ont reçu une place importante dans l'historiographie. Il faut pourtant souligner que ces trois types de disposition entre le support et son arc appartiennent à la même époque et seulement Cairat, Cabriils et Cabanes ont été ultérieurement retaillés sous l'influence de la théorie mozarabe. Ils sont tous les trois typiques dans les constructions haut médiévales tous, sans qu'il soit nécessaire d'envisager un apport extérieur.

Il est important de mettre l'accent sur le fait que la relation de cette typologie repose sur le rapport entre le sommier (retombée) et le support et pas entre l'imposte et le piédroit.

Nous avons vu qu'il n'est pas obligatoire de construire du même matériau les piédroits et les

⁷⁸⁸ Les anciennes photographies la montrent dans PUIG, 1909, et GOMEZ-MORENO, 1919.

claveaux de l'arc (Cuxa) mais malgré quelques exceptions, dans la plupart des cas, tous les éléments sont bâtis soit de moellons, soit de pierres de taille. Concernant la Catalogne, les claveaux de l'arc composés de moellons et ceux édifiés de pierres de taille sont dans une proportion équilibrée et recouvrent tout le territoire sans former des îlots concentrés localisables. En revanche, dans le Languedoc-Roussillon les arcs appareillés se concentrent indéniablement dans l'Hérault, tandis que ceux qui sont construits en moellons se trouvent en Roussillon et en partie dans l'Aude (Fitou, Moussan, Sainte-Marie de la Lauze). Il est intéressant de constater que la deuxième rangée de l'arc triomphal appareillé de Saint-Laurent de Moussan est constituée aussi de moellons. La division entre les deux régions, le Roussillon (avec quelques églises satellites dans l'Aude) et l'Hérault est pourtant plus décisive : à part les piédroits appareillés de la plupart des arcs de Saint-Michel de Cuxa, en Roussillon il n'y a pas de construction en pierre de taille et inversement, dans l'Hérault à l'exception de la seule église de Saint-Baudély de Cébazan, les arcs sont construits en pierre de taille.

Cette polarisation dans le choix du matériau peut s'expliquer probablement par le rayonnement d'un modèle qui s'impose avec toute son emprise et qui doit persister pendant plusieurs siècles. La question renvoie à la problématique de l'interférence entre le grand monument et la pléiade de petites chapelles qui l'entourent dans le cas de Saint-Michel de Cuxa et des autres édifices considérés comme préromans dans la région du Roussillon. Il n'est pas exclu que dans l'Hérault il existait également un autre modèle semblable en pierre de taille cette fois-ci, sans oublier que plus au nord en Rouergue les arcs triomphaux des deux vestiges, Saint-Pierre du Revel et Saint-Étienne du Causse sont taillés et que dans le premier âge roman de cette région les arcs sont également appareillés. Il est possible que le modèle se trouvait dans ces contrées et qu'il ait diffusé vers le sud. En tout cas, les nombreux arcs outrepassés en pierres taillées dans l'art roman du Rouergue signalent l'existence d'une tradition qui peut remonter à une époque plus reculée.

Dans la formation de la courbure outrepassée le sommier joue un rôle important. D'après les monuments étudiés et surtout selon les exemples de Saint-Saturnin de Béziers, de Saint-Nazaire de Roujan, de Saint-Vincent de Savignac nous pouvons affirmer qu'il suffit d'arrondir un sommier assez large pour produire ce tracé. Ces trois cas sont très parlants parce que leur pendant dans la retombée en face n'est pas outrepassé mais semi-circulaire et repose sur un sommier tout raide sans être arrondi. Il est difficile de dire s'il s'agit d'une anomalie inconsciente et l'arc est devenu par hasard à moitié outrepassé ou par une loi empirique la retombée ramenée vers l'intrados par son arrondissement donne plus de stabilité au rein et agit de cette façon efficace contre la poussée. Les arcs de Gargalla, de Viros, d'Araos apportent aussi la preuve que les retombées ne sont pas symétriques, ni sous la forme appareillée, ni dans son exécution en moellons. Déjà les deux églises de Terrassa, Santa Maria et Sant Miquel au VI^e siècle présentent un arc triomphal mi-outrepassé étant donné que seulement le côté nord de leur dessin est en fer à cheval. Nous considérons qu'il vaut mieux noter cette caractéristique telle qu'elle est et ne pas qualifier d'outrepassé l'ensemble de l'arc ou d'omettre complètement ce trait particulier.

Quant aux claveaux, ils présentent une variété infinie en fonction du matériau, de leur largeur et hauteur. Les arcs appareillés possèdent moins de claveaux à cause de leur largeur plus importante en général que les arcs en moellons, surtout en plaques de schiste ou lauze. L'arc triomphal de Sainte-Marie de la Lauze avec ses 82 éléments constituants illustre bien cette loi générale découlant tout simplement des propriétés du matériau. L'arc triomphal de Saint-Laurent de Moussan, qui est composé de dix claveaux taillés de largeur et de longueur différente dans son voussoir intérieur, est encadré par 28 moellons dans sa rangée extérieure. Les quelques claveaux de Saint-Saturnin de Béziers sont extrêmement larges parmi les autres exemples.

On peut observer également que parmi les claveaux de largeur différente les pièces les plus épaisses sont posées dans la partie basse et les plus minces dans la partie sommitale pour des raisons évidentes qui s'expliquent par la poussée. La tête de l'arc reçoit un soin distingué même pour les constructions en moellons où le travail consiste à assurer une surface plate sur les deux faces du

vousoir alors qu'à l'intérieur les pierres restent irrégulières, non travaillées et mélangées en désordre. L'observation des ruines est très favorable pour l'analyse de ces détails (Araos, Ardoval, Baussitges, Sidilla). Dans le cas des claveaux taillés, il y a des exemples où la même pièce peut traverser toute l'épaisseur de l'intrados. Le degré du polissage et la régularité dans la taille des claveaux est très divers, nous n'avons pourtant pas des arcs extradossés dont le principe exigerait une longueur identique pour tous les éléments. Même les arcs les plus réguliers, celui de Lunas, de Boada, de Saint-Martin-des-Puits, d'Olerdola, de Palau S'Ardiaca, de Pedret ou de Terrassa ne disposent pas de la régularité de claveaux stéréotypés de dimension tout à fait identique. Il faut noter qu'aucun des ces arcs dans un territoire qui a été souvent lié à l'influence wisigothique ne se caractérise pas par la retombée écartée de l'extrados qui a été rattachée à l'architecture de ces constructions de l'Espagne par les spécialistes.

La disposition des claveaux n'est pas non plus un critère automatiquement détectable. Très souvent l'arrangement ne se voit pas à cause de crépi ou l'arc est trop fragmentaire pour pouvoir affirmer avec sûreté la position des éléments (Castellnou de Bassella). A Santa Margarida de Cairat, l'arc triomphal n'est dégagé que dans la retombée sud sur son revers vers le chevet. En réalité, il n'arrive pas une seule fois que les quatre retombées ne sont pas dans la même disposition. Les claveaux de l'arc triomphal de Baussitges sont majoritairement en rayon mais dans la retombée nord quelques-uns des moellons minces sont en tas de charge. A l'arc triomphal de Carbonils, trois retombées sur quatre sont en rayon, tandis que son côté méridional vers le chœur est en tas de charge. A l'arc triomphal de Sainte-Colombe de Cabanes, dans les reins se mélangent la position en rayon et en tas de charge. Il a fallu exclure du corpus l'arc triomphal de Clariana de Cardener qui a été reconstruit après des modifications radicales. Si les deux premiers éléments sont en disposition horizontales (Rellinars, à Lunas trois) nous ne pouvons pas encore parler d'une organisation en tas de charge. La petite porte nord de Sidilla, seulement la retombée occidentale intérieure est en tas de charge, les trois autres sont en éventail.

Selon la répartition, la disposition radiale est un peu plus fréquente en Catalogne que dans le territoire actuel du Languedoc-Roussillon où elle concerne majoritairement les édifices de l'Hérault. L'agencement des claveaux en position horizontale est moins fréquent en Catalogne (la moitié) que la position radiale, la proportion est similaire en Languedoc-Roussillon aussi, les arcs en tas de charge sont moins nombreux que les arcs en rayon et ils se trouvent majoritairement en Roussillon (Saint-Michel de Cuxa, Saint-Michel et Sainte-Félicité de Sournia, Saint-Barthélemy de Jonquéroles). Saint-Aubin de Fitou et Saint-Laurent de Moussan dans l'Aude ne sont pas loin de la zone concentrée en Roussillon. Il est intéressant que Saint-Laurent de Moussan, à la limite géographique du Roussillon et de l'Aude possède un arc triomphal à double rouleau, le premier en pierre de taille en disposition radiale, le deuxième en moellon à l'agencement en tas de charge.

Malheureusement, il est difficile de formuler une vision plus complexe sur les arcs du Roussillon parce que nombreux monuments sont couverts d'enduit (Fenollar, Montauriol, Riunoguers) ce qui nous prive de toutes analyses. Le seul arc dégagé aux claveaux arrangés en rayon se trouve à Saint-Ferreol de la Pava, la disposition de ses claveaux est unique et très particulière dans tout le corpus parce que les éléments posés en oblique visent une même ligne horizontale et ne convergent pas vers un seul point central, comme d'habitude. Cet arc singulier rappelle par sa construction les modèles islamiques.

Dans le clavage des arcs, il y a une solution très caractéristique qui relie toutes les régions étudiées, on le retrouve en Catalogne partout sans qu'elle soit limitée dans une zone particulière (Araos, Ardoval, Baussitges, Marquet, Bellcaire, Sidilla, Caulers), dans l'Aude (Fitou, Sainte-Marie de la Lauze), dans l'Hérault (Saint-Bauléry de Cébazan) et en Roussillon (Cuxa, Sournia, Jonquerolles, Cabanes), ici, curieusement dans les mêmes monuments qui ont formés la zone des arcs en tas de charge. Il s'agit de la partie sommitale de l'arc où les claveaux s'entassent en biais formant sur les deux côtés une sorte de « V » dont l'intérieur central est rempli par des éléments, souvent à

plusieurs niveaux, en superposition. Pourtant il n'est pas obligatoire de lier cette solution du clavage à l'agencement des arcs en tas de charge parce qu'il y a des contre-exemples. A Sainte-Marie de la Lauze, la petite porte occidentale présente la superposition des claveaux centraux de la même manière que dans le clavage de l'arc triomphal dont les claveaux sont en rayon. On pourrait supposer qu'il y a un rapport entre ce rangement et le matériau et poser la question si ce clavage typique n'est faisable qu'à l'aide de moellons et surtout d'éléments minces et longs. Nous connaissons, cependant, sa réalisation de quelques moellons volumineux, grossiers et pas du tout minces et longs à la porte nord (face extérieur) de Sant Joan de Belcaire et en briques dans les monuments du Haut Moyen Age en Angleterre selon la thèse de Sophie Blain.⁷⁸⁹

Même si le couvrement de l'arc n'est pas obligatoire par ce moyen de clavage, nous pouvons affirmer que ce procédé est très fréquent et que dans la plupart des cas il est réalisé quand même en plaquettes de lauze, d'ardoise ou de moellons effilés. L'exemple d'Araos démontre la solution extrême de cette méthode avec des lamelles extrêmement graciles et soutient l'hypothèse que le choix est lié indéniablement au matériau. D'autres monuments illustrent l'achèvement de la partie haute par des moellons ou des cailloux de rivière de dimension petite en surmontant les uns les autres, souvent en désordre. (Le procédé identique de l'achèvement de l'arc par superposition donne de beaux exemples dans l'exécution des fenêtres également, en forme outrepassée ou en autres tracés.)

S'il y a un arc clavé de cette manière dans un bâtiment, cela ne veut pas dire pourtant que toutes les autres baies sont exécutées pareillement. Tous les arcs de Bellcaire ne sont pas clavés de cette façon mais la tendance est forte : à Saint-Barthélemy de Jonquéroles les deux arcs préromans subsistants dans la porte d'entrée méridionale et dans l'arc triomphal sont terminés par ce clavage en « V » ; à Sidilla la porte nord et l'arc doubleau démontrent dans le même édifice cette formule ; à Saint-Aubin de Fitou l'arc triomphal de la chapelle sud et l'arc doubleau devant le chevet de la chapelle nord sont ainsi terminés en superposition ; à Saint-Bauléry de Cébazan les deux portes prouvent l'application du même procédé, ; les arcs multiples de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa attestent la même méthode, et dans beaucoup de cas seulement les destructions et le crépissage des parements empêche de faire des comparaisons plus complètes entre les arcs.

En revanche, à Saint-Félicité de Sournia seulement l'arc triomphal est marqué par ce clavage, la porte méridionale faisant partie de la même construction est achevée très maladroitement par des claveaux de sens divers. Il arrive plusieurs fois que ce type de clavage et en général le clavage de l'arc ne se situe pas strictement au milieu mais il est décalé vers un côté, comme à l'arc du collatéral sud ouvrant sur le transept à Bellcaire, sur la face tournée vers le chevet de l'arc triomphal de Sainte-Félicité de Sournia ou sur le revers de l'arc triomphal de Sant Quinti d'Ardoval.

Bien que typique, il ne faut pas oublier que cette disposition du clavage des arcs ne concerne pas exclusivement les arcs outrepassés mais les arcs en champignon ou en plein cintre aussi et dans des régions bien différentes. Marcel Dieulafoy a dessiné le clavage des portes du palais de Firuzabad selon ce procédé et nous retrouvons le même principe dans une fenêtre de Sainte-Marguerite de Kopčany, une église du IX^e siècle de l'ancienne Grande-Moravie, près de Nyitra où une dernière pièce centrale triangulaire, de taille disproportionnellement grande occupe la place centrale.

Bien que nous parlions de la zone de la clé, il est pourtant très rare qu'une grande pièce triangulaire, en tant qu'une vraie clé, termine le sommet de l'arc. A Lunas où les claveaux sont en nombre pair, seul l'un ressort asymétriquement en bas sans avoir ni un rôle décoratif, ni une fonction architectonique. Les doubles clés pendantes de Sainte-Madeleine de Sériège semblent appartenir à une époque plus tardive que celle de notre étude. Cependant, parmi les arcs couverts d'enduit blanc

⁷⁸⁹ Sophie Blain, *Les terres cuites architecturales des églises du haut Moyen Age dans le nord-ouest de la France et le sud-est de l'Angleterre. Application de la datation par luminescence à l'archéologie du bâti*, thèse de doctorat sous la direction de Ian Bailiff et de Pierre Guibert, Université de Bordeaux 3, en cotutelle avec l'University of Durham, 2009, p. 21, figures 15 et 16.

de Santa Maria de Marquet, celui du revers de la porte de la chapelle méridionale nous surprend à cause de son clavage par une immense clé triangulaire centrale qui est complètement incongrue à côté des claveaux de taille modestes.

La question incontournable de l'analyse des arcs, d'après les courants historiographiques, est celle de la mesure d'outrépassement, c'est à dire le degré de prolongation du rayon au-dessous du diamètre ce qui a constitué l'argument le plus fort en faveur d'une attribution, soit wisigothique, soit mozarabe. Selon le canon de typologie de Gomez-Moreno et ses disciples, les arcs à une prolongation d'un tiers du rayon ont été rapprochés de l'architecture dite wisigothique, alors que les arcs à un outrepassement de la moitié du rayon ont été rattachés à l'architecture dite mozarabe. Les artisans des théories de filiation pour les régions catalanes, roussillonnaises ou située encore plus au nord ont plaidé pour une attribution en s'appuyant sur le tracé des arcs.

Selon les modèles hispaniques, la comparaison ne concernerait que les arcs appareillés étant donné que la construction en pierre de taille est la caractéristique essentielle des monuments de référence, comme Sant Juan de Baños, Sant Pedro de la Nave, Santa Comba de Bande, Quintanilla de las Viñas, Santa Maria de Melque, Sant Feliu de Montelios de l'époque wisigothique. Nous rappelons que les constructions majoritairement très modestes du territoire catalano-roussillonnais-languedocien sont construites en moellons y compris la grande abbaye de Saint-Michel de Cuxa et les autres comme Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-André-de Sorède, Sant Pere de Rodes, Sant Quirze de Colera (vestiges) ce qui les écarte considérablement des églises haut médiévales de l'Espagne. Leur plan majoritairement très simple n'a rien à voir avec celui des églises wisigothiques, sauf probablement celui de Saint-Michel de Cuxa du X^e siècle mais qui a été comparé, en revanche, plus tenacement aux églises mozarabes.

Nous avons vu que dans notre corpus même, les arcs construits en moellons sont légèrement plus nombreux que ceux édifiés en pierre de taille ce qui éloigne davantage ces monuments des références historiographiques. La simplicité des plans, la rudesse de l'élaboration des édifices modestes sont loin des plans complexes (pourvus quelques fois de contrabside) et des arcs élégants, bien élancés des églises mozarabes comme Sant Miquel de Escalada (Leon), Santiago de Peñalba (Leon), Santo Tomas de las Ollas (Leon), San Baudelio de Berlanga (Soria), San Cebrian de Mazote (Valladolid), Santa Maria de Wamba (Valladolid), Santa Maria de Levena (Cantabria), San Juan de la Peña (Huesca), San Millan de la Cogolla (Rioja). La dénomination commune de l'art mozarabe comprend plusieurs régions et des caractéristiques bien diverses ce qui suggèrent que seulement l'arc outrepassé fonctionne comme un dénominateur commun dans ce patrimoine.

Si ces arcs ne sont pas comparables avec les références hispaniques, d'où viennent-ils ? On a envisagé aussi un apport oriental mais les édifices de ce pourtour nord-occidental de la Méditerranée obéissent encore moins à la comparaison avec les monuments de l'Orient, de la Syrie ou de la Caucase, entièrement construits en pierre de taille et possédant un décor de mouluration abondante. La première approche avec les monuments emblématiques comme Hatra, Alahan ou Tekor déjoue la comparaison. Déjà le pourcentage important de la forme outrepassée fait supposer une racine bien ancrée dans le territoire de notre étude et les faits historiques, qui n'expliquent pas cette présence, renforcent le soupçon d'une tradition locale bien conservée pendant des siècles. A l'encontre d'un courant historiographique bien fort qui affirme l'apport des formes outrepassées de l'extérieur, il semble plus judicieux d'envisager la présence de cet héritage en tant qu'une tradition locale.

En revanche, il est surprenant de découvrir la présence d'une chapelle rurale modeste à chevet rectangulaire du même type que celles de notre corpus dans le royaume des Asturies à Santa Maria de Arbazal, près de l'église de Valdedios.

A côté de ces observations générales les mesures concrètes soutiennent également qu'il faut admettre que l'outrépassement n'est pas un critère absolu et qu'il ne confirme pas l'appartenance d'un monument à un courant artistique. Si nous suivions strictement les modèles de références avec

des arcs appareillés, le Roussillon devrait rester une tache blanche, de même que la grande partie de l'Aude et une église emblématique comme Santa Maria de Marquet considérée comme mozarabe devrait être effacée à cause de ses arcs construits en moellon. En effet, les arcs qui devraient présenter unanimement le prolongement de la moitié du rayon, selon la théorie mozarabe, dans la région étudiée sont portant très divers.

A Saint-Michel de Cuxa les relevés de S. Stym-Popper donnent à l'arc triomphal de l'absidiole sud un prolongement de $\frac{2}{5}$, pour l'arc du collatéral sud donnant sur le transept $\frac{1}{4}$, pour la porte méridionale $\frac{1}{2}$.

Nous retrouvons le prolongement de la moitié du rayon à l'arc triomphal de Saint-Félicité de Sournia ; le degré d' $\frac{1}{3}$ à l'arc triomphal de Saint-Georges de Lunas, à Saint-Martin-des-Puits, à l'arc de la porte inidentifié de la cour de la Madeleine, à l'arc triomphal de la chapelle nord de Saint-Aubin de Fitou, à l'arc triomphal de Saint-Ferréol de la Pave, à celui de Saint-Martin de Fenollar ; le $\frac{1}{4}$ à Saint-Jérôme d'Argeles ; le $\frac{1}{5}$ à l'arc triomphal de Saint-Pierre de Ceyras, à celui de Saint-Michel de Riunoguès ; le $\frac{2}{5}$ à la porte occidentale de Saint-Bauléry de Cébazan ; le $\frac{3}{5}$ à la porte occidentale de Saint-Michel de Sournia ; le $\frac{1}{6}$ à l'arc triomphal de Saint-Laurent de Moussan ; le $\frac{1}{7}$ à l'arc triomphal de Sainte-Marie de la Lauze, à celui de Saint-Saturnin de Montauriol, à celui de Sainte-Colombe de Cabanes ; le $\frac{1}{8}$ à l'arc triomphal de Saint-Sauveur des Plans ; le $\frac{1}{13}$ à Saint-Vincent de Savignac.

Du point de vue des comparaisons avec les monuments préromans de l'Espagne, les arcs appareillés du corpus attirent particulièrement notre attention, ceux de Lunas ($\frac{1}{3}$), de Saint-Martin-des-Puits ($\frac{1}{3}$), de la cour de la Madeleine ($\frac{1}{3}$), de Ceyras ($\frac{1}{5}$), de Moussan ($\frac{1}{6}$) et de Savignac ($\frac{1}{13}$). Quoique la différence soit flagrante, les arcs triomphaux de Lunas et de Saint-Martin-des-Puits peuvent être rapprochés non seulement par la même mesure d'outrepassement et par leurs arcs appareillés avec un grand soin mais à cause de l'emploi des colonnes dans leurs supports. La parenté avec les églises d'Espagne est forte pour l'arc triomphal à base-colonne-chapiteau de Saint-Martin-des-Puits mais nous considérons qu'il est possible d'appliquer un parangon connu et à la mode sans avoir recours à l'argument de la domination politique du territoire par les Wisigoths et sans celui du transfert direct des Mozarabes vivant sous le joug des Musulmans et fuyant vers les pays du nord.

Globalement les arcs du corpus sont loin de la régularité stricte des arcs de l'Espagne wisigothique et mozarabe et seulement une évaluation mécanique et hâtive fondée sur la simple existence de l'arc outrepassé a pu relier ces domaines artistiques de caractère différent. La découverte de la disposition de l'arc dont les piédroits sont rentrants par rapport à la retombée de l'arc a formulé également un argument en faveur de l'influence mozarabe ou islamique. Or, cet agencement constitue seulement un autre type d'arc typique du Haut Moyen Age dans la région qui fait l'objet de notre étude à côté de l'arc outrepassé sur des piédroits avancés et l'arc en champignon de tracé semi-circulaire également sur des supports en saillie.

Les piliers rentrants au-dessous des retombées et des impostes proéminentes ont été identifiés avec l'essence de l'architecture mozarabe et les églises de Pedret, Marquet, Boada, Olerdola ont reçu forcément cette attribution. Il faudrait ajouter à ce groupe la chapelle moins connue de Gargallà dont l'arc triomphal présente un tracé similaire. L'arc triomphal de Sainte-Colombe de Cabanes a été modifié selon ce goût ultérieurement comme la fenêtre occidentale de Sant Miquel de Terrassa. L'intervention ultérieure des restaurateurs reflètent aussi l'emprise de la théorie mozarabe. Cette thèse, largement propulsée a été vulgarisée à tel point que si un monument possédait un arc en fer à cheval dans ce territoire, censé avoir été envahi par les chrétiens fuyants l'Islam du Midi de l'Espagne, il a dû être restauré de sorte que l'arc reproduise fidèlement le motif des piliers rentrants.

Plusieurs fois après les réaménagements du chevet en sacristie et l'installation d'un retable à son entrée la restitution de l'arc triomphal a exigé la retaille des piédroits ou même d'autres parties

de l'arc. L'arc triomphal de Santa Margarida de Cairat, de Sant Cristofol de Cabrils dans leurs piliers, Santa Agata de Clariana de Cairat dans ses claveaux aussi, ont subi des modifications radicales mais toujours dans l'esprit mozarabe reproduisant les piliers rentrants. Les arrachements sont toujours visibles sur les montants de Cabrils et de Cairats malgré l'enduit épais et même si ce retrait suggère des « becs » peu saillants. Nous avons éliminé du corpus les arcs complètement refaits mais leur témoignage est important, ils attestent que la restauration impose le tracé considéré comme mozarabe sous la force de la théorie qui identifie l'arc outrepassé avec un trait de provenance forcément islamique.

D'ailleurs, ce « bec » est construit d'une façon différente. A Marquet, à l'encontre de petites portes à l'entrée des chapelles latérales dont les arcs reposent en retrait sur des piédroits à impostes saillantes, les grands arcs orientaux et occidentaux de la croisée sont pourvus d'un « bec » au sommet des piédroits très hauts. Tandis que les petites portes ont une imposte de profil rectangulaire, le « bec » des grands arcs est formé par des impostes monolithes taillées en oblique. Quoique l'arc triomphal soit blanchi, le grand arc donnant sur la nef laisse visible le même principe et montre que le tracé est exécuté à l'aide de moellons en plaques allongées et non à l'aide de l'ajout de mortier. Cependant, comme la petite porte nord le démontre, le remplissage de l'écoinçon était bien appliqué à cet endroit-là. A Pedret le procédé est très semblable mais seuls les piédroits rentrants sont en moellons, les claveaux appareillés de l'arc reposent à l'extrémité des impostes saillantes qui sont échancrées en biais. Les arcs triomphaux de Boada, d'Olerdola, de Gargalla sont entièrement en pierre de taille. Celui d'Olerdola et de Gargalla sont très similaires, seulement leur qualité les éloigne l'un de l'autre au profit d'Olerdola qui est plus fin et d'une pierre très résistante. Dans les deux cas, l'imposte d'une hauteur considérable, sur laquelle l'arc repose en léger retrait, fait la liaison avec les piliers rentrants, son profil est complexe, dans la partie haute il est rectangulaire puis il descend en cavet. L'arc doubleau de Boada est aussi semblable mais la hauteur de son imposte est plus faible.

Dans le corpus non seulement le nombre des arcs en fer à cheval conservés est remarquable mais celui des voûtes en berceau plein cintre du même tracé aussi. En Catalogne 17 voûtes subsistent toujours, en Languedoc-Roussillon, 24. Pour cette région la répartition penche décidément en faveur du Roussillon qui compte à lui seul le même nombre de voûtes que la Catalogne sur un territoire plus vaste. L'Aude en dénombre trois, l'Hérault quatre ce qui prouve indéniablement la concentration de la forme outrepassée en Roussillon.

Souvent, l'arc et la voûte outrepassée se trouvent associés dans le même monument (Cuxa, Fenollar, Riunoguers, Montauriol, Moussan, Boada, Baussitges, Belcaire, Pedret, Serralonga, Sidilla) mais cette corrélation n'est pas obligatoire du tout, nous avons beaucoup de contre-exemples. En fait, la voûte outrepassée n'est pas autre que le prolongement des arcs l'un après l'autre, il n'est pas surprenant donc que la manière de bâtir les voûtes est identique au procédé de construction des arcs. Comme il y a des arcs outrepassés qui reposent sur des piliers avancés, d'autres qui retombent à l'aplomb sur des supports, il y a également des voûtes qui prennent leur naissance sur des parois saillantes et d'autres qui sont ramenées progressivement vers les murs porteurs. La manipulation du tracé à l'aide de l'enduit n'est pas exclue du tout. Non seulement le tracé de la voûte du chevet et de la nef mais le transept surélevé à la jonction de ces deux corps peut être marqué par une voûte transversale de profil outrepassé (Sant Esteve de Canapost, Santa Elena de Rodes). Néanmoins, la voûte du chevet, de la nef ou du transept est maintes fois de tracé semi-circulaire.

Dans les notices, nous avons beaucoup d'exemples où la voûte en berceau plein cintre outrepassée appartient à la construction d'origine (Saint-Michel de Cuxa, Saint-Jérôme d'Argelès, Sant Joan de Bellcaire, Sant Julia de Boada, Sant Cristofol de Cabrils, Sant Romà de Sidilla, Sant Esteve de Canapost) et d'autres où elle a été bâtie dans un deuxième temps (Saint-Barthélemy de Jonquéroles, Sainte-Colombe de Cabanes, Saint-Marc de Caixas, Santa Margarida de Cairat). Le couvrement en pierre apparaît sur le chevet de dimension plus modeste, soit il reste limité à cet

espace (Saint-Laurent de Moussan, Saint-Vincent de Fourques, Sant Quirze de Pedret, Sant Pere de Serralonga, Santa Maria Matadars), soit il se généralise vers le transept et vers la nef. Nous avons des monuments où la voûte ne couvre pas seulement le chevet mais elle s'étend sur toute la construction à l'aide des arcs doubleaux et des arcs latéraux épaississant les murs gouttereaux qui les portent (Fenollar, Riunoguers). Leur datation partage souvent les chercheurs.

Les fenêtres parmi leurs multiples formes peuvent également disposer de tracé outrepassé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il s'agit toujours de baies à simple ébrasement vers l'intérieur. La seule fenêtre conservée de Cuxa, la première à l'ouest dans le mur méridional de la nef principale présente un élargissement dans sa partie supérieure qui est souligné par les grands moellons bordant son tracé. Les deux petites baies de Saint-Michel de Sornia II qui encadrent sa porte méridionale figurent déjà sur les photographies prises avant les travaux de restauration. Leur tracé n'est pas identique, celle de l'ouest a un dessin plus régulier que l'autre avec des piliers écartés en bas et une courbure élargie en haut en fer à cheval. Les montants des deux ouvertures sont en tas de charge, les claveaux de leur arc rayonnants mais la baie de l'est a un tracé asymétrique et maladroit, en champignon d'un côté, en plein cintre de l'autre.

La fenêtre axiale du chevet de Saint-Martin-des-Puits a un net évasement sur des piédroits très légèrement avancés à l'intérieur, à l'extérieur, cependant, son ouverture évoque une étroite meurtrière étirée dont seulement la partie haute est un peu arrondie. A Sant Marti de Baussitges, toutes les baies réalisées de moellons schisteux imitent la forme outrepassée, celles de la nef (ouest, sud) sous une forme assez trapue, la fenêtre méridionale du chevet est même bien asymétrique, seule la baie centrale du chevet est de type allongé - en revanche, leur forme dessine partout un élargissement dans la partie haute.

Ce type de meurtrière élargie en fer à cheval dans sa partie supérieure se répète à la fenêtre axiale de San Julia de Boada. A Sant Cristofol de Cabrils l'arrondissement est très prononcé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et l'avancée des supports est bien forte sur la face intérieure. La fenêtre orientale du chevet de Santa Maria de Marquet ressemble bien à cette courbure accentuée en arc outrepassé, avec le clavage cette fois-là en superposition. La manière de bâtir ces arcs consiste à poser les éléments des supports horizontalement et les claveaux de l'arc en éventail. A l'intérieur, l'arc est construit sur une petite banquette. La banquette est plus nette à la fenêtre percée dans le mur méridional de la nef centrale de Sant Joan de Bellcaire, son profil extérieur est asymétrique, de même que celui ouvrant dans la façade occidentale du bas-côté sud. La banquette intérieure est caractéristique aux trois baies de Sant Clément de Peralta, deux dans son chevet à l'est et au sud de tracé outrepassé et le troisième dans le mur méridional de son transept surélevé en champignon. A l'extérieur, cependant, elles sont différentes, celle du transept présente des jambages appareillés en avancée qui sont surmontée d'un arc en plein cintre en moellons, la fenêtre méridionale du chevet devient semi-circulaire et seulement la baie axiale conserve son tracé légèrement outrepassé à l'extérieur aussi.

Bien énigmatique, la tour du clocher surmontant la croisée de Santa Elena de Rodes possède sur chacune de ses façades des ouvertures, notamment trois arcs en champignon à l'ouest, deux du même tracé plus petit au sud, deux en fer à cheval à l'est et quatre au nord dont deux, de tracé également outrepassé sont encadrées par deux autres en plein cintre à un niveau plus bas. Les baies en fer à cheval sont en moellons comme les autres arcs et le reste de l'édifice, leurs piédroits sont très élevés et en avancée par rapport à la retombée de leurs arcs, surtout ceux du nord dont le dessin est très accentué. A l'intérieur, la fenêtre axiale du chevet a aussi un tracé légèrement outrepassé.

Dans quelques édifices il y a une fenêtre géminée à deux arcs séparés par une colonne à chapiteau au milieu, certains sont de courbure outrepassée comme à Cabrils dans la façade occidentale, cependant celle de Pedret dans le mur diaphragme du chevet n'est pas outrepassée, à Olerdola et à Sainte-Marie de la Cluse-Haute elles appartiennent déjà à la façade occidentale de la

nef datés du XI^e siècle.

Nous pouvons retrouver la forme outrepassée également dans le tracé des portes (Saint-Michel II et Sainte-Félicité de Sournia, Cuxa, Jonquéroles, Cébazan, Marquet, Sidilla), des arcs doubleaux (Cabanes, Montauriol, Riunoguers, Fenollar, Fitou, crypte de Lodève, Baussitges, Boada, Sidilla), des arcs latéraux soutenant la voûte (Caixas, Riunoguers, crypte de Saint-Guilhem-le-Désert), les arcs de séparation entre les nefs (Pedret, Cuxa à l'origine), entre le transept et ses bras (Cuxa) ainsi que le transept et les nefs (Palau S'Ardiaca, Cuxa, Marquet, Bellcaire). A Araos et à Viros les opinions se partagent entre les spécialistes qui identifient les ouvertures à l'arc outrepassé existantes avec l'arc triomphal d'un chevet disparu et ceux qui les considèrent comme la porte d'entrée d'un édifice rectangulaire. A Sant Vicenc d'Obiols une porte bouchée à l'arc outrepassé appartenant à la construction primitive se trouve dans le bras sud du transept. A Sant Pere de Rodes, à côté des arcs doubleaux outrepassés de la nef centrale et du transept, la voûte de la chapelle Sant Miquel et de l'abside centrale, ce profil se trouve également dans le tracé de l'accès nord du déambulatoire et de la crypte ainsi que dans le dessin des arcades du cloître inférieur. L'ouverture à l'arc outrepassé dans la cour de la Madeleine est identifiée à une porte mais la construction dont elle a fait partie est inconnue.

Pour avoir une vision plus complète, il est important de souligner que l'arc outrepassé n'est pas exclusif dans la zone étudiée, ni en Catalogne, ni en Languedoc-Roussillon. Sa concentration est la plus forte en Roussillon où il est le tracé presque omniprésent dans les édifices du haut Moyen Age mais comme contre-exemple nous devons citer quand même Sant Jordi du Céret où il n'y a pas d'arc outrepassé. Parmi les monuments très fragmentaires de l'Aude il est rare ; sa présence dans l'ensemble des monuments de l'Hérault devient vraiment accidentelle.

En conclusion, nous pouvons établir une typologie fondée sur le rapport entre les piédroits et la retombée de l'arc ce qui n'est que la confirmation, en fait, de la typologie figurant chez les chercheurs (Barral i Altet, Sitjes i Molins) qui ont déjà étudié les édifices haut médiévaux de ces régions. Il s'agit de trois types distingués ci-dessus, celui avec des piliers avancés, celui avec une retombée à l'aplomb des supports et celui avec des montants rentrants.

Parmi les données statistiques, les spécimens des arcs outrepassés ne sont pas toujours univoques, maintes fois une partie des claveaux est en tas de charge, l'autre en disposition radiale et les quatre retombées ne sont pas similaires. Il arrive qu'un côté de l'arc est outrepassé, l'autre est cependant semi-circulaire et même les deux arcs à double rouleau dans le corpus (Moussan, Serrateix) présentent des différences dans le matériau et dans l'agencement des éléments. Au lieu d'omettre ces anomalies ou d'en faire ressortir des tendances renforcées, il vaut mieux les décrire telles quelles sont et mettre en exergue le facteur empirique très important dans leur construction. La grande diversité des baies, y compris dans leur mesure d'outrepassement, contredit tout canon, avant tout celui établi pour la distinction des arcs wisigothiques et mozarabes. Cette diversité donne des variantes diverses dans le même bâtiment.

2. 2. 2. 11. La question des sous-groupes ou des micro-régions

Concernant l'ensemble du territoire étudié, la grande homogénéité des caractéristiques dans la construction des arcs saute aux yeux, puis, d'autre part dans une comparaison plus serrée les différences apparaissent aussi entre les petites zones avec leurs traits particuliers.

L'arc en champignon et l'arc outrepassé se trouvent en principe dans la même proportion en Catalogne et en Languedoc-Roussillon mais les monuments sont quand même plus denses en Empordà et en Roussillon. Les chiffres sont similaires pour les édifices où se trouvent ensemble les deux types d'arc haut médiévaux, en revanche, la quantité du plan outrepassé des absides est plus importante en Catalogne. Le nombre des arcs construits en moellons et en pierre de taille est à peu

près équivalent mais les constructions en moellons se concentrent davantage en Roussillon et les arcs appareillés présentent un groupe homogène dans l'Hérault. Dans la distinction des arcs selon le rapport entre les supports et les retombées, la prééminence des piliers avancés caractérise l'ensemble du territoire étudié, cependant, les piliers rentrants se trouvent presque exclusivement en Catalogne (Sant Quirze de Pedret, Sant Miquel d'Olerdola, Sant Andreu de Gargalla, arc doubleau de Sant Julia de Boada, Santa Maria Maradars de Marquet, Santa Margarida de Cairat, Sant Cristofol de Cabrils). Saint-Georges de Lunas est le seul exemple de l'Hérault, Saint-Martin-des-Puits de l'Hérault. Le nombre des arcs qui se trouvent à l'aplomb des piédroits est restreint. La recherche des similitudes et des différences constitue une facette essentielle de notre travail.

Dans le corpus, Saint-Michel de Cuxa est singulier par sa taille volumineuse, le seul monument qui permet de formuler une image sur la grande architecture de l'époque et à la fois le seul monument parfaitement daté par son acte de consécration en 975. Grâce à cela, la situation architecturale est également singulière en Roussillon : nous pouvons examiner et comparer les principes de sa construction avec les petites chapelles rurales qui gravitent autour d'elle.

A la grande abbatale de Cuxa nous avons autant d'arcs outrepassés que pour le reste du corpus en Roussillon. A l'origine tous étaient en fer à cheval, y compris l'arc triomphal dont les piédroits ont été retrouvés. Déjà F. Hernandez a noté que ce type d'arc n'est jamais aussi présent qu'à Cuxa. Néanmoins, dans le vaste bâtiment il n'y a pas un seul arc en champignon. Les arcs outrepassés de Cuxa présentent une grande homogénéité qui est indépendante de leur dimension.

Cette cohérence n'est pas le résultat d'une mesure d'outrepassement identique mais elle est due plutôt au même rapport entre les supports et l'arc qui retombe toujours en retrait ou dans la ligne verticale des montants sans intermédiaire d'impostes et à la disposition identique des claveaux, partout en tas de charge. Il faut préciser que seuls les piédroits des grands arcs (donnant sur le transept et séparant la nef principale et les bas-côtés) sont construits en pierre de taille, les portes modestes des collatéraux sont en moellons. Les claveaux sont toujours très nombreux, en moellons grossièrement travaillés. Leur sommet est très caractéristique : soit ils sont clavés en formant une sorte de triangle, soit par la superposition des derniers éléments. (Le tracé outrepassé est également présent dans le profil de la voûte des absidioles, qui retombe en arrière sur les parements.)

Dans le corpus du Roussillon certains édifices peuvent être rapprochés plus étroitement de la manière de bâtir à Cuxa à cause d'une disposition analogue des claveaux et en raison de leur matériau en moellons nombreux, de taille similaire. Cette famille est constituée de la nef ajoutée de Saint-Michel de Sournia (St-Michel de Sournia II : arc triomphal, porte occidentale et sud), de Sainte-Félicité de Sournia (arc triomphal, porte méridionale), de Saint-Barthélemy de Jonquéroles (arc triomphal, porte méridionale) et de Sainte-Colombe de Cabanes (arc triomphal). Il n'y a pas d'imposte à la porte appareillée de la cour de la Madeleine dans l'Aude et à la porte occidentale de Saint-Bauléry de Cébazan dans l'Hérault. Cette dernière, entièrement construite en moellons seulement cassés est très semblable à la famille du Roussillon, avec le clavage de son arc en superposition, mais ses claveaux sont rayonnants. Dans plusieurs églises de la Catalogne on a construit des arcs sans impostes à la manière du groupe de Cuxa (Sant-Quinti d'Ardoval, Sant Vicenc d'Aledernet, Coll de Nargo : clocher, Santa Margarida de Cairat, Sant Vicenc d'Obiols, Sant Pere de Rellinars, Sant Lliser de Viros, Sant Miquel de Palol Sabaldoria, Sant Romà de Sidillà) ce qui peut suggérer un lien entre les monuments sur les deux versants des Pyrénées.

Selon l'imposte saillante un autre sous-groupe se forme et fait rapprocher les arcs triomphaux de quelques édifices en Roussillon (de Sainte-Félicité de Sournia, de Saint-Ferréol de la Pava, de Saint-Saturnin de Montoriol, de Saint-Jérôme d'Argeles, Saint-Martin de Fenollar, de Saint-Michel de Riunoguès) où elle est formée d'une plaque grossièrement épannelée, jamais moulurée ou décorée de sculpture. Insérée entre le piédroit maçonné et l'arc, elle souligne la naissance de celui-ci. A cette caractéristique fortement présente en Roussillon peuvent être rattachées deux

églises de l'Aude, Saint-Aubin de Fitou et Sainte Marie de la Llauze et quatre monuments de la Catalogne, Sant Pere de Serralonga, Sant Marti de Baussitges, Sant Joan de Bellcaire et Sant Julia de Boada. Chacune de ces églises se trouve relativement près de la zone du Roussillon qui semble être le noyau de cette manière de bâtir. A Fenollar et à Riunoguès les impostes sont très volumineuses, très épaisses, leur ressort atteint à Fenollar 24 cm (côté gauche-côté droite 21cm). (Ailleurs, il varie entre 8 cm-24 cm.)

D'après les impostes bien taillées et même moulurées, plus nombreuses en Catalogne et dans l'Hérault que les impostes seulement épannelées sans aucune décoration, se dessine aussi une sorte de parenté parmi les chapelles de l'Hérault (Saint-Georges de Lunas, Saint-Nazaire de Roujan, Saint-Pierre de Ceyras, Saint-Pierre de Lauroux) dont les impostes sont systématiquement ornées d'une moulure alternant les tores et les cavets. La décoration de Saint-Saturnin de Béziers est différente et malheureusement mutilée, celles de saint-Vincent de Savignac et de Notre-Dame de Villeneuve ont un profil plus simple, échancré en biais. En Roussillon nous n'avons jamais des impostes moulurées et les impostes appareillées de la Catalogne sont aussi différentes. Celles-ci possédant souvent un profil simplement échancré relie Sant Andreu de Gargallà, Sant Miquel de Castellnou de Bassella, Sant Feliu de Carbonils, Sant Miquel d'Olerdola, Sant Pere de Serrateix et les deux églises de Terrassa tandis que l'arc triomphal de Sant Julia de Boada a une ornementation en dent de scie, quasi exceptionnelle dans cette architecture très rustique ; les impostes de Santa Maria Matadars de Marquet et de Sant Quirze de Pedret disposent d'impostes de profil taillé en bec, celles de Sant Esteve de Palau S'Ardiaca sont les plus complexes avec leur cordons torsadés parallèles. Il semble que les impostes moulurées de l'Hérault créent un petit groupe à part, bien distinct des impostes taillées des régions voisines, les impostes très fines de Palau S'Ardiaca ne peuvent pas se rattachées à leur langage.

Le manque d'imposte peut également relier des édifices. C'est cette caractéristique qui se concentre en Roussillon (Saint-Michel de Cuxa, Saint-Michel II et Sainte-Félicité de Sournia, Sainte-Colombe de Cabanes) et produit un seul exemple isolé dans l'Hérault (Saint-Bauléry de Cébazan) mais qui est bien présente en Catalogne (Santa Margarida de Cairat, Sant Quinti d'Ardoval, Sant Vicenc d'Aledernet, Sant Clement de Coll de Nargo, Sant Vicenc d'Obiols, Sant Pere de Rellinars, Sant Lliser de Viros, Sant Miquel de Palol Sabaldoria, Sant Romà de Sidillà).

Le contraste entre les arcs en moellons et en pierre de taille met en opposition la rusticité des édifices en Roussillon, construits partout en moellons grossièrement éclatés ou de galets de rivière (à l'exception des grands arcs à Cuxa) avec ceux de l'Hérault où les arcs triomphaux, de n'importe quel tracé (outrepassé, surbaissé, surhaussé) se distinguent partout soigneusement par la pierre de taille. Ceux deniers reposent sur des piédroits également appareillés, posés en assises et de chant, par l'intermédiaire des impostes décorées, comme nous avons vu, tandis que le reste de l'édifice est en moellons. En élargissant la zone d'étude vers le Catalogne, ce contraste entre les constructions en moellons et en pierre de taille persiste toujours mais il n'y a pas d'aire géographique particulière qui serait réservé exclusivement à l'un ou à l'autre, il s'agit plutôt d'un mélange équilibré sur tout le territoire. Dans l'Hérault, il n'y a qu'à Saint-Bauléry de Cébazan où nous pouvons retrouver le même moyen de construction en moellons pour les piédroits et pour les claveaux qu'en Roussillon. Dans l'Aude, cette exception serait Sainte-Marie de la Lauze, construite entièrement en schistes. Malheureusement, les quelques édifices de l'Aude ne permettent pas de constituer une vision cohérente, semblable au Roussillon ou à l'Hérault. Il semble plutôt comme une zone d'interférence entre les deux régions qui ont un caractère net. Le choix du moellon se comprend mieux à la frontière du Roussillon et de l'Aude à la chapelle double, fortement restaurée de Saint-Aubin de Fitou.

Selon les piédroits qui intègrent une colonne on peut constituer un petit groupe composé de l'arc triomphal de Saint-Georges de Lunas, de Saint-Martin-des-Puits, de Notre-Dame de Gléon et en Catalogne de Sant Quirze de Pedret et de Sant Vicenc d'Obiols. A Saint-Georges de Lunas, ils

n'insèrent que deux fragments de fûts de colonnes antiques (de couleur et de taille différentes) comme des reliques architecturales, les autres comportent des vraies colonnes, souvent en remploi et associées à des bases et des chapiteaux.

Quant aux claveaux, l'opposition ne se fait pas seulement par le choix du moellon ou de la pierre tallée mais par la disposition des claveaux, soit en rayon, soit en tas de charge. Les arcs du Roussillon (Cuxa, Jonquéroles, Saint-Michel et Sainte-Félicité de Sournia), presque tous, sont édifiés en tas de charge. Dans l'Aude, il faut y ajouter ceux de Sain-Aubin de Fitou, de Notre-Dame de la Lauze et la deuxième rangée de l'arc triomphal en moellons de Saint-Laurent de Moussan. Ils contrastent avec les arcs de l'Hérault, construits en disposition radiale, y compris ceux qui sont appareillés (Lunas, Roujan, Ceyras, Savignac, Lauroux, Les Plans, Saint-Saturnin de Béziers) et celui, le seul, de Saint-Bauléry de Cébazan qui est en moellons.

En Catalogne nous n'avons pas affaire à des oppositions similaires liées à des territoires bien circonscrits mais plutôt à la présence homogène de ces deux types d'agencement des claveaux. Il faut pourtant souligner que partout en Catalogne où se trouvent des constructions en moellons et avec des claveaux en tas de charge leur apparence évoque indéniablement les arcs du Roussillon (Aledernet, Baussitges, Coll de Nargo, Marquet, Bellcaire, Sidillà, Clariana), surtout ceux qui se situent plus près de cette zone, notamment à Sant Francesc d'Araos, Sant Quinti d'Ardoval, malheureusement nous ne connaissons pas à cause de l'enduit l'arrangement des claveaux de Sant Pere de Serrallonga dont l'arc triomphal rappelle également les arcs du Roussillon. Dans le nord du territoire étudié, la porte occidentale de Saint-Bauléry de Cébazan évoque ce type du Roussillon en moellons.

Le détail intéressant dans le clavage de certains arcs rapproche également les différentes régions étudiées. Ces arcs au sommet, au lieu d'arranger les éléments en rayon, forment une sorte de triangle (« V ») à l'emplacement de la clé et se superposent (Cuxa, Sainte-Félicité de Sournia, Jonquéroles, Fenollar, Cabanes, Fitou, Lauze, Cébazan, Paders, Palagret), les exemples en Catalogne couvrent tout le territoire. Si la méthode de construction en tas de charge a pour but de consolider les murs par des claveaux qui font corps avec la maçonnerie de la paroi (et diminue ainsi la poussée plus grande dans le cas des claveaux convergents), le clavage de l'arc par superposition va dans ce même sens.

Il y a des liens qui se tissent entre les différentes régions. Les âmes-sœurs du Roussillon seraient parmi les arcs de l'Hérault, celui de Saint-Bauléry de Cébazan, parmi ceux de la Catalogne, l'arc de Sant Quinti d'Ardoval, de Baussitges, de Sidilla, de Marquet mais avant tout l'arc triomphal de Sant Esteve de Caulers à cause de leurs structures similaires entièrement en moellons, leurs claveaux en tas de charge terminés en superposition à leur sommet. Nous pouvons parler d'un type ou plutôt d'une manière de construction qui transcende les régions cantonnées à leurs limites géographiques et attestent que la chaîne des Pyrénées n'a formé aucun obstacle pour la propagation des modèles de construction similaires.

En revanche, affirmer une même parenté pour les arcs appareillés pose problème. Les arcs aux impostes moulurées des églises de l'Hérault (Lunas, Roujan, Ceyras, Lauroux) n'ont pas de pendant ailleurs, ceux aux impostes échancrés (Savignac et Villeneuve) sont moins soignés qu'en Catalogne. D'ailleurs, parmi les arcs exécutés en pierre de taille, le degré de qualité du travail et du matériau est très différent. L'arc outrepassé appareillé de Saint-Miquel d'Olerdola représente en Catalogne la réalisation la plus performante, dans l'Hérault bien que dans un langage différent les vestiges de Saint-Pierre de Lauroux et de Saint-Georges de Lunas sont les plus élaborés.

En Roussillon et en Catalogne le tracé outrepassé est fortement présent dans la construction des voûtes et des arcs doubleaux aussi. Si plusieurs profils semblables, ceux de l'arc triomphal, de la voûte, des arcs doubleaux se trouvent au même bâtiment (Cuxa, Montoriol, Fenollar, Riunoguès, Cabanes, Jonquéroles, Fitou, Bellcaire, Baussitges, Boada, Marquet, Pedret, Sidilla) leur homogénéité produit un aspect unifié, un jeu multiplié du même tracé. La voûte en berceau plein

cintre, marquée souvent par une petite saillie horizontale sur les parements au niveau de la naissance de la voûte, retombe souvent en retraite sur les murs. Le même procédé peut se répéter dans la construction des arcs doubleaux reposant également en arrière sur des piliers adossés aux murs gouttereaux. Les impostes ne sont pas obligatoires (Cuxa, Riunoguès, Cabanes) pour les piliers mais dans la plupart des cas elles existent. Dans quelques exemples du Roussillon (Fenollar, Montauriol, Cuxa) et de l'Aude (Saint-Aubin de Fitou, de Notre-Dame de Sériège, de Saint-Laurent de Moussan), tous les supports sont construits d'une manière identique, l'arc et la voûte prennent leur appui en retrait sur le support ce qui manifeste l'analogie entre les deux régions. En Catalogne nous ne voyons ce phénomène d'harmonisation dans l'édification des supports que dans les voûtes de Sant Cristofol de Cabrils (chevet et nef). La présence de la banquette dans la construction de la voûte est, par ailleurs, très générale dans toutes les régions, c'est aussi une caractéristique qui relie les monuments des deux versants des Pyrénées. Malheureusement, dans plusieurs cas les arcs détruits ou modifiés empêchent l'élargissement de cette liste.

L'autre type d'arc de la période haut médiévale, l'arc en champignon est également bien présent dans l'ensemble des territoires étudiés. Il n'y a aucune caractéristique spéciale qui permettrait de circonscrire une région particulièrement distinguée dans la fréquence de cette forme ou un usage spécialement consacré à ce tracé. Son étendue est tout à fait équilibrée et partout il remplit la même fonction majoritairement de la porte, de l'arc doubleau, des arcs latéraux, des fenêtres.

Si nous faisons une rapide comparaison entre l'arc en champignon et l'arc outrepassé, nous pouvons affirmer, d'après les chiffres statistiques de ce petit corpus très précieux, que le nombre des arcs en champignon et celui des arcs outrepassés est similaire mais dans la répartition du matériau des arcs il y a des différences. L'arc en champignon est construit majoritairement en moellons, tandis que l'arc outrepassé est partagé entre le moellon et la pierre de taille dans une proportion approximativement similaire (légèrement en faveur de moellons) bien que selon les différentes régions leur densité ne soit pas identique.

Notamment, les arcs outrepassés du Roussillon présentent une vraie concentration en moellons, les arcs outrepassés de l'Hérault manifestent, en opposition, une prépondérance en pierre de taille ce qui suggère deux traditions différentes. La forte concentration de la manière de bâtir des arcs en moellons, avec des claveaux en tas de charge et en superposant les éléments dans la zone de la clé en Roussillon saute davantage aux yeux parce que les monuments sont proches les uns des autres (Saint-Michel de Cuxa, Saint-Michel de Sournia, Sainte-Félicité de Sournia, Saint-Barthélemy de Jonquéroles). Il est tentant de voir l'émanation de cet agencement en tas de charge à partir de la zone du Roussillon vers les édifices de l'Aude (Saint-Aubin de Fitou, Sainte-Marie de la Lauze, deuxième rangée de Saint-Laurent de Moussan) et les édifices de la Catalogne, surtout ceux qui se trouvent près de la région du Roussillon en Empordà, en Cerdagne, en Urgell (Araos, Ardovol, Sidillà, Belcaire, Caulers).

La disposition des claveaux des arcs outrepassés possède ailleurs une proportion assez équilibrée entre l'agencement radial et en tas de charge mais toujours avec un nombre plus important au profit d'un arrangement en rayon. La divisions manifestant pourtant un choix est plus en faveur de la disposition radiale en Catalogne et dans l'Hérault, alors que la préférence pour la construction en tas de charge caractérise, comme nous avons dit, les arcs outrepassés en Roussillon et dans l'Aude.

A l'exception de quelques spécimens, les arcs en champignon sont édifiés dans la plupart des cas en rayons partout dans le territoire circonscrit. Il est important de souligner que le même bâtiment peut disposer des arcs avec des claveaux différemment arrangés comme par exemple à Sainte-Marie de la Lauze avec un arc triomphal en rayon et avec sa porte occidentale en tas de charge ou à Sant Quirze de Pedret avec l'arc triomphal (collatéraux) aux claveaux en rayon et des arcs

latéraux séparant les nefs aux claveaux en tas de charge.

Le clavage par superposition ne sépare pas les arcs en champignon et les arcs outrepassés, ce phénomène général est observable partout indépendamment du tracé, néanmoins, dans le cas des arcs outrepassés il se concentre en Roussillon (Saint-Michel de Cuxa, Saint-Michel de Sournia, Sainte-Félicité de Sournia, Saint-Barthélemy de Jonquéroles) et dans l'Aude (Saint-Aubin de Fitou, Sainte-Marie de la Lauze), la plupart des exemples en Catalogne se trouvent près de cette zone en Empordà, en Cerdagne et en Urgell (Araos, Ardovol, Baussitges, Sidilla, Bellcaire, Caulers). Il faut pourtant remarquer que le clavage en superposition concerne exclusivement et sans exception des arcs construits en moellons longues et minces. Ce matériau prédispose apparemment le rangement des claveaux dans la zone sommitale de l'arc en forme de « V » et détermine la pose des dernières pièces par superposition.

Concernant les impostes, elles sont rares dans la structure des arcs en champignon et elles ne présentent aucune concentration liée à un certain territoire, leur étendue est équilibrée. Une partie des arcs outrepassés est également construite sans imposte et justement en Roussillon dans les mêmes édifices qui se distinguent par les claveaux en tas de charge terminés en superposition (Saint-Michel de Cuxa, Saint-Michel de Sournia, Sainte-Félicité de Sournia, les piédroits de Saint-Barthélemy de Jonquéroles sont détruits), ils ont leurs proches en Catalogne et un seul monument dans l'Hérault à Saint-Bauléry de Cébazan. Cependant, avant de faire quelque rapport entre le manque d'imposte et la construction en tas de charge des claveaux en moellons, on peut citer les arcs appareillés sans imposte de la cour de la Madeleine et du transept d'Obiols, de même que beaucoup d'autres exemples où, inversement, l'imposte accompagne les arcs en moellons comme à Fenollar, Montauriol, Riunoguers, Fitou, Lauze, Baussitges. Il y a cependant une grande différence entre les impostes monolithiques grossièrement épannelées des monuments du Roussillon et les impostes moulurées des arcs dans l'Hérault (Lunas, Roujan, Ceyras, Savignac, Lauroux, Villeneuve) et en Catalogne (Carbonils, Gargallà, Olerdola, Serrateix, Terrassa, Boada). On peut en conclure que les impostes moulurées accompagnent toujours les arcs appareillés.

En conclusion, nous pouvons retenir que la zone nord-occidentale de la Méditerranée dispose des traits caractéristiques dans la manière de bâtir qui lui prêtent une cohérence particulière et permet de considérer ensemble ses monuments. L'homogénéité se manifeste par les données statistiques similaires dans la présence de l'arc outrepassé et de l'arc en champignon malgré les différences dans le matériau choisi, l'agencement des éléments, l'emploi des impostes et dans la construction de la voûte.

A côté des nettes similitudes générales, on peut pourtant cerner une manière de bâtir typique des arcs en Roussillon entièrement construit en moellons avec des claveaux en tas de charge achevés dans la partie supérieure en forme de « V » et par superposition. Avec ou sans impostes ce type se retrouve plus au nord (Fitou, Lauze, Cébazan) et fait son apparition en Catalogne (Araos, Ardovol, Coll de Nargo, Caulers, Bellcaire, Sidilla) aussi. En tout cas, sa concentration la plus forte touche le Roussillon. A cause de l'usage du matériau local, les mêmes formes se présentent partout sous des particularités légèrement différentes et spécifiques.

L'Hérault représenterait une autre tradition de construction différente, une autre micro-région qui se caractérise par l'emploi de la pierre de taille dans les piédroits et dans les claveaux par l'intermédiaire d'une imposte moulurée ou échancrée en biais. La Catalogne ne manifeste aucune manière de bâtir spécifique, les arcs en moellons ou en pierre de taille se retrouvent partout dans son territoire, de même que les différentes dispositions des claveaux mais, à l'encontre de la partie française du corpus, elle possède plus d'exemples où l'arc a des piédroits rentrants bien que cette disposition soit minoritaire par rapport aux arcs aux piédroits avancés.

3. Le corpus

3.1. Cadre historique

Le territoire circonscrit des monuments disposant des arcs haut médiévaux comprend plusieurs régions, notamment les actuelles unités départementales des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, regroupés dans l'Occitanie Orientale en France et les différentes provinces de la Catalogne en Espagne. Il recouvre des zones géographiques très diverses, non seulement la bande côtière de la Méditerranée, vaguement entre Barcelone et Montpellier, et les deux versants des chaînes Pyrénéennes mais aussi la vallée de l'Aude, le massif des Corbières et la bordure des Cévennes au nord.

Si nous voulions convoquer ici les faits historiques, c'est dans le but de pouvoir identifier les différents substrats culturels qui ont pu déterminer l'architecture de ces terres comprenant autant des hauteurs montagneuses que des plateaux plus doux ou des côtes littorales et des plaines plates. Nous voudrions savoir si les différentes occupations de ces zones ont pu avoir un impact sur les phénomènes artistiques ce qui est largement utilisé en tant qu'argument dans les théories historiographiques.

Il est important de souligner que cette région a été généralement interprétée comme une plaque tournante, une sorte de carrefour ou une voie de passage entre le nord et le sud qui aurait favorisée par sa situation géographique largement ouvert vers les influences extérieures les échanges entre des peuples et des cultures divers. Dès l'époque paléolithique, l'implantation humaine est attestée dans cette contrée par le site de Tautavel dont les trouvailles archéologiques sont datées de 450000 ans. L'installation des Ibères, une civilisation d'origine orientale en contact avec les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains a laissé un substrat indigène autonome tant en Espagne qu'en Occitanie (Languedoc) ce qui s'est avéré signifiant dans les théories de J. Puig i Cadafalch affirmant la persistance et la recrudescence de cet héritage pendant le déclin de l'Empire romain. Bien que la question de l'origine des Ibères partage les chercheurs, la survivance de leur culture est unanimement admise aujourd'hui. Le brassage des cultures dans le pourtour occidental de la Méditerranée est corroboré par le cas d'Ampurias et de Rosas dont les fondateurs étaient des Phocéens de Marseille.

Après les guerres puniques contre Carthage à la fin du III^e siècle av. J. C., l'Empire romain s'installe progressivement et d'abord sur la côte littorale (*Hispania citérieure*), puis vers l'intérieur de la Péninsule mais pendant deux siècles les Ibères résistent encore et leur substrat autochtone⁷⁹⁰ est bien maintenu malgré la romanisation qui se manifeste à partir du II^e siècle av. J.-C. à travers la fondation des villes, l'adoption du droit latin et l'implantation d'un réseau routier. Ce fond antique romain est si important pour la Vieille Catalogne (des Pyrénées jusqu'au Llobregat) que X. Barral i Altet a mis en avant la perpétuation de la ville antique jusqu'à la fin du X^e siècle en soutenant son opinion par la réutilisation et la transformation continue des édifices romains principalement publics. Cet auteur était déjà en 1981 contre l'interprétation qui a fait de l'Antiquité tardive une période de décadence et a affirmé la décomposition de la structure urbaine lors des invasions germaniques. Sans refuser la ruralisation de la société, il est pour l'affirmation de la conservation de l'esprit urbain du Haut Empire.⁷⁹¹ Les nouvelles recherches ont confirmé son opinion.⁷⁹²

⁷⁹⁰ Garcia Dorel-Ferré affirme qu'à l'époque romaine le substrat indigène est plus solidement maintenu qu'on ne l'admet pas généralement. Il soutient la résurgence des composants primitifs lors de l'arrivée des Wisigoths quand le vide institutionnel a permis la réapparition des anciennes strates que la romanisation n'a pas pu effacer. Voir DOREL-FERRE, 2010.

⁷⁹¹ BARRAL, 1981, p. 26.

⁷⁹² J. H. Gurt Esparraguera en 2004 étudie la transformation du paysage urbaine en Catalogne durant l'Antiquité tardive et affirme la continuité de la ville romaine à l'époque chrétienne. L'auteur présente comment les infrastructures urbaines

Les monastères se substituent souvent aux villas romaines et des petits noyaux de population s'installent sur ces unités de production en profitant du matériau de construction des édifices antiques. Le corpus étudié fournit maintes fois des exemples où un monastère s'installe sur des constructions romaines (Lagrasse, le premier édifice d'Arles sur les thermes romains) où le matériau retrouvé atteste l'existence d'une villa aux alentours ou dans les substructions dont les vestiges ont été intégrés dans les nouveaux bâtiments. Le témoignage céramique ou numismatique découvert sur le site, les spolia, idéologiques attestés par la vénération des pièces antiques intégrées dans la nouvelle construction chrétienne, ou plutôt économiques indiqués par le emploi des blocs antiques dans les angles et dans les piédroits des ouvertures attestent du choix volontaire de l'installation sur des édifices antiques.⁷⁹³

Les archéologues ont longtemps négligé la continuité de l'occupation d'un site antique,⁷⁹⁴ pourtant les églises chrétiennes ont souvent été élevées directement sur des temples gallo-romains ou près de leurs fondations, la *mémoria* d'une nécropole privée ou publique a été transformée en chapelle chrétienne par l'adjonction d'une abside, une pièce de la villa ou l'abside des thermes sont souvent reconverties en oratoire. Après l'interdiction de l'utilisation et l'imposition de la destruction des temples, des *fana* et des autels païens des premiers siècles chrétiens, les raisons économiques de la réutilisation de leurs pierres motivent très vite le choix de l'occupation de ces sites conjointement avec le prestige des ruines imposants et de la volonté de christianisation des sites païens. Selon les chercheurs, les sites antiques réutilisés par les églises ont pu privilégier la naissance d'un village dont la chapelle est devenue souvent une église paroissiale.⁷⁹⁵

Christian Lauranson-Rosace plaide pour la persistance de la romanité dans le Midi de la France à travers la permanence du droit romain (*Lex romana*⁷⁹⁶) et des institutions juridiques durant le haut Moyen-Âge (entre le VI^e et l'an mil) manifestant l'attachement de la noblesse à ses racines gallo-romaines. Il souligne « qu'à mesure qu'on va vers le sud, les allusions à la *Lex romana* se font nombreuses et plus parlantes ». ⁷⁹⁷ Au temps d'Oliba, le monastère de Ripoll conserve toujours un manuscrit du *Bréviaire d'Alaric* comme d'autres centres monastiques ce qui traduirait la volonté de renouer avec le passé antique. Le choix de noms à connotation antique, le paysage urbain marqué par la permanence de la cité romaine (monuments publics, fortifications, murailles, basiliques paléochrétiennes) traduisent la préservation volontaire d'une certaine romanité dans le Midi de la

ont été abandonnées et spoliées, comment les nouveaux habitats et des édifices chrétiens ont profité de leur structure tout en changeant leur usage et en transformant leur espace. (Tarragone, Emporiae) Voir GURT ESPARRAGUERA, 2004.

⁷⁹³ Sur les motifs de spolia voir ARAGUAS, 2007.

⁷⁹⁴ En 1983, Pierre Audin rapporte, d'après les fouilles, que deux tiers des églises construites sur les sites antiques ont été élevées sur la salle d'une villa ou sur la *mémoria* d'une nécropole privée. Selon l'examen de 200 sites, leur densité est la plus grande dans la région de la Province-Côte d'Azur. Il reconnaît que la réutilisation des sites antiques pour les églises chrétiennes a été longtemps négligée. Voir AUDIN, 1983, p. 65.

⁷⁹⁵ Déjà en 1900, Imbart de la Tour en étudiant les origines et le développement des paroisses rurales a affirmé que d'après les synodes vers 500 en Gaule le système paroissial était partout instauré. Bien que la paroisse n'ait pas été établie par un décret, après la cité, la campagne est également devenue chrétienne à la suite de l'organisation spontanée des évêques. Selon lui, les premières apparitions des églises rurales se manifestent dans l'ancienne Narbonnaise au début du IV^e siècle où l'organisation épiscopale était très avancée. Ailleurs, dans la Gaule, ce phénomène était plus lent parce que l'absence d'épiscopat a retardé l'installation des paroisses. Il observe l'augmentation du nombre des diocèses au V^e siècle et suppose que parallèlement les églises rurales ont dû se multiplier. Voir IMBART DE LA TOUR, 1900.

Victor Saxer en 1999 a cherché les indices des premières paroisses rurales en France à l'aide de témoignages archéologiques que le pionnier de ces recherches n'a pas encore pu explorer. Selon lui, la première phase de l'évangélisation était essentiellement urbaine, mais déjà le temps des premiers conciles du IV^e siècle témoignent de la présence des diacres dans l'agglomération rurale. La paroisse rurale s'organise autour d'une église qui réunit les principaux rites du baptême, de la messe et de l'enterrement. Leurs fondateurs étaient, à côté des évêques, les propriétaires de grands domaines ruraux (*vicus, castrum, villa*), laïques ou monastiques. Voir SAXER, 1990.

⁷⁹⁶ Code Théodosien 438 ; Code Justinien 529 ; Bréviaire d'Alaric 506.

⁷⁹⁷ LAURANSON-ROSAZ, 1990, p. 54.

Gaule qui ne disparaîtra que progressivement au X^e siècle.⁷⁹⁸

Il est unanimement admis que la zone de notre étude qui s'étend du Rhône jusqu'au Llobregat, dans sa partie française comprenant la Narbonnaise Première de la Gaule avec la métropole de Narbonne, dans sa partie hispanique la Tarraconaise avec la capitale de Tarragone, était un territoire fortement romanisé et urbanisé mais pas dans une mesure homogène.⁷⁹⁹ La bande littorale était imprégnée plus intensément et plus vite que les contrées intérieures, la densité des constructions romaines des cités a pu influencer et faciliter la concentration des installations du haut Moyen Age si nous tenons compte du lien entre les vestiges antiques et l'implantation des églises chrétiennes sur des structures préexistantes. Effectivement, dans le corpus sur le territoire de la Catalogne la densité des monuments est la plus forte en Empordà, dans la partie française en Roussillon.

Concernant l'arrivée du christianisme, elle est mal connue dans le nord-est de la Péninsule et dans le Midi de la Gaule aussi. Xavier Sitjes i Molins en 1977 a présumé qu'elle a dû monter dans la future Catalogne par le bassin du Llobregat au long des cités qui ont formé ses petits foyers (Barcelone, Egara, Tarragone) en devenant de plus en plus rares vers le nord, quoique la ville d'Urgell ait dû également fonctionner comme un centre dans la propagation de la nouvelle foi. Dans les campagnes, les plus anciens indices du culte chrétien ont été liés à des *villae* de l'Antiquité tardive ce qui font penser à l'apparition du christianisme comme la religion de quelques familles romanisées et pas comme un culte de masse.⁸⁰⁰ L'implantation du christianisme est située dès le milieu du III^e siècle dans le milieu urbain, le siège épiscopale d'Egara émerge vers 450, son expansion se manifeste après cette date.⁸⁰¹ Les autels paléochrétiens trouvés (Novezana, Figols) accusent les IV^e-V^e siècles. J. M. Gurt Esparraguera note que malgré l'existence du réseau urbain de l'époque impériale jusqu'à l'Antiquité tardive, toutes les cités n'évoluent pas vers les sièges épiscopaux, seulement Emporiae, Gerunda, Barcino, Egara, Auso, Tarraco, Dertosa, Llerda, Urgellum. Entre la première mention d'un évêque et les vestiges archéologiques (V^e-VI^e Tarraco, Barcino, Egara, Emporiae, Llerda) il y a un écart.⁸⁰²

La région entre le Rhône et les Pyrénées se caractérise par une évangélisation lente et tardive. Bien que saint Paul Serge, le premier évêque de Narbonne soit mentionné au III^e siècle chez Grégoire de Tours, l'implantation du christianisme n'est attestée par les conciles que dès le IV^e siècle à Arles (314) à Béziers (356), à Nîmes (394), à Lodève (421) qui y suggèrent la présence d'un évêque. Ces sièges sont complétés au VI^e siècle par le diocèse d'Agde (502), de Carcassonne (572), d'Elne (572), de Maguelone (589) au détriment du territoire de Narbonne, Béziers et Nîmes et d'Arisitum dans la région de Vigan (fin VI^e-VII^e).⁸⁰³ Le processus traduit le morcellement des anciens cités d'origine antiques et leur frontière ne coïncide plus avec les diocèses à cause des nouveaux sièges, l'organisation ecclésiastique composée de grandes cités et des petites églises rurales présente une

⁷⁹⁸ LAURANSON-ROSAZ, 1990.

⁷⁹⁹ Marcelo Vigil a démontré l'inefficacité de la romanisation et la permanence des structures sociales indigènes dans le nord de l'Espagne à travers l'exemple d'un autel dédié à un dieu indigène en 399 ce qui indique la faible diffusion du christianisme à cette date et dans le nom de la dédicace la survivance des coutumes indigènes (à côté de la datation officielle romaine). Malgré les lois de Théodosien contre le paganisme, cet autel est dédié à un dieu local inconnu et le nom du dédicataire conserve à côté du nom latin son appartenance à un groupe tribale (gentilice) selon l'onomastique indigène que la domination romaine n'a pas pu effacer. Selon l'auteur la conservation de cette organisation tribale a caractérisé le nord de la Péninsule et la Meseta qui ont été romanisés tardivement et pas intensément. L'auteur ne mentionne pas la Catalogne mais il suppose que ce phénomène devait être similaire partout dans le nord. Voir VIGIL, 1963.

⁸⁰⁰ SITJES I MOLINS, 1977, p. 15.

⁸⁰¹ DOREL-FERRÉ, 2010.

⁸⁰² GURT ESPARRAGUERA, 2004.

⁸⁰³ Sur la province ecclésiastique de Narbonne voir FEVRIER-BARRAL, 1989, pp. 11-13, et DUVAL, 1995, pp. 19-23.

vraie disparité. Cette réorganisation administrative repose sur les évêques.⁸⁰⁴ Les listes épiscopales sont connues à partir du V^e siècle et les vestiges archéologiques n'apparaissent ici non plus avant les V^e-VI^e siècles (Narbonne, Maguelone).⁸⁰⁵ Les églises rurales sont le plus souvent funéraires, elles attestent l'existence des communautés chrétiennes à partir du V^e siècle (Loupian, Montferrand, Régimont, Saint-Jean de Roujan, Argelliers, Saint-Étienne de Candéau). Les inscriptions (Gléon VI^e s.), les fragments (Narbonne base de colonne de la Major avec la dédicace de l'évêque Rustique de 444, linteau de la cathédrale reconstruite par lui 445 et de la basilique cémétériale Saint-Félix de 446) impliquent des édifices de culte, de même que les sarcophages (Arles, Toreilles, Ene), les plaques de chancel (Pezilla) et les ensembles funéraires (Villarzel-Cabardès, Estagel, Lunel-Viel, Quarante). En Languedoc méditerranéen, l'étude des premières églises chrétiennes fouillées a révélé pour Christophe Pellecier et Laurent Schneider en 2005 un dense réseau d'agglomérations antiques secondaires sur lequel les églises chrétiennes se superposent.⁸⁰⁶

Afin de situer le corpus de notre étude, il convient de souligner que ce territoire fait partie non seulement à l'époque romaine de la même entité géopolitique de l'Empire mais par la suite également quand la *Narbonensis Prima* a été inclus dans le royaume wisigothique, de la même façon que la future Catalogne. Ces faits historiques peuvent créer un fond commun qui explique en principe les similitudes dans la production artistique de cette zone. La nouvelle période wisigothique apporte la propagation du christianisme, d'abord arien, et grâce aux conciles de Tolède la liste des évêques est connue.

Les Wisigoths, ces populations germaniques, franchissent le Rhin sous la conduite d'Athaulf en 406 et deviennent les fédérés des Romains (418) dans l'armée pour chasser les Suèves, Alains, Vandales plutôt que les détenteurs du pouvoir politique. Ils occupent tout le territoire de la Gaule au sud de la Loire en établissant leur capitale à Toulouse et leur progression se poursuit vers la Péninsule. Leur aristocratie s'intègre dans l'administration. La défaite de Vouillé en 507 face au Franc Clovis met fin au royaume de Toulouse et forcent les Wisigoths de se replier vers le sud, l'ancienne Narbonnaise conservée sous le nom de la Septimanie ou la Gothie fut rattachée à la Péninsule.

Il convient de souligner que le terme de la Septimanie qui recouvre la province Narbonnaise et qui reste sous l'autorité des Wisigoths après la disparition du royaume de Toulouse correspond à 70 % du territoire du Languedoc-Roussillon. Selon André Bonneroy qui a révisé cette désignation l'appellation ne correspond qu'à une période très précise de son histoire. Déjà en 1989, Paul-Albert Février s'est penché sur la signification de cette appellation en évoquant ses différentes acceptions. En étudiant le cadre administratif de la province ecclésiastique de Narbonne,⁸⁰⁷ André Bonneroy en 2005 dévoile cependant clairement que le nom de la Septimanie, apparu au temps des Wisigoths est ignoré par eux-mêmes, il n'est pas utilisé dans leurs documents et il n'est pas utilisé par les historiens arabes non plus.⁸⁰⁸ Il ne désigne pas un peuple, une unité politique ou administrative. Ce terme figure la première fois dans une lettre de Sidoine Apollinaire en 471 en tant qu'un néologisme

⁸⁰⁴ SCHNEIDER, 2008.

⁸⁰⁵ Voir BARROUL, 2000. L'auteur rend compte des fouilles afin de formuler une vision sur l'Église en Languedoc méditerranéen au V^e-VI^e siècles. Selon lui, à cette époque-là les lieux de culte chrétiens étaient déjà nombreux dans les villes et à la campagne, surtout sur le littoral, à proximité des étangs, de l'embouchure des rivières. pp. 257-258.

⁸⁰⁶ Christophe Pellecier et Laurent Schneider, en 2005, en étudiant le rapport entre les premières églises et l'espace rural dans le Languedoc méditerranéen, rappellent le désintérêt pour les monuments paléochrétiens jusqu'aux dernières décennies quand les fouilles ont été ciblées sur les études cas. Les résultats leur révèlent que 44% des édifices sont aujourd'hui entourés d'un village et que la moitié des églises du IX^e siècle sont associées aux centres ruraux et deviennent des paroisses. Voir PELLECIER, SCHNEIDER, 2005.

⁸⁰⁷ FEVRIER, BARRAL, 1989, p. 12.

⁸⁰⁸ Les Francs utilisent la dénomination de la *Gothia*, les Wisigoths préfèrent le terme de la *Gaule*, de la *province Narbonnaise*, les Arabes utilisent le *pays de Narbonne*. Dans les références carolingiennes jusqu'au X^e siècle la Septimanie désigne le territoire réduit du royaume wisigothique après la défaite de Vouillé. Voir BONNEROY, 2005, p. 50, p. 54.

qui désigne, pas une province concrète mais le territoire occupé par les Wisigoths à ce moment-là, probablement formés de sept cités données par traité. Après un long silence, la désignation apparaît un siècle plus tard chez Grégoire de Tour (*Histoire des Francs* 572) ce qui fait supposer qu'à cette époque le territoire des Wisigoths en Gaule aurait dû se composer de sept cités comprenant les trois cités romaines de Narbonne, Béziers, Nîmes et les quatre évêchés plus récents d'Agde, d'Elne, de Carcassonne et de Maguelone. Bonnery éclaircit que l'intervalle entre 569 et 588 est le seul laps de temps où la province de Narbonne compte exactement sept évêchés (Toulouse est conquise par es Francs depuis 507, Uzes depuis 533, Lodève en 533).

Cette zone a une place très particulière dans l'ensemble du royaume. Vu de Tolède, de la capitale du royaume hispanique, la Septimanie ne fonctionne, selon Bonnery, que comme une sorte de « marche » vers la Gaule. Loin du pouvoir central elle jouit d'une certaine stabilité et d'autonomie traduite par le gouvernement d'un duc goth qui convoque chaque année, à l'image des grands conciles nationaux, les conciles provinciaux. Il faut souligner les manifestations d'un esprit d'indépendance sur ces terres qui apparaissent dans les faits historiques, notamment dans l'élection de Liuva, frère d'Athanagild roi à Narbonne en 567. Après la nomination de son frère Léovigilde rois des provinces hispaniques à Tolède, la solution éphémère suggère le partage du pouvoir et du territoire, la volonté de Liuva de gouverner seulement la Septimanie (567-572). L'éloignement de Tolède a favorisé les tendances indépendantistes sur ces terres, la religion de l'arianisme conservée dans cette province était aussi le signe du nationalisme gothique.

Ce caractère séparatiste est également apparu à travers la révolte contre le roi Wamba en 673 quand le comte de Nîmes, Hildéric s'autoproclama roi en Septimanie. Le duc Paul qui a été chargé par Wamba de rétablir l'ordre dans le nord a pris le pouvoir à Narbonne mais il fut rapidement muté à cause de son origine étrangère dans cette région. Bonnery parle d'un « *particularisme septiman* » et cette caractéristique a été repérée depuis longtemps. Du point de vue artistique ce détail peut être intéressant parce qu'il suggère la préservation des traditions anciennes et corrobore le maintien des coutumes qui pourraient probablement se traduire dans la manière de bâtir.

En tout cas, déjà les appellations expriment la distinction et l'importance de cette composante gothique ainsi que la persistance de sa mémoire : à l'intérieur du royaume wisigothique les souverains de Tolède ont distingué une *Gallia Gothica*, puis le royaume franc a utilisé la dénomination de la *Gothia* pour le territoire qui est devenue une partie de leur entité correspondant à la subdivision ecclésiastique de la province de Narbonne. Les auteurs sont d'accord sur l'identité géopolitique particulière de cette zone malgré les remaniements nombreux de l'ancienne province romaine de Narbonnaise première.⁸⁰⁹ D'après Émilienne Demougeot dans les *Actes des 9^e journées d'archéologie mérovingienne* en 1987, la particularité de cette province est due à son passé romain que ni les grands royaumes barbares, ni la monarchie centralisatrice de Tolède, ni les rois Mérovingiens n'ont pu dissiper.⁸¹⁰

Il est intéressant de prendre conscience de la composition ethnique et religieuse de ces terres situées au nord du royaume wisigothique et dans sa partie transpyrénéenne. Dans cette société pluriculturelle existaient plusieurs ethnies selon le canon 4 du concile provincial tenue à Narbonne en 589, juste après le concile national de Tolède.⁸¹¹ Le texte distingue les Romains (Gallo-Romains) catholiques qui ont constitué la majeure partie de la population avec leur réseau de *villae*, vici et

⁸⁰⁹ Voir, SCHNEIDER, 2008.

⁸¹⁰ Elle cherche la place de la Septimanie dans le royaume wisigothique et donne la même opinion sur cette province excentrée du royaume hispano-gothique au nord des Pyrénées dont l'éloignement de Tolède favorise les ambitions d'indépendance d'une noblesse romano-wisigothique qui préfère l'alliance avec les rois francs plutôt qu'avec les monarques. Selon lui, non seulement les privilèges donnés aux Juifs de la Gaule Narbonnaise séparent cette province des provinces hispaniques mais la résistance de la noblesse romano-wisigothique à l'invasion des Arabes, à l'encontre de la Péninsule où l'ennemi a avancé sans obstacle et à l'aide des communautés Juifs. DEMOGUEOT, 1988, p. 30.

⁸¹¹ Cité par BONNERY, 2005, p. 79.

cités toujours conservées, aussi bien que les survivances d'un passé paganiste. Les Goths moins nombreux ont gardé leur confession arienne⁸¹², leur culte était libre jusqu'à la conversion de Reccarède (589). Les deux nations vivaient en bons termes, selon Bonnery « les Goths admiraient la civilisation romaine et ils conservèrent les institutions du pays conquis ». ⁸¹³ Ils ont été intégrés parmi les hauts dignitaires Romains avec des fonctions militaires et comtales, pendant les périodes paisibles ils cultivaient les terres reçues. Les Syriens et les Grecs ont formés un groupe à part à cause de leur origine orientale et leur langue commune. Quant aux Juifs, en Septimanie ils étaient en bonne relation avec les chrétiens au point que pendant leur persécution en Espagne (VII^e siècle), ils choisissaient la Septimanie comme refuge. La tolérance parmi ces communautés différentes coexistant dans ces territoires est exceptionnelle à l'époque.

La composante gothique aurait son importance pas seulement au niveau ethnique. Michel Zimmermann⁸¹⁴ parle d'une conscience gothique dont la mémoire serait conservée entre les Corbières et le Llobregat jusqu'aux IX^e-XII^e siècles. Ce phénomène se traduit pour lui par l'appellation synonyme des *Gothi* et des *Hispani* dans les diplômes carolingiens, dans la fidélité à la liturgie tolédane, dans l'usage continu des œuvres d'Isidore de Séville et des *Commentaires d'Apocalypse de Beatus*, dans la référence ostentatoire à la *Lex Gothorum* comme base du droit, dans la légitimation des comtes de Barcelone comme *dux gothiae*, tous ces traits constitueraient les signes de la continuité d'un passé volontairement conservé.

Ces considérations attestent l'empreinte vivante de la population gothique dans l'identité de ce pays, il faut pourtant signaler d'autres opinions car le concept wisigothique est en train d'être révisé⁸¹⁵ dans l'historiographie de l'Espagne et dans l'appréhension des monuments qui ont reçu cette qualification dans le midi de la France. Si nous cherchons à identifier l'influence wisigothique, nous serons surpris par les avis qui affirment, au contraire, que leur royaume reste un empire toujours antique (Miquel Barcelo 1982⁸¹⁶), que leur arrivée « n'apporte pas de bouleversement dans les traditions artistiques », en conséquence, « il serait vain de chercher des manières de construire proprement wisigothiques » (André Bonnery 2005⁸¹⁷). Selon cette logique il n'y a pas d'art wisigothique, à l'exception des arts mineurs, mais plutôt un art de l'époque wisigothique. La production artistique (sarcophages, cippes, tables d'autel, chapiteaux) témoigne la poursuite des traditions romaines, les motifs de la décoration sculpturale (croix pattée avec l'alpha et l'oméga, oiseaux buvant dans une coupe, paon picorant une grappe de raisin, feuilles de lierre, losange inscrit dans un cercle) sont interprétés comme des sujets paléochrétiens développés dans un contexte local mais qui témoignent aussi pour Bonnery à partir du VII^e siècle « d'incontournables relations d'ordre

⁸¹² André Bonnery cite un texte de Grégoire de Tour qui parle d'un évêque arien après la conversion de Reccared (589) à Narbonne. Selon plusieurs signes, l'Église arienne de Narbonne n'a pas accepté la conversion de Reccared (tentative de révolte dans la province de Narbonne). D'ailleurs, au concile de 589 aucun évêque arien n'est représenté parmi les cinq métropoles (Mérida, Tolède, Séville, Braga, Narbonne). Les centres de l'Église arienne se trouvaient dans les métropoles, dans les grandes villes où les garnisons ont été implantées. La garnison de Narbonne, centre politique de la province, constamment menacé par les Francs, devaient être importante. Son évêché très précoce, probablement la première, était sans aucun doute arienne. Leurs églises, en général à l'extérieur de la ville, étaient toujours distinguées des lieux de culte catholiques. A Narbonne, cet édifice serait probablement la basilique suburbaine Saint-Félix, construite par l'évêque Rusticus en 456 près du palais royal. Si chez Grégoire de Tour elle reçoit le titre de basilique, c'est parce que la cathédrale des ariens a été reconverte en basilique catholique. Le roi Alaric II demande à détruire les parties hautes de cette église ce qui signale qu'elle n'était pas encore catholique. Voir BONNERY, 1985.

⁸¹³ BONNERY, 2005, p. 80.

⁸¹⁴ ZIMMERMANN, 1990.

⁸¹⁵ Voir RIPOLL, CARRERO, 2009.

⁸¹⁶ Cité par DOREL-FERRÉ, 2010. L'auteur estime que ce groupe est restreint et n'est pas capable de conserver le pouvoir.

⁸¹⁷ BONNERY, 2005, p. 145. André Bonnery considère qu'il ne s'agit qu'un petit groupe dont l'impact est insignifiant et qui respecte les traditions romaines et s'adapte aux coutumes de tous les pays qu'il occupe.

stylistique avec l'Espagne » dans l'ancienne Septimanie.⁸¹⁸ Dans l'architecture, cet auteur écarte de cette époque l'enceinte de Carcassonne, les petites églises rurales, tout en conservant l'arc triomphal de Saint-Martin-des-Puits à l'époque wisigothique. Dans l'art du métal (plaques-boucles de ceintures, fibules) il met en évidence que ces objets sont marqués par l'influence gréco-romaine acquise encore sur les bords de la mer Noire et qu'à partir du III^e concile de Tolède (589) une plus intense romanisation et l'influence byzantine affecte cet art.

Quant au Roussillon, Jean de Gazanyola déjà en 1857⁸¹⁹ a considéré que les Goths bien qu'ils aient occupé cette région pendant trois siècles n'ont laissé aucune construction importante, ils ont dû employer des architectes romains. L'auteur isole ces terres du reste de la Septimanie, plus proche des provinces franques où la tradition antique et la loi romaine était plus en vigueur et il les rattache plutôt à la Péninsule à cause du respect de la loi wisigothique. Selon lui, non seulement l'occupation wisigothique mais l'invasion des Arabes n'avait pas eu d'effet non plus dans cette région. J. Calmette et P. Vidal⁸²⁰ dans leur *Histoire de Roussillon* cherchent aussi en vain les vestiges du passé wisigothique, ils n'en trouvent pas d'autres que le Villa Gothorum (Perpignan), ils mentionnent pareillement le rôle important des Wisigoths dans la conservation de la loi emportée avec eux.

Concernant la Catalogne, X. Sitjes i Molins⁸²¹ reconnaît qu'on doit se contenter des indices indirects de l'époque wisigothique, comme la consécration des églises de Lillet en 833 faisant référence aux églises plus anciennes, de même que celle de Sant Juan de Mont Darn en 922. Il trouve la preuve théorique de l'existence des églises antérieures au IX^e siècle à l'aide du précepte de Charlemagne octroyé à la cathédrale d'Urgell (daté entre 800-814) qui énumère les paroisses dépendant de ce siège lors de leur réorganisation ce qui suppose l'existence préalable des paroisses, au moins au VII^e siècle. L'autre document, l'acte de consécration de la cathédrale de la Seu d'Urgell en 839 localise précisément 56 paroisses en Berguedà et en Cardener attestant une intense organisation paroissiale qu'il ne crée pas mais qu'il prend pour déjà existantes.

En revanche, X. Barral i Altet⁸²² est plus catégorique, selon lui la Catalogne wisigothique n'existait ni au niveau social, ni au niveau artistique, c'est le Bas-Empire qui se perpétue là-bas jusqu'à l'époque du Haut Moyen Age.

Après le passé commun des deux versants des Pyrénées dans l'empire romain, puis dans le royaume wisigothique, ils sont aussi reliés par l'histoire commune de la conquête musulmane qui après la défaite de Guadelete a envahi toute la Péninsule ibérique à partir de 711. Bien que les troupes arabes et berbères avancèrent très vite, dans la Tarraconaise et en Narbonnaise ils ont rencontré la résistance des peuples qui s'est formée au sud des Pyrénées à partir de 710, après la mort de Vitiza autour de son fils, Akhila, écarté du pouvoir. Cela n'empêche que Barcelone, fut prise en 717, Narbonne en 719 par les musulmans et les conquérants ont répondu à cette résistance par la destruction de Tarragone, par le massacre et la déportation d'un part de la population de Narbonne. Cette dernière est devenue la base de nouvelles incursions vers le nord et vers le Rhône jusqu'au coup d'arrêt de Charles Martell en 732 à Poitiers. Les territoires conquis dépendirent désormais de l'émirat de Cordoue, ils ont été soumis localement à l'autorité d'un gouverneur (wali) et selon un pacte ils ont été obligés de payer un impôt. Narbonne restait toujours la métropole de l'archidiocèse qui a regroupé les évêchés de Béziers, Carcassonne, Elne et Maguelone, voire, après l'occupation de Tarragone (718) les évêchés de celle-ci ont été rattachés à Narbonne.

Barral i Altet⁸²³ rappelle pourtant qu'à l'encontre de Tarragone, Pallars, Ribagorza et Urgell

⁸¹⁸ BONNERY, 2005, pp. 147-148.

⁸¹⁹ GAZANYOLA, 1957. Sa vision sur les Wisigoths esquisse l'image des vainqueurs, des guerriers qui laisse la cultivation des terres aux conquis, des ariens fanatiques qui persécutent les catholiques.

⁸²⁰ CALMETTE, VIDAL, 1923, p. 37.

⁸²¹ SITJES I MOLINS, 1977, p. 17.

⁸²² BARRAL, 1981, p. 18.

⁸²³ BARRAL, 1981, p. 19.

n'ont pas été dévastés et qu'il n'y avait pas de changements radicaux pendant la période de la domination musulmane dans ces comarques. La population continua à vivre selon ses propres coutumes et malgré la destruction de quelques églises, elle n'a pas changé de religion. A. Bonnery estime que la colonisation musulmane était précaire dans l'ancienne Septimanie aussi à cause de sa courte durée et que leur caste était plutôt militaire. Les chrétiens n'étaient pas obligés de se convertir et le culte chrétien n'était pas interdit. En revanche, il lui semble que les Églises aient été passablement désorganisées par la fuite des évêques et d'une partie du clergé dans les villes qui avaient résisté.

D'ailleurs, l'impact de la période musulmane a été jugée différemment par les historiens, leurs considérations seraient particulièrement importantes dans l'estimation de l'époque du point de vue artistique. Pour certains, les raids des conquérants ne laissent pas de trace palpable, pour d'autres les conséquences de leur passage sont fatales (E. Cauvet, P. Ponsich). Joseph-Toussaint Reinaud⁸²⁴ en 1836 s'interroge sur les résultats de l'invasion des Sarrasins et constate que les Arabes à peine civilisés n'étaient pas en mesure de construire quelque chose de signifiant. A Narbonne pendant quarante ans ils n'ont laissé aucun vestige, aucune inscription qui pourrait être lié à leur long séjour. Dans la Gaule leur unique objectif était l'acquisition des butins et la dévastation.

Claude Faurel⁸²⁵ en cette même année 1836 dans son *Histoire de la Gaule méridionale* estime qu'au nord des Pyrénées l'établissement des Arabes n'était ni étendu, ni durable mais leurs irruptions ont provoqué la terreur, l'abandon des monastères et la désorganisation de l'Église. A propos du siège de Narbonne (719), il cite la chronique de Moissac et d'Aniane selon lesquelles les habitants de la ville étaient mis au mort et amenés captifs en Espagne ce qui contredit selon lui les procédés habituels des Arabes.

Jean de Gazanyola en 1857 évoque l'image brossée par des historiens arabes sur un pays ravagé, d'une population tuée et captivée quand ils parlent de la Gothie.⁸²⁶ L'auteur considère que la population de la Septimanie n'a été véritablement soumise aux Sarrasins que dans les entourages de leurs garnisons, leurs incursions qui a transformé en désert la plaine du Roussillon n'a pas permis de leur installation permanente là-bas. Ils n'avaient pas besoin de construire des lieux de culte parce qu'ils ont reconvertis les églises chrétiennes en mosquées. L'auteur partage l'opinion selon laquelle les Arabes n'ont laissé ni fortifications, ni d'autres constructions à Narbonne bien que la ville ait été presque quarante ans leur siège.

L'*Histoire du Languedoc* de C. Devic et J. Vaissette⁸²⁷ (1872-1879) rappelle aussi le massacre des habitants de Narbonne lors du siège de la ville dont l'occupation a rendu possible la soumission de toute la Gaule gothique. Ils caractérisent la Septimanie par l'anarchie qui a facilité l'avancement rapide des infidèles. Selon eux, l'invasion et la domination musulmane était éphémère et géographiquement limitée dans le Midi de la France, ils critiquent les chroniqueurs qui ont attribué aux invasions une importance exagérée (*Vie de Saint-Guilhem de Gellone, Chronique d'Isidore de Beja, de Moissac, d'Uzès, les Annales d'Aniane*). Les deux grandes entreprises militaires se limiteraient à celles d'El-Samah en 721 et d'Abd-el-Rahman en 732.⁸²⁸

Cependant, J.-A. Brutails⁸²⁹ dans *l'Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au Moyen Age* met l'accent sur la cruauté des conquérants, « des hordes guerrières et brutales », la désolation d'un pays en ruine suite à sa transformation en champs de bataille et dévasté consécutivement par les Musulmans et les Francs. Dans ces conditions de guerre, les montagnes et

⁸²⁴ REINAUD, 1836, pp. 289-290.

⁸²⁵ FAUREL, 1836, vol. 3.

⁸²⁶ GAZANYOLA, 1857, p. 505.

⁸²⁷ DEVIC, VAISSETTE, 1872, vol. 1, livre 7, chap. 82. (*Entrée des Sarrasins en Espagne*) et vol. 2, note 118, pp. 549-558. (*Sur les invasions arabes dans le Languedoc*)

⁸²⁸ DEVIC, VAISSETTE, 1872, vol. 2, note 118, p. 549, p. 555.

⁸²⁹ BRUTAILS, 1891, pp. 5-14.

surtout la Cerdagne ont servi de refuge pour les chrétiens de la même manière que dans les Asturies. Pour lui, de ces circonstances de dévastations découle directement la nécessité de son repeuplement par l'institution de l'*aprision*.

Francisco Codera⁸³⁰ en 1911 dans son article intitulé *Narbona, Gerona y Barcelona bajo la dominación musulmana* interroge les sources autant françaises qu'arabes sur cette période très obscure sur le versant sud des Pyrénées. Il suppose que Gérone et Barcelone, situées sur le chemin des envahisseurs progressant vers Narbonne devaient être soumises pendant une certaine période (713-716) mais seule la date de la reconquête de Barcelone (801-802) est connue.

En 1932, Nicolau d'Olwer⁸³¹ note que la contrée qui n'a pas subi ou à peine l'invasion musulmane conserve son organisation ecclésiastique comme le cas de l'évêque Félix d'Urgell (785-802) le prouve. En revanche, dans les villes reprises par les Francs (Narbonne 759, Gérone 785, Barcelone 801) il ne restait pas de communauté chrétienne.

J. Calmeille et P. Vidal pour le Roussillon en 1923 ont affirmé que la présence musulmane s'y réduit à quelques incursions des bandes armées sans toucher les bases de la civilisation gallo-gothique, leur influence était très atténuée, même davantage pendant la période de soumission politique qu'au cours des échanges paisibles. En tout cas, dans l'architecture du Roussillon et de la Cerdagne rien n'évoque la domination arabe.⁸³²

Parmi les études plus récentes, Philippe Sénac⁸³³ en 1980 essaie aussi de mesurer l'impact de l'Islam pendant les quarante années de leur présence dans le sud de la Gaule et constate que la Septimanie, pareillement à l'Espagne wisigothique s'est soumise sans trop de réserve à l'envahisseur bien que les conquérants fussent en minorité par rapport à la population indigène. Néanmoins, il constate pareillement à ses prédécesseurs que les musulmans n'ont pas laissé des vestiges archéologiques et la bande littorale de la Gaule n'est pas du tout comparable du point de vue de la culture islamique à celle de la Péninsule. Il note aussi que l'implantation musulmane touche surtout les villes à l'encontre du milieu rural qui échappe à leur influence.⁸³⁴

Ces remarques assez convergentes sont importantes parce qu'en réduisant l'invasion musulmane à des incursions et des garnisons militaires limitées dans les villes, elles permettent de formuler une vision sur l'impact de cette période sur l'art et surtout sur l'architecture. Minimisant la transformation de la société à la suite de l'invasion, elles permettent de maintenir la possibilité de la survivance des formes anciennes dans le domaine de l'art, de l'architecture et la persistance des structures ecclésiastiques chrétiennes qui auraient pu se rétablir après le premier choc des attaques. Ces structures institutionnelles et surtout mentales auraient pu former la base d'une continuité stable qui malgré des interruptions ponctuelles aurait pu maintenir le même vocabulaire des formes dans l'architecture qu'avant l'arrivée des infidèles. Par ailleurs, s'il s'agit d'une certaine présence musulmane sur les terres du Midi, il ne s'agit pas d'une installation durable et surtout accompagnée des constructions islamiques. La porte à arc en fer à cheval dans la cour de la Madeleine du palais des archevêques de Narbonne, qui a été identifiée hâtivement avec une mosquée, a été écartée dans la recherche.

Dans le territoire de la future Catalogne la pénétration de l'Islam est différente parce qu'à côté des régions complètement occupées, il y a des zones temporairement soumises et des contrées jamais ou très partiellement entrées en contact avec l'Islam. Sur ces terres la notion de la frontière et surtout d'une frontière mouvante en fonction des raids, puis des offensives franques est indispensable dans l'appréhension des phénomènes artistiques aussi.

⁸³⁰ CODERA, 1911.

⁸³¹ OLWER, 1932, 1, pp. 1-3.

⁸³² CALMETTE, VIDAL, 1923, p. 39.

⁸³³ SENAC, 1980.

⁸³⁴ SENAC, 1980, p. 99.

Si l'invasion musulmane n'a pas conquis la Gaule wisigothique, la reconquête franque qui l'a intégrée administrativement dans l'empire carolingien n'y a pas établi un royaume stable non plus.⁸³⁵ Après avoir repoussé les Arabes à Poitiers (732), Charles Martel commence à reprendre la Septimanie à partir de la vallée du Rhône en 739 et assiège Narbonne. Les Francs ne réussissent à l'occuper qu'en 759 au bout de longues négociations qui finissent par assurer aux habitants l'usage de leurs anciennes lois wisigothiques. Ce détail est important parce que la résistance de la ville aurait été due aux Goths qui y ont pu rétablir leur pouvoir.⁸³⁶ En Septimanie orientale, à proximité des Francs un véritable noyau de résistance s'est formé, un petit état wisigothique autour de Nîmes, Maguelone, Agde, Béziers sous la conduite du comte de Nîmes, Ansemund qui en 752 s'est allié avec Pépin le Bref et a soutenu la reconquête franque.⁸³⁷ Ces données historiques attestent la persistance des populations gothiques avec une aristocratie autonome locale qui n'a pas été effacée par l'occupation musulmane, fort probablement assez superficielle. Les historiens font ressortir aussi le rejet de la population vis à vis des nouveaux conquérants qui cherchent aussi le butin et ne se comportent pas en libérateurs.

La reconquête se poursuit sur le versant sud des Pyrénées par l'expédition de Charlemagne contre Saragosse en 778, terminée par l'échec de l'empereur mais qui aurait contribué à l'idée de la création d'une zone de défense entre l'Espagne musulmane et l'empire carolingien. Les territoires libérés (Gérone en 785, Vic 798, Barcelone en 801) ont été inclus dans l'empire carolingien et ont été organisés en comtés (*pagi*) dans la Septimanie et dans le future Catalogne.⁸³⁸ Administrativement les comtés créés sur les terres libérées relevaient du royaume d'Aquitaine, instauré en 781 par Charlemagne en faveur de son fils, Louis. Les comtes désignés par le souverain carolingien représentent en principe le pouvoir central, pourtant ces dignitaires étaient issus de la noblesse autochtone dans les premiers temps. Puis, dans un deuxième temps les révoltes (826 soulèvement du comte Aizo de Barcelone, plus indirectement le conflit adoptianiste) signalent le mécontentement de la population indigène de comtes et du pouvoir central. Très vite, à la fin du IX^e siècle, la fonction devient héréditaire et un siècle plus tard à cause de l'affaiblissement du pouvoir royal les comtes deviennent de plus en plus indépendants. Selon A. Bonnery, « ces nominations de comtes issus d'une nation soumise était un fait sans précédent dans un pays conquis par les Francs où des chefs vainqueurs commandaient toujours aux peuples vaincus ». ⁸³⁹

En Septimanie aucune famille comtale n'émerge (à l'exception de celle de Carcassonne-Razès), ces terres dépendent du comte de Toulouse, la partie comprenant le Roussillon, le Conflent et le sud du Razès à partir du début du X^e siècle s'orientent vers le sud sous l'autorité du comte de Barcelone. Le fait de pouvoir baser le pouvoir sur une aristocratie locale prouve l'existence des populations locales stables et des structures sociales inchangées sur place que les interventions islamiques n'ont pas pu ébranler. Du point de vue artistique, ce constat est important parce que la situation permet de supposer la durabilité dans le domaine de l'art et le maintien des formes architecturales et des coutumes traditionnelles dans la manière de bâtir.

Selon l'approche traditionnelle, cette zone tampon, formée des comtés libérés sur les deux versant des Pyrénées sous l'autorité d'un marquis fut divisée d'abord en 817 en deux unités territoriales, notamment à *la marche de Toulouse* (avec Carcassonne) et à *la marche de Gothie* ce

⁸³⁵ DEMOUGEOT, 1988, p. 30.

⁸³⁶ FEVRIER-BARRAL, 1989, p. 13.

⁸³⁷ BONNERY, 2005, pp. 118-119.

⁸³⁸ BARRAL, 1981, p. 20. En Catalogne les premiers, ceux de Pallars-Ribagorza, d'Urgell-Cerdagne, de Barcelone-Gérone-Osone, de Roussillon et d'Ausone furent suivi par les comtés de Berga et de Besalu. X. Barral i Altet rappelle que l'organisation en comtés existait déjà dans la Tarraconaise au VII^e siècle et que ce système remonte à l'Antiquité tardive où elle était la manifestation du pré-féodalisme.

⁸³⁹ BONNERY, 2005, p. 121.

qui a été suivi d'une nouvelle séparation en 856 entre la *marche de Gothie* ou de *Septimanie* et la *Marche d'Espagne* en 856.⁸⁴⁰ Cependant, Philippe Wolff conteste déjà en 1965 le rôle militaire particulier du duc de Toulouse et remet en question les notions de la marche de Septimanie et la marche d'Espagne. Selon lui, il n'existait que des comtés égaux sans former un ensemble administratif sous l'autorité d'un chef, ni dans la future Catalogne, ni dans la Septimanie. Le terme de *Marche* signifie simplement une zone frontière sans aucune institution superposée.⁸⁴¹

Déjà Ramon d'Abadal a évité volontairement l'emploi du terme de *Marca Hispanica* et opta pour le néologisme plus pertinent de la *pré-Catalogne* et le concept de la Marche d'Espagne (*Marca Hispanica*) a subi une révision depuis. Philippe Araguas⁸⁴² en 1978 a affirmé que la *Marche* carolingienne face à l'émirat de Cordoue est une invention d'historiens, il n'y a aucune unité politique dans le nord de la Péninsule. Michel Zimmermann⁸⁴³ se penche en 1991 sur la signification de cette appellation dans son article intitulé *Le concept de la Marca Hispanica et l'importance de la frontière dans la formation de la Catalogne*. D'après lui, cette appellation ne correspond pas à une institution administrative à l'initiative de l'empereur comme l'historiographie traditionnelle (Devic et Vaisette, Calmette, Vidal, Olwer)⁸⁴⁴ l'explique pour soutenir l'existence d'une unité territoriale dans la préfiguration de la future Catalogne. Il dévoile que la *Marca Hispanica* découle plutôt des initiatives locales mais administrativement le royaume franc n'a jamais instauré une province particulière distinguée à sa frontière sud et elle ne correspond pas à la future Catalogne. Elle n'existe pas, aucun nom propre ne le désigne, elle est équivalente dans les *Annales* avec la notion de *limes*, de la frontière à une structure mouvante. Le surgissement du terme coïncide avec l'offensive franque en 821 et sert seulement à localiser géographiquement les événements. Le nom des "*marchiones*" (marquis), apparu à la fin du VIII^e siècle et appliqué seulement aux comtes en contact avec l'ennemi, ne signifie pas non plus d'autre chose que le gardien de la frontière et pas le chef d'une unité administrative, appelée *Marca*.

Zimmermann démontre que dans les documents catalans le terme devient fréquent à la fin du X^e et au cours du XI^e siècle, justement au lendemain de l'indépendance et subit une mutation : elle ne désigne plus la frontière d'un royaume étranger mais elle devient un territoire délimité relevant de l'autorité comtale et reçoit une connotation non seulement géographique mais politique. A cette époque-là la « *marche* » signifie le domaine des châteaux à l'extrémité des comtés et non plus leur ensemble. C'est le contrôle de la *Marche*, la présence de la frontière entre chrétiens et musulmans qui a joué ainsi un rôle déterminant dans la formation de la future Catalogne et pas une organisation institutionnelle (la Marche Hispanique) relevant de l'Empire franc.

A. Bonnery en 2005 partage entièrement les rectifications de Zimmermann⁸⁴⁵ et remarque que l'unité de la *Gothie* s'est réalisée seulement au niveau ecclésiastique quand les évêchés libérés par la conquête franque ont été placés sous l'autorité de Narbonne.⁸⁴⁶

⁸⁴⁰ BONNERY, 2005, p. 122.

⁸⁴¹ WOLFF, 1965, pp. 288-290. Selon l'auteur, le terme de la *Marca Hispanica* n'est utilisé qu'entre 821 et 850.

⁸⁴² ARAGUAS, 1978, p. 21.

⁸⁴³ ZIMMERMANN, 1991. L'auteur éclaircit que ce terme historiographique a été utilisé en tant que synonyme de la Catalogne par Pierre de Marca au XVII^e siècle. L'intendant de la Catalogne reprend dans le titre de son ouvrage par commodité cette expression qui a été créée le lendemain de la reconquête de Charlemagne au début du IX^e siècle pour désigner la Catalogne qui n'avait pas de nom jusqu'au XII^e siècle. Bien que son usage d'origine remonte dans la documentation du IX^e siècle où elle est employée rarement et pendant peu de temps : elle apparaît dans les *Annales* royales à 15 reprises entre 821 et 850. Selon l'historiographie, son usage attesterait la création volontaire d'une zone de protection à la frontière méridionale dont les habitants se nomment *Gothi*.

⁸⁴⁴ Joseph Calmette écrit en 1947 : « Charlemagne avait constitué au midi un vaste commandement militaire, un duché, une marche et les forces ». Voir, CALMETTE, 1947, p. 14.

⁸⁴⁵ BONNERY, 2005, pp. 121-122.

⁸⁴⁶ A l'époque wisigothique, le territoire de la future Catalogne a été divisé en sept diocèses (Barcelone, Terrassa, Ausone, Gérone, Empúries, Elne, Urgell) dont, sous la domination islamique, Terrassa, Ausone et Empúries ont été éliminés. Les autres n'ont repris leur fonction qu'après leur libération mais ils dépendaient désormais de la métropole

Après avoir passé en revue les événements historiques, il y a des constats qui s'imposent. Il est important de noter que ces événements historiques conduisent à fondre dans un moule commun le territoire qui comprend notre corpus. Bien que l'empire romain ait respecté le relief des Pyrénées pour séparer par sa chaîne les provinces de l'*Hispania* et de la *Gallia*, les deux souverainetés ont pourtant fait partie de la même intégralité politique avec ses manifestations culturelles et artistiques similaires. Ensuite, le royaume wisigothique s'est étendu au nord et au sud des Pyrénées sans les considérer comme le moindre obstacle. L'invasion islamique a également touché, même si dans une mesure inégale, la partie nord et sud de ses versants. Les chercheurs accentuent souvent l'aspect spécifique du développement historique de la Septimanie (Bonnery, Schneider, Wolff) mais ce parcours est particulier plutôt vis à vis du reste de la Gaule et pas tellement à l'égard du territoire de la future Catalogne. Curieusement, la longue période qui a soudé ces terres au nord et au sud des Pyrénées n'a pas pu aboutir à une souveraineté politique commune mais elle a laissé, selon les études, un ancrage très fort dans la mémoire d'appartenance au même royaume et dans la revendication d'une identité gothique. Nous rappelons qu'au IX^e siècle l'appellation de la *Gothie* a englobé la Septimanie et la future Catalogne ce qui suggère la maintenance de cette racine, un souvenir commun même à l'intérieur du royaume carolingien. Ce serait une unité idéologique qui relie la Septimanie avec une région qui n'a pas encore son nom propre dont les habitants continuent à se considérer comme des Goths malgré les changements politiques. Ces interprétations sont importantes dans l'approche de la manifestation artistique, architecturale de l'ensemble de cette zone qui fait l'objet de notre travail et particulièrement dans la recherche de la manière de bâtir dans cette unité géopolitique, même éventuellement dans la construction des arcs.

La vision d'I. G. Bango Torviso⁸⁴⁷ sur « un art absolument conservateur » dans la zone qu'il désigne par le terme du *repeuplement* correspond à cet aspect passéiste, renouant avec son héritage ancien bien conservé au-dessous des strates superficielles islamiques et carolingiennes. Sa catégorie inclut, à côté de la Catalogne comtale, les royaumes castillano-léonais, la Navarre et l'Aragon formant à la périphérie du califat de Cordoue des noyaux de résistance pendant l'invasion musulmane avec leurs traditions locales vivantes et en continuité avec leur passé hispano-wisigothique. A l'origine de cet art serait, pour lui, la renaissance du VII^e siècle dont le modèle persiste pendant plusieurs siècles, d'autant plus, comme nous l'avons vu, que les substrats postérieurs n'ont pas pu l'effacer. Par ailleurs, est-ce que nous pourrions aller au-delà cette logique concernant notre corpus ? Si nous acceptons les opinions brossées ci-haut selon lesquelles les Wisigoths n'ont pas pu apporter leur propre architecture lors de leur arrivée et la période wisigothique n'a pas laissé de témoignage architectural dans notre zone d'étude, il est permis de supposer qu'à l'époque wisigothique existait une manière de bâtir qui a été conservée. Dans ce cas, nous avons affaire même aux IX^e-X^e siècles à un héritage qui provient de l'époque précédant l'invasion islamique et la conquête carolingienne qui n'a pas pu être effacé malgré les vicissitudes de ces périodes.

3.1.1. Les conditions du repeuplement dans les Pyrénées méditerranéennes

Les histoires de la région accentuent son état déplorable après l'invasion, au moment de la reconquête, avec des villes abandonnées, des églises démolies, des terres en friche et la diminution de la population pour justifier la nécessité du repeuplement de la Gothie, une entreprise bien réfléchie à l'initiative de Charlemagne et ses successeurs. Pierre de Caseneuve⁸⁴⁸ déjà en 1644, avant

de Narbonne à cause de l'occupation de Tarragone par les infidèles. Voir ABADAL, 1956, p. 31.

⁸⁴⁷ BANGO TORVISO, 2001, pp. 321-322.

⁸⁴⁸ CASENEUVE, 1644, pp. 64-66, pp. 72-73.

le traité des Pyrénées parle d'un grand nombre d'Espagnols, des prêtres et des chevaliers chassés par les Sarrazins qui se réfugient en Septimanie désertée et reçoivent de l'empereur des terrains incultes dans le Bas-Languedoc. Le phénomène lui semble similaire en Catalogne et l'auteur présume que celle-ci fut repeuplée par les habitants des provinces voisines, notamment ceux de la Septimanie.

Depuis le XIX^e siècle les ouvrages historiques (C. Fauriel,⁸⁴⁹J. Gazanyola⁸⁵⁰) décrivent les détails de l'installation des *Hispani* fuyant la domination musulmane en grandissant ainsi le rôle des souverains carolingiens dans le redressement du pays et en augmentant l'ampleur de l'influence carolingienne.⁸⁵¹ C. Devic et J. Vaisette⁸⁵² donnent plus de détails sur les privilèges et les charges attribués aux immigrés qui sont installés sur les terres vides sous la protection spéciale des rois carolingiens dans le double but de repeupler le pays et d'en assurer la protection militaire.

J. Calmette et P. Vidal en 1923 parlent aussi de l'arrivée des chrétiens d'Espagne toujours en masse dans les comtés de la Marche qui s'approprient des terres désertes avec l'approbation de l'empereur.⁸⁵³ En 1947, Calmette mentionne également l'arrivée d'une immigration franque d'une certaine importance à l'époque carolingienne à côté des réfugiés Hispaniques.⁸⁵⁴

Non seulement les histoires de la région étudiée traitent du sujet des immigrés étrangers mais quelques travaux entièrement consacrés à leur instauration aussi depuis la fin du XIX^e siècle ont contribué à l'exagération de ce phénomène en suggérant son caractère général et la largeur de sa propagation sur les deux côtés des Pyrénées.⁸⁵⁵ Nous voudrions évoquer ces travaux afin de chercher l'éventuel rapport entre les conditions de l'installation de ces réfugiés et le caractère du paysage monumental qui se profile sous nos yeux d'après les monuments examinés. Dans ce paysage nous avons affaire majoritairement à des édifices de dimension réduite dont la fréquence est assez importante ce qui fait penser à des petites propriétés de paysan correspondant à des hameaux ou des mas semblables à la situation actuelle. La grande propriété apparaîtrait dans les vastes domaines des monastères, également de fondation carolingienne à l'époque et dans les demeures comtales à l'image des anciennes villas. Nous ne voudrions pas renier l'existence de cette forme de l'occupation de la terre, seulement vérifier son étendue et sa fréquence.

J.-A. Brutails en 1891 dans *l'Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au Moyen Age* affirme que "l'*aprision* n'était pas un fait exceptionnel ; c'était une véritable institution"⁸⁵⁶ et que la mise en culture des terres en friche était générale et continue par cette organisation. Selon les documents, les concessions étaient particulièrement nombreuses dans certaines zones, comme à Salses. L'arrivée des immigrés espagnols, chez lui aussi, s'opère en masse (milliers d'hommes) et prouve ainsi la cruauté de la domination musulmane provoquant ce déplacement massif. Brutails définit l'*aprision*, la concession du terrain du souverain comme le moyen d'acquisition de la propriété aux VIII^e-IX^e siècles, pourvu que la personne occupe la terre pendant trente ans.

La première étude entièrement consacrée au sujet, celle d'Émile Cauvet en 1898 traite un cas particulier (*Étude historique sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie aux VIII^e et IX^e siècles et sur la fondation de Fontjoncouse par l'Espagnol Jean, au VII^e siècle*). Il brosse une image alarmante sur la période des invasions en Septimanie qui restait pendant 40 ans un vaste champ de

⁸⁴⁹ FAURIEL, 1836.

⁸⁵⁰ GAZANYOLA, 1857.

⁸⁵¹ J. Calmette et P. Vidal en 1923 augmentent la portée de la période carolingienne en Roussillon en affirmant qu'à l'inverse de la domination arabe, la domination carolingienne a beaucoup influencé son histoire. Voir CALMETTE, VIDAL, 1923, p. 40.

⁸⁵² DEVIC, VAISSETTE, 1872. vol. 1, livre 9, chap. LXXIX, pp. 942-945.

⁸⁵³ CALMETTE, VIDAL, 1923, p. 43.

⁸⁵⁴ CALMETTE, 1947, p. 29.

⁸⁵⁵ CAUVET, 1898 ; IMBART DE LA TOUR, 1902 ; MELCHIOR, 1919 ; DUPONT, 1955.

⁸⁵⁶ BRUTAILS, 1891, p. 8, pp. 13-14.

bataille ce dont l'Église a beaucoup souffert.⁸⁵⁷ Amèrement, il compare la domination franque à celle des Arabes en constatant que la province est devenue dépeuplée, la population a radicalement diminué à cause des massacres et de sa réduction en esclavage.⁸⁵⁸ Les longues descriptions servent à justifier la nécessité de repeupler les vides immenses et de retrouver la main d'œuvre qui peut mettre en culture les terres abandonnées, attribuées au domaine du fisc. Selon Cauvet, ces terres appartenant à l'état, au roi des Francs ont compris presque tout le territoire de la Septimanie. Bien que les biens de l'Église, dépouillées par les Arabes lui aient été rendus, ces grands domaines sans cultivateurs sont restés improductifs et, en plus, les terres du fisc étaient difficiles à cultiver.

L'auteur donne des informations sur l'origine des colons : il écarte les provinces voisines de l'empire carolingien (Aquitaine, Gascogne, Provence) qui ne voulaient pas selon lui s'approcher de ces anciens foyers de l'invasion, tandis que les persécutés de l'Espagne musulmane voulaient bien de s'en éloigner. Leur nombre était accru par les habitants de la future Catalogne qui avaient soutenu les expéditions de Charlemagne. Il reconnaît que dans les diplômes la nationalité de l'aprisionnaire est rarement exprimée et les documents ne font pas la différence entre les Espagnols et les Goths. D'après les *Annales*, ces réfugiés espagnols (*hostolenses*) étaient nombreux et s'ils ne s'installaient pas au-delà du Carcassonnais, ils étaient présents dans le Roussillon,⁸⁵⁹ le Narbonnais, le Bittérois. Le mouvement entamé à la fin du VIII^e siècle se continua tout au long du IX^e siècle mais selon un rythme ralenti parce que les terrains vides sont devenus plus rares et au X^e siècle l'entreprise a fini par s'éteindre.

Cauvet distingue les grands domaines occupés par des *majores* (comtes, milites, prêtres, agents d'administration) et des petites propriétés. Il réserve une place particulière aux fondations de monastères bénédictins accueillant des réfugiés espagnols qui participent au travail difficile du défrichement. Ces établissements devenant des centres fondèrent ensuite des *cellae*, d'autres petites colonies agricoles autour d'une église. Quoique dans la plupart des documents figurent des Espagnols, Cauvet admet que ce régime ne leur était pas exclusivement réservé.

L'auteur corrige Caseneuve et Vaissette qui affirment que tout alleu était acquis par *aprision* en précisant que l'aprisionnaire est devenu propriétaire par ce qu'il a défriché un terrain inculte (pas inversement) ce qui était une manière particulière d'acquisition sous les Carolingiens. Le terme est employé la première fois dans le diplôme de 793, relatif à un certain Jean, vainqueur des Maures à Pontes qui occupe un terrain à Fontjoncouse. Cependant, un diplôme de 812 mentionne des aprisionnaires qui ont occupé à cette date déjà depuis trente ans leur terre.

L'étude suivante, celle de Joseph Imbart de la Tour⁸⁶⁰ en 1902 (*Les colonies agricoles et l'occupation des terres désertes à l'époque carolingienne*) fait référence à son prédécesseur et analyse avant tout les sources. Il se focalise sur la campagne peu habitée dont la conquête a été entamée par le monachisme au VII^e siècle et poursuivi par l'initiative des carolingiens favorisant l'accueil des réfugiés espagnols. La densité de ces implantations dans le Midi (Vivarais, Septimanie, *Marche d'Espagne*) est expliquée, chez lui aussi, par l'invasion arabe et les expéditions de Charles

⁸⁵⁷ CAUVET, 1898, p. 45. Émile Cauvet fait des remarques intéressantes sur la faiblesse de l'occupation arabe dans la région : il note que Charles Martell, après avoir reconquis Carcassonne, n'a trouvé aucune résistance à Narbonne ce qui signale que la présence arabe en Septimanie n'était pas sérieuse (p. 23.) et que la garnison arabe devait être insignifiante dans la ville où les Goths étaient armés (p. 54.). Aucune trace n'existe là-bas de la présence sarrasine, ni civile, ni militaire. (p. 71.)

⁸⁵⁸ E. Cauvet donne le résumé suivant sur l'état de la Septimanie : « Pendant cinquante ans, plusieurs guerres successives, des pillages incessants, des exactions sans nombre, avaient fait de cette belle contrée une terre de désolation. Rien ne peut égaler l'infortune de ses habitants. Les uns ont tombés sous le fer des Arabes ; les autres voués à l'esclavage gémissaient sur la terre étrangère ; d'autres enfin s'étaient fait une autre patrie. Il en restait encore, car on ne peut tuer tout un peuple, Dieu ne le veut pas. Mais que le vide ! Quel désert ! » CAUVET 1898, pp. 71-71.

⁸⁵⁹ Cauvet cite Alart qui en Roussillon mentionne la campagne déserte à Villefranche, Codalet, Puigcerda, Salses, Bains d'Arles, Prats de Mollo, Bellver. CAUVET, 1898, p. 133.

⁸⁶⁰ IMBART DE LA TOUR, 1902.

Martel et de Pépin le Bref, son point de départ est, donc, également le problème du dépeuplement dans cette zone.

Il observe que les règles de l'établissement monastique ou laïc sur les terrains du fisc étaient identiques, la concession octroyée par le roi est devenue une colonie agricole dans le désert.⁸⁶¹ A travers les colonies monastiques qui sont restées dans la dépendance des Carolingiens, ceux-ci voulaient restaurer les provinces désorganisées et à la fois renforcer leur domination, la mesure économique avait une dimension politique. Les concessions faites à des laïques concernent surtout la frontière (comtés de Narbonne, Carcassonne, Béziers, Ampurias, Roussillon, Gérone, Barcelone, Vich, Urgell) entre la fin du VIII^e et la fin du IX^e siècle. Il s'agit toujours des chrétiens fuyant le joug musulman, les habitants indigènes étaient minoritaires.

Imbart de la Tour s'intéresse à l'aspect juridique de l'*aprision*. Il éclaircit le fait que l'aprisionnaire était un homme libre qui pouvait quitter sa tenure. A l'encontre de Cauvet, qui suppose que la simple occupation du sol et son défrichement était suffisant pour le posséder au bout de trente ans, il affirme que l'intervention du roi était indispensable sur une terre royale, c'est son comte qui délimite le lot. Jusqu'à 844 l'aprisionnaire ne dispose pas pleinement de la terre, il ne peut pas la vendre et s'il meurt sans héritier, la tenure retourne au roi. Dans l'évolution des conditions juridiques, cette date marque le tournant vers l'aliénation du lot par vente, échange ou héritage ce qui font rapprocher l'*aprision* plus vers la pleine propriété d'un alleu.

Les colons ont dû un service militaire à l'état, selon l'auteur, l'établissement des Goths fugitifs dans les terres désertes de la Septimanie fut d'abord un moyen de défense. Charlemagne espérait constituer sur la frontière une classe de propriétaires libres, intéressés à la garder.⁸⁶² Les préceptes (812, 815, 844) confirmant les concessions déjà attribués avaient pour but de protéger la petite propriété (minores) contre les usurpations et constituer sur la frontière des colons-soldats qui dépendent du pouvoir central. La restriction de la justice rendue par le comte aux affaires criminelles, l'affranchissement de cens de l'église, les immunités fiscales ont exprimés la faveur de l'empereur à l'égard de ces immigrés qui en contrepartie ont dû assurer le guet, les chevaux aux *missi dominici* et participer à l'armée franque.

Imbart de la Tour a présumé que la cause du déclin de ces établissements ne serait pas seulement la fin du partage des terres mais la décision de l'empire n'ayant plus voulu maintenir la petite propriété en suivant la tendance générale partout ailleurs au profit de grandes *villae*. Afin d'échapper aux abus, les petits cultivateurs n'avait pas d'autre choix que de se recommander au comte ce qui a changé leur statut juridique, ils n'étaient plus le sujet du roi mais les vassaux d'un seigneur.

Georges Melchior⁸⁶³ en 1919 dans une étude plus vaste se penche sur *Les établissements des Espagnols dans les Pyrénées Méditerranéennes aux VIII et IX siècles*. Il connaît les résultats des travaux de E. Cauvet et de J. Imbart de la Tour, il définit pourtant le mouvement des immigrés espagnols dans une zone géographie plus élargie, entre le Llobregat et l'Hérault et dans l'intervalle chronologique du VIII^e-IX^e siècle. Il décrit, lui aussi, l'état du pays avant l'arrivée des réfugiés et, contrairement à l'opinion pessimiste de ses prédécesseurs, il estime « qu'il ne faudrait pas exagérer l'importance des dévastations accomplies par les belligérants. Dans la seconde partie du VIII^e siècle de grandes villes subsistent encore dans ces régions ». ⁸⁶⁴ Il trouve que la population de la ville de Narbonne est considérable au moment de sa prise par les francs et compte plus que les troupes arabes qui la défendent. Le paysage rural à ses alentours est loin d'être un désert, une cinquantaine de *villae* y sont mentionnées dans un acte de 782. Les terres sont cultivées bien que les colons

⁸⁶¹ Parmi les fondations monastiques par aprision, il énumère Aniane, Arles, Montolieu, Saint-Polycarpe, La Grasse, Cruas, Caunes, Saint-Thibéry, Saint-Hylère, Psalmody, Conques, Sorède. IMBART DE LA TOUR, 1902.

⁸⁶² IMBART DE LA TOUR, 1902, p. 159.

⁸⁶³ MELCHIOR, 1919.

⁸⁶⁴ MELCHIOR, 1919, p. 11.

commencent à peine à s'installer à ce moment-là. La population n'est pas massacrée étant donné que, selon lui, elle jouera un rôle important parmi les immigrés en revendiquant leur droit prioritaire.

L'auteur insiste sur la principale obligation des immigrés qui consistait au service militaire. Selon Melchior, c'est le manque de soldats, l'absence d'une armée régulière à la frontière méridionale qui a fait naître l'entreprise de Charlemagne faisant appel à des « volontaires espagnols » dont l'organisation a dû commencer après son expédition de 778. Ils ont dû venir nombreux d'après la quantité des actes, des plaintes et non seulement des Espagnols et des Goths mais des Arabes convertis au christianisme qui conservent toujours leurs noms. Les longues périodes de guerres pendant la reconquête ont diminué le nombre de soldats et ont empêché la culture régulière des terres ce qui motive le besoin continu de guerriers. Selon Melchior, les ecclésiastiques qui figurent parmi les réfugiés dans les diplômes étaient autant chargés du service militaire que les autres.

En opposition avec Cauvet qui a pensé à la libre occupation des terres dans le désert, Melchior considère, comme Imbart de la Tour, que l'intervention d'un fonctionnaire était nécessaire pour l'installation du nouveau venu et pour éviter ainsi le conflit avec les anciens propriétaires. Il constate quelques *aprisions* autour des grandes villes (Narbonne, Elne, Barcelone) où la terre a été cultivée déjà mais la majorité des lotissements se situent, d'après lui, dans les montagnes et les vallées éloignées (comme Sorède, Arles, Lagrasse). Melchior suppose que les lots étaient préparés d'avance et quand la personne est arrivée, le comte l'a investie réellement dans sa tenure sur la parcelle.

Melchior nuance les connaissances sur l'institution de l'*aprision* en précisant que la stipulation du délai de trente ans était subsidiaire à côté de l'obligation du défrichement. Au niveau juridique, elle correspond à l'usufruit. Selon lui, les quelques diplômes de concessions individuelles ne prouvent pas que la forme écrite était obligatoire, dans le cas des concessions individuelles cela n'était pas indispensable. La mention des Goths dans les textes serait le synonyme des Espagnols qui étaient majoritaires parmi les immigrés. Ils sont venus de tous les horizons de la Péninsule, ceux d'Estramadoure ont été sollicités, selon lui, mais le diplôme de 866 parle des Gascons ce qui fait supposer que les avantages pouvaient être élargis sur d'autres régions et d'autres populations aussi. Néanmoins, le territoire de l'instauration des immigrés était nettement délimité dans le précepte de 815 en définissant les sept comtés de Béziers, Narbonne, Carcassonne, Roussillon, Ampurias, Gérone, et Barcelone qui ont été étendus au milieu du IX^e siècle aux comtés de Vich et d'Urgell. L'installation n'était pas libre dans ces régions non plus, elle a été limitée à l'endroit où le comte a désigné les concessions sur les terres du fisc.

Du point de vue de notre étude, il est important que le clergé qui figure dans les documents a également participé dans les travaux du défrichement autour des monastères (Sorède, Arles, Gérone). L'abbé Castellanus d'Arles, l'évêque de Béziers pouvaient être des *aprisionnaires*. Les établissements ecclésiastiques ont reçu la protection spéciale de l'immunité contre le pouvoir des comtes (impôt, redevance, cens). Melchior observe que leur arrivée coïncide avec l'éclosion des monastères. Ceux d'Aniane, Lagrasse, Montolieu, Caune, Saint-Polycarpe, Saint-Thibéry, Saint-Hilaire, Psalmodi, Arles-sur-Tech, Exalada, Cuxa ont été construits sur les terres désertes dans le système d'*aprision*.

Melchior souligne le caractère spécial des privilèges et des obligations qui avaient pour but de fixer sur place des colons-soldats disponibles au moment de la guerre ce qui justifie l'interdiction de l'aliénation des terres pendant si longtemps et la restriction aux descendants du colon au moment où le droit d'*aprision* devient héréditaire. C'est pour cette raison que figure parmi les obligations la nécessité d'habiter la terre et non seulement son occupation. Ces colons sur place avaient l'opportunité de fournir les chevaux et des provisions aux commissaires impériaux de passage. A cause de la poursuite de la reconquête, les successeurs de Charlemagne, Louis le Pieux et Charles le Chauve ont suivi la même politique et ont renouvelé les diplômes *pro-Hispani*.

L'auteur insiste sur le fait que la création des Carolingiens est nouvelle, inconnue jusque-là et s'adapte particulièrement à la situation politique sur la frontière. Les apriionnaires ont constitué une « société à part », ils ont conservé leur loi gothique, dans les procès mineurs ils ont possédé le droit de justice (dans les causes majeures ils ont été jugés devant le tribunal du comte). Melchior estime que la juridiction de l'apriion était exceptionnelle à son époque et atteste la conservation des anciennes coutumes dans ce groupe de population plus indépendant que le reste. La protection royale assurant l'immunité leur permet d'échapper aux abus du comte et les place directement dans la dépendance du roi.⁸⁶⁵ Leur unité se manifeste lors de la révolte d'Aizo (827) par leur résistance à l'appel des comtes.

Melchior pose la question de savoir quel est l'apport des réfugiés espagnols dans le rétablissement du pays. Dans les diplômes, ils tiennent une place importante ce qui fait supposer leur rôle considérable dans la rénovation du pays sans pouvoir mesurer l'étendue des terres défrichées. Au niveau économique, les déserts ont été transformés en *villae*, les hermes en terres cultivées grâce au savoir-faire apporté avec eux (canaux d'irrigation, jardins).⁸⁶⁶

André Dupont⁸⁶⁷ en 1955 dans son étude intitulée *Considérations sur la colonisation et la vie rurale dans le Roussillon et la Marche d'Espagne au IX^e siècle* trouve aussi que les auteurs exagèrent souvent dans la description du pays après l'occupation musulmane. L'étendue géographique du régime apriionnaire comprend chez lui le territoire de la Septimanie et de la *Marche d'Espagne* correspondant aux anciennes terres d'occupation arabe ce qui justifierait l'intention de Charlemagne d'assurer la défense de cette zone par des émigrés espagnols d'origine gothique. Il s'intéresse surtout à la colonisation monastique qui se développe parallèlement avec le régime agraire et contribue à l'essor des fondations monastiques depuis la seconde moitié du VIII^e siècle. Le territoire circonscrit se distingue, selon lui, davantage par ce phénomène que les autres régions. L'essaimage des premiers établissements sous forme de *cella* dans la première moitié du IX^e siècle traduit que la mise en culture ne concerne plus seulement les alentours de l'abbaye mais témoigne de son extension à des régions lointaines.⁸⁶⁸

Le caractère spécial de ces installations à des endroits éloignés et isolés (« *loca deserta* », « *de erema* ») sur des terres en friche figure dans les préceptes. L'auteur parle des domaines monastiques comme des vrais « régénérateurs ruraux » qui, d'ailleurs, contrairement à la colonisation agraire n'ayant pas topographiquement localisés, sont identifiés à la campagne grâce aux diplômes. Cette colonisation apporte le dynamisme à la vie rurale et la croissance démographique.

Certaines remarques de Dupont font penser au paysage monumental de notre corpus. L'installation à côté d'une source, d'une rivière dans les vallées, dans les hauteurs des montagnes (Albères), la majorité de la moyenne et la petite propriété (*celles, villare, villicula*) correspondent aux conditions d'instaurations de nos monuments. L'auteur imagine ces groupements dispersés en tant que des hameaux avec leur maison, bâtiments agricoles et des terrains cultivés. Nous rencontrons aujourd'hui aussi ces types d'établissements parsemés à une densité toujours considérable ce qui peut évoquer les conditions de vie de la population de jadis. Il s'agirait des exploitations d'un groupe réduit de personnes, de moines ou d'une famille dans le cas des petites exploitations, tandis que les grands domaines fonciers monastiques ou laïcs auraient pu accueilli beaucoup d'apriionnaires.

⁸⁶⁵ C'est la raison pour laquelle ils se sont rendus communément (43 personnes) à Aix en 812 pour porter plainte contre les exactions des grands apriionnaires directement devant l'empereur qui leur rend justice. MELCHIOR, 1919, p. 150.

⁸⁶⁶ Melchior affirme que les Arabes « n'ont laissé aucune civilisation » dans le pays pendant leur occupation, cependant, après les invasions leur influence arrive indirectement par les réfugiés espagnols. MELCHIOR, 1919, p. 166.

⁸⁶⁷ DUPONT, 1955.

⁸⁶⁸ En Roussillon les foyers étaient à Exalada et à Arles, en Septimanie à Lagrasse, Saint-Polycarpe de Razès, Saint-Hilaire de Carcassonne, dans la partie ibérique de la *Marche* où l'insécurité ralenti le mouvement à Besalú, Gérone, Ripoll, Rodès. DUPONT, 1955, pp. 236-238.

Dupont précise qu'à l'encontre de la colonisation aprisionnaire qui a stagné à partir de la seconde moitié du IX^e siècle, la propriété monastique a continuellement augmenté ses biens grâce aux dons et de nouvelles protections.

Dans l'interprétation similaire de Ramon d'Abadal⁸⁶⁹ en 1954-1955, les grandes étendues incultes et désertes à la suite des guerres nécessitent le repeuplement à l'aide des "*hispani*" venant de l'Espagne et le redressement économique et politique du pays après sa dévastation. Abadal se concentre sur le territoire de la future Catalogne dont la population indigène se nommait des « *Goths* » en opposition avec des « *hispani* ». Il tient pour spécial, lui aussi, leur statut aprisionnaire intermédiaire entre la pleine propriété et le bénéfice qui leur a autorisé une juridiction propre, l'égalité avec les autres sujets libres de l'empire et la protection de l'empereur contre les exactions des autorités comtales et *des* indigènes.

Abadal donne des indications sur la quantité et la composition des immigrés. Il suppose que les 42 noms qui figurent dans le précepte de 812 correspondraient à la majorité des aprisionnaires, au moins pour les puissants dont le nombre était limité malgré leur portée sociale. Selon lui, les *hispani* modestes, déshérités, attirés par les avantages de l'appel de l'empereur dans l'espoir de se créer une existence meilleure, devaient être plus nombreux bien qu'ils n'aient pas laissé de trace dans les documents. A un autre endroit, il explicite que les *hispani* puissants étaient une cinquantaine, alors que le nombre des *hispani* humbles devait monter à quelques centaines de chefs de foyers. Ceux-ci ont constitué des petits noyaux parsemés à l'intérieur de la population autochtone. Abadal met en garde contre la prise de ces réfugiés pour des agents d'un repeuplement massif comparable à celui de Léon ou plus tard de celui d'Ausone, du Bagès et de la Segarra. L'apport essentiel de cette immigration, pour lui, n'est pas quantitatif mais plutôt qualitatif à cause des *hispani* puissants qui sont à l'origine des propriétés importantes.

Concernant leur provenance, il estime qu'ils sont arrivés tous de la région catalane et aragonaise d'en deçà de l'Ebre. Les différences linguistiques non, mais les conséquences religieuses lui semblent notables à cause du nombre important des ecclésiastiques parmi les *hispani*. Bien qu'ils aient été chrétiens fuyant la domination islamique, ils ont pratiqué le rite wisigothique, quand dans l'empire la liturgie romane était déjà en train de se répandre et surtout ils auraient pu soutenir l'hérésie adoptianiste comme un ferment important.⁸⁷⁰

Du point de vue économique, les terres cultivées ont été étendues au détriment du désert mais pour Abadal la structure des exploitations n'a pas changé, les *hispani* mineurs en majorité augmentaient les petites propriétés libres, tandis que le grand domaine était rare et plutôt monastique (Cuxa), les bien des villas n'ont pas atteint la dimension des *latifundia*.

Une année plus tard, en 1956 Abadal⁸⁷¹ se penche sur la situation ecclésiastique en Catalogne sous Louis le Pieux et affirme que la domination musulmane n'a pas pu altérer le réseau des circonscriptions paroissiales, seulement le service a été relâché et beaucoup de paroisses ont été abandonnées, surtout à la frontière. Dans les montagnes la vie était plus en sécurité. Ainsi, l'acte de consécration de la cathédrale d'Urgell en 839 énumère 287 paroisses, alors que dans les diocèses d'Elne, Gérone et Barcelone il n'y a pas de document. En opposition avec les églises séculières, les communautés monastiques, en revanche, disparaissent sans aucune équivoque sous la domination islamique. Les nouvelles fondations se multiplient sous les Carolingiens en Septimanie, en Catalogne commencent plus tard à cause de la libération retardée (Arles, Sorède, Saint-Génis-des-Fontaines, Banyoles, Amer, Albanyà, Les Escaules, Vedella).

La personne du fondateur, l'abbé Castellan avec ses moines quittant son monastère en Espagne est connu au monastère d'Arles, l'abbé Miro à Sorède, Septimirus, un homme dévot à Saint-

⁸⁶⁹ ABADAL, 1954-1955.

⁸⁷⁰ ABADAL, 1954-1955, p. 270.

⁸⁷¹ ABADAL, 1956.

Génis. Abadal suppose que quand on ne fait pas allusion à leur arrivée, il s'agirait des personnes d'origine locale. Puis, le défrichement de la terre, l'organisation de l'exploitation suivent les mêmes règles que dans le cas de la colonisation laïque.

Il est important de connaître ces conditions d'installation des *hispani* immigrés dans la région étudiée afin de formuler une vision sur la société de l'époque avec ses aspects économiques, politiques et afin de pouvoir les mettre en rapport avec les monuments subsistants. Il est fort probable que les édifices qui font l'objet de notre étude peuvent être associés à l'établissement des immigrés étrangers arrivant à l'appel des Carolingiens dans le contexte décrit par les différents auteurs ci-dessus. X. Barral i Altet a affirmé en 1981 que la colonisation des terres désertes a suscité la création d'un nombre importante de petits édifices de culte.⁸⁷² Cependant, à cause des données divergentes la provenance des colons et leur quantité reste toujours à définir. Dans les études, l'origine unilatéralement méridionale des immigrés est aujourd'hui remise en cause.

Ramon Vall i Rimblas⁸⁷³ en 1976 s'intéresse au repeuplement dans le comté de Vallès⁸⁷⁴ (*El repoblament del Vallès durant la Reconquesta*) et recense les consécration d'églises au fur et à mesure que la reconquête carolingienne avance. Selon lui, la défaite de Charlemagne a motivé déjà en 778 l'émigration de beaucoup d'Espagnols vers la Septimanie. Suite de la révolte d'Aizo en 827, la dévastation non seulement de la ville de Barcelone et de Gérone mais la région en tous sens, surtout la Cerdagne et le Vallès a provoqué le dépeuplement de la plaine de Vich et de Bagès. Ces dernières ont été repeuplées par l'action consciente de Guifré le Velu. Selon les documents, cette entreprise a été réalisée à l'aide des gens provenant de divers endroits et de nations différentes. Vall i Rimblas pose la question sur l'origine de cette population et cite Ramon d'Abadal (*Els primers comtes catalans*) qui a estimé qu'il y en avait des Hispaniques, des Cerretains (peuple ibère habitant la Cerdagne et la vallée de Sègre) et des Francs et qu'ils devaient venir de partout.⁸⁷⁵ Il constate que le Vallès a également fait l'objet d'un repeuplement prémédité et que les reconstructions succédant à l'attaque d'Almansur, qui a saccagé et incendié le comté de Barcelone selon les références documentaires, révélant des églises inédites durent jusqu'à la première moitié du XI^e siècle.⁸⁷⁶

L'interprétation traditionnelle des documents que nous avons présentée ci-dessus sur les réfugiés espagnols fuyant la domination musulmane et occupant des terres concédées par les souverains francs à la fin du VIII^e et au IX^e siècle a été révisée par Abilio Barbero⁸⁷⁷ (*La integración social de los "hispani" del Pirineo oriental al reino carolingio*) en 1966. L'auteur examine ensemble le territoire de la Septimanie et de la Catalogne.

Il souligne que le mode de vie dans les cordillères cantabriques et pyrénéennes depuis l'Antiquité était beaucoup plus primitif que dans les autres régions de la Péninsule. L'organisation sociale archaïque en « gentilicia », différente de celle de l'empire romain a été conservée durant l'époque wisigothique et a prêté une certaine indépendance à ces peuples montagnard (Galiciens,

⁸⁷² BARRAL, 1981, p. 25. Selon lui, la construction de petites églises et de monastères est le meilleur moyen de la colonisation et du repeuplement.

⁸⁷³ VALL I RIMBLAS, 1976, 2

⁸⁷⁴ A.-R. Lewis, en 1968, dans son étude intitulée *Cataluña como frontera militar (870-1050)*, compare la méthode de l'expansion militaire du comte Guifred sur la plaine d'Ausone, accompagnée d'une colonisation, à la pratique précédente des Carolingiens. A côté des colons locaux nobles, des apriionnaires immigrés à petites propriétés y ont été établis. Avec l'avancée de la frontière vers le sud, la colonisation et les nouvelles fondations monastiques s'installent, surtout autour des châteaux nouvellement construits. Dans le travail colonisateur, les abbayes ont bien participé. LEWIS, 1968, p. 19-20.

⁸⁷⁵ VALL I RIMBLAS, 1976, 2, p. 15. Il fait référence à l'ouvrage d'Abadal (p. 109.)

⁸⁷⁶ Vall i Rimblas suppose que les importantes reconstructions après l'incursion d'Almansur ont causé dans le comté de Vallès la disparition des églises de tradition wisigothique, au chevet rectangulaire et à nef charpentée. Elles sont également disparues dans les comtés de Vich et de Bagès, alors qu'elles subsistent en l'Empordà. VALL I RIMBLAS, 1976, 2, p. 20.

⁸⁷⁷ BARBERO, 1966.

Asturs, Cantabres, Vascons). La frontière linguistique de la romanisation se trouvait dans la province de Llerida et selon Julien de Tolède les régions centrales et orientales des Pyrénées n'étaient pas complètement assimilés au royaume wisigothique. Ces peuples restent ensuite pareillement indépendants face aux musulmans ce qui se manifeste dans la formation des premiers états chrétiens, royaumes ou comtés.

L'auteur soutient l'opinion des historiens (Codera 1906, 1911, Millas Vallicrosa 1946) qui affirment que dans les comtés de Sobrarbe, Ribagorza et Pallars les musulmans n'ont pas du tout pénétré, de même que sur les terres catalanes d'Urgell, Bergueda, Ripolles, Besalu. Les envahisseurs ont contrôlé seulement les villes et les forteresses dans les Pyrénées (Llivia) mais ce contrôle militaire ne signifie pas la domination politique complète de la région. L'élection d'Agehila et d'Ardo comme rois dans la continuation de Witiza, la préservation de la loi gothique en Septimanie et dans la Marche d'Espagne révèle selon lui que l'esprit d'indépendance dans cette zone est resté fort, voire, il parle des peuples montagnards libres ce qui était exploitable pour l'expansion carolingienne.

C'est dans ces conditions-là que sous la dominance et avec l'encouragement des Carolingiens les nouveaux *hispani* arrivent et s'installent parmi les groupes familiaux autochtones. Avec le temps la propriété familiale unie par les liens de parenté passe à la main d'un seul membre du lignage primitif en constituant une grande propriété rurale et dans d'autres cas l'*aprision* collective se transforme en propriété individuelle. Ces mutations se produisent dans une société où les *milites hispani* (comme Jean de Fonjoncouse) s'intègrent dans le monde féodal carolingien. A. Barbero dévoile qu'à l'encontre des Vascons occidentaux plus éloignés qui ont conservé leur indépendance vis à vis des Arabes mais aussi des Francs, l'aristocratie locale plus romanisée des comtés orientaux s'est assimilée dans l'empire carolingien qui a soutenu sa carrière militaire.

A propos des conditions juridiques des *hispani*, il considère que la mention de leur statut libre doit renvoyer à des conditions plus basses que celles de leur parent *majores* et exige cette confirmation dans les préceptes. Leur opposition avec les chefs fait allusion aux conflits entre les *majores* et *minores*. A. Barbero démontre aussi que les *hispani* étaient régi par leur propre loi qui était différente de la juridiction comtale conservant partout la loi gothique officiellement en vigueur. Cette vision est différente de celle des publications précédentes qui font assimiler les lois des colons et des comtes sous le dénominateur commun de la loi wisigothique, seulement la gravité des crimes distinguait pour eux la justice rendue par les tribunaux comtaux (homicide, rapt, incendie) et celle des colons (crimes moins graves).

Après l'incorporation de ces régions dans le royaume franc, les structures sociales et les droits coutumiers propres à ces régions montagneuses commencent à disparaître. Les régions rurales avec leur population libres aux propriétés souvent en commun conservent encore ces coutumes dans l'occupation collective de la terre reflétant l'appartenance au lignage (consanguinité). Les lois d'aliénation et d'héritage stipulant que les bénéficiaires doivent exclusivement relever des individus consanguins, reste conforme aux lois archaïques (celles des *hispani*, non à la loi gothique). Ces restrictions avaient pour but de garder le territoire dans la possession du même lignage, l'obligation d'appartenance du chef du groupe à ce lignage démontre la survivance de l'ancienne organisation en « gentilicia ».

L'affirmation de la conservation des structures sociales primitives, la survivance du principe de la parenté consanguine dans les coutumes selon les considérations de Barbero sont tentantes pour être transposées dans le domaine artistique et être mises en rapport avec le conservatisme architectural des monuments et avec la pérennité des procédés techniques pendant de longs siècles dans la zone étudiée. Il suggère aussi une approche différente de celle de la conception de l'art mozarabe et asturien dans les contrées cantabriques et pyrénéennes, elle prend en considération l'existence des racines traditionnelles différentes selon les circonscriptions micro-régionales.

D'après la révision des publications, le repeuplement et la construction des édifices de culte

sont inséparables et les préceptes carolingiens en donnent les preuves.⁸⁷⁸ Les nouvelles recherches considèrent pourtant exagéré leur rôle quand on les convoque en tant que preuves de ce mouvement. Bango Torviso en 2001 qualifie l'organisation du repeuplement de fiction littéraire. La thèse de Morgane Gourgue⁸⁷⁹ sur les églises rurales du diocèse d'Elne entre le V^e et le XI^e siècle tient les clichés d'une invasion musulmane dévastatrice comme un *topos* récurrent dans l'historiographie. L'argument de l'interruption des listes épiscopales de la Gallia pendant cette période lui semble simpliste et réducteur, d'autant plus que les mentions s'arrêtent bien avant l'arrivée des Musulmans et reprend plusieurs décennies après la libération de Narbonne par Pépin le Bref en 759.⁸⁸⁰ La rénovation carolingienne serait un autre poncif derrière lequel se cachent les instruments politiques de la domination carolingienne. M. Gourgue dévoile qu'il ne faut pas voir dans l'activité apisonnaire une entreprise de repeuplement orchestrée par les Carolingiens et que les treize fondations monastiques en Septimanie attribuées aux *hispani* illustrent plutôt combien les Wisigoths ont contribué au monachisme dans cette région. L'immunité octroyée par les monarques aux établissements monastiques limite plutôt la possibilité d'intervention des comtes locaux (impôt, justice), la dépendance de l'apisonnaire du pouvoir central réduit leur emprise sur les colons.

L'autre élément qui n'est pas négligeable dans toutes les considérations historiques serait la prise de conscience de l'existence d'une frontière à ces confins méridionaux de l'empire qui oppose deux mondes différents, les terres islamiques et le royaume chrétien. Avec la reconquête cette zone prend un visage très particulier ; au lieu de former une ligne linéaire définie, elle correspond plutôt à une limite incertaine, instable qui avance sans cesse au fur et à mesure que les combats militaires se déroulent. Philippe Araguas⁸⁸¹ caractérise ainsi cette bande de terrain en perpétuel mouvement, annexée peu à peu par les colons et considère que « l'idée qu'on doit se faire de cette frontière chrétienne du X^e siècle est celle d'un anarchique front pionnier plus qu'un "limes" organisé ». ⁸⁸² Il pense lui aussi que l'invasion musulmane s'est arrêtée sur les premiers reliefs montagneux et que la Vieille Catalogne n'a jamais subi une occupation durable. Les Arabes se sont installés sur les plaines et ont laissé les montagnes aux communautés chrétiennes.

Cette conception instable de la frontière, plutôt zonale que linéaire fait comparer par Philippe Sénac⁸⁸³ le terme de la *Marche* en Catalogne avec le mot « *d'extremadura* » (qui donne le nom d'Extremadura) désignant à la fin du X^e-XI^e siècle également l'espace ultime d'une zone frontière dans la documentation aragonaise où il n'existe pas le terme de la « *marca* ». C'est justement cette situation frontalière, la tâche de la défense et l'avancement d'une conquête progressive qui favorisent l'émergence d'une nouvelle classe de « *milites* »⁸⁸⁴ instaurée sur ces marges qui avec l'affaiblissement du pouvoir carolingien aboutit à l'apparition de nouvelles familles comtales devenant progressivement émancipées et héréditaires.

⁸⁷⁸ Ramon d'Abadal a publié ces chartes sur les fondations carolingiennes dans le premier volume de *Catalunya carolíngia, Els diplomes carolingis a Catalunya*. Voir ABADAL, 1926-1950.

⁸⁷⁹ GOURGUES, 2017.

⁸⁸⁰ GOURGUES, 2017, p. 115-116.

⁸⁸¹ Ph. Araguas dans sa thèse sur les châteaux des Marches de Catalogne et de Ribagorce décrit d'une façon expressive ce *no man's land* que les chrétiens occupent progressivement et le couvrent d'un noyautage diffus de forteresses. ARAGUAS, 1978.

⁸⁸² ARAGUAS, 1978, p. 21.

⁸⁸³ SENAC, 1992, p. 53.

⁸⁸⁴ LEWIS, 1968, p. 27.

3. 2. Caractéristiques générales du corpus

Le sujet de notre étude, présentant en élévation des arcs outrepassés, des arcs en champignon et en plan des tracés en fer à cheval dans des régions nord occidentales du pourtour méditerranéen, incorporent plus de 90 sites. Ils sont répertoriés et regroupés selon des critères différents dans les cartes et statistiques jointes. Il s'agit presque toujours d'églises ou de petites chapelles secondaires souvent ruinées, rarement des cryptes, celle de Saint-Guilhem-le-Désert et de Saint-Fulcran de Lodève, ainsi que des clochers-tours, celui de Santa Coloma d'Andorre et de Sant Climent de Coll de Nargo.

La première chose qui saute aux yeux dans la description des notices monographiques et dans les plans qui les accompagnent, c'est la prépondérance de petits édifices à nef unique terminée par un chevet rectangulaire. Leur dimension modeste s'explique par leur situation isolée dans un contexte géographique rural où l'installation humaine est dense mais parsemée, dans une zone étendue et en général difficilement cultivable. Pour Marcel Durliat et l'abbé Giry⁸⁸⁵ ce plan typique était le principal dénominateur commun qui a permis de réunir un nombre considérable d'églises dans le département de l'Hérault (1971) et d'attirer l'attention sur ce patrimoine secondaire délaissé. La propagation du plan à nef unique et à chœur quadrangulaire a amené les auteurs à penser que ce serait là le type le plus répandu de l'époque préromane, qui se retrouverait ailleurs en Europe à la même période, notamment selon les études de M. Soutou en Lozère, celles de Pierre Héliot en Aquitaine, celles de Maria Clotilde de Magni dans l'arc des Alpes en Italie, celles de Josef Cibulka dans la Grande-Moravie.⁸⁸⁶ (voir ci-dessous)

Dans notre corpus la propagation de ce plan est générale et la découverte surprenante de Santa Maria d'Arbazal de la même famille dans les Asturies à l'intérieur d'un milieu architectural différent crée une parenté avec ces édifices et pose la question sur son apparition à ces terres assez lointaines de la Catalogne. En tout cas, si un plan peut se répandre si largement, cela atteste qu'il répond parfaitement à des besoins architecturaux d'une petite communauté qui a du vivre dans ses alentours. Pour M. Durliat et l'abbé Giry la solution serait née avec l'implantation du christianisme dans ces contrées et sa propagation aurait été facilitée par l'aisance de son exécution.⁸⁸⁷ Bien évidemment, la sélection de notre corpus a été faite en fonction des arcs considérés comme datant du Haut Moyen Age, cependant le plan rectangulaire des chevets caractérise l'ensemble de cette architecture indépendamment des supports partout dans la zone de notre étude.

L'autre alternative pour les églises à nef unique est leur achèvement, plus rare, par un chevet de plan semi-circulaire ou outrepassé. En réalité, ce tracé peut varier en produisant une courbure outrepassée seulement intérieurement ou extérieurement, aussi bien sur l'un ou les deux côtés de la courbure de l'abside, malheureusement, les relevés et les descriptions ne coïncident pas toujours sur ces détails. Il y a aussi quelques exemples où le plan outrepassé est intégré dans un massif rectangulaire (Sant Eudald de Sorba, Sant Pere de Reixac, Santa Maria de Terrassa) ou polygonal (Sant Cugat del Vallès). Le chevet de Sant Miquel de Terrassa appartient aussi à ce dernier type mais il est unique dans le corpus à cause de son plan centré. Il faut mentionner encore le chevet trilobé Sant Marti del Forn del Vidre, également singulier et comparable à celui de Sant Pere de Terrassa.

Concernant le plan du chevet et justement le rapport entre le tracé rectangulaire et outrepassé, nous avons quelques sites qui illustrent parfaitement la transition du chevet rectangulaire chronologiquement vers le chevet outrepassé, notamment à Sant Pierre de Raixac (selon la conception de J. M. Masagué), à Saint-Étienne de Nidolère (fouillé par P. Alessandri) et à

⁸⁸⁵ DURLIAT, GIRY, 1971.

⁸⁸⁶ HÉLIOT, 1954 ; MAGNI, 1966 ; CIBULKA, 1966.

⁸⁸⁷ DURLIAT, GIRY, 1971, p. 219. p. 221.

Saint-Michel de Sournia, connu depuis les premières publications de Pierre Ponsich.⁸⁸⁸ A Nidolère, à Reixac le premier édifice, terminé par un chevet rectangulaire a reçu lors de sa reconstruction une abside de tracé outrepassé, à Sournia une autre nef a été ajoutée avec une abside en fer à cheval à la primitive qui avait un chevet rectangulaire.

La question du chevet rectangulaire a fait l'objet des recherches depuis longtemps. L'étude classiquesouvent citée de Pierre Héliot,⁸⁸⁹ datant de 1954, intitulée *Origine et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine* a affirmé que le tracé du chevet dépend avant tout de son couvrement et que les murs parallèles d'un chevet rectangulaire facilitent la construction d'une voûte en berceau. Selon lui, cette solution satisfait particulièrement la clientèle modeste des paroisses rurales.

Tandis qu'il prend ses exemples en Aquitaine, Josef Cibulka,⁸⁹⁰ dans *L'architecture de la Grande-Moravie au IX^e siècle à la lumière des récentes découvertes* publié en 1966, rend compte des fouilles d'une vingtaine d'églises de ce siècle dans cette autre région et soutient la thèse selon laquelle le type du plan à chœur quadrangulaire (seulement un parmi bien d'autres en Moravie) s'était déjà répandu sous l'impulsion des missionnaires bavarois d'observance irlandaise avant l'arrivée de Cyrill et Méthode de Constantinople sur ces terres(863).

Jean Cabanot,⁸⁹¹ en 1968, dans le sillage de Pierre Héliot analyse dans la partie orientale des Landes, appelée le Pays de Marsan, les églises à chevet rectangulaire. Il constate la densité de ces édifices qu'il date de la fin du XI^e siècle et qui témoignent à ses yeux de la permanence d'une tradition plus ancienne. Puis, on peut mentionner l'article de Jean Martin-Demézil,⁸⁹² en 1970, « Chevets plats et vaisseaux jumelés du " premier art roman " » où l'auteur étudie l'association du chevet rectangulaire aux vaisseaux jumelés à la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert, analogue à celui de Notre-Dame-sous-Terre du Mont-Saint-Michel et à la crypte de Notre-Dame du Bourgmoien. Plus près de la région de notre étude, la même année, Noël Bailbé⁸⁹³ dans « Le caractère architectural du Conflent roman » fait apercevoir parmi les caractéristiques architecturales du Conflent que le chevet rectangulaire y est plus répandu dans l'art roman que dans les autres régions du Roussillon.

La publication de Marcel Durliat et de l'abbé Giry (1971) puis l'ouvrage individuel de l'abbé⁸⁹⁴ s'inscrivent dans ces recherches qui couvrent plusieurs provinces en cherchant l'origine de la disposition rectangulaire du chevet. La préface de M. Durliat⁸⁹⁵ refuse la possibilité d'une création propre à la Méditerranée occidentale à cause des exemples similaires en Allemagne et dans l'Europe du nord-ouest et il exclut l'hypothèse de Cibulka sur les missionnaires celtes dans la zone catalano-septimaniennne. Selon lui, la propagation du modèle a pu suivre une direction inverse, en remontant du sud où il abonde vers le nord. L'abbé Giry, lui-même, estime que le succès du chevet quadrangulaire est dû à son procédé de construction simple après la perte des techniques de la construction antiques, entre autres celle de l'abside et explique sa propagation par des raisons liturgiques : le chevet rectangulaire séparé de la nef et clôturé davantage par un arc triomphal est réservé au prêtre, répondant aux besoins d'un rite oriental qui exclut les fidèles de la célébration eucharistique.⁸⁹⁶ D'ailleurs, dans *Des barbares à l'an mil*, M. Durliat en 1985 attire toujours l'attention sur l'existence d'un nombre considérable de petites églises rurales à chœur quadrangulaire sur les terres de la future Catalogne qui a connu un succès notable en Europe depuis

⁸⁸⁸ PONSICH, 1948 ; PONSICH, 1950.

⁸⁸⁹ HELIOT, 1954, pp. 23-24.

⁸⁹⁰ CIBULKA, 1966.

⁸⁹¹ CABANOT, 1968. (*Notes sur quelques églises à chevet plat du Pays de Marsan*)

⁸⁹² MARTIN-DEMÉZIL, 1970.

⁸⁹³ BAILBE, 1970.

⁸⁹⁴ GIRY, 1983.

⁸⁹⁵ GIRY, 1983, pp. 12-13.

⁸⁹⁶ GIRY, 1983, pp. 19-20.

la période préromane jusqu'au XI^e siècle.

Eduard Junyent, en 1983, dans *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic* affirme très judicieusement qu'à cause de la simplicité de ce type de construction il est impossible d'identifier son origine ou de la lier à une personne identifiable ou à une influence concrète. Son aire géographique délimite indéniablement les comtés de la Vieille Catalogne avec le Conflent, le Vallespir et le Roussillon. En toute connaissance des études sur le sujet du plan rectangulaire dans des autres pays, il reconnaît que ce type d'édifice, qui est nourri d'une tradition locale en Catalogne, se retrouve pourtant dans le Midi de la France, en Aquitaine et en Languedoc, de même qu'en Italie du Nord, en Angleterre, en Moravie. Il n'a pourtant rien à voir avec l'influence carolingienne des grands centres du pays franc, il est plutôt alimenté de sa propre tradition.⁸⁹⁷

L'article de Richard Gem⁸⁹⁸ intitulé *L'architecture préromane et romane en Angleterre* en 1984 explicite mieux les édifices à chevet quadrangulaire d'Angleterre comparés aux chapelles des régions méditerranéennes. Il souligne l'existence d'une tradition locale et les apports carolingiens continentaux, mais le type architectural qu'il décrit avec une tour sur la travée orientale de la nef est loin du modèle répandu dans le Midi même si l'édifice est terminé par un chevet rectangulaire. En effet, la parenté est indéniable de quelques églises autour de Nyitra avec le modèle typique de la zone catalano-languedocienne, mais d'une part, en Angleterre et dans l'ancienne Moravie il y a aussi d'autres modèles, et d'autre part, les modèles cités pour comparaison sont loin des formules simples du pourtour méditerranéen où cette architecture rustique est exclusive pour les chapelles rurales. Il présente une vraie hégémonie ce qui crée une situation unique et particulière, incomparable avec d'autres régions.

La monotonie des petites chapelles à une seule nef est rompue par quelques grands édifices et quelques autres de dimension plutôt moyenne. Le plus remarquable est l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa dont le maintien dans un état ancien crée à la fois une situation favorable pour l'observation du rapport entre le grand monument et les petites chapelles de la même période dans son orbite et pour la mise à l'épreuve des théories développées dans l'historiographie. Elle donne l'exemple d'un édifice à trois vaisseaux avec transept débordant sur lequel s'ouvre un sanctuaire principal rectangulaire entre deux absidioles semi-circulaires au nord et au sud. La conception du plan de Sant Pere de Rodes, également à trois vaisseaux et transept saillant avec un chevet tri-absidal cette fois-ci, conservant ses murs périmétriques de la fin du X^e siècle, est comparable à cause de son ampleur à elle sur l'autre versant des Pyrénées.

En fait, dans le plan et en élévation le tracé outrepassé s'adapte aux différentes dimensions de l'édifice donné comme maints exemples l'attestent : dans l'édification de l'arc la taille ne produit aucun trait spécifique, les grands arcs sont construits en général de la même manière que les petits. L'église à trois vaisseaux est représentée à une échelle plus réduite en Roussillon à Sainte-Marie de la Cluse-Haute, liés à trois absides prises dans un massif rectangulaire, à l'église disparue de Saint-Quentin des Bains d'Arles, terminée par une seule abside de plan outrepassé et, en Catalogne, à Sant Joan de Belcaire à chevet reconstruit au XI^e siècle, à Sant Quirze de Pedret où ils sont greffés à un chevet trapézoïdal entre deux absidioles de plan outrepassé (nef méridionale démolie), à Santa Maria de Marquet où les vaisseaux sont associés à un chevet rectangulaire (vaisseaux nord et sud supprimés), à Sant Miquel d'Olerdola, où originairement ils étaient associés à un chevet tripartite disparu (seulement le chevet du vaisseau nord subsiste).

D'après le corpus, le chevet tri-absidal peut s'associer aux trois vaisseaux et à la nef unique aussi comme à Santa Margarida de Martorell ou Sant Genis de Rocafort et à Saint Génis-des-Fontaines. A Saint-Génis, ce type de chevet est greffé à une nef unique à travers un transept

⁸⁹⁷ JUNYENT, 1983, pp. 221-222.

⁸⁹⁸ GEM, 1984.

débordant. La disposition d'un transept inséré entre la nef et le sanctuaire est aussi bien attestée ailleurs dans notre corpus (Cuxa, Rodes), mais la solution d'un espace surélevé à cet endroit, couvert d'une voûte en berceau plein cintre, ne figure qu'en Catalogne (Saint-Quentin Des Bains d'Amélieles-Bain est détruit). Son rôle est évidemment lié à des raisons liturgiques. Il est possible que des éventuels transepts surélevés aient dû être remaniés dans les églises du versant nord des Pyrénées, si toutefois ils existaient là-bas (Saint-Génis, Saint-André de Sorède). En Catalogne (Bellcaire, Peralta, Palau S'Ardiaca), en revanche, ils conservent toujours leurs réalisations très caractéristiques qui se distinguent par une voûte en berceau plein cintre souvent outrepassé (Canapost, Santa Elena de Rodes).

Nous avons aussi quelques petites églises à deux vaisseaux, datées toutes les deux du haut Moyen Age (Saint-Michel de Sournia, annexe de Notre-Dame de Gléon, et Saint-Aubin de Fitou) même si l'une a été ajoutée dans un deuxième temps (Saint-Michel de Sournia). Cependant, l'adjonction des chapelles latérales au nord et au sud de la nef unique à l'image d'un transept débordant se situe toujours à une époque déjà romane (Sainte-Colombe de Cabanes, Saint-Martindes-Puits). Le témoignage de la tour du transept de Saint-Marie d'Orbieu et de l'ouverture en fer à cheval de la cour de la Madeleine de Narbonne est malheureusement trop fragmentaire pour pouvoir restituer leur environnement architectural. Les deux cryptes de Saint-Guilhem-le -Désert et celle de Lodève étaient à l'origine des édifices indépendants, isolés.

Dans la plupart des cas, un décrochement se trouve à la jonction de la nef, plus haute et plus large que le chevet, soit rectangulaire, soit semi-circulaire ou outrepassé. Il existe cependant à travers quelques exemples (Viros, Araos si nous prenons l'arc outrepassé pour une porte et non l'arc triomphal du chevet disparu) un type de chapelle composé d'un seul rectangle sans différenciation volumétrique entre le sanctuaire et la nef. Il arrive qu'extérieurement le chevet n'est pas individualisé dans sa hauteur par rapport à la nef (Gléon), ou encore ni dans sa hauteur ni dans sa largeur (Palegret) mais intérieurement la différence est bien signalée. Il arrive aussi que l'emplacement du chevet soit complètement asymétrique et décalé par rapport à la nef en sorte que son ouverture, à partir de la nef, semble être tout à fait proportionnelle sur les deux côtés mais, à l'intérieur du chevet, l'espace est plus profond sur l'un des deux côtés (Sant Esteve de Caulers, Santa Margarida de Cairat).

Le plan de la nef ou du chevet sont assez souvent trapézoïdaux et non rectangulaires (Boada, Peralta). Les irrégularités sont fréquentes non seulement dans la ligne continue du plan mais en élévation, dans le plan vertical de la surface murale, produisant un effet ondulé. Bien que le phénomène soit assez fréquent, dans ce cas on ne peut pas exclure la déformation postérieure non plus. D'après les plans, on peut constater l'existence de chevets très profonds (Fourques, Aledernet) et de nefs inhabituellement très longues et étroites (Baussitges, Cébazan, Vieussan, Sidilla, Clariana, Cabrils, Fenollar, Ceyras, nef nord de Saint-Aubin de Fitou) et, au contraire, l'existence des nefs disproportionnellement très courtes (Ardoval, Gléon, Saint-Gérôme d'Argelès, nef sud de Fitou).

A la jonction intérieure de la nef et du chevet se trouve en général un arc triomphal ou un arc de tête en fonction du type du chevet, ouvert ou fermé. Ce rétrécissement dans le cas du chevet fermé se distingue sur le plan et joue le rôle de compartimentation des espaces et contribue au niveau liturgique à la dissimulation du chœur. La mesure de cette fermeture est très différente et apparemment n'a rien à voir avec l'évolution chronologique des édifices. Il est intéressant d'observer que les piédroits de l'arc ne sont pas toujours parallèles, mais qu'ils s'ouvrent davantage soit vers le chœur, soit vers le chevet. Dans le corpus le nombre des exemples où les arcs triomphaux sont partiellement ou entièrement modifiés ou détruits est significatif (Jonquéroles, Clariana, Cairat, Sainte-Colombe de Cabanes, Pave, Fourques, Gléon, Savignac, Sériège, Saint-Michel de Sournia II, Canapost, Carbonils, Obiols, Pedret, Peralta, Santa Elena de Rodes, Sant Mori) en reflétant, dans les remaniements, le goût de leur époque et également les modifications dues aux restaurations.

Les plans témoignent largement du phénomène du désaxement entre la nef et le chevet, ce

qui semble, à cause de sa fréquence, s'expliquer par d'autres raisons que seulement topographiques. En 1971, Marcel Durliat et l'abbé Giry⁸⁹⁹ ont bien remarqué cette irrégularité dans le plan des chapelles de l'Hérault, y compris la convergence des murs du chevet vers l'est, et ont présumé qu'il s'agissait des édifices à une seule nef à la quelle le chevet a été ajouté plus tard.

Juan Rais Soriano⁹⁰⁰ en 1976, au lieu de lier ces déformations du plan à des défauts de la construction, a supposé qu'il pouvait y avoir une signification symbolique intentionnelle dans cette anomalie, perturbant la symétrie entre le VI^e et le XIII^e siècle dans les églises de Vieille Catalogne. Il y voit notamment la volonté de faire allusion au Christ sur la croix avec sa tête inclinée qui serait matérialisée par le chevet incliné. Parmi ses exemples figurent, de l'époque préromane, Saint-Aubin de Fitou, Saint-Michel de Sournia, Saint-Gérôme d'Argelès, Santa Fe du Mas Solers. L'année suivante, Rafael M. Bofill⁹⁰¹ y ajoute beaucoup d'autres exemples jusqu'au XIV^e siècle dans d'autres régions concernant également la déviation du transept et refuse carrément l'interprétation de Rais Soriano. Pour lui, cette irrégularité est due à la déficience constructive et à l'interruption des travaux.

Sitjes i Molins,⁹⁰² d'après ses observations sur *Les esglésies pre-romàniques de Bages, Berguedà i Cardener*, a affirmé que, dès le tracé du plan sur le sol, l'inclinaison est intentionnelle et répond au besoin de diriger le soleil levant dans le chœur. En 1983, l'abbé Giry s'est penché sur la fonction des murs convergents vers l'est dans un plan trapézoïdal du chevet et sur le rôle particulière de la fenêtre axiale : en éliminant l'explication de la défaillance du maçon, il a prétendu que l'orientation du chevet s'adapte au lever du soleil au jour de la fête du saint patron de l'église et que la fenêtre axiale a pour but de capter et canaliser intentionnellement la lumière du soleil levant, symbole du Christ ressuscité.⁹⁰³ Les baies à l'ébrasement asymétrique et décalées par rapport à l'axe central du chevet de la crypte de Sant Miquel de Terrassa, de l'abside incorporée dans un massif de Santa Maria de Terrassa ou le net désaxement vers le nord de l'abside libre de Sant Pere del Pla del Arca illustrent bien ce phénomène. D'ailleurs, il faut noter que le décalage de la courbure d'une abside par rapport à l'axe de sa nef est rare, ce sont surtout les chevets rectangulaires qui sont affectés de cette caractéristique.

L'abandon des édifices au profit de nouvelles constructions ou, au contraire, leur utilisation jusqu'à nos jours ont créé des conditions favorables pour leur maintien en élévation. À l'exception de quelques bâtiments en pierre appareillée où le remploi des éléments antérieurs joue un rôle important, la maçonnerie des murs est en moellons, en lamelles de schiste, en plaques d'ardoise ou en galets de rivière. Le mortier de chaux épais et grumeleux contient souvent des petits cailloux et du gravat. L'agencement des pièces a été utilisé comme un argument en faveur d'une évolution chronologique qui a avancé à partir d'une grande rusticité vers un arrangement plus régulier avec le temps. J. Badia i Homs, dans sa monographie sur l'architecture préromane de l'Empordà⁹⁰⁴ a convoqué les monuments pour établir selon cette évolution morphologique une classification qui correspond à des étapes chronologiques. Même si le progrès général dans l'architecture va dans ce sens, il est important de souligner que les différences de contextes architecturaux, de matériaux locaux, d'éventuelle volonté d'archaïsation ou la persistance d'une tradition ancienne peuvent facilement perturber les règles générales. L'architecture n'avance jamais selon une évolution mathématique linéaire dont les différentes étapes seraient comparables les unes avec les autres. Elle est ancrée dans les lois d'un appareil local incomparable avec d'autres et est intégrée dans les traditions de microrégions.

⁸⁹⁹ DURLIAT, GIRY, 1971, p. 207, p. 212.

⁹⁰⁰ RAIS SORIANO, 1976.

⁹⁰¹ BOFILL, 1977.

⁹⁰² SITJES I MOLINS, 1977.

⁹⁰³ GIRY, 1983, pp. 20-21.

⁹⁰⁴ BADIA I HOMS, 1985.

L'édification à l'aide de moellons sommairement cassés au marteau ou même non travaillés, ainsi que des pierres grossièrement épannelées ou équarries est caractéristique à l'époque de notre étude de la région. Les éléments, surtout lorsqu'ils sont longs et minces peuvent être disposés en épi. Cet arrangement en *opus spicatum* peut constituer une seule rangée dans la paroi ou deux assises penchées dans un sens inverse, symétriquement vis-à-vis l'une de l'autre. Cette disposition a reçu plusieurs explications : volonté de stabiliser les murs, de les défendre contre les secousses sismiques ou de leur donner une régularité décorative. Il ne faut pas oublier que les murs extérieurs étaient destinés à être couverts d'enduit, que l'agencement en épi n'était pas obligatoire et que son utilisation complètement aléatoire ne concerne en général que des petites surfaces qui ne se trouvent jamais aux mêmes endroits. L'appareil entièrement en *opus spicatum* dans les murs de Sant Pere de Rodes et dans les vestiges préromans de Sant Quirze de Colera est exceptionnel. Il est à noter que les deux sites sont proches l'un de l'autre. Il arrive que seulement quelques pièces se trouvent dans un sens vertical et nous ne pouvons jamais dire que telle ou telle paroi serait plus affectée par cet effet. Dans les derniers temps, ce phénomène est expliqué par le travail à la hâte, qui ne permet pas de prendre le temps pour mettre les pierres soigneusement l'une contre l'autre, les gestes rapides faisant appel à une disposition inclinée.

En opposition avec les parois, les chaînes d'angles sont édifiées dans la plupart des cas en pierre de taille de grande dimension. Non seulement la technique de l'*opus spicatum* remonte à l'architecture romaine antique mais aussi l'agencement des pièces d'angle en carreaux et boutisse. A ces endroits stratégiques exigeant le renforcement des structures, nous trouvons donc très souvent des grands blocs en remploi, d'autant plus que beaucoup d'édifices du corpus s'élèvent sur les constructions d'une ancienne villa ou à sa proximité, permettant la récupération de leur matériau. Il faut quand même noter que, malgré cette règle générale de renforcement des angles, il y a des églises où il n'y a pas du tout de grandes pierres de taille dans les chaînes mais seulement le même appareil de taille modeste et grossier que dans les parois. On constate alors l'arrangement alterné des pièces perpendiculairement l'une par rapport à l'autre qui donne un peu plus de stabilité (Vieussan). Il ne faut pas imaginer non plus que les six chaînes d'angles (nef et chevet) soient bâties de la même manière, les différences sensibles touchent le matériau choisi ou ramassé sur place, de même que sa taille, alors que la disposition en carreau et boutisse semble être une règle bien respectée.

L'autre règle dont l'application est très générale, que nous avons découverte au cours de notre travail sur le terrain, consiste à construire les murs dont l'épaisseur s'amincit en hauteur en sorte qu'au niveau des bases la largeur des murs est plus importante que dans sa partie haute. Les ruines en fournissent des illustrations très éloquentes, par exemple à Sainte-Marie de la Lauze ou à Puissergiers (édifice hors corpus). Ce phénomène, qui concerne tant les murs intérieurs qu'extérieurs, est observable sur tout le territoire du corpus, à Santa Coloma d'Andorre autant qu'en Catalogne, en Roussillon, dans l'Aude et dans l'Hérault. Évidemment, les mouvements du terrain influencent cette tendance et tous les murs ne sont pas forcément construits exactement de la même manière, ce qui n'empêche pas de considérer cette manière de bâtir les murs comme caractéristique à l'époque haut médiévale.

Jean-Auguste Brutails a déjà aperçu ce phénomène en Roussillon dans ses *Notes sur l'art religieux* de cette région. Alpagò Novello, à propos de la basilique de Tanaat, a également remarqué l'empâtement des murs. J. Badia i Homs, X. Sitjes i Molins l'ont aussi noté pour les monuments de la Catalogne.⁹⁰⁵ Il est intéressant de constater que cet amincissement ne dépend pas de la dimension

⁹⁰⁵ L'amincissement des parois progressivement en hauteur a été déjà remarqué par J. A. Brutails dans ses *Notes*, à l'église de Fenollar (BRUTAILS, 1892, p. 537.) ; par M. Dainville (DAINVILLE, 1935.) à propos de l'église du Mas-de-Londres ; par Sitjes i Molins à l'église de Pegueroles (SITJES I MOLINS, 1977, p. 26.) ; par A. Lézine au minaret de Kairouan (836) (LEZINE, 1966.) ; par P. Ponsich aux tours de Santa Creu et de Coll de Nargo et aux chevets rectangulaires des églises des IX^e-X^e siècles (PONSICH, 1995, p. 39.). J. Badia i Homs le note pour plusieurs églises de

du bâtiment, la grande abbatale de Saint-Michel de Cuxa présente ce phénomène de la même manière que les petites chapelles. Par cette caractéristique, on peut même identifier des constructions appartenant à des périodes chronologiques différentes comme à Santa Fe du Mas Solers en Emporda, où la partie primitive de l'église est bâtie selon cette règle d'amincissement et son prolongement, vers l'ouest, à l'époque romane est construit de murs parfaitement perpendiculaires avec le sol. Le chevet primitif de la chapelle de Saint-Paul de la Vila (Pont de Reynes) se distingue également par ses murs empâtés par rapport à la nef construite plus tardivement avec une régularité verticale. X.Barral i Altet en publiant une photographie de Sant Julia de Pegueroles (Solsona)⁹⁰⁶ note les murs en talus de son chevet trapézoïdal comme faisant partie de la construction d'origine, alors qu'à l'emplacement de sa nef disparue ce chevet a été prolongé vers l'ouest au XVIII^e siècle par une pièce avec des parois bien perpendiculaires avec le sol. Le contraste entre les parois liées à deux époques et à deux manières de bâtir différentes est parlant.

Il est possible que la recherche de la stabilité ait inspiré de rendre les bases de murs plus larges et ait provoqué une sorte d'empatement qui serait en rapport avec des parois s'amincissant progressivement vers le haut dans des constructions de moellons. L'assemblage des éléments en pierre de taille donnant une plus grande cohésion aux surfaces par des blocs placés étroitement l'un contre l'autre a rendu probablement inutile cette quête de stabilité à travers les murs gouttereaux inclinés.

Le couvrement des édifices a disparu dans beaucoup de cas et, d'après les vestiges, il n'est pas toujours possible de déterminer quelle était sa forme d'origine. Quand il subsiste, il consiste à protéger le chevet majoritairement rectangulaire par une voûte en berceau plein cintre souvent outrepassée, l'abside par un cul de four et la nef originellement par une charpente (Serrallonga, Moussan, Pedret, Santa Coloma d'Andorre, Saint-Martin-des-Puits, Ceyras, Saint-Michel de Cuxa). Cette disposition caractéristique est pourtant minoritaire dans le corpus à cause des modifications ultérieures qui ont concerné le couvrement de la nef. Il n'y a pas de chevet parmi les monuments étudiés qui aurait été couvert d'une charpente (hors corpus par exemple Fontcouverte), le couvrement au-dessus du chevet, s'il existe, est partout une voûte en pierre. Il y a cependant plusieurs témoignages où la nef est également voûtée ce qui appartient soit à la phase constructive initiale, soit à sa reconstruction postérieure.

La première alternative qui consiste à penser qu'une voûte faisait partie de la construction primitive a partagé depuis longtemps les archéologues (Fenollar, Riunoguers), surtout dans le cas où la voûte en berceau plein cintre est portée par des arcs latéraux et des arcs doubleaux. Il semble pourtant qu'il faille admettre la possibilité de l'existence d'une voûte dès l'origine lors de la campagne initiale de l'édifice tant sans des arcs latéraux et des arcs doubleaux (Baussitges, Sidilla) qu'à l'aide de ces supports secondaires renforçant les murs porteurs (Fenollar, Riunoguès), encore que l'édification de la voûte s'effectue dans la majeure partie des cas dans un deuxième temps et en général, sur des arcs latéraux et des arcs doubleaux (Cabanès, Caixas, Fitou, Montauriol, Jonquéroles, Saint-Jean d'Albère, Cairat). Les petites chapelles, à cause de la dimension modeste de la largeur de leur nef, ont pu porter le poids d'une voûte en berceau plein cintre (Prunet, Quercorb, Saint-Gérôme d'Argelès, Pave, Cabrils, Canapost, Gargallà) ce qui est aussi bien acceptable pour des dimensions plus importantes de la nef unique de Roujan, de Palau S'Ardiaca, de Palol Sabaldoria ou pour les bras nord et sud du transept de Saint-Michel de Cuxa.

Si nous cherchons le rapport entre le tracé semi-circulaire et outrepassé de la voûte en berceau dans les monuments étudiés, nous devons constater que les deux types de courbe peuvent coexister dans le même bâtiment. Il y a en fait plusieurs églises où la voûte outrepassée du chevet n'impose pas le même dessin pour le couvrement de la nef (Baussitges, Boada partie prolongée). Il

⁹⁰⁶ l'Empordà (BADIA I HOMES, 1985.). Ces exemples attestent que le phénomène de l'inclinaison des parois dépasse la région étudiée.

⁹⁰⁶ BARRAL, 1981, p. 235.

arrive aussi qu'un des deux murs gouttereaux de la nef est construit au moyen du retrait horizontal d'une « banquette »⁹⁰⁷ pour fixer les cintres, alors que l'autre est laissé complètement lisse (Baussitges). D'après les parois actuellement nues, il est difficile de dire si elles étaient finalisées à l'aide de mortier pour en aboutir au profil en fer à cheval au-dessus de ces banquettes. A Sant Cristofol de Cabrils, les banquettes horizontales se retrouvent symétriquement sur les murs gouttereaux nord et sud de la nef et du chevet. Il est important de souligner que la forme outrepassée peut être réalisée sans aucun retrait de la paroi à la naissance de la voûte pour loger le cintrage, seulement par une courbure continue progressivement évasée (Cairat).

L'arc triomphal outrepassé ne peut pas imposer non plus la même forme pour la voûte du chevet (Gargalla) ou de la nef (Palau S'Ardiaca). Dans le corpus il y a pourtant de beaux exemples de l'harmonisation du dessin outrepassé élargi sur la voûte du chevet, de la nef, sur le tracé des arcs ou, éventuellement, du plan de l'abside et des ouvertures (Montauriol, Pomers, Riunoguers, Fenollar, Saint-Gérôme d'Argelès). A Saint-Michel de Cuxa tous les arcs, portes, fenêtres et voûtes, présentaient originellement une forme en fer à cheval. Sant Joan de Bellcaire devait probablement présenter à l'origine cette même courbure dans le tracé de ses arcades séparant ses nefs, des arcs ouvrant sur le transept et pour la voûte aussi.

Néanmoins, il arrive que l'édifice soit entièrement voûté mais que ni la voûte du chevet, ni celle de la nef ne soient outrepassées. La correspondance obligatoire n'existe donc pas entre le tracé des arcs et le profil de la voûte, de même qu'entre le profil du chevet et celui de la nef. La variation d'une courbure en champignon pour l'arc doubleau avec une nef outrepassée existe à l'église de Saint-Jean de l'Albère. Malheureusement, nombreux sont les édifices qui, à cause de leur état ruiné, ne livrent plus des informations complètes et suffisantes permettant de comparer la forme de leurs arcs avec la voûte de leur chevet et de leur nef. En tout cas, les solutions très diversifiées excluent tous schéma général et attestent à la fois de la plus forte concentration du couvrement en pierre dans la zone du Roussillon. (Voir le chapitre sur le témoignage du corpus)

Concernant le couvrement, le transept surélevé entre le chevet et la nef des églises de la Catalogne semble être associé à une fonction éminemment liturgique et méritent une attention particulière. Insérés entre les deux corps oriental et occidental, ils se distinguent aussi par leur voûte barlongue par rapport à la voûte toujours oblongue du chevet et de la nef. Même si son tracé est quelques fois outrepassé (Canapost, Santa Elena de Rodes), il y a des transepts hauts de profil semi-circulaire (Bellcaire, Peralta, Palau S'Ardiaca). A Sant Esteve de Canapost, il conserve toujours partiellement sa décoration de peinture murale.

La voûte prête toujours une certaine noblesse et importance à l'espace qu'il couvre. L'existence d'un transept supposerait un édifice d'une certaine importance et de dimension volumineuse ou d'un statut particulier, cependant nous le retrouvons dans l'église de dimension très modeste de Sant Esteve de Canapost et dans celle de Sant Climent de Peralta qui n'est pas très grande non plus. Celles de Bellcaire, de Santa Elena de Rodes ou de Palau S'Ardiaca ne sont pas trop volumineuses. Peralta se distingue par sa fondation carolingienne, Santa Elena par ses reliques insignes, la signification de S'Ardiaca est renforcée par ses impostes moulurées d'une façon très élaborée. Dans ces quelques édifices, la voûte transversale différente par rapport à son environnement met en valeur cet espace qu'est le transept et souligne sa portée également par une hauteur plus élevée que celle de la nef et, évidemment, que du chevet.

Les surfaces dégagées rendent souvent possibles l'observation de la manière de bâtir des couvrements en pierre. Si la voûte prend un retrait par rapport aux parois, on peut supposer sa construction sur des cintres qui ont été installés dans des angles créés par l'avancement des parois. Même si les murs ont été construits de moellons assez grands, les éléments choisis pour la voûte comprennent surtout dans la partie haute des lamelles minces afin d'alléger le poids et, ainsi, de

⁹⁰⁷ J'emprunte ce terme de J. Badia i Homs qui l'a utilisé pour les églises de l'Empordà.

diminuer la poussée latérale des retombées. Il s'agit souvent des plaques d'ardoise posées verticalement dans la zone sommitale (Baussitges, Palagret, Savignac, Lauze, Sainte-Félicité de Sournia).

L'intrados porte souvent la traces des lattes longitudinales et des roseaux entrecroisés qui ont été posés sur les cintres de bois au-dessous des pierres pour créer une surface adaptée. Cet amortissement a laissé aussi la trace d'un avancement progressif par tranches dans l'édification de la voûte (Canapost). Faute de banquettes en retrait sur les parois, les cintres ont dû reposer sur le sol. L'extrados de la surface a été couvert par du mortier et de l'enduit, ce qui a été observé par exemple à Saint-Vincent de Fourques. Les banquettes peuvent appartenir à une voûte en plein cintre ou bien outrepassée, elle n'a pas d'influence sur le tracé.

Bien que les ouvertures soient très souvent remaniées, bouchées ou déplacées, nous pouvons formuler un avis sur les baies des églises du corpus. Quant aux portes, elles ont rempli plusieurs fonctions. A la grande abbatiale de Cuxa il faut souligner la portée d'une circulation transversale selon le plan du X^e siècle,⁹⁰⁸ qui n'a reçu aucun écho dans la littérature, à l'aide des ouvertures percées dans les murs gouttereaux des bas-côtés nord et sud. Les énigmatiques baies superposées de part et d'autre du sanctuaire central étaient indispensables dans le secteur oriental de l'église où il n'y avait probablement aucune autre ouverture vers l'extérieur. La porte à arc en champignon de Sant Pere de Rodes donnait vers le cloître de l'abbaye. Les deux grandes baies du même tracé de Saint-Marie d'Orbieu s'ouvrent dans la tour "carolingien" du bras nord du transept.

A Sant Marti de Forn del Vidre, les deux portes au nord et au sud sont posées également sur un axe transversal bien que l'église n'ait qu'une seule nef. Cependant, les deux portes dans le mur nord et sud de Sant Joan de Bellcaire ne correspondent pas exactement à la disposition symétrique de celles de l'abbatiale de Cuxa qui sont parfaitement dans le même axe. A Bellcaire, la différence de taille signale au sud une belle porte d'entrée encadrée par de la pierre de taille et une autre, plus petite, en moellons avec un décalage vers l'est. Cette dernière porte secondaire fait penser à une porte aux morts. Il est intéressant de constater le dessin différent de ces deux ouvertures sur leur face extérieure qui est en champignon tandis que leur côté intérieur est outrepassé.

Dans d'autres églises, par exemple à Sant Romà de Sidilla, la porte d'entrée en champignon se trouve au sud vers la façade occidentale, alors qu'une autre petite porte en fer à cheval est ménagée juste devant l'arc triomphal dans le mur nord. A l'église à trois vaisseaux de Sainte-Marie de la Cluse-Haute, la porte d'entrée se situe dans la façade occidentale mais une ouverture toute petite, actuellement bouchée, se trouve dans le mur nord juste devant l'arc triomphal de l'abside nord. A Saint-Michel du hameau de Paders, une minuscule baie en champignon nous surprend dans la zone occidentale du mur méridional, à côté de la porte d'entrée installée dans le même mur. A Saint Miquel de Palol Sabaldoria, la porte d'entrée se trouve à l'ouest et la petite porte mi-outrepassée ouvre au sud. A Sant Quirze de Pedret, la petite baie est percée au milieu de la façade occidentale et la porte d'entrée a dû se situer probablement dans le mur méridional du collatéral sud (l'actuelle porte d'entrée, après la suppression du collatéral méridional, a été installée dans le mur sud de la nef principale). Les exemples sont nombreux partout dans le territoire examiné ce qui signale qu'il s'agit d'un phénomène pas omniprésent mais assez répandu partout qui pourrait s'expliquer par la distinction de deux fonctions diverses.

Pour une analyse plus complète il serait indispensable de connaître les alentours de ces églises, l'emplacement du cimetière ou des autres bâtiments castraux ou monastiques. Ce qui semble être clair c'est ce que cette petite ouverture n'avait pas un endroit fixe, elle a été mise en place en fonction de la situation d'autres installations autour de l'église vers lesquelles elle s'ouvrait

⁹⁰⁸ Sur la circulation transversale dans les monuments de l'époque wisigothique voir la thèse de Pierre Dourthe *L'architecture paléochrétienne et d'époque wisigothique de la péninsule ibérique : typologie des basiliques, organisation liturgique et évolution du rite chrétien (IV^e-VII^e s.)*, DOURTHE, 1993.

et participait ainsi à l'organisation des circuits entre l'église et celles-là. Le cas de Santa Coloma d'Andorre est clair, la petite porte en champignon dans le mur méridional près du chevet met en communication la nef de l'église avec le clocher-tour, alors que la porte d'entrée dans ce même mur se situe vers l'ouest.

Nous avons encore d'autres exemples témoignant de l'existence d'une autre petite porte dans le mur nord de Saint-Cyprien de Cuchous, dont la porte d'entrée se trouve au sud. A la nef ajoutée de Saint-Michel de Sournia, la petite ouverture donne vers l'ouest, alors que la porte d'entrée ouvre vers le sud. A Sainte-Marie de la Lauze, la petite porte est creusée dans le mur occidental, la porte d'entrée se situe dans le mur sud. A Saint-Bauléry de Cébazan, la petite porte outrepassée se trouve également à l'ouest, mais la porte d'entrée est au nord. A Saint-Pierre de Ceyras, en revanche, les deux ouvertures sont percées dans le même mur méridional.

La grande tendance de l'installation de la porte d'entrée dans les édifices à nef unique se profile aussi à travers ces comparaisons. Même si cette loi n'est pas du tout exclusive, dans la plupart des cas l'ouverture qui peut être la seule ou la plus grande entre les deux donne la préférence à la façade méridionale. Les exemples d'une porte principale occidentale existent bien dans le corpus (Palol Sabaldoria, Santa Elena de Rodes, Vila Robau, Viros, Gléon, Mantauiol, Prunet, Pave, Saint-Gérôme d'Argelès) mais les baies nord sont très rares (Cébazan, Brousson, Clariana). Le déplacement de la porte d'origine est également constatable maintes fois, en général du sud vers l'ouest (Riunoguers, Cabanes, Cairat, Canapost, Cabrils, Solers). A Palagret, les deux anciennes portes, occidentale et méridionale, sont bouchées dans le secteur occidental et la nouvelle ouverture se situe au midi devant l'arc triomphal. A Santa Fe de Solers, la prolongation de l'église a provoqué l'ouverture de nouvelles portes au sud et à l'ouest. A Clariana, l'actuelle porte plus récente que celle d'origine au nord se trouve au sud.

Le remaniement du tracé primitif en champignon ou en fer à cheval est aussi fréquent comme aux églises de Saint-Gérôme d'Argelès (Ouest), de Vieussan (Ouest), de Savignac (Sud), de Fourques (Sud), de Baussitges (Sud), de Saint-Saturnin de Béziers (Sud), de Roujan (Sud), de Serrallonga (Sud), et des Plans (Sud) en témoignent. La plupart ont été reconstruites à une époque plus tardive.

Les fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur sont percées en général à l'est et au sud dans le chevet et dans le mur méridional de la nef. Leur forme est très variée et les baies de tracé en champignon ou en fer à cheval ne font qu'une petite partie de leur richesse morphologique. La réalisation d'une forme dépend toujours du matériau ramassé sur place et présente une inventivité empirique infinie. De ce point de vue, il faut noter qu'il n'y a pas deux fenêtres similaires dans le même bâtiment et la cohabitation du dessin outrepassé avec le tracé en champignon y est bien admis (Peralta, Santa Elena de Rodes), de la même manière que dans le cas des grands arcs. En raison de leur petite dimension et à cause du matériau majoritairement très rustique en moellons ou en plaques de schiste, leur tracé est très peu élaboré et souvent complètement irrégulier et asymétrique. La banquette, surtout sur leur face intérieure, est très fréquente dans l'édification de leur arc, surtout pour celles qui ont une taille un peu plus grande, permettant ainsi mieux peaufiner les détails.

Dans les édifices où les arcs et les portes sont édifiés en pierre de taille, les fenêtres bénéficient également de cette distinction mais, dans la majorité des cas du corpus, les éléments des fenêtres sont grossièrement assemblés à l'aide de moellons seulement cassés, sans former un intrados lissé (Baussitges, Palagret, Saint-Michel et Saint-Félicité de Sournia). A Sant Climent de Peralta, les deux baies outrepassées du chevet sont en moellons, tandis que la fenêtre méridionale du transept en champignon est soigneusement encadrée dans ses piédroits en pierre de taille, ce qui signale que les deux techniques et les deux tracés peuvent aller ensemble dans le même édifice et que le transept surélevé est valorisé par son ouverture aussi. Bien qu'à Peralta ce soit la baie du transept qui ait reçu un soin plus particulier au détriment des fenêtres du chevet, dans la plupart

des cas il n'y a pas de transept et on peut observer que, parmi les deux fenêtres du chevet, c'est toujours la fenêtre axiale qui bénéficie d'un travail plus élaboré, même dans les petites chapelles, aux dépens des autres fenêtres.

Cette solution appareillée est pourtant rare, surtout en Roussillon où presque tout est construit en moellons, et à l'exception de Moussan dans l'Aude où les arcs sont élevés en pierre de taille. La seule fenêtre d'origine conservée de Saint-Michel de Cuxa, dans le mur méridional de sa nef centrale, est aussi en moellons irréguliers, ses éléments sont plus grands que le reste de l'appareil ; ils sont polis seulement sur la tête de l'arc et sur l'intrados. En général, les baies construites en moellons suivent la méthode du tas de charge dans leurs montants et le clavage par quelques claveaux en rayon (Fenollar, Saint-Michel et Sainte-Félicité de Sournia, Prunet bouchée, Cabanes, Fourques, Caixas). Leur profil peut constituer la forme d'une meurtrière étroite ou dessiner un tracé plus au moins semi-circulaire, ovale ou outrepassé.

Il faut pourtant préciser que, sur les terrains de moellons et de cailloux de rivière du Roussillon, la fenêtre axiale du chevet de Sainte-Croix de Quercorb, à l'extérieur, est parfaitement appareillée et sa forme étroite en meurtrière est couronnée d'un immense bloc monolithe taillé en arc semi-circulaire pour former le couverture de l'arc. (A l'intérieur, les murs sont crépis et il n'y a pas d'arc triomphal.) A Saint-Jérôme d'Argelès, où l'arc triomphal et la porte d'origine sont construits en moellons, la fenêtre orientale est néanmoins en pierre de taille et se compose seulement de trois éléments, deux en tant que supports sont posés de chant et le troisième, un bloc monolithe échancré constitue le tracé de l'arc. A Moussan dans l'Aude, les piliers des deux fenêtres du chevet, à l'est et au sud, disposent de longues pierres de chant dans un agencement asymétrique.

A l'encontre du Roussillon, dans l'Hérault, les églises dont les arcs sont appareillés possèdent également leurs fenêtres en pierre de taille (Lunas, Lauroux, Roujan, Brousson, Ceyras, Saint-Saturnin de Béziers, Les Plans bouchée). Même à l'église de Palagret (fenêtre sud) et dans l'Aude à Sainte-Marie de la Lauze (fenêtres est et sud) qui sont construites en moellons, y compris leur arc triomphal, elles disposent au moins d'un linteau taillé et échancré pour former la courbure sommitale de l'arc.

Dans le cas des fenêtres appareillées, nous trouvons souvent des blocs de chant dans les montants et presque toujours le couverture est constitué par un linteau monolithique, soit rectangulaire, soit arrondi dans sa partie supérieure. Dans les piédroits des baies les plus élaborées, les pierres ont une disposition en carreaux et boutisses (Lunas, Louroux, crypte de Lodève). La taille du linteau est souvent volumineuse (Quercorb, Roujan, Sant Genis d'El Terrer).

Seule la fenêtre orientale de Saint-Bauléry de Cébazan ne dispose pas de linteau monolithe parmi les fenêtres appareillées du corpus. Ses claveaux taillés en tuf sont rangés pour former un arc semi-circulaire sur des piédroits aux éléments taillés et posés de chant. Dans une maçonnerie rude, cette fenêtre se distingue non seulement par la pierre de taille mais par la recherche de polychromie. Ce même soin est donné par la couleur à Saint-Vincent de Savignac, non seulement à son arc triomphal mais aussi à ses fenêtres, surtout la fenêtre axiale du chevet. Celle-ci comprend à l'intérieur des claveaux en briques polychromes sur des montants de chant, à l'extérieur, en revanche, elle reprend la formule du linteau échancré, dans ce cas d'une manière asymétrique. La fenêtre du sud, quant à elle, conserve la polychromie mais son tracé est moins soigné et ne dispose pas de linteau.

La forme étroite et étirée en meurtrière, le tracé irrégulier et plutôt allongé, le dessin plus régulier en ovale et les différentes silhouettes du fer à cheval se trouvent aussi en Catalogne. La solution de creuser le contour ovale au milieu d'une plaque monolithique taillée ne se trouve pourtant que dans cette région, dans la baie méridionale du chevet de Clariana (celle de l'est est outrepassée). D'ailleurs, le dessin ovale peut être réalisé avec du mortier comme nous le voyons à l'intérieur de la baie axiale de Fourques, à l'extérieur à Sainte-Félicité de Sournia en Roussillon, à la fenêtre orientale de Pedret en Bergueda et à l'intérieur de l'ouverture méridionale du chevet

d'Ardoval, qui est entourée de plaques monolithiques minces.

Les baies appareillées sont en minorité par rapport aux fenêtres en moellons en Catalogne aussi. Les reins de leur couverture en tas de charge (Serrallonga, Baussitges, Cairat, Marquet, Rellinars, Santa Elena de Rodes, Bellcaire) sont prolongés en général par des plaques d'ardoises minces ou par des petits claveaux en rayon. Il arrive que le niveau du tas de charge remonte jusqu'au clavage supérieur et nous n'avons que quelques blocs en disposition radiale au sommet. Ces types de constructions en moellons et en plaques de schiste présentent un clavage en forme de « V » ou en superposition (Serrallonga, Marquet, Rellinars), pareillement aux grands arcs (portes, arcs triomphaux). Ce détail relie la Catalogne avec le Roussillon où il se trouve à Fenollar, à Prunet et à Saint-Michel de Sournia.

Les baies appareillées forment dans la plupart des cas une meurtrière très étirée (Obiols, Olerdola, Cabrils, Santa Coloma d'Andorre). Celle de Canapost, observable à l'intérieur, a des grandes pierres de taille dans ses piédroits et son tracé semi-circulaire est porté par des banquettes en légère avancée. D'ailleurs, la silhouette étirée peut être réalisée à l'aide de moellons comme nous le voyons à Cabrils, à Marquet, à Boada où sa forme est très fortement outrepassée, ou sous une version plus rustique comme à Baussitges, où son dessin est plus irrégulier.

Parmi les baies en meurtrière appareillées se distingue la fenêtre méridionale du chevet de Sant Vicenc d'Obiols appareillée en tuf, avec des claveaux triangulaires parfaitement taillés. Celle de le chevet nord d'Olerdola est clavée par un linteau monolithique, celle d'Andorre est terminée sans linteau, la baie du transept sud de Peralta n'a que ses piédroits taillés. A part ces quelques exemples appareillés, les baies de Catalogne sont en moellons. Dans leur manière de bâtir, les banquettes jouent un rôle plus important qu'ailleurs. Dans l'Hérault, les seuls spécimens seraient les deux baies du chevet de Saint-Sauveur de Palagret qui présentent des montants avancés à l'intérieur. En revanche, en Catalogne nous les retrouvons à Peralta, Cabrils, Canapost, Bellcaire. Ce procédé de construction s'expliquerait de la même manière que pour les grands arcs et pour la voûte en berceau sur des parois avancées par opportunité qui facilite la pose des cintres.

Les fenêtres jumelées percées dans la façade occidentale de la nef ou dans le mur diaphragme de l'arc triomphal créent aussi des liens entre les régions de notre zone d'étude. A Pedret elle se trouve à l'est, à Olerdola, à Sainte-Marie de la Cluse-Haute à l'ouest. Dans les études monographies, nous avons vu que leur datation n'est pas bien établie.

Il faudrait attirer l'attention sur un phénomène curieux, découvert pendant le travail sur le terrain. Il consiste en l'ouverture de l'ébrasement des baies d'une façon asymétrique dans le but de diriger la lumière dans une direction donnée. Le rapport de ce détail avec la liturgie et avec le désaxement du chevet dans le plan nous semble être intentionnel et ne résulte pas de remaniements ultérieurs. Il faut signaler aussi que, malheureusement, beaucoup de fenêtres ont disparu à cause de l'état ruiné du monument, certaines sont obturées en raison des modifications intérieures (installation d'un retable, d'une niche), d'autres sont couvertes de crépi, ce qui limite le champ de notre étude. La restauration a provoqué des reconstructions irréversibles et, à la fois, très parlantes comme à la petite baie occidentale de Sant Miquel de Terrassa qui a reçu une forme islamisante à bec.

Parmi toutes les baies, les ouvertures multiples de la tour de la croisée de Santa Elena de Rodes méritent une distinction particulière à cause de la cohabitation des deux formes en champignon et en fer à cheval, ainsi qu'en raison de leur connotation indéniablement symbolique. Ces formes associées à une église dédiée à la Sainte Croix et à un village qui porte le même nom renvoient à une connotation qui a dû perdre sa signification depuis lors.

Il faut parler aussi d'une caractéristique qui a été soulignée en 1971 par Marcel Durliat et de l'abbé Giry dans leur article commun intitulé « Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de l'Hérault », notamment le rapport entre la nef et le chevet qui peut être rétréci par un mur diaphragme et un arc triomphal ou, au contraire, laissé libre permettant le passage entre ces

deux corps de l'édifice. L'un a été désigné par la formule « chœur fermé », l'autre par « chœur ouvert », tout en sachant que les deux dispositions différentes ne correspondent pas à des pratiques liturgiques distinctives et, surtout, à des indices de datation.⁹⁰⁹ Dans le corpus, les édifices à chœur fermé sont très largement majoritaires et il n'y a que quelques exceptions, en Roussillon : Saint-Vincent de Fourques, Saint-Croix de Quercorb, Saint-Étienne de Prunet ; dans l'Hérault : Saint-Bauléry de Cébazan ; en Catalogne : Santa Fe de Solers, Sant Genis de Vila-Robau.

Apparemment les piédroits de Sant Cristofol de Cabrils ont été modifiés et ne correspondent pas à la l'agencement "ouvert", de même que l'entrée du chevet de Sant Esteve de Canapost. Les piliers de Saint-Barthélemy de Jonquéroles ont été intentionnellement détruits, la chasse à la pierre de taille a spolié les éléments précieux des arcs de Saint-Climent de Peralta, l'ouverture du sanctuaire de Santa Agata de Clariana a été murée.

En Catalogne, les églises de Sant Lliser Viros et Sant Francesc d'Araos fournissent la preuve très rare dans le corpus sur les églises de plan simplement rectangulaire sans individualisation du chevet si nous acceptons leur interprétation en tant qu'un bâtiment conçu dès l'origine sans séparation architecturale du sanctuaire (et pas comme une nef après la disparition du chevet). Dans ce cas, leur fonction liturgique devait être considérablement différente par rapport aux autres où un chevet est réservé exclusivement aux ecclésiastiques et une nef est destinée à accueillir séparément les fidèles.

⁹⁰⁹ DURLIAT, GIRY, 1971, p. 207.

3. 3. Le corpus :

Notices des monuments-Voir dans le Volume II

Illustrations des monuments – Voir dans le Volume III

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	Palars Sobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
5	AMELIE-LES-BAINS	Saint-Quentin Des Bains	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Jérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
9	ARLES-SUR-TECH	Sainte-Croix de Quercorb	Vellespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
13	BÉLESTA,	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
15	BESCANÓ-VILANNA	Sant Bartomeu	Gironès	Gérone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
17	BIGUES I RIELLS	Sant Mateu de Montbui	Vallès Oriental	Barcelone	Catalogne
18	CABRILS	Sant Cristofor	Maresme	Barcelone	Catalogne
19	CAIXAS	Saint-Marc	Les Aspres	Pyrénées-Orientales	Roussillon
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne

21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
22	CASTELLNOU DE BASSELLA	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
27	CLARA-VILLERACH	Saint-Étienne de Pomers	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBÈRE-LE-CHÂTEAU	Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
32	CRUZY	Sainte-Madeleine de Sériège		Hérault	Languedoc
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Elena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
40	FORALLAC	Sant Esteve de Canapost	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
42	FOURQUES	Saint-Vincent	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE	Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc

45	LA JONQUERA	Sant Marti de Forn del Vidre	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
46	LA JONQUERA	Sant Pere de la Pla del Arca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
49	L'ESCALA	Santa Margarida d'Empuries	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
51	LLANCÀ	Sant Genis d'El Terrer	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
52	LLANCÀ	Sant Silvestre de la Valletta	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
56	MARTORELL	Santa Margarida de Martorell ou de Sant Genis de Rocafort	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
60	MONTCADA I REIXAC	Sant Pere de Reixac	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR- GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
63	MONTMAJOR-SORBA	Sant Eudald de Sorba	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
65	NARBONNE, cour de la Madeleine	pas identifiable		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
69	PERPIGNAN	Sainte-Marie de Malloles	Roussillon	Pyrénées-	Roussillon

				Orientales	
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
71	PRUNET ET BELPUIG	Saint-Étienne de Prunet	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
72	RABÓS D'EMPORDÀ	Sant Quirze de Colera	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
77	SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT	crypte		Hérault	Languedoc
78	SAINT-JEAN DE L'ALBÈRE	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
79	SAINT-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
80	SAINT-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
82	SANTA CRISTINA D'ARO	Santa Maria de Santa Maria Bell-Lloc d'Aro	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
84	SANT CUGAT DEL VALLÈS	murs de fondation dans le cloître	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
85	SANT CUGAT DEL VALLÈS	Sant Llorenç de Fontcalçada	Vallès occidental	Barcelone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
88	SORÈDE, château d'Ultrera	Sainte-Marie d'Ultrera	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux vaisseaux différents)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-	Roussillon

				Orientales	
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
92	TRESSERRE	Saint-Étienne de Nidolère	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
97	VILLESÈQUE-DES-CORBIÈRES	Notre-Dame de Gléon		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Berguedà	Barcelone	Catalogne

Conclusion générale

La première constatation qui s'impose à la fin de cette étude consiste à mettre l'accent sur la subsistance d'un patrimoine singulier, particulièrement précieux dans la zone nord occidentale du pourtour méditerranéen à l'époque du Haut Moyen Age où beaucoup d'églises conservent toujours en nombre considérable les supports d'origine dans leurs structures. Au début, nous sommes partis de l'aperçu général de la densité surprenante des arcs datant de cette époque, à la fin de ce travail ce premier aperçu s'avère non seulement confirmé mais après leur analyse, dans le cadre du milieu architectural environnant, nous pouvons mieux voir la richesse nuancée dans leur réalisation. Nous rappelons que la zone d'analyse a été pragmatiquement circonscrite selon cette propagation des arcs, outrepassés ou en champignon, reliant ainsi les deux versants des Pyrénées orientales et leurs arrière-pays.

A l'encontre des théories répandues depuis le XIX^e siècle dans le sillage de la thèse de Marcel Dieulafoy affirmant la chaîne évolutive à partir de l'arc semi-circulaire sur des piliers avancés vers le tracé outrepassé, les observations recueillies sur le terrain au cours de notre travail ont suscité le besoin de faire la différenciation entre ces deux tracés. Nous voudrions donc réitérer l'affirmation que nous devons voir deux arcs différents : l'un en plein cintre toujours sur des piédroits saillants par rapport à la retombée de l'arc que nous avons proposé d'appeler arc en champignon ; l'autre de tracé outrepassé indépendamment de la position des piliers (avancés, à l'aplomb, en retrait). D'ailleurs, tous ceux qui ont étudié les édifices haut médiévaux *in situ* ont clairement distingué ces deux tracés divers (X. Barral i Altet, J. Badia i Homs, X. Sitjes i Molins, A. Alpago Novello), pour certains, l'existence de la forme a inspiré une tentative d'appellation (M. Roberti, Alpago Novello, Sitjes i Molins, P. Ponsich) tout en contribuant à l'amalgame déjà existante dans la terminologie.

Au point de départ de cette étude nous avons constaté cette confusion dans l'appellation des arcs. Nous sommes conscients que la désignation proposée par nous ne supprime pas cette confusion entre les deux formes et que l'application du terme en champignon reste toujours problématique étant donné que dans certaines littératures le même terme est utilisé indifféremment pour les deux tracés. Il est nécessaire, en conséquence, de vérifier chaque fois ce que l'auteur entend par la dénomination utilisée, surtout dans les publications anciennes. Ce nom « en champignon » a pourtant l'avantage, d'un côté, de mettre en pratique un terme simple évitant de cette façon une périphrase architecturale, certainement plus précise mais plus lourde, qui n'entrera jamais dans l'usage courant ; de l'autre, de traduire la forme par une expression imagée ce qui a caractérisé les désignations précédentes aussi (trou de serrure, à gouttière, fer à cheval). Nous le considérons pour l'instant provisoire, cependant, nous tenons à ce que les deux formes soient clairement distinguées. L'amalgame provient, en fait, de la littérature sur l'architecture romaine de l'Antiquité qui passe sous silence cette forme bien qu'elle y ait été largement présente, tant en Occident qu'en Orient.

Le petit corpus étudié contient plusieurs monuments très importants dans le territoire français et catalan où l'arc outrepassé et l'arc en champignon subsistent conjointement et donnent des indices sur le rôle différemment défini des deux tracés dans le même bâtiment. Nous supposons d'après ce que nous avons observé que, même si leur distinction n'est pas toujours consciente dans les édifices, les deux dessins étaient intentionnellement différenciés et que le tracé outrepassé a été réservé plutôt à la courbure de l'arc triomphal tandis que l'arc en champignon à la forme des portes.

Certes, il y a des exceptions mais en aucun cas nous n'avons pas vu le tracé outrepassé dans le dessin de la porte aux édifices où l'arc triomphal était en tracé de champignon. Il faut reconnaître que s'il y avait une connotation symbolique liée à chacun de ces deux formes d'arc du haut Moyen Age, ce que nous présumons, ce sens a dû s'estomper déjà au cours de cette époque-là. Les édifices de Sant Quirze de Pedret, de Saint-Pierre de Ceyras, de Saint-Martin de Fenollar, de Sainte-Marie de la Lauze et la tour de la croisée de Santa Elena de Rodes avec les deux types d'ouvertures sont

particulièrement significatifs de ce point de vue. Malheureusement, la disparition partielle et la reconstruction radicale des édifices limitent considérablement le nombre des exemples laissant la possibilité de l'étude parallèle des deux arcs au sein du même bâtiment. Cependant, l'emploi de l'arc outrepassé dans d'autres édifices du corpus nous pousse à affirmer le rattachement de cette forme à la zone la plus sacrée d'un édifice, notamment à l'entrée de son chœur et à voir dans ce tracé en fer à cheval l'évocation intentionnelle du sacro-saint, le consacré, l'aspect hiératique du passage vers cet espace. D'après la façade occidentale de la tour de Santa Elena, au milieu du village contemporain de Santa Creu, avec trois baies en arc en champignon et à l'aide des petites portes, probablement des « portes des morts », au même tracé dans d'autres édifices donnant sur un cimetière généralement disparu aujourd'hui, nous pouvons supposer la connotation distincte de l'arc en champignon de celle de l'arc outrepassé.

Ce ne sont pourtant que de faibles présomptions d'après quelques indices. L'emploi systématique de l'arc outrepassé dans l'iconographie architecturale des *Beatus* nous entraîne également vers la quête d'un sens symbolique. Il suggère que cette forme marquerait le « sacré », car nous le voyons dans la représentation des édifices religieux, concrets (*Jean mesure l'église*) ou symbolique (*les sept Églises*). Dans ces images, le monde consacré est associé à la forme outrepassée : c'est la forme qui lui prête son aspect vénérable et en conséquence, curieusement, la chute de ce monde est également traduite par la désintégration de l'arc en fer à cheval comme nous le voyons par la figuration du tremblement de terre dans la scène des *Deux témoins*. En continuant cette logique, les *Beatus* font penser que si c'est la forme outrepassée qui incarne le sacré et prête l'ordre structurée au monde représenté, l'ordre du monde ne peut provenir que de cette source spirituelle. Il serait difficile d'y voir l'apport des chrétiens vivant sous domination islamique qui apportent avec eux la culture du milieu de leur soumission. Tout en sachant que ces présomptions sont tatonnantes, on ne peut que constater le mutisme des ouvrages consacrés à l'illustration des *Béatus* sur l'emploi de l'arc outrepassé.

Au cours de la révision des courants historiographiques, nous avons vu que l'arc outrepassé a été souvent victime des approches hâtives, des attributions erronées, des filiations superficielles expliquant l'origine de son tracé par un transfert automatique ou par une influence extérieure non vérifiée. Quoique l'identification du tracé par un apport ethnique ou son explication par des faits historiques présumés laissant des strates archéologiques soient aujourd'hui dépassées, l'arc outrepassé reste toujours un sujet délicat et contesté. Il vaut mieux le reconnaître et partir de la réalité archéologique plutôt que de forcer les monuments à correspondre à de raides théories préconçues. Le concept mozarabe et wisigothique, auxquels l'arc outrepassé a été souvent rattaché, a subi depuis de longues décennies une forte critique dans la recherche sans avoir pu ébranler la propagation des idées reçues fortement présentes dans les publications précédentes et sans avoir pu dire le dernier mot sur les sources multiraciales de l'art à l'époque wisigothique et mozarabe. Cette historiographie ancienne exigerait une révision systématique et générale, et pas seulement du point de vue des arcs outrepassés. Par ailleurs, il était très intéressant de voir à quel point le sujet des arcs touche au cœur de ces anciennes théories, nourries souvent du sentiment du patriotisme.

Toute historiographie est une sorte d'hommage, la reconnaissance du fait que nous sommes portés par les considérations de nos prédécesseurs. La remise en question de ces doctrines ne veut pas pourtant dire qu'elles soient sans valeur, au contraire, elles démontrent, depuis les premiers chemins frayés par J.-A. Brutails et J. Puig i Cadafalch, la prise de conscience d'une forme qui pose problème, dont l'attribution et l'identification provoque des hésitations déjà chez ces auteurs, comme plus tard chez les autres. Dans les notices monographiques nous voyons illustrées plusieurs fois ces incertitudes dans le rattachement du même édifice à des courants artistiques opposés (wisigothique, mozarabe, carolingien, islamique) et, en conséquence, à des périodes chronologiques différentes.

D'après le recensement des monuments à arc outrepassé, nous pouvons affirmer que

l'étendue géographique et chronologique de son emploi fait éclater les cadres restreints des catégories wisigothique, mozarabe ou islamique et impose le détachement de cette forme de ces périodes et de leur territoire. Tout en admettant que son usage est bien caractéristique à ces époques-là, nous voudrions dégager son tracé de ces concepts car il les dépasse tant dans son étendue spatiale que dans ses limites chronologiques.

Le sujet de l'arc outrepassé nous invite à repenser les catégories d'approche qui ont considéré qu'un nouveau pouvoir doit forcément produire un nouvel art et que cet art doit être homogène pendant l'ère politique donnée (M. Gomez-Moreno). Selon cette vision, l'arrivée au pouvoir d'un nouveau régime provoque une rupture radicale vis-à-vis du passé et par rapport de sa production artistique.

L'emploi de cette forme défie toute appréhension qui tente d'expliquer sa propagation à partir d'un noyau unique selon un développement linéaire. L'arc outrepassé a plusieurs « visages » en fonction du contexte historique et géographique dans lequel il se trouve, sa nature et sa connotation dépend justement de ce contexte. Il peut évoquer les portes du ciel dans les stèles, incarner la silhouette humaine schématisée, condenser le symbole d'une déesse, il peut être lié à une éventuelle fonction funéraire. L'arc outrepassé correspond à ces aspects mais il les transcende aussi. Cependant, c'est son étendue géographique qui nous met en garde contre son identification avec une ethnie ou avec une connotation religieuse, car ce même tracé peut appartenir à des époques différentes (paléochrétienne, wisigothique, carolingienne) et aux œuvres chrétiennes et islamiques. A l'encontre des opinions qui ont expliqué sa présence dans les *Beatus* d'une façon exagérée par l'influence islamique apportée par des mozarabes, cette courbure y semble être éminemment chrétienne.

Notre approche méthodologique a donné la priorité à l'observation réelle sur le terrain où une variété infinie défie les théories rigides, surtout celles qui sont basées sur des mesures mathématiques et géométriques, en particulier sur le prolongement du rayon au-dessous du diamètre de l'arc outrepassé. Bien que l'œil cherche toujours des règles, la diversité dans la réalisation des arcs est plus grande que les canons mathématiques, voulant les cantonner dans quelques types réducteurs, le permettent. Cette disparité dévoile que l'arc peut être construit selon des manières différentes, déterminées, avant tout, du moins dans cette architecture rustique par le matériau local ramassé sur place. A Sant Francesc d'Araos (Alins), les piédroits et les claveaux de l'arc sont en lamelles de schistes très minces, à Sant Genis d'El Terrer (Llança) en pierre brute de dimension volumineuse et très rude, à Saint-Vincent de Savignac la brique polychrome est intégrée dans la construction, ailleurs le galet de rivière ou la plaque d'ardoise ne sont pas rares dans la maçonnerie. La richesse dans la mise en œuvre des arcs exclut tout schéma rigoureux et prête à chacun des monuments la valeur d'un univers particulier qui porte des informations précieuses sur la manière de bâtir à l'époque haut médiévale. Certains édifices, jamais restaurés, sont particulièrement importants dans le corpus à cause des traits singuliers et uniques qu'ils conservent toujours (Ardoval, Sidilla, Baussitges) mais chacun des autres peut contribuer à la connaissance de l'art de bâtir à cette période-là.

Les écarts de mesures prises sur place, dans les édifices possédant plusieurs arcs font rejeter l'hypothèse de toute solution standardisée et soulèvent la question de la nature du cintre lors de la construction. La disparité de mesures prises aux arcs latéraux de Saint-Guilhem-le-Désert démontre que la réutilisation des mêmes cintres dans l'édification de plusieurs arcs, et probablement toute solution stéréotypée pouvant faciliter le travail, doit être écartée. A Saint-Michel de Cuxa les arcs des bas-côtés donnant sur les bras du transept manifestent une différence de plus d'un mètre l'un par rapport à l'autre. La divergence dans les dimensions mesurées sur place concernant les piliers, les impostes face à face ou d'autres détails des arcs dévoilent que les écarts ne proviennent pas seulement de la rudesse du matériau utilisé, mais la géométrie rigoureuse ou la symétrie scrupuleuse n'était pas recherchée, ou n'a pas pu être assurée, à cette époque-là, ni à la

grande abbaye de Cuxa, ni dans les petits édifices secondaires et ruraux. Voire, il est important de souligner le facteur empirique dans l'élévation des monuments ce qui se manifeste par l'existence des arcs mi-outrepassés ou par un seul arc en fer à cheval parmi les autres, en plein cintre, constituant des vrais casses-têtes pour un esprit rationaliste et restant inexplicables. Cette composante empirique dans les procédés architecturaux n'a jamais été prise au sérieux dans la mesure qu'il le mériterait à l'époque haut médiévale. La déformation ultérieure, l'éventuel tassement de l'arc à cause de l'imperfection du matériau et du procédé de construction ne peut pas être exclu non plus, Brutails l'a déjà supposé pour plusieurs églises du Roussillon.

L'argument du milieu rural a été souvent avancé pour expliquer la rusticité et la modestie des constructions et favorisant la persistance des traditions anciennes dans le temps. Le maintien du même plan, les mêmes procédés de constructions rendent difficile l'application des critères typologiques ou morphologiques dans la datation. Le corpus illustre, cependant, dans son échantillon varié l'existence des édifices de dimensions assez considérables, de plan et volumes complexes à côté des chapelles rurales secondaires (Bellcaire, Santa Helena de Rodes, Palau S'Ardiaca, Forn del Vidre, Peralta, Sabaldoria). En revanche, les caractéristiques dans la façon de construire sont identiques. La grande abbaye de Saint-Michel de Cuxa manifeste les mêmes spécificités dans sa construction que les petites chapelles. La rudesse de la construction ne s'explique donc pas par le milieu rural ou par le volume restreint de la structure. Cependant, l'exécution des arcs n'attestent pas seulement la rusticité sommaire, l'arc triomphal d'Olerdola, de Pedret, de Brunet, de Palau S'Ardiaca, de Terrassa, de Saint Georges de Lunas, de Saint-Martin-des-Puits et en général les arcs de l'Hérault appartiennent à une autre tradition plus élaborée, utilisant la pierre de taille.

Bien qu'il s'agisse d'une époque marquée par des tâtonnements et surtout de l'héritage de l'Antiquité, il y existe bien une manière de bâtir caractéristique qui est non seulement mal connue mais méconnue et qui disparaîtra progressivement à l'arrivée unificatrice de l'art roman. Ce petit corpus nous met en garde pourtant contre tous les schémas convoquant l'arc outrepassé, l'*opus spicatum* obligatoirement pour les édifices de la période haut médiévale, voire, contre ceux qui utilisent ces caractéristiques comme des arguments en faveur de l'authentification d'une datation haute et justifie ainsi le vieillissement du monument. D'après les sites étudiés, l'*opus spicatum* et le tracé en fer à cheval ne sont pas omniprésents à cette période-là, même si leur présence est fréquente dans cette zone, nous avons, au contraire, plusieurs bâtiments où ces caractéristiques manquent complètement et d'autres, où elles ne se trouvent pas ensemble non plus. Ni l'*opus spicatum*, ni l'arc outrepassé ne sont un critère absolu de l'architecture haut-médiévale.

En revanche, il faut admettre que dans l'art de bâtir de cette aire géographique la forme de l'arc, en champignon ou en fer à cheval, n'est pas isolée dans la construction mais il fait partie des procédés de construction généralisés qui caractérisent à la fois l'édification de la voûte, des supports (arcs triomphaux, arcs doubleaux, arcs latéraux) et des ouvertures, portes et fenêtres. Le principe de l'édification des supports, piédroits, piliers, est tout à fait similaire à la construction des parois portant une voûte et ne peut pas être réduit au montage des arcs. Ainsi, sur des piédroits avancés ou en tracé outrepassé on peut construire des voûtes, des arcs triomphaux, doubleaux, latéraux et les montants des fenêtres.

Au sujet des procédés de construction de l'époque, nous voudrions souligner la manière très spécifique de l'élévation des murs ce que nous avons désigné par le phénomène d'amincissement qui consiste à réduire les parois en général sur leurs deux faces, extérieure et intérieure, à partir de leurs bases progressivement vers leur partie supérieure produisant ainsi un fruit, une sorte d'empatement, voire un léger talus en bas. L'inclinaison des parois est la plus frappante dans le cas des clochers-tours comme par exemple à Sant Climent du Coll de Nargo et elle n'est pas inconnue dans la recherche. (Voir Caractéristiques générales) La généralisation de ce procédé à l'intérieur de l'aire géographique étudiée suggère qu'il appartient aussi aux caractéristiques architecturales de

l'époque. Il est tellement significatif qu'il permet de distinguer des structures appartenant à des campagnes de construction différentes (Santa Fe de Solers).

Au sujet de la technique de construction, il faut souligner les traits qui attestent la tradition antique, romaine ininterrompue. Elle se manifeste dans l'agencement des éléments des chaînes d'ange, des montants de baies, des piédroits d'arcs, en carreau et boutisse - pour les angles cette disposition s'avère une règle absolue. L'agencement de l'appareil en *opus spicatum*, la décoration en *opus reticulatum* (niches de la tour de Santa Helena de Rodes), le pavage en *opus signinum* (Santa Margarida d'Empuries), l'emploi des tirants de bois dans la maçonnerie (Santa Coloma d'Andorre), des niches en section triangulaire dans la paroi intérieure des bâtiments (Caulers, Sidilla) peuvent probablement être liés à cet héritage technique. Le remploi fréquent des pièces taillées issues des structures précédentes dans un but économique ou idéologique (colonnes intégrées dans les piliers de l'arc triomphal à Lunas),⁹¹⁰ l'installation systématique des édifices sur les sites antiques témoignés par des vestiges architecturaux ou par la récupération des *tegulae*, des *dolia* ou des *silos* (Marquet) témoigne de la quête volontaire de s'approprier des structures déjà existantes. Dans le corpus, le cas de Santa Margarida de Martorell (soubassement d'une église paléochrétienne ou wisigothique), Santa Margarida d'Empuries (à l'emplacement d'un baptistère), Sant Cugat del Vallès (abside ajoutée à une basilique paléochrétienne), Santa Maria de Bell-Lloc d'Aro (sur une *villa* romaine), Sant Eudald de Sorba (sur un martyrium) illustre d'une façon éloquente la volonté de renouer avec les vestiges d'un passé romain, paléochrétien. Parmi ces exemples, ceux qui attestent non seulement de l'installation sur des vestiges anciens mais également de leur conservation volontaire et usage continu tiennent une place particulière parce qu'ils justifient l'hypothèse de l'emploi longue des édifices paléochrétiens. Leur rôle dans la transmission des techniques de construction et dans la persistance des traditions du passé peut être indéniable. Le complexe de Santa Maria de Bell-Lloc d'Aro avec les vestiges de son *balneum* romain et son église conservée volontairement de l'Antiquité tardive (VI^e siècle) lors de son amplification par un nouveau vaisseau au X^e siècle en donne un spécimen éloquent. A cet endroit, le vestige de l'arc outrepassé sur piédroit avancé, daterait de la construction du VI^e siècle.

Les critères d'analyse des arcs se sont également forgés au cours des observations sur le terrain, nous les retrouvons dans la description des notices monographiques et dans les différentes cartes représentant le corpus et synthétisant ces données. Selon ces cartes, la plus forte concentration des arcs haut-médiévaux se trouve en Roussillon et dans la zone côtière de l'Empordà. Cette densité relevée sur les monuments conservés s'expliquerait probablement par la subsistance des vestiges de l'Antiquité tardive à ces endroits-là. La découverte des *villae* ou d'autres constructions de l'époque précédente, sur lesquelles ou à proximité desquelles la nouvelle population s'installa, prouve la volonté de profiter de leur structure et de leur matériau.

Globalement, la fréquence des arcs outrepassés est plus importante que celle de l'arc en champignon dans ces édifices répertoriés. L'arc en champignon présente ses exemples les plus nombreux également en Roussillon et en Empordà, ainsi que dans quelques édifices autour de Lodève. L'abside de plan outrepassé est la plus fréquente en Roussillon et en Vallès (Catalogne), cependant elle ne remonte pas plus vers le nord, l'Aude et l'Hérault sont complètement exempts de ce tracé dans le plan du chevet de leurs églises. Cette donnée sur la fréquence de l'abside outrepassée renforce la place prépondérante de la présence du tracé outrepassé en Roussillon.

Dans la répartition des arcs outrepassés selon leur place occupée dans l'édifice, nous avons pu relever un nombre important d'arc triomphal conservé toujours en élévation qui démontrent une distribution assez équilibrée sur le territoire étudié. Le nombre de voûtes en berceau plein cintre outrepassé préservée entièrement ou d'une façon fragmentaire est plus considérable que celui des arcs en fer à cheval et sa plus grande fréquence touche très nettement le Roussillon. Le nombre

⁹¹⁰ ARAGUAS, 2007.

réduit des portes en fer à cheval soutiendrait la présomption selon laquelle ce tracé serait réservé plutôt aux espaces sacrés intérieurs. Les arcs doubleaux, les arcs donnant sur la croisée du transept ou ceux situés entre les vaisseaux, réalisés en tracé outrepassé, sont apparemment en nombre insignifiant mais ces éléments de support dans la structure d'un édifice peuvent prendre un effet monumentalisant et au niveau architectural, ils attestent des solutions plus complexes. Les arcs liés à la structure de la voûte se trouvent, ça va de soi, dans la région où la voûte outrepassée elle-même est la plus fréquente, c'est à dire en Roussillon.

Le soin apporté au matériau de construction s'est avéré un élément révélateur dans les comparaisons pour l'arc outrepassé et pour l'arc en champignon aussi. Il est inventorié dans les piédroits et dans les claveaux parce que, même si majoritairement les arcs sont construits d'une façon homogène, soit en pierre appareillée, soit en moellons, à certains endroits les piédroits sont taillés et les claveaux de l'arc se composent de moellons (grands arcs de Cuxa) ; à d'autres sites, inversement, les claveaux sont taillés et les montants sont en moellons (Pedret). Quant aux arcs en champignon, les recensements révèlent qu'ils sont construits presque partout entièrement en moellons, les réalisations mixtes avec des piédroits appareillés et des claveaux en moellons (ou inverse) sont rares. La disposition radiale des claveaux semble être général dans la construction des arcs en champignon et des arcs outrepassés aussi, les contre-exemples se trouvent majoritairement en Roussillon. Il arrive que l'agencement des retombées ne soit pas symétrique.

Quant à l'appareillage de l'arc outrepassé, les arcs construits en moellons et en tas de charge sont au nombre à peu près égal dans le territoire du corpus mais très clairement les arcs en pierre de taille se trouvent dans l'Hérault et les arcs en fer à cheval en moellons se concentrent en Roussillon pour démontrer l'existence des noyaux homogènes et des traditions de construction différentes. Selon le rangement des claveaux, la disposition radiale caractérise les arcs outrepassés taillés de l'Hérault, tandis que le Roussillon ne présente pas une disposition si homogène et se distingue plutôt par l'appareillage en tas de charge. La Catalogne ne possède pas dans son patrimoine haut-médiéval conservé des îlots homogènes similaires au Roussillon ou à l'Hérault ; selon les différents critères de l'arc en champignon et de l'arc en fer à cheval les exemples de cette zone sont hétérogènes. Concernant la disposition des claveaux de l'arc outrepassé, ses monuments manifestent majoritairement un agencement en position radiale.

Le rapport entre les piliers et l'arc outrepassé qui le surmonte a été souvent avancé dans les théories présentées de l'historiographie en tant qu'un critère distinctif dans l'identification des tracés islamiques, aux piédroits rentrants. Le résultat des comparaisons est révélateur de ce point de vue aussi. Elles démontrent que les arcs outrepassés avec des piédroits avancés sont le plus nombreux dans le corpus et qu'ils recouvrent tout le territoire étudié. Voire, ces recensements font ressortir qu'il y a des régions entières, comme toute la partie française, qui, à l'exception de trois monuments, ne possèdent que cet agencement. Quant à ces exceptions, en Roussillon, l'arc triomphal du seul site de ce type, à Sainte-Colombe de Cabanes, a été ultérieurement remanié ; le seul exemple de l'Aude se trouve à Saint-Martin-des-Puits et également le seul témoignage de l'Hérault à Lunas. En Catalogne, en revanche, l'arc outrepassé reposant sur des piédroits en retrait au-dessous des impostes saillantes est plus fréquent à côté des spécimens de l'arc outrepassé aux montants avancés. Les arcs qui retombent verticalement sans avancée sur les piliers nuancent à peine la palette.

Même si nous ne savons pas à quel moment l'arc triomphal de Sainte-Colombe a été remodelé, il est indéniable que, dans cette intervention, s'affirme la volonté d'imiter un tracé dont la retombée repose sur un « bec » proéminent. La fenêtre de la façade occidentale de Sant Miquel de Terrassa, les deux grands arcs de la croisée de Santa Maria de Marquet auraient subi des remodelages selon le même goût. Les montants rentrants de l'arc triomphal de Santa Agata de Clariana de Cardener sont dus à la restauration après le réaménagement de son chevet en suivant les principes de la théorie mozarabe très en vogue. Les piliers rentrants de l'arc triomphal de Sant

Cristofol de Cabril s'expliquent par sa reprise liée à l'installation d'un retable devant son entrée. A Santa Margarida de Cairat les jambages ont été retouchés ultérieurement.

Il est important de souligner que ces arcs qui ont été avancés comme les preuves d'une influence mozarabe ou islamique sont le fruit des opérations postérieures. Or, le type d'arcs outrepassés avec des piédroits rentrants existe bien dans le corpus, à l'exception des trois églises en France citées ci-dessus, le reste de ces édifices se situe en Catalogne. Ce type est connu chez les auteurs qui ont étudié les monuments préromans de la Catalogne (SITJES I MOLINS, 1977 ; BARRAL, 1981, BADIA I HOMS, 1985) mais également chez Alpagó Novello qui a travaillé sur l'architecture paléochrétienne de l'Arménie.⁹¹¹ Ces chercheurs n'ont pas voulu attribuer cet arc à une influence mozarabe ou arabe mais ils l'ont répertorié en tant qu'un arc haut médiéval à côté de deux autres, l'un avec des piliers avancés, l'autre avec une retombée arrivant sans avancée au plan vertical du pilier. Les arcs d'Olerdola, Pedret, Gargallà, Marquet seraient des arcs haut-médiévaux, de même que l'arc doubleau appartenant à la deuxième campagne de construction de Sant Julia de Boada qui a prolongé sa nef vers l'ouest et qui a été traité chez P. Ponsich comme la preuve d'une influence mozarabe par rapport à son arcs triomphal wisigothique avec des piédroits avancés. En connaissance du corpus, la théorie des arcs en fer à cheval avec des piédroits rentrants attestant une influence mozarabe (Boada) ne tient pas, ce type d'arc est l'un des tracés caractéristiques de l'époque qui se trouve en Catalogne à proximité de l'arc outrepassé aux piédroits avancés.

A l'intérieur de ce type d'arc outrepassé avec des jambages rentrants, le modèle de l'arc sur colonne et chapiteau, toujours avec la même silhouette, constitue une réalisation particulière dont l'attrait se manifeste à Saint-Martin-des-Puits, à Saint-Georges de Lunas en raison des fragments de colonne intégrés dans ses piédroits, en Catalogne à Pedret et à Obiols (cette dernière fortement restauré). Ils rappellent sans contestation les monuments de l'époque wisigothique et les églises dites mozarabes. Probablement, il s'agit d'une formule figée, attrayante et répandue qui transcende les différents territoires et qui persiste pendant des siècles.

Le report des données de recensements sur carte démontre que l'insertion d'une imposte entre les piédroits et le sommier de l'arc caractérise seulement quelques spécimens en champignon et que son usage est plus typique pour les arcs outrepassés fort probablement afin d'assurer une base solide pour le montage des éléments. Le nombre élevé des arcs outrepassés qui prennent leur naissance sur leur support par l'intermédiaire d'une imposte semble soutenir cette observation qui est aussi valable en Catalogne que dans le territoire français du corpus. Cependant, il faut bien noter que les arcs en champignon et en fer à cheval existent bien sans l'usage d'une imposte en Catalogne et dans les départements français.

Les traits similaires qui relient ces deux unités, séparées actuellement par la frontière nationale mais qui ont constitué une même entité géopolitique à l'époque étudiée, sont corroborés par un détail spécifique réalisé dans le clavage des arcs. Il s'agit de la pose des dernières pièces qui chevauchent les uns sur les autres dans la partie supérieure de l'arc occupant l'espace laissé en triangle par les derniers claveaux. Le nombre de ces exemples n'est pas anodin et la solution particulière marque autant les arcs en champignon que les arcs outrepassés, tant en Catalogne qu'en Languedoc-Roussillon. Leur présence est tout à fait équilibrée dans le corpus.

Cette unité est attestée d'une manière générale par les résultats de comparaisons entre les différentes régions du corpus que les cartes illustrent d'une façon éloquente selon plusieurs critères. Cependant, ces données font clairement ressortir dans la similitude morphologique apparente l'existence des noyaux plus pur, plus homogène vis à vis du reste des territoires ce qui suggère l'existence des traditions architecturales différentes définissant des micro-régions à l'intérieur de l'ensemble. Ainsi, l'Hérault témoigne la construction des arcs outrepassés systématiquement et à l'exception d'un seul exemple (Saint-Bauléry de Cébazan) en pierre de taille à l'encontre du

⁹¹¹ ALPAGO NOVELLO, 1971, p. 78.

Roussillon qui se distingue par ses constructions en moellons. L'homogénéité du noyau de l'Hérault est renforcée par la disposition radiale des claveaux et fait supposer son lien avec la construction des arcs outrepassés en pierre de taille. Les chiffres quantifiés démontrent aussi la plus forte concentration du tracé outrepassé en Roussillon tant en élévation que dans le plan des absides.

Il faut préciser que sur ces cartes ne figurent que des exemples bien identifiés des notices, nous avons éliminé tous les arcs qui ne sont pas bien lisibles et qui ont été partiellement détruits, bouchés ou altéré par la restauration. Il a également fallu exclure tous les arcs couverts du crépi, qui empêche l'identification du matériau et de la disposition des claveaux, sur les cartes traitant de ces caractéristiques. Il était souvent difficile de mettre sur les cartes le résultat des observations parce qu'*in situ* nous avons trouvé des retombées différentes, des tracés incertains qui n'ont pas correspondu aux qualifications des descriptions, d'ailleurs souvent divergents chez les différents auteurs.

En réalité, les arcs semi-outrepassé existent bien, voire, pour une analyse précise il faut reconnaître qu'un arc a quatre retombées, deux sur la tête de l'arc donnant vers la nef dans le cas de l'arc triomphal, deux autres sur son revers ouvrant vers le chevet et elles peuvent être différentes. Les auteurs créent une vraie confusion sans préciser ces détails et c'est la raison pour laquelle on peut voir le même arc qualifié chez l'un de champignon, chez l'autre de fer à cheval. Le plus problématique est le plan de tracé outrepassé des absides dont non seulement la courbure intérieure et extérieure ne coïncide pas dans les plans publiés mais sur place elle n'est pas toujours symétrique sur les deux côtés. Renforçant la confusion, nous pouvons voir le même monument avec des plans différents auxquels nous renvoyons dans les notices monographiques des édifices.

Parmi les tracés, ceux des portes ont été souvent modifiés par une reconstruction postérieure ou par leur bouchage qui a pu autant conserver le dessin de l'arc que le rendre inidentifiable. Les arcs triomphaux ont particulièrement beaucoup souffert des modifications postérieures : leur barrage par un retable, l'ouverture d'une porte dans le mur diaphragme donnant accès au chevet, utilisé désormais comme sacristie, la restauration abusive provoquant des altérations irréversibles, nécessitent leur élimination du corpus. L'arc triomphal, ce détail le plus attrayant à l'œil à l'intérieur du bâtiment a été plusieurs fois remis à jour selon le goût de l'époque qui donne la préférence à l'arc semi-circulaire conduisant à la suppression de l'avancée des piédroits, phénomène semblable d'ailleurs pour l'arc en champignon (Bellcaire, Pedret, Corbère). Ces dégâts sont irréversibles. (A El Torn les publications anciennes signalent des arcs outrepassés qui ont complètement disparu.)

Parmi les fenêtres le dessin outrepassé n'est pas général, il constitue seulement un tracé parmi les autres et il est réalisé d'une façon très différente en fonction du matériau et de la tradition architecturale du site. Le même édifice peut contenir des baies très variées. Leur ébrasement, encadrement, tracé ont été très souvent repris, c'est pour cette raison qu'à l'exception de la singulière fenêtre appareillée de Peralta et des ouvertures très importantes de Santa Elena de Rodes les fenêtres manquent dans les recensements et sur les cartes. Les notices plus complètes les signalent en revanche partout.

Ces notices historiques ont pour but de donner des informations sur la datation de l'édifice, par les opinions divergentes elles dévoilent souvent le partage des auteurs sur la situation chronologique du monument. Elles démontrent que le même bâtiment a fait l'objet d'attributions différentes ou opposés et les fourchettes chronologiques proposées traduisent souvent un écart considérable. La question est épineuse parce que les références documentaires contemporaines manquent souvent et ne donnent que rarement de vrais repères. En général, elles ne correspondent pas au bâtiment en question, elles sont souvent postérieures ou ne mentionnent que la toponymie.

S'il y a une date documentée, son association à l'édifice subsistant est fréquemment contestée par les chercheurs (Fenollar 844 ; Lasseille 819 ; Peralta 844, 881, 898). La date de consécration de l'abbatiale de Saint-Michel de Cuxa en 975, celle de Lodève en 975, de Sant Marti

de Baussitges en 946, la bulle papale de Riunoguers en 974 fonctionnent comme des vecteurs chronologiques largement convoqués dans les analogies avec d'autres monuments de datation incertaine. Saint-Michel de Sournia, avec ses deux vaisseaux successifs, attestée comme possession de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa dans plusieurs documents du X^e siècle (950, 966, 985), a joué un rôle important dans les comparaisons avec d'autres sites. Elle était à l'origine d'une chronologie relative dans l'historiographie : sa nef primitive a été rattachée à la période wisigothique par P. Ponsich ; l'église voisine de Sainte-Félicité, considérée comme un peu plus tardive a été située par lui également dans cette époque ; le nouveau vaisseau de Saint-Michel cependant, à reçu sa place déjà aux temps mozarabes, comme l'abbatiale de Cuxa elle-même. C'était cette deuxième nef qui a été utilisée comme jalon non seulement pour les petites chapelles de Roussillon mais également pour celles de la Catalogne. Les notices détaillent dans quelle mesure l'arc outrepassé a été utilisé en tant qu'argument en faveur de la situation chronologique de l'édifice.

Dès les études pionnières qui découvrent et intègrent les chapelles dans un groupe haut-médiéval, ces édifices sont à la fois incorporés dans des théories déterminant automatiquement une appartenance chronologique. Dans ces théories les monuments ont été abordés en tant que les constituants d'un groupe et non pour eux-mêmes, au cas par cas. Dans l'étude de l'Empordà, J. Badia i Homs⁹¹² applique une chronologie relative très précise fondée sur l'évolution des formes mais le développement linéaire dans le domaine de l'art et en particulier celle de l'architecture ne s'avère pas toujours fondée. Cet auteur, comme J. A. Adell (dans les volumes de *Catalunya romànica*) ont tendance à vieillir les édifices en contraste avec la majorité des publications qui sont pour une fourchette chronologique rajeunissante et homogène, entassant les édifices majoritairement au X^e siècle. Les références documentaires existantes qui citent les monuments au X^e siècle⁹¹³ soutiennent leurs positions.

Il y a aussi beaucoup d'incertitude à la marge de l'époque haut-médiévale et médiévale car les mêmes caractéristiques architecturales persistent et recouvrent la première moitié du XI^e siècle. Les datations scientifiques exactes pouvant donner de vrais repères pour une chronologie absolue manquent éminemment dans le corpus. Les fouilles archéologiques de Palol Sabaldoria n'ont daté que les tombes à l'intérieur de l'église et malheureusement même les restaurations récentes (Serrallonga, Serrateix, Clariana, Moussan, Obiols, Sainte-Colombe de Cabanes, Saint-Martin-des-Puits, La Tour-sur-Orb) ne sont pas accompagnées de datation authentique. Les églises du siège épiscopal de Terrassa sont placés au VI^e siècle après beaucoup d'autres positions plus rajeunissantes. Est-ce que nous pourrions, donc, dire plus sur ce patrimoine subsistant de l'époque du Haut Moyen Age que Puig i Cadafalch en 1909 en affirmant que ces édifices conservent le résidu du passé ? Mais quel passé ? Ils gênent toujours parce que leur rattachement à un style, à une chronologie reste toujours incertain. Pourtant, ils existent bien, ils existent toujours. Les rares datations absolues ont en conséquence une valeur particulière. Les dernières fouilles à Sant Romà de Sidilla l'année dernière ont avancé la datation précédente des vestiges, du X^e au VIII^e siècle ce qui encourage à remonter éventuellement dans le temps la chronologie d'autres édifices mais, en tous cas, elle pourrait se répercuter sur eux.⁹¹⁴ Dans des régions voisines, Saint-Hermentaire de Draguignan (Var) avec ses baies en champignon a récemment reçu sa place au VI^e siècle, Saint-Pons de Peyroules (Alpes-de-Haute-Provence), également avec des arcs haut médiévaux, aux VI^e-VII^e siècles.

La question de l'origine des arcs haut-médiévaux est également délicate. Si nous admettons que l'arc en champignon avec ses piédroits avancés a une ascendance dans l'Antiquité tardive, ce petit corpus attestera sans équivoque le prolongement de cet héritage jusqu'au X^e siècle dans cette

⁹¹² BADIA I HOMS, 1985.

⁹¹³ Boada : 994 ; Olerdola : 992 ; Santa Helena de Rodes : 974 ; Saint-Génis-des-Fontaines 981 ; Serrateix : 977 ; Palol Sabaldoria : 861, 955 ; Caulès : 919 ; Marquet : 956. Voir dans les notices monographiques.

⁹¹⁴ AGULLO, 2018.

zone étudiée, voire, si nous rappelons l'aire géographique de la propagation de ce tracé, il est nécessaire de l'intégrer dans l'univers très étendu de la Méditerranée comprenant la zone à partir de l'Europe occidentale jusqu'au Proche-Orient, de même pour l'arc outrepassé.

Le balayage sommaire de l'étendue spatiale de ces deux tracés en donne une sorte de base de données dont l'interprétation a généralement abouti à l'explication de la forme outrepassée par un essaimage de son berceau en Orient. Certes, les arcs de Saint-Michel de Cuxa peuvent être comparés à ceux de Firouz-Abad de la Perse Sassanide mais encore à combien d'autres arcs dans l'espace méditerranéen. Il s'agirait plutôt de la ressemblance causée par le matériau, car les arcs du monument cité sont en champignon. Il serait vain chercher les caractéristiques des arcs d'Alahan, de Hatra, de Kassakh ou d'autres en Occident et surtout dans la zone de notre étude. La forme outrepassée y existe bien mais elle est réalisée avec le matériau trouvé sur place et selon les procédés déterminés par la tradition locale. S'il existe une similitude apparente entre la zone orientale et occidentale, elle est due au fond commun hérité de l'Antiquité romaine. Nous proposons plutôt d'aborder ce patrimoine singulier de l'aire surtout méditerranéenne en tant qu'un langage commun sans chercher une transmission unilatérale, d'autant plus que dans la Péninsule ibérique la forme outrepassée a laissé des preuves matérielles précoces. Les motifs décoratifs similaires qui recouvrent les différentes terres de cet univers très large soulignent cette unité dans les formes d'expression.⁹¹⁵ Cet aspect de la question devrait être approfondi.

Le recensement des deux types d'arc démontre également qu'à l'époque du Haut Moyen Age il faut envisager les phénomènes artistiques à une échelle plus large que l'Europe. Si nous pouvons retrouver l'arc en champignon et l'arc outrepassé dans cette ample zone mentionnée, cela n'atteste pas forcément des liens de parenté. Ces arcs haut médiévaux se trouvent dans les grottes d'Alava et de celles de Cappadoce, les deux milieux minéraux et la réalisation des arcs sont pourtant très différents. Bien que depuis Dieulafoy jusqu'à Pere de Palol ou Caballero Zoreda, les auteurs aient unanimement affirmé l'origine orientale de l'arc outrepassé grâce aux influences arméniennes et syriennes,⁹¹⁶ les comparaisons focalisées sur les cas concrets ne peuvent pas soutenir des analogies ni dans le plan, ni en élévation. Au contraire, si nous admettons l'existence de petites unités territoriales dans le vaste territoire circonscrit et ainsi l'existence des dialectes identifiables à l'intérieur d'un langage commun, les caractéristiques architecturales de la zone étudiée reçoivent un nouvel regard. En outre, l'art appelé traditionnellement wisigothique, mozarabe ou asturien, qui a longuement cherché ses modèles dans l'historiographie, peut être repensé en tant que porteur de ses propres racines dans un territoire donné. Helmut Schlunk en 1947 a déjà distingué des groupes différents dans l'architecture wisigothique en fonction de leur situation géographique.⁹¹⁷

⁹¹⁵ Ils figurent déjà sur les exemples de la *Pedra Formosa* à l'Age de bronze dans la Péninsule. Voir, SILVA, 1986.

⁹¹⁶ Les opinions développées sont présentées dans un chapitre à part, ici nous ne voulons que faire la référence à des positions intégrées dans un résonnement plus général. Dieulafoy en 1885 explique l'influence orientale, véhiculée par Byzance, par des rapports commerciaux, par des architectes persans mêlés parmi les conquérants arabes ; Charles Diehl en 1925 affirme que l'Occident emprunte l'arc outrepassé de l'Orient (chap. II.) ; R. de Lasteyrie en 1929 prétend que les liens entre l'Orient et l'Occident sont ininterrompus pendant le Haut Moyen Age et qu'ils sont dus aux rapports commerciaux et à la circulation des artistes (p. 752.) ; Louis Bréhier en 1930 parle des colonies de marchands syriens et juifs qui sont les propagateurs de leurs art (p. 32.) ; Selon Jean Hubert en 1938, l'arc outrepassé a été emprunté en Gaule à l'Orient méditerranéen bien avant les premières constructions arabes, il situe cette pénétration pacifique aux alentours du V^e siècle (p. 106.) ; Helmut Schlunk en 1947, estime que l'arc outrepassé, très fréquent en Syrie et en Asie Mineure entre le III^e et le VII^e siècle, s'est généralisé en Occident pendant cette période (p. 271.) ; Azkarate Garai-Olaun reconnaît, en 1988, que l'on ne sait pas exactement comment et quand l'arc outrepassé a été introduit en Occident mais il suppose que le phénomène a dû s'effectuer en différentes étapes autour de 600 (p. 363.) ; P. de Palol et G. Ripoll, en 1990, pensent que l'origine de cette forme s'explique par la pénétration des courants orientaux, arméniens et syriens (p. 135.).

En revanche, Henri Terrasse, en 1932, considère que l'arc outrepassé dans la Péninsule appartient à la tradition ibérique dans laquelle puisent les Wisigoths qui le transmettent ensuite aux Omeyyades (p. 63.).

⁹¹⁷ TARACENA AGUIRRE, 1947, p. 270. Le chapitre sur l'art wisigothique est écrit par Helmut Schlunk.

Dans le secteur de notre étude où le tracé outrepassé a été systématiquement situé par rapport à l'architecture wisigothique, mozarabe ou islamique, dont l'arc en fer à cheval est la forme centrale, la question de l'acculturation des peuples barbares, les conditions de la migration mozarabe fuyant les persécutions, l'apport d'une ethnie étrangère, la manifestation artistique des dominants politiques de la Péninsule ont été souvent posés. Ces approches ont toujours envisagé la production architecturale de ce territoire en tant que le fruit de la transmission d'une culture différente. Bien que les recensements prouvent que les deux arcs du haut moyen âge, massivement répandu dans l'aire méditerranéenne de l'Atlantique jusqu'à l'Iran, ne peuvent pas être cantonnés dans le territoire calalano-roussillonnais et languedocien, nous proposons plutôt de considérer ce patrimoine comme la manifestation de ses propres traditions, comme l'héritage de ses propres racines bien ancrées et bien conservées en dépit des péripéties de son histoire médiévale mouvementée. Plusieurs auteurs l'ont affirmé, pourtant il reste toujours étonnant, que cette zone, largement ouverte vers la Méditerranée et aux influences extérieures, veuille renouer avec son propre passé et fonctionne comme le conservatoire de ses propres traditions pendant de longs siècles.⁹¹⁸

Dans cette étude nous nous sommes concentrées sur l'architecture religieuse, il est surprenant cependant que l'architecture castrale de l'époque, qui devrait s'inspirer du même vocabulaire, ne présente pas des arcs similaires ou très peu. Les recherches de Philippe Araguas sur les châteaux des Marches de Catalogne et Ribagorce entre 950 et 1100⁹¹⁹ démontrent que le nombre des sites avec arcs en champignon et arc en fer à cheval est très restreint.

Au cours de notre travail nous avons l'intention d'élargir le corpus vers les monuments du Rouergue qui possèdent également des arcs outrepassés mais nous y avons renoncé parce qu'à l'exception de deux (Saint-Pierre de Revel, Saint-Étienne du Causse) la majorité des églises datent du premier Moyen Age selon les publications de G. Durand.⁹²⁰ Ce territoire reste une piste à étudier ultérieurement.

Ce travail a dû être clôturée sans avoir pu approfondir davantage ses différents axes et sans avoir pu entamer certaines thématiques comme la question des dimensions liturgiques du corpus. Néanmoins, les approches qui cherchent la raison d'être de l'arc outrepassé dans les opportunités architectoniques ne peuvent pas tout dire de cette forme, ce niveau pragmatique est transcendé par ses dimensions symboliques. Dans la fonction de l'arc triomphal, l'arc outrepassé sert pourtant non seulement à la monumentalisation et à la mise en valeur de l'entrée du sanctuaire⁹²¹ mais à l'origine il a probablement eu une connotation symboliquelargement répandu comme nous l'avons déjà suggéré.

A l'aide du corpus, nous pouvons suivre l'évolution des formes qui inviterait aussi à chercherle rôle liturgique auquel elles donnent la place : la simple pièce rectangulaire sans individualisation du chœur réunit dans le même espace le prêtre et les fidèles dans une liturgie sans doute différente par rapport aux édifices, très majoritaire dans l'ensemble, où le sanctuaire est déjà détaché de la nef par sa largeur et hauteur plus réduite que celle-là et par une surélévation distincte

⁹¹⁸ M. de Dainville, en 1935, a déjà noté ce phénomène surprenant, la longue persistance du même modèle au chevet rectangulaire bien que le diocèse de Montpellier ait été le point de rencontre de courants différents. (DAINVILLE, 1935, p. 45.) Robert Saint-Jean, en 1975, décrit le Languedoc pendant le Haut Moyen Age comme une région fermée, cloisonnée en petites unités territoriales qui résiste à toutes influences extérieures et tient à ses propres traditions ce qui expliquerait son conservatisme architectural surprenant. (SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975, p. 13, p. 18.)

⁹¹⁹ ARAGUAS, 1978. L'arc outrepassé est signalé à la tour de Ribes et à Vallferosa dans la zone où la reprise des chrétiens remonte au X^e siècle, tous les deux sous forme d'un arc de décharge surmontant un linteau. À Ardevol ce type d'arc est sans linteau. A Castellvi de la Marca se trouvent deux ouvertures de tracé outrepassé et la voûte prend sa naissance sur une banquette. L'arc en champignon apparaît à Alos, à Cervello, à Guimera. Vol. 1, pp. 55-56, et notices monographiques correspondantes.

⁹²⁰ DURAND, 1987 ; DURAND, 1989.

⁹²¹ Voir, ROUX, 2010 ; ROUX, 2011.

dont le modèle traduit la séparation des fidèles du clergé. Les formes plus complexes sont aussi présentes et ne caractérisent pas seulement les fondations monastiques carolingiennes. Le transept surélevé⁹²² dans la partie catalane du corpus nous inviterait à se pencher sur la valorisation particulière de cet espace situé entre sanctuaire et nef ainsi qu'à chercher sa nature liturgique. La délimitation d'une zone surélevée de la nef devant le chevet dans quelques églises (Sidilla, Notre-Dame de la Lauze, La Cluse-Haute, Moussan) suggère également la fonction distincte d'une sorte d'avant-chœur à cet endroit-là. Des dispositifs liturgiques liés à l'arc triomphal peuvent être soupçonnés selon les enfoncements très variés dans l'intrados et dans la surface des piédroits.

En dépit de la modestie des édifices, de leur qualité d'exécution différente, leur réalisation architecturale diverse, ils témoignent d'une intentionnalité nuancée et réfléchie. L'ébrasement des baies, la différenciation du niveau du sol d'origine, les passages entre les absides du chevet, la porte installée à proximité du chœur, le clocher-mur dans le prolongement du mur diaphragme de l'arc triomphal avaient sans doute sa fonction liturgique et un sens symbolique. L'interrogation des livres liturgiques comme le *Liber Ordinum* promet de donner des indices sur les rites se déroulant dans ces églises, la confrontation des textes avec le témoignage architectural pourrait probablement aider à mieux localiser et identifier le rôle et le fonctionnement de leurs espaces. Nous pensons particulièrement à l'emplacement des portes et à l'examen des voies de circulation qu'elles permettaient.

Même si la recherche du rapport entre liturgie et architecture ne propose pas apparemment des preuves directes, il faut être conscient que la province de Narbonne a assisté à l'époque de Charlemagne à l'adoption progressive du rite romain qui se substitua à l'ancienne liturgie hispanique (wisigothique ou mozarabe) ou plutôt fusionna avec elle. Ce changement de rite inciterait à la quête de son éventuel reflet ou de son absence de reflet dans la disposition des églises. Nous trouvons important de souligner qu'avant l'introduction de cette liturgie romaine, la province de Narbonne dès son incorporation dans le royaume wisigothique de Tolède au V^e siècle a partagé une même liturgie hispanique. A l'époque carolingienne cette unité se manifeste administrativement dans la création de la province ecclésiastique de Narbonne qui s'étend sur les sièges épiscopaux de part et d'autre des Pyrénées, de Toulouse jusqu'à Barcelone en attestant l'unité du territoire de notre corpus du point de vue ecclésiastique et liturgique. Ce fond liturgique commun peut assurer une vraie cohésion dans le territoire étudié et contribuer probablement à son unité architecturale aussi.⁹²³ Démontrer cette unité dans les régions réunies par le corpus à travers les arcs haut médiévaux constitue l'aspiration principale de ce travail.

La dédicace des églises porte également des informations, elle nous renseigne sur l'orientation d'un édifice en fonction du saint patron choisi. Parmi les titulaires, saint Pierre, saint Michel, saint Étienne ont une prépondérance tant en Catalogne et qu'en Languedoc-Roussillon, en revanche, la vénération de la Vierge caractérise très nettement la partie française, surtout le Roussillon et l'Aude. L'identification des autres titulaires plus rares mériterait d'être approfondie davantage.

Finalement, il convient de mettre en exergue la précarité de ce patrimoine singulier, miraculeusement échappé aux dangers des destructions et reconstructions. Les illustrations témoignent d'une manière éloquente de cette vulnérabilité. Les arcs ont particulièrement beaucoup souffert de modifications postérieures imposées par une nouvelle mode dans l'architecture donnant la préférence au tracé régulier semi-circulaire. Le goût d'un espace unifié a fait relier les arcs de

⁹²² Voir ADELL, 1982.

⁹²³ Les spécialistes de la liturgie ont travaillé surtout sur les textes pour en relever les strates de l'ancienne liturgie hispanique. THIBAUT, 1929 ; MUNDO, 1971 ; GROS I PUJOL, 1976 ; PINELL, 1976 ; AMIET, 1978 ; ROCHA, 1980 ; GROS I PUJOL, 1982 ; MARTIMORT, 1982 ; OLIVAR, 1982 ; BONNERY, 1989 ; GROS, 1992 ; SMYTH, 2003. Le corpus réuni permettrait, cependant, d'entamer la démarche d'une étude à partir des observations concrètes sur les dispositifs liturgiques des monuments.

séparation entre les trois vaisseaux. L'installation d'un retable à sa proximité ou l'aménagement du chevet en sacristie ont laissé des traces irrémédiables sur les piédroits de l'arc triomphal. Ce sont pourtant les restaurations abusives qui ont causé des altérations irréversibles en donnant une identité complètement différente à l'édifice. Nous avons cherché en vain la répercussion de la frontière islamique ou les éventuels apports mozarabes dans le tracé des supports, néanmoins, la puissante vogue du mozarabisme s'est manifestée même à travers la restauration des anciens édifices traduisant la portée étonnamment enracinée de cette conception. A cause de ces modifications multiples, nous devons mieux apprécier les quelques monuments ou vestiges qui conservent toujours leurs structures d'origine, ils sont les précieux témoins d'une manière de bâtir disparue. Même sous leur état fortement fragmentaire, Sidilla, Ardovol, Caulers, Sainte-Marie de la Lauze ou Lunas restent inestimables.

Bibliographie

ABADAL, 1926-1950.

ABADAL I DE VINYALS, Ramon d', *Catalunya carolíngia, Els diplomes carolingis a Catalunya*, vol. I, (2 vols.), Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1926-1950.

ABADAL, 1952.

ABADAL I DE VINYALS, Ramon d', *Catalunya carolíngia, Els diplomes carolingis a Catalunya*, vol. II, (2 vols.), Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1952.

ABADAL, 1954-1955.

ABADAL I DE VINYALS, Ramon d', « La Catalogne sous l'empire de Louis le Pieux. Première partie, 814-828. Les splendides commencements de l'empire de Louis le Pieux », *Études Roussillonnaises*, 1954-1955, pp. 239-272.

ABADAL, 1956.

ABADAL I DE VINYALS, Ramon d', « La Catalogne sous l'empire de Louis le Pieux. La situation ecclésiastique en Catalogne pendant l'empire de Louis », *Études Roussillonnaises*, 1956, pp. 31-50.

ABADAL, 1969.

ABADAL I DE VINYALS, Ramon d', *Dels visigots als catalans, La Hispània visigòtica i la Catalunya Carolíngia*, Barcelone, Edicions 62, 1969.

ABRIL I LÓPEZ, 1990.

ABRIL I LÓPEZ, Josep Maria, *Catalunya romànica, Empordà 2*, (dir. Jordi Vigué, puis Antoni Pladevall i Font), Barcelone, Enciclopèdia catalana, vol. 9, (Coll. "Catalunya romànica"), 1990.

ABRIL I LÓPEZ, 1991.

ABRIL I LÓPEZ, Josep Maria, *Catalunya romànica, El Gironès, la Selva, el Pla de l'Estany*, (dir. Jordi Vigué, puis Antoni Pladevall i Font), Barcelone, Enciclopèdia catalana, vol. 5, (Coll. "Catalunya romànica"), 1991.

ABRIL I LÓPEZ, 1993.

ABRIL I LÓPEZ, Josep Maria, *Catalunya romànica, El Pallars Sobirà. El Pallars Jussà*, (dir. Jordi Vigué, puis Antoni Pladevall i Font), Barcelone, Enciclopèdia catalana, vol. 15, (Coll. "Catalunya romànica"), 1993.

ACEÑA I ALONSO, 1992.

ACEÑA I ALONSO, Robert, *Catalunya romànica, El Barcelonès, El Baix Llobregat, El Maresme*, (dir. Jordi Vigué, puis Antoni Pladevall i Font), Barcelone, Enciclopèdia catalana, vol. 20, (Coll. "Catalunya romànica"), 1992.

ADELL, 1982.

ADELL, Joan Albert, « El transsepte elevat d'algunes esglésies alt-medievals. Notes per a un estudi », *Quaderns d'estudis medievals*, vol. 1, n° 7, mars 1982, pp. 405-423.

ADELL, 1991.

ADELL, Joan-Albert, (dir. Jordi Vigué, puis Pladevall i Font, Antoni), *Catalunya Romànica, El Vallès*

occidental, El Vallès oriental, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 18, (Coll. "Catalunya romànica"), 1991.

ADELL, BURCH, CARRASCAL, MATARO, PUIG, RIU, VIEYRA, 1994.

ADELL, J. A., BURCH, J., CARRASCAL, C., MATARO, M., PUIG, A. M., RIU, E., VIRYRA, G., "L'església de Santa Elena de Rodes. Recerca arqueològica i restauració arquitectònica", *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, n° 33, 1994, pp. 217-235.

ADELL, VIGUÉ, 1985.

ADELL, Joan-Albert, VIGUÉ, Jordi (auteur et dir. puis Pladevall i Font, Antoni), *Catalunya Romànica, El Berguedà*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 12, (Coll. "Catalunya romànica"), 1985.

ADELL, LLINAS, MATARO, RIU-BARRERA, SAGRERA, 1997.

ADELL i Gisbert, J., LLINAS i Pol, J., MATARO i Pladelasala, M., RIU-BARRERA, E., SAGRERA i Arradilla, J., « Sant Pere de Rodes (Catalunya). La cella i el primer monastir (s. IX-XI) », *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, vol. 38, 1997, pp. 1415-1443.

AGULLO, 2018.

AGULLO, Emili, « Un mausoleu tardoromanà a Sidillà », *El Punt Avui - Girona/Cultura Foixà*, 20 mars 2018, consulté en ligne le 18/03/2018

AINAUD, 1948.

AINAUD, Juan, « *Notas sobre iglesias prerrománicas* », *Anales y boletín de los Museos de arte de Barcelona*, n° 4, 1948, pp. 313-320.

ALART, 1868.

ALART, Julien-Bernard, *Notices historiques sur les communes du Roussillon*, Paris, Le Livre d'histoire, vols. 1-2, 1868. (reprint 2004.)

ALIQUEOT, 2009.

ALIQUEOT, Julien, *La vie religieuse au Liban sous l'empire romain*, Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2009.

ALLEGUE FUSCHINI, 2008.

ALLEGUE FUSCHINI, Ludivine, *La miniature chrétienne dans l'Espagne des trois cultures. Le Beatus de Gérone*, Paris, L'Harmattan, 2008.

ALPAGO NOVELLO, 1971.

ALPAGO NOVELLO, Adriano, « La basilica di Tanaat nello Zanghezur (Armenia meridionale) e il problema dell'arco oltrepasato nell'ambito dell'architettura protochristiana armena », *Atti del II Congresso Nazionale di Archeologia cristiana (Matera, Venosa, Melfi, Massafra, Taranto, Canosa, Foggia)*, Rome, L'Herma di Bretschneider, 1971, pp. 59-79.

ALZIEU, 1998.

ALZIEU, abbé Gérard, *Les églises de l'ancien diocèse de Lodève au Moyen Age*, Montpellier, P. Clerc, 1998.

ALZIEU, 2009.

ALZIEU, abbé Gérard, *Églises et chapelles de l'ancien diocèse de Béziers*, Montpellier, Éd. Pierre Clerc,

2009.

AMIET, 1978.

AMIET, Robert, « La liturgie dans le diocèse d'Elne du VII^e au XVI^e siècle. Première partie. La liturgie wisigothique », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1978, pp. 73-100.

AMIET, 1980.

AMIET, Robert, « La liturgie dans le diocèse d'Elne du VII^e au XVI^e siècle. Seconde partie : la liturgie romano-franque qui a remplacé la liturgie wisigothique. Les anciens manuscrits liturgiques du diocèse d'Elne », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1980, pp. 67-100.

ANTON, 1935.

ANTON, Francisco, « Las influencias hispano-árabes en el arte occidental de los siglos XI^e y XII^e », *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, Fascículos VIII, IX, 1935, pp. 221-257.

ARAGUAS, 1978.

ARAGUAS, Philippe, *Recherches sur les châteaux des marches de Catalogne et Ribagorce (950-1100)*, Thèse de doctorat sous la direction de Jacques Gardelles, Université de Bordeaux 3, 3 vols., 1978.

ARAGUAS, 1979.

ARAGUAS, Philippe, « Les châteaux des Marches de Catalogne et Ribagorce (950-1100) », *Bulletin Monumental*, 1979, pp. 205-224.

ARAGUAS, 2007.

ARAGUAS, Philippe, « *Spolia/Contrefaçon*, deux modalités d'appropriation du passé, pour quelles élites ? », *Hortus Artium Medievalium*, vol. 13, 2007, pp. 347-358.

ASTRUC, 2013.

ASTRUC, Élisabeth, « Peut-on parler d'architecture préromane ? », *Bulletin de la Société Archéologique et historique des Hauts Cantons de l'Hérault*, n° 35, 2013, pp. 51-60.

AUBERT, 1929.

AUBERT, Marcel, « Exposé sur la théorie des origines orientales de l'art chrétien », Robert de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris, Auguste Picard, 1929, (1911), pp. 732-760.

AUDY-RIQUET, 1961.

AUDY, Jean, RIQUEL, Raymond, « La basilique cémétériale de Montferrand (Aude) ; contribution à l'étude du peuplement des Grandes Invasions en Gaule », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1961, pp. 185-204.

AUDIN, 1983.

AUDIN, Pierre, « La réutilisation des sites antiques par les églises », *Ethnohistoire et Archéologie*, actes de colloque, Paris, E. N. S., 7-8 Mai 1983, *Caesarodunum*, n° 19, 1984, pp. 63-107.

AUGÉ SANTEUGINI, 2013.

AUGÉ SANTEUGINI, Anna, *Campanyes d'excavació 2010 i 2011 al conjunt patrimonial de Palol Sabaldòria (Vilafant, Alt Empordà)*, *Memòria*, Gestió de patrimoni històric i cultural de Girona, 2013.

AZKARATE GARAI-OLAUN, 1988.

AZKARATE GARAI-OLAUN, Agustin, *Arqueología Cristiana de la Antigüedad Tardía en Álava, Guipúzcoa y Vizcaya*, Vitoria, Diputación foral de Álava, Servicio de Publicaciones, 1988.

BACOU, 1970-1971.

BACOU, J.-P., « La villa gallo-romaine de Condoumine à Puissalicon (Civitas de Béziers) », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1970-1971, pp. 93-147.

BADIA I HOMS, 1974.

BADIA I HOMS, Joan, « Aportacions a l'estudi del pre-romànic Empordanès (I) », *Revista de Girona*, n° 66, 1974, pp. 58-65.

BADIA I HOMS, 1975.

BADIA I HOMS, Joan, « Aportacions a l'estudi del pre-romànic Empordanès (II) », *Revista de Girona*, n° 72, 1975, pp. 37-53.

BADIA I HOMS, 1977.

BADIA I HOMS, Joan, « Aportacions a l'estudi del pre-romànic Empordanès », *Revista de Girona*, n° 78, 1977, pp. 9-26.

BADIA I HOMS, 1985.

BADIA I HOMS, Joan, *L'arquitectura medieval de l'Empordà*, Girona, Deputació provincial de Girona, 3 vols., 1985. (réédition des : 1977, vol. 1 ; 1978, 2/A ; 1981, 2/A, 2/B)

BADIA I HOMS, 1989.

BADIA I HOMS, Joan, *Catalunya romànica, Empordà 1*, (dir. Jordi Vigué, puis Antoni Pladevall i Font), Barcelone, Enciclopèdia catalana, vol. 8, (Coll. "Catalunya romànica"), 1989.

BAILBE, 1970.

BAILBE, Noël, « Le caractère architectural du Conflent roman », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1970, pp. 81-89.

BAILBE, 1971.

BAILBE, Noël, « Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1971, pp. 77-85.

BALMELLE, 2001.

BALMELLE, Catherine, *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine. Société et culture de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule*, Bordeaux, Paris, Ausonius, Aquitania, 2001.

BALTRUSAITIS, 1929.

BALTRUSAITIS, Jurgis, *Étude sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, (préface d'Henri Focillon), Paris, Librairie Ernst Leroux, 1929.

BALTRUSAITIS, 1941.

BALTRUSAITIS, Jurgis, *L'église cloisonnée en Orient et en Occident*, Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1941.

BANGO TORVISO, 1974.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, « La architecture de la décima centuria. Repoblación o mozárabe? », *Goya*, n° 122, 1974, pp. 68-75.

BANGO TORVISO, 1979.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, « El neovisigotismo artístico de los siglos IX^e y X^e : La restauración de ciudades y templos », *Revista de ideas estéticas*, 1979, pp. 319-338.

BANGO TORVISO, 1985.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, « L' "Ordo Gotorum" et sa survivance dans l'Espagne du Haut Moyen Age », *Revue de l'Art*, n° 70, 1985, pp. 9-20.

BANGO TORVISO, 1988.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, « La part oriental dels temples de l'abat-bisbe Oliba », *Quaderns d'estudis medievals*, n° 23-24, 1988, pp. 51-66.

BANGO TORVISO, 1996.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, « El arte mozárabe », *Actas del I congreso nacional de cultura mozárabe : historia, arte, literatura, liturgia et música*, Cordoue, 27-30 avril 1995, Cordoue, Publicaciones obra social y cultural Cajasur, 1996, pp. 37-52.

BANGO TORVISO, 2001.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, *Arte prerrománico hispano. El arte en la España cristiana de los siglos VI al XI*, Madrid, Espasa Calpe, (Coll. "Summa Artis, Historia General del Arte"), 2001.

BANGO TORVISO, 2007.

BANGO TORVISO, Isidro Gonzalo, « Un gravísimo error en la historiografía española, el empleo equivocado del término mozárabe », *Simposio Internacional « El legado de Al-Andalus ». El arte andalusí en los reinos de León y Castilla durante la Edad Media*, León 2006, Valladolid, Fundación del Patrimonio Histórico de Castilla y León, 2007, pp. 75-88.

BARANDIARAN, 1970.

BARANDIARAN, José Miguel de, *Estelas funerarias del país vasco*, San Sebastián, Txertoa, 1970.

BARAUT I OBIOLS, 1975.

BARAUT I OBIOLS, Cebrià, « Les églises préromanes et romanes d'Andorre (X^e-XII^e siècles) », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1975, pp. 181-191.

BARAUT I OBIOLS, 1992.

BARAUT I OBIOLS, Cebrià (dir. Vigué, Jordi, puis Pladevall i Font, Antoni), *Catalunya Romànica, Alt Urgell, Andorra*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 6, (Coll. "Catalunya romànica"), 1992.

BARBERO, 1966.

BARBERO, Abilio, « La integración social de los "hispani" del Pirineo oriental al reino carolingio », *Mélanges offertes à René Crozet*, (éd. Pierre Gallais, Yves-Jean Riou), Poitiers, Société d'Études Médiévales, vol. I, 1966, pp. 67-75.

BARDOZ, GABORIT-CHOPIN, 2005.

BARDOZ, Marie-Cécile, GABORIT-CHOPIN, Danielle, *La France romane : au temps des premiers Capétiens, 987-1152*, (Paris, Musée du Louvre, 10 mars-6 juin 2005), Paris, Musée du Louvre

Éditions, Hazan, 2005. Catalogue d'exposition

BARGELLINI, 1991.

BARGELLINI, Paola, « Le terme centrali di Pompei », *Les thermes romains*, actes de colloque, Rome, 11-12 novembre 1988, Rome, École française de Rome, (Coll. "École française de Rome", 142), 1991, pp. 115-128.

BARNOSELL, CAMPS, 1988.

BARNOSELL, Neus, CAMPS, Helena, « Geografia de Bellcaire d'Empordà », *Llibre de la Festa Major de Torroella de Montgrí*, 1988, pp. 57-70.

BARRAL, 1974.

BARRAL I ALTET, Xavier, « La basilique paléochrétienne et wisigothique de Sant Cugat del Vallès (Barcelone). Dossier archéologique et essai d'interprétation », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, vol. 86, n° 2, 1974, pp. 891-928.

BARRAL, 1977.

BARRAL I ALTET, Xavier, « Nouveaux apports au dossier archéologique de l'église Saint-Michel de Cuxa », *Journal des Savants*, 1977, pp. 191-223.

BARRAL, 1981.

BARRAL I ALTET, Xavier, *L'art pre-romànic a Catalunya. Segles IX-X*, Barcelone, Edicions 62, 1981.

BARRAL, 1986.

BARRAL I ALTET, Xavier, *Saint-Michel de Cuxa*, Rennes, Ouest-France, 1986.

BARRAL, 1987.

BARRAL I ALTET, Xavier (dir.) *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil, avec un appendice Catalogne, Colloque international C. N. R. S. Hugues Capet, 987-1987*, Paris, Picard, 1987.

BARRAL, 2001.

BARRAL I ALTET, Xavier, *Le monde roman, Villes, cathédrales et monastères*, Köln, Taschen, 2001.

BARRAL, 2002.

BARRAL I ALTET, Xavier, *Haut Moyen-Age. De l'Antiquité tardive à l'an mil*, Köln, Taschen, 2002.

BARRAL, 2003. 1

BARRAL I ALTET, Xavier, *Chronologie de l'art du Moyen Age*, Paris, Flammarion, (Coll. "Tout l'art"), 2003.

BARRAL, 2003. 2

BARRAL I ALTET, Xavier (dir.) *Dictionnaire critique d'iconographie occidentale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, (Coll. "Art et société"), 2003.

BARRAL, 2004. 1

BARRAL I ALTET, Xavier, « L'étude de l'art roman catalan ou la construction d'une identité nationale », *Catalogne romane : sculptures du Val du Boï*, (Paris, Musée national du Moyen Age, 14 septembre 2004–3 janvier 2005 ; Barcelone, Museu nacional d'art de Catalunya, 18 janvier–20 mars 2005), Paris, Musée national du Moyen Age, Réunion des musées nationaux ; Barcelone, Museu

Nacional d'Art de Catalunya, 2004, pp. 23-33. Catalogue d'exposition

BARRAL, 2004. 2

BARRAL I ALTET, Xavier, « Sur les supposées influences islamiques dans l'art roman : exemple de la cathédrale Notre-Dame du Puy-en-Velay » *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2004, pp. 115-118.

BARRAL, 2006. 1.

BARRAL I ALTET, Xavier, *Contre l'art roman ? Essai sur un passé réinventé*, Paris, Fayard, 2006.

BARRAL, 2006. 2.

BARRAL I ALTET, Xavier, « Du Panthéon de Rome à Sainte-Marie La Rotonde de Vic : la transmission d'un modèle d'architecture mariale au début du XI^e siècle et la politique "romaine" de l'abbé-évêque Oliba », *Les Cahiers du Saint-Michel de Cuxa*, 2006, pp. 63-75.

BARRAL, 2008.

BARRAL I ALTET, Xavier, « Chiese e paesaggio rurale in epoca romanica : qualche riflessione a partire dal ricamo di Bayeux », *Hortus Artium Medievalium*, 2008, pp. 113-118.

BARRAL, 2009. 1

BARRAL I ALTET, Xavier, « Sant Miquel de Cuixà y la falsa idea del mozarabismo », *L'art romànic català a debat*, Barcelone, Ediciones 62, 2009.

BARRAL, 2009. 2

BARRAL I ALTET, Xavier, « Culture visuelle et réflexions architecturales au début du XI^e siècle : les voyages de l'abbé-évêque Oliba. Première partie : Les premiers voyages avant l'itinéraire vers Rome », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2009, pp. 177-186.

BARRESI, 2010.

BARRESI, P. « Asia, Bythinia et Pontus : I teatri di Aphrodisias e di Nicea : marmi e committenza nell'Asia Minore di età imperiale », *Arqueología de la construcción, Los procesos constructivos en el mundo romano : Italia y provincias orientales*, Certosa di Pontignano, Siena, 13-15 novembre 2008, Mérida, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Arqueología de Mérida, vol. 2, (Coll. "Anejos del Archivo Español de Arqueología", 57), 2010, pp. 335-350.

BARRIÈRE-FLAVY, 1892.

BARRIÈRE-FLAVY, Casimir, « Étude sur les sépultures barbares de l'époque wisigothique », *Bulletin archéologique*, 1892, pp. 333-338.

BARROSO CABRERA, CARROBLES SANTOS, MORÍN DE PABLOS, AGUSTÍ GARCÍA, BENITO DÍEZ, ROBERO DE ALMEIDA, TAPIAS GÓMEZ, 2013.

BARROSO CABRERA, R., CARROBLES SANTOS, J., MORÍN DE PABLOS, J., AGUSTÍ GARCÍA, E., BENITO DÍEZ, L., ROBERO DE ALMEIDA, R., TAPIAS GÓMEZ, F., *Camino de Escalón-Mausoleos (T. M. Saelices, Cuenca) : Una propuesta de interpretación del "suburbium" segobricense: la "basilica" de "Cabeza del Griego"*. Madrid, Departamento de Arqueología, Paleontología y Recursos Culturales, Auditores de Energía y Medio Ambiente, 2013.

BARROUL, 1996.

BARROUL, Guy, (dir.) *Les premiers monuments chrétiens de la France*, vol. 2, *Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, (Coll. "Atlas archéologique de la France"), 1996.

BARROUL, 1998.

BARROUL, Guy, (dir.) *Les premiers monuments chrétiens de la France*, vol. 3, *Ouest, Nord et Est*, Paris, Picard, (Coll. "Atlas archéologique de la France"), 1998.

BARROUL, 2000.

BARROUL, Guy, « L'Église en Languedoc méditerranéen aux V^e-VI^e siècles », *L'Église et la mission au VI^e siècle. La mission d'Augustin de Cantorbéry et les Églises de la Gaule sous l'impulsion de Grégoire le Grand*, actes de colloque Arles 1998, (dir. Christophe de Dreuille), Paris, Les Éditions du Cerfs, 2000, pp. 243-259.

BARTHÉLEMY, 1856.

BARTHÉLEMY, Édouard de, « Essais sur les monuments du Roussillon », *Bulletin Monumental*, 1856, pp. 44-65.

BARTOMEU, 1980.

BARTOMEU, Josep, (avec la collaboration de Llorenç Navarro), *Guia del romànic català. Principat Andorra, Rosselló, Aragó*, Monserrat, Publications de l'Abadia de Monserrat, 1980.

BASCHET, 2008.

BASCHET, Jérôme, *Iconographie médiévale*, Paris, Gallimard, 2008.

BASCHET, 2011.

BASCHET, Jérôme, « L'image et son lieu : quelques remarques générales », *L'image médiévale : fonctions dans l'espace sacré et structuration de l'espace culturel*, (dir. Cécile Voyer, Éric Sparhubert), Turnhout, Brepols, (Coll. "Culture et société médiévales" 22), 2011, pp. 179-204.

BATISSIER, 1845.

BATISSIER, Louis, *Histoire de l'art monumental dans l'Antiquité et au Moyen-Age*, Paris, Furne et Compagnie, Librairies-Éditeurs, 1860. (1845)

BATTLE I PRATS, 1972.

BATTLE I PRATS, Lluís, « El "Castell" de Palau de Santa Eulalia », *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, n° 21, 1972, pp. 277-314.

BAUDOT, 1993.

BAUDOT, Marcel (dir.), « Diffusion et évolution du culte de Saint Michel en France », *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel. Culte de Saint Michel et pèlerinage au Mont*, Paris, P. Lethielleux, vol. 3. (Coll. "Bibliothèque d'histoire et d'archéologie chrétiennes"), 1993, pp. 99-112.

BAUDREU, CAZES, 1994.

BAUDREU, Dominique, CAZES, Jean-Paul, « Les villages ecclésiastiques dans le bassin de l'Aude », *L'environnement de l'église et la topographie religieuse des campagnes médiévales. Actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale*, Aix-en-Provence, 28-30 septembre 1989, Caen, Société d'archéologie Médiévale, 1994, pp. 80-97.

BAUTIER, 1946.

BAUTIER, Robert-Henri, « Note historique sur la Marche d'Espagne, le Conflent et ses comtes au IX^e siècle », *Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat*, Paris, En dépôt chez Mme Pecqueur-Grat, vol.

1, (2 vols.), 1946.

BEAUCHAMPS, 1994.

BEAUCHAMPS, Philippe, *La Province et la Corse pré-romaines et romaines ; Alpes-Maritimes, Var, Bouches-du-Rhône, Vaucluse, Alpes-de-Haute-Provence, Corse, Aix-en-Provence*, Edisud, 1994.

BECATTI, 1948.

BECATTI, Giovanni, « Case ostiensi del tardo imperio », Becatti, G., *Kosmos, studi sul mondo classico*, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, (Coll. "Studia archaeologica" 37), 1987, pp. 3-56. (1948)

BENOIT, 1962.

BENOIT, Fernand, « Circonscription Aix-en-Provence, Entremont », *Gallia*, vol. 20, 1962, pp. 690-692.

BERCÉ, 2000.

BERCÉ, Françoise, *Des Monuments historiques au Patrimoine, du XVIII^e siècle à nos jours ou "Les égarements du cœur et de l'esprit"*, Paris, Flammarion, 2000.

BERNDT-ERSÖZ, 2006.

BERNDT-ERSÖZ, Susanne, *Phrygian rock-cut shrines. Structure, fonction and cult practice*, Leiden, Brill, 2006.

BERTHOMIEU, 1964-1965.

BERTHOMIEU, Maurice, « La chapelle préromane du Plat de Fitou », *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, n° 28, 1964-1965, pp. 40-43.

BERTHOMIEU, 1968.

BERTHOMIEU, Maurice, « Vieilles chapelles des Corbières maritimes à Fitou et dans les environs », *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, n° 30, 1968, pp. 127-131.

BIGET, 1985.

BIGET, Jean-Louis, « Collégiale Saint-Salvi, Albi », *Congrès archéologique de France, Albigeois*, 1985, pp. 147-174.

BLANGY, 1980.

BLANGY Marie-Louise, « Riunogues. Église Sant Miquel X^e siècle », *Conflent*, n° 107, pp. 9-23.

BLOMME, 1987.

BLOMME, Yves, *L'architecture gothique en Saintonge et en Aunis*, Saint-Jean-d'Angély, Éditions Bordessoules, 1987.

BOESPFLUG, ZALUSKA, 1994.

BOESPFLUG, François, ZALUSKA, Jolanta, « Le dogme trinitaire et l'essor de son iconographie en Occident de l'époque carolingienne au IV^e Concile de Latran (1215) », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1994, pp. 181-240.

BOESPFLUG, 2000.

BOESPFLUG, François, *La Trinité dans l'art d'Occident (1400-1460), Sept chefs-d'œuvre de la peinture*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2000, pp. 181-240.

BOËTHIUS, WARD-PERKINS, 1970.

BOËTHIUS, Axel, WARD-PERKINS, John Bryan, *Etruscan and roman architecture*, Harmondsworth, Baltimore, Mitcham, Penguin Books, 1970.

BOFILL, 1977.

BOFILL, Rafael M, « Considérations sobre la desviació axial d'alguns temples medievals », *Información arqueológica*, n° 23, 1977, pp. 7-11.

BOINET, 1906.

BOINET, Amédée, « Notice sur l'évangélaire de la Bibliothèque de Perpignan », *Congrès Archéologique de France*, 1906, pp. 534-551.

BOISE, 1991.

BOISE, « Vitrage et volets des fenêtres thermales à l'époque impériale », *Les thermes romains*, actes de colloque, Rome, 11-12 novembre 1988, Rome, École française de Rome, 1991, pp. 61-95.

BOLÒS I MASCLANS, PAGÈS I PARETES, 1980.

BOLÒS I MASCLANS, Jordi, PAGÈS I PARETES, Montserrat, « El monestir de Santa Maria de Serrateix i la parròquia de Sant Pere », *Quadrens d'estudis mediavals*, n° 2, novembre 1980, pp. 83-86.

BOLÒS I MASCLANS, 1992.

BOLÒS I MASCLANS, Jordi, (dir. Vigué, Jordi, puis Pladevall i Font, Antoni), *Catalunya Romànica, El Penedès. L'Anoia*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 19, (Coll. "Catalunya romànica", 1992.

BONADA, 1983.

BONADA, Lluís, « L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic. Editada l'obra póstuma d'Eduard Junyent. Aparex als cinc anys de la mort de l'arqueòleg vigatà », *Avui*, 26 juin 1983, p. 31.

BONNASSIE, 1975-1976.

BONNASSIE, Pierre, *La Catalogne du milieu du X^e à la fin du XI^e siècle : croissance et mutations d'une société*, Toulouse, Associations des publications de l'Université de Toulouse-Le-Mirail, 2 vols., 1975-1976.

BONNASSIE, 1990.

BONNASSIE, Pierre, *La Catalogne au tournant de l'an mil, Croissance et mutilations d'une société*, Paris, Albin Michel, 1990.

BONNASSIE, 1991.

BONNASSIE, Pierre, « L'Aquitaine et l'Espagne aux V^e-VIII^e siècles. Pour une approche historique et archéologique de quelques grands problèmes », *Gallo-romans, Wisigoth et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne, Actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne*, Toulouse, 1985, Rouen, Association Française d'Archéologie Mérovingienne, 1991, pp. 1-7.

BONNERY, 1988.

BONNERY, André, « Architecture et liturgie à l'époque carolingienne dans la province de Narbonne », *Études sur l'Hérault*, 1988, pp. 47-52.

BONNERY, 1989. 1

BONNERY, André, « Églises abbatiales carolingiennes, exemples du Languedoc-Roussillon », *Les*

Cahiers de Saint-Michel de Cuxa, 1989, pp. 29-60.

BONNERY, 1989. 2

BONNERY, André, « Le changement de liturgie au IX^e siècle en Septimanie et dans la Marche d'Espagne, Causes et conséquence », *Études Roussillonnaises*, 1989, pp. 21-31.

BONNERY, 1991.

BONNERY, André, « La cathédrale des Ariens et la fin de l'arianisme à Narbonne », *Gallo-romans, Wisigoth et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne, Actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne*, Toulouse, 1985, Rouen, Association Française d'Archéologie Mérovingienne, 1991, pp. 155-160.

BONNERY, 1997.

BONNERY, André, « Les sanctuaires associés de Marie et de Michel », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1997, pp. 11-20.

BONNERY, 2000-2001.

BONNERY, André, « Le chevet de Saint-Michel de Cuxa, nouvelles propositions », *Études roussillonnaises*, 2000-2001, pp. 97-106.

BONNERY, 2005. 1

BONNERY, André, *La Septimanie au regard de l'histoire*, Portet-sur-Garonne, Éd. Loubatières, 2005. (Préface de Gisela Ripoll)

BONNERY, 2005. 2

BONNERY, André, « Le rôle de Félix d'Urgell dans la querelle adoptionniste », *Études roussillonnaises*, 2005, pp. 105-111.

BONNERY, 2015.

BONNERY, André, « Sant Pere de Rodes. "Una joia de l'arquitectura medieval catalana" », *Revista de Girona*, n° 293, 2015, pp. 70-71.

BONNERY, sans date

BONNERY, André, « Sant Pere de Rodes. Propositions pour la datation. Interprétation de l'architecture », *Revista de Girona digital*, sans date, pp. 1-15, consulté le 13 mars 2017

BONNET, 1905.

BONNET, Émile, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*, Montpellier, Ricard Frères, 1980. (1905)

BOSC, 1877-1880.

BOSC, Ernest, *Dictionnaire raisonné d'architecture et des sciences et arts qui s'y rattachent*, Paris, Firmin-Didot, 4 vols., 1877-1880.

BOUDARTCHOUK, 2005.

BOUDARTCHOUK, Jean-Luc, « La conquête franque de 507-508 et ses lendemains dans les cités de Toulouse, Albi et Rodez : aux confins de la Septimanie wisigothique », *La Méditerranée et le monde mérovingien, témoins archéologiques, actes des XXIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne*, Arles 11-13 octobre 2002, Aix-en-Provence, Association Province Archéologie, 2005,

pp. 189-192.

BOUET, 2003. 1

BOUET, Alain (dir.) *Thermae Gallicae. Les thermes de Barzan (Charente-Maritime) et les thermes des provinces gauloises*, Bordeaux, Ausonius, 2003.

BOUET, 2003. 2.

BOUET, Alain, *Les thermes privés et publics en Gaule Narbonnaise, Catalogue*, Rome, École Française de Rome, vol. 2, (2 vols.), (Coll. "École française de Rome" 320), 2003.

BOUET, FIGUEIRAL, 2003.

BOUET, Alain, FIGUEIRAL, Isabel, *Les thermes privés et publics en Gaule Narbonnaise, Synthèse*, Rome, École Française de Rome, vol. 1, (2 vols.), (Coll. "École française de Rome" 320), 2003.

BOUILLE, BROUSSE, 1967.

BOUILLE, Michel, BROUSSE, Jean-François, *Églises romanes du Roussillon*, Campôme, Ille-sur-Têt, "Sous l'Olivier", 1967. (Préface de Georges Demay)

BOUSQUET, 1978.

BOUSQUET, Françoise, « La chapelle préromane de Notre-Dame de Gléon à Villesèque-des-Corbières », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, n° 78, 1978, pp. 43-47.

BOWLES, 2006.

BOWES, Kim, « Building sacred Landscapes: villas and cult », *Villas tardoantiquas en el Mediterraneo Occidental*, Madrid, Ministerio de Educacion y Ciencia, Madrid, 2006, pp. 73-95.

BRANDS, 2002.

BRANDS, Gunnar, *Resafa, VI, Die Bauornamentik von Resafa-Sergiupolis, spatantiken Architektur und Bauausstattung in Syrien und Nordmesopotamien*, Mainz, P. von Zabern, 2002.

BREHIER, 1930.

BREHIER, Louis, *L'art en France des invasions barbares à l'époque romane*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930.

BRISCADIEU, 2006-2007.

BRISCADIEU, Antoine, *Auguste Brutails et l'intelligentsia catalane : regards croisés. Ou les apports de Brutails dans la construction de la science historique et archéologique de la Catalogne*, Mémoire de Master II, sous la dir. de Philippe Araguas, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, 2006-2007.

BROGIOLO, 2002.

BROGIOLO, Gian Pietro, « Oratori funerari tra VII^e e VIII^e secolo nelle campagne transpadane », *Hortus Artium Medievalium*, 2002, pp. 9-31.

BROGIOLO, GHEROLDI, DE RUBEIS, MICHELL, 2014.

BROGIOLO, Gian Pietro, GHEROLDI, Vincenzo, DE RUBEIS, Flavio, MICHELL, John, « Nuove ricerche su sequenza, cronologia e contesto degli affreschi di santa Maria *foris portas* di Castelserpio », *Hortus Artium Medievalium*, n° 20, 2014, pp. 720-737.

BROQUET, 2009-2010.

BROQUET, Camille, *Église Saint-Martin-des-Puits, oct. 2009 - avr. 2010*, DRAC Languedoc-Roussillon SRA/CRMH, Sarl ACTER, Saint-Estève, 2009-2010. (dossier DRAC Montpellier)

BROSSE, 1966.

BROSSE, Jacques (dir.), *Dictionnaire des Églises de France, Belgique, Luxembourg, Suisse, II C, Cévennes, Languedoc, Roussillon*, Paris, Ed. Robert Laffont, (Coll. "Dictionnaire des Églises de France, Belgique, Luxembourg, Suisse"), 1966.

BRUN, 1999.

BRUN, Jean-Pierre, avec la collaboration de Borréani, Marc, *Le Var*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Conseil général du Var, Centre archéologique du Var, Maison des sciences de l'homme, 2 vols. (Coll. "Carte archéologique de la Gaule", 83/1-2), 1999.

BRUTAILS, CARNET

BRUTAILS, Jean-Auguste, *Carnets de notes archéologiques*, Archives Départementales de la Gironde, série 3Z 131.

BRUTAILS, 1886. 1

BRUTAILS, Jean Auguste, Collection photographique du Roussillon, issue du fonds Brutails, 1886, *Collections Patrimoniales numérisées*, Bibliothèque Universitaire de Bordeaux-Montaigne

BRUTAILS, 1886. 2

BRUTAILS, Jean-Auguste, « L'église Saint-Martin de Fenollar », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1886, pp. 443-449.

BRUTAILS, 1891.

BRUTAILS, Jean-Auguste, *Études sur la condition des populations rurales du Roussillon au Moyen-Age*, Paris, Imprimerie nationale, 1891.

BRUTAILS, 1892.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Notes sur l'art religieux du Roussillon », *Bulletin Archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1892, pp. 523-617.

BRUTAILS, 1893.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Notes sur l'art religieux du Roussillon, Deuxième partie », *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1893, pp. 329-404.

BRUTAILS, 1895.

BRUTAILS, Jean-Auguste, *Notes sur l'art religieux du Roussillon*, Paris, Ernest Leroux, 1895.

BRUTAILS, 1900. 1

BRUTAILS, Jean-Auguste, *L'archéologie du Moyen-Age et ses méthodes*, Paris, Alphonse Picard, 1900.

BRUTAILS, 1900. 2

BRUTAILS, Jean-Auguste, « L'art roussillonnais et quelques problèmes d'archéologie », *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, n° 1, 1900, pp. 65-70.

BRUTAILS, 1901. 1

BRUTAILS, Jean-Auguste, *Notes sobre l'art religiós en el Rosselló*, Barcelone, L'Avenç, (Coll. "Biblioteca del Centre Excursionista de Catalunya"), 1901.

BRUTAILS, 1901. 2

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Notes sur l'Art religieux en Roussillon. Conclusions. » *Revue d'Histoire et d'archéologie du Roussillon*, 1901, pp. 145-153.

BRUTAILS, 1903.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « La statuaire en Roussillon vers 1200, à propos d'un livre récent », *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, 1903, pp. 3-15.

BRUTAILS, 1906. 1

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Guide du Roussillon », *Congrès Archéologique de France*, 1906, pp. 108-159.

BRUTAILS, 1906. 2

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Note sur l'église de Serrabone », *Congrès archéologique de France*, 1906, pp. 515-517.

BRUTAILS, 1907. 1

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Les influences de l'art oriental et les Goths dans le Midi de la France », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1907, pp. 29-42.

BRUTAILS, 1907. 2

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Antoine de Falguera, Sant-Pere-de-Roda, Barcelona, 1906. », *Bulletin Hispanique*, 1907, pp. 309-310.

BRUTAILS, 1908. 1

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Algunes idees sobre l'història de l'art català », *Empori*, n° 7, 1908, pp. 11-14.

BRUTAILS, 1908. 2

BRUTAILS, Jean-Auguste, *Précis d'archéologie du Moyen-Age*, Toulouse, Edmond Privat ; Paris, Alphonse Picard et Fils, 1908.

BRUTAILS, 1910.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Stèles espagnoles », *Revue des études anciennes*, vol. 12, 1910, pp. 189-192.

BRUTAILS, 1912.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Les origines de l'architecture romane. M. de Lasteyrie, L'architecture religieuse en France à l'époque romane, ses origines, son développement, 1912 », *Journal des Savants*, décembre 1912, pp. 534-547.

BRUTAILS, 1910.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Deux ouvrages récents sur l'archéologie médiévale », *Mélanges*, Bordeaux, Imprimerie Gounouilhou, 1913, pp. 123-132. (L'article d'origine est dans le *Bulletin Hispanique*, 1910, p. 415.)

BRUTAILS, 1919.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « C. Enlart, Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance. Architecture religieuse, éd. 2. Première partie : Périodes mérovingienne, carolingienne et romane, Paris, 1919. », tiré à part sans identification, réserve de la BU de Bordeaux-Montaigne, pp. 125-140.

BRUTAILS, 1920.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Puig-Falguera-Goday, L'arquitectura romànica a Catalunya, vol. III. Segles XII y XIII », *Le Moyen-Age*, janvier-avril, 1920, pp. 88-97.

BRUTAILS, 1923.

BRUTAILS, Jean-Auguste, « Où s'est constitué l'architecture romane », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans, 1915-1920*, vol. 6, part I., 1923, pp. 203-207.

BUCKLER, CALDER, GUTHRIE, 1933.

BUCKLER, W. H., CALDER, W. M., GUTHRIE, W. K. C., *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments and documents from eastern Asia and Western Galatia*, Manchester, Manchester University Press, vol. 4, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 4), 1933.

BURMEISTER, 1958.

BURMEISTER, André, *Suisse romane*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1958.

BURON, 1977.

BURON, Vicenç, *Esglésies romàniques catalanes. Guia*, Barcelone, Artestudi Edicions, (Coll. "Collecció de materials"), 1977.

BURON, 1994.

BURON, Vicenç, *Esglésies i Castells romànics del Pirineu Català i Andorra. Guia*. Tremp, Garcineu Edicions, 1994.

BUSCH, LOHSE, WAGNER, 1968.

BUSCH, Harald, LOHSE Bernd, WAGNER, Eva Maria, *L'architecture en Europe. Le préroman*, Paris, Hachette, 1968. (préface de Louis Grodecki)

BUTLER, 1903.

BUTLER, Howard Crosby, *Architecture and other arts, Publications of an American Archaeological Expedition to Syria 1899-1900*, New York, The Century Co., vol. 2, 1903.

BUTLER, NORRIS, STOEVEER, 1930.

BUTLER, Howard Crosby, NORRIS, Frederick A., STOEVEER, Edward Royal, *Syria, Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909*. Leyden, E. J. Brill, 1930.

CABALLERO ZOREDA, 1977-1978.

CABALLERO ZOREDA, Luis, « La « forma en herradura » hasta el siglo VIII, y los arcos de herradura de la iglesia visigoda de Santa Maria de Melque », *Archivo español de Arqueología*, n° 50-51, 1977-1978, pp. 323-364.

CABALLERO ZOREDA, 1981.

CABELLERO ZOREDA, Luis, « Algunas observaciones sobre arquitectura española de « época de transición » (Cabeza de Griego y visigoda) », *Innovación y continuidad en la España visigótica*, Toledo, Instituto de estudios visigótico-mozarabes de San-Eugenio, 1981, pp. 69-103.

CABALLERO ZOREDA, LATORRE MACARRON, 1982.

CABALLERO ZOREDA, Luis, LATORRE MACARRON, José Ignacio, « Santa María de Melque y la arquitectura visigoda », » *II Reunió d'arqueologia paleocristiana hispànica: IX symposium de Prehistòria i arqueologia peninsular*, Monserrat, 2-5 novembre 1978, (dir. Pere de Palol), Barcelone, Institut d'arqueologia i prehistòria, 1982, pp. 303-331.

CABANOT, 1968.

CABANOT, Jean, « Notes sur quelques "églises à chevet plat du Pays de Marsan", *Bulletin de la Société de Borda*, 1968, pp. 129-148.

CABRERA, 1996.

CABRERA, Emilio, « Reflexiones sobre la cuestión mozárabe », *Actas del I congreso Nacional de cultura mozárabe: historia, arte, literatura et música*, Cordoue, 27-30 avril de 1995, Cordoue, Publicaciones obra social y cultural Cajasur, 1996, pp. 11-25.

CAILLET, GABORIT, CHOPIN, PALAZZO, RICHE, 2001.

CAILLET, Jean-Pierre, GABORIT-CHOPIN, Danielle, PALAZZO, Eric, RICHE, Pierre, *L'Europe de l'an mil*, (dir. Pierre Riché), Saint-Léger-Vauban, La Pierre-qui-Vire, 2001.

CALDER (éd.), 1928.

CALDER, William Moir (éd.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, Manchester, Manchester University Press, vol. 1, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 1), 1928.

CALDER, BUCKLER (éds.), 1939.

CALDER, W. M., BUCKLER W. H. (éds.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments and documents from Phrygia and Caria*, Manchester, Manchester University Press, vol. 6, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 6), 1939.

CALDER (éd.), 1956.

CALDER, William Moir (éd.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments from Eastern Phrygia*, Manchester, Manchester University Press, American Society for Archaeological Research in Asia Minor, vol. 7, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 7), 1956.

CALDER, CORMARK (éds.) 1962.

CALDER, W. M., CORMARK J. M. R. (éds.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments from Lycaonia, the Phisido-Phrygian borderland, Aphrodisias*, Manchester, Manchester University Press, American Society for Archaeological Research in Asia Minorn, vol. 8, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 8), 1962.

CALMETTE, VIDAL, 1923.

CALMETTE, Joseph, VIDAL, Pierre, *Histoire du Roussillon*, Paris, Ancienne Librairie Furne Boivin, 1923.

CALMETTE, 1947.

CALMETTE, Joseph, *La question des Pyrénées et la Marche d'Espagne au Moyen-Age*, Paris, J. B. Janin Éditeur, 1947.

CALZADA I OLIVERAS, 1977.

CALZADA I OLIVERAS, Josep, "L'església de Sant Julià de Boada", *Revista de Girona*, n° 79, 1977, pp. 121-132.

CALZADA I OLIVERAS, 1982.

CALZADA I OLIVERAS, Josep, "Sant Julià de Boada, obra del mossarabisme català", *Revista de Girona*, n° 99, 1982, pp. 159-163.

CAMBI, MARIN (éd.), 1998.

CAMBI, Nenad, MARIN, Emilio, *Radovi XIII međunarodnog kongresa za starokršćansku arheologiju, acta XIII congressus internationalis archaeologiae christianae*, actes de colloque, Split-Poreč, 25 septembre-1 octobre, 1994, Split, Croatie, Archeoloki muzej, Rome, Pontificio Instituto di Archeologia Cristiana, 3 vols., (Coll. "Studi di antichità cristiana", 54), 1998.

CAMERON, COX, (éds.), 1937.

CAMERON, A, COX, C. W. M. (éds.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, monuments from Dorylaeum and Nacolea*, Manchester, Manchester University Press, vol. 5, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 5), 1937.

CAMON AZNAR, 1963.

CAMON AZNAR, José, « Arquitectura española del siglo X. Mozarabe y de la repoblación », *Goya*, n° 52, 1963, pp. 206-219.

CAMON AZNAR, 1964.

CAMON AZNAR, José, « El arte de la miniatura española en el siglo X », *Goya*, n° 58, 1964, pp. 266-287. (1949)

CAMPS, 1999. (dir.)

CAMPS, Jordi, *Catalunya a l'època carolingia, Art i cultura abans del romanic, segles IX i X*, (Barcelone, Museu Nacional d'Art de Catalunya, 16 décembre 1999 – 27 février 2000), Barcelone, Diputacio de Barcelona, Museu Nacional d'Art de Catalunya, 1999. Catalogue d'exposition

CAMPS CAZORLA, 1940.

CAMPS CAZORLA, Emilio, « El arte hispanovisigodo », *Historia de España*, (dir. Ramon Menéndez Pidal), Madrid, Espasa-Calpe, vol. 3, 1940, pp. 442-447.

CARDOZO, 1939.

CARDOZO, Mário, *Citânia de Briteiros, Alguns aspectos etnográficos e sociais da nossa proto-história*, Guimarães, Direcção geral de minas e serviços geológicos, 1939.

CARELLA, 2011.

CARELLA, Silvio, *Architecture religieuse haute médiévale in Italie méridionale : le diocèse de Benevent*, Turnhout, Brepols, 2010.

CASAS GENOVER, NOLLA BRUFAU, 2013.

CASAS GENOVER, Josef, NOLLA BRUFAU, Josep M., « Excavacions arqueològiques a l'església de Sant Joan de Bellcaire. Una revisió », *Estudis del Baix Empordà*, n° 32, 2013, pp. 19-35.

CASENEUVE, 1644.

CASENEUVE, Pierre de, *La Catalogne françoise ou il est traite des droits que le Roy a sur les comtez de Barcelonne, de Roussillon, sur les autres terres de la Principauté de Catalogne*, Toulouse, Pierre Bosc, 1644.

CASSATELLA, IACOPI, 1991.

CASSATELLA, Alessandro, IACOPI, Irene, "Il balneum presso le scalae Caci sul Palatino", *Les thermes romains*, actes de colloque, Rome, 11-12 novembre 1988, Rome, École française de Rome, 1991, pp. 129-138.

CASTELFRANCHI VEGAS, 2006.

CASTELFRANCHI VEGAS, Liana, *L'art de l'an mil en Europe : 950-1050*, Paris, Thalia Édition, 2006.

CASTRO-VALDES, 1995.

CASTRO-VALDES (de), César García, *Arqueología cristiana de la Alta Edad Media en Asturias*, Oviedo, Real Instituto de Estudios Asturianos, 1995.

CATAFAU, 2005.

CATAFAU, Aymat, « Cuixà et l'aristocratie catalane », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2005, pp. 67-79.

CAUMONT, 1867.

CAUMONT, Arcisse, *Abécédaire ou rudiment d'archéologie. Architecture religieuse*, Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1867. (1851)

ČAUŠEVIĆ-BULLY, MARIĆ, BULLY, JURKOVIĆ, 2009.

ČAUŠEVIĆ-BULLY, Morana, MARIĆ, Iva, BULLY, Sébastien, JURKOVIĆ, Miljenko, « Le monastère Saint-Pierre d'Osor (Ile de Cres), troisième campagne d'étude archéologique », *Hortus Artium Medievalium*, 2009, pp. 377-392.

CAUVET, 1898.

CAUVET, Émile, *Étude historique sur l'établissement des Espagnoles dans la Septimanie aux VIII^e et IX^e siècles et sur la fondation de Fontjoncouse par l'Espagnol Jean, au VII^e siècle*, Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1898.

CAZES, 1990.

CAZES, Albert (abbé), *Roussillon sacré*, Perpignan, L'Imprimerie Catalane, 1990. (1977)

CAZES, 2004.

CAZES, Quitterie, « A propos des « motifs islamiques » dans la sculpture romane du sud-ouest », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2004, pp. 167-176.

CERVINI, 1826-1930.

CERVINI, J. A., *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et les départements adjacents ou collection de 72 gravures, d'après les dessins de M. Melling, avec un texte rédigé sur les lieux mêmes*, Paris, chez l'Auteur, Trenttel et Wurtz, 1826-1830.

CHASTEL, 2000.

CHASTEL, André, *L'art français. Pré-Moyen Age. Moyen Age*. Paris, Flammarion, (Coll. "Tout l'art, Histoire"), 2000. (1993)

CHAVARIA ARNAU, 2006.

CHAVARIA ARNAU, Alexandra, "Villas en Hispania durante La Antigüedad tardia », *Villas tardoantiguas en el Mediterráneo Occidental*, Madrid, Ministerio de Educacion y Ciencia, Madrid, (Coll. "Anejos de Archivo español de arqueología"), 2006, pp. 17-35.

CHEVALIER, 1996.

CHEVALIER, Pascale, *Salona, Recherches archéologiques franco-croates à Salona, II, Ecclesiae Dalmatiae, L'architecture paléochrétienne de la province romaine de Dalmatie (IV^e-VII^e s.) en dehors de la capitale*, Rome, École française de Rome, Split, Musée archéologique de Split, 2 vols., (Coll. "École française de Rome", 194/2), 1996.

CHEVALIER-MATEJČIĆ, 2004.

CHEVALIER, Pascale, MATEJČIĆ, Ivan, « Du cardo au narthex de la cathédrale : contributions à l'étude du développement du groupe épiscopal de Poreč », *Mélanges d'Antiquité tardive, Studiola in honorem Noël Duval*, Tornhout, Brepols, (Coll. "Bibliothèque de l'Antiquité tardive"), 2004, pp. 149-164.

CHIERICI, 1979.

CHIERICI, Sandro, *Piémont-Ligurie roman*, Saint-Léger Vauban, Zodiaque, 1979.

CHOISY, 1873.

CHOISY, Auguste, *L'art de Bâtir chez les Romains*, Paris, Librairie général de l'architecture et des travaux publiques, Éd. Ducher et Cie, 1873.

CHOISY, 1899. 1.

CHOISY, Auguste, *Histoire de l'architecture*, Paris, Librairie Georges Baranger, 2 vols., 1943. (1899)

CHOISY, 1899. 2.

CHOISY, Auguste, *Histoire de l'architecture*, Paris, Ed. Vincent, 2 vols., 1964. (1899)

CHRISTE, VELMANS, LOSOWSKA-KOLENDA, RECHT, 1982.

CHRISTE, Yves, VELMANS, Tania, LOSOWSKA-KOLENDA, Hanna, RECHT, Roland, *La grammaire des formes et des styles, le monde chrétien des origines au début XI^e siècle, l'art byzantin du IX^e au XV^e siècle, le moyen âge roman et le début de l'art gothique, le moyen âge gothique*, Paris, Bibliothèque des Arts, vol. 3, (3 vols.), 1982.

CIANCIO ROSSETTO, PISANI SARTORIO (éds.), 1994-1996.

CIANCIO ROSSETTO, Paola, PISANI SARTORIO (éds.), *Teatri greci e romani, alle origini del linguaggio rappresentato, censimento analitico*, Rome, SEAT, 3 vols, 1994-1996.

CIBULKA, 1966.

CIBULKA, Josef, « L'architecture de la Grande-Moravie au IX^e siècle à la lumière des récentes découvertes », *L'Information d'histoire de l'art*, n°11, 1966, pp. 1-32.

CLÉMENT, 1989.

CLÉMENT, Pierre Albert, *Les églises romanes oubliées du Bas-Languedoc*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1989.

COCA I CIRERA, 1984.

COCA I CIRERA, Blanca, « L'església de Sant Miquel d'Olerdola. Estudi monogràfic », *Miscellania penedesensa*, n° 7, 1984, pp. 75-104.

CODERA, 1906.

CODERA, Francisco, « Limites probables de la conquête arabe en la cordillera Pirenaica », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. 48, 1906, pp. 289-311.

CODERA, 1911.

CODERA, Francisco, « Narbona, Gerona y Barcelona bajo la dominación musulmana », *Anuari-Institut d'Estudis Catalans, 1901-1910*, Barcelona, Palau de la Deputació, n° 3, 1911, pp. 178-202.

CODINA I GIOL, 2006.

CODINA I GIOL, Daniel, « La chapelle de la Trinité de Saint-Michel de Cuxa. Conception théologique et symbolique d'une architecture singulière », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2006, pp. 81-88.

CODINA I GIOL, 2007.

CODINA I GIOL, Daniel, « Les miniatures préliminaires du manuscrit Perpignan, BM 1 », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2007, pp. 173-182.

CODINA I GIOL, BOURGAIN, BESSEYRE, 2009.

CODINA I GIOL, Daniel, Bourgain Pascale, Besseyre, Marianne, « Lettre-sermon du moine Garsias de Cuxa à l'abbé Oliba », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2009, pp. 65-76.

CODINA I REINA, 2012.

CODINA I REINA, Dolores, « Sant Quirze de Colera. Un jaciment arqueològic excepcional », *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos*, vol. 43, 2012, pp. 39-63.

CODOU, 2002.

CODOU, Yann, « Draguignan, église Saint-Hermentaire », *Congrès archéologique de France, Var*, 2002, pp. 91-99.

CODOU, 2007.

CODOU, Yann, « La consécration du lieu de culte et ses traductions graphiques : inscriptions et marques lapidaires dans la Province des XI^e-XII^e siècles », *Mise en scène et mémoire de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2007, pp. 253-282.

COLAS, 1923.

COLAS, Louis, *La tombe basque. Recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du Pays basque français. Études, notes et références diverses*, Paris, H. Champion, 1923. (préface de Camille Jullian, avant-propos de Julien Vinson)

COLAS, 1972.

COLAS, Louis, *Grafía, ornamentación y simbología vascas a traves de mil antiguas estelas discoideas. Colección de inscripciones funerarias y domésticas de Soule y país vasco penínsular*, Bilbao, La Gran

Enciclopedia Vasca, vol. 2. (3 vols.), 1972.

CONANT, 1959.

CONANT, Kenneth John, *Carolingian and romanesque architecture 800 to 1200*, Harmondsworth, Penguin Books, (Coll. "The Pelican History of art"), 1959.

CONFORTO, 1991.

CONFORTO, Maria Letizia, « Terme di Caracalla. Dati acquisiti ed ipotesi de ricerca », *Les thermes romains*, actes de colloque, Rome, 11-12 novembre 1988, Rome, École française de Rome, (Coll. "École française de Rome" 142.), 1991, pp. 43-48.

CONTENEAU, 1927.

CONTENEAU, Georges, *Manuel d'archéologie orientale depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre*, Paris, A. Picard, 4 vols., 1927.

CORZO SANCHEZ, 1978.

CORZO SANCHEZ, Ramon, « Génesis y función de arco de herradura », *Al-Andalus*, n° 43, 1978, pp. 125-142.

COURAJOD, 1899.

COURAJAUD, Louis, *Leçons professées à l'École du Louvre (1887-1896) I. Origines de l'art roman et gothique*, Paris, Alphonse Picard et Fils, 1899.

COX, CAMERON, CULLEN, 1988.

COX, C. W. M., CAMERON, A., CULLEN, J., *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments from the Aezanitis*, London, Society for the promotion of Roman studies, vol. 9, (11 vols.), (Coll. "Journal of Roman studies monograph" 4), 1988.

COX, CAMERON, CULLEN, 1993.

COX, C. W. M. CAMERON, A., CULLEN, J., *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments from the Upper Tembris valley, Cotiaenum, Cadi, Synaus, and Tiberiopolis*, London, Society for the promotion of Roman studies, vol. 10, (11 vols.), (Coll. "Journal of Roman studies monograph" 7), 1993.

CRESWELL, 1952-1959.

CRESWELL, Keppel Archibald Cameron, *The muslim architecture of Egypt*, Oxford, Clarendon Press, 2 vols., 1952-1959.

CRESWELL, 1979.

CRESWELL, Keppel Archibald Cameron, *Early muslim architecture, early Abbasids, Umayyads of Cordova, Aghlabids, Tulunids and Samanids, A. D. 751-905*, New York, Hacker Art Books, vol. 2, 1979.

CRIPPA, ZIBAWI, 1998.

CRIPPA, Maria Antonetta, ZIBAWI, Mahmoud, *L'art paléochrétien. Dès origines à Byzance*, Paris, Desclée de Brouwer ; Abbaye de la Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1998.

CRUBÉZY, 2000.

CRUBÉZY, Eric, *Archéologie funéraire*, Paris, Éd. Errance, (Coll. "Archéologiques"), 2000.

CUMONT, 1942.

CUMONT, Franz, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, P. Geuthner, (Coll. "Bibliothèque archéologique et historique" 35.) 1966. (1942)

DAINVILLE, 1935.

DAINVILLE, Maurice de, *L'enfance des Églises du diocèse de Montpellier, Mémoires et documents relatifs à Montpellier et à la région montpelliéraine, publié par la Société archéologique de Montpellier*, Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité, vol. 2, 1935.

DECHELETTE, 1924.

DECHELETTE, Joseph, *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romain. II. Archéologie celtique ou protohistorique. Première partie, âge de bronze*, Paris, A. Picard, vol. 2, 1924.

DECKER, 1958.

DECKER, Heinrich, *L'art roman en Italie*, Paris, Les Éditions Braun et Cie, 1958.

DECTOT, 2005.

DECTOT, Xavier, *L'art roman en France*, Paris, Hazan, Musée du Louvre Éditions, 2005.

DELCOR, 1975.

DELCOR, Mathias, « Problèmes posés par l'église de Saint-Michel de Cuxa consacrée en 974 et par les églises successives qui l'ont précédée », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1975, pp. 129-151.

DELCOR, 1985.

DELCOR, Matthias, « Joseph Puig i Cadafalch, historien de l'art roman », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1985, pp. 25-43.

DEMIANS D'ARCHIMBAUD, 1968.

DEMIANS D'ARCHIMBAUD, Gabrielle, *Histoire artistique de l'Occident médiéval*, Paris, Armand Colin, 1992. (1968)

DEMOUGEOT, 1988.

DEMOUGEOT, Émilienne, « La Septimanie dans le royaume wisigothique, de la fin du V^e s. à la fin du VII^e s. », *Gaule mérovingienne et monde méditerranéen, Actes des 9^e journées d'archéologie mérovingienne*, Lattes, 24-27 septembre 1987, *Les derniers Romains en Septimanie, IV^e-VIII^e siècles, (Musée archéologique de Lattes, 24 septembre 1987-29 février 1988)*, Lattes, Imago, 1988, pp. 17-36. Catalogue d'exposition

DESCHAMPS, 1951.

DESCHAMPS, Paul et Thibaut Marc, *La peinture murale en France. Le haut Moyen Age et l'époque romane*, Paris, Éditions d'Histoire et d'Art, 1951.

DEULOFEU I TORRES, 1962. 1.

DEULOFEU I TORRES, Alexandre, « El Ampurdán cuna del Arte Románico », *Revista de Girona*, n° 21, 1962, pp. 39-47.

DEULOFEU I TORRES, 1962. 2.

DEULOFEU I TORRES, Alexandre, « El monestir de Sant Quirze de Colera », *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos*, n° 3, 1962, pp. 133-148.

DEVIC, VAISSETTE, 1872.

DEVIC, Dom Claude, VAISSETTE, Joseph, *Histoire générale de Languedoc*, Osnabrück, Otto Zeller Verlag, vols. 1-2, 1973. (Reproduction de l'édition de Toulouse Privat, 1872-1904.)

DEWALD, 1922.

DEWALD, Ernest T., « The appearance of the horseshoe arch in western Europe », *The American Journal of Archeology*, 1922, pp. 316-331.

DÉZÉLUS, 1989.

DÉZÉLUS, Robert, *L'art de la Transcaucasie*, Vienne, Éd. Méchithariste, 1989.

DÍAZ-JIMENEZ Y MOLLEDA, 1892.

DÍAZ-JIMENEZ Y MOLLEDA, Juan Eloy, « Inmigración mozárabe en el reino de León. El monasterio de Abellar ó de los santos mártires Cosme y Damián », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. 20, 1892, pp 123-151.

DÍAZ Y DÍAZ, 1996.

DÍAZ Y DÍAZ, Manuel, C., « Textos litúrgicos mozárabes », *Actas del I congreso Nacional de cultura mozárabe : historia, arte, literatura et música*, Cordoue, 27-30 avril 1995, Cordoue, Publicaciones obra social y cultural Cajasur, 1996, pp. 105-115.

DIEHL, 1910.

DIEHL, Charles, *Manuel d'art byzantin*, Paris, Librairie Auguste Picard, 2 vols. 1925. (1910)

DIEHL, LE TOURNEAU, SALADIN, 1918.

DIEHL, Charles, LE TOURNEAU, Marcel, SALADIN, Henri Jules, *Les monuments chrétiens de Salonique*, Paris, Ernest Leroux, 2 vols. (Coll. "Monuments de l'art byzantin" 4), 1918.

DIERKENS, 2002.

DIERKENS, Alain, « Avant-corps, galilées, massifs occidentaux : quelques remarques méthodiques en guise de conclusion », *Avant-nefs et espace d'accueil dans l'église entre le IV^e et le XII^e siècle*, (dir. Christian Sapin), Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2002, pp. 495-503.

DIEULAFOY, 1884-1889.

DIEULAFOY, Marcel, *L'art antique de la Perse. Achéménides, Parthes, Sassanides*, Paris, Librairie Centrale d'architecture, 2 vols, 1884-1889.

DIEULAFOY, 1885.

DIEULAFOY, Marcel, *L'art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides, IV^e partie : les monuments voûtés de l'époque achéménide*, Paris, Librairie centrale d'architecture, 5 vols., 1885.

DONABEDIAN, 2007.

DONABEDIAN, Patrick, « Les premiers édifices chrétiens d'Arménie (IV^e-VI^e s.) », *Armenia sacra. Mémoire chrétienne des Arméniens (IV^e-XVIII^e siècle)*, (Paris, Musée du Louvre, 21 février-21 mai 2007), Paris, Musée du Louvre Éditions, Somogy Éditions d'art, 2007, pp. 48-59.

DOREL-FERRÉ, 2010.

DOREL-FERRÉ, Gracia, *Atlas historique de la Catalogne*, Paris, Éd. Autrement, 2010.

DOURTHE, 1993.

DOURTHE, Pierre, *L'architecture paléochrétienne et d'époque wisigothique de la péninsule ibérique : typologie des basiliques, organisation liturgique et évolution du rite chrétien (IV^e-VII^e s.)*, thèse de doctorat sous la dir. de Noël Duval, Université de Paris IV-Sorbonne, UFR Histoire de l'art et d'Archéologie, 3 vols., 1993.

DUBY, 1995.

DUBY, Georges, *Histoire artistique de l'Europe, Le Moyen Age*, Paris, Seuil, 1995.

DUCHET-SUCHAUT, PASTOUREAU, 1994.

DUCHET-SUCHAUT, Daston, PASTOUREAU, Michel, *La Bible et les saints, guide iconographique*, Paris, Flammarion, (Coll. "Tout l'art Encyclopédie"), 1994.

DUFOUR, 1997.

DUFOUR, Jean, « Les rouleaux et encycliques mortuaires de Catalogne (1008-1102) », *Cahiers de civilisation médiévale X^e-XII^e siècles*, Université de Poitiers, n° 20, 1977, pp. 13-48.

DUMASY, 2008.

DUMASY, Françoise, « Les pratiques constructives de théâtre d'Argentomagus (Saint Marcel, Indres) », *Arqueología de la construcción, Los procesos constructivos en el mundo romano : Italia y provincias occidentales*, actes de colloque, Mérida, Instituto de Arqueología, 25-26 octobre de 2007, Mérida, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Arqueología de Mérida, vol. 1, (5 vols.), (Coll. "Anejos del Archivo Español de Arqueología" 50.), 2008, pp. 142-153.

DUPONT, 1955.

DUPONT, André, « Considérations sur la colonisation et la vie rurale dans le Roussillon et la Marche d'Espagne au IX^e siècle », *Annales du Midi*, n° 31, 1955, pp. 223-245.

DURAND, 1987.

DURAND, Geneviève, « L'architecture préromane en Rouergue », *Annales du Midi*, n° 177, 1987, pp. 5-28.

DURAND, 1989.

DURAND, Geneviève, « Les églises rurales du premier âge roman dans le Rouergue méridional », *Archéologie du Midi Médiéval*, vol. 7, 1989, pp. 3-42.

DURLIAT, 1952. 1.

DURLIAT, Marcel, « Un chapiteau pré-roman à Saint-Michel de Cuxa », *Études Roussillonnaises*, vols. 1-2, 1952, pp. 101-102.

DURLIAT, 1952. 2.

DURLIAT, Marcel, « La tribune de Saint-Michel de Cuxa », *Études Roussillonnaises*, vols. 1-2, 1952, pp. 103-112.

DURLIAT, 1952. 3.

DURLIAT, Marcel, « La Vierge de la Crèche », *Études Roussillonnaises*, vols. 1-2, 1952, pp. 113-115.

DURLIAT, 1954.

DURLIAT, Marcel, *Arts anciens du Roussillon. Peinture*, Perpignan, M. Durliat, 1954.

DURLIAT, 1954-1955.

DURLIAT, Marcel, « L'église de Malloles » *Études Roussillonnaises*, 1954-1955, pp. 101-114.

DURLIAT, 1958.

Durliat, Marcel, *Roussillon roman*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1958.

DURLIAT, 1959.

DURLIAT, Marcel, « Le premier art roman Méditerranéen en Roussillon », *Reflets du Roussillon*, 1959, pp. 25-27.

DURLIAT, ALLEGRE, 1969.

DURLIAT, Marcel, ALLEGRE, Victor, *Pyrénées Romanes*, La Pierre-Qui-Vire, Zodiaque, 1969.

DURLIAT, 1971.

DURLIAT, Marcel, « L'église de Saint-Martin-des-Puits (Aude) et son décor peint », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1971, pp. 659-682.

DURLIAT, GIRY, 1971.

DURLIAT, Marcel, GIRY, J., « Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault », *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes, Section d'archéologie et d'histoire de l'art*, Pau, 1969, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, pp. 203-223.

DURLIAT, 1972.

DURLIAT, Marcel, « Problèmes posés par l'histoire de l'architecture religieuse en Catalogne dans la première moitié du XI^e siècle", *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1972, pp. 43-49.

DURLIAT, 1973.

DURLIAT, Marcel, « L'église Saint-Martin-des-Puits », *Congrès archéologique de France*, 1973, pp. 40-47.

DURLIAT, DROCOURT, 1973.

DURLIAT, Marcel, DROCOURT, Daniel, « L'abbaye de Lagrasse », *Congrès archéologique de France*, n° 131, 1973, pp. 104-122.

DURLIAT, 1975.

DURLIAT, Marcel, « La Méditerranée et l'art roman », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1975, pp. 107-116.

DURLIAT, 1979.

DURLIAT, Marcel, « Les Pyrénées et l'art roman », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1979, pp. 153-174.

DURLIAT, 1981.

DURLIAT, Marcel, « L'architecture du XI^e siècle à Saint-Michel de Cuxa », *Études d'art médiéval offertes à Louis Grodecki*, Paris, Éditions Ophrys, 1981, pp. 49-58.

DURLIAT, 1982.

DURLIAT, Marcel, *L'art roman*, Paris, Citadelles et Mazenod, 1982.

DURLIAT, 1985. 1.

DURLIAT, Marcel, *Des barbares à l'an mil. L'art et les grandes civilisations*, Paris, Citadelles et Mazenod, Paris, 1985.

DURLIAT, 1985. 2.

DURLIAT, Marcel, « Saint-Michel de Lescure », *Congrès archéologique de France, Albigeois*, 1985, pp. 354-360.

DURLIAT, 1958.

DURLIAT, Marcel, *Roussillon roman*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1986. (1958)

DURLIAT, 1989.

DURLIAT, Marcel, « La Catalogne et le « premier art roman » *Bulletin Monumental*, 1989, pp. 209-238.

DUVAL, 1962.

DUVAL, Noël, « Les origines de la basilique chrétienne », *L'Information de l'Histoire de l'Art*, 1962, pp. 1-19.

DUVAL, 1971.

DUVAL, Noël, *Les églises africaines à deux absides. I Les basiliques de Sbeitla à deux sanctuaires opposées, recherches archéologiques sur la liturgie chrétienne en Afrique du Nord, recherches archéologiques à Sbeitla I, II et IV*, Paris, E. de Boccard, 2 vols., (Coll. "Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome"), 1971.

DUVAL, 1973.

DUVAL, Noël, *Les églises africaines à deux absides. 2. Inventaire des monuments, interprétation, recherches archéologiques sur la liturgie chrétienne en Afrique du Nord*, Paris, E. de Boccard, 2 vols., (Coll. "Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome"), 1973.

DUVAL, 1980.

DUVAL, Noël, « La représentation des monuments dans l'Antiquité tardive, à propos de deux livres récents », *Bulletin Monumental*, 1980, pp. 77-95.

DUVAL, 1984.

DUVAL, Noël, « Les maisons d'Apamée et l'architecture « palatiale » de l'Antiquité tardive », *Apamée de Syrie, Bilan des recherches archéologiques 1973-1979, aspect de l'architecture domestique d'Apamée*, actes du colloque, Bruxelles le 29, 30 et 31 mai 1980, Bruxelles, Éd. J. Balty, Centre belge de recherches archéologique à Apamée de Syrie, (Coll. "Fouilles d'Apamée de Syrie" 13), 1984, pp. 447-470.

DUVAL, 1991.

DUVAL, Noël, « L'architecture cultuelle », *Naissance des arts chrétiens : Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, Imprimerie nationale, (Coll. "Atlas archéologique de la France"), 1991, pp. 186-219.

DUVAL, 1995.

DUVAL, Noël (dir.), *Les premiers monuments chrétiens de la France, I. Sud-Est et Corse*, Paris, Picard, 3 vols., (Coll. "Atlas archéologique de la France"), 1995.

DUVAL, 1997.

DUVAL, Noël, « Le lit semi-circulaire de repas : une invention d'Hélagabale ? », *Historiae Augustae*, Colloquium Bonnense, Bonn, Bari, Edipuglia, 12-15 mai 1994 (Coll. "Historiae Augustae Colloquia Nova series" 5, "Munera" 9), 1997, pp. 129-152.

DUVAL, MARIN, 2000.

DUVAL, Noël, MARIN, Emilio (éds.), SALONA, *Recherches archéologiques franco-croates à Salone, III, Manastirine, Établissement préroman, nécropole et basilique paléochrétienne à Salone*, Rome, École française de Rome, Split, Musée archéologique de Split, série de 4 vols., (Coll. "École française de Rome" 194,3), 2000.

ELZIÈRE, 1993.

ELZIÈRE, Jean-Bernard, « Sud du Massif Central, églises de Rhénanie et royaume des Austrasiens à l'époque mérovingienne (VI^e-VIII^e siècles) », *Bulletin Monumental*, 1993, pp. 47-72.

ENLART, 1902.

ENLART, Camille, *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance, Première partie, I. Architecture religieuse*, Paris, A. Picard et fils, vol 1, (3 vols.), 1902.

ERLANDE-BRANDENBURG, 1988.

ERLANDE-BRANDENBURG, Anne-Bénédicte, « La Septimanie et le royaume wisigothique d'Espagne. Approche archéologique, VI^e-VII^e siècles », *Gaule mérovingienne et monde méditerranéen, actes des 9 journées d'archéologie mérovingienne*, Lattes, 24-27 septembre 1987, *Les derniers Romains en Septimanie, IV^e-VIII^e siècles* (Lattes, Musée archéologique, 24 sept. 1987-29 févr. 1988), Lattes, Imago, 1988, pp. 47-62. Catalogue d'exposition

ERRAND, GAYET, 1901-1907.

ERRAND, Charles, GAYET, Albert, *L'art byzantin d'après les monuments de l'Italie, de l'Istrie et de la Dalmatie, relevés et dessinés par Charles Errand*, Paris, L-H. MAY et E. Gaillard, 4 vols., 1901-1907.

ESCHER, 2013.

ESCHER, Katalin, *Les sites de la France préromane. Hauts lieux du premier Moyen Age (V^e-XI^e siècles)*, Lacapelle-Marival, Éditions Archéologie Nouvelle, (Coll. "Archéologie Vivante"), 2013.

ESTEVA I CRUAÑAS, 1990.

ESTEVA I CRUAÑAS, Lluís, « Bell-lloc d'Aro. Restauració de l'església (1959-1962) i excavacions efectuades (1982-1986) », *Estudis del Baix Empordà*, n° 9, 1990, pp. 63-114.

ÉTIENNE, 1955.

ÉTIENNE, Robert, « Les passages transpyréniens dans l'Antiquité, leur histoire jusqu'en 25 av. J.-C. », *Annales du Midi*, n° 32, 1955, pp. 295-312.

EYDOUX, 1979.

EYDOUX, Henri-Paul, *Monuments méconnus, Languedoc et Roussillon*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1979.

FAU, 1985.

FAU, Jean-Claude, « L'église Notre-Dame de Dénat », *Congrès archéologique de France*, 1985, pp. 254-259.

FAU, 1989.

FAU, Jean-Claude, *Rouergue roman*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1989.

FAURIEL, 1836.

FAURIEL, Claude, *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, Paris, Librairie-éditeur Paulin, 4 vols., 1836.

FERNÁNDEZ ARENAS, 1972.

FERNÁNDEZ ARENAS, José, *L'architecture mozarabe*, Barcelone, Edicions Polígrafa, 1972.

FERNÁNDEZ CASADO, 2008. 1

FERNÁNDEZ CASADO, Carlos, *Acueductos romanos en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, (Coll. "Textos Universitarios" 42), 2008.

FERNÁNDEZ CASADO, 2008. 2

FERNÁNDEZ CASADO, Carlos, *Historia del puente en España : puentes romanos*, Madrid, Colegio de Ingenieros de Caminos, Canales y Puertos, 2008.

FERNÁNDEZ CASTRO, 1982.

FERNÁNDEZ CASTRO, María Cruz, *Villas romanas en España*, Madrid, Ministerio de Cultura, Dirección general de Bellas Artes, Archivos y Bibliotecas, 1982.

FERNÁNDEZ OCHOA, GARCÍA-ENTERO, 1999.

FERNÁNDEZ OCHOA, Carmen – GARCÍA-ENTERO, Virginia (éds.), *Termas romanas en el Occidente del Imperio, II Coloquio Internacional de Arqueología en Gijón*, Gijón 1999, Gijón, VTP Editorial, Ayuntamiento de Gijón, 1999.

FÉROTIN, 1904.

FÉROTIN, D. Marius, *Le Liber Ordinum en usage dans l'église wisigothique et mozarabe d'Espagne du cinquième au onzième siècle*, Paris, Librairie de Firmin-Didot, Imprimeurs de l'Institut, 1904.

FÉVRIER, BARRAL, 1989.

FÉVRIER, Paul-Albert, BARRAL i Altet, Xavier, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle, VII, Province ecclésiastique de Narbonne (Narbonensis prima)*, Paris, De Boccard, 1989.

FIERRO MACIA, PUJOL MASIP, CASTELLANO TRESSERRA, 2010.

FIERRO MACIA, Javier, PUJOL MASIP, Marta, CASTELLANO TRESSERRA, Anna, *Església de Sant Pere de Serralonga (Alpens), Arqueologia i història*, Barcelone, Deputació de Barcelona, 2010.

FLANDRIN, COSTE, 1840-1841.

FLANDRIN, Eugène, COSTE, Pascal, *Voyage en Perse*, Paris, Guide et J. Baudry, Librairies-Éditeurs, 6 vols, 1840-1841.

FOCILLON, 1947.

FOCILLON, Henri, *Art d'occident, Le moyen âge roman et gothique*, Paris, Armand Colin, 1947.

FOLTRAN, 2016.

FOLTRAN, Julien, *Les monastères et l'espace urbain et périurbain médiéval en Pays d'Aude : Lagrasse, Alet et Caunes*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, thèse de doctorat sous la direction de Nelly Pousthomis et de l'abbé Jean-Loup, 2016.

FONT, 1881.

FONT, François, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Michel de Cuxa*, Perpignan, Philippe Schrauben Éditeur, 1881.

FONTAINE, 1973.

FONTAINE, Jacques, *L'art préroman hispanique I, L'art wisigothique*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 2 vols., 1973.

FONTAINE, 1977.

FONTAINE, Jacques, *L'art préroman hispanique II, L'art mozarabe*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 2 vols., 1977.

FONTAINE, 2000.

FONTAINE, Jacques, *Isidore de Séville : Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des wisigoths*, Turnhout, Brepols, 2000.

FRANKOVICH, 1990.

FRANKOVICH, Géza de, *Santuari e tombe rupestri dell'antica Frigia e un'indagine sulle tombe della Licia*, Roma, "L'Erma" di Breitschneider, 2 vols. (Coll. "Medievalia, collana di Storia dell'arte medievale" 3), 1990.

FRANKOWSKI, 1920.

FRANKOWSKI, Eugenius, *Estelas discoideas de la Península Iberica*, Madrid, Museo Nacional de ciencias naturales, 1920.

FREEDMANN, 1992.

FREEDMANN, Paul, « L'influence wisigothique sur l'église catalane », *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, Colloque international du Centre National de la recherche scientifique*, Paris, 14-16 mai 1990, Madrid, Rencontres de la Casa Velázquez, 1992, pp. 69-79.

FREIXAS I CAMPS, 1975.

FREIXAS I CAMPS, Pere, « Significación de la arquitectura prerománica », *Revista de Girona*, n° 73, 1975, pp. 12-15.

GABRIEL, 1965.

GABRIEL, Albert (dir.) *Phrygie, Exploration archéologique*, 4, *La cité de Midas, Architecture*, Paris, E. de Boccard, vol. 4, (4 vols.), (Coll. "Phrygie, Exploration archéologique"), 1965.

GAILLARD, 1933.

GAILLARD, Georges, « Note sur l'église de Saint-Michel de Cuxa », *Bulletin Hispanique*, 1933, pp. 97-106.

GAILLARD, 1934.

GAILLARD, Georges, « Hypothèses sur le chevet de l'église de Saint-Michel de Cuxa », *Bulletin Hispanique*, 1934, pp. 257-288.

GAILLARD, 1935.

GAILLARD, Georges, « Les commencement de l'art roman en Espagne », *Bulletin Hispanique*, 1935, pp. 273-308.

GAILLARD, 1955. 1

GAILLARD, Georges, « Saint-Génis-des-Fontaines », *Congrès archéologique de France*, 1955, pp. 199-207.

GAILLARD, 1955. 2

GAILLARD, Georges, « Saint-André de Sorède », *Congrès archéologique de France*, 1955, pp. 208-215.

GAILLARD, 1956.

GAILLARD, Georges, « La Catalogne entre l'art de Cordoue et l'art roman », *Studia Islamica*, n° 6, 1956, pp. 19-35.

GAITX MOLTOA, 2016.

GAITX MOLTOA, Jordi, « Dossier Sidilla, un conjunt preromànic », *Revista de Girona*, n° 297, 2016, pp. 82-85.

GALLARDO, 1942.

GALLARDO, Antoni, « La iglesia mozárabe de San Pedro del Brunet », *Anales i Boletín de los Museos de Arte de Barcelona*, vol. 1, 1942, pp. 7-10.

GALLET DE SANTERRE, 1959.

GALLET DE SANTERRE, Hubert, « Circonscription Montpellier, Laure-Minervois », *Gallia*, 1959, p. 457.

GALLET DE SANTERRE, 1962.

GALLET DE SANTERRE, Hubert, « Circonscription Montpellier, Laure-Minervois », *Gallia*, 1962, pp. 613-614.

GARCÍA-ENTERO, 2006.

GARCÍA-ENTERO, Virginia, « Los balnea de las villae tardoantiguas en Hispania », *Villas tardoantiguas en el Mediterraneo Occidental*, (éds. Arce, J., Brogiolo G. P., Chavarria Arnau, A.), Madrid, Ministerio de Educacion y Ciencia, Madrid, 2006, pp. 97-112.

GARCÍA-GELABERT, BLAZQUEZ, 1994.

GARCÍA-GELABERT, M. P., BLAZQUEZ, J. M., « Estelas funerarias con retratos », *V Congreso internacional de estelas funerarias*, Soria, 28 avril - 1 mai 1993, Soria, Publicaciones de la Excma, Diputación provincial de Soria, 1994, vol. 1, (2 vols.), pp. 309-321.

GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2003.

GARCIA I LLINARES, M. Gemma, MORO I GARCIA, Antonio, TUSET BERTRAN, Francesc, « De conjunt paleocristià i catadralici a conjunt parroquial. Transformacions i canvis d'ús de les esglésies de Sant Pere de Terrassa. Segles IV al XVIII », *Terme*, n° 18, 2003, pp. 29-58.

GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2009.

GARCIA I LLINARES, M. Gemma, MORO I GARCIA, Antonio, TUSET BERTRAN, Francesc, *La seu episcopal d'Ègara. Arqueologia d'un conjunt cristià del segle IV al IX*, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragona, 2009.

GARCÍA ROMO, 1962.

GARCÍA ROMO, Francisco, « De l'art mozarabe à l'art roman », *L'information d'histoire de l'art*, 1962, pp. 169-173.

GARCÍA Y BELLIDO, 1967.

GARCÍA Y BELLIDO, Antonio, *Les religions orientales dans l'Espagne romaine*, Leiden, E. J. Brill, 1967.

GARIN, 1992.

GARIN, Sally, « Santa María de Melque und Church Construction under Muslim Rule », *Journal of the Society of architectural historians*, vol. 51, n° 3, 1992, pp. 288-305.

GAUGÉ, 2010.

GAUGÉ, Erica, « La salle du chapitre de l'ancienne abbaye Saint-Bénigne de Dijon », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, n° 14, 2010, pp. 1-10, BUCEMA en ligne, www.journals.openedition.org/cem, consulté le 9 septembre 2016

GAYET, 1895.

GAYET, Albert, *L'art persan*, Paris, Alcide Picard et Kaan, 1895.

GAVIN, 1978.

GAVIN, Josep M., *Inventari d'esglésies 3, Capcir-Cerdanya-Conflent-Vallespir-Rosselló*, Valldoreix, Arxiu Gavín, Barcelona, Artestudi, 2 vols., 1978.

GAZANYOLA, 1857.

GAZANYOLA, Jean de, *Histoire du Roussillon*, Perpignan, J.-B. Alzine, 1857.

GEM, 1984.

GEM, Richard, « L'architecture préromane et romane en Angleterre. Problème d'origine et de chronologie », *Bulletin Monumental*, vol. 142-I, 1984, pp. 233-272.

GENSBEITEL, 2004.

GENSBEITEL, Christian, *L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Jacques Lacoste, Université Bordeaux-Montaigne, 6 vols. 2004.

GERARD POWELL, 2001.

GERARD POWELL, Véronique, *L'art espagnol*, Paris, Flammarion, (Coll. "Tout l'art"), 2001.

GINOUVEZ, SCHNEIDER, 1987.

GINOUVEZ, Olivier, SCHNEIDER, Laurent, « Ceyras : un édifice à chevet de forme quadrangulaire : Saint-Pierre de Leneyrac », *Bulletin du Groupe de recherches et d'Études clermontais (GREC)*, n° 44, 45, 1987, pp. 9-15.

GIRY, 1983.

GIRY, Joseph (abbé), *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault*, Rodez, Imprimerie Coopim, 1983.

GNUVA, 2000.

GNUVA, Jean-Claude, « Les carnets de notes archéologiques » de Jean-Auguste Brutails (1884-1924) », *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1993-2000, pp. 223-238.

GOMEZ-MORENO, 1904.

GOMEZ-MORENO, Manuel, « Sobre arqueología primitiva en la region del Duero », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. 45, 1904, pp. 147-160.

GOMEZ-MORENO, 1906.

GOMEZ-MORENO, Manuel, « Excursion a través del arco de herradura », *Retazos, Ideas sobre historia, cultura i arte*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, Patronato "José María Quadrado", 1970, pp. 361-390. (l'article date de 1906)

GOMEZ-MORENO, 1919.

GOMEZ-MORENO, Manuel, *Iglesias Mozárabes, Arte español de los siglos IX a XI*, Madrid, Centro de Estudios Históricos, 1919.

GOMEZ-MORENO, 1951.

GOMEZ-MORENO, Manuel, *Ars Hispaniae, Historia Universal del arte hispánico, El Arte Árabe Español Hasta Los Almohades, Arte Mozárabe*, Madrid, Editorial Plus-Ultra, vol. 3, 1951.

GOMEZ-MORENO, 1955.

GOMEZ-MORENO, Manuel, « Les origines d'un art roman en Espagne », *Actes du XVII^e congrès international d'histoire de l'art*, Amsterdam, 23-31 juillet 1952, La Haye, Imprimerie Nationale des Pays-Bas, 1955, pp. 91-96.

GOMEZ-MORENO, 1964.

GOMEZ-MORENO, Manuel, « Prémices de l'art chrétien espagnol », *L'information d'histoire de l'art*, 1964, pp. 185-212.

GONZÁLEZ, LACUESTA, CARRASCO, 1996.

GONZÁLEZ, Antoni, LACUESTA, Raquel, CARRASCO, M. Antònia, *Restauracion de l'èglise de Sant Quirze de Pedret, 1989-1995*, Barcelone, Diputació de Barcelone, Ajuntament de Berga, Ajuntament de la vila de Cercs, 1996.

GOUGOUCHVILI, 1983.

GOUGOUCHVILI, Salomé, *La Géorgie*, Paris, Presse universitaire de France, (Coll. "Que sais-je ?"), 1983.

GOULPEAU, 1991.

GOULPEAU, L., *Compte-rendu de l'étude archéomagnétique de la datation des structures du site de Ansignan (66) Pont viaduc-aqueduc*, Université de Rennes, Département de physique cristalline, Laboratoire d'Archéométrie, 1991. (dossier DRAC, Montpellier)

GOURGUES, 2017.

GOURGUES, Morgane, *Les églises rurales dans le diocèse d'Elne (Rossillon et Vallespir, Pyrénées-*

Orientales) entre le V^e et le X^e siècle : l'expression d'un palimpseste architectural ? Un répertoire des formes entre préroman et anté-roman, thèse de doctorat sous la direction de Géraldine Mallet, Université de Paul-Valéry, Montpellier 3

GRABAR, 1966.

GRABAR, André, *Le premier art chrétien (200-395)*, Paris, Gallimard, 1966.

GRAU, 1964.

GRAU C., José, « Nuevas aportaciones al origen ampurdanès del arte románico », *Revista de Girona*, vol. 29. 1964. pp. 18-21.

GRAUPERA I GRAUPERA, 1988.

GRAUPERA I GRAUPERA, Joaquim, « L'arc ultrapassat en el pre-romànic del Maresme », *Fulls del Museu Arxiu de Santa Maria*, n° 31, 1988, pp. 3-9.

GRAUPERA I GRAUPERA, BOSCH, 2014.

GRAUPERA I GRAUPERA, Joaquim, BOSCH, Laura, *L'ermita preromànica de Sant Cristòfor de Cabrils, Acte inclòs dins de les Jornades Europeens de Patrimoni*, Cabrils, 28 septembre 2014, Cabrils, Museu Col·lecció Municipal de Cabrils, Ajuntament de Cabrils, 2014.

GRESLÉ-BOUIGNOL, 1985. 1.

GRESLÉ-BOUIGNOL, Maurice, « Notre-Dame du prieuré d'Ambialet », *Congrès archéologique de France, Albigeois*, 1985, pp. 175-190.

GRESLÉ-BOUIGNOL, 1985. 2.

GRESLÉ-BOUIGNOL, Maurice, « Roumanou », *Congrès archéologique de France, Albigeois*, 1985, pp. 419-429.

GRIFFE, 1941.

GRIFFE, Élie, « La razzia sarrasine de 793 en Septimanie. Bataille de l'Orbieu ou bataille de l'Orbiel », *Annales du Midi*, n° 53, 1941, pp. 25-236.

GRIZAUD, 1973.

GRIZAUD, Henri, « Chapelles pre-romanes dans les Corbières », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, 1973, pp. 165-175.

GROS, 1992.

GROS, Michel, « Les Wisigoths et les liturgies occidentales », *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, Colloque international du Centre national de la recherche scientifique*, Paris 14-16 mai 1990, Madrid, Rencontres de la Casa Velázquez, 1992, pp. 125-135.

GROS, 2001.

GROS, Pierre, *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haute-Empire, 2. Maisons, palais, villas et tombeaux*, Paris, Picard, vol. 2, (2 vols.), (Coll. "Les Manuel d'art et d'archéologie antique"), 2001.

GROS, 2008.

GROS, Pierre, *La Gaule Narbonnaise de la conquête romaine au III^e siècle apr. J.-C.*, Paris, Picard, 2008.

GROS I PUJOL, 1976.

GROS I PUJOL, Miquel dels Sants, « La liturgie narbonnaise témoin d'un changement rapide des rites historiques », *Liturgie de l'église particulière et liturgie de l'église universelle, Conférence Saint-Serge*, Paris, 30 juin-3 juillet 1975, Rome, Edizioni Liturgiche, 1976, pp. 127-154.

GROS I PUJOL, 1982.

GROS I PUJOL, Miquel dels Sants, « Le pontifical de Narbonne », *Liturgie et musique (IX^e-XIV^e siècle)*, Toulouse, Fanjeaux, Édouard Privat Éditeur, Centre d'Études historiques de Fanjeaux, n° 17, (Coll. "Cahiers de Fanjeaux"), 1982, pp. 97-113.

GROS I PUJOL, 2003.

GROS I PUJOL, Miquel dels Sants, « Le culte des trois Archanges et de la Trinité à l'abbaye de Saint Michel de Cuxa », *Le Moyen Age dans les Pyrénées catalanes. Art, culture et société. Colloque à la mémoire de Matthias Delcor*, Prades, mai 2003, *Études Roussillonnaises*, 2003, pp. 93-98.

GUARDIA, 2002.

GUARDIA, Milagros, « El Santuario romano de Bóveda en su ornamentación pictórica », *SEMATA, Ciencias Sociales e Humanidades*, vol. 14, pp. 253-276.

GUI, CAILLET, CHEVALIER, DUVAL, LORQUIN, 1992.

GUI, Isabelle, CAILLET, Jean-Pierre, CHEVALIER, Pascale, DUVAL, Noël, LORQUIN, Alexandra, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord, I. Inventaire des monuments de l'Algérie*, Paris, Institut des Études Augustiniennes, vol. 1, (2 vols.) ("Collection des Études augustiniennes, série Antiquité" 130), 1992.

(s. n.) *Guide du site, Saint-Romain-en-Gal*, Paris, Musée et site archéologique de Saint-Romain-en-Gal, Vienne et Réunion des musées nationaux, 1999.

GUIGON, 1997-1998.

GUIGON, Philippe, *Les églises du Haut Moyen Âge en Bretagne*, Saint-Malo, Éditeur Centre Régional d'Archéologie d'Alet, 2 vols., 1997-1998.

GUITER, 1965.

GUITER, Henri, « Un alleu de Saint-Michel de Cuxa au Pays de Fenouillet », *XXXVII et XXXVIII Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Limoux-Nîmes, 1964-1965, Montpellier, 1965, pp. 37-42.

GUITER, 1971.

GUITER, Henri, « Développement comparé de deux monastères carolingiens en Roussillon : Saint-Génis-des-Fontaines et Saint-André de Sorède », *Bulletin Philologique et historique*, 1971, pp. 95-101.

GURT ESPARRAGUERA, 2004.

GURT ESPARRAGUERA, Josep Maria, « La Catalogne durant l'Antiquité tardive. Les transformations du paysage urbain d'après l'archéologie », *Paul-Albert Février de l'Antiquité au Moyen-Age*, actes de colloque, Fréjus, 7 et 8 avril 2001, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2004, pp. 215-238.

GY, 2003.

GY, Pierre-Marie, « La liturgie à l'époque romane », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2003, pp. 7-12.

HARTMANN-VIRNICH, 2013.

HARTMANN-VIRNICH, Andreas, « Le monastère du X^e au milieu du XIII^e siècle d'après les indices archéologiques », Sylvie Caucanas, Nelly Pousthomis-Dalle (éds.), *L'abbaye de Lagrasse. Art, archéologie et histoire. Actes de journées d'études des 14 et 15 septembre 2012*, Carcassonne, Archives départementales de l'Aude, 2013.

HASPELS, 1971.

HASPELS, Caroline Henriette Émilie, *The Highlands of Phrygia : sites and monuments*, Princeton, Princeton University Press, 2 vols., 1971.

HATT, 1951.

HATT, J. J. « "Rota flammis circumsepta", Á propos du symbole de la roue dans la région gauloise », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, vol. 2, 1951, pp. 82-87.

HAUSCHILD, 1968.

HAUSCHILD, Theodor, « La iglesia martirial de Marialba (León) », *Tierras de León: Revista de la Diputación Provincial*, 1968, pp. 21-26.

HEBRARD, 1931.

HEBRARD, abbé Jean, « La crypte de la cathédrale de Lodève », *Cahiers d'histoire et d'archéologie de Nîmes*, vol. 1, 1931, pp. 159-166, pp. 214-221.

HEINZ, 1983.

HEINZ, Werner, *Römische Thermen, Badewesen und Badeluxus im Römischen Reich*, München, Ed. Antike Welt, Hirmer Verlag, 1983.

HEITZ, 1963.

HEITZ, Carol, *Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*, Paris, Service d'Édition et de Vente des publications de l'Éducation Nationale, 1963.

HEITZ, 1974.

HEITZ, Carol, « Architecture et liturgie processionnelle à l'époque préromane », *Revue de l'art*, 1974, pp. 30-47.

HEITZ, 1981.

HEITZ, Carol, « Éléments carolingiens dans l'architecture méditerranéenne », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1981, pp. 111-121.

HEITZ, 1987. 1.

HEITZ, Carol, « Beata Maria Rotunda. A propos de la rotonde occidentale de Saint-Michel de Cuxa », *Études roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, Perpignan, Le Publicateur, 1987, pp. 273-277.

HEITZ, 1987. 2.

HEITZ, Carol, *La France pré-romane, Archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Age du*

IV^e siècle à l'an mille, Paris, Errance, 1987.

HEITZ, 1992.

HEITZ, Carol, « Saint-Michel de Cuxa et la tradition carolingienne », *De la création à la restauration, Travaux d'histoire de l'art offerts à Marcel Durliat pour son 75 anniversaire*, Toulouse, Atelier d'histoire de l'art méridional, 1992, pp. 53-67.

HEITZ, 1995.

HEITZ, Carol, « Bâtir et célébrer « Romano more », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1995, pp. 57-65.

HÉLIOT, 1954.

HÉLIOT, Pierre, « Origine et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », *Les Cahiers Techniques de l'art*, vol. 3, fasc. 1, 1954, pp. 23-49.

HENRY, 2009.

HENRY, Olivier, *Tombes de Carie : architecture funéraire et culture carienne, VI^e-II^e s. av. J.-C.*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

HERNANDEZ, 1932.

HERNANDEZ, Félix, « San Miguel de Cuixá, Iglesia del ciclo mozárabe catalán », *Del Archivo Español de Arte y Arqueología*, núm. 23, 1932, pp. 157-197.

HERNANDEZ, RAYNAUD, 2005.

HERNANDEZ, Gérôme, RAYNAUD, Claude, « La Septimanie du V^e au VIII^e siècle : archéologie du changement culturel », *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques, Actes des XXIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne*, Arles, 11-13 octobre 2002, Aix-en-Provence, Association Province Archéologie, 2005, pp. 177-188.

HERRMANN, 1962.

HERRMANN, Peter, *Ergebnisse einer Reise in Nordostlydien*, Wien, Kommissionsverlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1962.

HERZFELD, HEBERDEY, 1931.

HERZFELD, Ernst, HEBERDEY, Rudolf, *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Denkmaler aus dem rauhen Kilikien*, Manchester, Manchester University Press, vol. 3, (11 vols.), (Coll. "Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor" 3), 1931.

HILL, 1996.

HILL, Stephen, *The early byzantine churches of Cilicia and Isauria*, Alderchot, Brookfield, Variorum, 1996.

HOLLAND, 1918.

HOLLAND, Leicester B., « The horseshoe arch in northern Spain », *The American Journal of Archaeology*, 1918, pp. 378-398.

HONTCHARENKO, HENRION, SAPIN, 2011.

HONTCHARENKO, Vanessa, HENRION, Fabrice, SAPIN, Christian, « L'église Saint-Vorles de Marcenay (Côte d'Or), campagne d'étude 2009-2010 », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*,

(BUCEMA), n° 15, 2011, pp. 55-59.

HUBERT, 1938.

HUBERT, Jean, *L'art pré-roman*, Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, (Coll. "Les monuments datés de la France"), 1938.

HUBERT, 1952.

HUBERT, Jean, *L'architecture religieuse du Haut Moyen Age en France. Plans, notices, bibliographie*, Paris, Imprimerie Nationale, 1952.

HUBERT, 1962.

HUBERT, Jean, « L'église Saint-Michel de Cuxa et l'occidentation des églises », *The Journal of the Society of Architectural Historians*, Vol. 21, n° 4, 1962, pp. 163-170.

HUBERT, PORCHER, VOLBACH, 1967.

HUBERT, J., PORCHER, V., VOLBACH, W. F., *L'Europe des invasions*, Paris, Gallimard, (Coll. "L'Univers des formes"), 1967.

IMBART DE LA TOUR, 1900.

IMBART DE LA TOUR, Joseph, *Les paroisses rurales du 4^e au 11^e siècle*, Paris, Picard, (Coll. "Des origines religieuses de la France") 1979. (reproduction en fac-similé de l'édition de Paris : A. Picard et Fils, 1900)

IMBART DE LA TOUR, 1902.

IMBART DE LA TOUR, Joseph, « Les colonies agricoles et l'occupation des terres désertes à l'époque carolingienne », *Mélanges Paul Fabre, Études d'histoire du Moyen Age*, Paris, Alphonse Picard et Fils, 1902, pp. 146-171.

IOGNA-PRAT, 2006.

IOGNA-PRAT, Dominique, *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Age (v. 800-v. 1200)*, Paris, Édition du Seuil, 2006.

IOGNA-PRAT, 2007.

IOGNA-PRAT, Dominique, « L'église "maison de consécration" et bâtiment d'exception dans le paysage social » *Mise en scène et mémoire de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2007, pp. 347-363.

JAMES, 1980.

JAMES, Edward, « Septimania and his frontier: an archaeological approach », *Visigothic Spain, new approaches, Visigothic colloqui in University College*, Dublin, 14-17 mai 1975, Oxford, Clarendon Press, 1980, pp. 224-241.

JERPHANION, 1925-1942.

JERPHANION, Guillaume de, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, P. Geuthner, 4 vols. (Coll. "Bibliothèque archéologique et historique" 5-6), 1925-1942.

JOLIVET-LEVY, 1991.

JOLIVET-LEVY, Catherine, *Les églises byzantines de Cappadoce, Le programme iconographique de*

l'abside et de ses abords, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1991.

JOURNET, 1959.

JOURNET, Claude « Le four de potier hypocauste d'Abrens (Laure-Minervois) », *Bulletin de la Société scientifique de l'Aude*, n° 60, 1959, pp. 53-58.

JULIA, 1971.

JULIA, Dolorès, *Étude épigraphique et iconographique des stèles funéraires de Vigo*, Heidelberg, F. H. Kerle, (Coll. "Deutsches archäologisches. Institut Abteilung Madrid"), 1971.

JULLIAN, 1910. 1

JULLIAN, Camille, « Chronique gallo-romaine », *Revue des Études Anciennes*, vol. 12, n° 1, 1910, pp. 83-90.

JULLIAN, 1910. 2

JULLIAN, Camille, « Stèles espagnoles », *Revue des Études Anciennes*, vol. 12, n° 1, 1910, pp. 89-90.

JUNYENT, 1972.

JUNYENT i Subirà, Eduard, « La figure de l'abbé Oliba, Esquisse biographique », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1972, pp. 9-18.

JUNYENT, 1983.

JUNYENT i Subirà, Eduard, *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic*, Barcelone, Curial Edicions catalanes, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1983.

JUNYENT, 1992.

JUNYENT i Subirà, Eduard, *Diplomatari i escrits literaris de l'abat i bisbe Oliba*, Barcelone, Institut d'estudis catalans, 1992.

JUNYENT I MAYDEU, MAZCUÑAN I BOIX, BENET I CLARÀ, 1984.

JUNYENT I MAYDEU, Francesc, MAZCUÑAN I BOIX, Alexandre, BENET I CLARÀ, Albert, (Vigué, Jordi dir. puis Pladevall i Font, Antoni), *Catalunya Romànica, El Bages*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 11, (Coll. "Catalunya romànica"), 1984.

KHATCHATRIAN, 1962.

KHATCHATRIAN, Armen, *Les baptistères paléochrétiens. Plans, notice et bibliographie*, Paris, École pratique des hautes études, Section sciences religieuses, ("Coll. Chrétienne et byzantine"), 1962. (avant-propos d'André Grabar)

KHATCHATRIAN, 1971.

KHATCHATRIAN, A., *L'architecture arménienne du IV^e au VI^e siècle*, Paris, Ed. Klincksieck, 1971.

KING, 1916.

KING, Georgiana Goddard, « A note on the so-called horse-shoe architecture of Spain », *The American Journal of Archaeology*, 1916, pp. 407-416.

KRAUTHEIMER, 1942.

KRAUTHEIMER, Richard, *Introduction à une iconographie de l'architecture médiévale*, Paris, G. Monfort, 1993. (1942)

KRENCKER, ZSCHIEZSCHMANN, 1938.

KRENCKER, Daniel – ZSCHIEZSCHMANN, Willy, *Römische tempel in Syrien, nach Aufnahmen und Untersuchungen von Mitgliedern der Deutschen Baalbekexpedition 1901-1904*, Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter, 2 vols. 1938.

LABORDE, LABORDE, 1837.

LABORDE, Léon de, LABORDE, Alexandre de, *Voyage de la Syrie*, Paris, Firmin-Didot frères, 1937.

LABORDE, 1838.

LABORDE, Léon, *Voyage de l'Asie Mineure*, Paris, Firmin Didot Frères Éditeurs, 1838.

LABORDE, 1847.

LABORDE, Léon, « Église d'Aladja dans le Taurus (Inscription grecque inédite) », *Revue Archéologique*, 1847, pp. 172-176.

LABRADOR, 2004.

LABRADOR, Eduardo José Peralta, « Indigenismo y romanidad en las estelas funerarias de la Cantabria antigua », *Actas del VII Congreso Internacional de Estelas Funerarias*, Santander, 24-26 octobre 2002, Santander, Fundación Marcelino Botín, vol. 1, (3 vols.), 2004, pp. 257- 356.

LACAM, 1954.

LACAM, Jean, « Mission archéologique à Narbonne, rapport préliminaire », *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, vol. 23, 1954, pp. 86-93.

LACAM, 1956.

LACAM, Jean, « Vestiges de l'occupation arabe en Narbonnaise », *Cahiers Archéologiques, Fin de l'Antiquité et Moyen Age*, n° 8, 1956, pp. 94-115.

LALIENA CORBERA, 1992.

LALIENA CORBERA, Carlos, « La formación de la sociedad cristiana en el Pirineo central aragonès en los siglos VIII-IX », *Frontières et espaces pyrénéens au Moyen-Age*, (éd. Ph. Sénac), Perpignan, Centre de recherches sur les problèmes de la frontière, Université de Perpignan, 1992, pp. 69-94.

LAMBERT, 1933.

LAMBERT, Élie, « L'art hispano-mauresque et l'art roman », *Hespéris*, vol. 17, fasc. 1, 1933, pp. 1-15.

LAMBERT, 1955. 1

LAMBERT, Élie, « La tradition wisigothe en Occident et dans l'art omeyyade d'Espagne », *Actes du XVII^e congrès international d'histoire de l'art*, Amsterdam, 23-31 juillet 1952, La Haye, Imprimerie Nationale des Pays-Bas, 1955, pp. 97-101.

LAMBERT, 1955. 2

LAMBERT, Élie, « Les diverses méthodes d'étude des grands monuments du Moyen-Age », *Actes du XVII^e congrès international d'histoire de l'art*, Amsterdam, 23-31 juillet 1952, La Haye, Imprimerie Nationale des Pays-Bas, 1955, pp. 553-558.

LAMPÉREZ Y ROMEA, 1908.

LAMPÉREZ Y ROMEA, Vicente, *Historia de la Arquitectura Cristiana española en la Edad Media según*

el estudio de los elementos y los monumentos, Bilbao, Madrid, Barcelone, Espasa-Calpe, S. A. 1930. (1908)

LANGLOIS, 1861.

LANGLOIS, Victor, *Voyage dans la Cilicie et dans les Montages de Taurus, exécuté pendant les années 1852-1853 par l'ordre de l'empereur et sous les auspices du ministre de l'instruction publique et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, chez Benjamin Duprat, 1861.

LANTIER, HUBERT, 1947.

LANTIER, Raymond, HUBERT, Jean, *Les origines de l'art français. Des temps préhistoriques à l'époque carolingienne*, Paris, Éd. Guy Le Prat, (Coll. "Nouvelle Encyclopédie illustrée de l'art français"), 1947.

LAPORTE, 1999.

LAPORTE, Jean-Pierre, « Deux basiliques chrétiennes de Maurétanie césarienne : Souk-el-Khemis (Galaxia ?) et Tarmount (Aras) et les vestiges chrétiens de la région », *Antiquité tardive*, n° 7, 1999, pp. 371-382.

LASARTE, 1963.

LASARTE, Juan Ainaud de, « Moissac et les monastères catalans, de la fin du X^e au début du XII^e siècle », *Annales du Midi*, n° 64, 1963, pp. 545-549.

LASSUS, 1947.

LASSUS, Jean, *Sanctuaires chrétiens de Syrie sur la genèse, la forme et l'usage liturgique des édifices du culte chrétien en Syrie, du III^e siècle à la conquête musulmane*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1947.

LASTEYRIE, 1912.

LASTEYRIE, Robert de, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris, Éd. Auguste Picard, 1929. (1912)

LATXAGA, 1976.

LATXAGA, *Iglesias rupestres visigóticas en Alava, La Capadocia del País Vasco y el complejo rupestre más importante de Europa*, Bilbao, Ed. La Gran enciclopedia vasca, 1976.

LAURANSON-ROSAZ, 1990.

LAURANSON-ROSAZ, Christian, « La romanité du Midi de l'an Mil (Le point sur les sociétés méridionales) », *La France de l'an Mil*, (dir. Robert Delort), Paris, Éditions du Seuil, 1990, pp. 49-73.

LAUWERS, 2005.

LAUWERS, Michel, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terres des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005.

LAVEDAN, 1946.

LAVEDAN, Pierre, « Une nouvelle église mozarabe en France », *Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat*, Paris, Pecqueur-Grat, vol. 2, (2 vol.), 1946, pp. 278-281.

LAVIN, 1962.

LAVIN, Irving, « The House of the Lord : Aspects of the Role of Palace Triclinia in the Architecture of Late Antiquity and the Early Middle Ages », *The Art Bulletin*, vol. 44, n° 1, 1962, pp. 1-27.

LE MAHO, MORGANSTEIN, 2005.

LE MAHO, Jacques, MORGANSTEIN, James, « Jumièges, église Saint-Pierre. Les vestiges préromans », *Congrès archéologique de France, Haute-Normandie, 2003*. 2005, pp. 97-116.

LEMERLE, 1945.

LEMERLE, Paul, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, E. de Boccard, 2 vols. (Coll. "Bibliothèque d'École Française d'Athènes et de Rome"), 1945.

LÉNA, 2008.

LÉNA, Étienne, « Le Dar Majorish à Muhajat, dispositifs spatiaux, systèmes constructifs, une étude de cas », *Hauran III, L'habitat dans les campagnes de Syrie du Sud aux époques classiques et médiévales*, actes de colloque, Université de Paris VII-Denis Diderot, 15 avril 2005, (dir. Clauss-Balty P.), Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2008.

LEWIS, 1968.

LEWIS, A.-R., « Cataluña como frontera militar (870-1050) », *Anuario de Estudios Medievales*, n° 5, 1968, pp. 15-29.

LÉZINE, 1961.

LÉZINE, Alexandre, *Architecture romaine d'Afrique, recherches et mises au point*, Paris, Presse universitaire de France, 1961.

LÉZINE, 1966.

LÉZINE, Alexandre, *Architecture de l'Ifriqiya. Recherches sur les monuments Aghlabides*, Paris, Librairie Klincksieck, 1966.

LHUISSET, 1980.

LHUISSET, Ch., *L'architecture rurale en Languedoc, en Roussillon*, Paris, Les Provinciades, 1980.

LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 1992.

LÓPEZ MULLOR, Alberto, CAIXAL MATA, Àlvar, « Una nueva excavación en la iglesia de Sant Quirze de Pedret (Cercs, Barcelona) », *Espacio Tiempo i Forma, Serie I, Nueva época, Prehistoria y Arqueología*, vol. 5, 1992, pp. 315-374.

LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 2008.

LÓPEZ MULLOR, Albert, CAIXAL MATA Àlvar, « La primera campanya de excavació en la iglasia de Santa Maria de Matadars o del Marquet », *Espacio, Tiempo y Forma, Serie I, Nueva época, Prehistoria y Arqueología*, vol. 1, 2008, pp. 337-352.

LÓPEZ MULLOR, LACUESTA, 2013.

LÓPEZ MULLOR, Albert, LACUESTA, Raquel, *Església de Sant Vicenç d'Obiols (segles VIII^e-XX^e)*, Barcelone, Servei de Patrimoni Arquitectònic Local, Diputació de Barcelona, Ajuntament d'Avià, 2013.

LOUIS et FELS, 1943-1944.

LOUIS, René et FELS, Étienne, « Les églises carolingiennes de Cuxa », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1943-1944, pp. 48-62.

LUGAND, NOUGARET, SAINT-JEAN, BURGOS, 1975.

LUGAND, Jacques, NOUGARET, Jean, SAINT-JEAN, Robert, BURGOS, André, *Languedoc roman, le Languedoc méditerranéen*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1975.

LYON, 1986.

LYON, Brice, « Le débat historique sur la fin du monde antique et le début du Moyen Age », Henri Pirenne, Brice Lyon, André Guillou, Francesco Gabrieli, Heiko Steuer, *Haut Moyen-Age : Byzance, Islam, Occident*, Paris, L'Aventurine, 1995, (1986), pp. 121-129.

MACDONALD, 1965-1986.

MACDONALD, William Lloyd, *The Architecture of the Roman Empire*, New Haven, Yale University Press, 1965-1986.

MAGNI, 1966.

MAGNI, Mariaclotilde, « Cappelle ad abside quadra anteriori al mille nell'arco alpino », *Bollettino della Società piemontese di archeologia e belle arti*, 1966, pp. 47-63.

MAGNI, 1969.

MAGNI, Mariaclotilde, « Sopravvivenze carolingie e ottoniane nell'architettura romanica dell'arco alpino centrale », *Arte lombarda*, vol. 14, 1969, pp. 35-44, pp. 77-87.

MÂLE, 1911.

MÂLE, Émile, « La mosquée de Cordoue et les églises de l'Auvergne et du Velay », *Art et artistes au Moyen-Age*, Paris, Librairie Armand Colin, 1927. (*Revue de l'art ancien et moderne*, 1911)

MÂLE, 1922.

MÂLE, Émile, *L'art religieux du XII^e siècle en France, Études sur les origines de l'iconographie du Moyen Age*, Paris, Armand Colin, 1998. (1922)

MÂLE, 1923.

MÂLE, Émile, « L'Espagne arabe et l'art roman », *Art et artistes au Moyen-Age*, Paris, Librairie Armand Colin, 1927. (*Revue des deux mondes*, 15 nov. 1923)

MALLET, 1981.

MALLET, Jacques, « Le type d'église à passage en Anjou. Essai d'interprétation », *Cahiers de la Civilisation Médiévale*, vol. 24, 1981, pp. 49-62.

MALLET, 2003.

MALLET, Géraldine, *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, Les presses du Languedoc, 2003.

MALLET, 2014.

MALLET, Géraldine, « Héritage haut-médiévaux dans les édifices romans de Catalogne du Nord. Le cas de l'église abbatiale à double chevet Sainte-Marie d'Arles-sur-Tech », *Hortus Artium Medievalium*, vol. 20, 2014, pp. 555-560.

MAÑANA-BORRAZÁS, PAZ, BLANCO-ROTERA, 2008.

MAÑANA-BORRAZÁS, Patricia, PAZ, Ancho Rodriguez, BLANCO-ROTERA, Rebeca, « Una experiencia en la aplicación del Láser Escáner 3D a los procesos de documentación y análisis del patrimonio

construido : su aplicación a Santa Eulalia de Bóveda (Lugo) y San Fiz de Solovio (Santiago de Compostella) », *Arqueología de la Arquitectura*, vol. 5, 2008, pp. 15-32.

MANGO, 1981.

MANGO, Cyril A., *Architecture byzantine*, Paris, Berger-Levrault, (Coll. "Histoire mondiale de l'architecture"), 1981.

MARCA HISPANICA, 1668.

Appendix du Marca Hispanica sive limes hispanicus, hoc est, Geographica & historica descriptio Cataloniae, Ruscinonis, & circum jacentum populorum, Parisiis, Apud Franciscum Muguet, 1688.

MARÇAIS, 1954.

MARÇAIS, Georges, *L'architecture musulmane d'Occident, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne et Sicile*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1954.

MARCO SIMON, 1978.

MARCO SIMON, Francisco, « Las estelas decoradas de los conventos caesaraugustano y cluniense », *Caesaraugusta*, n° 43-44, 1978, pp. 5-259.

MARTIMORT, 1982.

MARTIMORT, Aimé-Georges, « Sources, histoire et originalité de la liturgie catalano-languedocienne », *Liturgie et musique (IX^e-XIV^e siècle)*, Toulouse, Fanjeaux, Édouard Privat Éditeur, Centre d'Études historiques de Fanjeaux, n° 17, (Coll. "Cahiers de Fanjeaux"), 1982, pp. 25-49.

MARTIN-DEMÉZIL, 1970.

MARTIN-DEMÉZIL, Jean, « Chevets plats et vaisseaux jumelés du "premier art roman" », *Bulletin monumental*, n° 128, 1970, pp. 115-118.

MARTÍN GUTÉRRERZ, 1995.

MARTÍN GUTÉRRERZ, Carmen, "Esquematzaciones humanas en las estelas altomedievales de Cantabria", *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, n° 66, 1995, pp. 403-409.

MARTÍN GUTÉRRERZ, 2000.

MARTÍN GUTÉRRERZ, Carmen, *Estelas funerarias medievales de Cantabria*, [S. l.], Sautuola, 2000. (n° 7 de la revue Sautuola [Santander])

MARTORELL, 1935.

MARTORELL, Jeroni, « L'església mossàrab de Marquet », *Esplai*, n° 199, 1935, pp. 1118-1119.

MAYER, 1982.

MAYER, M. « L'església de Cabeza del Griego segon un manuscrit inèdit de la biblioteca univarsitària de Barcelona », *II Reunió d'arqueologia paleocristiana hispànica : IX symposium de Prehistòria i arqueologia peninsular*, Monserrat, 2-5 novembre 1978, (dir. Pedro de Palol), Barcelone, Institut d'arqueologia i prehistòria, 1982, pp. 211-228.

MÉHU, 2007.

MÉHU, Didier, « *Historiae et imagines* de la consécration de l'église au Moyen Age », *Mise en scène et mémoire de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2007, pp. 15-48.

MELCHIOR, 1919.

MELCHIOR, Georges, *Les établissements des Espagnols dans les Pyrénées Méditerranéennes aux VIII^e et IX^e siècles*, Montpellier, Firmin et Montane, 1919.

MÉLIDA, 1925-1926.

MÉLIDA, José Ramon, *Provincia de Badajoz, 1907-1910*, Madrid, Ministerio de Instrucción pública y bellas artes, 3 vols. (Coll. "Catálogo monumental de España"), 1925-1926.

MENCHÓN I BES, 1995.

MENCHÓN I BES, Joan, « Algunas notas sobre metodología et historiografía del estudio de la estela medieval i moderna en la Península Ibérica », *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, XXVII, n° 65, 1995, pp. 19-48.

MENENDEZ PIDAL, 1940.

MENENDEZ PIDAL, Ramón (dir.), *Historia de España, España visigoda (414-711 de J. C.)*, Madrid, Escasa-Calpe, vol. 3. 1940.

MENENDEZ PIDAL, 1955.

MENENDEZ PIDAL, Ramón (dir.), *Historia de España, España romana (218 a. de J. C.-414 de J. C.)*, Madrid, Espasa-Calpe, vol. 2, 1955.

MENENDEZ PIDAL, 1999.

MENENDEZ PIDAL, Ramón (dir.), *Historia de España, La España cristiana de los siglos VIII al XI, los núcleos pirenaicos, 718-1035: Navarra, Aragón, Cataluña*, Madrid, Espasa Calpe, vol. 7, 1999.

MENTRÉ, 1984.

MENTRÉ, Mireille, *La peinture "mozarabe"*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne avec le concours de la Casa Velázquez, 1984.

MÉRÉL-BRANDERBURG, 1999.

MÉRÉL-BRANDERBURG, Anne-Bénédicte, « Le site de Montferrand (Aude) nouvelles observations », *Association pour l'Antiquité tardive*, n° 8, 1999, pp. 39-46.

MÉRÉL-BRANDERBURG, 2001.

MÉRÉL-BRANDERBURG, Anne-Bénédicte, « Chronique des fouilles médiévales en France en 2000, Montferrand (Aude) Peyre Clouque », *Archéologie Médiévale*, vol. 30-31, 2001, pp. 411.

MÉRÉL-BRANDERBURG, 2002.

MÉRÉL-BRANDERBURG, Anne-Bénédicte, « Chronique des fouilles, Montferrand », *Archéologie médiévale*, vol. 32, 2002, pp. 224.

MÉRÉL-BRANDERBURG, 2003.

MÉRÉL-BRANDERBURG, Anne-Bénédicte, « Le complexe architectural et funéraire de Peyre Lacouque à Montferrand (Aude) (V^e-VII^e siècles) », *Hortus Artium Medievalium*, 2003, pp. 143-154.

MÉRIMÉE, 1935.

MÉRIMÉE, Prosper, *Note d'un voyage dans le Midi de la France*, Paris, Ed. Adam Biro, 1989. (1835)

MESPLÉ, 1973.

MESPLÉ, Paul, « Les plans des églises romanes du Gers », *Bulletin Archéologique du Comité des travaux historique et scientifique*, n° 7, 1973, pp. 76-130.

MESPLÉ, 1974.

MESPLÉ, « Églises préromanes de Gascogne et pratiques des contre-murs à l'époque romane », *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 1974, pp. 329-348.

METZLER, ZIMMER, BAKKER, 1981.

METZLER, Jeannot, ZIMMER, Johny, BAKKER, Lothar, *Ausgrabungen in Echternach*, Luxembourg, Publication du Ministère des Affaires Culturelles de la ville d'Eschternach, 1981.

MICHEL, 2001.

MICHEL, Anne, *Les églises d'époque byzantine et umayyade de Jordanie (provinces d'Arabie et de Palestine) V^e-VIII^e siècle, typologie architecturale et aménagements liturgiques*, (préface N. Duval), Turnhout, Brepols, (Coll. "Bibliothèque de l'Antiquité tardive", 2), 2001.

MILLÁS VALLICROSA, 1946.

MILLÁS VALLICROSA, José María, « La conquista musulmana de la region pirenaica », *Pireneos*, vol. 4, 1946, pp. 53-67.

MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, 2007.

MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, José María « Colonización y presencia mozárabe en el reino asturleonés, Un tema de debate », *Simposio Internacional "El legado de Al-Andalus", El arte andalusí en los reinos de León y Castilla durante la Edad Media*, León 1906, Valladolid, Fundación del Patrimonio Histórico de Castilla y León, 2007, pp. 45-71.

MIRABELLA ROBERTI, 1972.

MIRABELLA ROBERTI, Mario, « Carattere dei monumenti paleocristiani dell' Italia padana nei secoli IV e V », *Actas del VIII congreso internacional de arqueología cristiana*, Barcelona, 5-11 octubre 1969, Rome, vol. 1, 1972, pp. 127-148.

MIRABELLA-ROBERTI, 1988.

MIRABELLA-ROBERTI, Mario, « L'arc en trou de serrure de l'Adriatique aux Pyrénées », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1988, pp. 93-103.

MONREAL JIMENO, 1989.

MONREAL JIMENO, Louis Alberto, *Eremitorios rupestres altomedievales (El alto valle del Ebro)*, Bilbao, Universidad de Deusto, 1989.

MONSALVATJE, 1913.

MONSALVATJE I FOSSAS, D. Francisco, *El obispado de Elna*, Olot, Imprenta i Libreria de Ramon Bonet, vol. 3, (Coll. "Noticias históricas" 23), 1913.

MONSALVATJE, 1915.

MONSALVATJE I FOSSAS, D. Francisco, *El obispado de Elna*, Olot, Imprenta i Libreria de Ramon Bonet, vol. 4, (Coll. "Noticias históricas" 24), 1915.

MOREAU-REY, 1993.

MOREAU-REY, H. « La dévotion à Saint Michel dans les pays catalans », *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel, Culte de Saint Michel et pèlerinage au mont*, (dir. Marcel Baudot), Paris, P. Lethielleux, vol. 3, (5 vols.), 1993, pp. 369-388. (Coll. "Bibliothèque d'histoire et d'archéologie chrétienne")

MORENO-NAVARRO, LACUESTA, 1999.

MORENO-NAVARRO, Antoni González, LACUESTA, Raquel, *Església de Sant Pere de Serralonga*, Diputacion de Barcelona, Ajuntament d'Alpens, 1999.

MORÈRE MOLINERO, 1989.

MORÈRE MOLINERO, Nuria, *Las "villae" romanas en la Galia narbonense*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 1989.

MORVILLEZ, 1996.

MORVILLEZ, Eric, « Sur les installations de lit de table en sigma dans l'architecture domestique du Haut et du Bas-Empire », *Pallas*, vol. 44, 1996, pp. 119-158.

MOURRUT, FALAIZE, 1932.

MOURRUT, E., FALAISE, J., *L'art roman en Roussillon*, Perpignan, Imprimerie Louis Comet, 1932.

MUNDÓ, 1963.

MUNDÓ, Ascari M., « Moissac, Cluny et les mouvements monastiques de l'est des Pyrénées du X au XII siècle », *Annales du Midi*, n° 64, 1963, pp. 551-573.

MUNDÓ, 1970.

MUNDÓ, Ascari M. « Recherches sur le traité du moine Garsias à l'abbé-évêque Oliba sur Cuxa », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1970, pp. 63-74.

MUNDÓ, 1971.

MUNDÓ, Ascari M., « Les changements liturgiques en Septimanie et en Catalogne pendant la période préromane », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1971, pp. 29-42.

MUSSET, 1966.

MUSSET, Lucien, « Tollevast, église paroissiale Saint-Martin », *Congrès archéologique de France, Cotentin et Avranchin*, 1966, pp. 147-153.

Naissance des arts chrétiens : Atlas des monuments paléochrétiens de la France, Paris, Imprimerie Nationale, Éd. Ministère de la Culture, (Coll. "Atlas archéologiques de la France"), 1991.

NACCACHE, 1992.

NACCACHE, Alice, *Le décor des églises de villages d'Antiochène du IV^e au VII^e*, Beyrouth, IFAPO (Institut français d'archéologie du Proche-Orient), vol. 2, 1992.

NIELSEN, 1993.

NIELSEN, Inge, *Thermae et balnea. The architecture and cultural history of Roman public Baths*, Aarhus, Aarhus University press, 1993.

NOGUES, 1971.

NOGUES, Pierre (abbé), « Précis d'histoire du Château d'Ultréra et de Notre-Dame du Château »,

Histoire de Notre-Dame du Château, Sorède, vol. 2, 1971, pp. 74-89.

NOLLA, PALAHI, 2012.

NOLLA, Josep María, PALAHI, Lluís, « El jaciment arqueològic de Santa Maria de Bell-Lloc (Santa Cristina d'Aro, Baix Empordà). Noves excavacions (2008-2009) i noves dades », *Estudis del Baix Empordà*, Sant Feliu de Guixols, vol. 31, 2012, pp. 9-46.

NOUGARET, 1975. 1

NOUGARET, Jean, « La crypte de la cathédrale Saint-Fulcran de Lodève », Alzieu, G., Aussibal R., Bonnery, R., *Un diocèse languedocien : Lodève Saint-Fulcran, Mil ans d'histoire et d'archéologie*, (s. n.), 1975, pp. 89-95.

NOUGARET, 1975. 2

NOUGARET, Jean, « Architecture et sculpture romanes dans l'ancien diocèse de Lodève », Alzieu, G., Aussibal R., Bonnery, R., *Un diocèse languedocien : Lodève Saint Fulcran, Mil ans d'histoire et d'archéologie*, (s. n.), 1975, pp. 97-113.

ODOUZE, 1977.

ODOUZE, Jean-Louis, « L'église paléochrétienne de Chassey-les-Montbozon (Haute-Saône) », *Archéologie Franc-Comtoise, archéologie funéraire, actes du 99^e Congrès national des sociétés savantes, services d'Archéologie et histoire de l'art*, Besançon 1974, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1977, pp. 43-53.

OLIVA PRAT, 1958.

OLIVA PRAT, Miquel, « La iglesia prerrománica de San Julián de Boada », *Revista de Girona*, n° 4, 1958, pp. 49-55.

OLIVA PRAT, 1959.

OLIVA PRAT, « La arquitectura prerrománica en el Ampurdán », *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos*, vol. 1, 1959, pp. 143-162.

OLIVA PRAT, 1962.

OLIVA PRAT, Miquel, « Noticias sobre iglesias prerománicas gerundenses », *Revista de Girona*, n° 20, 1962, pp. 65-89.

OLIVAR, 1982.

OLIVAR, Alexandre, « Survivances wisigothiques dans la liturgie catalano-languedocienne », *Liturgie et musique (IX^e-XIV^e siècle)*, Toulouse, Fanjeaux, Édouard Privat Éditeur, Centre d'Études historiques de Fanjeaux, n° 17, (Coll. "Cahiers de Fanjeaux"), 1982, pp. 157-172.

OLWER, 1932. 1

OLWER, Nicolau d', « Le cadre historique et social », *La Catalogne à l'époque romane, conférences faites à la Sorbonne en 1930 par mm. Anglès, Folch i Torrès, Ph. Lauer, Nicolau d'Olwer, Puig i Cadafalch*, Paris, Librairie Ernest Leroux, 1932.

ORDEIG I MATA, 2001.

ORDEIG I MATA, Ramon, « Celles monàstiques vinculades à Guifré el Pelós i a la seva obra repobladora (vers 871-897) », *Acta historica et archaeologica medievalia*, n° 22, 2001, pp. 89-119.

OURNAC, PASSELAC, RANCOULE, 2009.

OURNAC, Perrine, PASSELAC, Michel, RANCOULE, Guy, *L'Aude*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, (Coll. "Carte archéologique de la Gaule" 11/2), 2009.

PALAZZO, 1993.

PALAZZO, Eric, *Le Moyen Age. Dès origines au XIII^e siècle*, Paris, Éditions Beauchesne, (Coll. "Histoire des livres liturgiques"), 1993.

PALAZZO, 1996.

PALAZZO, Éric, « Marie et l'élaboration d'un espace ecclésial au haute Moyen Age », Iogna-Prat, D., Palazzo, É. Russo, D., (éds.), *Marie, Le culte de la Vierge dans la société médiévale*, Paris, Beauchesne, 1996, pp. 313-324.

PALAZZO-BERTHOLON, PALAZZO, 2001.

PALAZZO-BERTHOLON, Bénédicte, PALAZZO Éric, « Archéologie et liturgie. Exemple de la dédicace de l'église et la consécration de l'autel », *Bulletin Monumental*, n° 159-IV, 2001, pp. 305-316.

PALAZZO, 2009. 1

PALAZZO, Éric, « La liturgie carolingienne : vieux débats, nouvelles questions. Publications récentes », *Le monde carolingien : bilan, perspectives, champs de recherches, Actes du colloque international de Poitiers, Centre d'Études supérieures de Civilisation médiévale, Poitiers, 18-20 nov. 2004*. Turnhout, Brepols, 2009, pp. 219-241.

PALAZZO, 2009. 2

PALAZZO, Éric, « Liturgie et symbolisme de l'espace rituel au temps d'Oliba », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2009, pp. 77-89.

PALOL, 1967.

PALOL, Pedro de, *Arqueología cristiana de la España romana, siglos IV-VI*, Madrid, Valladolid, Instituto Enrique Florez, 1967.

PALOL, HIRMER, 1967.

PALOL, Pedro de, HIRMER, Max, *L'art en Espagne du royaume wisigoth à la fin de l'époque romane*, Paris, Flammarion, 1967.

PALOL, 1972.

PALOL, Pedro de, « Los monumentos de Hispania en la arqueología Paleocristiana », *Actas del VIII congreso internacional de Arqueología cristiana*, Barcelona, 5-11 octubre 1969, Rome, vol. 1, 1972, pp. 167-185.

PALOL, RIPOLL, 1990.

PALOL, Pedro de, RIPOLL, Gisela, *Les Goths, ostrogoths et wisigoths en Occident, V^e-IX^e siècle*, Paris, Seuil, 1990.

PALOL, 1991.

PALOL, Pedro de, « Notas de Arqueología Cluniense », Pedro de Palol, *Clunia O, studia varia cluniensa*, Burgos, Publicaciones de la Excma, Diputación Provincial de Burgos, Servicio de Investigaciones Arqueológicas, 1991, pp. 119-121.

PASSARIUS, 2002.

PASSARIUS, Olivier, DONAT, Richard, NADAL, Sabine, avec la participation de Gérôme Bénézet, Jean-Pierre Lentillon, Guillaume Eppe, *Église et cimetière de Sant-Pere-del-Bosc*, Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon, Rapport des fouilles archéologiques menées du 14-18 janvier 2002 et du 11 février au 1er mars 2002, (SDAP de Perpignan)

PASSELAC, 1988.

PASSELAC, Michel, « Observations récentes sur le site de Montferrand (Aude) », *Gaule mérovingienne et monde méditerranéen, actes des 9^e journées d'archéologie mérovingienne*, Lattes, 24-27 septembre 1987, *Les derniers Romains en Septimanie, IV^e-VIII^e siècles*, (Lattes, Musée archéologique, 24 sept. 1987-29 févr. 1988), Lattes, Imago, 1988, pp. 143-150. Catalogue d'exposition

PAYA, 2000.

PAYA, Didier, *Ceyras (Hérault), le site de Saint-Pierre de Leynerac, chapelle et tour médiévales, bâtiment civil moderne, Étude de Bâti, 17-07-2000/04-08-2000*, Ministre de la Culture, Préfecture de la régions Languedoc-Roussillon, Direction Régionale des Affaires Culturelles, 2000. (DRAC de Montpellier)

PELLA I FORGAS, 1883.

PELLA I FORGAS; José, *Historia del Ampurdan, Estudio de la civilización en las comarcas del noreste de Catalunyaña*, Barcelona, Luis Tasso y Serra, 1883. (seconde édition fac-simile, Olot, Aubert Impressor, 1980.)

PELLECUER, 1993.

PELLECUER, Christophe (préface), *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, Juan-les-Pin, APDCA (Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques), vol. 1, (3 vols.), 1993.

PELLECUER, 1994.

PELLECUER, Christophe (préface), *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, Juan-les-Pin, APDCA (Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques), vol. 2, (3 vols.), 1994.

PELLECUER, 1996. 2.

PELLECUER, Christophe (préface), *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise, Spécial villa romaine*, Sophia Antipolis, APDCA (Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques), vol. 3, (3 vols.), 1996.

PELLECUER, 1996. 1.

PELLECUER, Christophe, « Le développement domanial du III^e siècle : La villa de Saint-André-de-Codols (Nîmes, Gard) », *Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise, données régionales sur la crise de l'Empire, actes de la table ronde du GDR (Groupement de recherches) 954, archéologie de l'espace rural méditerranéen dans l'Antiquité et le haut Moyen Age*, Aix-en-Provence, La Beaume, 15-16 sept. 1995, Sophia-Antipolis, Éd. APDCA (Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques), 1996, pp. 285-288.

PELLECUER, SCHNEIDER, 2005.

PELLECUER, Christophe, SCHNEIDER, Laurent, « Premières églises et espace rural en Languedoc méditerranéen (V^e-X^e s.) », *Aux origines de la paroisse en Gaule méridionale, IX^e-XI^e siècles, actes du colloque international*, Toulouse, 21-23 mars 2003, (Christine Delaplace éd.), Toulouse, Éd. Errance, 2005, pp. 98-119.

PEÑA, 1997.

PEÑA, Ignacio, *The christian art of Byzantine Syria*, (s. i.) Garnet, 1997.

PERANIĆ, 2004.

PERANIĆ, Barbara, « Early medieval church of St. Paul near Bale in Istria », *Hortus Artium Medievalium*, 2004, pp. 223-230.

PEROUSE DE MONTCLOS, 1993.

PEROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie, *Inventaire Général des Monuments et des richesses artistiques de la France. Principes d'analyse scientifiques, Architecture, Vocabulaire*, Paris, Imprimerie Nationale, 1993.

PERRET, 1955.

PERRET, Vincent, « Fin des fouilles de la "Madelaine" à Narbonne », *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, vol. 24, 1955, pp. 86-100.

PERROT, CHIPIEZ, 1890.

PERROT, Georges, CHIPIEZ, Charles, *Histoire de l'art dans l'Antiquité, Perse, Phrygie, Lydie et Carie, Lycie*, Paris, Librairie Hachette, vol. 5, 1890.

PIJOAN I SOTERAS, 1907.

PIJOAN I SOTERAS, Josep, *Les peintures murales catalanes, S. Marti de Fenollar, S. Miquel de la Seu*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, fasc. 2, 1907.

PIJOAN I SOTERAS, 1942.

PIJOAN I SOTERAS, Josep, *Arte bárbaro y prerománico desde el siglo IV hasta el año 1000*, Madrid, Espasa Calpe, vol. 8. (Coll. "Summa Artis Historia General del Arte" 8) 1954. (1942)

PINELL, 1976.

PINELL, Jordi, « Unité et diversité dans la liturgie hispanique », *Liturgie de l'église particulière et liturgie de l'église universelle, Conférence Saint-Serge*, Paris, 30 juin-3 juillet 1975, Rome, Edizioni Liturgiche, 1976, pp. 245-260.

PLADEVALL I FONT, 1989.

PLADEVALL I FONT, Antoni, « Sant Pere de Rodes, un monestir enigmàtic : aquest monument medieval va assenyalar una tendència autòctona de l'arquitectura », *Espais : revista del Departament de Política Territorial i Obres Públiques*, n° 18, 1989, pp. 36-40.

PLADEVALL I FONT, 1993.

PLADEVALL I FONT, Antoni (dir. après Jordi Vigué), avec la collaboration de Ponsich, Pierre, *Catalunya Romànica, El Rosselló*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 14, (Coll. "Catalunya romànica"), 1993.

PLADEVALL I FONT, 1996.

PLADEVALL I FONT, Antoni (dir. après Jordi Vigué) avec la collaboration de Bonnery, André, Catafau,

Aymat et al., *Catalunya Romànica, El Vallespir, el Capcir, el Donasà, la Fenolleda, el Perapertusès*, Barcelone, Enciclopedia Catalana, vol. 25. (Coll. "Catalunya romànica"), 1996.

PLANAS I DE LA MAZA, 1989.

PLANAS I DE LA MAZA, Marta, et als, *Andorra Romànica*, Sabadell, Edicion Enciclopèdia Catalana, Conselleria d'Educació i Cultura, Govern d'Andorra, (Coll. "Monografies del Patrimoni Artístic Nacional" 1), 1989.

PLAT, 1939.

PLAT, Gabriel, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100, d'après les monuments anciens de la Touraine, de l'Anjou et de Vendômois*, Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1939.

POISSON, 1999.

POISSON, Olivier, « San Miquel de Cuixà. Un monestir benedictí en els segles X i XI », *Catalunya a l'època carolingia, Art i cultura abans del romanic (segles IX i X)*, (Barcelone, Museu Nacional d'Art de Catalunya, 16 décembre 1999 – 27 février 2000), Barcelone, Diputació de Barcelona, Museu Nacional d'Art de Catalunya, 1999, pp. 232-235. Catalogue d'exposition

POISSON, 2006.

POISSON, Olivier, *Jean-Auguste Brutails : l'arqueologia francesa i l'aparició de l'arqueologia monumental catalana a finals de segle XIX : lliçó inaugural del curs 2006-2007 a càrrec d'Olivier Poisson...pronunciada el dia 13 desembre de 2006*, Barcelone, Amics de l'Art romànic, 2006.

POISSON, 2012.

POISSON, Olivier, « L'église saint-Michel de Cuxa de Garin à Oliba », *Le premier art roman cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives*, actes de colloque international, Baume-les-Messieurs, Saint-Claude, 17-21 juin 2009, (dir. Éliane Vergnole, Sébastien Bully), Besançon, Presse Universitaire de Franche-Comté, 2012, pp. 287-298.

PONSICH, 1948.

PONSICH, Pierre, « Les deux églises mozarabes de Sournia (Pyrénées-Orientales) », *Anales y Boletín de los Museos de Arte de Barcelona*, 1948, pp. 297-311.

PONSICH, 1950.

PONSICH, Pierre, « L'arc à gouttière, élément de l'architecture wisigothique », *Congrès d'Histoire de la France Méditerranéenne*, 20-22 mai 1949, Fédération historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon (éd.), Valence, Imprimeries réunies, 1950, pp. 45-46.

P. P. (PONSICH), 1952. 1

P. P. (PONSICH, Pierre), « Note de dernière heure. Découverte de l'église de la Trinité ? », *Études roussillonnaises*, 1952, 1-2. p. 66.

PONSICH, 1952. 2

Ponsich, Pierre, « Les problèmes de Saint-Michel de Cuxa d'après les textes et les fouilles », *Études Roussillonnaises*, 1952, 1-2, pp. 21-66.

PONSICH, 1954-1955.

PONSICH, Pierre, « Les origines de l'abbaye d'Arles », *Études Roussillonnaises*, 1954-1955, pp. 69-99.

PONSICH, 1958.

PONSICH, Pierre, « Matériau pour une géographie historique du Roussillon, Église et le territoire de Saint-Marie-Madeleine de Vesa ou de la Veda », *Centre d'études et de recherches catalanes des archives*, n° 2, 1958, pp. 162-169.

PONSICH, 1971.

PONSICH, Pierre, « L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1971, pp. 17-27.

PONSICH, 1973.

PONSICH, Pierre, « Évolution de l'architecture romaine roussillonnaise des origines au XIII^e siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1973, pp. 29-47.

PONSICH, 1974.

PONSICH, Pierre, « Le maître de Saint-Martin de Fenollar », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1974, pp. 117-129.

PONSICH, 1976.

PONSICH, Pierre, « Les débuts du christianisme et le Haut Moyen Age en Roussillon », *Archeologia*, 1976, pp. 9-12.

PONSICH, 1977.

PONSICH, Pierre, « L'évolution du portail d'église en Roussillon du IX^e au XIV^e siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1977, pp. 175-199.

PONSICH, 1980. 1

PONSICH, Pierre, « Les plus anciennes sculptures médiévales du Roussillon (V^e-XI^e siècles) », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1980, pp. 293-331.

PONSICH, 1980. 2

PONSICH, Pierre, « Saint-André d'Eixalada et la naissance de l'abbaye de Saint-Germain de Cuxa (840-879) », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1980, pp. 7-32.

PONSICH, 1981.

PONSICH, Pierre, « La pensée symbolique et les édifices de Cuxa du X^e au XII^e siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1981, pp. 19-25.

PONSICH, 1983.

PONSICH, Pierre, « L'architecture religieuse préromane des pays de Roussillon, Conflent, Vallespir et Fenolledés », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1983. (ce numéro est sans pagination)

PONSICH, 1988.

PONSICH Pierre, « Saint-Michel de Cuxa au siècle de l'An Mil (950-1050) », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1988, pp. 7-32.

PONSICH, 1990.

PONSICH, Pierre, « Complexité et originalité de l'art roman en Roussillon au XI^e siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1990, pp. 7-27.

PONSICH, 1992.

PONSICH, Pierre, « La société et l'art en Roussillon à l'époque carolingienne », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1992, pp. 11-29.

PONSICH, 1995.

PONSICH, Pierre, « L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du IX^e au XIII^e siècle », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1995, pp. 35-55.

PONSICH, 1999.

PONSICH, Pierre, « Origine et formation des paroisses et des églises rurales du diocèse d'Elna », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1999, pp. 49-54.

POUS, 1975.

POUS, Anne, « Architecture militaire des Pyrénées catalanes », *Archeologia*, n° 83, 1975, pp. 39-45.

PRATX, 1902.

PRATX, Maxence, « Les origines de Belestar-de-la-Frontière », Extrait de la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, Perpignan, Imprimerie Joseph Payret, 1902. (tirage à part, Médiathèque municipale de Perpignan)

PRATX, 1903.

PRATX, Maxence, « Notice historique sur Riunuguès », Perpignan, Extrait de la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, Imprimerie de Joseph Payret, 1903. (tirage à part, Médiathèque municipale de Perpignan)

PRATX, 1908.

PRATX, Maxence, « Reglelle et le Roc del Martell », Extrait du XLIX *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, Imprimerie de J. Comet, 1908, pp. 1-18.

PROVOST, 1999.

PROVOST, Michel, *Gard*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2 vols., (Coll. "Carte archéologique de la Gaule", 30/2, 30/3), 1999.

PUIG, 1889.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *Notes arquitectòniques sobre les esglésies de Sant Pere de Tarrassa*, Barcelone, "La Renaixensa", 1889.

PUIG, 1906. 1

PUIG I CADAVALCH, Josep, Prologue dans Antoni de Falguera, *Sant Pere de Roda*, Barcelone, Avenç, 1906.

PUIG, 1906. 2

PUIG I CADAVALCH, Josep, « Les influences lombardes en Catalogne », *Congrès archéologiques de France*, Paris, 1906, pp. 684-703.

PUIG, FALGUERA, GODAY, 1909.

PUIG I CADAVALCH, Josep, FALGUERA, Antoni de, GODAY I CASALS, Josep, *L'arquitectura romànica a*

Catalunya, Precedents : l'arquitectura romana, l'arquitectura cristiana pre-romànica, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, Departement de Cultura de la Generalitat de Catalunya, vol. 1, 1983. (seconde édition fac-simile de 1909)

PUIG, FALGUERA, GODAY, 1911.

PUIG I CADAVALCH, Josep, FALGUERA, Antoni de, GODAY I CASALS, Josep, *L'Arquitectura Romànica a Catalunya, L'Arquitectura romànica fins les darreries del segle XI*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, Departement de Cultura de la Generalitat de Catalunya, vol. 2, 1983, (seconde édition fac-simile de 1911)

PUIG, 1915-1920.

PUIG I CADAVALCH, Josep, « M. Gómez Moreno : Iglesias mozàrabes. Arte español de los siglos IX a XI », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans, 1915-1920*, vol. 6, 1923, pp. 824-826.

PUIG, 1918.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *Santa Maria de La Seu d'Urgell*, Barcelone, Tallers d'Arts grafiques Henrich, 1918.

PUIG, 1925.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, « L'architecture en Catalogne du IX^e au XII^e siècle » (Conférences faites à la Sorbonne, publiées par F. Deshoulières), *Bulletin monumental*, 1925, pp. 283-302.

PUIG, 1927-1936. 1

PUIG I CADAVALCH, Josep, « L'ornamentació de la llinda de Sant Genís les Font i la del Beatus d'Asburnham », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans, 1927-1931*, vol. 8, 1936, pp. 154-155.

PUIG, 1927-1936. 2

PUIG I CADAVALCH, Josep, « Llinda de Sant Genís les Fonts i els retaules de Dinamarca », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans, 1927-1931*. vol. 8, 1936, pp. 156-158.

PUIG, 1928.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *Le premier art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen au X^e et XI^e siècle*, Paris, Éd. Henri Laurens, 1928.

PUIG, 1935. 1

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *La géographie et les origines du premier art roman*, Paris, Henri Laurens, 1935.

PUIG, 1935. 2

PUIG I CADAVALCH, Joseph, « La culture celtibérique d'après les stèles », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 79. n° 1, 1935, pp. 21-31.

PUIG, GAILLARD, 1935. 3

PUIG I CADAVALCH, Joseph, GAILLARD, Georges, « L'église Saint-Michel de Cuxa », *Bulletin Monumental*, 1935, pp. 353-373.

PUIG, 1936.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *La Seu visigotica d'Egara*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1936.

PUIG, 1937.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *L'art romanic al Pirineu*, Barcelone, 1937.

PUIG, 1938.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *L'architecture mozarabe dans les Pyrénées méditerranéennes : Saint-Michel de Cuxa, Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et Belles-lettres*, Paris, Imprimerie Nationale, vols. 14, 1938, pp. 1-43.

PUIG, 1940.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, « La colonne préromane de Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales) », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 84, n° 1, 1940, pp. 26-30.

PUIG, 1942.

PUIG I CADAVALCH, Josep, « Peintures murales de l'église mozarabe de Saint-Michel de Cuxa », *Bulletin Monumental*, 1942, pp. 109-115.

PUIG, 1943.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, « La frontière septentrionale de l'art mozarabe », *Compte-rendu des séances de l'année – Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 87, n° 3, 1943, pp. 352-358.

PUIG, 1948.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *Noves descobertes à la catedral d'Egara*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1948.

PUIG, 1961.

PUIG I CADAVALCH, Joseph, *L'art wisigothique et ses survivances, Recherches sur les origines et le développement de l'art en France et en Espagne du IV^e au XII^e siècle*, Paris, F. de Nobele, 1961.

PUIGORIOL, 1967.

PUIGORIOL, Albert et Jacqueline, *Andorra. Monuments et paysages*, Barcelone, Providencia, 60, 1967.

QUICHERAT, 1885-1886.

QUICHERAT, Jules-Étienne, *Mélanges d'archéologie et d'histoire, 2. Archéologie du Moyen-Age, mémoires et fragments réunis par Robert de Lasteyrie et une bibliographie de ses œuvres*, Paris, A. Picard, 1885-86.

RAGER, 1994.

RAGER, Catherine, *Dictionnaire des sujets mythologiques, bibliques, hagiographiques et historiques dans l'art*, Turnhout, Brepols, 1994.

RAIS SORIANO, 1973.

RAIS SORIANO, Juan, « Construcciones visigóticas, pre-románicas y románicas en la Cataluña Carolingia », *Informacion arqueológica*, n° 7, 1973, pp. 122.

RAIS SORIANO, 1976.

RAIS SORIANO, Juan, « La desviación de los ábsides en templos pre-románicos y románicos », *Información arqueológica*, 1976, pp. 8-13.

RATHEAU, 1868.

RATHEAU, le Commandant, « Saint-Quentin des Bains d'Arles », *Congrès archéologique*, 1868, pp. 218-219.

REBILLARD, SORIN, GIRAUD, 2015.

REBILLARD, J., SORIN, S., GIRAUD, N. O., *L'église Saint-Hermentaire de Draguignan*, Lettre d'information de la DRAC (83), n° 28, 2015. (en ligne, consulté le 05/11/2015)

REINAUD, 1836.

REINAUD, Joseph-Toussaint, *Invasion des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse pendant les 8-9-10 siècles de notre ère. D'après les auteurs chrétiens et mahométans*, Paris, Librairie Orientale de Veuve Dondé-Dupré, 1836.

REIS, 2004.

REIS, Maria Pilar, *Las termas y balnea romanos de Lusitania*, Madrid, Ministerio de cultura, 2004.

REUTTI, 1973.

REUTTI, Fridolin, « La villa romaine en Allemagne et dans les provinces romaines du Nord-Ouest », *Les villae gallo-romaines, journée d'études, section d'Archéologie*, Saint-Étienne, Centre d'études foréziennes, le 25 février 1973, Saint-Étienne, Centre d'études foréziennes, Centre départemental de documentation pédagogique, 1973, pp. 1-14.

REY, 1945.

REY, Raymond, *L'art roman et ses origines, Archéologie pré-romane et romane*, Toulouse, Édouard Privat, Paris, Henri Didier, 1945.

RIBAS I BERTRAN, FERRER I CLARIANA, 1960.

RIBAS I BERTRAN, Marià, FERRER I CLARIANA, Lluís, *La capella pre-romànica de Sant Cristòfor de Cabrils*, Mataro, Imprenta Minerva, 1960.

RIBES, 1984.

RIBES, Jean, « Sainte-Cécile de Cos, Haut et moyen Vallespir, au fil du temps », *Antiques paroisses et ermitages*, Perpignan, Éditions du Castillet, vol. 4, 1984, pp. 164-170.

RICHÉ, 1992.

RICHÉ, Pierre, « Les réfugiés wisigoths dans le monde carolingien », *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, Colloque international du Centre national de la recherche scientifique*, Paris 14-16 mai 1990, Madrid, Casa de Velázquez, (Coll. "Casa de Velazquez"), 1992, pp. 177-183.

RIPOLL, 1988.

RIPOLL, Gisela, « Problème de chronologie et de typologie à propos du mobilier funéraire hispano-wisigothique », *Gaule mérovingienne et monde méditerranéen, actes des 9^e journées d'archéologie mérovingienne*, Lattes, 24-27 septembre 1987, *Les derniers Romains en Septimanie, IV^e-VIII^e siècles*, (Lattes, Musée archéologique, 24 sept. 1987-29 févr. 1988), Lattes, Imago, 1988, pp. 101-107.

RIPOLL, CHAVARRÍA, CHAVARRÍA ARNAU, 2005.

RIPOLL, Gisela, CHAVARRÍA, Alexandra, CHAVARRÍA ARNAU, Alaxandra, « El altar en Hispania siglos

IV-X », *Hortus Artium Mediaevalium*, 2005, pp. 29-47.

RIPOLL, 2009.

RIPOLL, Gisela, « Corpus Architecturae Religiosae Europae, Saec. IV-X (CARE-Hispania) », *Jornades Universitaries*, Abadía de Montserrat-Universidad de Barcelona, nov. 2007, Mainake, n° 31, 2009, pp. 229-242.

RIPOLL, CARRERO, 2009.

RIPOLL, Gisela, CARRERO, Eduardo, « Art wisigoth en *Hispania* : en quête d'une révision nécessaire », *Perspective*, n° 2, 2009, pp. 256-276.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012.

RIPOLL, Gisela, CARRERO, Eduardo, RICO, Daniel, TUSET, Francesc, VELAZQUEZ, Isabel, LOPEZ BATLLE, Aaron, MAS, Catalina, VALLS, Catalina, ANGEL CAU, Miguel, « La arquitectura religiosa hispánica del siglo IV al X y el proyecto del Corpus Architecturae Religiosae Europae-CARE-Hispania », *Hortus Artium Medievalium*, 2012, pp. 45-73.

RIPOLL, CARRERO, RICO, MOLIST, CENTELLES, BENSENY, TUSET, BEHAIM, MARTÍNEZ, TUSET, 2017.

RIPOLL, Gisela, CARRERO, Eduardo, RICO, Daniel, MOLIST, Núria, CENTELLES, Àngela G., BENSENY, Josep, TUSET, Joan, BEHAIM, Jelena, MARTÍNEZ, José, TUSET, Francesc, « Santi Cirici de Colera/Sant Quirze de Colera (Alt Empordà, Girona). Estudio preliminar del conjunto monástico, siglos VIII al XVI », *Hortus Artium Medievalium*, 2017, pp. 602-628.

RIPOLL PERELLO, 1977.

RIPOLL PERELLO, E., *Olérdola, historia de la ciudad y guía del conjunto monumental y museo monográfico*, Barcelona, [S. e.] 1977.

RIVOIRA, 1914.

RIVOIRA, Giovanni Teresio, *Architettura musulmana : sue origini e suo sviluppo*, Milane, E. Hoelpi, 1914.

ROCHA, 1980.

ROCHA, Pedro Romano, *L'office divin au Moyen Age dans l'église de Braga. Originalité et dépendances d'une liturgie particulière au Moyen Age*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, Centro Cultural Português, 1980. (préface de Pierre-Marie Gy)

RODRÍGUEZ PÉREZ, 1994.

RODRÍGUEZ PÉREZ, María Xosé « Motivos arquitectónicos en la decoración de las estelas funerarias gallegos », *V Congreso internacional de estelas funerarias*, Soria, 28 avril -1 mai 1993, (éd. Carlos de la Casa), Soria, Publicaciones de la Excma, Diputación Provincial de Soria, vol. 1, (2 vols.), 1994, pp. 301-307.

ROMIZZI, 2006.

ROMIZZI, Lucia, « Le ville tardo-antiche in Italia », *Villas tardoantiquas en el Mediterráneo Occidental* (éds. Chavarría Arnau A., Arce J., Brogiolo, G. P.), Madrid, Ministerio de Educacion y Ciencia, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Historia, Departamento de Historia Antiqua y Arqueología, 2006, pp. 37-59.

ROUX, 2010.

ROUX, Caroline, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacement dans l'espace ecclésial (IV^e-XII^e siècle) », *Espace ecclésial et liturgie au Moyen Age*, (dir. d'Anne Baud), Lyon, Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, n° 53, 2010, pp. 153-181.

ROUX, 2011.

ROUX, Caroline, « Sanctuaire et choeurs "fermés", observations sur le dispositif cloisonnant de l'arc triomphal étroit dans l'architecture romane. L'exemple de Jou-sous-Monjou (Cantal) », *L'image médiévale, fonctions dans l'espace sacré et structuration de l'espace cultuel* (dir. Cécile Voyer, Éric Sparhubert), Turnhout, Brepols, 2011, pp. 69-92.

RUCQUOI, 1993.

RUCQUOI, Adeline, *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris, Point-Seuil, 1993.

RUFINO, 1996.

RUFINO, Patrice Georges, *Clovis contre Alaric, l'histoire de l'Empire wisigoth de Toulouse à Tolède*, Magrin, P. G. Rufino, 1996.

RUGGIERI, 2005.

RUGGIERI, Vincenzo, *La Caria Bizantina : topografia, archeologia ed arte : Mylasa, Stratonikeia, Bargylia, Myndus, Halicarnassus*, Soveria Mannelli, Catanzaro, Rubbettino, 2005.

SAINT-JEAN, 1974.

SAINT-JEAN, Robert, « Un monument pré-roman : la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert », *Hommage à André Dupont, Études médiévales languedociennes*, Montpellier, Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Université Paul-Valéry, 1974, pp. 267-289.

SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975.

SAINT-JEAN, Robert, NOUGARET, Jean, *Languedoc roman. Le Languedoc méditerranéen*, La Pierrequi-Vire, Zodiaque, 1975.

SAINT PIERRE, 1959.

SAINT PIERRE, Michel de, *Trésors de la Turquie*, Grenoble, Arthaud, 1959.

SAPIN, 1986.

SAPIN, Christian, *La Bourgogne préromane*, Paris, Picard, 1986.

SAPIN, 1996.

SAPIN, Christian, « L'origine des rotondes mariales des IX^e-XI^e siècles et le cas de Saint-Germain d'Auxerre » *Marie, Le culte de la Vierge dans la société médiévale*, Paris, Beauchesne, 1996, pp. 295-312. (préface de Georges Duby)

SAPIN, 1999.

SAPIN, Christian (dir.), *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église : entre le IV^e et XII^e siècle, Actes du colloque international du Centre National de la recherche scientifique*, Auxerre, 17-20 juin 1999, Paris, Édition du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2002.

SAPIN, 2003.

SAPIN, Christian, « Cryptes et sanctuaires, approches historique et archéologique des circulations », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2003, pp. 51-62.

SAPIN, 2008.

SAPIN, Christian, « L'église de Saint-Aubin (Côte-d'Or) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre, (BUCEMA)*, (en ligne), n° 12, 2008. (consulté le 9 septembre 2016)

SAPIN, HONTCHARENKO, 2009.

SAPIN, Christian, HONTCHARENKO, Vanessa, « L'église de Saint-Aubin (Côte-d'Or) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre, (BUCEMA)*, n° 13, 2009, pp. 41-44.

SASTRE DE DIEGO, 2012.

SASTRE DE DIEGO, Isaac, « Un modelo de altar asturiano ? Del arquetipo de quinzanas a la obra excepcional del Naranco », *Asturias entre Visigodos y Mozárabes (Visigodos y Omeyas, VI - Madrid 2010)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Historia, Mérida, Instituto de Arqueología de Mérida, 2012, pp. 179-207.

SAXER, 1999.

SAXER, Victor, « Les paroisses rurales de France avant le IX^e siècle : peuplement, évangélisation, organisation », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1999, pp. 5-47.

SCHNEIDER, GARCIA, 1998.

SCHNEIDER, Laurent, GARCIA, Dominique (dir.), *Le Lodévois. L'arrondissement de Lodève et communes d'Aniane, Corbières, Lieuran-Corbières, Péret*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de la culture, Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, (Coll. "Carte archéologique de la Gaule" 34,1), 1998.

SCHNEIDER, 2008.

SCHNEIDER, Laurent, « Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise première entre Antiquité et Moyen Age (V^e-IX^e siècle) », *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, (dir. de Florian Mazel), Rennes, Presses Universitaire de Rennes, (Coll. "Histoire"), 2008, pp. 69-95.

SCHNEIDER, 2010.

SCHNEIDER, Laurent, « De l'archéologie du monument chrétien à l'archéologie des lieux de culte. Propos d'introduction et repères historiographiques », *Archéologie du Midi Médiéval*, vol. 28, 2010, pp. 131-146.

SCHOBBER, 1923.

SCHOBBER, Arnold, *Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien*, Wien, E. Hölzel & Co, Ges. M. B. H., 1923.

SEGONDY, circa 1971.

SEGONDY, (chanoine) Jean, *Le diocèse de Béziers : ses archidiaconés, ses paroisses, ses églises*, circa 1971. (Texte dactylographié, Médiathèque André Malraux de Béziers)

SEIPEL, 2002.

SEIPEL, Wilfried (éd.), *7000 ans d'art perse, chefs d'œuvre du Musée national de Téhéran*, Milan, Skira, Paris, Seuil, 2002.

SENAC, 1980.

SENAC, Philippe, *Musulman et sarrasins dans le sud de la Gaule du VIII^e au XI^e siècle*, Paris, Le Sycomore, 1980.

SENAC, 1992

SENAC, Philippe, « Frontière et reconquête dans l'Aragon du XI^e siècle », *Frontières et espaces pyrénéens au Moyen-Age*, (éd. Ph. Sénac), Perpignan, Centre de recherches sur les problèmes de la frontière, Université de Perpignan, 1992.

SERRA-RÁFOLS, 1952.

SERRA-RÁFOLS, José de C. *La "villa" romana de la Denesa de "La Cocosa"*, Bajadoz, Diputació provincial, 1952.

(S. n.) *La Seu d'Ègara, Églises de Sant Pere de Terrassa, Ensemble monumental, siècles IV-XXI, Guide*, Ajuntament de Terrassa, Museu de Terrassa, 2009.

SIGNOLES, 1982.

SIGNOLES, André, « L'ancienne chapelle Saint-Georges de Lunas », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault*, n° 5, 1982, pp. 30-41.

SIGNOLES, 1984.

SIGNOLES, André, « Une chapelle préromane méconnue Saint-Sauveur de Palagret », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault*, n° 7, 1984, pp. 71-78.

SIGNOLES, 1989.

SIGNOLES, André, « L'ancien prieuré de Saint-Pierre de Brousson à Boubals », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault*, n° 12, 1989, pp. 75-89.

SILVA, 1986.

SILVA, Armando Coelho Ferreira da, *A cultura castreja no noroeste de Portugal*, Paços de Ferreira, Câmara Municipal de Paços de Ferreira, Museu Arqueológico da Citânia de Sanfins, 1986.

SITJES I MOLINS, 1977.

SITJES I MOLINS, Xavier, *Les esglésies pre-romàniques de Bages, Berguedà i Cardener*, Manresa, Caixa d'Estalvis de Manresa, 1977.

SMYTH, 2003.

SMYTH, Matthieu, *La liturgie oubliée. La prière eucharistique en Gaule antique et dans l'Occident non romain*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003.

SORONDO, 1995.

SORONDO, « Antropología de la estela funeraria, repaso de la cuestión e hipótesis de interpretación », *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, XXVII, n° 65, 1995, pp. 107-126.

SPIESER, 1995.

SPIESER, Jean-Michel, « Portes, limites et organisation d'espace dans les églises paléochrétiennes », *Klio*, n° 77, 1995, pp. 433-445.

STIERLIN, 1987.

STIERLIN, Henri, *Cités du désert : Pétra, Palmyre, Hatra*, Paris, Seuil, 1987.

STIERLIN, 1988.

STIERLIN, Henri, *Orient byzantin : de Constantinople à l'Arménie et de Syrie en Éthiopie*, Paris, Seuil, 1988.

STIERLIN, 2003.

STIERLIN, Henri, *L'architecture de l'Islam au service de la foi et du pouvoir*, Paris, Gallimard, 2003.

STIERLIN, 2012.

STIERLIN, Henri, *Cordoue, la grande mosquée de L'Espagne mozarabe*, Paris, Impr. Nationale éd., 2012.

STRZYGOWSKI, 1903.

STRZYGOWSKI, Josef, *Kleinasion, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1903.

STRZYGOWSKI, 1936.

STRZYGOWSKI, Josef, *L'ancien art chrétien de Syrie, son caractère et son évolution d'après les découvertes de Vogüé et de l'expédition de Princeton, la façade de Mschatta et le calice d'Antioche*, Paris, Éditions de Boccard, 1936.

STYM-POPPER, 1950.

STYM-POPPER, Sylvain, « Églises carolingiennes de Cuxa », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1950, pp. 91-102.

STYM-POPPER, 1953.

STYM-POPPER, Sylvain, « Découverte d'une chapelle circulaire à Saint-Michel de Cuxa », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1953, pp. 117-120.

STYM-POPPER, 1955.

STYM-POPPER, Sylvain, « L'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa », *Congrès Archéologique de France*, 1955, pp. 299-314.

STYM-POPPER, 1956.

STYM-POPPER, Sylvain, « L'abbaye de Saint-Michel de Cuxa », *Cahiers de Notre-Dame del Pessebre*, n° 1, 1956, pp. 5-13.

SUBIRÀ, RUIZ, MOLIST, 2016.

SUBIRÀ, M. Eulalia, RUIZ, Jordi, MOLIST, Núria, « Anàlisi diacrònica del cementiri de l'església de Sant Miquel d'Olerdola. Primeres dades de l'estudi antropològic », X. Esteve, C. Miro, N. Molist i G. Sabaté (éd.), *Jornades d'Arqueologia del Penedès 2011*, Vilafranca de Penedès, 2016, pp. 353-360.

SUDRIÀ I ANDREU, 2011.

SUDRIÀ I ANDREU, Xavier, *La Vall Ferrera, recull d'història, geografia i cultura*, Lleida, Pagès editors, 2011.

SUSCITO, 2003.

SUSCITO, Giuseppe, « Gli edifici du culto in area altoadriatica tra VI e VIII secolo », *Hortus Artium Medievalium*, n° 9, 2003. pp. 33-54.

SWOBODA, 1924.

SWOBODA, Karl Maria, *Römische und romanische paläste. Eine architekturgeschichtliche Untersuchung*, Wien, Kunstverlag Anton Schroll, 1924.

TAFFANEL, 1979.

TAFFANEL, Odette et Jean, « La chapelle Saint-Jean-de-Cas, (commune de Mailhac, Aude) », *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude*, vol. 69, 1979, pp. 39-56.

TARACENA AGUIRRE, 1947.

TARACENA AGUIRRE, Blas, *Arte romano, Arte Paleocristiano, Arte wisigodo. Arte Asturiano*, Madrid, Editorial Plus Ultra, vol. 2, (22 vols), (Coll. "Ars Hispaniae, Historia Universal del arte hispánico"), 1947.

TAVANO, 1972.

TAVANO, Sergio, *Aquileia cristiana*, Udine, Arti grafiche friulane, (Coll. "Antichità altoadriatiche"), 1972.

TCHALENKO, 1979-1990.

TCHALENKO, Georges, *Églises de village de la Syrie du nord*, Paris, Librairie Orientaliste, P. Geutner, 3 vols., (Coll. "Bibliothèque archéologique et historique" 105), 1979-1990.

TERRASSE, 1932.

TERRASSE, Henri, *L'art hispano-mauresque des origines au XIII^e siècle*, Paris, Les Éditions G. Van Oest, 1932.

TESTINI, 1958.

TESTINI, Pasquale, *Archeologia cristiana, propedeutica, topografia cimiteriale, epigrafia, edifici di culto, nozioni generali dalle origini alla fine del sec. VI*, Rome, Paris, Tournai, Desclée et C., Ed. Pontifici, 1958.

TEXIER, 1849.

TEXIER, Charles, *Description de l'Asie-Mineure, faite par l'ordre du gouvernement français de 1833 à 1837 et publié par le Ministère d'instruction publique, Beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques, Lydie, Magnésie du Méandre, Carie, Iassus, Aphrosodias, Cnide, Lycie*, Paris, Typ. de Firmin Didot frères, vol. 3, (3 vols.) 1849.

TEXIER, 1862.

TEXIER, Charles, *Asie Mineure, description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonnèse d'Asie*, Paris, Firmin Didot frères, (Coll. "L'Univers : histoire et description de tous les peuples" 12), 1862.

THAUMIEU, DENEY, 1996.

THAUMIEU, Marc, DENEY Noël, *Dictionnaire d'iconographie romane*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1996.

THÉBERT, 1991.

THÉBERT, Yvon, « Problème de circulation dans les thermes d'Afrique du Nord », *Les thermes romains, actes de la table ronde, organisée par l'École française de Rome*, Rome, 11-12 novembre 1988, Rome, École française de Rome, (Coll. "École française de Rome", 142), 1991, pp. 139-160.

THÉBERT, 2003.

THÉBERT, Yvon, *Thermes romains d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen, étude d'histoire et d'archéologie*, Rome, École française de Rome, (Coll. "Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome" 315), 2003.

(s. n.) *Les thermes antiques de Lutèce, Musée national du Moyen Age, Thermes de Cluny*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1996.

THIBAUT, 1929.

THIBAUT, Père Jean-Baptiste, *L'ancienne liturgie gallicane, son origine et sa formation en Province aux V^e et VI^e siècles sous l'influence de Cassien et de Saint Césaire d'Arles. En appendice : Étude biographique sur Jean Cassien de Serta, abbé de Saint-Victor de Marseille, premier législateur du monachisme en Occident*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1929.

THIBAUT, 1954.

THIBAUT, Marc, « Saint-Martin de Fenollar », *Congrès archéologique de France*, 1954, pp. 229-314.

THIERRY, 1963.

THIERRY, Nicole et Michel, *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce, New rock-cut churches of Cappadocia, Région de Hasan Dagi*, Paris, C. Klincksieck, 1963. (avant-propos d'A. Grabar)

THIERRY, 2002.

THIERRY, Nicole, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Age*, Turnhout, Brepols, ("Coll. Bibliothèque de l'Antiquité tardive"), 2002.

THOMAS, 2007.

THOMAS, Edmund, *Monumentality and the Roman Empire, architecture in the Antonine Age*, Oxford, Oxford university press, 2007.

THONEMANN, 2013.

THONEMANN, Peter, *Roman Phrygia, culture and society*, Cambridge, Cambridge University Press, (Coll. "Greek culture in the roman world"), 2013.

THONEMANN (éd.), 2013.

THONEMANN, Peter (éd.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Monuments from Phrygia and Lycaonia*, London, Society for the promotion of Roman studies, vol. 11, (11 vols.), (Coll. "Journal of Roman studies monograph" 12), 2013.

TORREILLES, 1901.

TORREILLES, Philippe, « L'art religieux en el Rossello », *Le Roussillon*, 23 avril, 1901. (sans pagination, BU réserve)

TREFFORT, 2007.

TREFFORT, Cécile, « Une consécration "à la lettre". Place, rôle et autorité des textes inscrits dans la sacralisation de l'église », *Mise en scène et mémoire de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2007, pp. 219-251.

TRONCIN, 1987.

TRONCIN, Philippe, "Les tombes anthropomorphes du V^e au XV^e siècle dans le Midi de la France", *Nécropoles languedociennes de L'Antiquité tardive et du haut Moyen Age, actes de colloque*, Lunel Viel, 15 mars 1987, Lattes, Musée archéologique, 1987.

TURON I IZQUIERDO, 2013.

TURON I IZQUIERDO, Pau, « Sant Esteve de Caulès. Vida i mort d'un poblat medièval al massís de l'Ardenya-Cadiretes », *Quaderns de la Selva*, n° 25, 2013, pp. 251-264.

UHDE-STAHN, 1977.

UHDE-STAHN, Brigitte, « La chapelle circulaire de Saint-Michel de Cuxa », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 20, 1977, pp. 339-351.

UHDE-STAHN, 1996.

UHDE-STAHN, Brigitte, « Un oratoire préroman à Saint-Guilhem-le-Désert », *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen-Age. Nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone. Table ronde*, mai 1995, Montpellier, Les Amis de Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, pp. 193-199.

YARZA LUACES, 1996.

YARZA LUACES, Joaquín, "Existió una miniatura mozàrabe?", *Actas del I congreso Nacional de cultura mozàrabe : historia, arte, literatura et música*, Cordoue, 27-30 avril 1995, Cordoue, Publicaciones obra social y cultural Cajasur, 1996, pp. 53-71.

VALLERY-RADOT, 1929.

VALLERY-RADOT, Jean, « Note sur les chapelles hautes dédiées à Saint Michel », *Bulletin Monumental*, 1929, pp. 453-478.

VALL I RIMBLAS, 1976. 1

VALL I RIMBLAS, Ramon, *Sant Llorenç de Fontcalçada i les esglésies d'absis des ferradura*, Sabadell, (s.n.), 1976, pp. 3-24.

VALL I RIMBLAS, 1976. 2

VALL I RIMBLAS, Ramon, « El repoblament del Vallès durant la Reconquesta », *Arraona : Revista d'història*, n° 1, 1976, pp. 7-26.

VALLS MORA, 2006.

VALLS MORA, Montse, « Revision planimètrica del edifici religiós de Sidillà », *Actes de las Vuitenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona*, Roses, 6-7 octubre de 2006, Girona, Universitat de Girona, Servei de Publicacions, vol. 2, 2006, pp. 447-450.

VENTURI, 1904.

VENTURI, Adolfo, *Storia dell'arte italiana, L'arte romanica*, Milane, Ulrico Hoepli, vol. 3, 1904.

VERGNOLLE, 1989.

VERGNOLLE, Éliane, « Saint-Vorles de Chatillon-sur-Seine », *Congrès archéologique de France, Auxois-Chatillonnais*, 1986. pp. 53-76.

VERGNOLLE, 1994.

VERGNOLLE, Éliane, *L'art roman en France*, Paris, Flammarion, 1994.

VERGNOLLE, 2012.

VERGNOLLE, Éliane, *Le "premier art roman" cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives, actes du colloque international*, Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2012.

VERZONE, 1942.

VERZONE, Paulo, *L'architettura religiosa dell'alto Medio Evo nell'Italia settentrionale*, Milano, Officine grafiche "Esperia", 1942.

VIDAL, 1879.

VIDAL, Pierre, *Guide historique et pittoresque dans le département des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, P. Morer, 1879.

VIGIL, 1963.

VIGIL, Marcelo, « Romanización y permanencia de estructuras sociales indigenas en la España septentrional », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. 152, 1963, pp. 225-233.

VIGO, 1960.

VIGO, André, « Voie romaines de l'Agly et des Fenouillèdes », *Annales du Midi*, n° 7, 1960, pp. 15-25.

VIGUÉ, 1984.

VIGUÉ, Jordi (auteur et dir.), *Catalunya Romànica, Osona 1*, Barcelone, Fundació Enciclopèdia Catalana, vol. 2, (Coll. "Catalunya romànica"), 1984.

VIGUÉ, 1987.

VIGUÉ, Jordi (auteur et dir., puis Pladevall i Font, Antoni dir.), *Catalunya Romànica, El Solsonès, La Vall d'Aran*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 13, (Coll. "Catalunya romànica"), 1987.

VIGUÉ, 1995.

VIGUÉ, Jordi (dir., puis Pladevall i Font, Antoni dir.) avec la collaboration de Ainaud de Lasarte, Juan, *Catalunya Romànica, La Cerdanya, el Conflent*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, vol. 7, (Coll. "Catalunya romànica"), 1995.

VILL, 1965.

VILL, Robert, *Alsace romane*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1965.

VILLARREAL, 1994.

VILLARREAL, Vidal Pérez de, « Simbologia de las estelas discoideas », *Actas del congreso, V Congreso internacional de estelas funerarias*, Soria, 28 avril 1 mai 1993, (éd. Carlos de la Casa), Soria, Publicaciones de la Excma, Diputación Provincial de Soria, vol. 2, (2 vols.), 1994, pp. 697-703.

VIOLLET-LE-DUC, 1854.

VIOLLET-LE-DUC, Eugène, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française, du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, B. Bance Éditeur, vol. 1, 1854.

VIOLLET-LE-DUC, 1997.

VIOLLET-LE-DUC, Eugène, *Dictionnaire de l'architecture médiévale*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 1997. (Fac-simile de l'éd. Paris, Bance, 4 vols., 1854-1868)

VIVANCOS, 1996.

VIVANCOS, Miguel C. « Los manuscritos y la liturgia hispanica », *Actas del I congreso Nacional de cultura mozárabe : historia, arte, literatura et música*, Cordoue, 27-30 avril 1995, Cordoue, Publicaciones obra social y cultural Cajasur, 1996, pp. 117-126.

VOGÜÉ, 1865-1877.

VOGÜÉ, Melchior de, *La Syrie centrale, architecture civile et religieuse du I^e au VII^e siècle*, Paris, J. Baudry, 2 vols, 1865-1877.

VOGÜÉ, NEUFVILLE, 1989.

VOGÜÉ, Melchior de, NEUFVILLE, Jean, *Glossaire de termes techniques à l'usage des lecteurs de la nuit du temps*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1989.

WARD-PERKINS, 1994.

WARD-PERKINS, John Bryan, *Architecture romaine*, Paris, Gallimard, 1994.

WHITEHILL, Walter Muir, *L'art romànic a Catalunya : segle XI*, Barcelone, Edicions 62, 1973.

WILL, 1949.

WILL, Ernest, « La tour funéraire de la Syrie et les monumets apparentés », *Syria*, vol. 26, facs. 3-4., 1949, pp. 258-312.

WILL, 1965.

WILL, Robert, *Alsace romane*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1965.

WILLIAMS, 1994-2003.

WILLIAMS, John W. *The illustrated Beatus : a corpus of the illustrations of the "Commentary on the Apocalypse"*, Londres, Harvey Miller, 1994-2003, 5 vols.

WOLFF, 1965.

WOLFF, Philippe, « L'Aquitaine et ses marges », *Karl der Grosse*, Düsseldorf, Verlag L. Schwann, vol. 1, 1965, pp. 269-306.

ZIMMERMANN, 1991.

ZIMMERMANN, Michel, « Le concept de la Marca Hispanica et l'importance de la frontière dans la formation de la Catalogne », *La Marche supérieure d'Al-Andalus et l'occident chrétien, table ronde, organisée par la Casa Velázquez*, Huesca 1988, (Philippe Sénac éd.), Madrid, Casa Velázquez, Universidad de Zaragoza, (Coll. "Publication de la Casa Velázquez. Archéologie" 15), 1991, pp. 29-49.

ZIMMERMANN, 1992.

ZIMMERMANN, Michel, « Conscience gothique et affirmation nationale dans la genèse de la Catalogne (IX^e-XI^e siècles) », *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, Colloque international du Centre national de la recherche scientifique*, Paris 14-16 mai 1990, Madrid, Casa Velázquez, (Coll. "Publication de la Casa Velázquez"), 1992, pp. 51-67.

ZIMMERMANN. 2002.

ZIMMERMANN, Michel, *L'Espagne wisigothique*, 2002. www.clio.fr (consulté le 20/11/2010)

ZIMMERMANN, 2003. 1

ZIMMERMANN, Michael, *Écrire et lire en Catalogne (IX^e-XII^e siècle)*, Madrid, Casa Velázquez, 2003.

ZIMMERMANN, 2003. 2

ZIMMERMANN, Michel, « Les actes de consécration d'églises. Construction d'un espace et d'un temps chrétien dans la Catalogne médiévale (IX^e-X^e siècle) », *À la recherche des légitimités chrétiennes. Représentation de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècle)*, Actes de colloque, Madrid, Casa Velázquez, 26-27 avril 2001, (Patrick Henriot dir.), Madrid, Casa de Velázquez, 2003, pp. 29-52.

ZIMMERMANN, 2005.

ZIMMERMANN, Michel, « La consécration des églises en Cerdagne au X^e-XI^e siècle. Une territorialisation de la foi », *La Moyen Age dans les Pyrénées catalanes. Art, culture et société. Colloque à la mémoire de Mathias Delcor*, Prades, mai 2003, (M. Zimmermann dir.), *Études Roussillonnaises*. Vol. 21, 2005, pp. 65-85.

ZIMMERMANN, 2009.

ZIMMERMANN, Michel, « Sur la terre comme au ciel : la paix chrétienne. Oliba (1008-1046), pacificateur et guide des âmes », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2009, pp. 7-38.

www.culture.gouv.fr/culture/inventari/patrimoine

www.encyclopedia.cat

www.invarquit.cultura.gencat.cat

Annexes

Cartes historiques

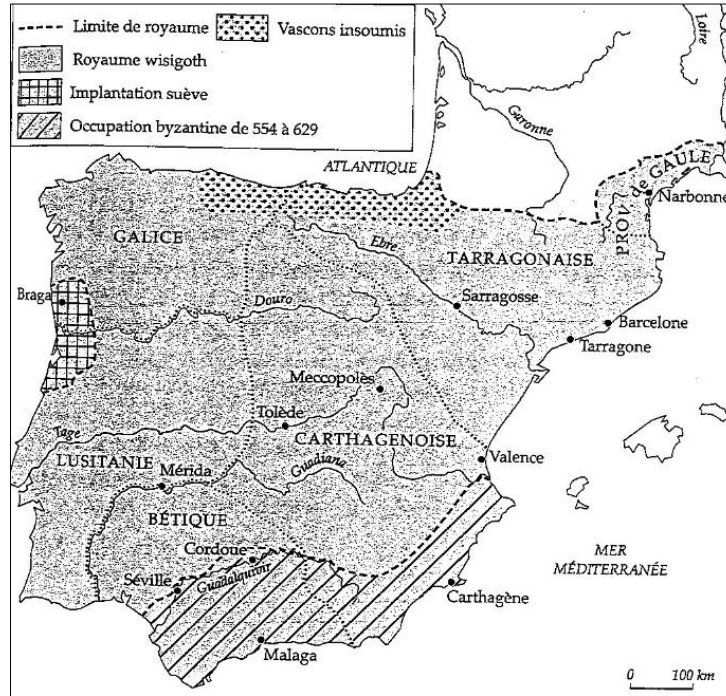


Figure 1 Le royaume wisigothique aux VI^e-VII^e siècles, BONNERY, 2005, p. 75.



Figure 2 L'Empire carolingien avec ses frontières en 801, CATALUNYA CAROLINGIA, 2009, p. 273.

Cartes historiques

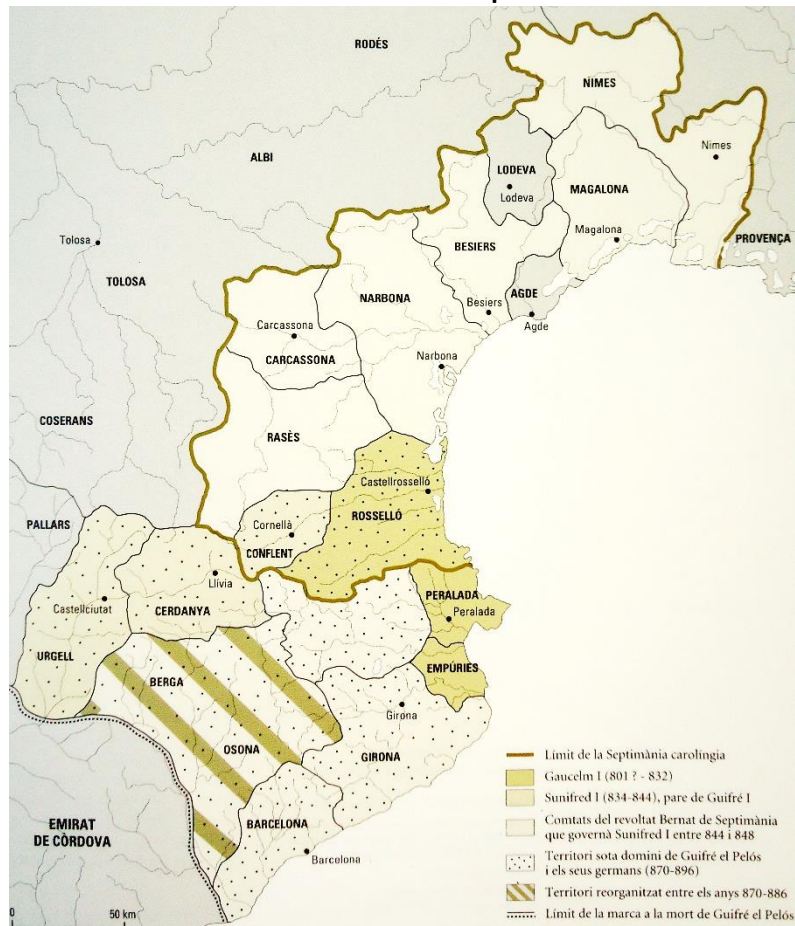


Figure 3 Les comtats catalans et septimaniens au IX^e siècle, CATALUNYA CAROLINGIA, 2009, p. 273.

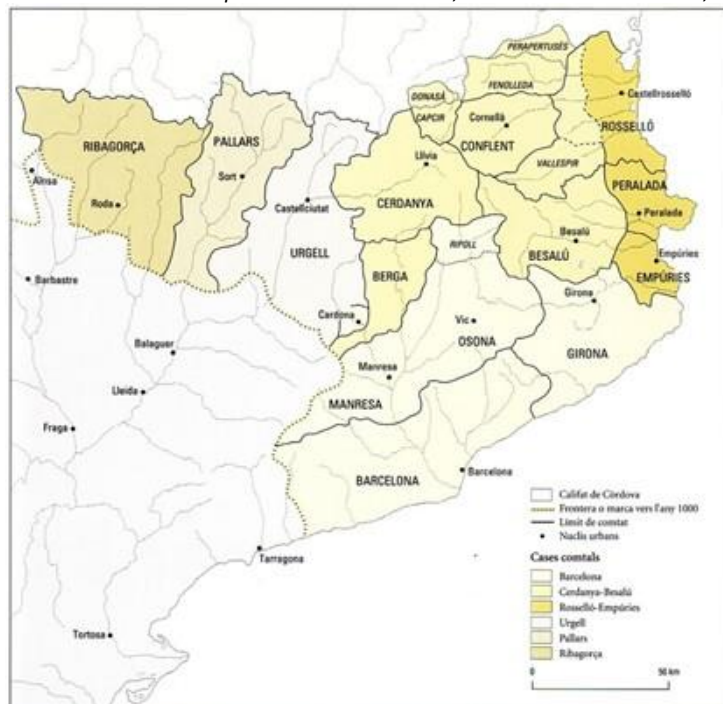


Figure 4 Les comtats catalans à la fin du X^e siècle, CATALUNYA CAROLINGIA, 2009, p. 283.

Cartes historiques

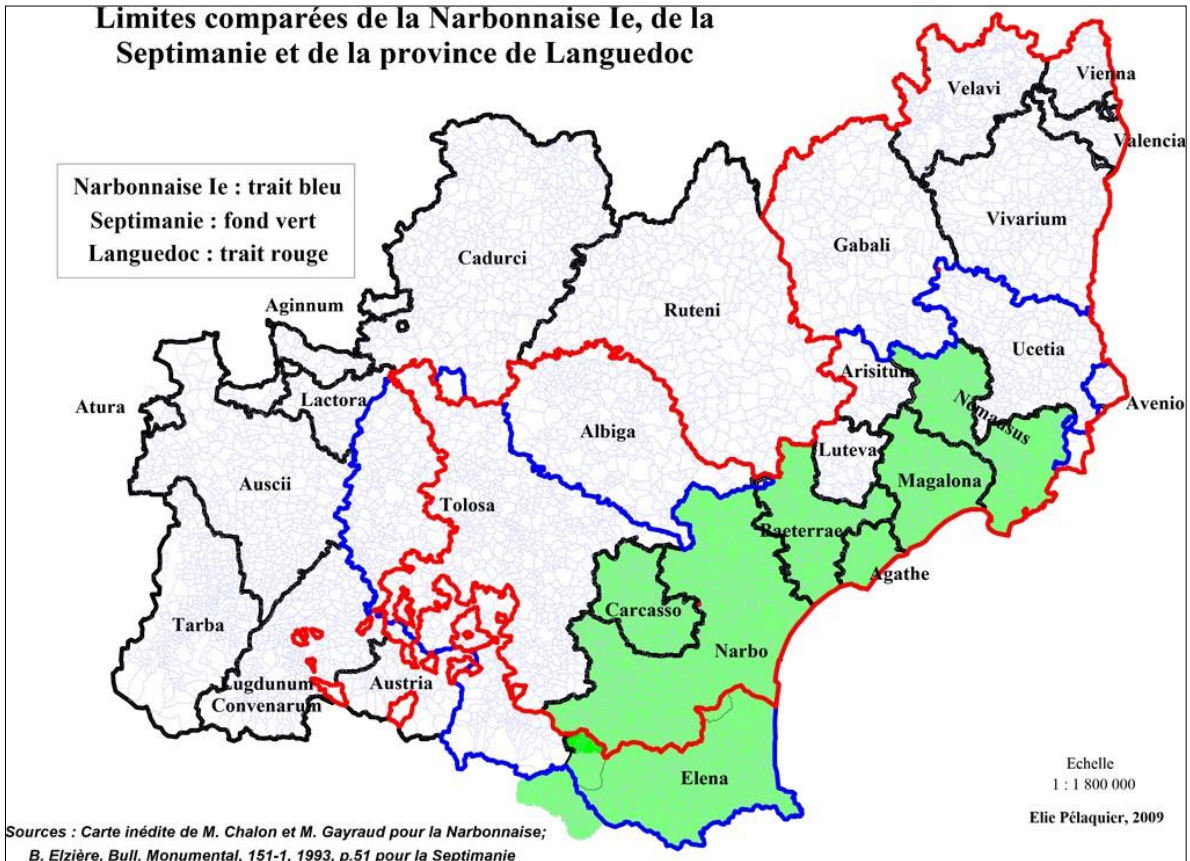


Figure 5 La Narbonnaise Ière, La Septimanie et le Languedoc, Elie Pélaquier, 2009.

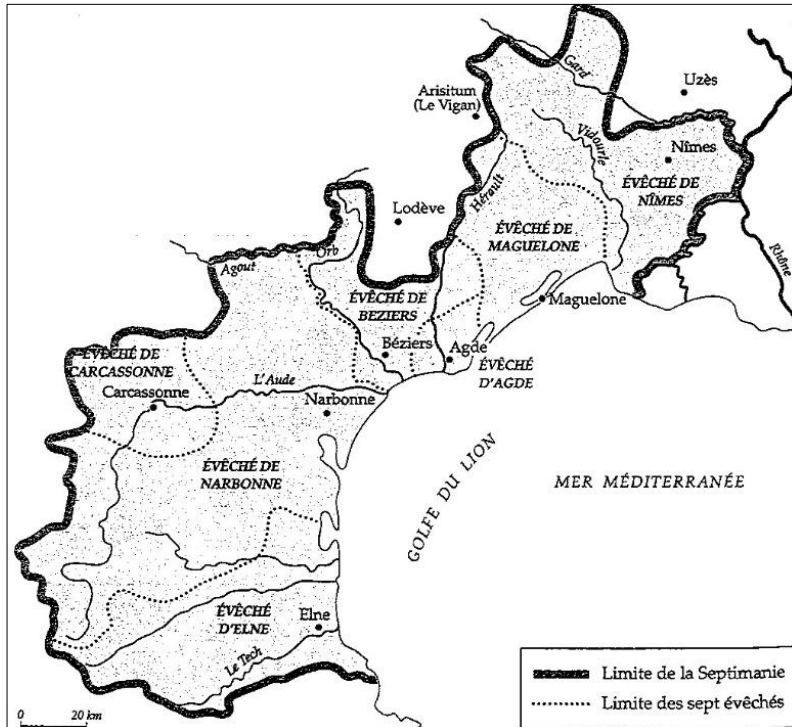


Figure 6 La Septimanie au temps de Grégoire de Tours, BONNERY, 2005, p. 56.

Cartes historiques

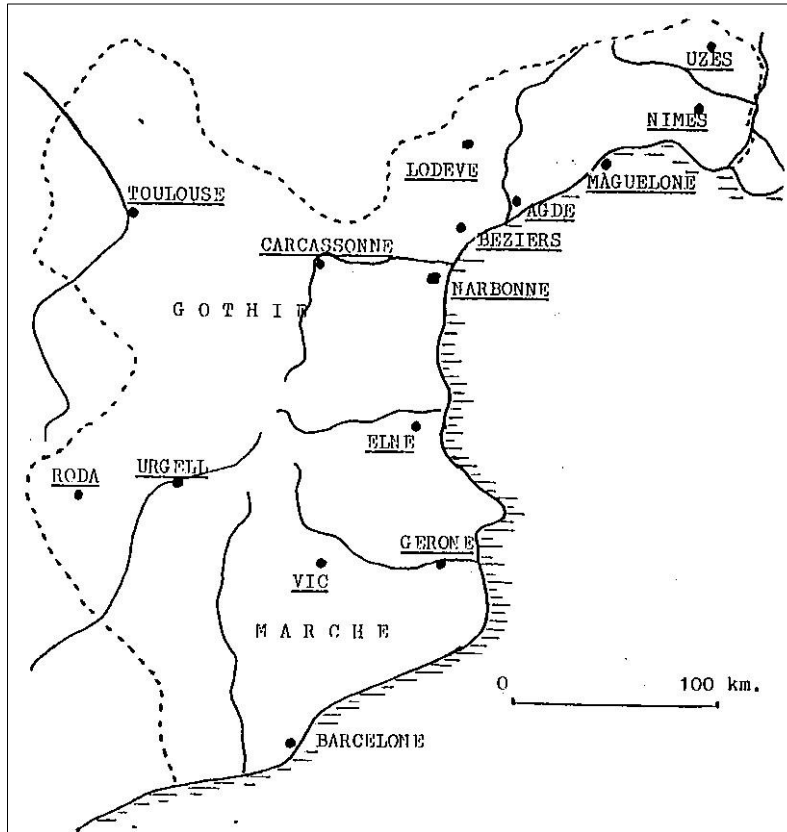


Figure 7 La province ecclésiastique de Narbonne à l'époque carolingienne, BONNERY, 1989, p. 24.

Arcs haut médiévaux

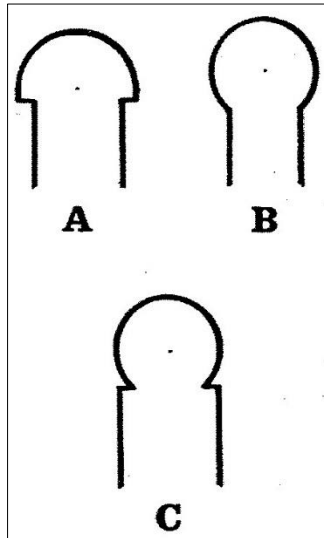


Figure 8 A : «arco a diametro allargato» ; B : «arco oltrepassato (a ferro di cavallo)» ; C : «arco a sesto eccedente», ALPAGO NOVELLO, 1971, p. 40.

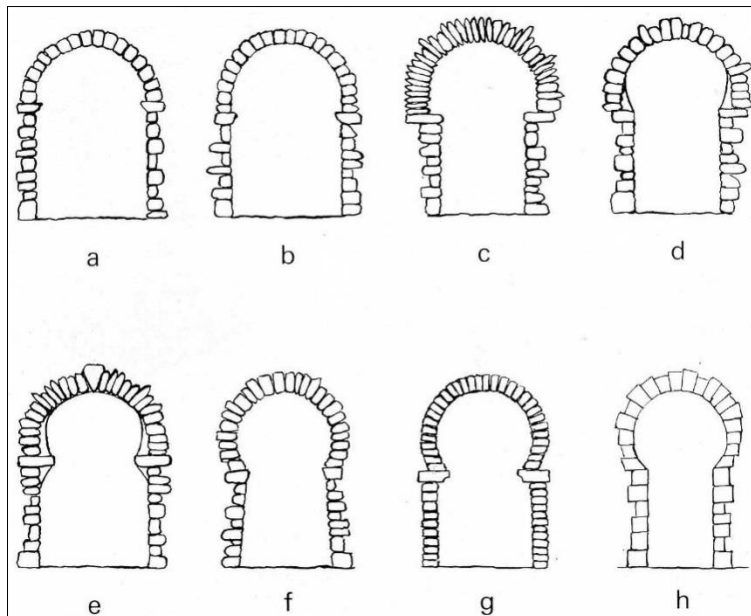


Figure 9 Arcs préromans, a:semi-circulaire; b:rehaussé; c: « escanyat »; d-h: « ferradura », SITJES I MOLINS, 1977, p. 40.

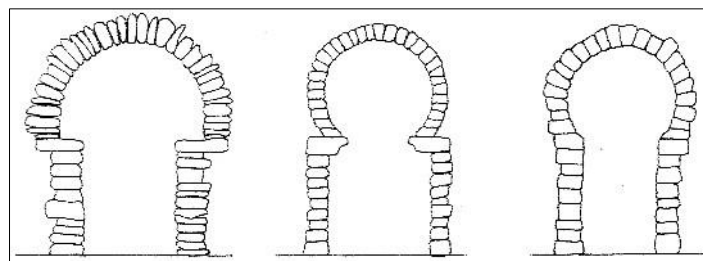


Figure 10 Arcs préromans, BARRAL, 1981, p. 94.

Arcs haut médiévaux

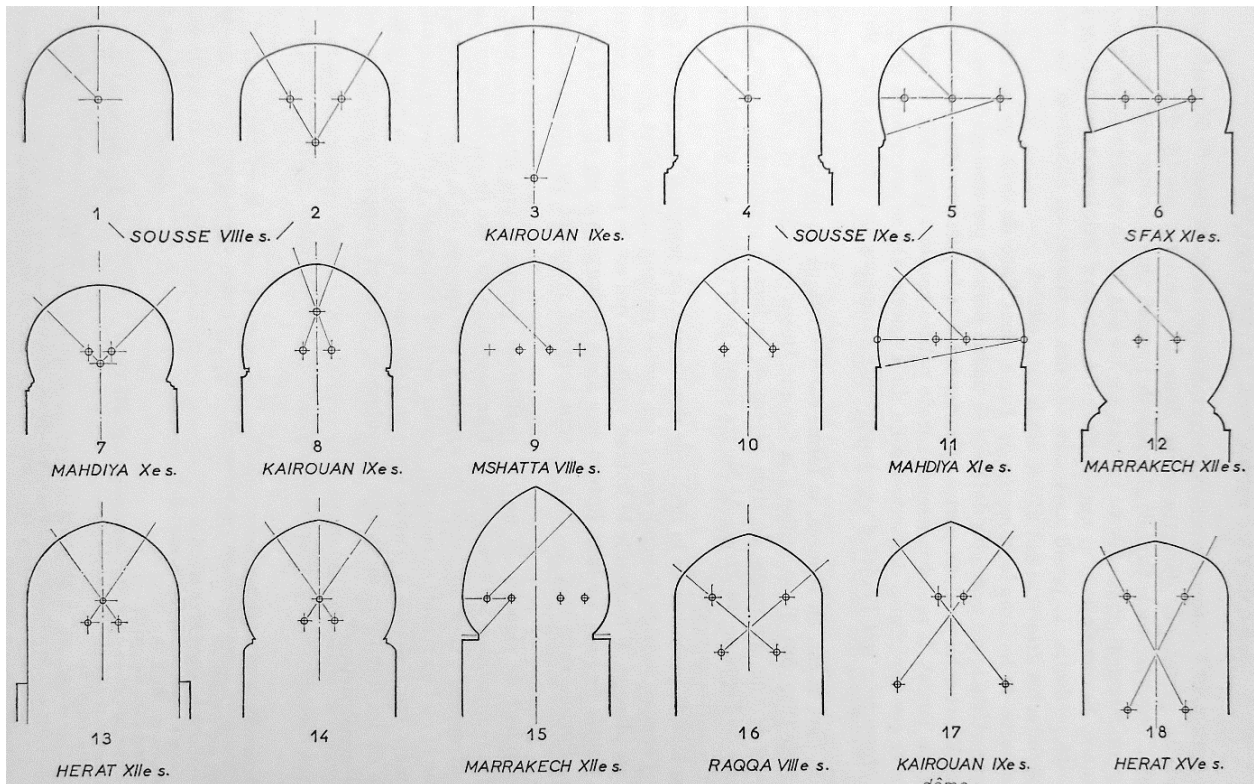


Figure 11 Tableau de quelques arcs musulmans, LEZINE, 1966, fig. 56.

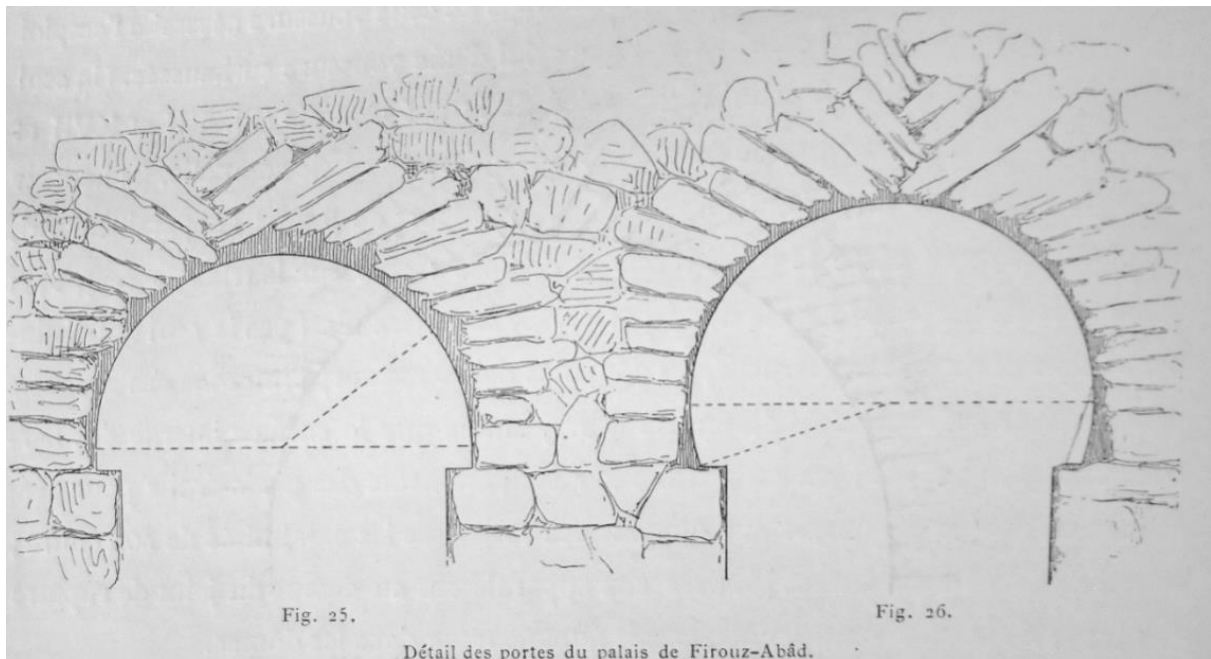


Fig. 25.

Fig. 26.

Détail des portes du palais de Firouz-Abâd.

Figure 12 Dérivation de l'arc outrepassé à partir de l'arc semi-circulaire et clavage par superposition, DIEULAFOY, 1885, p.36.

Ctésiphon et Firouz-Abad chez Marcel Dieulafoy

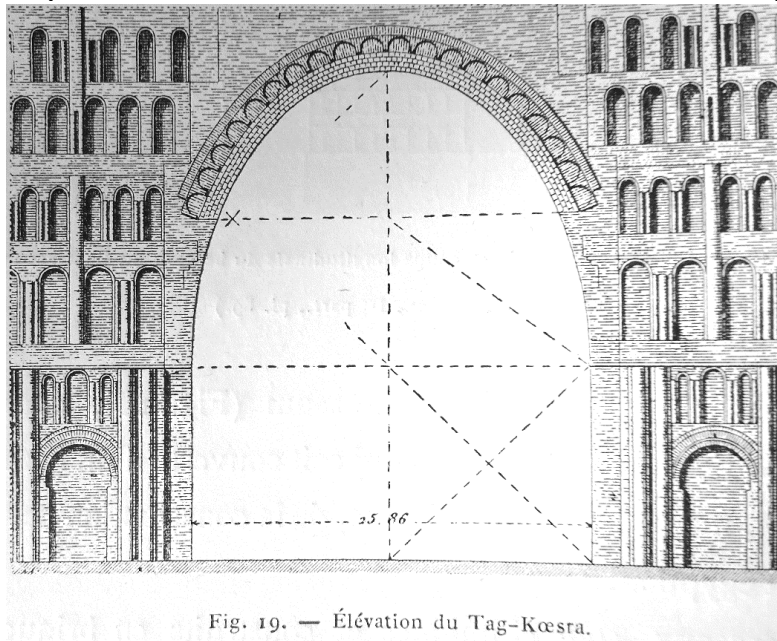


Figure 13 Ctésiphon, DIEULAFOY, 1885, p. 22.

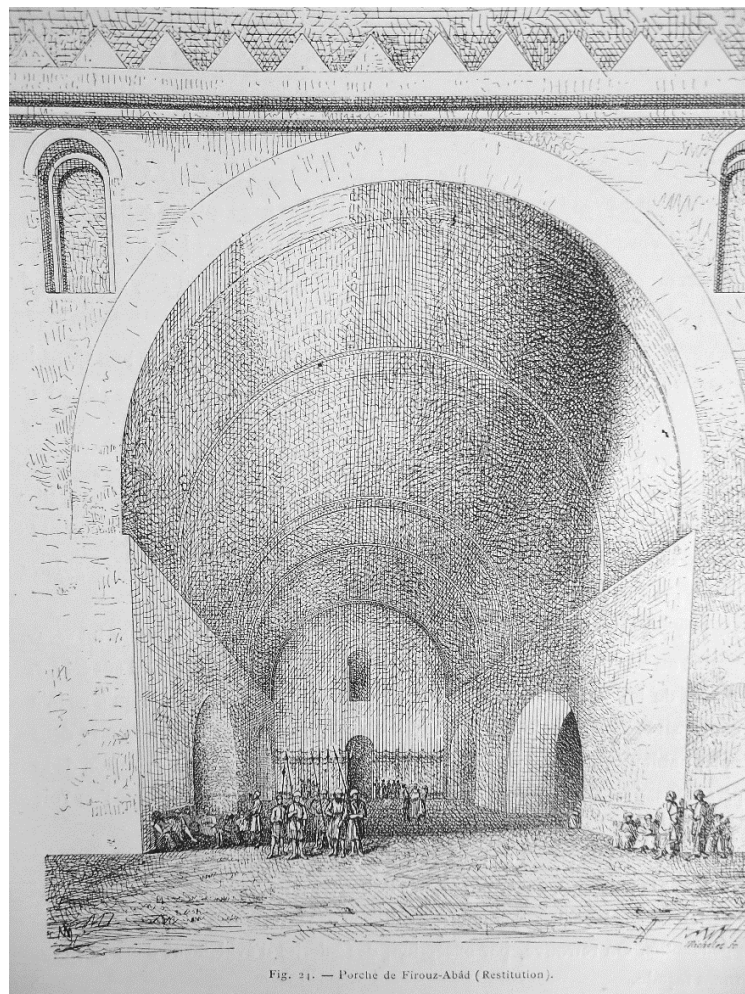


Figure 14 La voûte de Firouz-Abad, DIEULAFOY, 1885, p.22.

Le témoignage du XIX^e siècle

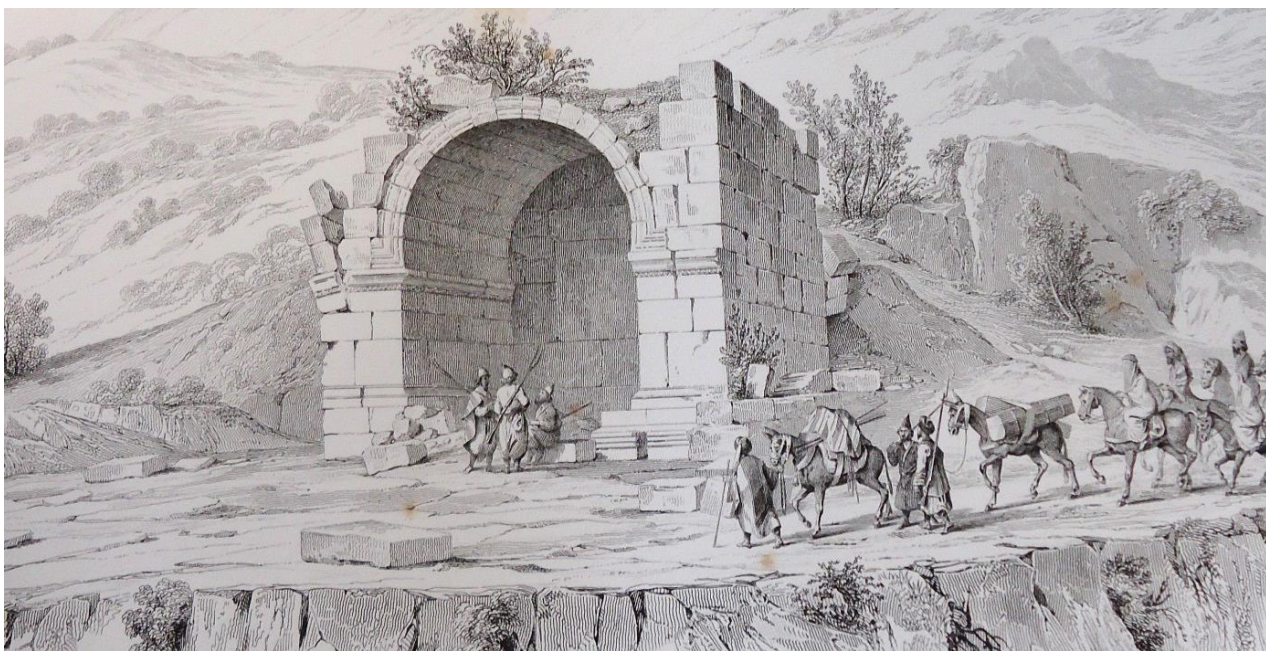


Figure 15 Takht-i-Ghero dans les Monts de Zagros, FLANDRIN, COSTE, 1840-1841, planche 214.

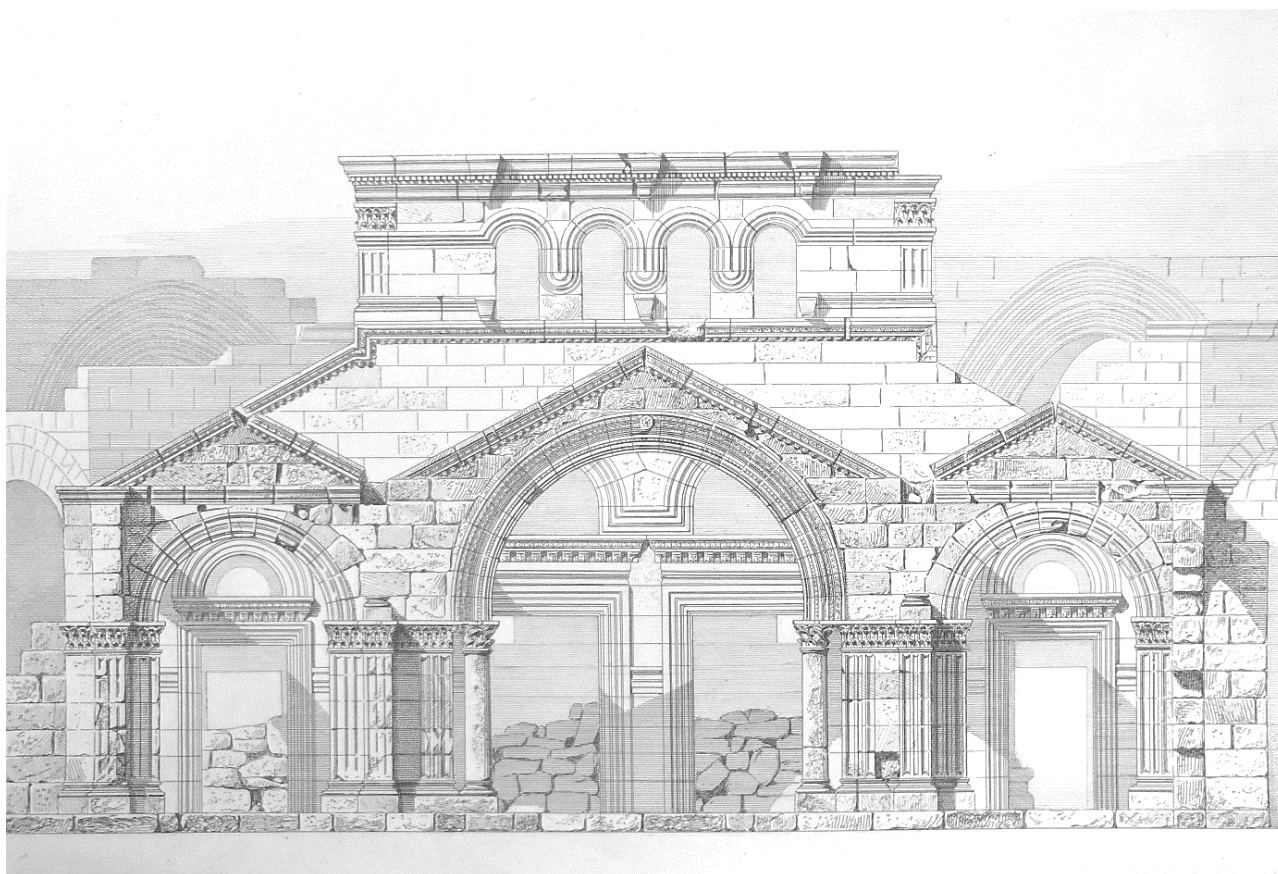


Figure 16 Kalat Seman, portail méridional, VOGÜÉ, 1865-1877, vol. 2, pl. 141.

La culture des *castros*

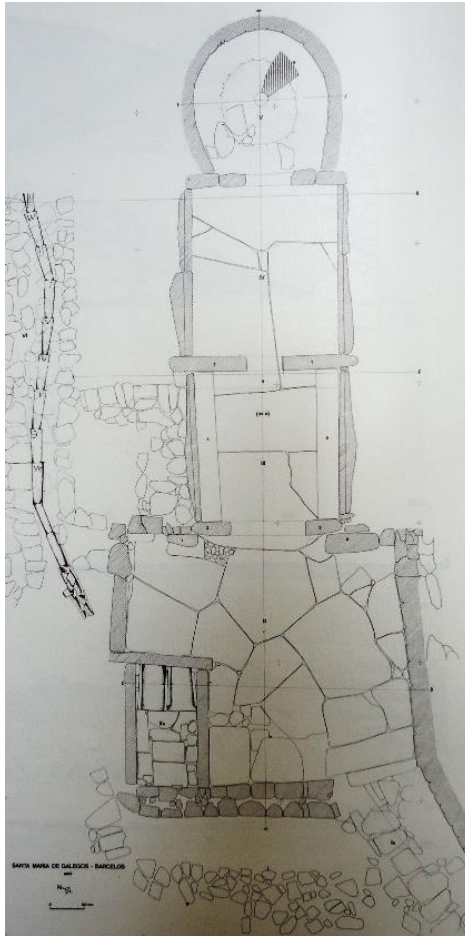


Figure 17 Plan de Santa Maria de Galegos (Barcelos), SILVA, 1986, planche XXXV.



Figure 18 Pedra Formosa de Briteiros (5), de Galegos (6), détail, SILVA, 1986, planche CXXXVII

Monument de Cybèle, idoles de Midas

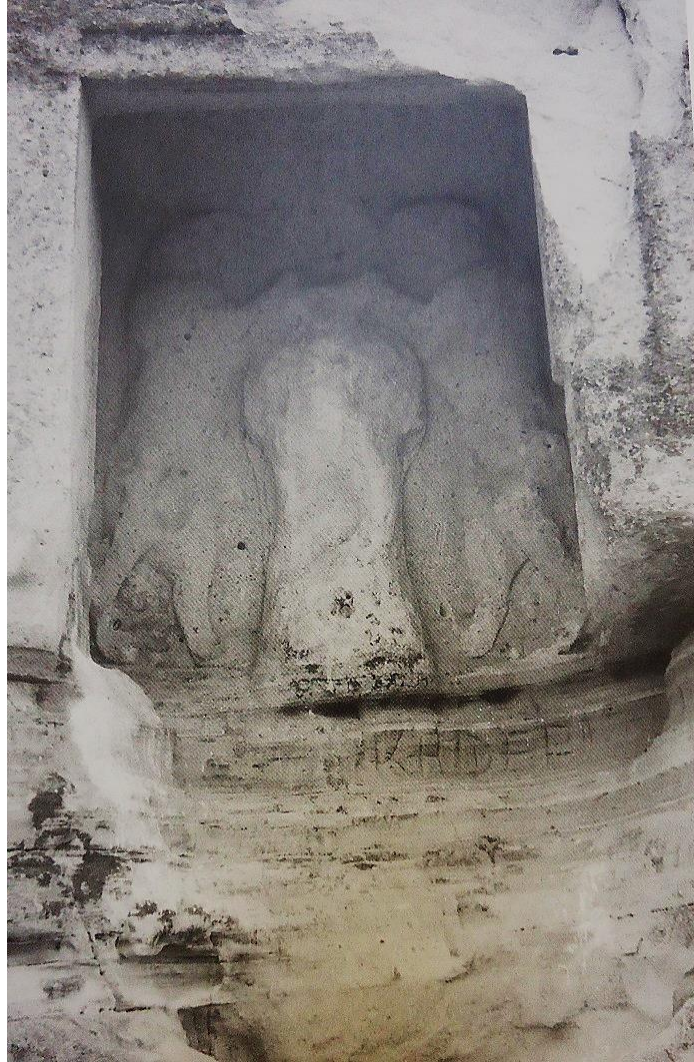


Figure 19 Monument de Cybèle, Matar flanqué par deux lions dans la niche d'Arslankaya, BERNDT-ERSÖZ, 2006, p. 398, fig. 122.

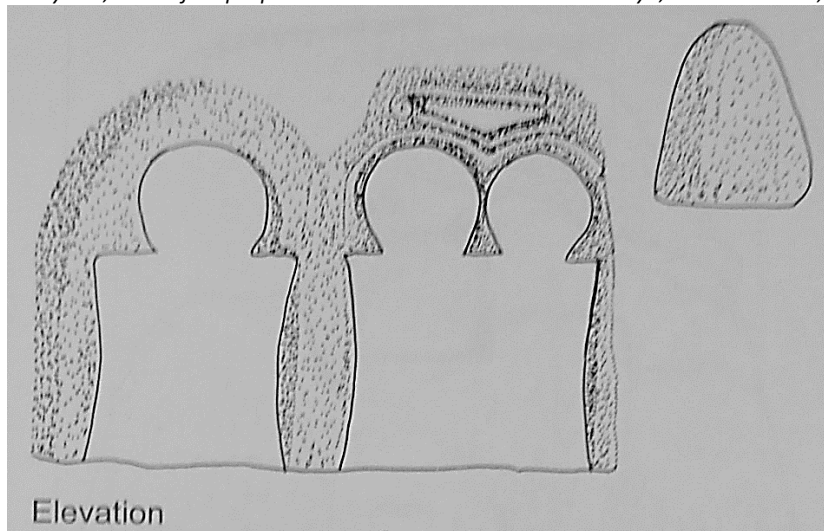


Figure 20 Midas city, idole n° 71 à gauche, idole double n° 72 à droite, BERNDT-ERSÖZ, 2006, p. 373, fig. 81.

Églises rupestres de la Phrygie

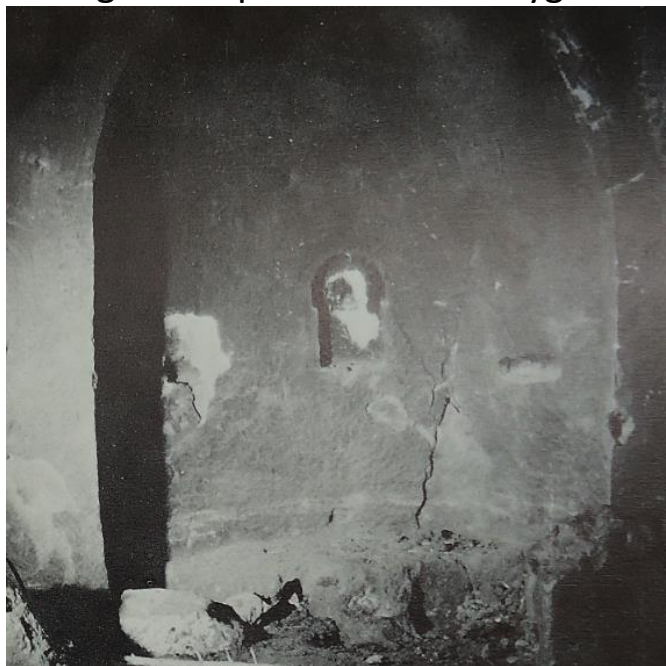


Figure 21 Ayterek, Phrygie, niche dans l'abside murale, HASPELS, 1971, fig. 457.

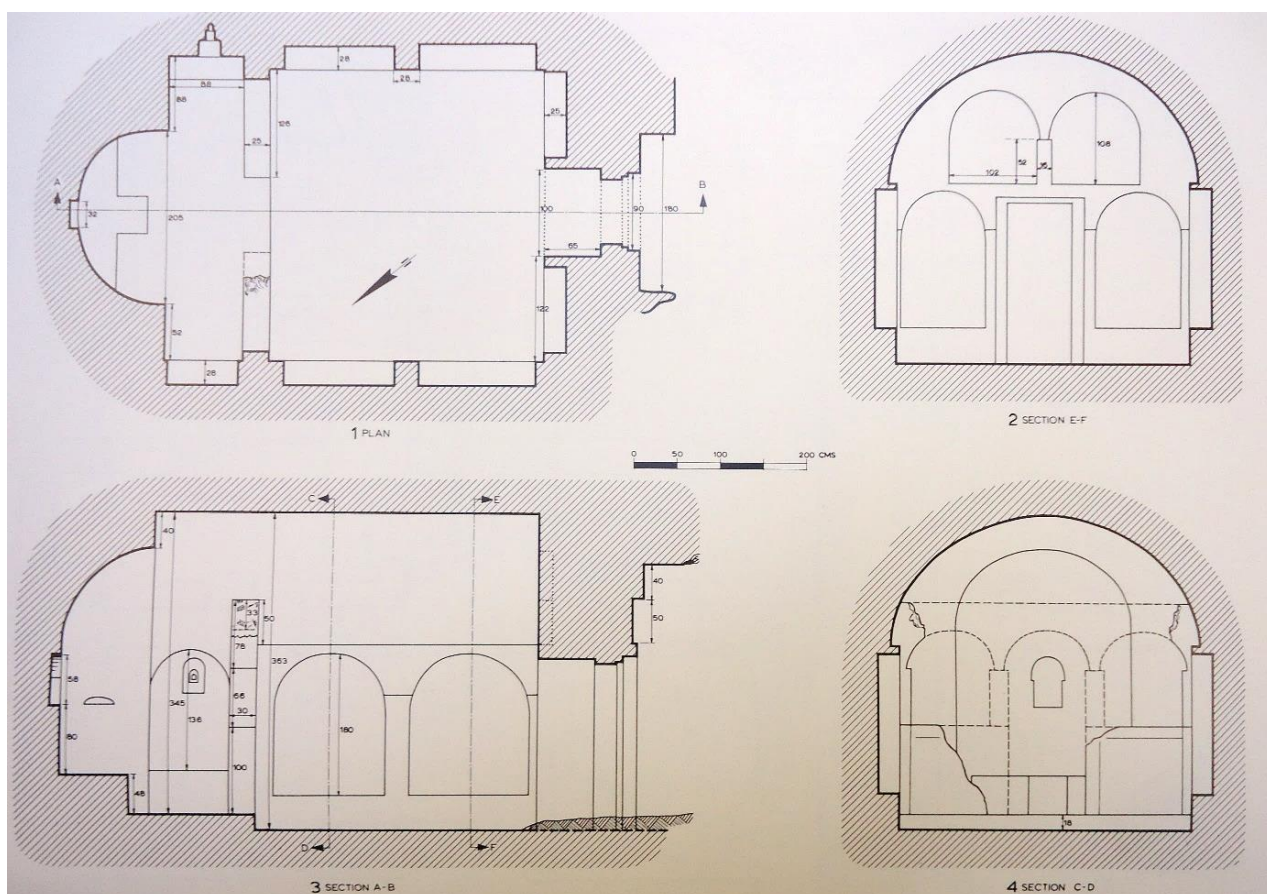


Figure 22 Ayterek, Phrygie, plan et coupes, HASPELS, 1971, fig. 592.

Églises rupestres d'Alava



Figure 23 Koba, LATXAGA, 1976. (sans pagination)

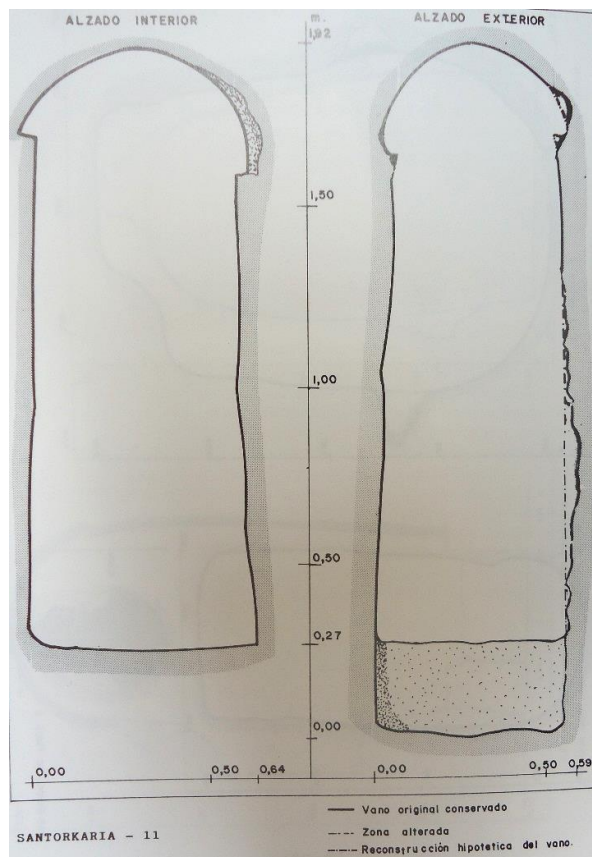


Figure 24 Ouverture d'entrée, Santorkaria IIB, AZKARATE, 1988, pl. 26.

Églises rupestres de la Cappadoce



Figure 25 Avanos, Yamarli Kilise, angle NE de la nef, croix monumentales, THIERRY, 2002, p. 103, fig. 78.



Figure 26 Église de Nicétas, niche dans la paroi absidale, THIERRY, 2002, p. 127, fig.86.

Églises rupestres de la Cappadoce

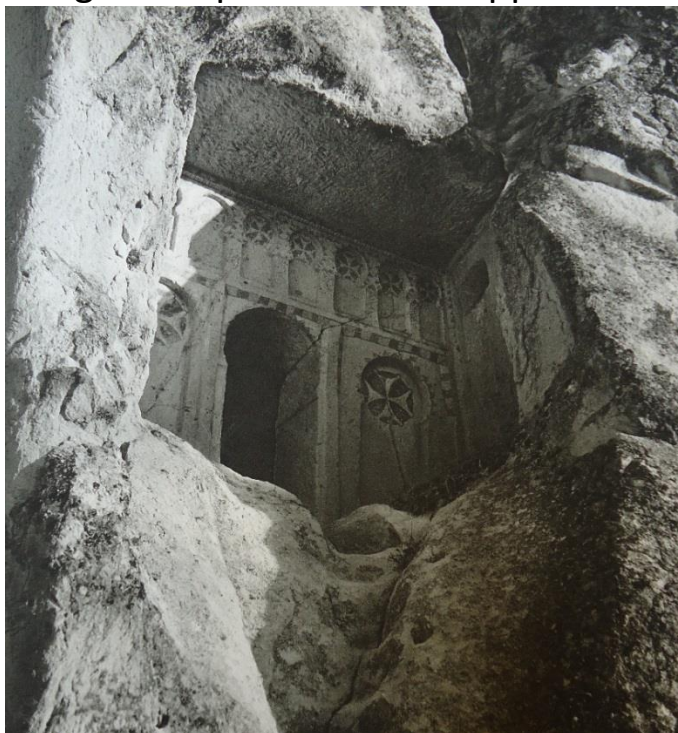


Figure 27 Gueuremé, Saint Pierre, 1959, p. 150.

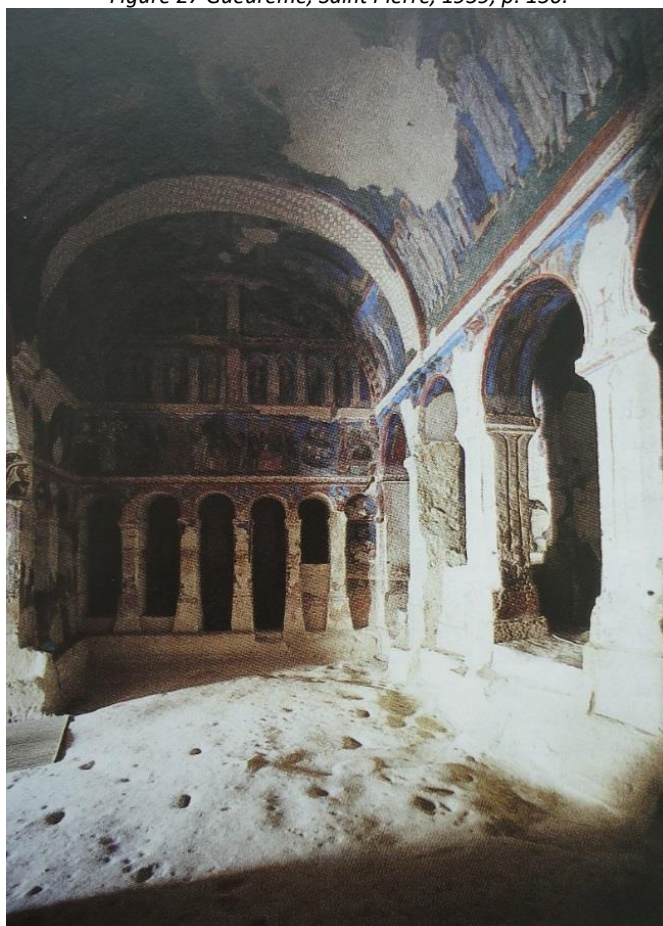


Figure 28 Tokali Kilise II, Cappadoce, iconostase aux arcs outrepassés, STIERLIN, 1988, p. 151, fig. 150.

Temple de Rahle

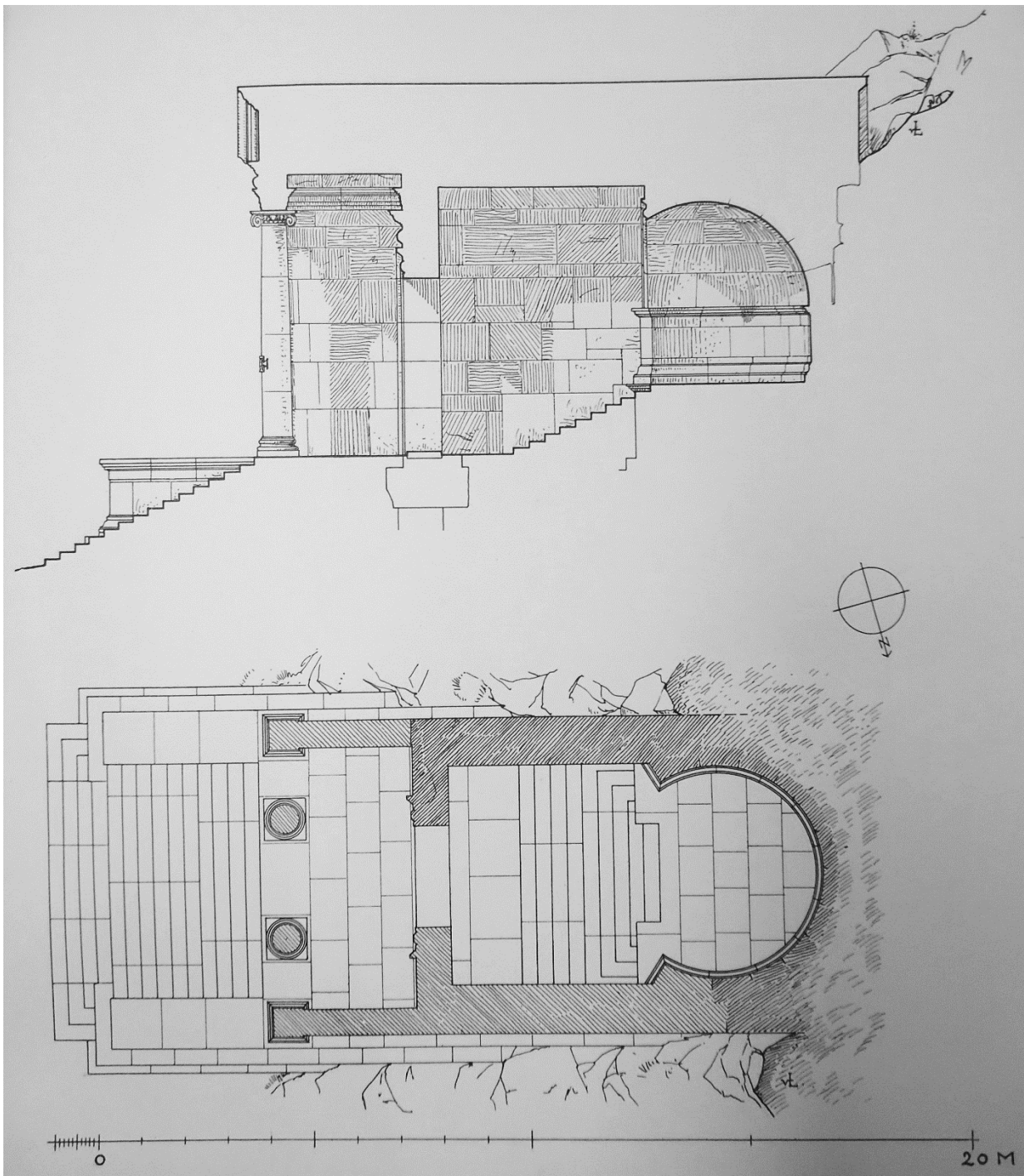


Figure 29 Rahle, restitution en élévation et plan, KRENCKER, ZSCHIEZSCHMANN, 1938, vol. de planches, pl. 95.

Plan outrepassé de l'abside à l'Antiquité tardive

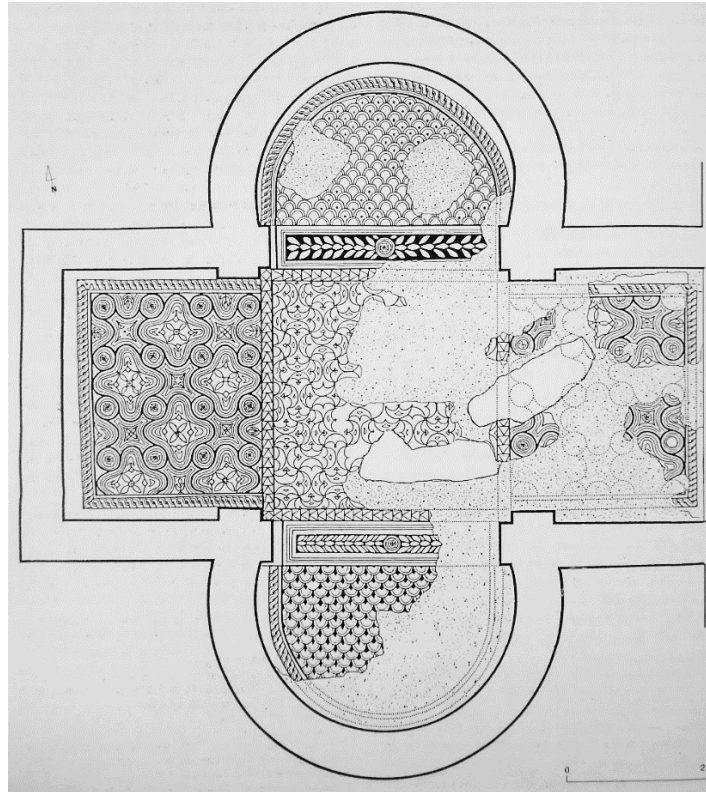


Figure 30 Villa de Montcaret, salle cruciforme, BALMELLE, 2001, p. 170, fig. 66.

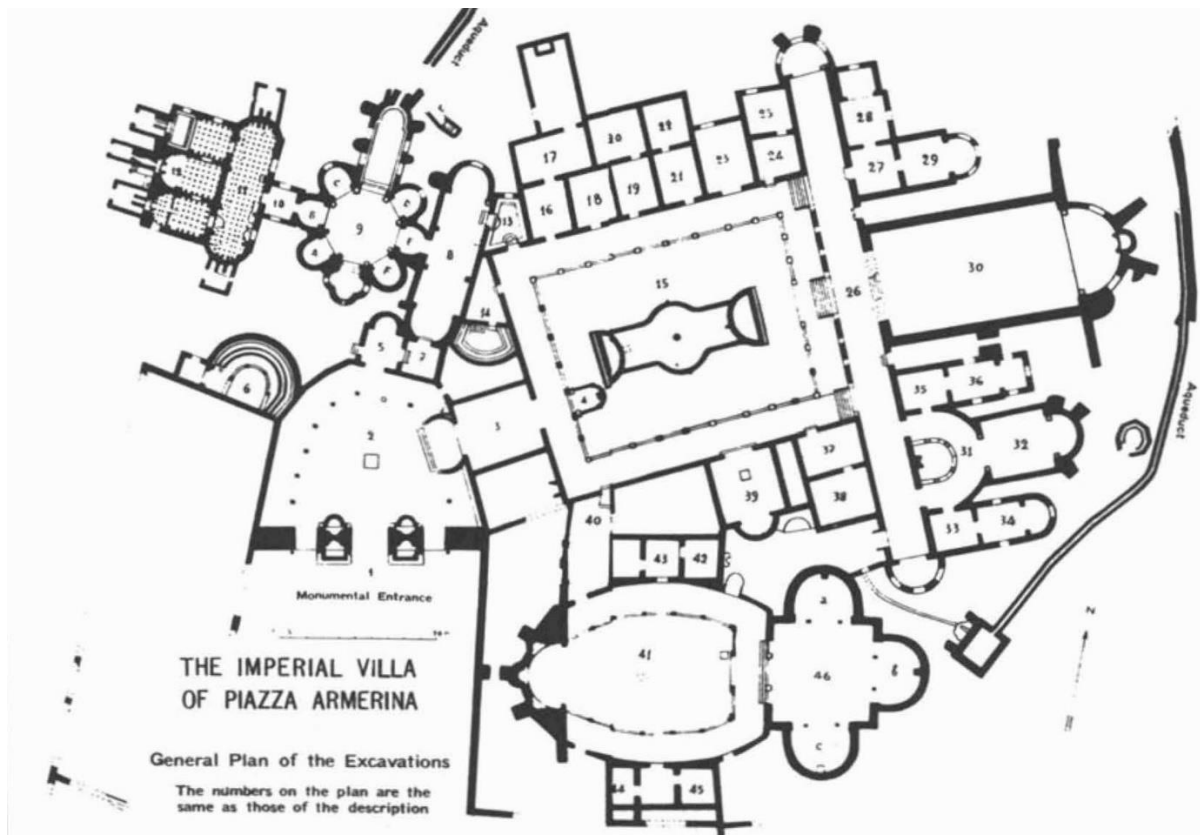


Figure 31 LAVIN, 1962. (sans pagination)

Plan outrepassé de l'abside à l'époque de « transition » à l'Espagne

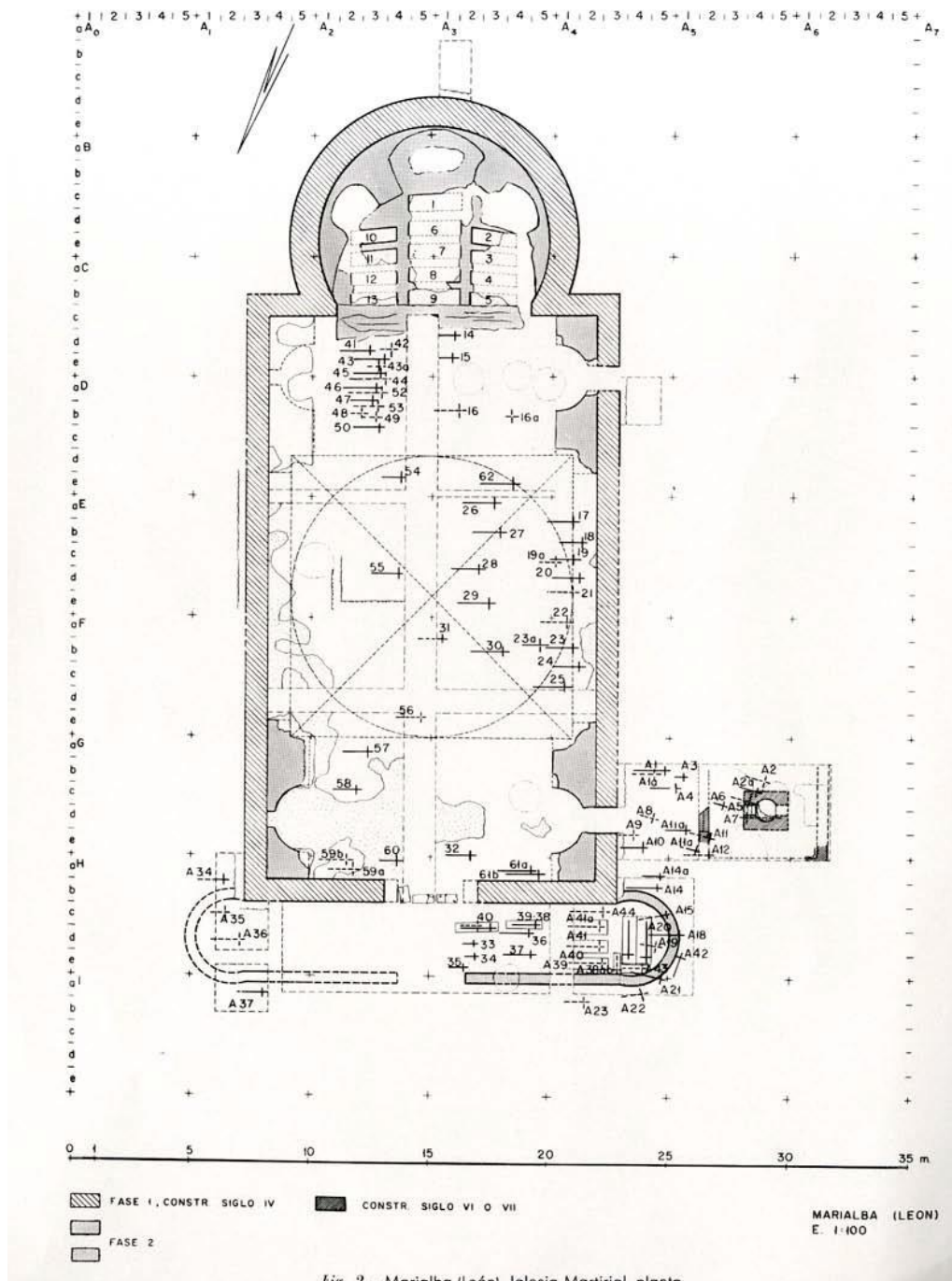


Fig. 2.—Marialba (León). Ilesia Martirial, planta
 Figure 32 Marialba, plan, HAUSCHILD, 1968, fig. 2. (sans pagination)

Plan outrepassé de l'abside à l'époque de « transition » à l'Espagne

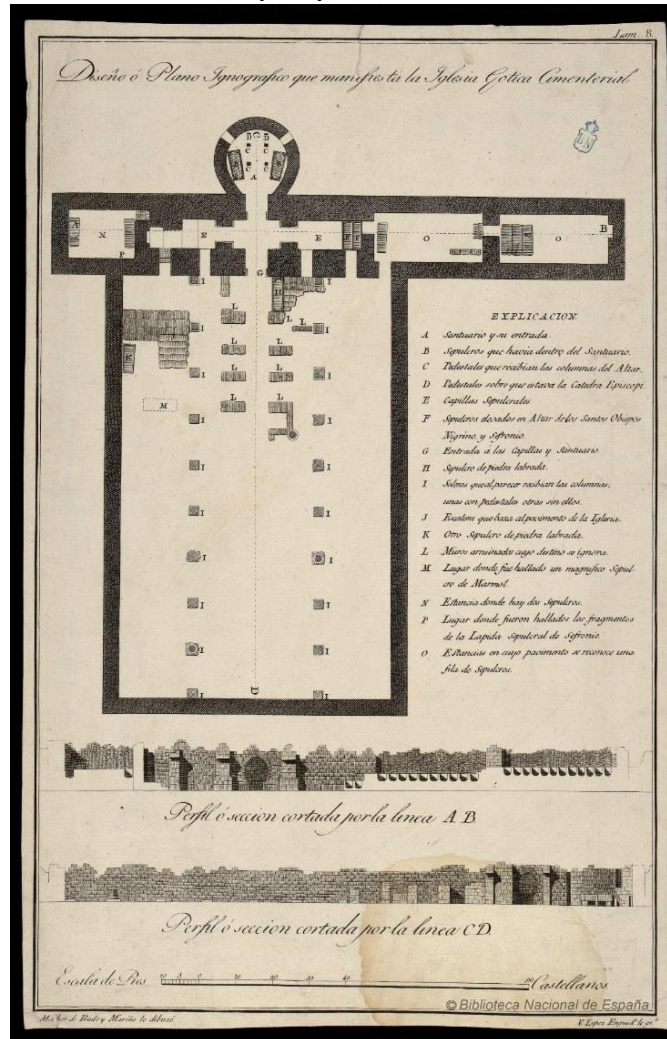


Figure 33 Plan de la basilique de Cabeza de Griego (Segóbriga) réalisé par Melchor de Pradi y Mariño et publié par J. Cornide («Noticias de las antigüedades de Cabeza de Griego, reconocidas de Orden de la Reial Academia de la Historia») dans *Memorias de la Reial Academia de Historia*, t. III, 1799, p. 196. Biblioteca Digital Hispánica, INVENT/23371

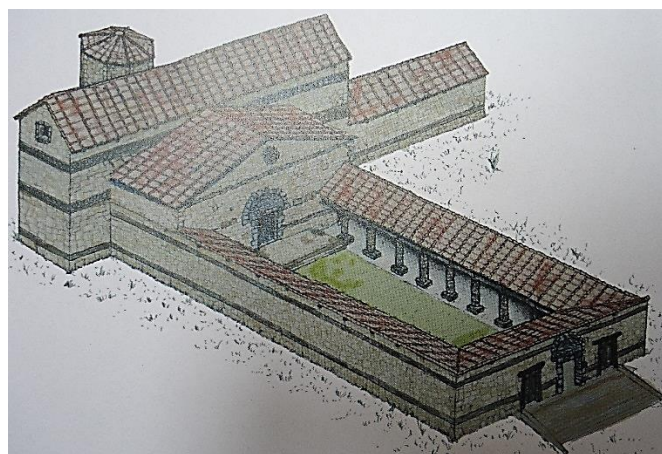


Figure 34 Cabeza de Griego, ensemble monumental, hypothèse de restitution, BARROSO CABRERA, CARROBLES SANTOS, MORÍN DE PABLOS, AGUSTÍ GARCÍA, BENITO DÍEZ, ROBERO DE ALMEIDA, TAPIAS GÓMEZ, 2013, p. 108.

Églises paléochrétiennes à abside outrepassée

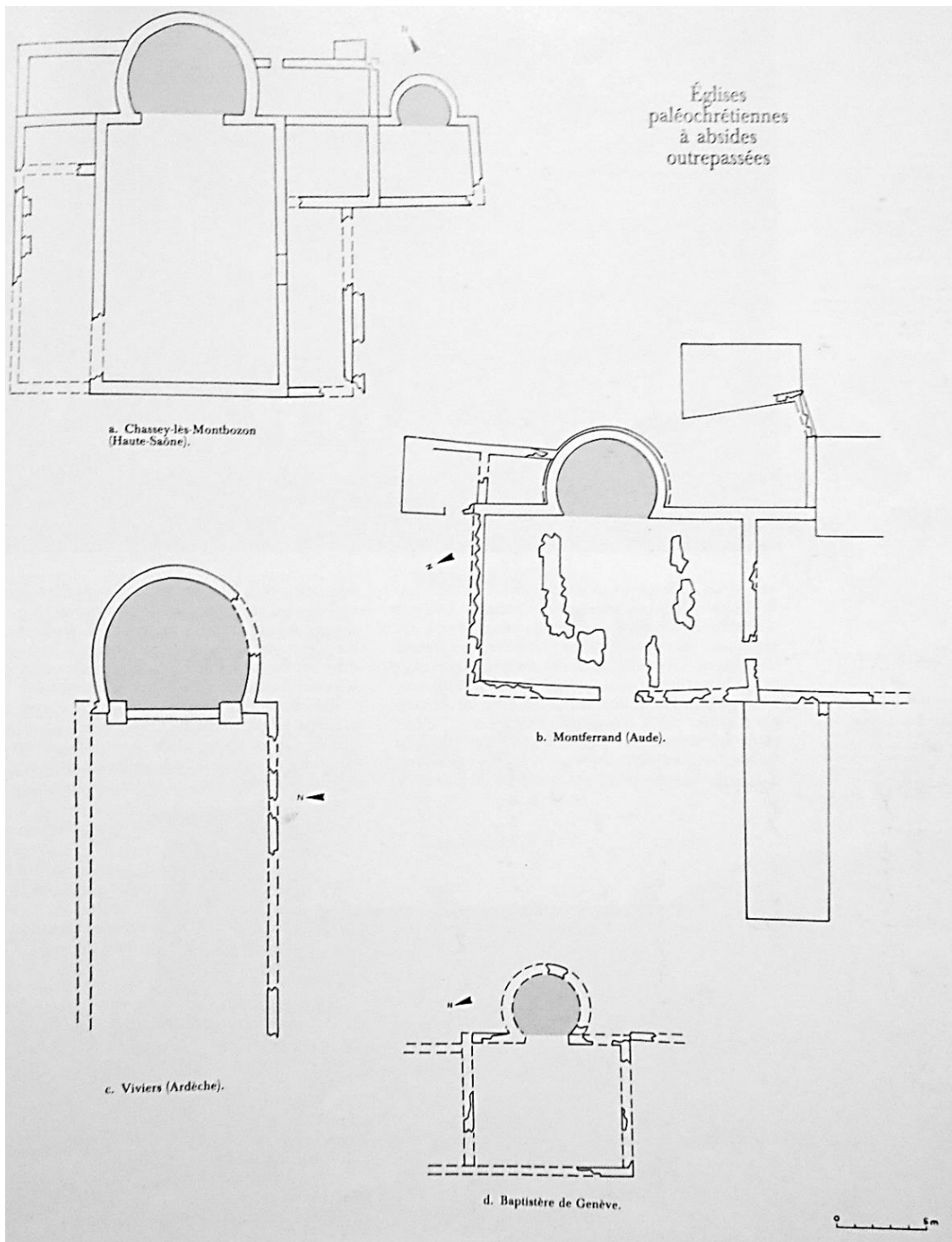


Figure 35 Quelques églises paléochrétiennes à abside outrepassée, DUVAL, 1991, p. 207.

L'arc outrepassé en élévation : Brad, Aghtz



Figure 36 Mausolée de Brad, VILL, 1949, pl. XIII

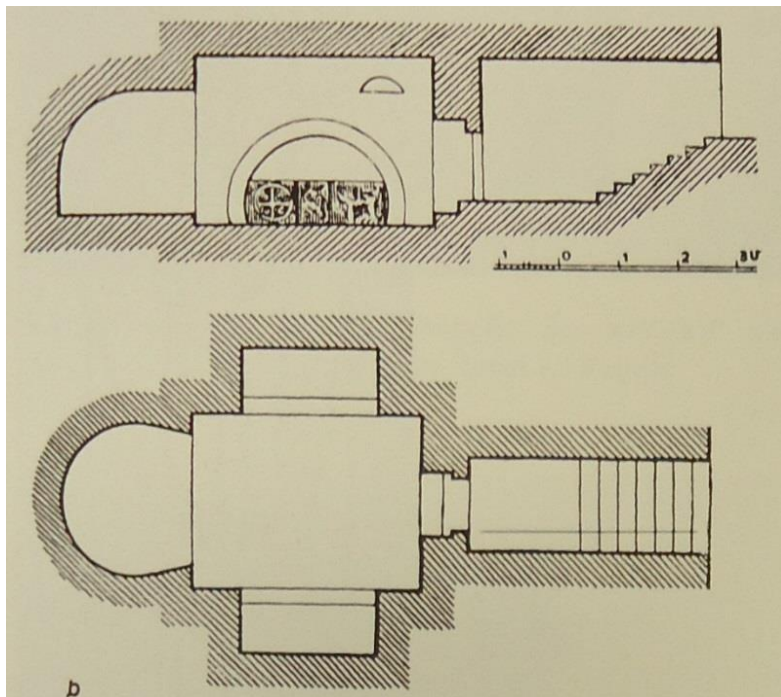


Figure 37 Mausolée d'Aghtz, KHATCHATRIAN, 1971, planche 3, fig. 7.

L'arc outrepassé en élévation : Hatra



Figure 38 Hatra, STIERLIN, 1987, p. 185, fig. 164.



Figure 39 Hatra, STIERLIN, 1987, p. 187, fig. 165.

L'arc outrepassé en élévation : Nisibe



Figure 40 Nisibe, Mar Jakoub, frise de la façade sud, STRZYGOWSKI, 1936, fig. 87. (cliché de G. Bell)



Figure 41 Nisibe, baptistère, (www.scoop.it)

L'arc outrepassé en élévation : Alahan



Figure 42 Alahan, STIERLIN, 1988, p. 47.

L'arc outrepassé en élévation : Arménie



Figure 43 Ererouk, façade sud, DONABEDIAN, 2007, p. 53, fig. 18.

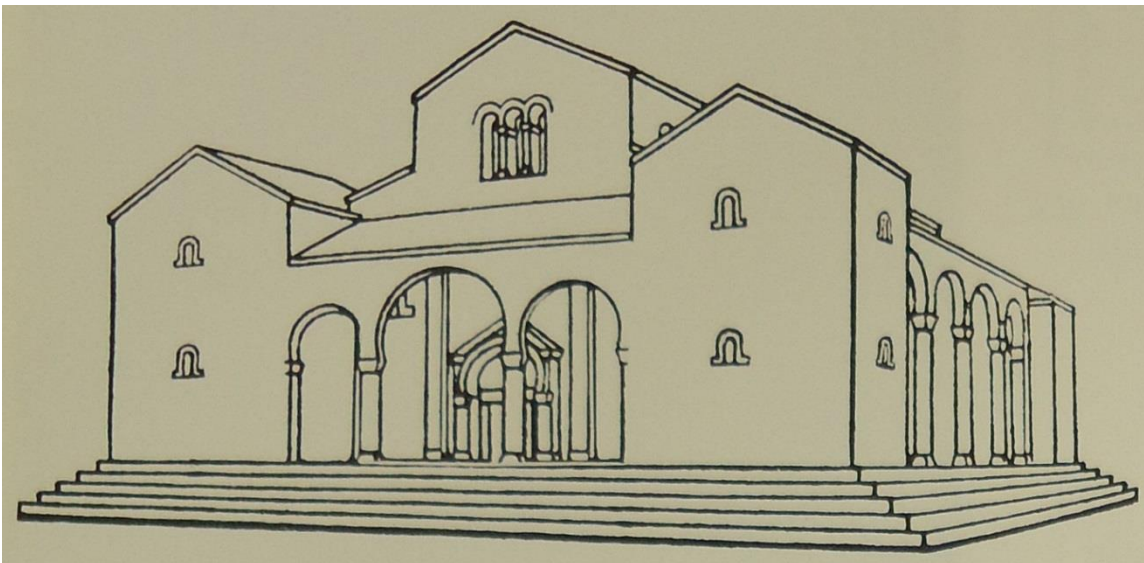


Figure 44 Ererouk, façade occidentale, KHATCHATRIAN, 1971, planche 8, fig. 32.

L'arc outrepassé en élévation : Ruweiha

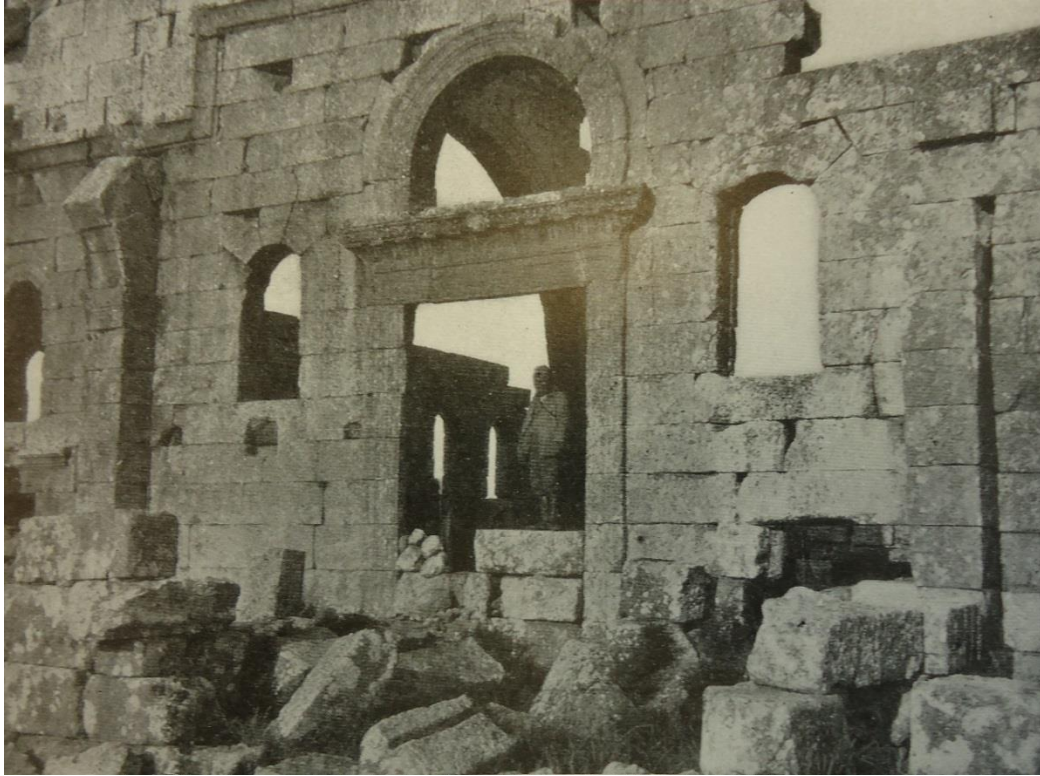


Figure 45 Ruweiha, église de Bizzos, portail occidental de l'église nord, BUTLER, 1903, p. 229.

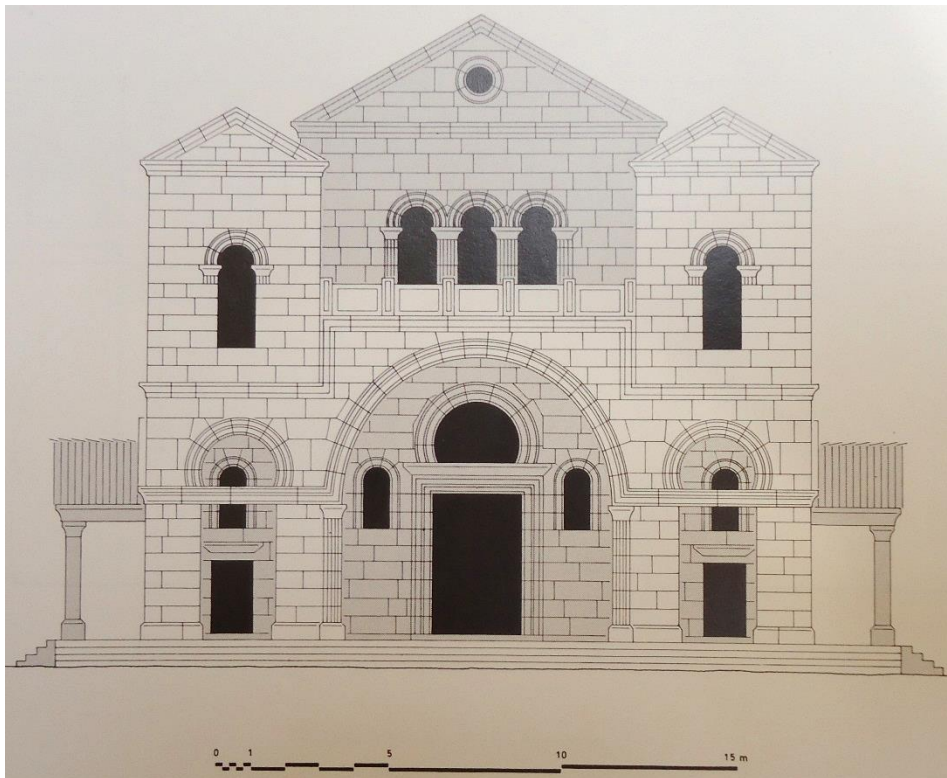


Figure 46 Ruweiha, église de Bizzos, restitution de la façade occidentale, TCHALENKO, 1979-1990.

Arcs haut médiévaux : Dalmatie



Figure 47 St. Paul près de Bale en Istrie, PERANIĆ, 2004, p. 225.

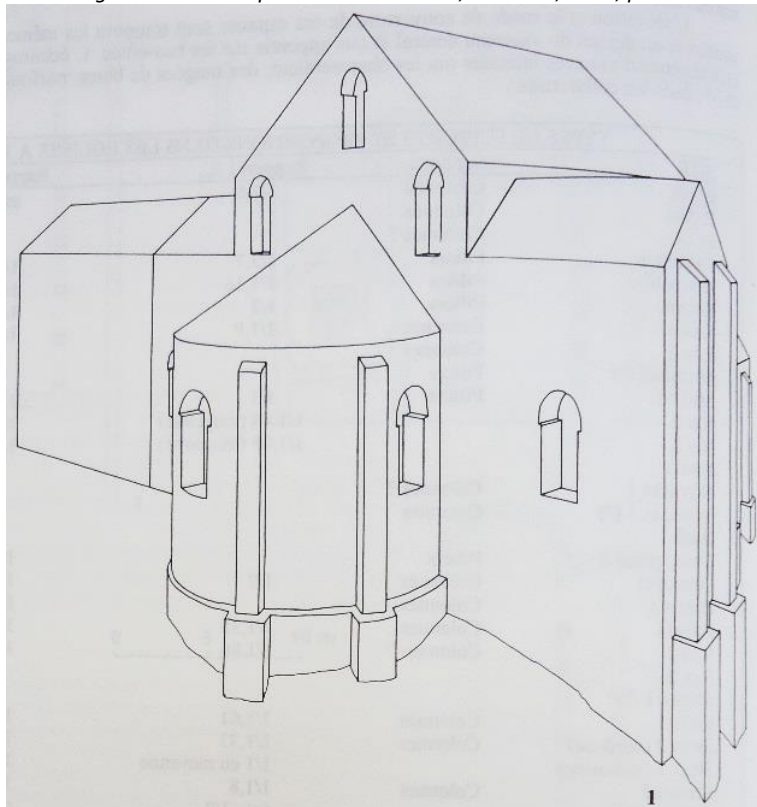


Figure 48 Lovrečina, restitution du chevet par Br. Pender, CHEVALIER, 1996, p. 88. fig. 1.

L'église paléochrétienne de Saint-Hermentaire de Draguignan

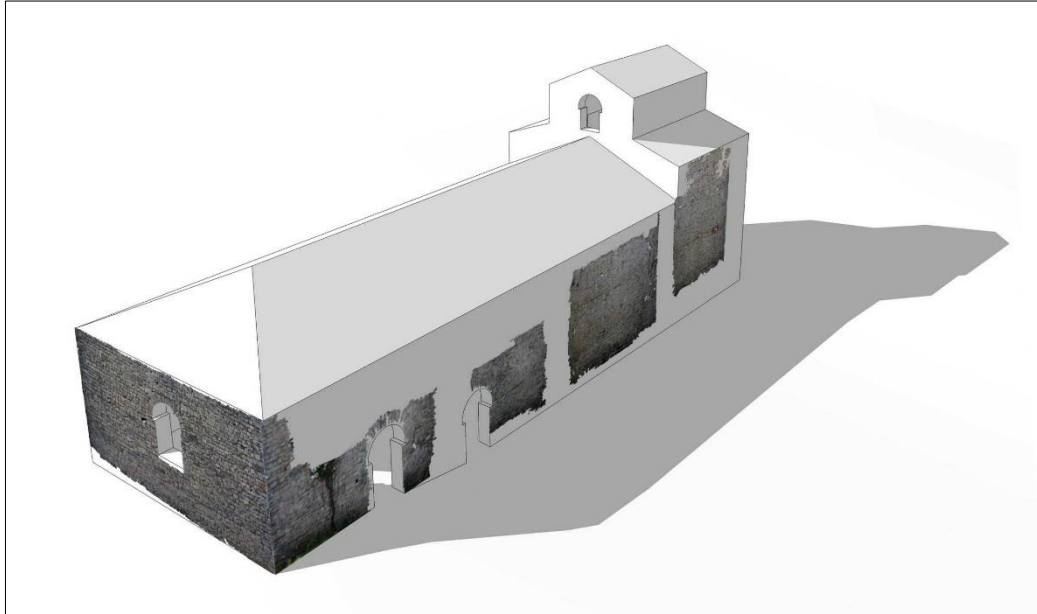


Figure 49 Saint-Hermentaire de Draguignan, restitution, REBILLARD, SORIN, GIRAUD, 2015.

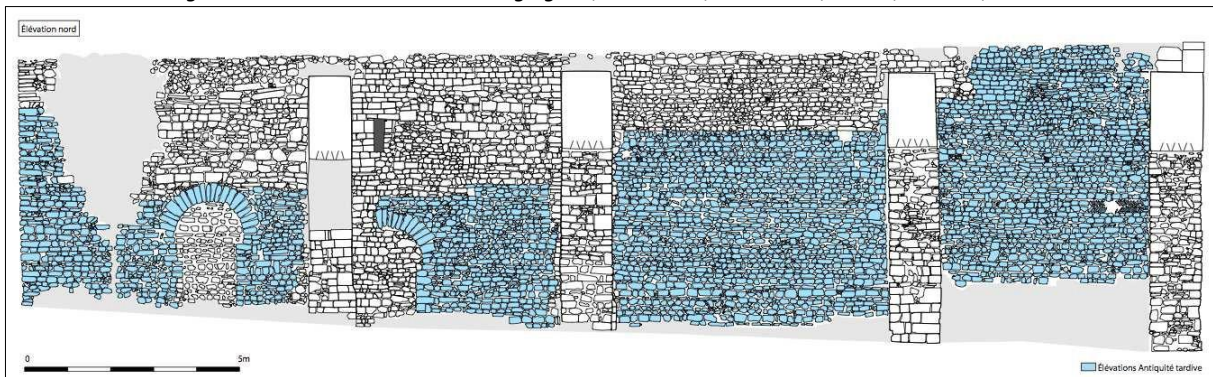


Figure 50 Élévation nord, REBILLARD, SORIN, GIRAUD, 2015.

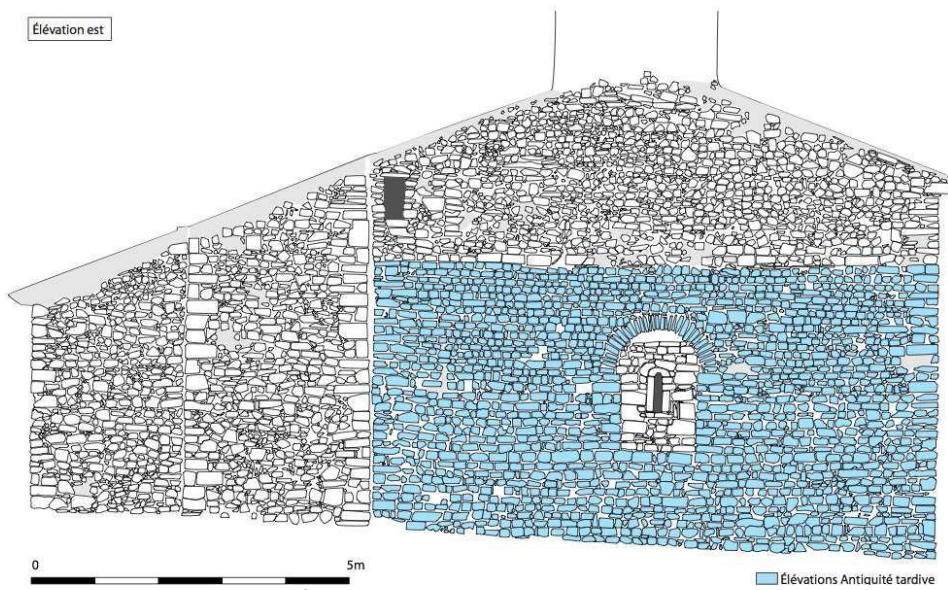


Figure 51 Élévation est, REBILLARD, SORIN, GIRAUD, 2015.

San Benedetto, Malles



Figure 52 Malles, San Benedetto, VERZONE, 1942, p. 120.



Figure 53 Malles, San Benedetto, chevet avec trois niches en fer à cheval (www.pinterest.co.uk)

L'arc outrepassé en élévation, Saint-Vorles de Marcenay



Figure 54 Saint-Vorles de Marcenay, arc de communication entre la tour-porche et la nef, VERGNOLLE, 1989, p. 71, fig. 32.

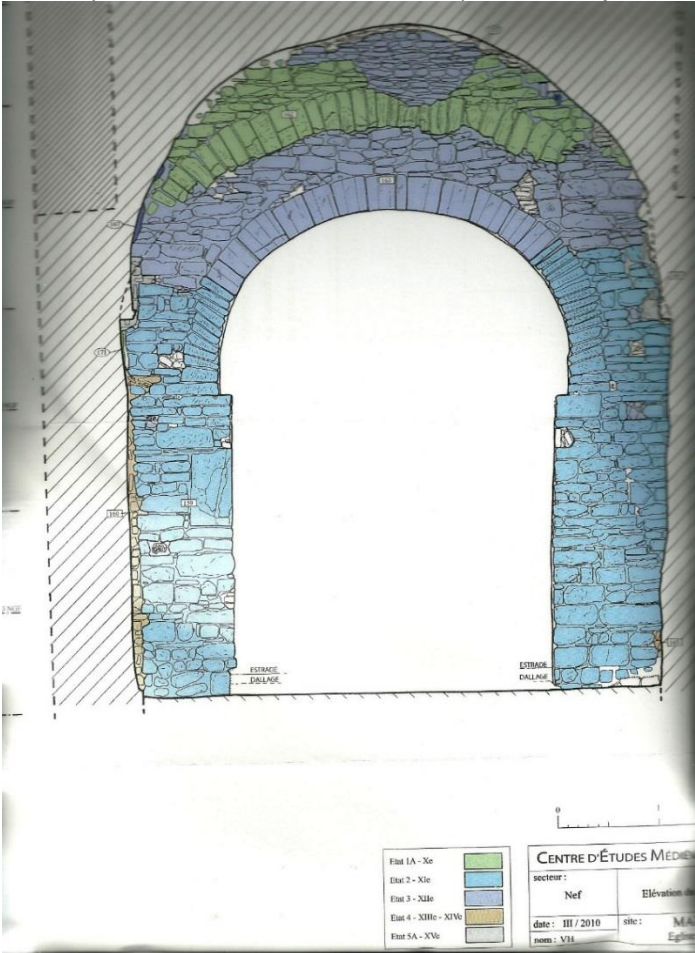


Figure 55 Saint-Vorles de Marcenay, cliché Christian Sapin

L'arc outrepassé en élévation, Saint-Pierre de Jumièges

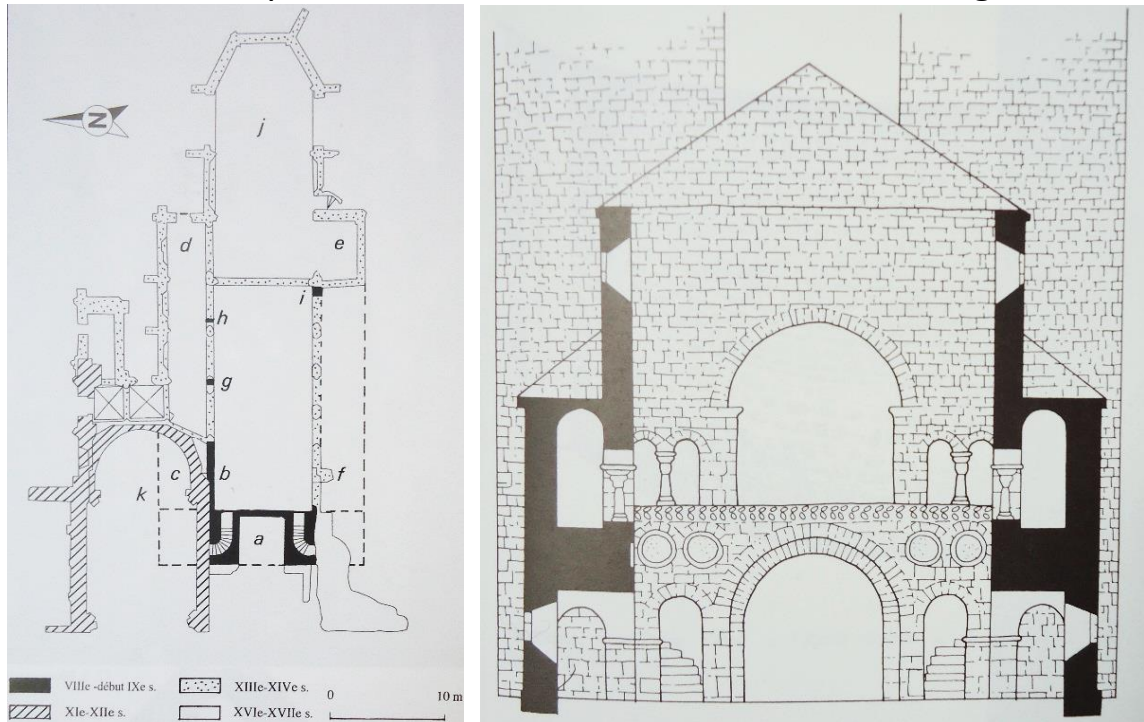


Figure 56 Jumièges, Saint-Pierre, plan, LE MAHO, MORGANSTEIN, 2005, p. 100.

Figure 57 Jumièges, Restitution du revers du mur occidental avec l'ouverture de la tribune, BARRAL, 1987, p. 581.



Figure 58 Jumièges, Saint-Pierre, vue de l'ancienne tribune (murée) depuis la nef, LE MAHO, MORGANSTEIN, 2005, p. 101.

Témoignage iconographique, les Beatus



Figure 59 Croix sous arc, *Fanlo Beatus*, v. 1050, facsimile du VII^e s., New York, Pierpont Morgan Library, M. 1079, f. 10v, WILLIAMS, 1994-2003, vol. I, fig. 2.

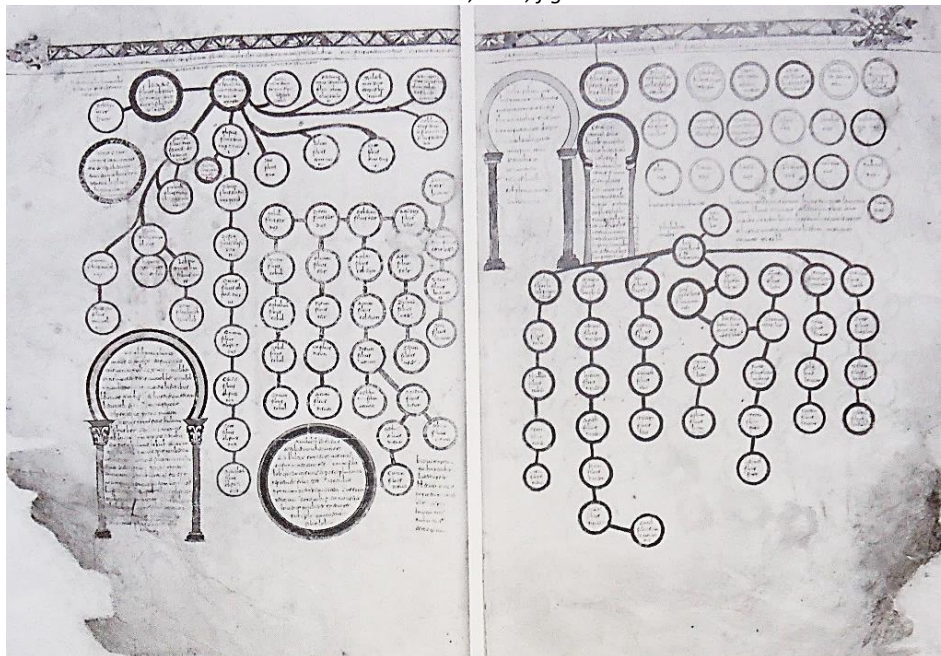


Figure 60 Tables généalogiques, *Morgan Beatus*, v. 940-945, VII, f. 6v et VII, f. 7, New York, Pierpont Morgan Library, M. 644, WILLIAMS, 1994-2003, vol. I, fig. 14, fig. 15.

Témoignage iconographique, les Beatus, tapisserie de Bayeux

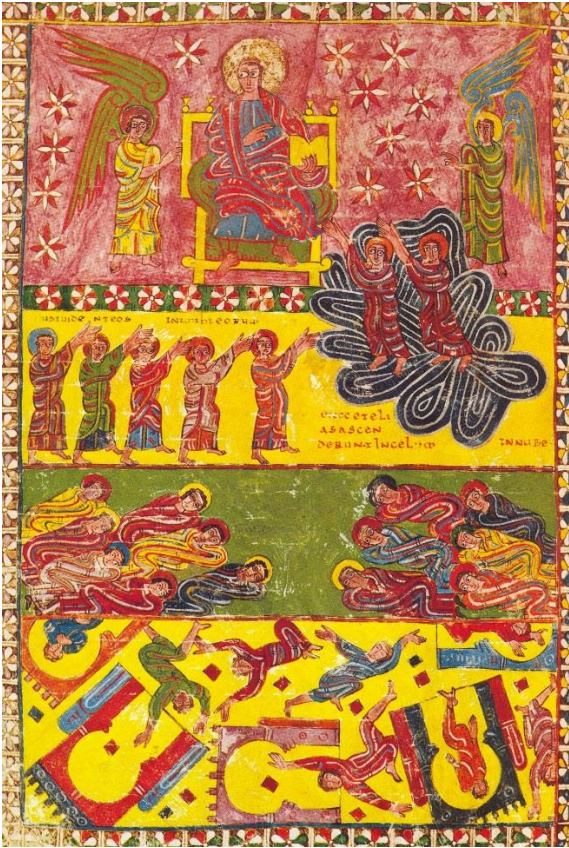


Figure 61 Deux témoins, Morgan Beatus, v. 940-945, New York, Pierpont Morgan Library, M. 644, f. 154 v, fracademic.com

Figure 62 WILLIAMS, 1994-2003, vol. I, fig. 65.



Figure 63 Détail de la tapisserie de Bayeux, BARRAL, 2008, p. 115.

L'approche technique de l'arc outrepassé

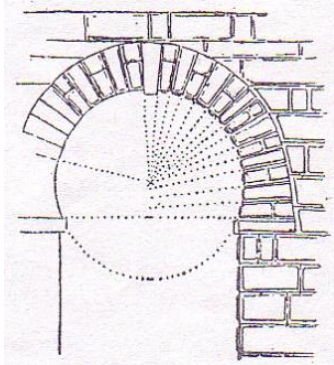


Figure 64 Porte de Séville, GOMEZ-MORENO, 1906, p. 373.

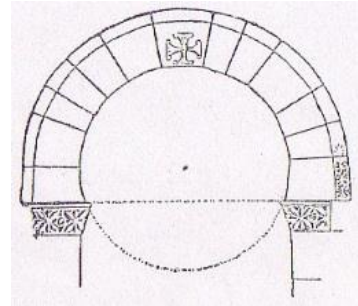


Figure 65 San Juan de Baños, GOMEZ-MORENO, 1906, p. 378.

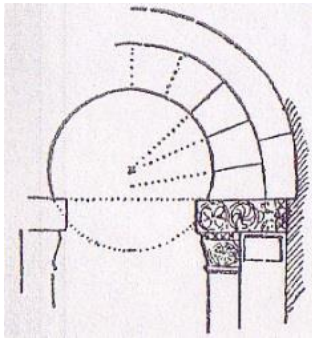


Figure 66 San Pedro de la Nave, GOMEZ-MORENO, 1906, p. 380.

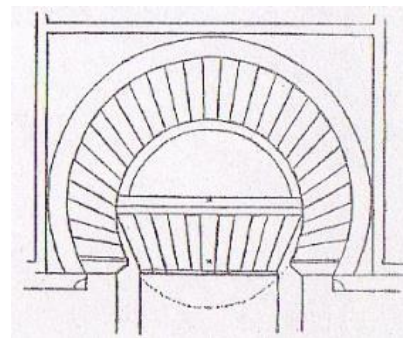


Figure 67 L'excentrement de l'extrados, GOMEZ-MORENO, 1906, p. 383.

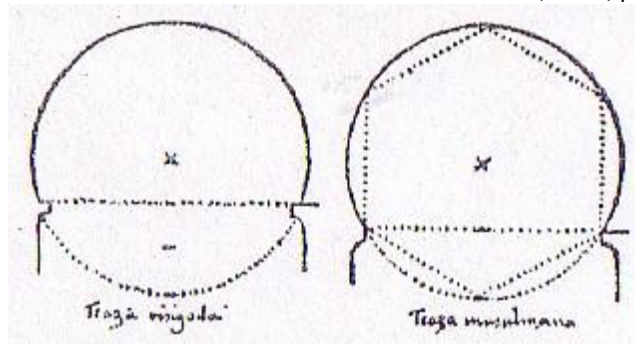


Figure 68 L'arc wisigothique et musulman, GOMEZ-MORENO, 1906, p. 382.

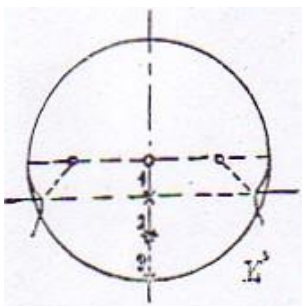


Figure 69 L'arc wisigothique, LAMPÉREZ, 1908, p. 151.

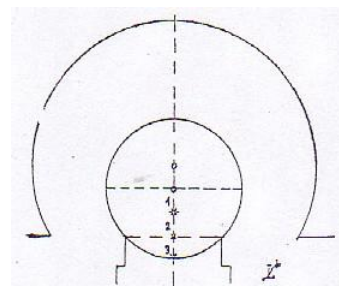


Figure 70 San Miguel de Celanova, LAMPÉREZ, 1908, p. 152.

L'approche pragmatique de l'arc outrepassé

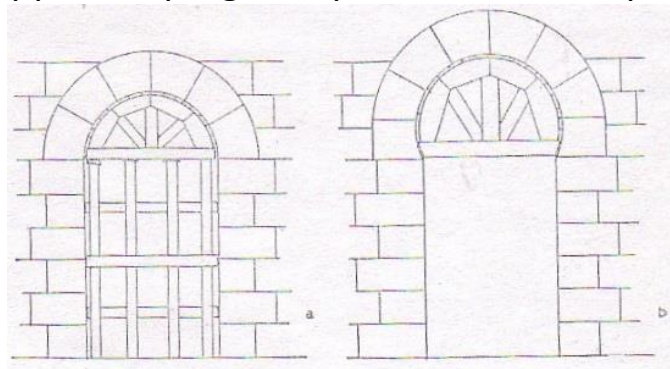


Figure 71 Cintrage de l'arc en plein cintre et de l'arc outrepassé, CORZO-SANCHEZ, 1978, p. 128.

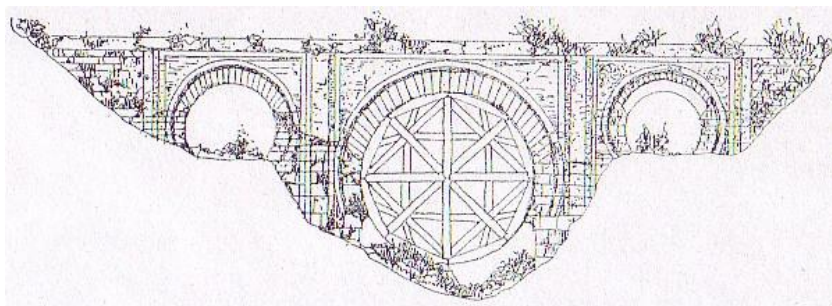


Figure 72 Aqueduc de Madinat al-Zahra, CORZO-SANCHEZ, 1978, p. 131.

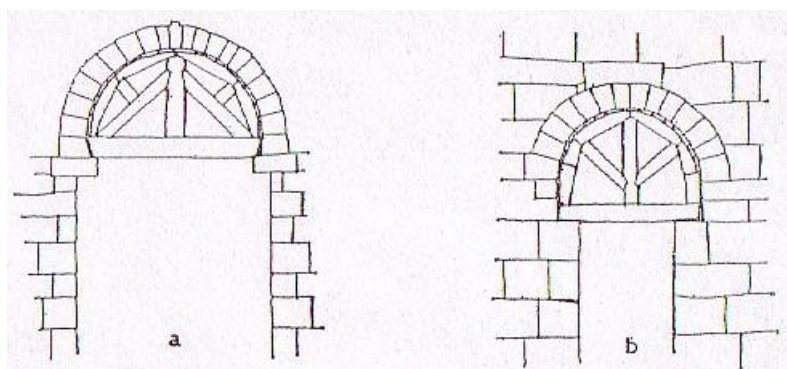


Figure 73 Les deux types d'arcs de San Pedro de la Nave, CORZO-SANCHEZ, 1978, p. 135.

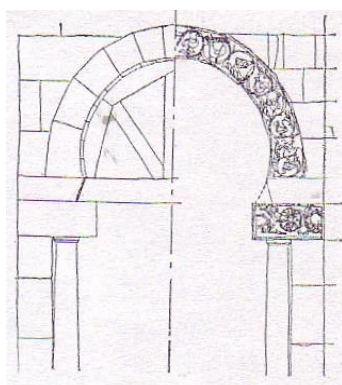


Figure 74 Quintanilla de las Viñas, CORZO-SANCHEZ, 1978, p. 137.

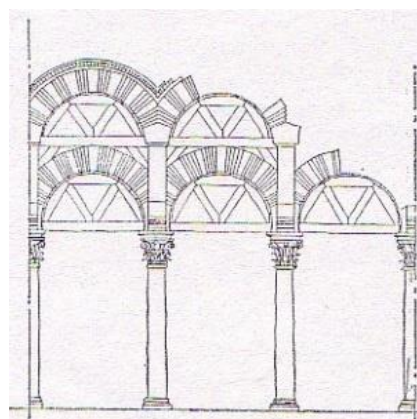


Figure 75 Mosquée de Cordoue, CORZO-SANCHEZ, 1978, p. 139.

Volume II.
LE CORPUS
Notices monographiques

Table des matières

1.	<i>SANT FELIU DE CARBONILS</i>	8
2.	<i>SANT FRANCESC d'ARAÓS</i>	11
3.	<i>SANT LLISER (LLEÏR) de VIROS</i>	14
4.	<i>SANT PERE DE SERRALLONGA</i>	17
5.	<i>SAINT-QUENTIN DES BAINS</i>	20
6.	<i>SAINT-NAZAIRE et SAINT-CELSE D'ANSIGNAN</i>	23
7.	<i>SAINT-GÉRÔME d'ARGELES</i>	25
8.	<i>SAINT-FERRÉOL DE LA PAVE ou PAVA</i>	28
9.	<i>SAINTE-CROIX DE QUERCORB</i>	31
10.	<i>SANT VICENC D'OBIOLS</i>	34
11.	<i>SANT VICENÇ D'ALADERNET</i>	39
12.	<i>SAINT-SAUVEUR DE PALAGRET</i>	42
13.	<i>SAINT-BARTHÉLEMY DE JONQUEROLES</i>	45
14.	<i>SANT JOAN de BELLCAIRE</i>	48
15.	<i>SAN BARTOMEU de TRULLAS ou de BESCANÓ</i>	53
16.	<i>SAINT-SATURNIN DE CAPISCOL ou DE CAMPOGNAN de BÉZIERS</i>	55
17.	<i>SANT MATEU de MONTBUI</i>	58
18.	<i>SANT CRISTÒFOL de CABRILS</i>	60
19.	<i>SAINT-MARC de CAIXAS</i>	64
20.	<i>SANT ESTEVE de CAULÈS VELL</i>	67
21.	<i>SAINT-CYPRIEN de CUCHOUS</i>	71
22.	<i>SANT MIQUEL ou SANT ROMÀ de CASTELLNOU DE BASSELLA</i>	73
23.	<i>SAINT-VINCENT DE SAVIGNAC</i>	76
24.	<i>SAINT-BAULÉRY DE CÉBAZAN</i>	79
25.	<i>SANT QUIRZE DE PEDRET</i>	82
26.	<i>SAINT-PIERRE DE LENEYRAC de CEYRAS</i>	88
27.	<i>SAINT-ÉTIENNE DE POMERS</i>	92
28.	<i>SANTA AGATA de CLARIANA DE CARDENER</i>	95
29.	<i>SAINT-MICHEL DE CUXA</i>	98
30.	<i>SANT CLIMENT de COLL DE NARGÓ</i>	103
31.	<i>SAINT-PIERRE DU BOSC</i>	107
32.	<i>SAINTE-MADELEINE de SÉRIÈGE</i>	109
33.	<i>SANTA MARIA MATADARS (ou DEL MARQUET)</i>	111
34.	<i>SANT PERE DE RODES</i>	118

35.	<i>SANTA HELENA ou SANTA CREU de RODES</i>	124
36.	<i>SANTA MARGARIDA DEL CAIRAT ou SAPLANCA</i>	129
37.	<i>SANT MARTI DE BAUSSITGES</i>	132
38.	<i>SAINT-AUBIN DE FITOU</i>	135
39.	<i>SANT ROMA de SIDILLA où SANT ROMA de les ARENES</i>	139
40.	<i>SANT ESTEVE de CANAPOST</i>	145
41.	<i>SANT CLIMENT DE PERALTA</i>	148
42.	<i>SAINT-VINCENT de FOURQUES</i>	151
43.	<i>SAINTE-MARIE (ou SAINT-NAZAIRE) de LA CLUSE HAUTE</i>	154
44.	<i>SAINTE-MARIE D'ORBIEU ou de LAGRASSE</i>	158
45.	<i>SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE</i>	161
46.	<i>SANT PERE DE PLA DE L'ARCA</i>	164
47.	<i>SAINT-PIERRE DE BROUSSON ou DE BOUBALS</i>	166
48.	<i>SAINT-PIERRE-DU-CROS de LAUROUX</i>	169
49.	<i>SANTA MARGARIDA d'EMPURIES</i>	172
50.	<i>SAINT-SAUVEUR DES PLANS</i>	174
51.	<i>SANT GENÍS d'EL TERRER</i>	176
52.	<i>SANT SILVESTRE DE LA VALLETA</i>	178
53.	<i>SAINT-FULCRAN de LODEVE, CRYPTÉ</i>	180
54.	<i>SAINT-GEORGES DE LUNAS</i>	183
55.	<i>NOTRE-DAME de VILLENEUVETTE ou DE REQUI - MARAUSSAN</i>	186
56.	<i>SANTA MARGARIDA de MARTORELL ou de Sant Genís de Rocafort</i>	188
57.	<i>SAINT-MARTIN DE FENOLLAR</i>	190
58.	<i>SAINT-MICHEL DE RIUNOGUERS</i>	195
59.	<i>SAINT-SATURNIN ou SAINT-ANDRÉ de MONTAURIOL</i>	198
60.	<i>SANT PERE DE REIXAC</i>	201
61.	<i>SAINT-MICHEL du hameau de PADERS</i>	203
62.	<i>SANT ANDREU de GARGALLÀ</i>	206
63.	<i>SORBA, SANT EUDALD</i>	209
64.	<i>SAINT-LAURENT DE MOUSSAN</i>	212
65.	<i>COUR DE LA MADELEINE, NARBONNE</i>	215
66.	<i>SANT MIQUEL d'OLÈRDOLA</i>	217
67.	<i>SANT ESTEVE DE PALAU SANTA EULALIA ou PALAU SARDIACA</i>	217
68.	<i>SANT JULIÀ de BOADA</i>	224
69.	<i>SAINTE-MARIE DE MALLOLES</i>	231
70.	<i>SANT QUINTÍ d'ARDÒVOL</i>	233
71.	<i>SAINT-ÉTIENNE de PRUNET</i>	236

72.	<i>SANT QUIRZE DE COLERA</i>	239
73.	<i>ESGLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ de RELLINARS</i>	244
74.	<i>SAIN-NAZAIRE DE ROUJAN, dite d'Auberte</i>	248
75.	<i>SAIN-T-GÉNIS-DES-FONTAINES</i>	251
76.	<i>SAINTE-COLOMBE DE CABANES</i>	255
77.	<i>SAIN-T-GUILHEM-LE-DÉSERT</i>	258
78.	<i>SAIN-T-JEAN D'ALBÈRE</i>	262
79.	<i>SAIN-T-JEAN de SAIN-T-JEAN-LASSEILLE</i>	264
80.	<i>SAIN-T-MARTIN-DES-PUITS</i>	267
81.	<i>SAIN-TA COLOMA d'ANDORRE</i>	270
82.	<i>SAIN-TA MARIA de BELL-LLOC d'ARO</i>	274
83.	<i>SAIN-TA FE dels SOLERS</i>	277
84.	<i>SAIN-T CUGAT DEL VALLÈS</i>	281
85.	<i>SAIN-T LLORENÇ de FONTCALÇADA</i>	283
86.	<i>SAIN-T JULIA de SAIN-T MORI ou du MAS SALA</i>	285
87.	<i>SAIN-T PERE del BRUNET ou SAIN-T PERE DE LA SERRA</i>	288
88.	<i>SAIN-TA-MARIE du CHÂTEAU D'ULTRERA</i>	291
89.	<i>SAIN-T-MICHEL DE SOURNIA</i>	293
90.	<i>SAIN-TA-FÉLICITE DE SOURNIA</i>	298
91.	<i>TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA</i>	301
92.	<i>SAIN-T-ÉTIENNE DE NIDOLÈRE</i>	309
93.	<i>VILA-ROBAU</i>	311
94.	<i>SAIN-T-JULIEN DE VIEUSSAN</i>	314
95.	<i>SAIN-T MIQUEL ou SAIN-T TOMÀS de PALOL SABALDÒRIA ou de PALOL DE LA BAULÒRIA</i>	317
96.	<i>NOTRE-DAME DE LA LAUZE</i>	321
97.	<i>NOTRE-DAME DE GLÉON</i>	324
98.	<i>SAIN-T PERE de SERRATEIX</i>	327
	Le corpus	332

1. SANT FELIU DE CARBONILS

(outrépassé : arc triomphal, voûte du chevet)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Haute-Empordà (Halta Garrotxa)

Département : Girona (province)

Commune : ALBANYÀ

Édifice : chapelle en ruine

Titulaire : Sant Feliu (Félix), martyrisé par Dioclétien à Gérone en 304, protecteur de la vide Gérone

Coordonnées Lambert : E : 477248 m ; N : 4687165 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 43' 25.6" E ; Latitude : 42° 20' 11.0" N ; Altitude : 639 m

Historique : Sans documentation jusqu'au XIII^e siècle, seulement le lieu apparaît dans le précepte de Louis le Bègue en 878. L'église de Carbonils est mentionnée la première fois en 1279, puis en 1316 et 1362. (BADIA I HOMES, 1985, II/A)

Les ruines de l'église du haut Moyen Age ont été publiées la première fois en 1975 par J. Badia i Homs.

Datation proposée : X. Barral i Altet¹ situe les vestiges en plein XI^e siècle en tant qu'une église de tradition préromane, alors que J. Badia i Homs en 1985 la date du VIII^e-IX^e siècles.² (L'église romane accolée au sud-est du XII^e-XIII^e siècle selon lui.) Dans *Catalunya romànica* en 1990, il considère que ces vestiges appartiennent à une église rurale préromane datables aux IX^e-X^e siècles, tandis que l'église accolée au sud avec son abside semi-circulaire et la travée orientale de sa nef ainsi que les deux fenêtres reconstruites du chevet de l'ancienne église pré-romane proviennent du XII^e ou la première moitié du XIII^e siècles. La travée occidentale de la nef romane a été reconstruite selon lui entre le XV^e-XVIII^e siècles avec le matériau du secteur roman effondré et sur le mur de l'église préromane du nord.

Description : Accessible par un chemin de montagne très abrupt à partir de la commune d'Albanya dans la direction nord (marche de 90 minutes environ), le site se trouve sur une petite éclaircie de la forêt Mitjana sur une crête juste à côté de la route qui mène à Maçanet de Cabrenys. Les vestiges de l'église Sant Feliu de Carbonils se situent contre l'église romane portant le même nom.

Ces vestiges sont réduits à un chevet trapézoïdal voûté, ouvert par un arc triomphal de tracé nettement outrépassé et aux fondations du mur gouttereau nord d'une nef disparue. Elle était l'ancienne église paroissiale d'une paroisse composée de mas dispersés dans ses environs. Aujourd'hui elle est abandonnée avec l'église romane, édifiée à son côté méridional, dans un territoire dépeuplé mais toutes les deux sont bien consolidées, l'église romane a été restaurée récemment.³ Dans les environs de l'ensemble d'autres ruines existent aussi, Badia i Homs a réclamé des excavations depuis 1975. Un cimetière se trouve au sud de l'église romane.

¹ BARRAL, 1981, p. 201.

² BADIA I HOMES, 1985, II/A, p. 17.

³ BADIA I HOMES, 1985, II/A, p. 16. La désaffectation des hameaux voisins s'expliquerait par la disparition du charbon végétal qui a assuré autrefois la vie de la population dans ces montagnes. La toponymie conserverait la mémoire de cette matière carbonisée produit dans cette zone.

Le matériau du secteur haut médiéval est composé de moellons bruts (pierres de montagne de nature et teinte diverses) majoritairement de petite taille, disposés en tous sens sans former des assises ; dans les chaînes d'angle et dans la structure de l'arc triomphal seulement nous trouvons des blocs plus grands et plus soignés.

Parmi les trois fenêtres (au nord, à l'est et au sud), celles du nord et la fenêtre axiale sont encadrées de pierre de taille correspondant à une époque postérieure à la construction de cette première église Sant Feliu, toutes les deux sont à double ébrasement. Leur technique correspond à la période de la construction de la nouvelle église romane au sud. Il est même possible que dans le mur nord il n'y avait pas de baie percée dans la construction d'origine. En revanche, la fenêtre méridionale à simple ébrasement (mais plus ébrasée vers l'ouest) n'a pas été modifiée, ses montants composés de moellons irréguliers et posés en tas de charge sont terminés par des lamelles très minces, de la même manière que la voûte couvrant cet espace quadrangulaire. Cette voûte bien conservée de profil outrepassé prend sa naissance sur une banquette avancée à une hauteur de 1,20 m. Lors de la construction de la fenêtre nord, cette paroi avancée a été creusé plus bas pour permettre la réalisation de son tracé qui descend plus bas que les deux autres fenêtres. Cette caractéristique soutiendrait aussi la non existence d'une ouverture d'origine dans le mur nord alors que la conservation de la fenêtre sud bouchée par le mur nord de la nouvelle église au sud fait supposer que cette baie n'a pas été reprise à la manière des deux autres parce qu'elle ne donnait pas sur l'extérieur, c'est à dire que l'église romane a déjà obturée à ce moment-là son ouverture. Badia i Homs en 1990 parle des vestiges d'une porte étroite (0,55 m) dans le mur nord de la nef primitive de tracé outrepassé sur des piédroits avancés dont il ne subsiste aujourd'hui rien.

De la nef il ne subsiste que la fondation de son mur nord, le seul angle nord-est qui atteste un léger décrochage vis à vis du chevet et des petits arrachements sur le mur diaphragme. Au sud un arc formeret bouché camoufle la partie sud de l'arc triomphal. Il s'agit d'une seule grande arcade composée d'éléments appareillés dans ses piédroits et ses claveaux, ses impostes ont un profil échancré en biais. Les amorces, une imposte saillante vers l'ouest et la naissance d'un autre arc (bien que ses claveaux soient rabotés perpendiculairement) laisse supposer que la construction d'une deuxième arcade a été prévue vers l'ouest. Sur ce mur méridional de l'ancienne nef, au sommet, dans la zone devant l'arc triomphal, les indices d'une corniche sont encore conservés.

En effet, l'interprétation du rapport entre les deux édifices est problématique. Pour J. Badia i Homs cet arc latéral atteste qu'il a été utilisé pour la mise en communication de la nef romane et de l'église plus ancienne qui au moment de la construction de l'église nouvelle devait toujours subsister. En tout cas, la construction du nouveau bâtiment témoigne de la continuité dans le peuplement du site, voire, son agrandissement vers l'ouest, attesté par la rupture dans sa paroi méridionale, prouve son accroissement.

Apparemment, l'église ancienne au nord a été adaptée à la construction romane, ses fenêtres visibles de l'extérieur ont été reprises et probablement les deux édifices ont été mis en relation par l'arc aujourd'hui bouché entre la nef de l'église préromane et romane. Badia i Homs explique le grossissement partiel du mur entre les deux vaisseaux par le percement de cet arc formeret. Néanmoins, les vestiges dans l'angle nord-est de l'ancienne nef devant l'arc triomphal sur une largeur de 0,50 m (banc ?) et l'épaisseur du mur nord plus large que l'arrachement sur le mur diaphragme suggère la volonté de renforcer ces murs probablement en vue de les couvrir d'une voûte. Est-ce qu'on a modifié la conception ? Sur le côté nord l'arc triomphal présente ses dimensions complètes et la surface du mur diaphragme est intacte. Le redoublement du mur sud de l'église préromane s'arrête au même niveau que la rupture sur le mur gouttereau sud de l'église romane. Il s'agit d'un arc formeret qui renforce le mur gouttereau sud ou il s'agit de l'adaptation d'une église précédente à la nouvelle conception d'épaississement similaire des murs gouttereaux nord et sud dans le but de porter une voûte

? Les fouilles dans le secteur du mur nord pourraient probablement porter la réponse à cette question et éclaircir les détails de la longueur de la nef primitive et sa relation avec le mur sud partiellement redoublé.

Arc : L'arc triomphal contraste avec le reste du vestige à cause de ses piédroits construits de grands blocs appareillés et des claveaux taillés bien que de largeur et de longueur différents. Le sommier et le claveau au-dessus sont plus volumineux et posés en tas de charge. Vers la nef ils sont au nombre de 31, au revers vers le chevet l'arc compte 32 claveaux. Seulement sa surface vers la nef est plus soignée, sur l'intrados et sur le revers se voit bien la rudesse. Bien que la retombée sud ne soit pas visible à cause l'arc latéral qui le masque complètement, sur son revers les claveaux sont en tas de charges et de petite taille, tandis que les claveaux de la retombée nord sont en tas de charge. La restauration a replacé les pierres tombées à sa partie supérieure dans la zone de la clé que montre la photo de J. Badia i Homs. Cet arc triomphal, de tracé nettement outrepassé, repose sur des piédroits avancés par l'intermédiaire des impostes monolithes saillantes qui sont décorées d'une simple moulure horizontale. La hauteur de l'arc à partir du sol actuel mesure 3,35 m mais il est intéressant de savoir que les vestiges étaient enterrés en 1975 encore jusqu'au niveau des impostes. Badia i Homs compare cet arc triomphal à l'arc doubleau de Sant Julià de Boada en 1990.

Protection : Bien culturel d'intérêt local (*Bé cultural d'interès local, BCIL*), propriétaire : l'évêché de Gérone

Références bibliographiques:

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BADIA I HOMES, 1975, pp. 41-42.

BARRAL, 1981, p. 201.

JUNYENT, 1983, p. 101.

BADIA I HOMES, 1985, II/A, texte: pp. 16-17. Plan p. 19. photos: pp. 21-22.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 402-409. (notice de J. Badia i Homs)

2. SANT FRANCESC d'ARAÓS

(outrepassé: l'arc triomphal ou porte d'entrée)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Pallars Sobira

Commune : ALINS

Département : Lleida (province)

Édifice : chapelle ruinée actuellement reconstruite

Titulaire : le premier saint patron est inconnu, le titulaire Saint François est plus tardif : il s'agirait probablement de saint François d'Assise

Coordonnées Lambert : E : 356867 m ; N : 4710603 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 15' 25.4" ; Latitude : 42° 32' 4.3" ; Altitude : 931 m

Historique : L'église d'Araós apparaît dans la documentation en 839, dans l'acte de consécration de la Seu d'Urgell. Dans *Catalunya romànica* Maria Lluïsa Cases⁴ suppose que la chapelle y pourrait être identifiée avec l'église Saint-Génis, sans localisation précise. Cette église a été mentionnée lors de la visite paroissiale en 1662 en tant que la chapelle d'Araós. On a présumé aussi qu'elle peut correspondre à l'église primitive de la Força d'Araós (château) qui se situe dans la montagne juste au-dessus.

Le culte y a été célébré jusqu'à la guerre civile, au cours de laquelle elle fut détruite (sa couverture de schiste a été utilisée pour la construction des cabanes).

En 1968, sans aucune participation institutionnelle, l'arc de l'ouverture a été consolidé par l'injection du ciment dans les joints de claveaux et par un contrefort adossé à l'angle sud-est pour éviter l'effondrement de son mur. On ne savait pas pendant longtemps s'il s'agissait d'une porte d'entrée ou l'arc triomphal du chevet primitif disparu. En 1985, le *Club Excursionista Pirenaic* a fouillé l'intérieur des ruines; en 1987 l'arc a été consolidé avec l'Association du patrimoine de la Vall Ferrera; en 1988 le pavement d'origine en loses a été découvert et dans un champ au-dessous de l'ermitage des sépultures ont été trouvées. La restauration a été terminée par la couverture en schistes.

En 1990, l'intervention d'urgence du Servei del Patrimoni Arquitectonic de la Generalitat de Catalunya sous la direction de l'archéologue Edouard Riu i Barrera a fait un sondage devant l'arc outrepassé jusqu'au niveau du rocher à une profondeur de 25-30 cm et a retrouvé un mur perpendiculaire d'une longueur de 2,80 m et d'une largeur de 0,55 m dont seulement l'assise inférieure est conservée. Cette fondation en moellons lié avec du mortier à la chaux, posé directement sur le roc que Joan Cabestany et M. Teresa Matás ont identifié avec le mur nord d'un petit chevet rectangulaire.⁵

Datation proposée : X. Barral i Altet propose le X^e siècle à cause de la forme de l'arc, E. Junyent situe également la chapelle dans le courant architectural de ce siècle comme une version rustique et simple empruntée des grands centres. Selon l'opinion de Joan Albert Adell également,⁶ la chapelle est du X^e siècle. La fiche de l'*Inventari del Patrimoni Arquitectonic* en

⁴ ABRIL I LOPEZ, 1993, p. 114.

⁵ Les étapes de la consolidation et la restauration du bâtiment sont présentées par SUDRIÀ I ANDREU, 2011, p. 134-135. (Sur les fouilles de 1990 voir Edouard Riu i Barrera, *Memoria de l'excavació i estudi de l'edifici de la capella de Sant Francesc d'Araós*, Centre d'Informació i Documentació del Patrimoni Cultural de la Generalitat de Catalunya, 1991 et Joan Cabestany, M. Teresa Matás, *Les esglésies pre-romàniques de la Vall Ferrera i la coma de Burg*, 2004, pp. 46-47.)

⁶ ABRIL I LOPEZ, 1993, p. 114.

revanche, date sa construction du VIIe siècle. J. A. Adell n'exclue pas son origine haut-médiévale et la situe au Xe siècle.

Description : Sur une colline dans le cercle impressionnants de hautes montagnes, à l'entrée de la vallée Ferrera à peu près 400 mètres dans la direction ouest du village d'Araós, les vestiges de la chapelle Sant Francesc ont subi une grande métamorphose dans les années 1980. Le monument réduit encore à ses ruines qui figure dans le livre de Barral i Altet, a été reconstruit et recouvert d'une charpente lors de sa restauration. La référence principale et incontournable de son étude reste pour cette raison les photos prises avant la reconstruction (dans son livre édité en 1981, celle du 15e volume de *Catalunya romànica* en 1993, celles de l'Inventaire) qui présentent un édifice rectangulaire à ciel ouvert, privé de sa toiture et de la partie haute de ses façades. Son angle nord-est et le mur surmontant un arc outrepassé sont les plus abîmés. Cet arc, diminué à ses claveaux a menacé de s'écrouler déjà dans ces années-là.

Quoique la restauration laisse bien lire le bâti d'origine, l'interprétation de l'édifice a posé problème pendant longtemps. La pièce rectangulaire de dimension modeste (8,35 m X 5 m hors œuvre, 7 m X 4 m dans l'œuvre⁷) a toujours été considérée comme une nef unique originellement charpentée d'après la faible épaisseur de ses murs, tandis que l'arc outrepassé est passé soit pour un arc triomphal derrière lequel le chevet orienté est déjà disparu (C. Pallas, Barral i Altet, J. A. Adell), soit pour une porte d'entrée dans une nef sans articulation du chevet qui était dans ce cas occidentée. Cette dernière hypothèse a été corroborée par l'analogie avec la chapelle de Sant Lliser de Virós. Les restes d'un mur situé à l'angle sud-est devant l'ouverture (contresort de 1968) ont suggéré la présence d'un porche devant l'entrée et une petite niche dans le mur nord de l'espace du chœur a renforcé cette hypothèse. Le dilemme a été tranché pourtant vers l'autre théorie affirmant la présence d'un chevet rectangulaire par les résultats du sondage de 1990. (J. A. Adell dans *Catalunya romànica* souligne qu'il n'y a pas pourtant de trace de parois verticales selon les sondages et il permet que celles-ci auraient pu être rasés.)

L'appareil très rustique est composé de moellons, de cailloux, de plaques d'ardoise seulement cassés, de dimension petite, cherchant majoritairement la pose horizontale mais sans donner l'image des assises à cause de la grande irrégularité des composants. Il n'y a pas de pierre taillée dans les chaînes d'angles non plus, à ces points tectoniquement importants la disposition en carreaux et boutisses donne la stabilité à des plaques minces et longues mises l'un au-dessus de l'autre. C'est le matériau local observable dans les montagnes aux alentours, la rivière de Vall Ferrera charriant des galets passe juste au-dessous. Des moellons posés verticalement et en *opus spicatum* se trouvent seulement dans la partie basse du mur sud. Le mortier à la chaux qui relie ces éléments est particulièrement caillouteux et épais. A l'intérieur du bâtiment on voit que le mur sud est construit directement sur le rocher. Tout en sachant que la partie haute des murs gouttereaux sont reconstruits, il faut noter leur amincissement à intérieurs avec la hauteur, en revanche, le mur diaphragme de l'ancien arc triomphal est toujours assez déversé vers l'extérieur. Le plan extérieur des murs présente une surface gondolée.

Après les résultats des fouilles de 1990, la porte aujourd'hui obturée dans la zone occidentale du mur sud, qui a été présumée pendant longtemps postérieure à la construction primitive, s'est avérée la porte d'origine. On ne peut plus restituer le tracé primitif de son arc, actuellement une fenêtre y est ouverte. Il subsiste pourtant une fenêtre bouchée à ébrasement intérieur dans ce mur méridional proche de l'arc triomphal qui appartient à la

⁷ SUDRIÀ I ANDREU, 2011, p. 134.

construction initiale : ses montants composés de moellons rudes de taille différente forment une meurtrière évasée en bas, une plaque d'ardoise longue et mince la couvre en tant qu'un linteau.

On peut deviner aussi le profil d'une baie bouchée dans la partie haute de la façade occidentale à l'extérieur (à l'intérieur elle n'est pas identifiable) qui peut appartenir à la structure d'origine. Quelques boulins d'échafaudage restent reconnaissables malgré leur bouchage dans les parois extérieures. A l'intérieur dans le coin sud-est et sur le mur surmontant l'autel maçonné actuel subsiste toujours des petites surfaces couvertes d'enduit. A l'angle mentionné cette couche est arrondie.

Arc : Pour Soudrià i Andreu, ce serait l'unique arc en fer à cheval en Pallars Sobirà.⁸ J. A. Adell met en exergue sa différence par rapport à l'arc triomphal de la proche Santa Coloma d'Andorre. Ses piédroits et ses claveaux sont également bâtis de lamelles longues et minces de schistes simplement éclatés. Parmi les claveaux quelques blocs taillés de dimensions différentes sont intégrés. Dans les deux retombées à l'intérieur et à l'extérieur les éléments sont montés en tas de charge, dans la partie haute les plaques très minces sont posées en rayon. La zone de la clé constitue un triangle en superposition. Le nombre des claveaux est considérable à cause de la minceur des lamelles : ils sont au nombre de 73 sur la face intérieure et une cinquantaine à l'extérieur (le crépissage partiel rend incertain le dénombrement).

Sur des supports avancés, le tracé de l'arc est nettement outrepassé, sa hauteur totale mesure 3 mètres. La distance d'1 m entre les piédroits est faible par rapport à leur hauteur mesurant au sud 1,94 m, au nord 2,03 m. Bien que cette hauteur des piédroits ne soit donc pas identique, on peut supposer que l'ouverture de l'arc triomphal a été conçue selon des proportions réfléchies (1 m X 2 m X 3 m). L'imposte est formée d'une plaque d'ardoise logue et très mince qui ressort au sud tout seul du massif du piédroit. L'avancée de la plaque par rapport à la retombée de l'arc sur ce côté mesure 0,17-0,24 m, son retrait en bas fait 0,16 m. Au nord l'imposte est abîmée, l'avancée du piédroit est aussi plus faible. Les deux supports ne sont pas identiques dans leur épaisseur non plus, le piédroit est moins large au nord (0,53-0,63 m par rapport au 0,60-0,64 m au sud). Le tracé de l'arc, bien malmené au cours des vicissitudes de son histoire, est assez irrégulier alors que sur les photos datées de 1982 il est très fin, malgré sa fragilité.

Protection : déclaré *Bé culturel d'intérêt local* (BCIL) depuis le 30 octobre 2001

Références bibliographiques :

BARRAL, 1981, p. 168.

JUNYENT, 1983, p. 83.

ABRIL I LÓPEZ, 1993.

SUDRIÀ I ANDREU, 2011.

⁸ SUDRIÀ I ANDREU, 2011, p. 134.

3. **SANT LLISER (LLEÏR) de VIROS**

(oultrepassé: porte d'entrée)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Pallars Sobira

Département : Lleida

Commune : ALINS

Édifice : chapelle en ruine, partiellement reconstruite

Titulaire : saint Llisier (Lisier), d'origine hispanique, évêque de Coserans (Ariège, France), patron secondaire de Lleida, présent au concile d'Agde en 506 présidée par saint Césaire d'Arles

Coordonnées Lambert : E : 358681 m ; N : 4709814 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 16' 46.0" E ; Latitude : 42° 31' 40.5" N ; Altitude : 1277 m

Historique : Le lieu est documenté durant tout le Moyen Age mais il n'y a pas de mention d'une église ou d'une dédicace. L'acte de consécration de la Seu d'Urgell (839) parle de l'église paroissiale de la vallée de Tirvia mais les documents suivants ne précisent pas le titulaire et n'attachent pas la toponymie de Viros à une église. En 1083 l'alleu de Viros figure dans un testament qui lègue ce site à l'aumônerie et l'hôpital de la Seu d'Urgell, en 1126 il s'agit de sa donation à l'église de la Santa Maria de la Seu. En 1517 chez le vicomte de Castellbò, Viros est considéré comme une partie de la commune d'Araos, où les habitants de celle-ci ont leur domaine et il semble ainsi que Sant Llisier de Viros fut une dépendance de l'église d'Araos.⁹ En 1938, durant la guerre civile la détérioration de la chapelle a commencé quand sa couverture a été démontée afin de récupérer les dalles de schistes pour la construction de cabanes de guerre. La ruine abandonnée a été restaurée entre 1984 et 1987 par l'Associació del Patrimoni de la Vall Ferrera : sa couverture a été refaite en charpente de bois, son clocher-mur a été reconstruit au-dessus de la façade occidentale et le pavement en grandes dalles de schiste de forme irrégulière a été découvert.

Datation proposée : X. Barral i Altet date de la même époque que Sant Francesc d'Araos, c'est à dire du X e siècle, malgré sa mention dans l'acte de consécration de la Seu d'Urgell (839). Il trouve difficile la datation de cette église quoiqu'il la place implicitement à l'époque préromane. J. A. Adell considère que la simplicité de sa structure ne donne pas de repères chronologiques et il rappelle que toutes les hypothèses ont été fondées essentiellement sur la forme outrepassée de sa porte qui est à l'origine d'une datation plus reculée, antérieure au Xe siècle chez Pallas (1962) et Sarrate Forga (1969). Barral i Altet ne trouve pas convaincant ces hypothèses parce que ce type d'arc se retrouve aux autres endroits proches qui n'appartiennent pas au Haut Moyen Age (porte du cimetière de Genestarre de Cardos). Il considère que l'édifice peut être daté entre le Haut Moyen Age et le XI^e siècle mais on ne peut ni préciser, ni confirmer sa datation antérieure au XI^e siècle.¹⁰ L'Inventari del Patrimoni Arquitectonic en revanche, n'exclut pas une chronologie antérieure au XI^e. Sudrià i Andreu cite J. Cabestany et M. Teresa Matas¹¹ qui situent la construction au X^e siècle.

⁹ ABRIL I LOPEZ, 1993, p. 115. Maria Lluïsa Cases présente les mentions du site de Viros.

¹⁰ ABRIL I LOPEZ, 1993, p. 115.

¹¹ Joan Cabestany, M. Teresa Matas, *Les esglésies pre-romàniques de la Vall Ferrera i la coma de Burg*, 2004, pp. 95-96.

Description : En face du village d'Araos (Vall Ferrera), un chemin goudronné traverse la rivière et monte vers les Bordes de Viros (à 3 km), un hameau désaffecté dans le Bosc de Viros, à côté duquel se trouve la chapelle. Sa construction s'adapte à la forte inclinaison du terrain ce qui fait que le mur gouttereau sud est en grande partie enterré dans le sol. Pour l'identification des structures d'origines il est nécessaire de faire la comparaison avec les documents datant d'avant sa restauration parce qu'à cause du matériau local identique la différence n'est pas identifiable par rapport à l'état ruiné antérieur.¹² Apparemment, les quatre façades ont été en majorité conservées avec leur fenêtre et avec sa porte d'entrée de tracé outrepassé.

La petite chapelle de Sant Llizer est de plan très simple comprenant un espace rectangulaire orienté sans individualisation du chevet. Le chœur est complètement indifférencié, seulement l'une des deux petites niches encadrées de dalles de schistes brutes dans le mur et deux fenêtres suggèrent le pôle liturgique dans cette zone. Le pavement d'origine retrouvé ne montre pas non plus une surélévation à l'est.

L'appareil est de moellons schisteux de dimensions très différentes, non travaillés, seulement cassés pour donner une surface plus lisse dans le parement du mur. Dans la façade occidentale autour de la fenêtre et au-dessus de la porte des blocs taillés de travertin sont intégrés. Cette façade ouest présente plusieurs anomalies : sa porte n'est pas au milieu mais elle est décentrée vers le sud, sa fenêtre, en revanche, n'est pas au-dessous du clocher-mur mais elle est décalée vers le nord. En plus, elle est marquée de deux ruptures verticales d'une largeur à peu près identique au nord et au sud qui se retrouvent au revers de la façade à l'intérieur aussi et elles ne correspondent pas à l'épaisseur des murs gouttereaux nord et sud. Toutes ces anomalies se retrouvent sur la photo ancienne avec les lignes en bâtière dans la partie haute qui suggèrent une pente primitive, ces caractéristiques n'appartiennent pas donc à la restauration. (? vestiges d'une construction antérieure?)

A l'intérieur, le mur nord et sud s'amincissent fortement vers le haut, le plan du mur oriental est plutôt ondulé à l'intérieur et à l'extérieur, les lézardes signalent les conséquences du glissement de terre. Ce mur oriental est incliné vers l'extérieur. A l'extérieur le mur nord est aussi ondulé et empâté, dans son parement il y a des boullins d'échafaudage. La disposition en épi des composants ne s'observe nulle part. Les chaînes d'angles sont construites de blocs de moellons de dimension un peu plus volumineux que le reste de la construction qui sont rangés en carreaux et boutisses pour renforcer ces points.

Trois fenêtres à simple ébrasement subsistent dans la paroi est, dans le mur sud vers l'est et dans la façade occidentale. Elles sont construites de la même manière : leur montant présente des éléments irréguliers posés en tas de charge formant une sorte de meurtrière allongée qui est couverte par une longue dalle constituant linteau. Celle de l'ouest est encadrée majoritairement de travertin, celle à l'est (bouchée à l'intérieur) est arrondie dans sa partie supérieure suggérant la forme outrepassée.

Arc : Dans cette construction très rustique l'ouverture à l'arc outrepassé témoigne d'un soin particulier. Ses piédroits et ses claveaux sont construits de plaques de moellons minces et longues, son matériau ne diffère pas de celui du reste de l'édifice mais sa distinction volontaire se manifeste par la couverture de sa surface d'un enduit blanc qui tranche sur la maçonnerie liée du mortier à la chaux et de la terre de couleur chaude. Son profil nettement outrepassé est déformé ce qui fait que Sudrià i Andreu parle de la construction défectueuse d'un arc semi-circulaire.¹³ Malgré l'irrégularité, le tracé est bien outrepassé, surtout au nord mais il n'est pas identique à sa forme intérieure qui est rectangulaire. Ce cadre intérieur est en retrait par

¹² Faute de photos ancienne dans les publications, nous faisons référence à la photo donnée par l'Associació del Patrimoni de la Vall Ferrera, organisme de la protection patrimoniale sur leur panneau d'information.

¹³ La raison pour laquelle il considère que le seul arc outrepassé de Pallars serait à Sant Francesc d'Araos. Voir SUDRIÀ I ANDREU, 2011, pp. 161. 134.

rapport au cadre outrepassé extérieur et il est couvert par un linteau en bois comme si l'arc avec sa zone extérieure était le plaquage conservé d'une autre structure. Son épaisseur est de 0,25 m.

C'est un arc bâti sur des piédroits légèrement avancés (4-5 cm au nord, 2-3 cm au sud), sa hauteur totale mesure seulement 1,80 m. Ses impostes ne sont pas saillantes, ni identiques : au nord une plaque d'ardoise très mince surmonte le piédroit pour donner une surface plus lisse à la pose des claveaux, au sud cependant un moellon très large grossièrement équarri remplit ce même rôle.

Ses claveaux disposés en rayon sont constitués des moellons cassés et de plaques d'ardoise de longueur et de largeur différente, intercalés des petites lamelles très minces afin de mieux coincer les pièces. Sur le revers les éléments sont moins couverts d'enduit et permettent de compter une bonne vingtaine de claveaux (approximatif à cause de l'enduit qui empêche de connaître le nombre sur la face extérieure et surtout d'observer la disposition de la clé). Un moellon volumineux cassé à côté de l'arc est marqué par le signe de la croix empâtée.

Il serait nécessaire de pratiquer des fouilles devant la façade occidentale pour mieux identifier l'emplacement de cette ouverture outrepassée dans la construction et les ruptures de la façade occidentale.

Protection : Bé cultural d'interès local (BCIL) à partir de 30 octobre 2001

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 170.

ABRIL I LOPEZ, 1993, p. 114-115.

SUDRIÀ I ANDREU, 2011.

4. **SANT PERE DE SERRALLONGA**

(outrépassé : arc triomphal et voûte du chevet)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Osona (Lluçanès)

Département : Barcelona (province)

Commune : ALPENS

Édifice : église

Titulaire : sant Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome, martyrisé au 1er siècle

Coordonnées Lambert : E : 423595 m ; N : 4665465 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 4' 31.6" ; Latitude : 42° 8' 15.1" ; Altitude : 1034 m

Historique : Le monument est bien documenté. Le lieu apparaît dans la documentation sous l'appellation de *Vilallonga* au X^e siècle (938, 982), son église est mentionnée la première fois en 1025 et en 1050. Comme église paroissiale, elle se situe sur le territoire du château de La Guàrdia de Ripoll qui était en possession d'abord des comtes de Barcelone, puis à partir du milieu du X^e siècle des comtes de Besalu. En 1363, le monarque Pere III de Catalogne vendit le château au monastère de Ripoll.

Ce territoire était l'un des premiers repeuplés, le comte Guifré a encouragé cette démarche en Osona comme ailleurs (Bagès, Ripollès). L'identification de l'église de *Vilallonga* avec celle de Serrallonga repose sur son emplacement géographique identifié à l'aide de la désignation de « *pontella* » dans la documentation signifiant un passage entre deux vallées. Sa mention parmi d'autres églises existant toujours dans ses environs, les résultats de fouilles et la typologie de l'église actuelle ont corroboré cette hypothèse.

Dans la première moitié du XI^e siècle la paroisse comprenait un petit groupe de mas dispersés autour de l'église. Au XIV^e siècle en revanche, l'église perd ce statut et elle passe à la dépendance de la paroisse de Santa Maria d'Alpens. Probablement à partir de ce temps-là le lieu commence à être désigné par le terme de Serrallonga en prenant le nom du mas le plus proche de l'église. Le changement s'explique par le déplacement de la population vers le sud en faveur d'un site plus bas. La peste noire en 1348 a également pu affecter la faible population autour de Sant Pere.

Le développement de l'industrie textile aux XVI^e-XVIII^e siècles a assuré l'essor de la ville d'Alpens ce qui se manifeste dans la reconstruction complète de son église, tandis qu'à Serrallonga les visiteurs de l'évêque en 1731 et en 1746 réclament la réparation de la voûte de Sant Pere qui menace de s'écrouler. En 1775, ils rapportent du danger avancé. L'écroulement de la voûte et la partie supérieure de la façade occidentale se produisit en 1927. (FIERRO MACIA, PUJOL MASIP, CASTELLANO TRESSERRA)

Datation proposée : Barral i Altet en 1981 date l'église de la deuxième moitié du X^e siècle sans exclure la possibilité qu'elle puisse être légèrement plus tardive. E. Junyent décrit l'édifice dans *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic* en 1983 mais il ne propose pas une datation précise. J. A. Adell dans *Catalunya romànica* en 1984 estime que par ses caractéristiques typologiques l'église s'inscrit dans l'architecture religieuse du X^e siècle et présente des similitudes avec Santa Eugènia de Gomar (Bagès), Sant Esteve de Caules Vell (Selva), Sainte-Félicité de Sournia (Fenouillèdes), Sant Vicenc d'Enclar (Andorre), Saint-Nazaire de Roujan (Languedoc). Il pense plus précisément à la seconde moitié du X^e siècle et date la construction de la porte d'entrée et le renforcement des murs de la fin du XI^e siècle.

Les études archéologiques menées lors de la restauration de la chapelle en 1998-1999 sous la direction d'Antoni González Moreno-Navarro par le *Servei del Patrimoni Arquitectònic Local de la Diputació de Barcelona*¹⁴ situent la construction au X^e siècle tout en précisant les modifications apportées aux XII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Ainsi, la construction de la voûte en pierre sur les murs renforcés par des arcs latéraux daterait du XII^e siècle. Les XVII^e et XVIII^e siècles apportent l'adjonction de la sacristie et l'installation du retable en bois polychrome. Au XIX^e siècle appartient la construction du clocher-mur et après l'effondrement de la voûte le nouveau couverture en brique qui a également disparu au XX^e siècle. Devant la façade occidentale les fouilles ont retrouvé l'ancien ossuaire qui a été en usage entre le X^e et le XIX^e siècles.

Description : La commune d'Alpens est à 15 km de Sant Quirze de Besora sur la route qui mène à Berga. L'église de Sant Pere de Serrallonga elle-même se situe à 6 km encore de cette commune, elle est accessible par un chemin de montagne qui monte entre les kilomètres 17 et 18 à partir de la route nationale (BP 4654). L'édifice se trouve sur un petit plateau de la montagne qui porte le même nom (Serrallonga) d'où on peut admirer la couronne des autres chaînes développant tout autour.

L'abandon de l'église Sant Pere fait que sa configuration primitive n'a pas été radicalement altérée par les modifications postérieures. Elle se compose d'une nef rectangulaire et d'un chevet presque carré moins haut et moins large qui sont reliés par un arc triomphal de tracé outrepassé. Au chevet au nord ultérieurement une pièce rectangulaire a été adossée comme sacristie qui communique par une porte ouverte dans le mur du chevet.

Toute la construction est en moellons de dimension très hétérogène, cassés au marteau et posés par cette face dégrossie dans la maçonnerie tout en cherchant la disposition horizontale. Dans la façade est se trouvent des dalles d'une longueur volumineuse insérées dans un appareil majoritairement petit. Les chaînes d'angles sont construites à l'aide des pierres un peu plus grandes que celles qui se trouvent dans les parois. La façade occidentale présente une rupture à cause de l'effondrement du mur dans sa partie supérieure qui a été reconstruite très légèrement en retrait permettant de distinguer la maçonnerie d'origine dans sa zone inférieure. Dans la continuité de leur surface, le profil du mur sud et nord présente un plan ondulé. Tous les murs s'amincissent vers le haut. Des assises supérieures de la façade sud, de carreaux mieux équarris, témoignent d'une reprise postérieure. Le clocher-mur est de l'époque moderne.

La seule porte dans le mur méridional a été remaniée à l'époque déjà romane sans avoir laissé des indices sur sa disposition d'origine : elle a deux rouleaux de tracé semi-circulaire extradossé. Parmi les quatre fenêtres (façade ouest et sud, chevet est et sud), seulement celle du mur de fond du chevet a conservé sa construction d'origine à simple ébrasement. Sa forme rustique se constitue de moellons irréguliers posés horizontalement dans ses montants et des lamelles étroites (sauf une dalle plus large) avec une clé superposée qui les couvrent. A l'intérieur son ébrasement asymétrique s'ouvre davantage vers le nord. La fenêtre à double ébrasement à côté de la porte d'entrée est également de l'époque romane.

A l'origine seulement le chevet de l'église a porté une voûte en berceau plein cintre outrepassé, toujours conservée, sa nef était charpentée. Celle-ci a été voûtée dans un

¹⁴ Grâce à l'Ajuntament d'Alpens et à Maria Antonia Carrasco Marti du *Servei de Patrimoni Arquitectonic Local*, j'ai pu consulter ces documents. Ce travail mené simultanément dans la recherche documentaire et au cours des fouilles successives sur le site a permis de bien connaître l'histoire de la chapelle et d'identifier les différentes modifications apportées à sa structure primitive au fil des siècles postérieurs. La datation s'appuie sur les données historiques bien éclaircies qui sont complétées par l'étude du mortier et par la méthode des séquences stratigraphiques dans le démontage des éléments. Nous n'avons pas trouvé de datation absolue dans ces travaux, seulement les inhumations de l'ossuaire donnent des indications chronologiques (entre X^e-XIX^e siècles). Voir FIERRO MACIA, PUJOL MASIP, CASTELLANO TRESSERRA, 2010.

deuxième temps sur des murs renforcés par une arcade latérale respectivement sur chaque côté. Leur profil s'adapte au fort amincissement des murs gouttereaux vers le haut. Les vestiges d'une corniche saillante en pierre taillées sont encore présents dans la partie haute des murs gouttereaux nord et sud. Une niche de tracé en champignon est creusée à l'intérieur de l'arc formeret nord dans le secteur proche de l'arc triomphal.

Arc : Il est fortement regrettable que cet édifice qui possède toujours son arc triomphal tout à fait intact ait été après sa restauration entièrement recouvert d'un crépi blanc qui empêche d'avoir des informations sur la disposition et le nombre de ses claveaux. Les photographies prises avant ces interventions, sur lesquelles l'arc est un peu plus dégagé, nous renseignent que les supports et les claveaux qui sont en moellons équarris dans l'arc les éléments sont rangés en rayon. La hauteur de cet arc mesure 3,28 m sur une distance de 1,71-1,77 m entre les piédroits qui resserrent l'entrée vers le sanctuaire (devant : 0,47-0,57 m ; derrière : 0,45 m). Il est intéressant d'observer que ses piliers sont plus ébrasés vers la nef. La hauteur de ses piédroits s'élève à 2 mètres. Ses impostes de profil rectangulaire sont formées d'un bloc monolithique très rude, de surface très irrégulière, sans être polie ; elles font une saillie de 0,10-0,12 m vers l'intrados en interrompant le dessin continu entre l'arc et ses supports. Leur retrait au-dessous des impostes est presque similaire avec leur avancée : 0,07-0,09 m. Il ne s'agit donc de piédroits ni en avancée, ni en retrait, seulement leur ligne intérieure se rapproche très légèrement (empattement).

Les symboles de saint Pierre (tiare, clés), saint patron de l'église figurent sur une enseigne en plâtre au-dessus de l'arc triomphal avec la date de 1837 commémorant la reconstruction de l'église au XIX^e siècle. Le même symbole se trouve sur la prédelle de son retable, aujourd'hui installé contre le mur d'ouest (œuvre de Domingo Casaura 1610, repeinte 1850).

La restauration révèle le pavement de pierre d'origine dans le chevet et dans la zone qui le précède à une distance de 0,90 m dans la nef. L'emplacement de l'autel a été surélevé par un degré.

Protection : Fait partie de l'*Inventari del Patrimoni Arquitectònic de Catalunya* – propriétaire : la Mairie d'Alpens

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 221.

JUNYENT, 1983, p. 190.

VIGUÉ, 1984, pp. 143-146. (notice de JAA, APF, ABC)

MORENO-NAVARRO, LACUESTA, 1999.

FIERRO MACIA, PUJOL MASIP, CASTELLANO TRESSERRA, 2010.

5. SAINT-QUENTIN DES BAINS

(outrépassé : plan de l'abside : fenêtres de la tour)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : AMÉLIE-LES-BAINS

Édifice : église disparue

Titulaire : saint Quentin, d'origine romain, évangéliste du Beauvaisis et de la Picardie, martyr dans le Vermandois au III^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 0672727 m ; N : 6152242 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 40' 07.9" ; Latitude : 42° 28' 10.2" ; Altitude : 234 m

Historique : Les thermes romains, les actuels Bains d'Amélie à côté desquels l'église disparue s'est installée datent du II^e siècle. Les trouvailles d'ex-voto en plomb avec inscriptions sur le site attestent l'existence d'un antique lieu de culte païen avant la christianisation de cet endroit.

Le premier document mentionnant l'église est le précepte de Charles le Chauve en 869 qui confirme la possession de la *cella* de Saint-Quentin avec les bains à l'abbaye d'Arles (CAZES, p. 15). Les privilèges sont réitérés en 878 et 881. Une nouvelle consécration a eu lieu en 1061.

Une nouvelle église paroissiale, construite en 1871 et également dédiée à Saint Quentin, provoque la désaffectation de l'ancienne l'église qui est vendue aux propriétaires des thermes. A la fin du XIX^e siècle le bâtiment est utilisé comme garage.

1932 : l'édifice est rasé pour avoir de l'espace lors de la construction de l'hôtel thermal (*Cat. rom.*)

Datation proposée : Pour Brutails en 1882, l'église est romane. Dans les *Études Roussillonnaises* en 1954-1955 Pierre Ponsich identifie l'église avec la *cella* de l'abbaye d'Arles-sur-Tech (Sainte-Marie de Vallespir, encore à son emplacement d'origine dans les bains romains du II^e s. juste à côté), mentionné dans le privilège de 869. Selon lui, le caractère archaïque, « même préromane » de l'abside outrepassée oblige à admettre que cette *cella* correspond à l'édifice qui est parvenu jusqu'au XX^e siècle. Il situe sa voûte au XI^e siècle.

En 1976, Vall i Rimblas énumère Saint-Quentin parmi ses exemples à l'abside outrepassée dont la forme lui signifie la résurgence de l'influence latente mozarabe. Pour Barral i Altet en 1981 ce type d'abside se trouvait encore au X^e-XI^e siècles. Chez Junyent l'église ne figure pas. La notice d'Henri Loreto et Yvette Carbonell-Lamothe dans *Le paysage monumentale de la France autour de l'an mil* en 1987 fait référence à une fenêtre à arc outrepassé dans la partie haute de la tour de l'église visible sur une ancienne photo ce qui permet aux auteurs, compte tenu également du plan outrepassé de son abside, de préciser sa datation au X^e siècle.

L'église de Saint-Quentin illustre bien le rôle que la forme outrepassée a pu tenir dans sa datation.

Description : Amélie-les-Bains, l'actuelle station thermale à 4 km dans une direction nord-est d'Arles-sur-Tech dans la vallée de la rivière du Tech a abrité jadis l'église de Saint-Quentin. Il n'y a plus sur place aucun indice de l'existence de cet édifice.

L'ancienne église paroissiale d'Amélie-les-Bains est un monument complètement disparu, elle a été rasée sans aucune documentation en 1932 pour libérer de la place pour les

établissements thermaux. Son processus de classement entamé en 1927 avait été abandonné deux ans plus tard à la demande du propriétaire. Elle nous intéresse à cause de son abside de plan outrepassé.

En 1868, le *Congrès archéologique* rend compte des fouilles pratiquées dans les anciens thermes romains par le commandant du génie, Ratheau qui en publiant leur plan situe également l'église Saint-Quentin sur leur côté sud. L'article donne des relevés (coupes et plan) sur l'église qui repose sur des substructions romaines. Le commandant annonce déjà sa démolition prochaine vraisemblablement pour cause de la construction d'une nouvelle église paroissiale pour une population plus étendue. Le tracé de l'abside sur ce document précieux est semi-circulaire et surhaussé.

L'église attire en 1882 l'attention de J.-A. Brutails, archiviste en chef en ce temps-là à Perpignan, par sa lanterne carrée voûtée au-dessus de la nef principale en avant de l'abside et par ses grandes arcades longitudinales séparant les trois vaisseaux à l'image de l'église de la Cluse-Haute ainsi que par ses deux arcs doubleaux renforçant la « *maîtresse voûte* » qui ne se prolongent pas dans des piédroits jusqu'au sol. Il met cette église dans son groupe d'église romane à trois vaisseaux où les voûtes latérales contrebutent la voûte de la nef principale. Brutails note la grande étroitesse des collatéraux mais il ne parle pas de la forme de l'abside.

Ce sont les relevés et les dessins préparés en 1917 par l'architecte Jean-Paul Fourquin et son fils, découverts par Pierre Ponsich qui font ressortir les irrégularités de la construction et le tracé outrepassé de son abside. Après avoir étudié ces documents graphiques, P. Ponsich affirme en 1955¹⁵ que l'église basilicale terminée à l'est par une seule abside de plan outrepassé, parvenue jusqu'au XX^e siècle, est identique avec la *cella* de Sainte-Marie de Vallespir (future abbaye d'Arles-sur-Tech) mentionnée dans le précepte de Charles le Chauve en 869. Elle se trouvait à l'origine à côté de cette abbaye implantée par Castellanus à son premier emplacement dans les bains romains (elle n'a été transférée sur le site actuel qu'après les incursions normandes).

Ponsich décrit une église à trois vaisseaux dont les deux bas-côtés étaient inégaux, celui du nord étant plus large que l'autre. Une abside unique de plan outrepassé se trouvait dans le prolongement de sa nef centrale. Cette dernière a porté une voûte en berceau plein cintre sur des arcs doubleaux soutenus par des piliers, alors que les bas-côtés étaient couverts d'un berceau continu. Il a supposé que la tour-lanterne en avant de l'abside était voûtée en berceau transversal (à l'encontre de Puig i Cadafalch qui a affirmé dans *Le premier art roman* d'après les dessins de Fourquin l'existence d'une coupole à cet endroit-là). Les fenêtres se trouvaient dans la tour-lanterne (au-dessus de l'arc triomphal à l'est, au nord et sud), dans l'abside (au nord et à l'est) et dans les bas-côtés. La porte occidentale a été refaite en 1745 d'après la date de son linteau.

Selon Ponsich, le plan correspondrait à la date de 869 mais la consécration de 1061 pourrait être liée au voûtement des vaisseaux et à la construction d'un clocher rectangulaire contre le collatéral sud. Le réaménagement des piliers soutenant les arcs doubleaux de la nef centrale en deux grands arcs semi-circulaires en privant les deux doubleaux de leurs supports aurait pu survenir au XIII^e-XIV^e siècles suivant le goût de l'époque, de même que la suppression de l'arc triomphal. La date 1315 de la nouvelle consécration peinte sur l'intrados de l'arcade sud serait liée d'après P. Ponsich à ces travaux. Un legs testamentaire en 1342 aurait pu bénéficier à la jonction d'une sacristie et de trois chapelles latérales à l'édifice.

L'étude archéologique de ce monument disparu est donc basée exclusivement sur des documents graphiques dont plusieurs présentent des plans différents, c'est la raison pour laquelle X. Barral i Altet considère en 1981¹⁶ que son plan n'est pas suffisant pour définir sa

¹⁵ PONSICH, 1954-1955, p. 96.

¹⁶ BARRAL, 1981, p. 188.

structure. Celui-ci note la similitude de Saint-Quentin avec Saint-André de Sorède à cause de ses collatéraux étroits. Pourtant, les photos prises par l'architecte Lucien Salles¹⁷ confirment l'exactitude des dessins de Fourquin et montrent même une fenêtre à l'arc outrepassé dans la partie haute de la tour carrée accolée à l'église au XI^e siècle.

Ponsich lui-même donne deux restitutions sur le plan initial, l'un publié dans son article en 1954-1955, l'autre dans le livre de Barral i Altet en 1981¹⁸. La seule différence entre les deux réside dans la fermeture plus importante du tracé outrepassé dans le plan de 1954-1955 en raccordant davantage le tracé aux piédroits de l'arc triomphal. Malheureusement, nous ne savons rien de cet arc triomphal. L'abside unique dans un système basilical est très singulière dans l'architecture de la région, de même que la croisée surélevée coiffée d'une tour-lanterne devant l'abside. Évidemment, il n'y a plus de possibilité de vérifier par des fouilles le plan exact de l'ancienne église Saint-Quentin des Bains qui doit se situer au-dessous de la route goudronnée menant au garage des hôtels.

La notice de J. A. Adell dans *Catalunya romànica* (1996) confirme la description de Ponsich et l'existence d'un transept surélevé couvert d'une voûte en berceau perpendiculaire à l'axe de la nef, il justifie également la nouvelle consécration de 1061 par la construction des voûtes pour un édifice originellement charpenté et par l'édification du clocher-tour rectangulaire, déjà en style roman. Adell souligne la singularité de cette église à trois vaisseaux avec une seule abside et un transept surélevé dans le contexte architectural catalan, il compare la présence de l'abside unique greffée à un corps basilical aux exemples hispaniques (San Cebrian de Mazote, Santa Maria de Quintanilla de las Vinas).

Arc : Il s'agit du plan outrepassé de l'abside, les baies du clocher-tour d'après une ancienne photo et le profil outrepassé de la voûte transversale du transept surélevé d'après le relevé dans *Catalunya romànica*. Il n'y a plus de moyen de les vérifier.

Protection : aucune protection

Références bibliographiques :

RATHEAU, 1868, pp. 218-219.

BRUTAILS, 1882, p. 555-556.

PONSICH, 1954-1955, pp. 90-99.

VALL I RIMBLAS, 1976, p. 15.

BARRAL, 1981, p. 188.

BARRAL, 1987, p. 465.

CAZES, 1990, p. 15.

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 93-94. (notice de J. A. Adell)

¹⁷ Dans BARRAL, 1987, p. 465.

¹⁸ PONSICH, 1954-1955, et BARRAL, 1981, p. 188.

6. SAINT-NAZAIRE et SAINT-CELSE D'ANSIGNAN

(en champignon : arcs latérales)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : ANSIGNAN

Édifice : ruines, pan de mur intégré dans une construction plus récente

Titulaire : saint Nazaire et saint Celse, martyrs de Milan à une date inconnue dont le corps ont été retrouvés par saint Ambroise en 397 à Milan

Coordonnées Lambert : E : 0660905 m ; N : 6184612 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 31' 22.6"E ; Latitude : 42° 45' 35.9"N ; Altitude : 180 m

Historique : Il n'y a aucune référence documentaire sur la première église paroissiale d'Ansignan de l'époque médiévale, le lieu est mentionné la première fois en 1395 en tant que le siège d'une seigneurie. (*Cat. rom.*)

Datation proposée : Les monnaies trouvées sur le site datant des premiers siècles avant et après notre ère font présumer que la population primitive s'établit probablement sur une *villa* romaine, dont l'hypothèse serait renforcée par le magnifique aqueduc-viaduc romain à sa proximité.

Description : Ansignan est à 9,4 km au sud de Saint-Paul-de-Fenouillet. Les ruines de l'ancienne église se trouvent dans la vallée de l'Agly, en contrebas au nord de l'actuel village d'Ansignan, à côté d'un moulin, à quelques centaines de mètres du pont-aqueduc romain. Selon la tradition locale, le village fut primitivement situé dans cette zone basse au confluent des fleuves de l'Agly et le Desig.

Les vestiges de l'ancien édifice, réduits à un seul pan de mur se trouvent intégrés dans une construction plus récente utilisée comme bâtiment secondaire (étable), sont aujourd'hui à ciel ouvert et envahis de végétation. Son appareil se distingue nettement des trois autres pans de mur du rectangle subsistant, constitués de moellons et de cailloux mélangés avec des morceaux de tuiles, tandis que l'ancienne paroi est formée de galets de rivière majoritairement de couleur noire de taille diverse posés en désordre dans un mortier abondant. Cette ancienne paroi correspond probablement à un mur gouttereau renforcé par quatre arcs formerets très larges de tracé semi-circulaire dont les arcs retombent sur des piédroits avancés. Dans leurs jambages les cailloux volumineux forment des assises horizontales et leurs claveaux sont disposés en éventail. Au milieu de chaque travée nous trouvons une petite fenêtre rectangulaire.

Pour pouvoir identifier exactement ce pan de mur dans la construction primitive, il serait nécessaire non seulement de dégager le site mais de mener des fouilles archéologiques pour retrouver le plan du bâtiment étant donné que dans *Catalunya romànica* P. Ponsich et J. A. Adell n'ont pas avancé seulement l'hypothèse d'une église à nef unique voûtée dont cette paroi aurait constitué le mur méridional renforcé par les arcs latéraux mais également la possibilité d'un édifice à trois nefs dont le mur conservé aurait formé les arcades de communication entre les vaisseaux.

Le pont enjambant l'Agly s'étend sur toute la largeur de la vallée et relie ses deux côtés. Il se compose de deux parties : l'une sur la rive gauche présente la suite des arcades dont la

hauteur diminue avec la montée du terrain ; l'autre, un peu en avancée dans son parement, passe au-dessus de la rivière dans un tunnel couvert de voûte en berceau semi-circulaire. Il se prolonge dans deux arcades hautes sur la rive droite. Tous les arcs de la rive gauche de tracé semi-circulaire sont montés sur des piédroits avancés avec des claveaux rayonnants en briques. Leur disposition n'est pas sans ressemblance avec celle de l'église préromane d'Ansignan même si le matériau est différent. L'analyse archéométrique de la brique réalisée dans le laboratoire de l'Université de Rennes indique la date du milieu du III^e siècle pour les deux petits arcs du lit du fleuve sur la rive droite, les XIII^e-XIV^e siècles pour les deux grands arcs centraux du pont et les années 720-850 de l'époque carolingienne pour le reste du monument. Les résultats sont surprenants pour un monument considéré comme gallo-romain, en outre, il ne faut pas oublier que c'est la fabrication de la brique qui est datée, pas son utilisation. (Cf. L. Goulpeau)

Arc : Le niveau du sol à l'intérieur des ruines est rehaussé par l'éboulis et par la verdure qui pousse partout et recouvre complètement toutes les surfaces murales. Cette difficulté ne laisse mesurer qu'une certaine partie de la première travée orientale de la paroi ancienne où l'extrémité gauche de l'arc se perd dans le mur perpendiculaire qui n'adhère pas à ce mur ancien. La saillie du piédroit par rapport à la retombée de l'arc sur son côté droit donne 0,14 m. Dans la deuxième travée, les piédroits sont plus élevés, dans la troisième où s'ouvre la porte surmontée d'un linteau de bois, l'avancée du piédroit gauche mesure 0,20 m. Dans la quatrième travée l'arc est détruit de sorte qu'on ne peut plus mesurer son avancée.

Protection : Seul le pont-aqueduc est classé (Arrêté de classement le 19 avril 1974 – propriétaire : la commune d'Ansignan)

Références bibliographiques :

Inventaire générale (base Mérimée)

Dossier DRAC : rapport d'Hermite en 1977 sur la consolidation et restauration du gros œuvre du pont-aqueduc de Ansignan

GOULPEAU, 1991.

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 317-319. (notice de P. Ponsich, de J. A. Adell)

MALLET, 2003, p. 131.

7. SAINT-JÉRÔME d'ARGELES

(outrépassé : plan de l'abside côté sud, arc triomphal, voûte de la nef)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : ARGELEÈS-SUR-MER

Édifice : chapelle désaffectée

Titulaire : saint Jérôme, père et docteur de l'Église, traducteur de la Bible (+420)

Coordonnées Lambert : E : 0699990 m ; N : 6158827 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 59' 59.5" E ; Latitude : 42° 31' 45.2" N ; Altitude : 107 m

Historique : L'ermitage de Saint Jérôme (*hermita de Sant Geronim*) n'est pas cité avant 1688 mais il a été identifié avec l'église Sant Jaume, documentée dans la seconde moitié du XI^e à l'alleu de Sant Pere et Sant Llorenç (confirmé en 1068) comme la possession de Saint-Génis-des-Fontaines (P. Ponsich *Cat. rom.*)

Délibération du Conseil Municipal le 25/08/2016 : sur la demande subvention pour la restauration de la chapelle (clocheton, bases maçonnées, couvertures, décors peints)

Datation proposée : La petite chapelle a été découverte par J. Auguste Brutails, en 1892 dans ses *Notes* il la présente sous le nom de Notre Dame de Vie dans son groupe d'églises romanes à une seule nef voûtée d'un berceau plein cintre. A cette époque-là la chapelle abrite les lapins de l'ermite.

Chez J. Puig i Cadafalch qui fait référence à la publication de son prédécesseur en 1909, l'ermitage est toujours dénommé Nostra Senyora de Vida. Du point de vue de la datation, il lui semble plus moderne en comparaison avec les églises de Pedret, Marquet, Boada, Fenollar. En 1971, Noël Bailbe en cherchant les caractéristiques de l'architecture préromane en Roussillon dénote l'influence de l'architecture wisigothique à la chapelle à cause de son arc triomphal qu'il qualifie d'ailleurs de semi-circulaire.

En même année, P. Ponsich, dans son article intitulé *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification* élargit son hypothèse sur l'arc « à gouttière », caractéristique de Saint-Michel de Cuxa, sur d'autres monuments du Roussillon et énumère entre autres l'arc triomphal et la porte occidentale de Saint Jérôme, tous les deux avec des piédroits avancés. Il rectifie son ancienne théorie expliquant le tracé outrépassé par l'apport mozarabe et l'attribue ici plutôt à des survivances byzantino-wisigothiques remontant à des modèles orientaux transmis par l'architecture romaine. En 1973, à côté de cette même attribution il fait référence à des techniques indigènes aussi dans son étude intitulée *Évolution de l'architecture romane roussillonnaise des origines au XIII^e siècle* et mentionne l'église d'Argelès parmi ses exemples. En 1977, Ponsich suivant l'évolution du portail dans cette région énumère toujours la porte primitive (murée et remaniée à l'époque romane) de Saint-Jérôme de dessin outrépassé sur des montants avancés dans la même attribution et il la date dans l'architecture préromane du X^e siècle. (En 1983, la chapelle se trouve toujours dans son inventaire d'églises préromanes et en 1995 elle est mentionnée à la même époque à cause de la disposition de ses deux arcs avec avancée des piédroits.)

En 1981, Barral i Altet situe la chapelle déjà dans les débuts de l'architecture romane en tant qu'un bon témoin de la transition du préroman vers le roman mais encore sans arcatures

lombardes. En 1983, chez E. Junyent elle figure dans l'architecture précédant la période romane.

Selon *Catalunya romànica* (J. A. Adell), l'édifice représente les formes architecturales locales du X^e siècle et s'inscrit dans un groupe de chapelles rurales de dimension modeste dont l'abside substitue les chevets rectangulaires appartenant à la période précédente. Selon lui, il en existe plusieurs sur les deux versants des Pyrénées (Sainte-Marie d'Ultrera, Saint-Alexandre de la Pava, Saint-Génis d'El Terrer, Sant-Andreu de Vila-Robau), elles reproduisent à une échelle plus réduite les absides des grandes abbayes (Colera, Rodes, Sorède, Saint-Génis-des-Fontaines).

Pour Géraldine Mallet en 2003, l'édifice représente la transition entre l'architecture préromane et romane.

Description : La chapelle se trouve à peu près 2,5 km dans la direction sud-ouest de la commune d'Argelès-sur-Mer sur un promontoire rocheux des premiers versants orientaux des Albères, à côté du mas Notre-Dame de Vie avec lequel son appellation a été souvent confondue. Il faut sortir de la ville à côté de la gare SNCF et longer le cimetière en suivant la route Notre Dame de Vie.

Le petit ermitage est construit sur le bord d'un éperon en sorte que son abside et son mur nord sont artificiellement talutés au-dessus du flanc très abrupt, au sud on voit le rocher sur lequel repose directement sa construction.

Les dimensions sont très modestes pour une petite nef rectangulaire et une abside semi-circulaire (au sud outrepassé), assez allongée, moins haut et moins large que la nef qui communiquent au moyen d'un arc triomphal outrepassé (7,60 m longueur totale extérieure de l'édifice). Le bâtiment conserve sa voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassée sur sa nef et sur la travée droite de son abside tandis que le fond de l'abside est voûté en quart de cercle.

L'appareil est de moellons de taille différente, très irréguliers et seulement cassés, liés avec du mortier à chaux. Dans les angles les pierres sont mieux travaillées mais seulement équarries et posées soigneusement en carreau et boutisse. Les murs conservent de nombreuses ouvertures précisément encadrées des anciens boulines d'échafaudage. Pourtant, dans le mur nord nous en voyons à peine. Au-dessous de la toiture il y a une corniche, formée des éléments similairement taillés sur une mince couche d'ardoise.

Par endroits (au fond de l'abside, sur le mur gouttereau nord de la nef à l'intérieur, sur le chevet à l'extérieur) nous pouvons encore observer les anciens joints rubanés entourant les moellons en leur donnant l'apparence de la régularité. Quelques fragments de peintures murales aux motifs géométriques subsistent aussi sur le mur de l'abside et au-dessus de la fenêtre de la nef.

La porte d'entrée se trouve dans la façade occidentale. Autour de son tracé semi-circulaire moderne, très décalé vers le sud se profilent les claveaux en moellons de taille à peu près similaire de l'arc de l'accès primitive. Il semble qu'il était déjà originairement un peu décentré, son tracé n'est pas unanimement identifié parce qu'il est difficile de le déterminer sous sa forme actuelle, partiellement bouchée. La façade est coiffée d'un clocher-mur postérieurement refait.

La petite chapelle possède plusieurs fenêtres. Celle qui s'ouvre au fond de l'abside est d'un seul ébrasement vers l'intérieur ; à l'extérieur elle est composée de trois pierres de taille, deux pour ses montants, une troisième pour son linteau monolithe arqué, de la même manière qu'à Saint-Michel de Cuxa, à Saint-Génis-des-Fontaines, à Saint-André de Sorède, Sant Pere de Rodes. L'autre fenêtre étroite percée dans le mur sud de l'abside est bouchée mais à l'extérieur on peut voir les blocs horizontaux de ses montants qui se terminent sommairement par quelques dalles de schiste en rayon. La troisième baie, dans le mur

méridional de la nef est de double ébrasement et tandis qu'elle est couverte de crépi à l'intérieur, en dehors on peut observer ses composants bien taillés : quelques grands blocs dans ses piédroits et des claveaux de taille similaire, courts et larges qui entourent son arc semi-circulaire. Un petit oculus plus tardif surmonte la porte d'entrée dans la façade occidentale.

Arc : Déjà Brutails a remarqué l'arc triomphal en fer à cheval d'un tracé irrégulier dont les piédroits sont comparables à des contreforts intérieurs qui resserrent considérablement le passage vers le sanctuaire. Puig i Cadafalch a également noté cet arc en fer à cheval et il l'a mis en parallèle avec ceux de Fenollar à cause de sa rusticité et en raison de la formation de sa courbure en retrait sur ses montants. Chez Barral i Altet l'arc triomphal est en plein cintre avec avancement des montants, chez Junyent, en revanche, il est de tracé outrepassé tandis que la porte est semi-circulaire. Dans *Catalunya romànica* (J. A. Adell) en 1995 les deux arcs sont outrepassés.

Le tracé outrepassé marque, sans banquette, la voûte en berceau de la petite nef et également celle de la travée droite de l'abside, il caractérise bien que légèrement le profil de l'arc triomphal et la courbure méridionale du plan de l'abside. Concernant la voûte, le tracé est plus outrepassé dans le mur gouttereau nord de la nef que dans celui du sud. Faut de la possibilité d'une restitution pertinente de la ligne d'origine de la porte d'entrée, nous trouvons préférable de l'éliminer du corpus.

L'arc triomphal a des piédroits robustes proportionnellement très hauts, ils mesurent 2,08-2,16 m par rapport à la hauteur totale de 3,21 m de l'ouverture. Ces supports sont composés de moellons équarris de taille différente, au moins où ils sont observables à cause du crépissage. Ils resserrent considérablement l'ouverture du sanctuaire (distance entre les piliers : 1,69-1,73 m sur une largeur total de 3 m). Ces piédroits volumineux se caractérisent par des impostes bien saillantes de section carrée qui ressortent sur tous les trois côtés du pilier et s'enfoncent en biais très profondément dans ces massifs. Leur avancée vers l'intrados fait 0,12 m, sur les autres côtés, majoritairement couverts d'enduit, elles mesurent 0,05-0,07 m. Elles sont grossièrement tallées sans lissées dans un bloc de granit. Les claveaux de l'arc triomphal sont complètement couverts d'enduit.

Protection : Inscrite à l'Inventaire depuis 1944 - propriétaire la commune d'Argelès-sur-Mer

Références bibliographiques :

BRUTAILS, 1892, p. 538.

PUIG, FALGUERA, GODAY, 1909, pp. 381.

BROSSE, 1966, p. 10.

BAILBE, 1971, p. 83. 87.

PONSICH, 1973, p. 32.

PONSICH, 1977, p. 179.

BARRAL, 1981, p. 262.

PONSICH, 1983, (sans pagination)

JUNYENT, 1983, p. 85.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 108. (notice de P. Ponsich, de J. Badia i Homs)

PONSICH, 1995, pp. 43. 46.

MALLET, 2003, p. 116.

Séance du Conseil Municipal au sujet de la demande de subvention 25/08/2016, consulté en ligne le 16/04/2017

8. SAINT-FERRÉOL DE LA PAVE ou PAVA

(outrépassé : plan de l'abside, l'arc triomphal, voûte de la travée droite de l'abside et de la nef primitive)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : ARGELÈS-SUR-MER

Édifice : chapelle désaffectée

Titulaire : plusieurs, Saint Alexandre, Sainte-Marie, Saint Ferréol, officier romain, martyr à Vienne, en Dauphiné (3^e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0698993 m ; N : 6157986 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 59' 15.9"E ; Latitude : 42° 31' 18.0" N ; Altitude : 119 m

Historique : Le toponyme de la Pava est documenté depuis 1128. La première référence à un prêtre (Pierre Rei) de La Pava date de 1286. Selon une mention en 1339, son église paroissiale a été dédiée à saint Ferréol. En 1675, elle est consacrée à sainte Marie et fait l'objet d'un conflit, comme le château d'Ultrera qui la surmonte sur le sommet à son côté, entre les archidiacres du Vallespir et les seigneurs de Sorède. Au XIX^e siècle, lors de son agrandissement elle porte le titulaire de Saint Ferréol. (*Cat. rom.* P Ponsich; A. Cazes)

L'abbé Pierre Nogues en 1681 présente l'aménagement de l'église avec son chevet barré par un retable baroque derrière une grille et sa nef rallongée vers l'ouest remplie de bancs des fidèles. (p. 84.) Probablement lors de ces travaux les piédroits de l'arc triomphal ont été également modifiés.

Datation proposée : N. Bailbe en 1971 situe l'église dans l'architecture pré-romane sans donner d'autre précision et la construction de la voûte de sa nef primitive avant son prolongement au XII^e siècle. Pierre Ponsich en 1977, à propos de son portail dit « préroman » aux piédroits et linteau monolithiques en remploi de l'édifice primitif, situe son chevet également à l'époque préromane, sa nef au XI^e, le prolongement de sa nef au XVII^e siècle.

En 1976, Vall i Rimblas cite l'église parmi ses exemples à abside en fer à cheval ce qui signale pour lui la conservation de l'influence mozarabe.

Barral i Altet en 1981, considère l'église comme un édifice tardive de la période préromane datant de la fin du X^e ou du début du XI^e siècle.

P. Ponsich dans *Catalunya romànica* parle d'une église d'origine préromane dont la nef a été reconstruite au XI^e siècle, puis prolongée vers l'ouest au XIX^e siècle. En 1995, de nouveau au sujet du portail, il fait référence à une façade occidentale du XVII^e ou XVIII^e siècle.

Géraldine Mallet en 2003, date l'abside de l'église de la fin du X^e siècle, la reprise des murs de la nef appartenant primitivement à cette abside du XI^e siècle.

Description : Sur la route entre Argelès-sur-Mer et Sorède, il faut prendre un chemin qui monte à 2 km au nord vers la vallée de Lavall dans les Albères, où se trouve l'église dans le hameau de la Pave, au pied du château d'Ultrera.

La vision actuelle très hétérogène de l'église permet de distinguer la succession de différentes phases de construction traduisant tant dans son plan que dans son appareil extérieur : primitivement elle comprenait une nef rectangulaire et une abside de plan outrépassé, voûtée en cul de four, plus étroite et plus basse que la nef ; ensuite, la nef portant aujourd'hui une

voûte en berceau brisé a été reconstruite ; finalement, cette nef fut prolongée vers l'ouest dans un vaisseau plus large et plus haute. Dans cette dernière partie quatre piliers saillants vers l'intérieur portent deux arcs diaphragmes de tracé brisé qui soutiennent une couverture de charpente.

La nef de l'église et son chevet sont séparés par un arc triomphal de tracé outrepassé dont les piédroits resserrent le passage vers le chœur. Trois grands gradins rehaussent le niveau du sol vers le milieu de l'ancienne nef à la manière d'un avant-chœur en offrant ainsi la place à l'époque moderne à un autel maçonné devant l'arc triomphal (aujourd'hui démoli). Les trous dans le plafond au-dessus de l'actuel autel maçonné pour les cordes du clocher et les vestiges extérieurs dans la prolongation du mur diaphragme entre la nef et le chevet signalent l'emplacement d'origine du clocher.

Toutes les ouvertures de l'église, porte et fenêtres ont été modifiées. La nouvelle porte percée dans la façade occidentale comprenant trois grands blocs monolithiques en remploi, deux pour les montants, un pour le linteau, semblent provenir de la porte primitive, comme P. Ponsich l'a supposé.

Quoique l'église à l'intérieur soit couverte de crépi, voire, de grandes tâches de ciment prouvant l'intervention partielle à la hâte, à l'extérieur on peut observer l'appareil tout à fait divers en fonction de différentes étapes de sa construction. La maçonnerie de l'abside, la plus irrégulière, est composée de moellons irréguliers simplement dégrossis, tandis que le mur méridional de la nef primitive se caractérise des assises bien régulières dans le même appareil mais nettement distincte de celui du mur gouttereau nord. Dans cette paroi-ci, marquée de belles et longues couches en *opus spicatum* simples et doubles, alternent les zones irrégulières et les rangées horizontales qui les stabilisent. L'angle sud-est, seul visible de l'édifice primitif, est renforcé de pierre de taille de dimension plus grande. Dans les murs de la nouvelle nef, les petits éléments irréguliers sont mélangés avec des morceaux de la tuile.

Arc : Le tracé outrepassé ne marque pas seulement le plan de l'abside mais également l'arc triomphal rétrécissant en hauteur et en largeur l'entrée du chevet, ainsi que la courbure de sa voûte et celle de sa nef primitive.

La particularité de cet arc triomphal réside dans le profil de ses piédroits qui n'est pas parallèle l'un avec l'autre mais d'une manière à continuer la courbure intérieure du plan de l'abside les piédroits ont un profil oblique ouvrant légèrement vers l'abside. Celui du nord conserve encore ce dispositif alors que le piédroit sud ne le présente qu'à sa base étant donné que celui-ci a été retaillé à une époque postérieure, probablement au moment où le retable baroque a été installé devant l'entrée du chœur. Ces supports sont constitués en moellons grossiers, de taille différente, dans une position horizontale, leur distance laisse un passage de 2,53 m entre l'abside et la nef. Leur hauteur de 1,62-1,65 m est à peine la moitié de la hauteur totale de l'arc qui fait 3,62 m. D'après le côté nord dégagé, les claveaux de l'arc constitués de dalles très longues et minces sont arrangés en rayon mais en sorte qu'ils ne convergent pas vers un seul centre mais plutôt vers plusieurs points situés sur une même ligne au niveau des impostes. Cet arrangement très particulier des claveaux est unique dans le corpus. La retombée de l'arc coïncide avec la ligne verticale des piédroits, est soulignée par des impostes saillantes, formées de simples plaques relativement minces et seulement dégrossies. Elles ressortent sur une largeur de 0,08 m exclusivement vers l'intrados par une saillie de 0,04 m, leur section est rectangulaire. A cause de l'enduit on ne peut pas compter les claveaux (la moitié dégagée en compte une trentaine) et observer la disposition de la zone de clé.

La voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassé de la travée droite du chevet et de la nef primitive repose sur leur support sans banquette. Toute leur surface est couverte d'enduit.

Protection : inscrit 1991– propriétaire : la commune d'Argelès-sur-Mer

Références bibliographiques :

BAILBE, 1971, p. 83.

NOGUES, 1971.

PONSICH, 1971, p. 21.

VALL I RIMBLAS, 1976, p. 15.

PONSICH, 1977, p. 177.

BARRAL, 1981, p. 196.

PONSICH, 1983, sans pagination

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 109. (notice de P. Ponsich)

CAZES, 1990, p. 95.

MALLET, 2003, p. 117-118.

9. SAINTE-CROIX DE QUERCORB

(outrépassé : voûte du chevet et de la nef)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : ARLES-SUR-TECH

Édifice : église

Titulaire : sainte croix, instrument de la crucifixion de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 0669063 m ; N : 6149882 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 37' 28.2"E ; Latitude : 42° 26' 53.3"N ; Altitude : 346 m

Historique : Le toponyme de Quercorb apparaît en 832 en relation avec son château (Castro Corbi), puis il est réitéré en 993, 1011, 1168. On ne connaît rien de ce château qui devait se trouver aux alentours. En 1194, la mention renvoie à un mas.

La première référence à l'église date de 1159 quand le curé de Quercorb apparaît parmi les signataires des actes de consécration de Saint Martin de Corsavy, de Sainte Cécile de Cos, de Saint Pierre de Riuferrer et de Sainte-Marie de Coustouge. En 1197, elle fait l'objet d'un litige entre l'abbé d'Arles et les seigneurs de Corsavy. La première mention de la vocation de l'église provient de 1531, à ce moment-là son statut est paroissial (toponyme Celleret), en même année le mas Quercorb figure au village voisin de Fontanills. L'église Sainte-Croix était l'église paroissiale de ce village, les mas étaient regroupés à ses alentours. (Le lieu de Fontanills est mentionné en 993, à la fin du XVIII^e siècle le village est toujours habité, il a été localisé à un endroit un peu plus éloigné sur le versant du Pilo de Bellmaig.) La fonction paroissiale semble être abandonnée au XVI^e siècle et l'église devient subordonnée à la paroisse de Saint-Étienne d'Arles.

Sainte-Croix est en propriété privée probablement déjà depuis le XVI^e siècle. En 1984, le propriétaire l'a vendue à la Mairie d'Arles pour un prix symbolique. Depuis 1986, quelques travaux de restauration ont été réalisés comme la suppression de la construction au-dessus de son chevet. (*Cat. rom.*)

Datation proposée : N. Bailbe intègre l'église de Sainte-Croix dans son article sur *Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon*, notamment dans le groupe d'églises à chevet quadrangulaire en estimant que sa nef a été agrandie et voûtée dans un deuxième temps. E. Junyent en 1981 fait aussi une courte notice sur l'édifice dans *L'arquitectura religiosa abans del romanic* et suppose que seulement le chevet parvient de cette période et partage l'opinion de Bailbe sur sa nef. L'église ne figure pas chez Barral i Altet. Henri Loreto et Yvette Carbonell-Lamothe en 1987 dans *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil* pensent aussi que la nef fut à l'origine charpentée et son voûtement sur des arcs latéraux et d'autres remaniements datent d'une étape de construction postérieure, tandis que le chevet fut voûté dès le début. P. Ponsich mentionne l'église de Quercorb à cause de son plan (nef unique, chevet quadrangulaire) en 1983 dans *L'architecture religieuse préromane*, puis en 1995 dans *L'art de bâtir en Roussillon et en Cerdagne du IX^e au XIII^e siècle*.

J. Badia i Homs en 1996 considère que le chevet de l'église est une construction préromane du X^e siècle sans exclure la possibilité d'une datation plus précoce au IX^e siècle. Malheureusement, le crépissage de la nef empêche d'observer quelles sont les parties contemporaines du chevet de la nef qui a subi des reconstructions. Il trouve fort possible que les murs périmétriques de celle-ci sont aussi préromans aussi bien que la voûte de la travée

occidentale et seulement les ouvertures (porte et fenêtre ouest) ont été remaniées à l'époque moderne. La partie orientale de la nef avec sa voûte d'une hauteur plus faible que celle de la partie occidentale et avec ses murs épaissis pour former des arcades à chaque côté, de même que la chapelle méridionale peuvent appartenir à une reconstruction plus tardive mais sans exclure la possibilité d'une datation très haute de cette reconstruction. Il apparaît évident que Sainte Croix de Quercorb est l'une des églises des plus archaïques du Vallespir.

Géraldine Mallet en 2003 dans les *Églises oubliées du Roussillon* présume que certaines parties de l'église remontent au Xe siècle et présente plusieurs hypothèses selon lesquelles la nef a été prolongée vers l'ouest ou voûtée en deux étapes pour remplacer une charpente ou bien elle a été reprise au moment de la construction de la chapelle latérale sud dont il y avait probablement un pendant au nord. Ces hypothèses expliqueraient la différence de hauteur entre la partie orientale et occidentale de la nef.

Description : En sortant d'Arles-sur-Tech à côté du stade, il faut prendre un chemin de terre qui traverse le Tech et conduit sur 2,3 km dans la direction sud-ouest jusqu'à la chapelle, déjà dans la forêt. Son mur nord est collé aux constructions d'un mas qui était autrefois la rectoria.

L'église a une nef unique, terminée par un chevet légèrement trapézoïdal. Au sud de sa nef une chapelle de plan quadrangulaire est greffée. Le chevet est couvert de voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassé et s'ouvre vers la nef sans arc triomphal par une ouverture semi-circulaire. Devant cette ouverture, surélevée par trois gradins (0,48 m) la voûte est renforcée par un arc doubleau. La nef est également couverte de voûte en berceau de profil outrepassé et présente deux travées d'une hauteur et d'une largeur différente, la hauteur du secteur oriental est légèrement plus basse et plus large que la partie occidentale à cause du grossissement des murs lors de la construction de la chapelle latérale. Celle-ci est couverte d'un toit d'un seul versant et donne sur la nef par un arc en plein cintre. Justement en face, dans le mur nord un autre arc est aménagé qui reste aveugle et sa profondeur faible n'abrite qu'un autel. Leur hauteur est tout à fait identique, elle mesure 2,85 m. Badia i Homs suppose d'après la symétrie entre les deux arcades l'existence d'une autre chapelle au nord (peut-être seulement projetée) qui aurait pu donner le plan en croix latine au petit édifice mais le mas au nord empêche de le vérifier.

La seule ouverture appartenant avec sûreté à la construction d'origine est la fenêtre axiale du chevet à simple ébrasement vers l'intérieur en forme de meurtrière très étirée et très étroite. Ses piédroits sont en pierres granitiques assez bien équarris et à l'exception des premiers blocs qui sont de chant les éléments sont en tas de charge, le couverture se fait par un immense linteau monolithique échancré au milieu. La fenêtre rectangulaire de la façade occidentale est plus récente. La porte dans le mur méridionale de la nef, de tracé semi-circulaire et aux claveaux bien taillés et polis, date d'une époque plus tardive. Les fenêtres orientales et occidentales également à simple ébrasement de la chapelle latérale sont aussi en forme de meurtrière mais leur crépissage ne donne pas d'autre information.

L'appareil observable seulement à l'extérieur (à certains endroits dégagés et entièrement dans le mur oriental du chevet) comprend des moellons et des galets de taille différente, sommairement cassés mais majoritairement en position horizontale. Dans les angles il n'y a pas de pierre de taille ou de bloc volumineux non plus. Les murs amincissent partout vers le haut.

Le clocher-mur disproportionnellement écrasant sur l'extrême oriental de la nef est le fruit de la restauration de 1986. Le cimetière se trouvait au sud et au sud-est de l'église.

Un autel maçonné surmonté de trois niches se trouve au fond du chevet, il obture l'ouverture de la baie derrière. À l'extrémité opposée est occupée par une tribune en bois.

Arc : Le tracé de la voûte de la nef est fortement outrepassé, sans banquette mais tout l'intérieur de l'église est couvert d'un crépi blanc. La courbure de la voûte du chevet est plus faible.

Protection : Arrêté de classement le 7 juillet 1997 – propriétaire : la commune d'Arles-sur-Tech

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

BAILBE, 1971, p. 83.

JUNYENT, 1981, p. 162.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

BARRAL, 1987, p. 466.

PONSICH, 1995, p. 40.

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 90-92. (notice de J. Badia i Homs)

MALLET, 2003, pp. 293-294.

10. SANT VICENC D'OBIOLS

(outrépassé : trois arcs triomphaux sur base, colonne et chapiteaux, reconstruits par la restauration sont à éliminer ; un seul arc outrepassé authentique subsiste partiellement du premier édifice sous forme d'une porte bouchée dans le bras sud du transept, la voûte du chevet est également outrepassée)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

Commune : AVIÀ - LA PLANA

Édifice : église

Titulaire : Sant Vicenç (Vincent), martyr espagnol de Valence en 304 sous Dioclétien, sa tunique est à Saragosse à l'époque wisigothique où il était diacre¹⁹

Coordonnées Lambert : E : 406223 m ; N : 4657192 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 51' 59.8"E ; Latitude : 42° 3' 40.1" ; Altitude : 534 m

Historique : La date de fondation de cette église n'est pas connue mais elle est mentionnée dans l'inventaire des biens du monastère de Ripoll vers 980 en tant qu'un édifice déjà consacré en 888, l'année où elle a été donnée à ce monastère par les comtes Guifred et Guinedilda. Selon I. G. Bango Torviso, l'église a surgi grâce à l'activité des comtes dans le mouvement du repeuplement même si très vite la zone est redevenue dépeuplée et l'église fut abandonnée. L'acte de consécration de l'église paroissiale de Santa Maria d'Avià en 907 fait aussi référence à Sant Vicenç. Un acte judiciaire du 8 février 921 confirme que l'alleu d'Obiols a été cédé au monastère de Ripoll sans en préciser la date. Dans les préceptes de 939 et 982, l'alleu et l'église situés à Obiols sont mentionnés comme possessions du monastère.²⁰

1959-1962 : restauration par le *Servei de Monuments de la Diputació de Barcelona* sous la direction de l'architecte Camil Pallàs

1998 : étude du sous-sol par Ramon Roca

Datation proposée : Chez Puig i Cadafalch, l'église fait partie d'un petit groupe qu'il compare aux églises mozarabes d'Espagne, Olerdola serait analogue à cause de son chevet à Palaz de Rey. Il est intéressant de constater que dans *L'arquitectura romànica a Catalunya* l'église d'Obiols ne figure pas encore. J. Fontaine, à cause de son plan et le grand appareil de sa maçonnerie, la place dans une filiation wisigothique. Ce dernier auteur situe la première construction de plan en croix aux bras tronqués à l'époque wisigothique en soutenant son hypothèse par une monnaie de l'époque wisigothique trouvée dans une tombe à côté de l'église, tandis qu'il suppose son agrandissement dans une deuxième phase en schéma basilical au X^e siècle.

Selon Sitjes i Molins, avant la construction de l'église Sant Vicenc, un petit noyau de population existait déjà sur le site, probablement avec un monastère érémitique dont le souvenir est gardé dans les environs par la vocation de Sant Joan. Il a supposé l'existence d'une première église au IX^e siècle, composée de trois sanctuaires rectangulaires ouvrant sur trois

¹⁹ Voir FONTAINE, 1977, p. 266.

²⁰ ORDEIG I MATA, 2001, p. 100.

nefs dont l'appartenance à l'époque wisigothique lui paraît impossible. Un chancel récupéré à l'entrée du sanctuaire soutiendrait sa datation du IX^e siècle et le plan présumé lui suggère aussi l'époque après le changement de la liturgie (dernier quart du IX^e). A l'aide des bases du type califal des colonnes portant les arcs triomphaux à l'église, il date ces travaux entre la fin du X^e et le second quart du XI^e siècle car ce type de base a été introduit à la *Marca Hispanica* au dernier tiers du X^e siècle, et parce que les éléments romans manquent dans la construction de l'église.

Barral i Altet attribue l'église actuelle également à la fin du X^e siècle, la nécropole à ses alentours et les tombes contemporaines trouvées dans l'église corroborent son hypothèse. La monnaie d'Egica (687-695) récupérée dans une tombe ne prouve pas, selon lui, que la tombe elle-même doit dater de la même époque parce que ce type de monnaie subsistait encore au X^e siècle. Il pense que les grands blocs de grès proviennent d'un monument précédent mais ils ont été seulement réutilisés ; l'église possède des parois basses bien liées et contemporaines.

E. Junyent estime, en revanche, qu'une église a dû être bâtie peu de temps avant sa date de donation en 888 par le comte Guifred au monastère de Ripoll et il suppose que l'église actuelle de San Vicenç a été édifiée à l'emplacement d'un autre édifice plus ancien, la trouvaille de la monnaie en serait un indice. Il date l'état actuel de l'édifice du dernier tiers du X^e siècle et présume que les moines de Ripoll après avoir terminé leur basilique (consacrée en 977) ont réalisé l'église d'Obiols aussi. Il suppose non seulement le emploi du matériau d'un édifice plus ancien mais la réutilisation de ses vestiges.

Selon I. G. Bango Torviso, l'église correspond au mouvement de repeuplement entrepris par les moines de Ripoll durant le troisième quart du X^e siècle. Les volumes de l'église lui rappellent l'architecture carolingienne et post-carolingienne par son transept bas.

Le 12^e volume de *Catalunya romànica* (FJM-AMB) considère que l'édifice provient d'un procédé constructif unitaire, porté à son terme à la fin du X^e siècle sans avoir profité d'une structure préexistante, seulement en réutilisant les pierres d'un édifice antérieur ruiné, probablement wisigothique. Cependant, Albert López Mullor et Raquel Lacuesta en 2013 affirment, d'après l'appareil de grandes pierres calcaires très rares dans les environs mais fréquent dans les églises de l'époque wisigothique, que l'édifice conserve *in situ* certains éléments de son chevet tripartite et que les pierres de la construction primitive ont été réutilisées. Pour eux, la monnaie du roi Egica trouvé dans une tombe devant la porte ancienne leur fait penser que la première église devait être antérieure à la mise en circulation de cette pièce (687-695). La deuxième église a été exécutée en deux phases consécutives entre le IX^e et le X^e siècle.

Description : Avant d'arriver à Berga, sur la route venant de Manresa, au niveau du Polygone industriel La Plana, les panneaux à gauche indiquent le chemin qui, après avoir passé le pont sur le Llobregat, conduit à deux km au site de l'église Sant Vicenç. Celle-ci se trouve sur un plateau de rocher, près du vieux chemin qui a relié Berga à Osona, à côté de deux autres maisons de l'ancien presbytère et d'une grange. Tout autour de l'église, il y a des tombes creusées dans le rocher. Les plus anciennes, de forme rectangulaire (au-dessous des bras du transept) sont du VIII^e siècle. La grande partie en forme anthropomorphe est du IX-X^e et du début du XI^e siècle. Elles ont été fouillées lors de la restauration de l'église entre 1959-1962. Au nord-est de l'édifice, un enfoncement rond dans le rocher a fait supposer la trace d'une tour de défense en bois de l'époque de Louis le Pieux qui a fortifié la frontière inférieure de la *Marca* mais il pourrait s'agir tout simplement d'une construction domestique. (LÓPEZ MULLOR, LACUESTA)

L'église de Sant Vicens est un édifice de plan en croix latine, exemple très rare, présentant une nef unique avec un transept aux bras courts et un chevet rectangulaire. Reconstituée et malmenée pendant des siècles, son apparence actuelle est le résultat de la

restauration qui a voulu rendre son aspect haut médiéval en éliminant les ajouts postérieurs. Le chevet et les bras du transept sont couverts de voûte en berceau, alors qu'au-dessus de la nef la restauration a reproduit la charpente en bois. À l'intérieur et à l'extérieur la faible hauteur du chevet et des deux bras du transept est frappante par rapport au niveau très élancé de la nef. L'entrée du chevet et des bras du transept est monumentalisée par trois arcs outrepassés, portés par des colonnes sur bases et décorés de chapiteaux. Curieusement, ils ont une largeur et hauteur identique. À l'ouest, une forme tréflée est creusée dans le sol de la nef qui a été interprétée comme un baptistère primitif. Les murs s'amincissent partout avec la hauteur à l'extérieur et à l'intérieur.

Il y a deux types de fenêtres à l'église : deux dans la partie haute de la nef, assez larges et de tracé plein cintre, avec quelques pierres de taille volumineuse dans leurs piédroits légèrement rapprochés ; une troisième, au-dessus du transept, de tracé rectangulaire, est plus tardive. La fenêtre du bras sud du transept et les deux ouvertures du chevet dans les murs est et sud appartiennent, en revanche, au type meurtrière, longue et très étroite.

L'excavation du sous-sol de l'église n'a retrouvé aucun vestige d'un édifice antérieur, l'évolution historique du bâtiment a été cherchée donc à l'aide de ses appareils très variés. Le plus ancien, constitué de grands blocs en pierre calcaire à l'entrée du sanctuaire et dans les bras du transept proviennent selon l'analyse du SPAL publiée par Albert Lopez Mullor et Raquel Lacuesta d'une première église sur le site. Alors que l'entrée du chevet a conservé sa disposition d'origine, dans les bras du transept ces blocs se mélangent avec du travertin. Tous ces vestiges font penser à un chevet tripartite avec des entrées secondaires. L'arc outrepassé d'une porte primitive dans la chapelle latérale sud corrobore l'idée de l'entrée d'une chapelle sud à cet endroit. La colonne sud de l'arc triomphal central et les supports de la partie orientale des bras du transept, de facture classique et pas califale, devrait appartenir à cette construction primitive.

D'autre part, les sépultures rectangulaires dans les bras du transept indiquent que l'église wisigothique avait une seule nef parce que les tombes se trouvaient selon Albert López Mullor et Raquel Lacuesta hors les murs, à leurs proximités. Les deux sépultures devant la porte haut médiévale, aujourd'hui protégée par une vitre, confirmeraient le tracé du mur sud de la nef. (Sitjes i Molins en 1977 a présumé que cette première église avait un plan basilical avec trois nefs parallèles terminées par trois sanctuaires rectangulaires, elle a été commencée mais interrompue et finalement achevée selon un plan radicalement différent. Barral i Altet a également admis le projet initial consistant en trois sanctuaires et trois nefs mais la conception a dû changer selon lui parce que dans le bras nord il n'y a pas d'ouverture au même endroit que dans le bras sud. *Catalunya romànica* réitère également ce changement de projet à partir d'un schéma basilical.)

À la deuxième église, élevée au cours du IX^e-X^e siècles, appartient la nef actuelle, étroite et haute, qui est terminée à l'est par un chevet rectangulaire et par deux bras du transept. Sa construction en galets de rivière est très différente de la maçonnerie de la phase précédente mais elle profite de blocs calcaires provenant de la période wisigothique qui sont mélangés dans le transept avec des petits carreaux de travertin. Les tombes anthropomorphes dans le secteur oriental du chevet et autour des bras du transept révèlent que quand elles ont été creusées, l'église devait déjà disposer de cette apparence. (Elles attestent aussi qu'aux bras du transept n'ont pas été liées des chapelles propres.) Le chevet et le transept de cette église ont été couverts de voûte et sa nef de charpente.

Au XIII^e siècle, l'édifice a été reconstruit en style roman et afin de porter une voûte en berceau brisé les murs gouttereaux de la nef ont été renforcés par des arcs formerets en pierres bien taillées. L'arc triomphal a été retracé en plein cintre et les arcs des croisillons ont été supprimés. Dernièrement, la façade occidentale a été rebâtie avec son portail roman et une fenêtre a été ouverte dans le mur sud de la nef à côté de deux autres baies à simple

ébrasement préexistantes. Au XVII^e-XVIII^e siècles, deux chapelles latérales ont été greffées extérieurement à la nef d'une façon similaire aux bras du transept et une sacristie a été collée au sud du chevet. C'est la construction de la chapelle sud qui a détruit la grande partie de la porte préromane.

Les travaux de restauration de Camil Pallàs entre 1959 et 1961 dans le but de récupérer les formes datant du Haut Moyen Age de cet édifice ont conduit à démonter les arcs latéraux à l'intérieur de la nef, sa voûte, les chapelles latérales et la sacristie à l'extérieur. La restauration a repris le tracé de l'arc triomphal et a retaillé les arcs des bras du transept en fer à cheval qui ont été supprimés au XIII^e siècle. Les colonnes orientales pour ces dernières ont été retrouvées dans le mur oriental des bras du transept.

Arc : Trois arcs outrepassés soutenus par des bases, colonnes et chapiteaux se trouvent à l'entrée du chœur et des bras du transept. Bien que ces supports contribuent à la monumentalité de l'édifice et rappellent des modèles de l'époque wisigothique d'Espagne, ils ont été retaillés. L'arc triomphal, modifié au XIII^e siècle en plein cintre, a été corrigé de nouveau par la restauration de C. Pallàs en fer à cheval, les écoinçons intérieurs ajoutés sont bien visibles. Les bras du transept ont été privés de leurs arcs à ce même moment, la restauration a refait leurs claveaux en travertin. Il a fallu remplacer plusieurs éléments de ces supports très malmenés et tronqués pendant leur condamnation dans les murs avant la restauration, en conséquence, il n'y a pas un seul endroit où tous les composants proviendraient de la construction d'origine. Au moment de la restauration, Pallàs n'avait sous les yeux que l'arc triomphal du XIII^e siècle en plein cintre, le tracé de son arc primitif reste inconnu. Apparemment, la dimension identique des trois arcs n'est pas le fruit de la restauration mais elle est due à l'ouverture similaire des trois chapelles (distance entre les piédroits : 2,90-2,98 m partout).

Ce qui reste indéniablement outrepassé, c'est le profil de la voûte en berceau plein cintre du chevet. La petite porte dans le mur oriental du bras sud du transept, dont seulement la moitié est conservée, est un indice important qui pourrait soutenir l'hypothèse sur l'existence d'une pièce derrière cette ouverture appartenant à un chevet haut médiéval. Ses piédroits sont bâtis de grands blocs calcaires appareillés dans le mur environnant conservé de la première construction, ses claveaux en disposition radiale sont taillés en petits travertin. Ils s'élèvent sans imposte formant un arc dont le diamètre est supérieur à la distance entre ses piédroits. Sa hauteur n'est pas mesurable à cause du mur qui lui coupe sa partie supérieure, son piédroit gauche, le seul dégagé s'élève à 1,30 m. Son tracé actuel est dû à la restauration qui l'a dégagé, Sitjes i Molins le qualifie d'outrepassé, E. Junyent fait référence aussi à une forme outrepassée.

Le tracé des deux fenêtres de la nef est aussi légèrement outrepassé. L'arc de l'ancienne porte préromane n'est pas accessible, son arc est détruit.

Protection : Arrêté de classement BCIL 17/09/2008

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

PUIG, 1925, p. 284.

PUIG, 1828, p. 20.

FONTAINE, 1977, pp. 266.

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 144-150.

BARRAL, 1981, pp. 1178-179.

JUNYENT, 1983, pp. 133-135.

ADELL, VIGUE, 1985, pp. 210-219. (notice de FJM, AMB)

BANGO TORVISO, 2001, p. 402. p. 404.
ORDEIG I MATA, 2001, p. 100.
LÓPEZ MULLOR, LACUESTA, 2013.

11. SANT VICENÇ D'ALADERNET

(en champignon : arc triomphal ; outrepassé : arc formeret est)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Bages

Département : Barcelone (province)

Commune : BALSARENY

Édifice : l'ensemble de deux églises en ruine, l'une haut médiévale, l'autre romane

Titulaire : saint Vicenç (Vincent), diacre de Sarragosse, martyrisé à Valence en 304

Coordonnées Lambert : E : 404027 m ; N : 4634460 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 50' 37.3"E ; Latitude : 41° 51' 22.6"N ; Altitude : 395 m

Historique : L'église et le lieu sont mentionnés la première fois en 1035 quand Ramon Guifré de Balsareny, frère du seigneur du château de Balsareny lègue ses biens situés en *Aladerned* à l'église Sant Vicenç. En 1038, l'épouse du seigneur de Balsareny et mère de l'évêque de Vic, Ingilberga dans son testament fait également une donation qui est à l'origine des travaux de reconstruction (voûtement sur des arcs latéraux) et une nouvelle consécration (*ad opera et in dedicationem*). (Sitjes i Molins))

Datation proposée : X. Sitjes i Molins (1977), d'après l'appareil formant des assises, propose le XI^e siècle, Barral i Altet la fin du X^e siècle (1981), l'Inventari également le X^e siècle. E. Junyent (1983) associe la reconstruction à la donation de 1038. Les auteurs de *Catalunya romànica* (FJM, AMB) estiment que la construction préromane a été érigée au X^e siècle et remodelée au XI^e siècle, tandis que la chapelle romane dans la partie basse d'une tour carrée accolée au sud correspond à une œuvre de la fin du XII^e-début du XIII^e siècle qui a été surélevée au XVI-XVII^e siècle. Dans cet ouvrage Barral i Altet distingue trois étapes de construction qui s'étalent sur la période entre les X^e-XII^e siècles : une première église préromane du X^e a été dans un premier temps voûtée, puis agrandie par un second édifice déjà roman.

Description : L'église se trouve sur le territoire de l'ancien château de Balsareny, au lieu-dit d'Aladernet. A Balsareny il faut prendre la route vers Suria et au bout de trois km, en face de Subirana, emprunter le chemin de montagne (trois km) qui mène au mas Candaliga.²¹ La piste qui conduit vers l'église complètement ruinée à partir du mas a été récemment supprimée, il est donc difficile de retrouver les vestiges. On peut également prendre le chemin de terre qui monte de Balsareny au mas d'el Sola (rien n'est balisé et l'église n'est pas indiquée). Dans une vallée boisée, près de la rivière de Conangle, les ruines sont envahies par la végétation. Pour mieux étudier ce complexe qui se compose actuellement d'une église du Haut Moyen Age et d'une chapelle romane, il faudrait débroussailler le site et procéder à des fouilles. Non seulement la végétation contrarie les observations mais les supports de soutènement récemment instaurés des arcs aussi qui camouflent justement les retombées de l'arc triomphal dans les vestiges haut médiévaux de Sant Vicenç. Le niveau du sol dans sa nef est à la hauteur de son arc triomphal, les gravats et les arbres qui poussent à l'intérieur empêchent la localisation de la porte.

Nous devons le plan de cette église à X. Sitjes i Molins qui a dû voir ce monument dans un état plus intact en 1977 qu'aujourd'hui : il présente une nef allongée mesurant 9,50 m sur 3,40 m qui est liée à un chevet trapézoïdal profond de 3,40 m de longueur sur 2,25 m de

²¹ J'ai pu retrouver l'église après une journée perdue grâce à l'accompagnement du propriétaire du mas Candaliga dont la gentillesse je voudrais remercier cette fois aussi.

largeur. Celui-ci est fortement dévié vers le nord par rapport à l'axe de la nef. Sitjes i Molins parle encore d'un arc triomphal entièrement conservé à la jonction des deux espaces.

L'appareil, en moellons schisteux, de dimension relativement grande et sommairement cassés, est rangé dans des assises régulières. Parmi les blocs horizontaux nous trouvons des petits éléments posés de chant. Seul le mur nord du chevet présente des assises en *opus spicatum* mais il faut noter que les surfaces visibles des murs de la construction d'origine sont très réduites. De la nef, ne subsiste qu'une seule chaîne d'angle, celle au nord-est, les fondations de murs laissent supposer que la porte devait se situer au sud.

E. Junyent a pu encore observer la fenêtre axiale à simple ébrasement vers l'intérieur du chevet, malheureusement aujourd'hui ce mur est presque entièrement disparu. Cependant, dans le mur sud du chevet au-dessus de l'arc latéral, la partie basse d'une baie à simple ébrasement est toujours repérable.

La nef originellement charpentée a été voûtée dans un deuxième temps au moyen de leur renforcement par des arcs latéraux dont un seul fragment subsiste contre le mur nord. Le même procédé a été appliqué dans le chevet ce qui a fait penser Sitjes i Molins et E. Junyent à l'effondrement de sa voûte précédente (épaisseur du mur de fond du chevet : 0,60 m ; épaisseur des arcs latéraux : 0,34-0,40 m). X. Sitjes i Molins a observé que l'appareil de ces nouveaux arcs formerets est lié avec du mortier de chaux tandis que lors de la construction initiale la simple terre boueuse a été utilisée.

A l'état actuel de l'ensemble, la nef, probablement effondrée et en grande partie disparue, est obturée au niveau de l'arc triomphal, le mur ouvert derrière l'arc formeret méridional du chevet met en communication cet espace avec la construction romane (XII^e) au sud. Celle-ci comprend une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four à l'est et une pièce carrée qui fonctionne comme une tour. Ses carreaux réguliers de couleur rouge foncé, sa fenêtre axiale à double ébrasement, sa porte à linteau monolithe surmontée d'un tympan plein extradossé représente une phase de construction postérieure par rapport à l'église du nord.

A un moment incertain, probablement après l'effondrement de la voûte de la nef, un autel provisoire de bloc monolithique très rude sur un bloc de base en remploi a été installé devant l'arc latéral nord du chevet dont la niche est devenue ainsi à moitié bouchée. L'espace du culte a été de cette façon inversé dans le sens nord-sud ce qui explique le bouchage de l'ouverture de l'arc triomphal. L'autel d'origine devait être à l'est, au fond du chevet où un degré surélève le sol.

Albert Benet a supposé que les arcades du chevet s'ouvraient sur des chapelles latérales et que l'église avait à l'origine un chevet doté de trois sanctuaires semblables à celui de Santa Maria Matadar de Marquet. (cité dans *Catalunya romànica*)

Arc : Il s'agit de l'arc triomphal appartenant à la construction primitive et les trois arcs latéraux du chevet, édifiés vraisemblablement dans un deuxième temps au XI^e siècle dans le but de consolider les murs. Sitjes i Molins en 1977 évoque encore un arc triomphal intact d'une ouverture d'1,90 m, avec des impostes saillantes et claveaux en lauzes minces qui sont disposés en bas en tas de charge et en haut en rayon.

Ses piédroits se distinguent par des blocs monolithiques de surface grossière, posés de chant. Le plan intérieur de ces piliers n'est pas parallèle l'un avec l'autre mais ils s'ouvrent davantage vers la nef. L'intrados irrégulier de son arc dénonce les vicissitudes qu'il a dû subir jusqu'à l'installation de l'échafaudage actuel. Ses claveaux sont d'une longueur et d'une épaisseur inégale, ses rudes impostes monolithiques font leur saillie sur 0,08-0,10 m. Sur l'intrados se compte 25 claveaux mais les parties latérales de l'arc sont masquées par les arcs latéraux du chevet ce qui empêche l'identification précise de son tracé. L'arc mesure une hauteur de 2,78 m selon le niveau du sol actuel.

Parmi les trois arcs formerets, seul celui de l'est dessine un tracé outrepassé. Il est presque entièrement couvert d'enduit, ses quelques claveaux visibles sont de moellons de grande taille posés en tas de charge. Sa partie haute est détruite. Ses retombées se trouvent en retrait, le tracé outrepassé dans ce cas est réalisé par l'ajout du mortier. A cet arc, il n'y a pas d'imposte saillante. Sitjes i Molins a remarqué cet arc qu'il qualifie « d'*escanyat* » (arc en champignon) avec ses écoinçons arrondis à l'aide du mortier mais selon lui la courbe est si petite qu'il n'arrive pas à donner l'apparence du fer à cheval. Il y voit la dégénération du procédé, le résultat d'un travail répété sans conscience.

La disposition des claveaux est observable sur l'arc latéral nord où l'enduit ne cache pas leur agencement : ils montent en tas de charge jusqu'au sommet où une clé triangulaire ferme la courbe. Il s'agit d'une trentaine d'éléments dont la retombée repose à un retrait de 10 cm sur leur support. L'imposte monolithe ne fait saillie qu'au nord (10 cm). Bien que nous ne sachions si l'arc latéral à l'est avait le même agencement, il est intéressant d'observer cette construction qui rappelle les arcs du Roussillon.

L'arc latéral sud, toujours en moellons et presque entièrement couvert d'enduit, laisse soupçonner sur son côté oriental sa disposition en tas de charge. Cet arc retombe aussi en retrait sur ses piédroits, sa hauteur mesure 2,40 m.

En comparaison, les arcs latéraux sont d'une hauteur plus modeste que l'arc triomphal mais la largeur de l'arc nord et sud est plus grande (1,80, 1,90 m) que celle-là. Les mesures sont légèrement différentes, seulement la hauteur des piédroits est similaire (1,40 m). Le rapport entre les piédroits et la retombée, la disposition des impostes sont chaque fois différents mais tous les arcs correspondent au schéma où leur courbure repose sur des supports avancés ou ils retombent à l'aplomb sur leurs montants. L'emploi des impostes monolithiques très rudimentaire est systématique, elles sont les plus volumineuses à l'arc triomphal qui se distingue aussi par la couleur bleue de ses claveaux.

Protection : aucune - en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 96-98.

BARRAL, 1981, p. 228.

JUNYENT, 1983, p. 187-188.

JUNYENT I MAYDEU, MAZCUÑAN I BOIX, BENET I CLARÀ, 1984, pp. 124-126. (notice de FJM, AMB, XBA)

12. SAINT-SAUVEUR DE PALAGRET

(en champignon : arc triomphal, porte occidental bouchée, fenêtres)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : BÉDARIEUX

Édifice : église désaffectée, actuellement bâtiment agricole

Titulaire : saint Sauveur, le Christ

Coordonnées Lambert : E : 0712524 m ; N : 6277735 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 09' 18.2"E ; Latitude : 43° 35' 54. 8"N ; Altitude : 275 m

Historique : Sans aucune documentation

André Signoles fait référence aux fragments de poterie et de *tegulae* qui attestent l'occupation du site à l'époque romane.

Le « *Vicarius sancti Salvatoris* » est mentionné en 1323 dans la *Géographie de l'arrondissement du Béziers* d'Émile Carou, publiée en 1866.

La carte Cassini signale « Paragret » au sud de Bédarieux. L'évêque de Béziers, Mgr Clément de Bonsi ne mentionne pas l'église lors de sa visite pastorale en 1836. Elle ne figure pas dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* de l'abbé Giry. (A. Signoles)

Datation proposée : André Signoles en 1984 parle d'une chapelle préromane méconnue, relativement tardive. Quant à sa datation, il la compare à Sainte-Marie de Montesquieu, de la fin du XI^e siècle, également sans décrochement extérieur du chevet ; à l'église de Valdedios (893) et de San Juan de Baños (661), d'une ornementation similaire en tresse d'entrelacs dans leurs impostes. Dans cet intervalle entre le VII^e et le XI^e siècles, l'église de Palagret est située par lui autour du X^e siècle tout en sachant que ce type de décor a une longue survivance en Europe et en tenant compte des archaïsmes de l'édifice (voûte, arcs, fenêtres, mouluration des impostes).

Gérald Alzieu en 2009 dans ses *Églises et chapelles de l'ancien diocèse de Béziers* reconnaît que l'église est couverte d'un mystère total et estime qu'elle doit dater de la même époque que Saint-Raphaël de Bédarieux.

Description : L'église est complètement inconnue de nos jours aussi, même pour les habitants et l'administration locale. Elle se situe dans un hameau à 2 km au sud de Bédarieux, pour la retrouver il faut traverser l'Orb et suivre le chemin de Palagret. Il est difficile de l'apercevoir parce qu'à l'extérieur son apparence ne fait pas soupçonner un édifice religieux, son chevet n'est pas différencié par rapport à sa nef, une seule toiture commune couvre l'ensemble du bâtiment et la plus faible largeur du chevet par rapport à la nef est cachée à l'aide des murs très épais du chevet. A l'intérieur, l'édifice fonctionne comme un débarras, un bâtiment agricole, même étable, sa partie occidentale est divisée par un plancher en deux niveaux dont l'étage supérieur est aménagé en pièce d'habitation. Malgré ces inconvénients de son sort, l'édifice religieux conserve toujours sa structure d'origine sans des reconstructions radicales, ses murs nus, sans enduits favorisent davantage les observations.

L'édifice orienté (13,50 m X 5,50 m chez Signoles) a une nef unique charpentée de plan rectangulaire et un chevet voûté de plan trapézoïdal plus étroit que la nef, comme c'est dit ci-dessus, seulement intérieurement. Les deux corps sont reliés par un arc triomphal semi-circulaire sur des piédroits avancés.

L'appareil est de moellons calcaires irréguliers, de dimensions très diverses et de plaques minces. Ces dernières se trouvent surtout dans la voûte du chevet et dans les claveaux des arcs (fenêtres, portes). Les angles nord-ouest et sud-ouest dégagés présentent des blocs plus grands en carreaux et boutisses. Sur les parois intérieures, le rangement de moellons en épi de simple rangée se dessine par endroits en petites zones. (A l'extérieur les murs sont majoritairement crépis.) Les murs sont fortement empâtés à l'intérieur et à l'extérieur.

Au XIX^e siècle, lors de l'aménagement de l'édifice à des fonctions pragmatiques, une porte fut perçue dans le mur gouttereau méridional près de l'arc triomphal. La porte d'origine se trouve dans ce même mur mais vers la zone occidentale, actuellement elle est bouchée sous l'escalier extérieur qui mène à l'étage moderne dans la partie occidentale de la nef. Son tracé n'est pas bien visible, cependant, André Signoles donne son relevé avec des piédroits avancés et il compare son procédé de construction à la voûte du chevet, également sur des parois saillies. A l'intérieur, sur l'étage aménagé on peut voir la partie sommitale de cet arc avec son clavage en forme de « V » au moyen de petits éléments superposés. En revanche, A. Signoles ne mentionne pas l'autre porte bouchée dans la façade occidentale dont le tracé est également en champignon.

Le chevet conserve toujours ses deux fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur dans son mur oriental et méridional.

Arc : Nous voudrions faire référence à la documentation de Signoles concernant la porte méridionale bouchée en tracé de champignon que nous n'avons pas pu clairement vérifier et retenir dans le corpus la porte occidentale dont le dessin est mieux repérable. L'avancée nette des piédroits de celle-ci est bien visible, les claveaux en plaques minces y prennent leur appui en disposition radiale sans intermédiaire d'imposte. Malgré l'enduit qui le couvre partiellement, le clavage typique en forme triangulaire caractérise cette ouverture aussi. Le procédé des supports avancés par rapport à la retombée de leur arc est général dans le bâtiment. La voûte en berceau plein cintre du chevet repose également sur des parois avancées de 0,08 m par rapport à sa retombée.

La disposition des fenêtres reproduit ce même principe avec des montants en avancée, leur construction est identique : sur les supports en moellons posés en tas de charge, les claveaux montent en retrait comme dans la construction des portes et de la voûte du chevet. L'arc des fenêtres se compose très inhabituellement des claveaux courts et minces en position verticale. À l'extérieur, cependant, ces ouvertures sont différentes : la fenêtre méridionale a une forme de meurtrière très étroite (sans linteau), tandis que la fenêtre axiale du chevet est couverte d'linteau monolithique, en tuf, échancré au milieu.

L'arc triomphal correspond aussi au tracé en champignon avec ses piédroits maçonnés en moellons et son arc semi-circulaire qui prend son appui en retrait, par l'intermédiaire d'impostes saillantes, sur ces supports bombés vers l'intrados. Le pilier sud de l'arc triomphal repose directement sur le rocher. Dans les montants, nous retrouvons les mêmes éléments de construction qu'ailleurs dans le bâtiment, seulement le rangement de diverses pièces en assises horizontales semble être intentionnel. La position de ces piliers n'est pas parallèle l'un avec l'autre mais ils s'ouvrent légèrement en biais vers la nef. Au-dessous des impostes, elles mesurent une hauteur de 2,88 m au nord, 3,06 m au sud. Ils laissent le passage sur une largeur de 2,25 m vers le chœur. Leur épaisseur en bas fait 0,55-0,57 m.

Les deux impostes soigneusement taillées sont les plus précieuses dans toute la construction, elles ont considérablement contribué à la datation du monument. Leur surface déborde sur trois côtés : vers la nef, vers l'intrados et vers le chevet. Vers la nef toutes les deux sont décorées d'une tresse d'entrelacs, vers l'intrados elles sont simplement moulurées d'un tore entre deux filets, vers le chœur seulement l'imposte du piédroit méridional porte une ornementation en spirale. Malheureusement, les angles sont cassés. Les deux impostes ne

sont pas du même matériau, au nord la pierre (gré) est de couleur grise-verte, au sud sa facture est plus dure et sa couleur est blanche. Elles s'enfoncent dans le mur sur une profondeur de 0,52 m (sud). Leur hauteur fait 0,18 m au nord, 0,14 m au sud, leur saillie est notable, 0,20 au nord, 0,16 m au sud. Les traces d'enduit sur l'imposte nord font preuve de la couverture d'un crépi de ces pièces précieuses mais sans savoir à quelle époque.

Les claveaux de cet arc triomphal, en tuf, au nombre de 31 (en partie crépis), sont parfaitement taillés sur leur tête et sur la surface de l'intrados mais leur longueur différente dessine un extradoss irrégulier. Les claveaux traversent toute la largeur de l'intrados.

Le mur diaphragme cache le sanctuaire vers la nef sur 0,83 m au nord, sur 0,90 m au sud, vers le chœur sur 0,52 m respectivement sur les deux côtés de l'arc triomphal.

Protection : sans protection - en propriété privée

Références bibliographiques :

SIGNOLES, 1984.

ALZIEU, 2009, p. 77.

13. SAINT-BARTHÉLEMY DE JONQUEROLES

(outrépassé : voûte, arc triomphal, porte méridionale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : BÉLESTA

Édifice : église en ruine

Titulaire : saint Barthélemy, apôtre (I e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0668539 m ; N : 6181314 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 36' 58.6"E ; Latitude : 42° 43' 50.5" N ; Altitude : 455 m

Historique : Le lieu est mentionné en 1020 dans le testament du comte de Besalu, Bernard I Tallaferró qui lègue le territoire à son fils. L'église apparaît la première fois en 1154 dans la donation d'une maison par le chapelain de Jonqueroles au profit de l'ordre des Templiers dans le village de Jonqueroles à condition qu'il puisse y résider. L'église devait avoir le statut paroissial jusqu'au XIV^e siècle quand le village autour de lui est disparu. (*Cat. rom.*)

Les restes des peintures murales avec crâne et tibias croisés confirment que l'édifice a fait office d'une chapelle funéraire au XVII^e siècle et il semble avoir été volontairement détruit au cours des guerres franco-espagnoles à ce même siècle²².

Datation proposée :

Au sud de l'église, les fouilles en 1992 ont dégagé les vestiges d'une construction fortifiée avec une entrée en chicane devant la porte de l'église et un enclos de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e, daté à l'aide des monnaies retrouvées. Un habitat groupé autour de l'église de cette époque a été également protégé par un dispositif défensif. Celui-ci s'expliquait par la proximité immédiate de la nouvelle frontière établie en 1258 par le traité de Corbeil ou de Barcelone.²³ Les fouilles ont également permis de délimiter la zone du village attenant à l'église à l'aide des fragments de céramiques datables aux XIII^e-XIV^e siècles. La chapelle du village voisin de Bélesta devenant église paroissiale supplanta Saint-Barthélemy de Jonqueroles, cependant les sondages témoignent l'utilisation de l'enclos comme lieu de passage ou lieu d'habitat encore au XVI^e-XVII^e siècles (SENAC, 1992).

Noël Bailbe en 1971 dans *Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon* parle de Saint-Barthélemy en tant qu'une importante église préromane qui a été voûtée au XII^e siècle. Selon lui, dans l'évolution du tracé de l'arc l'église de Jonqueroles représenterait les dernières phases de l'architecture préromane avec les arcs de Saint-Ferreol, de Saint-Michel de Cuxa et de Sainte-Félicité de Sournia chronologiquement après les arcs surhaussés (Fenollar, Sournia I) et surbaissés (Montauriol, Riunoguès). Les arcs nettement outrépassés de Jonqueroles lui témoignent une influence musulmane (de même que Cuxa et Sournia II).

A la même année P. Ponsich dans son article sur *L'architecture de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification* énumère l'église de Jonqueroles parmi les monuments contemporains de Saint-Michel de Cuxa et en écartant la filiation mozarabe précédente, leur attribue une origine orientale transmise par l'architecture wisigothique. En 1973, le même

²² SENAC, 1992, p. 153.

²³ Patrice Alessandri et Lucien Bayrou comparent l'enclos fortifié de Saint-Barthélemy de Jonqueroles à la construction similaire de Saint-Martin de la Tour-de-France, de Notre-Dame de la Regleille et de Marcevol. Voir, SENAC, 1992, p. 162.

groupe et la même filiation sont conservés dans son étude sur l'architecture roussillonnaise, il y peaufine l'analyse par l'héritage des techniques sommaires indigènes. En 1983 et en 1995, l'église figure toujours parmi ses exemples illustrant l'architecture préromane du pays qui possèdent des arcs outrepassés.

E. Junyent en 1983 inclut l'église dans l'architecture religieuse précédant l'art roman et date la construction de la voûte de sa nef du XII^e siècle.

En 1996 dans *Catalunya romànica* J. A. Adell, P. Ponsich et Lucien Bayrou situent la construction d'après l'appareil des murs originaux dans l'architecture du X^e siècle de la région nord-orientale de la Catalogne et sa couverture en voûte en berceau au XI^e siècle.

G. Mallet en 2003 dans *Les églises romanes oubliées du Roussillon* parle d'un édifice préroman confirmé par le plan et le tracé outrepassé de ses arcs.

Description : Les ruines de Saint-Barthélemy se trouvent à 2,5 km environ dans la direction nord-est de Bélesta. Il faut sortir du village vers Cassagnes et prendre le premier chemin à droite.

Les vestiges imposants de l'ancienne église paroissiale d'un village médiéval disparu au cours du XIV^e siècle s'élèvent aujourd'hui isolés dans la vigne et la garrigue. Elle se compose d'une nef unique, à l'origine couverte de charpente, qui se termine par un chevet trapézoïdal plus étroit, complètement disparu (reconstruit). La voûte de la nef est actuellement effondrée mais les arrachements de sa naissance attestent une hauteur considérable. Cette voûte a été construite à l'aide de trois paires de piliers adossés aux murs gouttereaux nord et sud qui sont reliés par des arcs formerets et qui soutiennent trois arcs doubleaux. Les piliers divisent la nef en trois travées dont, la plus proche du sanctuaire est moins large que les autres. Le profil légèrement outrepassé de la voûte en berceau subsiste dans un état fragmentaire dans le secteur précédent le mur diaphragme de l'arc triomphal.

L'appareil primitif, assemblé de moellons schisteux minces et longs et de cailloux sans aucune régularité, contraste avec les blocs bien taillés des supports des arcs formerets dont les joints tracés avec la truelle sont conservés quelque part sur les bases. Le pilier nord-est, le seul conservé dans son intégralité, est constitué en bas d'un socle carré qui porte un pilier adossé de plus faible épaisseur sur lequel devait retomber l'arc doubleau disparu.

Les angles sont renforcés des pierres plus grandes disposées en carreaux et boutisses. Des zones en *opus spicatum* sont visibles à plusieurs endroits, les assises inclinées du mur diaphragme sont séparées par des lignes horizontales de minces dalles. Les boulins d'échafaudage surmontés d'une pierre plus grand en tant qu'un linteau sont laissés ouverts partout.

Le sanctuaire s'ouvre sur la nef par un arc triomphal outrepassé très large mais très bas par rapport à la hauteur considérable de la nef à mesure que le mur diaphragme au-dessus redouble la hauteur de son ouverture. Bien que ses piédroits soient détruits, leur base subsiste sur le sol et permet de dire qu'ils ont resserré autrefois l'entrée du chœur. Les arcs formerets qui épaississent les murs de la nef donnent l'impression que le diamètre horizontal de l'arc triomphal correspond à la largeur de la nef. La porte d'accès méridionale présente le même type d'ouverture très large que l'arc triomphal, ses montants sont également détruits. Il n'y a de baie préservée nulle part, quoique N. Bailbe (1971) et E. Junyent (1983) parlent encore d'une fenêtre dans le mur méridional de la nef dont l'arc est plus large que la distance entre ses jambages.

Arc : Le tracé outrepassé marque les vestiges de la voûte de la nef, le profil de l'arc triomphal et de la porte méridionale. Malgré l'état fragmentaire de la couverture de la nef, son dessin légèrement outrepassé se profile devant l'arc triomphal.

L'arc triomphal est composé de moellons dans ses piédroits abîmés et dans les claveaux de son arc également. La distance à la base est 2,80 m pour une hauteur totale de l'ouverture de 4 mètres. Malheureusement, nous ne pouvons plus restituer la hauteur de ses piédroits et nous ne savons rien du rapport entre la retombée de l'arc et ses supports. En revanche, nous pouvons nettement distinguer les claveaux posés en tas de charge jusqu'à une hauteur correspondant aux trois quarts de l'arc à partir d'où les dalles s'ouvrent en rayon. Les traces du crépi laissent voir une cinquantaine de claveaux en minces plaques de schiste. La face tournée vers la nef présente un clavage très caractéristique en forme de « V » avec une clé triangulaire au milieu.

La porte d'entrée percée dans la façade méridionale est très similaire à la construction de l'arc triomphal. De la même manière, malheureusement, ses montants sont détruits, à leur base nous trouvons quelques pierres de taille et parmi les éléments subsistants il y a des moellons équarris de dimension assez volumineuse. Il n'y a aucun indice sur la hauteur des piédroits ou sur les retombées qui permettrait d'affirmer leur rapport avec les supports, seulement leur base donne une distance de 1,20 m en bas pour l'ouverture. La hauteur totale de la porte fait 3 mètres. Néanmoins, il semble que proportionnellement les piédroits sont très courts par rapport à la large ouverture de l'arc qui rappelle la porte méridionale de Sournia II. Sur sa face intérieure, l'arc est formé de 42 claveaux en moellons schisteux qui montent en tas de charge et une clé triangulaire ferme sa courbe au sommet.

Bien qu'aucun document ne mette en rapport Saint-Barthélemy de Jonquerolles avec Saint-Michel de Sournia (II) ou Saint-Michel de Cuxa, l'analyse formelle dévoile la parenté entre eux. L'état dégradé des piédroits des deux arcs outrepassés ne permet pas d'affirmer qu'ils étaient avancés, seul un côté de la porte d'entrée suggère ce trait. Le diamètre de l'arc dans les deux cas est supérieur à la distance des jambages.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

BAILBE, 1971, pp. 83. 87.

PONSICH, 1971, p. 22.

PONSICH, 1973, p. 33.

JUNYENT, 1983, p. 122.

PONSICH, 1983, (sans pagination)

BARRAL, 1987, p. 466.

SENAC, 1992, p. 151-162.

PONSICH, 1995, p. 46.

PLADEVALL I FONT, 1996, 324-325. (notice de P. Ponsich, de J. A. Adell, de L. Bayrou)

MALLET, 2003, p. 130.

14. SANT JOAN de BELLCAIRE

(outrépassé : arc du bas-côté sud donnant sur le bras sud du transept, voûte de la nef principale, fenêtres, deux portes outrépassées seulement à l'intérieur et en champignon à l'extérieur)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Girona (province)

Commune : BELLCAIRE D'EMPORDÀ

Édifice : l'ancienne église paroissiale, puis la chapelle du cimetière

Titulaire : Sant Joan (Jean), apôtre et évangéliste ou saint Jean Baptiste, le précurseur du Christ

Coordonnées Lambert : E : 507911 m ; N : 4658839 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 5' 44.3"E ; Latitude : 42° 4' 53.7"N ; Altitude : 18 m

Historique : Le lieu *Bedenac* et *Bitinga* sont mentionnés dans un document juridique de l'année 881, la forme actuelle Bellcaire apparaît en 1303. « *Sancti Johannis quae est in Bedenga* » figure en 1002 dans la bulle du pape Silvestre II qui confirme son appartenance à la Seu de Girona. L'acte de consécration de l'église canoniale de Santa Maria d'Ullà en 1182 confirme en tant que sa possession l'église de Bellcaire qui porte en ce moment-là deux titulaires, Sant Andreu et Sant Joan. Bellcaire a appartenu au comté d'Empúries et il a abrité la résidence des comtes, tout particulièrement à la fin du XIII^e au début du XIV^e siècle. (Badia i Homs, 1985, Inventari)

Après les travaux de consolidation en 1960 par M. Oliva Prat,²⁴ dans les années 1980 l'édifice a été restauré par l'architecte Joan M. de Ribot à l'aide du soutien de la Diputació de Girona et avec la participation de la Generalitat (réouverture en 1984). Cette restauration a découvert la partie centrale rectangulaire du chevet primitif d'une église antérieure sur les fondements de laquelle reposent les édifices postérieurs.²⁵

Datation proposée : L'église ne fait pas partie du groupe mozarabe de Gomez-Moreno et de Puig i Cadafalch ce qui prouve qu'elle a été découverte plus tard. M. Oliva Prat en 1962 la présente comme toujours pratiquement inédite.

Dans la classification de J. Badia i Homs en 1985, l'église reçoit sa place à la période de transition entre le préroman et le roman parmi les premiers monuments où l'abside réapparaît aux IX^e-X^e siècles. Son chevet greffé postérieurement à la construction primitive appartient à sa période « romane II » du X-XI^e siècles, tandis que sa façade occidentale avec sa porte et sa rosette peut dater du XIII^e siècle.

X. Barral i Altet date l'édifice de la fin du X^e siècle. Il parle d'un léger décalage temporaire entre le transept et la nef ce qui se reflète également dans la rupture de l'appareil que Barral i Altet explique par un arrêt dans le travail après la construction du transept mais sans une vraie discontinuité chronologique. E. Junyent ne donne pas une période précise, tous les deux attendent le résultat des fouilles.

²⁴ Lors de ces travaux, les fenêtres obturées ont été rouvertes, les portes primitives ont été dégagées, l'ancien autel décoré de cinq croix a été récupéré, le pavement et les gradins primitifs du chœur ont été retrouvés. La couverture dont la dégradation a causé de graves dégâts a été réparée. Voir, OLIVA PRAT, 1962.

²⁵ Voir, BARNOSELL, CAMPS, 1988, p. 68.

J. Badia i Homs en 1989 fait sa notice dans *Catalunya romànica* au moment où le rapport des fouilles n'est pas toujours publié mais l'auteur est au courant de la découverte des fondations d'une *aula* rectangulaire dans le sous-sol de la nef actuelle et des vestiges d'un chevet ancien composé d'une partie centrale rectangulaire (sous la grande abside actuelle) et d'une absidiole nord. Il est conscient que l'église a été élevée à un endroit occupé au moins depuis l'époque romaine selon des fragments de céramiques recueillis sur place et le remploi de grandes pierres dans les piliers des arcs. Il trouve que le transept préroman est préexistant par rapport aux trois vaisseaux et au chevet, il le date des IX^e-X^e siècles. Les trois nefs sont situées par lui à la seconde moitié du X^e siècle à l'aide de leurs arcs formerets présentant une forte similitude avec les arcs de Saint-Michel de Cuxa, datée de cette époque. Le secteur du chevet avec la décoration lombarde est placé au milieu ou à la seconde moitié du XI^e siècle. Les ouvertures (porte, rosace et deux fenêtres) de la façade occidentale appartiennent à la reconstruction postérieure du XIII^e-XIV^e siècles. L'*aula* rectangulaire dans le sous-sol reste douteuse pour lui mais il soupçonne son rapport avec les fondements du chevet rectangulaire dans son axe.

Josep Casas Genover et Josep M. Nolla Brufau en 2013 dans la publication des fouilles (*Excavacions arqueològiques a l'església de Sant Joan de Bellcaire. Una revisió*) présentent les différentes phases de construction de l'église qui attestent l'occupation continue du site. Ils situent le moment initial à la fin du V^e ou au VI^e siècle quand l'édifice rectangulaire parfaitement orienté, dont les fondations ont été retrouvées dans le sous-sol, a été édifié. Il leur semble qu'il était en pisé. Il s'agit de la tombe privilégiée d'un personnage important, d'un mausolée, d'une *cella memoriae* qui est devenue ensuite le lieu de culte de la communauté habitant sur ce territoire. Puis, aux VII^e-VIII^e siècles, à l'ancienne *aula* un chevet rectangulaire est greffé à l'est et les tombes entourent l'édifice. Au sud une aire funéraire s'installe. Ces changements signalent le statut d'une église paroissiale. Ensuite, à l'époque carolingienne, d'abord un transept est ajouté à la construction, après, une absidiole semi-circulaire est bâtie au nord du chevet rectangulaire pour laquelle il a fallu ouvrir la paroi du bras nord du transept. (Il n'y a pas d'abside symétriquement au sud.) La nouvelle reconstruction, toujours à l'époque carolingienne, élimine l'*aula* primitive en la substituant par les trois nefs actuelles tout en conservant le transept de la construction précédente. Au XI^e siècle, l'édification de la nouvelle abside fait disparaître l'absidiole nord dont la porte devient condamnée. Les auteurs présument que la préservation des fondations sous le pavement est consciente.

Description : Bellcaire se trouve à 8 km des ruines d'Empuries, à 6 km dans la direction sud-ouest d'Escala. L'église ancienne est à l'extrémité orientale de la commune sur une butte en contrebas du château qui abrite la nouvelle église paroissiale. (A peu de distance de la commune, il y a un site archéologique dont les vestiges céramiques datent de l'époque romane.)

L'église actuelle de Sant Joan est le fruit de plusieurs campagnes de constructions que les fouilles ont identifiées (voir ci-dessus). La révision planimétrique du programme CARE en diffère légèrement, elle présente une différence entre l'ensemble des murs du transept et le mur gouttereau du bas-côté nord vis à vis du reste de la structure des trois nefs.²⁶En élévation, se détache nettement la partie ancienne haute médiévale de plan basilical donnant sur un transept, débordant seulement au nord, sur son chevet reconstruit au XI^e siècle par sa décoration d'arcatures aveugles et de lésènes. Les anomalies sont les plus sensibles à la

²⁶ En 1977, Badia i Homs a supposé que les trois nefs, le transept et les vestiges d'un chevet triabsidal, dont une absidiole semi-circulaire a été connue, datent de la même époque qu'il désigne comme une période de transition entre le préroman et le roman.

jonction des vaisseaux et du transept, notamment dans le secteur de l'arc entre le bas-côté méridional et le bras sud du transept.²⁷

La nef principale est couverte d'une voûte en berceau plein cintre outrepassé d'une hauteur considérable dépassant la hauteur du transept, ses collatéraux portent une voûte en quart de sphère plus bas, conformément au modèle basilical. Le transept, très désaxé vers l'est par rapport aux trois nefs, a une forme très irrégulière avec ses bras de plan trapézoïdal et de dimension inégale. Sa partie centrale a une voûte oblongue mais sa disposition reste très asymétrique et maladroite par rapport à l'ouverture de la nef centrale. Ses bras portent une voûte transversale barlongue.²⁸ (Junyent affirme que le transept conserve toujours sa voûte originale légèrement outrepassée mais la voûte actuelle n'est pas outrepassée.) Le chevet roman est voûté en cul de four sur son extrémité semi-circulaire et en plein cintre sur la travée droite qui la précède.

La façade occidentale a été reconstruite à l'époque romane mais la trace de l'ancienne toiture à deux versants est toujours visible, elle a été surhaussée et coupée horizontalement à cette époque-là. La porte semi-circulaire, surmontée d'un tympan, la rosette et la fenêtre également semi-circulaire, à double ébrasement, du collatéral nord appartiennent à cette construction. En revanche, une petite fenêtre à simple ébrasement, celle du bas-côté sud, dans le secteur méridional fait partie de la construction d'origine, son tracé est en fer à cheval. (Entre la porte et la fenêtre romane deux consoles soutiennent un ossuaire.) La fenêtre à double ébrasement du bras sud du transept est également refaite. Au nord, ni le transept, ni le bas-côté ne possèdent d'ouvertures. Cependant, dans le mur méridional de la nef centrale surélevée il y a une baie à simple ébrasement vers l'intérieur en fer à cheval. L'abside romane a deux ouvertures asymétriquement décalées vers le sud et deux autres dans la travée du chœur au nord et au sud.

Les deux anciennes portes latérales ont été débouchées en 1960, l'une dans le mur gouttereau méridional donne sur le collatéral sud, l'autre, plus petite dans le mur gouttereau nord ouvre sur le bas-côté septentrional tout près du transept. Toutes les deux à l'intérieur sont outrepassés, à l'extérieur leur profil est plutôt en champignon. Leur construction sur des piédroits avancés est très semblable, seulement leur dimension est différente.

Le fort désaxement entre la nef et le transept donne une vision biaisée sur le chœur à partir de la nef principale. Ce vaisseau a communiqué avec le transept par un arc doubleau dont les bases sont toujours observables sur le sol, au même endroit, dans chaque bas-côté se trouve un arc de communication considérablement masqué par le mur perpendiculaire des

²⁷ Ces anomalies ont intrigué les chercheurs. J. Badia i Homs reconnaît en 1977 qu'il n'est pas clair si le transept est contemporain avec les nefs de l'église, en 1981 (vol. II B) il affirme après le nettoyage de l'édifice lors des travaux de restauration et après la découverte de la partie centrale rectangulaire du chevet primitif que le transept préroman a été élevé avant l'édification des nefs. Il a considéré à ce moment-là que l'arc aujourd'hui muré dans le bras nord du transept a donné autrefois probablement sur l'absidiole disparue du chevet primitif dont les restes sont visibles à l'extérieur. Selon lui, le mur du transept n'est pas lié avec cette absidiole dont il déduit que le transept est antérieur à la construction de l'absidiole dont l'ouverture a été creusée dans un deuxième temps car elle ne possède pas de claveaux. Cependant, Barral i Altet a considéré que l'ouverture du croisillon nord du transept vers l'absidiole est contemporaine avec le chevet trapézoïdal parce que leurs appareils est similaire. Il est intrigué par sa courbe qui n'est pas complète. Les fouilles en cours en ce temps-là ont confirmé l'existence d'un chevet composé d'une partie centrale rectangulaire encadré de deux absidioles semi-circulaires et une nef rectangulaire de la même orientation que l'église actuelle. Sa datation lui pose problème. Les fouilles n'ont pas été continuées sur le côté sud de l'ancien chevet. La trouvaille de céramiques et d'amphores sans relation avec ces murs prouvent l'établissement romain précédent sur ce site. Le cimetière médiéval au sud de l'église n'a pas été fouillé.

²⁸ Badia i Homs a présumé qu'initialement il n'y avait pas de transept transversal continu et de chaque côté de la nef centrale une travée correspondant à un faux transept (comme à Saint-Michel de Cuxa). Dans ce cas, Sant Joan de Belcaire n'aurait jamais eu un transept surélevé. BADIA I HOMS, 1985, p. 100.

nefs. Celui du bas-côté sud, de tracé outrepassé, est intact, celui au nord, soutenu actuellement par des piliers métalliques, est détruit. Les trois nefs sont mises en rapport par deux arcs légèrement outrepassés (certains seulement sur un côté) qui reposent sur des piliers rectangulaires.

S'élevant sur un promontoire taluté, le chevet roman de l'église est décoré d'arcatures aveugles encadrant des niches profondes au-dessous de la corniche. Une colonne cannelée y est intégrée en remploi entre deux niches.²⁹

Les auteurs ont noté non seulement la rupture entre le mur du transept et du collatéral sud mais ils ont cherché la différence également dans l'appareil entre ces deux corps. L'écart est, en fait, léger car la grande irrégularité des moellons gréseux cassés exclue toute horizontalité dans la paroi du bas-côté et dans le transept aussi, dans les parements du transept les éléments calcaires sont plus arrondis. A notre sens, la vraie différence se manifeste dans le mur du collatéral nord où des assises plutôt horizontales apparaissent avec le matériau de la brique rouge. Dans la partie supérieure des files en *opus spicatum* sont formées de plaquettes longues et minces. Le mur gouttereau nord de la nef centrale sous sa toiture présente une rangée de lauzes disposées en biais. Dans les angles, il y a des blocs volumineux bien équarris et arrangés en carreaux et boutisses. Les parois de murs s'amincissent partout à l'extérieur et à l'intérieur progressivement avec le haut.

Le chevet roman se détache de l'ensemble par son petit appareil de taille identique qui constitue des assises régulières.

Sant Joan de Bellcaire est important dans le corpus par ses dimensions et par son plan basilical complexe ce qui permettent de formuler une vision sur les édifices situant entre les petites chapelles rurales et les grands monuments (Roda, Colera) dans l'architecture haut médiévale de la Catalogne. Son enracinement à l'époque paléochrétienne et la continuité de ses constructions jusqu'à l'époque médiévale lui attribue une place particulière.

Arc : Les quatre arcs qui mettent en communication les trois vaisseaux de l'église fonctionnent comme des ouvertures dans des murs continus, ils contribuent au fort cloisonnement de ces espaces. Deux d'entre eux permettent de relier les deux portes dans une direction en biais car elles ne sont pas face à face. Ces arcades sont similaires par l'édification de leurs piédroits en grands blocs de moellons équarris et par les claveaux de leurs arcs en lamelles longues et minces, sans intermédiaire d'imposte. Les arcs du bas-côté nord ont des claveaux en tas de charge, ceux du collatéral sud sont en disposition radiale. Leur tracé est légèrement outrepassé. (La retombée occidentale du deuxième arc du bas-côté sud, à partir de la porte occidentale, est construite en tas de charge seulement sur sa face vers la nef centrale.) On ne peut pas exclure que le zone du sommier de ces arcades ait été modifié ultérieurement.

Le tracé de l'arc entre la nef principale et le transept reste inconnu, seulement les vestiges de ses piédroits signalent son existence. Les vestiges du pilier en direction du transept laissent supposer l'existence d'une sorte de croisée de transept encadrée par des grands arcs comme à Saint-Michel de Cuxa. En revanche, l'arc du bas-côté sud ouvrant sur le bras méridional du transept subsiste toujours sous une forme bien préservée. Il faut prendre en considération qu'un tiers de cet arc au nord est caché par le mur qui sépare le collatéral sud de la nef centrale ce qui remet en question la cohésion et la contemporanéité entre le transept et la nef et signale clairement que le transept a été construit avant la nef (!). Ses piédroits en grandes pierres équarries, sans polissage, sont en légère avancée par rapport à la naissance de leur arc et portent des impostes saillantes sur 0,11-0,19 m. La hauteur de 0,18-0,22 m de

²⁹ Badia i Homs souligne que non seulement cette colonne antique en remploi aurait pu provenir d'Empúries mais les pierres elles-mêmes qui sont utilisées dans beaucoup de constructions de la région et qui sont similaires avec l'appareil des constructions autour du forum romain d'Empúries.

ces impostes seulement épannelé est considérable, leur profil est quadrangulaire. En bloc monolithique elles s'enfoncent très profondément dans le mur. (Les quatre arcades ne disposent pas d'imposte non plus.) Ses claveaux de moellons assez grands et seulement cassés sont disposés en tas de charge sur la face entièrement visible vers le transept. A cause du crépi, il n'est pas possible de dénombrer les claveaux mais sur la face tournée vers le bas-côté sud son clavage est visible en forme de « V ». (Au deuxième arc à partir de la porte occidentale, nous retrouvons cet agencement sur sa face vers la nef centrale.) La hauteur totale de l'arc mesure 2,77 m sur une distance de 1,83 m entre ses piédroits qui montent à un niveau de 1,50-1,54 m. Son tracé est non seulement outrepassé mais surhaussé comme celui des deux portes.

L'arc de la porte du collatéral méridional est un arc surhaussé en tracé de champignon à l'extérieur et en fer à cheval à l'intérieur attestant, comme d'autres détails dans la construction des arcs, qu'ils contredisent toute règle stéréotypée. Cette porte à une hauteur, à peu près identique avec l'arc intérieur, de 2,61 m repose sur des piédroits avancés de 0,10-0,11 m sans intermédiaire d'impostes. Ses montants sont constitués de grandes pierres grossièrement taillées, ses 17 claveaux en grands moellons bien polis sur leur surface mais leur longueur et épaisseur sont différentes. Ces piédroits montent à un niveau de 1,60-1,65 m sur une distance de 1,54 m entre eux.

L'arc de la petite porte dans le collatéral nord est également surhaussé et de tracé en champignon à l'extérieur et outrepassé sur sa face intérieure. A l'encontre de la porte sud, ses montants sont en moellons de dimension petite et moyenne, non travaillés et ses 13 grands claveaux très rudes, de taille très différente, surmontent des piédroits avancés de 0,10-0,18 m. Leur disposition est radiale et dans la zone de la clé nous trouvons des éléments en superposition. La hauteur de l'arc mesure 1,93 m à partir du seuil actuel sur une distance de 0,80 m entre ses jambages qui montent jusqu'à une hauteur de 1,26-1,30 m.

Les deux fenêtres d'origine à simple ébrasement ont un tracé outrepassé : il s'agit de la petite ouverture du bas-côté méridional qui est encadrée d'étroites plaquettes cassées se superposant en tas de charge jusqu'au trois quart de l'arc où les éléments encore plus étirés s'ouvrent en éventail en intégrant des petits débris pour coincer les claveaux plus longs; l'autre baie percée dans le mur sud de la nef principale doit être similaire à l'extérieur selon les détails que l'enduit laisse entrevoir, à l'intérieur, en revanche, son tracé en fer à cheval repose sur des banquettes. E. Junyent précise que la fenêtre de la nef centrale a été bouchée quand la charpente primitive a été remplacée par la voûte actuelle.

Chez Neus Barnosell et Helena Camps non seulement la voûte de la nef centrale et les arcades de communication entre les bas-côtés sont de tracé outrepassé mais les deux portes latérales aussi. Chez Barral i Altet ces deux portes sont en plein cintre sur piédroits avancés.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

OLIVA PRAT, 1962, pp. 75-76.

BADIA I HOMES, 1977, p. 25.

BARRAL, 1981, pp. 214-215.

JUNYENT, 1983, pp. 88-90.

BADIA I HOMES, 1985, (1977), vol. 1, pp. 99-105.

BARNOSELL, CAMPS, 1988, pp. 67-68.

BADIA I HOMES, 1989, pp.169-174. (notice de J. Badia i Homs)

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012.

CASAS GENOVER, NOLLA BRUFAU, 2013.

15. SAN BARTOMEU de TRULLAS ou de BESCANÓ

(outrépassé : plan de l'abside intérieurement et extérieurement)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Gironés

Département : Gérone

Commune : BESCANÓ-VILANNA

Édifice : chapelle

Titulaire : sant Bartomeu (Barthélemy), apôtre au I^{er} siècle

Coordonnées Lambert : E : 472513 m ; N : 4645284 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 40' 6. 668" ; Latitude : 41° 57' 34. 164" ; Altitude : 138 m

Historique : L'unique référence documentaire apparaît en 1118 quand Ledgarda, femme de Miro Bonfill d'Estanyol donne au siège de Gérone Sant Bartomeu avec une autre église dans la paroisse de Sant Andreu d'Estanyol. (ABRIL I LÓPEZ)

Datation proposée : Pour Barral i Altet en 1981 l'église est déjà romane mais il n'exclue pas qu'elle soit partiellement antérieure. E. Junyent en 1983 place seulement le voûtement de la nef, originellement couverte d'une charpente, à l'époque romane.

J. A. Adell dans *Catalunya romànica* en 1991 considère que les caractéristiques de l'édifice situeraient sa chronologie au X^e siècle mais l'ouverture de l'abside sur la nef sans rétrécissement qui évoque pour lui Sant Genis de Vilarobau et Santa Margarida d'Empuries peut pointer une solution plus tardive du XI^e siècle. La voûte de la nef (charpentée) aurait été édifiée dans un deuxième temps au XII^e siècle sur des arcs latéraux.

Description : Sur la route qui mène de Girona à Osor dans la direction ouest, à 3 km avant d'arriver à Anglès il faut suivre le chemin d'Estanyol à gauche pendant 300 m pour aller au mas dit Can Pol de Baix où se trouve la chapelle.

L'église comprend une nef rectangulaire et une abside de plan outrepassé qui communiquent sans arc triomphal rétrécissant le passage entre ces deux espaces. Tous les deux sont voûtés, la voûte de la nef est portée par des arcs formerets plaqués contre les murs nord et sud. La fenêtre axiale du chevet est bouchée. Un œil de bœuf est percé dans le mur est et ouest de la nef. Une porte à linteau se trouve à l'ouest, elle est protégée extérieurement par un porche. Les ouvertures occidentales appartiennent à une reconstruction comme la sacristie ajoutée au sud, l'installation d'un chœur occidental à l'intérieur et d'un retable dans l'abside. L'appareil est de galets de rivière et de moellons non tallés.

Arc : Le plan de l'abside, outrepassé intérieurement et extérieurement figure chez Barral i Altet (1981, p. 279.) et Junyent (1983, p. 169.). Barral i Altet publie le plan de Rais Soriano qui présente une déviation nette vers le nord. Rais Soriano a attiré l'attention dans son article parmi les premiers sur le phénomène du désaxement entre la nef et le chevet (RAIS SORIANO, 1976).

Protection : Arrêté de classement le 12 novembre 1986

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat
BARRAL, 1981, pp. 278-279.

JUNYENT, 1983, p. 169.

ABRIL I LÓPEZ, 1991, p. 85. (notice de ASA, JAA)

16. SAINT-SATURNIN DE CAPISCOL ou DE CAMPOGNAN de BÉZIERS

(outrépassé : moitié de l'arc triomphal, voûte du chevet)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : BÉZIERS

Édifice : chapelle désaffectée

Titulaire : saint Saturnin, martyr et évêque de Toulouse (III^e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0719722 m ; N : 6247812 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 14' 34.8" E ; Latitude : 43° 19' 45.0"N ; Altitude : 13 m

Historique : Sans documentation

L'église était rattachée au chapitre de la cathédrale Saint-Nazaire de Béziers. L'abbé Giry rend compte des vestiges gallo-romains abondants ramassés à ses alentours (*tegulae, dolia*, amphores, *sigillée* gauloise, briquettes de sol, mosaïques, monnaie de Philippe l'Arabe de 244), la chapelle aurait été construite à l'emplacement d'un habitat romain.

Elle a été utilisée pour l'inhumation privée : un caveau funéraire couvert d'une voûte (2,90 m X 1,60 m) a été aménagé dans l'angle sud-ouest de sa nef (Giry).

A l'époque moderne elle fonctionnait comme habitat, écurie, bergerie.

Datation proposée : Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) citent l'église Saint-Saturnin parmi les plus anciennes, caractérisées selon eux par l'irrégularité du plan, notamment par le désaxement du chevet par rapport à la nef (également à Lunas, à Sériège, à Broussan).

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 considère que l'édifice peut être « carolingien ».

Description : L'église Saint-Saturnin se trouve dans la banlieue orientale de Béziers, à l'intérieur du domaine de Capiscol, encadré au nord par l'avenue de la Devèze (ancien *decumanus* à 200 m), à l'est par la rue du Capiscol, au sud par la route d'Agde conduisant à Villeneuve-les-Béziers et par la voie ferrée, à l'ouest par un magasin Europcar. Il est très difficile de la retrouver parce que cette chapelle est peu connue et le domaine est entouré des arbustes qui ne laissent pas soupçonner la présence d'un monument à l'intérieur.

L'édifice abandonné avec sa nef au ciel ouvert se trouve à l'intérieur d'une cour clôturée, le lierre envahisse ses murs, les arbres poussent non seulement contre ses murs mais également à l'intérieur de sa nef. Le niveau du sol ici est bien surélevé à cause du long abandon. Plusieurs lézardes manifestent la fragilité de la construction. Ses parois intérieures présentent un amincissement vers le haut, surtout celle du sud. À l'extérieur, tous les murs (de la nef et du chevet) semblent se pencher au dehors ce qui peut s'expliquer par les mouvements de terre provoqués par le passage du chemin de fer de l'autre côté du chemin.

Il s'agit d'une église à nef unique à laquelle à l'est un chevet rectangulaire est greffé, celui-ci est légèrement dévié vers le sud par rapport à l'axe de la nef. Ce désaxement a été déjà remarqué par M. Durliat et l'abbé Giry. Le chevet (2,95 m X 3,45 m) est couvert d'une voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassée sur les murs d'une épaisseur de 0,85 m.

Le chevet communique avec la nef par un arc triomphal dont les piliers rétrécissent le passage entre les deux corps de l'édifice dans une mesure inégale - comme l'abbé Giry l'a observé. La nef (5,75 m X 3,65 m dans œuvre) a une largeur presque identique avec celle du chevet après l'épaississement intérieur de ses murs, dans un deuxième temps. A côté de la porte méridionale, l'épaisseur du mur d'origine mesurant 0,60 m se distingue parfaitement de l'épaisseur finale qui fait 1,07 m. Au-dessus de la porte pourtant le grossissement ne se continue pas et le système de doublage est difficilement compréhensible à cause de la végétation qui couvre les murs, surtout dans leur partie supérieure.

La nef se divise en deux travées si nous tenons compte de l'existence d'un pilier adossé au mur nord vers son milieu. Le dégagement intérieur des parois serait indispensable pour avancer des hypothèses. L'abbé Giry a vu l'église en 1983 après le décapage des murs par G. Gondard et il a pensé que l'édifice originellement charpenté a été voûté plus tard sur des murs doublés. Au sommet du mur nord, il décrit une frise continue en damier qu'il date du XI^e siècle. Sur le mur diaphragme de l'arc triomphal, effectivement, le profil d'une voûte disparue se dessine.

L'éclairage du chevet a été assuré par deux baies à simple ébrasement vers l'intérieur : la fenêtre axiale, portée par des montants en grands blocs appareillés, a été modifiée intérieurement dans sa zone supérieure, à l'extérieur elle est couverte de végétation ; l'autre fenêtre dans le mur méridional a été complètement retaillé à l'intérieur et à l'extérieur pour y loger une baie rectangulaire. La nef possède aussi une petite baie rectangulaire dans son mur méridional : elle est encadrée de pierre de taille, extérieurement ses montants sont constitués seulement de deux pièces mais le linteau qui la couvre n'est pas échancré. Un œil de bœuf se trouve très haut dans la façade occidentale. La porte percée au sud a été refaite extérieurement dans un goût néo-roman au XIX^e siècle. L'ouverture occidentale rectangulaire est récente.

L'appareil en moellons équarris de dimensions différentes forme majoritairement des assises, sur les parois visibles il n'y a pas d'*opus spicatum*. Dans les angles et par endroit dans la partie basse de la façade méridionale, des immenses blocs bien taillés sont intégrés ; le chaînage en carreaux et boutisses est très régulier dans ces angles.

Arc : Marcel Durliat et l'abbé Giry ont supposé en 1971 que l'arc triomphal de Saint-Saturnin, à l'origine outrepassé, a été remanié. Selon eux, seulement les premiers claveaux, de grande dimension et les impostes moulurées subsistent de l'état primitif. L'abbé a réitéré cette opinion en 1983 aussi.

Sur la construction des murs en moellons, l'arc triomphal se détache par sa structure parfaitement appareillée, tant dans ses piédroits que dans ses claveaux. Non seulement le soin de la pierre mais le matériau différent et sa couleur toute blanche distingue l'arc triomphal dans le mur diaphragme. Ses piédroits construits de quelques grandes pièces sont surmontés des impostes de taille volumineuses mais pas débordantes. Elles sont moulurées de trois gorges inégales sur leur face vers l'intrados et vers la nef. La surface entièrement couverte d'un crépi blanc de l'arc triomphal présente des traces de rabotage sur les reliefs d'origine en saillie ce qui fait supposer que ceux-ci et surtout une éventuelle avancée des impostes vers l'intrados ont été modifiés ultérieurement.

L'arc lui-même possède un tracé curieusement asymétrique, car seulement son sommier sud a une courbure qui rend l'arc outrepassé sur ce côté, tandis que la retombée nord reste semi-circulaire. Les 13 grands claveaux qui constituent l'arc sont rangés en disposition rayonnée, malgré le grand soin, leur largeur est différente. Les éléments les plus larges se trouvent dans les sommiers. C'est justement la grande largeur du premier claveau qui permet de creuser un dessin arrondi pour aboutir au profil outrepassé.

Bien que les auteurs ne l'aient pas noté, la voûte en berceau plein cintre du chevet est également légèrement outrepassée, son profil se dessine sans banquette sur des murs légèrement inclinés. La fenêtre axiale avait probablement un tracé en champignon sur des montants avancés selon ses claveaux toujours subsistants.

Protection : sans protection – en propriété privée

Références bibliographiques :

DURLIAT, GIRY, 1971, pp. 207-208. 212. 215.

GIRY, 1983, pp. 56-58.

17. **SANT MATEU de MONTBUI**

(outrépassé : plan de l'abside intérieurement, semi-circulaire extérieurement)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Oriental

Département : Barcelone (province)

Commune : BIGUES I RIELLS

Édifice : chapelle castrale

Titulaire : sant Mateu (Mathieu), apôtre et évangéliste

Coordonnées Lambert : E : 431531 m ; N : 4612797 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 10' 38.991" ; Latitude : 41° 39' 50.8399" ; Altitude : 536m

Historique : En 1058 Sant Mateu de Montbui figure parmi les sept églises ou paroisses de Montbui, elle était originellement l'église d'une paroisse rurale regroupant les hameaux dispersés autour du château de Montbui, possession de Mir Geribert avec le domaine depuis 992. En 1156 elle est unie avec la Bigues voisine. Au début du XVIII^e siècle une nouvelle église a été construite sur la pleine et depuis la fin du XIX^e siècle l'ancienne église du château a été abandonnée. (*Cat. rom.*)

Datation proposée : Pour Barral i Altet, l'église serait un peu antérieure à l'existence du château qui est documenté en 1059. L'analyse de l'appareil, en pierres de taille posées en assises régulières identiques dans la nef et dans l'abside mais avec une rupture nette entre les deux corps, lui prouve que la nef a été construite après une courte interruption. La structure similaire de l'arc des portes et de l'arc triomphal prouverait cette unité.

E. Junyent date aussi le château du milieu du XI^e siècle et estime que l'édifice a été vieilli à cause de son abside de plan en fer à cheval. Il note également le manque de cohésion entre l'abside et la nef ce qu'il explique à son tour par le projet initial d'une tour du château qui aurait été liée ultérieurement à une nef. Le château et l'église ont été construits sur la commande de Gombau de Besora, possesseur de ce domaine, mort vers 1050.

Catalunya romànica (MAB) sans autre précision la qualifie de préromane.

Description : Le château ruiné de Montbui à l'intérieur duquel se trouve la chapelle Sant Mateu est à mi-chemin entre Sant Feliu de Codines et Caldes de Montbui, à 40 km au nord de Barcelone. San Mateu se situe à l'extrémité est du sommet.

L'édifice a une nef rectangulaire qui est prolongée à l'est dans une abside en fer à cheval, la nef est couverte d'une voûte en berceau sur des banquettes, le chevet très fermé est voûté en cul de four. L'abside est éclairée d'une fenêtre axiale à double ébrasement, la baie de la façade méridionale a un simple ébrasement. La porte occidentale, l'œil de bœuf et le clocher-mur qui le surmontent sont postérieurs. L'autre porte se trouve dans le mur méridional. L'arc triomphal est de tracé semi-circulaire, ses claveaux sont d'une pierre ocre. L'appareil de la voûte comprend des petits moellons irréguliers sans travaillés, celui des murs latéraux de la nef sont plus grands et assez équerries.

Arc : Le plan de l'abside dans toutes les descriptions est fortement outrepassé intérieurement, son tracé extérieur est, cependant, différent chez les auteurs. Son relevé figure chez Barral (1981, p. 285.), chez Junyent (1983, p. 181.) et dans *Catalunya romànica* (1991, p. 298.). Ce mur est particulièrement épais et se distingue par cette caractéristique des murs de la nef.

Vall i Rimblas l'intègre dans son petit corpus d'églises préromanes à abside en fer à cheval. Pour Barral i Altet le monument soutient la persistance de l'abside outrepassée à l'époque déjà romane.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 22 avril 1949

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

VALL I RIMBLAS, 1976. 1, p. 15.

BARRAL, 1981, p. 284-285.

JUNYENT, 1983, pp. 181-182.

ADELL, 1991, pp. 298-299. (notice de MAB, APF)

18. **SANT CRISTÒFOL de CABRILS**

(outrépassé : arc triomphal à éliminer, partiellement détruit ; voûte du chevet et de la nef ; fenêtre axiale du chevet ; fenêtre géminée de la façade occidentale)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Maresme

Département : Barcelone (province)

Commune : CABRILS

Édifice : chapelle

Titulaire : sant Cristòfol (Christophe), porteur du Christ, martyr en Lycie au III^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 448390 m ; N : 4596154 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 22' 53.8" E ; Latitude : 41° 30' 55.5" N ; Altitude : 64 m

Historique : La première mention de l'église Sant Cristòfol en 1037 se trouve dans une transaction où Raimon et sa femme, Cuscha vendent un alleu à Ilevia avec maison et terre qui se situent près de cette église. En 1395 et au cours du XV^e siècle la chapelle figure dans plusieurs donations testamentaires. Dans la première visite pastorale en 1508, elle apparaît en mauvais état, sa porte ne se ferme pas. Jusqu'à 1778 la chapelle dépend de la paroisse de Saint Génis de Vilassar, puis, à partir de cette date elle est rattachée à la nouvelle paroisse de Santa Creu de Cabrils. (*Cat. rom.*)

L'édifice a été restauré en 1953 sous la direction de l'archéologue Marià Ribas i Bertran par la Diputació de Barcelone et l'Ajuntament de Mataro. Ces travaux révèlent qu'il n'y a aucune construction antérieure sous l'édifice malgré les fragments de céramiques romaines recueillies sur place. Les fouilles extérieures ont identifié les vestiges d'une villa à une cinquantaine de mètres de la chapelle et des inhumations romains avec *tégulae*. Lors de ces travaux, la fenêtre axiale du chevet, la baie géminée de la façade occidentale et le portail primitif ont été dégagés. La conception de cette restauration est basée sur la conviction de M. Ribas pour qui l'église de Cabrils est un édifice mozarabe et sa restauration doit retourner à cet état et faire disparaître tout ce qui appartient aux époques postérieures : les deux couches d'enduits, le mur séparant la nef et le chevet au niveau de l'arc triomphal, le banc adossé aux parois intérieurs, le pavement en brique, le retable de 1727. Cette restauration a découvert le couloir souterrain conduisant jusqu'à la maison voisine de Can Vives. (RAUPERA I GRAUPERA, BOSCH, 2014.) M. Ribas reconnaît les vestiges romains intégrés à la porte primitive, la colonnette en marbre blanc en emploi à la baie jumelée de la façade occidentale et affirme que la construction des murs a profité du matériau roman. (*Cat. rom.*)

Datation proposée :

En 1932, Marià Ribas i Bertran donne la première description de l'église et la qualifie de mozarabe. En 1960, après les fouilles menées par lui, il parle toujours d'une chapelle mozarabe mais l'arc triomphal outrépassé est attribué par lui à l'influence carolingienne. En 1975, il affirme que la vieille technique wisigothique dans ce contexte rural a pu persister, l'influence mozarabe s'y superpose.³⁰

Ferrer i Clariana en 1963 (*Monuments historics i artístics i bells paratges del Maresme*) en parlant de la porte primitive de l'église, prétend qu'elle se trouve dans la partie plus

³⁰ Cité par GRAUPERA I GRAUPERA, BOSCH, 2014, p. 3, p. 8.

ancienne de l'édifice qui peut remonter à l'époque wisigothique du VI^e-VII^e siècles. L'imposte de la fenêtre géminée à double arc outrepassé est comparée par lui au Tinell du Barcelone et daterait ainsi du IX^e siècle. Néanmoins, globalement les caractéristiques de la chapelle font penser à l'influence des mozarabes de Cordoue qui repeuplent le littoral après le passage dévastateur d'Almansur en 985.³¹

Selon X. Barral i Altet en 1981, la chapelle mentionnée en 1037 doit être légèrement antérieure à cette date si on tient compte de la présence de la fenêtre géminée de sa façade occidentale pointant la fin du X^e, le début du XI^e siècle. Toujours en 1981, Marta Prevosti a présumé que la chapelle a été construite au IX^e siècle pour le culte commun de deux *villae* proches, localisées par les fouilles de M. Ribas.³²

Chez Junyent en 1983, l'église ne reçoit aucune attribution, elle fait partie seulement du corpus préroman réuni par l'auteur.

P. Graupera i Graupera en 2014 croit qu'à l'origine il s'agissait d'une chapelle rurale dans le contexte paléochrétien qui durant toute l'Antiquité tardive a été utilisée par un noyau agricole perdurant dans le temps. Après la conquête carolingienne, le site a été repeuplé et son espace de culte a été récupéré, pas forcément à l'emplacement de la villa. Le caractère de la voûte en pierre sur la nef date pour lui du X^e siècle, le moment de la récupération de ce lieu du culte. Comme analogie, pour le plan trapézoïdal du chevet avec des baies à l'est et au sud, il avance les exemples de Sant Nicolau de Sabadell, Sant Marti de Joval (Solsonès), Sant Estève de Caulès Vell (La Selva). En élévation, les similitudes la rapprocheraient à un modèle d'église daté du X^e siècle dont fait partie Baussitges (Alt Empordà) et Sant Marti de Fenollar (Roussillon).

Catalunya romànica avance aussi la date du X^e siècle pour l'édification de la chapelle et précise ses reconstructions successives : au XIII^e siècle l'obturation de l'ancienne porte méridionale et des deux fenêtres du chevet (au fond de celui-ci une niche est installée pour loger une statue de bois), la construction de l'actuelle portail occidental et des deux contreforts latéraux ; au XVI^e siècle la suppression de la niche mentionnée, un nouveau crépissage des parois et des voûtes et l'installation d'un retable de bois (Antoni Coll 1552-1558) ; finalement, au XVIII^e siècle la construction des deux petites baies de part et d'autre du portail, d'un banc latéral en pierre, du plafond de la nef en brique et l'instauration d'un retable baroque de 1727.

Description : A une distance de deux km de la mer, au bord de l'ancienne Via Augusta, la chapelle de Sant Cristofol de Cabrils se trouve au nord de Vilassar de Mar, à l'emplacement des villas romaines. En propriété privée, elle s'élève parmi les constructions modernes à l'intérieur de la cour du Can Vives, dans le quartier (veïnât) de Sant Crist.

Elle est une petite chapelle à nef unique, de dimension modeste (8,80 m X 2,95 m, chez Graupera 2014) qui est liée à son chevet trapézoïdal (2,75 m X 2,47 m) par un arc triomphal outrepassé. Ce chevet plus bas que la nef est dévié au sud par rapport à l'axe de celle-ci. La nef et le chevet porte le même type de voûte en berceau plein cintre outrepassée sur des petites banquettes latérales. Junyent parle de « *falsa ferradura* » qui a été réalisé ultérieurement après l'enlèvement du cintrage par le remplissage du mortier de ces banquettes. Curieusement, leur hauteur, c'est à dire la naissance de la voûte n'est pas symétrique sur les deux côtés, au sud son niveau est plus bas qu'au nord. La voûte de la nef et du chevet porte toujours les empreintes longitudinales des tiges de roseaux posées au-dessus

³¹ Cité par GRAUPERA I GRAUPERA, BOSCH, 1988, p. 8.

³² Cité par GRAUPERA I GRAUPERA, BOSCH, 1988, p. 8.

des cintres. Il est surprenant que cette voûte soit portée par des murs d'une épaisseur de 0,65 m, selon la mesure prise à travers la porte méridionale et occidentale.

L'appareil est bien caché sous l'enduit épais qui ne laisse voir que par endroit des moellons et des galets de rivière très irréguliers sans constituer des assises dans la maçonnerie. Ce matériau se voit mieux dans les murs du chevet à l'intérieur et à l'extérieur. Des fragments de *tégulae* et d'*imbrices* d'origine romaine se mélangent dans les parements. Les chaînes d'angles se caractérisent des blocs bien appareillés, de taille très volumineuse, probablement en remploi provenant de constructions antérieures. A cause de la taille très grande de ces pièces, la disposition en carreaux et boutisse semble être inutile. Les parois intérieures présentent un fort amincissement vers le haut dans la nef et dans le chevet aussi, dans la nef le mur méridional davantage que le mur nord. A l'extérieur, les murs du chevet manifestent nettement ce phénomène, en revanche, il ne caractérise pas le mur méridional de la nef et légèrement les autres parois. Ce mur méridional est renforcé par deux contreforts, l'un à la jonction de la nef et du chevet, l'autre juste à côté de la porte méridionale.

Après l'enlèvement du pavement de brique du XVIII^e siècle par la restauration du 1953, les dalles de pierres provenant de la basilique de Santa Maria de Matarò couvrent le sol de l'édifice. Le niveau du chevet est surélevé actuellement par un degré.

La porte primitive de tracé rectangulaire se trouve dans le mur méridional. Ses piédroits comportent des grandes pierres de taille, son seuil est un bloc monolithique ainsi que son linteau, probablement en spolia. Elle se ferme par une barre transversale qui se glisse dans le mur. Le passage souterrain qui a relié l'église avec la maison voisine a permis que l'édifice reste fermé de l'intérieur. La porte occidentale avec son tracé semi-circulaire, encadrée de pierre de taille, correspond au XIII^e siècle.

Le bâtiment dispose de trois fenêtres, deux dans le chevet, à l'est et au sud, et une troisième dans la façade occidentale éclaire la nef. Les deux baies du chevet sont différentes, celle du mur de fond à simple ébrasement est de tracé en fer à cheval, tandis que celle du mur sud également à simple ébrasement a un contour rectangulaire. Cette dernière fenêtre entrecoupe le niveau de la naissance de la voûte. La façade occidentale dispose d'une fenêtre géminée également de tracé outrepassé, elle est surmontée sur le pignon d'une croix grecque empâtée. Un petit clocher-mur se trouve dans la prolongation de l'arc triomphal, à l'intérieur une chaîne pendue à travers les trous dans la voûte sert à son utilisation.

Arc : Le tracé outrepassé présente à la chapelle de Cabrils des manifestations multiples et une disposition similaire dans son exécution. La voûte outrepassée prend sa naissance sur des supports avancés comme la baie de la fenêtre axiale et la biphore du mur occidental, ces deux dernières d'une courbure très accentuée.

La fenêtre axiale du chevet a une forme très étroite et très étirée, son tracé se termine en un arc outrepassé bien prononcé. Malheureusement, à cause du crépi la disposition de ses composantes n'est pas visible, mais à l'extérieur on peut identifier quelques moellons irréguliers grossièrement cassés en position horizontale. Les traces parallèles du coffrage de son arc sur des montants en avancée sont bien observables, en revanche, à l'intérieur. Son ébrasement vers l'intérieur semble être symétrique.

La baie jumelée dans la partie haute de la façade occidentale est composée de deux arcs outrepassés qui sont séparés par une colonne antique à astragale. La trace du coffrage signale une exécution similaire à la fenêtre axiale du chevet, toutes les deux sur des montants avancés. L'enduit recouvre complètement ce mur et empêche d'analyser les détails de sa construction.

L'arc triomphal de Cabrils pose problème. Il faut souligner qu'il a été partiellement détruit par les travaux de reconstruction qui en 1727 ont installé un retable baroque devant l'ouverture du chevet, converti à ce moment-là en sacristie. Pour accéder à cette espace barré,

l'arc triomphal a été mutilé ce qui est très important à la compréhension de sa forme actuelle. Sur le sol les bases plus avancées vers l'intrados donnent quelques petits indices sur la mesure de son rétrécissement d'origine. On ne peut plus savoir si les briques dans le piédroit méridional seraient dues à sa restauration qui avait le but, il ne faut pas oublier, de donner une image mozarabe homogène à l'édifice. Nous ne pouvons pas savoir non plus si selon cette conception de M. Ribas, l'arc triomphal a pu acquérir sa forme actuelle avec ses « becs » peu saillants et ses piédroits légèrement rentrants (distance 2,32 m). Fort probablement ils n'ont rien à voir avec leur profil d'origine.³³

Selon les mesures des piédroits modifiés, ils rétrécissent toujours le passage vers la nef par 0,34 m, vers le chevet par 0,23 m. La modification donne actuellement l'effet d'un chœur presque ouvert qui dévoile la faible hauteur du chevet par rapport à la nef. La surface massivement cimentée de cet arc ne rend pas possible l'identification de ses éléments et leur disposition, seulement sa hauteur de 3,15 m et l'épaisseur de ses montants mesurant 0,60 m restent identifiables. E. Junyent évoque en 1983 des briques de taille différente disposées en rayon.

Bien qu'il y ait un fort soupçon que l'arc triomphal possédait à l'origine également un tracé outrepassé comme aujourd'hui, sa forme et sa disposition d'origine inconnues nous invite à éliminer l'arc triomphal outrepassé de Sant Cristòfol du corpus. Il serait nécessaire de retrouver la documentation, si elle existe, sur l'état du monument avant l'intervention de M. Ribas et d'y vérifier même les fenêtres qui ont été bouchées avant la restauration.

Protection : pas renseigné - en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

RIBAS I BERTRAN, FERRER I CLARIANA, 1960.

FONTAINE, 1977, pp. 287-288.

BARRAL, 1981, p. 251.

JUNYENT, 1983, pp. 96-97.

GRAUPERA I GRAUPERA, 1988.

ACEÑA I ALONSO, 1992, pp. 483-485. (notice de JGG)

GRAUPERA I GRAUPERA, BOSCH, 2014.

³³ M. Ribas i Bertran en 1960, après la restauration de la chapelle, décrit ce travail de tuile autour de l'arc triomphal qui détermine, selon lui, son tracé. A propos de la voûte outrepassée de la nef, en retrait sur ses parois, il fait référence à une technique d'origine ibère, fréquente dans les édifices mozarabes. RIBAS I BERTRAN, FERRER I CLARIANA, 1960.

19. SAINT-MARC de CAIXAS

(outrépassé : voûte du chevet, certains arcs latéraux)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Les Aspres

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : CAIXAS

Édifice : ancienne église paroissiale désaffectée

Titulaire : saint Marc, l'évangéliste, avant saint Cugat (Cucufat, Cucuphat), originaire d'Afrique, martyr à Barcelone vers 303 et saint Jacques, apôtre (+ 44)

Coordonnées Lambert : E : 0673189 m ; N : 6164485 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 40' 25. 8"E ; Latitude : 42° 34' 46,5"N ; Altitude : 559 m

Historique : L'église de Caixas est mentionnée la première fois en 1021 (« *ecclesia de Kexanes* ») dans le testament du comte de Besalù, Bernat I Tallaferro qui lègue ses droits sur cette église à l'abbaye d'Arles. A partir du dernier tiers du XIII^e siècle, la paroisse de Caixas est documentée sous une double dédicace, à la fois celle de saint Cucuphat et de saint Jacques (1271). Au XIV^e siècle, elle apparaît seulement sous le vocable de saint Cucuphat (1311, 1363). En 1406, seulement le titre de saint Jacques est utilisé. Selon P. Ponsich (*Cat. rom.*), la substitution du vocable de saint Cugat par saint Jacques s'explique par la coïncidence du jour de leur fête dans le calendrier.

L'église fut le siège de la paroisse primitive de Caixas. Ce territoire a fait partie depuis le X^e siècle de la vicomté du Vallespir ou de Castellnou, puis, après la suppression de celle-ci il est devenu une simple baronnie. Finalement, en 1373, il fut vendu par Béranger de Castellnou au vicomte d'Ille et de Canet, Pere de Fenollet.

Au XV^e siècle, une nouvelle église paroissiale fut construite à l'actuelle Caixas qui a emprunté le nom de saint Cucuphat et l'édifice ancien a pris le titulaire de saint Marc. (P. Ponsich *Cat. rom.*)

Datation proposée : Marcel Durliat estime en 1966 que la plaque rectangulaire, avec le motif de l'alpha et l'oméga pendant sur une croix, de type wisigothique, encastrée dans le mur diaphragme au-dessus de l'arc triomphal de l'église, daterait de l'époque préromane.

Bien que Barral i Altet place l'église parmi les monuments préromans en 1981, il note que malgré son plan typiquement préroman, l'église appartient plutôt à la période de transition vers l'art roman. Sa hauteur a été justement modifiée à l'époque qui correspond à sa mention en 1021. (L'édifice ne figure pas chez Junyent.)

P. Ponsich dans *Catalunya romànica* parle des volumes typiquement préromans et place le voûtement de la nef au XI^e siècle. Il considère que la pierre incisée de la croix provient d'un chancel ou d'une table d'autel.

Pour G. Mallet en 2003, la voûte de la nef date aussi du XI^e siècle mais l'auteur suppose que la plaque avec la croix empâtée, « l'essentielle » du bâtiment, serait antérieure à l'an mil.

Description : L'église Saint-Marc se trouve à 2 km dans la direction sud-ouest de la mairie de Caixas, centre des hameaux dispersés. Caixas elle-même est accessible soit par Ille sur Têt au nord, soit par Montauriol au sud.

Le bâtiment n'a jamais été restauré ce qui lui prête un intérêt particulier. Il est formé d'une nef unique rectangulaire, d'une hauteur considérable et d'un chevet trapézoïdal, légèrement dévié vers le nord. Celui-ci est couvert d'une voûte en berceau plein cintre

nettement outrepassée, sans banquette. La nef, originellement charpentée fut voûtée dans un deuxième temps sur des murs gouttereaux rehaussés et renforcés par des arcs latéraux. À la jonction de ces arcs, qui abritent des autels latéraux, les piliers portant les trois arcs doubleaux de la nef font leur saillie. Ils divisent la nef en quatre travées inégales et portent la voûte en berceau plein cintre reposant sur des petites banquettes latérales. Leur avancée confère au couverture un profil légèrement outrepassé. A l'intérieur des niches latérales, à la base des murs, des bancs maçonnés sont aménagés. Ces murs intérieurs, ainsi que les parois extérieures sont fortement empâtés.

La nef et le chevet sont mis en communication par un arc triomphal qui rétréci à peine ce passage en donnant l'impression d'un chœur ouvert. Il présente les traces de sa reprise (cairous, ciment moderne). A l'intérieur, son ouverture est plus basse que la voûte du chevet, à l'extérieur, vers la nef, sa hauteur est redoublée par la paroi du mur diaphragme qui la surmonte. Cette grande différence accentue la hauteur considérable de la nef qui a dû être significative déjà avant le rehaussement des murs gouttereaux. Cette surélévation se voit nettement à l'extérieur où l'ancienne ligne d'ardoise signale le niveau antérieur. A l'extérieur, le chevet est surmonté d'une construction rectangulaire mais l'ancienne toiture à deux versants avec la ligne des plaques d'ardoise est bien visible. Au midi, les petits orifices facilitant l'écoulement de la pluie sont conservés.

L'appareil distingue également la campagne de surélévation. Dans la construction primitive, des moellons de tailles différentes sont posés irrégulièrement sans horizontalité dans un mortier rugueux contenant des éclats de pierres. Les chaînes d'angles sont renforcées par d'immenses pierres taillées en position carreaux et boutisse. L'appareil de la partie surélevée se diffère par une plus grande régularité et par le rangement en assises. Bien qu'à l'intérieur le bâtiment soit entièrement couvert d'un crépi blanc, les petits rectangles des boulins d'échafaudage sont laissés ouverts au-dessus des arcs. A l'extérieur, en revanche, ce type d'ouverture n'existe pas. Le clocher-mur à deux arcs outrepassés s'élève dans la prolongation de l'arc triomphal, l'intrados de ses arcs porte toujours la trace du coffrage. A l'intérieur du bâtiment, à cet endroit devant le mur diaphragme, les trous du cordon dans le plafond signalent leur emplacement.

L'édifice est éclairé par les deux fenêtres de la nef, l'une dans la façade occidentale, l'autre dans le mur diaphragme au-dessus de l'arc triomphal, et par les deux baies du chevet, à l'est et au sud. Celle du mur de fond, à simple ébrasement vers l'intérieur, conserve son tracé d'origine en meurtrier. A l'extérieur, ses piédroits évasés vers le bas sont encadrés par des moellons sommairement travaillés et posés en tas de charge ; son couverture ne fait que par un morceau posé en biais. L'autre fenêtre du chevet dans le mur sud est obturée.

La porte actuelle dans la façade méridionale de la première travée occidentale est moderne mais dans le mur nord le tracé semi-circulaire de l'ancienne porte, encadrée de pierre de taille d'une couleur bleu, est visible à l'extérieur. A l'intérieur, elle est repérable par la double arcade dans la deuxième travée occidentale.

Nous supposons que la première campagne de la construction de l'église avec son chevet et ses murs avant le rehaussement et le voûtement de la nef appartiennent à la période du Haut Moyen Age.

Arc : Le tracé outrepassé marque nettement le profil de la voûte en berceau plein cintre du chevet et la forme de certains arcs latéraux. Ceux-ci, à l'encontre de l'appareil rustique de la construction primitive sont de pierres bien taillées mais pas polies, de dimensions petites, dans les piédroits en position horizontale, dans les arcs en rayon, de claveaux identiques.

Protection : pas renseigné - en propriété privée

Références bibliographiques :

BROSSE, 1966, p. 25.

BARRAL, 1981, p. 197. (pas de plan)

CAZES, 1990, p. 43.

PLADEVALL I FONT, 1993, pp. 324-325. (notice de P. Ponsich)

MALLET, 2003, p. 158.

20. **SANT ESTEVE de CAULÈS VELL**

(outrepassé : arc triomphal)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, La Selva

Département : Gérone (province)

Commune : CALDES DE MALAVELLA

Édifice : chapelle en ruine

Titulaire : sant Esteve (Étienne), proto-martyr et proto-diacre du I^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 487449 m ; N : 4625911 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 50' 59.4" E ; Latitude : 41° 47' 8.9"N ; Altitude : 215 m

Historique : Les contrées étaient occupées depuis le néolithique, le site de l'église Sant Esteve plus précisément depuis l'Antiquité tardive, comme un mur à 50 cm de la paroi sud de l'église, les bases d'une tour quadrangulaire un peu plus loin et d'autres vestiges récupérés (*tegulae*, céramiques, *dolia*) l'attestent. E. Junyent attire l'attention sur des fragments de *tegulae* provenant d'une villa romaine.

L'église est mentionnée la première fois en 919 dans la vente de la moitié de la vallée de Llagostera par Emo à la contesse Garsenda. Ses mentions persistent aux X^e-XI^e siècles, en 1032 elle est désignée comme « *vico* » ce qui suggère qu'elle devint le centre d'un secteur du massif. P. Turon i Izquierdo inscrit la naissance de ce site au mouvement de la Trêve de Dieu qui à partir du XI^e siècle installe un espace sacré autour de l'église à une distance de 30 pas où des *cellers* et des silos sont instaurés pour le stockage de la récolte. A Caulès la *sagrera* aurait protégé les produits des propriétaires vivant aux alentours de l'église qui aux XII^e-XIII^e siècles auraient construit leurs maisons au sud de l'église. Émerge d'abord cette *sagrera* autour de l'église entre le XI^e-XII^e siècle, puis un village se crée au sud de l'édifice au cours des XII^e-XIII^e siècles. Il est entouré d'une muraille et protégé par une tour. Selon la documentation, la majorité de la population vit pourtant dans les mas dispersés aux alentours, leur mention commence à la fin du XII^e siècle et devient plus abondante au XIV^e siècle. Le déclin du village arrive au XIV^e siècle à cause de la famine, des épidémies et, en conséquence, de l'émigration de la population vers d'autres centres économiques dans les environs (Lloret de Mar, Vidreres). La décadence est confirmée en 1448 par l'unification de la paroisse de Caulès avec celle de Vidreres. (TURON I IZQUIERDO)

L'église et le village médiéval abandonné ont été fouillés par Manuel Riu i Riu en 1971 et 1972. P. Turon i Izquierdo a révisé ces rapports antérieurs en 2013.

Datation proposée : Manuel Riu a daté les vestiges de l'église du début du IX^e siècle (Manuel Riu i Riu, *Excavaciones en el poblado medieval de Caulers, municipio de Caldes de Malavella, provincia de Gerona*, Madrid, 1975. Coll. *Excavaciones arqueológicas de España*, 88). Xavier Barral i Altet n'est pas d'accord avec cette proposition parce que, d'après lui, les églises ayant les mêmes caractéristiques que Caulès sont nombreuses en Catalogne et elles ne sont pas datées d'avant le premier tiers du X^e siècle. Lui-même avance la date de la première moitié du X^e siècle à cet édifice ce qui serait compatible avec les fouilles et les références documentaires.

M. Riu i Riu dans *Catalunya romànica* en 1991, avance la datation de l'église à la fin du IX^e siècle. Selon lui, le chevet a été adossé à la nef dans un deuxième temps. Initialement couvert de charpente, ce chevet a été voûté en berceau plein cintre au X^e siècle. La nef est restée charpentée.

Selon P. Turon i Izquierdo, l'église correspond à un type qui se répand en Empordà depuis l'Antiquité tardive jusqu'à l'an mil ce qui empêche d'établir une chronologie précise. Pour lui, à Caulès on peut distinguer deux phases de construction ce qui s'expliquerait par le rehaussement des murs de la nef et du chevet dans un deuxième temps. L'église a dû exister en 919 quand elle est mentionnée la première fois mais, à l'aide du remploi du matériau dans la construction, il donne la fourchette chronologique comprenant le VIII^e et le IX^e siècles. Dans le cimetière au sud de l'église, M. Riu a trouvé des tombes dans un rayon de 7-8 m qu'il a daté entre le X^e et le XII^e siècles. Puisqu'il n'a pas trouvé des enterrements de la dernière phase d'occupation du village, il a présumé qu'un autre cimetière doit se situer au nord de l'église.

Description : Santa Seclina se trouve sur le chemin entre Vidreres et Llagostera. C'est à partir de là-bas qu'il faut prendre la route en terre qui monte sur 2,5 km dans la direction sud à côté de l'église Santa Seclina et de Can Garriga sur une butte où les vestiges de l'ancienne église sont cachés dans l'épaisse verdure de la forêt de l'Ardenya-Cadiretes.

Le monument est peu connu et n'est conservé que très partiellement, pourtant il est important dans le corpus à cause de la façon dont son arc triomphal est construit. Heureusement, cet arc est préservé à l'exception de la zone du sommet de sa retombée nord. Son mur diaphragme reste majoritairement debout avec les murs gouttereaux nord et sud de la nef jusqu'au niveau de cette ouverture dans le secteur précédant le chœur très fermé mais la détérioration dans la zone occidentale de la nef est très avancée et le mur sud de la nef est pratiquement disparu. Dans le chevet, le mur occidental est le mieux conservé, malheureusement, ni le mur nord, ni le mur sud n'atteignent le niveau de la naissance de la voûte. Le mur sud ne s'élève pas jusqu'au niveau de l'imposte de l'arc triomphal.

Malgré cet état partiel, Sant Estève de Caulès possède des informations et des détails très précieux. Elle n'a jamais été restaurée ou reconstruite. Son plan (qui ne figure pas dans le recensement de CARE) composé d'une nef unique rectangulaire achevé par un chevet trapézoïdal désaxé vers le nord à tel point que le mur méridional du chevet arrive dans la ligne du piédroit sud de l'arc triomphal et que le mur nord du chevet, en revanche, est tellement décalé que le décrochement entre le chevet et la nef est à peine visible. En fait, l'axe du chevet et tout son emplacement est très décalé vers le nord. Même l'ouverture asymétrique de l'arc triomphal vers la nef traduit ce désaxement parce que le mur diaphragme au nord ne mesure que 1,36 m, tandis qu'au sud cette surface murale comprend 1,74 m. Les mesures prises derrière l'arc dans le chevet expriment le décalage de celui-ci vers le nord : au sud le support de l'arc triomphal ne rétrécit le passage que sur 0,07 m, au nord cependant ce mur donne une fermeture de 0,80 m.

Les dimensions sont modestes, dans l'œuvre la nef fait une largeur de 4,50 m devant le chœur sur une longueur de 7,20 m, le chevet a une largeur de 3,20 sur une longueur de 3,35 m. L'épaisseur du mur dans la nef varie entre 0,67-0,70 m ce qui fait supposer une couverture charpentée, dans ce chevet l'épaisseur du mur varie entre 0,63-0,70 m. (mesures de TURON I ZQUIERDO, p. 255.) E. Junyent fait référence en 1983 aux fragments de la voûte avec des empreintes de coffrage trouvés par terre dans le chevet.

L'appareil quelconque, très rustique est en moellons de dimension différente, sans chercher la disposition en assises horizontales. Les pièces sont dégrossies seulement sur leur surface extérieure. Dans l'angle nord-est, elles sont un peu plus volumineuses et mieux équarries pour former un parallélogramme. Dans l'angle sud-est, la disposition en carreaux et boutisse est mieux visible. A l'intérieur du chevet sur les surfaces où l'enduit est toujours conservé, nous pouvons observer l'angle arrondi et le profil des murs empâtés en bas par le mortier. Dans la nef un banc continu parcourt au pied des murs.

Le mur occidental et le mur nord dans sa zone occidentale présentent un détail très singulier, notamment deux petites niches en triangle encadrées par des plaques d'ardoise, exactement de la même manière qu'à Sant Romà de Sidillà où cette caractéristique n'est documentée que dans *Catalunya romànica* car entre-temps elle est disparue sur le site. M. Riu i Riu la désigne par le terme de puits de lumière. Cette forme archaïque est connue dans l'architecture thermale de l'Antiquité où les tuyaux d'aération sont construits exactement de la même manière. C'est également la même solution architecturale qui apparaît au-dessus des portes en Orient antique. Dans le corpus, elle figure également à Saint-Julien de Vieussan.

La porte d'entrée a dû se situer dans le mur sud selon les vestiges, mais malheureusement son secteur est le plus détruit dans ce mur. Le chevet avait deux fenêtres, l'une, dans l'axe du mur oriental subsiste toujours dans un état intact. A l'intérieur son simple ébrasement forme un tracé ovale, de son appareil n'est visible qu'une plaque d'ardoise non travaillée en tant que linteau. A l'extérieur, une plaque plus volumineuse se trouve dans la même disposition, les moellons visibles dans son montant sud ne présentent aucun arrangement réfléchi ou la recherche de l'horizontalité. Sa forme extérieure est rectangulaire en bas, tandis qu'en haut un petit élément cherche à l'arrondir un peu. De la fenêtre méridionale, ne subsiste rien, dans ce mur une grande lézarde verticale menace de nouvelles dégradations.

Au sud de l'église, une tombe anthropomorphe et les substructions des anciennes constructions se profilent sous la végétation.

Arc : L'arc triomphal est entièrement construit de moellons, ses piédroits comme son arc, d'ailleurs, il n'y a nulle part de pierre appareillée dans cette construction. Les moellons irréguliers, non travaillés, comme ailleurs dans la maçonnerie des vestiges, sont posés horizontalement dans les supports de cet arc. Seul le côté méridional dispose toujours de son imposte et de sa retombée complète. Cette imposte, constituée d'une mince plaque d'ardoise (d'une hauteur de 0,06-0,07 m) fait une saillie de 0,17-0,18 m par rapport à la naissance de l'arc, au-dessous le retrait du montant mesure 0,06 m. Sur le côté nord justement l'imposte et la zone du sommier manque mais les éléments subsistants dessinent pourtant un tracé légèrement outrepassé. Ce profil est formé au sud à l'aide du mortier, autrement il s'agirait d'un arc semi-circulaire. Donc, ce qui est formé au nord par la disposition des pierres, est fait au sud par l'ajout du mortier.

Les claveaux sur les deux côtés montent en tas de charge. Entre les blocs plus grands il y a des petites lamelles étroites. La position horizontale est conservée dans le prolongement des claveaux sur la surface des parois. La couverture de l'arc est très caractéristique, dans la partie sommitale où les plaques s'ouvrent en éventail et se terminent au milieu en forme de « V », d'autres éléments en superposition remplissent cette espace. Sur le revers de l'arc à l'intérieur du chevet nous avons exactement la même disposition. A cause du crépi et de la détérioration de la retombée nord le décomptage exact des claveaux n'est pas possible mais sûrement il s'agit d'une trentaine d'éléments. L'intrados porte toujours la trace longitudinale des cintres. La hauteur totale de l'arc fait 2,34 m sur une distance de 1,35 m entre les piédroits qui montent au nord jusqu'à 1,15 m (abîmé), au sud jusqu'au 1,28 m. L'épaisseur des piédroits, c'est à dire du mur diaphragme, est 0,70 m au nord, 0,80 m au sud.

Protection : aucune, il ne figure pas sur invarquit.cultura.gencat.cat bien qu'à Caulès il y a 33 sites protégés

Il serait nécessaire d'empêcher la dégradation continue des ruines, dégager les tombes et des soubassements des habitations de l'ancien village de la végétation qui l'envahit et mener des fouilles dans le secteur au nord de l'église que M. Riu n'a pas pu entreprendre. Lui et Turon i Izquierdo y ont présumé l'existence d'un autre cimetière et d'un presbytère accolé au mur gouttereau nord.

Références bibliographiques :

BARRAL, 1981, p. 226.

JUNYENT, 1983, p. 103.

BARRAL, 1987, pp. 732-733. (notice de Manuel Riu)

ABRIL I LÓPEZ, 1991, pp. 294-296. (notice de Manuel Riu i Riu)

TURON I IZQUIERDO, 2013.

21. SAINT-CYPRIEN de CUCHOUS

(en champignon : petite porte nord)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : CASSAGNES

Édifice : chapelle

Titulaire : saint Cyprien, de Carthage, évêque et martyr (+258)

Coordonnées Lambert : E : 0670087 m ; N : 6183069 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 38' 06. 2''E ; Latitude : 42° 44' 47. 6''N ; Altitude : 279 m

Historique : L'église de Saint-Cyprien de Cuchous est mentionnée en 845 dans le précepte de Charles le Chauve qui recense les possessions de l'abbaye de Lagrasse, puis la bulle du pape Gélase II en 1119 confirme cette possession. En 1650, l'église a une double vocation : à côté de saint Cyprien, celle de saint Corneli (Corneille, pape entre 251-253 et martyr +253).

XIX^e siècle : restauration excessive (*Cat. rom.*, Cazes cite la date 1119)

Datation proposée : Pour les auteurs de *Catalunya romànica* (J. A. Adell, P. Ponsich et L. Bayrou) les caractéristiques typologiques et formelles permettent de situer aux IX^e-X^e siècles la construction primitive de l'édifice qui a été probablement modifiée au cours du XI^e siècle, pareillement à l'église voisine de Saint-Barthélemy de Jonquerolles.

Géraldine Mallet date également la première construction des IX^e-X^e, et son voûtement du XI^e siècle.

Description : La chapelle Saint-Cyprien se trouve à 2,5 km dans la direction nord-est de Cassagnes, à côté du château de Cuchous (XI^e, XIII^e siècle).

L'édifice actuel, radicalement restauré au XIX^e siècle et transformé en mausolée familial, ne se visite pas et aucune publication ne donne de représentation photographique sur son intérieur. Nous avons cherché en vaine sa propriétaire, il a fallu en conséquence nous contenter des observations extérieures et nous remettre au plan de Raphael Mallol (S.D.A.P. 66) et aux descriptions succinctes des ouvrages.

Le plan de l'église correspond à la formule des églises préromanes à nef unique, terminée par un chevet trapézoïdal légèrement plus étroit et plus bas. A l'intérieur, la présence de trois piliers adossés respectivement contre les murs gouttereaux nord et sud donnant appui à des arcs formerets fait supposer que la nef, d'abord charpentée, a été voûtée dans un deuxième temps. Mais à l'encontre de la coutume générale, les premiers piliers carrés à l'ouest ne s'appuient pas contre le mur occidental et ils supportent le seul arc doubleau soutenant la voûte en berceau plein cintre de la nef.

D'après les descriptions, le sanctuaire communique avec la nef au moyen d'un arc triomphal dont le tracé a été retaillé en forme semi-circulaire par l'altération de ses piédroits saillants. Le plan de l'église montre clairement le resserrement du passage entre le chevet et la nef (*Cat. rom.*). Le mur gouttereau nord possède l'ancienne porte, aujourd'hui murée, de dimension très réduite. Selon les auteurs de *Catalunya romànica*, cette ouverture dans la façade nord est une particularité, de fonction imprécise, qu'on peut retrouver dans plusieurs églises en Empordà (El Terrer, Sant Feliu de Carbonils, San Romà de Sidillà). La porte d'accès actuelle, plus récente et plus large, est ménagée dans la façade méridionale. Au fond du

chevet, la fenêtre à simple ébrasement vers l'intérieur en forme de meurtrière est toujours conservée.

L'appareil extérieur présente des moellons de tailles moyennes, grossièrement éclatés au marteau, mêlés avec des morceaux plus petits sans aucune quête de régularité ; ils sont noyés dans un mortier épais. Les murs extérieurs amincissent vers le haut. Selon les descriptions, l'intérieur de l'église est complètement couvert d'enduit ce qui empêche l'analyse des parois.

Arc : L'église de Cuchous entre dans notre corpus à cause de sa petite porte percée dans sa façade nord. Le mur dégagé à l'extérieur permet d'observer sa construction (l'intérieur de l'édifice n'est pas seulement inaccessible mais crépi). Les auteurs de *Catalunya romànica* (J. A. Adell, P. Ponsich et L. Bayrou) et Géraldine Mallet dans *Les églises oubliées du Roussillon*, qualifient cette porte de tracé outrepassé reposant sur des piédroits avancés. Chez P. Ponsich en 1983 et en 1995 la porte se trouve aussi dans le groupe d'églises qui possèdent un arc outrepassé sur piédroits avancés.

Son profil rudimentaire n'a pas l'intention de délimiter une courbure précise. L'arc est construit des moellons de longueur identique, parmi les claveaux nous voyons mélangés des pièces plutôt étroites avec d'autres, plus épaisses, la retombée orientale est montée en tas de charge. Le détail de la retombée en retrait ne caractérise, en fait, que le côté ouest et le dessin en fer à cheval semble incertain. Pour l'instant, nous trouvons mieux le mettre dans la catégorie de l'arc en champignon tout en admettant que les deux retombées peuvent être asymétriques.

Protection : pas renseigné, en propriété privée (seulement le château à son côté est partiellement inscrit aux Monuments Historiques le 31/05/1996, il est également en propriété privée mais d'une personne différente)

Références bibliographiques :

PONSICH, 1983. (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 59.

PONSICH, 1995, pp. 40, 46, 48.

PLADEVALL I FONT, 1996, p. 331. (notice de J. A. Adell, P. Ponsich, L. Bayrou)

MALLET, 2003, p. 129.

22. **SANT MIQUEL ou SANT ROMÀ de CASTELLNOU DE BASSELLA**

(outrépassé : arc triomphal, effondré)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Urgell

Département : Lleida (province)

Commune : CASTELLNOU DE BASSELLA

Édifice : église en ruine faisant partie de l'ensemble médiéval d'Ansamora comprenant également un château

Titulaire : sant Miquel (Michel), saint archange, le prince des anges ; sant Romà (Romain), diacre de Césarée, martyr d'Antioche (303)

Coordonnées Lambert : E : 357362 m ; N : 4649280 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 16' 37.8" ; Latitude : 41° 58' 57.5" ; Altitude : 492 m

Historique : Il n'y a pas de mention directe concernant l'église Sant Miquel, seulement des citations relatives au lieu d'Ansamora et à son château au XI^e siècle (1047, 1076, 1078). L'étude des toponymes prouve que le château de Castellnou de Bassella est identique avec le château d'Ansamora. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : X. Barral i Altet en 1981 a qualifié l'édifice déjà roman, son plan et la forme outrepassé de son arc triomphal ne seraient que la réminiscence de l'époque antérieure, le chapiteau trouvé à l'intérieur de sa nef est daté par lui du XI^e siècle.

L'Inventaire parle d'une église romane de typologie archaïque mais datable dans sa première phase de construction du début du X^e siècle qui a ensuite subi des modifications au XII^e siècle. Les auteurs de *Catalunya romànica* en 1992 proposent la date reculée du début du X^e siècle ou même du siècle antérieur (IX^e) d'après la typologie de l'édifice et d'après l'appareil de ses murs présentant une analogie avec l'appareil de Castellot de Viver et de l'église-martyrium de Santa Maria de Sorba. Ils situent les modifications et le renforcement de ses murs au XII^e siècle. (L'appareil du château à côté très similaire à l'église de Sant Miquel leur fait supposer que le château peut également se dater du début du X^e siècle.)

Description : Sur la route nationale (C 14) après avoir dépassé Oliana vers Ponts et traversé le pont au-dessus de l'élargissement du Sègre (Pantà de Rialb), il faut prendre un sentier juste après le Musée Moto de Bassella et avant le tunnel pour descend au bord du fleuve en face de La Clua. Ce chemin mène jusqu'au Cal Pany, puis à la Ca N'Ansamora. Ici, à une cinquantaine de mètres des maisons du mas dans la direction occidentale, nous passons d'abord à côté des ruines du château, ensuite nous arrivons aux vestiges déplorables de l'église Sant Miquel.

La première chose que nous devons constater est la forte dégradation des ruines par rapport à leur état documenté en 1981 chez Barral i Altet, en 1992 dans le 6e volume de *Catalunya romànica* ou dans la description de l'Inventaire. A cause des détériorations avancées et irréversibles, la sauvegarde de l'ancien édifice semble impossible et même son interprétation pose problème. Il faut noter aussi que malgré le classement précoce du monument, il n'existe pas de relevé sur sa planimétrie. Actuellement, en raison de l'amas du débris et la verdure recouvrant les alentours, il serait difficile de l'exécuter.

Une nef unique (8,60 m X 6,15 m chez Barral i Altet) terminée par un chevet rectangulaire qui se communique au moyen d'un arc triomphal autrefois outrepassé sont toujours identifiables. La situation du bâtiment au bord d'un éperon rocheux au-dessus d'un confluent

du Sègre a dû causer un problème d'instabilité très vite. Ce qui subsiste de la construction, c'est le mur nord de son chevet avec une petite niche creusée dans sa paroi, une travée orientale du mur nord de la nef avec un arc formeret plaqué contre son parement et la partie orientale de la façade sud avec une fenêtre. D'après les fondations, on peut identifier la délimitation occidentale de la nef avec la trace d'une ouverture large mais sur ce côté presque rien n'est conservé en élévation. Dans la partie occidentale du mur sud une porte devait se situer d'après les indices. Le dégât le plus regrettable de ces dernières décennies est l'effondrement des claveaux de l'arc triomphal et la disparition de son piédroit nord.

La présence de deux types d'appareil et le renforcement du mur nord par un arc latéral à l'intérieur suggère la substitution d'une charpente en bois par une voûte en berceau sur la nef exigeant l'épaississement des supports. Les auteurs de *Catalunya romànica* parlent encore des traces d'arrachage qui subsistent de la voûte en berceau disparue, aujourd'hui il n'en reste plus rien.

L'appareil appartenant à la construction primitive est le mieux observable sur le mur nord du chevet : il est en moellons calcaires d'une couleur jaune-ocre unie, équarris sans polissage et de taille différente mais globalement assez grande qui sont plongés dans un mortier de chaux abondant, sans former des assises régulières. La chaîne d'angle nord-est présente des blocs plus volumineux en carreaux et boutisses. C'est une pierre sableuse peu résistante dont la surface exposée est la plus abîmée à l'angle sud-est de la nef où elle est complètement trouée par l'érosion. En revanche, parmi les éléments effondrés nous trouvons les vestiges d'une corniche saillante, assemblée de pierre de taille très soignée et plus grande d'un matériau plus dur qui se trouve également dans le talus continu à la base du mur extérieur sud.

Le doublement intérieur du mur nord est mieux visible sur la documentation photographique ancienne où une grande arcade ouverte, que J. A. Adell a pris pour une chapelle tardive, figure à côté de l'arc formeret rempli d'un appareil moins régulier et plus poreuse. Selon lui, l'appareil plus travaillé signalerait les interventions dans une deuxième campagne dont le but était la consolidation des murs de la nef permettant de porter une voûte. Nous voudrions seulement noter que l'arc formeret nord est rempli d'un matériau plus rustique, similaire à la surface intérieure du mur sud qui à son sommet forme une banquette. Les deux murs (nord et sud) sont construits d'une façon différente.

Alors que nous n'avons pas d'information sur les baies du chevet et sur les portes de la nef, une fenêtre subsiste toujours dans le mur gouttereau sud, proche de l'arc triomphal : son encadrement est réalisé de pierres de taille avec un linteau monolithe échancré dans sa partie supérieure à l'extérieur. Adell était d'avis qu'originellement cette fenêtre était à simple ébrasement. Il a également présumé d'après un chapiteau trouvé dans l'angle nord-ouest de la nef qu'il a pu supporter un arc doubleau substituant la façade occidentale lors d'un agrandissement dans cette direction. Malheureusement, aucun vestige de cette amplification n'a été retrouvé et aucun chapiteau ne subsiste plus sur place.³⁴ Il rend également compte d'une tombe anthropomorphe découverte au sud-ouest de l'église qui est de nos jours envahie de la végétation.

Arc : L'arc triomphal qui est intact dans toutes les publications antérieures est aujourd'hui effondré, seulement une partie du mur diaphragme subsiste au-dessus de ses claveaux tombés par terre. Les éléments jonchant le sol permettent de constater que dans un premier temps le côté nord qui devait s'écrouler a perdu même son piédroit. Malgré les claveaux détachés sur le côté sud également, le piédroit appareillé et surmonté d'un sommier arrondi

³⁴ J. A. Adell éclaircie que le chapiteau qu'il décrit en forme pyramidale renversée est différent du chapiteau dont Baral i Altet parle dans *L'art pre-romànic a Catalunya. Segles IX-X*. Il s'agirait donc deux chapiteaux différents mais en 1992 ni l'un, ni l'autre n'a été conservé sur le site. Voir BARAUT, 1992, p. 162.

par l'intermédiaire d'une imposte saillante vers l'intrados est toujours à sa place d'origine pour attester la forme outrepassée de son arc. Entourés de moellons équarris ou simplement dégrossis dans le mur diaphragme, le piédroit et les claveaux appareillés manifestent un soin particulier attribué à cette partie très noble de l'édifice et crée un contraste entre l'arc triomphal et le reste de l'édifice primitif.³⁵ Nous pouvons observer que seulement les claveaux sont appareillés, la deuxième rangée par derrière est déjà en moellons arrangés en tas de charge. L'imposte de profil chanfreiné est formée d'une pierre volumineuse dont la hauteur mesure 0,30 m. Son avancée par rapport au sommier est insignifiante mais elle fait une saillie de 0,14 m par rapport à la ligne verticale en retrait du piédroit. Sur les anciennes photos dans l'Inventaire, les claveaux au-dessus du sommier, en position horizontale, présentent une disposition radiale.

Protection : Arrêté de classement de l'ensemble médiéval d'Ansamora dont fait partie du château et l'église : 22/04/1949 : BCIN ; 20/12/2006 : BCIL – en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 175. (pas de plan)

BARAUT, 1992, p. 161-162. (notice de JAA, MLIC) (pas de plan)

³⁵ Il est intéressant de noter que ces claveaux taillés ont dû tomber probablement à cause de leur poids, tandis que dans d'autres exemples les claveaux en lamelles de schistes survivent la disparition du mur diaphragme au-dessus. P. e. Sant Francesç d'Araos

23. SAINT-VINCENT DE SAVIGNAC

(outrépassé : moitié de l'arc triomphal)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : CAZOUL-LES-BÉZIERS

Édifice : ruines de l'église

Titulaire : saint Vincent de Sarragosse, diacre et martyr espagnol (+ 304)

Coordonnées Lambert : E : 0710027 m; N : 6257406 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 07' 25.4 "E ; Latitude : 43° 24' 56.5"N ; Altitude : 37 m

Historique : Sans documentation

L'église se trouve à côté d'une voie romaine. À ses alentours, des tombes orientées de lauzes et des *tegulae* ont été trouvées.

Au XVIII^e siècle, contre sa façade occidentale, la petite maison d'un prieuré (appartenant à l'abbaye de Fontcaude) a été accolée et des pièces d'habitation ont été construites au-dessus de l'édifice. (Giry)

En 1967, l'église ruinée a été achetée par l'abbé Giry afin de la sauver de la destruction. (dossier DRAC)

Datation proposée : Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry, en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969), posent la question à savoir si l'arc surbaissé et légèrement outrépassé à Saint-Vincent de Savignac avec ses impostes simplement chanfreinées ne daterait pas du début de l'époque romane.

L'abbé Giry, dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 considère que l'édifice a été construit à une haute époque, probablement wisigothique. Il justifie son opinion par le choix du saint patron de l'église, un martyr espagnol au IV^e siècle qui a été très populaire à l'époque paléochrétienne.

Description : Les ruines de l'église Saint-Vincent se trouvent isolés au bord d'un petit promontoire surplombant la rivière de l'Orb, à 4 km dans la direction nord-est de Cazouls-lès-Béziers, à côté de la route qui mène au château de Sévignac Le Haut. C'est justement cette position qui a nécessité le renforcement extérieur de son chevet par un talus massif et la construction d'un contrefort à l'angle sud-est de la nef pour empêcher son effondrement. Le site est actuellement envahi par la broussaille. La maison à l'ouest ne subsiste plus et la superposition de l'étage a été supprimée en conservant la partie surhaussée des murs gouttereaux - ces adjonctions postérieures sont documentées sur les anciennes photos de Roger Hyvert dans l'Inventaire.

L'église se compose d'une seule nef de plan trapézoïdal, plus large à l'est qu'à l'ouest, et d'un chevet rectangulaire (3,20 m X 2,60 m dans l'œuvre, chez Giry) qui se communiquent par un arc triomphal rétrécissant le passage entre ces deux corps. À l'extérieur, le décrochement du chevet par rapport à la nef est faible, les murs plus épais du chevet destinés à porter une voûte contribuent au léger détachement extérieur de la partie orientale de l'édifice. De la voûte en berceau plein cintre du chevet ne reste qu'une petite section derrière l'arc triomphal et des arrachements sur les murs mais les amorces ne semblent pas être outrépassées. La nef,

en revanche, devait être couverte de charpente (épaisseur du mur en bas de la porte 0,70 m, en haut 0,60 m) dont ne reste plus rien. Les murs subsistants amincissent vers le haut.

Les vestiges de l'édifice surprennent par le jeu de polychromie de l'appareil.³⁶ Celui-ci est en moellons grossièrement éclatés et en galets de rivière, de dimensions très diverses, sans former des assises. Ces éléments sont liés au mortier grumeleux, épaissi par des graviers. Dans la partie haute du mur gouttereau nord, à l'intérieur et à l'extérieur, les bandes en *opus spicatum* ont été identifiées avec une paroi plus ancienne par M. Durliat et de l'abbé Giry. A l'angle stratégique sud-est du chevet, il y a des pierres de taille plus volumineuses, bien taillées et rangées rigoureusement en carreaux et boutisses. Dans les autres angles, les pièces sont moins grandes et moins bien taillées, à l'angle nord-ouest elles alternent avec des moellons. Il faut noter pourtant qu'à cet endroit-ci, dans la chaîne un immense bloc soigneusement taillé est intégré.

L'église avait sa porte d'entrée dans la zone occidentale de son mur méridional, selon ses vestiges son arc d'origine était en champignon, il a dessiné un tracé semi-circulaire sur des jambages avancés. A l'extérieur, quelques claveaux en pierres appareillées sont toujours visibles sur des piédroits maçonnés en moellons. L'actuelle porte a une dimension plus réduite, son profil est toujours en plein cintre mais elle est entièrement appareillée.

L'édifice a été éclairé par plusieurs fenêtres. Le chevet en possédait deux, l'une dans le mur de fond, l'autre dans le mur méridional. La nef avait une troisième baie dans son mur méridional, près du chevet. Elles sont toutes d'un seul ébrasement vers l'intérieur et leur construction est identique : intérieurement leurs piédroits sont constitués d'un seul grand bloc taillé, posé de chant, obliquement pour ouvrir l'ébrasement ; les claveaux qui les surmontent en position radiale forment un arc en plein cintre. Dans leur mise en valeur participe le choix intentionnel de la pierre naturellement polychrome. A l'extérieur, les montants des deux ouvertures méridionales comprennent plusieurs pièces (la baie orientale seulement deux), celle de la fenêtre axiale du chevet et celle du mur sud de la nef sont terminées par un linteau monolithe taillé dans lequel l'arc semi-circulaire est creusé au milieu. Cependant, l'arc de la baie du mur sud du chevet est formé par trois grands moellons d'une façon asymétrique. Aucune de ces ouvertures n'est outrepassée. La baie rectangulaire dans la façade occidentale semble être récente.

Le chevet possède une niche liturgique creusée dans son mur nord.

Arc : A cause de son tracé remanié et par endroits incertains, nous voudrions éliminer la porte d'entrée de l'église tout en notant que M. Durliat et l'abbé Giry ont déjà remarqué son édification sur des piliers avancés.

L'arc triomphal a été également repris mais les anciennes photos démontrent que dans les deux retombées trois grands claveaux à chaque côté appartiennent à la construction d'origine, seulement les éléments manquants au-dessus dans la partie haute de l'arc ont été remplacés. Durliat a supposé de retrouver les pièces tombées dans les décombres. L'abbé Giry a affirmé que son tracé, malgré les remaniements, est outrepassé. En effet, curieusement, seulement le sommier méridional est arrondi et présente le tracé légèrement en fer à cheval.

Les piliers robustes conservent leur aspect primitif, ils alternent les grands blocs bien taillés avec les assises de briques et de moellons, dans l'appareil des morceaux de tuiles sont intégrés. D'une épaisseur de 0,60 m, ils ont une hauteur importante qui fait au nord 2,10 m, au sud 2,22 m. Leur profil est légèrement bombé vers l'intérieur du passage.

À côté de la pierre de taille qui se détache des murs en moellons, a polychromie participe aussi à la mise en valeur de l'entrée du chœur, même si nous savons que toutes les surfaces

³⁶ A peu de distance, les ruines de l'église Sainte-Foi de Cazouls, déjà romane montrent le même matériau qui doit provenir d'une source locale.

étaient destinées à recevoir une couche d'enduit. Ces piédroits montrent des briques rouges qui sont recouvertes intentionnellement d'une peinture en noir et en vert. Dans le mur diaphragme, sur les deux côtés de l'arc, les briques présentent une couleur jaune, rouge et verte.

Les piédroits massifs sont surmontés de grandes impostes monolithes (hauteur 0,38-0,41 m) à un profil simplement échancré en biais, sans aucune mouluration. Le profil des deux impostes est très similaire. Ces immenses blocs s'enfoncent jusqu'aux murs gouttereaux nord et sud de la nef. L'arc prend sa naissance à un retrait de 0,15-0,16 m au nord, 0,11 m au sud. A cause de leur section inclinée en biais, les impostes font leur débordement maximal vers l'intrados à leur extrémité haute, en descendant leur profil arrive à la ligne verticale des jambages. Ces piédroits restent quand même en légère avancée par rapport à la naissance de l'arc.

Les claveaux d'origine sont soigneusement taillés et présentent une disposition en rayon. Leur hauteur identique donne une ligne continue sur l'extrados.

Malgré la grande ouverture de l'arc triomphal, le mur diaphragme présente une surface murée de 0,77 m au nord, 0,93 m au sud vers la nef, alors que cette distance à l'intérieur du chevet ne fait que 0,33 m au nord, 0,20 m au sud.

Protection : Arrêté de classement le 18 mai 1971 – en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC Montpellier (description dactylographiée de Marcel Durliat, sans date ; arrêté de classement 1971)

DURLIAT, GIRY, 1971, pp. 209. 215.

GIRY, 1983, pp. 76-78.

24. SAINT-BAULÉRY DE CÉBAZAN

(outrepassé : porte occidentale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : CÉBAZAN

Édifice : ruines de l'église

Titulaire : saint Bauléry, altération de saint Baudile, martyr de Nîmes (3^e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0700378 m ; N : 6256430 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 00' 16. 7" E ; Latitude : 43° 24' 26.1" ; Altitude : 188 m

Historique : L'église « *Saint-Bauzille de Lodosa* » est citée en 1102 dans la charte où l'abbaye de Saint-Chinian est placée sous l'autorité de Saint-Pons de Thomières par l'archevêque de Narbonne. *L'histoire de Saint-Chinian* de Delouvrier (1896) mentionne l'église depuis la fin du XI^e siècle en tant que la possession du monastère de Saint-Chinian.

L'abbé Giry rappelle sa proximité à une voie antique dans la vallée du Daro où les villas romaines étaient nombreuses. Selon lui, le nom *Lodosan* désigne aussi un domaine romain. (Giry)

À l'époque moderne, l'église a été utilisée comme bergerie : dans le mur nord de sa nef une nouvelle porte a été ouverte et un mur a été construit en travers de sa nef. La restauration a supprimé ces modifications.

Datation proposée : Le tracé irrégulier du plan de l'église et ses arcs outrepassés ont retenu l'attention de Marcel Durliat et de Joseph Giry. Dans leur étude commune, intitulée *des Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* en 1971 (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes*, 1969), ils datent Saint-Bauléry du début de l'époque préromane, justement à l'aide de ses arcs qu'ils comparent à ceux de Saint-Michel de Cuxa, construits également en moellons et de claveaux en disposition de tas de charge. La photo des deux portes à arc outrepassé dans leur publication prouve que la porte occidentale était à ce moment-là murée (le niveau du sol extérieur et intérieur était très élevé), tandis que la porte nord avait ses piédroits partiellement, les retombées de ses arcs complètement détruites.

L'abbé Giry en 1983, dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault*, date l'église de Cébazan de la période pré-carolingienne.

Description : Cébazan se situe à 5 km de Saint-Chinian, à 15 km de Cazouls-lès-Béziers. Pour retrouver les vestiges de l'ancienne église Saint-Bauléry, il faut sortir de Cébazan à côté des Caves Coopératives et suivre le D 36 dans la direction est, puis, à mi-chemin entre Cébazan et Cazedarnes il faut prendre un chemin montant à droite aux ruines d'un château qui se voient déjà d'en contre-bas. L'église à ciel ouvert est à côté de celui-ci, la distance de Cébazan de là-bas n'est que 3 km.

Bien que la restauration ait reconstruit le mur méridional du chevet et la porte nord de la nef, la façade méridionale de la nef semble être plus ruinée qu'au temps de la publication de l'ouvrage de l'abbé Giry (1983). Concernant l'état actuel des arcs, il faut se baser sur les anciennes photos dans la publication de M. Durliat et de l'abbé Giry (1971).

L'église a une nef unique inhabituellement longue par rapport à sa faible largeur, elle se prolonge à l'est par un chevet de plan rectangulaire très profond. Les deux unités ne sont pas du tout séparées, nous cherchons en veine un arc triomphal signalant la limite de l'entrée du sanctuaire. Voire, le décrochement entre la nef et le chevet est à peine perceptible (0,26 m au nord, 0,10 m au sud à l'intérieur) ce qui donne l'impression de la disposition du chœur largement ouvert sur la nef comme si un même espace continu prolongerait la nef jusqu'au fond du chevet. Le décrochement extérieur est pareillement insignifiant, ne fait que 0,12-0,17 m.

Le tracé du plan de la nef est très irrégulier, sa largeur orientale est plus faible que celle de la partie occidentale, dans le secteur de la porte nord la ligne du mur est légèrement brisée. La façade occidentale n'est pas perpendiculaire non plus aux murs nord et sud contigus. Ces murs périmétriques amincissent partout, à l'intérieur davantage qu'à l'extérieur, le mur gouttereau nord est gondolé dans son plan vertical. L'appareil, en moellons assez grands, grossièrement éclatés, de tailles diverses ne forme aucune assise, dans les chaînes d'angles, en revanche, nous trouvons des blocs volumineux sommairement équarris en carreaux et boutisses. Le mortier qui les relie est épaissi par des petits morceaux de graviers et de cailloux. (L'enduit de couleur rouge-ocre qui couvre le mur nord à l'intérieur semble être moderne). Le niveau du sol est actuellement plus bas qu'à l'extérieur, il descend vers le chœur. Celui-ci n'est pas distingué par un niveau différent ce qui donne également l'impression d'un espace unifié intérieurement.

La faible épaisseur des murs (0,78 m à la porte occidentale, 0,66 m à la porte nord) fait penser dans la nef à un couvrement par charpente de bois.

L'édifice a plusieurs baies, il faut pourtant éliminer la fenêtre dans le mur méridional du chevet qui a été complètement reconstruite selon la photographie de l'abbé Giry montrant la disparition complète de cette zone. Ce document présente aussi une fenêtre appareillée, ébrasée vers l'extérieur, dans le mur sud de la nef qui est actuellement disparue avec tout le mur qui l'a entourée. Plusieurs petites ouvertures, de tracé rectangulaire, à l'est de cette fenêtre ne correspondent pas à cette photographie ancienne et semblent provenir d'une époque incertaine. En conséquence, nous ne conservons pour l'étude que la baie axiale du chevet qui appartient sûrement à la construction d'origine.

Celle-ci a un encadrement très soigné dans la rudesse des moellons grossiers qui constitue la paroi : à l'extérieur, ses montants sont composés de deux grands blocs, d'une surface très rude, posés de chant symétriquement qui sont surmontés des claveaux polychromes bien appareillés. Ces claveaux en tuf sont très travaillés sur leur tête et sur la surface de l'intrados mais à cause de leur longueur différente leur extrados ne coïncide pas. A l'intérieur, la recherche de la polychromie se manifeste aussi mais ici tout est en moellons très sommairement cassés et la couverture de l'arc se fait par des pierres plates. Le tracé est semi-circulaire.

Les portes d'origines se trouvent dans le mur nord, près du chevet et dans la façade occidentale. L'ouverture nord doit être éliminée du corpus à cause de son état très détérioré, documenté chez Durliat et Giry avant sa restauration. Son tracé n'est plus identifiable, seuls ses piédroits très courts en moellons et la couverture de son arc formant un « V » à l'aide des petits claveaux minces correspondent à la construction primitive. Le tracé de la porte occidentale est outrepassé. (La porte moderne ouverte dans le mur nord vers l'ouest est bouchée, à l'extérieur la rupture dans la maçonnerie est bien visible, à l'intérieur l'enduit rose camoufle son existence.)

Arc : La porte occidentale bouchée sur les photographies de Durliat et Giry (1971) est actuellement dégagée mais les anciens documents ont la valeur de signaler que sur la face intérieure, le piédroit sud était abîmé dans sa partie haute. Il s'agit d'un arc outrepassé,

construit entièrement en moellons, de tailles diverses, dans ses montants (y compris quelques grands blocs) et en plaques calcaires longues et minces dans ses claveaux. Le matériau est très rude, seulement leurs surfaces visibles semblent être cassées, la longueur et la largeur des claveaux sont très disparates. La hauteur actuelle des piédroits mesure 1,36-1,40 m, la largeur qu'ils délimitent ne fait que 0,80 m. La hauteur totale de cette ouverture est 2,20 m. Les claveaux prennent leur naissance sur leurs supports par un retrait notable de 0,20 m au nord et 0,14-0,22 au sud. A l'extérieur, les claveaux sont au nombre de 27, par endroit ils sont bien courts et petits. Leur disposition est radiale au-dessus des sommiers, posés horizontalement. Leur couverture est très caractéristique : entre les dernières plaquettes longues qui sont posées en forme de « V » s'ouvrent un triangle vide où un moellon irrégulier est placé pour remplir cet espace.

La construction intérieure de cet arc présente les mêmes caractéristiques que sa face extérieure avec des supports maçonnés en moellons sur lesquelles les retombées reposent en retrait. Les 28 claveaux en disposition radiale au-dessus des sommiers (deux premiers éléments) sont moins longs qu'à l'extérieur et de dimension assez similaire. Au sommet, les dernières pièces en biais forment également une « V » et laissent la place à une dernière pierre en superposition.

La porte nord, à cause de sa reconstruction, ne permet d'avancer d'autre remarque que ses proportions différentes par rapport à cette porte occidentale : ses supports devaient être très courts selon l'ancienne photo. Le détail qui n'a pas été touché est la partie sommitale des claveaux qui se termine de la même manière, en forme de « V », que l'arc de la porte occidentale. Sa hauteur totale mesure 2,04-2,16 m.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

DURLIAT, GIRY, 1971.

GIRY, 1983, pp. 79-89.

25. **SANT QUIRZE DE PEDRET**

(outrépassé : 2 arcs triomphaux, 2 arcs latéraux, voûte du chevet, plan des deux absidioles ; en champignon : ouverture occidentale)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

Commune : CERCS

Édifice : église

Titulaire : sant Quirze (Quiriacus, Cyr) et santa Julita (Julitte), saints orientaux apparaissant au VII^e siècle³⁷, enfant et sa mère, martyrisés à Tarse en 304

Coordonnées Lambert : E : 407700 m ; N : 4662312 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 53' 1.25" ; Latitude : 42° 6' 26.6" ; Altitude : 582 m

Historique : Les débuts de l'histoire de l'église ne sont pas documentés. Le lieu est mentionné parmi les possessions du monastère de Sant Llorenç près de Bagà dans son acte de consécration datant de 983. Dans ce document la lévite Franco donne ce territoire avec une église, située au comté de Berga, à la montagne de Pedret au lieu de Nesplosa. Malheureusement, le nom de l'église a disparu dans ce texte ce qui empêche de l'identifier avec celle de Sant Quirze. Le fait qu'elle n'apparaît pas parmi les paroisses citées dans l'acte de consécration de la Seu d'Urgell ne veut pas pourtant dire qu'elle n'existait pas à cette époque-là mais qu'elle était probablement une église monastique ou privée et pas paroissiale.

La première référence à l'église vient de 1168 quand l'évêque de la Seu d'Urgell consacre l'oratoire de Sant Miquel et de Sant Victor de Pedret à la demande de son fondateur, Bertran d'Avilà. On peut supposer que cet oratoire est indépendant de l'église de Sant Quirze et qu'il s'agirait de sa dépendance. En 1248 ensuite, Ferrer de Vilar donne le monastère de Sant Pere de la Pontella avec toutes ses terres à l'église paroissiale de Sant Quirze. Dans le courant de ce siècle ce siècle les dons testamentaires continuent à mentionner le lieu, comme en 1286 quand dans son testament Ramon d'Avilà de Berga laisse 6 deniers aux travaux du pont de Pedret. A la fin de l'époque médiévale l'église avait une fonction paroissiale car en 1312 elle porte ce statut lors de la visite du doyen de Berga. Au XVIII^e siècle elle est mentionnée avec l'église de Sant Andreu de Cercs comme dépendante de Santa Maria de Baells. (SITJES I MOLINS, *Catalunya romànica* RSR)

L'église située sur la commune de Cercs, a été cédée en 1959 par l'Évêché de Solsona à la commune de Berga pour veiller à sa conservation. Après un siècle d'abandon et profanation, l'église a été restaurée entre 1959 et 1964 par la *Diputació de Barcelone* sous la direction de l'architecte de Camil Pallàs, chef du *Servei de Catalogació et Conservació de Monuments*. Puis, une nouvelle restauration a été réalisée en 1989 (fin des travaux : 1995) sous la conduite d'Antoni González, chef du *Servei del Patrimoni Arquitectònic Local*. Ces travaux dont le but était de retrouver l'apparence de l'édifice du X^e siècle, (GONZÁLEZ, LACUESTA, CARRASCO)

Datation proposée : L'église Sant Quirze de Pedret partage depuis longtemps les chercheurs. La question principale de ce monument consiste à distinguer ses phases constructives appartenant au Haut Moyen : pour certains, il s'agit initialement d'un édifice à nef unique à laquelle dans un deuxième temps mais toujours avant l'époque romane deux autres vaisseaux

³⁷ FONTAINE, 1977, p. 263.

ont été greffés au nord et au sud ; pour d'autres cette structure basilicale constitue dès le début sa construction unifiée. Jusqu'à la restauration du site par Camil Pallàs, l'édifice a été abordé en tant que la construction homogène d'une basilique à trois nefs (PUIG, GOMEZ-MORENO). En revanche, cette restauration a révélé de différentes campagnes successives, la première se limitant à une église à nef unique terminée par un chevet trapézoïdal à laquelle la deuxième étape a greffé au nord et au sud des collatéraux terminés à l'est par des absides du plan outrepassé. C. Pallàs a situé la première phase à l'époque wisigothique, la deuxième au X^e siècle, la troisième correspondant aux modifications du XIII^e siècle.

Sitjes i Molins en 1977 accepte cette conception de Pallàs mais il considère, qu'il vaut mieux dater la première étape du IX^e siècle ou au temps de la réorganisation du Haut Berguedà au X^e siècle. Jacques Fontaine en cette même année 1977 situe seulement la deuxième phase caractérisée de trois nefs selon le modèle basilical au X^e siècle mais lui aussi dans la tradition wisigothique à cause de l'arc porté par une paire de colonne à l'entrée de ses deux absidioles et en raison de la voûte outrepassée du chevet trapézoïdal qui évoque pour lui la voûte de San Juan de Baños et pas les constructions mozarabes. X. Barral i Altet en revanche affirme en 1981 que l'église est le fruit d'une seule campagne de construction et d'un projet unique. Il soutient son opinion par l'existence d'un même appareil irrégulier dans l'ensemble de la maçonnerie sans aucun changement et par le rapport homogène entre les absidioles et le chevet central trapézoïdal. Il place l'édifice à la fin du X^e siècle ou à la seconde moitié de ce siècle, d'après ses peintures murales et à l'aide des comparaisons avec les édifices d'Obiols et de Bellcaire.

E. Junyent à son tour, en 1983 accepte également les résultats de la restauration de Pallàs et estime que les deux étapes de construction de l'église, d'abord sa nef unique, puis l'adjonction de ses collatéraux nord et sud, doivent être datées du X^e siècle parce que l'appareil des murs appartenant à la seconde étape ne présente pas de différence significative par rapport à la première, seulement la pierre taillée dans les arcs triomphaux apporte un élément nouveau. Il rappelle le cas des deux églises de Sournia dans les Fenouillèdes où la nef au chevet trapézoïdal a été agrandie par l'adjonction d'une autre nef mais à abside outrepassée.

La position de *Catalunya romànica* (JPC) en 1985, privilégie la conception de Barral i Altet et en réitérant ses arguments affirme que l'église préromane doit dater dans son ensemble de la même époque (X^e siècle) sans exclure toutefois la proposition de Junyent sur la chronologie et en réclamant de nouvelles études archéologiques pour mieux éclaircir le problème. Les modifications apportées à l'époque romane y sont datées de la fin du XII^e siècle. En 2001, I. G. Bango Torviso est pour les deux phases de construction malgré l'appareil des murs qui ne permet pas de voir un écart dans le procédé de construction de l'édifice.

Finalement, la restauration d'Antoni González effectuée entre 1989 et 1995 a nuancé l'évolution de la construction en plusieurs phases : la première église d'une nef unique, datée par lui du dernier tiers du IX^e siècle a été amplifiée en modèle basilical au milieu du X^e siècle, puis un porche a été installé devant sa façade occidentale au XI^e siècle, ensuite, au XIII^e après la disparition de ce porche et également du bas-côté sud, un toit en appentis est venu pour protéger une nouvelle porte romane dans le mur sud de l'église primitive et un clocher-tour rectangulaire a occupé l'angle sud-est. Le XVIII^e siècle a fait disparaître cette protection devant l'entrée, a démolit les étages du clocher et l'a remplacé par un clocher-mur au-dessus de la façade occidentale.

En fait, après cette restauration qui a voulu rétablir le crépi des murs à l'intérieur et à l'extérieur conformément à la coutume de l'époque, l'appareil inchangé, noté partout dans l'historiographie, ne peut plus être vérifié pour la distinction d'éventuelles campagnes. Antoni González a pris la position de rendre l'aspect homogène du X^e siècle du monument. Ainsi, le clocher-tour du XVIII^e siècle n'a pas été remonté, le porche fermé à l'ouest n'a pas été

construit, à l'emplacement de la nef sud effondrée, le portail roman du XIII^e siècle a été consolidé, la couverture en charpente de bois et la toiture en tuiles arabes ont été rétablies conformément à son état de X^e siècle. A l'intérieur, le sol en terre battue d'origine a été rétabli et certaines peintures médiévales ont été restaurées ou repeintes. A l'extérieur, à l'ouest de l'église, les fouilles archéologiques ont retrouvé les anciennes inhumations.

Description : Située à 4 km du centre de Berga dans la direction orientale en suivant le Cami de Sant Quirze de Pedret depuis la place de Guernica, l'église se trouve sur une pente escarpée dans son paysage enchanteur que nous pouvons découvrir après avoir passé le pont gothique de Pedret sur le fleuve du Llobregat. Au sud, elle est flanquée d'une maison abandonnée qui a été construite sur les vestiges d'un monastère du XI^e siècle.

Isolée sur un terrain rocheux dont la pierre affleure aux alentours et même à l'intérieur de l'édifice (et qui a donné le nom *Pedredo* au lieu), l'église traduit parfaitement par sa silhouette extérieure la division intérieure de ses volumes ainsi que la hiérarchisation de ses espaces à travers l'émergence de sa nef principale au-dessus de ses bas-côtés et de la partie centrale du chevet au-dessus de ses absidioles, celui-ci restant au-dessous de la hauteur de la nef.

A l'église de Pedret le tracé outrepassé est présent dans le plan de ses deux absidioles présentant une courbe très fermée à l'intérieur et à l'extérieur qui correspondent à des petits sanctuaires fortement compartimentés. La dénivellation du sol est suivie dans la structure intérieure en sorte que le niveau de sa nef nord est plus élevé que celui de sa nef principale, quatre marches permettent d'y monter près du sanctuaire central. Le rocher est apparent dans la nef nord et dans le secteur nord-est de la nef principale. Le sol monte vers le sanctuaire principal où deux degrés surélèvent le chœur.

L'enduit laisse entrevoir l'appareil des murs en moellons cassés et en galets de rivière irréguliers mais il est fort dommage que la restauration ait caché beaucoup d'informations par le crépissage. Les angles sont renforcés de moellons de dimension plus volumineuse. L'*opus spicatum* est bien visible à l'extérieur en des épis longs au-dessous de la gouttière du mur nord de la nef principale. Tous les murs à l'intérieur et à l'extérieur s'amincissent vers le haut. A l'intérieur nous voyons un banc continu à la base des murs de la nef centrale qui est interrompu au sud devant la porte d'entrée actuelle.

Plusieurs fenêtres éclairent le bâtiment : la baie axiale, celle dans le mur sud du sanctuaire principal, celle dans l'absidiole sud, les trois fenêtres hautes creusées dans le mur sud de la nef centrale et deux autres dans le mur occidental au-dessus de la porte en champignon sont à simple ébrasement vers l'intérieur. La seule ouverture très décalée de l'abside nord est à double ébrasement et elle appartient à la période romane. Une fenêtre géminée surmonte l'arc triomphal dans le mur diaphragme, ses deux arcs sont séparés par une colonne. Les baies à simple ébrasement sont très similaires, au fond des parois largement ébrasés leur ouverture a une forme ovale allongée. La fenêtre axiale du sanctuaire central est d'une façon asymétrique plus ébrasé vers le sud, de même que celle de l'abside méridionale.

Une porte romane à deux voussures, décorée d'une paire de colonnes à chapiteaux sculptés, très abîmés, donne actuellement accès directement à la nef principale. Elle correspond aux modifications à la fin du XII^e, début du XIII^e siècle quand la partie occidentale du vaisseau méridional a été supprimée après un incendie (XI^e). La construction de la voûte sur la nef centrale substituant à la couverture en bois date également de cette époque. La démarche a exigé le renforcement du mur sud par des arcs formerets dont une partie subsiste toujours dans la partie occidentale de la nef. Le collatéral nord a été protégé par une voûte en quart de cercle. Le sanctuaire central est couvert de voûte en berceau plein cintre nettement outrepassé à l'exécution de laquelle le mortier a également contribué. Dans la zone de la

fenêtre sud la courbure est plus accentuée. Les absides latérales portent une voûte en quart de sphère.

Les peintures originales de l'abside nord et le chevet central, enlevées en 1937 sont conservées au Musée diocésain et régional de Solsona, celles de l'abside sud, détachées en 1922 sont exposées au Museu National de l'Art de Catalunya à Barcelone, la reproduction de ces dernières a été exécutée sur place.

Arc : Puig i Cadafalch en 1909 rend compte encore d'un monument grossièrement mutilé³⁸ dont une nef a été détruite, l'autre est fermée et utilisée comme entrepôt, la fenêtre axiale de son chevet est cachée par des installations modernes mais à cette époque-là les peintures étaient encore sur place. Il remarque la forte compartimentation intérieure de l'édifice et affirme que ses arcs en fer à cheval sont de forme wisigothique avec leur prolongation d'un tiers du rayon, avec une distance identique entre les piédroits que le diamètre de l'arc et avec les claveaux posés en tas de charge jusqu'à la hauteur du centre de l'arc.³⁹ En revanche, après la parution de *Iglesias Mozárabes* de Gomez-Moreno en 1919⁴⁰ qui intègre le monument dans son groupe de qualification mozarabe, toutes les autres publications de Puig réitèrent cette même filiation mozarabe. Pour Jacques Fontaine, l'église suit la tradition wisigothique dont il voit les preuves dans l'arc triomphal porté par des colonnes et dans la voûte outrepassée de son chevet.

Il est important de signaler que l'arc triomphal de la nef centrale qui figure dans toutes les publications a été refait et nous ne savons pas quelle était sa forme d'origine. Les fouilles de Pallas ont retrouvé une ouverture de 1,70 m entre les piédroits, plus étroit que l'ouverture actuelle qui mesure 2,90 m. Cet arc qui a été élargi au XIII^e siècle en tracé semi-circulaire a été reconstruit par la restauration de Pallàs en forme outrepassé mais, fautes d'indices sur la forme d'origine, son tracé a été calqué sur les arcades nord ouvertes au X^e siècle entre l'édifice primitif et le collatéral nord ce qui donne une aperçue anachronique à la vision de la nef principale et perturbe la lecture de l'édifice. (Junyent parle de l'augmentation de l'ouverture de l'arc triomphal à la seconde étape constructive au X^e siècle toujours en fer à cheval mais sous une forme plus évoluée avec un outrepassement de deux tiers du rayon). A. Adell critique le manque de la documentation satisfaisante des fouilles et de la restauration.

Il ne faut pas oublier que l'arcade du collatéral sud près du sanctuaire est due également à la restauration, l'autre arcade méridionale a disparu à cause de l'édification de la porte romane à cet endroit. Il ne reste donc que deux arcs d'origine dans le mur séparant la nef centrale du collatéral nord et deux arcs triomphaux à l'entrée des absidioles nord et sud, ils appartiennent tous à la construction du X^e siècle et pas à la construction d'origine.

³⁸ Puig i Cadafalch a préparé le plan du monument dans l'état où il l'a vu. Voir PUIG, 1909, p. 366. Fig. 423.

³⁹ PUIG, 1909, p. 370.

⁴⁰ Gomez-Moreno identifie la construction primitive de l'église de Pedret à l'aide des arcs en fer à cheval. Il la situe à la même période que l'église d'Olerdola tout en présentant une plus grande rusticité dans sa maçonnerie que celle-là. Il reconnaît la forme outrepassée dans la voûte la chapelle majeure et dans le tracé des arcs. Le plan outrepassé des absidioles témoigne de l'archaïsme à ses yeux car en Espagne les ruines de la basilique de Cabeza de Griégo et celles de Marialba sont antérieures. Il soutient l'hypothèse de Puig i Cadafalch selon laquelle l'église possédait dès l'origine trois vaisseaux. Les arcs en fer à cheval sont pour lui du même type que celui d'Olerdola et de Melque dont le diamètre dépasse la distance entre les piédroits. Les claveaux des arcs de Pedret sont en tas de charge, seulement dans la zone de la clé s'inclinent en rayon. Gomez-Moreno tient l'église de Pedret contemporaine de Sant Miquel d'Olerdola, de traits mozarabes archaïques et la situe au X^e siècle. GOMEZ-MORENO, 1919, pp. 59-63. En 1951, dans le volume consacré à l'art mozarabe de la série *d'Ars Hispaniae*, sa notice sur Saint-Michel de Cuxa fait référence aux autres églises de la Catalogne, notamment à celle de Pedret dont les deux arcs communiquant avec la nef latérale conservée sont comparés par lui à l'arc d'Olerdola. GOMEZ-MORENO, 1951, p. 364.

La seule ouverture (porte) qui est conservée de la première campagne est dans le mur occidental et elle est en tracé de champignon. Sa profondeur de 0,80 m donne la largeur de ce mur. Il s'agit d'une petite porte (distance des piédroits : 0,86 m) ouvrant sur le côté ouest où le cimetière se situait. L'avancée de ses montants est défigurée aujourd'hui par la dernière restauration parce que dans le livre de X. Barral i Altet en 1981 le profil d'origine est bien visible. Son ouverture dans la nef centrale à un niveau intérieure considérable (0,80 m) a fait supposer à Junyent qu'il a assuré la communication avec une pièce annexe à l'ouest. Sa description qui parle des montants avancés dans la direction de l'intrados confirme sa représentation sur la photo de Barral. Cette porte avant sa restauration est l'exemple (avec une photo) de Sitjes i Molins pour l'arc en champignon qu'il désigne par le terme "*escanyat*". *Catalunya romànica* l'identifie également avec le nom "*escanyat*" et suppose aussi que cette porte communiquait avec une pièce annexe à l'ouest de l'église qui a été utilisée comme baptistère. A l'extérieur, les vestiges de murs indiquent toujours sa présence. Sitjes i Molins a supposé la maison du curé ou un porche à cet endroit-là. A l'encontre des autres arcs qui sont tous outrepassés et dont les claveaux sont appareillés, les claveaux de cette porte occidentale sont en moellons : au-dessus des piédroits en blocs assez grands, en position horizontale ; dans la partie supérieure de l'arc en plaques minces.

Les deux petits arcs outrepassés à l'entrée des absidioles au nord et au sud sont construits de la même manière : dans un mur diaphragme en moellons l'arc repose sur des colonnes de fût monolithique à chapiteaux et tailloirs. (Le tailloir de l'arc triomphal à son côté sud est remplacé par un élément moderne). Seulement les colonnes de l'arc triomphal sud reposent sur des bases. Cette abside est complètement couverte de la reproduction de sa peinture murale d'origine. Les mesures présentent un léger écart entre les deux arcs, au nord la distance entre les piédroits mesure 1,60 m, au sud 1,48 m, la hauteur de l'arc fait au nord 2,22 m, au sud 2,58 m, la largeur des piédroits est au nord 0,58-0,63 m, au sud 0,73 m. Les quatre chapiteaux ont une décoration géométrique simple mais la disposition des claveaux de l'arc et leur nombre n'est pas visible à cause de l'enduit au nord et en raison de la peinture au sud.

Les deux arcs creusés dans le mur entre la nef principale et le collatéral nord présentent une grande similitude l'un avec l'autre : leurs piédroits sont en moellons et leur arc en pierre de taille. Non seulement les moellons des piédroits sont posés horizontalement et dans les angles en carreaux et boutisse mais les claveaux sont également en tas de charge jusqu'à la mi-hauteur d'où ils s'ouvrent en éventail. Les mesures sont très proches dans les deux arcs : la hauteur de celui de l'ouest mesure 2,62 m, celui de l'est 2,68 m ; la hauteur des piédroits fait à l'arc d'ouest 1,07-1,15 m, à l'arc est 1,14-1,17 m. La largeur des piédroits à l'ouest est 0,83-0,90 m, à l'est 0,78-0,87 m ; leur distance à l'ouest fait 1,80 m, à l'est 1,75 m. Les impostes monolithiques ont partout le même profil échancré en biais pour former un bec, le retrait des supports par rapport à la saillie des impostes fait 0,03-0,05 m. Les sommiers d'une largeur similaire aux autres claveaux sont taillés en sorte de former une courbure qui arrive à la ligne verticale de l'imposte. Le tracé outrepassé de ces arcs est formé exclusivement par la taille de la pierre, il n'y a pas de place pour y ajouter du mortier. Les claveaux sont minces, très régulièrement taillés et bien polis mais leur longueur n'est pas identique sur l'extrados. A l'exception de l'arc ouest du bas-côté nord dont les claveaux sont au nombre de 38 (sur le côté du bas-côté), ailleurs le crépi empêche de voir partiellement ou entièrement ce détail. L'arc oriental dans ce même mur touche par sa retombée le mur diaphragme de l'arc triomphal de la nef centrale, il donne l'impression que cette zone de son arc est enfoncée dans ce mur.

E. Junyent a donné la mesure d'outrepassement de deux tiers du rayon pour l'arc triomphal du sanctuaire principal qui est resté, selon lui, outrepassé dans la deuxième phase de construction mais sous une forme plus évoluée et élargie. Les arcs des absidioles sont différents, ils mesurent seulement un cinquième. Les données de Sitjes i Molins confirment

cette mesure pour l'arc triomphal central mais pour les petits arcs des chapelles latérales, il précise le prolongement de deux tiers du rayon. L'arc triomphal du chevet rectangulaire est identique depuis la restauration avec les arcs creusés dans le mur nord de la nef centrale, c'est pourquoi ces anciennes mesures restent informatives.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 03/06/1931

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

PUIG, FALGUERA, GODAY, 1909, pp. 367-370.

GOMEZ-MORENO, 1919, pp. 59-63.

PUIG, 1928, pp. 11-17.

GOMEZ-MORENO, 1951, p. 364.

FONTAINE, 1977, pp. 263-265.

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 113-118. et pp. 166-169.

BARRAL, 1981, pp. 180-181.

JUNYENT, 1983, pp.142-145.

ADELL, VIGUE, 1985, pp. 210-219. (notice de JPC, RSR, JAA, RRG)

LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 1992.

GONZÁLEZ, LACUESTA, CARRASCO, 1996.

BANGO TORVISO, 2001, p. 408.

26. SAINT-PIERRE DE LENEYRAC de CEYRAS

(outrépassé : arc triomphal, en champignon : petite porte méridionale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : CEYRAS

Édifice : chapelle désaffectée à côté d'une tour de garde médiévale éponyme

Titulaire : saint Pierre, apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 0735769 m ; N : 6284124 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 26' 35.8" ; Latitude : 43° 39' 18.9"N ; Altitude : 87 m

Historique : Le père Gérald Alzieu a considéré que la toponymie de Leneyrac provient de l'activité des tisserands (linariacum=ceux qui travaillent avec du lin) qui ont dû occuper passagèrement le site sans avoir pu s'y établir durablement.

L'église se trouve sur une voie ancienne qui menait du sud vers Lodève et le plateau de Larzac. Sa première mention dans l'*État du diocèse* réalisé par l'évêque Bernard Gui (1324-1331) date de 1325 : Saint-Pierre y figure comme chapelle annexe de la paroisse de Saint-Saturnin de Ceyras, dépendant du chapitre épiscopal de Lodève. (Le "castro de Leneyrac" est déjà mentionné en 1286 dans l'hommage du seigneur de Clermont à l'évêque de Lodève.) *Le livre vert* de Lodève mentionne la chapelle en 1484 sous la dénomination de "capellam St Petri de Leneyraco". La visite pastorale de Plantavit de la Pause en 1631 note que le seigneur de Ceyras a pris le titre de "baron de Saint-Pierre". Sur la carte Cassini (1770) elle est désignée comme prieuré sous le nom de Saint-Pierre de Dignerac. Au XIX^e siècle elle est appelée ermitage, elle est en usage jusqu'au début du XX^e siècle occasionnellement lors des processions de Rogations et des messes anniversaires. Avant le milieu du XVII^e siècle l'église est utilisée comme lieu sépulcral privé.

Après le milieu du XVII^e siècle une porte a été percée dans le mur oriental du chevet ce qui a provoqué la translation de l'autel à l'extrémité occidentale de la nef laissant à l'ancien chevet le rôle du narthex. (PAYA dossier DRAC)

Plusieurs campagnes de fouilles : 1983-1984 ; 1985 ; 1987

1992 : réfection de la toiture écroulée au début du XX^e siècle et la réouverture, puis le rebouchage de la porte nord de l'église

Datation proposée :

Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) considèrent d'après la forme élaborée des impostes de l'arc triomphal que celui-ci date de l'époque romane.

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 date la chapelle de l'époque préromane sans pouvoir donner d'autres précisions.

Lors de la première campagne de fouilles en 1983-1984, Olivier Ginouvez et Laurent Schneider ont découvert un caveau voûté dans le sol du chevet, comblé vers le milieu du XVII^e siècle qui a contenu à côté de quatre corps un petit dépôt monétaire de 33 doubles tournois de Louis XIII en cuivre, une médaille de pèlerin, tous du XVII^e siècle.

La deuxième campagne en 1985 menée par les mêmes personnes a retrouvé les niveaux du sol ancien ; elle a montré que la porte nord murée de la nef est également postérieure au

milieu du XVII^e siècle et qu'il n'y a de nécropole ni sur la terrasse méridionale, ni d'inhumations dans la nef. Bien qu'il n'y ait pas de trace d'occupation avant le XVII^e siècle dans la nef, les auteurs datent la chapelle d'après son plan et sa structure (chevet quadrangulaire et arc triomphal outrepassé) du IX-Xe siècles.

Leur étude de 1987 précise la datation de l'ermitage au sud de l'église en situant sa construction au XVIII^e siècle et son utilisation jusqu'aux temps tout récents. La trouvaille des céramiques gallo-romaines sur la terrasse sud, au nord de l'église et autour de la tour de garde atteste l'occupation ancienne du site. La datation de Ginouvez et Schneider place toujours cet édifice religieux rural entre la fin du X^e et du début du XI^e siècle et plus précisément dans la tradition wisigothique. La fenêtre axiale du chevet est comparée par eux à celle de la crypte de Lodève, antérieure à 975. Ils soulignent l'unité architecturale à l'époque carolingienne qui relie les chapelles de l'Hérault, de l'Aude, du Roussillon et de la Catalogne, d'autant plus que ces territoires conservent tous une tradition locale, romaine, paléochrétienne et wisigothique.

Le père Alzieu en 1996 (texte dactylographié dans le dossier DRAC) a situé la chapelle Saint-Pierre vers l'an mil, à la fin du X^e et du début du XI^e siècle, également dans la tradition wisigothique à cause de son chevet nettement démarqué du reste de la construction, tandis qu'il a rapproché la tour de Leneyrac, partiellement effondrée dans les années 1970-1975, des constructions préromanes antérieures au XI^e siècle.

Jean-Claude Rivière en 1998 (texte dactylographié dans le dossier DRAC) en parlant d'un édifice préroman, voire wisigothique a supposé à côté de sa datation du X^e-XI^e siècle l'existence des bases plus anciennes remontant au VI^e-VII^e siècle à la chapelle. Concernant la tour quadrangulaire, fonctionnant dans les derniers temps comme colombier ou pigeonnier, il la date du X^e siècle.

Laurent Schneider et Dominique Garcia dans la *Carte archéologique de la Gaule* consacrée au Lodévois en 1998 parlent d'un sanctuaire de tradition préromane et d'une tour quadrangulaire médiévale du XIII^e siècle.

Didier Paya dans son *Étude du bâti* en 2000 met en relief que les trois bâtiments (chapelle, tour, ermitage), construits dans le même matériau local, des galets de rivière et du calcaire coquillier, ne déterminent pas forcément une datation similaire. S'il date la chapelle de l'époque carolingienne, ce n'est pas à cause de son appareil mais à cause de son plan. Selon lui, la tour dans sa partie haute pourrait apparaître plus ancienne mais elle se rattache dans son ensemble plutôt au XII^e siècle, alors que l'ermitage n'est qu'un ajout moderne, construit au XVIII^e siècle.

Description : Isolée dans des champs de vigne et d'oliviers au bord de la rivière de Lergue, à côté des ruines de la Tour Leneyrac, la chapelle Saint-Pierre se trouve à 2 km dans la direction nord-ouest de Ceyras : en venant de Clermont à l'entrée du village au rond-point il faut prendre le chemin qui descend à gauche au bord de la rivière. Cette commune est à 3 km dans le sens nord-est de Clermont-l'Hérault.

La chapelle et la tour de défense (hauteur 12,90 m) à quelques dizaines de mètres à l'est doivent leur existence à un gué sur la rivière qui a contrôlé le passage à cet endroit. Contre le mur méridional de l'église sont accolées les ruines de l'ancien prieuré ou ermitage sur une petite terrasse qui domine le fleuve sur son rive gauche. L'orientation de la chapelle vers le sud, sud-est s'expliquerait par un chemin préexistant qui est passé par là.

Bien étudié depuis les années 1980, l'édifice a une nef unique de plan légèrement trapézoïdal (11,80 m X 6,33 m hors œuvre) qui se termine dans un chevet quadrangulaire moins haut et moins large (3,60 X 5,10 m hors œuvre) que la nef. Le décrochement extérieur est très faible entre les deux corps. La particularité frappante consiste à la hauteur considérable des murs gouttereaux de la nef qui s'élèvent à 6,20 m, leur faible épaisseur détermine un couverture en charpente refait après son effondrement. L'étude du bâti de

Didier Paya en 2000 a démontré que les murs nord et ouest mesurant à leur base 0,80 m et le mur sud 0,90 m sont réduits dans leur partie haute à une épaisseur de 0,65 m attestant un amincissement bien visible déjà à l'œil nu. Cet amincissement n'est pas seulement progressif mais les parois intérieures nord et sud présentent une sorte de banquette horizontale à un niveau différent au nord et au sud qui contribuent radicalement à la réduction de l'épaisseur des murs.

Le chevet à l'encontre de la nef est couverte d'une voûte en berceau plein cintre en retrait (0,15 m) sur les parois nord et sud, sa naissance est accentuée par une corniche appareillée de profil en biseau. Les murs plus épais du chevet (1,10 m) que ceux de la nef favorisent le voûtement sur cet espace de dimension restreinte. L'appareil de la voûte se compose de moellons bien équarris de taille similaire. La décoration murale la plus ancienne (XIV^e) rétablie par la restauration imite des carreaux réguliers en quatre couleurs. Ce chevet conserve ses deux baies d'origine à simple ébrasement vers l'intérieur. Celle dans le mur de fond, percée à une hauteur considérable est décalée un peu vers le sud par rapport à l'axe de la façade, son ébrasement intérieur s'ouvre asymétriquement plus vers le nord. A l'extérieur, elle est encadrée de pierre de taille, ses montants sont formés seulement de deux pièces qui sont clavées par un linteau monolithe échancré. L'autre fenêtre qui se trouve dans le mur méridional, malgré sa position beaucoup plus basse, appartient également à la construction originale selon Paya (elle est couverte d'enduit).

Dans la nef s'ouvre trois portes dont celle percée dans le mur nord a été rebouchée. Parmi les deux autres ouvertures du mur méridional, celui vers l'extrémité orientale a été ultérieurement réduite dans sa largeur et dans sa hauteur, son tracé est semi-circulaire. Les auteurs considèrent qu'elle était la porte d'origine. La troisième, la plus petite vers l'ouest a été utilisée pour la mise en communication de l'église avec l'ermitage adossé contre son mur méridional.

Après les travaux de restauration l'édifice est entièrement couvert d'enduit ce qui ne favorise pas l'analyse de l'appareil. Celui-ci est partiellement visible à l'intérieur du chevet et montre majoritairement des cailloux de rivière de taille et de couleur différente, très irréguliers, dans un mortier épais qui est plein de petits graviers. Les sondages de Paya rendent compte de l'existence de deux assises plus régulières de 80 cm correspondant à un lit de pose préparatoire. Le gravier mêlé dans le mortier à chaux provient du lit de la Lergue, la surface oxydée du mortier prouve l'ajout de céramique pilée, efficace contre l'humidité. La pierre de taille de dimension volumineuse renforce seulement les angles. Jean-Claude Rivière en 1998 a noté dans le mur occidental l'appareil agencé en arête de poisson.

Arc : Jean-C. Rivière en 1998 a affirmé que le profil de la voûte du chevet est outrepassé. Nous ne pouvons pas soutenir son opinion, sous sa forme actuelle il s'agit d'une voûte en berceau plein cintre sur des banquettes avancées.

Le tracé outrepassé caractérise la forme de l'arc triomphal, alors qu'à l'arc en champignon correspond à la petite porte dans la zone occidentale du mur méridional.

L'arc triomphal constitue une petite ouverture par rapport à la grande hauteur du mur diaphragme (identique avec la hauteur de la nef) dans lequel il est percé. Son ouverture modeste est disproportionnée également par rapport à la hauteur notable de la voûte du chevet. Le mur diaphragme au nord cache le sanctuaire sur une distance de 0,84-0,88 m, au sud de 0,73-0,81 m, dans le chevet elle fait au nord sur 0,31 m, au sud sur 0,53-0,57 m.

Les piédroits de l'arc triomphal resserrant le passage laissent une distance de 2 m entre eux, le pilier du nord s'élève jusqu'à 1,52 m, celui du sud jusqu'à 1,42 m au-dessous des impostes saillantes vers l'intrados. Non seulement la hauteur de ces impostes est notable (au nord 0,21 m, au sud 0,25 m) mais l'avancée de 0,21 m des piliers aussi par rapport à la retombée de l'arc.

Au-dessous de l'imposte la saillie reste 0,08 m, l'imposte sud est décorée sur sa face vers le chœur également.

Cet arc triomphal est entièrement construit de pierres de taille calcaires, dans les montants les grands blocs traversent l'épaisseur des piliers. Les impostes saillantes sont formées d'une seule pièce, leur mouluration comprend quatre tores parallèles très simples. Les claveaux en calcaire coquillier parfaitement appareillés sont au nombre de 23 et présentent une grande régularité en disposition radiale.

La petite porte en champignon présente un tracé semi-circulaire sur des piédroits en forte avancée, elle est également appareillée dans des montants et dans son arc. Sa hauteur totale mesure 2,20 m. La distance entre les supports est très réduite, elle ne fait que 0,76 m pour le passage. La hauteur des deux piédroits n'est pas égale, celui de l'est monte jusqu'au 1,49 m, celui de l'ouest jusqu'au 1,58 m. L'avancée des supports par rapport à la retombée de l'arc vers l'intrados fait 0,18 m d'une façon égale sur les deux côtés. Le tracé de l'arc est surhaussé, il est formé des claveaux taillés en calcaire coquillier et posés en rayon.

Protection : L'ensemble de l'ancienne ermitage Saint-Pierre avec la chapelle, les ruines de la tour Leneyrac et les parcelles constituant un site archéologique protégé est inscrit aux Monuments Historiques le 28 juillet 1997 – propriété privée, propriété de la commune de Ceyras

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC Montpellier : description dactylographiée du père G. Alzieu datée de 15/04/1996 ; description dactylographiée de Jean-Claude Rivière datée de 1998 ; rapport dactylographié de sondage de 1983-1984 et de 1985 d'Olivier Ginouvez et de Laurent Schneider

DURLIAT, GIRY, 1971, p. 215.

GIRY, 1983, pp. 84-86.

GINOUVEZ, SCHNEIDER, 1987.

SCHNEIDER, GARCIA, 1998.

PAYA, 2000.

27. SAINT-ÉTIENNE DE POMERS

(outrépassé : plan de l'abside, voûte)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Conflent

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : CLARA-VILLERACH

Édifice : chapelle

Titulaire : saint Étienne, proto-diacre et proto-martyr (I^e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0655198 m ; N : 6164583 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 27' 17.9"E ; Latitude : 42° 34' 46.5"N ; Altitude : 803 m

Historique : Saint-Étienne de Pomers était la chapelle castrale de l'ancien château de la Roc de Pomers dont quelques peu de vestiges se trouvent encore sur place. Elle fut mentionnée la première fois en 865 à propos d'un jugement rendu par le conte Salomon, les témoins ont prêté serment à l'église (CAZES). Après l'abandon du château, la chapelle a été transformée en ermitage. Actuellement elle est maintenue par un ermite.

Datation proposée : La chapelle de Pomers n'a jamais fait l'objet d'une analyse archéologique, en conséquence son interprétation cause des problèmes et oppose des données contradictoires.

En 1971, N. Bailbe la mentionne dans son étude sur l'architecture pré-romane du Roussillon mais la construction de la voûte sur sa nef est datée par lui du XII^e siècle. Pierre Ponsich en 1973 dans son article sur l'évolution de l'architecture roussillonnaise identifie seulement le chevet de l'église avec sa première référence en 865. Avec beaucoup d'autres édifices elle reçoit l'attribution, pas à l'art mozarabe mais plutôt à l'architecture wisigothique qui conserve aussi les techniques de construction locales. Il la mentionne en 1983 aussi dans *L'architecture religieuse préromane* à cause de son plan et de sa structure originellement charpentée qui aurait été voûtée dans un deuxième temps. En 1995 dans *L'art de bâtir en Roussillon* il donne le plan de la chapelle qui comprend toujours dans sa phase primitive son abside et la travée qui la précède. Il date cette fois aussi son abside outrepassée de 865.

Barral i Altet en 1981 situe la chapelle de Pomers du X^e-début XI^e siècle, et la considère comme un édifice de tradition préromane en transition vers l'art roman. E. Junyent en 1983 l'intègre dans son ouvrage traitant l'architecture religieuse précédant l'art roman mais il date la voûte de la nef et le clocher qui surmonte sa travée orientale du XII^e siècle.

Joan-Albert Adell (*Cat. rom.*) en 1995, selon sa typologie, place l'église dans la seconde moitié du X^e siècle et la construction de la voûte au-dessus de sa nef au XI^e siècle, quoiqu'en fonction de son arc triomphal cette date doit être précisée, notamment dans le cas de l'existence de celui-ci la chapelle doit se situer dans la seconde moitié du X^e, en son absence, en revanche, au début du XI^e siècle.

Selon Géraldine Mallet (*Églises oubliées du Roussillon*) en 2003, par son abside outrepassée Saint-Étienne conserve la tradition préromane mais cela n'assure pas que l'édifice aurait été édifié au X^e siècle, il peut bien dater du XI^e siècle.

Description : Le village de Clara se trouve à 6 km de Prades dans la direction sud après Villerach. A la chapelle il faut encore parcourir 2 km à partir de Clairà en montant par une piste de randonnée vers le chemin du Canigou. (Un autre chemin existe à partir de Villerach aussi.) La phase finale est très escarpée.

Pour la visite de l'édifice, il faut trouver sur place l'ermite orthodoxe qui l'a complètement décoré de fresques et y a installé une iconostase séparant le sanctuaire de la nef.

Juchée sur un avant-corps rocheux du massif du Canigou, la chapelle Saint-Étienne est un édifice rustique, de dimension restreinte comprenant le rectangle d'une nef courte qui est terminée à l'est dans une abside de plan outrepassé, surélevée par un gradin. La nef est couverte d'une voûte en berceau plein-cintre outrepassée dans sa travée orientale, tandis que le reste de la voûte est moins outrepassé et son profil devient un peu pointu. Les parois sont rythmées de niches aménagées dans l'épaisseur des parois lors du redoublement des murs gouttereaux primitifs pour les adapter à la charge de la voûte. Malheureusement, l'iconostase empêche toute observation dans l'abside et les surfaces peintes de couleurs vives ne favorisent pas non plus la lecture du profil des parois. Les anciennes photos prises avant la décoration permettent de mieux percevoir la courbure en fer à cheval.

Le sanctuaire communique avec la nef sans arc triomphal mais il est impossible de dire si cela correspond à sa disposition d'origine ou au résultat d'une modification postérieure. La nef, fortement réaménagée se distingue dans sa travée orientale mentionnée par rapport au reste de son espace, non seulement par le tracé fortement outrepassé de sa voûte mais par une hauteur un peu plus faible et par des niches de dimension plus petites dans cette zone. Entre les deux travées la différence de la hauteur est raccordée par un arc de transition. Le plan de P. Ponsich en 1995 signale cette travée comme le secteur appartenant à la construction d'origine qui aurait été prolongée par la suite vers l'ouest.

D'une façon inhabituelle, la voûte de cette travée orientale est surmontée d'un corps de bâtiment qui ne se voit pas à l'intérieur. Pourtant, à l'extérieur il est bien marquant. Son parement méridional ne présente pas de reprise (au nord il y a des traces de modification !) ce qui fait supposer à Joan-Albert Adell qu'il faisait partie de la construction d'origine à l'image d'un transept surélevé (comme à Palau s'Ardiaca ou à Canapost) déjà sous sa forme charpentée et que le voûtement a dû supprimer sa relation directe avec la nef. Aujourd'hui il abrite le clocher de la chapelle et il est lié à l'habitat de l'ermite. A ce niveau supérieur on peut bien observer la trace de l'ancienne toiture à deux versants.

La porte actuelle s'ouvre au nord mais elle est moderne et toutes les ouvertures de l'édifice ont été remaniées. L'appareil est de moellons de taille différente et de disposition irrégulière, sans *opus spicatum* dans les surfaces extérieures visibles. Les angles ne sont pas renforcés de pierres de taille plus volumineuses comme d'habitude, nous y voyons les mêmes éléments mais en carreaux et boutisses.

Arc : Les études citées mentionnent toujours le plan outrepassé de son abside. Il y a pourtant une différence dans les descriptions concernant son tracé extérieur et intérieur.

La voûte en berceau plein cintre outrepassé de la nef ne présente pas de banquettes, son profil ramené vers l'intrados descend à l'aplomb sur les parois qui avec leurs niches fonctionnent comme des arcs latéraux. Les peintures murales font disparaître la perception de la courbure outrepassée.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

BAILBE, 1971, p. 83.

PONSICH, 1973, p. 33.

BARRAL, 1981, p. 187.

JUNYENT, 1983, p. 172.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 15.

VIGUE, 1995, pp. 354-355. (notice de P. Ponsich, de J. A. Adell)

PONSICH, 1995, p. 43. (plan) 50.

MALLET, 2003, pp. 181-182.

28. SANTA AGATA de CLARIANA DE CARDENER

(En champignon : porte nord ; outrepassé : plan de l'abside, arc triomphal restauré à éliminer)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Solsonès

Département : Lleida

Commune : CLARIANA DE CARDENER

Édifice : église

Titulaire : santa Agata (Agathe) de Catane ou de Sicile, vierge et martyre, mort en 251

Coordonnées Lambert : E : 387249 m ; N : 4642701 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 38' 24.5"E ; Latitude : 41° 55' 41.6" ; Altitude : 493 m

Historique : Sans documentation, la table d'autel d'origine toujours conservée constitue le seul indice chronologique avec ses graffitis du X-XI^e siècles. (X. Barral i Altet)

Datation proposée : Selon l'Inventaire, Santa Agata est un édifice de la fin du X^e siècle qui a subi des modifications au XII^e siècle. Barral i Altet le situe vers la fin du X^e siècle. Les auteurs de *Catalunya romànica*, d'après les analogies avec les églises à abside en Roussillon (nef ajoutée de Saint Michel de Sournia au X^e siècle, les absides latérales de Saint-Michel de Cuxa, de Saint-André de Sorède, de Saint-Génis des-Fontaines) datent la construction de l'église de Santa Agata de la fin du X^e siècle tout en notant sa grande rusticité. Ils supposent à cause du voisinage du château de Cardona l'influence de celui-ci ainsi que des vicomtes d'Osona (Vic) sur l'église de Clariana. La date de sa nouvelle consécration au XII^e siècle reste imprécise à cause de l'état fragile du parchemin d'origine, retrouvé dans une lipsanothèque.

Description : L'église, aujourd'hui restaurée, se trouve sur une petite colline à 1,5 km de Clariana de Cardener juste à côté de la route nationale qui mène à Cardona (à 6 km) dans la vallée du fleuve de Cardener. Elle est divisée d'une nef rectangulaire très étroite et très longue (Sitjes i Molins : 4,35 m x 15,30 m) et d'une abside de plan en fer à cheval à l'extérieur et à l'intérieur qui sont séparées par un arc triomphal fortement restauré. La forme actuelle de celui-ci pose problème en connaissance de la fermeture de l'abside par un mur au niveau de cet arc triomphal pour donner la place à un sacristie derrière qui a été débouché par la restauration de 1999.

L'appareil est constitué de moellons très rudes, cassés sur leur face présentée, majoritairement en petite taille, sans former des assises ou *opus spicatum*. Cependant, les chaînes d'angle sont renforcées par des blocs de dimension volumineuse, de taille similaire, en carreaux et boutisse, seulement dans l'angle sud-est il y a des éléments moins grands et mieux taillés. Dans la maçonnerie du mur sud, nous voyons également ce type de pierres de taille jusqu'au niveau de la porte, à l'intérieur et à l'extérieur, ce qui a fait penser Sitjes i Molins à la reconstruction complète de ce mur. Il faut noter qu'à l'intérieur, dans le mur nord, il y a aussi deux assises de la même pierre de taille, pareillement que dans la partie haute de l'abside. Les problèmes statiques du bâtiment sont signalés au sud par deux grands contreforts en talus de part et d'autre de la porte et au nord il n'y en a qu'un seul à l'ouest. Les murs du chevet amincissent fortement avec la hauteur, le même phénomène caractérise les murs gouttereaux aussi à l'exception du mur méridional.

L'édifice possède actuellement deux portes, au nord et au sud. Celle du nord situant très près de l'arc triomphal est conservée de la construction d'origine. Il convient de constater que

l'existence d'une ouverture dans le mur gouttereau nord est extrêmement rare. Toutes les publications avant la restauration réalisée en 1999 évoquent encore cette porte de tracé outrepassé dans son état bouchée (Sitjes i Molins, Barral i Altet, Junyent). La porte d'entrée actuelle dans le mur méridional, considéré comme refait au XII^e siècle, est de facture romane, bien appareillée.

Parmi les plusieurs fenêtres (deux dans l'abside, deux dans le mur nord, une dans le mur sud) seulement celle du fond de l'abside provient de la construction primitive : sa forme ovale est creusée dans une pierre rectangulaire monolithique de couleur rouge d'une façon asymétrique pour laisser la place à son côté gauche à une croix enfoncée. A l'intérieur, le simple ébrasement de cette baie, définie par des moellons et non par du mortier, est plus ouvert vers le sud. Bien que l'exécution de la fenêtre méridionale de l'abside soit similaire, les publications anciennes présentent à cet endroit une ouverture de tracé rectangulaire (Barral, 1981.)

D'après la faible épaisseur des murs (0,60-0,70 m), la nef a dû être originellement charpentée. Actuellement, elle porte un couverture léger en brique, bien que devant l'abside il subsiste une tranche de voûte exécutée en moellons de petite dimension. L'abside est couverte d'une coupole rabaissée sur sa paroi qui est en avancée par rapport à la naissance de la voûte, le plan des murs convergeant vers l'intérieur est bien visible derrière l'arc triomphal. D'après la section de la voûte en retrait sur ses supports, Sitjes i Molins parle d'un profil en faux fer à cheval.

Le clocher-mur qui coiffe la façade occidentale appartient à une modification postérieure.

Arc : A l'encontre des observations faites sur une porte bouchée de profil outrepassé selon les auteurs, la forme de la porte nord après la restauration semble correspondre plutôt à l'arc en champignon. C'est un arc semi-circulaire surhaussé dont les piédroits en avancée sont construits de moellons assez grands, ses claveaux, en revanche, se composent de lamelles minces et longues. Dans sa retombée orientale nous trouvons des dalles plus larges qu'en haut. La hauteur de ces piédroits n'est pas identique : à l'est il mesure 1,20 m, à l'ouest 1,09 m. La différence peut s'expliquer par l'évidage postérieur de l'imposte occidentale. Les impostes de moellons bruts ne sont pas similaires non plus : celle de l'est d'une hauteur de 10 cm ne fait pas saillie (ou elle cassée) mais elle se fonde dans son montant ; à l'ouest, en revanche, l'imposte en moellon d'une hauteur de 14 cm et échancrée en biais fait saillie sur 0,10-0,12 m, elle forme une avancée de 2-3 cm même vis à vis de son support. Cette ouverture d'une hauteur totale de 2,03 m sur une distance d'1,10 m entre ses piliers se caractérise par la disposition singulière de ses claveaux : posés en éventail, ils se prolongent dans le mur voisinant pour former une zone intermédiaire entre les claveaux orientés vers l'intrados et la maçonnerie du mur.

Cette même méthode est visible sur le revers de cet arc à l'intérieur de la nef mais également dans l'arrangement des claveaux de l'arc triomphal sur sa face tournée vers la nef. L'étroitesse des claveaux de la porte nord explique leur nombre élevé aux 41 pièces. Le clavage de cet arc est aussi très particulier : la zone de la clé en forme de « V » est un peu décalée et nous voyons les derniers éléments au-dessus par superposition. Le même procédé caractérise le clavage de la fenêtre axiale à l'intérieur de l'abside, sur des montants en tas de charge l'arc se compose de plaques minces.

L'arc triomphal sous la forme actuelle est reconstruit en forme outrepassée avec des piédroits rentrant au-dessous des impostes saillantes. Néanmoins, d'après les vestiges, Sitjes i Molins a identifié un arc semi-circulaire, E. Junyent malgré sa forme très abîmée a restitué aussi un arc en plein cintre avec des claveaux irréguliers. Le volume 13 de *Catalunya romànica* donne la même opinion sur le tracé d'un arc aux montants avancés et publie la photo avant la restauration qui semble confirmer ces avis convergeant. En conséquence, il faut tirer la

conclusion qu'il vaut mieux rester prudent vis à vis de la restauration de l'arc triomphal de Santa Agata. A l'encontre de l'avis unis de différents auteurs, la porte du nord a été refaite en arc de champignon, l'arc triomphal en fer à cheval. Bien qu'une porte percée dans le mur obturant l'arc triomphal ait fait complètement disparaître le piédroit sud de celui-ci avec sa retombée, les claveaux situant au-dessus du tracé et sur tout le côté nord épargné autorise à ne pas priver d'authenticité la disposition des claveaux dans cette zone : il s'agit des plaques de schistes inhabituellement longues et minces en rayon en sorte d'occuper toute la largeur du mur diaphragme sur les côtés. La hauteur totale de 2,64 m de l'arc doit correspondre à sa forme d'origine. Le nombre actuel des claveaux (côté nef : 59 ; côté chœur : 58) traduit malgré les incertitudes leur dimensions minces. Le prolongement des claveaux dans d'autres dalles suivant le même sens serait la spécificité de la construction des arcs de cette église.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

VALL I RIMBLAS, 1976, p. 17.

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 128-130.

BARRAL, 1981, p. 233.

JUNYENT, 1983, pp. 104-105.

VIGUE, 1987, pp. 95-96 (notice de JCT, JAA)

29. SAINT-MICHEL DE CUXA

(outrépassé : 13 arcs - arcades, portes, une fenêtre ; voûte des absidioles et des bras du transept)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Conflent

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : CODALET

Édifice : église abbatiale

Titulaire : saint Michel, archange, chef de la milice céleste

Coordonnées Lambert : E : 0652075 m ; N : 6166325 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 25' 00.7" E ; Latitude : 42° 35' 42.1" N ; Altitude : 452 m

Historique : L'édifice conserve sa structure correspondant à son acte de consécration de 974 sous l'abbatit de Garin et le patronage du comte d'Oliba Cabreta. L'homélie du moine Garcias, écrit vers 1040, fournit des détails importants sur les reconstructions postérieures sous l'abbé Oliba.

Datation proposée : selon les références historiques : deux campagnes de construction, l'une du X^e (974), l'autre du début du XI^e siècle

Sur la filiation du monument voir les chapitres de synthèse

Description : L'abbaye bénédictine de Saint-Michel de Cuxa se situe à 2 km de Prades en montant vers Taurinya.

« *L'église-reine du Roussillon* » (Carol Heitz) se distingue des édifices religieux majoritairement modestes de la région par sa taille volumineuse étant ainsi le seul monument qui permet de formuler une image sur la grande architecture de l'époque préromane. Son importance réside également dans le fait qu'elle est le seul exemple parfaitement daté parmi les monuments conservés. Ici, nous ne nous concentrons que sur la construction haut médiévale.

En faisant abstraction des adjonctions de l'abbé Oliba au cours d'une deuxième campagne au début du XI^e siècle - qui ajouta au chevet de l'église à l'est un déambulatoire rectangulaire avec trois absidioles et devant sa façade occidentale une chapelle superposée séparée de l'église par un parvis rectangulaire - nous obtenons la structure cohérente du bâtiment du X^e siècle que le prélat a intentionnellement préservée. Elle correspond au type basilical composé de trois nefs (parmi lesquelles le vaisseau central dépasse d'une travée les collatéraux), d'un transept saillant sur lequel ouvrent le sanctuaire principal de plan rectangulaire et de part et d'autre deux absides profondes de tracé semi-circulaires séparées de celui-là par des ouvertures superposées donnant accès probablement à l'extérieur. La nef principale communique avec les collatéraux par des grandes arcades outrepassées reposant sur des piliers rectangulaires tandis que des arcs plus monumentaux du même profil mettent en rapport les collatéraux avec le transept et encadrent la croisée du transept au nord et au sud.

Initialement, les trois nefs et le sanctuaire principal furent couverts de charpente et seules les absides et les bras du transept étaient voûtés, par la suite les collatéraux furent surélevés et voûtés en quart de cercle sous l'abbatit d'Oliba.

L'appareil est de moellons disposés irrégulièrement qui présente par endroit des assises en *opus spicatum*, et seulement les angles et les piliers sont renforcés de grands blocs de pierres de taille posées en carreau et boutisse.

Arc : Ce qui a rendu célèbre le monument, plus que l'ensemble de sa construction, c'est surtout le tracé outrepassé de ses arcs. Primitivement, toutes les ouvertures de l'église du Xe siècle se caractérisaient exclusivement par des arcs en fer à cheval, autant les arcades que les portes et les fenêtres à simple ébrasement. P. Ponsich⁴¹ en dénombre 31 de dimension diverse mais tous ne sont pas bien conservés. Les fouilles menées dans les années 1950 ont retrouvé les bases de l'arc triomphal du sanctuaire principal ce qui permet de formuler une vision sur son apparence d'origine et de mieux saisir le phénomène du cloisonnement qui est tellement significatif dans cet édifice.

Parmi les éléments disparus, Ponsich énumère la fenêtre orientale du chevet rectangulaire remplacée par une arcade abritant l'orgue à l'époque classique, l'arc triomphal de l'abside nord détruit lors de l'effondrement du clocher-tour en 1839 et les six grandes arcades de la nef qui ont été transformées en 1592, en rapprochant leur dessin outrepassé du tracé en plein-cintre. Un relevé de Sylvain Stym-Popper, architecte en chef des Monuments Historiques et chargé de la restauration de l'abbaye daté de 25 mars 1956 sur la remise en état du premier grand arc nord-ouest atteste la volonté de restituer le tracé primitif de cette arcade.⁴² La restitution n'a pas été projetée pour les autres. P. Ponsich rapporte également qu'à cet endroit l'un des piédroits primitifs a été retrouvé sous le sol. À son bilan sinistre, il ajoute la dégradation des deux fenêtres du chevet, celle de la porte occidentale avec la grande fenêtre qui la surmonte et trois fenêtres hautes sur quatre dans le mur méridional de la nef principale qui ont été défigurées à la suite des restaurations néfastes.

Après l'exclusion des baies altérées, nous n'avons examiné que les arcs qui demeurent encore intacts : ceux des deux portes percées dans le mur gouttereau nord et sud des bas-côtés (celle du sud a été murée à l'intérieur lors d'épaississement du mur au XIe mais à l'extérieur elle est parfaitement conservée, celle du nord est également obturée), les arcades de la croisée du transept (2) et celles entre les collatéraux et le transept (2), les arcs triomphaux des absides subsistantes (3) et les deux portes de passage qui relient celles-ci (2). Les deux baies coiffant les portes à linteaux entre les absides et la chapelle principale, la seule fenêtre haute intacte de la nef centrale (la première à partir de l'ouest) et la petite fenêtre au sommet de la façade occidentale demeurent inaccessibles pour la mesure mais elles s'intègrent dans le corpus.

Ces arcs démontrent une grande homogénéité dans leur disposition étant donné qu'ils suivent tous les mêmes principes de construction : ils reposent toujours sur des piédroits avancés vers l'intérieur en resserrant le passage entre eux ; les claveaux sont posés sans intermédiaire d'imposte en tas de charge en avançant progressivement vers le haut jusqu'au dernier quart de la courbe où l'arc se ferme par des claveaux rayonnants dans une disposition triangulaire au milieu⁴³. La distance entre les piédroits est toujours inférieure au diamètre horizontal de l'arc. Les piédroits des arcs qui donnent sur le transept, probablement à cause de leur dimension volumineuse, se composent de grands blocs taillés mais nous ne rencontrons jamais des claveaux appareillés en pierre de taille à l'abbatiale de Cuxa, les arcs ont, au contraire, un aspect lourd et robuste, dépourvu de tout soin géométrique, tout attrait décoratif. Les grands arcs de la croisée se distinguent des autres par des montants moins avancés, la retombée de leurs arcs arrive justement à l'aplomb de leurs supports. Dans les

⁴¹ PONSICH, 1971, p. 18-19.

⁴² L'étude archéologique et le projet de restauration de l'architecte daté du 1 septembre 1965 réitère également le souhait de rendre le tracé outrepassé à un arc ce qui pourrait être réalisé pour cette arcade nord avec le maximum de fidélité, d'après Stym Popper.

⁴³ L'arc de la porte communiquant autrefois avec l'abside nord disparue et actuellement murée présente des claveaux convergeant sur son côté droit ce qui est probablement dû à la restauration. Les traces du coffrage ne se trouvent que sur la surface gauche de son intrados. Le clocher s'est effondré sur ce côté nord.

autres arcs l'avancement des piédroits mesure 0,12-15 m. La ligne verticale des montants ne présente aucune saillie au-dessous de la naissance de l'arc, leur surface est rectiligne.

On peut découvrir pourtant quelques anomalies. Le montant de l'arc sud de la croisée sur le côté du sanctuaire présente une entaille horizontale dans le bloc au-dessous de la naissance de l'arc et sa partie basse est également chanfreinée à une hauteur de 1,70 m. De même, la pierre taillée au-dessous de la retombée de l'arc du collatéral sud donnant sur le transept à son côté nord montre deux coupures verticales profondes.

L'intrados des arcs conserve encore à maints endroits les empreintes des cintres du coffrage et quelque part des peintures murales de motifs géométriques de couleurs rose, rouge et blanc (piédroit de l'abside méridionale, ouverture à linteau intercalée entre le sanctuaire central et les absidioles méridionales).

La mesure d'outrepassement varie dans le même monument sur ce quoi déjà, Stym-Popper a attiré l'attention. Les trois arcs dessinés par lui en 1955 dans le *Congrès archéologique de France* donne la prolongation du rayon de $\frac{2}{5}$ pour la première absidiole sud, $\frac{1}{4}$ pour l'arc du collatéral sud, $\frac{1}{2}$ pour la porte sud murée. En revanche, le détail des impostes saillantes est faux dans son illustration.

Le profil outrepassé s'observe nettement dans la voûte des deux absides subsistantes où la naissance de la courbure se développe en retrait, derrière les parois verticales, pareillement à la structure des arcs. La banquette mesure au nord 0,33 m, au sud 0,30. La travée droite relativement profonde est couverte de voûte en berceau et l'abside se termine en cul de four. L'appareil du mur est composé ici de moellons de très petite taille et de galets de rivière, les traces du coffrage subsistent sur la voûte. Il faut noter la rusticité et la maladresse de la courbure à la jonction du cul de four et la travée droite au fond de la seule absidiole nord subsistante.

Le tracé de l'unique fenêtre authentiquement préservée de la nef est délimité à l'extérieur de quelques pierres dont la taille relativement grande ressort des petits moellons qui constituent le mur gouttereau environnant. Elle suit un autre type de courbure que le reste des arcs en formant un évasement dans sa partie supérieure mais sans s'appuyer sur des piédroits avancés. La petite fenêtre du fronton est bouchée.

- Porte bouchée dans le mur nord du collatéral nord : ses piédroits et ses claveaux sont en moellons grossièrement cassés, tout à fait similaires à l'appareil du mur. Ses montants d'une hauteur de 1,20 m ont laissé autrefois un passage de 2 m de largeur. La hauteur totale de l'arc mesure 3,10 m. A l'ouest l'arc retombe à l'aplomb sur son support, à l'est le piédroit fait une saillie de 0,15 m. Les éléments des supports et de l'arc sont posés dans un sens horizontal, les claveaux sont au nombre de 33. (mesures intérieures)
- Porte bouchée dans le mur sud du collatéral sud : dans les piédroits il y a quelques blocs plus grands et mieux taillés mais le reste de l'appareil et l'arc sont en moellon. La hauteur des piédroits s'élève jusqu'à 1,56-1,62 m, leur distance est identique avec la porte au même endroit dans le mur nord et sa hauteur est aussi similaire (3,05 m). 39 claveaux arrangés en tas de charge forment une disposition en "V" dans la zone de la clé. (mesures extérieures)
- L'arc du collatéral nord débouchant sur le bras nord du transept dispose des piédroits en grandes pierres de taille, quelques-unes se trouvent également sur le côté du sanctuaire principale dans sa retombée. Le reste des claveaux sont en moellons de petite taille très nombreux et se superposent en tas de charge. La hauteur totale de l'arc fait 5,36 m, ses piédroits s'élèvent jusqu'à 2,85 m, leur distance laisse une ouverture de 2,84-2,95 m. L'épaisseur de ces montants est considérable (1,40-1,44 m). L'avancée des piédroits fait au nord 0,17 m, au sud 0,26 m.

- L'arc du collatéral sud débouchant sur le bras sud du transept : son appareil se compose également de pierres de taille de dimension volumineuse dans les supports et ses claveaux en petits moellons très nombreux sont disposés en tas de charge. La hauteur totale de cet arc est plus importante que celle de son pendant nord, elle mesure 6,38 m. La distance des piédroits est aussi plus large que celle de l'arc du nord, elle fait 3,78-3,83 m. La hauteur des piédroits est également plus élevée, ils se hissent jusqu'à 3,30-3,40 m, leur épaisseur en revanche est plus faible (1,20 m). Au nord il y a une imposte peu saillante ce qui fait que l'avancée du support donne au nord 0,17-0,20 m, au sud seulement 0,13-0,15 m.
- L'arc ouvrant sur le bras nord du transept : possède la même disposition avec des piédroits en grandes pierres de taille et des claveaux en petits moellons. Sa hauteur, qui dépasse la hauteur des arcs des bas-côtés donnant sur les bras du transept, monte à 7,18 m. La distance entre les piédroits laisse une ouverture de 4,68-4,72 m, leur hauteur s'élève à 3,50 m. L'épaisseur des montants à l'ouest mesure 1,50 m, à l'est 1,43 m. L'avancée du piédroit à l'est sur le côté du sanctuaire fait 0,10-0,12 m, mais à l'ouest sur le côté de la nef l'arc retombe à l'aplomb sur son support. Les petits claveaux sont très nombreux et se rangent en tas de charge.
- L'arc ouvrant sur le bras sud du transept : se compose toujours dans ses piédroits de grands blocs taillés et des claveaux en petits moellons. Le piédroit oriental sur le côté du chœur est largement échancré en bas. La hauteur de cet arc est identique avec celui du bras nord (7,14 m) mais les autres mesures sont légèrement différentes : la distance des piliers mesure 4,82 m, leur épaisseur fait 1,30-1,33 m avec une hauteur de 3,37 m. L'imposte du côté du chœur a la particularité de posséder une coupure horizontale imitant une sorte de bec. L'arc retombe à ses deux côtés à l'aplomb sur les supports. Les multiples claveaux de dimension modeste sont posés en tas de charge.
- La baie surmontant le passage entre le sanctuaire central et l'absidiole nord : à l'image des arcs de grande dimension ses piédroits sont en grandes pierres de taille et les claveaux de son arc en moellons. Bien qu'il ne soit pas mesurable, l'avancement des piédroits est très net sur les deux côtés. Le vousoir partiellement couvert de ciment et la retombée méridionale cachée par l'arc du bras nord du transept empêche d'observer la disposition de ses claveaux. En revanche, le clavage de l'arc par la superposition des éléments est bien visible.
- La baie surmontant le passage entre le sanctuaire central et l'absidiole sud : tout à fait similaire avec l'autre baie nord, à cet endroit la retombée en tas de charge sur le côté méridional est dégagée.
- L'arc triomphal de l'absidiole nord : ses piédroits sont appareillés de grands blocs et ses claveaux sont formés en petits moellons. Son ouverture a une distance de 2,77 m, la hauteur des piédroits mesure 2,90 m au nord, 3,02 m au sud, l'épaisseur des piliers fait au nord 1,42 m, au sud 1,50 m. L'avancée des piédroits donne 0,09-0,14 m au nord, 0,12-0,18 m au sud. Les nombreux claveaux se disposent en tas de charge.
- L'arc triomphal de l'absidiole sud : présente la même disposition avec des montants appareillés et des claveaux en moellons. La distance des supports est similaire avec l'arc triomphal de l'absidiole nord, elle mesure 2,67-2,72 m, leur épaisseur correspond aussi à leur pendant nord (1,48-1,50 m) mais la hauteur des montants à l'absidiole méridionale fait seulement 2,74 m. L'avancement des piliers au nord est 0,17-0,23 m, au sud 0,14-0,20 m. La disposition des claveaux en tas de charge caractérise cet arc aussi. La hauteur totale de l'ouverture est 5,16 m.
- La petite porte entre les absidioles sud : malgré sa petite dimension les piédroits sont en pierre de taille et ses claveaux relativement longs en moellons. L'arc s'élève à une hauteur totale de 3 m. Ses supports laissent un passage de 1,37 m, leur hauteur monte

à 1,20 m, l'épaisseur du pilier fait 1,20. L'arc retombe sur ses supports par un retrait de 0,09 m à l'est et 0,06-0,14 m au sud. Les 25 claveaux qui constituent son tracé sont posés en position horizontale jusqu'à un niveau très haut et l'arc est terminé par des éléments superposés.

- La petite fenêtre occidentale dans le mur gouttereau sud : tous ses composants sont en moellons de taille relativement grande, dans les piédroits en tas de charge, dans la courbe de l'arc qui s'ouvre en éventail sans intermédiaire d'imposte nous trouvons 9 claveaux.
- La petite baie surmontant la porte occidentale : est bouchée mais elle est notable pour son clavage en superposition. Elle n'est pas mesurable à cause de sa hauteur, le principe du tas de charge est portant bien visible pour les montants et pour l'arc aussi.

Ces mesures prouvent que non seulement l'outrepassement n'est pas identique pour tous les arcs mais les données de dimension attestent aussi des légers écarts entre les ouvertures qui se trouvent à des endroits symétriques. La différence entre les mesures de l'arc du bas-côté nord ouvrant sur le bras nord du transept et l'arc au même endroit au sud est, en revanche, criarde. Même si nous admettons que la restauration aurait pu modifier les dimensions, il est indéniable que les arcs ne sont pas construits selon un parangon identique avec des exigences géométriques mais plutôt selon un même procédé où le principe du retrait de la retombée de l'arc ou sa position à l'aplomb sur ses supports est primordial, de même que la superposition de ses éléments en tas de charge dans la voussure.

Il est important de souligner que dans le grand bâtiment de l'abbatiale parmi les maints arcs outrepassés aux endroits très divers il n'y pas un seul arc en champignon à Cuxa. En revanche, nous le retrouvons dans les arcs doubleaux de la salle du cellier et à l'entrée principale de la crypte sous l'escalier appartenant déjà à la construction du XI e siècle.

Protection : Arrêté de classement le 12 avril 1958 pour l'ensemble (église, cloître, crypte) : classement du site le 17 janvier 1977 – propriétaire : la commune de Codalet

Références bibliographiques :

À cause de son ampleur voir la bibliographie à la fin du premier volume

30. **SANT CLIMENT de COLL DE NARGÓ**

(en champignon : trois baies sur quatre du clocher-tour et sa porte ; outrepassé : une baie de la tour)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Urgell

Département : Lleida (province)

Commune : COLL DE NARGÓ

Édifice : clocher-tour haut médiéval intégré dans une église romane

Titulaire : Sant Climent (Clément) de Rome, pape de la fin du premier siècle, exilé et martyrisé en Crimée

Coordonnées Lambert : E : 360671 m ; N : 4670205 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 18' 46.8" ; Latitude : 42° 10' 17. 8" ; Altitude : 554 m

Historique : *Nargona* figure dans l'acte de consécration de La Seu d'Urgell en 839 ce qui peut correspondre à l'ancienne église disparue à l'emplacement de l'actuelle. En 988, dans un échange de terrain entre le comte Borell et l'évêque d'Urgell, il s'agit des *villae* situées sur le territoire de Nargo, délimité par le chemin de Sant Climent. La *villa* de Nargo est mentionnée en 1016. Selon l'acte de consécration de La Seu d'Urgell en 1080, ce monastère avait des possessions à Nargo. La collégiale d'Ager y avait aussi des propriétés remontant à un don de 1065. Selon la juridiction en 1097, le comte d'Urgell dispose des châteaux et des *villae* sur le territoire de Nargo. En 1185, en revanche, Nargo est intégré dans la vicomté de Castellbo même si les comtes d'Urgell conservent toujours certains droits (dîmes) sur le lieu.

L'église de Sant Climent et Sant Joan de Nargo est explicitement citée la première fois dans un document daté entre 1040 et 1060 quand de différents personnages prêtent serment sur son autel. Puis, l'église Sant Climent est mentionnée dans un document de 1097. En 1172, elle apparaît comme la limite d'un *alleu* cédé par l'abbé de Tabernoles. En 1279 et 1280, le prêtre de Nargo figure dans la doyenneté d'Urgell, en 1391 dans celui d'Urgellet. La nécessité de réparer la voûte du clocher en mentionnée en 1575.

L'ancienne église paroissiale de Sant Climent fut substituée à l'époque moderne par une nouvelle église également dédiée à Sant Climent dans le village, dont le portail est marqué par la date de 1771.

L'ancienne église a été restaurée entre 1930-1931 par l'*Associacio d'Amics de l'Art Vell* avec le soutien de l'évêché d'Urgell, de la *Diputacion de Lleida* et la participation de la commune. Les travaux ont été dirigés par le secrétaire de l'Association, l'architecte César Martinell et pas par J. Puig i Cadafalch comme on l'a affirmé par erreur. Ces travaux ont découvert les fondations d'une église adossée au sud de l'édifice actuel, ont rouvert les fenêtres basses du clocher qui nous intéressent, ont refait les fenêtres supérieures privées de meneaux et ont reconstruit la façade occidentale avec la grande fenêtre cruciforme, qui se substitue à une fenêtre à double ébrasement. (*Catalunya romànica* MLIC)

Datation proposée : Selon X. Barral i Altet, la partie d'origine du clocher-tour ne peut pas être antérieure au X^e siècle bien qu'une église ait été mentionnée déjà en 839 dans l'acte de consécration de la Seu d'Urgell. Francesc Junyent i Maydeu et Alexandre Mazcunan i Boix dans *Catalunya romànica* partagent entièrement cette opinion et datent l'église romane réutilisant l'ancien clocher de la fin du XI^e siècle, au moment où la partie supérieure de cette tour a été également ajoutée. Les auteurs incluent le nouvel édifice dans la catégorie des églises lombardes. L'église Sant Climent ne fait pas partie du catalogue de Junyent (1983).

Description : La commune de Coll de Nargo se trouve sur la route qui monte à la Seu d'Urgell dans la vallée du Sègre, s'élargissant en ces contrées en lac, l'église ancienne de Sant Climent est tout à la limite du village au bord du chemin qui va à Isona.

L'ensemble imposant de Sant Climent se compose d'un clocher de plan carré appartenant à une construction haut médiévale plus ancienne disparue, d'une église romane plus tardive qui l'incorpore dans sa construction sur son flanc nord et des murs de fondations d'une autre église inachevée, découverte au cours de la restauration de 1931, contemporaine avec l'église romane à laquelle elle est adossée à son côté sud.

Ce campanile, qui domine l'église par ses volumes impressionnants en lui prêtant un aspect monumental, a été modifié dans sa partie supérieure à l'époque de l'édification de l'église. Sa partie basse appartenant au corps d'origine se différencie par sa silhouette talutée et par son appareil plus rustique que celui du secteur supérieur de section perpendiculaire qui le surmonte et qui se distingue par des pierres mieux travaillées et rangées plus régulièrement. A l'extérieur, les parois haut médiévales ne présentent aucune rupture. Bien que par endroits il y ait des assises régulières, la maçonnerie en moellons cassés et en plaques schisteuses, de taille différente, disposés très irrégulièrement et liés avec du mortier abondant caractérise l'ensemble. Les boudins d'échafaudage sont laissés libres sur chaque côté de la tour. Les chaînes d'angle majoritairement en carreaux et boutisses ne présentent pas de grands blocs comme habituellement. A l'intérieur, ces parois se rapprochent de plus en plus avec la hauteur de la tour en donnant un contrebutement très équilibré et solide à cette forme de tronc pyramidale.

Dans la zone supérieure de la construction d'origine sur chaque face s'ouvre une baie de dimension considérable facilitant la propagation du son de cloche. Leur tracé semi-circulaire sur des piédroits avancés correspond à l'arc en champignon (celui de la face nord est légèrement outrepassé). Le niveau roman qui le surmonte et qui a été ajouté postérieurement se caractérise par des ouvertures très différentes : à chaque côté se trouve une triphore divisée par deux colonnes à chapiteaux qui soutiennent trois arcs semi-circulaires couronnés de trois arcatures aveugles. Ce motif dit lombard relie cette partie sommitale du clocher avec la décoration des surfaces murales de l'église romane. Une toiture en quatre versants, couverte d'ardoises couronne la tour.

Ce clocher communique avec l'église romane adossée à son sud par une porte en plein cintre sur des montants légèrement avancés (en champignon). Le corps du clocher entre par une faible saillie dans l'espace intérieur de la nef de la nouvelle église et occupe son mur gouttereau nord dans le secteur devant la travée droite du chœur. En face, le mur gouttereau sud est épaissi sur cette même distance en donnant la symétrie avec la saillie du clocher. L'appareil irrégulier de la paroi du clocher est bien observable dans la nef aussi, il s'oppose à la maçonnerie plus régulière de l'église, mais il ne présente d'*opus spicatum* que sur une petite surface à l'intérieur sud de la tour à côté de la porte.

L'église romane comprend une seule nef terminée à l'est par une abside semi-circulaire. Sa nef est couverte de voûte en berceau plein cintre surbaissée qui est portée par trois arcs doubleaux, son abside est voûtée en quart de sphère. Le niveau du sol du sanctuaire est surélevé par six degrés par rapport au pavement de la nef qui se trouve elle-même plus bas que le sol extérieur. L'appareil montre une différence notable par rapport à la maçonnerie de la tour, il est de petits carreaux bien équarris, pas polis, de tailles différentes qui déterminent des assises inégales. Une banquette court sur tous les côtés à la base des murs. Les deux portes se trouvent à l'ouest et au sud, toutes les deux sont en plein cintre, de pierres appareillées, celle de l'ouest est devenue l'accès actuel, celle du sud aurait dû donner sur la nef méridionale ajoutée. Les fenêtres également appareillées sont à double ébrasement et de

tracé semi-circulaire (trois similaires dans l'abside, deux inégales dans le mur sud de la nef) à l'exception de l'ouverture en croix dans la façade occidentale qui a été refaite par la restauration.

Le plan vertical du mur méridional correspondant à la travée droite du chœur fait une sorte de relief se détachant du reste de la construction de ce mur à l'extérieur par sa surface ondulée, par son profil amincissant vers le haut et par son tracé plutôt trapézoïdal sur le sol dans un mur rectiligne. Le plan de l'église (*Catalunya romànica*) ne représente pas cette anomalie. A l'exception de ce mur sud et de la travée droite nord, des arcatures aveugles et des lésènes décorent les parements extérieurs.

(Le plan de l'église inachevée adossée au sud est bien lisible sur le sol : il dessine une nef unique à laquelle une abside semi-circulaire est greffée à l'est. Selon ses dimensions, elle est plus étroite et plus courte que l'église actuelle et elle se situe à un niveau plus bas que celle-là.)

Arc : La porte méridionale de la tour correspond à l'arc en champignon avec ses piédroits légèrement avancés et son tracé semi-circulaire ou plutôt segmentaire aux retombées écartées mais à l'intérieur de la tour son côté oriental est un peu arrondi. Chez X. Barral i Altet, dans *Catalunya romànica* et dans l'Inventaire cette ouverture est qualifiée d'outrepassé ce qui ne correspond pas à son état actuel. Il s'agit d'une porte de dimension réduite dont la hauteur mesure 2,32 m, ses piédroits s'élèvent à 1,70 m sur une distance de 1,13 m entre eux. L'épaisseur de ses montants de 1,10 m correspond à l'épaisseur du mur de la tour. Comme toute la maçonnerie de ce clocher, tous les éléments de sa porte sont en moellons non taillés et de plaques schisteuses, dans ses piédroits les blocs sommairement équarris sont posés horizontalement.

Ses impostes saillantes montrent plusieurs plaques très rustiques, de surface cassée qui ressortent perpendiculairement du plan du mur sur une longueur de 0,10-0,15 m. Au-dessous leur saillie reste considérable, 0,09-0,10 m. La hauteur des deux impostes n'est pas identique et leur avancement ne se fait pas symétriquement au même niveau (sur le côté occidental l'imposte est assez abîmée). Ses claveaux de lamelles minces sont en disposition radiale, seulement le sommier oriental (côté église intérieur) est formé d'un grand moellon triangulaire. A cause de la minceur des éléments, il s'agit d'une trentaine de claveaux qui produisent un extradados très irrégulier. Curieusement, une deuxième rangée de plaquettes se prolonge en disposition radiale dans le mur au-dessus de la partie supérieure des claveaux.

Quant aux baies de la tour haut médiévale, il faut être bien conscient que ces ouvertures bouchées ont été réouvertes par la restauration de 1931. Il n'est pas exclu que cette intervention qui a refait la partie supérieure de la tour ait pu apporter des modifications au tracé de ces ouvertures. Quoique les relevés en *Catalunya romànica* de F. Junyent et A. Mazcuñan présentent des tracés outrepassés et l'Inventaire affirme, malgré la mise en garde contre le risque de modifications lors de cette restauration, que leur dessin est outrepassé. Chez Barral i Altet ces ouvertures sont de tracé semi-circulaire sur des montants avancés. En fait, il est important de souligner que ces quatre ouvertures ne correspondent pas du tout à une forme standardisée, leur base n'est pas toujours horizontale mais un peu arrondie pour certains, les deux retombées de l'arc en général ne sont pas symétriques, la hauteur des supports n'est pas la même pour tous et ces montants ne sont pas toujours parallèles l'un avec l'autre mais ils se rapprochent vers le bas. En revanche, le décrochage de l'avancée des piédroits est bien net partout. La plus asymétrique est la baie occidentale, celle du nord est la seule qui peut être caractérisée par un tracé légèrement outrepassé à sa retombée orientale. Dans l'encadrement de ces baies nous trouvons beaucoup de pierres de travertins taillées tant dans les piédroits que parmi les claveaux, ils sont mélangés avec des blocs calcaires plus durs.

Protection : Arrêté de classement 05/04/1946 protection BCIN - propriétaire : la commune de Coll de Nargo

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 176.

BARAUT I OBIOLS, 1992, pp. 179-182. (notice de Francesc Junyent i Maydeu et Alexandre Mazcunan i Boix, J. A. Adell)

31. SAINT-PIERRE DU BOSC

(en champignon : arcs latéraux, porte occidentale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : CORBÈRE-LE-CHÂTEAU

Édifice : ruine de l'ancienne église devant Saint-Pierre du Bosc

Titulaire : saint Pierre, apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 0672045 m ; N : 6172006 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 39' 34.3"E ; Latitude : 42° 38' 49. 8" ; Altitude : 236 m

Historique : Nous n'avons aucune documentation sur l'église antérieure à l'édifice romane de Saint Pierre, pourtant ses ruines subsistent toujours fragmentairement devant le bâtiment du XII^e siècle. (Celle-ci est documentée la première fois en 1163 dans la bulle du pape Alexandre III comme la possession de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou. Selon les nouvelles mentions du XIII^e siècle elle était l'église paroissiale du village.) Au XVII^e siècle elle a été abandonnée en faveur du nouveau lieu de culte, édifié à côté du château. Saint-Pierre s'élève aujourd'hui isolée dans la forêt. (*Cat. rom.*)

Datation proposée : Ne figure ni chez Barral i Altet, ni chez Junyent.

Selon Badia i Homs en 1993, les vestiges devant l'église romane correspondent à la nef d'une petite église pré-romane qui avait sa porte d'entrée à l'ouest et qui a été couverte d'une voûte sur des arcades latérales plaquées contre ses murs gouttereaux. Bien qu'on ne puisse pas savoir si elle était voûtée dès son origine ou lors d'une campagne suivante, il date les vestiges préromans des IX^e-X^e siècles.

Description : A côté du château de Corbère un sentier descend parmi les ruines de l'ancien village abandonné et conduit à l'autre côté de la vallée où se trouve l'église à 10 min.

Les ruines de l'édifice préroman, dans l'axe et la prolongation desquelles l'église romane subsistante a été construite, délimitent un espace rectangulaire dont il ne reste que le mur nord divisé en deux travées, l'angle nord-ouest de sa façade occidentale jusqu'au montant nord de sa porte d'entrée se situant à son centre et les murs de fondations sur le reste de son périmètre.

La première travée occidentale du mur nord conserve un arc latéral qui est retombé avant la restauration sur des piédroits avancés. Actuellement, après l'intervention, il est devenu un arc en plein cintre. En revanche, l'arc semi-circulaire de la deuxième travée possédant toujours les éléments de son arc retombent à l'aplomb sur les jambages. Son appareil est lié avec beaucoup moins de mortier que l'arc de la travée occidentale. Un peu en avant, des claveaux bien taillés et polis à pan coupé reposant sur une grande imposte sont graduellement encastrées dans la façade occidentale de l'église. Ce secteur de la deuxième travée, qui devait avoir le pendant sur le côté méridional, est considéré comme un porche construit au même moment que l'église du XII^e siècle. C'est à ce moment-là que l'arc a dû être remanié mais sa forme était probablement identique avec celle de la première travée occidentale.

Quant à l'édifice préroman qui se distingue par son appareil irrégulier de dalles de schiste dans un mortier de chaux abondant de couleur blanche, il se continue dans le mur gouttereau nord de la nef romane. Grâce à l'*opus spicatum*, dans la partie occidentale de ce parement sa

surface incorporée par l'église actuelle est bien identifiable. En 1997, lors de la consolidation de l'édifice, les observations ont proposé des hypothèses à l'aide d'analogies avec les églises contemporaines dans la région. Ainsi, l'édifice d'origine flanqué d'une tour ou clocher pouvait supporter une charpente sur des arcs diaphragmes, puis dans un deuxième temps il aurait été voûté au moyen des arcs latéraux. Une troisième campagne de construction aurait fermé l'édifice ancien à l'ouest au niveau de sa deuxième travée et a agrandi sa nef vers l'est en aboutissant à l'église actuelle mais sans démolir le reste de l'édifice précédent devant sa nouvelle façade occidentale.

Les fouilles menées en 2002 ont confirmé l'existence d'un bâtiment antérieur au mur occidental de l'église du XII^e siècle auquel appartiennent les fondations subsistant avec l'amorce de l'arc de sa porte, en retrait sur ses montants. La mise à jour de nombreuses sépultures postérieures au XVII^e siècle dans ce secteur témoignerait sa vocation funéraire postérieure. Les vestiges d'arcs au nord sont interprétés par la restauration cette fois-ci sans différenciation (!) comme des enfeus à l'arc brisé, postérieurs au pseudo-portique ou avant-corps étant donné que leur pilier repose directement sur le sol.

Arc : Le site complexe de l'ancienne église paroissiale de Corbère n'apporte qu'un témoignage très fragmentaire pour la question des arcs, sous forme de quelques vestiges de cette construction antérieure au bâtiment du XII^e siècle, se situant devant sa façade occidentale. Malheureusement, les restaurations récentes, sans comprendre leur tracé d'origine, ont les faits disparaître définitivement.

Le pilier carré plaqué contre l'angle nord-ouest de l'ancien édifice qui n'adhère pas aux murs gouttereaux environnants conservait encore avant la restauration un peu moins que la moitié de son arc en plein-cintre retombant en arrière de son support. Ce détail n'est attesté plus que par les photos anciennes. Ses claveaux en dalles de schiste de taille différente sont montés en tas de charge. On pourrait l'interpréter comme le vestige d'un arc latéral qui servait de consolider la paroi pour porter une voûte.

Le fragment du piédroit de la porte occidentale présente la même disposition avancée par rapport à la retombée de l'arc qui aurait pu rétrécir ce passage. En 1993, J. Badia i Homs a pu encore mesurer une saillie de 0,17 m pour le piédroit de l'arc latéral mentionné et 0,20 m pour le montant nord de la porte.

L'arc de la deuxième travée, directement devant la façade occidentale de l'église romane se diffère de la première par ses claveaux composés de dalles de schistes longues et minces posés en rayon très serrés. À cet arc il n'y a plus d'indice de la même disposition en retrait, son remaniement n'est pas dû à la restauration, son tracé en plein cintre était le même avant cette intervention. Il doit appartenir probablement à la reconstruction de cet espace lors de son convertissement funéraire.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 191-193. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

PASSARIUS, 2002.

MALLET, 2003, p. 160-161.

32. **SAINTE-MADELEINE de SÉRIÈGE**

(outrépassé : voûte de la nef)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : CRUZY

Édifice : église désaffectée

Titulaire : saint Madeleine, pénitente, disciple de Jésus (1er siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0695950 m ; N : 6247922 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 57' 00.3"E ; Latitude : 43° 19' 49.5"N ; Altitude : 47 m

Historique : Sans documentation

L'abbé Giry note que l'église se trouve sur une ancienne voie probablement romaine et suppose l'existence d'un habitat romain sous les constructions actuelles d'après les éléments en remploi avec des trous de louve dans des contreforts méridionaux. Au sud de l'église se situait un cimetière dont les tombes ont été creusées dans le rocher, même sous la chapelle.

Datation proposée : Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) estiment, malgré l'ancienneté du site, que l'église a été reconstruite au XI^e siècle.

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 date l'église, sans aucune autre précision, de l'époque préromane.

Description : L'église Sainte-Madeleine se trouve intégrée dans le domaine de Sériège, célèbre pour son château édifié en 1884 et pour sa cave viticole, il se trouve à 3 km au sud de Cruzy et à une distance à peu près égale de Narbonne et de Béziers. La chapelle est partiellement incorporée dans des constructions modernes en sorte que son chevet et la dernière travée de sa nef, aujourd'hui inaccessibles, ont été transformés en salle de bains.⁴⁴

À l'origine, l'édifice est formé d'une nef unique de plan trapézoïdal qui est prolongé à l'est dans un chevet rectangulaire. À l'extérieur, par endroit l'enduit passé permet d'analyser l'appareil en moellons de dimension modeste et en cailloux de rivière liés dans un mortier épais ainsi que les blocs volumineux taillés dans l'angle sud-ouest (seul visible). Les murs amincissent fortement avec la hauteur à l'extérieur et à l'intérieur du bâtiment. La façade méridionale est la seule observable étant donné que les autres murs périmétriques sont incorporés dans une cour intérieure. Cette paroi sud est renforcée par deux immenses contreforts saillants qui encadrent une porte à l'arc de décharge remaniée. Le décrochement faible du chevet, surmonté d'une construction moderne, est reconnaissable mais il est entièrement couvert d'enduit.

Deux fenêtres ouvertes dans la partie haute de la paroi sud sont de type "meurtrière" extérieurement mais seulement celle de l'orientale à simple ébrasement semble appartenir à la construction d'origine : intérieurement elle est bouchée, en revanche, son encadrement extérieur, en pierre de taille est bien visible, un linteau échancré la couronne. L'autre baie,

⁴⁴ Je voudrais remercier à ce lieu aussi l'accueil chaleureux du propriétaire du domaine, M. Barthélémy d'Andoque qui m'a permis la visite de l'église.

percée vers l'ouest dans ce même mur méridional, est également à simple ébrasement vers l'intérieur mais son cadre extérieur semble refait ultérieurement.

Intérieurement la partie conservée et accessible est réduite aux deux travées occidentales de la nef qui a dessiné originellement un rectangle très long. Ces deux travées portent une voûte en berceau plein cintre outrepassée qui est renforcée par deux arcs doubleaux dont le tracé suit le profil de la voûte. Les murs sont entièrement couverts d'enduit et décorés de la bande d'une litre funéraire noire armoriée.

Arc : Marcel Durliat et l'abbé Giry en 1971 parlent des arcs doubleaux appareillés de tracé outrepassé qui soutiennent la voûte de la nef. Selon eux, l'arc triomphal aurait disparu lors des remaniements dans le chevet. En 1983, l'abbé a supposé qu'à l'origine les piliers de la nef ont porté des arcs diaphragmes sous une charpente et que l'arc triomphal disparu aurait été également de tracé outrepassé.

Ce type de tracé est présent actuellement dans le profil des arcs doubleaux et dans la courbure de la voûte en berceau plein cintre de la nef tronquée. Ces arcs doubleaux s'élèvent sur des piliers adossés aux murs gouttereaux nord et sud par l'intermédiaire des chapiteaux simples de profil taillé en biais. Ces chapiteaux sont surmontés de tailloirs-impôtes débordants vers l'intrados sur lesquels l'arc prend sa naissance par un retrait considérable non seulement par rapport à l'impôte mais par rapport aux piliers aussi. Les piliers qui portent les arcs sont faiblement saillants vers l'intérieur de la nef. Les chapiteaux échancrés en biais et les tailloirs-impôtes qui les couronnent semblent être remplacés par des pièces plus récentes dans les supports de la première travée occidentale. Le plus archaïque parmi les quatre supports est apparemment celui de la deuxième travée nord-est. Celui du sud de la deuxième travée est bien abîmé. Les claveaux ont été retaillés à une époque incertaine, l'arc de la deuxième travée possède une clé double pendante.⁴⁵ L'arc doubleau déformé et menaçant de s'effondrer de la première travée est actuellement soutenu par un poteau de bois.

Il y a une différence dans la retombée de la voûte aussi : dans la première travée sa courbure est ramenée par le mortier jusqu'à l'aplomb des parois, tandis que dans la deuxième travée elle repose sur une banquette profonde.

Protection : sans protection – en propriété privée

Références bibliographiques :

DURLIAT, GIRY, 1971, p. 212, p. 215.

GIRY, 1983, pp. 89-91.

⁴⁵ Elle est tout à fait identique avec un autre arc sur la façade d'un bâtiment donnant sur la route nationale.

33. SANTA MARIA MATADARS (ou DEL MARQUET)

(outrépassé : l'arc triomphal, l'arc de la porte des deux chapelles latérales, l'arc tapé ouvrant autrefois sur le collatéral nord disparu, l'arc entre la croisée et la nef, voûte du sanctuaire central, son fenêtre axiale)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Bagès

Département : Barcelone

Commune : EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT (avant 1994 : Mura)

Édifice : église désaffectée

Titulaire : sainte Marie, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 406212 m ; N : 4616292 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 52' 22.3" E ; Latitude : 41° 41' 34.5" N ; Altitude : 190 m

Historique : La première référence du toponyme *Matadarcos*, apparaît en 955 dans une donation de terrains au monastère de Santa Cecilia de Montserrat. L'année suivante (956), l'alleu de Matadars fut cédé à ce monastère par Ansulf avec les églises (sans les nommer) qui s'y trouvaient. (Sitjes i Molins) (Concernant les autres sanctuaires dans cette notice, X. Sitjes i Molins tente les identifier avec les ermitages abandonnés d'époques précédentes dont les vestiges se trouveraient sous la nef et dans la maison voisine. E. Junyent pense plutôt aux restes d'une villa romaine sur lesquels l'église a été édifiée. X. Barral i Altet refuse cette hypothèse.)

Nous ne savons pas à partir de quelle date l'église fonctionne comme paroissiale, en 1822 elle est rattachée à la paroisse de Sant Vicenç de Castellbell, puis, depuis 1878 elle appartient à celle de Vilomara. A la suite de la sécularisation des biens du clergé, elle a passé en propriété privée en 1854 et a été liée à l'exploitation rurale du mas. (LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA)

En 1925-1926 et 1928, la *Catalogacion y Conservacio de Monumentos* dirigé par l'architecte Jeronimo Martorell a clamé la nécessité de la restauration qui a été entamée en 1934. Jusqu'au 1934 derrière l'arc triomphal du sanctuaire central se trouvait une poutre transversale avec les restes de peinture dont la photo figure dans *Catalunya romànica*. En 1950, l'église a été consolidée par le *Servei de Conservació de Monuments de la Diputacio*. Ces travaux ont découvert les traces d'un incendie sur les parois du corps central qui ont été liés à l'incursion d'Abd al-Malik en 1022.

Après plusieurs procédures administratives échouées avec les propriétaires, en 2003 la mairie d'El Pont de Vilomara a acquis la mission de l'usage de l'église au moyen d'un accord avec le propriétaire et à la même année elle a procédé à sa restauration. (LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA)

Datation proposée : Chez Puig i Cadafalch en 1909, le chevet de l'église de Marquet a reçu encore l'attribution wisigothique. L'auteur l'a considéré, avec Pedret, comme les plus anciennes et les plus proches de la disposition wisigothique. Déjà à cette date, Puig a fait une restitution sur l'édifice avec trois nefs, analogue à l'église de Pedret. Puis, après que Gomez-Moreno a mis ces églises dans sa catégorie mozarabe en 1919, Puig i Cadafalch donne en 1925 cette même qualification à Santa Maria de Marquet. Il la compare en 1928 à San Cebrian de Mazote et à Santa Maria de Bamba, alors que le "triple chevet" de Marquet lui rappelle également San Pedro de la Nave et Sant Pedro de Laurosa. En 1951 (*Ars Hispaniae*), Gomez-

Moreno conserve toujours l'église de Marquet dans son groupe mozarabe catalan (Cuxa, Olerdola, Pedret Boada), il note l'appareillage très rude de ses arcs en fer à cheval bien fermés.

J. Fontaine en 1977, situe l'église dans la superposition de la tradition wisigothique et mozarabe : il voit l'emprunt wisigothique dans son plan modulaire avec le carré du transept, précédant le sanctuaire oriental, de même largeur et avec ses deux chapelles latérales. Cependant le fort outrepassement de ses grands arcs (2/3) et sa fenêtre axiale « typiquement mozarabe » en élévation atteste pour lui l'influence mozarabe de l'édifice. Concernant sa chronologie, il situe son chevet à l'époque mozarabe. Par l'allure imposante du plan basilical, J. Fontaine accentue l'éloignement de l'église de Marquet des chapelles rurales qui ont un chevet trapézoïdal plus étroit et une nef unique.

Vue son importance, Sitjes i Molins estime que si l'église de Marquet avait été bâtie en 956, elle aurait été citée. Par le manque de mention de son titulaire dans ce précepte, il déduit qu'elle n'a pu exister qu'à partir de la seconde moitié du X^e siècle quand les moines propriétaires de Montserrat (fondé en 942) ont pu se permettre de créer des dépendances. Bien que le transept achevé à l'est par un sanctuaire rectangulaire formant ainsi un triple sanctuaire n'adopte pas la disposition linéaire des sanctuaires habituelle des églises mozarabes et asturiennes (Vamba, Lebena, Santullano, Valdedios) et que la communication directe des espaces par des arcs soient analogue avec les églises de l'époque wisigothique (Nave, Bande), tout converge pourtant selon lui, surtout le tracé des arcs, à dire que cette église est un œuvre d'inspiration mozarabe. Ce fait serait corroboré par son constructeur, l'abbé de Sainte Cécile de Montserrat, nommé *Cesario de Yspania* dans un document de l'époque, ce qui indiquerait son origine mozarabe indéniable. (Selon Sitjes i Molins, à cause du changement de la liturgie, à Marquet il s'agit de trois chapelles avec leurs autels.)

Pour Barral i Altet en 1981, le précepte de 956 peut correspondre à la datation du chevet préroman de l'église Santa Maria, il maintient cette opinion en 1984 dans *Catalunya romànica* aussi. La réduction de l'espace basilical préroman à une nef unique romane est attribuée par lui au XI^e siècle. E. Junyent en 1983, en revanche, met en garde contre l'identification de Santa Maria avec l'église citée en 956, selon lui, l'église a dû être construite plus tard après son acquisition par les moines de Montserrat.

Les campagnes de fouilles de 2003, 2004 et 2008 menées à l'église de Matadars sous la direction d'Antoni Gonzalez Moreno-Navarro et publiées par Alberto Lopez Mullor et Alvar Caixal Mata en 2008 ont daté la construction du chevet de l'église entre les dernières années du IX^e siècle et le début du X^e par l'analyse typologique et stratigraphique et à l'aide de matériaux récupérés, tandis que sa reconstruction, en adoptant son aspect actuel, est située au deuxième quart du XI^e siècle.

Description : (suit le résultat des dernières fouilles⁴⁶)

La commune d'El Pont de Vilomara se situe à peu près à 8 km dans la direction sud-est de Manresa. L'église se trouve à l'extrémité sud de son agglomération moderne, à côté du mas Marquet qui lui a donné son nom au temps moderne substituant l'ancien toponyme. Le pont gothique de Vilomara est à un km en contre-bas.

L'église de Santa Maria a une importance particulière dans le corpus à cause de ses multiples arcs préservés et en raison de leur bonne conservation pour l'étude. L'édifice est composé de deux corps différents : son chevet formé d'un sanctuaire central rectangulaire et de deux chapelles latérales également rectangulaire constituant les deux bras d'un transept date du Haut Moyen Age ; sa nef greffée à cette structure par un fort désaxement appartient, en revanche, déjà à l'époque romane. Les trois sanctuaires s'ouvrent par des arcs outrepassés sur un espace rectangulaire surélevé qui fonctionne comme la croisée du transept. Ces arcs

⁴⁶ Voir LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 2008, pp. 337-352.

jouent un rôle primordial dans la compartimentation de l'espace. (Chez Bango Torviso, il s'agit d'un petit chœur sur lequel donnent deux sacristies.) L'arc des chapelles latérales est moins élevé que l'arc triomphal et l'arc entre la croisée et la nef romane. Sitjes i Molins a noté que parmi les unités rectangulaires du chevet il n'y a pas d'angle droit correct et il a accentué l'aspect grossier et maladroit de ce corps exécuté par des constructeurs sans expérience, guidés plutôt par l'empirique ou par l'imitation des modèles que par les lois géométriques.

Le sanctuaire principal du chevet, plus grand et plus haut que les deux autres chapelles, est couvert d'une voûte en berceau plein cintre nettement outrepassée, sa fenêtre axiale dessine également d'un arc en fer à cheval. La chapelle nord porte une voûte en berceau plein cintre, de la même orientation que le sanctuaire oriental. Il conserve son autel maçonné, adossé au mur oriental dans lequel une fenêtre est percée à la manière d'une meurtrière. Cet autel prouve que les bras du transept ont été utilisés comme chapelles. Dans son mur occidental se trouve une porte actuellement bouchée qui a relié jadis cette chapelle à son bas-côté disparu.⁴⁷ La chapelle méridionale est également disparue en grande partie, la restauration signale parfaitement ses bases d'origine par rapport à la reconstruction. Sur le mur nord, on voit encore l'arrachement de sa voûte d'origine, avec les traces du cintrage, de la même orientation que les deux autres sanctuaires. La croisée correspond à un transept surélevé comme Gomez-Moreno l'a déjà supposé en 1919. Il a présumé que cet espace a été couvert de voûte comme les sanctuaires mais dans la croisée actuelle il n'y en a aucun indice.⁴⁸

Le chevet construit de moellons irréguliers, non taillés, liés au mortier de chaux se caractérise par la forte présence d'*opus spicatum* dans sa maçonnerie (la plus dense dans les murs de la croisée), tandis que l'appareil des murs de la nef est plus régulier et s'aligne dans des assises horizontales. Les chaînes d'angles ne se distinguent pas par des moellons plus volumineux et la méthode en carreaux et boutisses n'y est pas systématique non plus.

Le niveau du sol dans la nef monte vers le chevet et correspond à la pente douce extérieure. Après la restauration, un degré soulève le chœur, un autre l'espace de la croisée et nous avons une troisième marche à une distance d'1,80 m devant le transept dans la nef. Les murs s'amincissent à l'intérieur du sanctuaire oriental et dans la nef (à l'extérieur seulement au nord). Celle-ci est voûtée en berceau plein cintre sur la ligne horizontale des corniches et renforcée par deux arcs doubleaux reposant sur des piliers saillants pourvus d'imposte.

Les murs gouttereaux nord et sud possèdent respectivement deux fenêtres à double ébrasement en arc semi-circulaire appareillé. Au pied de ces murs court un banc qui a été ajouté à l'époque moderne (XIV^e), comme l'*arcosolium* dans l'angle oriental du mur nord. Dans la travée précédant le transept, l'intrados de la voûte et de l'arc doubleau porte les traces de

⁴⁷ En 1981, Barral i Altet pose une autre solution, à côté de la possibilité d'une église à trois nefs avec transept non saillant avec un sanctuaire oriental, notamment celle du modèle d'Obiols, c'est à dire d'une seule nef avec un transept débordant et un chevet rectangulaire. Voir, Barral, 1981, p. 230. En 1984, il trouve plus vraisemblable la version d'une église à trois nefs dans *Catalunya romànica*. Voir, JUNYENT I MAYDEU, MAZCUÑAN I BOIX, BENET I CLARÀ, 1984, p. 331. I. G. Bango Torviso en 2001 met l'église de Santa Maria de Marquet avec Sant Vicenç d'Obiols dans le groupe d'églises de plan cruciforme en précisant qu'il s'agirait plutôt d'une église à une seule nef avec la tradition de deux sacristies. En conséquence, il interprète différemment la disposition du chevet : il ne parle pas du transept ou de sa croisée mais de la travée droite du chœur d'où s'ouvrent deux sacristies à l'image de l'église léonais de Santiago de Penalba. L'installation d'un autel dans la pièce nord, qui a été avancée comme argument en faveur de son identification avec une chapelle latérale, serait selon lui plus tardive. Voir, BANGO TORVISO, 2001, p. 406. Sitjes i Molins place Santa Maria de Marquet dans sa catégorie d'églises à nef unique avec un triple sanctuaire en écartant la reconstruction hypothétique de Puig i Cadafalch avec trois nefs couvertes de charpente.

⁴⁸ A l'encontre de Gomez-Moreno, E. Junyent et Sitjes i Molins supposent plutôt la couverture en charpente, de deux ou quatre versants. Selon Sitjes, la voûte en berceau transversal correspond mieux à la typologie des églises préromanes d'Empordà (Bellcaire, Canapost, Peralta). En revanche, selon Francesc Junyent i Maydeu et Alexandre Mazcuñan i Boix dans *Catalunya romànica*, on ne peut pas écarter la possibilité qu'à l'origine ce corps surélevé était couvert d'une voûte transversale.

peintures murales, de motifs ornementaux, dessinés en noir et rouge qui ont été attribuées à la période entre la construction de la nef romane et le XVI^e siècle.

Dans la façade occidentale s'ouvre un portail simple en arc semi-circulaire, ses claveaux sont extradossés par des plaquettes minces. Elle est surmontée d'une fenêtre en forme de croix qui a été ouverte en 1974. Sur le pignon le reste d'un clocher-mur est conservé.

Les campagnes de fouilles menées en 2003, 2004 et 2008 à l'église, avant sa restauration sous la direction de l'architecte en chef du *Servicio de Patrimonio Arquitectónico Local de la Diputació de Barcelone*, Antoni Gonzalez Moreno-Navarro, ont confirmé l'apparition d'un cimetière à l'est du chevet de l'église (excavé et étudié en laboratoire par la faculté de *Ciencias de la Universidad Autonoma de Barcelona*). Ces travaux ont découvert la plupart des tombes (13 sépultures rangées à la façade est, deux au nord du chevet) et beaucoup de silos aux alentours, ainsi que les vestiges d'un édifice lié à l'église. Cette nécropole est associée chronologiquement aux premiers siècles de l'existence de l'église. A l'ouest, les excavations ont révélé les vestiges d'un chalet de vacances moderne (1943) dont la construction avait détruit les tombes sur ce côté. Déjà détectés lors des fouilles de 1934, les fondations du mur latéral du bas-côté nord disparu ont été documentées. Au sud, parallèlement aux fondations du collatéral méridional, apparaît une bande étroite avec quelques tombes médiévales, postérieures au XI^e siècle, deux silos antérieurs à cette date et les vestiges d'un *lacus* appartenant à la *pars rustica* d'une villa romaine, antérieure à l'église. Cette villa romaine serait la *Villa Amarus*, identifié à partir du toponyme.

Le matériau archéologique romain (céramique, *opus signinum*, *tegulae*) est signalé dans les strates contemporaines de l'église haut-médiéval. Les *spolia* et les vestiges archéologiques permettent de constater la continuité dans l'occupation du site tout au long du bas empire et le haut Moyen Age. D'ailleurs, dix silos (à l'intérieur et à l'extérieur de l'église) sont contemporains de la première construction, datée entre les dernières décennies du IX^e et du début du X^e siècle lors des excavations de 2008. Parmi ces silos, deux sont laissés découverts dans le bras nord du transept au pied de l'autel.

C'est au XI^e siècle que les trois vaisseaux du plan initial ont été substitués par une seule nef avec accès à l'ouest, en produisant ainsi la silhouette d'un transept débordant. A cette phase, les silos à l'intérieur de l'édifice et dans la *sagra* (à une distance de 30 pas) au nord de l'église ont été désaffectés. La céramique trouvée dans leur remplissage permet de dater ces reconstructions romanes vers le milieu du XI^e siècle. Concernant la théorie de l'historiographie, selon laquelle l'église aurait pu être incendiée en 1002 lors de l'incursion sarrasine d'Abd Al-Malik, les fouilles ont confirmées la présence de cendre et de charbon dans le remplissage des silos et à la fondation des banquettes hautes des murs de la nef romane ce qui peut corroborer cette hypothèse en situant l'événement à un moment antérieur au milieu du XI^e siècle.

Un édifice de plan carré et une série de structures annexes aux alentours de l'église, à l'est et au sud, peuvent être identifiés soit avec une maison paroissiale, soit avec les dépendances du mas Marquet. Ce mas apparaît dans la documentation depuis 1201. Selon l'appareil des murs et la céramique trouvée, ils doivent appartenir au XIII^e siècle.

Au XVI^e siècle, un escalier en pierre a été construit contre le mur gouttereau sud de l'église pour accéder au corps surélevé de la croisée qui a été converti en une salle. La documentation écrite renvoie au mauvais état de conservation de l'édifice en ce temps-là. Dans la seconde moitié du XVI^e le mas Marquet a été démoli.

Arc : M. Gomez-Moreno en 1919 dans son *Iglesias Mozárabes* remarque la voûte en berceau plein cintre outrepassé de la chapelle majeure et affirme que tous les arcs de l'édifice sont en fer à cheval. Les arcs doubleaux se caractérisent par un outrepassement de 2/3 du rayon, les

petits arcs de $\frac{1}{2}$. Il note la disposition horizontale des claveaux dans la partie inférieure et leur agencement radial dans la partie supérieure ce qui apparaît de la même manière dans la construction des voûtes. Il remarque le tracé outrepassé de la fenêtre axiale.

Selon Puig i Cadafalch, l'arc triomphal du sanctuaire central est de forme wisigothique avec un outrepassement d'un tiers du rayon. A l'encontre de sa retombée, formée par la disposition des pierres, l'arc des chapelles latérales est semi-circulaire et la forme outrepassée est acquise par l'ajout du mortier. Ils reposent sur des impostes en moellons qui servent de base pour les cintres. Il illustre par son relevé et sa photo l'arc de l'abside nord.

Selon Sitjes i Molins, tous les arcs de l'église de Marquet (sauf celui de la fenêtre meurtrière de la chapelle nord) sont en fer à cheval, d'un module mozarabe. A l'arc triomphal il mesure $\frac{2}{3}$ du rayon, à l'arc entre la croisée et la nef le prolongement vacille entre $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{3}$, à la fenêtre axiale du chevet l'outrepassement fait $\frac{3}{4}$ du rayon. Il remarque pourtant qu'à proximité de l'imposte, l'arc prend une fermeture plus importante ce qui caractérise, selon lui, les arcs wisigothiques. (Sitjes i Molins rend compte aussi des vestiges d'un édifice religieux préroman avec un arc en champignon dans le mas voisin de Marquet qu'il identifie avec l'arc triomphal d'un monastère disparu avant le milieu du X^e siècle.)

Pour J. Fontaine, les grandes ouvertures de la croisée entrent également dans une série mozarabe à cause de leur fort outrepassement qui mesure chez lui aussi $\frac{2}{3}$ du rayon. Leur monumentalité contraste avec les portes latérales moins hautes et d'un outrepassement de $\frac{1}{2}$. Il trouve également typiquement mozarabe la fenêtre axiale du chevet.

Barral i Altet en 1981 note seulement le tracé rentrant des piédroits des grandes ouvertures par rapport à la retombée de leur arc, tandis qu'en 1984 dans *Catalunya romànica* il précise que ce type d'arc a été mis en relation avec la tradition islamique et il a été différencié du type de la disposition où les montants sont en avancée. Cependant, il en conclut que tous les deux appartiennent au patrimoine préroman catalan et ne renvoient pas directement à un modèle particulier islamique ou wisigothique.

La première chose à constater au sujet des quatre arcs outrepassés de l'église de Santa Maria de Marquet est la différence entre les grands arcs de la croisée, (l'arc triomphal et l'arc donnant sur la nef romane), et les ouvertures des deux bras du transept ou des chapelles latérales. Cette différence concerne la dimension et la manière de bâtir de ces supports. La hauteur des arcs traduit la hiérarchisation de l'espace en donnant l'aspect monumental aux arcs qui sont dans la dynamique axiale longitudinale de l'édifice et conduisent le regard vers l'autel du sanctuaire central. La suite de deux grands arcs de dimensions à peu près identique donne une profondeur accentuée à la perspective ouvrant vers le chevet. Les deux autres espaces latéraux, chapelles ou sacristies, y sont subordonnés dans une enfilade transversale communiquant par des portes dont la dimension est à peu près la moitié des grandes arcades. La différence touche essentiellement à la construction de ces éléments que Puig i Cadafalch a déjà remarqués. Dans le corpus, l'église de Marquet fournit l'exemple spécifique et rare où la correction du tracé des arcs à l'aide du mortier ajouté joue un rôle important et cette démarche est particulièrement importante pour les petits arcs.

Quant au matériau de construction, les moellons non taillés homogénéisent et unifient les arcs, dans leurs piédroits et parmi leurs claveaux nous trouvons ce même matériau bien que l'enduit cache leur disposition dans les grands arcs. Où les montants sont bien visibles, comme au petit arc de la chapelle nord, les moellons de taille plus volumineux sont mélangés avec les pièces plus petites sans aucune recherche de la régularité. Dans le mur diaphragme donnant vers la nef, nous voyons des moellons plutôt petits.

L'arc triomphal est presque entièrement couvert de crépi ce qui empêche une observation sérieuse. Les petites surfaces dégagées permettent de voir les petits moellons équarris dans le piédroit sud et les claveaux en tas de charge, formés de plaquettes minces,

sur le revers de l'arc. La hauteur des piédroits mesure 2,46 m sur une distance de 2,04 m entre ces supports. Leur épaisseur fait 0,63-0,65 m. Les impostes saillantes sont également couvertes de crépi mais ce bloc de pierre monolithe, d'une hauteur significative et échancrée en biais est bien visible. Son profil forme une saillie en bec vis à vis de la ligne verticale des montants. La retombée de l'arc, fortement ramenée vers l'intrados, arrive sans retrait sur les impostes aboutissant à un tracé très prononcé. Le secteur du sommier, couvert d'enduit, ne permet pas de voir quel est l'apport du mortier dans la finalisation de la courbure très fermée de l'arc.

L'autre arc similaire à l'extrémité occidentale de la croisée possède des mesures très semblables, la distance entre ses supports est plus large de dix cm (2,14 m) et ses composantes s'observent mieux. On voit la taille imposante des impostes qui sont constituées du même matériau ordinaire et on peut constater que leur profil n'est pas symétrique. L'imposte nord est échancrée en biais comme celles de l'arc triomphal, tandis que celle du sud, probablement abîmée, donne un profil rectangulaire. Même si la saillie de ces becs, formée par le taillage des impostes, est minimale, leur silhouette donne l'impression des piédroits rentrants. La hauteur considérable des montants confère à ces grands arcs une élégance et une monumentalité singulière malgré la rudesse du matériau. La disposition des claveaux se voit parfaitement à cet arc : elle suit le principe du tas de charge même si dans la retombée nord son arrangement est plus irrégulier. La face dégagée des claveaux permet de vérifier que la forme outrepassée est acquise par l'agencement des claveaux et le mortier sert seulement à rendre lisse la surface de l'intrados.

En revanche, les petits arcs présentent une méthode de construction différente. Toujours en moellons non taillés, tant dans les piédroits que dans les claveaux, ces arcs possèdent une silhouette différente. Leurs piédroits ne sont pas comparables aux proportions élancées des grandes ouvertures, le tracé de leurs arcs est surhaussé et surtout la retombée de leur courbe présente des écarts par rapport aux grands arcs. Leurs impostes ne sont pas échancrées mais elles ont une section rectangulaire qui fait une nette avancée. A la porte de la chapelle nord, au côté occidental, le piédroit de l'arc est en léger retrait par rapport à la saillie de l'imposte tandis qu'au côté oriental, l'imposte arrive à la ligne verticale du montant sans aucune saillie. On peut supposer que son imposte est abîmée parce qu'à l'entrée de la chapelle sud, les deux impostes sont en saillie et les piédroits en retrait par rapport à leur relief. Ces impostes sont partout de plaques rustiques ni travaillées, ni polies.

Au nord, la retombée outrepassée subsiste seulement sur le côté occidental de l'arc et elle résulte du mortier arrondissant l'écoinçon, tandis que celui-ci reste vide à la retombée orientale. Ce tracé semi-circulaire suggère que le dessin en fer à cheval a été réalisé à l'aide du mortier ajouté dans les petits arcs. A la chapelle sud, le tracé de l'arc est très légèrement outrepassé, presque semi-circulaire, surtout à l'ouest et le cas de l'arc du nord nous fait penser à la solution similaire du remplissage des écoinçons.

Les mesures des deux petits arcs sont tout à fait identiques : la hauteur de leurs piédroits fait 1,40 m sur une distance d'1,00 mètre entre eux, avec une épaisseur du mur de 0,80 mètres. L'avancée des impostes au sud mesure 0,07-0,12 m. Les claveaux de ces petits arcs sont en moellons assez grands, posés en tas de charge partout où leur surface est visible. Leur hauteur totale fait 2,15 mètres. Sur le revers de l'arc sud, on peut observer la disposition de l'ensemble des claveaux : ils sont ici de plaques minces montant horizontalement jusqu'à la partie sommitale où ils sont terminés en forme de « V » en laissant la place au milieu à une immense clé triangulaire qui surmonte les petits claveaux. Cette disposition des éléments en tas de charge et leur clavage en forme de « V » rappelle les arcs en Roussillon.

Sur les deux côtés de la porte de la chapelle nord et sur le revers du grand arc donnant sur la nef il y a deux enfoncements carrés liés probablement aux anciennes dispositions liturgiques, comme la poutre transversale peinte derrière l'arc triomphal.

À la chapelle nord on ne peut pas entrer actuellement pour faire des observations à cause de deux grands silos dégagés dans le sol, l'arc bouché séparant cette chapelle nord de son bas-côté disparu est donc inaccessible. Tous les éléments de cet arc sont visiblement du même matériau en moellons que celui des autres. Ses impostes sont constituées des minces plaques insignifiantes qui font une saillie par rapport à la ligne des piédroits. Son tracé outrepassé est formé par des claveaux assez larges en bas (les deux premiers) et par des éléments plus minces en haut. Leur courbure est ramenée au point extrême des impostes par l'ajout du mortier. L'intrados de cet arc porte toujours l'empreinte de ses cintres, de même que la voûte de cette chapelle. Le mortier ajouté complète donc et accentue le dessin outrepassé, il contribue à sa formation mais son rôle est tout à fait différent par rapport aux petits arcs des portes latérales.

La voûte en berceau plein cintre du sanctuaire central est également outrepassée, alors que la voûte des deux autres chapelles ne l'est pas. La fenêtre axiale de cette même chapelle orientale est marquée par le tracé outrepassé (dans le mur sud il n'y a pas de fenêtre et la baie de la chapelle nord n'est pas outrepassée). A l'intérieur, l'arc de cette fenêtre à simple ébrasement repose sur des petites banquettes, ses claveaux sont couverts de ciment mais son ébrasement asymétrique plus ouvert vers le sud est bien visible. A l'extérieur, elle présente dans ses montants des plaques longues et minces sur lesquels reposent un arc très fermé dont les petits claveaux sont montés en tas de charge (pas symétriquement sur les deux côtés) et sont couronnés par des plaquettes plus longues en forme de « V ».

Pour conclure, il faut noter que la même disposition en tas de charge unit toutes ces ouvertures de tracé outrepassé de l'église de Marquet. Nous pouvons constater qu'aux grands arcs ce tracé est formé par la disposition de leurs claveaux ; à l'arc situant entre la chapelle nord et le collatéral nord disparu, le mortier augmente ce dessin en fer à cheval, réalisé par des moellons, pour aboutir à un dessin plus prononcé ; alors qu'aux petites portes, la forme outrepassée initialement très faible est obtenue, fort probablement, par l'ajout du mortier.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 03/06/1931 - appartient à la mairie d'El Pont de Vilomara

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

PUIG, FALGUERA, GODAY, 1909, pp. 371-374.

GOMEZ-MORENO, 1919, pp. 63-66.

PUIG, 1925, p. 284.

PUIG, 1928, p. 19.

GOMEZ-MORENO, 1951, p. 364.

FONTAINE, 1977, p. 288-289.

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 133-142.

BARRAL, 1981, pp. 230-231.

JUNYENT, 1983, pp. 125-127.

JUNYENT I MAYDEU, MAZCUÑAN I BOIX, BENET I CLARÀ, 1984, pp. 328-332. (notice de FJM, AMB, ABC, XBA)

BANGO TORVISO, 2001, pp. 401. 406.

LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 2008, pp. 337-352.

34. **SANT PERE DE RODES**

(outrépassé : arcs doubleaux de la nef centrale et du transept, arc d'accès à l'entrée nord du déambulatoire et de la crypte, voûte de la nef de la chapelle Saint-Michel, voûte de l'abside centrale, arcades du cloître inférieur ; en champignon : porte sud du transept)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : EL PORT DE LA SELVA

Édifice : église abbatiale

Titulaire : Sant Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 513670 m ; N : 4685707 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 9' 56.3" E ; Latitude : 42° 19' 24.0" N ; Altitude : 508 m

Historique : Sa documentation est abondante mais les textes ne donnent pas des détails permettant d'établir la chronologie des constructions qui s'étale selon les fouilles de 1989 sur huit siècles.

Selon la tradition, l'abbé hispanique Atala arrive en 780 sur les terres et fonde une cella à côté de Peralada (deux ans plus tard il fonde Saint-Policarp de Razès en Occitanie). La première notice en 878 dans le précepte de Louis le Pieux mentionne Sant Pere comme une *cella* dépendant de Sant Esteve de Banyoles. Entre 844 et 879 la cella fait l'objet de litige (avec trois autres églises) entre l'église de Banyoles et de Saint Polycarpe de Razès à cause de sa possession. En 899, par le privilège de Charles le Simple les *cellae* du comté de Paralada, entre autres Rodes, sont adjugées au siège de Gérone. En 902, un don est mentionné à l'église Sante Pere et à la communauté monastique. En 919, l'existence d'une communauté monastique est confirmée.

En 944, le précepte de Louis d'Outremer confirme la liberté de Sant Pere vis à vis du monastère de Sant Esteve de Banyoles en lui donnant l'immunité et lui soumettant les autres, celles qui ont été objet de dispute auparavant. Vers 947, Hildesind, fils de Tassi, grand protecteur du monastère est nommé abbé, avec lui commence la splendeur de l'abbaye. En 951, Tassi va à Rome pour mettre Sant Pere sous la protection du Saint Siège. En 974, la bulle papale de Benoit VI donne l'immunité au monastère et confirme ses possessions. (En 982, le roi Lothaire réaffirme cette confirmation. La bulle papale de Jean XV en 990 énumère les propriétés monastiques.)

En 1021, la carte de Benoit VIII protège l'abbaye après l'usurpation du comte d'Empurias ce qui provoque en 1022 la consécration de l'abbaye. En 1108, Santa Creu de Rodes, à proximité de Sant Pere, est mise sous la juridiction de l'abbaye. En 1157, la bulle du pape Adrien IV confire toutes les privilèges et possession octroyé antérieurement au monastère. (*Catalunya romànica*)

Sa prospérité dure jusqu'au XIV^e siècle quand la peste du 1345, puis le piratage de la côte au XV^e, XVIII^e siècles, le banditisme du XVIII^e et la guerre avec la France mènent à son déclin. Le monastère est abandonné en 1797, sa communauté est transférée d'abord à Vila-sacra, puis à Figueres jusqu'à 1821 quand elle est définitivement dissoute. Les bâtiments désaffectés se dégradent jusqu'aux premiers travaux de maintenance en 1935. (L'Inventari)

1989 : fouilles entamées à l'initiative de E. Carbonell (restaurations : 1935/1973/1981/1989/1994)

Datation proposée : Non seulement la datation mais la filiation stylistique de l'abbatiale a longuement partagé les chercheurs. Les avis sont très nombreux, nous ne pouvons en évoquer que quelques-unes. Les divergences peuvent s'expliquer par l'absence de fouilles jusqu'au 1989. (Un bilan exhaustif voir *Catalunya romànica*)

A. Deulofeu en 1962 a situé Sant Pere de Rodes au début du VIII^e siècle en raison de sa maçonnerie entièrement en *opus spicatum*. En 1972, Marcel Durliat a estimé que l'acte de consécration de 1022 correspondrait à la reconstruction de son abbatiale, notamment à l'édification du déambulatoire et des absidioles de son chevet ainsi qu'à l'enveloppe extérieure de l'édifice. Selon lui, son caractère n'a rien à voir avec le premier art roman méridional ou avec l'art roman local, elle répond plutôt au besoin d'accueil des pèlerins et de lieu de recueillement des moines.

X. Barral i Altet, en 1981 a considéré qu'il ne reste rien de l'église du X^e siècle, la construction actuelle appartient au XI^e siècle et correspond déjà au début de l'art roman, ses différentes adjonctions datent du XII^e siècle et des temps postérieurs.

En revanche, selon E. Junyent, en 1983, les murs périmétriques de l'abbatiale remonteraient à la construction primitive d'une basilique à trois nefs avec transept débordant qui est liée à l'est à un chevet absidal. Cette enveloppe aurait été remodelée intérieurement au XII^e siècle en remaniant ses supports pour couvrir la nef centrale d'une voûte en plein cintre et les bas-côtés d'une voûte en quart de cercle. Il observe que l'appareil de l'abside ancienne entièrement en *opus spicatum* contraste avec le reste de l'édifice qui aurait été réalisé après une longue interruption du travail. Cette abside a dû se substituer à un sanctuaire antérieur dont un vestige subsiste à la base de la grande abside. Cependant, le déambulatoire et la crypte annulaire, y compris leurs arcs, lui semblent si modifiés qu'il est impossible de déterminer leur datation. Selon lui, le modèle charpenté de la basilique à trois nefs avec transept et absides est le plus caractéristique dans les grandes abbayes qu'on peut retrouver en Roussillon à Cuxa et avec une seule nef à Sorède et à Saint-Génis-des-Fontaines.

J. Badia i Homs en 1985 rattache la basilique de Rodes à sa période de « roman I » comprenant le X^e siècle auquel correspond le type d'église composé de trois nefs, transept et trois absides dont la centrale est dotée d'un double déambulatoire et d'une crypte. L'unité de la construction à l'église de Rodes fait inclure à cette phase chronologique les voûtes avec tous leurs éléments de support (bases, le remploi de colonnes chapiteau). A la période « romane II », au XI^e siècle aurait été ajoutée la *galilée* à trois nefs à l'ouest et la tour surmontant le bras nord du transept avec la chapelle de Sant Miquel. Leur surface extérieure est décorée de lésènes. Selon lui, ce sont les seuls éléments qu'on peut mettre en relation avec la consécration de 1022. Le clocher appartient aussi à cette période de « roman II » mais il a été construit à un moment avancé du XI^e siècle. A la période du « roman III », au XII^e siècle Badia i Homs situe : l'édification du cloître et une partie des dépendances, la reprise de la porte principale, décorée par le Maître de Cabestany et la reconstruction des arcades entre le chœur et le déambulatoire alternant les colonnes avec les piliers. Les adjonctions postérieures comprennent *l'avant-galilée* et les merlons au-dessus des nefs.

Pour Pladevall i Font en 1989, ce monument polémique et singulier représente une étape fondamentale dans la formation de l'art roman, différente de « l'école » lombarde, qui suit une évolution spéciale nourrie des œuvres de l'Antiquité tardive et de la période préromane et qui signale ainsi une voie autonome et autochtone.

J. A. Adell et J. Badia i Homs en 1990 en *Catalunya romànica* situent le projet initial de l'abbatiale, réduit à son abside centrale dans l'orbite du monde carolingienne : son abside allongée, son déambulatoire sans chapelles, le type de sa crypte, ses bas-côtés passant au-delà du transept pour se continuer dans le déambulatoire attesteraient cette filiation. Les auteurs la comparent à la basilique de Saint-Maurice d'Agaune, reconstruite au milieu du X^e

siècle. Cependant, l'arc triomphal légèrement outrepassé avec son extradossement est considéré comme le reflet de l'alfiz mozarabe conservant ainsi le substrat de l'architecture hispanique antérieure. La porte sur des piliers avancés dans le bras sud du transept rattache le monument à son milieu local (Catalogne, Roussillon) et donne le repère chronologique du X^e siècle.

J. A. Adell et J. Badia i Homs situent la réforme du projet initial au moment où la sculpture monumentale et les piliers composés de la nef s'introduisent. La solution de la colonne occupant des piliers ou des ordres superposés n'a d'antécédent que dans l'Antiquité tardive et dans le monde carolingien comme l'exemple de Germigny-des-Prés le démontre. La sculpture monumentale, cependant, accuse les liens avec la production roussillonnaise (tables d'autel) entre 960 et 1000. Ils estiment, en conséquence, que l'architecture et la sculpture de Sant Pere de Rodes ont été réalisées durant la seconde moitié du X^e siècle. La situation économique leur fait exclure la consécration de 1022 comme référence chronologique parce qu'à ce moment-là les conditions n'étaient pas favorables à la construction d'une église si importante. Les liens avec le Roussillon, l'influence classique due aux voyages des prélats à Rome, la consolidation du patrimoine monastique sous Tassi et Hildeshind (qui était évêque d'Elne entre 979-991) accusent le dernier quart du X^e siècle pour la réforme du projet initial. En 1022, l'œuvre a dû être achevée, selon eux. Les travaux ont été repris après la récupération des biens du monastère à partir de la troisième décennie du XI^e siècle quand l'étage supérieur de l'abside centrale et la *galilée* ont été construites.

En 1997, J. A. Adell et ses collaborateurs se rendent compte des fouilles des années précédentes qui ont différenciées les édifications depuis le haut Moyen Age jusqu'à l'époque de son abandon à la fin du XVIII^e siècle. Les vestiges d'occupation les plus anciens datent d'avant l'établissement de la *cella* de Sant Pere au IX^e siècle. Les ruines les plus anciennes, isolées au sud du monastère sont difficilement datables mais des céramiques trouvées dans un petit rectangle apportent la chronologie du V^e-VI^e siècles. Cependant, dans la zone excavée du complexe, il n'y avait pas de fragments remontant à l'époque romaine, ces éléments proviennent des sites dans les alentours.

Quant à la fondation de la *cella* de Sant Pere, les auteurs réfutent son identification avec la fondation cénobitique par l'abbé hispanique Atala à la fin du VIII^e siècle et écartent le texte falsifié, attribué à Charlemagne, en affirmant qu'il faut dater cette *cella* d'après 890 et inscrire dans le mouvement de colonisation de la Cap de Creus. Ce territoire qui était peu ou pas du tout occupé à l'époque romaine a été massivement peuplé au IX^e-X^e siècles grâce à une expansion agricole accompagnée de l'implantation de monastères. Les différents vestiges de la *cella* de Sant Pere ont été localisés sous le sous-sol de la maison de l'abbé, du cloître inférieur et de l'église, ils ont été datés entre le VII^e et le X^e siècles. Ils sont entourés des aires d'enterrement avec des tombes anthropomorphes. Il s'agit d'édifices de petites dimensions avec une église modeste à laquelle une nécropole était associée. La base de la petite église primitive est intégrée dans le mur semi-circulaire de la crypte actuelle, il n'en reste aucun autre vestige, pourtant l'absence des tombes dans l'espace central du transept et dans la travée la plus orientale de la nef principale circonscrit l'espace intérieur de sa nef. Cette église primitive à abside semi-circulaire orientée, de dimension réduite est située par les archéologues au IX^e siècle.

La petite *cella* dépendant de Sant Esteve de Banyoles a été convertie en une abbaye indépendante à partir du deuxième tiers du X^e siècle sous le prieur de Tassi et son fils, Hildesind, le premier abbé du nouveau monastère (et évêque d'Elne) grâce aux donations comtales et leur confirmation par des préceptes carolingiens et des bulles papales. Le projet architectural est bien défini et reproduit selon Adell à une échelle locale la grande architecture carolingienne. Après le remodelage du terrain et la destruction des édifices précédents, la

construction a commencé vers le milieu du X^e comme l'inscription lapidaire de la tombe de Tassi (955) permet de supposer. Les travaux sont très avancés vers l'an mil et à la consécration de 1022 l'église est pratiquement terminée. L'église actuelle appartient donc à la fourchette chronologique entre le second tiers du X^e et le début du XI^e siècle avec le cloître inférieur, le réfectoire et l'hôpital. La construction suit le projet initial concernant le chevet et les murs latéraux de la nef mais la disposition intérieure des piliers témoigne un changement dans l'exécution. Il n'y a pas de datation absolue lors de ces fouilles mais, selon Adell, tant le projet que son exécution doivent dater à l'intérieur du X^e siècle.

Peu de temps après la construction de l'église, la *galilée* a été ajoutée devant sa façade occidentale au XI^e siècle, elle donne accès non seulement à l'église mais également au cloître. Celui-ci à quatre galeries avec des arcades légèrement outrepassées date du tournant du X^e-XI^e siècles. Il joue le rôle du pivot autour duquel dans cet exemple très précoce, introduit par des modèles carolingiens autour de l'an mil, s'organisent les différentes unités architecturales de la vie monastique. Le clocher-tour roman date déjà du XII^e siècle, comme la porte majeure de l'église, l'œuvre du Maître Cabestany.

André Bonnery dans sa proposition de datation en 2015, affirme en revanche, que l'église actuelle correspond à sa consécration en 1022. Les travaux ont été commencés autour de 980 sous l'abbatit de Hildesind par l'abside et ont été terminés par le voûtement de la nef par l'abbé Pere. L'ensemble des murs périmétriques jusqu'à la naissance de la voûte et le transept ont été édifiés à la fin du X^e siècle. La technique de construction, la forme des ouvertures, sont comparables aux édifices préromans de la région mais son abside singulière en forme semi-ellipsoïdale conçue pour abriter dans son sous-sol les reliques du saint apôtre s'inspire de la basilique vaticane. L'organisation des supports de la nef comme sa décoration reflète la tradition de l'Antiquité et des modèles étrangers, carolingiens ou hispaniques dans la sculpture. A. Bonnery a supposé l'arrivée des sculpteurs expérimentés apportant un goût étranger au début du XI^e siècle.

Description : Le complexe de l'abbaye de Sant Pere de Rodes se trouve à 8 km de Vilajuiga ou à 7 km d'El Port de la Selva, près des ruines du village médiéval de Santa Creu sur le versant sud de la montagne de Rodes, au-dessous du château de Verdera.

L'ensemble monastique incorpore l'église abbatiale, son cloître et les différents bâtiments monastiques à leurs alentours (maison de l'abbé, sacristies, réfectoire, cour, terrasse). Ici, nous nous concentrons seulement sur l'église. Selon Bonnery (2015), le plan de l'abbatiale a été conçu dès le début pour adapter l'édifice au culte des reliques qui ont été acquises à Rome lors de voyages de ses prélats (fragment de la croix du Christ à côté de la relique du saint patron du monastère).

Il s'agit d'un grand édifice de plan basilical à trois nefs avec transept débordant dessinant la croix latine ce qui est terminé à l'est par un chevet triabsidal où deux absidioles semi-circulaires encadrent une grande abside centrale. Le plan de cette abside majeure est très singulier, elle se compose de murs latéraux qui convergent vers le fond où ils forment un demi-cercle. Ce tracé inhabituel s'explique par la crypte au-dessous qui profite dans le sous-sol des vestiges de l'église précédente. Cette crypte annulaire dont la voûte est soutenue par un pilier semi-cylindrique est accessible par deux escaliers latéraux à partir du transept sur les deux extrémités de l'abside centrale. Celle-ci possède un déambulatoire intérieur à deux niveaux, dont la partie supérieure a été ajoutée au XI^e siècle. A son premier niveau, il communique avec le chœur au moyen des arcs semi-circulaires. La largeur de la nef centrale correspond à l'entrée de l'abside centrale, de même que la largeur des bas-côtés répond aux entrées du déambulatoire. Ces ouvertures assurent la circulation à la fois vers ce couloir et vers la crypte.

Les trois absides donnent sur le transept, l'absidiole nord a été dédiée à saint Paul, celle du sud à saint André, puis à la Mère de Dieu du Rosaire. Les trois nefs se communiquent par

des arcs formerets qui sont soutenus par quatre piliers. Leur disposition différente divise la nef centrale en deux parties. Les deux travées de la partie occidentale se caractérisent par des piliers de plan carré qui portent une colonne sur un socle très élevé seulement dans l'intrados de ces arcs formerets, tandis que dans les deux travées orientales les piliers sont en section de T et portent le même type de colonnes sur socles hauts non seulement sur leurs faces latérales mais également sur leur côté vers l'intrados de la nef centrale. A la différence des travées occidentales, à ces endroits-là les colonnes sont superposées et portent des arcs doubleaux. Ceux-ci reposent sur des colonnes engagées qui se trouvent à la même hauteur que la deuxième rangée des colonnes dans les travées orientales. Cette disposition très réfléchie découle non seulement des raisons architectoniques mais elle est nourrie de la tradition de l'Antiquité qui se manifeste dans l'association classique de la base-colonne-chapiteau-tailloir et très particulièrement dans le style des chapiteaux. Ceux-ci imitent les modèles corinthiens au premier niveau et combinent des motifs géométriques et des entrelacs sur le deuxième. Le même système de support se trouve sur la face orientale des piliers extrême orientaux tournant vers le transept et portant les deux arcs doubleaux qui divise celui-ci en trois travées. Sur le mur oriental du transept ces arcs doubleaux retombent, en revanche, seulement sur le tailloir des chapiteaux sans colonnes.

L'édifice est entièrement voûté : sa nef principale est couverte d'une voûte en berceau plein cintre, ses collatéraux très étroits sont voûtés en quart de cercle, les bras du transept portent une voûte en berceau transversale, les absides un quart de sphère, le déambulatoire et la travée droite de l'abside centrale également un berceau plein cintre. Le niveau de la voûte transversale des bras du transept est moins haut que celui des nefs. La voûte en quart de cercle des bas-côtés est plus basse que celle de la voûte centrale ce qui permet de couvrir l'église d'une seule toiture en bâtière. La travée droite de l'abside centrale porte une voûte plus basse que celle du transept.

Parmi les portes nous trouvons certaines qui possèdent un arc de décharge en claveaux très rustiques non taillés malgré leurs piédroits appareillés, comme celle menant à la tour Saint Michel et au clocher-tour méridional. Parmi les fenêtres semi-circulaires appareillées, la baie axiale de l'abside majeure est composée de deux pièces dans chacun de ses montants qui sont couverts d'un linteau monolithique échancré.

Dans l'appareil en moellons non travaillés de l'église, la présence d'*opus spicatum* est très notable ce qui était à l'origine des arguments justifiant une datation plus haute que celle proposée par les résultats archéologiques récents. Dans les parois de l'abside majeure on peut observer le phénomène d'amincissement vers le haut.

Un petit escalier en colimaçon conduit depuis le bras nord du transept à la tour et chapelle Saint-Michel qui le surmonte. Sa nef est couverte d'un berceau plein cintre nettement outrepassé, construit des lamelles rudes et extrêmement étroites. Son abside surmontant la chapelle dite de l'Anachorète porte une voûte en quart de sphère. Adossé à l'ouest de la tour et à la façade nord de l'église, le grand bâtiment rectangulaire est occupé par la sacristie. La tour similaire sur le bras méridional du transept s'est effondrée mais les vestiges d'une chapelle similaire ont été retrouvés.

Le clocher-tour roman (XII^e) quadrangulaire, à trois étages est adossé au mur méridional de l'église. Le cloître, de plan légèrement trapézoïdal se situe également sur ce même côté, il a été accessible à partir du bras sud du transept par une porte de tracé en champignon.

Arc : En 1906, Puig i Cadafalch dans son prologue au début du livre d'Antoni de Falguera sur l'église de Roda⁴⁹ a remarqué que la voûte de l'abside centrale n'est pas semi-circulaire mais

49 Antoni de Falguera, *Sant Pere de Roda*, Barcelone, L'Avenc, 1906. Introduction de J. Puig i Cadafalch, p. 20.

légèrement outrepassée. Avec beaucoup d'autres exemples en Catalogne, elle illustrerait selon lui à ce moment-là l'influence arabe sur l'art roman en Catalogne.

Badia i Homs a noté en 1985 la forme légèrement outrepassée des quatre arcs doubleaux de la nef principale (p. 90.) et le tracé en champignon de la porte à l'extrémité méridionale du transept (p. 95.) avec ses montants avancés qui lui rappelle l'époque préromane. Selon lui, ces tendances perdurent ou arrivent à leur apogée avec beaucoup d'autres éléments à Sant Pere de Rodes.

Dans *Catalunya romànica* en 1990 J. A. Adell et J. Badia i Homs ont remarqué à l'extrême méridional du transept la porte à arc semi-circulaire sur des piédroits avancés qui selon eux témoigne de la subsistance de la tradition préromane.

Nous avons pu vérifier la pertinence de ces observations sur place où, en effet, la forme outrepassée est fortement présente dans cette construction monumentale. Elle caractérise la voûte de la chapelle Saint-Michel et celle de l'abside majeure. Le tracé des arcs en plein cintre est souvent outrepassé, notamment celui des arcs doubleaux de la nef principale, du transept, de l'arc triomphal de l'abside centrale, de l'arc d'entrée nord du déambulatoire. Ces arcs sont construits des éléments parfaitement appareillés. Les arcades du cloître primitif présentent également un dessin outrepassé sur des piédroits avancés très courts mais leurs supports et leurs claveaux sont bâtis de plaques de moellons minces et très rudes, grossièrement éclatées. Le tracé outrepassé n'est donc pas accidentel mais il fait partie de l'héritage du haut Moyen Age dans cet édifice à côté de plusieurs autres caractéristiques de cette époque-là.

L'arc en champignon se présente dans le profil de la porte percée dans le mur méridional du transept communiquant avec le cloître ce qui a déjà attiré l'attention de P. Ponsich en 1971 dans son étude intitulée *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification*. Le niveau du seuil de cette ouverture (c'est à dire du cloître) est si élevé que trois degrés doivent pallier sa dénivellation avec la nef. Ses piédroits en grandes pierres de taille en disposition de carreaux et boutisses contrastent avec ses claveaux en moellons grossièrement taillés mais de dimension similaire. Dans la partie haute de l'arc, sur les deux faces (transept, cloître) il y a quelques pierres de taille intégrées. Les claveaux, arrangés en rayon, retombent sans intermédiaire d'imposte sur des supports avancés de 0,24-0,26 m. La hauteur totale de la porte à partir du seuil mesure 3,28 m sur une distance de 1,50 m entre les piédroits qui s'élèvent jusqu'au 2,15 m. L'épaisseur du mur est 1,38 m à cet endroit-là.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 17/07/1930

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

DEULOFEU I TORRES, 1962, 1. p. 47.

PONSICH, 1971.

DURLIAT, 1972, pp. 48-49.

BARRAL, 1981, p. 270.

JUNYENT, 1983, pp. 153-154.

BADIA I HOMS, 1985, II/B, texte : pp. 47-144 ; plan, photos : 143-144.

PLADEVALL I FONT, 1989, pp. 36-40.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 657-738. (pour l'architecture notice de JAA, JBH, MLIR)

ADELL, LLINAS, MATARO, RIU-BARRERA, SAGRERA, 1997, pp. 1415-1443.

BONNERY, 2015, pp. 1-15, et 70-71.

35. SANTA HELENA ou SANTA CREU de RODES

(outrépassé : voûte des bras du transept et du chevet, fenêtres du chevet, du transept et de la tour ; en champignon : fenêtres de la tour lanterne)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : EL PORT DE LA SELVA

Édifice : église de l'ancien village médiéval de Santa Creu

Titulaire : santa Helena (Hélène), impératrice, mère de Constantin (vers 247/250-vers 329-330) qui a découvert la vraie croix- dès le début jusqu'au XVI^e siècle l'église était sous la vocation de la Santa Creu (Sainte Croix)

Coordonnées Lambert : E : 513190 m ; N : 4685707 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 9' 56.3" E ; Latitude : 42° 19' 24.0" N ; Altitude : 540 m

Historique : Santa Helena, originellement Santa Creu était l'église du village de Santa Creu de Rodes, le plus importante dans les environs, qui appartenait au domaine des moines de l'abbaye voisine de Sant Pere. Ce noyau agricole vivait du service du monastère. Sa première mention se trouve en 974 dans une épître du pape Benoît VI qui confirme les possessions de Sant Pere de Rodes, entre autres cette église. Le précepte de Lothaire en 982 énumère Santa Creu également sur le territoire du monastère. La vénération des reliques de la Vraie Croix à cette église a dû créer une confusion selon J. Badia i Homs (1985) dans les appellations. La bulle papale de Jean XV en 990 réitère cette même dépendance. En 1097, le comte d'Empúries cède la juridiction de Santa Creu à l'abbé de Sant Pere de Rodes. En 1113, une nouvelle consécration de l'église par l'évêque de Girona la confirme toujours dans la possession de Sant Pere de Rodes.

La décadence du village commence par la grande peste de 1345. A la fin du XIV^e siècle elle devient une église paroissiale et en 1572 elle est affectée à l'église la plus proche de la Selva de Mar, également possession de Sant Pere de Rodes. Il est possible que l'abandon du village s'explique par l'exode de sa population vers la vallée mais la vraie cause de son dépeuplement serait pour Badia i Homs le déclin de la communauté de l'abbaye voisine. Au moment où le village est abandonné, son église est convertie en une simple chapelle dédiée à Santa Helena. Depuis 1880 l'église est sans culte. (Badia, 1985)

L'étude archéologique et la restauration de l'église abandonnée s'est inscrite dans l'intervention sur l'ensemble de Sant Pere de Rodes qui a été entamé en 1989. A Santa Elena les fouilles ont été effectuées entre 1989-1991 (voir ADELL, BURCH, CARRASCAL, MATARO, PUIG, RIU, VIEYRA, 1994.), la restauration de l'édifice a été réalisée par le *Servei d'Arqueologia et du Patrimoni de la Generalitat de Catalunya* sous la direction de J. A. Adell. La restauration n'a pas voulu restituer l'état primitif, elle s'est contentée de consolider l'état d'abandon en respectant son évolution historique à travers les différentes transformations depuis sa phase d'origine.

Le village qui entoure l'église a été fouillé en 2006-2007, les résultats ont confirmé l'existence d'une agglomération médiévale entre les IX^e et le XVI^e siècles et d'un cimetière entre les VIII^e-IX^e siècle. (Inventari) La nécropole associée à l'église a été utilisée continuellement entre le X^e-XV^e siècles (fouillée seulement dans la zone sud-est).

Datation proposée : Santa Helena de Rodes est mentionnée dans les *Aportacions a l'estudi del pre-romànic Empordanès* de J. Badia i Homs en 1977 parmi les édifices de chevet rectangulaire possédant un transept.

Barral i Altet en 1981 parle d'une église abandonnée après son utilisation comme étable. Il propose deux interprétations pour la structure d'origine de l'église préromane : soit avec trois nefs séparées par des arcades sur piliers et terminées par un chevet trapézoïdal à l'image de Santa Maria de Vilanant ; soit avec une nef unique liée à un transept débordant et au même type de chevet à l'instar d'Obiols. Il penche plutôt vers la deuxième possibilité. Le monument est situé par lui au début du XI^e siècle, avant l'arrivée de la vogue des arcatures lombardes. Malgré l'appareil irrégulier, le rétrécissement du chevet et sa forme, selon lui, l'église ne peut pas être antérieure à son clocher avec lequel son appareil est bien lié.

E. Junyent en 1983, sous des modifications multiples distingue sa structure primitive dans une seule nef avec transept et chevet trapézoïdal qui a été transformée postérieurement en une église à trois nefs provoquant la destruction des murs de la nef et l'ouverture des bras du transept vers les bas-côtés. Il suppose que les voûtes du chevet et des bras du transept sont toujours conservées de la construction primitive mais celle de l'espace central soutenant la tour lui semble très modifiée. Il ne donne pas de datation.

Badia i Homs en 1985 inclut Santa Helena dans son groupe de « préromane II » et situe sa construction aux VIII^e-IX^e siècles. Selon lui aussi, la structure d'origine comprend une seule nef, un transept saillant et un chevet trapézoïdal. Il considère comme préroman la tour qui s'élève sur la croisée du transept. Les deux vaisseaux latéraux et une sorte de portique occidental ont été ajoutés postérieurement et la tour a également subi des modifications. Il a supposé seulement la voûte du chevet peut provenir de phase préromane. L'amplification de l'édifice à trois nefs à l'aide des arcs formerets, la construction de la voûte de la tour ont eu lieu selon lui à l'époque tardo-romane ou plus tard, sans pouvoir préciser davantage cette date. La *galilée* devant la façade et le presbytère adossé au sud-est de l'église sont, selon lui, plus tardives. Il estime que Santa Elena est un exemple de grande singularité. Son appareil lui semble similaire à celui de Peralta, Boada, Palau s'Ardiaca, ses fenêtres rappellent celles de Peralta et de Boada. L'inclinaison talutée de la tour de Santa Helena lui évoque le clocher-tour de Coll de Nargo et parmi les exemples plus proches celle de Santa Coloma de Fitor, la tour du château de Palau-Sator. L'aspect décoratif des baies et des niches de cette tour est complètement inconnu dans l'architecture du pays. Il cherche les modèles précédents de la tour de Santa Elena dans les édifices de Ravenne au V^e-VI^e siècle mais il tient plus plausible qu'elle appartient à l'architecture autochtone.

J. A. Adell dans *Catalunya romànica* en 1990 souligne l'aspect singulier de la structure d'origine de Santa Helena dans l'architecture haut médiévale catalane, tout particulièrement celle de son clocher qui n'a pas de pendant pouvant donner des repères chronologiques. En cherchant des analogies, il évoque les clochers-tours plus lointains, celui de Chapaize et de Brancion (Seine et Loire) tout en sachant qu'elles sont plus tardives, déjà en style lombard. La typologie du chevet et des baies, y compris les ouvertures du clocher, soutient le caractère préroman de Santa Helena. L'unique élément est la frise simple divisant les façades de sa tour qui pourrait corroborer la comparaison avec le clocher de Sant Andreu de Gurb (X^e). Cependant, les niches en *opus reticulatum* et la céramique ornementale accusent une chronologie ancrée dans l'Antiquité tardive. La contemporanéité de la tour avec l'église lui semble évidente et fait penser au plan de Santa Margarida II d'Empuries avec les bases très renforcées de son transept, probablement conçues pour porter un campanile. Sans clocher-tour, les églises de Forn del Vidre ou de Sant Vicenç d'Obiols sont également comparées par Adell à Santa Creu pour démontrer une typologie commune et pour faire référence à des exemples antérieurs à l'an mil. La grande différence entre Santa Helena et Sant Pere de Rodes lui fait écarter la contemporanéité de ces deux monuments, autrement Sant Pere a dû influencer Santa Helena. Par conséquent, il propose une datation antérieure au milieu du X^e siècle pour Santa Helena qui doit être précéder non seulement aux techniques constructives de la grande abbaye mais aux petits monuments du Roussillon et d'Empordà, construits selon

lui, à la fin du X^e siècle. Néanmoins, Santa Elena ne peut pas être considérée comme un œuvre rural dans le style de Baussitges, elle a été réalisée avec une volonté monumentale et un sens réfléchi.

Faute de matériau trouvé qui permettrait de donner une datation plus exacte, les fouilles 1989-1991 (voir ADELL, BURCH, CARRASCAL, MATARO, PUIG, RIU, VIEYRA, 1994.) n'ont pu proposer qu'une datation approximative, antérieure au milieu du X^e siècle, pour la structure d'origine de Santa Helena. Les archéologues font appel cette fois-ci également à la grande différence architecturale de l'édifice dans ses parties primitives par rapport à Sant Pere de Rodes. Les analogies convoquées sont les mêmes (Santa Margarida II d'Empuries, Obiols, Forn del Vidre. Ils mettent en relation la tour très particulière de Santa Helena avec la tour qui s'élève sur le transept de Cluny II. Ils conservent la comparent avec la tour de Sant Andreu de Gurb (X^e).

La reconstruction de l'église, l'adjonction des nefs latérales à la nef unique primitive est situé par Adell et ses collaborateurs à la fin du XVI^e-au début du XVII^e siècle selon la céramique trouvée dans l'extrados de la voûte de la croisée.

Description : L'église se trouve à peu près à six cents mètres dans la direction nord-ouest du monastère de Sant Pere de Rodes. Elle est accessible par une montée constante très dure à partir de Vilajuiga (8,8 km) ou à partir d'El Port de la Selva (7 km). Surplombant la Cap Creus et le grand bleu sur un contrefort de la Serra de Verdera, elle se trouve juste à côté de la route, à l'est des ruines du village médiéval abandonné de Santa Creu.

Notre description s'appuie sur la publication des résultats de fouilles par J. A. Adell et ses collaborateurs. Dans son état actuel l'église présente trois nefs et dans le prolongement de sa nef centrale à l'est un chevet trapézoïdal très dévié vers le sud. Ce chevet a communiqué avec la nef par l'intermédiaire d'un arc triomphal dont les piédroits ont été radicalement modifiés, sur le sol ses bases attestent pourtant qu'ils ont resserré ce passage. Malheureusement, à cause du remaniement drastique son tracé n'est plus identifiable. L'espace devant le chevet correspondant à un ancien transept est divisé en trois travées par deux arcs doubleaux plus récents, la partie centrale est surmontée d'un tour en tronc de pyramide. Actuellement tout l'édifice est voûté : son chevet est couvert d'un berceau plein cintre légèrement outrepassé, sa nef principale d'une voûte en berceau plein cintre, ces bas-côtés d'un quart ce cercle et les bras nord et sud de la croisée d'une voûte en berceau plein cintre outrepassé de section transversale par rapport à l'axe de la nef. Devant la façade occidentale un atrium inachevé est ajouté, à l'angle sud-est un corps à deux niveaux est collé servant de sacristie.

Malgré les maintes modifications postérieures, l'édifice conserve toujours en grande partie sa structure d'origine haut médiévale en témoignant d'une singularité exceptionnelle. Comme la rupture sur sa façade occidentale l'atteste clairement, l'édifice primitif ne possédait qu'une nef unique, couverte de charpente, qui a été liée à l'est à une tour. Les fouilles révèlent que cette partie est préexistante par rapport au chevet qui y a été adossé à l'est dans un deuxième temps, puis les deux corps latéraux du transept, également trapézoïdaux, ont été ajoutés - cependant, toutes ces constructions ont un caractère haut médiéval.

L'appareil, de moellons grossiers, de dimension différente, dévoile les différentes étapes de construction : par rapport à l'appareil de la nef, celui du chevet et des parois de la tour se composent de pièces plus petites ; sur la façade occidentale les petits éléments des bas-côtés ajoutés se détachent nettement du vaisseau central. Les angles sont partout renforcés par des blocs volumineux, toujours sans aucun soin.

La tour de l'édifice est sa partie la plus intéressante et la plus singulière. A l'origine elle était couverte de charpente comme la trace d'enfoncement des anciennes poutres l'atteste dans les parois à l'étage. Ce corps a été voûté dans une seconde phase en section est-ouest, la poterie trouvée dans son extrados est datée du XVI-XVII^e siècles. Sa partie inférieure

constitue la travée intercalée entre le chevet et la nef, sa partie supérieure à l'étage présente des parois différemment marquées par le jeu d'ouvertures et de niches décoratives. Leur surface est divisée par une ligne horizontale en léger relief, constituée par des minces plaquettes d'ardoises. Le clocher-mur qui la couronne est plus récent. Badia i Homs (1985) pose la question à savoir si cette tour avait la fonction d'un clocher au début car son ouverture unique qui permettrait l'installation d'un clocher ne serait que la grande fenêtre au milieu de sa paroi occidentale. Il suppose en conséquence qu'initialement elle a dû remplir la fonction d'une tour de guet à cause de la position de l'église à une hauteur largement ouvert sur la mer.

La porte de l'édifice primitif se situait probablement dans la façade occidentale mais on ne peut plus connaître ni sa forme, ni sa place exacte, l'ouverture actuelle remédie à une grande brèche déjà à l'époque moderne.

Les fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur se trouvent dans l'axe du chevet et dans les murs des bras nord et sud du transept. La fenêtre percée dans le bras sud du transept (mur oriental) est ornée de part et d'autre d'une exceptionnelle frise décorative en stuc qui est datée d'avant le XI^e siècle lors des travaux d'excavation. Elle est sans comparaison à cette époque-là en Catalogne.

Au XV^e siècle, après la visite de l'évêque en 1420, un édifice annexe a été collé en tant que sacristie au-dessus d'un cimetière préexistant à l'angle sud-est de l'église. Il se développe sur deux niveaux à l'aide d'un escalier intérieur. Il était accessible de l'intérieur de l'église par une porte ouverte dans le mur méridional du chevet et une autre dans le mur sud du bras sud du transept. Sa datation repose sur la céramique trouvée dans l'intrados des voûtes d'arête. L'inhumation à l'intérieur de cette pièce se continue jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Aux XVI-XVII^e siècle les arcs doubleaux encadrant la croisée du transept ont été modifiés, actuellement nous ne voyons que les bases des arcs d'origine sur le sol. Les nouveaux arcs que nous voyons actuellement à l'église ont servi de soutenir la voûte de la tour qui est plus basse que la voûte de la nef principale. Les murs de la nef d'origine ont été éventrés afin de mettre en communication celle-ci avec les nouveaux collatéraux nord et sud au moyen d'un arc formeret très large respectivement sur les deux côtés. De même, les parois occidentales des bras du transept ont été ouvertes vers les bas-côtés. Dans le nouveau mur gouttereau sud une porte a été percée qui a été remaniée au XIX^e siècle (1820). Ces nouveaux murs latéraux ressortent significativement à l'extérieur par rapport aux parois du transept.

Également au XVII^e siècle, deux autels ont été installés contre le mur oriental des bras du transept.

Encore plus tard, le corps quadrangulaire a été adossé à la façade occidentale à la manière d'un atrium.

Arc : Quoique l'arc triomphal de l'église Santa Helena ait été défiguré, l'église entre dans le corpus à cause du profil légèrement outrepassé de la voûte de son chevet et le tracé nettement outrepassé de la voûte transversale des bras nord et sud de son transept. Le dessin intérieur de la fenêtre axiale du chevet est également légèrement outrepassé, de même que les baies dans la paroi orientale des bras du chevet. Leur ébrasement large vers l'intérieur est entièrement couvert de crépi. A l'extérieur, la fenêtre axiale du chevet présente une disposition inhabituelle malgré la dégradation de son arc, sur la photo de Badia i Homs en 1985 la baie est obstruée mais on voit encore son arc extradossé par des pièces en terre cuite. La zone de ses piédroits ne montre aucune distinction par rapport à l'appareil du mur. La fenêtre du bras nord du transept à l'extérieur est pareillement composée de moellons très bruts, de taille différente, ses claveaux sont arrangés très irrégulièrement sans rechercher les éléments.

La tour imposante qui surmonte la croisée du transept de l'église est particulièrement importante en raison de ses baies très diversifiées. Sa face occidentale est percée de trois ouvertures de tracé identique mais de dimension différente, ayant l'ouverture au milieu plus grande que les deux autres. Elles sont construites de la même manière, sur des piédroits avancés formant un arc en champignon. Dans leurs piédroits très étirés nous trouvons parmi les moellons équarris quelques pierres de taille à la baie centrale. Leurs claveaux en position radiale sont formés de plaques minces et de taille très similaire, parmi lesquels nous trouvons beaucoup de pièces en terre cuite, surtout à la baie centrale. A l'intérieur de la tour, nous pouvons observer les traces longitudinales du coffrage sur leur intrados et la disposition cette fois plutôt en tas de charge des claveaux avec leur fermeture en forme de "V". La valeur symbolique de ces ouvertures est indéniable.

La paroi méridionale présente trois niches semi-circulaires décorées d'un appareil réticulé rappelant l'architecture romaine de l'Antiquité tardive, de même que le emploi de la terre cuite parmi les éléments décoratifs. Ces trois niches sont surmontées de deux baies en champignon mais avec un décrochement très léger. Dans leurs montants et parmi leurs claveaux il y a beaucoup d'éléments en terre cuite.

Dans la façade orientale il y a deux petites fenêtres en fer à cheval, de dimension similaire, avec des piédroits très élevés. L'appareil qui les constitue ne se différencie pas de celui du mur qui est en moellons très irréguliers et non travaillés. Seulement les baies de la façade orientale et occidentale sont laissées ouvertes, au nord et au sud les ouvertures sont bouchées à l'intérieur de la tour par la construction de la voûte.

Au nord en disposition symétrique nous avons deux niches semi-circulaires sur les extrémités de la paroi qui encadrent à un niveau plus élevé deux baies en arc outrepassé très prononcé. Leurs montants sont étirés pareillement aux arcs des autres parois. Ils sont couverts d'enduits. (Badia i Homs en 1985 en décrivant la tour a parlé encore des fenêtres bouchées, difficilement déchiffrables, la restauration de 1989-1991 a rouvert ces baies obturées sur les faces occidentale et orientale.)

Ce monument, et surtout sa tour singulière est importante dans le corpus pour la coexistence de deux types d'arc haut médiévaux, l'arc outrepassé et l'arc en champignon dans ses parois. Il faut noter que ces deux tracés différents ne sont pas mélangés dans la même façade, il y a deux parois (occidentale et méridionale) où seulement l'arc en champignon figure et deux autres (septentrionale et orientale) qui sont percés par l'arc en fer à cheval. Les piédroits très hauts et leur faible distance caractérisent toutes les ouvertures. Apparemment, les deux types de tracé peuvent se mélanger avec l'arc semi-circulaire comme les parois sud et nord le prouvent mais l'arc en plein cintre se trouve toujours à un niveau plus bas que l'arc en fer à cheval ou l'arc en champignon. Quant aux arcs des baies outrepassées, ils reposent sur des piliers avancés au nord, retombent à l'aplomb au sud.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 30/01/1997

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BADIA, 1977, p. 24.

BARRAL, 1981, pp. 208-209.

ADELL, 1982, pp. 417, 419-420.

JUNYENT, 1983, pp. 155-156.

BADIA I HOMES, 1985 (1981), II B, texte: pp. 35-42; plan, photos: 129-131.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 649-657. (notice de JBH, JAA)

ADELL, BURCH, CARRASCAL, MATARO, PUIG, RIU, VIEYRA, 1994.

36. SANTA MARGARIDA DEL CAIRAT ou SAPLANCA

(outrépassé: arc triomphal, voûte du chevet, trois arcs latéraux sur quatre de la nef, arc intérieur de la porte ; en champignon : un arc latéral)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Llobregat

Département : Barcelone (province)

Commune : ESPARREGUERRA

Édifice : chapelle

Titulaire : Santa Margarida (Marguerite) d'Antioche de Pisidie, martyrisée au IV^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 405457 m ; N : 4602422 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 51' 58.3" ; Latitude : 41° 34' 4.4" ; Altitude : 190 m

Historique : Le nom ancien de cette église, Santa Margarida Saplancà provient de "palanca" (plongeoir), du pont romain traditionnellement situé à cet endroit qui est mentionnée selon Junyent⁵⁰ la première fois en 946. Selon l'Inventaire et *Catalunya romànica*, la chapelle ne figure pas d'une façon explicite dans les documents jusqu'au 1205 : en 985 Guillem d'Esparreguerra fait la donation des châteaux d'Espases et d'Esparreguerra avec leurs paroisses à la Seu de Vic ; en 993 l'évêque Arnulf commute cet alleu avec Sant Boi de Lluçanès et il précise qu'il donne les deux châteaux avec leurs églises. Probablement parmi ces églises devait se trouver celle de Santa Margarida aussi. En 1205, en revanche, Ramon de Guardia, seigneur de Cardona et d'Esparreguerra fait un legs au profit de l'église de Santa Margarida, mentionnée explicitement sur le territoire du château d'Esparreguerra. En 1367 ensuite, Ramon Rovirola et son épouse s'offrent comme *déodat* à Santa Margarida Soplancà. On connaît le nom du *déodat* d'Albert Roca en 1391.

La chapelle a été restaurée et dépouillée de l'enduit qui a couverts ses murs par ses propriétaires (du mas voisin du Can Paloma) en 1965.

Datation proposée : Selon X. Barral i Altet en 1981 la chapelle est du X^e siècle. E. Junyent l'incorpore en 1983 parmi les édifices précédant l'art roman mais il ne précise pas davantage sa date. *Catalunya romànica* en 1992 différencie les deux étapes de construction consistant à l'édification d'abord d'un chevet voûté et d'une nef charpentée avec une porte au sud, puis dans un deuxième temps au voûtement de cette nef au moyen de piliers adossés et d'arcs latéraux qui obturent la porte primitive. Seulement cette deuxième phase est datée de la seconde moitié du X^e siècle.

L'Inventaire situe l'église aux IX^e-X^e siècles.

Description : Pour arriver à la chapelle qui se trouve à 4 km à peu près de la commune d'Esparreguerra, il faut suivre le chemin dans la direction nord qui passe par la Colònia Sedo, le Can Vinyals jusqu'au Can Paloma. Santa Margarida est à 500 m d'ici sur la route qui rejoint la voie ancienne vers le monastère de Montserrat. Elle se situe sur un contrefort rocheux au-dessus du défilé du Llobregat (el Cairat),

Le plan de la petite église s'articule sur une nef rectangulaire voûtée sur des arcs latéraux et sur un chevet trapézoïdal également voûté et fortement dévié vers le nord par rapport à l'axe de la nef. Celle-ci, en revanche, est très désaxée vers le sud. Ces deux unités sont mises en relation par un arc triomphal de tracé outrépassé.

⁵⁰ JUNYENT, 1983, p. 97.

L'appareil est de moellons de dimension différente, très grossièrement cassés donnant des surfaces irrégulières dans le plan des murs et des arcs. Il est indéniable pourtant dans les parois la que la recherche de la pose est horizontale. Dans le mur nord du chevet (intérieur) il y a une petite zone en épi mais la disposition en *opus spicatum* ne caractérise pas la maçonnerie. L'appareil des arcs formerets est plus rude et les moellons sont plus volumineux. La restauration a abondamment rejointoyé ces éléments, de même que la voûte du chevet.

A l'extérieur, sur les parements dégagés on voit bien la couleur alternée de la pierre blanche et ocre, les chaînes d'angles parmi lesquelles celle du nord-ouest se caractérise par l'assemblage de blocs blancs mieux taillés que les autres. L'angle sud-ouest semble être abîmé, il présente une surface arrachée. Au-dessous des angles, le rocher forme un talus naturel, de même que dans la zone du chevet où au-dessous du mur oriental et de l'angle nord-est des moellons de taille considérables constituent un fondement pour remédier à la dénivellation su sol.

Le désaxement du chevet par rapport à la nef se traduit à l'extérieur par un décrochage à peine visible au sud (0,15 m en bas) entre la nef et le chevet et par un écart plus important au nord (0,62 m en bas). A l'intérieur ce phénomène se manifeste inversement au niveau de l'arc triomphal qui ne fait un rétrécissement entre les deux corps qu'au sud et ne présente aucun cloisonnement au nord. Les murs s'amincissent partout à l'extérieur et à l'intérieur vers le haut, le décrochage mentionné au sud confirme ce phénomène par la rencontre des deux murs (nef et chevet) en haut dans le même profil sans aucun écart.

La porte primitive bouchée dans le mur gouttereau sud, qui prouve que les arcs latéraux de la nef ont été installés dans un deuxième temps, est repérable à l'intérieur et à l'extérieur aussi. Les minces claveaux de couleurs alternées de son arc dessinent un tracé fort probablement en champignon sur des piédroits avancés. La surélévation du bâtiment est marquée par la rupture dans la partie haute de la maçonnerie.

Le niveau du sol à l'intérieur de la nef est plus bas de 0,85 m que le sol extérieur, la dénivellation est résolue au moyen de trois degrés à la porte occidentale, déjà romane. Le chevet n'est surélevé actuellement que d'une seule marche. Deux fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur se trouvent dans l'axe du chevet et dans son mur sud. A travers cette dernière, l'épaisseur du mur ne donne que 0,70 m. Leur forme allongée en meurtrière et leur façon de construire est similaire : dans leur montant les moellons sont mis en tas de charge et au sommet leur claveaux sont en éventail.

Le tracé de la voûte du chevet est nettement outrepassé et sa hauteur est considérablement moins importante que la voûte de la nef dont la faible largeur (1,90 m) pouvait contribuer à sa dimension. La voûte de la nef devant l'arc triomphal conserve toujours la trace de treillis de l'ancien cintrage dans un mortier rose qui ne subsiste pas ailleurs dans le bâtiment. Les arcs latéraux, renforcés par des piliers à impostes saillantes (avancée 0,12-0,20 m), donnent la place à des bancs intérieurs. Le tracé de trois sur quatre de ces arcades est outrepassé comme celui de l'arc triomphal, néanmoins, leur construction est complètement différente.

Arc : La restauration ne facilite pas la lecture de l'arc triomphal parce que ses claveaux et son intrados sont couverts d'une épaisse couche de ciment, on ne peut pas savoir quelle modification aurait apporté cette intervention. Ses piliers en gros moellons à peine dégrossis montrent des arrachements ce qui renforce le soupçon des modifications ultérieures.

E. Junyent a affirmé que tous les arcs de Santa Margarida, y compris l'arc triomphal, sont déformés, c'est ce qui provoque l'effet du dessin outrepassé.⁵¹ X. Barral i Altet parle du rétrécissement des supports. L'arc triomphal d'une hauteur de 3,10 m présente encore

⁵¹ JUNYENT, 1983, p. 97.

d'autres anomalies : l'épaisseur de ses piédroits n'est pas la même (sud :1m, nord :1,20m), le mur de séparation avec la nef n'existe qu'au sud (0,53 m), tandis qu'au nord ses claveaux sont incorporés dans le mur aboutissant ainsi sur ce côté à l'effet d'un « chœur ouvert ». Au sud, la retombée de l'arc est remplie de ciment par la restauration ce qui empêche de connaître sa forme de son écoinçon d'origine. Ses claveaux dans une disposition radiale sont dégagés seulement dans la retombée sud (revers). Les piédroits ne sont pas avancés, ils se situent à l'aplomb par rapport à la retombée de l'arc.

Les arcs latéraux sont construits de gros moellons très rudes, ils n'attestent aucune recherche de soin, pareillement aux impostes. Leurs mesures ne sont pas identiques mais la largeur plus importante de la première travée (2,40 m), vis à vis du deuxième (1,73 m), crée la parenté entre les arcs qui sont face à face. Les arcs moins larges de la deuxième travée sont surhaussés. La hauteur des piédroits (entre 1,10 et 1,30 m) et la profondeur de la niche (0,50-0,67) est similaire pour tous les quatre. Les impostes saillantes vers l'intrados (0,03-0,14 m) manifestent un contraste envers l'arc triomphal qui est privé d'imposte. Au sud, entre les deux arcs, l'imposte, un grand bloc monolithe, est commune et fait saillie sur les deux côtés. Le nombre identique des claveaux des arcs s'explique aussi par leur taille similaire (39, 40 dans la première travée, 34 dans la deuxième).

A l'exception de la première travée occidentale au nord, ces arcs latéraux sont de tracé outrepassés, quelques fois plus nettement sur l'un des deux côtés. Celui qui n'est pas outrepassé présente un tracé en champignon. Les claveaux s'arrangent en tas de charge (en opposition avec la partie visible de l'arc triomphal), à l'exception du rein ouest de l'arc latéral de la première travée au sud qui est en rayon. La retombée de l'arc de la deuxième travée au nord sur son côté contigu avec l'arc triomphal est absorbée par le mur diaphragme de celui-ci. La zone de la clé ne se voit pas sur l'arc triomphal mais elle est observable sur les quatre arcs latéraux sont clavés en triangle. Le revers de la porte occidentale est également renforcé par un arc latéral qui possède les mêmes caractéristiques que ceux de la nef : son tracé est légèrement outrepassé, ses claveaux sont construits en tas de charge (sommet cimenté).

Protection : en propriété privée (mas Can Paloma à 500 m) - BO

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 244.

JUNYENT, 1983, p. 97.

ACEÑA I ALONSO, 1992, pp. 360-361. (notice MPP)

37. **SANT MARTI DE BAUSSITGES**

(outrépassé : arc triomphal, voûte du chevet, fenêtres, retombée sud de l'arc doubleau)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Girona (province)

Commune : ESPOLLA

Édifice : église

Titulaire : Sant Marti (Martin), évêque de Tour, évangéliste des Gaules au IV^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 500342.8 m ; N : 4699730 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 0' 15.1" ; Latitude : 42° 26' 59.5" ; Altitude : 476 m

Historique : L'église est bien documentée depuis son acte de consécration remontant le 20 décembre 946 quand l'évêque Godmar de Girona en présence de Sunyer, évêque d'Elne, d'Ermenguer, archevêque de Narbonne et de Gaufred, comte d'Empuries célébra la cérémonie de dédicace. En 1218, un tiers de son domaine est donné au monastère de Santa Maria del Camp (Garriguella) ; en 1246 une bulle papale confirme sa possession par le monastère proche de Sant Quirze de Colera avec l'église voisine de Sant Miquel de Freixe. En 1274, le domaine passe au seigneur de Llança, puis en 1284 il est acheté par l'abbé du monastère cistercien de Santa Maria de Vallbona del Camp (Vallespir) situé sur le versant nord des Albères. Finalement, en 1287 l'abbé de Vallbona restitue le site avec le territoire environnant au seigneur d'Espolla et au XIV^e siècle l'église de Baussitges est jumelée avec l'église de Freixe de la vallée voisine pour former une seule paroisse. Plus tard, cette paroisse passe sous silence.

Après un long période d'abandon, en 1969 elle a été découverte et située à l'époque « préromane » par J. Badia i Homs et A. Recasens.⁵²

(Le précepte falsifié de Charles le Chauve daté de 844 mentionne également l'église.)

Datation proposée : L'édifice est identifié avec l'église consacrée en 946 dans la plupart des publications, il constitue un repère chronologique pour les autres églises similaires de datation incertaine. J. Badia i Homs le classifie en 1985 parmi les monuments les plus anciens de l'Empordà et le date du VII^e-VIII^e siècles.⁵³ Il considère que l'acte de consécration ne correspond pas forcément à la construction mais elle peut renvoyer au changement du statut d'une église déjà existante à cet endroit-là (réforme, restauration du culte, fixation du terrain autour).

Description : (! Il n'y a pas de lumière artificielle à l'intérieur)

Sur une clairière d'un charme incomparable, dans l'écrin des chênes verts de la forêt du domaine de Baussitges sur le versant sud des Albères, l'église Sant Marti se trouve à une douzaine de km au nord de la commune d'Espolla. Actuellement complètement isolée près de la rivière de Regarda, il était autrefois l'église paroissiale des hameaux dispersés de cette contrée montagneuse. X. Barral i Altet en 1981 parle encore d'une étable de vache et que J. Badia i Homs pousse un cri d'alarme pour sa sauvegarde en 1985, aujourd'hui le bâtiment jouit

⁵² BADIA I HOMS, Joan, RECASENS, A. „Tres antigues esglésies de l'Albera”, *Revista de Palafrugell*, vol. VIII, n° 87. 1969, pp. 3-4.

⁵³ BADIA I HOMS, 1985, II/A, p. 162. VIGUE, 1990, p. 476.

d'un état bien consolidé, seulement l'enclos protégeant l'espace d'un cimetière devant sa porte méridionale est disparu.

Sant Marti de Baussitges constitue une valeur particulière pour l'étude de l'architecture religieuse haut-médiévale parce qu'elle possède sa structure d'origine sous une forme presque intacte, à l'exception de son clocher-mur postérieur surmontant sa façade occidentale, la couverture de son toit et sa porte refaite dans le mur sud de sa nef. Ses murs dégagés laissent parfaitement lisible l'appareil de la construction. Il s'agit d'un bâtiment à nef unique, terminée par un chevet de plan légèrement trapézoïdal, plus étroit et plus bas que la nef, tous les deux conservent toujours leur voûte primitive. L'arc triomphal réduit considérablement l'entrée du chevet. Non seulement l'axe du chevet et de la nef ne coïncident pas mais le mur gouttereau sud présente également une déviation nette dans sa continuité et l'arc doubleau n'est pas perpendiculaire aux murs gouttereaux nord et sud de la nef. Les boulins d'échafaudage sont laissés ouverts sur chaque surface des murs.

L'appareil est constitué du matériau local en pierre de montagne⁵⁴ de couleur foncée (rouge, bleu, ocre), de galets de rivière et de plaques de schiste. Tout est en moellons rudes non travaillés et de lamelles minces d'ardoise de taille assez petite et moyenne. Il est important de souligner que dans cette construction nous cherchons en vain la pierre de taille, nous n'en trouvons ni dans les chaînes d'angles, ni dans les éléments des arcs. Les angles sont édifiés de plaques de schistes à peine plus volumineuses que dans le reste de la construction. En revanche, il existe une différence significative entre les parements de la nef et du chevet concernant la disposition de l'appareil : la pose du moellon a l'air plus archaïque dans les parois du chevet où ils se trouvent dans un vrai désordre mais souvent dans une position inclinée ou verticale qui n'a rien à voir avec la recherche d'un agencement en *opus spicatum*, tandis que dans les parois de la nef, malgré le manque des assises régulières cette disposition singulière n'existe pas. Ce phénomène se voit davantage sur les murs extérieurs.⁵⁵ En dépit de cette différence, les deux parties de la construction semblent solidaires à l'intérieur et à l'extérieur. Les murs sont empâtés partout en dedans et en dehors.

La seule porte se situe dans le mur méridional vers l'ouest, son tracé remanié en un arc segmentaire laisse porter identifier les anciennes impostes (surtout à l'intérieur) sur lesquelles l'arc reposait en retrait. Parmi les quatre fenêtres à simple ébrasement vers intérieur, deux se trouvent dans le chevet (à l'est et sud), deux autres sont percées dans la nef (mur sud et ouest). Leurs montants sont construits en tas de charge, alors que leurs claveaux se développent en rayon et partout en lamelles de schistes minces. La fenêtre axiale du chevet est d'une façon asymétrique plus ébrasée vers le sud.

Au pied des murs un banc maçonné continu contourne la nef qui est accessible par trois degrés en descendant devant la porte, tandis que le chœur est surélevé par deux marches, l'un entre les piédroits de l'arc triomphal, l'autre derrière ce passage. Les vestiges sur le sol devant l'entrée du chevet laissent supposer l'existence d'une barre de chancel à cet endroit-là.

La voûte en berceau du chevet et de la nef sont également édifiées en retrait sur les murs gouttereaux, le profil de celle de la nef se termine en haut dans une courbe légèrement brisée. La voûte de la nef est portée par un arc doubleau sur piliers avancés à imposte monolithe saillante qui divise la nef en deux travées. La toiture actuelle est refaite récemment, sa trace primitive en bâtière est visible sur la façade occidentale qui porte un clocher-mur robuste, disproportionnel par rapport à la construction d'origine.

⁵⁴ Tout à fait similaire à celui de Sant Genis d'el Terrer et de Sant Marti de Vallmala qui sont tout de même de moellons de taille plus volumineuse.

⁵⁵ Badia i Homs convoque le cas similaire de Sant Romà de les Arenes et de Sant Julia de Boada, 1985, II/A, p. 162.

Arc : La forme outrepassée est présente à Sant Marti de Baussitges dans le tracé de son arc triomphal, dans le dessin extérieur de ses fenêtres, dans le profil de la voûte de son chevet sur des petites banquettes et partiellement dans le tracé de son arc doubleau qui n'est outrepassé que légèrement à sa retombée sud (vers l'est).

Le plus frappant est l'arc triomphal qui repose sur des supports avancés par l'intermédiaire des impostes monolithiques. La hauteur des impostes varie au sud entre 6-11 cm au nord entre 12-15 cm, leur avancée est considérable, elle mesure 14-20 cm en haut, 5-9 cm en bas. Elles ne sont pas identiques, leur surface est irrégulière, sans décoration, elles font saillie seulement vers l'intrados. Ses piédroits se composent inhabituellement de schistes minces, de même que les claveaux de son arc dont le nombre comprenant une cinquantaine de dalles sur un diamètre de 2,45 m s'explique par l'étroitesse extrême des éléments. (Dans le clavage des voûtes nous pouvons observer le même procédé.) Ils s'ouvrent en éventail et on voit bien que seulement les surfaces visibles des deux faces du mur diaphragme attestent le soin dans l'arrangement des claveaux l'un à côté de l'autre, la zone intérieure entre les deux surfaces visibles est remplie sans aucun souci particulier. Dans la partie basse de la retombée sud, les lamelles sont tellement longues qu'elles traversent le mur diaphragme jusqu'à la paroi sud. Au sommet ils forment un triangle. La structure de l'arc doubleau se compose du même matériau selon une méthode de construction similaire.

Les quatre fenêtres de Sant Marti sont également remarquables par leur tracé outrepassé et par leur construction. Elles sont toutes différentes mais leur montant sont toujours en tas de charge : la baie de la façade occidentale se compose de moellons assez grands dans ses supports, la fenêtre sud de la nef, plus grande que les autres ouvertures est formée aussi de quelques moellons éclatés de taille assez grande par rapport aux autres baies, celle du mur sud du chevet est de tracé complètement irrégulier, asymétrique, celle du fond du chevet est de forme très étirée et resserrée seulement dans sa partie haute. Elles tâchent de réaliser la forme outrepassée avec la matière locale qui détermine la manière de construire. La polychromie de la pierre et la rudesse de la construction à la fois plein de détails réfléchis donne un certain charme et une authenticité indéniable à cet édifice.

Pour J. Badia i Homs⁵⁶ il s'inscrit pleinement dans la tradition locale, nourrie par le substrat de l'architecture rurale du bas empire romain. L'espace funéraire disparu devant la porte d'entrée demanderait des fouilles à cet endroit-là.

Protection : pas renseigné – en propriété privée⁵⁷

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectonic : invarquit.cultura.gencat.cat

BADIA I HOMS, 1974, pp. 63-65.

BARRAL, 1981, p. 201.

JUNYENT, 1983, pp. 87-88.

BADIA I HOMS, 1985, II/A, texte: pp. 161-163; illustrations: pp. 167-168.

VIGUÉ, 1990. Notice de Joan Badia i Homs, pp. 475-476.

BANGO TORVISO, 2001, p. 403.

⁵⁶ VIGUÉ, 1990. p. 476.

⁵⁷ L'accueil très aimable du propriétaire, Marta Carola m'a permis de visiter ce site extraordinaire grâce à l'accompagnement du gardien du Paratge Natural d'Interès Nacional de l'Albera, Jaume Geli.

38. SAINT-AUBIN DE FITOU

(outrépassé : 2 arcs triomphaux, 2 arcs doubleaux de la nef nord ; en champignon : arcs latéraux, voûte du chevet et de la nef nord)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : FITOU, lieu-dit Le Pla

Édifice : chapelles jumelées

Titulaire : saint Aubin d'Anger (+ 550), originaire de Bretagne, évêque d'Anger

Coordonnées Lambert : E : 0696260 m ; N : 6199655 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 57' 15.3"E ; Latitude : 42° 53' 46.7"N ; Altitude : 135 m

Historique : L'église est sans documentation, seulement le nom de la « villa fictorio » est mentionné en 990. En 1168 l'alleu appartient à l'abbaye de Fontfroide. Depuis 1604 son état ruiné est attesté, les bâtiments fonctionnent comme des dépendances agricoles. (F. Bousquet)

L'ensemble a été restauré dans les années 1960 (probablement en 1967) à l'initiative de l'abbé Plancade qui l'a acquis et qui a monté l'*Association des Amis de la chapelle Saint-Aubin*. Cette association sous le contrôle du service des Monuments Historiques a effectué les travaux de consolidation des bâtiments mitoyens, tandis que les Monuments Historiques ont pris à leur charge l'étayement des chapelles. L'abbé l'a légué sans testament à la communauté de la Théophanie de Lagrasse qui l'a vendu aux enchères après sa mort (1986). Le nouveau propriétaire a clôturé le domaine de hautes murailles.

Le site n'a jamais fait l'objet de vraies fouilles archéologiques.

Datation proposée : La chapelle a reçu de différentes attributions et datations chronologiques.

Dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* en 1964-1965 Maurice Berthomieu la présente encore juste avant sa restauration à l'initiative de l'abbé Plancade. L'auteur parle d'une chapelle pré-romane avec des arcs de « style arabe », sur les « terres du royaume wisigothique » en affirmant que « nous sommes en période pré-carolingienne »⁵⁸ et qu'elle remonte dans les années 750. Il date la bergerie et la léproserie à ses alentours du XIV^e siècle. Son article suivant en 1968 dans la même revue rapporte déjà d'un édifice classé et restauré, cette fois-ci il se contente de le qualifier seulement de préroman.

R. Hyvert en 1966 dans sa notice sur l'église de Saint-Aubin (*Dictionnaire des églises de France*) parle d'un modeste édifice qui est pourtant très rare parce qu'il possède des caractères mozarabes dans l'ancienne Septimanie. Il la compare à Sainte-Félicité de Sournia et situe sa première phase de construction à la même période que Sainte-Félicité, c'est à dire à la seconde moitié du IX^e siècle et le placage des arcs latéraux pour porter la voûte de sa nef au XI^e siècle. Ces arcs dont le tracé est outrepassé chez lui prouveraient la persistance de l'influence mozarabe au XI^e siècle dans cette zone. Il attribue encore une porte au XII^e siècle et tient les bâtiments adjacents plus récents que l'église.

En 1973 Henri Grizaud intègre Saint-Aubin de Fitou aux monuments pré-romans de la région dans son article sur les *Chapelles pré-romanes dans les Corbières* en précisant que certains édifices y sont d'époque wisigothique (Gléon, Jonquières), la plupart en revanche sont

⁵⁸ BERTOMIEU, 1964-1965, p. 41.

plus tardives, carolingiennes mais toujours s'inscrivant dans la tradition wisigothique. Il date ces chapelles et celle de Fitou également des IX^e -X^e siècles.

Jean Nougaret dans *Languedoc roman* en 1975 estime "qu'il n'est pas impossible" d'attribuer cette chapelle rurale au X^e siècle.

Françoise Bousquet en 1987 dans *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil* suppose que la mention d'un domaine rurale sous le nom de « villa victorio » en 990 correspond à l'existence de la chapelle Saint-Aubin. Quant à sa filiation, à cause de la caractéristique du cloisonnement, elle soutient son appartenance à un type oriental.

Description : La chapelle jumelée de Saint-Aubin se trouve à 3,4 km dans la direction ouest du village de Fitou qui à son tour se situe près d'un étang intérieur du littoral de la Méditerranée entre Perpignan et Narbonne. Le site, près d'une voie antique, à cause de sa clôture murée a été considéré comme une ancienne léproserie qui aurait été transformée par la suite en bergerie.

L'ensemble a été restauré dans un état fortement ruiné, c'est la raison pour laquelle il est indispensable de vérifier à l'aide des photos prises avant les interventions de Roger Hyvert quelles sont les parties appartenant à la construction primitive. Sur ces anciennes photos, au fond des deux chevets nous voyons respectivement une porte ce qui élimine forcément de l'examen les fenêtres axiales reconstruites. Concernant les voûtes, le chevet de la chapelle nord et sud conserve également son couverture d'origine, en revanche, la chapelle nord ne possède plus que la voûte de la première travée de sa nef devant le chœur et nous n'avons pas d'information sur la petite nef méridionale. La troisième travée de la nef était complètement démolie.

L'ensemble est composé de deux petites chapelles juxtaposées, chacune a un chevet de plan quadrangulaire et une nef unique. Le vaisseau de celle du nord est divisé en trois travées par des arcs doubleaux, celle du sud n'a qu'une nef très courte. Toutes les deux sont entièrement voûtées.

L'église nord se distingue par un chevet (1,80 m X 2,19 m dans œuvre, R. Hyvert) dont les parois sont renforcées par des arcs latéraux ou plutôt par des niches profondes. (F. Bousquet a présumé que ces arcs latéraux sont contemporains avec les murs et qu'il ne s'agit par d'un plaquage postérieur.) La voûte en berceau plein cintre retombe en retrait sur ses supports de même que celle de la nef qui est renforcée par des arcs doubleaux outrepassés sur des piliers quadrangulaires aux impostes saillantes vers l'intrados, ces piliers sont reliés entre eux par des arcs longitudinaux. La voûte des travées occidentales reconstruites repose aussi sur des banquettes suivant la structure de la première travée orientale conservée de la construction d'origine. L'arc triomphal qui met en communication le chevet et la nef a exactement la même forme que les arcs doubleaux de la nef dont seulement le premier à l'est est documenté par les anciennes photos.

La chapelle sud se compose d'un petit oratoire à l'est et un petit espace aménagé actuellement comme une chambre (lit, table). Dans ce chevet il n'y a pas d'arc formeret ou niche et la voûte en plein cintre retombe seulement au nord sur une petite banquette. L'arc triomphal outrepassé rétrécit davantage le passage entre ces deux pièces que dans la chapelle nord mais sa forme est similaire à l'autre. La voûte de la petite nef est de profil outrepassé au sud et retombe sur une banquette au nord. (Sur les anciennes photos les murs de la nef nord n'adhèrent pas au chevet.)

Les deux chapelles sont reliées entre elles par une petite porte étroite percée dans la première travée orientale de la nef nord, sur les anciennes photos elle était bouchée. Son tracé actuel est outrepassé sans banquettes. Son épaisseur, c'est à dire l'épaisseur du mur séparant les deux chapelles fait 1,07 m.

L'appareil est particulièrement rude, des moellons de tailles différentes et irréguliers restent non travaillés, les plaques d'imposte ne sont que grossièrement épannelées. Dans les chaînes d'angle il y a des moellons plus volumineux mais toujours sommairement équarris.

Arc : Tous les auteurs ont noté le profil outrepassé des arcs dans ces constructions ce qui a contribué à soutenir leur hypothèse de datation et leur attribution à une influence donnée.

L'arc triomphal de tracé outrepassé prend son appui sur des montants avancés par l'intermédiaire des impostes bien saillantes, sans décor, très rudes et très volumineuses. Ce détail est apparemment le plus caractéristique des chapelles de Fitou. Les supports et les claveaux de cet arc triomphal sont également des petits moellons. Ses piédroits s'élèvent à une hauteur de 1,70 m, leur distance donne une ouverture de 1,80 m. Le rétrécissement est insignifiant vers le chœur (0,13 nord-0,05 sud) et pas très large vers la nef non plus (0,47-0,50 nord, 0,34 sud). Les impostes d'un calcaire poreux ont une hauteur de 0,23 m, leur avancée sur les piédroits fait 0,20 m. Les claveaux de l'arc sont très nombreux à cause de leur taille modeste, ils font un assemblage sur une épaisseur de 0,75 m, en bas ils sont en tas de charge, puis en éventail.

La voûte du chevet n'est pas outrepassée mais elle est montée sur des banquettes d'une saillie importante de 0,18 m au nord, 0,24 m au sud.

Le tracé des arcs latéraux de la nef pose problème parce que les deux authentiques dans la première travée orientale au nord et au sud ont une retombée outrepassée sur le côté oriental, les piédroits en avancée sont surmontés d'imposte saillante vers l'intrados. Au nord le dessin de l'arc est surhaussé et ovalisant, dans sa retombée les claveaux visibles sont en tas de charge mais la partie haute de la courbure est couverte d'enduit. Les autres arcs formerets sont en revanche semi-circulaires toujours à l'imposte volumineuse mais les piliers ne sont pas partout avancés. F. Bousquet et R. Hyvert ont affirmé que leur forme est en fer à cheval, il pourrait probable d'après les deux arcs d'origine outrepassés que la restauration a modifié leur tracé. Nous trouvons mieux de les éliminer des données.

L'arc doubleau appartenant sûrement à la construction d'origine selon la documentation n'est que le premier à l'est de la nef. Il a un dessin outrepassé sur les piliers avancés par l'intermédiaire des impostes saillantes. Le matériau de construction est identique avec l'arc triomphal, les piédroits et les claveaux sont aussi de petits moellons. Les mesures attestent également la grande similitude de ces deux arcs : au sud la hauteur du piédroit fait 1,73 m, la largeur du pilier est 0,76 m, la hauteur de l'imposte monolithique grossière mesure 0,25 m avec une saillie de 0,20 m vers l'intrados. La distance des piliers donne une largeur de 2,50 m de la nef devant le chœur. Les mesures à peine différentes du pilier sud attestent seulement la manque de standardisation des travaux, la rusticité du matériau et à la fois les efforts déployés afin de se conformer aux mêmes dimensions (au sud la hauteur du piédroit fait 1,80 m, sa largeur mesure 0,76 m, l'imposte a une hauteur de 0,26 m avec une saillie de 0,20 m). Les claveaux de la retombée sont cachés par les arcs latéraux nord et sud mais la zone du clavage au moyen des lamelles minces en triangle terminées par une clé au milieu se voit bien. A l'origine, la vue de la nef aurait pu donner une vision homogène scandée par le même profil outrepassé des arcs, y compris l'arc triomphal et les arcs doubleaux.

L'arc triomphal de la chapelle sud fait partie du même langage architectural très rustique : ses piédroits et ses claveaux sont en moellons sans travaillés, les plaques monolithiques des impostes attestent la même surface grossièrement épannelée qu'ailleurs. Non seulement la chapelle est plus petite mais son arc triomphal aussi, ses piédroits s'élèvent au nord jusqu'au 1,53 m, au sud 1,48 m, ils délimitent un passage de 1,48 m, leur épaisseur fait au nord 0,80 m, au sud 0,75 m. Sur une hauteur totale de 2,58 m de l'arc, le mur diaphragme ferme le chevet vers la nef sur 0,44 m au nord et 0,57 m au sud (à l'intérieur du chœur seulement 0,38-0,40 m). Bien que les impostes semblent remaniées, leur hauteur de

0,14-0,18 m avec une surface très irrégulière est significative, de même que leur saillie de 0,18 m. Les claveaux de l'arc montent en tas de charge, la zone du clavage forme un triangle sur la face vers la nef et vers le chœur aussi.

Protection : Arrêté de classement le 16 mars 1966 – en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC (photographies de Christophe Robert)

BERTHOMIEU, 1964-1965.

BROSSE, 1966, pp. 59-60. (notice de Roger Hyvert)

BERTHOMIEU, 1968.

GRIZAUD, 1973.

SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975. (notice de Jean Nougaret)

BARRAL, 1987. (notice de Françoise Bousquet)

39. **SANT ROMA de SIDILLA où SANT ROMA de les ARENES**

(outrépassé : arc triomphal, arc doubleau de la nef, arc de la porte nord, voûtes ; en champignon : porte méridionale)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : FOIXÀ

Édifice : église en ruine de l'ancien village haut médiéval de Sidilla

Titulaire : sant Romà (Romain), diacre de Césarée, martyr d'Antioche (303)

Coordonnées Lambert : E : 499369 m ; N : 4657591 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 59' 32.7"E ; Latitude : 42° 4' 13.2"N ; Altitude : 37 m

Historique : Le document le plus ancien citant le lieu date du 983 mais la « *parrochia sancti Romani de Cizilano* » n'apparaît qu'en 1065, elle est mentionnée comme dépendant de la cathédrale de Gérone. Les références du XII^e et XIV^e siècle la répertorient également comme la possession de l'évêché de Gérone. (Valls Mora)

Selon les différents textes entre 1226 et 1327, à cet endroit les seigneurs de Foixà avaient un moulin nommé « de la Roca » ou « de Cidilla ». L'église ne figure ni dans les *Rationes decimarum* (réunissant les églises sans paie suffisante), ni dans les nomenclatures de la fin du XIV^e siècle (désignant les chapelles non paroissiales avec un sacerdoce obligé d'aller aux synodes) ce qui fait supposer que le village devait être abandonné entre la seconde moitié du XIII^e et le XIV^e siècle, probablement à cause de la crue de la rivière (J. Badia i Homs, *Cat. rom.*). M. Oliva Prat (1962) présume la formation d'une dune de sable sur la rive droite du fleuve du Ter qui a provoqué la ruine et l'abandon du site. Ce toponyme tombe dans l'oubli, il est substitué par l'appellation de "Sant Romans" qui renvoie à l'ancienne église. L'agglomération fut transférée à Sant Llorenç de les Arenes. (*Cat. rom.*)

1973 : les étudiants nettoient partiellement l'intérieur comblé de sable

1983 : le *Servei de Restauracio de Monuments de la Diputacio de Girona* consolide le monument (Inventaire)

2013 : incendie arrêté à 100 mètres

2014 : débroussaillage des alentours, consolidation des murs, protection par une toiture métallique (grâce à l'Ajuntament de Foixa et de la Diputacio et la Généralitat)

2015 : fouilles archéologiques, recouvrement de l'abside

2016 : fouilles au nord de l'église (Gaitx Moltoa)

2017 : fouilles du village

Datation proposée :

Chez Oliva i Prat en 1959, les ruines de la « construction rustiques » de Sant Romà ont reçu l'attribution wisigothique. Son archaïsme accuserait, selon lui, une période précédant de l'époque carolingienne. Il publie à ce moment-là un monument inédit en affirmant que l'église a été citée par Botet i Siso sans l'avoir vue. En 1962, il se plaint du mauvais état de conservation des ruines, semi-enterrés dans le sable et donne une datation différente situant l'église vers le IX^e siècle.

A. Deulofeu en 1962, place l'église de Sidilla (avec celle de Boada et de Palau de Santa Eulalia) avant le IX^e, plutôt aux VII^e-VIII^e siècles à cause de l'*opus spicatum* dans leurs parements qui est fréquent, d'après lui, dans les constructions entre les VII-VIII^e et le début

du IX^e siècle. Cette disposition des pièces en épi, présente à Sant Pere de Roda, datée du début du XI^e siècle et manquant dans les églises mozarabes du X^e siècle lui permet de soutenir son hypothèse selon laquelle ces petits monuments de transition vers l'art roman sont antérieures au premier grand monument roman de Roda.

Selon Barral i Altet en 1981, la structure et l'appareil de l'édifice de Sidillà correspond à la série d'Empordà de la seconde moitié du X^e siècle, tandis que Badia i Homs met l'église en 1985 dans sa catégorie de « préroman I » comprenant les VII^e-VIII^e siècles et considère qu'elle appartient à la fin de l'époque wisigothique. Son appréciation est basée sur l'*opus spicatum* dans l'appareil, sur la forme outrepassée des arcs, sur le plan rectangulaire du chevet et surtout sur l'existence présumée des chancels qui lui attestent une époque où la liturgie wisigothique était encore en vigueur. Il considère que Sant Marti de Bausitges serait de la même période d'évolution que Sant Romà de Sidillà.

J. A. Adell dans *Catalunya romànica* en 1989 tient l'hypothèse chronologique de Badia i Homs du 1985 trop vieillissante, celle de Barral i Altet trop prudente et il établit le rapport entre la structure et l'appareil de Sant Roma et ceux de Sant Marti de Bausitges consacrée en 946. Il met également en rapport la porte sud de Sidilla avec les portes de Sant Joan de Bellcaire appartenant à la partie la plus ancienne de l'édifice et la situe dans un groupe d'édifice d'Empordà qui se caractérise par une extrême rusticité dans leur technique de construction. D'ailleurs, dans ce même volume Badia i Homs propose la datation du IX^e siècle à l'église de Sidillà, à un moment très reculé de ce siècle.

Montse Valls Mora en 2006 attend encore les résultats de l'analyse de céramique et du mortier prélevé dans les joints tout en affirmant que l'église paraît être postérieure à l'agglomération de l'habitat. Elle est consciente qu'il s'agit d'un édifice construit dans un milieu rural où les traditions perdurent dans le temps et que la datation précise d'après les éléments typologiques n'est pas possible. Dans ces conditions, l'unique repère chronologique solide serait le testament du clerc Bernat Belel du 1065 qui documente la première fois l'existence d'une église à ce site, c'est pourquoi elle n'y admet l'existence d'un édifice religieux que dès le début du XI^e siècle.

Également en 2006, Geraldo Boto Varela défend que les vestiges de Sidillà correspondent à un monastère (cité par Gaitx Molto).

En 2016, J. Gaitx Molto précise qu'aucune céramique recueillie ne remonte à l'époque romaine pourtant le village de Sidilla s'est développé à partir d'une villa antique et d'un oratoire qui sont devenus un village et une église paroissiale. Il compare la nature de cette agglomération médiévale à Sant Esteve de Caulès, à Santa Helena de Rodes. Selon lui, l'église Sant Romà est l'exemple le plus ancien dans le préroman du Baix Empordà.

Les dernières fouilles de G. Ripoll et de F. Tuset en 2017 ont fait tomber toutes les théories précédentes. Les archéologues identifient l'édifice (tour San Sebastià) au nord de l'église Sant Romà avec un mausolée tardo-romain du IV^e siècle et avancent la datation de l'église elle-même du X^e au VIII^e siècle d'après les fragments de céramiques romaines et des tombes. D'après la datation de la céramique domestique par C14 qui ne dépasse pas le XI^e siècle, ils sont d'avis que le sable du Ter a enseveli le site au XI^e au lieu du XIV^e siècle, comme on l'a pensé avant.

Description : Plusieurs chemins de terre conduisent aux ruines de l'église Sant Romà au lieu appelé *Sidiliano* (Sidilla). Ce site se trouvent sur une petite colline, dans une forêt de pin, à 3 km au nord-est de Sant Lorenç de Les Arenes dans une boucle du fleuve du Ter dont le sable a enterré ses vestiges jusqu'à leur nettoyage en 1973. Au nord de l'église les ruines de l'ancien village donnent un intérêt particulier à cet ensemble tout à fait authentique à cause de sa conservation sous le sable sans aucune autre strate superposée. Le matériau d'origine

romaine (céramique, *dolia, terra sigillata*) retrouvé au sud de l'église atteste que Cidillà était un lieu occupé depuis le bas Empire (Badia 1985).

Sant Romà est une église d'une seule nef quadrangulaire très longue, précédée d'un portique et terminée à l'est dans un chevet trapézoïdal légèrement dévié par rapport à l'axe de la nef. Malgré l'état avancé des ruines, la nef porte encore une partie de sa voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassée qui est renforcée par un arc doubleau également en fer à cheval peu prononcé situant vers le milieu de la nef. Cet arc doubleau élevé sur des piliers en légère saillie vers l'intérieur par l'intermédiaire des impostes proéminentes divise la nef en deux travées égales. L'empreinte des roseaux est conservée sur la voûte de la nef à côté de l'arc doubleau. Le chevet possède également sa voûte du même type s'élevant sur une petite banquette. L'arc triomphal très abîmé laisse deviner son arc jadis outrepassé du même type que l'arc doubleau de la nef d'après les vestiges de sa retombée nord et de son piédroit sud à imposte saillante.

On peut localiser encore deux fenêtres à simple ébrasement malgré les détériorations, l'une dans la partie haute du mur sud dans la travée précédant le chœur, l'autre dans le mur sud du chevet. Le mur de fond du chevet est complètement éventré, il y avait probablement exister une fenêtre axiale aussi. Badia i Homs en 1977 rend compte encore d'une fenêtre à simple ébrasement dans la partie haute de la façade occidentale.

La porte d'entrée d'origine se trouve dans le mur gouttereau méridional de la première travée occidentale, son tracé est en champignon mais seulement sa partie occidentale subsiste. Une petite porte s'ouvre également dans le mur nord juste devant le chevet. Son tracé est nettement outrepassé. Elle est liée à l'intérieur à un petit espace délimité devant le chœur par le sol surélevé de deux degrés et par une sorte de clôture en plaques de schistes avec un passage étroit (0,70 m). Une troisième porte est percée actuellement dans le mur occidental, les restes de son arc font penser à une ouverture en champignon sur des montants en pierres de taille de dimension volumineuse. Elle a mis en communication la nef avec une pièce, aujourd'hui très détruite qui le précède. Il peut s'agir d'une sorte de portique qui avait une ouverture à l'ouest et au sud, juste à côté de l'angle sud-est. En 1981, Badia i Homs a supposé que la porte occidentale de ce portique est plus ancienne que les deux autres à cause de pierres taillées dans ses montants, il attire l'attention sur son déplacement par rapport à l'axe de la nef, pareillement à la porte occidentale de celle-ci ce qui prouverait leur contemporanéité.

Les divers espaces liturgiques sont distingués par des petites dénivellations : par rapport à la nef, la zone de l'avant-chœur est surélevée de deux degrés et par rapport à ce niveau le chœur est encore plus élevé d'un autre degré. Un banc maçonné parcourt les pieds de la nef dont les parois s'amincissent légèrement vers le haut.

L'appareil différencie également ces trois unités, la nef, le chevet et le portique. La maçonnerie des murs de la nef est constituée de moellons rudes, cassés, de taille assez grande et allongée qui forment des assises en *opus spicatum* dans les parois de la nef à l'extérieur et à l'intérieur. Cette disposition très caractéristique ne se trouve ni dans les murs du chevet, ni dans les murs de fondations subsistants de l'avant-corps. Les chaînes d'angle ne sont pas renforcées systématiquement de grands blocs, comme d'habitude, seulement quelques moellons plus volumineux s'y distinguent comme à l'angle nord-ouest et sud-ouest de la nef les deux blocs vastes probablement en remploi. Badia i Homs considère la pièce taillée dans l'angle nord-ouest avec une cavité circulaire comme provenant de l'époque romaine.

Montse Valls en 2006, établit trois phases de construction à Sant Romà. La première correspondrait à la construction de la nef, conception qu'elle soutient par l'unité de la maçonnerie disposée en *opus spicatum* sur les trois parois, par la continuité de ses bases, par le même mortier de chaux et par les trous de boulins systématiquement partout. Le pavement

en plaques de schistes et la clôture basse qui serviraient à soutenir des chancels sont attribués à cette même phase étant donné que ce pavement passe par-dessus de la clôture des chancels présumés qui sont solidaires avec les bancs périmétriques.

A la seconde étape appartiendrait, selon elle, la construction du chevet avec sa voûte qui malgré le même appareil et du mortier ne présente pas des files en arête de poisson et ses murs sont discontinus vis à vis des parois de la nef. (En 1985, Badia i Homs a affirmé, en revanche, la contemporanéité de la nef et du chevet à cause de l'appareil similaire malgré l'absence d'opus spicatum.)

La troisième phase de construction se manifesterait dans des modifications postérieures comme la suppression de la porte nord et sud (bouchage) favorisant l'ouverture d'une porte occidentale ainsi que la construction de l'enceinte du portique. Cette estimation repose sur l'observation des interruptions dans le mortier.

La question la plus sensible dans l'interprétation des vestiges est celle de la zone des chancels présumés devant le chœur et la petite porte à l'extrême oriental du mur nord de la nef. C'est à cause de l'existence de ces chancels, qui est très rare, que l'église de Sidilla est vieillie. Selon Barral i Altet en 1981, la petite porte au nord est directement liée à la zone des chancels, il suppose que cet espace était réservé à une famille, ou un groupe, probablement à une communauté monastique qui a possédé cet édifice, sans documentation à l'époque haut médiévale. Il n'exclut pas non plus qu'il s'agirait de l'essai précoce d'une tribune monastique.

J. A. Adell dans *Catalunya romànica*, trouve incertain l'usage de cet espace comme tribune monastique car ce type de porte se trouve également dans d'autres édifices d'Empordà. Le dispositif de Sidilla est tellement isolé qu'il avance la possibilité d'un rituel liturgique ancien lié à cette zone qui attesterait sa survivance. A l'encontre de Barral i Altet, il conteste la présomption d'une installation monastique à Sidilla où l'église entourée d'habitats rend plus plausible sa fonction paroissiale.

Dans le même volume de *Catalunya romànica*, Badia i Homs qualifie cette porte nord d'une entrée secondaire qui est présente dans plusieurs autres églises d'Empordà (Bellcaire, Tavellera, El Terrer, Forn del Vidre, Santa Fe del Solers, Sant Feliu de Carbonils). Elle peut se trouver exceptionnellement au sud (Sant Miquel de Palol Sabaldoria) ou à l'ouest (Sant Julia de Sant Mori), mais en connaissance du climat son ouverture au nord est rare. Il serait difficile de justifier, selon lui, l'existence de ces portes par l'accès à un édifice voisin ou à un cimetière parce que ni une construction, ni un cimetière n'existe à côté. Il pense plutôt à une pratique liturgique ancienne dont l'oubli avec le temps a fait obturer ces portes dans beaucoup de cas. L'existence d'une base de chancel à Sidilla serait un indice précieux qui renforce cette hypothèse. Ces édifices possédant une porte septentrionale sont pourtant contemporains avec d'autres qui n'ont qu'une seule ouverture ou, au contraire, trois portes comme à Sant Génis del Terrer (Llança). Il souligne que le phénomène n'est pas propre à l'Empordà préromane parce que sur les terres voisines de Banyoles (Sant Julia de Galliners), de Gironès (Santa Maria de Montegra) ou en Roussillon (Sainte Marie de la Cluse) il y a aussi des églises ayant une petite porte au nord. Dans certains cas elles peuvent s'expliquer par le statut d'une *cella* monastiques (El Terrer, probablement Sant Mori et Tavellera) mais dans elles n'ont pas cette origine, comme par exemple à Sidilla, et inversement, une *cella* monastique comme Sant Climent de Paralta ne possède pas de porte nord. Selon Badia i Homs, tous les édifices préromans de l'Empordà ne sont pas contemporains et ces portes secondaires à la zone de la jonction de la nef avec le chevet attesteraient justement leur précocité.

Arc : Bien qu'il n'y ait pas qu'un seul arc intact dans les ruines de Sant Romà, à l'exception de l'arc doubleau, le tracé outrepassé y est fortement présent. Ce profil marque également, même si légèrement le dessin des voûtes, dans le chevet elle prend sa naissance sur une petite banquette en saillie, dans la nef, cependant, sa courbure est continue sans aucune avancée

de la paroi. A cause de sa fragilité, la voûte de la nef est soutenue par des poteaux de bois qui empêchent son effondrement mais à la fois ils détériorent la perception du monument. L'épaisseur des murs mesurée à travers des portes nord et sud ne donne que 0,80-0,88 m pour un espace très long.

L'arc doubleau divisant la nef à deux travées à peu près égales a un tracé un peu outrepassé. Ses piédroits en légère avancée vers l'intérieur (0,23-0,30 m) sont édifiés de moellons cassés dont la dimension ne dépasse pas la taille des pièces employés dans les murs. Celui du sud a un profil légèrement taluté. Ces piédroits ont une épaisseur de 0,64-0,70 m. Cet arc doubleau mesure une hauteur totale de 3,62 m sur une distance de 3,04 m entre ses supports qui s'élèvent jusqu'à 1,26-1,30 (au-dessous des impostes). Ses impostes saillantes sont formées de blocs monolithiques très grossiers : au nord la plaque de moellon est abîmée et son avancée ne fait ainsi que 0,10 m, sa hauteur de 0,10 m est inégale par rapport à l'imposte sud qui ressort sur 0,15 m et qui a une hauteur de 0,16-0,20 m. Apparemment, la symétrie de la taille similaire n'était pas recherchée. Le profil de l'immense imposte sud est échancré en biais mais sa surface est très érodée.

Les 56 claveaux de cet arc doubleau sont montés légèrement en retrait sur les piédroits. Au nord leur disposition est en tas de charge, au sud en rayon. La retombée de l'arc n'est nettement outrepassée que sur son côté nord. L'intrados permet de voir que les claveaux ne sont arrangés que seulement sur les deux faces de l'arc et l'espace au milieu est rangé par hasard. Au sommet leur courbure est terminée en superposition, cette zone supérieure suggère que la voûte devait être un peu brisée. Cet arc doubleau est non seulement outrepassé mais également surhaussé.

L'arc triomphal devait avoir la même forme selon les éléments restants toujours sur place : le piédroit méridional avec le même type d'imposte monolithique saillante, très rude et la partie haute du vousoir nord qui permet de vérifier le tracé outrepassé. Sur ce côté nord le piédroit est entièrement détruit. Quoique la zone de la clé manque, la hauteur de l'arc au niveau de son dernier claveau subsistant en haut mesure 2,95 m ce qui suggère dans sa forme complète une dimension de 3 m sur une distance de 2,14 m entre ses support (celui du nord seulement la base). La hauteur du piédroit méridional ne fait qu'1 m y compris son imposte, son avancée par rapport à la retombée de son arc n'est pas mesurable parce que celui-ci manque complètement, sa saillie de 0,14 m par rapport au plan vertical de son support est pourtant significative. Ses claveaux en plaques de moellons non travaillés sont arrangés en rayon dans la partie subsistante de l'arc. Malheureusement, les éléments manquent dans la partie sommitale. Cet arc triomphal a caché le chœur sur une distance de 0,68 m vers la nef ou plutôt vers l'avant-chœur selon le seul piédroit sud. Vers le chevet il donne une fermeture de 0,34 m. Les murs du chevet sont un peu moins épais que ceux de la nef, ils mesurent 0,73-0,78 m. Il faut préciser que la base du chancel recoupe le coin gauche de la petite porte ce qui suggère que celle-là a été installée dans un deuxième temps.

Plusieurs auteurs prennent pour outrepassé le tracé de la porte méridionale aussi qui est plutôt en champignon. Il n'en subsiste que sa moitié occidentale avec son piédroit en moellons grossiers de même taille qu'ailleurs dans les murs mais posés ici horizontalement. Ses claveaux également en moellons de taille assez grande sont disposés en rayon dans la retombée subsistante. Son sommier et contre-sommier sont de dimension volumineuse. Cet arc prend sa naissance sans imposte à un retrait de 0,14 m sur son montant qui mesure une hauteur de 0,98 m. Malheureusement, nous n'avons pas d'information sur sa hauteur totale ou sur la disposition des claveaux dans la zone de la clé. Il faut noter que sur le côté intérieur son tracé est un peu outrepassé par l'ajout du mortier mais globalement il s'agirait d'un arc semi-circulaire surhaussé.

La petite porte nord d'une hauteur totale de 1,47 m, en revanche, est nettement outrepassée, tous ses composants sont en moellons irréguliers comme partout ailleurs dans

le monument. Ses piédroits d'une hauteur d'1 m laissent une faible distance de 0,72 m pour le passage. Ses claveaux au nombre de 20 se composent de plaquettes de schistes assez minces qui retombent sans l'intermédiaire d'imposte à l'aplomb sur ses montants. La disposition des claveaux dans les deux retombées n'est pas symétrique, à l'extérieur ils sont en tas de charge à l'est, en rayon à l'ouest, à l'intérieur à l'inverse. La fermeture dans la zone de la clé se fait d'une façon très caractéristique en superposition à l'intérieur et à l'extérieur. Sur sa face intérieure, plusieurs petits morceaux sont posés entre les claveaux dans la partie sommitale de l'arc. Sur ce côté intérieur, la retombée orientale est très écartée et son tracé n'est ramené vers l'intrados qu'à l'aide du mortier.

La porte occidentale est construite différemment en raison de ses piédroits appareillés dont seulement quelques éléments subsistent. Dans le montant méridional, le premier grand bloc est posé de chant comme les deux grandes pierres de taille dans les chaînes d'angle sur les deux extrémités de cette façade occidentale dans laquelle cette porte s'ouvre. A cause de son état très abîmé, on ne peut que supposer d'après l'arrachement que son tracé était en gouttière avec des claveaux en moellons.

La dégradation de ces ruines est significative par rapport à leur état documenté dans les publications.

Protection : Arrêté de classement BCIN et MHA en 1982, nouvelle protection après le feu de 2013

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

OLIVA PRAT, 1959, pp. 148-149.

OLIVA PRAT, 1962, pp. 67-68.

DEULOFEU I TORRES, 1962, pp. 45-46.

BARRAL, 1981, pp. 217.

JUNYENT, 1983, pp. 84.

BADIA I HOMES, 1985 (1977), vol. I, pp. 190-193; Photographie p. 200; texte: vol. II/B (1981) pp. 507-508.

BADIA I HOMES, 1989, pp. 212-214. (notice JBH, MLIR, JAA)

VALLS MORA, 2006.

RIPOLL, 2009, pp. 234. 239.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 64.

GAITX MOLTOA, 2016, pp. 82-85.

AGULLO, 2018.

40. **SANT ESTEVE de CANAPOST**

(outrépassé : voûte du chevet et du transept surélevé)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : FORALLAC

Édifice : église haut médiévale à laquelle une autre nef romane est greffée au nord et un clocher-tour carré au sud

Titulaire : saint Esteve (Étienne), proto-diacre et proto-martyre du I^e siècle, selon M. Oliva Prat l'église été anciennement dédiée à San Anacleto (San Cletos), troisième pape et martyr de Rome

Coordonnées Lambert : E : 505983 m ; N : 4647039 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 4' 19.2" E ; Latitude : 41° 58' 31.4" N ; Altitude : 44 m

Historique : Le lieu de Canapost est mentionné dans un document de 901⁵⁹ (Caneposto), la paroisse de ce lieu est documentée en 1019, l'église elle-même figure dans un texte de 1064 sous le nom de *Santi Stephani de Canaposto*.

Elle a été restaurée en 1955-1956 par M. Oliva Prat à l'aide du soutien de la *Diputacion Provincial*, ces travaux ont découvert des sépultures et des sarcophages aux alentours de son chevet et des peintures murales sur la voûte de son transept. La tour du clocher a été restaurée par l'Évêché qui a supprimé l'étage moderne supérieur et a rouvert les fenêtres bouchées.

Datation proposée : A l'encontre de Gomez-Moreno qui mentionne en 1919 l'église parmi les sites mozarabes de la Catalogne, chez J. Ainaud i Lasarte en 1948 elle reçoit l'attribution à la tradition wisigothique locale. Ce dernier auteur fait référence à J. Godiol Ricart qui l'a considéré plutôt comme ayant du type carolingien. En 1959, M. Oliva Prat parle également d'un chevet carolingien et en 1962 il réitère cette attribution, voire, il qualifie de carolingiens les motifs sculptés sur la corniche parcourant à l'extérieur le chevet de l'église.

En 1977, J. Badia i Homs classifie l'église pré-romane et l'inclut dans sa catégorie « préromane II » qui comprend le VIII^e-IX^e siècles alors qu'il date la nef romane à l'abside semi-circulaire à son côté nord du XI^e siècle et situe son clocher-tour au XII^e siècle. Il précise que la partie supérieure du clocher fut fortifiée au XVI^e ou XVII^e siècle et que la façade occidentale a été reconstruite au XVIII^e siècle. Dans *Catalunya romànica*, il rajeunit un peu l'église préromane en la remontant au IX^e-X^e siècles. Il éclaircie que l'origine de la nécropole à côté de l'église est plus ancienne que les structures les plus primitives de l'église, elle la date du bas-empire ou de l'époque wisigothique sans savoir si ce cimetière était lié à une église chrétienne précédente.

Barral i Altet date en 1983 la partie préromane du complexe de la seconde moitié du X^e siècle.

Description : Située à peu près à quatre km de La Bisbal d'Empordà dans la direction nord-est sur le même chemin qui mène à Sant Julià de Boada, la petite commune de Canapost est bien ancrée dans le passé car elle se trouve près d'un ancien chemin antique et à côté d'une villa romaine (à 300 m).

⁵⁹ Badia i Homs en 1977 et Junyent en 1983 font référence à cette date de 901 mais dans *Catalunya romànica* toujours Badia i Homs cite la première mention du cite de Canapost en 904 (p. 356.).

L'ensemble actuel de l'église Sant Esteve comprend trois unités de phases de construction différentes : l'église primitive haut médiévale, une église romane adossée à son nord avec laquelle elle communique par trois arcades ouvertes dans son mur gouttereau et un clocher-tour rectangulaire collé à son sud dans le secteur extrême oriental de sa nef. La façade occidentale moderne de style baroque unifie les deux corps d'époques différentes. L'église primitive qui nous intéresse possède une nef rectangulaire unique liée à l'est par l'intermédiaire d'un transept surélevé à un chevet trapézoïdal moins large et légèrement dévié vers le sud. Ce transept n'a aucune saillie vers l'extérieur actuellement, parce qu'il est caché au nord par la nouvelle nef et au sud par le clocher, il se détache seulement à l'intérieur par sa hauteur et par un très faible débordement au sud par rapport à la ligne du mur gouttereau sud. Badia i Homs a vu encore à cet endroit les vestiges d'une fenêtre outrepassée.

L'édifice est entièrement voûté : son chevet porte une voûte en berceau plein cintre outrepassée, son transept une voûte transversale également outrepassée et sa nef une voûte en berceau surbaissé marquée par les traces longitudinales de son cintrage suggérant l'avancement par tranches dans sa réalisation. Les irrégularités et les arrachements font renforcer l'hypothèse de Badia i Homs sur l'existence d'un arc triomphal à l'union du transept avec le chevet et un arc doubleau à la rencontre du transept et la nef. A son état actuel le chevet correspond à la disposition du chœur "ouvert" à une largeur de 3,06 m et à une hauteur de 3,55 m. Ce chœur est surélevé de trois gradins sur une hauteur notable de 0,65 m.

L'appareil des murs est observable partout à l'intérieur et seulement sur le mur sud à l'extérieur parce que le chevet est couvert d'enduit. Nous trouvons dans la maçonnerie des moellons de dimension très différente, sans taillés et posés irrégulièrement ; dans la partie haute du mur gouttereau méridional intérieurement et extérieurement des assises en *opus spicatum* sont formées de plaques schisteuses assez grandes. Dans ce mur à l'extérieur une pierre bien taillée est intégrée qui provient probablement du remploi d'un édifice antérieur. Les murs intérieurs et extérieurs amincissent avec la hauteur. (A la base des portes et des arcs formerets leur épaisseur donne 0,80 m.) Les angles du chevet laissent voir les grands blocs taillés et posés en carreaux et boutisse.

Une porte s'ouvre dans la façade baroque, l'autre dans le mur sud, celle-ci a été refaite en pierres calcaires appareillées. Le chevet a deux fenêtres mais seulement celle creusée dans le mur de fond, à simple ébrasement et de tracé semi-circulaire, appartient à la construction d'origine, son arc repose sur une petite banquette. L'autre dans le mur méridional a été refaite. Ce chevet trapézoïdal dispose à l'extérieur d'une corniche en pierre de taille de section en biseau, décorée de motifs de losange. Le mur de fond est rehaussé de deux rangées de pierres taillées suivant la pente en bâtière de la toiture.

La nef romane au nord, plus étroite que le vaisseau d'origine, est terminée à l'est par une abside de plan semi-circulaire couvert de voûte en cul-de-four tandis que la nef elle-même porte une voûte en berceau continu. L'appareil des murs est de pierre de taille mais de dimension différente constituant ainsi des assises d'une hauteur inégale. Badia i Homs a supposé qu'à cette nef il y a des matériaux réutilisés de l'époque romaine, notamment les pierres volumineuses des parois et les fragments du pavement en *opus testaceum*. La seule fenêtre à simple ébrasement vers l'intérieur se trouve au fond de l'abside dans une disposition décalée, dans le mur nord il n'y a pas d'ouverture. Cette abside romane est décorée à l'extérieur par des arcatures aveugles. Les arcades qui séparent les deux nefs sont constituées de pierres très soignées avec des claveaux parfaitement taillés.

La tour du clocher de plan carré, probablement inachevée, contient des ouvertures doubles sur chaque face qui sont couronnées des arcatures aveugles et d'une frise de dents de scie. La partie supérieure fortifiée qui la surmonte appartient à une époque postérieure à la construction de la tour. Son parement est de pierres plus soignées et plus régulières que celles de la nef nord. A l'intérieur, elle est voûtée en plein cintre.

Arc : M. Oliva Prat a rendu compte en 1962, entre autres détails, de la découverte de la voûte de profil outrepassé du transept à Sant Esteve après les travaux de nettoyage lors de la restauration de 1955-1956. Badia i Homs en 1977 place l'église dans sa classification parmi les édifices à chevet rectangulaire qui possèdent un transept et une voûte de tracé outrepassé. Il remarque la coexistence de la voûte en berceau plein cintre avec celle de plein cintre outrepassé. L'église figure aussi chez J. A. Adell dans son étude sur le transept surélevé dans des édifices haut médiévaux.

Sant Estève de Canapost entre dans notre corpus à cause de la voûte en berceau plein cintre outrepassé de son chevet trapézoïdal et de la voûte transversale également outrepassée de son transept surélevé. La paroi nord du chevet conserve une petite surface de son enduit décoré de peinture murale ce qui accentue davantage la courbure du tracé à cet endroit. Le transept surélevé par rapport à la hauteur du chevet et même à celle de la nef est toujours décoré de peintures inspirées du sujet de l'Apocalypse. Son profil en fer à cheval est bien visible. Ce type de transept qui ne déborde pas la largeur de la nef et qui n'est perceptible en dehors que par son corps surélevé est présent en Empordà à Sant Joan de Belcaire, à Sant Climent de Peralta, à Sant Esteve de Palau Santa Eulalia et probablement à Sant Pere de Rellinars en Valles Occidental.

Bien que nous ne sachions pas à quelle date l'arc triomphal du chevet et l'arc doubleaux à la limite du transept et la nef ont été supprimés et que leur tracé ne soit pas connu, il est important de souligner que notre vision actuelle sur l'organisation spatiale de l'espace intérieur de l'église préromane est sensiblement différente parce que, sans doute, ces arcs éliminés auraient articulé ces unités par une compartimentation accentuée. C'est le goût d'une autre époque qui a voulu les éliminer en donnant une plus grande transparence et fluidité à la perception de la structure intérieure.

Protection : Arrêté de classement BCIL le 26/05/2004

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

GOMEZ-MORENO, 1919, p. 52.

AINAUD, 1948, p. 314.

OLIVA PRAT, 1959, p. 148.

OLIVA PRAT, 1962, p. 73.

BADIA I HOMES, 1977, p. 24.

BADIA I HOMES, 1985 (1977), vol. I, pp. 324-328; plan, photos : pp. 339-340; II/B, pp. 517-518.

BARRAL, 1981, pp. 215-216.

ADELL, 1982, pp. 410-413.

JUNYENT, 1983, pp. 98-99.

BADIA I HOMES, 1989, pp. 356-362. (notice JBH)

41. SANT CLIMENT DE PERALTA

(outrépassé : deux fenêtres du chevet ; en champignon : fenêtre du transept)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Basse-Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : FORALLAC

Édifice : abbatale en ruine

Titulaire : sant Climent, saint Clément de Rome, pape de la fin du premier siècle, martyrisé en Crimée (OLIVA PRAT, 1959)

Coordonnées Lambert : E : 507915 m ; N : 4641833 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 5' 43.6" E ; Latitude : 41° 55' 42.3" N ; Altitude : 143 m

Historique : L'église est bien documentée, il s'agirait de l'une des premières colonisations monastiques bénédictines du pays (Pella i Forgas⁶⁰). La *cella Sancti Clementis* est mentionnée la première fois en 844 dans un précepte de Charles le Chauve faisant référence à un endroit repeuplé et à l'activité agricole des moines (E. Florez, *España Sagrada*, XLIII.) mais il y avait déjà à cet endroit une villa à la basse Antiquité. Oliva Prat rend compte en 1959 de l'existence de *tegulae* à l'intérieur du chevet utilisées pour la couverture d'enterrements, d'après lui l'église a été construite sur des ruines plus anciennes.⁶¹ En 881 dans un diplôme de Carloman l'église figure en possession de l'évêché de Girona ce qui est confirmé en 898 dans le précepte de Charles le Simple. La vie monastique a dû s'étendre parce qu'en 1137 l'église est nommée tout simplement *Santi Clementis cum Petra alta* et en 1279 et 1280 les mentions relatent déjà à une église paroissiale, de même que les recensements diocésains du XIV^e siècle.

Au XVIII^e siècle une nouvelle église paroissiale a été construite à deux km au nord de l'ancienne, plus près des hameaux dispersés ce qui a provoqué l'abandon de l'église du vieux monastère, sans doute en service jusqu'à cette date. (OLIVA PRAT 1962, BADIA I HOMES)

Datation proposée : Barral i Altet trouve typique sa construction pour la deuxième moitié du X^e siècle. Selon E. Junyent, l'église actuelle en ruine a dû substituer la cella mentionnée en 844 quand le peuplement est devenu définitif. Cependant, J. Badia i Homs date l'église du VIII-IX^e siècles et soutient son opinion par le document qui témoigne l'existence d'une église à cet endroit en 844.

Description : A 4 km de La Bisbal d'Empordà sur le chemin qui mène à Palafrugell, il faut prendre la route à droite vers l'église romane de Sant Climent de Paralta et continuer ce chemin encore sur trois km environs jusqu'au Can Vidal où se trouvent les vestiges de l'ancien monastère de Sant Climent, nommé "la vieille église du mas Vidal".⁶² Dans la protection de la verdure des forêts (Massif des Gavarres) qui entourent cette petite vallée à côté de la rivière d'en Vidal, ce site jouit d'une quiétude reposant. Son église a été publiée en tant que des vestiges préromans, identifiés avec celle qui figure dans le diplôme de Charles le Chauve (844),

⁶⁰ J. Badia i Homs, «Josep Pella i Forgas, precursor de la investigació arqueològica a l'Empordà», *Estudis del Baix Empordà*, n° 3, 1984, pp.189-200. L'auteur note que Pella a identifié le monastère haut-médiéval de Sant Climent de Paralta avec "l'Església Vella" du Mas Vidal. Il a découvert son cimetière aussi d'après un sarcophage monolithe. p. 8.

⁶¹ OLIVA PRAT, 1959, p. 159.

⁶² J'ai pu visiter cette église grâce à l'amabilité de son propriétaire, Monsieur Joan Botey qui fait des recherches sur son patrimoine.

en 1959 par Miguel Oliva Prat.⁶³ L'auteur a photographié encore l'état où un immense hêtre a recouvert les ruines, Barral i Altet en 1981 a rapporté aussi l'existence d'un grenier de foin dans le bâtiment subsistant. Actuellement, l'édifice est parfaitement dégagé et ses vestiges sont bien maintenus.

L'abbatiale de Sant Climent était un édifice à nef unique avec transept haut de même largeur que la nef et avec chevet trapézoïdal plus bas et moins large que celle-là. Elle se situe sur un podium naturel de la vallée. De la nef ne subsiste que son mur gouttereau nord et l'amorce de sa voûte portée par des arcs formerets entre des piliers qui soutiennent des arcs doubleaux. En revanche, le faux transept et le chevet conservent toujours leur voûte et leur structure d'origine, à l'exception de l'arc triomphal et de l'arc entre la nef et le transept.

L'appareil, bien qu'il ne soit pas visible partout à cause du crépi, est de moellons (pierre locale de montagne) de petite dimension, très rudes et seulement dégrossis à sa face exposée et posés dans une irrégularité complète. Des zones en assises assez ordonnées existent mais elles sont très limitées comme au milieu du mur nord extérieur du chevet qui contraste avec le reste de la construction. Par endroit des pierres de taille calcaire sont intégrées dans la maçonnerie qui pourraient provenir des édifices précédents. Les chaînes d'angles arrachées, les éléments manquants des arcs suggèrent l'arrachage de pierre de taille probablement au moment de la construction du mas à côté au XIX^e siècle. Dans le cadre des fenêtres nous trouvons aussi la pierre calcaire très poreuse, de provenance locale (*tosca*). D'ailleurs, une autre pièce à côté des vestiges conservant en partie ses murs anciens fait supposer que d'autres bâtiments monastiques faisaient partie forcément de l'ensemble d'origine qui ont disparu ou ont été intégrés dans les nouvelles constructions du XIX^e siècle.

La vue extérieure montre la légère surélévation du chevet, la hauteur très prononcée du transept avec ses murs empattés et le décrochement entre le chevet le transept et la nef. Bien qu'il y ait dans l'appareil des moellons en position verticale ou inclinée, l'*opus spicatum* se réduit de petits détails dans le mur nord du chevet et dans la partie haute du mur gouttereau nord de la nef. L'ancienne couverture en plaques de schiste subsiste sur les voûtes, parmi les dalles d'ardoise des tegulae romaines sont insérées.

L'arrachement de pierres appareillées a privé cet édifice d'une partie de ses éléments les plus précieux et a transformé complètement son apparence. Les angles extérieurs du chevet et du transept présentent cet état de dévastation, l'arc triomphal et l'arc entre le transept et la nef sont en revanche reconstruits, seulement quelques blocs de taille conservés à leur place confirment l'existence des arcs appareillés auparavant à ces endroits-là. Malheureusement, ni l'identification de la hauteur des piédroits, ni le tracé de l'arc n'est plus possible, le dessin d'origine pour tous les deux sont remplacés actuellement par des arcs segmentaires (chez Junyent l'arc en fer à cheval surbaissé⁶⁴).

Trois fenêtres primitives sont conservées dans la partie subsistant de l'abbatiale : deux dans le chevet dans le mur est et sud et une autre dans la partie haute du mur sud du transept. Les deux baies du chevet sont de tracé outrepassé, celle du transept est de profil en champignon (Badia i Homs le qualifie d'outrepassé aussi) mais toutes les trois reposent sur des piédroits avancés.

Le chevet conserve sa voûte en berceau plein cintre primitive, légèrement outrepassée, surtout dans la zone de la fenêtre sud. Le transept surélevé possède une voûte en berceau transversale, les trous du clocher sont visibles dans sa partie sommitale. Actuellement des tirants métalliques stabilisent sa structure. La connaissance exacte du plan de la nef et des

⁶³ OLIVA PRAT, 1959. L'auteur présente l'église de Peralta avec celle de Palol de Sabaldoria (Vilafant) dans sa publication.

⁶⁴ JUNYENT, 1983, p. 170.

éventuels enterrements ou de fondations d'autres constructions autour de l'église exigerait des fouilles qui n'ont jamais été menées à ce site.

Badia i Homs fait référence à un sarcophage anthropomorphe en granit qui peut être contemporain de l'église.⁶⁵

Arc : J. Pella i Forgas en visitant le site en août 1877⁶⁶ constate qu'un jardin occupe l'emplacement de l'église qui n'est plus évoquée que par un arc « byzantin » grossier. Bien qu'il ne précise pas son tracé, cette désignation correspondant au XIX^e siècle à l'arc outrepassé⁶⁷ permettrait de supposer que les arcs subsistaient en élévation à cette date. M. Oliva Prat donne les coupes du chevet, du transept et de la nef dessinées systématiquement en profil outrepassé, Badia i Homs confirme ces tracés, E. Junyent parle du tracé outrepassé pour la voûte du faux transept - notre visite, cependant, ne peut confirmer l'existence de ce tracé que pour la voûte du chevet (surtout dans la zone de la fenêtre sud) et pour la forme des deux fenêtres dans cette partie orientale de l'édifice subsistant. Même le tracé de la voûte du chevet peut être sujet de discussion. L'arc triomphal et l'arc séparant le transept et la nef sont en fer à cheval rabaissé chez Junyent bien que ces arcs soient disparus et reconstruits en arcs segmentaires sur piédroits avancés. Seulement chez Barral i Altet figurent les tracés semi-circulaires dans sa coupe.

En effet, les trois fenêtres d'origine à simple ébrasement vers l'intérieur restent les seuls arguments pour inclure ce monument important dans le corpus. Le tracé outrepassé caractérise les deux fenêtres du chevet mais elles sont réalisées d'une façon différents: celle de la fenêtre axiale est crépie à l'extérieur et à l'intérieur, sa manière de bâtir n'est pas visible mais son ébrasement intérieur est nettement asymétrique, elle s'ouvre davantage vers le sud ; la baie sud est construite sur des montants en travertin (tosca) dans une disposition en tas de charge jusqu'à son sommet où des lamelles de schistes très minces en forme de "V" couvrent l'ouverture. A l'intérieur les deux baies descendent en glacis. La fenêtre sud du transept est réalisée différemment à l'aide de deux supports en calcaire taillé qui sont installés de chant avec des impostes également taillées, les claveaux cependant sont de moellons grossiers prenant leur naissance en retrait. Dans ce cas, il s'agit d'un arc en champignon dont la réalisation est très élaborée à l'intérieur et à l'extérieur témoignant une vraie recherche décorative et suggérant la qualité présumée des arcs disparus.

Protection : en propriété privée sans protection particulière⁶⁸

Références bibliographiques :

PELLA I FORGAS, 1883. chap. XVIII. p. 311.

OLIVA PRAT, 1959, pp. 158-162.

OLIVA PRAT, 1962, pp. 69-70.

BARRAL, 1981, p. 218.

JUNYENT, 1983, pp. 169-170.

BADIA I HOMS, 1985. (1977), vol. 1. Texte : pp. 331-334. Illustrations : pp. 341-342.

⁶⁵ BADIA I HOMS, 1985.

⁶⁶ Le propriétaire du hameau, Joan Botey a attiré mon attention sur ce détail important.

⁶⁷ Voir Charles Texier, « Sur quelques monuments des premiers temps du christianisme », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1958, pp. 99-106. A la page 105, l'auteur affirme, à propos de l'église de Dana, que l'arc outrepassé est dû aux Byzantins.

⁶⁸ Je dois la visite de ce site à l'accueil très aimable de son propriétaire.

42. SAINT-VINCENT de FOURQUES

(outrepassé : voûte du chevet)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : FOURQUES

Édifice : chapelle en ruine

Titulaire : saint Vincent, diacre de Saragosse, martyr de Valence (+304) ou saint Vincent de Collioure, vénéré à Perpignan (+303)

Coordonnées Lambert : E : 0682581 m ; N : 6165098 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 47' 17.0"E ; Latitude : 42° 35' 07.4"N ; Altitude : 106 m

Historique : Saint-Vincent fut l'église d'un ancien village disparu, nommé Tàpies à cause de la technique de construction en pisé dont la toponymie est documentée à partir du Xe siècle. L'église elle-même n'est pas mentionnée avant 1339 quand elle figure dans un legs. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : En 1971 l'église de Fourques fait partie du groupe constitué par P. Ponsich autour de Saint-Michel de Cuxa d'après la disposition identique de leur arc, sur des piliers avancés (« à gouttière ») que l'auteur reconnaît dans des vestiges de la porte méridionale à Fourques. Ce groupe chez Ponsich a globalement reçu la filiation wisigothique d'origine orientale à ce moment-là. En 1973, Saint-Vincent de Fourques est mentionnée à cause de son arc triomphal outrepassé inclut dans la même attribution dans l'article du même auteur sur l'évolution de l'architecture roussillonnaise.

Pour Barral i Altet en 1981, il s'agit d'un "édifice de transition" datable de la fin du Xe siècle tandis que pour J. Badia i Homs dans *Catalunya romànica* en 1993 l'église très rustique, bâtie selon la vieille tradition locale, héritée de l'Antiquité tardive est du IX^e siècle. Son appareil lui rappelle les édifices archaïques comme Santa Fe de Solers.

Description : Avant de sortir du village dans la direction de Villemolaque, une piste descend à côté de la Coopérative Viticole (Les Vignobles Terrassons) vers les ruines de l'église en suivant la rue du Pla de Sant Vicenç. L'église, privée de la couverture de sa nef, est abandonnée au milieu de la vigne.

Malgré la disparition de sa toiture, cet édifice très rustique n'a pas subi de modifications radicales. Sa structure comprend une seule nef dans laquelle à l'est un chevet rectangulaire très allongé, plus bas et plus étroite que la nef, est greffé. Il est couvert de voûte en berceau de profil plein cintre outrepassé, les parements de ses murs gouttereaux nord et sud suivent un évasement sans ressort horizontale à la naissance de sa voûte (surtout celui du nord). Les traces allongées de lattes de coffrage sont intactes sur toute la surface de l'intrados de la voûte. A la différence de la plupart des églises préromanes, l'accès au sanctuaire ne se fait pas par un arc triomphal rétrécissant le passage mais le chœur s'ouvre avec toute sa largeur sur la nef.

La porte d'entrée aménagée dans le mur gouttereau méridional a été modifiée à une époque tardive en bouchant son ouverture d'origine au-dessus d'un linteau de bois et en remplissant l'espace sur les deux côtés d'une nouvelle porte rectangulaire. Les jambages conservés, quelques segments de coffrage à l'intérieur et la trace d'incrustation des claveaux sur le côté occidental permettent d'entrevoir qu'il s'agissait probablement d'un arc en plein

cintre sur des piédroits avancés. Une autre ouverture percée dans la façade occidentale et une fenêtre qui la surmonte ont été entièrement obturées mais leur contour se dessine clairement.

Deux fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur sont conservées au fond du chevet et dans son mur sud. Leur encadrement se compose de pierres quelconques posées en tas de charge. La forme ovale de leur tracé est le résultat du modelage à l'aide du mortier, rehaussé d'un enduit brun clair visible également par endroit sur les parois intérieurs et dans les coins. Sa surface rugueuse est grattée avec régularité partout où il subsiste.

A l'exception de J. Badia i Homs qui voit suffisamment de vestige pour affirmer que la nef a été couverte de voûte en berceau outrepassée, les autres spécialistes sont pour un couvrement charpenté dont la justification ils trouvent au sommet des deux pignons de la nef à l'endroit où on a fixé la poutre faîtière.

A part des claveaux de l'arc du chœur en travertins poreux taillés et des quelques grands blocs taillés dans les montants de la porte, l'appareil se constitue de moellons et de galets de rivière de dimension différente placés sans aucune régularité. Ils sont liés par un abondant mortier à chaux mélangé avec des graines de pierre qui l'épaissit notablement. Les chaînes d'angle sont consolidées de pierres de taille de grande dimension. *L'opus spicatum* ne s'observe nulle part. Les trous de boulin d'échafaudage laissés ouverts dans tous les murs du chevet et de la nef sont encadrés de plaques de cailloux. Les parements présentent partout une plus forte épaisseur dans leur partie basse et leur amincissement vers le sommet produit des parois très légèrement inclinées.⁶⁹ En revanche, l'inclinaison du mur oriental du chevet vers arrière s'explique par l'effet du terrain escarpé derrière.

Arc : La voûte du chevet est de tracé nettement outrepassé, sa courbure est construite sans banquettes. L'enduit passé laisse voir l'appareil très irrégulier en moellons et en galets de rivière, de taille différente dans les piédroits et la disposition rayonnante des claveaux de son arc de tête formés de nombreuses pierres de taille poreuses et de plaques minces. Dans la zone de la clé les pièces sont tombées. Néanmoins, les bases subsistantes sur le sol à l'emplacement des piédroits (côté sud intacte) n'excluent pas complètement la possibilité des supports avancés à l'entrée du sanctuaire.⁷⁰ Ils auraient pu ressortir à 0,40 m vers l'intérieur en limitant l'ouverture à une largeur de 2,10-2,20 m. Sur le côté sud les claveaux manquant à la naissance de l'arc sont complétés de briques, les surfaces arrachées dans le montant se voient bien.

Protection : Arrêté de classement le 13 décembre 1982 – propriétaire : la commune de Fourques

Références bibliographiques :

Inventaire générale du patrimoine (base Mérimée)

BAILBE, 1971, p. 82.

PONSICH, 1971, p. 21.

BARRAL, 1981, p. 199.

JUNYENT, 1983, p. 118.

BARRAL, 1987, p. 469.

⁶⁹ M. Durliat en 1966 a déjà noté le rétrécissement des murs vers le haut. Voir BROSSE, 1966, p. 61.

⁷⁰ N. Bailbe en 1971 a présumé l'existence d'un arc triomphal à cause de la modification de la paroi dans cette zone. Voir, BAILBE, 1971, p. 82. Claude Gendre dans *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil* affirme que les piédroits de l'arc triomphal ont subi une réduction à l'époque moderne. Voir BARRAL, 1987, p. 469.

CAZES, 1990, p. 107.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 233. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

PONSICH, 1995, p. 42. (plan)

MALLET, 2003, p. 153.

43. **SAINTE-MARIE (ou SAINT-NAZAIRE) de LA CLUSE** **HAUTE**

(en champignon : arcades latérales d'origine, petite porte dans le mur nord ; outrepassé : plan des absides, les arcs triomphaux, les voûtes)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : LA CLUSE-HAUTE

Édifice : église paroissiale

Titulaire : saint Marie, mère de Jésus ou saint Nazaire, soit saint Nazaire et Celse, martyrs de Milan (? date, leur corps retrouvés par saint Ambroise en 397), soit saint Nazaire, abbé de Saint-Honorat de Lérins (+450)

Coordonnées Lambert : E : 687082 m ; N : 6153613 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 50' 35.2" E ; Latitude : 42° 28' 56.0" N ; Altitude : 234 m

Historique : L'église est documentée depuis 1198 quand Bernat de La Cluse et ses frères donnent plusieurs maisons situées dans la paroisse de La Cluse-Haute à Gausbert de Serra, commandeur templier du Masdéu. Le titulaire de saint Nazaire apparaît depuis le XIV^e le culte de Saint-Georges est attesté aussi en 1415 ce qui fait supposer que ces deux saints étaient les titulaires des nefs latérales à côté de la dévotion à la Vierge. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : Brutails n'a pas connu cette église parce qu'elle n'est pas mentionnée dans ses *Notes*. Selon M. Durliat en 1958 (1986) bien que le chevet conserve le souvenir préroman, l'édifice appartient au XI^e siècle à l'exception du clocher-mur de sa façade qui est plus récent avec ses ouvertures superposées. P. Ponsich en 1971 l'a qualifié préroman du IX^e-X^e siècles mais remaniée au cours des XI^e, XII^e, XIV^e siècles. D'après l'arcade nord conservée de la construction primitive retombant en arrière sur les piliers, la porte obturée dans le mur nord aux piédroits avancés et les voûtes aussi "à gouttière", il rattache l'église à la famille des monuments autour de Saint-Michel de Cuxa qui possèdent le même type d'arc de filiation wisigothique. Dans sa publication en 1973 sur l'évolution de l'architecture roussillonnaise sa position ne change pas.

Barral i Altet en 1981 dans *L'art pre-romànic a Catalunya* trouve typiquement préroman le chevet de l'église, il date la fenêtre géminée de la façade occidentale à cause de son motif d'entrelacs du XI^e siècle.

L'église ne figure pas chez Junyent (1983) ce qui signale que probablement l'auteur ne l'a pas considérée comme appartenant à la période précédant l'art roman.

J. Badia i Homs en 1996 dans *Catalunya romànica* considère l'édifice malgré les modifications qu'il a subi comme un exemple important de l'architecture haut médiévale autochtone de racine post-carolingien dans une phase déjà développée qui a ses proches dans les comtés nord-est de la Catalogne, comme la basilique du X^e siècle de Sant Pere de Rodes et les autres monastères sur les deux versants des Albères (Saint-Génis, Saint-André, Saint-Quirze). Elle représente pour lui le chaînon entre les petites églises rurales et ces grandes basiliques monastiques avant l'arrivée des formes lombardes du XI^e siècle. Les passages de communication entre les trois absides soulignent ces analogies (Saint-Génis). Son chevet constitue un témoignage précoce de l'adoption des absides en substituant les chevets rectangulaires par rapport aux solutions où l'abside est combinée avec la forme rectangulaire

(Colera, Torreneules, Cuxa). Selon lui, la fenêtre géminée du fronton ne peut pas être considérée comme un argument en faveur d'une datation postérieure à l'an mil parce que ce type d'ouverture se retrouve dans des édifices datés du X^e siècle comme à Cabrils (Maresme) et à Olerdola (Penedes). La petite porte bouchée dans le mur nord, liée directement à la zone du chœur à La Cluse, serait également un indice de datation, pour lui, attesté à l'époque préromane ou au début de l'art roman. Badia i Homs situe l'église dans le laps de temps entre les dernières décennies du X^e siècle et des premières années du XI^e siècle. Le remaniement de la porte occidentale et des arcs peut appartenir au XIV^e siècle. La construction du portique peut être associée à cette même campagne.

Géraldine Mallet en 2003 accepte cette datation, elle précise que le clocher-mur surmontant la façade occidentale est du XIV^e siècle.

Description : Après avoir dépassé Le Boulou d'environ 6 km vers Le Perthus, au centre des Cluses un chemin monte sur la gauche jusqu'à l'église qui est à 1 km.

L'église paroissiale de type basilical de la Cluse-Haute possède un chevet plat, intégré dans l'enceinte d'un château médiéval aujourd'hui presque disparu et épaulé à l'extérieur par un énorme talus. Il abrite à l'intérieur trois absides dont celles du nord et du sud sont de plan outrepassé. L'abside principale est plus large que les absides secondaires. Elles sont reliées entre elles par des petites portes basses de la même façon qu'à Saint-Michel de Cuxa et à Saint-Génis-des-Fontaines. Devant les absides la surélévation du sol par deux degrés et la travée la plus orientale de la nef, d'origine plus étroite que les autres, délimitent une sorte de transept non saillant.

Les trois nefs sont liées par deux rangées d'arcades en plein cintre reposant sur des robustes piliers rectangulaires. Dans la partie orientale deux travées primitives ont été unies pour faire disparaître le pilier intermédiaire et créer un seul arc surbaissé très large. Nous retrouvons les indices signalant l'intention de continuer ce procédé sur les deux autres paires d'arcades mais le projet finalement n'a pas été terminé. La mieux conservée de la disposition d'origine se trouve dans la première arcade nord-occidentale dont les piliers sont en avancée par rapport à la retombée de l'arc. L'appareil des arcades primitives en moellons de taille différente dans un mortier abondant contraste avec les claveaux parfaitement taillés des arcs réaménagés. Au-dessus de ces arcs très larges établis probablement au XIV^e siècle se dessinent toujours les vestiges de la courbure ancienne.

Nous retrouvons le même principe de construction qui caractérise les arcades dans les trois voûtes en berceau plein cintre outrepassés couvrant les trois nefs : la retombée de la voûte est toujours en retrait par rapport au parement vertical des murs de support. Une petite porte obturée dans le mur gouttereau nord à proximité de l'arc triomphal de l'absidiole nord présente également des piédroits avancés pour recevoir son arc semi-circulaire aux claveaux rayonnants.

L'appareil, à l'exception des arcs reconstruits et des claveaux de l'arc triomphal central, se compose de moellons de dimension différente, pas bien taillés mais tendant vers l'horizontalité. Des joints incisés sont visibles au-dessus de la première arcade nord-ouest. Le profil des pans de murs présente l'amincissement avec la hauteur. La porte occidentale remaniée à l'époque gothique est surmontée d'une baie géminée dont les deux arcs légèrement outrepassés sont séparés par une colonne à chapiteau trapézoïdal décoré d'entrelacs. La façade occidentale a été précédée d'un porche, aujourd'hui presque disparu.

L'abside centrale conserve des fragments de peintures murales romanes (Christ en Majesté), attribuées au maître de Fenollar de la première moitié du XII^e siècle.

Arc : L'église a plusieurs plans, celui de R. Mallol (SDAP) représente des absides semi-circulaires, celui de J. A. Adell, en revanche, dessine toutes les trois absides en fer à cheval. En

élévation M. Durliat, Barral i Altet ne notent aucun tracé outrepassé. Selon Badia i Homs la voûte des trois nefs et le tracé des trois arcs triomphaux sont outrepassés. Les travaux de P. Ponsich ont systématiquement relevé depuis 1971 les arcs et les voûtes sur des supports avancés (arcades nord-ouest, porte nord), les voûtes et cette même porte a été noté en même année par N. Bailbé aussi.

L'arcade nord-occidentale de la première travée conserve sa structure d'origine composée d'un pilier rectangulaire mélangeant la pierre de taille et les moellons sur lequel repose un arc semi-circulaire un peu ovalisant, formé de dalles grossièrement éclatées, mais à peu près de la même longueur en disposition rayonnante. Il retombe sans imposte en arrière de ses supports sur les quatre faces du pilier. L'extrémité de son arc est enfoncée dans le mur de la façade occidentale de la même manière que celle de son pendant en face. (Sur ce côté le support ne comprend que des moellons de dimension réduite.) La distance entre les piliers mesure 2,23 m, la hauteur considérable des montants fait 2,65 m par rapport à la hauteur totale de l'arc qui fait 4,14 m. Alors qu'une partie des claveaux sont incorporés dans le mur occidental perpendiculaire à cette retombée, les claveaux identifiables sont au nombre de 48.

La petite porte obturée au-dessous de la retombée de l'arc triomphal de l'abside nord appartient également au tracé en champignon. Ses montants et ses 16 claveaux sont en moellons grossièrement taillés. La hauteur totale de la porte est très faible, ne fait que 1,63 m sur une distance de 0,96 m entre les piédroits qui s'élèvent à 1,14-1,16 m. Leur avancée ressort de 0,05-0,06 m. Cette petite ouverture à proximité du chœur est un peu décalée par rapport à l'axe des deux petits passages qui relient les trois chœurs. A l'extérieur le tracé de l'arc est très mal identifiable à côté d'un contrefort.

Les petits passages entre les absides ne laissent pas voir leurs écoinçons condamnés dans la maçonnerie des murs. L'avancée de leurs piédroits est formée des parois de mur dans lesquels les extrémités de leurs arcs s'enfoncent. Leur hauteur mesure 1,52 m, sur une distance de 0,92 m entre les montants. La dernière restauration a couvert d'un ciment épais ces détails ce qui empêche d'observer la zone de la naissance de l'arc et bien distinguer si la forme légèrement en retrait sur les supports soit outrepassé ou en champignon. Ce même problème de restauration prive de l'authenticité les trois arcs triomphaux.

La construction de la voûte de la nef principale avec des retombées derrière les parois renforce l'effet des arcs en champignon. La travée droite des absides est également outrepassée.

La forme outrepassée marque également les arcs triomphaux à l'entrée des absides. Leurs piédroits hauts ne resserrent pas l'entrée, les sommiers sont en retrait sur des impostes saillantes, quelques fois cassées ou très fragmentaires. Les extrémités de leurs retombées pénètrent dans les murs environnants. La travée droite nettement délimitée qui précède les trois absides voûtées en cul-de-four porte une voûte de tracé outrepassé. Dans les ouvertures latérales l'arc assemblé du même type de dalles brutes allongées que dans les anciennes arcades de la nef contraste avec l'arc triomphal de l'abside majeure composé de pierres de taille de même couleur que les arcades réaménagées. Les impostes de celle-là ressortent à peine de la ligne verticale des piédroits.

Protection : Arrêté de classement le 15 octobre 1974 – propriétaire : la commune de La Cluse-Haute

Références bibliographiques :

Inventaire générale (base Mérimée)

BAILBE, 1971, p. 84.

PONSCH, 1971, p. 21.

PONSICH, 1973, p. 32.

DURLIAT, 1986, p. 29. (1958)

BARRAL, 1981, p. 263-264.

CAZES, 1990, p. 75.

PONSICH, 1995, p. 46.

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 108-113. (notice de J. Badia i Homs, P. Ponsich)

MALLET, 2003, pp, 275-276.

44. **SAINTE-MARIE D'ORBIEU ou de LAGRASSE**

(en champignon : deux portes de la tour préromane)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : LAGRASSE

Édifice : ancienne abbaye bénédictine de Sainte-Marie d'Orbieu

Titulaire : sainte Marie, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 0668749 m ; N : 6221321 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 36' 59.4"E ; Latitude : 43° 05' 25.7" N ; Altitude : 125 m

Historique : La charte de Charlemagne en 778, accordée à la communauté des moines de Notre-Dame d'Orbieu dirigée par l'abbé Nimfridius, compagnon de saint Benoît d'Aniane est considérée comme l'acte de la fondation de l'abbaye. La *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam*, dite la *Légende de Philomène*, rédigée au XIII^e siècle évoque l'arrivée de Charlemagne sur son chemin vers l'Espagne avec son armée à cet endroit et sa rencontre avec des ermites installés sur le site.

Grâce à la protection de Charlemagne, le rayonnement spirituel de l'abbaye augmente et ses possessions s'étendent de l'Albigeois jusqu'à Saragosse. Son déclin est entamé au XIII^e siècle bien que l'abbé Auger de Gogenx y introduise une réforme spirituelle et reconstruit son abbatale. La réforme de Saint-Maur arrive à l'abbaye en 1663.

Pendant la Révolution française, en 1792, l'abbaye devient bien national, les moines sont chassés, après leur pillage les bâtiments sont vendus en deux lots à deux propriétaires différents. L'ancien monastère devient hôpital, tannerie, ferme, caserne, maison de retraite, orphelinat, centre de la communauté de la Théophanie, local de la mairie. En 2004, une partie, la partie privée (église, cloître, bâtiment conventuel, cour d'honneur, jardin) est occupée par la Communauté des Chanoines Réguliers de la Mère de Dieu, alors que l'autre, le publique (cour de l'abbé et sa chapelle, dortoir, tour préromane, transept nord de l'église) est affecté par le Conseil Général de l'Aude. En 2014, dans le secteur privé des chanoines le cloître classique du XVIII^e siècle a été restauré, de même que dans le secteur publique la chapelle de l'abbé Auger de Gogenx. Actuellement l'ensemble monastique a deux accès et les deux parties séparées se visitent à part. (FOLTRAN)

Datation proposée :

Pierre Ponsich a attiré l'attention sur l'arc de la vieille tour de Lagrasse. En 1971 dans son article intitulé *L'architecture de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification* mentionne Sainte-Marie d'Orbieu parmi les édifices possédant des arcs aux piédroits avancés. C'est le moment où il abandonne sa théorie mozarabe et cherche la nouvelle filiation non seulement de Cuxa mais de certaines autres églises de Roussillon, de la Narbonnaise, de la Catalogne qui se caractérisent par cette même disposition. Il appelle ce type d'arc « arc à gouttière » soit son tracé est outrepassé, soit semi-circulaire et lui attribue une filiation byzantino-wisigothique, d'origine orientale. La tour dite de l'Horloge pour lui est un vestige de l'époque carolingienne qui remonte à la reconstruction de l'abbaye (fondée en 778) par Louis le Pieux entre 800 et 814 selon la *Vita Hludovici*. Sa porte présente ce tracé au rez-de-chaussée et à l'étage aussi.

Marcel Durliat en 1973, au *Congrès archéologique de France* suppose que la fondation carolingienne était plutôt une restauration et soutient son opinion par la trouvaille des pièces sculptées antérieures à l'an 800 (sarcophage d'Aquitaine, chapiteaux mérovingiens). Pour lui,

la tour au bras nord du transept est le seul vestige provenant de l'époque préromane, au rez-de-chaussée son ouverture serait une porte, à l'étage une grande fenêtre. Il qualifie leur arc d'outrepassés. Leurs retombées en arrière des piédroits lui rappellent l'ancienne vaisseau de Saint-Michel de Sournia, considéré comme antérieur à la seconde moitié du X^e siècle. Sur l'intrados de la porte, il remarque des personnages barbares peints, l'un avec une croix de Malte.

Les travaux archéologiques dans les dernières années ont donné quelques indices de datation pour la période haut médiévale quoique les résultats ne concernent pas directement cette tour. Les sondages effectués en 2011 par Christian Markiewicz et Sophie Lescure dans le bras nord du transept de l'église abbatiale ont découvert un sol ancien dont la rubéfaction signalant un incendie a été datée par radiocarbone : les résultats fournissent une fourchette chronologique antérieure à la fondation, entre 660 et 780. Dans la sacristie voisine, le contenu de quatre poteaux comblés de débris a révélé trois dates par C 14 qui sont postérieures à la fondation : 780-790 ; 810-850 ; 850-980. A l'est du chevet du transept le mortier d'une structure maçonnée a été daté entre 609 et 668.

Andreas Hartmann-Virnich, dans les Actes des journées d'études des 14-15 septembre sur l'abbaye de Lagrasse, situe la tour dite préromane, au nord du bras septentrional du transept roman de l'abbatiale, parmi les plus anciennes structures conservées en élévation et la date du X^e siècle. Il parle des baies outrepassées en retrait sur leurs piédroits, caractéristiques de la tradition du haut Moyen Age. Les exemples évoqués en comparaison avec ces ouvertures en Roussillon (Cuxa, Sournia, Fenollar, Riunoguers) de tracé similaire renforcent sa chronologie du X^e siècle.

En 2014 les excavations menées par Bastien Lefebvre et Nelly Pousthomis dans le jardin de l'abbé à 25 m au nord de l'abbatiale ont mis au jour trois sépultures orientées dont les os ont été datés par C14 entre 760-880. Apparemment, ce cimetière aurait été utilisé juste avant la fondation de l'abbaye quand un ermitage se trouvait sur le site ou probablement au siècle suivant. Ces résultats apportent des indices sur la période précédente le X^e siècle et attestent l'occupation du site depuis le VII^e siècle, déjà au temps des ermites avant l'arrivée des moines fondateurs, puis pendant la période de la fondation carolingienne.

Description : L'ancienne abbaye de Lagrasse se trouve à une distance à peu près égale entre Carcassonne et Narbonne, dans la vallée de l'Orbieu, rivière qui lui a prêté son nom.

L'ensemble monastique comprend des campagnes de construction à des époques différentes. La partie la plus ancienne, qui nous intéresse, serait une tour rectangulaire conservée d'une structure primitive à l'extrémité du transept nord de l'abbatiale, reconstruite au XI^e siècle sur un plan en croix latine. De cette église primitive du XI^e siècle ne sont conservés que le bras nord et sud du transept. (Les fouilles de 2011 ont retrouvé les deux absidioles du XI^e siècle inscrites dans les deux chapelles nord plus tardives du bras nord du transept.) Après un incendie à la fin du XII^e siècle, la nouvelle abbatiale s'édifie à partir de 1208 jusqu'à la fin de ce siècle sous l'abbatiale d'Auger de Gogenx en style gothique.

Le XIV^e siècle est marqué par la construction des fortifications. Le premier abbé commanditaire, Philippe de Lévis, évêque de Mirepoix construit un grand clocher en 1505 qui reste inachevé. Au XVIII^e siècle des nouvelles constructions amplifient l'ensemble sous l'abbatiale d'Armand Bazin de Bezons, évêque de Carcassonne (cour d'honneur, bâtiment conventuel, cloître) en style classique.

La tour dite préromane est une construction de plan rectangulaire qui est collée au bras nord du transept de l'église abbatiale sur son côté nord et qui communique avec elle par une porte de tracé en champignon. L'appareil de la tour en moellons irréguliers de dimension différente en disposition quelconque manifeste le contraste avec la maçonnerie régulière en assises bien

formées de l'église romane. Sa travée précédant la tour est voûtée sur deux arcs doubleaux portés par des piliers saillants, la hauteur de cet espace correspond à la hauteur de la tour qui comprend pourtant deux niveaux selon ses ouvertures superposées.

Arc : La porte du rez-de-chaussée qui met en communication le bras nord de l'abbatiale du XI^e siècle avec ce vestige de l'époque précédente est marquée par un arc en champignon, construit sur des piédroits hauts en avancée par rapport à la retombée de son arc semi-circulaire surhaussé de tracé ovalisant. Bien que cette porte soit laissée ouverte, le passage entre ses supports est rétréci par des blocs à leur base intérieure. Malheureusement, l'accès à la travée précédant la tour est barré par une clôture ce qui empêche de prendre des mesures et de faire des observations de près. On peut pourtant voir que les éléments des piédroits sont en moellons de la même sorte que l'appareil du mur mais en disposition horizontale et que les claveaux de l'arc sont distingués par un matériau différent, notamment par le tuf poreux en pièces assez bien taillés. Dans le piédroit sud il y a des pierres bien équarries et assez grandes. La tête des claveaux est par endroit crépie mais la disposition en rayon est observable. L'intrados profond porte toujours des peintures murales de couleur rose.

Cette porte est surmontée par une autre ouverture similaire mais bouchée à l'étage dans ce même mur oriental. Sa taille semble être similaire à la porte du rez-de-chaussée. Elle est accessible à l'autre côté du mur. Ses piédroits en moellons encadrent un passage de 1,75 m de distance, leur hauteur mesure 2,10 m, la retombée de l'arc donne un retrait de 0,10-0,11 m. Les claveaux de largeur similaire mais de longueur différente sont construits également en tuf, ils sont disposés en rayon. La structure de ces deux ouvertures est donc identique. (Actuellement l'encadrement d'une porte bouchée plus récente occupe l'espace entre les piédroits.)

Protection : Arrêté de classement 23/07/1923 ; 03/06/1932 ; 12/11/1958 – propriétaire : le département

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

PONSICH, 1971, p. 23.

DURLIAT, DROCOURT, 1973.

FOLTRAN, 2016.

HARTMANN-VIRNICH, 2013.

45. SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE

(en champignon : porte nord, le reste est actuellement inaccessible)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : LA JONQUERA

Édifice : église intégrée dans le mas de Forn del Vidre, aujourd'hui abandonné

Titulaire : Saint Martin, évêque de Tour, évangéliste des Gaules au IV^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 489018 m ; N : 4699117 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 51' 57.9" ; Latitude : 42° 26' 39.7" ; Altitude : 193 m

Historique : Sans aucune documentation, elle fait l'objet seulement d'une légende (Montsalvatje) selon laquelle l'église a été construite sur l'ordre de Charlemagne après avoir battu les Arabes en Roussillon. Le nom du site atteste l'existence d'un ancien four de verre dans les environs. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : M. Oliva Prat situe l'édifice aux IX-X^e siècle.⁷¹ Pour Barral i Altet qui compare son plan avec celui de Sant Pere de Terrassa, le monument est tardif, datable de la fin du X^e siècle.⁷² Badia i Homs l'intègre aussi dans la première phase de sa catégorie « romane » du X^e siècle.⁷³ Selon P. Ponsich en 1995, l'édifice correspond à celui qui est cité en 844 dans un diplôme de Charles le Chauve sous le nom de *Sanctus Martinus in valle Vitraria in monte Albaria* comme la possession de Saint-Hilaire en Carcassés.⁷⁴

Description : L'église se trouve entre Le Perthus et La Jonquera, juste à côté de l'autoroute sur une petite butte, elle est complètement camouflée à l'intérieur et extérieurement au sud par les ruines du Mas del Vidre, actuellement désaffecté. L'édifice est pourtant singulier à cause de son plan composé d'une nef rectangulaire unique et d'un chevet trilobé. Il faut noter que son plan est différent dans toutes les publications concernant la position et la largeur de ses portes, l'axe du chevet par rapport à la nef et ses fenêtres. Jacques Fontaine voit dans ce chevet triabsidal la tradition de la *trichora* antique et la réminiscence des plans carolingiens. Pour Badia i Homs il rappelle les édifices funéraires paléochrétiens.

L'étude du bâtiment est pratiquement impossible à l'exception de la moitié extérieure de ses murs bien dégagés au nord qui sont défigurés quand même par la peinture des graffitis sur une grande surface de son chevet. La construction du mas (1727) a bénéficié de la structure de l'ancienne église qui devait être abandonnée à cette époque-là, au moyen de diviser son espace intérieur à deux niveaux dans son chevet par un plancher, dans sa nef par une voûte et d'y accoler au sud d'autres locaux. La partie basse de la nef a été utilisée comme étable, l'étage a été transformé en habitation ce qui a fait ouvrir des nouvelles fenêtres même dans le mur de son chevet. A l'extérieur ce chevet triabsidal est divisé au milieu par un mur perpendiculaire appartenant au mas qui rend inaccessible l'autre partie du chevet. Toutes les publications réclament en vain la restauration de cette église qui conserve sous ce camouflage de ruines parasites la majeure partie de sa construction d'origine. Aujourd'hui le plancher

⁷¹ OLIBA PRAT, 1962, p. 82.

⁷² BARRAL, 1981, p. 203.

⁷³ BADIA I HOMS, 1985, 2/A, p. 205.

⁷⁴ PONSICH, 1995, p. 44.

défoncé dans le chevet rend impossible les observations dans cet espace important et entrave la vérification du tracé des arcs.

Hors œuvre la longueur de la construction mesure 15 m, la largeur de la nef 5 m (mesures *Catalunya romànica*) ce qui dépasse les petites chapelles rurales du corpus, le plan tréflé de son chevet peut faire allusion symboliquement, malgré sa dédicace, à la sainte Trinité. Ces deux corps communiquent par le moyen d'un arc triomphal qui resserre le passage. L'entrée des absidioles latérales imite cette disposition en créant des petits espaces compartimentés. Les plans de l'édifice démontrent l'irrégularité dans le plan des trois lobules et à la jonction du chevet et de la nef.

Le matériau de construction est de moellons de toutes dimensions mais majoritairement de grande taille, à peine dégrossis qui forment par endroit des petites assises inclinées ou posées en épi. Dans les angles et dans la construction des arcs nous trouvons des pierres de granit grossièrement taillées.

Malheureusement, les ouvertures, les fenêtres sont modifiées ou inaccessibles, seulement la porte bouchée du mur gouttereau nord reste mesurable. Son pendant était dans le mur sud que nous n'avons pas pu retrouver sans lumière dans les constructions compartimentées et encombrées de déchets. Selon les plans publiés son emplacement est soit symétrique en face de l'autre porte, soit elle est décalée vers l'ouest sous une forme plus large. La disposition symétrique suggère une circulation transversale dans la nef, la porte nord d'une largeur restreinte fait penser à une porte aux morts donnant sur un cimetière. Malheureusement, le site n'a jamais été fouillé.

Bien que la nef soit couverte actuellement d'une charpente provisoire, les amorces des arcs doubleaux et la large banquette des murs gouttereaux permettent de supposer l'existence d'une voûte autrefois. Les trois absides conservent toujours leur voûte : la centrale, couverte d'une voûte en berceau terminé à l'est en cul de four, jouit du contrebutement des absidioles latérales couvertes en quart de sphère.

De l'état actuel émane une image triste de l'ancienne église tellement singulière par le plan tréflé de son chevet, les bâtiments postérieurs qui phagocytent à l'intérieur et à l'extérieur ses murs contrarient toutes études sérieuses.

Arc : Quoique dans les publications nous puissions lire le plan outrepassé des absides, le profil outrepassé des arcs et de la voûte, même de la porte nord, notre visite ne peut confirmer cette information, ni pour l'arc triomphal, ni pour la nef. La porte bouchée du nord correspond à un arc en champignon sur des piédroits hauts de 2,20 m et avancés de 0,16 m vers l'intrados. La largeur de 0,74 m du passage sur une hauteur total de 2,95 m semble être plus étroite que celle d'une porte d'entrée.

L'arc triomphal et les arcs à l'entrée des absidioles sont appareillés mais le crépi et les conditions défavorables à l'étude empêchent d'identifier la disposition des claveaux. Les piédroits de l'arc triomphal sont formés de grands blocs de taille. Son tracé est semi-circulaire sur les deux côtés nord et sud, ses impostes échancrées en biais font leur saillie sur 0,20 m par rapport à la retombée de l'arc. Ces impostes grossièrement travaillées et dépourvues de décor avancent non seulement vers l'intrados mais vers la nef aussi, l'angle ouest de l'imposte nord est abîmé. Leur hauteur mesurant de 0,20-0,22 m est également considérable. Au-dessous des impostes, les supports font un retrait de 0,12 m. La distance des piédroits mesurant 2,42 m et leur hauteur faisant approximativement 3,30 m (y compris la hauteur de la partie basse de la nef) permettent de formuler une aperçue sur cette église bien malmenée pendant les siècles précédents.

Protection : inclut dans l'Inventari del Patrimoni Arquitectònic de Catalunya

Références bibliographiques :

OLIVA PRAT, 1962, pp. 81-82.

FONTAINES, 1977, p. 285.

BARRAL, 1981, p. 203.

JUNYENT, 1983, pp. 117-118.

BADIA I HOMES, 1985, (1978), 2/A, texte: pp. 204-205; plan, photos: pp. 213-214.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 516-517. (notice de JBA, JAA)

PONSICH, 1995, p. 44.

46. **SANT PERE DE PLA DE L'ARCA**

(outrépassé : plan de l'abside intérieur et extérieur)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : LA JONQUERA

Édifice : ruines de l'église intégrée ultérieurement dans un mas, tous les deux désaffectés

Titulaire : sant Pere (Pierre), apôtre, première évêque de Rome (+ vers 64-70)

Coordonnées Lambert : E : 490554 m ; N : 4699708 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 53' 6. 2" ; Latitude : 42° 26' 58. 7" ; Altitude : 580m

Historique : Ni sur l'église, ni sur le village médiéval qui l'entoure nous n'avons aucune référence.

Datation proposée : Bien que l'inventaire situe les vestiges au X^e e siècle, selon X. Barral i Altet en 1981, la construction suit la manière traditionnelle mais l'église appartient déjà à la période romane. Pour Junyent en 1983, malgré l'apparence archaïque, il s'agit d'une œuvre tardive. J. Badia i Homs date les ruines de l'église dans sa catégorie « ROMANIC I » qui comprend le X^e siècle. Elle est l'une des premiers témoignages de la réapparition de l'abside semi-circulaire qui est dans ce cas outrépassée. Au sud, les bâtiments ajoutés d'un mas sont placés par lui aux XVII^e-XVIII^e attestant qu'à cette époque-là l'église n'était plus dédiée au culte. La fortification de l'édifice a eu lieu également au XVII^e siècle.

Description : Les ruines de Sant Pere sont accessibles soit à partir du Perthus (3,5 km) vers le sud-ouest, soit en sortant au nord de la Jonquera (5,5 km) vers le mas Brugat d'où il faut encore continuer la piste sinueuse vers le Puig Forcadell.

Actuellement, nous voyons les vestiges de l'église dans un état similaire aux constructions du mas qui y ont été greffées aux XVII-XVIII^e siècles. A une époque indéterminée l'église a été fortifiée au moyen de l'ouverture de meurtrières étroites dans ses murs. A ses alentours on a découvert les vestiges d'un village médiéval en pierres sèches et en pierres liées de boue.

L'église a une nef unique rectangulaire à laquelle une abside de plan outrépassée est ajoutée à l'est. Son mur occidental n'est pas perpendiculaire aux murs nord et sud et son abside est également désaxée vers le nord. Ses murs périmétriques subsistent toujours mais la voûte en berceau plein cintre reposant sur des banquettes ne couvre plus que la partie occidentale de sa nef.

Sa porte d'entrée percée dans le mur méridional la met en communication avec les dépendances édifiées au sud. Ses fenêtres, une dans la façade occidentale, deux autres dans l'abside, à l'est et au sud, ont été modifiées.

L'appareil est en moellons schisteux, seulement cassés, dont l'appareillage en *opus spicatum* occupent pratiquement tout le parement du chevet.

A l'intérieur, au centre de la nef une sépulture rectangulaire, orientée nord-sud a été creusée dans le sol.

Arc : Sant Pere de Pla del Arca nous intéresse à cause du plan outrépassé de son abside mais son tracé n'est pas identique chez les différents auteurs. Chez Junyent l'abside est profond et outrépassée seulement à l'intérieur ; chez Barral i Altet elle ne l'est pas du tout et son tracé

asymétrique n'est pas profond, l'auteur qui a fait le relevé lui-même parle d'une abside semi-circulaire, un peu modifiée. Junyent estime que ce type d'abside est caractéristique dans les tentatives précoces de la forme semi-circulaire et il perdura dans l'art roman. En tout cas, il faut noter que la courbure outrepassée et désaxée de l'abside se voit bien sur l'image satellite.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic: invarquit.cultura.gencat.cat

OLIVA PRAT, 1962, p. 80.

BARRAL, 1981, p. 268.

JUNYENT, 1983, pp. 146-147.

BADIA I HOMES, 1985, 2/A, p. 206; plan, photos: p. 215.

ABRIL I LOPEZ; 1990, pp. 508-509. (notice de JBH)

47. SAINT-PIERRE DE BROUSSON ou DE BOUBALS

(en champignon : arc triomphal, outrepassé : voûte)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : LA TOUR-SUR-ORB

Édifice : église

Titulaire : saint Pierre, apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 0712694 m ; N : 6284415 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 09' 26.3"E ; Latitude : 43° 39'31.1"N ; Altitude : 226 m

Historique : La première mention de l'église date de 1135 dans le *Cartulaire de Joncel* où elle figure selon la bulle du pape Innocent II en tant que la possession de cette abbaye bénédictine. André Signoles attire l'attention sur le fait qu'il s'agit déjà d'une confirmation et que cette dépendance doit remonter à la seconde moitié du XI e siècle.

En 1265 dans la bulle de Clément IV elle est l'annexe de Saint-Saturnin de Caunas qui se situe à 3 km au nord de Saint-Pierre. En 1636 la visite pastorale de Monseigneur Clément de Bonsi ordonne le couvrement de sa nef et d'autres travaux de réparation. La construction de la nouvelle église au Mas Blanc en 1692, à deux km au sud de la chapelle de Brousson et le remplacement du culte de Saint-Pierre là-bas par celui de Saint-Martin du Mas Blanc décrété par l'évêque de Béziers a provoqué la protestation des habitants de Boubals. Néanmoins, vers la fin du XVIII^e siècle l'église du Mas Blanc a finit par prendre la fonction paroissiale. (A. Signoles)

En 1989 A. Signoles rend compte que les travaux de réfection du dallage dans le chœur ont permis de trouver une hache de bronze du VIII^e siècle av. J. C., des tessons de céramiques vernissées, trois deniers de Raymond de Trencavel de 1150 et d'autres monnaies du XVII^e siècle.

1990 : l'*Association des Amis de Saint-Pierre de Brousson* a effectué des travaux de rénovation (dégagement du mur extérieur méridional enterré, décapage des arcs doubleaux de la nef et le dépouillement des murs)

Datation proposée : Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) incluent Saint-Pierre parmi les églises préromanes de l'Hérault et ils la mentionnent parmi les exemples qui se caractérisent par le désaxement du chevet par rapport à l'alignement de la nef.

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 considère, malgré les remaniements postérieurs, que l'édifice a été construit à une "haute époque, probablement carolingienne".

André Signoles dans son étude monographique en 1989 date la construction de l'église autour de l'an mil, dans la première moitié du XIe siècle d'après son plan, son appareil et sa structure. À l'encontre de l'abbé Giry qui a supposé que les arcs doubleaux de la nef étaient destinés à porter une charpente dès le début, Signoles pense que ces arcs doubleaux ne sont pas d'origine parce qu'ils n'adhèrent pas aux murs, ils datent de la deuxième moitié du XVII^e siècle quand la charpente a été remplacée par la voûte actuelle. Selon lui, les bâtiments annexes (ancien ermitage) qui se trouvent toujours au nord de la nef de l'église y ont été accolés au

XIII^e siècle, puis ces constructions ont été prolongées vers l'est au XVII^e siècle par une nouvelle pièce qui a servi de sacristie.

Description : La chapelle, isolée avec son cimetière au bord d'une voie antique importante sur la rive gauche de l'Orb, se trouve à un km dans la direction nord-est de la commune de La Tour-sur-Orb et à une distance d'un peu plus longue du hameau de Boubals en continuant ce chemin.

L'église de Brousson a une seule nef de plan rectangulaire, terminée à l'est par un chevet trapézoïdal plus étroit et plus bas. Celui-ci ouvre sur la nef par un arc triomphal qui ne réduit pas la largeur du sanctuaire et forme ainsi un chœur ouvert. L'édifice est entièrement voûté actuellement, son chevet porte une voûte en berceau plein cintre indéniablement outrepassée dans sa retombée méridionale, sa nef, en revanche, voûtée dans un deuxième temps sur des arcs doubleaux est couverte de voûte d'arête. Il s'agit de deux arcs doubleaux sur des piliers adossés aux murs gouttereaux nord et sud qui divisent la nef en trois travées inégales. Le profil de leur pilier est nettement bombé et suit l'inclinaison des murs qui s'amincissent vers le haut. La construction des piliers des deux arcs doubleaux en pierre de taille est similaire mais seul l'arc oriental a des claveaux en pierre de taille, les claveaux de l'arc doubleau oriental sont en moellons.

L'édifice a trois baies remaniées dans le mur méridional de la nef et deux autres dans l'axe du chevet et dans son mur sud. Parmi toutes, seule la fenêtre d'axe conserve sa forme d'origine d'un seul ébrasement vers l'intérieur, sa disposition primitive est observable à l'extérieur où ses supports sont constitués de deux grands blocs taillés ; un linteau monolithique échancré assure le couverture. Dans le mur oriental de la sacristie, au nord du chevet un linteau monolithe est remployé qui doit provenir d'une ancienne baie.

Dans la nef s'ouvrent deux portes, l'une dans la façade occidentale, l'autre dans le mur nord vers les dépendances de l'ancien ermitage. Selon l'abbé Giry, la porte occidentale était la porte d'entrée primitive, selon Signoles la porte d'origine était au nord à cause de l'enterrement complet de la façade méridionale, elle a été remplacée par la porte occidentale ultérieurement.

L'appareil est en moellons de dimension plutôt modeste et de galets de rivière sans former des assises dans les parements, les angles sont consolidés de pierres bien taillées, en carreau et boutisse, plusieurs dans la même rangée. Dans la partie haute du mur gouttereau méridionale à l'extérieur et à l'intérieur il y a un appareil en arête de poisson.

Arc : Seul André Signoles a remarqué le tracé outrepassé de la voûte en berceau plein cintre du chevet. Il l'a vu en 1989 avant les travaux de restauration. Il est nécessaire de préciser que le profil de cette voûte présente avant tout le tracé en champignon à cause d'un retrait considérable de sa naissance sur des parois avancées. Cette banquette fait une saillie de 0,23 m au nord et 0,18 m au sud. En complétant ce profil la retombée devient légèrement outrepassée, surtout sur le côté méridional, toujours sur un support avancé. Dans la zone de la fenêtre méridionale la courbure devient indéniablement outrepassée parce qu'elle est lissée vers la naissance de la voûte. Il faut reconnaître aussi que nous ne savons pas aujourd'hui à quelle solution de remplissage la banquette de ces parois avancées avait été destinée et quelle a été leur forme autrefois. On a l'impression d'après les moellons laissés apparents dans les parois du chevet que la couche de ciment actuelle a bien épaissi les surfaces. Tout compte fait, nous considérons la voûte du chevet de Saint-Pierre de Brousson comme outrepassée.

L'arc triomphal, entièrement appareillé, a cependant un tracé en champignon. Sa construction soignée contraste avec les murs en moellons. Les jambages en grands blocs de pierres taillées sont dans la continuité des parois nord et sud du chevet sans rétrécir le passage

(2,70 m) entre le sanctuaire et la nef. Ces piédroits sont couronnés par des impostes très peu saillantes (0,07 m au nord, 0,03 m au sud) qui portent une décoration de trois baguettes parallèles. Non seulement leur débordement mais leur hauteur est peu importante, celle-ci mesure seulement 0,18 m. L'arc semi-circulaire prend sa naissance à un retrait de 0,24 m sur le piédroit nord, de 0,18 sur le piédroit sud. Les claveaux parfaitement appareillés au nombre de 28 sont en disposition rayonnante. Ils jouent sur la polychromie en alternant les pièces plus foncées avec les celles de plus claires. Leur largeur et hauteur sont très similaires ce qui leur prête une grande régularité et une ligne continue sur l'extrados. Les éléments traversent toute l'épaisseur de l'intrados. L'arc triomphal donne une large ouverture sur le chevet et y laisse voir la naissance de la voûte sur une banquette continue dont le niveau horizontal ne coïncide pas avec la hauteur de la naissance de l'arc triomphal mais celle-ci est en contrebas par rapport à la retombée de la voûte. A. Signoles a considéré comme une maladresse cette anomalie et à la fois comme un trait d'archaïsme. (À l'église Saint-Michel du hameau de Paderns nous avons exactement le même décalage de hauteur entre la voûte du chevet et l'arc triomphal dans la disposition d'un chœur ouvert comme à Brousson.)

Même si le premier arc doubleau devant le chevet n'appartient pas à la construction d'origine selon les auteurs, il faut noter son tracé outrepassé en retrait sur des piliers rectangulaires saillants.

Protection : sans protection – propriétaire : pas renseigné

Références bibliographiques :

Dossier DRAC Montpellier

DURLIAT, GIRY, 1971, pp. 207. 210.

GIRY, 1983, pp. 201-202.

SIGNOLES, 1989.

48. SAINT-PIERRE-DU-CROS de LAUROUX

(outrepassé : arc triomphal)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : LAUROUX

Édifice : chapelle ruinée

Titulaire : saint Pierre, apôtre, premier évêque de Rome (+ 64)

Coordonnées Lambert : E : 0722171 m ; N : 6297486 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 16' 31.2"E ; Latitude : 43° 46' 33. 7"N ; Altitude : 378 m

Historique : Sans documentation

Son nom provient d'après l'abbé Giry de la croix qui se trouve à côté des ruines au bord du chemin. Un vieux chemin est passé par ici qui a relié Lodève au plateau de Larzac.

Datation proposée : Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) utilisent l'arc triomphal en tant qu'un élément de datation. Sans donner une date précise, ils comparent l'arc outrepassé ruiné de l'ancienne église de Lauroux à l'arc triomphal également appareillé de Saint-Georges de Lunas. Selon les auteurs, ces chapelles qui ont été attribuées auparavant au courant mozarabe traversant les Pyrénées, s'inscrivent plutôt à la tradition wisigothique même si elles datent du début de la « préromane ou carolingienne ».

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 situe plus précisément l'église d'après ses ruines entre le V^e et le VIII^e siècles.

L'Inventaire général la date en revanche du XI^e-XII^e siècle avec point d'interrogation.

Description : Le petit village de Lauroux se trouve à 8 km au nord de Lodève, les ruines de la chapelle sont à 1 km dans la direction occidentale en sortant du village sur le chemin de Saint-Pierre.

Malgré son état fragmentaire, réduit à son chevet conservé sans couverture, les vestiges de Saint-Pierre de Lauroux constituent un monument important dans notre corpus. Les éléments subsistants disposent de maintes informations sur un édifice qui n'a jamais été reconstruit ou restauré.

Édifiée sur une pente abrupte, sa nef unique a été emportée par la rivière qui coule à peu de distance en contrebas des vestiges. A ce vaisseau de plan rectangulaire selon les indices subsistants a été greffé à l'est un chevet carré introduit par un arc triomphal de tracé outrepassé. Selon les arrachements, ce petit chevet (2,40 m dans œuvre chez Giry) a été couvert d'une voûte en berceau plein cintre qui retombe en retrait sur ses parois (0,17 m). Selon les peu de fragments de la voûte sa courbure n'était pas outrepassée.

Les murs sont bâtis de moellons de toute sorte, seulement cassés au marteau sans aucune tendance d'horizontalité. Le mortier qui relie ces éléments est très épais et contient de cailloux. En contraste avec cette rusticité, les chaînes d'angle sont construites de grands blocs taillés et posés systématiquement en carreaux et boutisses. L'arc triomphal et les deux fenêtres à simple ébrasement percées dans le mur oriental et méridional du chevet sont également parfaitement appareillés.

La fenêtre axiale du chevet à large ébrasement vers l'intérieur est édifiée avec un soin particulier de quelques grandes pierres de taille posées en carreaux et boutisse dans les montants qui sont terminés par six petits claveaux très profondément enfoncés. A l'extérieur son ouverture très étroite est bouchée par le sol dont le niveau est nettement plus élevé sur ce côté. Le tracé de la fenêtre n'est pas outrepassé.

La baie méridionale est accessible à l'extérieur aussi, elle est également semi-circulaire. A l'extérieur, ses montants sont constitués d'un seul bloc de pierre posé de chant respectivement de chaque côté qui supportent un linteau rectangulaire (cassé) échancré au milieu d'une pierre monolithique de couleur jaune et moins dure, tout à fait différente par rapport au reste de la construction de cette ouverture. A l'intérieur, ses piédroits courts, formés également d'une seule pierre de chaque côté, sont surmontés de dix claveaux bien taillés. Les sommiers en position horizontale sont longs, tandis que les claveaux au-dessus en disposition radiale emploient des pièces plus minces.

Cette fenêtre est encadrée de part et d'autre par un pot acoustique dont non seulement l'emplacement creusé dans la paroi mais le fond du récipient sont également conservés. Dans le mur en face, deux enfoncements (trous de boulin?) sont laissés ouverts.

L'arc triomphal atteste la même attention particulière dans tous ses éléments constitutifs que les autres parties appareillées des vestiges.

Malgré sa taille modeste la chapelle de Lauroux représente par ses détails architecturaux très élaborés un édifice significatif, il est regrettable qu'il ne possède aucune référence documentaire.

Arc : L'arc triomphal qui ne conserve que très partiellement sa structure fait pourtant preuve de la valeur importante donnée à ce support à l'entrée du chœur. Entre ses montants qui resserrent considérablement le passage il mesure une distance de 1,50 m. Les piliers ont une épaisseur de 0,55 m. Les pierres de taille qui forment ses piédroits sont assemblées avec un soin particulier évoquant effectivement ceux de Saint-Georges de Lunas. Dans le pilier nord les rangées de trois pièces posées parallèlement contre l'une de l'autre alternent avec des assises horizontales formées par un seul bloc. L'autre piédroit en face au sud n'est pas symétrique, les assises sont plus nombreuses et la pierre est moins régulière et moins travaillée. Dans les rangées où les pièces étaient en position verticale dans le piédroit nord, au sud nous trouvons souvent seulement deux pierres et ces éléments ne sont pas plus hauts que les assises formées d'une seule pierre plate. A ce côté sud la perfection de la taille est compensée et corrigée par l'adaptation de la dimension des pierres à leur entourage aux endroits où les assises ne sont pas parallèles. La régularité semble moins intentionnelle sur le revers du mur diaphragme.

Les piliers sont couronnés par des impostes volumineuses, d'une hauteur importante (0,24 m) qui débordent vers l'intrados (celle du midi également vers le chevet). La saillie de l'imposte nord par rapport à la retombée de l'arc fait 0,11-0,12 m, au sud 0,08-0,11 m. Elles sont décorées seulement sur leur face tournant vers l'intrados par une moulure simple qui comprend six tores au sud, quatre au nord sur une surface taillée en biais. L'angle des extrémités saillantes des impostes, sur leur face vers la nef, est symétriquement coupé afin d'y fixer probablement quelque chose en travers. L'arc prend sa naissance en retrait non seulement sur ces impostes mais également par rapport aux piédroits. Des claveaux parfaitement appareillés ne subsistent que trois au sud et deux au nord mais ces quelques éléments sont suffisants pour déterminer leur courbure en fer à cheval. On peut même voir la disposition radiale des claveaux qui traversent toute l'épaisseur de l'intrados.

Protection : Pas classé, seulement référence IA00029404 dans l'Inventaire – propriétaire : la commune de Lauroux.

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

DURLIAT, GIRY, 1971.

GIRY, 1983, pp. 104-106.

49. SANTA MARGARIDA d'EMPURIES

(oultrepassé : plan de l'abside)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : L'ESCALA

Édifice : ruines d'une chapelle à l'emplacement d'un baptistère

Titulaire : santa Margarida (Marguerite) d'Antioche de Piside, martyrisé au IV^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 509196 m ; N : 4664281 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 6' 41. 04" ; Latitude : 42° 7' 50. 369" ; Altitude : 3 m

Historique : La chapelle Santa Margarida apparaît dans la documentation en 1279 (*Rationes decimarum*). En 1328 elle est mentionnée sous le vocable double de Santa Margarida et de Sant Just. Le culte y a été maintenu jusqu'au début du XVII^e siècle.

Fouilles archéologiques menées dans les années 1950 et en 2003

Datation proposée : Le baptistère précédant l'édifice actuel en ruines est daté du VI^e-VII^e siècles, tandis que l'abside outrepassée provient d'une chapelle préromane du X^e siècle. (Badia i Homs dans *Catalunya romànica*, il corrobore sa date par d'autres églises d'Empordà et du Roussillon où l'abside outrepassé substitue au chevet rectangulaire). Barral i Altet date l'abside la fin du X^e (1981), Junyent parle d'une cavité octogonale pour la piscine qu'il identifie avec un *nymphaeum* ou une cuve baptismale, il suppose qu'à l'aula rectangulaire a été greffé l'abside dans un deuxième temps (1983).

Description : Les vestiges de la chapelle se trouvent à 2 km de l'Escala dans la direction occidentale à côté de la route nationale GI 623 qui mène à Viladamat et à 1 km au sud d'Empuries. Malheureusement, dans la littérature il y a une vraie confusion entre ces vestiges à l'abside outrepassée et ceux d'une autre église au chevet rectangulaire se situant à 150 m dans la direction sud-est qui, faute de dédicace connue, porte le même nom. (Les chiffres I et II ne sont pas unanimement utilisés ce pourquoi nous tenons à les écarter.)

Les vestiges comprennent un édifice à nef unique rectangulaire et une abside de plan outrepassé, aujourd'hui toutes les deux à ciel ouvert. L'abside en fer à cheval est plus ancienne que la nef qui a été reconstruite à l'époque post-médiévale mais en suivant la structure antérieure. L'abside a été couverte d'après les indices subsistants d'une voûte en quart de sphère, son appareil est de travertins grossièrement équarris, de taille similaire en assises horizontales. Les fouilles ont démontré que la nef est élevée à l'emplacement d'un édifice primitif qui était un baptistère selon les vestiges. L'appareil de ses murs actuels est moins ancien que celui du chevet, les moellons sont de toute dimension, sans travaillés et mélangés avec des débris de poterie, en partie de l'époque romaine. A certains points leur base comprend un appareil similaire à celui de l'abside. La nef n'a pas été voûtée, à son milieu les piliers d'un arc doubleau sont identifiables. L'abside et la nef communiquent par l'intermédiaire d'un arc triomphal sur banquettes dont le tracé est très abîmé (chez Badia outrepassé comme la voûte du chevet). Devant le chœur, soulevé de deux gradins, un espace délimité par les fondations d'un mur transversal circonscrit un espace presbytéral pavé en *opus signinum*.

Au centre de la nef, les vestiges d'une piscine baptismale ont été découverts, sa typologie (extérieurement carré, intérieurement hexagonal, recouvert de marbre) rappelle les baptistères du VI^e siècle pour Badia i Homs. Les dernières fouilles de 2003 permettent d'affirmer que la piscine originale a été postérieurement réduite et adaptée au baptême par ablution. Contre cette structure, une sépulture privilégiée en sarcophage monolithique a été déposée. La décoration en *opus signinum* et en *tesselles* colorées suit les modèles chrétiens nord-africains du Ve siècle. Plus tard d'autres tombes se multiplient à ses côtés. L'épithaphe de la tombe a pu être lue depuis l'entrée principale au nord. L'édifice, bâti au-dessus d'autres vestiges pouvant appartenir à une grande villa, un monastère ou un groupe épiscopal, situe ce baptistère dans le contexte architectural d'un complexe étendu et suggère que la sépulture privilégiée aurait été celle d'un évêque d'Empordà.

Arc : plan outrepassé de l'abside

Le tracé de l'abside est représenté différemment par les auteurs : chez Barral i Altet qui utilise le plan d'Almagro, Navascuès, Adell la courbure est outrepassé intérieurement et semi-circulaire extérieurement ; chez Junyent et Badia i Homs elle dessine le fer à cheval à l'extérieur et à l'intérieur aussi.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 203.

JUNYENT, 1983, pp. 111-112.

BADIA I HOMES, 1985. (1978), 2/A, pp. 148-149; plan, photos: p. 157. (Santa Margarida II)

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 459-461. (notice de JBH)

50. SAINT-SAUVEUR DES PLANS

(outrépassé : arc triomphal)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : LES PLANS

Édifice : église

Titulaire : saint Sauveur, le Christ

Coordonnées Lambert : E : 0721412 m ; N : 6295297 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 15' 56.9"E ; Latitude : 43° 45' 22.6"N ; Altitude : 337 m

Historique : Sans documentation

L'église se trouve sur une vieille voie qui monte de Lodève vers le nord. Selon l'abbé Giry, le site d'Alayrac à côté désigne un habitat celtique.

Datation proposée : L'abbé Giry a daté l'église de la fin du X^e siècle, de l'époque où l'évêque saint Fulcran a fondé le monastère Saint-Sauveur de Lodève dont l'église des Plans aurait emprunté son titulaire.

L'Inventaire général en revanche, situe avec point d'interrogation l'édifice au XII^e siècle.

Description : L'église Saint-Sauveur se trouve à 1,6 km en amont dans la direction nord-ouest du village des Plans. Cette petite commune est à peu près 5 km dans le même sens de Lodève.

L'édifice a subi des modifications importantes. Il a une nef (4,15 m X 6,65 m dans l'œuvre) de plan trapézoïdal et un chevet rectangulaire (3 m X 3,50 m dans l'œuvre, Giry), moins large et moins haut que la nef qui communiquent par un grand arc triomphal rétrécissant le passage entre les deux corps. A l'ouest un clocher-tour carré, au sud un porche protégeant l'entrée sont accolés à sa nef extérieurement, les murs gouttereaux nord et sud sont contrebutés de contreforts lourds. La nef et le chevet sont couverts d'une voûte en berceau brisé, celle de la nef à une courbure entamée à partir d'un niveau très bas, celle du chevet, bâtie sur une banquette horizontale soulignée par une corniche saillante appareillée (0,12-0,14 m), en revanche, à une hauteur importante. Le niveau de cette corniche ne coïncide pas avec celui des impostes de l'arc triomphal mais elle se trouve plus bas. L'intérieur du chevet, y compris sa voûte, est couvert de peinture murale mais la voûte de la nef semble complètement incohérente avec l'arc triomphal et son mur diaphragme. Il faut noter que l'amincissement ne caractérise que le mur occidental de la nef et le mur oriental du chevet.

Toutes les ouvertures de l'église ont été remaniées. Sa porte d'entrée dans le mur méridional de la nef remonterait au XVe siècle, selon l'abbé. Son tracé légèrement brisé est encadré de grands claveaux de pierres bien appareillées. La porte occidentale, du même tracé aux impostes saillantes est murée, le clocher se trouve à son devant. Une fenêtre dans le mur nord de la nef entre deux contreforts et une autre dans le mur sud du chevet ont reçu également un cadrage brisé. Cependant, à l'extérieur sous une forme obturée on peut reconnaître la baie axiale d'origine du chevet avec un linteau monolithique échancré.

L'observation de l'appareil qui serait essentielle pour l'étude de ce monument rencontre l'obstacle de rejointoiement des parois extérieures et la couverture de peintures murales du chevet intérieurement. A l'extérieur, les murs visibles parmi les contreforts présentent un appareil de moellons irréguliers, seulement cassés, de taille diverse mais assez petite dont se démarque la façade méridionale du chevet en pierres de taille formant des

assises régulières. Dans les angles, surtout à l'angle sud-ouest, les pièces taillées sont volumineuses et elles sont rangées en carreau et boutisse. A l'intérieur, l'humidité donne une surface oxydée de couleur ocre à la pierre qui se caractérise par l'irrégularité dans la partie basse des parois de la nef et constitue des assises bien arrangées dans la montée de la voûte. La voûte du chevet est construite des blocs de taille identiques parfaitement assisés. La maçonnerie en moellons du clocher-tour se distingue par une tendance vers les lignes horizontales et par la taille plus grande des éléments dans l'ensemble de l'édifice. Sa porte méridionale est terminée par un linteau monolithique.

Curieusement, le chœur n'est pas surélevé au niveau de l'arc triomphal mais le grade se trouve à l'intérieur du chevet devant un autel maçonné. Celui-ci est couvert des plaques (remplis) décorées d'incisures régulières dont le motif se retrouve sur les impostes de la porte occidentale bouchée. Adossés aux murs nord et sud du chevet, un banc longe les parois. Deux bénitiers sont en emploi dans le bâtiment, l'un dans l'angle sud-est du chevet, l'autre à côté de la porte d'entrée.

Arc : Il s'agit d'un arc triomphal qui se détache du reste de la construction en moellons par sa structure appareillée et par sa dimension monumentale, disproportionnée par rapport à la hauteur modeste de la nef qui dépasse à peine le niveau de ses claveaux. Bien que l'arc soit entièrement couvert de peinture, les grands blocs parfaitement taillés qui constituent les piédroits et les claveaux peuvent être soupçonnés. Les éléments taillés se prolongent sur les deux côtés des montants dans le mur diaphragme qui rétrécit considérablement le passage vers le chœur. Vers la nef leur saillie fait 1,17 m au nord, 1 m au sud ; vers le chevet elle donne asymétriquement 0,59 m au nord, 0,80 m au sud. La distance entre ces piliers amincissant vers le haut reste à leur extrémité occidentale 1,95 m, à leur extrémité orientale 1,91 m, leur paroi intérieure vers l'intrados n'est donc pas parallèle l'une avec l'autre mais elles s'ouvrent plus largement vers l'ouest, vers la nef. L'autre caractéristique qui est inhabituelle à l'arc triomphal de cette église consiste en la hauteur importante de ses piliers. Dans le jambage nord à la mi-hauteur un trou est enfoncé dans la pierre et vers le sommet du piédroit sud un creux carré est enfoncé apparemment pour fixer ou contenir quelque chose.

Les impostes d'une hauteur notable qui couronnent les piédroits font saillie seulement vers l'intrados, leur profil est échancré en biais. Elles sont couvertes de peinture mais on a cherché à les tailler d'une façon à peu près identique. Sur ces impostes volumineuses l'arc prend sa naissance en léger retrait. Son tracé est outrepassé vers la nef dans sa retombée nord et vers le chevet dans sa retombée sud, si nous abordons la question rigoureusement. (Chez l'abbé Giry le tracé de l'arc triomphal est semi-circulaire.) Les grands claveaux bien taillés sont disposés en rayon.

Protection : pas renseigné, elle figure seulement dans l'inventaire topographique, référence IA 00029410 – propriétaire : la commune des Plans

Références bibliographiques :

Inventaire général

GIRY, 1983, pp.148-149.

51. SANT GENÍS d'EL TERRER

(oultrepassé : plan de l'abside)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : LLANÇÀ

Édifice : chapelle en ruines

Titulaire : Sant Genís (Genès) d'Arles, martyrisé en 308 à Arles, son culte s'est répandu en Espagne, surtout en Cartagène

Coordonnées Lambert : E : 509474 m ; N : 4690020 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 6' 53. 7" ; Latitude : 42° 21' 44." ; Altitude : 165 m

Historique : La dédicace d'origine de l'église est inconnue mais elle a été mise en rapport par Badia i Homs (1977) à cause de sa position géographique avec l'église de Sant Génis apparue dans la documentation du Xe siècle en possession de l'abbaye voisine de Sant Pere de Rodes (974, 982, 990). En 1091 elle figure dans le jugement entre les abbés de Rodes et de Sant Esteve de Banyoles (en faveur du premier) qui disputent le droit de possession des églises, entres autres, celle de Sant Genis.

1984-1985 : consolidation des ruines par le département de la *Cultura de la Generalitat de Catalunya* et la *Diputacio de Girona* avec les *Amis de Llançà*

Datation proposée : J. Badia i Homs (*Catalunya romànica*) situe l'église de Terrer dans le groupe d'églises à abside outrepassée dont le type serait apparu en Empordà et en Roussillon à partir de la seconde moitié du Xe siècle, sans exclure néanmoins l'époque légèrement postérieure, selon lui. Barral i Altet et Junyent admettent aussi que les ruines peuvent correspondre à l'église Sant Génis mentionnée au Xe siècle.

Description : Les ruines de la chapelle sont accessibles par la piste qui monte à partir de Llançà vers l'église Sant Silvestre de la Valleta dans la direction occidentale, ils se trouvent à 3 km sur un petit contrefort du versant des Albères qui dominent la ville de Llançà et la mer.

La petite église comprend une nef unique rectangulaire, aujourd'hui à ciel ouvert avec des murs très mutilés et une abside en fer à cheval qui conserve toujours sa voûte. L'appareil est de pierres de montagne très rustiques de couleur rouge, ocre et grise, de taille diverse, non travaillés, la partie inférieure du chevet à l'extérieur présente plusieurs assises en *opus spicatum*. L'arc triomphal qui a resserré le passage entre la nef et le chevet a été complètement reconstruit, Badia i Homs a encore parlé des claveaux en pierres poreuses taillées pareillement aux fenêtres. Il a décrit en 1990 son tracé outrepassé d'après les vestiges.

L'abside conserve deux fenêtres à simple ébrasement à l'est et au sud dont l'encadrement est fait de pierres de tuf appareillées, leur arc est terminé d'un linteau monolithique échancré, celui de l'est est particulièrement volumineux et rude. Curieusement, la petite église dispose de trois portes, deux très étroites au nord et à l'ouest et la porte d'entrée plus large au sud. Au pied des murs intérieurs de la nef court un banc maçonné continu, au nord l'amorce d'un pilier adossé aurait pu porter un arc diaphragme.

Arc : Le tracé du plan de l'abside est outrepassé dans toutes les publications, sa forme est très allongée. Chez Barral, Junyent et dans *L'arquitectura medieval de l'Empordà* (1985) le plan d'A.

Gomez i Borrut dessine un fer à cheval à l'intérieur et à l'extérieur. Le plan de Falguera, Rodeja, Torrent dans *Catalunya romànica* est, en revanche, semi-circulaire à l'extérieur et outrepassé à l'intérieur.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BADIA I HOMES, 1977, pp. 14-15.

BARRAL, 1981, p. 210.

JUNYENT, 1983, pp. 196-197.

BADIA I HOMES, 1985, 2/A, pp. 221-222; plan, photos: p. 225-226.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 522. (notice JBH, MLIC et JAA)

52. SANT SILVESTRE DE LA VALLETA

(outrépassé : plan de l'abside)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : LLANÇÀ

Édifice : cella monastique, puis église paroissiale

Titulaire : Sant Silvestre (Sylvestre) 1er, 33^e pape de Rome, (314-335), le premier de la paix constantinienne

Coordonnées Lambert : E : 508062 m ; N : 4690867 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 5' 13. 8" ; Latitude : 42° 23' 18. 4" ; Altitude : 298 m

Historique : Sant Silvestre est mentionné en 877 dans un précepte de Louis le Bègue en tant que la *cella* du monastère de Sant Esteve de Banyoles avec la *cella* voisine de Sant Marti de Vallmala. En 1017 la bulle du pape Benoît VIII et l'acte de consécration de Sant Marti de Vallmala en 1019 confirme cette dépendance. L'acte de consécration du 7 décembre 1029 convertie l'ancienne *cella* monastique en église paroissiale. Au XVII^e siècle elle disparaît de la documentation. Au début du XX^e siècle, elle passe d'abord dans la dépendance de l'église paroissiale de Garriguella, puis celle de Llançà.

1982-1983 : nettoyage, consolidation et restauration, déviation du torrent par les travaux des *Amics de Sant Silvestre de Llançà* avec le service de la *Diputacio de Girona* (Inventari)

Datation proposée :

La datation de l'édifice a partagé les chercheurs. Selon X. Barral i Altet (1981) seul son abside appartient à la construction primitive qu'il place à la fin du X^e siècle. Sa nef serait postérieure ou bien la construction aurait été poursuivie dans ce secteur en adaptant déjà de nouvelles formules concernant l'appareil. Ses ouvertures ont été refaites à la fin du XII^e siècle. En revanche, pour E. Junyent (1983), la construction est homogène, le document de 877 fait référence à un édifice antérieur à celui-ci.

Dans ses *Aportacions a l'estudi del pre-romànic empordanès* en 1977, J. Badia i Homs décrit l'église de la Valleta mais il ne donne pas de précision chronologique. En 1985, dans *L'arquitectura medieval de l'Empordà* il rattache l'édifice à sa période de ROMANIC I comprenant le X^e siècle et la reconstruction postérieure de ses ouvertures au ROMANIC III correspondant aux XII^e-XIII^e siècles.

En 1990 dans *Catalunya romànica* il date l'édifice de la seconde moitié du X^e siècle selon le même appareil de son abside et de la grande partie de sa nef. Il n'exclue pas pourtant que l'acte de consécration en 1029 signifierait son édification après l'an mil mais dans ce cas selon des traditions archaïques. Il admet qu'à cette période, aux premières décennies du XI^e siècle peut appartenir la voûte de sa nef. Le rapport entre ce document de 1029 et l'édification de l'église ne lui semble pas pourtant sûr car la consécration peut répondre au changement de son statut en transformant l'ancienne cella en église paroissiale. Les parements sont bien liés malgré l'appareil différent et il est possible que le matériau local qui empêche une taille parfaite confère l'aspect archaïsant à l'église qui n'est pas si ancienne. Il réitère que les ouvertures actuelles de la nef correspondent à une reconstruction romane au XII^e ou peut être au XIII^e siècle.

Description : L'église se trouve à une distance à peu près égale de 4 km de Vilamaniscle et de Llançà. Complètement isolée, elle s'élève dans une petite vallée des Albères à côté de la rivière de Valleta.

L'édifice possède une seule nef rectangulaire qui est terminée à l'est par une abside de plan outrepassé. Celle-ci ouvre sans arc triomphal, sur une travée droite plus basse que la nef avec des murs convergeant légèrement vers le chœur. La nef et l'espace précédant le chevet sont couverts d'une voûte en berceau plein cintre, l'abside d'une voûte en quart de sphère. À l'intérieur, un banc maçonné parcourt le pied des murs de la nef.

Les ouvertures par leur typologie différente soutiennent les étapes de construction distinctes de l'édifice : les deux fenêtres étroites de l'abside, au fond et au sud, sont à simple ébrasement et couvertes à l'extérieur d'un linteau monolithique tandis que les deux baies de la nef, dans sa façade occidentale et dans son mur méridional, sont à double ébrasement. La porte d'entrée à trois voussures est percée dans le mur gouttereau méridional. L'appareil présente une certaine différence également : l'abside et les murs nord et occidental de la nef, construits de schiste irréguliers de couleurs sombre (bleu, noir), semblent être similaires alors que le mur méridional, à l'exception de l'angle oriental, est bâti de blocs mieux travaillés et plus grands en disposition assez régulière et avec des incisions sur le mortier imitant les rectangles. Sur la paroi extérieure de l'abside, les rangées en *opus spicatum* sont très marquantes, elles se trouvent dans les parements nord et ouest de la nef également. L'encadrement des deux baies du chevet se détache de cette maçonnerie par les pièces taillées en travertin, de couleur claire.

Il faut noter que l'appareil différent du mur méridional avec ses ouvertures plus tardives est très recouvert du mortier ce qui ne facilite pas du tout la lecture du bâti. Il est intéressant d'observer que la fenêtre au fond de l'abside n'est pas au centre mais elle est décalée vers le sud à tel point que son désaxement permet de placer la statue de saint Sylvestre au milieu de l'abside.

Arc : Le plan d'Albert Gomez i Borrut figure partout dans les publications, il présente le tracé du chevet avec une courbure outrepassée intérieurement et semi-circulaire extérieurement. Pour Badia i Homs en 1990, l'abside outrepassée de Valleta s'inscrit dans les caractéristiques de l'architecture qui se développe dans les comtés nord-orientaux de la Catalogne au X^e siècle quand les anciens chevets rectangulaires se transforment en abside outrepassée. Valleta est un exemple de l'architecture autochtone qu'il situe parmi d'autres exemples dans le milieu rural : Sant Marti de Vallmala, Sant Genis del Terrer, Sant Pere del Pla del Arca, Sant Génis de Vila-Robau. Parmi les grands monuments Sant Pere de Rodes, Sant Quirze de Colera, Saint-André de Sorède, Saint-Génis-des-Fontaines témoignent du même phénomène.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BADIA I HOMS, 1977, pp. 11-13.

BARRAL, 1981, p. 210.

JUNYENT, 1983, pp. 201-202.

BADIA I HOMS, 1985, (1978), 2/A, texte: pp. 223-224; plan, photos: p. 227-228.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 520-522. (notice de JBH, MLIR)

53. SAINT-FULCRAN de LODEVE, CRYPTTE

(outrépassé : certains arcs doubleaux et certaines parties de la voûte ; en champignon : certaines parties de la voûte et des arcs doubleaux)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : LODÈVE

Édifice : crypte de l'ancienne cathédrale, l'actuelle église paroissiale

Titulaire : saint Fulcran, évêque de Lodève (949-1006), originairement dédié à saint Génis d'Arles, greffier ou notaire (+308)

Coordonnées Lambert : E : 0725563 m ; N : 6292594 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 19' 02.0" E ; Latitude : 43° 43' 54.8"N ; Altitude : 179 m

Historique : L'acte de consécration de 975 renvoie au petit édifice que saint Fulcran trouva ici et qui a été conservé lors de la construction de la cathédrale au-dessus. Il a été épargné pendant les guerres de religion. (Nougaret, 1,2) Les interventions de 1757 ont installé l'accès actuel par un escalier de pierre, ont couvert les murs de crépi imitant la brique et ont instauré le maître-autel au-dessus. Au XVIII^e siècle il a été utilisé comme caveau des chanoines. La restauration de 1920 a abaissé le niveau intérieur de son sol d'un mètre. (Hebrand)

Datation proposée : Émile Bonnet dans *l'Antiquités et monuments du département de l'Hérault* en 1905 place les substructions de la crypte de la cathédrale de Lodève à la période carolingienne du VIII^e-IX^e siècle. Il pense que son grand appareil provient des remparts gallo-romains.

L'abbé Jean Hebrand en 1931 a considéré cette crypte comme l'un des plus anciens édifices de la région et a donné la première hypothèse chronologique réfléchie sur sa structure. Il en a distingué deux parties : à l'est trois travées des trois nefs voûtées sur doubleaux qu'il a considéré comme plus anciennes et à l'ouest des mêmes nefs le secteur plus bas prolongé sans doubleaux. Puisque les doubleaux obturent les fenêtres méridionales, il a supposé l'existence d'un édifice plus ancien dont les trois fenêtres orientales ont été conservées. Selon lui, ces baies (élargies et crépies postérieurement au XII^e) ont été destinées à être vues et elles devaient s'ouvrir à l'air libre. Dans une deuxième phase, un placage intérieur a épaissi les murs latéraux et une nouvelle voûte plus basse a couvert le bâtiment qui n'était pas encore une crypte mais une petite église. Quand l'évêque saint Fulcran a construit son église, c'est alors qu'elle est devenue crypte et sa voûte a été reprise pour porter l'église supérieure. Puis les fondements de l'église du XII^e siècle auraient bouché ses fenêtres. Il reconnaît pourtant que les dates de différentes campagnes de construction restent énigmatiques et qu'il est difficile d'y identifier les travaux de saint Fulcran (X^e siècle).

Jean Nougaret en 1975 accepte en gros la chronologie de l'abbé Hébrand mais il affirme l'homogénéité de l'ensemble qui lui suggère la contemporanéité de la partie orientale et occidentale. Pour lui le premier édifice de plan rectangulaire, couvert d'une voûte et possédant des fenêtres à l'est et au sud daterait de la période entre le VI^e siècle (l'existence d'un siège épiscopal) et le X^e siècle (l'intervention de l'évêque Fulcran). A l'encontre d'Hebrand, il ne croit pas au placage intérieur. Quand l'évêque entreprend ses travaux, il établit dans la cella des piliers et une voûte pour qu'elle puisse servir de base à sa cathédrale (disparue), mais à ce moment-là avec la fonction d'une crypte. Selon sa vision, un monument

antérieur a été réutilisé par saint Fulcran qui a conservé l'ancienne église tout en changeant sa fonction, il l'a reconvertie en crypte.

Nougaret rattache cette crypte à l'architecture préromane de tradition wisigothique dont les modèles seraient en l'Espagne des IX^e-X^e siècles (Tunon, Valdedios, Priesca, Nora, Santullano). Les arcs outrepassés, la retombée de la voûte en retrait sur les murs et sur les piliers soutiendraient sa datation. Il souligne la parenté de Lodève avec Saint-Guilhem-le-Désert du Xe siècle dont l'église est également devenue crypte lors de la reconstruction de l'abbatiale au XI^e siècle. Les chapelles rurales recensées par M. Durliat et l'abbé Giry en 1971, héritières des formules wisigothiques seraient contemporaines avec les deux cryptes. En 1987, il maintient cette filiation et chronologie.

Description : La crypte très profonde de l'ancienne cathédrale de Lodève est accessible actuellement par un escalier en bois qui descend à l'est dans la nef centrale. Son plan quadrangulaire très allongé à chevet plat est divisé en trois nefs par deux rangées de piliers carrés qui délimitent deux parties bien différentes dans l'édifice en fonction de la structure de leur voûte. Cet espace entièrement couvert de voûte en berceau plein cintre est divisé en trois travées dans la partie orientale par quatre paires de piliers reliés par des arcs doubleaux longitudinalement et perpendiculairement, tandis que dans la partie occidentale la voûte en berceau est continue et les arcs doubleaux manquent. Ces derniers ne sont pas portés par des piliers mais ils s'arrêtent dans la courbure de la voûte. Le secteur oriental aurait pu désigner le chœur de l'édifice, la triple nef occidentale, d'ailleurs également en trois travées selon les arcades, aurait pu correspondre à la nef. Le sol monte légèrement vers l'est.

L'accès d'origine s'effectuait à l'ouest par deux escaliers dont les amorces sont toujours visibles sur place dans les collatéraux plus longs qui ont conduit jadis à l'église haute.

Dans le chevet plat trois fenêtres donnant originairement à l'extérieur ont été remodelées et finalement bouchées lors de la construction de la cathédrale gothique. Au sud, la baie à simple ébrasement a conservé son tracé d'origine. Deux autres fenêtres se trouvent dans le mur méridional du chœur dont l'une est partiellement obturée par l'arc doubleau, l'autre est justement à côté de sa retombée.

Bien que l'édifice actuel soit très remanié, l'appareil des murs est observable sur la paroi nord en bas à l'endroit où l'enduit moderne a disparu. Il se compose de moellons irréguliers de taille différente qui sont camouflés par un enduit très épais (2-3 cm) imitant la régularité de la brique. La division des éléments par l'imitation des lits de joints accentue cet effet qui est appliqué même sur la surface irrégulière de l'intrados de la voûte. Le mortier d'origine est très grumeleux et plein de petits cailloux.

Les piliers des arcades séparant les nefs, en revanche, sont des pierres bien taillées et surtout soigneusement assemblées parce que leur dimension n'est pas identique. Les pièces sont arrangées soit horizontalement, soit de chant, quelques fois plusieurs éléments dans la même largeur.

Arc : Le profil de la voûte et des arcs doubleaux est par endroits outrepassé ce qui suggère que la restauration radicale aurait pu modifier ce tracé ailleurs aussi. C'est dans la première travée nord-orientale que le tracé outrepassé est le plus accentué tant dans la voûte que dans le dessin de deux arcs doubleaux. L'arc doubleau du fond du chevet du collatéral sud est également outrepassé, de même que la voûte qu'il soutient. La voûte et les arcs doubleaux liés à la reconstruction de saint Fulcran donneraient une date au X^e siècle à leur tracé outrepassé. Il est fort dommage que la restauration ait radicalement modifié leur dessin.

La retombée de la voûte n'est pas identique partout dans l'édifice. Sur les piliers nord les arcades reposent en retrait (5-10 cm) sur le côté de la nef centrale et sur le côté du vaisseau nord aussi, alors que sur les piliers méridionaux la voûte retombe à l'aplomb sur les supports.

Dans la nef nord le phénomène du retrait sur le support est général parce que le mur nord présente également une ligne horizontale en sorte d'une banquette qui reçoit la retombée. (Dans la travée nord-orientale il n'y a pas de banquette). Sur les parois où la voûte retombe en retrait, les arcs doubleaux suivent cette même disposition produisant ainsi le tracé en champignon.

Protection : Arrêté de classement 1840

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

BONNET, 1905.

HEBRARD, 1931.

NOUGARET, 1975. 1

NOUGARET, 1975. 2

BARRAL, 1987, pp. 433-434. (notice de Jean Nougaret)

54. SAINT-GEORGES DE LUNAS

(outrépassé : arc triomphal)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : LUNAS

Édifice : chapelle en ruine

Titulaire : Saint Georges, moine bénédictin, évêque de Lodève au IX^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 716006 m ; N : 6289661 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 11' 54. 7" ; Latitude : 43° 42' 20. 8" ; Altitude : 304 m

Historique : Sans documentation jusqu'au XVII^e siècle. Elle ne figure ni dans les cartulaires de l'abbaye voisine de Joncels, ni dans ceux de l'évêché de Lodève. La bulle du pape Innocent II énumérant 21 églises ne le mentionne pas non plus. La construction d'une église paroissiale à quelques centaines de mètres de la chapelle au XII^e siècle fait présumer de l'abandon de cette chapelle et le déplacement des offices vers la nouvelle église plus grande. La visite pastorale de Mgr Bonsi, évêque de Béziers, le 5 juin de 1636 à Lunas, rapporte la première fois par le prêtre et prieur du lieu, Antoine Villars, l'existence de Saint-Georges qui a donné lieu en ce temps-là à une confrérie. Puis, même dans les visites pastorales, elle passe sous silence ce qui suggère que désormais la chapelle fut définitivement désaffectée. Le linteau en accolade et l'encadrement d'une petite niche dans le mur méridional du sanctuaire prouveraient par le style que la chapelle a été réutilisée au XVI^e siècle, peut-être pendant la période du fonctionnement de la confrérie. (A. Signoles)

Datation proposée : IX^e-X^e siècle par A. Signoles bien qu'elle ait souvent reçu l'attribution wisigothique et qu'elle soit considérée comme la plus ancienne parmi les monuments préromans de la région. Grâce à la découverte de cette chapelle, J. Puig i Cadafalch en 1943 a repoussé la frontière septentrionale de l'art mozarabe jusqu'à l'Hérault.

Description : Situés à peu près à cinq cents mètres dans la direction sud-est du village actuel de Lunas, les vestiges de la chapelle Saint-Georges jouissent d'une sérénité admirable sous l'ombre des pins au bord de la rivière du même nom. Les débris de sigillées, de *tegulae*, d'amphores aux alentours et de nombreux emplois dans la construction de la chapelle confirment l'occupation romaine du site et probablement la permanence du culte à cet endroit depuis l'Antiquité.

Réduite aux ruines de son chevet orienté, la chapelle correspond au type répandu dans la région : un sanctuaire rectangulaire, légèrement trapézoïdal et plus étroit, s'ouvre sur une nef unique dont les murs ne conservent que leurs fondations. Les vestiges sont bien lisibles malgré cet état fragmentaire et ils sont bien consolidés sans aucune restauration abusive.

A l'intérieur, le sol suit la forte déclivité du terrain vers la rivière. Les dimensions sont modestes : la largeur de la nef mesure 5,20 m, la longueur totale de l'édifice ne dépasse pas le 14 m (mesures Signoles). L'épaisseur du mur qui varie entre 0,60-0,70 m dans la nef fait penser à une couverture de charpente dont la ligne se voit encore sur le mur diaphragme du chevet. En revanche, bien qu'effondré, le chœur garde toujours une petite partie de sa voûte en berceau plein cintre, l'épaisseur du mur mesure ici à travers les fenêtres 0,74 m.

L'ensemble est construit en moellons de grès grossièrement équarris, de taille différente, sans aucune recherche des assises, à l'exception des chaînes d'angle, des massifs soutenant l'arc

trionphal et de l'encadrement des fenêtres qui se composent de grands blocs bien taillés. Partout ils sont montés en carreaux et boutisses. Le traitement à rayures de leur surface, la taille et la qualité de ces pierres taillées attesteraient de la pratique de la *spolia*, pour des raisons plutôt économiques. Le seuil de la porte dans le mur sud, formé d'un grand bloc, semble être des remplois d'origine identique. Le mortier est épais, grumeleux, il contient de petits cailloux. Dans les angles, cette masse est arrondie de la même façon qu'à Saint-Vincent de Fourques en Roussillon et à Sant Esteve de Caulès Vell (Selva) en Catalogne.

Le sanctuaire conserve toujours ses deux étroites fenêtres à simple ébrasement dans le mur oriental et méridional. Cette dernière reste complètement intacte, curieusement son ouverture n'est pas symétrique, elle est plus ébrasée vers son côté est⁷⁵. Toutes les deux sont construites d'une manière identique, à l'aide de quelques grandes pierres de taille terminées par un linteau échancré qui porte une gorge semi-circulaire.

Arc : C'est son arc triomphal de tracé nettement outrepassé qui a rendu particulièrement célèbre le monument de Lunas et qui était à l'origine de son attribution soit wisigothique, soit mozarabe. Il est construit avec un grand soin. Les piédroits qui le supportent sont bâtis non seulement en pierre de taille mais ils intègrent également deux fragments de fût de colonne antique donnant un bon exemple de *spolia* dans un but plutôt idéologique. Elles ne jouent pas un rôle statique mais participent plutôt à la valorisation de l'élément architectural le plus précieux du monument. Leur insertion démontre qu'ils sont traités comme des vraies reliques auxquelles leur entourage doit s'adapter. Au nord, le morceau est en marbre blanc, avec astragale, au sud en marbre gris, sans astragale. Ils sont surmontés d'une imposte moulurée qui fait saillie seulement vers l'intérieur du passage. Par rapport à l'avancée des impostes les piliers se trouvent en retrait, les retombées de l'arc repose en revanche en légère recul sur ces impostes.

Les 22 claveaux disposés en rayon qui constituent l'arc sont parfaitement taillés, surtout les sommiers qui révèlent une certaine virtuosité. La prolongation du rayon mesure 1/3 du diamètre comme dans les arcs wisigothiques de l'Espagne. Au sommet de l'arc, la clé est légèrement saillie par rapport à la surface de l'intrados, toutes les représentations anciennes de l'édifice montrent cette disposition. Deux trous enfoncés symétriquement dans les claveaux auraient pu servir à un aménagement liturgique dissimulant l'autel.

Le passage vers le chœur rétrécit considérablement l'entrée de ce dernier : la distance des piédroits fait 2,10 m, le mur diaphragme constitue 0,40 m respectivement sur les deux côtés du sanctuaire et 0,85 m de la nef. Observé devant et derrière, ce mur présente un amincissement vers le haut, de même que le mur méridional du chevet et les amorces des murs gouttereaux de la nef près du chevet. Une cuve de sarcophage encastrée en biais dans l'angle nord-est de la nef qui soutient à la fois le massif de l'arc triomphal illustre la recherche du contact avec la partie la plus sacrée de l'édifice.

Le profil de la voûte en berceau plein cintre du chevet n'est pas outrepassé.

Protection : Arrêté de classement le 17 juillet 1997 (inscription : 1988, recensement des Monuments anciens de la France : 1982) – propriétaire : la commune de Lunas

Références bibliographiques :

Dossier DRAC de Montpellier
PUIG, 1943.

⁷⁵ Ce phénomène est plus accentué à la fenêtre axiale du chevet de l'église Sant Juan de Boada, mais il a été observé à la fenêtre orientale de l'abside de Sant Genís de Vila-Robau (Catalogne, Haute Empordà). L'ébrasement et l'emplacement nettement asymétriques des baies de la crypte de Sant Miquel de Terrassa soutiennent aussi l'intentionnalité de cette caractéristique.

DURLIAT, GIRY, 1971.
SIGNOLES, 1982.
GIRY, 1983.
GUIRAUD, 1992.
ALZIEU, 2009.
ASTRUC, 2013.

55. **NOTRE-DAME de VILLENEUVETTE ou DE REQUI - MARAUSSAN**

(outrépassé : arc triomphal)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : MARAUSSAN

Édifice : chapelle

Titulaire : sainte Marie, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 0713025 m ; N : 6253183 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 09' 38.2"E ; Latitude : 43° 22' 39.6" ; Altitude : 21 m

Historique : L'abbé Giry attire l'attention sur les vestiges d'une villa romaine aux alentours de l'église (*tegulae* et sigillées gauloises) et sur l'existence d'une nécropole d'inhumations diverses (à *tegulae*, à lauzes, en sarcophages, en plein terre) à l'ouest de l'édifice. Ce cimetière appartenait à la paroisse et il était en usage jusqu'à la Révolution Française mais ses plus anciennes tombes datent du V^e siècle.

Datation proposée :

Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) citent Jean Vaissière qui a daté en 1955 dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Béziers* la chapelle de Notre-Dame de Villeneuve de 897 en identifiant l'édifice avec celle qui est citée dans l'acte de donation du roi Eudes à l'abbaye Saint-Martin de Montredon. Les auteurs n'excluent pas complètement la possibilité de cette datation mais ils estiment plutôt que l'église établie à un site ancien a été reconstruite au XI^e siècle.

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 date l'édifice de l'époque de sa fondation par Ricuin (897) tout en admettant qu'il a pu succéder une église plus ancienne sur ce vieux site.

Description : La commune de Maraussan se trouve dans la banlieue de Béziers, à 8 km dans la direction nord-ouest, le hameau des Pegolotti qui abrite cette chapelle malmenée est à 1 km dans le sens nord de Maraussan. Malgré notre demande réitérée et notre déplacement, la visite de la chapelle a été fermement refusée.

L'édifice étant intégré dans des habitations privées a dû subir jusqu'aux derniers temps des modifications importantes et regrettables. En 1971, Durliat et Giry parlent d'un chœur divisé en deux niveaux par un plancher et de sa conversion à un usage profane. En 1985 l'abbé Giry décrit son état incorporé dans des constructions parasites et son utilisation en tant qu'une remise.

Cette situation ne permet en conséquence que de rappeler quelques remarques émises par l'abbé Giry. C'est une église à nef unique de plan rectangulaire (dans œuvre 7,20 m X 4,35 m) terminée par un chevet également rectangulaire (dans œuvre 4,25 m X 3,60 m). L'épaisseur des murs du chevet mesurant 1,13 m lui suggèrent l'existence d'une voûte. Il fait référence à une fenêtre à simple ébrasement au fond de son mur oriental. A l'époque moderne, le mur méridional a été considérablement remanié, le plan de l'abbé signale deux portes dans ce mur sud et une autre dans le mur nord. Pour cette dernière il remarque extérieurement la

réalisation de son tracé semi-circulaire par un linteau. Il identifie devant la façade occidentale une petite pièce (2 m de longue, 3,25 m de large), couverte de voûte sur des arcs de décharge, avec un éventuel narthex ou baptistère.

Arc : L'arc triomphal est qualifié d'outrepassé par Marcel Durliat et de l'abbé Giry en 1971, puis en 1983 par ce dernier. L'abbé Giry parle d'un arc triomphal de tracé outrepassé, édifié sur des piédroits saillants par l'intermédiaire des impostes "à moulure savantes". Nous n'avons pas pu le voir et la seule illustration provenant d'Élisabeth Astruc que nous possédons montre cet arc transpercé par différents fils et tuyaux. En tout cas, il s'agit d'une construction appareillée.

Protection : sans protection – en propriété privée

Références bibliographiques :

DURLIAT, GIRY, 1971, p. 212. p.215.

GIRY, 1983, pp. 117-118.

56. **SANTA MARGARIDA de MARTORELL ou de Sant Genís de Rocafort**

(abside outrepassée entre deux pièces latérales dans un massif)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Llobregat

Département : Barcelone (province)

Commune : MARTORELL

Édifice : fondations d'une église paléochrétienne à laquelle une église paroissiale du prieuré de Sant Genís de Rocafort est superposée au XII e siècle

Titulaire : santa Margarida (Marguerite) d'Antioche de Pisidie, martyrisée au IV^e siècle

Coordonnées Lambert : E : 409568 m ; N : 4591230 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 55' 1. 465" ; Latitude : 41° 28' 3. 234" ; Altitude : 60 m

Historique : L'église paléochrétienne ou de l'époque wisigothique est sans documentation, nous ne savons rien de son statut.

Une borne milliaire datable entre 350-353 a été trouvée sur le site. En 791 une bataille fut livrée entre les Sarrasins et les Francs aux alentours.

L'église romane de Santa Margarida était une église paroissiale du monastère de Sant Genís de Rocafort, fondé en 1042 par Guillem de Castellvell, l'édification de Santa Margarida à l'emplacement de l'ancienne église paléochrétienne a dû suivre de près celle de Saint Genís. Sa première mention date de 1143, elle dépendait toujours du monastère de Sant Genís. En 1448 un tremblement de terre a détruit sa voûte qui n'a pas été reconstruite. L'église abandonnée a été acquise par un marchand de Barcelone en 1534 qui a reconstruit seulement sa partie orientale et a transformé sa nef en cour.

Datation proposée : X. Barral i Altet date l'édifice de la fin du VI^e-début VII^e siècle et le compare à la basilique de Neàpolis d'Empúries et à celle de Bobalà (Bovalar) bien que son abside outrepassée lui rappelle Sant Cugat de Vallès.

Catalunya románica (M. P. P.) donne la même datation.

Description : Les ruines de l'église romane comprenant les soubassements de l'église paléochrétienne se trouvent au sud de la villa de Martorell, entre le cimetière et l'autoroute. Les vestiges de la basilique paléochrétienne qui nous intéressent (sous l'église romane de Santa Margarida), se composent d'une nef unique et d'un chevet tripartite. Sa nef est moins large que son chevet qui fait sailli au nord et au sud. La porte d'entrée se trouvait au sud. Les angles de la basilique sont formés de grands blocs, tandis que les parements de ses murs sont construits de moellons et de galets dans un mortier de chaux abondant.

Selon l'auteur de la *Catalunya románica* (M. P. P.) dans l'église de l'époque paléochrétienne ou wisigothique deux traditions se mélangent, d'un côté celle des églises de la Syrie du nord au chevet tripartite incorporé dans le même mur de fond droit qui se trouve aussi aux Baléares et dans la Tarraconaise au V^e siècle ; de l'autre celle des églises à abside outrepassée des modèles hispaniques comme les basiliques de l'amphithéâtre de Tarragone et de Sant Cugat del Vallès (fin VI^e-première moitié VII^e).

L'église romane fut construite sur les parois longitudinales de l'ancienne église mais à l'ouest son portique et surtout à l'est son chevet dépassent l'édifice primitif. Elle est bâtie sur

un plan rectangulaire qui ne différencie pas la nef et le chevet, de longueur à peu près égale. Elle conserve toujours ses murs périmétraux aujourd'hui à ciel ouvert auxquels au nord et au sud des *arcosolia* sont adossés (dans la nef deux, dans le chœur un). Sous une forme plus simple elle suit le modèle de Saint Génis de Rocafort dont elle dépendait.

Arc : Le chevet tripartite de l'église paléochrétienne dans un massif rectiligne comprend une abside de plan outrepassé encadrée de deux pièces rectangulaires. La permanence de l'utilisation de l'église paléochrétienne à l'époque préromane, attestée par la découverte de son pavement et de la base de son autel (X. Barral i Altet) fait entrer ces vestiges dans le corpus.

Dans l'abside on a retrouvé trois niveaux de pavements différents, la couche inférieure était en mosaïque selon les vestiges au-dessous de la base d'autel. Les deux autres niveaux étaient en *opus signinum* qui se trouvait dans la strate inférieure des pièces latérales aussi.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic: invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 243.

ACEÑA I ALONSO, 1992, pp. 378-380. (notice de MPP)

57. SAINT-MARTIN DE FENOLLAR

(outrepassé : arc triomphal, voûte du chevet et de la nef, deux arcs doubleaux de la nef ;
en champignon : côté intérieur de la porte méridionale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : MAUREILLAS-LAS-ILLAS

Édifice : chapelle

Titulaire : saint Martin, évangéliste de la Gaule, évêque de Tours (+397)

Coordonnées Lambert : E : 0685252 m ; N : 6155977 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 49' 15.0" ; Latitude : 42° 30' 12.4" ; Altitude : 85 m

Historique : Elle est mentionnée la première fois dans le précepte de Charles le Chauve en 844 en tant que la *cella* de l'abbaye de Sainte-Marie de Vallespir située sur l'ancienne voie romaine qui mène à travers La Cluse vers l'Espagne. Les chartes de confirmation des biens du monastère la citent par la suite régulièrement (869/881/878/1011), elle devait être le siège d'une paroisse. Cette *cella* a été installée à l'emplacement d'un ancien moulin de l'époque romaine qui a utilisé les eaux de la rivière proche de Morellàs ("*super fluvium Fullonicas*"). Après un long silence, l'église réapparaît avec la toponymie actuelle au XIV^e siècle. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : Sujet des opinions opposées concernant sa datation (IX^e ou les siècles suivants) et le couvrement d'origine de sa nef, l'église de Fenollar ne cesse pas de partager les archéologues.

La première étude à part consacrée à la chapelle est due à J.-A. Brutails en 1886. En ce temps-là l'archéologue a supposé qu'entre les deux corps qui constituent l'édifice, le chevet plus bas et plus restreint que la nef aurait pu exister primitivement avant d'être prolongé par un autre bâtiment vers l'ouest. Selon lui, la chapelle peut être contemporaine de ses mentions du IX^e siècle. A cette époque-là, la porte d'entrée d'origine au sud a été bouchée et une nouvelle porte a été ouverte au fond du chevet ce qui a entraîné le transfert du maître-autel à l'extrémité opposée. Brutails souligne l'intérêt de ses peintures murales qu'il date du XII^e siècle et note le tracé outrepassé des voûtes. Dans ses *Notes* en 1892, l'église de Fenollar figure dans la catégorie des églises romanes à une seule nef, voûtées en berceau pour leur chevet et à doubleaux pour leur nef. Il considère son chevet comme le plus ancien en Roussillon provenant du IX^e siècle.

Puig i Cadafalch en 1909 dans *L'arquitectura romànica a Catalunya* cite l'opinion de Brutails et compare la chapelle de Fenollar à Sant Feliu de Boada en affirmant, à l'encontre de son prédécesseur, que la nef et le chevet doivent appartenir à la même époque. Pour lui la forme de la voûte et de ses arcs doubleaux est simplement semi-circulaire. Dans *Le premier art roman* en 1928, Puig réitère l'analogie avec Boada et cette fois-ci il parle des arcs doubleaux de dessin outrepassé et place la chapelle de Fenollar dans son chapitre traitant de la culture arabe et mozarabe des IX^e-X^e siècles en Catalogne et en France en compagnie des églises de Pedret, Marquet, Olerdola et Obiols.

Marc Thibaut dans le *Congrès archéologique de France* en 1954 repose la question à savoir s'il faut identifier l'édifice actuel avec la chapelle documentée dès le IX^e siècle. L'auteur hésite à cause du manque d'éléments sculptés qui faciliterait la datation. Il remarque la courbe outrepassée des arcs doubleaux, des voûtes et de l'arc triomphal et il en conclut que ce tracé

qui marque d'autres édifices en Roussillon et en Catalogne atteste la survivance d'un type d'architecture antérieure.⁷⁶ La porte de tracé en plein cintre qui a été dégagée à ce moment-là par les travaux des Monuments Historiques dans la façade sud ne lui permet pas de donner une datation à l'époque carolingienne. Il admet pourtant qu'une porte du XII^e siècle aurait pu être reconstruite dans un édifice plus ancien et propose la comparaison de Fenollar avec d'autres bâtiments similaires existant dans la région que P. Ponsich a déjà entamés à ce moment-là.

Pour Marcel Durliat en 1966 dans le *Dictionnaire des églises de France*, l'édifice cité depuis le IX^e siècle a été reconstruit « à l'aube de l'époque romane » quand sa nef unique fut couverte d'une voûte en berceau sur des arcs doubleaux.

Noël Bailbe en 1971 dans *Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon* commence son énumération par Saint-Martin de Fenollar et il estime que dans l'évolution de l'arc son tracé surhaussé - et le dessin elliptique de Sournia I - seraient les plus primitifs.

Pierre Ponsich, à la même année dans *L'architecture pré-romane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification* commence sa liste également par Fenollar quand il réunit les édifices possédant des arcs similaires à ceux de l'abbatiale de Cuxa. Ponsich, comme Brutails ne doute pas que l'édifice actuel remonte au IX^e siècle. Selon lui, les arcs de la chapelle reproduisent le tracé de Cuxa à cause de leur disposition aux montants avancés qu'il appelle à ce moment-là arc à « gouttière » et rattache à une survivance byzantino-wisigothique d'ascendance orientale. En 1973, la chapelle de Fenollar est toujours à la tête de sa liste dans la même filiation quand il étudie l'évolution de l'architecture roussillonnaise. Il nuance cette fois-là cet héritage en y intégrant la technique indigène. En 1977 dans l'étude de l'évolution du portail, parmi les exemples préromans des IX^e-X^e siècles il fait référence au tracé intérieur de la porte d'entrée de Fenollar aux piédroits en saillie importante vers l'intrados qu'il date du IX^e siècle. Les arcs outrepassés de l'édifice possédant ce même arrangement entrent chez lui dans la même filiation toujours wisigothique. En 1983, il maintient cette datation du IX^e siècle dans son étude sur l'architecture religieuse préromane et il considère que la chapelle de Fenollar a porté une voûte dès l'origine (comme Montoriol et Fitou). Il réitère la même datation à propos de l'art de bâtir en Roussillon en 1995.

Barral i Altet en 1981 dans *L'art pre-romànic a Catalunya* cite l'opinion de M. Durliat qui a situé le monument au début de la période romane tout en respectant les traditions plus anciennes et date, lui aussi, la chapelle de Fenollar de la fin du X^e ou au début du XI^e siècle, surtout à cause de sa voûte soutenue par des arcs doubleaux.

E. Junyent en 1983 dans *L'arquitectura religiosa abans del romanic* affirme que l'édifice actuel est le successeur de l'église mentionnée au IX^e siècle, ce serait plutôt la bulle papale de 1011 qui y correspondrait. Selon lui, la porte d'entrée méridionale qui conserve son tracé d'origine intérieurement, aurait été reconstruite à l'extérieur au XII^e siècle au même moment où la voûte en berceau outrepassé aurait été édifiée sur sa nef et son chevet.

Pour J. Badia i Homs dans *Catalunya romànica* en 1996 la voûte de la nef avec ses murs gouttereaux et ses arcs doubleaux appartiennent à la même campagne initiale de sa construction. L'auteur argumente par l'existence des églises préromanes entièrement voûtées dans la partie nord-est de la Catalogne (Peralta, Santa Fe des Solers). Il établit également l'analogie avec l'église voisine de Riunoguès, située au X^e siècle. Selon Badia i Homs, l'église actuelle peut appartenir à une reconstruction du X^e siècle mais plus probablement elle correspondrait à la *cella* monastique d'Arles, documenté en 844. Le mas jouxtant la chapelle au nord peut conserver également des vestiges de cette *cella* haut médiévale d'après son appareil en cailloux de rivière rangés par endroit en épis.

⁷⁶ THIBAUT, 1954, p. 341.

Description : La chapelle se trouve entre le Boulou et Maureillas-Las-Illas, à 1,5 km des Thermes de Boulou. Sur la route nationale D 900 il faut prendre un petit chemin (La Magout) qui traverse une rivière et conduit directement au mas auquel l'édifice est adossé.

Célèbre surtout pour sa décoration picturale du XII^e siècle, considérée comme la plus importante conservée *in situ* en Roussillon, la chapelle modeste appartient au type des églises rurales préromanes de la région : un chevet trapézoïdal légèrement dévié vers le nord ouvre sur le rectangle irrégulier de la nef plus large et plus haute.

La considérable différence qui existe entre le niveau du sol de la nef et du sanctuaire résulte du rabaissement de la nef par rapport au sol extérieur (7 marches y descendent) et de la surélévation du sanctuaire par quatre gradins. Dans la nef un banc continu se trouve à la base des murs gouttereaux. Le bâtiment actuel est entièrement voûté. La forte présence du tracé outrepassé concernant ses arcs et ses voûtes reposant tous sur des supports avancés lui donne un aspect unifié. La nef est divisée en trois travées par deux arcs doubleaux également outrepassés qui sont soutenus par des hauts piliers adossés aux murs gouttereaux nord et sud, leur corps avancé vers l'intérieur est surmonté d'imposte.

L'ancienne porte d'entrée ménagée dans la deuxième travée du mur méridional, autrefois murée, a regagné sa structure d'origine intérieure au cours des restaurations. A l'extérieur la porte a été modifiée à l'époque romane. Elle a été obturée lorsque, après la Révolution, on a percé une porte au fond du chevet en inversant l'orientation de l'église et en détruisant une partie des fresques du chevet. On peut voir cette disposition dans les ouvrages anciens (Brutails, Pijoan, Puig i Cadafalch).

L'appareil, constitué de galets de rivière et de moellons mélangés avec des morceaux de tuile dans un mortier à chaux sans aucune assise régulière, se voit bien dans les parois dégagées du chevet et de la façade occidentale. Les angles se distinguent de grands blocs de pierre. A l'extérieur plusieurs boulets d'échafaudage soigneusement encadrés sont laissés ouverts (à l'intérieur bouchés). La façade occidentale présente par endroits des rangements en arêtes de poisson.

Les parois extérieures, plus épaisses en bas, sont légèrement en diminution vers leur hauteur. Parmi les cinq fenêtres d'aspect meurtrier qui éclairent l'église, deux s'ouvrent dans le mur pignon occidental et oriental, deux autres à simple ébrasement sur les deux côtés de la porte et une autre au fond du sanctuaire, certainement le fruit de la restauration. La seule baie dégagée de la troisième travée, très rudimentaire, présente un tracé évasé vers le bas qui est délimité par un appareil quelconque posé horizontalement sur ses côtés et en rayon à son sommet.

Arc : La chapelle de Fenollar conserve l'arc en champignon dans la face intérieure de sa porte d'entrée méridionale, le tracé outrepassé dans le profil de sa voûte (nef et chevet), de ses arcs doubleaux et de son arc triomphal. Ce phénomène est bien connu dès le début.

La première étude consacrée à l'église, celle de Brutails en 1886 a déjà remarqué la forme outrepassée de sa voûte et a décrit ses arcs doubleaux qui ne retombent pas à l'aplomb sur le parement des piédroits mais plutôt en arrière. En 1892 dans ses *Notes*, il attribue ce phénomène à l'opportunité de la fixation des cintres.

La chapelle de Fenollar figure dans le chapitre intitulé « Archs de ferradura » dans *L'arquitectura romànica a Catalunya* de Puig i Cadafalch en 1909 et dans *Le premier art roman* en 1928 l'auteur a également noté le profil outrepassé de sa voûte et de ses arcs doubleaux. Marcel Durliat estime dans le *Dictionnaire des églises de France* en 1966 que ce profil en fer à cheval et le procédé de la naissance de l'arc en retrait sur les piédroits appartiennent à des traditions préromanes locales (BROSSE, 1966). Selon N. Bailbe en 1971, le style architectural de Fenollar se caractérise par cette forme de l'arc en retrait sur ses supports partout, dans la construction de son arc triomphal, de ses voûtes, ses arcs doubleaux ou de sa porte d'entrée.

Dans plusieurs articles, P. Ponsich a bien noté la présence des arcs, soit outrepassés soit semi-circulaire mais toujours sur des piédroits en avancée (« à gouttière ») et il a inclut les arcs de la chapelle de Fenollar dans son groupe d'églises au tracé similaire.

L'arc triomphal d'une hauteur totale de 3,33 m, de forme outrepassée resserre nettement le passage entre le sanctuaire et la nef. La distance entre ses montants robustes laisse une entrée de 2,07 m vers le chœur surélevé de quatre gradins. L'épaisseur de ses piédroits (0,67 m) correspond à l'épaisseur du mur méridional. L'arc retombe sur des montants avancés de 0,15-0,18 m, accentués davantage par des impostes saillantes. Ces dalles brutes ne sont pas lissées et ne ressortent que vers l'intrados, leur hauteur est 0,15 m. Puisque tout l'édifice est couvert d'enduit, la disposition des claveaux n'est pas observable.

Les deux arcs doubleaux qui divisent la nef en trois travées possèdent une disposition similaire à l'arc triomphal, leurs piliers adossés aux murs gouttereaux constituent des supports très en avancée par rapport à la retombée de leurs arcs, toujours par l'intermédiaire des impostes saillantes. (La saillie n'est pas mesurable à cette hauteur.) Leur distance en bas donne 2,67-2,73 m, ils sont plus larges en bas qu'en haut à l'image des murs gouttereaux amincissants avec la hauteur. Leur hauteur considérable au milieu fait 6,50 m.

La voûte en berceau de profil outrepassée du chevet et de la nef est marquée par une petite saillie horizontale (banquette) sur les parements au niveau de la naissance de la voûte qui est effectivement en retrait sur ces supports comme les premières descriptions du monument l'ont déjà noté.

La porte d'entrée présente intérieurement un arc semi-circulaire retombant très en retraits sur des piédroits qui montrent ainsi une avancée particulièrement prononcée (0,21-0,24 m). Ses montants et ses claveaux sont également en moellons grossièrement éclatés. La distance entre les piédroits donne une ouverture de 1,18 m, leur hauteur mesure 1,67 m par rapport à la hauteur totale de la porte qui fait 2,57 m. Les claveaux de son arc au nombre de 32 sont posés en éventail et sans intermédiaire d'imposte. Son tracé un peu évasé exclut la possibilité du remplissage de ses écoinçons pour former un dessin outrepassé. La zone du clavage au sommet se termine par la superposition des éléments. L'épaisseur du mur mesure à travers la porte 0,65 m.

Protection : Arrêté de classement le 1 août 1967 – propriétaire : la commune de Maureillas-Las-Illas

Références bibliographiques :

BRUTAILS, 1886.

BRUTAILS, 1892, pp. 537. 547.

PIJOAN I SOTERAS, 1907.

PUIG, 1909, pp. 379-381.

PUIG, 1928, p.16.

THIBAUT, 1954.

BROSSE, 1966, pp. 83-84.

BAILBE, 1971, p.81.

PONSICH, 1971, p. 20.

PONSICH, 1973, p. 32.

PONSICH, 1977, p. 178.

BARRAL, 1981, p. 189-191.

JUNYENT, 1983, p. 180.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 11.

PONSICH, 1995, p. 50.

PLADEVALL I FONT, 1996, p. 145-153. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

MALLET, 2003, p. 271-275.

58. SAINT-MICHEL DE RIUNOGUERS

(outrepassé : l'arc triomphal, la voûte du chevet et de la nef, l'arc doubleau de la nef, très légèrement les arcs latéraux ; en champignon : la porte méridionale bouchée)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : MAUREILLAS-LAS-ILLAS

Édifice : église

Titulaire : saint Michel, archange, chef de la milice céleste

Coordonnées Lambert : E : 0685151 m ; N : 6151353 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 49' 11.0" E ; Latitude : 42° 27' 42.8" N ; Altitude : 332 m

Historique : Citée comme la possession de l'abbaye de Saint-Pierre de Rodes en 974 (bulle de Benoît VI), en 982 (précepte du roi Lothaire) et en 990 (bulle de Jean XV). En 1400, l'église avait le statut paroissial qu'elle a conservé jusqu'à son rattachement à Sainte-Marie de la Cluse-Haute à cause du dépeuplement du village à ses alentours. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée :

N. Bailbe en 1971 affirme que les arcs surbaissés de Riunoguès (et de Montoriol) sont plus tardifs par rapport aux arcs surhaussés de Fenollar et de Sournia I. Il suppose que la construction de la voûte de sa nef daterait du XII^e siècle. La même année, P. Ponsich intègre l'église de Riunoguers, à cause de son arc triomphal outrepassé, dans le groupe qui présente les mêmes caractéristiques que les arcs de l'abbatiale de Cuxa sur des supports avancés et donne à ces monuments la filiation wisigothique d'ascendance orientale tout en mélangeant la courbe outrepassée avec le tracé en champignon dans sa catégorie appelée arc « à gouttière ». En 1973, l'auteur conserve le même groupe et la même attribution qu'il complète cette fois par la technique indigène dans son article sur l'évolution de l'architecture roussillonnaise. En 1983, dans son étude sur l'architecture préromane du pays il avance l'exemple de la porte d'origine de Saint-Michel de Riunoguers parmi les spécimens des arcs en plein cintre sur piédroits avancés et son arc triomphal parmi les exemples de l'arc outrepassé. La nef de l'église était couverte selon lui originellement d'une charpente apparente qu'il considère comme contemporaine de ses mentions documentées au X^e siècle. La voûte aurait été bâtie aux XI^e-XII^e siècles. En 1995, son article sur l'art de bâtir en Roussillon n'apporte pas de changement.

Selon Barral i Altet (1981) et E. Junyent (1983), l'édifice peut être identifié avec celui qui est mentionné en 974. Junyent situe le voûtement de la nef, primitivement couverte de charpente selon lui aussi, au XII^e siècle.

Selon J. Badia i Homs en 1996 (*Catalunya romànica*), en revanche, il n'est pas exclu que la structure de la nef avec sa voûte réponde à un projet initial et unitaire réalisé au même moment, les églises de Baussitges, de Palol Sabaldoria, de Saint Martin de Fenollar soutiendraient cette hypothèse. Néanmoins, l'observation du monument lui suggère plutôt qu'à l'origine seulement le chevet de l'église était voûté. L'épaisseur faible des murs gouttereaux de la nef sans les arcs latéraux (0,50 m) lui fait penser plutôt à une charpente. L'édification de ces arcs latéraux et la voûte sur l'arc doubleau serait due à une nouvelle campagne qui est également indiquée par la surélévation des murs. Badia i Homs date l'église dans sa phase d'origine d'une période très reculée du X^e siècle sans écarter la possibilité du

IX^e siècle. L'édification de la voûte se situerait selon lui à l'extrême fin du X^e ou au début du XI^e siècle.

Description : Entourée d'un petit enclos de cimetière, l'église Saint-Michel est Intégrée dans le hameau de Riunoguers, à 4,5 km au sud de Maureillas-Las-Illas et à quelques km du col de Panissars sur le versant sud des Albères.

L'édifice montre des ressemblances évidentes avec Saint-Martin de Fenollar concernant son plan et son élévation. Sa nef rectangulaire et étroite se prolonge dans un chevet trapézoïdal moins large et plus bas qui présente une déviation axiale vers le sud. À l'intérieur du bâtiment l'écart de la hauteur entre la nef et le sanctuaire est notable. Par rapport à la faible distance de la nef, sa hauteur de 5,47 m (au niveau de l'arc doubleau) est considérable.

L'édifice est entièrement voûté mais à la différence de Fenollar, les murs porteurs de voûte ne se caractérisent pas par la saillie horizontale laissée à l'emplacement des cintres, les surfaces inclinées sont ici complètement lisses. L'arc triomphal outrepassé est de dessin assez grossier. Le seul arc doubleau légèrement outrepassé qui divise la nef en deux travées, à l'encontre de ce que l'on trouve à Fenollar, retombe sur des piliers adossés sans intermédiaire d'imposte et sans avancement de ces supports par rapport à la naissance de la voûte. Ces deux piliers relient les arcs latéraux épaississant les murs gouttereaux nord et sud aux deux angles orientaux et occidentaux de la nef.

L'appareil irrégulier comprenant de moellons éclatés au marteau, de dimension différente dans un mortier abondant se voit à l'extérieur où l'enduit est tombé. Les angles sont renforcés de pierres plus grandes. La zone supérieure de tous les murs se distingue par une bande surhaussée en retrait dans le parement. L'angle nord-ouest de l'église s'appuie sur une roche considérable formant un contrefort naturel. L'église conserve encore sa toiture originale composée de dalles grises qui s'emboîtent jusqu'à la saillie longitudinale du faîte, de la même façon qu'à Fenollar. Sur le chevet ces anciennes dalles sont aussi conservées au-dessous des tuiles modernes. On peut observer les vestiges de l'ancien clocher-mur élevé au-dessus de l'arc triomphal, quelques pierres scellées dans le mur oriental de la nef attestent l'existence autrefois d'un escalier montant au clocher – toujours de la même manière qu'à Fenollar. Le clocher actuel a été déplacé sur la façade occidentale.

La porte d'entrée primitive, actuellement bouchée, était ménagée dans le mur méridional, son tracé large, similaire à l'arc triomphal sur des piédroits avancés se voit parfaitement sur le parement extérieur. Une fenêtre d'origine murée à simple ébrasement subsiste au fond du chevet, elle n'est visible qu'à l'extérieur : le contour réduit de son ouverture dessine une forme ovale, son cadre modelé avec du mortier ne laisse voir que quelques moellons allongés posés horizontalement sur ses côtés. (L'œil de bœuf de la façade occidentale et la fenêtre dans le mur sud du chevet appartiennent à des modifications postérieures.) La sacristie collée au nord du chevet semble être une adjonction tardive.

Une tribune aujourd'hui disparue a occupé autrefois la partie occidentale de la nef, son souvenir est conservé par trois corbeaux encastrés dans le mur et par deux degrés d'un escalier maçonné dans la première travée de l'église. Le retable de saint Michel date de 1739.

Arc : Le tracé outrepassé est prédominant dans l'édifice : il marque la voûte du chevet et de la nef, le dessin de l'arc triomphal monté sur les piédroits avancés de la même manière que le profil de l'ancienne porte d'accès obturée dans le mur méridional.

L'arc triomphal n'a pas unanimement reçu la qualification d'outrepassée parmi les chercheurs. Bien que Marcel Durliat en 1966 parle de son dessin outrepassé et sa retombée en retrait sur des piédroits, pour N. Bailbe seulement la voûte du chevet est outrepassée, l'arc triomphal et la porte méridionale bouchée sont "en retrait sur les piédroits". Barral i Altet mentionne le tracé outrepassé sur des montants avancés dans le cas de l'arc triomphal et de la porte

primitive aussi. Junyent note la voûte outrepassée du chevet et la saillie des piédroits de l'arc triomphal et de l'ancienne porte. Pour Badia i Homs le tracé de l'arc doubleau et de la porte méridionale est semi-circulaire, tandis que l'arc triomphal, la voûte en berceau et les arcs latéraux de la nef sont outrepassés. G. Mallet souligne l'effet du rétrécissement par des montants resserrés de l'ouverture de l'arc triomphal et de la porte aussi.

Avant tout, nous pensons qu'il est plus raisonnable de traiter la porte sud de l'église dans la catégorie de l'arc en champignon parce que son tracé sous cette forme obturée n'atteste que des supports en avancée d'un arc en plein cintre. Ses piédroits et ses claveaux sont en moellons sans aucune distinction par rapport à l'appareil du mur. Par rapport à la hauteur totale de l'arc qui fait 2,26 m elle donne l'impression d'une ouverture large avec une distance de 1,60-1,70 m entre ses piédroits. L'avancée des montants est effectivement notable, à l'ouest il mesure 0,18, à l'est de 0,20 m. Ses claveaux sont partiellement couverts de crépi mais on peut voir dans les retombées la disposition en tas de charge.

Le tracé de l'arc triomphal est très irrégulier, malheureusement, il est complètement couvert de crépi comme tout l'intérieur de l'église. Il resserre très faiblement l'entrée du sanctuaire et laisse parfaitement visible le désaxement du chevet. La distance entre ses piédroits qui fait 2,34 m correspond à la distance entre les piliers du seul arc doubleau de la nef. La hauteur des piédroits fait 2 m par rapport à la hauteur totale de l'arc triomphal qui s'élève jusqu'à 3,70 m.

Le niveau de la hauteur de ces piédroits est accentué par des impostes en grosses dalles de granit de section rectangulaire qui ne ressortent que vers l'intrados. L'avancée des montants au-dessus des impostes donne un ressort de 0,14 m. Ni l'appareil, ni la disposition des claveaux n'est observable à cause de l'enduit.

Le seul arc doubleau au milieu de la nef ne dispose pas d'imposte, il est monté sur une ligne continue en saillie adossée contre le mur gouttereau nord et sud perpendiculairement aux deux arcs latéraux à ses côtés. La voûte du chevet est plus fortement outrepassée que celle de la nef ou de cet arc doubleau, tandis que le dessin des arcs latéraux est légèrement en fer à cheval.

Protection : Arrêté de classement le 14 février 1989 – propriétaire : la commune de Maureillas-Las-Illas

Références bibliographiques :

BALBE, 1971, p. 81.

PONSICH, 1971, p. 21.

PONSICH, 1973, p. 32.

BLANGY, 1980.

BARRAL 1981, p. 191.

JUNYENT, 1983, pp. 151-152.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 33.

PONSICH, 1995, pp. 45-46. 50.

PLADEVALL I FONT, 1996, p. 155-157. (notice de EBP, JBH)

MALLET, 2003, p. 278-279.

59. SAINT-SATURNIN ou SAINT-ANDRÉ de MONTAURIOL

(outrépassé : plan de l'abside, voûte partout, arc triomphal, arcs doubleaux de la nef)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : MONTAURIOL

Édifice : église de Montauriol d'Avall

Titulaire : saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, martyr (3^e siècle) ou saint André, apôtre et martyr (+ 62)

Coordonnées Lambert : E : 0677417 m ; N : 6163674 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 43' 31.1"E ; Latitude : 42° 34' 20. 8"N ; Altitude : 288 m

Historique : Bien que la toponymie de Montauriol d'Avall remonte au X^e siècle (967, puis 1048) et celle de Montauriol d'Amont au XI^e (1011), la première mention documentée de la paroisse ne date que de 1074. Celle-ci relate à la vente d'un alleu sis sur le territoire de *Sant Saturdi* de Montauriol et de Sant Marti de Fourques. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : L'église de Saint-Saturnin a fait l'objet de considérations divergentes sans que l'on puisse déterminer ce qui relève de sa partie primitive à cause de sa couverture (intérieur et extérieur) d'un crépi blanc, partout présent à l'exception de sa façade occidentale.

Pour Marcel Durliat en 1966, l'église datable de la fin du X^e ou du début du XI^e siècle est contemporaine de celle de Fenollar. En 1971, N. Bailbe suppose qu'à l'origine l'église avait un chevet plat qui a été agrandi au XI^e, puis au XII^e siècle par l'ajout d'une abside à l'est et reconstruit dans sa partie occidentale, en sorte que, des constructions précédentes, seul l'arc triomphal est conservé. Selon sa théorie, l'arc légèrement surbaissé de Montauriol (de même que celui de Riunogers) serait postérieur à l'arc surhaissé de Fenollar et Sournia mais antérieure à l'arc outrepassé de Saint-Ferreol de la Pava, de Cuxa, de Jonqueroles et de Sainte-Félicité de Sournia.

L'église de Montoriol ne figure pas chez Ponsich dans le groupe possédant des arcs semblables à ceux de Saint-Michel de Cuxa (« à gouttière ») en 1971. En 1973 dans son étude sur l'évolution de l'architecture roussillonnaise, il l'intègre dans ce même groupe de Cuxa plus élargi cette fois-ci à cause du tracé outrepassé des arcs latéraux et l'arc triomphal de l'église. Pour lui, la filiation de ces arcs n'est plus mozarabe mais plutôt wisigothique avec une ascendance orientale. En 1983, dans son étude sur l'architecture préromane du pays il mentionne également Montoriol, cette fois-ci avec son arc triomphal, ses arcs latéraux, ses arcs doubleaux et sa voûte outrepassée (cette dernière aurait été établie dès l'origine). Sa datation doit être antérieure au XI^e siècle comme dans le cas de Fenollar et de Fitou. (En 1995 dans *L'art de bâtir en Roussillon* il réitère la même opinion.)

Pour Barral i Altet l'abside de plan outrepassé précédée par un fragment de l'ancienne nef rectangulaire (actuelle travée droite du chœur) a été prolongée postérieurement dans la grande nef déjà romane. D'après Junyent, dans sa forme primitive la nef charpentée se terminait par un chevet carré couvert d'une voûte qui a été agrandi au XI^e siècle par une abside semi-circulaire vers l'est. Au XII^e siècle la nef fut couverte d'une voûte. L'appareil extérieur bien régulier de la façade occidentale dévoile déjà une œuvre romane.

Aux yeux de J. Badia i Homs, la travée droite correspond également à l'ancien chevet rectangulaire dévié vers le sud sur lequel une abside semi-circulaire fut greffée très

maladroitement pour le rallonger au XII^e-XIII^e ; mais pour lui la nef actuelle serait contemporaine du chevet primitif et tous les deux dateraient du X^e siècle. Quant aux arcs formerets, il est indécis, soit ils dateraient de la construction d'origine dans le but de soutenir la voûte comme à Saint-Aubin de Fitou, soit ils serviraient de niches afin de loger des autels latéraux à une époque plus tardive.

Géraldine Mallet en 2003 partage l'opinion de ceux qui affirment que l'édification de la voûte sur la nef fut réalisée dans un deuxième temps selon une tradition fréquente dans le pays.

Description : En arrivant au village de Montauriol depuis Fourques, le premier chemin montant à gauche vers la montagne mène à l'église, à côté du cimetière, à une distance de 800 mètres à peu près.

L'église se compose d'une abside, de plan semi-circulaire en dehors et outrepassé en dedans, précédée d'une travée droite qui s'ouvre sur une nef unique plus large. L'emboîtement des volumes se reflète bien dans la vision extérieure : l'abside est plus basse (mais elle n'est pas plus étroite) que le rectangle qui la précède, celui-ci est pourtant plus rétrécie que la nef à laquelle il est greffé par un couverture de la même hauteur. A l'extérieur l'ensemble de l'abside et de la travée droite, qui se situe au même niveau de sol plus élevé que la nef, est stabilisé par différents contreforts. A l'intérieur, la dénivellation, d'une mesure exceptionnelle par rapport aux autres monuments étudiés, est rachetée par cinq gradins hauts entre la nef et le chœur.

La communication entre la nef et le chevet se fait par un arc triomphal outrepassé. Un deuxième arc triomphal toujours outrepassé, plaqué contre le mur diaphragme peut se comprendre plutôt en tant qu'arc doubleau devant l'ouverture du sanctuaire. Le même type de tracé caractérise l'arc doubleau fortement irrégulier de la nef qui soutient sa voûte et divise cet espace en deux travées au milieu, juste devant la tribune qui occupe le fond de l'église. Il repose sur des piliers avancés vers l'intérieur, leur imposte saillante coïncide avec la hauteur de la naissance de la voûte. Les deux arcs formerets sur chaque côté entre les piliers des arcs doubleaux, en revanche, sont semi-circulaires et sans impostes.

La voûte du chevet est marquée par la courbure outrepassée reposant sur des banquettes, le tracé de la travée droite montre une saillie au niveau de la naissance de la voûte, surtout sur le mur gouttereau nord. La voûte en berceau plein cintre outrepassé de la nef retombe derrière les arcs latéraux dont l'épaisseur n'est pas raccordée avec la naissance de cette voûte mais son profil reste de manière inhabituelle sous forme d'un angle perpendiculaire très saillant.

La façade occidentale dégagée à l'extérieur présente une maçonnerie en assises régulières constituées de pierres longues et minces, très éloignée de l'appareil préroman, visible par endroits selon les sondages intérieures. Les ouvertures et le clocher-mur qui les surmontent sont plus tardives. Les deux baies du chevet sont à double ébrasement.

Arc : La forme outrepassée est fortement présente dans l'édifice, il caractérise le plan de l'abside, le profil des arcs (triomphal, doubleaux) et des voûtes. Il faut reconnaître que le tracé de la voûte de la nef n'est pas bien observable et que les arcs latéraux ne sont pas outrepassés. Cependant, la voûte de l'abside est outrepassée et celle de la travée droite du chevet repose sur une petite banquette. Les murs du chevet s'amincissent en la hauteur.

La caractéristique de tous les arcs et de toutes les voûtes consiste à reposer sur des supports légèrement avancés. L'arc triomphal qui retombe légèrement en arrière sur des piédroits robustes et très hauts s'adapte à la différence du niveau entre les deux corps du chevet et de la nef. La hauteur des piédroits fait 2,68 m au nord, 2,57 au sud, leur distance donne une ouverture de 2,80 m. La hauteur totale de l'arc triomphal fait 4,35 m. Une petite surface dégagée sur le piédroit sud présente des petits moellons équarris. Ses impostes

saillantes d'une hauteur de 0,08 m ne ressortent que vers l'intrados par un relief de 0,04 m, leur section est rectangulaire. A cause du crépi blanc nous ne savons rien des claveaux de l'arc. L'arc doubleau devant l'arc triomphal et celui au milieu de la nef sont construits de la même manière que l'arc triomphal, les montants très hauts supportent un arc outrepassé par l'intermédiaire des impostes saillantes.

Protection : Arrêté de classement le 30 mai 1984 – propriétaire : la commune de Montauriol

Références bibliographiques :

BROSSE, 1966, p. 88.

BAILBE, 1971, p. 81.

PONSICH, 1973, p. 32.

BARRAL, 1981, p. 200.

JUNYENT, 1983, p. 130-131.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 52.

PONSICH, 1995, p. 48.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 261. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

PONSICH, 1995, p. 48.

MALLET, 2003, p. 157.

60. SANT PERE DE REIXAC

(oultrepassé : plan de l'abside nord)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone (province)

Commune : MONTCADA I REIXAC

Édifice : l'ancienne église paroissiale du village de Reixac

Titulaire : sant Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 433796 m ; N : 4594097 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 12' 23. 218" ; Latitude : 41° 29' 45. 8001" ; Altitude : 156 m

Historique : La première mention de l'église de Sant Pere de Reixac date de 992 quand un testament est jugé sur son autel de saint Jean Baptiste. En 1028 elle est documentée comme église paroissiale. En 1049 l'édifice est consacré par l'évêque de Barcelone après sa reconstruction. Entre 1581 et 1778 elle est rattachée au monastère de Sant Geroni de la Murtra, puis elle conserve son statut paroissial jusqu'à 1876 quand elle devient la possession de la paroisse de Montcada, récemment créée. Au XVII^e siècle l'église a subi une importante transformation et a reçu son aspect actuel. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : R. Vall i Rimblas en 1976, tient parmi les deux vaisseaux de l'église celui du nord plus ancien et qualifie celui du sud du roman. Selon Barral i Altet en 1981, l'édifice reconstruit au XVII^e siècle conserve peu d'élément de sa construction primitive, son abside nord de plan outrepassé serait déjà romane par son appareil et par la structure de son arc triomphal. En revanche, *Catalunya romànica* (J. M. Masagué) considère le vaisseau méridional, terminé dans un chevet rectangulaire, plus ancienne que le vaisseau nord, greffé sur une abside. Il date la partie sud de la fin du X^e siècle à laquelle la nef nord a été ajoutée au XI^e siècle ou au début du XII^e siècle. L'abside de la nef nord serait une construction du milieu du XI^e siècle d'après les vestiges des lésènes lombardes (les arcatures auraient été éliminées lors de la surélévation de l'abside).

Description : La commune de Montcada i Reixac se trouve à 15 km au nord de Barcelone. L'église, sur un site élevé, est accessible après avoir passé le pont de Montcada par le chemin de Sant Andria à la Roca, puis par la piste de l'Ermita de Sant Pere de Reixac dans la direction nord-est (3 km).

L'église actuelle se compose de deux nefs parallèles orientées, de plan rectangulaire, celle du nord est terminée par une abside, celle du sud, plus large, par un chevet rectangulaire. La voûte en berceau plein cintre qui les couvre est moderne. J. M. Masagué dans *Catalunya romànica* attire l'attention sur l'arrachement d'une voûte plus ancienne avec des traces de coffrage dans le mur nord de la nef sud. Un clocher-tour volumineux de plan quadrangulaire est adossé extérieurement au mur sud de la nef méridionale.

Les deux nefs sont mises en communication au moyen de deux arcades qui se substituent à l'ancien mur qui les a séparées. La porte d'accès se trouve dans le mur méridional de la nef sud à l'emplacement de la porte d'origine mais elle en est postérieure. Chacune des fenêtres axiales des chevets et des nefs est à double ébrasement.

J. M. Masagué a découvert à l'extérieur de l'abside de la nef nord une décoration de lésènes aux deux extrémités appartenant à une base et il a supposé que les arcatures aveugles disparues devaient se situer au-dessous de la corniche. L'appareil du mur dévoile des étapes

de construction différentes (voir ci-dessus) : par rapport aux moellons non travaillés, de petite dimension, l'abside de la nef nord se distingue par un appareil de taille moyenne, disposé en assises horizontales très régulières et uniformes.

Arc : Le plan de l'abside nord figure chez Vall i Rimblas et chez Barral i Altet.

R. Vall i Rimblas incorpore l'église dans son petit groupe d'édifices préromans au plan outrepassé en 1976. En 1981, X. Barral i Altet donne le plan de sa nef nord terminée dans un chevet outrepassé intérieurement et rectangulaire à l'angle arrondi extérieurement. L'église n'a pas d'autre plan nulle part ailleurs, pourtant les vues photographiques ne correspondent pas à ce plan. J. M. Masagué reconnaît dans *Catalunya romànica* que les modifications causent des difficultés dans la lecture de l'abside nord qui est plutôt de plan semi-circulaire bien que la littérature ait affirmé son tracé outrepassé. Les traces des lésènes lombardes modifient la théorie de sa situation dans l'architecture du haut Moyen Age. Selon les photos, extérieurement l'abside n'est pas incorporée dans un massif rectangulaire. Le cas de l'église double de Reixac serait intéressant plutôt en raison de la succession d'une abside outrepassée au chevet quadrangulaire d'une nef plus ancienne, selon la conception de J. M. Masagué.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

VALL I RIMBLAS, 1976. 1, p. 11. 15.

BARRAL, 1981, p. 283.

ADELL, 1991, pp. 126-127. (notice de R. Vall i Rimblas et de J. M. Masagué)

61. SAINT-MICHEL du hameau de PADERS

(en champignon : petite porte méridionale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : MONTESQUIEU

Édifice : église paroissiale

Titulaire : saint Michel, archange, chef de la milice céleste

Coordonnées Lambert : E : 0722342 m ; N : 6274359 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 16' 35.2"E ; Latitude : 43° 34' 04.5" N ; Altitude : 269 m

Historique : Sans documentation

L'église se trouve près d'une voie antique qui monte de la plaine vers Pézènes-les-Mines.

1980-1082 : les travaux de restaurations faits par G. Gondard ont dégagé les surfaces intérieures permettant de voir la construction des arcs et des voûtes et la découverte d'une petite porte à l'arc en champignon à l'extrémité sud-ouest du mur méridional

Datation proposée : Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans les *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* (publication des *Actes du 94 congrès national des sociétés savantes* tenues à Pau en 1969) considèrent l'arc triomphal de l'église de Paders qui n'est plus outrepassé mais d'un dessin en plein cintre ou surbaissé comme la survivance du type pré-romane à l'époque romane.

L'abbé Giry dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 affirme que l'église a été bâtie en deux étapes : d'abord à l'époque wisigothique un petit bâtiment à chevet quadrangulaire pas voûté, puis, lors de la deuxième campagne les voûtes du chœur et de la nef ont été construites sur des arcs latéraux. La recherche de l'effet de la polychromie des claveaux lui paraît caractéristique de l'époque carolingienne.

Description : L'église paroissiale de Saint-Michel se trouve dans le petit hameau de Paders, à 25 km au nord de Béziers, il appartient à la commune de Montesquieu. Cette commune comprend plusieurs mas dispersés, celui de Paders est près de la vallée de la Peyne, affluent de l'Hérault.

La petite église est composée d'une nef de plan rectangulaire et d'un chevet trapézoïdal plus étroit et plus bas qui communiquent par un arc triomphal de tracé semi-circulaire sans aucun rétrécissement le passage entre ces deux espaces. Cette disposition donne l'impression d'un chœur ouvert. Tous les deux portent une voûte en berceau plein cintre qui retombe dans la nef et dans le chevet aussi sur des arcades latérales plaquées contre les murs gouttereaux nord et sud. Dans le chevet la voûte prend sa naissance sur une banquette horizontale en saillie qui est soulignée par une corniche continue appareillée. Dans la nef cependant, où la voûte est couverte d'enduit, il n'y a pas de banquette et sur les piliers en face l'un de l'autre les amorces des arcs doubleaux sont observables sans que leur construction ait été réalisée. Ici les arcades latérales donnent une articulation intérieure en trois travées inégales.

Les arcades similaires divisant le chevet profond en deux travées ont la même largeur que la distance entre les piédroits de l'arc triomphal. Ces arcades sont édifiées partout de la même manière : leurs supports se composent de pierres assez bien taillées et posées en assises parfaites, sur des impostes saillantes seulement vers l'intrados, leurs claveaux d'une largeur et longueur identique sont en disposition rayonnante. Ces ouvertures ressemblent à

des niches étant donné qu'en bas elles sont reliées par des bancs intérieurs. Certaines arcades du chevet ont un profil légèrement outrepassé.

Le système de ces arcades est très homogène, il témoigne d'une construction très unifiée par le même matériau, la même méthode, l'arc triomphal y est complètement intégré. Bien que les surfaces murales soient destinées à être couvertes d'enduit, l'actuel état décapé permet d'admirer le jeu de polychromie très recherché et volontaire qui alterne la couleur sombre du basalte, le brun du gré et l'ocre du calcaire. Cet effet a également un rôle unifiant dans le bâtiment. Les piliers sont légèrement bombés, les murs s'amincissent partout vers le haut. À l'entrée du chevet, au niveau de l'arc triomphal le sanctuaire est surélevé par une marche, d'ailleurs, le niveau du sol de la nef accessible par quatre degrés en descendant à la porte d'entrée percée dans le mur méridional est assez bas. Les baies actuelles du chevet sont postérieures (oculus oriental, fenêtre à double ébrasement méridionale). La porte en arc brisé est protégée par un porche.

Au nord, dans la deuxième travée de la nef une chapelle latérale couverte de voûte d'arête a été ajoutée qui s'ouvre sur la nef par un arc brisé au-dessous de la hauteur de l'arcade latérale. La première travée occidentale, occupée par une tribune haute surmontant une voûte de croisée d'ogive, communique à travers une ouverture semi-circulaire avec une tour haute. Contre le mur nord du chevet une sacristie a été collée.

Malheureusement, l'intérieur des arcades est crépi ce qui empêche d'observer la maçonnerie d'origine avant le placage des arcades et les murs extérieurs sont également couverts de mortier de ciment à l'exception d'une partie des parois de la tour occidentale et de l'angle sud-occidental de la nef qui sont en moellons. La tour occidentale n'est pas surprenante dans une église dédiée à saint Michel, cette construction n'adhère pas intérieurement au mur de la nef et présente un appareil différent de celui de l'angle dégagé de la nef. La tour est construite en assises régulières de moellons calcaires sommairement dégrossis, tandis que l'angle de la nef est bâti de moellons basaltique (sans chercher l'effet de polychromie) de couleur bleu foncé grossièrement éclatés, de dimension majoritairement petite qui sont plongés dans un mortier épais. Tout est nouvellement rejointoyé. Cet angle de la nef n'est pas renforcé de pierre de taille, voire, les éléments qui le constituent ne diffèrent en rien du reste de cette zone décapée. La disposition inclinée en épi est d'autant plus impressionnante que l'appareil à cet endroit-là est en complet désordre. Cet angle nous intéresse particulièrement parce qu'une petite porte est percée ici en tracé de champignon, qui est également dégagée à l'intérieur et qui fait entrer ce monument dans notre corpus. Il faudrait dégager entièrement les murs intérieurs et extérieurs pour pouvoir lire le bâti de cet édifice et déterminer sa partie primitive.

Arc : La petite porte à l'extrémité occidentale du mur méridional de la nef correspond à l'arc semi-circulaire sur des piédroits avancés et par sa dimension modeste rappelle les portes aux morts donnant sur des cimetières avoisinants des églises. A l'intérieur, elle se situe juste à côté de l'escalier qui mène à l'étage de la tribune. Cette paroi possède également des moellons longs inclinés. Intérieurement et extérieurement cette petite porte est entièrement construite de moellons allongés, exactement du même appareil que celui qui constitue son mur. Dans les piédroits ces éléments sont posés horizontalement, tandis que les claveaux de l'arc sont en disposition radiale, ils reposent en retrait sur leurs supports sans intermédiaire d'imposte. La hauteur des piédroits mesurable à l'extérieur fait seulement 0,86 m, leur distance ne fait que 0,57-0,58 m. La plus grande largeur entre les sommiers est 0,77-0,83 m. Le tracé extérieur est un peu ovalisant.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

DURLIAT, GIRY, 1971, p. 209. p. 215.

GIRY, 1983, pp. 123-125.

62. **SANT ANDREU de GARGALLÀ**

(oultrepassé : arc triomphal)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

Commune : MONTMAJOR (Gargallà où se trouve les vestiges appartient administrativement à cette commune)

Édifice : chevet rectangulaire d'une ancienne église disparue, intégré dans l'église du XVIII^e siècle

Titulaire : Sant Andreu (André), apôtre au I^{er} siècle, le premier disciple de Jésus, le frère de saint Pierre

Coordonnées Lambert : E : 392241 m ; N : 4647328 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 41' 58.0" ; Latitude : 41° 58' 14.0" ; Altitude : 586 m

Historique : Gargallà a participé au mouvement du repeuplement de la région avec Sorba, Serrateix, Puig-reig sous l'organisation de Guifré le Velu. Avec Sorba et Obiols, elle fut cédée au monastère de Ripoll selon le précepte du roi franc Louis IV d'Outremer qui confirme les possessions de l'abbaye en 939. Le toponyme de Gargallà sort en 982 du précepte du roi Lothaire qui énumère les donations de Guifré le Velu à Ripoll, à cette date le site est toujours en possession de Ripoll mais comme une exploitation agricole. En 1003, selon les notes du moine Roc d'Olzinelles (1784-1835) de Ripoll, le comte Oliba, futur abbé de Ripoll cède à Ripoll plusieurs territoires, entre autres l'église de Sant Andreu de Gargallà avec ses dîmes. Le bulle du pape Serge IV en 1011 confirmant les biens du monastère de Ripoll à la demande de l'abbé Oliba mentionne toujours Gargallà. Au XI^e siècle les références le désignent comme Sant Andreu de Gargallà, sans être associée à un château ou une seigneurie il dépend directement de l'abbé de Ripoll. La visite du doyen de Vall de Lord en 1312 confirme son caractère paroissial. Au XIV^e siècle le lieu est mentionné comme appartenant au comté de Cardona. Au XVIII^e siècle il devient dépendant de l'église voisine de Fijols. Depuis 1958, à la suite de nouvelles divisions, il fait partie du diocèse de Cardona. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : En 1985, la notice de *Catalunya romànica* (RSR) soupçonne seulement d'après la disposition de sa fenêtre dans le mur oriental et de son arc triomphal à son extrémité occidentale, qu'il s'agirait du chevet (ou une partie du chevet) d'une église préromane. A cette époque-là, l'arc triomphal est obturé et ainsi séparé de l'église baroque de Sant Andreu de son côté oriental ; le mur oriental du chevet est éventré par une porte qui est précédée à l'extérieur de plusieurs marches. Le culte y a dû être inversé à cette époque-là mais d'après les photographies signalant l'abandon et la dégradation on pense plutôt à une utilisation agricole. *L'inventaridel Patrimoni Cultural de Montmajor* en 2003 cite une petite nef d'origine préromane sans aucune précision chronologique. Les vestiges ne figurent ni dans *L'art pre-romànic a Catalunya* de X. Barral i Altet, ni dans *L'arquitectura religiosa a Catalunya abans del romànic* de Junyent.

La commune de Gargallà a procédé en 1988 au nettoyage et à la restauration de cette pièce en démolissant le mur qui a fermé l'espace au niveau de l'arc triomphal et en supprimant la porte d'entrée creusée dans le fond du chevet.

Description : La commune de Gargallà est l'une des hameaux dispersés sur les collines du bas Berguedà, elle se trouve à peu près 12 km dans la direction nord-est de Cardona sur le chemin qui conduit vers Berga. Elle est à 14 km de Serrateix.

Le chevet préroman orienté est perpendiculaire à l'église baroque Sant Andreu qui a ainsi un axe nord-sud. C'est une église à une seule nef qui porte la date de 1789 dans une inscription épigraphique au-dessus de sa porte. Au sud dans la ligne de sa façade méridionale un clocher-tour est adossé. Le chevet préroman qui nous intéresse se trouve sur ce côté mais il est camouflé et intégré extérieurement dans des constructions modernes : au-dessus de sa voûte il y a une habitation, sa façade nord est également intégrée dans une propriété privée.

Il n'y a pas de relevé de son plan quadrangulaire très désaxé vers le nord par rapport à la ligne du mur diaphragme. Les murs intérieurs sont dégagés et à l'extérieur des petits sondages permettent aussi d'observer son appareil rustique composé de moellons sommairement dégrossis, de taille très diverse dans un mortier abondant, sans former des assises horizontales. La chaîne d'angle sud-est de la nef à décrochement très faible présente des éléments mieux taillés et plus volumineux. Une petite surface de mur dégagée devant l'arc triomphal dans une chapelle latérale de la nef du XVIII^e siècle, avec le même matériau que le chevet haut médiéval atteste le développement d'une nef jadis devant l'arc triomphal. A l'intérieur de ce chevet les murs sont fortement amincis vers le haut, à l'extérieur les façades visibles (est et sud) présentent aussi ce phénomène.

La photo dans *Catalunya romànica* montre une fenêtre au-dessus de la porte moderne ouverte dans le mur de fond du chevet qui a été restauré en double ébrasement, extérieurement elle est extradossée. Une autre baie dans le mur sud tout près de l'arc triomphal est à simple ébrasement vers l'intérieur mais son cadre a été refait. A l'extérieur, elle est entourée de quatre plaques de pierre taillée de couleur et de matériau complètement disparate. Les angles intérieurs de son ouverture sont coupés en biais. Dans ce mur méridional la trace d'une autre baie bouchée est également repérable. Au fond du mur oriental, à l'intérieur une niche de tracé en champignon a été creusée après la suppression de la porte moderne par la restauration parce que l'ouverture de cette porte moderne aurait coupé une bonne partie de cette niche et parce que sur l'ancienne photo dans *Catalunya romànica* (F. Junyent, A. Mazcuñan) à cet endroit-là il n'y a qu'une petite niche rectangulaire.

La voûte en berceau plein cintre légèrement brisée prend sa naissance sur un petit banc, dans la partie supérieure de la courbure nous trouvons des lamelles minces posées horizontalement. Son tracé n'est pas outrepassé. Sur son intrados devant l'arc triomphal deux profonds enfoncements se trouvent symétriquement. Les fenêtres permettent de mesurer l'épaisseur du mur du chevet qui fait au sud 0,90 m, à l'est 0,85 mètres. D'après la petite zone décapée au pied de l'arc triomphal, il serait intéressant de savoir si l'amorce de la voûte de la nef devant le chevet appartient également à la même construction que le chevet, l'intérieur de l'église du XVIII^e siècle est couvert d'un crépi blanc.

Arc : L'arc triomphal encore muré dans le volume 12 de *Catalunya romànica* est aujourd'hui de nouveau mis en communication, non avec sa propre nef, mais avec la nef perpendiculaire de l'église du XVIII^e siècle sur laquelle il s'ouvre. Les murs décapés de ce chevet ancien contrastent avec l'ambiance différente et les murs crépis du bâtiment moderne.

Dans les piédroits de l'arc nous trouvons de grands blocs monolithes appareillés et posés de chant. Jusqu'aux sommiers ils mesurent 1,88-1,92 m pour une distance d'1,93 mètre entre eux. L'épaisseur de ces supports mesure au nord 0,68 m, au sud 0,74 mètres. La hauteur totale de l'arc fait 3,02 mètres. Dans le montant sud il y a trois niches profondes, deux de dimension considérable au tracé carré et semi-circulaire. Au-dessus de l'imposte vers le milieu se trouve une sorte de bénitier creusé dans l'intrados. Nous savons que ce chevet a été utilisé comme chapelle.

Les impostes monolithiques ne sont pas identiques sur les deux côtés parce que la grande partie de celle du sud est cassée, son avancée varie à cause de ce défaut entre 0,04 et 0,09 m vis à vis de l'imposte nord qui fait une saillie continue sur 0,07 m. La destruction de l'imposte sud a du toucher l'intrados du sommier aussi. La hauteur de ces impostes est considérable (nord : 0,32 m ; sud : 0,36m), les auteurs de *Catalunya romànica* ont considéré qu'elles font corps avec la dernière pierre du piédroit. Leur profil est constitué d'une moulure échancrée, leur retrait en bas (0,13 m au nord ; 0,11 au sud) donne la silhouette des supports légèrement rentrants.

Non seulement les piédroits sont appareillés mais les 19 claveaux de l'arc également. Leur longueur est assez identique, mais leur largeur est différente, vers la nef leur tracé est extradossé. La disposition des claveaux est en rayon vers la nef et vers le chevet aussi. Au-dessus des claveaux appareillés le mur diaphragme se compose de moellons très irréguliers. La fermeture du chevet par cet arc outrepassé est significative, à l'intérieur sur les deux côtés ses piédroits occasionnent un rétrécissement de 0,50 mètres. Bien que vers la nef son mur diaphragme soit englobé d'une façon asymétrique dans les constructions postérieures, au nord où son angle intérieur vers la nef est dégagé, le mur de l'arc triomphal s'étire sur 0,96 mètres.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

ADELL, VIGUE, 1985, pp. 337-338. (notice de RSR)

María del Agua Cortès Elía, *Inventari del Patrimoni Cultural de Montmajor. Memòria tècnica*, Oficina de Patrimoni Cultural, Diputació de Barcelona, déc. 2003. consulté en ligne le 13/07/2017

63. **SORBA, SANT EUDALD**

(martyrium-rotonde du VI^e, utilisé pour le plan outrepassé de l'abside de l'église postérieure, son tracé intérieurement outrepassé, extérieurement dans un massif rectangulaire)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

Commune : MONTMAJOR-SORBA (Sorba où se trouve l'église appartient administrativement à Montmajor)

Édifice : vestige d'un martyrium dans l'église de Santa Maria de Sorba

Titulaire : sant Eudald (Eudaldus), martyrisé en 581, patron de la ville de Ripoll

Coordonnées Lambert : E : 389422 m ; N : 4647138 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 39' 55. 4" ; Latitude : 41° 58' 6. 56" ; Altitude : 489 m

Historique : Le site est habité depuis l'âge de bronze, les Ibères, les Romains y ont laissé les traces de leur occupation. À l'époque wisigothique fut construit le *Memoria* sur le lieu d'enterrement de Saint Eudald, martyrisé par les ariens qui a attiré d'autres inhumations à l'entour. Au dernier tiers du IX^e siècle à l'époque carolingienne le *martyrium* a été converti en une église dédiée à Santa Maria en y ajoutant une nef.

Cette église de Santa Maria de Sorba est documentée en 888 quand le comte Guifré le Velu et sa femme, Guinchilda la donnent au monastère de Ripoll. Sorba se trouve dans la zone de frontière avec les musulmans et probablement elle a dû souffrir de leurs attaques, la reconstruction de l'église est mentionnée en 982 avec celle du monastère de Ripoll. En 978 les moines de Ripoll auraient acquis les reliques de Saint Eudald pour enrichir leur monastère. (*Catalunya romànica*)

Manuel Riu a réalisé deux campagnes de fouilles entre 1977 et 1979.

Datation proposée : fin du VI^e siècle pour le martyrium-rotonde

R. Vall i Rimblas (1976) a présumé que le massif rectangulaire du chevet préroman a été rajouté postérieurement dans un but de renforcement. Sitjes i Molins (1977) identifie ce chevet avec celui de l'église mentionnée en 888, à sa nef disparue aurait été substituée au XI^e siècle un nouveau vaisseau, selon les arcatures aveugles qui le décorent extérieurement. Il note que les fenêtres du chevet sont plus larges que les ouvertures habituelles du X^e siècle. La courbure très fermée du plan de l'abside lui rappelle les églises mozarabes castellano-léonaises. D'origine syrienne, ce tracé arriverait, selon lui, à travers l'Afrique du nord à Santa Maria de Terrassa. Il propose sa datation du IX^e siècle.

X. Barral i Altet en 1981, parle déjà d'un martyrium du VI^e siècle abritant la tombe privilégiée de Saint Eudald qui a été prolongé dans un deuxième temps par un atrium et une nef vers l'ouest. Il ne confirme pas la date de 888 pour l'édifice subsistant et attend le résultat des fouilles de M. Riu.

E. Junyent en 1983 considère aussi le chevet comme la partie la plus ancienne, la nef aurait été reprise selon lui en 888 par les moines de Ripoll, puis au X^e siècle, finalement, selon les arcatures aveugles remaniée au XI^e siècle. A l'exception de Barral i Altet, les opinions

identifient le chevet qui nous intéresse avec le chevet d'une église plus ancienne confirmée par son plan outrepassé.

Description : Le petit hameau à quelques maisons dispersées de Sorba se trouve à 9 km au nord de Cardona, administrativement comme Gargallà, il appartient à Montmajor.

Le martyrium, la construction la plus ancienne de l'ensemble est aujourd'hui enserré entre le chevet rectangulaire de l'église du XVII^e et la sacristie d'où un escalier installé au XX^e siècle permet d'y accéder. Le petit édifice (diamètre intérieur 3,92 m) a été couvert probablement d'une coupole peinte en rouge. Il conserve deux fenêtres primitives à l'est et au sud appareillées en arc semi-circulaire à linteau monolithique, la troisième baie au nord a été élargie en porte au XVII^e siècle pour conduire vers le sanctuaire de la nouvelle église. La porte d'origine était à l'ouest.

Le parement intérieur présente un appareil en pierre soigneusement taillée, à l'extérieur, en revanche, les interventions du X^e et du XVII^e siècle ont laissé leurs traces.

Dans le sous-sol intérieur à une profondeur de 0,85 m les fouilles ont découvert une sépulture orientée nord-sud avec un squelette aux bras croisés. Devant cette tombe un édicule couronné d'un autel (IX^e-X^e siècle) en pierre calcaire conserve l'inscription suivante (du XI^e siècle) : « Eubaldis reliquiarum martyris Xristi. Amen ».

Au VII^e siècle au martyrium initial un atrium a été rajouté (2,40 m), puis une nef (3,85 m) couverte de charpente a été greffée à un niveau plus haut ce qui reflète le développement du culte du saint qui se manifeste également dans la nécropole qui s'instaure à ses alentours.

Entre le milieu du IX^e et le milieu du X^e siècle cette nef fut rallongée de 5,74 m en utilisant un appareil plus petit et plus irrégulier, la longueur totale a mesuré ainsi 12 mètres. De part et d'autre du chevet, des absidioles de plan semi-circulaire ont été greffées en profitant des arcades latérales de l'atrium (il ne reste que la partie inférieure de celle du sud) ce qui donne l'impression d'un transept à l'ensemble.

Au XI^e siècle, le parement extérieur a été revêtu de la décoration typique des arcatures aveugles et des bandes lombardes qui prètent une vision unifiée aux différentes phases de la construction. L'arc triomphal et la voûte en berceau plein cintre de la nef ont été construits à cette époque-là. Au XII^e siècle la croisée du transept a été surmontée d'un clocher-tour de plan rectangulaire à un étage.

Finalement au XVII^e siècle au nord de cette église une autre nef a été édifiée dont les chapelles latérales méridionales font disparaître en grande partie les murs nord de la vieille église. Celle-ci fut divisée en deux niveaux à la mi-hauteur. Au sud, la rectoria et ses dépendances y ont été ajoutées entre le XVI^e et le XIX^e siècle.

Arc : Plan outrepassé de l'abside

L'église de Sorba est singulière à cause de la réutilisation de l'ancien martyrium, de plan circulaire à l'intérieur et rectangulaire à l'extérieur, en tant que le chevet de l'église du IX^e-X^e siècle. Il ne s'agit pas donc d'un chevet de plan outrepassé dès l'origine mais d'un petit édifice de plan circulaire qui a été aménagé ultérieurement en un chevet prolongé vers l'ouest dans une nef unique. Dès l'origine ce chevet est incorporé dans un massif rectangulaire étant donné que le plan primitif du martyrium possédait un plan central, rectangulaire extérieurement et circulaire intérieurement.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 29/09/1980 de l'ensemble historique de l'église Santa Maria de Sorba

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

VALL I IMBLAS, 1976, 1 p. 17.

SITGES I MOLINS, 1977, pp. 125-128.

BARRAL, 1981, p. 182.

JUNYENT, 1983, pp. 192-193.

ADELL, VIGUE, 1985, pp. 331-336. (notice de Manuel Riu i Riu)

64. SAINT-LAURENT DE MOUSSAN

(outrépassé : arc triomphal, voûte du chevet)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : MOUSSAN

Édifice : chapelle

Titulaire : saint Laurent de Rome, diacre du pape Sixte II, martyr sur un gril (+258)

Coordonnées Lambert : E : 0695105 m ; N : 6235865 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 56' 23.2"E ; Latitude : 43° 13' 19.1" ; Altitude : 64 m

Historique : A l'endroit où la chapelle s'élève se trouvait la villa gallo-romaine de *Trencianum*. Saint-Laurent est sans documentation jusqu'à 1128 quand sa dépendance de l'église paroissiale de Saint-Marcel de Moussan est attestée, puis à partir de 1304 elle appartient à la cathédrale de Narbonne qui la conserve jusqu'à la Révolution. En 1600 une petite communauté de religieux s'installe sur le site. La contestation des élus locaux contre sa dépendance du chapitre de Saint-Just de Narbonne est notée en 1634 mais la situation ne change pas. Sur la Carte Cassini représentant le diocèse de Narbonne en 1763 le lieu porte la mention de l'ermitage. Après la mort du dernier ermite au début du XIX^e siècle, le site est abandonné, le toit de l'église s'effondre, puis au début de la deuxième guerre mondiale sa façade occidentale disparaît également. (Dossier DRAC)

1965 : restaurations à l'initiative du *Comité Saint-Laurent de Moussan*, présidé par le propriétaire de l'édifice, le général Jean Balmitgere sous le contrôle de la *Commission Archéologique de Narbonne* (réédification de la façade occidentale avec la porte à linteau, couverture du chevet de tuiles récupérées).

1985 : le *Comité* se réorganise et les travaux se poursuivent, l'année suivante le couvrement de la nef, en 1997 la construction de la cloche, en 1998 l'instauration de l'autel sont réalisés.

2003 : réfection complète de l'intérieur du bâtiment (revêtement d'enduit, sol, pose d'électricité, rejointoiement extérieur).

Datation proposée : Le rapport du *Comité* en 1966 dans le dossier de classement prend la chapelle pour un édifice du X^e siècle.

Sous la présidence de Jean Blayac, les documents descriptifs de la *Comité Saint-Laurent* déposés à la DRAC de Montpellier (sans date) en vue d'assurer la couverture de la nef situent également la construction au X^e siècle mais dans la tradition wisigothique à l'aide de l'appareil et à cause de l'arc triomphal de tracé outrépassé.

La demande de subvention du *Comité* en 2001 sous la présidence de François Amigues à la DRAC de Montpellier pour la confortation des murs et la pose d'équipement électrique rattache toujours l'édifice à la tradition wisigothique d'après son arc triomphal outrépassé. Les deux impostes moulurées dites « carolingiennes » de celui-ci permettent cette fois-ci de dater l'édifice du IX^e siècle et le traiter comme le « rare exemple de l'architecture préromane de tradition wisigothique ou mozarabe en Languedoc ».

L'Inventaire général situe la construction entre les VI^e et IX^e siècles et estime que l'arc triomphal correspond plus à la tradition wisigothique qu'à l'apport mozarabe.

Description : Isolée dans les champs de vigne, à proximité d'une source miraculeuse contre les maladies de peau, la chapelle Saint-Laurent se trouve à une distance d'un km avant d'arriver au village de Moussan qui est à 10 km dans la direction nord-ouest de Narbonne.

Ce petit monument, établi sur une butte artificielle, à l'emplacement d'une villa romaine comprend une nef rectangulaire et un chevet du même plan mais plus petit et moins large qui communiquent par un arc triomphal outrepassé. Il faut souligner que seul le chevet de l'édifice, le mur nord de sa nef et la section orientale du mur sud de celle-ci (entre la porte méridionale et le chevet) appartiennent à la construction primitive, la façade occidentale du bâtiment a été restitué par la restauration, le mur méridional de sa nef a été reconstruit au moment de l'adjonction d'un ermitage sur ce côté.

Le chevet conserve sa voûte en berceau plein cintre outrepassée et ses deux baies d'origine à simple ébrasement vers l'intérieur, l'une percée dans le mur de fond, l'autre dans le mur méridional. Toutes les deux suivent le même principe de construction : à l'intérieur et à l'extérieur elles sont encadrées de pierres de taille, à l'extérieur les murs dégagés laissent voir leurs montants composés seulement de quelques blocs et couronnés d'un linteau monolithique échancré au milieu⁷⁷.

La nef très ruinée a reçu un couverture en charpente apparente par, sa porte occidentale a été également reconstruite avec toute la surface de cette façade, le linteau monolithique en remploi provenant du seuil d'une construction romaine y a été réintégré après sa trouvaille dans les vignes aux alentours en imitant les photographies anciennes. La porte méridionale avec le mur sud, a été reconstruite probablement au XVII^e siècle.

La nef a la particularité d'avoir une marche à une distance de 2,30 m devant l'arc triomphal qui surélève cet espace devant le chœur d'une hauteur de 0,20 m en délimitant une sorte d'avant-chœur ou de chœur liturgique dans la partie orientale de la nef.

L'appareil dans les parties d'origine est de moellons irréguliers de dimension différente, seuls les angles sont renforcés de pierres soigneusement travaillées de taille similaire, posées systématiquement en carreaux et boutisses. Le mortier épais contient des petits cailloux. Les murs d'origine s'amincissent à l'intérieur et à l'extérieur en hauteur.

L'ancien ermitage accolé au sud à la nef principale probablement au XVII^e siècle comprend une nef parallèle à la nef primitive. Les deux vaisseaux sont mis en rapport par une porte de tracé semi-circulaire qui a été repris avec la façade méridionale. Les traces dans le mur attestent plusieurs sortes de couvertures pour cet espace ajouté.

Arc : Le tracé outrepassé marque la voûte du chevet et le dessin de son arc triomphal. Ce-dernier a été à l'origine de la filiation wisigothique du monument.

La voûte en berceau plein cintre outrepassé du chevet se caractérise par une ligne horizontale à une hauteur de 2,28 m qui fait une saillie de 0,04 m actuellement après la récente restauration couvrant d'enduit tous les murs intérieurs. La retombée de la voûte prend son appuie sur cette petite banquette.

Pour l'étude de l'arc triomphal il est nécessaire de faire appel à des photos prises avant les travaux intérieurs de 2003 qui ont complètement caché sous l'enduit neuf son deuxième rouleau en moellons, agencés autour des claveaux en pierres de taille. Sur les anciens documents on voit que sur le mur diaphragme construit entièrement en moellons irréguliers l'arc triomphal se détache par sa construction en pierre de taille. L'assemblage des éléments taillés dans ses piédroits rappelle les baies du chevet avec des pierres posées de chant à la

⁷⁷ Dans le piédroit sud de la fenêtre axiale il n'y a qu'un seul élément, l'autre du nord en comprend deux mais asymétriquement à sa base un moellon se trouve au-dessous des pierres de taille. La baie sud cependant a une disposition tout à fait symétrique avec deux pierres posées de chant en bas et deux autres horizontalement par dessus. Ni l'une, ni l'autre ne sont outrepassées.

base de leurs piédroits. La hauteur des supports de l'arc triomphal n'est pas identique (1,95 m au nord, 1,90 m au sud), ils laissent un passage d'une largeur de 1,62-1,65 m vers le chœur.

Les deux grandes impostes ne sont pas identiques non plus, celle du sud semble provenir de *spolia* comme beaucoup d'autres pierres de taille réintégrées dans l'édifice. Ces impostes d'une hauteur de 0,31-0,32 m sont moulurées non seulement vers l'intrados mais vers la nef aussi. Leur saillie de 0,09 m renforce l'avancée des piédroits par rapport à la naissance de l'arc. Les 10 claveaux en pierre de taille bordant l'intrados ont une largeur et une longueur différente, ils sont posés en rayon. L'angle de la plupart est coupé ce qui accuse aussi une origine en remploi. Autour d'un extrados très irrégulier, la deuxième rangée extérieure se compose de 28 claveaux en moellons qui sont posés, en revanche, en tas de charge dans les reins. Cette ouverture ferme considérablement le sanctuaire, le mur diaphragme vers la nef a une largeur d'un mètre respectivement sur ses deux côtés, à l'intérieur du chevet sa dimension est également significative, au nord elle fait 0,50 m, au sud 0,42 m.

Il est possible que tous les éléments taillés de la chapelle proviennent des constructions antérieures, probablement de la villa à côté.

Protection : Arrêté le 27 décembre 1966 : inscription à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques - propriété de l'*Association culturelle du Comité Saint-Laurent* (l'*Association* a acheté la parcelle où s'élève la chapelle en 1965, les dépendances collées au sud de la nef appartiennent à deux autres personnes privées)

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC Montpellier (Comité de Saint-Laurent chez M. J. Blayac avec l'historique, sans date ; Demande d'autorisation des travaux de B. Melon avec description ; compte-rendu de la visite de C. Robert SDAP à Moussan le 11 juin 2003 ; dossier de proposition à l'inscription sur l'Inventaire en 1965, arrêté d'inscription sur l'Inventaire supplémentaire le 27 déc. 1966)

65. COUR DE LA MADELEINE, NARBONNE

(outrépassé : porte d'un édifice inconnu)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : NARBONNE

Édifice : vestiges pas identifiés dans la cour dite de la Madeleine du Palais Vieux des Archevêques à Narbonne

Titulaire : aucun

Coordonnées Lambert : E : 0700299 m; N : 6231658 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 00' 13.2" ; Latitude : 43° 11' 02.9" ; Altitude : 10 m

Historique : sans documentation, sans identification

Datation proposée : Jean Lacam qui a fait des fouilles entre 1952-1954 dans le centre et au sud de la cour du Palais Vieux dite de la Madeleine des Archevêques à Narbonne a voulu retrouver dans le sous-sol présumé « arabe » les témoignages de l'époque où cette présence est attestée dans la ville. Après que l'architecte Baurély lui avait signalé un arc outrepassé dans la façade orientale à côté de la chapelle de la Madeleine, il a cherché dans les substructions préromanes les indices compatibles avec ses recherches sur la céramique arabe. J. Lacam publie le résultat de ses travaux en 1956 dans les *Cahiers archéologique* avec le titre : « Vestiges de l'occupation arabe en Narbonnaise ». Appuyé par les faits historiques des chroniques et des études de l'établissement temporaire des Arabes, l'auteur est convaincu qu'un demi-siècle d'occupation a dû laisser des traces et a pu influencer la vie artistique du pays. Il en trouve les preuves architecturales dans l'arc outrepassé, dans des rites funéraires de trois tombes datant selon lui de l'occupation arabe de la ville et dans la collection céramique liée à un « niveau arabe » dans la stratigraphie. Il date l'arc outrepassé, dégagé dans la cour de la Madeleine en 1953, après la découverte des tombes, du VIII^e-IX^e siècles et il affirme d'un côté que cet arc présente une similitude avec les arcs de la Syrie, de l'Égypte, de l'Espagne et de l'autre, avec ceux de Saint-Michel de Cuxa bien qu'il soit conscient que l'arc de Narbonne est en grand appareil à l'encontre des arcs de Cuxa qui sont en petits moellons. Au pied du seuil de l'arc, les céramiques et les tessons de verres sont datés par lui également du VIII^e siècle. Il fait appel également à l'arc outrepassé de Saint-Martin-des-Puits qui est également situé au VIII^e siècle par M. Durliat, par les architectes Nodet et Borély des Monuments Historiques. Le seuil inutilisé, les trois squelettes orientés vers cette porte à arc outrepassé dans le mur est lui font formuler l'hypothèse d'une ouverture symbolique tournée vers La Mecque, plus concrètement de l'entrée d'un mihrab datant de l'occupation arabe. Les trois tombes dégagées en 1952 seraient ainsi des tombes arabes attestées par la tête orientée, les bras croisés et la pierre noire sur la poitrine du défunt.

En 1971, Pierre Ponsich dans son étude intitulée *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification* cherche à réunir les arcs sur des piédroits avancés autour de Saint-Michel de Cuxa en Roussillon et en élargissant les limites de ce type vers la Catalogne et vers la Narbonnaise il mentionne l'arc de la cour du palais épiscopal. Quoiqu'il fasse référence à ces fouilles donnant une filiation islamique à ce vestige, Ponsich qui a justement surmonté sa théorie mozarabe donne une attribution wisigothique ou de tradition wisigothique à la porte en question.

Description : Adossé au chevet de la cathédrale Saint-Just, l'ancien palais des archevêques de Narbonne se compose du Palais Vieux du XII^e siècle et du Palais Neuf du XIV^e siècle. Le premier se développe autour de la cour de la Madeleine avec ses bâtiments accolés à la tour qui abrite la chapelle. Le Palais Neuf est encadré par le donjon Gilles Aycelin (fin XIII^e) et la tour Saint Martial (1347) qui délimitent à la fois la façade néogothique de Viollet-le-Duc. Tandis que le Palais Vieux donne la place aux musées (Musée Archéologique, Musée d'Art et d'Histoire), le Palais Neuf est l'Hôtel de ville de Narbonne.

Arc : La baie à l'arc outrepassé sur piédroits avancés se trouve dans le Palais Vieux à la cour de la Madeleine, elle est percée au rez-de-chaussée dans sa façade orientale.

La première chose à constater est la maçonnerie différente autour de cette porte à arc outrepassé par rapport à l'appareil de la paroi qui la surmonte. Son entourage direct est en moellons irréguliers, tandis que la zone qui la surmonte immédiatement est en petit appareil bien taillé mais mélangé avec d'autres pierres très diverses, puis la grande partie de la surface à partir des baies jumelées est composée de pierres grises parfaitement taillées.

L'arc de la porte elle-même est construit en pierre de taille dans ses piédroits et dans les claveaux de son arc. Il est fragmentaire, il ne conserve que son montant sud et un segment de son arc qui est un peu plus que la moitié de son tracé sur ce même côté. Son support nord avec sa retombée a été détruit au moment de la construction d'une grande ouverture à côté qui est également bouchée aujourd'hui.

Son seul piédroit est bâti de grands blocs calcaires bien taillés et comprend un élément très volumineux au milieu en remploi avec des enfoncements quadrangulaires sur sa face présentée. Ce piédroit mesure une hauteur de 1,32 m, la hauteur totale de l'arc fait 2,18 m. Sa retombée repose à un retrait considérable de 0,15 m sur son montant, la surface de la tête des grands claveaux est irrégulière mais l'intrados est parfaitement lissé. La baie a une profondeur de 0,46 m devant le mur qui obture son intérieur.

Protection : Ancien archevêché et ses abords : classement par liste de 1840 – propriétaire : la commune de Narbonne

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

PERRET, 1955.

LACAM, 1956.

PONSICH, 1971, pp. 22-23.

66. **SANT MIQUEL D'OLÈRDOLA**

(outrépassé : arc triomphal de l'église primitive)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Penedès

Département : Barcelone (province)

Commune : SANT MIQUEL D'OLÈRDOLA mais le site archéologique d'Olerdola appartient directement au *Museu d'Arqueologia de Catalunya* de Barcelone

Édifice : chevet conservé de l'église primitive disparue, juxtaposé à une église plus tardive

Titulaire : Sant Miquel (Michel), saint archange, chef de la milice céleste

Coordonnées Lambert : E : 391945 m ; N : 4573142 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 42' 34.4" E ; Latitude : 41° 18' 19.1"N ; Altitude : 343 m

Historique : L'église est bien documentée mais l'identification des dates avec les constructions subsistantes a partagé les chercheurs. L'acte de consécration de 992 est le document le plus ancien sur Sant Miquel qui fournit des informations sur la construction et la consécration d'une église déjà vers 935 par l'évêque Téodoric de Barcelone et le comte Sunyer. Sous le contrôle de l'Al-Andalus, à la limite de la *Marca Hispanica*, ce territoire a beaucoup souffert de la razzia d'Almanzor en 985 qui a exigé la reconstruction de l'église par l'archidiacre Sunifred. Sa nouvelle consécration a eu lieu en 992 par l'évêque Vives de Barcelone. Bénéficiaire de plusieurs donations au cours du XI^e siècle, l'édifice fut amplifié. En 1108, après la destruction des Almoravides, il fut donné par le comte Ramon Béranger III à la cathédrale de Barcelone. Malgré sa reconstruction, son déclin était irréversible à cause du dépeuplement de l'endroit toute en maintenant le culte jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La paroisse d'Olerdola a été transférée alors à la nouvelle église de la Plana Rodona, consacrée en 1885 et l'église Sant Miquel fut rabaissée au statut d'un ermitage.

Au cours des XVII^e-XVIII^e-XIX^e siècles le bâtiment a été entouré de constructions secondaires jusqu'à ce que sa restauration d'abord en 1926-1928 (Jeroni Martorell), puis à partir de 1953 (Camil Pallàs) ait supprimé ces adjonctions et ait récupéré sa forme épurée du début du XII^e siècle. (*Cat. Rom.*)

La dernière restauration entre 2005-2007 a été complétée par des fouilles archéologiques concernant la nécropole autour de l'église dont l'usage s'est avéré continue entre le IX^e et le début du XX^e siècle. Les premières tombes excavées dans le rocher n'étaient associées à aucun édifice religieux. Les enterrements occupent également l'espace où plus tard la nef préromane et romane ont été élevées, ils se situent mêmes au-dessous des murs. (SUBIRÀ, RUIZ, MOLIST)

Datation proposée : Pour certains (A. Ferrer Soler, M. Treus, F. Ripoll, B. Coca i Cirera), l'église primitive qui nous intéresse aurait pu être édifiée au début du IX^e siècle malgré l'absence de la documentation. Pour d'autres (E. Junyent, X. Barral i Altet, I. G. Bango Torviso, J. A. Adell), les vestiges à nord-est de l'édifice roman appartiendraient à la première église provenant de l'époque où le comte Sunyer occupa les ruines d'Olerdola et y fait bâtir également une forteresse. Selon cette deuxième théorie, l'église préromane correspond à l'édifice consacré en 935 tandis que l'église romane, édifiée après l'incursion d'Almanzor devrait être identifiée avec la construction de Sunifred en 991. Celui-ci n'a pas pu terminer l'œuvre (la nef). Le rehaussement des murs gouttereaux, leur renforcement intérieur dans le but de porter une voûte, la construction de la coupole daterait du début du XII^e siècle, après l'invasion des Almoravides en 1108.

Description : Juchée sur un rocher escarpé à deux km et demi de la commune de Sant Miquel d'Olerdola, l'église de Sant Miquel s'élève sur un site stratégique occupé par l'homme depuis l'âge de bronze. L'ancien oppidum ibère, puis campement militaire romain est resté abandonné pendant presque mil ans jusqu'au début du X^e siècle quand une ville frontalière s'y développa sous l'initiative du comte Sunyer en jouant un rôle important dans la lutte entre chrétiens et musulmans. (Olerdola elle-même se trouve à 2 km au sud de Vilafranca del Penedès.)

Le rapport entre la première église préromane et l'église postérieure est représenté dans des plans différents. Jusqu'aux dernières années, l'église primitive a été envisagée comme ayant une nef unique très longue (12 m X 5,50 m chez M. Coca i Cirera) terminée dans un chevet extérieurement rectangulaire, intérieurement semi-circulaire surhaussé qui sont séparés par un arc triomphal outrepassé. On a supposé tout de même que la nef romane au sud de l'édifice antérieur a dû profiter d'une partie des murs anciens et que la déviation de son chevet par rapport à sa nef s'expliquerait par le tracé déterminant du chevet primitif au nord. Les dernières recherches (SUBIRÀ, RUIZ, MOLIST) représentent, en revanche, le plan d'un édifice à trois vaisseaux, séparés par des piliers rectangulaires, qui est achevé par un chevet tripartite. Les trois unités de celui-ci sont rectangulaires extérieurement mais à l'intérieur symétriquement les deux plus petites au nord et au sud possèdent un tracé semi-circulaire.

L'appareil de cet ancien chevet, à l'exception de l'arc triomphal, est en moellons irréguliers, de tailles diverses, dans lequel quelques pierres de taille se mêlent de provenance probablement d'un édifice antérieur. La rudesse du matériau employé est la plus frappante dans le mur diaphragme au-dessus de l'arc triomphal. Dans la chaîne d'angle nord-est du chevet et de la nef disparue nous trouvons des pierres de taille de grande dimension. Les murs du chevet sont s'amincissent légèrement avec la hauteur. Une corniche en pierre de taille moulurée en biais court au-dessous de la toiture, d'une façon semblable à celle de l'église de Canapost (Empordà). Contre la façade orientale du chevet sept tombes privilégiées sont creusées *sub stillicidio* dans le rocher.

Deux fenêtres à peine ébrasées en forme de meurtrier sont conservées dans cet ancien chevet, l'une au fond dans l'axe, l'autre dans le mur sud, contiguë avec le chevet de l'église postérieure adossée. Des moellons rudes en tas de charge forment leurs montants et une pierre de même nature plus large en tant que linteau assure leur clavage. La fenêtre sud est bouchée par la construction accolée ce qui prouve que celle-ci a été édifiée postérieurement. Un passage étroit creusé dans le mur commun de l'ancien chevet et le nouveau à côté met en communication ces deux espaces. L'ancien chevet se trouve à un niveau plus bas, il faut y descendre trois degrés.

Sa voûte, toujours conservée, est composée d'un quart de sphère au-dessus de la partie arrondie du fond et du berceau plein cintre sur sa travée droit qui porte les empreintes longitudinales de lamelles du cintrage. La profondeur de 0,60 m de la fenêtre axiale indique la largeur du mur. Les fondations de l'ancienne nef bâties directement sur le rocher mesurent également une largeur similaire (0,65 m).

L'église postérieure dispose d'une nef rectangulaire très longue et un chevet trapézoïdal profond. Ce vaisseau, couverte d'une voûte en berceaux plein cintre est porté par deux arcs doubleaux et quatre arcs formerets plaqués contre les murs gouttereaux nord et sud sur chaque côté. Le chevet est également couvert de voûte en berceaux. Entre ces deux corps, dans la travée précédant le chevet, une coupole octogonale s'élève sur quatre trompes angulaires. Les parements extérieurs attestent le rehaussement des murs partout au moment de la construction de la voûte. Dans le mur oriental du chevet la fenêtre basse à simple ébrasement signale le niveau d'origine, tandis que la baie supérieure à double ébrasement dans le même axe appartient à la deuxième campagne de construction. Les deux campagnes

se reflète dans les parois : les moellons non taillés caractérisent leur partie basse et les assises de blocs plus réguliers leur partie haute. Dans la zone d'origine de la façade occidentale, il y a une fenêtre géminée au tracé outrepassé, ses deux ouvertures sont séparées par une colonne à chapiteau ornementée en remploi. La porte à l'ouverture semi-circulaire de la facture romane (XI^e) remplace la porte d'origine qui était dans le mur méridional, en arc en plein cintre appareillée. Un chaînage vertical plus ancien se trouve à son côté.

Arc : J. Puig i Cadafalch affirme déjà en 1909 que cet arc outrepassé appareillé avec un grand soin s'apparente à la disposition des arcs en fer à cheval de l'architecture musulmane.⁷⁸ Il reste fidèle à cette attribution et Olerdola se trouve chez lui toujours dans le groupe d'églises mozarabes, de même que chez Gomez Moreno. Selon cet auteur, en 1919, l'église primitive d'Olerdola date avec le vestige de son chevet vers 930, tandis que l'édifice actuel de son côté méridional de 991. (La surélévation des murs, la tour-lanterne, les voûtes, la porte occidentale sont attribuées par lui au XII^e siècle.) Il présente l'arc du chevet primitif comme ayant des claveaux de dimension différentes, non extradossés ; sa mesure d'outrepassement est juste la moitié du rayon. Son archaïsme, traduit par cette irrégularité, correspond, selon lui, aux exemples mozarabes du IX^e-début du X^e siècles et caractérise les arcs catalans (Pedret, Marquet, Boada). Il compare la position saillante des impostes à celles de Melque, du type de chevet similaire incorporant l'abside dans un massif quadrangulaire qui renforcerait cette parenté. En 1951, dans le volume consacré à l'art mozarabe de la série *d'Ars Hispaniae*, Gomez-Moreno mentionne le vestige primitif d'Olerdola à la fin de sa notice sur Saint-Michel de Cuxa toujours en tant que mozarabe et la compare aux arcs latéraux de l'église de Pedret.

E. Ripoll i Perelló en 1977 affirme toujours l'influence mozarabe de cet arc en fer à cheval et il date l'église primitive du IX^e siècle (cité dans *Cat. rom.*). L'influence califale figure chez E. Junyent et chez B. Coca i Cirera qui reprend l'opinion de Junyent. Selon cette position, à l'encontre des constructions catalanes où il n'y a pas d'imposte et les claveaux des arcs sont placés en tas de charge, les arcs d'Olerdola (et également de Marquet, de Boada, de Pedret) sont bien appareillés. Ces derniers manifesteraient l'emprise de Cordoue grâce aux rapports diplomatiques et culturels des comtes catalans avec ce centre. Ainsi, les arcs dits musulmans se caractérisent par des impostes saillantes, des claveaux bien taillés et mis dans une disposition radiale formant un tracé parfaitement géométrique.⁷⁹ Junyent qui a renié l'empreinte mozarabe dans la construction des arcs outrepassés en Catalogne, a donc délimité un petit groupe qui est différent par rapport aux autres constructions.

Cet ancien arc triomphal d'une hauteur de 2,55 m mesure une distance de 1,20 entre ses piédroits. Il se détache sur le reste du chevet par son appareil en grands blocs de pierre bien taillés dans ses montants, même si leur taille n'est pas identique, et surtout par la régularité de ses impostes et ses 18 claveaux qui traversent entièrement l'intrados. A ces supports, il faut remarquer que non seulement les piédroits sont bâtis en pierre de taille mais toute la surface environnante intérieure et extérieure jusqu'au niveau des impostes présente cette maçonnerie soignée. La distance entre ces piédroits correspond au diamètre de l'arc. Parmi les deux impostes volumineuses seulement celle du nord est entièrement visible (l'autre est absorbée dans le mur nord de l'église romane), la longueur de 1,18 m de sa dalle est notable, elle est enfoncée dans la paroi jusqu'au mur nord, signalé par des arrachements dans cette zone. Ces impostes mesurent une hauteur de 0,30 m et par rapport à leur avancée en haut (0,03-0,05 m) surtout leur retrait inférieur est considérable (0,08) en donnant la silhouette des piédroits rentrants. Leur moulure échancrée contribue aussi à ce profil. Bien que les premiers claveaux soient en tas de charge (au nord deux, au sud trois), leur disposition

⁷⁸ PUIG, 1909, p. 382.

⁷⁹ JUNYENT, 1983, pp. 69-70.

s'arrange ensuite en rayon. La largeur et la hauteur des éléments sont faiblement différentes, l'impression de la régularité vient surtout de leur surface bien polie. Il s'agit d'un tracé outrepassé réalisé au moyen de composants taillés et non par la correction ultérieure à l'aide du mortier.

Protection : Arrêté de classement le 03/06/1931 : BCIN

Références bibliographiques :

CARE Hispania, Casos de estudio, Olèrdola : carehispania.info
Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat
PUIG, 1909, pp. 382-384.
GOMEZ-MORENO, 1919, pp. 53-58.
PUIG, 1928, pp. 15-17.
GOMEZ-MORENO, 1951, p. 364.
BARRAL, 1981, pp. 239-240.
JUNYENT, 1983, pp. 135-136.
COCA I CIRERA, 1984.
BOLÒS I MASCLANS, 1992, pp. 140-144. (notice de J. A. Adell, SLIS)
BANGO TORVISO, 2001, p. 404.
SUBIRÀ, RUIZ, MOLIST, 2016.

67. **SANT ESTEVE DE PALAU SANTA EULALIA ou PALAU SARDIACA**

(outrépassé : arc triomphal, arc entre transept et nef)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : PALAU DE SANTA EULALIA

Édifice : ancienne église palatiale du château des archidiacres

Titulaire : Saint Esteve (Étienne), proto-diacre et proto-martyre chrétien (lapidé au I^{er} siècle)

Coordonnées Lambert : E : 497460 m ; N : 4669499 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 58' 9.3"E ; Latitude : 42° 10' 39.4"N ; Altitude : 90 m

Historique : Sans documentation jusqu'au XIV^e siècle. La visite pastorale de 1315 mentionne la première fois la paroisse Santa Eulalie, puis sa documentation devient régulière, celle de l'année 1688 énumère même les objets de culte gardés dans sa sacristie. Entre-temps, en 1576 le rapport rend compte d'un abandon total, la chapelle est convertie en cave de vin, l'eau s'infiltré à travers son toit fissuré. A ce moment-là le bâtiment est restauré et passe en bon état en propriété privée en 1835. A partir de 1903 l'église devient de nouveau désaffecté,⁸⁰ il sert du magasin, J. Grau évoque en 1964 la démolition de la cloison en brique qui a divisé en deux parties ce monument.⁸¹

Datation proposée : Selon Barral i Altet en 1981 l'église appartient déjà à la période romane et ne conserve que la tradition de l'époque précédente. E. Junyent date sa construction de la première moitié du XI^e siècle et y voit la combinaison des modèles antérieurs encore en vigueur et l'apparition de nouvelles modes qui s'introduisent dans le pays. Cependant, Badia i Homs en 1985 situe l'église dans son groupe « préroman II » qui comprend le VIII-IX^e siècles.

Description : L'église de Sant Estève se trouve dans le petit village de Palau de Santa Eulalia qui a reçu son nom de son château, c'est ce qui le distingue du village voisin à une distance de 600 m appelé simplement Santa Eulalia. L'église flanque le château ruiné à son côté nord et communique avec lui par une porte percée dans son mur gouttereau méridional. L'existence de l'église précède la construction de ce « palais » au XIII^e-XIV^e siècle, siècle de ses possesseurs, les archidiacres d'Empúries et de Besalú, qui l'incorpore ultérieurement à leur domaine. Malgré cette antériorité, c'est l'église qui conserve pratiquement l'intégrité de sa construction d'origine et le petit château à côté est fortement ruiné.

L'édifice comprend une nef rectangulaire, un transept surélevé d'une largeur identique avec la nef et un chevet de plan légèrement trapézoïdal et à peine plus bas et plus petit que la nef. Ces trois espaces sont compartimentés par deux arcs outrepassés, celui de l'arc triomphal et celui de l'arc entre la nef et le transept. L'ensemble mesure une longueur de 18 m, la largeur de la nef est 5,50 m, la largeur du chevet légèrement plus étroit est 5,05 m (hors œuvre BATTLE I PRATS). Curieusement, c'est la nef qui est surélevée d'un degré par rapport au transept et du chevet. De l'appareil des murs majoritairement en galet de rivière (comme à Saint-Génis-des-Fontaines, à Saint-André de Sorède) cherchant à former des assises

⁸⁰ BATTLE I PRATS, 1972, pp. 285-289. Les visites ont été étudiées par l'historien dans les Archives diocésaines (séries de livres de visites).

⁸¹ GRAU, 1964, p. 21.

régulières ressortent les chaînes d'angles, le cadre des baies et les deux arcs qui sont construits de grandes pierres calcaires bien appareillées, dans les angles en carreaux et boutisse. Les murs s'amincissent à l'intérieur partout vers le haut. Sur la façade occidentale la ligne de la toiture ancienne en bâtière est toujours visible, elle a été remplacée par une couverture plate, respectivement sur les trois unités de la construction.

L'édifice possède trois portes appartenant à la construction primitive, celle du mur nord du transept, celle de la façade occidentale et celle plus petite ouverte dans le mur sud de la nef qui a servi de mettre en rapport direct l'église avec le château. Cette dernière et la porte occidentale sont construites de pierres de taille, un linteau monolithe et un tympan plein les surmontent. La porte nord a été refaite. Le tracé d'une autre ouverture, actuellement bouchée dans le mur sud du transept, symétriquement avec la porte nord, est identifiable d'après son cadre en pierre taillée. Ces deux ouvertures sont construites de la même manière et leur position symétrique fait penser à une circulation transversale. Aucune de ces baies n'a pas de dessin outrepassé.

Il y a quatre fenêtres à double ébrasement dans l'édifice dont deux se trouvent dans le chevet à l'est et au sud, la troisième se situe dans le mur gouttereau sud, la quatrième surmonte la porte occidentale. Aux endroits où l'enduit permet d'observer, elles sont bâties de petits claveaux taillés. En comparaison avec les deux grands arcs outrepassés, les claveaux des portes et des fenêtres sont plus petits et moins soignés.

La voûte en berceau plein cintre est également conservée sur l'ensemble du bâtiment, celle du chevet est portée par des arcades latérales, respectivement deux pour chaque paroi. Celles du mur de fond et les premières derrière l'arc triomphal ont été obturées. Le transept est couvert d'une voûte transversale dont la hauteur est considérable vis à vis de la voûte du chevet et de la nef aussi.

L'ancienne table d'autel de cette église a été également retrouvée : en son centre la croix grecque est soutenue par un manche.

Au-dessous de la nef de l'église il y a une construction souterraine voûtée qui est en rapport extérieurement avec le palais mais ses tuyaux d'aérations ont été ouverts autrefois vers la nef. Pour Badia i Homs il ne s'agit pas d'une crypte parce la pièce ne se trouve pas au-dessous du sanctuaire et son appareil ressemble à la façade sud du château. Selon lui, cette pièce souterraine a dû être construite postérieurement à l'église, probablement au XIV^e siècle, au même moment que cette partie du palais. Il identifie la salle souterraine à la prison du château. Barral i Altet utilise le mot crypte pour cette salle mais il suppose, lui aussi, une construction postérieure à l'église.

Les dimensions de l'édifice, l'existence d'un transept haut, la recherche de la pierre de taille pour des raisons non seulement statiques, la décoration des impostes et de la table d'autel reflète l'importance qu'on a voulu conférer jadis à ce monument.

Arc : Deux arcs robustes construits d'une façon tout à fait identique portent la voûte du transept haut. Leurs supports appareillés de très grands blocs calcaires bien taillés et posés en carreau et boutisse sont légèrement empattés, comme les murs de l'édifice. Leur hauteur est considérable : ils mesurent jusqu'à l'imposte 2,30 m à l'arc triomphal, 2,48 à l'arc entre le transept et la nef sur une distance de 2,48 m entre ces supports pour l'arc triomphal et 2,60 m pour l'arc de la nef. Les impostes font leur saillie seulement vers l'intrados, elles coupent la verticalité continue entre la retombée des arcs et la ligne des montants, nous ne pouvons donc pas parler des piédroits avancés. L'église de Sant Esteve de Palau Sardiaca appartient aux rares monuments où les impostes taillées en biseau sont décorées : toutes les quatre présentent l'alternance des moulures torsadées et lisses très fines que Deulafeu a comparé à

la disposition similaire de l'*opus spicatum*.⁸² Les dalles des impostes sont tellement longues qu'elles sont enfoncées dans les murs gouttereaux perpendiculaires. Les claveaux sont bien travaillés, de largeurs et de longueur presque identiques, au nombre 23 pour l'arc triomphal, 30 pour l'arc d'entrée de la nef. Les joints et l'extrados ont été accentués par des joints rubanés. Le mur diaphragme au-dessus des claveaux, édifié en galet de rivière comme le reste de l'édifice, contraste avec la quête du décoratif des arcs appareillés. Le tracé de l'arc de la nef est un peu déformé, son ouverture est asymétrique. Le profil des voûtes (chevet, transept haute, nef) n'est outrepassé nulle part.

Protection : Bien culturel d'intérêt local (*Bé cultural d'interès local*) - en propriété privée⁸³

Références bibliographiques :

OLIVA PRAT, 1962, p. 83.

GRAU, 1964, p. 21.

BATLLE I PRATS, 1972, pp. 277-314.

BARRAL, 1981, p. 268-269.

ADELL, 1982, p. 406.

JUNYENT, 1983, p. 138-139.

BADIA I HOMES, 1985, photos et plan : 297-298 ; texte : pp. 292-294.

⁸² Cité par OLIVA PRAT, 1962. p. 83. Il s'agit de A. Deulofeu, *L'Empordà. Bressol de l'art romaní*, Barcelona, 1961. p. 59.

⁸³ Je dois la possibilité de la visite de cette église à l'accueil très aimable de son propriétaire, descendant des archidiaques.

68. **SANT JULIÀ de BOADA**

(outrépassé : arc triomphal, arc doubleau de la nef, porte à éliminer, voûte)

Pays : Espagne

Région : Catalogne

Département : Gérone (province)

Commune : PALAU-SATOR, Sant Julià de Boada appartient administrativement à cette commune

Édifice : chapelle

Titulaire : Sant Julià (Julien) l'Hospitalier et sa femme, sainte Bassilisse

Coordonnées Lambert : E : 510103 m ; N : 4648162 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 7' 19.0" ; Latitude : 41° 59' 7.4" ; Altitude : 25 m

Historique :

Le premier document qui fait référence à cette église date de 994 (Barral i Altet, Badia, 1985). Puis, en 1131, Ramon Béranger III laisse dans son testament "*l'Ecclesiam de Boada*" à la cathédrale de Gérone ce qui relate selon Badia i Homs (*Cat. rom.*) à l'église de Sant Julia et non à Sant Feliu, à une distance de deux km de celle-là au sud. Selon la bulle papale de 1163, l'alleu de "*Iofredi de Buada*" est possédé par le monastère de Sant Feliu de Guixols (Badia, 1985). A l'époque médiévale, l'église conserve son statut paroissial jusqu'à ce qu'en 1638 elle soit unie à la paroisse voisine de Fontclara.

A cause de sa vétusté, à partir de 1734 les autorités ecclésiastiques interdisent la célébration du culte à Sant Julià par. A la suite de la sécularisation des biens du clergé en 1835, l'église passe en propriété privée et elle est utilisée comme étable et entrepôt. Classée monument historique en 1931, l'église abandonnée est restaurée en 1948 par le *Servicio de Defensa del Patrimonio Artístico Nacional* sous la direction de l'architecte de D. Alejandro Ferrant qui répare ses toitures et remet dans sa forme originale son arc doubleau. La *Diputacio Provincial* l'acquiert en 1958. A ce moment-là seulement un rapide nettoyage est réalisé. En 1977, Deulofeu i Torres fustige toujours la mangeoire encastrée dans la paroi intérieure de l'arc doubleau de la nef.

Finalement, l'église est restaurée en 1980-1981 par le soutien de la *Diputacion de Girona* sous la direction de Joan M. de Ribot. (Badia i Homs, *Cat. rom.*)

Datation proposée :

Selon Montsalvatje, l'église aurait été édifiée après l'expédition militaire des Catalans à Cordoue, c'est à dire au XI^e siècle. Pareillement, Pella i Forgas parle de l'imitation des œuvres de cette ville après l'expédition dans les monuments du nord en donnant l'exemple de Boada.⁸⁴

Pour Puig i Cadafalch en 1909, l'église de Boada semble plus moderne en comparaison avec les églises de Pedret et Marquet. A cette époque-là la porte d'entrée est sous une forme reconstruite et une pièce annexe est greffée à l'ouest à "cette pauvre construction rurale". Puig ne cherche pas encore la filiation de l'église, il n'adopte cette attribution qu'après la parution du livre de Gomez-Moreno (1919) englobant Boada parmi les églises mozarabes de différentes régions de l'Espagne. Dans ses conférences données à la Sorbonne en 1925 et dans *Le premier art roman* en 1928, il place Marquet sans hésitation dans son petit groupe d'église

⁸⁴ Cité par CALZADA I OLIVERAS, 1977, p. 128.

(Pedret, Marquet, Fenollar, Olerdola, Obiols, Elins) qui témoigne selon lui l'influence mozarabe en Catalogne. L'église de Boada est comparée par lui à Fenollar et à San Roman de Moroso en Cantabrie. En fait, c'est Gomez-Moreno qui était à l'origine de la qualification wisigothique de l'arc triomphal de Sant Julia et de l'attribution mozarabe de son arc doubleau, en fin de compte il a placé l'église dans son groupe mozarabe.

Bien qu'il applique la classification des arcs de Gomez-Moreno à Boada, M. Oliva Prat en 1958 trouve infondée la filiation de l'église à l'art mozarabe. Il considère que Sant Julia est proche chronologiquement des églises de Bauloria, de Peralta, de Canapost et il la place dans la tradition wisigothique locale du X^e siècle. En 1962, il réitère cette attribution et considère l'église comme la plus ancienne en soulignant son analogie avec celles de Brunet, Marquet et Sant Marti de Perthus (Fenollar).

Cette même année (1962), Alexandre Deulofeu i Torres remet en question tant l'attribution mozarabe de l'édifice que son rattachement au courant wisigothique parce que selon lui l'édifice est du VII^e ou probablement du VI^e siècle, donc antérieur à l'invasion islamique, et elle ne peut pas être wisigothique non plus parce qu'elle est entièrement voûtée et les monuments wisigothiques sont, selon lui, charpentés. Bien que son plan soit un plan wisigothique, elle fait partie des monuments de transition vers l'art roman qui se trouvent selon lui uniquement en Empordà.

P. Ponsich en 1971, élabore sa théorie à l'aide de deux arcs différents de Boada sur la succession chronologique l'arc mozarabe aux piédroits rentrants à l'arc à "gouttière" avec des piédroits avancés (arc en champignon). Il remarque sur les parois extérieures de la nef une rupture au niveau de l'arc doubleau ce qui lui confirme sa prolongation dans une seconde campagne en choisissant un type d'arc plus fortement outrepassé.

Pere Freixas i Camps en 1975 date l'église de Boada de la première moitié du X^e siècle en argumentant surtout par la présence d'*opus spicatum* dans sa maçonnerie, il la compare chronologiquement à Sant Esteve de Canapost.

Dans un schéma d'évolution, Badia i Homs en 1977 intègre Sant Julià dans un groupe au chevet rectangulaire (aussi polygonal, trapézoïdal) à côté de Santa Helena de Roda, de l'église de Canapost, de Peralta, de Sabaldoria, de Palau S'ardiaca à l'intérieur d'une sous-catégorie qui se caractérise de l'appareil dégrossi, de l'emploi de grandes pierres d'angle, d'une voûte outrepassée bien marquée et d'une décoration en relief.

Josep Calzada i Oliveras en 1977 accepte l'opinion d'Oliva Prat attribuant le chevet de l'église à la tradition wisigothique locale mais chronologiquement il situe cette construction aux VII-VIII^e siècles. Les trois travées de l'église appartenaient pour lui à trois époques distinctes, l'une au type wisigothique, l'autre mozarabe et la troisième probablement à une invention locale. Le même auteur en 1982, après la restauration de l'église et sa remise au culte, reconnaît en revanche que la tradition wisigothique ne s'applique pas à l'église de Boada. Son changement d'avis s'explique par l'apparition du livre de Fernandez Arenas sur les églises mozarabes dont les critères sont reconnaissables dans son argumentation. Calzada i Oliveras affirme qu'il existe un art mozarabe, distinct de l'art wisigothique, roman ou islamique, dont l'église de Boada serait une manifestation nette. La compartimentation de l'espace intérieur, l'emploi de l'arc outrepassé, les fenêtres étirées et étroites seraient ses caractéristiques dues aux chrétiens émigrés de Cordoue.

Badia i Homs en 1977 situe l'église en raison de son appareil avec *opus spicatum* dans son groupe de « préroman II » qui englobe les VIII-IX^e siècles. Concernant l'arc doubleau, il en reconnaît l'exemple de l'arc outrepassé mozarabe, tandis que l'arc triomphal représente par lui la tradition wisigothique. Ces deux types d'arc peuvent être contemporains, selon lui, dans le même édifice. La petite église rurale de Boada manifeste ainsi le dernier exemple de l'architecture wisigothique locale ou l'une des premiers spécimens de l'époque post-wisigothique, préromane.

Jacques Fontaine, cependant, en 1977 explique le contraste entre les deux arcs outrepassés par deux campagnes distinctes : l'une wisigothique ou post-wisigothique consistant à une nef charpentée et un chevet voûté ; l'autre comprenant dans un deuxième temps l'agrandissement de sa nef vers l'ouest et son voûtement à l'aide d'un arc doubleau, marqué par le goût islamique de son maître. L'ancienne chaîne d'angle verticale sur les parements extérieurs confirmerait son hypothèse. Cet agrandissement de la nef a eu lieu selon lui au X^e siècle.

Barral i Altet considère en 1981 que le monument correspond à sa première mention en 994. E. Junyent en 1983 ne donne autre indice chronologique que le tracé outrepassé de l'arc doubleau qui lui rappelle les arcs mozarabes.

J. A. Adell en 1989 (*Catalunya romànica*) reconnaît que l'analyse des parements ne permet pas d'établir une chronologie absolue car les mêmes caractéristiques de construction persistent jusqu'au XI^e siècle. La structure similaire des piédroits taillés des arcs fait rapprocher pour lui l'église de Boada à Sant Climent de Peralta, très proche, documentée depuis 884 bien que ses arcs soient arrachés. Cette similitude lui fait proposer la date du IX^e siècle pour Boada ou au moins la période avant le X^e quand la manière de construction de l'Antiquité tardive est toujours en vigueur.

Description : L'église se trouve au petit hameau de Sant Julià de Boada, à 1,5 km de Palau-Sator à laquelle elle appartient et à 8 km de La Bisbal d'Empordà.

Elle tient une place particulière dans le corpus à cause de sa portée dans l'historiographie et en raison de la présence du tracé outrepassé partout dans l'édifice. En Empordà, il était le premier monument divulgué et rattaché à l'architecture préromane (Oliba Prat, 1962).

La première chose à mettre en exergue pour la petite église de Sant Julia est son plan très irrégulier composé de trois unités trapézoïdales fortement déviées l'une par rapport à l'autre. Dans ce cas, il ne s'agit pas seulement du désaxement, si fréquent dans les constructions haut médiévales entre la nef et le chevet mais d'une discontinuité complète de tous les murs : entre les deux travées de la nef et celles-ci par rapport au chevet, plus fortement trapézoïdal. Jacques Fontaine parle d'un effet "télescopique" dans ce plan qui se caractérise de l'absence totale du parallélisme et qui est accentué encore par l'épaisseur inégale des murs. Selon lui, ces fortes déviations ne sont pas dues seulement à l'inexpérience des constructeurs qui ont pu réaliser les deux arcs et les voûtes en pierre mais elles doivent s'expliquer par l'ancienne liturgie wisigothique. Il souligne que les fidèles situés dans la travée occidentale de la nef n'ont pas pu voir l'autel.

Le petit édifice est entièrement voûté et le profil de la voûte est en parfait adéquation avec le tracé des arcs : elle est outrepassée partout, le plus fortement dans le secteur devant le chevet où elle prend sa naissance en retrait sur des petites banquettes - sa courbure devient continue derrière l'arc triomphal. Dans le chevet la voûte porte toujours les traces de cintres couverts de tiges de roseaux.

L'appareil grossier des murs comprend des moellons dégrossis, de taille majoritairement petite dans un mortier épais sans former des assises. Dans les chaînes d'angle quelques grosses pierres taillées sont intégrées parmi les moins volumineuses, elles sont posées systématiquement en carreau et boutisse. La rupture de la première campagne de construction est parfaitement visible sur le parement méridional et septentrional aussi, au sud les grandes pierres de taille de l'ancien angle se voient dans la partie haute, au nord la coupure est nette mais elle ne se distingue pas par de grands blocs d'angle. Au sud, sous la toiture de l'ancienne nef plus petite une simple rangée en *opus spicatum* est observable qui était à l'origine de théories de datation du monument. Au nord, des petites zones similaires se trouvent aussi dans la travée ajoutée lors du prolongement de l'édifice vers l'ouest. Ce mur nord présente dans son plan horizontal des déformations donnant l'impression d'une surface

ondulée. Les murs s'amincissent fortement et partout en hauteur. La façade occidentale présente d'une manière très caractéristique des minces plaquettes éclatées au-dessous de sa toiture en bâtière (comme à Sant Joan de Bellcaire).

Le chevet est surélevé par deux marches (0,43 m) et la séparation entre les deux travées de la nef est accentuée par un petit degré (0,04-0,05 m).

La porte d'entrée se trouve dans le mur méridional, sa forme outrepassée actuelle est due aux travaux de restauration. Une autre porte moderne de tracé rectangulaire a été ouverte dans le mur occidental de la nef donnant accès à la résidence du curé, ajoutée postérieurement, qui a été démolie en 1982. L'église n'a que trois fenêtres, deux dans le chevet, à l'est et au sud et la troisième dans la façade occidentale. Celles d'ouest et de l'est sont de types différents mais toutes en fer à cheval, la baie sud du chevet a été refaite à double ébrasement à une époque plus tardive.

La forte compartimentation des trois unités spatiales est accentuée par le rétrécissement notable des deux arcs, l'arc triomphal entre le chevet et la nef, l'arc doubleau entre les deux travées de la nef. Leur tracé outrepassé effectivement différent a fait couler beaucoup d'encre sur leur filiation.

Des petits vestiges de peintures murales subsistent *in situ* de l'ensemble pictural qui a décoré autrefois le chevet de l'église. Attribué au même peintre que celui qui a travaillé à l'église voisine de Sant Pau de Fontclara, les fresques détachées sont aujourd'hui exposées au Musée diocésain de Gérone.

Arc : Puig i Cadafalch en 1909 remarque, mesure et dessine le profil outrepassé des arcs de Boada, le tracé de sa fenêtre axiale et de la voûte de l'édifice. Il fait référence à la forme en fer à cheval de sa porte reconstruite et couverte d'un linteau à son époque. Il note la différence entre les deux arcs, manifestée dans le rapport inégal concernant la distance entre leurs piédroits et celle de leur diamètre.

Gomez-Moreno en 1919 note le contraste entre la maçonnerie grossière des murs et des voûtes avec la qualité des arcs appareillés. Il compare le petit édifice à Saint-Martin de Fenollar en Roussillon. Le tracé outrepassé est remarqué par lui dans le profil des voûtes, dans la courbure de l'arc triomphal, de l'arc doubleau et de la fenêtre d'axe du chevet. L'outrepassement de l'arc triomphal dépasse le diamètre d'un tiers du rayon, ses claveaux minces ne sont pas extradossés, conformément aux règles de leur construction en Catalogne. Leur direction ne converge pas vers un même centre ce qui suppose, selon lui, un travail empirique et le manque d'un plan préconçu. La décoration de ses impostes est quasi unique en Catalogne. Dans la classification de l'archéologue espagnol, l'arc doubleau correspond parfaitement aux arcs musulmans du X^e siècle, il est « l'arc mozarabe par excellence » parmi tous les arcs de la Catalogne. Cet arc serait un peu postérieur à l'arc d'Olerdola, d'aspect assez archaïsant. Sa prolongation de ½ du rayon et la convergence de ses claveaux vers le centre sur la ligne des impostes, correspondant à son canon, soutiennent son attribution.

En 1951, dans la série *d'Ars Hispaniae*, l'église de Boada est toujours placée par Gomez-Moreno dans son groupe mozarabe à côté de Saint-Michel de Cuxa, de Pedret, d'Olerdola et de Marquet. Les arcs en fer à cheval bien appareillés de Boada avec leurs impostes moulurées seraient postérieurs, selon lui, aux autres.

Oliva Prat en 1958 établit une succession chronologique entre l'arc triomphal à un outrepassement d'un tiers du type wisigothique et l'arc doubleau d'un prolongement de demi correspondant au canon mozarabe. A l'encontre de Gomez-Moreno qui a présumé l'arc triomphal de Boada comme un modèle wisigothique unique en Catalogne, Oliva Prat y ajoutent ceux de Pedret et de Marquet qui seraient les exemples les plus anciens et les plus proches de la disposition wisigothique selon lui. Boada les suivrait chronologiquement. L'arc

doubleau, en revanche, dont le tracé aurait apparu à Olerdola, serait le plus nettement mozarabe en Catalogne.

Jacques Fontaine en 1977 partage la classification de Gomez-Moreno. Pour lui, l'église de Boada illustre la continuité et la mutation dans ses deux arcs différents : l'un, l'arc triomphal est caractéristique des arcs wisigothiques mais sa construction est empirique à cause de l'orientation confuse de ses joints ; l'autre, l'arc doubleau au milieu de la nef est typiquement mozarabe, il a une structure différente et une qualité supérieure. Dans sa description, la mesure d'outrepassement différente des deux arcs plaide en faveur de ces attributions.

Badia i Homs note en 1977 la coexistence de deux types d'arc outrepassé à Sant Julia mais tous les deux seraient propres à l'architecture préromane de la région selon lui, l'un à la tradition wisigothique, l'autre à celle mozarabe (le plus outrepassé de la région) mais qui sont employés là-bas contemporanément. (Dans son ouvrage, en 1985, la porte sud est rectangulaire et encadrée de pierre de taille, elle représente l'état avant la restauration.)

J. A Adell estime dans *Catalunya romànica* en 1989 qu'il faut écarter l'attribution mozarabe avancée depuis la thèse de Gomez-Moreno pour Sant Julia de Boada et pour d'autres églises à cause de la forme outrepassée de leurs arcs parce que la conception spatiale et structurelle de ces églises est différente de celle de la région de Duero où les églises mozarabes se caractérisent par la coupole et la voûte. Pour Boada c'est seulement le tracé de l'arc doubleau qui peut être mis en relation avec l'architecture mozarabe, autrement la construction des arcs conserve l'héritage du monde post-wisigothique et de l'Antiquité tardive. L'influence califale et mozarabe arriverait à travers des éléments plus concrets (chapiteaux, sculpture), plus exportable que les conceptions spatiales et des techniques constructives. Le tracé différent de l'arc doubleau par rapport à l'arc triomphal s'expliquerait selon lui par deux campagnes de construction distinctes lors de laquelle le petit oratoire a été agrandi et sa nef a reçu une voûte. Cette hypothèse fournit l'explication à la différence entre la voûte du chevet (outrepassé sur banquette) et de la nef (outrepassé sans banquette). L'église de Boada se nourrit tout spécialement de la tradition ancienne d'un type de construction assez élaboré et éloigné d'autres formes rurales (par rapport à laquelle Baussitges est plus rustique et plus tardive). L'exécution parfaite des arcs de Boada renvoie à un certain groupe d'édifices préromans en Catalogne comme Sant Miquel d'Olerdola, éloignés des formes plus ruralisantes.

Parmi les arguments en faveur d'une attribution, l'arc outrepassé joue partout un rôle important et le canon de Gomez-Moreno en donne des références incontournables. Néanmoins, il ne faut pas oublier que l'arc doubleau a été refait par Alexandre Ferrant et nous ne savons pas non plus dans quelle mesure la porte du midi, refaite modernement et restaurée en 1980-1981 conserve son tracé d'origine. Dans les publications précédentes nous voyons une porte rectangulaire couverte d'un linteau monolithe.

Le célèbre arc triomphal de Boada, situé au niveau des deux degrés qui surélèvent le chœur, est constitué de pierres appareillées dans ses piédroits et dans ses claveaux. Ses supports sont formés de grands blocs, ses claveaux des éléments minces, bien taillés qui traversent l'intrados de l'arc. Le piédroit méridional est un peu bombé vers l'intérieur. Cet arc, d'une hauteur de 3,14 m, correspond au type qui repose sur des supports avancés. La distance entre ses montants quadrangulaires mesure 2 m, leur hauteur à partir du premier degré fait 1,68 m. Ils fonctionnent aussi comme des contreforts (d'une épaisseur de 0,68 m) intérieurs qui portent la charge non seulement de l'arc mais du clocher-mur extérieur aussi dans la prolongation.

Ses impostes monolithiques de profil rectangulaire sont peu saillantes et leur ornementation sculptée serait la plus ancienne de l'Empordà selon Badia i Homs. Profondément enfoncées dans le massif de leur support, elles sont décorées sur leurs trois

faces de motif triangulaire en dent de scie. La hauteur de ces impostes est considérable (0,18-0,20m), de même que le retrait de la naissance de l'arc sur ces impostes ce qui fait 0,14-0,18 m. Sur chaque côté les impostes possèdent un enfoncement qui font penser à la fixation d'un dispositif liturgique (? iconostase), au nord dans le piédroit il y a aussi un trou profond et sur l'intrados du troisième claveau un creux se voit symétriquement. Le sommier de la retombée sud (vers le chœur) est marqué par une croix grecque. Bien qu'on ne puisse pas compter exactement le nombre des claveaux à cause du crépi, il s'agit à peu près d'une trentaine de pièces en disposition radiale. Au-dessus des claveaux, le mur diaphragme est fait en moellon. Le rétrécissement de cet arc est significatif sur ses deux faces, vers la nef il réduit le passage sur 0,86-0,90 m, vers le chœur sur 0,63-0,70 m.

L'arc doubleau séparant les deux travées de la nef se trouve à l'endroit où l'ancienne porte s'ouvrait avant l'agrandissement de l'édifice vers l'ouest. Son esthétique différente par rapport à l'arc triomphal a provoqué son attribution mozarabe. Ses piédroits et ses claveaux sont en pierre de taille comme à l'arc triomphal mais moins couvert de crépi et probablement mieux touchés par la restauration. Les claveaux à l'air tout neuf qui font la grande partie de l'arc proviennent sans doute de la restauration de 1948, le piédroit méridional semble être repris aussi. La dimension de l'arc est légèrement plus grande que les mesures de l'arc triomphal : sa hauteur totale fait 3,48 m sur une distance de 2,14 m entre ses piédroits qui s'élèvent jusqu'au 1,76-1,78 m. Ces piliers quadrangulaires d'une épaisseur de 0,74-0,79 m cloisonnent l'espace sur une largeur différente : celui du nord comprend 0,63 m, celui du sud 0,90 m. Les impostes monolithes enfoncées presque jusqu'aux murs gouttereaux nord et sud font leur saillie au-dessus de ces supports en donnant la silhouette des piédroits rentrants à cet arc, très différente par rapport à l'arc triomphal. Les impostes taillées avancent seulement vers l'intrados, leur profil échancré rappelle celles de l'Hérault (p. e. Sériège). Les détails de leur ornementation simple sont très effacés au nord. Leur hauteur de 0,21-0,25 m est significative. Les sommiers retombent à un écart minimal de 0,02-0,04 m sur le point extrême de ces impostes formant une autre différence notable avec l'arc triomphal. Les claveaux disposés en rayon sont au nombre de 30 après la restauration, ils traversent la largeur de l'intrados comme à l'arc triomphal. Toutes les surfaces visibles sont parfaitement lissées.

Les auteurs de *Catalunya romànica* dévoilent que la porte moderne a été reconstruite d'une façon fantaisiste en fer à cheval, c'est pourquoi elle a été éliminée du corpus.⁸⁵

La fenêtre axiale du chevet est particulièrement intéressante par son simple ébrasement vers l'intérieur qui est très asymétriquement plus ouvert vers le nord. À l'extérieur dans ses montants très hauts des moellons dégrossis sont posés en tas de charge jusqu'au niveau des impostes de blocs plus volumineux qui se prolongent dans le mur de la façade orientale. La partie outrepassée de la courbure est constituée de plaques minces disposées en rayon. La petite fenêtre occidentale est plus sommaire, son tracé outrepassé est saisissable seulement sur son côté sud. Parmi les moellons très irréguliers en tas de charge dans le

⁸⁵ Sous sa forme actuelle la porte d'entrée dans le mur sud-est de tracé outrepassé. Ses piédroits sont édifiés en pierres appareillées de dimension volumineuse, ses claveaux sont en moellons bien dégrossis de taille à peu près similaire qui retombent en arrière sur les piédroits sans intermédiaire d'imposte. La dimension assez grande de ces claveaux fait qu'ils ne sont qu'au nombre de 15. Parmi ces éléments des petits morceaux en triangles sont intégrés aux endroits où les composants s'ouvrent en éventail, de la même manière sur la face externe que l'interne. Si ces moellons sont bien travaillés sur l'intrados, sur l'extrados leur longueur est bien différente. On peut observer que les pièces de la face externe et interne se rejoignent sur la surface de l'intrados dont l'épaisseur un mètre.

Bien que les piédroits soient avancés sur 0,11 m par rapport à la retombée des arcs, d'autres caractéristiques le séparent de l'arc triomphal. Sa taille est plus petite que celle des deux autres : sa hauteur totale mesure 2,50 m sur une distance d'1,08 m entre les piédroits qui s'élèvent à 1,60 m.

montant sud une pièce est posée de chant, le niveau des piédroits est inégal et les claveaux de taille semblable ne forment qu'un arc segmentaire.

Protection : Arrêté de classement BCIN 03/06/1931

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

PUIG, FALGUERA, GODAY, 1909, pp. 374-379.

GOMEZ-MORENO, 1919, pp. 67-70.

PUIG, 1925, p. 284.

PUIG, 1928, p. 20.

GOMEZ-MORENO, 1951, p. 364.

OLIVA PRAT, 1958, pp. 49--55.

OLIVA PRAT, 1962, pp. 84-85.

DEULOFEU I TORRES, 1962, pp. 45-46.

PONSICH, 1971, p. 24.

FREIXAS I CAMPS, 1975, p.14.

BADIA I HOMES, 1977, p. 24.

CALZADA I OLIVERAS, 1977, pp. 121-132.

CALZADA I OLIVERAS, 1982, pp. 159-163.

FONTAINE, 1977, pp. 286-287.

BARRAL, 1981, pp. 219.

JUNYENT, 1983, pp. 92-93.

BADIA I HOMES, 1985 (1977), vol. I, pp. 266-268; plan, photos: 274-276.

BADIA I HOMES, 1989, pp. 240-243. (notice de J. Badia i Homes, J. A. Adell et MLIR)

BANGO TORVISO, 2001, p. 404.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 64.

69. SAINTE-MARIE DE MALLOLES

(oultrepassé : plan de l'abside)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : PERPIGNAN

Édifice : église disparue

Titulaire : Sainte Marie, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 0690100 m ; N : 6176377 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 52' 45.6"E ; Latitude : 42° 41' 13.0" ; Altitude : 57 m

Historique : La toponymie de Malloles est mentionnée depuis le début du X^e siècle. Dans la documentation à partir de 902 jusqu'à 1163 le lieu figure à plusieurs reprises sous la dénomination de *Villa Gothorum (Catalunya romànica)*. La première mention de l'église remonte au 967 quand Seniofred, lévite lègue un terrain de vigne à l'église Sainte-Marie (CAZES).

En 1431, l'église de Malloles a été rattachée à Saint-Jean de Perpignan (*Cat. rom.*)

Datation proposée : L'église de Malloles figure chez Brutails en 1892, l'auteur en connaissance des lithographies faites d'après le dessin de Boher en 1807 a supposé l'existence d'un transept symétriquement avec des absidioles, postérieures à la construction de l'abside majeure.

R. Vall i Riblas en 1976 inclut l'abside outrepassée de Malloles dans son petit corpus d'églises soutenant l'idée de la résurgence de cette forme sous l'influence des mozarabes. Il connaît le résultat des fouilles de Marcel Durliat menées en 1954 qui ont retrouvé la strate correspondant à une construction carolingienne antérieure à l'an mil.

En 1981 X. Barral i Altet accepte la datation de Durliat. E. Junyent en 1983 suppose que la nef qui a appartenu à ce chevet a dû disparaître et a été remplacée au XI^e siècle.

Le site a fait l'objet de nouvelles fouilles (publiées par P. Alessandri et M. L. Ramos i Martínez dans PLADEVALL I FONT, 1993) qui y ont démontré une occupation romaine jusqu'au premier siècle de notre ère (selon la céramique récupérée) et son abandon par la suite jusqu'au IX^e siècle quand le lieu a été réoccupé probablement par les *aprisionnaires* Espagnols. L'église dans sa première phase de construction serait contemporaine avec leur établissement. Les auteurs de *Catalunya romànica* parlent des colons wisigothiques qui fondent l'église après leur installation, le nom (*Gothorum*) prouverait leur origine.

Description : Le quartier de Malloles se trouve dans la banlieue sud-ouest de Perpignan, Sainte-Marie était l'église paroissiale d'un ancien village dépeuplé au XIV^e siècle qui se trouvait dans cette zone. L'église est complètement disparue. Elle rentre dans notre sujet à cause de son abside de plan outrepassé.

En 1954⁸⁶ quand Marcel Durliat y a pratiqué des études archéologiques, il ne subsistait plus que l'abside principale de l'ancienne église. Elle avait une nef unique désaxée par rapport à

⁸⁶ DURLIAT, 1954-1955. Les études archéologiques de Marcel Durliat succèdent aux fouilles de M Joffre, architecte des Monuments Historiques, averti par le propriétaire de la vigne. L'architecte a relevé les anomalies du plan d'après les fondations subsistantes (désaxement entre le chevet et la nef, manque du bras nord du

son abside semi-circulaire et bizarrement dotée seulement d'un bras sud du transept sur lequel s'ouvrait vers l'est une absidiole en quart de cercle, décorée à l'extérieur d'arcatures aveugles et de bandes lombardes. Les gravures du peintre Boher au début du XIX^e siècle montrent déjà l'état fort ruiné mais d'une église imposante. La cuve baptismale volumineuse, aujourd'hui à la cathédrale de Perpignan, qui, selon la tradition, proviendrait de l'église de Malloles soutient cette image.

Les fouilles menées par M. Durliat ont relevé plusieurs strates au-dessous de l'appareil régulier en grès de l'abside du XII^e siècle ce qui pourraient correspondre à des campagnes de constructions différentes. Dans la partie inférieure de l'abside, la couche des galets éclatés appartiendrait à une étape précédente datée de la fin du XI^e siècle. Au-dessous, les assises de pierres plates, qui forment à l'extérieur la base du mur roman, représenteraient les ruines d'une abside semi-circulaire, épousant la forme de l'abside romane, qui serait située vers l'an mil. Et finalement, englobée par cette abside semi-circulaire, le gisement inférieur a révélé une abside fortement outrepassée (rayon 3,05 m, flèche 4 m, mesures de Durliat) avec une épaisseur de mur de 0,65 m dont l'appareil en galet de rivière lié avec un mortier jaunâtre se distingue de la strate précédente. Elle a conservé son décor peint et la trace de l'autel maçonné à ce même niveau du sol appartient aussi à cette abside. L'existence d'une église postérieure datée aux environs de l'an mil a fait reculer par Durliat la datation de cette abside outrepassée vers l'époque carolingienne (IX^e). De la nef dans son prolongement, il n'a pu rien dire puisque ses fondations ont été détruites. Ces derniers vestiges, l'objet des fouilles, ont été rasés en 1974. Il n'en reste que la documentation faite par Durliat.

Arc : tracé outrepassé de l'abside datée du IX^e siècle

Protection : aucune

Références bibliographiques :

BRUTAILS, 1892, p. 535.

DURLIAT, 1954-1955.

VALL I RIMBLAS, 1976, p. 15.

BARRAL, 1981, p. 199.

JUNYENT, 1983, p. 124-125.

CAZES, 1990, p. 31.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 300. (notice de P. Alessandri et M. L. Ramos i Martínez)

transept, une seule absidiole de plan en quart de cercle) mais il n'a pas pu vérifier si les bases retrouvées appartiennent à la même construction. Durliat s'est rendu à Malloles à ce moment-là.

70. **SANT QUINTÍ d'ARDÒVOL**

(outrepassé : arc triomphal)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Cerdagne

Département : Lleida (province)

Commune : PRULLANS

Édifice : chapelle en ruine

Titulaire : sant Quinti ? (Quentin), d'origine de Rome, évangéliste de la Gaule (Beauvaisis, Picardie) au III^e siècle, martyr dans le Vermandois ?

Coordonnées Lambert : E : 395039 m ; N : 4694271 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 43' 29.5"E ; Latitude : 42° 23' 37.0"N ; Altitude : 1479 m

Historique : Le lieu d'Ardòvol est cité dans l'acte de consécration de la Seu d'Urgell en 839 mais avec le nom d'une autre église dédiée à Sant Climent. Bien que la chapelle de Sant Quinti ne soit pas localisée dans les documents, on suppose qu'elle a dû dépendre ecclésiastiquement de la paroisse d'Ardòvol.

Datation proposée : Barral i Altet a placé les vestiges au X^e siècle d'après la typologie de la construction. Malgré l'absence de documentation, J. A. Adell dans le 7^e volume de la *Catalunya romànica* les situe aux IX^e-X^e siècles en affirmant que ses structures architectoniques révèlent une ancienneté très remarquable. Les éléments formels et typologiques lui confirment l'appartenance de l'édifice à l'architecture antérieure à l'implantation des formes lombardes durant le XI^e siècle et la typologie de sa nef courte, comparée à celle de Sant Julia de Boada (Bas Empordà) avant son agrandissement vers l'ouest au X^e siècle, lui permet de proposer la datation reculée du IX^e siècle ou du début du X^e siècle dans un modèle qui se perpétue dans l'architecture catalane durant le X^e siècle.

Description : Plusieurs pistes conduisent à partir de Prullans au mas abandonné de Sant Quinti dans la direction nord-ouest pendant 7 km toujours en montant. Les ruines de l'ancienne église se trouvent à côté du mas (à une centaine de mètres au sud) à un endroit élevé au pied de la Serra de Sant Quinti d'où on surplombe la vallée du Sègre.

Réduite à ses murs latéraux très abîmés dans son chevet ancien, la chapelle abandonnée du mas demeure aujourd'hui à ciel ouvert, envahie des arbres qui poussent à l'intérieur. La détérioration de l'édifice s'est accélérée depuis les publications de 1981 et 1995. Sa disposition inhabituelle est formée d'un chevet trapézoïdal orienté vers l'est appartenant à la construction primitive et d'une autre pièce rectangulaire plus grande, perpendiculaire à ce chevet. Selon l'angle sud-est conservé, Barral i Altet a présumé l'existence d'une nef unique rectangulaire devant le chevet suivant le modèle typique du X^e siècle qui a été substituée à une époque postérieure par une chapelle orientée nord-sud.

La forte pente du terrain à l'extérieur semble exclure aussi une construction quelconque dans la direction occidentale. Dans le mur ouest de la pièce perpendiculaire au chevet ancien il y a une fenêtre à simple ébrasement vers l'intérieur qui mérite l'attention à cause de sa forme typique de l'architecture haut médiévale. Dans le mur est de la pièce rectangulaire devant le chevet le mur diaphragme de l'arc triomphal présente une rupture nette qui peut signaler la limite de la nef d'origine situant devant le chevet. Malheureusement, le mur ouest à l'intérieur est couvert de crépi et sur la paroi extérieure la ligne de la rupture entre la nef primitive et la pièce postérieure est moins visible. Néanmoins, la caractéristique de

l'amincissement du mur dans le secteur sud de cette paroi avec la fenêtre à simple ébrasement distingue la partie ancienne par rapport à sa prolongation vers le nord où elle n'est plus empâtée.

Ces observations suggèrent l'hypothèse que la partie méridionale de la pièce perpendiculaire est contemporaine du chevet. D'ailleurs, le mur sud à l'extérieur est également aminci vers le haut, comme le mur nord subsistant en élévation à l'intérieur du chevet (celui-ci a un plan vertical irrégulier, gondolé) et les murs intérieurs est et ouest de la grande pièce. Cette pièce perpendiculaire dans sa partie plus récente est rythmée à l'intérieur par trois niches creusées dans les murs. Il s'agit donc devant le chevet inhabituellement d'une nef transversale, plus large que longue qui a été prolongée plus tard vers le nord après la démolition du mur nord appartenant à la construction primitive à cause des conditions probablement topographiques ce qui a provoqué le changement complet de l'orientation de l'édifice.

L'appareil est de moellons (pierre locale de couleur différente) de dimension très diverse, posés sans aucune recherche d'ordre ou d'assises, seulement grossièrement cassés sur leur surface extérieure. La seule chaîne d'angle sud-ouest de la nef présente des grands blocs longs en carreaux et boutisse.⁸⁷ L'angle sud-est a été démonté. Sur le mur occidental extérieur on peut deviner la limite de l'ancienne nef préromane à l'aide de quelques grands éléments qui définissent une surface dont la fenêtre à simple ébrasement se trouve pratiquement au milieu. Les chaînes d'angle du chevet sont réduites à quelques éléments, en s'adaptant à la forte dénivellation du terrain cette partie de la construction se situe à un niveau plus élevé. Dans le liage du matériau constructif nous retrouvons de la terre et du mortier de chaux très grumeleux et très dur. Nous avons le témoignage de l'angle arrondi à l'aide du mortier et une petite surface couverte d'un enduit ocre devant l'arc triomphal.

La faible épaisseur du mur de la nef (largeur à travers la porte sud : 0,70 m) et du chevet (largeur à travers la fenêtre sud : 0,60 m) fait supposer que tous les deux ont été couverts d'une charpente de bois.

Nous avons deux fenêtres de la construction d'origine, l'une dans le mur sud du chevet, l'autre dans le mur ouest de la nef transversale. Barral i Altet et J. A. Adell rapportent encore l'existence de deux fenêtres du chevet mais malheureusement il faut constater que la fenêtre axiale est déjà disparue.⁸⁸ La fenêtre méridionale à simple ébrasement vers l'intérieur est encadrée de lamelles de schistes, d'une surface très grossière, non polie, au fond desquelles l'ouverture est ovale. Le niveau du sol à l'intérieur du chevet s'élève actuellement à la hauteur de cette fenêtre. La fenêtre percée dans la façade occidentale est d'une structure différente : ses montants, sur un côté de moellons dégrossis en tas de charge, sur l'autre d'un seul bloc de chant, sont couverts par un linteau en moellon plus grand. La porte actuelle dans le mur sud de la nef, de forme rectangulaire surmontée d'un linteau de bois peut être le résultat des modifications postérieures quoique J. A. Adell rappelle sa similitude avec le cadrage de la fenêtre sud du chevet.

Il serait nécessaire de débroussailler l'intérieur de la construction et d'empêcher sa détérioration très avancée avec une précaution maximale parce qu'il appartient aux monuments très rares qui n'étaient pas touchés, le mortier en terre et à chaux y est utilisé simultanément.

⁸⁷ A cet endroit J. A. Adell parle des fondations d'un mur qui prolonge dans la direction sud le mur est de la nef qui fait penser à l'existence d'un édifice adossé au sud de la chapelle. Voir : VIGUE, 1995, p. 215.

⁸⁸ J. A. Adell décrit une fenêtre axiale très abîmée, à simple ébrasement avec un linteau formé d'une pierre de tuf taillée en arc semi-circulaire. La baie en œil de bœuf dans la façade sud ne subsiste non plus aujourd'hui.

Arc : L'arc triomphal de tracé outrepassé sur des piédroits avancés entre la nef et le chevet subsiste entièrement avec son mur diaphragme. Son profil est formé au sud des claveaux, au nord plutôt au moyen du remplissage de la retombée de l'arc avec du mortier. L'arc repose directement sur ses supports sans intermédiaire des impostes. L'avancée des montants au sud mesure 0,11-0,12 m, au nord seulement 0,04-0,06 m à cause du mortier comblant une partie de cette saillie. Les piédroits sont formés de moellons grossiers de dimension moyenne tandis que les claveaux sont assemblés de lamelles de schistes en sorte que parmi les plaques en rayon d'autres fragments très minces sont enserrés. (Le piédroit sud est abîmé sur sa surface exposée vers la nef.) La zone de la clé constitue une disposition très caractéristique en forme triangulaire sur ses deux faces vers la nef et vers le chevet aussi. Vu l'étroitesse des claveaux de longueur également irrégulière, leur nombre, 41 vers la nef et 49 vers le chœur n'est pas surprenant. Il est intéressant d'observer sur l'intrados que les deux surfaces exposées des claveaux vers la nef et vers le chevet sont rangées soigneusement et la zone intermédiaire se fait par le remplissage à l'aide de petits morceaux. Bien que la hauteur de l'arc ne soit pas mesurable en raison du sol élevé du débris, la distance entre les deux retombées mesurant 1,80 m donne un repère sur la taille de cette ouverture qui rétrécit le passage d'environ 0,40 m sur les deux côtés à l'intérieur du sanctuaire.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1981, p. 183.

VIGUE, 1995, p. 215.

71. SAINT-ÉTIENNE de PRUNET

(outrépassé : voûte)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : PRUNET-ET-BELLPUIG

Édifice : église paroissiale

Titulaire : saint Étienne, proto-diacre et proto-martyr (I^e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 0670998 m ; N : 6163426 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 38' 50.1" ; Latitude : 42° 34' 11.9" ; Altitude : 620 m

Historique : Le toponyme de Prunet apparaît dans le précepte de Charles Chauve en 869 qui fait don à son fidèle Dodó *la villulam Prunetus*. Le site est également mentionné en 953 comme limitant Saint Pierre de la Serra dans l'acte de consécration de cette église.

Saint-Étienne de Prunet figure la première fois en 1050 dans la vente d'un alleu situant sur son territoire (*Sancti Stephani de Pruned*). En 1150, dans l'acte de consécration du monastère de Sant Juan de les Abadesses, l'église de Prunet figure comme sa possession. En 1271, elle a le statut d'église paroissiale. Depuis le XI^e siècle, Prunet appartient à la seigneurie des vicomtes du Vallespir, les Castellnou, puis, après la suppression de ce titre, elle est incorporée à la baronnie de Castellnou. A la veille de la Révolution, le marquis de Llupia était à la fois le seigneur de Prunet et de Bellpuig. (P. Ponsich *Cat. rom.*)

Datation proposée : En 1971 N. Bailbe intègre l'église dans l'architecture préromane mais il ne précise que le voûtement de sa nef, originellement charpentée, au XII^e siècle. En 1981 X. Barral i Altet estime que la structure préromane de l'église est tardive mais antérieure à sa première mention en 1050. Son clocher-tour et sa façade occidentale appartiennent déjà à l'époque romane. E. Junyent la place également parmi les constructions précédant l'art roman et affirme sans date le couvrement ultérieur de sa nef charpentée par une voûte. P. Ponsich mentionne aussi Saint-Étienne de Prunet parmi les exemples de l'architecture préromane en 1984 et en 1995, il lie sa voûte à une deuxième campagne, sans donner une date précise.

En revanche, J. Badia i Homs en 1993 affirme que non seulement le chevet de l'église mais sa nef était couverte de voûte dès son origine. Il refuse l'opinion selon laquelle la voûte de la nef daterait du XII^e siècle. Il partage la datation de son chevet du X^e siècle et souligne que la voûte de sa nef reste subordonnée à la datation de son clocher-tour, construit au-dessus. Comme il est antérieur aux tours lombardes, sa construction dans la première moitié du XI^e siècle lui semble le plus vraisemblable. Il pense que les tours abritant des clochers ont déjà existé dans l'architecture préromane du pays (comme l'exemple de Santa Creu de Rodes, Santa Coloma de Fitor, Sant Mateu de Bages, le Coll de Nargo l'attestent), quelques fois avec la disposition des baies géminées séparées de colonnes à chapiteau, notamment dans la façade occidentale de Sant Cristófol de Cabrils ou de Sant Miquel d'Olerdola. A défaut d'autre indice déterminant à cause du crépissage de la voûte, il avance que l'église a dû être entièrement couverte de voûte ce qui n'est pas exceptionnel sur les terres nord-est de la Catalogne. Le clocher-tour a dû s'élever très vite sur la voûte de la nef, au début du XI^e ou peut-être encore au X^e siècle. Il représente la phase initiale populaire et rustique des modèles qui se développeront plus tard sous la forme des tours lombardes au début du XI^e siècle.

Badia i Homs ne voit pas une différence notable entre l'appareil de l'église et de son clocher-tour.

Selon Géraldine Mallet en 2003 l'édifice conserve la tradition préromane mais il correspond à l'église mentionnée dans l'acte de vente de 1050. La sacristie et les chapelles latérales ont été rajoutées postérieurement.

Description : Pour retrouver parmi les hameaux dispersés celui de Prunet, il faut monter jusqu'au Col de Fourtou à partir de Bouleternère en dépassant le prieuré de Serrabonne, Boule-d'Amont, la chapelle de la Trinité (route D 618 mais il y a plusieurs autres chemins depuis des directions différentes, à partir d'Amélie-les-Bains ou de Forques.) L'église est à 800 m dans la direction nord du carrefour du col, elle se trouve à côté du cimetière et de l'ancienne rectoria. Nous n'avons pas pu la visiter à l'intérieur.

L'église suit le modèle des édifices à nef unique greffée à l'est sur un chevet trapézoïdal plus bas et plus étroit. Les transformations ultérieures ont collé une sacristie au sud de son chevet et des chapelles latérales de ce même côté à sa nef. Sa façade occidentale a été complètement reconstruite avec un nouveau portail en marbre rose au XIII^e siècle.

L'édifice est entièrement couvert de voûtes en berceau plein cintre, celle de la nef considérablement plus haute que le chevet possède un profil outrepassé qui se voit même sur les photos. Elle est portée par des arcades latérales, plus hautes au nord qu'au sud où les chapelles latérales les ont débouchées. Les deux corps, chevet et nef communiquent sans arc triomphal par une simple ouverture semi-circulaire.

Parmi les baies seule la fenêtre axiale conserve sa forme d'origine. Bien qu'elle soit bouchée à cause du retable qui occupe le fond du chevet, à l'extérieur on peut reconnaître les éléments de ses montants sans aucune disposition organisée et ses quelques claveaux en plaques d'ardoise rayonnantes. Ces pièces longues et minces se terminent au sommet en forme de « V ». Badia i Homs a supposé sa forme d'origine avec les montants avancés. (La fenêtre rectangulaire dans le mur nord du chevet est tardive).

L'appareil est partiellement dégagé dans la paroi orientale du chevet et à son l'angle nord-est. Il est composé des moellons de taille différente, cassés grossièrement sur leur surface présentée et posés sans aucun arrangement particulier dans un désordre complet. Dans l'angle mentionné il y a des pièces plus volumineuses mais toujours à peine cassées pourtant attentivement posées en carreaux et boutisse. Le mortier de chaux est abondant et épaissi à l'aide de petits gravats. Les murs s'amincissent vers le haut, le mur gouttereau méridional présente un plan verticalement ondulé, très irrégulier malgré le ciment qui le couvre. L'appareil de la façade occidentale diffère considérablement de la maçonnerie de l'église préromane.

Au sommet du mur gouttereau nord du chevet on voit encore la ligne de l'ancienne toiture en plaques d'ardoise qui a été surélevée au moment de l'adjonction de la sacristie en sorte que le versant méridional de la nouvelle couverture du chevet se prolonge afin de couvrir la sacristie aussi.

Le clocher-tour quadrangulaire s'élève sur l'extrémité est de la nef. Il est percé de baies sur ses quatre faces mais seules les faces orientale et septentrionale appartiennent à la construction d'origine. Elles sont percées à deux niveaux, en bas par une seule ouverture semi-circulaire, en haut par une fenêtre géminée, composée de deux arcs en plein cintre, séparés par une colonne à chapiteau lisse en pierres poreuses. Ses angles nord-est, nord-ouest, sud-ouest sont renforcés de grands blocs. Les faces occidentale et méridionale à une seule baie semi-circulaire résultent de la reconstruction.

Arc : Le profil de la voûte de la nef est notablement outrepassé, surtout dans sa partie précédant du chevet, elle est construite sans banquette mais tout l'intérieur de l'édifice est entièrement couvert d'un enduit blanc. Le tracé de la voûte du chevet présente aussi une courbure légèrement outrepassée dans la zone de l'ouverture moderne au nord.

Protection : Arrêté de classement de l'église et le cimetière le 2 janvier 2004 – propriétaire : la commune de Prunet-et-Bellpuig

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC (plan ; photos ; avis d'Olivier Weets, architecte en chef des Monuments Historiques sur la protection le 24 nov. 2003 ; fiche signalétique ; cadastre)

BAILBE, 1971, p. 83.

BARRAL, 1981, p. 200.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

JUNYENT, 1983, p. 148.

CAZES, 1990, p. 48.

PLADEVALL I FONT, 1993, pp. 316-318. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

PONSICH, 1995, pp. 40. 48.

MALLET, 2003, pp. 283-284.

72. SANT QUIRZE DE COLERA

(outrépassé : baie, voûte des vestiges différemment identifiés)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : RABÓS D'EMPORDÀ

Édifice : ruines au sud du transept de l'abbatiale romane

Titulaire : sant Quirze (Quiriacus, Cyr) et santa Julita (Julitte), saints orientaux apparaissant au VII^e siècle⁸⁹, l'enfant et sa mère, martyrisés à Tarse en 304

Coordonnées Lambert : E : 503615 m ; N : 4693377 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 3' 40.6" E ; Latitude : 42° 25' 0.3"N ; Altitude : 175 m

Historique : A cause d'un document clé considéré pourtant comme falsifié au XIII^e siècle, l'implantation d'un premier monastère par Charlemagne au début du IX^e siècle est remise en question. Ce précepte du 844 mentionne deux frères (Libenci et Assenali) qui fondent avec leur proches un monastère tant pour y mener une vie cénobitique que pour y cultiver des terres. Ils précisent que pour la confirmation de leur possession ils sont allés à la cour de Charlemagne.

L'acte de consécration de l'abbatiale à sant Quirze, sant Andreu et sant Benet en 935 par l'évêque de Gérone à la demande de l'abbé Manuel fait référence à la destruction des constructions anciennes inutiles jusqu'à leurs fondations et à la reconstruction d'autres secteurs importants. Durant ce X^e siècle l'abbaye connaît une période de prospérité, grâce aux dons généreux des comtes elle avait des alleux importants dans les Albères jusqu'au littoral.

Une nouvelle consécration a eu lieu en 1123 aux mêmes saints par l'évêque de Gérone, de Carcassonne et d'Elne. Au siècle suivant, plusieurs bulles papales confirment ses droits et ses terres. En 1285, elle souffre des campagnes militaires de Philippe III le Hardi, en 1288 elle est envahie par les troupes de Jaume de Majorque. Son déclin entamé partir du XV^e siècle finit par le transfert de la communauté au monastère de Sant Pere de Besalú en 1592. L'abbaye désaffectée en 1690 est déjà en ruine. A la suite du désamortissement, en 1835 il passe en propriété privée.

En 1931, Sant Quirze est déclaré Monument National bien que les agriculteurs continuent à y vivre et à utiliser l'église en tant qu'entrepôt et étable jusqu'en 1979.

Les premières études archéologiques en 1973-1974, dues à M. Oliva i Prat ont été suivies en 1975-1976 par une seconde, dirigée par Pere Freixas. En 1984, l'aire du cloître a été dégagé, puis, entre 1997 et 2013 les interventions archéologiques du *Servei d'Arqueologia del Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya* deviennent systématiques à l'intérieur de l'église et à ses alentours dont le but était de retrouver les structures antérieures à l'église romane, localiser les anciennes dépendances monastiques avant les travaux de consolidations. (Inventari del Patrimoni Arquitectonic)

Datation proposée : A. Deulofeu mentionne la première fois en 1962 une « église de transition » vers l'art roman, plus ancienne que l'abbatiale actuelle de Sant Quirze dont les ruines sont adossées au transept roman à son côté méridional. Selon lui, du chevet triabsidal de l'ancien édifice ne reste que son absidiole nord en fer à cheval contre le mur du transept et

⁸⁹ FONTAINE, 1977, p. 263.

l'arrachement de l'arc de son abside qui est aussi de plan outrepassée, l'absidiole méridionale est disparue. Il note que la paroi de l'abside est construite en *opus spicatum*.

Pour Barral i Altet en 1981, le chevet doit être également tripartite parce que selon l'acte de consécration l'église est dédiée à trois saints (sant Quirze, sant Andreu, saint Benet). D'après les fragments subsistants, il suppose à son tour que ce chevet était formé d'une partie centrale trapézoïdale et deux absidioles latérales en fer à cheval comme à Pedret ou à Bellcaire. Au sud de l'abside romane, il reconnaît le fragment du corps principal avec l'arrachement de sa voûte. Pourtant, il trouve moins sûr que les vestiges voûtés situés au nord correspondraient à l'abside latérale. Selon lui, ces ruines peuvent provenir du monastère, précédant à l'édifice roman, consacrée en 935.

E. Junyent en 1983, cherche à identifier ces mêmes vestiges appartenant selon lui aussi au chevet de l'ancienne église réédifié en 935. Bien que la construction du transept de l'église romane empêche de reconnaître la structure primitive, il pense à trois autels dans un chevet tripartite où deux rectangles flanquent une abside semi-circulaire plus saillante. Ces trois espaces communiquaient entre eux et étaient couverts de voûtes. Ils possédaient un arc outrepassé. Junyent reconnaît dans ces vestiges l'abside centrale avec une fenêtre à simple ébrasement.

Tandis que pour ces auteurs les ruines préromans correspondraient à l'église consacrée en 935, selon J. Badia i Homs en 1985 les fragments à l'extrême nord-est du cloître sont identifiables avec les restes du chevet d'une église plus ancienne, antérieure à celle consacrée en 935. Il rappelle qu'afin de construire la basilique du X^e siècle et son cloître, il a fallu détruire une grande partie de l'église antérieure. L'acte de consécration de 935 fait clairement référence à la réédification d'un édifice antérieur. Les fragments conservés appartiendraient au chevet de celui-ci qui auraient été utilisés comme dépendance-annexe sur le côté oriental du cloître.

Badia i Homs reconnaît que ces vestiges subsistants construits en *opus spicatum* permettent de formuler plusieurs hypothèses concernant la disposition du chevet. Le vestige du plan rectangulaire serait pour lui identique avec le chevet typique de l'époque préromane mais à son nord le petit passage couvert d'une voûte en berceau de profil outrepassé n'est pas fermé à l'est ce qui lui signale qu'il ne peut pas être identifié avec une autre abside. Il suppose que les fondations également en *opus spicatum* d'une abside semi-circulaire derrière l'absidiole sud du chevet romane appartient aussi à la construction préromane et qu'elle est liée au vestige rectangulaire. Ainsi, le chevet tripartite se composait d'une abside centrale saillante qui était encadrée de deux petits corps de plan rectangulaire. De l'absidiole nord ne reste rien. Le passage couvert de voûte au nord du corps rectangulaire, ouvert sur ses deux côtés, lui semble trop étroit pour être une abside, il pense plutôt à un passage à l'intérieur de l'ancienne abside centrale à l'image des déambulatoires. L'abside à déambulatoire lui évoque les mausolées de l'Antiquité, conservés dans la tradition locale, et le chevet de l'abbatiale de Sant Pere de Roda. Vu la coexistence de la forme rectangulaire et semi-circulaire dans l'ancien chevet de Colera (comme à Bellcaire, Vilanant, Cuxa) où cette dernière annoncerait déjà l'art roman, Badia y Homs place l'église primitive de Sant Quirze au début de sa période de « transition vers le roman local » qui comprend les IX-X^e siècles. Elle doit être, en tous cas, antérieure à 927, quand la construction de la nouvelle église commence car elle a été considérée comme vieille et partiellement détruite à ce moment-là.

Dans *Catalunya romànica* en 1990, il modifie sa position précédente en affirmant que ces vestiges proviennent du chevet de l'ancienne église consacré en 935. Concernant la disposition de ce chevet complexe son avis ne change pas, il pense toujours à une abside centrale de plan semi-circulaire ou outrepassé qui est encadrée de deux petits sanctuaires rectangulaires dont seulement celui du sud est conservé. L'appareil en *opus spicatum* lui confirme l'appartenance de ces vestiges à la même construction. Le passage étroit voûté est

toujours interprété par lui en tant que le segment du déambulatoire du sanctuaire central. Finalement, comme les autres, il date ces fragments du X^e siècle. Les restes du cloître seraient contemporains pour lui avec l'église consacrée en 935 et ainsi avec les vestiges présentés provenant de son chevet.

Après les fouilles systématiques et consécutives, la fonction attribuée à la petite pièce rectangulaire et au passage situant à son nord a bien changé. Dans la partie descriptive de cette notice afin de suivre les différentes campagnes de construction distinguées sur le site nous allons présenter la position de D. Codina i Reina en 2012 et son interprétation pour ce secteur. Elle est très loin des opinions précédentes. Gisela Ripoll et les autres archéologues participant aux dernières études archéologiques menées dans le cadre du programme CARE en 2017 à Sant Quirze ne cherche plus l'identification des structures situant contre le bras sud du transept roman avec le chevet de l'église ancienne. Parmi les quatre pièces reconnues dans cette zone, la plus petite, rectangulaire et dotée d'une voûte que Badia i Homs a associé à la chapelle latérale de l'église précédente disparue fait partie pour elle des dépendances ou des salles communautaires.

Description : Le site se trouve à 6,6 km dans la direction nord-est du village de Rabós, dans la vallée de Sant Quirze des Albères près de la frontière française en suivant l'ancien chemin menant à Banyuls-sur-Mer. Son emplacement frontalier était à l'origine de son développement.

Il s'agit d'un ensemble monumental qui comprend des vestiges appartenant à des époques différentes : l'église basilicale, la plus intacte, est au cœur du complexe avec son chevet triabsidal décoré des arcatures aveugles ; à son côté méridional blottissent les restes du cloître et les différents bâtiments monastiques en état ruiné ; à nord-est de ce cloître se situent les fragments plus anciens qui nous intéressent parce qu'ils conservent toujours en élévation des formes dépassées. L'église romane de Santa Maria, à l'extérieur de ce noyau monastique s'élève un peu plus au nord. Les derniers travaux ont identifié le réfectoire, la cuisine, la maison de l'abbé et les fortifications.

La littérature sur l'ensemble monastique est abondante, ici nous voudrions seulement retracer ses étapes de construction et nous ne nous concentrons que sur la période haut médiévale. L'identification des vestiges intrigants de cette époque a posé problème pendant longtemps. A cause de leur emplacement près du chevet roman, ils ont été associés à la partie orientale d'une ancienne église et ont reçu des propositions différentes sur sa configuration.

En 2012, D. Codina i Reina publie les résultats des interventions archéologiques entre 1997 et 2010 qui ont éclairé l'évolution de différentes phases constructives et ont permis de localiser les anciennes dépendances monastiques. Ces résultats confirment l'existence déjà au VIII^e siècle d'un petit édifice lié à la population environnante qui a été agrandi sous la domination carolingienne en un grand monastère atteignant son expansion maximale entre le XII^e et la fin du XIII^e siècle.

A la première phase datée du VIII^e-IX^e siècle appartiennent les vestiges précaires d'une église à une seule nef de dimension considérable dont seulement les bases en demi-cercle de son abside unique sont conservées à l'extérieur derrière le chevet actuel. Elle est entourée d'un important espace funéraire avec des inhumations en tombes anthropomorphes qui ne reflète pas une population monacale mais une population mixte. L'analyse C14 sur deux individus à l'intérieur de l'église donne la date de 780 +/- 35. Cette phase archéologique est documentée dans le texte en 844 quand les moines de Sant Quirze cherchent le soutien du roi franc à cause des conflits avec Alaric, le comte d'Empuries. Selon Codina i Reina, même si ce document aurait subi certaines modifications au XIII^e siècle, par l'ajout de terrains et d'églises

dans le but de légitimer leurs propriétés, cette manipulation postérieure ne détruit pas sa valeur.

Les fouilles de 2002-2004 à l'intérieur de l'église ont retrouvé les vestiges d'une grande église carolingienne qui appartient à la deuxième phase de construction. Cette église, fruit d'un projet carolingien ambitieux, était plus grande que l'édifice actuel. Elle correspond aux travaux de reconstruction que l'abbé Manuel a entrepris en 927 et qui ont été achevés par l'acte de consécration de 935. Il s'agit d'une église en croix latine composée de trois nefs, d'un transept débordant, d'une crypte au-dessous d'un autel surélevé, d'abside unique à l'est et d'un vestibule à l'ouest. Sa vocation à saint Quirze répondrait au culte de ce saint propagé par les empereurs carolingiens dans le midi de la France. Du cloître accolé au sud de l'église ne subsiste que son aile nord, son intérieur a été utilisé comme cimetière mais seulement pour la communauté monastique. L'accès au cloître depuis l'extérieur se trouvait au sud d'une petite pièce rectangulaire qui était la cellule d'un moine gardien, elle a été utilisée postérieurement comme cuisine. Il s'agit de la même pièce rectangulaire dont les fragments ont été considérés pendant longtemps comme faisant partie du chevet de l'église préromane par les auteurs précédents. L'espace du petit passage à son nord correspond à la largeur du mur méridional de la nef appartenant à la première église disparue.

A la troisième phase appartient l'église romane du XII^e siècle consacrée en 1123 qui traduit l'affirmation de la communauté monastique face à l'augmentation du pouvoir de la maison comtale par le remodelage de l'ensemble. Un chapiteau retrouvé, attribué au disciple du maître Cabestany atteste de l'ampleur des travaux. Cet édifice roman présente un plan en croix latine avec chevet triabsidal et toujours avec trois nefs. Il est inséré exactement dans le même espace que l'édifice du X^e siècle. Son clocher-tour au nord-ouest est disparu plus tard avec la chute de la façade occidentale dont la reconstruction a été réalisée par un recul de 4 m, au XIV^e siècle. Les conflits belliqueux dans les Albères à la fin du XIII^e siècle ont provoqué la construction des fortifications et des fossés à l'est de l'abside et à l'ouest du réfectoire et du palais de l'abbé. Celui-ci a servi de mas jusqu'aux temps récents.

Arc : D'après le résultat de fouilles présenté ci-dessus, les vestiges présumés comme provenant d'une construction plus ancienne au sud du transept de l'église romane appartiennent à la deuxième phase de construction au X^e siècle et correspondent à des dépendances monastiques ou bien à un petit édifice rectangulaire abritant le moine qui surveille l'entrée extérieure vers le cloître. Ce petit édifice a une niche (selon Badia i Homs) ou ouverture en tracé outrepassé vers le nord, actuellement bouchée, et il conserve l'arrachement de sa voûte qui est de profil nettement outrepassé. Les piédroits de cette ouverture/niche sont très abîmés, ses claveaux sont, en revanche, complètement intacts. Il s'agit des plaques de schiste très minces, en conséquence assez nombreux (une bonne vingtaine par rapport à la dimension petite de l'arc), leur disposition est radiale. La zone de la clé est en forme de "V" mais le mortier ne laisse pas voir d'autres détails.

L'appareil est en schistes non travaillé, étroits et de taille similaire, les angles ne présentent pas non plus des pierres de taille. (Badia i Homs a observé des grands blocs tallés dans les piédroits de l'arc à l'entrée de l'édifice quadrangulaire qu'il a pris pour l'arc triomphal du corps méridional du chevet tripartite en 1985.) Toutes les parois subsistantes sont en *opus spicatum*. Dans le mur oriental, une petite fenêtre en meurtrière est toujours conservée. Une petite surface de sa toiture en plaque d'ardoise persiste au nord.

Entre ce petit vestige rectangulaire et le mur méridional du transept il y a un passage restreint voûté également en fer à cheval qui occupe exactement la largeur du mur méridional de la première église du VIII^e-IX^e siècle dans sa section précédant l'abside. Les fondations de cette abside sont également en *opus spicatum*.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 03/06/1931 - en propriété privée jusqu'à 1994, depuis elle appartient à Rabos

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

DEULOFEU I TORRES, 1962, p. 148.

BARRAL, 1981, pp. 207-208.

JUNYENT, 1983, p. 106.

BADIA I HOMES, 1985 (1981), II/B, pp. 156-178; plan, photos: pp. 182-190.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 753-773. (notice de JBH, MLIR)

CODINA I REINA, 2012.

RIPOLL, CARRERO, RICO, MOLIST, CENTELLES, BENSENY, Tuset, BEHAIM, MARTÍNEZ, Tuset, 2017.

73. **ESGLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ de RELLINARS**

(outrepassé : l'arc triomphal=porte actuelle)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone (province)

Commune : RELLINARS

Édifice : l'ensemble de deux églises en ruine dont celle du sud est située au haut Moyen Age

Titulaire : initialement saint Fermí (Firmin), premier évêque de Pampelune, évangéliste de la Gaule, martyrisé à Amiens en 303 ; puis partagé avec saint Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome - en 1096 cette deuxième vocation est déjà documentée (*Cat. rom.*)

Coordonnées Lambert : E : 407962 m ; N : 4610575 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 53' 41.0" E ; Latitude : 41° 38' 29.0"N ; Altitude : 273 m

Historique : Un autel païen dédié par l'inscription au dieu Herotoragus et daté des II^e-III^e a été retrouvé en remploi dans le mur de l'église. Il témoigne de la persistance d'une divinité autochtone ibérique dans le monde roman et l'occupation ancienne du site. Les vestiges récupérés autour de l'église permettent d'y supposer l'existence d'un noyau érémitique à l'époque wisigothique. Deux chapiteaux préromans également en remploi ont été également retrouvés à l'édifice.

L'église Sant Fermi est documentée en 951 dans le précepte de Louis d'Outremer en tant que possession du monastère de Santa Cecilia. Dans ce document l'église est rattachée à Vacarisses (à 12 km au sud de Rellinars) dont Rellinars dépendait. A l'époque romane une nouvelle nef est collée à l'édifice primitif au nord. En 1330, l'évêque de Vic cède au monastère de Pedralbes la paroisse de Sant Feliu de Vacarisses avec sa dépendance de Rellinars.

A la fin du XIX^e siècle, l'église de Rellinars est détachée de Vacarisses et reçoit le statut paroissial. Après la construction de la nouvelle église dans le village en 1842, le culte y a été transféré. L'église abandonnée subsiste en élévation jusqu'à 1962 quand une forte chute de neige a provoqué l'effondrement du vaisseau roman.

Travaux de réparation : 1975/1976/1977

(*Catalunya romànica*)

Datation proposée :

Juan Ainaud dans ses *Notas sobre iglesias prerrománicas* en 1948 mentionne « l'église vieille » adossée à l'église romane à côté de Rellinars dans son groupe de « tradition wisigothique locale ». Il parle en ce temps-là d'un édifice peu connu qui a été découvert par J. Gudiol Ricart en 1943. Un cippe romain trouvé à son intérieur attesterait de l'existence d'un noyau de population sur le site depuis longtemps.

Une petite notice figure dans *L'art pre-romànic a Catalunya. Segles IX-X* de X. Barral i Altet en 1981 mais l'auteur ne propose pas de datation. Pareillement, E. Junyent en 1983 intègre l'église dans son corpus précédant chronologiquement l'époque romane sans donner une date. Ni l'un, ni l'autre ne publie pas de plan sur le complexe.

Catalunya romànica en 1991 distingue quatre étapes de construction identifiées avec l'époque préromane, romane, gothique et des XVII^e-XVIII^e siècles. Les auteurs situent la construction préromane, le vaisseau méridional au X^e siècle. Un second vaisseau a été collé à celui-ci au XI^e siècle qui a été substitué par un plus grand au XII^e siècle. Les deux vaisseaux ont été unis au moyen des arcs ouverts dans le mur nord de la nef primitive. Le grand arc latéral

brisé est daté par eux de l'époque gothique. Aux XVII^e-XVIII^e l'ensemble a été réuni sous une toiture commune après la surélévation des murs, le chevet roman a été reconstruit à cause de son effondrement avec un nouveau clocher-mur, l'église a été enrichie par un transept et un chœur occidental.

L'inventaire situe la vieille nef du sud au X^e siècle, l'épaississement de ses murs au XI^e siècle et l'église du nord au XII^e siècle. La découverte d'un autel paléochrétien sur le site prouverait la continuité du culte à cet endroit. Autour de l'église les vestiges de constructions et des tombes anthropomorphes sont datés comme probablement contemporains de l'église du 951. (Nous ne les avons pas vus à cause de la végétation qui recouvre les alentours des églises.)

Description : Rellinars se trouve à sept km dans la direction orientale de Castellbell i el Vilar sur la route qui mène à Terrassa mais pour retrouver les vestiges de la vieille église il ne faut pas aller dans la commune. Avant d'y arriver (1 km), il faut prendre un chemin de terre à droite qui monte parmi les mas (600 mètres).

C'est une église qui est restée pratiquement sans étude, pourtant X. Barral i Altet a réclamé déjà en 1981 des recherches archéologiques et documentaires. De l'ensemble de deux églises fortement remaniées dans des époques différentes, nous nous intéressons à la première église située au X^e siècle pour sa phase primitive.

A cause de l'identification différente des éléments subsistants, l'interprétation des vestiges engendre aussi des lectures différentes. Selon Junyent, à la construction d'origine de l'église ancienne au sud, n'appartient que la travée qui précède son chevet disparu. Selon lui, la nef, originellement charpentée, a été couverte d'une voûte dans un deuxième temps dont il repère les arrachements situant plus haut que la voûte actuelle. Elle a dû s'effondrer.

A l'encontre de Junyent, les autres positions considèrent que la nef de l'église est contemporaine avec cette travée. Selon l'inventaire, la structure du X^e siècle de l'église du sud a été modifiée par l'épaississement de ses murs au XI^e siècle, puis au XII^e, après l'adjonction du vaisseau nord, celui-ci est devenue le vaisseau principal et l'ancienne église est restée sa chapelle latérale.

Il faut reconnaître que dans l'état actuel la lecture des vestiges n'est pas facile et qu'il serait nécessaire de procéder au débroussaillage du site et pratiquer des fouilles pour mieux définir le rapport entre la nef primitive et la travée qui la précède et pour mettre à jour les fondations du chevet disparu devant l'ouverture en arc outrepassé. Cette travée en question est couverte de voûte sur des arcs latéraux adossés aux murs gouttereaux dont celui du sud est toujours conservé, tandis que celui du nord a été modifié afin de mettre en communication cette église avec celle du nord.

Aux reconstructions postérieures appartiennent les arcs de communication entre les deux nefs, la substitution de l'abside romane de la nouvelle église du XII^e siècle par un chevet quadrangulaire, coiffé d'un clocher-mur et l'adjonction d'un chœur haut dans la partie occidentale de la vieille église au XVIII^e siècle.

La maçonnerie des murs extérieurs présente une différence entre la partie inférieure caractérisée de moellons irréguliers de couleur rouge et claire et la zone supérieure constituée du même matériau en assises régulières, accentuées davantage par un tracé tiré de la pointe du fer. Dans la partie supérieure de la nef une corniche taillée ressort (daté dans *Catalunya romànica* du XVII^e-XVIII^e siècles), tandis que la travée qui la précède possède un système décoratif et à la fois assurant l'écoulement des eaux pluviales (également à Saint Félicité de Sornia et à la Regleille en Roussillon) qui est surmonté de deux rangées de pierre de travertin bien taillée signalant la surélévation de la structure primitive. Le plan de mur présente une rupture nette à la rencontre de la nef et de la travée orientale. La trace d'une petite ouverture

est visible près de cette rupture dans la zone orientale de la nef. Non seulement cette rupture attire l'attention sur le rapport entre la nef et cette travée mais le changement bien visible dans l'orientation de ce mur au niveau de la rupture. L'aspect amincissant vers haut distingue également cette travée orientale par rapport à la nef qui est penchée plutôt vers l'extérieur. Un petit talus à l'angle sud-est et un large contrefort vers l'angle sud-ouest démontrent le besoin de renforcement de cette structure. L'autre rupture dans le secteur occidental de la paroi signale l'agrandissement postérieur de la nef afin d'y installer un chœur haut.

Sur la façade orientale, au-dessus de l'actuelle porte on peut observer la ligne de l'ancienne toiture en bâtière et sa surélévation dans la bande supérieure. Cette façade dispose d'une ouverture en arc outrepassé dont la courbure semble être intacte au sud et présente un piédroit avancé au sud et une forme rabotée au nord et avec une retombée cimentée. Cette ouverture correspondant fort probablement à l'ancien arc triomphal sert aujourd'hui de porte d'entrée. Elle est protégée par une grille. Les traces d'arrachement dans la surface du mur sur les deux côtés de cet arc font supposer l'existence d'une construction, probablement d'un chevet situant vers l'est. L'espace devant cette baie est partiellement occupé par le transept légèrement saillant de l'église du nord. Un segment curviligne en fondation subsiste entre la façade orientale de la "vieille église" et le bras sud du transept (? abside démolie ?).

Parmi les autres ouvertures, la grande porte de tracé semi-circulaire dans le mur sud de la nef, encadrée de pierres appareillées et la fenêtre bouchée à sa gauche, de grands claveaux en travertins taillés appartiennent à l'époque postérieure, tandis que la petite fenêtre en meurtrière à simple ébrasement vers l'intérieur dans le mur sud de la travée orientale possède les caractéristiques de l'époque haut médiévale: ses montants sont composés de quelques grands moellons en tas de charge qui sont terminés par un linteau monolithe échancré. A l'intérieur, cette baie est laissée ouverte malgré l'épaississement du mur et l'arcade latérale plaquée contre sa paroi.

A l'intérieur, ces deux unités, la nef et la travée orientale sont entièrement voûtées en berceau plein cintre mais la voûte de la travée orientale est plus haute que celle de la nef ce qui rappelle le système des transepts surélevés dans l'architecture catalane du Haut Moyen Age. La voûte de la nef fut portée par deux arcs latéraux collés contre le mur nord qui ont été reliés dans un deuxième temps dans une seule grande arcade brisée au moyen de bouchage des arcades précédentes. Son but était d'assurer la communication avec la nef nord (épaisseur : 1,24 m), parce qu'au sud il n'y a pas d'arc formeret. (Sur ce côté, devant la porte méridionale trois degrés conduisent dans la nef dont le niveau est plus bas que le sol extérieur.) Aucune de ces deux voûtes n'a de profil outrepassé. La voûte du transept haut est portée par des arcs latéraux plaqués contre le mur gouttereau nord et sud et par des arcs doubleaux à l'ouest communicant avec la nef et à l'est ouvrant vers le chevet disparu. Elle conserve toujours les traces du cintrage d'origine et une ouverture rectangulaire liée au clocher du jadis.

Arc : X. Barral i Altet dans son ouvrage de 1981 remarque l'ouverture orientale de tracé outrepassé et fait référence à un arc triomphal du type analogue. Si nous acceptons l'identification de la travée orientale avec un transept surélevé, cette ouverture devrait être assimilée à l'arc triomphal de l'édifice et l'arc doubleau entre la nef et le transept serait l'autre arc dont l'auteur parle. L'arc triomphal, la porte actuelle est bien outrepassée mais asymétriquement, seulement sur son côté sud, parce que son tracé au nord a été détruit. Il s'agit d'un arc d'une hauteur de 3,15 m sur une distance de 1,65 m entre ses piédroits. Ses supports et l'arc sont bâtis de moellons de dimension relativement grande de couleur rouge-ocre comme le reste du bâtiment. Le piédroit intact présente un avancement de 0,10 m par rapport à la naissance d'arc. Ses claveaux sont approximativement au nombre de 22, le décompte précis n'est pas possible à cause du crépi et parce qu'une partie de sa courbe est

incorporé dans un mur récent au nord. A l'intérieur et à l'extérieur son clavage se termine en triangle.

L'arc doubleau que X. Barral i Altet a pu encore voir avec le même tracé outrepassé que l'arc triomphal est aujourd'hui couvert d'un mortier blanc justement à la retombée de l'arc ce qui empêche toute observation.

Protection : BCIL 16/09/1999 – propriétaire : la commune de Rellinars

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

AINAUD, 1948, p. 314.

BARRAL, 1981, p. 245.

JUNYENT, 1983, p. 149.

ADELL, 1991, pp. 136-140. (notice de DFG, RVR)

74. SAINT-NAZAIRE DE ROUJAN, dite d'Auberte

(outrepassé : arc triomphal retombée sud)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : ROUJAN

Édifice : chapelle

Titulaire : saints Nazaire et Celse, martyrs de Milan, leur corps ont été retrouvés par saint Ambroise de Milan en 397

Coordonnées Lambert : E : 0725655 m ; N : 6265932 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 19' 01.3" E ; Latitude : 43° 29' 31.2"N ; Altitude : 78 m

Historique : Sur une voie antique et à proximité d'une villa romaine attestée par des débris de *tegulae* et de sigillées gauloises, la chapelle Saint-Nazaire de Roujan n'est pas pourtant documentée avant 1086. Selon l'abbé Giry, la toponymie du site de Saint-Michel au nord et de Saint-Géniès au sud de Saint-Nazaire conserveraient la mémoire d'autres églises. Un hameau de Saint-Genès avec son cimetière est attesté dans un compoix du Moyen Age. Autour de la chapelle Saint-Nazaire il y avait aussi un cimetière médiéval. Au XIV^e siècle elle dépendait d'une Commanderie de Saint-Jean de Jérusalem.

Au XIX^e siècle une dépendance agricole à deux niveaux a été accolée à sa façade occidentale.⁹⁰(dossier DRAC)

Datation proposée : Chez Émile Bonnet en 1905 dans ses *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*, Saint-Nazaire de Roujan se trouve parmi les églises romanes à cause de son porche devant la porte d'entrée méridionale. Puig i Cadafalch en 1943 dans *La frontière septentrionale de l'art mozarabe* déplace la limite de la pénétration de ce courant artistique plus au nord de Saint-Michel de Cuxa, qu'il a jusqu'alors rattaché dans plusieurs publications à cette influence, en s'appuyant sur le témoignage de l'église de Roujan (à côté de Saint-Jean de Cap et de Saint-Georges de Lunas). Il suppose que son arc triomphal a été arraché et transporté devant le portail de la façade sud. Selon sa théorie, l'influence mozarabe est arrivée au X^e siècle à partir de Cordoue d'abord en Catalogne, puis en traversant les Pyrénées dans le Midi de la France.

La publication commune de Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry intitulé *Chapelles pré-romanes à chœur quadrangulaire du département de Hérault* font référence à l'article de Puig et ajoutent beaucoup d'autres édifices du même type à l'église de Roujan tout en doutant de l'origine mozarabe de cette architecture. A l'aide de l'arc triomphal, ils datent les arcs outrepassés appareillés de la période wisigothique et sa substitution par l'arc semi-circulaire de l'époque carolingienne. Selon cette conception, l'église de Roujan serait plutôt de filiation wisigothique. (L'abbé Giry en 1983 dans son ouvrage à part intitulé *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* à cause du crépi ne donne pas une date précise, il suppose seulement que l'église est préromane.)

La notice de Jean Nougaret en 1975 dans le *Languedoc roman* situe l'église aux IX^e-X^e siècles en tant qu'une construction préromane dont le plan aurait été hérité de la tradition wisigothique. Il date sa porte méridionale du XII^e siècle. Dans le *Paysage monumentale autour*

⁹⁰ Alfred Crouzat dans son *Histoire de Roujan* en 1861 mentionne la vente d'une femme avec ses enfants à l'église. Dossier DRAC Montpellier

de l'an mil, il donne la même filiation à l'édifice qu'il place toujours aux IX^e-X^e siècles et la construction du porche devant sa porte à la fin du XI^e-début XII^e siècle. La voûte au-dessus de sa nef, d'origine charpentée, est datée par lui du XVIII^e siècle.

La *Commission Régionale d'Inventaire des monuments et richesses artistiques du Languedoc-Roussillon* (sans date, dossier DRAC) date aussi la construction de l'église (nef charpentée) avec l'autel et le banc de pierres maçonnés du chevet du IX^e-X^e siècles. Quant au portail sud, le massif saillant est situé au XII^e siècle, les colonnes à chapiteaux et les impostes au XIII^e siècle.

Description : Célèbre pour son petit porche surmonté d'un arc en fer à cheval, l'église Saint-Nazaire se trouve à 1 km au sud de Roujan. Il faut sortir de la ville sur l'ancien chemin d'Alignan, l'église, complètement isolée dans les champs, est au bord du chemin. Le bourg de Roujan lui-même est à 10 km dans la direction nord-ouest vers Pézenas.

L'édifice a une seule nef prolongée à l'est par un chevet de plan rectangulaire moins large et moins haut que la nef ; ils sont reliés par un arc triomphal rétrécissant le passage entre les deux corps. Les plans de l'édifice ne signalent pas les déformations dans le pan du mur nord et sud de la nef dans sa section orientale (entre la fenêtre et le chevet). Actuellement l'église est entièrement voûtée en berceau plein cintre (pas outrepassé). A l'intérieur, entre la hauteur de la nef et du chevet il y a un écart considérable, l'entrée du sanctuaire est diminuée davantage par l'arc triomphal. Devant le chœur un tirant de fer est installé dans la voûte.

Le niveau du sol rabaissé dans la nef est accessible par trois degrés devant la porte d'entrée sud, le sanctuaire est, en revanche, surélevé de deux marches. Dans le chevet, derrière l'arc triomphal un banc de pierre en dalles horizontales en saillie est aménagé sur une longueur de 1,54 m. L'autel maçonné est adossé au mur de fond du chevet.

Les murs sont construits de moellons calcaires irréguliers de taille diverse, simplement cassés, en revanche, dans les chaînes angles il y a des immenses blocs bien taillés systématiquement en carreaux et boutisse, probablement en remploi. Les parois s'amincissent en hauteur.

La nef possède deux fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur dans la partie haute du mur gouttereau nord et sud, symétriquement face à face l'une de l'autre. Une niche (armoie liturgique) est enfoncée dans le mur gouttereau nord devant l'entrée du chœur. Dans la voûte devant l'arc triomphal un orifice rond apporte un éclairage supplémentaire. Le chevet n'a qu'une seule baie à double ébrasement, percée dans son mur méridional ; son encadrement est appareillé en pierre de taille. (A l'extérieur, on voit pourtant trois pierres de taille encadrant une petite baie qui est perchée asymétriquement très haut dans ce mur de fond du chevet. Il ne s'agit pas d'une ouverture réelle, seulement la réutilisation de pièces taillées. Parmi les deux fenêtres à simple ébrasement de la nef, seule celle du sud est observable à l'extérieur, ses montants taillés sont en position horizontale, son couverture est formé d'un linteau monolithe échancré. (Le mur nord est extérieurement couvert d'enduit.) La porte méridionale remaniée à l'époque romane, est entourée à l'intérieur de grands blocs de pierre de taille, à l'extérieur elle est monumentalisée par un porche peu saillant à arc outrepassé sur colonnes à chapiteaux.

Arc : Évidemment, il faut éliminer du corpus le portail du XII^e siècle même si l'arc de son abri saillant en pierres soigneusement taillées est de tracé outrepassé. Il ne s'agit pas du transfert de l'ancien arc triomphal à cet endroit extérieur comme Puig i Cadafalch l'a supposé.

A l'encontre de l'ensemble de la construction qui est en moellons, l'arc triomphal est complètement appareillé. Ses piédroits légèrement empattés et plus ouverts vers le chœur, comprennent des blocs calcaires volumineux surmontés d'impostes saillantes, moulurées

seulement sur leur face tournée vers l'intrados de l'arc. Ces impostes monolithiques immenses sont enfoncées profondément dans les murs latéraux. Leur décoration simple est constituée de quatre baguettes au nord, cinq au sud. Au sud l'imposte est plus grande (0,28 m) qu'au nord (0,25 m), ses moulures sont plus régulières, au nord elle porte toujours sa polychromie bleu clair.

D'ailleurs, l'arc triomphal de ce monument présente l'anomalie (pas unique) d'avoir un dessin à moitié outrepassé, réduit seulement à sa retombée méridionale. L'arc prend sa naissance en retraite sur ses supports (0,17 m au nord, 0,12 au sud), ses claveaux au nombre de 17 sont posés en rayon. Ils traversent l'épaisseur de l'intrados. A cause de la largeur des pièces dans la partie basse à la naissance de l'arc, il suffit d'arrondir seulement le sommier sud pour aboutir à la forme outrepassée. Curieusement, le sommier nord en face est tout à fait rectiligne. La position des éléments plus larges dans les reins et plus minces dans la partie sommitale de l'arc semble être intentionnelle. Seuls les quatre premiers claveaux dans la partie basse de la retombée ont une hauteur identique.

Cet arc triomphal donne une ouverture de 2,28-2,31 m de large entre ses piliers qui mesurent une hauteur de 2,11 m au sud, 2,18 m au nord. La largeur notable du mur diaphragme vers la nef fait 0,85-0,90 m au nord, 0,95-0,97 m au sud, le décrochement important entre le chevet et la nef contribue aussi à l'importance de cette surface. A l'intérieur du chevet cette largeur ne donne que 0,25 m sur les deux côtés.

Protection : Arrêté de classement le 9 juillet 1981 – en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC Montpellier (Dossier de la *Commission Régionale de l'Inventaire des Monuments et Richesses Artistiques du Languedoc-Roussillon, La Chapelle Saint-Nazaire de Roujan*)

BONNET, 1905.

PUIG, 1943.

DURLIAT, GIRY, 1971.

LUGAND, NOUGARET, SAINT-JEAN, BURGOS, 1975, p. 41. (notice de Jean Nougaret)

GIRY, 1983, pp. 167-168.

BARRAL, 1987, p. 436. (notice de Jean Nougaret)

75. SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES

(outrépassé : voûte du transept ; en champignon : passages entre les absides du chevet)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES

Édifice : l'ancienne église abbatiale, actuelle église paroissiale

Titulaire : Saint Michel, archange, chef de la milice céleste

Coordonnées Lambert : E : 0693590 m; N : 6160398 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 55' 19.4" E ; Latitude : 42° 32' 35.9" ; Altitude : 53 m

Historique : L'église Saint-Michel est le successeur de l'un des premiers monastères de l'époque carolingienne en Roussillon qui fut fondé par l'*hispani* Sentimir à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle. Il reçut le précepte de Louis le Pieux en 819 qui fut confirmé par la charte du roi Lothaire en 981, après sa reconstruction, nécessitée par le saccage des Normands. La dernière consécration en 1153 clôtura les travaux de l'édification de sa voûte.

La construction de son nouveau cloître date de la fin du XIII^e siècle. En 1507, le monastère de Saint-Génis a été rattaché à Santa Maria de Montserrat. À la Révolution française, l'ensemble a été vendu comme bien national. A partir de 1846, l'ancienne abbatiale est devenue église paroissiale. En 1924, son cloître est entré dans le commerce en sorte qu'une partie en a été remontée au château de Mesnuls (Yvelines), l'autre au Philadelphia Museum of Art (Pennsylvanie). Dans les années 1980, à l'aide des éléments récupérés, le cloître a été reconstruit *in situ* (Voir les travaux de G. Mallet).⁹¹

(G. Mallet)

Datation proposée : La question principale de la datation consiste à distinguer dans l'édifice actuel les éléments conservés de sa phase constructive précédente qui remonte à l'état de 981.

L'église abbatiale de Saint-Génis apparaît en 1892 dans les *Notes sur l'art religieux du Roussillon* de Brutails dans le groupe d'églises romanes à nef unique voûtée en berceau sur des arcs doubleaux. L'auteur a noté son appareil pauvre, sa mise en œuvre maladroite et l'a considérée comme provenant de 1153. Georges Gaillard, dans le *Congrès archéologique de France* consacré au Roussillon en 1954, partage cette opinion et identifie l'édifice subsistant avec sa consécration au XII^e siècle, toute en supposant qu'il conserve le plan et, en grande partie, les murs de sa phase de construction antérieure.

En 1971, N. Bailbe dans *Les caractères de l'architecture préromane en Roussillon* a affirmé que les murs primitifs de la nef carolingienne subsistent dans l'église actuelle sur une hauteur de 1,50 m. X. Barral i Altet estime aussi en 1981 que, pareillement à Saint-André de Sorède, l'église de Saint-Génis conserve plusieurs éléments de l'époque préromane : sa nef, d'origine charpentée, occupe le même emplacement toujours avec une porte occidentale, son chevet conserve le plan ancien avec un transept étroit à des bras très débordants et avec les bases de trois absides, malgré leur reconstruction postérieure. La plus intacte serait celle du nord,

⁹¹ En particulier : « Le cloître de Saint-Génis-des-Fontaines (Pyrénées-Orientales). Historiographie », *Archéologie du Midi Médiéval*, vol. 5, 1987, pp. 109-118. ; *Les cloîtres démontés de Perpignan et du Roussillon (XII^e-XIV^e s)*, Perpignan, Archives communales de Perpignan, 2000.

la centrale est déjà romane, celle du midi est complètement reconstruite. Pour Barral i Altet cet ancien édifice correspondrait à la phase de 981.

Pour E. Junyent en 1983, l'édifice actuel est le fruit des reconstructions précédant sa consécration de 1153 tout en conservant des murs considérables de sa phase de 981. La reconstruction du XII^e siècle comprend, selon lui, le couvrement de voûte sur sa nef et sur son transept, charpentés jusque-là, la reprise du mur de l'abside centrale, de même que les murs extérieurs nord et plus tardivement toute l'abside méridionale. Concernant le linteau célèbre encastré dans son portail occidental, il l'a tenu comme provenant d'un retable d'autel.

P. Ponsich en 1983, au sujet de l'architecture préromane de la région, parle à Saint-Génis (et à Saint-André de Sorède) de l'appareil en *opus spicatum* à la base des murs en galets de rivière qui facilite la distinction de la maçonnerie préromane par rapport à la construction des époques postérieures.

Marcel Durliat en 1986 qualifie de la partie la plus ancienne de l'édifice son chevet datant vers 981, dont le mieux conservé est l'absidiole nord. Il souligne les traits similaires de Saint-Génis avec Saint-Michel de Cuxa.

En 1993, dans *Catalunya romànica*, P. Ponsich considère l'église de Saint-Génis comme l'ancienne église abbatiale des IX^e-X^e siècles, reconstruite en partie au XI^e et couvert de voûte au XII^e siècle. L'édifice qui est parvenu jusqu'à nos jours serait donc de l'époque carolingienne. Les piédroits de l'arc triomphal remontent, selon lui, à la période préromane, il y découvre des traces d'incendie. La nef a été reconstruite sur la base des murs antérieurs en galets de rivière et couverte de charpente sur des arcs diaphragmes au XI^e siècle. Au XII^e siècle appartient la construction de la voûte sur des arcs latéraux et des arcs doubleaux et l'édification de la porte occidentale avec son linteau en remploi. Ces travaux peuvent correspondre à la consécration de 1127.

En 1995 P. Ponsich en analysant l'art de bâtir en Roussillon, présente les passages entre l'abside principale et les absidioles nord et sud dont l'arc en plein cintre repose sur des piédroits avancés. Il les intègre parmi les monuments qui possèdent des ouvertures similaires.

Géraldine Mallet en 2003 dans *Les églises romane oubliées du Roussillon*, attribue le plan de l'église actuelle à l'édifice mentionné en 981 et situe l'édification de sa voûte au XII^e siècle qui a été clôturée par la nouvelle consécration de 1153.

Description : Célèbre pour son linteau sculpté et daté (1119-1120) représentant les apôtres au-dessous des arcades outrepassées de part et d'autre de la figure du Christ bénissant dans une mandorle, l'église de Saint-Génis-des-Fontaines entre dans notre corpus avant tout à cause de ses petits passages, reliant ses absidioles, en arc en champignon.

Selon les différents constats, l'église paroissiale actuelle conserve plusieurs éléments de sa deuxième campagne de construction (981), avant tout son plan en croix latine, très semblable à celui de Saint-André de Sorède comprenant une nef unique, un transept étroit et très saillant sur lequel s'ouvrent trois absides semi-circulaires profondes dont celle du milieu est plus grande. L'absidiole nord, le mieux conservée préserve son aspect primitif avec le passage mentionné vers l'abside principale qui à son tour a été remaniée au XII^e siècle. L'absidiole sud a été complètement refaite dans les années 1970. Également au XII^e siècle, la nef, d'origine charpentée, a été couverte d'une voûte en berceau brisé à l'aide de trois arcs doubleaux en plein-cintre reposant sur des piliers à impostes saillantes qui divisent la nef en quatre travées. Ces piliers sont reliés entre eux par des arcades latérales en plein-cintre pour renforcer les murs gouttereaux nord et sud et masquent ainsi en grande partie les fenêtres percées précédemment dans le mur méridional.

Les arcs formerets se continuent dans la travée de la croisée du transept en redoublant les anciens arcs un peu surhaussés qui délimitent les deux bras du transept. Sur la croisée, à l'extérieur, s'élève actuellement un clocher-tour. Bien que ce transept ait été également voûté

au XII^e siècle, elle présente un berceau légèrement outrepassé dans son bras nord et un ressort horizontal au-dessus de l'entrée du sanctuaire majeur (dans le bras sud les peintures murales camouflent complètement un éventuel profil outrepassé). La voûte en berceau de la travée droite dans les trois absides très profondes retombe aussi en retrait sur des parois construites en galet de rivière. Des assises en *opus spicatum* se mêlent par endroit dans l'appareil irrégulier.

L'ouverture des absides se caractérise par des arcs triomphaux légèrement resserrant l'accès, de même que les piliers adossés sur lesquels reposent les arcs doubleaux de la croisée du transept. Les piédroits probablement primitifs aux impostes saillantes de ces arcs sont partout taillés d'immenses pierres et dessinent des profils plus larges en bas qu'en haut. Leur arc parfaitement appareillé est légèrement surhaussé et retombe en retrait sur leur support. L'arc doubleau du XII^e siècle de l'abside centrale emprunte également cette disposition. (Les deux piliers d'origine de l'église de Saint-Jean-de-Lasseille à une dimension réduite rappellent ce type de pilier.)

L'appareil de ces arcs décrits, composé de très grandes pierres de taille dans leurs piliers, semble appartenir à la construction de 981, tandis que les éléments moins volumineux qui les surmontent font probablement partie des reconstructions du XII^e siècle. Ainsi, les arcs avec leurs claveaux appareillés, de dimensions petites et régulières, caractérisent la campagne précédant la consécration de 1153. L'appareil composé de petits moellons et de galets de rivière à l'intérieur des absides et à l'entrée de l'absidiole nord semble également appartenir à la phase du X^e siècle. Ces surfaces murales s'élèvent à l'intérieur des absides jusqu'au niveau de la voûte qui prend sa naissance sur une petite banquette. La disposition des éléments en *opus spicatum* y est très fréquente. À l'extérieur, la partie basse du bras sud du transept conserve son ancien appareil, en galet de rivière dans des assises en double épi jusqu'au niveau où de très grands blocs taillés montent dans les angles. Leur rangement en carreaux et boutisses a un effet de renforcement. Ces pièces volumineuses sont exactement du même type que celles qui forment les piliers à l'intérieur du chevet et corroborent l'hypothèse de leur appartenance à la construction du X^e siècle.

Les fenêtres axiales des absides sont à simple ébrasement vers intérieur, il y en a une autre dans le mur méridional du transept, tandis que les baies dans le mur gouttereau sud de la nef, partiellement cachées par les arcs formerets, sont à double ébrasement. La façade occidentale avec le portail surmonté du linteau serait le fruit des travaux du XII^e siècle.

Arc : Pour notre étude, l'élément le plus important est le petit passage qui met en communication l'absidiole nord avec l'abside principale. Quoique les plans illustrant les parties anciennes soient différents, ils attestent unanimement, comme les opinions énumérées ci-dessus, que le passage nord entre l'absidiole et l'abside centrale appartient à la construction primitive du 981.

Il a été récemment dégagé quand P. Ponsich y a attiré l'attention en 1971. Une autre porte existe de la même manière entre le sanctuaire majeur et l'absidiole sud mais elle a été remaniée lors de la réfection de cette absidiole dans les années 1970. La structure de celui du nord rappelle étroitement celle de la porte d'entrée de Fenollar.

Comme la surface murale à l'intérieur du mur de l'abside nord, ses montants et ses claveaux sont construits de moellons et de galets de rivière. Sur son côté vers l'abside centrale, son ouverture est en plein-cintre, en revanche, vers l'absidiole nord l'arc toujours semi-circulaire retombe sur des piédroits avancés de 0,20 m vers l'intrados. Ses claveaux de gros cailloux, de dimensions semblables sont posés sur le côté ouest de l'arc en tas de charge, sur le côté est en rayon. La profondeur de cette disposition avec avancement des montants est de 0,94 m, alors que jusqu'à l'autre bout ce petit « tunnel » mesure encore 1,12 m. La hauteur totale de

son ouverture sur le côté de l'absidiole nord fait 1,83 m, avec les trois marches qui lui donne accès elle mesure 2,35 m à partir du sol.

Protection : Arrêté de classement le 28 septembre 1966 – propriétaire : la commune de Saint-Génis-des-Fontaines ; classement du cloître : 17 juillet 1924

Références bibliographiques :

Inventaire général : culture.gouv.fr (base Mérimée)

BRUTAILS, 1892, p. 549.

GAILLARD, 1954, pp. 199-207.

BROSSE, (Durliat), 1966, p. 143.

BAILBE, 1971, p. 85.

PONSICH, 1971, p. 20.

BARRAL, 1981, p. 192.

JUNYENT, 1983, p. 176-177.

DURLIAT, 1986, p. 37-38.

BARRAL, 1987, p. 471.

PLADEVALL I FONT, 1993, pp. 369-386. (notice de GM, PP)

MALLET, 2003, 258-261.

76. **SAINTE-COLOMBE DE CABANES**

(outrépassé : arc triomphal, voûte de la nef et du chevet, arcs doubleaux de la nef ; en champignon : arcs latéraux de la nef)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES

Édifice : chapelle

Titulaire : sainte Colombe, jeune fille d'origine espagnole, martyrisée à Sens en Bourgogne (+274)

Coordonnées Lambert : E : 0693799 m ; N : 6162965 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 55' 28.4" E ; Latitude : 42° 33' 59.0"N ; Altitude : 34 m

Historique : Le lieu est connu depuis le IX^e siècle (854 : *Cabanas*, 981 : *villa Cabannis*) mais l'église n'est mentionnée la première fois qu'en 1310 dans un document où un domaine est localisé sur le territoire de Sainte-Colombe de Cabanes. Elle aurait été le lieu de culte d'un relais hospitalier sur la route de Perthus.

Au XIV^e siècle, l'église de Cabanes est devenue le siège d'un prieuré dépendant de Saint-André de Sorède dont elle a réemployé quelques éléments de son cloître, démonté et dispersé à cette période-là. Après la Révolution, elle est entrée en propriété privée pour être utilisée comme caveau familial. Finalement, en 1990 le propriétaire en a fait don pour un prix symbolique à la commune de Saint-Génis-des-Fontaines. (*Catalunya romànica*, dossier STAP, Régis Martin, Restauration générale, p. 2.)

Datation proposée : N. Bailbe en 1971 place la chapelle Sainte-Colombe parmi les témoins de l'architecture préromane en Roussillon et situe sa reconstruction au XII^e siècle. Il fait connaître l'ancien arc triomphal en retrait sur ses piédroits ouvrant autrefois sur un chevet rectangulaire voûté.

Barral i Altet en 1981, sans donner une date précise, note seulement l'appartenance de l'édifice au type préroman courant avec les ruines de son chevet trapézoïdal ouvrant jadis sur une nef unique par un arc triomphal outrépassé aux montants en retrait.

E. Junyent dans une note courte met aussi la chapelle dans l'architecture précédant l'art roman et situe en 1983 sa reconstruction au XII^e siècle ce qui a consisté selon lui au couvrement de sa nef d'une voûte sur trois arcs doubleaux. Selon lui, par cette campagne a dû disparaître le chevet dont il ne reste que l'arc triomphal obturé et son mur diaphragme.

P. Ponsich en 1983 et 1995 en traitant de la question des arcs dans l'architecture pré-romane du Roussillon prend l'exemple de l'arc triomphal de la chapelle de Cabane pour illustrer le modèle avec retrait des piédroits qui ont été selon lui "rognés après coup" (1995).

G. Mallet en 2003 place l'édifice d'origine à nef unique et chevet rectangulaire au X^e ou XI^e siècle et au XVI^e siècle l'adjonction du faux transept à la nef qui a été entre-temps couverte d'une voûte sur des murs renforcés par des arcs latéraux. Elle met la réalisation du portail occidental avec l'oculus qui la surmonte au XIII^e siècle ou plus tard.

Ces références prouvent que l'arc triomphal et sa disposition particulière était bien connue.

Description : (la description suit surtout l'inventaire et le dossier de restauration ainsi que le principe selon lequel la reconstruction a dû avoir lieu au moment de l'acquisition des vestiges du cloître de Saint-André de Sorède)

En suivant l'allée des Abbés qui part du centre de Saint-Génis-des-Fontaines dans la direction nord, à 2,5 km nous trouvons la chapelle dans un petit bosquet à côté du domaine de Cabanes. Ce mas s'élève probablement sur les anciens bâtiments du prieuré.

Par suite de sa restauration toute récente, la chapelle est entièrement couverte d'un crépi blanc à l'intérieur et rejointoyé à l'extérieur. L'édifice primitif, comprenant une nef unique très longue vraisemblablement charpentée et un chevet rectangulaire voûté, a subi des modifications considérables : son chevet a été tronqué en avant de son arc triomphal par un nouveau mur de fond oriental ; sa nef a été voûtée sur des murs rehaussés au moyen des arcs formerets et des arcs doubleaux probablement au XI^e siècle; deux chapelles latérales plus basses ont été greffées probablement au cours du XIV^e dans sa nef au nord et au sud en créant ainsi l'aspect d'un faux transept.

L'arc triomphal au tracé outrepassé est visible à l'extérieur au revers du mur oriental de la nef. Le périmètre du chevet primitif a été intégré dans des constructions postérieures néanmoins la ligne du mur de pignon oriental du chevet ancien se profile sur le mur intérieur du nouveau bâtiment. Nous pouvons ainsi formuler une image sur la superficie et la dimension plus étroite et plus basse de ce chevet primitif par rapport à la nef. A l'intérieur de l'église nous retrouvons le tracé outrepassé dans le profil de la voûte en berceau de la nef et dans le dessin des trois arcs doubleaux qui la renforcent.

L'entrée des chapelles latérales du faux transept suit la structure des arcs formerets mais leurs piédroits sont remplacés sur chaque côté par un ensemble de base, colonne, chapiteau, provenant du cloître de Saint-André de Sorède, forcément déjà détruit au moment du remaniement de l'édifice. L'arc d'entrée du croisillon nord et les surfaces murales dégagés du crépi permettent de voir l'appareil du mur constitué de moellons seulement dégrossis donnant une surface rugueuse et la disposition divergente des claveaux formés de moellons de longueur identique. On a restitué à cet endroit-là la couleur rouge soulignant les joints de lit et les lignes parallèles de l'intrados et de l'extrados.

L'appareil extérieur composé de galet de rivière de taille différente se voit mieux sur les anciennes photos ainsi que le sol environnant qui a monté radicalement vers l'est avant les travaux de restauration, de la même façon que le niveau toujours à l'intérieur de l'église.

Les deux fenêtres à seul ébrasement percées dans le mur nord et sud de l'actuel sanctuaire sont dans leur partie haute masquées par les arcs formerets ce qui prouverait que ces arcs latéraux ont été installés dans un deuxième temps. L'ancienne porte, actuellement murée, de tracé en plein cintre se trouvait dans le mur méridional. La nouvelle, encadrée de blocs de marbre, fut percée dans la façade occidentale lors de la campagne du XIV^e siècle, de même que l'oculus qui la surmonte.

(A l'est, faute de documentation, les ruines de la construction tardive surmontant l'ancien chevet de la chapelle ont été laissées dans l'état où ils se trouvaient.)

Arc : Le tracé outrepassé est présent dans la voûte en berceau plein cintre de la nef et dans les arcs doubleaux qui le renforcent et qui accentuent davantage ce profil. Ceux-ci s'arrêtent à la naissance de la voûte par une section oblique (ne se prolongent pas dans des piliers adossés aux murs gouttereaux). La bordure horizontale de la naissance de la voûte se dessine par un ressaut continu sur le mur gouttereau nord et par une saillie lissée sur celui du sud. Des arcs latéraux rythment respectivement les parois nord et sud, ils sont semi-circulaires, déployés sur des montants un peu en avancée et accentués par des impostes saillantes vers l'intrados (sauf celles de la première travée). Il s'agit en somme de 12 impostes, de dalles de pierres brutes, pas polies, leur hauteur et leur avancement n'est jamais identique et leur section varie entre la forme rectangulaire et celle en biseau. Ces arcs latéraux correspondent aux arcs en champignon.

L'ancien arc triomphal tient une place particulière dans le corpus. Il est observable à l'extérieur à un niveau surélevé et intégré dans des constructions modernes, à l'origine à deux niveaux. A l'encontre de tous les autres exemples des arcs outrepassés en Roussillon, les piédroits qui le portent ne sont pas avancés mais, au contraire, en retrait au-dessous de la naissance de l'arc. Le dessin des piliers est asymétrique sur les deux côtés et fait supposer la reprise ultérieure de l'arc afin de former une sorte de bec saillant imitant le modèle islamique. Les claveaux sont composés de moellons minces et longs disposés plutôt en tas de charge sur le côté nord et en rayon sur le côté sud mais le sens des éléments dans les reins sont mélangés. Au sommet de l'arc le clavage se fait en forme de « V ». La hauteur totale de cet arc à partir du sol actuel mesure 2,67 m sur un diamètre de 2,30 m, la distance entre les piédroits fait 2,40 m. Le nombre des claveaux qui reposent sans intermédiaire d'imposte sur leurs bases asymétriquement éventrées comprend environs 45 plaques minces mais dans les retombées le crépi qui les couvre ne permet pas de les bien distinguer.

Bien que nous ne disposions que des traces d'arrachement de l'ancienne voûte effondrée, sur le mur méridional du chevet se dessine la courbure fragmentaire de l'ancienne voûte en berceau outrepassé.

Protection : Arrêté de classement sur tout le bâtiment le 5 décembre 1984 ; les quatre colonnes de marbres avec leurs chapiteaux du XII^e siècles réemployés à l'entrée du transept ont été classées le 14 mars 1931

– propriétaire : la commune de Saint-Génis-des-Fontaines

Références bibliographiques :

Dossier STAP (Régis Martin, *Saint-Génis-des-Fontaines, chapelle de Cabanes, Restauration générale, Étude préalable*, 2001 ; dossier de classement)

culture.gouv.fr (base Mérimée)

MOURRUT, FALAIZE, 1932, p. 69.

BROSSE, (Durliat), 1966, p. 144.

BAILBE, 1971, p. 82.

BARRAL, 1981, p.197.

JUNYENT, 1983, p. 95.

PONSICH, 1983, (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 101.

PONSCH, 1995, p. 46.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 386-387. (notice de P. Ponsich)

MALLET, 2003, p. 263-264.

77. SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT

(outrépassé : arcs latéraux de la crypte)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT

Édifice : crypte de l'ancienne abbaye bénédictine de Gellone

Titulaire : saint Guilhem (Guillaume) de Gellone (+812), duc d'Aquitaine, vainqueur des Sarrasins, fondateur d l'abbaye de Gellone

Coordonnées Lambert : E : 0744226 m ; N : 6292897 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 32' 55.8" E ; Latitude : 43° 44' 01.3"N ; Altitude : 108 m

Historique : L'abbaye de Gellone a été fondée vers 804 par Guilhem, le comte Guillaume de Toulouse, proche de Charlemagne, ami de saint Benoît d'Aniane qui s'y retire en cette année et y meurt en 812.

Les chroniques de l'abbaye rapportent que saint Guilhem a été enseveli en 812 dans l'oratoire Saint-Michel, près de l'église Saint-Sauveur, puis, aux alentours de l'an mil son corps est translaté à l'église abbatiale en présence de saint Fulcran (+1006). Selon l'acte de consécration de l'abbatiale en 1076, le légat du pape Grégoire VII y consacre l'autel dédié à saint Guilhem au-dessus de son tombeau. La deuxième élévation de ses reliques date de 1138 selon l'inscription gravée sur son sarcophage qui est placé sur quatre colonnes derrière l'autel majeur dédié à saint Sauveur. C'est après cette date que les voûtes de l'actuelle crypte ont été détruites, puis les vestiges ont été comblés après les guerres de Religion au XVI^e siècle.

1962-1970 : les travaux de fouilles découvrent les substructions de cette crypte (Saint-Jean, 1974.)

Datation proposée : Émile Bonnet dans ses *Antiquités et monuments du département de l'Hérault* en 1905 attribue l'abbaye de Saint-Guilhem à la période carolingienne du IX^e siècle tout en remettant en question ce vieillissement à la lumière de l'édifice subsistant. Selon lui, dans la région de l'époque carolingienne ne provient que les substructions de la crypte de Lodève et celle de Saint-Aphrodise de Béziers. Il a supposé la construction de l'abbatiale Saint-Guilhem en deux étapes, la première comprenant la nef et les collatéraux avant la consécration de 1076, la deuxième concernant le transept et le chevet après cette date. Après la découverte de la crypte, Jean Hubert a affirmé en 1964 qu'elle a été construite après l'édification de l'église romane.

Robert Saint-Jean dans son article intitulé *Un monument pré-roman : la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert* en 1974 interprète les vestiges de la crypte découverte lors des fouilles en attirant l'attention sur la disproportion entre le transept, le chevet et le reste de l'édifice. Il identifie la *confessio* découvert avec la base du chevet rectangulaire d'une église antérieure, destinée au culte de saint Guilhem. Un massif maçonné aurait pu y abriter sa tombe vénérée qui serait contemporain selon lui avec la première élévation de son corps vers l'an mil. A l'origine cette *confessio* de saint Guilhem était voûtée et devait supporter un sanctuaire surélevé avec l'autel majeur du saint Sauveur. Elle s'ouvrait sur trois nefs charpentées contemporaines par un grand arc jusqu'au moment de la construction des trois vaisseaux actuels au XI^e siècle à un niveau plus élevé qui a transformé la *confessio* ouverte en une crypte fermée. Le couloir transversal couvert d'un demi-berceau a donné accès à la crypte quand le

niveau des nefs a été exhaussé. (Le sol de l'église préromane n'était surélevé que 0,50 m par rapport au niveau de la *confessio*.) Ces travaux qui conservent intentionnellement le chevet préroman en raison de la vénération du saint ont été achevés par la consécration de 1076. Finalement, à la fin du XI^e-début du XII^e siècle le chevet tripartite actuel avec ses trois absides a été bâti qui a provoqué la destruction de la partie supérieure du chevet préroman même si l'enveloppement de l'abside majeure l'a toujours préservé comme une sorte de reliquaire architectural.

Selon Robert Saint-Jean, la translation du corps de saint Guilhem dans la *confessio* vers l'an mil a dû être liée à la construction de l'église préromane avec cet espace particulière qui doit être datée de la fin du X^e siècle. Puis, vers le milieu du XI^e siècle les vaisseaux de l'église préromane furent détruits tout en conservant la confession avec la tombe. Après la deuxième translation des reliques en 1138 dans un sarcophage derrière le maître autel, la crypte vide est devenue inutile.

Pierre A. Clément en 1989 dans ses *Églises romanes oubliées du bas Languedoc*, accepte la position de R. Saint-Jean.

Brigitte Uhde-Stahl dans sa contribution à la table ronde de 1995 intitulée *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Age, Nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone* critique Robert Saint-Jean pour avoir cherché une crypte « à la lombarde », accessible par deux escaliers, qui ouvre sur sa nef par un grand arc et dont les exemples sont répandus seulement au XI^e siècle. Selon elle, l'oratoire à l'origine était indépendant et le passage transversal avec les autres constructions (nef, narthex, porche) ont été rajoutés postérieurement. Elle nie aussi l'existence d'un niveau supérieur construit auquel aucun moyen d'accès n'est attesté. A cet oratoire à un seul niveau, une nef plus haute a été rajoutée plus tardivement au XI^e siècle avec la volonté de la relier à la construction précédente. Selon elle, le sarcophage du saint dans l'oratoire doit être plus tardif. La translation du corps du saint ne correspond pas non plus à la construction de l'oratoire, seulement à la période du développement de son culte. Tenant compte de la fondation du monastère vers 804, pour elle, l'oratoire fut édifié au IX^e siècle.

Uhde-Stahl avance l'hypothèse selon laquelle cette *confessio*-oratoire isolée à un seul niveau datant du IX^e siècle a été dédiée au Sauveur et a abrité la relique de la Sainte Croix, offerte par Charlemagne. Par la suite, le petit édifice a été intégré dans des constructions plus importantes. La topographie de Gellone où à côté de l'église du Sauveur il y avait une autre chapelle voûtée dédiée à saint Michel renforce son soupçon. Après sa mort, le corps de saint Guilhem aurait été déposé à cette chapelle Saint-Michel (également un oratoire-confession), puis il a été transféré vers l'an mil dans l'église plus grande de Saint-Sauveur. Les deux oratoires étaient indépendants, et à l'église Saint-Sauveur il y avait plusieurs autels consacrés à plusieurs saints. A cause du culte de saint Guilhem, c'est l'église du Sauveur contenant ses dépouilles mortelles qui devient le centre des constructions postérieures et ainsi l'église actuelle devient son successeur.

Description : L'ancienne confession, devenue la crypte de l'abbatiale du XI^e siècle est accessible aujourd'hui par deux escaliers au fond des bas-côtés ouvrant sur le transept. Les soubassements subsistants enveloppés dans l'abside majeure du nouveau chevet roman comprennent un édifice de plan rectangulaire divisé en deux petits vaisseaux par quatre piliers carrés qui se longent au milieu. Ils constituent par cette séparation non seulement des vaisseaux jumelés mais dans chaque nef deux travées tout à fait égales. Ce modeste bâtiment orienté (6 m X 4,5 m) est tout à fait indépendant, isolé et manifestement conservé intentionnellement dans des nouvelles constructions postérieures.

Ses murs gouttereaux nord et sud à l'intérieur sont renforcés par des arcs formerets correspondant à chaque travée, tandis qu'à l'extérieur ils sont appuyés par des contreforts

carrés. L'épaisseur des murs (0,90-1 m) et les moyens de renforcement font supposer l'existence d'un couvrement en voûte.

Toute la construction est de tuf local appareillé, provenant du lit de la rivière Verdus, il se trouve également dans le mur de la tour Saint-Martin et dans la première travée occidentale de la nef. En revanche, l'église du XI^e siècle est construite en petit appareil typique du premier art roman méridional.

La travée sud-est abrite un socle maçonné qui a fermé auparavant les reliques de saint Guilhem.

Le petit oratoire est précédé par un passage transversal aux extrémités duquel se trouvent deux escaliers exigus conduisant à l'église actuelle à un niveau supérieur, composée d'un chevet triabsidal avec passage entre ses unités, d'un transept saillant et de trois nefs de largeur inégale.

Arc : Robert Saint-Jean dans son étude sur la crypte de Saint-Guilhem a rapproché les arcs de décharge légèrement outrepassés aux arcs outrepassés de Saint-Michel de Cuxa et des chapelles de l'Hérault. Barral i Altet dans la publication de la table ronde sur l'abbaye de Gellone en 1996 renforce cette comparaison. Tous les deux parlent des arcs outrepassés, Robert Saint-Jean donne aussi la mesure d'avancée des piédroits (0,07-0,10 m).

Il s'agit des arcs latéraux, deux au nord et deux au sud qui prennent leur naissance sur des piédroits avancés sans intermédiaire d'imposte. Robert Saint-Jean parle des claveaux en tuf bien taillés ce qui est observable dans la travée nord-est, la seule intacte. Un enduit blanc couvre l'ensemble des murs, malheureusement les arcs aussi. Néanmoins, aux endroits très partiellement dégagés nous voyons le même matériau en tuf. À l'intérieur de chacun des arcs, il y a une petite cavité rectangulaire qui a servi selon Saint-Jean de niches pour les lampes. Le fond de l'arcade de la travée sud-ouest est orné d'une croix pattée en relief.

En effet, les observations sur place justifient la construction des arcades en pierre de taille (tuf coquillier) dans les piédroits et dans les claveaux. Parmi les quatre arcs seulement celui de la deuxième travée nord (de l'ouest) conserve sa hauteur d'origine, les autres sont mutilés dans leur partie sommitale, seulement la trace du plaquage contre le mur gouttereau laisse deviner leur hauteur intérieure primitive. Pour toutes les arcades, cette hauteur devait situer autour de 2 mètres : dans la deuxième travée nord cette dimension est précisément mesurable, l'empreinte dans la première travée dessine 2,20 m, dans la première travée méridionale 2,05 m, la deuxième travée méridionale a perdu sa partie supérieure.

Les autres mesures de détails sont aussi légèrement différentes : la hauteur des piédroits fait 1,30 m dans la première travée nord (de l'ouest), 1,10 m dans la deuxième travée nord qui est surélevée d'un degré de 0,22 m, également 1,10 m dans la première travée sud dont l'arcade repose sur une base maçonnée (1,20 sans cette base), dans la deuxième travée méridionale la hauteur du pilier sur sa base devant le sarcophage fait 1,06 m et 0,63 m au-dessus de ce sarcophage. La largeur des arcades présente aussi des petits écarts : dans la première travée nord elle fait 1,35 m, dans la deuxième 1,40 m, dans la première travée sud 1,22 m, dans la deuxième 1,43 m. La profondeur des quatre niches varie intérieurement entre 0,40 et 0,46 m.

L'avancée nette des piédroits est à peu près identique, elle donne un ressaut de 0,09-0,11 m partout. Bien que les claveaux soient taillés, le tracé des arcs n'est pas identique non plus, les arcs des premières travées nord et sud sont très légèrement outrepassés, tandis que celui de la deuxième travée méridionale ne l'est pas du tout. Parmi toutes les retombées, la seule qui est nettement en fer à cheval est celle de la deuxième travée nord sur son côté occidental. Ces différences soulèvent la question d'une éventuelle correction ultérieure de la courbure à l'aide du mortier et également la question de l'utilisation des cintres différents lors de la construction. Il faut noter aussi la couche de ciment nouveau qui recouvre les surfaces

et qui doit provenir de la restauration. A cause de la profondeur des arcades, l'intrados peut présenter une courbure différente au fond des niches, il est nécessaire de l'envisager ensemble avec le tracé de l'arc de tête.

Au sud, il y a une base au-dessous des piliers et sur ce côté le piédroit central possède un ressaut sur toutes ses faces. La naissance des arcs sur ce pilier est plutôt semi-circulaire.

Protection : Arrêté de classement de 1840 : pour l'église et pour les parties subsistantes du cloître

Arrêté de classement le 2 novembre 1987 pour les bâtiments de l'ensemble monastique (réfectoire, salle capitulaire, cloître, tour des latrines, moulin du Verdus) – en propriété publique

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

SAINT-JEAN, 1974.

SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975.

CLÉMENT, 1989.

UHDE-STAHN, 1996.

78. SAINT-JEAN D'ALBÈRE

(outrépassé : voûte de la nef ; en champignon : arc doubleau)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : SAINT-JEAN-DE-L'ALBÈRE

Édifice : église paroissiale

Titulaire : saint Jean, l'évangéliste et l'apôtre ou saint Jean-Baptiste, le précurseur du Christ

Coordonnées Lambert : E : 0691246 m ; N : 6153702 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 53' 37.2" ; Latitude : 42° 28' 59.2" ; Altitude : 546 m

Historique : La toponymie de Saint-Jean surgit en 1089 dans la donation d'un alleu localisé sur le site de Saint-Jean de l'Albère en faveur de Santa Maria del Vilar. En 1180, c'est son église qui est donnée par l'évêque d'Elne, Guillem Jorda à Santa Maria del Vilar (Villelongue-dels-Monts).

En 1659 l'évêque d'Elne ordonne que le curé de Sainte-Marie de la Cluse régisse les paroisses de Saint-Jean d'Albère et de Saint-Martin d'Albère, mais nous ne savons pas à partir de quelle date l'église possède le statut paroissial. (*Cat. rom.* P. Ponsich, J. Badia i Homs)

Datation proposée : Saint-Jean ne figure ni chez Junyent, ni chez Barral i Altet. Selon J. Badia i Homs dans *Catalunya romànica* en 1996, l'église actuelle conserve dans la partie occidentale de sa nef, couverte d'une voûte en berceaux et renforcée par un arc doubleau, une construction datable du Haut Moyen Age, plus précisément du X^e ou de la première moitié du XI^e siècle. La travée orientale couverte d'une voûte brisée, les chapelles latérales et l'abside datent d'une époque postérieure lors de la prolongation de l'église primitive vers l'est en supprimant le secteur oriental de la nef et son chevet d'origine. La typologie de l'arc doubleau et de la voûte en berceau outrépassé rapproche, selon lui, la nef de l'église d'autres exemples préromans de la région. L'arc de la porte et les joints à fer balancent l'hypothèse de la datation plutôt vers le XI^e siècle. Badia i Homs a également avancé le recours à un modèle traditionnel persistant au début du XI^e siècle avant l'arrivée de la décoration lombarde.

Géraldine Mallet estime également que seulement la partie occidentale de l'édifice est médiévale et la date de la première moitié du XI^e siècle. L'agrandissement de l'église vers l'est correspondrait selon elle à des époques différentes.

Description : Après avoir dépassé Les Clauses, à un km avant d'arriver au Perthus, il faut prendre le chemin dans la direction nord-est qui monte dans la montagne sur 5 km jusqu'au hameau de Saint-Jean de l'Albère où se trouve l'église.

L'église paroissiale de Saint-Jean de l'Albère ne conserve que dans la partie occidentale de sa nef unique des caractéristiques qui pourraient se remonter à l'époque préromane. Tout le secteur oriental de sa construction a été modifié par l'adjonction de deux chapelles latérales au nord et au sud à la manière d'un transept et par le remplacement de son ancien chevet de constructions rajoutées. Ce prolongement vers l'est a dû détruire l'extrémité orientale de l'église primitive.

La grande partie de la nef est voûtée en berceau plein cintre outrépassé qui est soutenue à l'ouest par un seul arc doubleau. Même si toute la construction est couverte à l'intérieur d'un crépi blanc, la trace d'un autre arc doubleau semblable se profile sur le parement des murs gouttereaux nord et sud vers la zone de la fenêtre percée dans le mur méridional. Son

épaisseur identique (0,96 m) suggère qu'il pouvait être semblable à celui de la dernière travée et qu'il a été raboté dans un deuxième temps suivant le goût de l'époque. Devant cette trace de l'ancien doubleau, jusqu'à la chaire à prêcher la voûte conserve son profil outrepassé en formant une saillie horizontale à sa naissance comme à Fenollar mais avant d'arriver au niveau du transept l'intrados de la voûte présente un enfoncement triangulaire marquant la naissance d'une voûte en berceau brisé. La surface des murs dans la nef est partout irrégulière. La voûte légèrement brisée des chapelles, de même que l'ouverture de l'abside principale indiquent une époque postérieure.

La première travée occidentale dans la zone ancienne de la nef est occupée par une tribune parfaitement conservée qui donne une idée sur la tribune disparue de Riunoguès. Les trois premières marches maçonnées dans l'angle sud-ouest se prolongent dans une construction de bois qui conduit à partir du premier niveau au clocher-tour carré moderne surmontant l'extrémité occidentale de la nef au milieu.

L'ancienne porte d'entrée se trouvait auparavant dans le mur méridional. Aujourd'hui elle est bouchée, mais à l'extérieur on voit son arc semi-circulaire composé de pierres courtes et larges bien taillées et disposées en rayon. Son piédroit rectiligne (sans avancée) est conservé seulement sur son côté occidental et aucun joint à fer, dont *Catalunya romànica* parle, n'est plus visible. La porte actuelle complètement remaniée s'ouvre dans le mur du nord. À l'extérieur, l'appareil grossièrement équarri, de taille différente, dans un mortier épais se voit sur quelques petites surfaces où l'enduit est parti.

Arc : La forme outrepassée a joué un rôle important dans la datation de l'église.

Ce tracé caractérise la voûte en berceau plein cintre de la nef. A partir de la tribune on peut bien voir sa structure : tandis que sur la surface du mur nord le tracé de la voûte outrepassée forme un bourrelet léger, sur le parement méridional une saillie de 0,05-0,06 m reste perpendiculaire.

Le tracé en champignon marque le seul arc doubleau de la nef dans sa partie occidentale. C'est un arc semi-circulaire un peu surhaussé qui retombe en retrait sur des piliers adossés ressortant du pan du mur vers l'intérieur (0,46 m). Plus larges en bas qu'en haut, ils sont surmontés par des impostes formées d'une simple dalle qui avancent sur 0,15-0,16 m par rapport à la naissance de l'arc. Leur saillie déborde seulement vers l'intrados ce qui n'est pas sans rappeler les arcs doubleaux de Saint-Martin de Fenollar. La largeur de la nef entre ces piliers mesure 2,90 m, les piliers eux-mêmes ont une hauteur de 3,80 m. La hauteur totale de l'arc mesure 5,60 m.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Dossier DRAC

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 63-64. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

MALLET, 2003, pp. 276-277.

79. SAINT-JEAN de SAINT-JEAN-LASSEILLE

(en champignon : porte occidentale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : SAINT-JEAN-LASSEILLE

Édifice : église paroissiale

Titulaire : saint Jean, l'Évangéliste

Coordonnées Lambert : E : 0689075 m ; N : 6164643 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 52' 01.5"E ; Latitude : 42° 34' 53.1"N ; Altitude : 69 m

Historique : Le précepte de l'empereur Louis le Pieux en 819 en faveur de l'abbaye bénédictine de Saint-Génis-des-Fontaines mentionne la *cella* de Saint-Jean l'Évangéliste parmi les possessions du monastère (CAZES 1990). Elle a été fondée par Septimir qui est à l'origine de l'abbaye de Saint-Génis aussi. Cette possession est confirmée en 981 par le nouveau précepte du roi Lothaire.

Le toponyme (*Sanctus Johannes de Cella*) apparaît la première fois en 1188 dans le privilège d'Alphonse II délivré à Saint-André de Sorède. Saint-Génis possède cette *cella* jusqu'au début du XIV^e siècle, puis en 1339 Banyuls des Aspres reçoit la juridiction sur Saint-Jean jusqu'à 1481 quand la seigneurie de Banyuls avec Saint-Jean de la Celle a été vendue à un bourgeois de Perpignan qui l'a conservée jusqu'en 1635. A partir de cette année-là la seigneurie de Banyuls a été cédée à l'abbaye de Montserrat dont elle dépendait jusqu'à la Révolution quand elle s'est retournée à Saint-Génis-des-Fontaines dépendant de Montserrat depuis 1507 (*Cat. rom.* P. Ponsich).

Datation proposée : Brutails présume déjà qu'une partie de l'ancienne chapelle subsisterait au fond de l'église actuelle. Il la considère comme l'une des constructions les plus archaïques de la région, ayant une dimension restreinte dans son état d'origine. Nous retrouvons l'église Saint-Jean chez lui dans sa catégorie d'églises à nef unique voûtée d'un berceau sur doubleaux parce qu'il a supposé que l'édifice ait été couvert d'une voûte « en fer à cheval » et remplacé ultérieurement par une charpente de bois.

M. Durliat en 1966 considère la partie orientale du bâtiment comme assez récente, alors que la partie occidentale daterait de l'époque romane. Il suppose lui aussi l'existence d'une voûte qui serait effondrée d'après les amorces de son départ toujours sur place.

Barral i Altet sollicite des fouilles archéologiques afin de vérifier s'il y auraient réellement des vestiges antérieurs à l'art roman. Chez Junyent l'église ne figure pas.

P. Ponsich fait systématiquement référence à Saint-Jean la Cella. En 1971, il la mentionne parmi ses exemples à cause de sa porte, dégagée par lui, dont l'arc a des piédroits en avancée (il mélange le tracé en champignon avec celui d'outrepassé). Il identifie la travée occidentale avec l'édifice cité dans le précepte de 819. En 1977 et 1983, il maintient cette datation, en 1983 il précise que l'église a été couverte de charpente sur des arcs diaphragmes au tracé en "gouttière".

Dans *Catalunya romànica* en 1993, Ponsich estime que la partie orientale de l'ancienne église a été reconstruite au XVII^e siècle, tandis que la travée occidentale de la nef préromane avec sa porte remonterait au IX^e siècle.

Géraldine Mallet en 2003, suppose que la nef unique de l'église Saint-Jean a dû être charpentée à l'origine. Elle compare l'arc aux piédroits resserrés de sa porte percée dans la

façade occidentale avec ceux de Saint-Michel de Cuxa et affirme que ce type d'arc est fréquent dans les constructions du IX^e-X^e siècles.

Description : Saint-Jean-Lasseille avec son église paroissiale Saint-Jean se trouve à peu près à 7 km dans la direction nord-ouest de Saint-Génis-des-Fontaines.

L'actuelle église du village homonyme a subi des reconstructions importantes à tel point qu'il est difficile d'y reconnaître les vestiges d'un édifice haut médiéval. Originellement composée d'une seule nef, sa partie orientale fut radicalement modifiée (au XVII^e siècle) par l'adjonction postérieure de chapelles latérales au nord et au sud. De sa restauration au cours du XX^e siècle ne reste aucune documentation étant donné que l'église n'est pas classée. A l'intérieur, l'incorporation du caillou dans la maçonnerie signale la reprise de tous les arcs, de certains piliers et corrige la surface des murs. Ce nouveau matériau facilite pourtant la lecture du monument parce qu'on peut distinguer l'appareil d'origine constitué de galets de rivière et de blocs de pierres granitiques plus volumineuses dans les deux piédroits primitifs des arcs diaphragmes de la nef.

Extérieurement, l'appareil est apparent dans la façade occidentale et méridionale. Dans la façade occidentale des énormes dalles posées horizontalement s'entremêlent avec des galets de rivière cassés au marteau ou simplement posés sans travail dans un mortier épais et forment des assises plus au moins horizontales. Les angles de la façade sont consolidés de grands blocs taillés qui ont été davantage renforcés par la suite à l'aide des contreforts ajoutés. Sur le mur gouttereau méridional la ligne verticale de l'ancienne chaîne d'angle de grosses pierres taillées témoignerait de la limite extrême orientale de la nef d'origine. Des nouvelles constructions cachent cette même ligne présumée dans le mur gouttereau nord. A l'intérieur de l'église, à ce niveau-là deux piliers subsistent (sans l'utilisation de la brique) qui portent encore la partie inférieure de leur arc. Leur imposte est saillante et le profil des supports s'amincissant vers le haut rappelle les piédroits de Saint-Génis. Le dessin arrondi du départ de la voûte est conservé sur une bonne partie dans la première travée occidentale de la nef.

L'énorme clocher-mur à deux arcs est une construction moderne mais son tracé renoue avec la tradition des arcs outrepassés, ses claveaux sont composés de briques minces. Derrière le clocheton on voit le niveau rabaissé de la toiture actuelle par rapport à la base de plusieurs murets qui pourraient être identifiées avec les vestiges de l'ancienne couverture et du clocher-mur primitif.

L'actuelle porte d'entrée se trouve dans le mur méridional mais la porte ancienne à arc en champignon est entièrement conservée dans la façade occidentale.

Arc : A l'extérieur, la porte occidentale présente un arc en plein-cintre qui repose sur des piédroits avancés de 0,14 m vers l'intrados en resserrant l'entrée. Dans les jambages des grandes pièces taillées délimitent l'ouverture : certaines dalles monolithes posées horizontalement se prolongent dans le mur, d'autres sont montées de chant. Le revers de la porte ne présente pas la même disposition en champignon, l'appareil est pourtant tout à fait semblable. L'arc est composé de 19 claveaux assez bien taillés qui sont posés en disposition concentrique. Les pièces ont à peu près la même longueur (mais une largeur différente) sur le côté méridional, caractérisé par une grande régularité tandis que l'extrados et l'intrados sont plus irréguliers sur le côté nord. On ne peut pas savoir si la correction du dessin de l'intrados sur ce côté-ci à l'aide de petits morceaux de pierres pour rétablir la régularité de l'arc provient de la forme d'origine ou si elle est due à l'intervention lors du dégagement de la porte. La hauteur totale de la porte mesure 2,40 m sur une distance de 1,10 m entre ses montants qui s'élèvent jusqu'à un niveau de 1,93-1,97 m.

Protection : pas renseigné, ne figure pas dans l'Inventaire

Références bibliographiques :

BRUTAILS, 1892, p. 547.

BROSSE, (Durliat), 1966, p. 151.

PONSICH, 1971, p. 21.

PONSICH, 1977, p. 178.

BARRAL, 1981, p. 265.

PONSICH, 1983, (sans pagination)

CAZES, 1990, p. 8.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 390-391. (notice de P. Ponsich)

MALLET, 2003, p. 149.

80. SAINT-MARTIN-DES-PUITS

(outrépassé : arc triomphal du chevet et de la chapelle nord, fenêtre axiale du chevet)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : SAINT-MARTIN-DES-PUITS

Édifice : église paroissiale

Titulaire : saint Martin, évêque de Tour (+ 397)

Coordonnées Lambert : E : 0664795 m; N : 6215766 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 34' 06.0 " E ; Latitude : 43° 02' 25.2"N ; Altitude : 166 m

Historique : Son appellation provient du latin *podium* (lieu élevé). Fondation carolingienne, le monastère d'origine a été confirmé dans ses possessions en 897 par le roi Eude. Il avait une *cella* de Sant Clément dans le diocèse de Gérone. En 1093 il est devenu le prieuré de l'abbaye de Lagrasse, cette dépendance a été conservée jusqu'à la Révolution française. Au XVII^e siècle le prieur était un seigneur local. (DURLIAT, 1971)

1967 : sondages des peintures murales dans le chœur lors des travaux de restauration des Monuments historiques

2003 : restauration des peintures murales (Régis Martin)

2009 : études archéologiques (Camille Broquet)

Datation proposée : En 1946, dans le sillage de J. Puig i Cadafalch qui a étendu les limites de l'influence mozarabe sur le versant nord des Pyrénées en utilisant comme argument les arcs outrepassés de l'abbatiale de Saint-Michel-de-Cuxa, Pierre Lavedan rattache à cette influence la petite église de Saint-Martin-des-Puits dans l'Aude. Il la compare à Sant Julia de Boada en Catalogne et à Saint-Martin de Fenollar en Roussillon non seulement à cause de leur dimension modeste mais en raison du même impact mozarabe attesté par les arcs outrepassés dans leur structure. En comparant leur datation, il situe l'église de l'Aude également au X^e siècle mais à la fois il rapproche ses chapiteaux à ceux de Sant Miquel de Terrassa. P. Lavedan parle en 1946 encore d'un édifice semi-enterré.

Marcel Durliat présente l'église en 1971 dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* comme pratiquement inconnu et affirme que seulement son chevet avec son arc triomphal remployant les fragments d'une basilique mérovingienne de la région appartient à l'édifice primitif. Les deux chapelles latérales au nord et au sud en tant qu'un transept et la nef y ont été rajoutées au XI^e siècle (la chapelle nord est disparue). L'arc triomphal de tracé outrepassé lui confirme sa datation de l'époque préromane, son appareil en pierre de taille serait plus proche pour lui de la tradition wisigothique à l'époque carolingienne que de monuments qualifiés mozarabes « du type de Cuxa » au X^e siècle. (Durliat fait référence à l'article récent de P. Ponsich en 1971 et à la publication de Stym-Popper dans les *Congrès archéologique de France* en 1954, les premiers à remettre en question la filiation mozarabe qu'il trouve impropre lui aussi.) Les signes dans les peintures murales du chœur, identifiés avec une inscription coufique dans la conception mozarabe sont considérés par lui comme des motifs seulement décoratifs. Il suppose que la nef a été plus longue mais il n'arrive pas à dater son mur occidental, seulement son clocher-mur est mentionné dans la visite ecclésiastique en 1416.

En 1973, son article dans le *Congrès Archéologique de France* maintient la datation de l'église de la période carolingienne tout en précisant que cela dans une région où la tradition wisigothique est vivante. Néanmoins, l'arc outrepassé lui semble avoir été restauré au XI^e siècle.

Henri Grizaud dans son article intitulé *Chapelles pre-romanes dans les Corbières* en 1973 estime que l'arc triomphal outrepassé de Saint-Martin-des-Puits (et de Saint-Laurent de Moussan) sont de tradition wisigothique mais d'une époque « immédiatement préromane ». Selon lui, seulement l'église de Gléon et de Jonquières se datent de l'époque wisigothique et la plupart des églises sont plus tardives, déjà de l'époque carolingienne du IX^e-X^e siècles. La notice de Jean Nougaret en 1975 dans le *Languedoc romane* suit l'opinion précédente de Durliat et situe seulement le chevet de l'église à l'époque préromane et le reste de la construction au XI^e siècle.

Pierre A. Clément en 1989 dans les *Églises romanes oubliées du bas Languedoc* place, en revanche, la première campagne de construction comprenant le chevet quadrangulaire de l'édifice au début du XI^e siècle. Pourtant le caractère préroman lui est confirmé par l'arc outrepassé qui témoigne à cette date toujours l'influence mozarabe, expliquée par les relations avec la Catalogne. L'auteur met en rapport la deuxième campagne de construction avec le rattachement de l'église à l'abbaye de Lagrasse lors duquel, vers 1100, les deux chapelles latérales ont été rajoutées.

Les études archéologiques de 2009 publiées par Camille Broquet ont confirmé que l'édifice était plus long vers l'ouest et que le sol primitif de la nef se trouvait à 1-1,80 m au-dessous du niveau actuel mais la date de la destruction de la chapelle nord n'a pas été éclairée.

Description : La commune de Saint-Martin-des-Puits se situe à 10 km dans la direction sud-ouest de l'abbaye de Lagrasse et à 45 km dans la même direction de Narbonne. L'église, célèbre pour ses peintures murales du XIII^e siècle, est en contrebas de la route nationale (D 212) à l'entrée du village, au bord de la rivière de l'Orbieu.

L'édifice comprend un chevet quadrangulaire orienté qui se distingue du reste de la construction par son appareil en moellons irréguliers de taille modeste et ses angles renforcés de grands blocs taillés et posés systématiquement en carreaux et boutisses. En revanche, un appareil plus régulier bien équarri et posé en assises caractérise l'ensemble qui s'étend devant ce chevet.

A la courte nef de plan trapézoïdal élargissant vers l'ouest deux chapelles latérales ont été greffées juste devant le chœur pour former une sorte de transept dont ne subsiste que celle du midi, également du plan quadrangulaire. L'entrée de la chapelle nord disparue est bouchée ce qui donne une vision asymétrique à l'espace intérieur. La nef est divisée en deux travées par un arc diaphragme récent.

Le chevet et la nef portent une charpente apparente, celle du chevet a été rétablie par les restaurations après la destruction d'une voûte d'ogive installée en 1867. La sacristie collée au mur nord du chevet, dont à l'extérieur on voit encore la trace, a été également démolie.

Le chevet et la nef sont reliés par un arc triomphal de tracé outrepassé qui repose sur des colonnes monolithes et des chapiteaux en remploi par l'intermédiaire des impostes-tailloirs volumineuses. La vision actuelle est très trompeuse sur cet arc parce que ses colonnes sont enfoncées à un mètre plus profond que le niveau du sol actuel. L'arc triomphal de la chapelle nord bouchée imite la forme outrepassée de l'arc triomphal du chevet, malheureusement les détails de la construction ne sont pas visibles à cause de l'enduit qui le couvre. En face, l'arc triomphal de la chapelle méridionale est de tracé semi-circulaire.

Le chevet a deux ouvertures, celle du fond, intégrée dans les peintures murales du XII^e siècle, a un simple ébrasement vers l'intérieur et un tracé légèrement outrepassé à l'intérieur et à l'extérieure. L'autre fenêtre percée dans son mur méridional a été modifiée. La chapelle

latérale sud possède dans son mur oriental une baie à simple ébrasement en forme de meurtrière, tandis que l'ouverture méridionale à double ébrasement a un encadrement appareillé, son arc est extradossé en pièces plates. Dans son mur occidental il y a une toute petite porte à linteau monolithe surmontée d'un arc de décharge. La porte d'entrée dans le mur méridional de la nef en arc semi-circulaire appareillé de grands claveaux date de l'époque gothique.

Arc : L'arc triomphal a la particularité de remplacer les piédroits maçonnés habituels par des colonnes monolithes en remploi qui sont couronnées des chapiteaux, également des *spolia*. Les colonnes et les chapiteaux ne forment pas un ensemble homogène et les deux chapiteaux ne sont similaires, ni dans leur taille, ni dans leur style. Celui du nord, en retrait sur sa colonne à astragale est plus petit que l'autre (hauteur 0,30 m), sa décoration comprend deux rangées de feuilles d'acanthes. Celui du sud (hauteur 0,37 m) sur sa colonne sans astragale correspond mieux au diamètre de son support, il a deux rangées de feuillage et sa corbeille est surmontée d'un cordon torsadé. Les chapiteaux n'ont pas d'astragale non plus. Tous les deux sont surmontés d'une imposte-tailloir immense qui s'enfonce très profondément dans le mur diaphragme. Les claveaux qui reposent au-dessus sont bien taillés mais on ne peut pas les compter à cause du crépi et leur disposition radiale est seulement supposée.

La hauteur totale de l'arc triomphal fait 4 m sur une distance de 3,60 m entre ses montants. La hauteur de la colonne nord mesure 1,32 m, celle du sud 1,25 m. Les chapiteaux hissent la hauteur des montants jusqu'à 1,62 m et les impostes y ajoutent encore 0,22 m au nord, 0,25 m au sud. La saillie des impostes vers l'intrados fait 0,10-0,14 m. Par rapport à l'avancée des impostes les piédroits sont en retrait, la retombée de l'arc se situe pourtant en arrière sur ces impostes.

Le chevet reste largement ouvert, à côté des colonnes il reste quand même une surface murale de 0,82 m de largeur au nord, 0,78 m au sud vers la nef et 0,55 m de largeur au nord, 0,62 m au sud vers le chœur.

Le tracé de la fenêtre axiale est également outrepassé. Son ébrasement large vers l'intérieur avec un glacis en bas présente dans sa partie haute la forme arrondie. A l'extérieure son ouverture étroite et étirée est construite sur des montants en tas de charge qui sont terminés par un tracé évasé.

Protection : Arrêté de classement le 23 février 1965 – propriétaire : la commune de Saint-Martin-des-Puits

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

dossier DRAC Montpellier (Régis Martin, *Étude préalable, Restauration générale*, 2003.)

LAVEDAN, 1946.

DURLIAT, 1971.

DURLIAT, 1973.

GRIZAUD, 1973, p. 166.

LUGARD, NOUGARET, SAINT-JEAN, BURGOS, 1975.

NOUGARET, 1975, p. 46.

CLEMENT, 1989, pp. 149-151.

BROQUET, 2009-2010.

81. SANTA COLOMA d'ANDORRE

(Outrepassé : arc triomphal ; en champignon : porte donnant sur la tour, voûte du chevet sur banquette)

Pays : Andorre

Région : Andorra la Vella

Département : Andorra la Vella

Commune : SANTA COLOMA

Édifice : église paroissiale de la commune Santa Coloma

Titulaire : Santa Coloma (Colombe), jeune fille d'origine espagnole, martyrisée à Sens en Bourgogne (+274)

Coordonnées Lambert : E : 376460 m ; N : 4705812 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 29' 51.1" E ; Latitude : 42° 29' 38.7"N ; Altitude : 960 m

Historique : L'église de Santa Coloma figure dans l'acte de consécration de la cathédrale d'Urgell (839). En 1208, elle est mentionnée dans la délimitation des terres ou propriétés. La visite de l'archevêque en 1312 donne des détails sur l'état de la chapelle, notamment sur le fait que l'hostie n'est pas convenablement gardée, qu'il n'y a qu'un seul vêtement sacerdotal et qu'elle a son propre recteur qui ne vit pas assez canoniquement. (*Catalunya romànica*)

Au milieu du XVIII^e siècle un retable baroque dédié à Santa Coloma a été installé devant le chevet ce qui a provoqué la fermeture de l'arc triomphal et l'ouverture d'une porte afin d'utiliser l'ancien chevet comme sacristie.

En 1933, le premier projet de restauration lancé par les *Amics de l'Art Vell* sous la direction des architectes Xavier Pla et Cèsar Martinell consistait aux travaux de consolidation du clocher-tour, dans un état menaçant, à la réparation de la toiture de l'église, à la suppression de l'arc de bois qui a couvert l'autel baroque et a bouché l'arc triomphal.

En 1976, les services du *Patrimoni Artistic Nacional d'Andorra* ont enlevé l'enduit du ciment sur les murs intérieurs du chevet ce qui a permis de découvrir la forme primitive de sa fenêtre préromane. En 1977, les fouilles dans le chevet ont découvert le squelette d'un adulte et d'un enfant et un sarcophage paléochrétien mais le niveau archéologique médiéval n'a été exploré ni à l'intérieur, ni à l'extérieur de l'édifice. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : Albert et Jacqueline Puigoriol pensent en 1967 que certains murs visibles aujourd'hui remontent à l'époque de la consécration de la cathédrale d'Urgell qui mentionne Santa Coloma en 939 et que dans la petite église cinq courants différentes se superposent : son chevet serait entièrement préroman du Xe siècle, son arc triomphal porte l'empreinte mozarabe, sa nef paraît être romane, son clocher lombard et son portique gothique du XIV^e siècle.

Marcel Durliat estime en 1969 qu'il s'agit d'un édifice préroman, remanié au XI^e siècle. Cebrià Baraut i Obiols en 1975 considère cependant seulement le chevet rectangulaire de Santa Coloma comme préroman, datable au moins du X^e siècle.

Selon X. Barral i Altet l'église appartient aux exemples les plus tardifs du préroman catalan. Elle aurait été construite vers la fin du X^e siècle, pas trop éloignée de l'édification du clocher qui porte déjà des arcatures lombardes. L'appareil bien lié entre le chevet et la nef démontre pour lui que les deux corps de l'édifice sont contemporains.

En revanche, E. Junyent en 1983 suppose, comme plusieurs auteurs avant, que seul le chevet serait conservé de l'époque préromane (qu'il ne précise pas davantage) et que la nef aurait

été reconstruite au XII^e siècle au même moment que le portique et le clocher-tour. Il se plaint de crépissage des murs qui prive de la lecture de l'appareil.

J. A. Adell dans *Andorra romànica* en 1992 tient l'ensemble de l'église comme correspondant à un procédé de construction très unitaire à laquelle postérieurement au XII^e siècle son clocher-tour et son porche ont été ajoutés et sa porte méridionale reconstruite. Selon lui, la typologie de sa construction et spécialement son arc triomphal outrepassé, bien que déformé, la situe pleinement dans l'architecture préromane catalane. Alors que sa datation pose problème à cause du manque d'analogie de ses murs (nef) intégrant des poutres longitudinales de bois dans leur structure et en raison du tracé de son arc triomphal (l'arc triomphal de Santa Coloma est le seul exemple outrepassé en Andorre), il situe l'édifice au début du X^e siècle ou même avant. Selon lui, le porche devant le mur méridional de l'église a été adossé aux XVI^e-XVII^e siècle.

Vicenç Buron en 1994 réitère l'opinion selon laquelle l'église d'origine préromane a été reconstruite au XI^e siècle.

Description : La commune de Santa Coloma où se trouve l'église se situe à 2,5 km dans la direction sud-est d'Andorra la Vielle, sur la plaine à côté de la rivière du Grand Valira.

La question principale de la construction de l'édifice qui a divisé les chercheurs consistait au rapport chronologique de ses deux corps, son chevet rectangulaire, plus bas et considérablement moins large que sa nef qui est également rectangulaire et très longue. A l'exception de Barral i Altet et J. A. Adell, les autres plaident pour l'antériorité du chevet, tandis que ceux-là affirment la cohésion à la jonction des deux espaces et l'unité de leur maçonnerie.

Le chevet porte toujours son ancienne voûte qui retombe sur des parois avancées. A l'extérieur son mur de fond est surélevé à l'image d'autres églises haut médiévales catalanes (Canapost, Brunet), sur les anciennes photos ce pignon a été surmonté d'une croix en pierre. Il est éclairé par deux fenêtres, modifiées au XII^e siècle, celle du mur de fond est à simple ébrasement, l'autre dans le mur méridional est à double ébrasement. Ce petit chevet disproportionnellement étroit et bas communique avec la nef par un arc triomphal outrepassé, autrefois couvert de peinture murale comme l'intérieur du chevet.

La nef est charpentée, son mur frontal est rehaussé de la même manière que le chevet. A l'intérieur et à l'extérieur la construction de ses murs (tous les quatre) présente un procédé singulier, consistant à l'intégration des poutres de bois longitudinales dans leur structure qui peut augmenter leur stabilité et l'équilibre. Dans le chevet où les dimensions sont restreintes on n'avait pas apparemment besoin de cette méthode. On peut observer l'amincissement net des murs vers le haut, surtout à l'intérieur de la nef.

Plusieurs fenêtres s'ouvrent dans cette nef : une dans le mur diaphragme, au-dessus de l'arc triomphal en forme de meurtrière et trois autres postérieures à la construction de l'édifice, dans le mur occidental, dans le mur nord vers l'angle nord-est et dans le mur sud vers l'angle sud-est dans le clocher. L'actuelle porte d'entrée dans le mur méridional correspond à une reconstruction qui coïncide probablement avec l'édification du clocher qui est adossé à la nef à son côté méridional, près du chevet. Toujours sur ce côté sud, il y a un porche qui protège la porte d'entrée et se prolonge jusqu'au clocher. Les enfoncements très différents dans ce mur permettent de penser qu'il y avait un porche en bois avant l'actuel.

L'appareil est très irrégulier, il se compose de moellons non travaillés ou seulement cassés sans former des assises et même les angles, à l'exception de celui de sud-est, sont dépourvus de blocs plus volumineux ou plus soignés. La pierre de taille manque dans la construction, elle n'existe ni dans les angles, ni dans les piédroits de l'arc triomphal. L'appareil de la tour, déjà roman, est différent, les pierres équarries de taille non homogène sont organisées en assises. Elle adopte la forme circulaire qui est rare parmi les clochers catalans. Ses quatre étages comprennent respectivement quatre baies géminées dont l'ouverture

devient plus grande en montant. Les arcatures aveugles articulent les niveaux, le dernier étage est décoré de polychromie.

Le cycle de peintures qui a décoré le chevet de l'église est conservé au Musée de Berlin, il s'agit de l'ensemble pictural le plus riche de la Principauté d'Andorre, *in situ* ne reste que le détail de l'*Agnus Dei*.

Arc : Albert et Jacqueline Puigoriol en 1967 qualifient l'arc triomphal de mozarabe. Pour Cebrià Baraut i Obiols en 1975 son tracé est dû à l'influence mozarabe. Cependant, J. A. Adell dans *Andorra romànica* déclare très déformé cet arc triomphal.

Il convient de souligner pour l'évaluation de cet arc triomphal que quand le chevet a été transformé en sacristie, l'arc a été bouché par un mur devant lequel un autel baroque a été installé. Celui-ci est conservé actuellement contre le mur occidental. Nous savons qu'après cette modification le chevet était accessible depuis la nef par une porte ce qui fait supposer que l'arc triomphal a dû subir des modifications et que sa forme actuelle n'est pas forcément celle d'origine. Son tracé actuel peut être le fruit de la restauration après la suppression de la porte selon la conception mozarabe bien accentuée dans l'historiographie.

Malheureusement, cet arc triomphal est recouvert d'un épais enduit cimenté qui laisse à peine entrevoir les moellons cassés dans ses piédroits et ne donne aucune information sur ses claveaux. Leur face tournant vers la nef conserve toujours les traces d'une frise peinte au XII^e siècle. Sous sa forme actuelle cet arc est porté par des piédroits, assez haut par rapport à l'ouverture de l'arc et par l'intermédiaire d'impostes saillantes dont la zone a été arrondie au moyen de l'ajout du mortier pour former une sorte de bec à l'image des arcs en fer à cheval dits mozarabes. On peut voir que la section de l'imposte nord est rectangulaire tandis qu'au sud elle a été taillée afin de constituer un angle. Quoique, à cause du bec, l'arc donne la silhouette de piédroits rentrants, la distance entre les supports reste légèrement inférieure à la largeur du diamètre. Cet arc rétrécit fortement en largeur et en hauteur le passage entre la nef et le chevet. Il est intéressant de voir que les poutres horizontales en bois sont intégrées dans ce mur diaphragme en sorte qu'une d'entre elles traverse même la zone des claveaux dans la retombée nord de l'arc. Nous considérons que l'arc triomphal de Santa Coloma d'Andorre a perdu sa forme d'origine et a été postérieurement remodelé à l'aide du mortier pour se conformer à une ambiance mozarabe ce qui est d'ailleurs très étrange dans l'ensemble de l'édifice.

Il faut noter que la voûte en berceau plein cintre du chevet n'est pas outrepassée et elle prend sa naissance sur une petite banquette. Bien que dans les publications ne soit signalé, le tracé de l'arc de la petite porte donnant accès à la tour est en forme de champignon. Son dessin est un peu ovalisant, pointu, il est porté par des piédroits avancés. Cette ouverture derrière la porte du mur méridional de la nef appartient à la tour cylindrique, son appareil en pierre dégrossie est identique avec le reste de la construction du campanile.

Protection : Arrêté de classement le 22/02/1999 - classé comme Patrimoine mondial de l'Unesco

Références bibliographiques :

PUIGORIOL, 1967, pp. 22-27.

DURLIAT, ALLEGRE, 1969, pp. 166-167.

BARAUT I OBIOLS, 1975, pp. 181-191.

BARTOMEU, 1980, p. 132.

BARRAL, 1981, p. 173.

JUNYENT, 1983, pp. 160-161.

PLANAS I DE LA MAZA, 1989, pp. 149-164.

BARAUT I OBIOLS, 1992, pp. 422 -433. (notice de JFT, APF, JVV, FRR, JAA, XLM)

BURON, 1994, p. 57.

82. SANTA MARIA de BELL-LLOC d'ARO

(outrépassé : plan de l'abside à l'intérieur, extérieurement polygonale et intégrée dans un bâtiment ; vestiges d'un arc triomphal de la période de l'Antiquité tardive)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : SANTA CRISTINA D'ARO

Édifice : église

Titulaire : santa Maria, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 498162 m ; N : 4631995 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 58' 39. 883" ; Latitude : 41° 50' 23. 601" ; Altitude : 114 m

Historique : L'église est superposée à une ancienne villa dont les vestiges ont été retrouvés lors de la restauration de 1960-1962 dans son sous-sol. Les fouilles des années 1982-1986 ont daté la majorité des céramiques récupérées des II^e-III^e siècles et ont retrouvé dans ce gisement, au nord de l'église préromane Santa Maria, un édifice de plan circulaire, de culte chrétien avec un pied d'autel, qui s'ouvre au sud vers une *aula* transversale.

Selon la première référence en 939, l'église a été dédiée d'abord à saint Esteve dont le culte a dû perdurer depuis le premier édifice de culte. La première mention de l'église Santa Maria date de 1063. (ESTEVA I CRUAÑAS, p. 49.)

1989 : l'église a été restaurée par le *Departament de Cultura*

Les nouvelles fouilles, en 2008-2009, ont précisé l'existence de la villa entre le I^{er} et le V^e siècles, sa destination agricole et son abandon au V^e siècle. L'*aula* rectangulaire dotée d'un *prefurnium* a été identifiée avec un *caldarium*, la grande pièce de plan circulaire avec un *frigidarium*, appartenant au *balneum* de la *pars urbana* de la villa, déjà dans sa phase reconstruite. (NOLLA, PALAHI, 2012.)

Datation proposée : Selon X. Barral i Altet (1981), le plan de l'église subsistante en élévation permettrait d'avancer une date vers le IX^e siècle, néanmoins, le petit appareil posé en assises, les voûtes et les arcs ne semblent pas suggérer une chronologie antérieure à l'époque romane. Pour E. Junyent (1983), les parois de la nef ne sont pas homogènes avec le chevet ce qui lui suggère que l'abside est antérieure à la nef. M. Oliva i Prat en 1962 qualifie de carolingienne la forme extérieurement polygonale de l'abside. J. Badia i Homs en 1977, d'après un arc doubleau, du même appareil que celui de l'arc triomphal, à l'extrémité occidentale de la nef, a supposé l'existence d'un contrabside occidentale qui n'a pas reçu la confirmation par les fouilles des années 1982-1986. Il situe Santa Maria à la fin de sa période ROMANIC I qui comprend les IX^e-X^e siècles.

Le résultat de ces excavations, publiées par Lluís Esteva i Cruañas, a daté l'édifice circulaire avec l'*aula* rectangulaire (qui lui rappelle Cabeza de Griego, le martyrium de saint Eudald de Sorba du VI^e-VII^e), de l'époque wisigothique tout en conservant une tradition paléochrétienne et situe l'église actuelle de Santa Maria au X^e siècle. Il précise qu'au XI^e siècle, à l'intérieure de l'édifice circulaire, une abside semi-circulaire a été édifiée qui avec l'*aula* rectangulaire restaient toujours unies à l'église préromane de Santa Maria par un portail percé dans le mur nord de sa nef. Celle-ci a été voûtée à cette époque-là. Au XII^e siècle, ensuite, dans la paroi

latérale de l'abside orientale de Santa Maria deux niches creusées au nord et au sud auraient pu remplacer les autels extérieurs, l'un dans la nouvelle abside, l'autre dans l'extrémité orientale de l'espace transversal qui ont été abandonnés à ce moment-là. Finalement, à une date indéterminée la façade occidentale a été refaite.

Les fouilles de 2008-2009 de Josep María Nolla et de Lluís Palahí situent la nouvelle occupation de la villa abandonnée vers le milieu du VI^e siècle quand une église funéraire est construite sur l'aula rectangulaire avec une grande chapelle sur la salle circulaire, en profitant des murs préexistants. Dans l'extrémité orientale de l'aula, un arc triomphal sépare le chevet. Le plan atypique et disproportionnel est comparé par ces auteurs aussi à celui de l'église de Segobriga. Au VII^e siècle, le secteur occidental de cette nef a été convertie en baptistère avec cuve destinée à l'aspersion. Le nouveau vaisseau, qualifié d'œuvre carolingien par les auteurs, y a été juxtaposé au X^e siècle tout en conservant cette ancienne église dont le mur sud atteste le soin accordé à son incorporation. Les auteurs démentent la théorie du contrabside.

Description : L'église de Santa Maria se trouve à l'extrémité nord-ouest de la commune de Bell-Lloc mais déjà à un endroit isolé. Le village lui-même est entre Llagostera et Santa Cristina d'Aro, à laquelle il appartient administrativement, à 2 km de la route nationale C 65.

L'église se compose d'une nef unique et d'un chevet de plan outrepassé à l'intérieur et polygonal à l'extérieur. Elle a un grand intérêt parce qu'elle constitue la partie subsistante d'un complexe architectural plus ancien dont seulement les fondations ont été retrouvées. Au sud, la *rectoria* du XVIII^e siècle masque partiellement son mur méridional et son chevet. La nef est couverte d'une voûte en berceau plein cintre, l'abside d'un quart de sphère, elles sont liées par un arc triomphal semi-circulaire sans imposte.

La porte d'entrée était dans le mur méridional, l'actuelle remplace l'ouverture primitive. Une autre porte (arcade), aujourd'hui bouchée, dans le mur nord, a servi de mettre en communication l'église avec les autres constructions dont la découverte en 1982 a complètement modifié la vision sur l'église.

L'arcade nord donnait jadis sur une nef parallèle avec celle de Santa Maria, son extrémité orientale comprenait un chevet rectangulaire, séparé par un arc triomphal de piliers avancés, dont ne subsiste qu'une partie de sa naissance méridionale (selon Adell, Esteva i Cruañas, Josep María Nolla et Lluís Palahí outrepassé) encastré dans le mur nord de l'église subsistante. Au centre de ce chevet, une base d'autel a été identifiée.

Juste en face de l'ouverture actuellement obturée, derrière la nef transversale s'ouvre une structure circulaire (8,20 m diamètre, épaisseur des murs 0,50), parfaitement soudée avec la nef nord. A son intérieur, une nouvelle abside semi-circulaire plus petite a été construite, les joints incisés dans le mortier indiquent la date du XI^e siècle.

La structure circulaire évoque à J. A. Adell, outre les baptistères paléochrétiens nord-africains, la basilique d'Aljezares (Murcia), datée de la seconde moitié du VI^e siècle. Cependant, les fouilles n'ont pas retrouvé les traces d'un bas-côté méridional qui aurait pu confirmer le type basilical et l'ascendance nord-africaine présumée. L. Esteva i Cruañas l'identifie plutôt avec un *martyrium*.

Arc : Tous les auteurs sont d'accord que la partie la plus intéressante de l'église Santa Maria est son chevet singulier dans le contexte architectural de la région. Cette abside profonde et allongée est de plan outrepassé intérieurement et polygonal extérieurement. Au fond de la courbure, il y a une niche semi-circulaire de profondeur de 0,80 m qui est considérée comme contemporaine de la construction primitive du monument. Les deux autres niches au nord et au sud sont plus profondes (1,80 m) et correspondent plutôt à des chapelles latérales.

(Le plan du *frigidarium* antique est plutôt circulaire.)

Le vestige de l'arc triomphal de tracé outrepassé, incrusté perpendiculairement à l'extérieure dans le mur gouttereau nord de l'église Santa Maria, appartient à l'édifice de l'Antiquité tardive, daté du VI^e siècle en 2012. Il témoignerait la présence de cette forme à cet endroit à une date si précoce. Se basant sur ce détail, la publication de Josep María Nolla et Lluís Palahí propose la restitution de cette église de l'Antiquité tardive avec des arcs en fer à cheval.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

OLIVA PRAT, 1962, pp. 77-78.

BARRAL, 1981, pp. 272-273.

JUNYENT, 1983, pp. 91-92.

BADIA I HOMES, 1985, vol. I, (1977) pp. 375-377; plan, photos: pp. 385-386.

BADIA I HOMES, 1989, Empordà 1, pp. 308-310. (notice de MLIR et J. A. Adell)

ESTEVA I CRUAÑAS, 1990.

NOLLA, PALAHI, 2012.

83. SANTA FE dels SOLERS

(en champignon : porte méridionale)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : SANT CLIMENT DE SESCEBES

Édifice : chapelle du mas Solers

Titulaire : Santa Fe (Foy), vierge et martyre d'Agen (+303) dont les reliques ont été volées par les moines de Conqueset sont parvenu à Sant Cugat del Vallès

Coordonnées Lambert : E : 496941 m ; N : 4695882 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 57' 46.4" E ; Latitude : 42° 24' 54.8" N ; Altitude : 231 m

Historique : Le lieu de Solers est mentionné depuis le XIII^e siècle. L'église de Santa Fe reste sans documentation jusqu'à la fin du XIV^e siècle quand dans les nomenclatures elle figure parmi les chapelles non paroissiales qui avaient un prêtre chargé d'assister aux synodes diocésains. Dans ces mentions sa dépendance de la paroisse de Sant Ciment de Sescebes est attestée. De la même époque provient une plaque tombale qui a été découverte sous la végétation au sud de la chapelle, près du mur méridional de sa nef. Elle porte la date de 1382 liée à la mort probablement d'un prêtre de l'église et la décoration d'une croix inscrite dans un cercle. (Badia i Homs, 1985.)

Quand le mas Solers était encore habité, l'église lui a servi d'étable.

En 1976 elle a été nettoyée, ses parements et sa toiture ont été consolidés par le *Groupe d'Art i Treball del Centre Excursionista Empordanès*. (Inventari)

Datation proposée : L'église a été découverte en 1970 par J. Badia i Homs. Dans sa présentation en 1974, il a distingué deux campagnes de construction de sa structure : la première comprenant son chevet avec une nef unique qui a été agrandie lors d'une deuxième étape vers l'ouest. Sans donner d'autres précisions chronologiques à ce moment-là, il considère que les deux étapes doivent dater de l'époque préromane dans un contexte local.

En revanche, les deux parties différentes de l'église permettent selon Barral i Altet (1981) de comprendre le passage du préroman du X^e siècle à l'art roman, antérieur à l'arrivée des arcatures aveugles, bien que les deux dates ne soient pas trop éloignées. Pour lui, la partie primitive serait caractéristique de la seconde moitié du X^e siècle, tandis que celle de plus récente daterait soit de la fin du X^e, soit du premier quart du XI^e siècle. Il suppose un changement de conception ou une brève interruption entre les deux phases, due probablement à la coupure d'hiver.

J. Badia i Homs en 1985 situe toujours toutes les deux parties appartenant à des campagnes différentes à l'intérieur de l'époque préromane : le chevet et la nef primitive dans sa période « préroman I » comprenant le VII^e-VIII^e siècles et la nouvelle travée occidentale dans le groupe du « préroman III », datée du VIII^e-IX^e siècles. Il trouve que Santa Fe est l'un des monuments les plus anciens de l'Empordà qui appartient à l'architecture rurale populaire du pays, sa partie primitive daterait de la fin de l'époque wisigothique.⁹² Elle prouve que les

⁹² Pour Badia i Homs en 1985 cette ancienneté s'exprimerait dans la forme outrepassée des voûtes, dans les murs légèrement talutés qui les soutiennent, dans l'inexistence d'un arc triomphal, dans le manque de pierres bien travaillées, dans la forme de la porte sur des piédroits avancés, dans la disposition inclinée des moellons dans les

édifices religieux, déjà à cette époque reculée dans cette province étaient entièrement couverts de voûte. La grande différence entre les structures de l'église primitive et sa travée plus tardive démontre à ses yeux un écart chronologique considérable, sa partie ancienne daterait d'un moment un peu antérieur ou postérieur à l'invasion arabe.

En 1990, dans *Catalunya romànica* Badia i Homs considère la travée occidentale qui prolonge la nef primitive comme provenant de la seconde moitié du X^e siècle. Son arc doubleau est comparé par lui à l'arc de l'église de Palol Sabaldoria, de Carbonils, de Vilanant. Il met toujours en exergue la différence typologique et formelle entre cette travée occidentale et l'église primitive dont l'archaïsme témoigne de la survivance des techniques architecturales populaires enracinées dans la région durant la basse Antiquité. Quoique le manque de référence historique rend difficile la détermination du moment de son édification, il propose la fourchette chronologique des VIII^e-IX^e siècles, sans exclure la possibilité d'une époque plus reculée. La rusticité de ses structures n'est pas justifiable pour lui par des techniques archaïsantes et par la modestie de l'édifice qui est pourtant indéniable. Badia i Homs refuse la datation de Barral i Altet (seconde moitié du X^e siècle) et son argument concernant l'interruption courte des travaux.

Description : Aux pieds des Albères, à 6 km dans la direction sud-est du village de Cantallops ou à 6 km en montant de Sant Climent de Sescebes vers le nord, la chapelle Santa Fe se trouve près du mas actuellement inhabité qui lui a prêté son nom. Sa situation géographique et ses caractéristiques architecturales font supposer qu'elle était la chapelle d'un *fundus*, *villa* ou un établissement rural dans la tradition romaine.

L'église clôturée fait partie actuellement d'une zone militaire, nos demandes de visite adressées à l'Ajuntament de Cantallops et de Sant Climent de Sescebes sont restées lettres mortes, nous n'avons pu observer qu'extérieurement le bâtiment. La description s'appuie sur les publications en références.

La chapelle de Solers se compose d'un chevet trapézoïdal nettement dévié vers le nord par rapport à l'axe de sa nef, sur laquelle il s'ouvre sans intermédiaire d'arc triomphal, selon la formule des chœurs ouverts. Sa nef est divisée en deux travées par un arc doubleau sur des piliers adossés aux murs latéraux nord et sud. Construit de pierre de taille avec des impostes saillantes, chez Badia i Homs (1985) cet arc doubleau est qualifié de tracé outrepassé et comparé à ceux de Sant Esteve de Palau s'Ardiaca, de Palol Sabaldoria et de Sant Pere dels Vilars. La travée occidentale appartient à une deuxième campagne de construction dont le but était d'allonger la nef primitive vers l'ouest, l'arc doubleau se trouve exactement au niveau de l'ancien mur occidental.

Les murs gouttereaux de la nef primitive ne sont pas parallèles l'un avec l'autre mais ils s'écartent vers le chevet. Les nouveaux murs qui les prolongent s'adaptent à leur orientation mais à l'extérieur ils se détachent clairement de la construction primitive par leur appareil et par le profil de leur plan qui est perpendiculaire au sol en opposition avec la nef primitive dont les murs sont bien empâtés et s'amincissent avec la hauteur.

L'appareil des murs primitifs est des galets de rivière et des moellons de petite taille posés d'une façon complètement irrégulière mais souvent en disposition d'épi, surtout dans le parement extérieur nord. Cependant, la nouvelle travée occidentale est bâtie en moellons équarris formant des assises régulières même si la dimension des pièces n'est pas identique. Santa Fe de Solers apporte la preuve précieuse sur la différence dans la manière de bâtir des murs entre la période haut médiévale et l'architecture déjà romane à travers ses deux

parois sans former des épis qui peut précéder, selon lui, la disposition en *opus spicatum* régulier. Le chœur creusé dans le rocher naturel lui évoque l'aspect des grottes. BADIA I HOMS, 1985, p. 263.

campagnes de constructions. L'écart chronologique se manifeste dans ses murs primitifs empâtés en contraste avec la nouvelle travée occidentale ajoutée dont les murs sont bien rectifiés pour devenir perpendiculaires. Leur profil se détache nettement de la partie préromane. Il est intéressant d'observer que dans la construction primitive les chaînes d'angle ne sont pas renforcées de blocs volumineux, en revanche, les angles nord-ouest et sud-ouest appartenant à la nouvelle partie occidentale disposent des pièces de taille bien grandes, posées en carreaux et boutisses.

Cette construction suit la forte dénivellation de la pente ce qui provoque non seulement la surélévation d'un degré du chœur et de deux autres marches qui se trouvent encore dans sa nef, l'un dans son secteur oriental, l'autre au niveau de l'arc doubleau. Le chevet est construit directement sur le rocher qui n'est pas éliminé, probablement volontairement. L'autel est creusé dans le rocher au fond du chevet. Malgré les trois degrés, la porte occidentale s'ouvre à un niveau plus élevé que le sol extérieur. A l'intérieur, au pied des murs latéraux un banc maçonné se trouve dans les deux travées de la nef.

Ce petit bâtiment est entièrement voûté en berceau plein cintre. Bien que la hauteur de la voûte du chevet à l'intérieur soit plus basse que la hauteur de sa nef, à l'extérieur le niveau des deux corps est identique. Ce trait est rare dans la construction de l'époque. Badia i Homs parle en 1985 d'un profil outrepassé pour la voûte du chevet et de la nef sur des murs talutés et note les empreintes de lattes de bois de leur coffrage ancien sur leur intrados.

Le chevet a été éclairé par une petite fenêtre axiale à simple ébrasement qui est bouchée à l'extérieur par un mur moderne clôturant la zone de l'église. L'autre baie, également à simple ébrasement vers l'intérieur, dans la façade occidentale éclaire la nef. Ses montants en pierres équarries, en position horizontale, sont couverts d'un linteau monolithe échancré.

La nef possède actuellement plusieurs portes. La porte d'origine, de tracé en champignon, a été percée dans le mur méridional, elle est actuellement bouchée. La travée occidentale rajoutée a deux portes de tracé semi-circulaire : l'une dans la façade occidentale, l'autre dans le mur gouttereau nord. Toutes les deux sont encadrées du même type de pierre de taille que celui qui se trouve dans les chaînes d'angle nord-ouest et sud-ouest. La porte de la façade occidentale est très abîmée dans son montant nord. Ces deux ouvertures ont été obturées, probablement après l'abandon du culte. La troisième porte, l'actuelle porte d'entrée, de courbure irrégulière dans la paroi méridionale à l'ouest de l'ouverture d'origine, date de l'époque moderne.

Au sud de l'église dans l'espace clôturé s'étendait probablement l'ancien cimetière.

Arc : L'église de Santa Fe de Solers entre dans le corpus à cause du tracé de sa porte d'origine en champignon, c'est à dire de dessin semi-circulaire sur des piédroits avancés. (Barral i Altet et Badia i Homs qualifie cette porte de tracé outrepassé.) La courbure de son arc que nous n'avons pu voir qu'extérieurement, est légèrement brisée. L'appareil de ses piédroits ne se distingue pas du reste de cette paroi, il contient des petits moellons non travaillés, tandis que ses claveaux, très minces, d'une longueur similaire, sont enserrés parallèlement l'un à côté de l'autre en sorte de produire un effet en mitre au lieu d'être arrangés de manière rayonnante. Au sommet, au milieu se trouve une plaque mince qui est coincée sur ses deux côtés par des éléments tout petits.

Dans cet édifice, ni les angles, ni les supports de la porte ne sont renforcés par des blocs plus solides.

Protection : pas renseigné - en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BADIA I HOMES, 1974, pp. 59-62.

BARRAL, 1981, p. 206.

BADIA I HOMES, 1985 (1981), vol. II/B, pp. 262-265; plan: p. 265; photos: pp. 267-268.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 801-805. (notice de J. Badia i Homes)

RIPOLL, 2009, p. 237.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 62.

84. **SANT CUGAT DEL VALLÈS**

(outrépassé : plan de l'abside intérieurement, polygonal extérieurement)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès occidental

Département : Barcelone (province)

Commune : SANT CUGAT DEL VALLÈS

Édifice : murs de fondations de la basilique paléochrétienne dans le cloître du monastère de Sant Cugat del Vallès

Titulaire : Sant Cugat (Cucuphat), originaire d'Afrique, compagnon de saint Félix, torturé et décapité sous Dacien, le monastère serait né sur son lieu de martyr et d'enterrement

Coordonnées Lambert : E : 423869 m ; N : 4591773 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 5' 5.687" ; Latitude : 41° 28' 25.663" ; Altitude : 124 m

Historique :

Le culte de saint Cugat a dû commencer juste après sa mort en 313 à son lieu d'inhumation où un petit martyrium, puis une aula funéraire ont été élevés. Cet édifice a été détruit par un incendie à la fin du V^e-début VI^e siècle selon la couche de cendre analysée. A la fin du VI^e-début VII^e siècle cette basilique fut reconstruite sur le tracé antérieur en y greffant une abside à l'est. Après l'expédition de Charlemagne en 778 à Saragosse, les représailles des Sarrazins ont détruit l'édifice comme semble l'indiquer une deuxième couche de cendre. La vie religieuse a été interrompue probablement jusqu'à la reconquête franque de Barcelone après laquelle cette basilique reconstruite devait être utilisée pendant le haut Moyen Age.

La première mention du monastère date de 878 dans un précepte de Louis le Bègue soumettant le monastère de Sant Cugat à l'évêque de Barcelone. (Ce document renvoie au précepte précédent de Charles le Chauve en 875-877 délivré à l'abbé Ostafred confirmant les possessions de l'abbaye.) L'abbaye joue un rôle important dans la colonisation du Vallès et du Penedès. En 938 le précepte de Louis d'Outremer octroyé à l'abbé Gotmar confirme les biens du monastère. Après la destruction de l'abbaye par Al Mansour en 985, le précepte du roi Lothaire en 986 confirme nouvellement ses biens. La reconstruction est due à l'abbé Odo. En 1002 le pape Sylvestre II confirme les possessions de l'abbaye et la met sous sa protection. (*Catalunya romànica*)

Fin XIX^e : restauration par Elies Rogent

1931-1936 : fouilles (sous la direction de Pere Bosch i Gimpera, Josep Serra i Ràfols, J. Puig i Cadafalch) dans le cloître découvrant une fortification romane, le castrum nommé *Octavianum*, un martyrium avec des tombes à ses alentours qui a été intégré dans un deuxième temps à un édifice rectangulaire plus grand.

1971 : fouilles

Datation proposée :X. Barral i Altet (1981) date l'adjonction de l'abside (outrépassée intérieur, polygonale extérieur) et les chapelles latérales à la basilique rectangulaire de la fin du VI^e-début VII^e siècles et le mur nord du cloître conservant des constructions anciennes, du XI^e siècle. Sa datation est généralement acceptée. En 1991 dans *Catalunya romànica* il situe la première basilique d'après la décoration et la typologie des tombes contemporaines du V^e siècle et il la compare avec la première basilique de Terrassa. La datation de l'abside ajoutée repose sur des éléments décoratifs trouvés dans l'église (fragments de chancels décorés de

cercles sécants et des rosaces, un chapiteau corinthien, une boucle de ceinture) suggérant le VII^e siècle.

Description : Sant Cugat del Vallès se trouve à 15 km au nord de Barcelone. Le monastère, célèbre surtout pour son cloître est au centre de la ville.

Il s'articule autour des quatre ailes de son cloître et sur l'enceinte du *castrum* romain *Octavianum*, les vestiges les plus anciens du culte chrétien se trouvent aussi dans ce cloître. La première petite construction presque carrée, de nature funéraire, antérieure à la première basilique est soigneusement conservé à cause des corps vénérés ici malgré la construction d'un nouvel édifice plus vaste. Cette première basilique (V^e) était un édifice rectangulaire (parois d'épaisseur 0,50 m) avec une porte d'entrée à l'ouest. À la fin du VI^e elle a été dotée de deux absides latérales pour abriter des tombes privilégiées (2+1) et surtout d'une abside principale à l'est. Nous ne connaissons pas la date de son abandon mais selon Barral i Altet elle a dû être utilisée probablement jusqu'au X^e siècle quand l'abbé Donadiu a procédé aux diverses reconstructions.

La structure actuelle du monastère est due essentiellement aux différentes campagnes de constructions depuis la fin du XII^e siècle mais les indices architecturaux attestent que déjà au XI^e siècle ses formes étaient pleinement développées, toujours autour de la même cour centrale. L'église du XI^e siècle était à l'emplacement de l'actuelle. Selon les fouilles, le cloître du XI^e était plus grand que l'actuel. Les murs périmétriques du cloître, les portes mettant en communication les galeries avec les dépendances, l'appareil en pierres bien taillées et surtout huit fenêtres à double ébrasement dans le mur nord correspondant à l'ancien réfectoire, antérieur aux autres édifices claustraux proviendraient selon J. A. Adell du XI^e siècle. Le clocher-tour au sud de l'abbatiale actuelle daterait aussi de la fin du XI^e-début XII^e siècle.

Arc : plan de l'abside orientale

L'abside principale ajoutée à l'est à la basilique paléochrétienne à la fin du VI^e siècle a une forme intérieurement outrepassée, extérieurement polygonale. L'adjonction ultérieure des chapelles funéraires rappellent à Barral i Altet des analogies africaines (Kebila, Uppenna en Tunisie) et les chambres funéraires autour de la basilique d'Empúries. La forme de l'abside de Sant Cugat lui évoque les similitudes avec la région de Ravenne et la côte adriatique du V^e-VI^e siècles, surtout pour la disposition polygonale extérieure. En revanche, le tracé outrepassé intérieur lui semble plutôt un phénomène hispanique, tel qui se voit à la basilique de l'amphithéâtre de Tarragone.

Protection : Arrêté de classement BCIN le 3 juin 1931

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

BARRAL, 1974.

BARRAL, 1981, p. 283.

ADELL, 1991, pp. 159-169. (notice de XBA, JAA, CPO)

85. **SANT LLORENÇ de FONTCALÇADA**

(outrépassé : plan de l'abside, seulement les fondations découvertes lors de la restauration de 1976)

Pas visité

La chapelle a été reconstruite après sa destruction par la foudre en 1796, seules les fondations de l'abside et le mur sud appartiendraient à la construction primitive, datée du XI^e siècle. La découverte de la forme outrepassée de son abside était à l'origine de l'article de R. Vall i Rimblas et de sa théorie sur la réapparition de l'abside outrepassée avec l'art mozarabe après la disparition de ce tracé à la suite de l'invasion musulmane (1976). A cause des incertitudes et du manque d'information sur l'abside disparue, Fontcalçada devrait être éliminée du corpus mais sa place est toujours importante dans l'historiographie.

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone

Commune : SANT CUGAT DEL VALLÈS

Édifice : chapelle reconstruite

Titulaire : saint Laurent de Rome, diacre du pape Sixte II et martyr sur un gril (+258)

Coordonnées Lambert : E : 420366 m ; N : 4592274 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 2' 46.419" ; Latitude : 41° 28' 42.279" ; Altitude : 138 m

Historique : La toponymie apparaît en 986, le lieu a reçu son nom du ruisseau qui est passé par là à côté de la voie romaine. En cette année, l'abbé Oth de Sant Cugat a acheté des terres et des maisons au lieu-dit *Fonte Calciata*. En 987, la mention « Mischitellas » renverrait probablement (Vall i Rimblas) à l'existence d'une mosquée à proximité de l'ermitage actuel. La chapelle elle-même est citée la première fois en 1084, puis en 1120 (bulle de Callixte II) comme la dépendance du monastère Sant Cugat del Vallès.

En 1780 elle est entrée en propriété privée et a été radicalement restaurée en 1796 après sa destruction par la foudre. L'abside a dû être la plus abîmée, elle n'a pas été conservée. (Inventari)

Datation proposée : Vall i Rimblas situe l'abside selon son plan en fer à cheval, très semblable pour lui à d'autres églises en Vallès, à la fin du X^e siècle et plus probablement au début du XI^e siècle. La porte à linteau dans la façade méridionale pour lui est du type de la fin de l'époque préromane qui reste courant dans les premiers édifices lombards (fin X^e-début XI^e). La chapelle figure chez Junyent qui ne précise pas sa date. Selon l'*Inventaire*, de la construction d'origine subsiste le mur sud avec une porte, une fenêtre et l'abside outrepassée, datées du XI^e siècle, le reste de l'édifice daterait de la reconstruction du XVIII^e siècle.

Description : La chapelle qui fait partie du mas Can Ametller se trouve entre Rudi et Sant Cugat del Vallès à côté de l'autoroute Méditerranéenne (E 15) à l'intérieur du Mas Can Ametller. Elle comprend une nef unique rectangulaire, actuellement murée à l'est après la disparition de son abside dont seulement les fondations sont visibles sur le sol. La nef a été couverte d'une voûte au XVIII^e siècle qui obture une fenêtre à double ébrasement dans le mur méridional. La porte d'origine à linteau dans ce même mur est également bouchée. La porte d'entrée actuelle dans la façade occidentale est également le fruit de la reconstruction du XVIII^e siècle.

Arc : Le relevé de la façade méridionale et le plan de Sant Llorenç figure dans l'article de Vall i Rimblas (1976). Le tracé chez lui est semi-circulaire à l'extérieur et outrepassé à l'intérieur. Une petite partie des murs nord et sud de la nef appartient selon ce plan à la même campagne de construction que l'abside. Chez Junyent le tracé est identique, il utilise essentiellement le plan de Vall i Rimblas.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

VALL I RIMBLAS, 1976. 1

JUNYENT, 1983, pp. 178-179.

86. **SANT JULIA de SANT MORI ou du MAS SALA**

(outrépassé : arc triomphal, voûte du chevet, fenêtre du chevet, en champignon : porte nord)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : SANT MORI

Édifice : chapelle en propriété privée au mas Sala

Titulaire : Sant Julià (Julien) l'Hospitalier et sa femme sainte Bassilisse

Coordonnées Lambert : E : 499168 m ; N : 4666269 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 59' 23.4" E ; Latitude : 42° 8' 55.2"N ; Altitude : 54 m

Historique : Il n'y a pas de référence documentaire avant le XIX^e siècle, quand à la chapelle il n'y avait plus d'office. Ainsi, la visite pastorale de 1828 apporte sa première mention selon laquelle la "*capilla de Sant Julià*" est déjà hors d'usage. Pascal Madoc dans le *Diccionario Geográfico Estadístico-Histórico* (1845-1850) renvoie aussi à une chapelle dédiée à Sant Julià à Sant Mori. Nous ne savons pas pourtant à partir de quel moment elle aurait été incorporée dans le Mas qui a été bâti essentiellement au XIX^e siècle. Nous ignorons également la date à partir de laquelle le culte a été transféré à l'actuelle commune de Sant Mori dans l'église Sant Maurici. On suppose qu'entre la fin du XI^e et le dernier quart du XIII^e siècle, le toponyme de "*Santo Mauricio*" qui semble prouver l'existence d'une église apparaît dans l'acte de consécration de Sant Tomas de Fluvià en 1066. (*Catalunya romànica*)

Après la longue utilisation du bâtiment comme grange, un projet de restauration a été lancé en 1993 à l'aide du *Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya*, de la *Diputació de Girona* et des propriétaires du mas sous la direction de l'architecte Ramon M. Castells i Llanera. Ces travaux ont consolidé la voûte du chevet, ont rouvert les baies d'origine bouchées et ont rénové la couverture de la nef au moyen des structures métalliques. (Inventaire)

Datation proposée : Chez J. Ainaud en 1948 la chapelle de Sant Mori est insérée dans un groupe de tradition wisigothique locale à côté des églises de Brunet, Sournia, Rellinars, Canapost et Bauloria. L'auteur note son arc triomphal en fer à cheval qu'il considère plutôt du type wisigothique que mozarabe selon le canon de Gomez-Moreno. A cette époque-là la nef est utilisée comme bâtiment agricole mais Ainaud suppose qu'une partie de ses murs devait être contemporaines du chevet.

En 1962, Oliba Prat regrette qu'il ne puisse pas compléter le plan de la nef à cause du fourrage qui la remplit jusqu'au plafond. En 1981, Barral i Altet parle toujours de son utilisation en tant que grange et d'une nef rectangulaire, plus haute que le chevet, qui reste inaccessible parce qu'il est incorporé dans la maison. E. Junyent en 1983 estime que seulement le chevet de l'église préromane est parvenu jusqu'à nous, sans pouvoir observer les murs de la nef (qui devait être charpentée selon lui), il ne prend pas position sur son appartenance à la même construction. Jusqu'à cette date il n'y a pas de précision chronologique.

En 1985 (1981), Badia i Homs utilise le plan d'Ainaud comme tout le monde précédemment et considère que la partie préromane de cette église rurale comprend seulement son chevet et le secteur oriental de sa nef étant donné que le reste a été détruit. La chapelle sert toujours d'entrepôt. Parmi les catégories de Badia, l'édifice dans sa partie

identifiée appartient au groupe "préroman II" qui comprend le VIII-IX^e siècles. Il compare son parement à celui de Sant Esteve de Palau s'Ardiaca, son arc triomphal aux autres édifices dans la même typologie comme Sant Climent de Peralta ou Sant Julia de Boada.

Les auteurs de *Catalunya romànica* (Joan Badia i Homs et MLIR) en 1990, considèrent cette église rurale aux dimensions réduites comme antérieur au X^e siècle et par les mêmes analogies qui ont été déjà avancées en 1985 ils proposent une datation un peu plus rajeunie et réduite au IX^e siècle, suivant la date des églises de référence (Palau s'Ardiaca, Peralta, Boada, Santa Margarida d'Empuries, Santa Eulalia de Palauborell). A quelques mètres au nord-est de l'église les ruines d'un édifice, identifié avec la résidence des derniers curés, daterait selon eux du XVI-XVII^e siècle.

Description : Sant Mori se situe à 3 km dans la direction méridionale de Sant Miquel de Fluvià, le mas Sala se trouve encore à 500 m au sud de la commune. Notre demande de visite est restée lettre morte, nous n'avons pas pu visiter la chapelle.

Sant Julià était l'église d'un village haut médiéval disséminé sur les terres autour de la chapelle. Probablement, à côté il y avait le cimetière de ce peuplement parce que les agriculteurs du mas ont trouvé beaucoup de vestiges osseux autour de l'édifice. Badia i Homs a supposé que la population rurale dispersée de tradition romaine a dû se déplacer pour cause de sécurité à un endroit proche mieux défendable sur une petite colline.

La chapelle, découverte par Jeroni Massanet en 1934, puis photographiée par le docteur Almagro en 1945 est greffée à l'est dans le mas Sala. Son chevet trapézoïdal (2,83m X 3,30m X 3,10m *Cat. rom.*) dévié sensiblement vers le sud donne sur sa nef par un arc triomphal outrepassé. Parmi les publications, seuls les auteurs de *Catalunya romànica* considèrent la nef également comme préromane appartenant à la même construction que le chevet, dans la plupart des ouvrages nous voyons le même plan d'Ainaud (1948) avec le chevet et l'amorce de la nef à l'avant qui laissent supposer que la nef a été détruite. L'Inventaire estime que de la nef seule la partie extrême orientale est conservée sous une forme très transformée.

Bien que la voûte de la nef ait été détruite, le chevet conserve toujours son couverture en berceau plein cintre outrepassé sur banquettes, Badia i Homs en 1985 note également les murs latéraux légèrement talutés. La baie percée dans le mur de fond du chevet et l'arc triomphal dessinent également le fer à cheval.

La porte d'origine, aujourd'hui bouchée se trouve dans le mur nord commun avec les constructions du mas, son arc en plein cintre repose sur des supports avancés. Sa largeur entre ses piédroits ne fait que 0,60 m. Dans le mur méridional il y a deux ouvertures modernes, une porte et une fenêtre qui la surmonte, leur tracé est rectangulaire. Elles signalent la division de l'ancienne nef en deux niveaux.

Les auteurs (Badia i Homs, *Catalunya romànica*) font référence à une ancienne photo de 1828 d'Arxi Gavin⁹³ pour l'analyse de l'appareil parce que plus tard les murs extérieurs ont été recouverts d'enduit. (A l'intérieur un crépi du XVIII^e siècle imitant un faux appareillage empêche la lecture du bâti, en ce temps-là il y avait encore un culte à l'église.) Sur cette photo l'appareil est en galets de rivière, de taille différente, par endroit en grande dimension et à l'angle sud-est visible les grands blocs ne sont que dégrossis. Ce document témoigne encore la présence d'une croix en pierre sur le pignon du mur de fond du chevet dont il ne reste plus que sa base.

Aux côtés nord et ouest de l'église il y a d'autres constructions médiévales intégrées dans l'ensemble du mas Sala. A 6 ou 7 m au nord de l'église, il y a une paroi de mur avec deux fenêtres à double ébrasement, parallèle à l'axe de la chapelle Sant Julià. Par son appareil en moellons équarris en disposition des assises et par la typologie de ses fenêtres de tracé semi-

⁹³ La photo est publiée par BADIA I HOMES, 1985 (1981), 2/B, p. 302.

circulaire ce fragment de construction peut appartenir à un édifice adossé au nord à la chapelle au XI^e siècle. Les structures subsistantes à l'intérieur du mas dans ce secteur nord font supposer l'existence d'un petit monastère ou cella monastique à cet endroit, similaire à Sant Climent de Paralta dont ces vestiges constitueraient leurs bâtiments d'annexe.

Arc : Quoique la petite église soit mutilée et très modifiée et qu'elle ait été malmenée depuis le XIX^e siècle, les auteurs citent dans ses structures plusieurs tracés outrepassés, notamment celui de la voûte de son chevet trapézoïdal, de la fenêtre du mur oriental de celui-ci et de son arc triomphal.

Cette petite fenêtre axiale à seul ébrasement qui éclaire le chevet repose sur des banquettes avancées, comme la voûte elle-même, à l'extérieur elle était à moitié tapée avant la restauration. Ses deux montants monolithiques forment un tracé en meurtrière.

L'arc triomphal qui rétrécit le passage considérablement entre la nef et le chevet a été retracé en forme rectangulaire pour une ouverture plus petite tout en conservant la structure primitive de l'arc. La seule photo (de F. Tur) qui permet de formuler une vision sur cet arc figure dans *Catalunya romànica* présentant un arc outrepassé retombant sur des supports avancés d'une hauteur réduite (1,03 m *Cat. rom.*) à cause du rehaussement du sol dans un bâtiment agricole. Dans ses piédroits nous trouvons des grandes pierres équarries, ses nombreux claveaux en petits moellons dégrossis et minces sont en disposition radiale. La description de la porte nord correspond à l'arc en champignon mais il faudrait le vérifier *in situ*.

Protection : pas renseigné – en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

AINAUD, 1948, pp. 315-318.

OLIBA PRAT, 1962, p. 72.

BARRAL, 1981, p. 207.

JUNYENT, 1983, p. 183.

BADIA I HOMES, 1985 (1981), 2/B, pp. 297-299, p. 302.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 828-829. (notice de HBH, MLIR, JAA)

RIPOLL, 2009, p. 235.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 63.

87. **SANT PERE del BRUNET ou SANT PERE DE LA SERRA**

(outrépassé : arc triomphal, voûte du chevet)

Pas visité

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Bages

Département : Barcelone (province)

Commune : SANT SALVADOR DE GUARDIOLA

Édifice : chapelle du mas Brunet de Salelles

Titulaire : Sant Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 399188 m ; N : 4613550 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 47' 19.0" ; Latitude : 41° 40' 18.2" ; Altitude : 422 m

Historique : L'église est documentée en 1035 comme Sant Pere de Guardiola dans le testament de Ramon Guifre de Balsareny, en 1282 et en 1334, en revanche, elle est mentionnée comme Sant Pere de Serra. En 1618, dans un accord sur son culte est décidé que son portail donnant directement à la maison de Brunet sera bouché ce qui signifie que la chapelle dépendait de Sant Salvador de Guardiola. La visite de l'évêque en 1685 confirme cette situation.

Parmi les modifications postérieures, l'ouverture de la porte d'entrée nord est documentée en 1620, la construction de la porte actuelle en 1767. (*Catalunya romànica*)

Datation proposée : Chez Antonio Gallardo qui fait connaître l'église la première fois en 1942 et 1943, l'édifice a reçu la qualification de mozarabe. En revanche, quelques années plus tard, en 1948 Juan Ainaud l'installe dans son groupe de tradition wisigothique à côté de Sournia, de Rellinars, de Canapost, de Bauloria et de Sant Mori.

Sitjes i Molins en 1977, après le nettoyage du bâtiment parle de deux campagnes de construction dont la première, préromane comprendrait le chevet charpenté avec l'arc triomphal outrepassé tandis que la seconde relaterait à la nouvelle nef voûtée en même temps que le chevet, déjà au début du XI^e siècle. La preuve que la voûte du chevet n'est pas le couverture primitif est démontrée par la fenêtre géminée du mur diaphragme au-dessus de l'arc triomphal qui est obturée par la nouvelle voûte du chevet. La reconstruction du premier quart du XI^e siècle est expliquée selon lui par les dégâts causés par la razzia d'Abd al-Malik en 1002 dont l'église de Brunet, comme d'autres en Bages, conserve des traces d'incendie. Ce sont des indices chronologiques pour lui, datables entre la construction préromane et celle du début du XI^e siècle.

Barral i Altet, conscient de ces deux phases de construction précise davantage leur chronologie. La première campagne daterait selon lui de la seconde moitié du X^e siècle, la seconde du milieu du XI^e siècle. Il observe que sur la voûte du chevet et de la nef nous voyons les mêmes empreintes du cintrage et le même type d'incision de peinture imitant l'appareil. Les deux étapes de construction seraient, donc, assez proches l'une de l'autre, selon lui.

E. Junyent sans donner des propositions chronologiques, confirme ces deux étapes de construction et l'incendie provoqué par l'incursion d'Abd al-Malik après laquelle la charpente en bois a été remplacée par une voûte sur le chevet et sur la nef.

En 1984 dans *Catalunya romànica* Francesc Junyent i Maydeu et Alexandre Mazcuñan i Boix rapprochent davantage les dates des deux campagnes de construction, la première reste toujours à la seconde moitié du X^e siècle mais la seconde est reportée au début du XI^e siècle. Ils précisent aussi que le mur occidental a été reconstruit de nouveau après la reconstruction

de la nef au XI^e siècle déjà avancé. Dans ce même volume X. Barral i Altet réitère la même datation qu'il a proposée en 1981.

Description : Le mas Brunet où la chapelle se trouve est à peu près à 4 km dans la direction sud-est de Sant Salvador de Guardiola qui se situe sur la route entre Anoia et Manresa, à 8 km de cette dernière. La chapelle est propriété privée et ne se visite pas, nous ne l'avons pas vue à cause du refus de la propriétaire. Nous avons travaillé sur les images disponibles et sur les publications.

Le site se trouve dans l'ancien territoire du château de Guardiola, au lieu-dit de La Serra qui a pris aujourd'hui le nom "de Brunet" à cause du mas à côté. Selon Barral i Altet, à l'origine Sant Pere devait être la chapelle privée d'un mas ou d'une villa d'exploitation agraire à l'usage de la maison et des habitants à ses alentours selon la pratique instaurée depuis l'Antiquité tardive. (Devant le sanctuaire un grand silo a été découvert.) Puis, elle devait être une chapelle rurale dépendant de la paroisse de Sant Salvador de Guardiola.

Elle se compose de deux corps construits à des époques légèrement différentes : son chevet trapézoïdal et le mur diaphragme avec un arc outrepassé appartiennent à l'époque de la construction primitive, encore sous une forme charpentée, tandis que sa nef unique rectangulaire voûtée sur deux arcs doubleaux est le résultat d'une reconstruction postérieure qui comprend le voûtement du chevet aussi. (Dans *Catalunya romànica* Francesc Junyent i Maydeu et Alexandre Mazcuñan i Boix ont également supposé qu'à l'origine la nef et le chevet de cette modeste construction ont été charpentés.) Le même type d'empreinte de roseaux sur la voûte du chevet et de la nef observée par Barral i Altet prouverait sa réalisation au même moment sur le chevet et sur la nef.

Les deux étapes de construction sont différenciées par l'appareil des parois et par l'ébrasement des fenêtres. Bien que les murs extérieurs ne soient pas entièrement dégagés, l'appareil du chevet en moellons de taille diverse et irrégulière sans aucune assise semble être plus rustique que les parois de la nef où nous voyons déjà des assises. Le mur de fond du chevet est surhaussé d'une façon très caractéristique, comme à Sant Esteve de Canapost. Les chaînes d'angle de la construction primitive ont été exécutées en grande pierre de taille, alors que l'angle nord-ouest ne présente pas ce même système, les petits éléments se mélangent ici avec les plus grands et le matériau est également différent. La construction de la nef romane a profité des blocs de la construction antérieure, surtout à la base de ses murs. A l'intérieur, ils sont décorés de peinture d'incision qui imite l'appareillage par des lignes de couleur grise.

Le chevet de l'église conserve toujours dans son mur de fond une baie à simple ébrasement vers l'intérieur du type « meurtrière » qui est édifiée par l'assemblage de trois pierres de taille, deux pour former des montants et la troisième pour constituer un linteau monolithique échancré. L'autre ouverture du chevet, une biphore se trouve dans le mur surmontant l'arc triomphal. Ses deux arcs semi-circulaires sont séparés par un meneau en retrait par rapport à la surface des parois. Ils sont couverts par un linteau taillé de deux blocs de pierres rectangulaires. Originellement cette baie géminée a dû éclairer la nef par la lumière de l'est mais depuis son obturation par la voûte du chevet elle a perdu sa fonction.

La partie romane de l'édifice comprend sa nef voûtée sur deux arcs doubleaux reposant sur des piliers rectangulaires à impostes saillants. Ils divisent ce vaisseau unique en trois travées inégales parmi lesquelles, la plus courte, devant le chevet est surélevée d'un degré par rapport au reste de l'édifice. (Un autre degré rehausse le sanctuaire.) La travée du milieu est plus longue alors que la travée occidentale englobe la moitié de la nef.

Au sud où l'édifice est adossé aux constructions du mas, s'ouvrait la porte d'origine de tracé semi-circulaire en pierre de taille qui a été bouchée en 1618. Dans le même mur, une fenêtre semi-circulaire à double ébrasement est percée. Dans le mur gouttereau nord, une

porte moderne de profil rectangulaire en pierres appareillées et une fenêtre à double ébrasement tout près du sanctuaire ont été ouvertes. Le mur occidental semble être postérieur par son appareil à la construction de la nef bien que pas trop éloigné dans le XI^e siècle. Son portail en plein cintre appareillé est surmonté d'une baie cruciforme, le clocher-mur s'élève au-dessus de cette façade.

L'église est célèbre pour son ancien autel marqué de signatures.

Arc : Le tracé outrepassé apparaît à Sant Pere dans la voûte de son chevet et de sa nef et dans le tracé très élaboré de son arc triomphal. La voûte en berceau plein cintre outrepassé du chevet prend sa naissance par un petit retrait à un niveau inhabituellement assez élevé. La voûte de la nef, qui est contemporaine, suit le même procédé et produit la même forme.

Le tracé outrepassé de l'arc triomphal des arcs doubleaux justifie pour A. Gallardo le caractère mozarabe de l'édifice. Cet arc triomphal a attiré l'attention des spécialistes. Pour Sitjes i Molins, il est le mieux construit parmi tous en Bages. La grande ouverture de son arc, plus large que la distance entre ses piédroits, atteint aux extrémités de son diamètre les deux murs latéraux du chevet. Ses piédroits et ses claveaux sont de pierres taillées, de dimension différente mais d'un travail très soigné. A la base des piédroits le passage est plus élargi qu'au-dessus dans les montants. Les premiers claveaux sont posés en tas de charge, puis ils suivent la disposition en rayon. Leur longueur est très similaire. Dans la zone de la clé il y a deux éléments similaires l'un à côté de l'autre ce qui fait comparer cet arc par Sitjes i Molins aux arcs wisigothiques. La caractéristique très particulière de sa construction consiste au sommier de cet arc qui fait partie à la fois de son support. Cette caractéristique, unique dans le corpus n'exclut pas pourtant que cette pièce ait été réalisée ultérieurement. Sitjes i Molins a donné la mesure du diamètre de l'arc qui fait 2 m sur une distance moins large, de 1,60 m entre les piédroits qui s'élèvent seulement jusqu'à 1,50 m.

Protection : pas renseigné – en propriété privée

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

GALLARDO, 1942.

AINAUD, 1948, p. 314.

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 109-113. pp.230-231.

BARRAL, 1981, p. 227.

JUNYENT, 1983, pp. 94-95.

JUNYENT I MAYDEU, MAZCUÑAN I BOIX, BENET I CLARÀ, 1984, pp. 480-483. (notice de FJM, AMB, ABC, XBA, JVV)

88. **SAINTE-MARIE du CHÂTEAU D'ULTRERA**

(outrépassé : plan de l'abside ; voûte de la nef)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : SORÈDE

Édifice : église en ruine

Titulaire : saint Marie, mère du Christ

Coordonnées Lambert : E : 0698366 m ; N : 6157308 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 58' 48.5"E ; Latitude : 42° 30' 56.0" ; Altitude : 533 m

Historique : L'église est mentionnée la première fois en 1042 dans un legs testamentaire. Au moins depuis le XIV^e siècle elle a été subordonnée à l'archidiacre du Vallespir, titulaire de la chapellerie du château mais son conflit avec les seigneurs de Sorède s'est accentué au point qu'en 1667 le viguier du Vallespir a dû intervenir et rendre justice, cette fois-ci en faveur de l'archidiacre. En revanche, en 1675 le maître de Sorède a acquis tout le mobilier (cloches, ornement) de la chapelle castrale du capitaine de la garnison française occupant en ce moment-là le château et fit construire une nouvelle église à peu de distance, déjà sur le territoire de Sorède. Par cette démarche le lieu de culte du château a été désaffecté. La nouvelle chapelle, appelée aujourd'hui l'ermitage Notre-Dame du Château, a réemployé au XIX^e siècle sur sa façade les éléments démontés du portail en marbre de l'église abandonnée du château avec ses chapiteaux sculptés du XII^e siècle. (P. Ponsich *Catalunya romànica*)

Datation proposée : Pour X. Barral i Altet en 1981, l'église n'est pas antérieure au XI^e siècle et le plan de son abside n'est pas outrepassé mais semi-circulaire.

J. Badia i Homs et les auteurs de *Catalunya romànica* en 1993 ont daté les ruines de Santa Maria du X^e siècle à cause du plan outrepassé de son abside, de son l'arc triomphal sur des montants avancés, de la forme outrepassée de sa voûte et en raison de son appareil en *opus spicatum*. Gérardine Mallet en 2003 partage cette opinion.

Description : Le château d'Ultrera se trouve juché sur un contrefort des Albères, au sud de Sorède, commune à laquelle il appartient aujourd'hui. Il ne faut pas confondre sa chapelle castrale avec la nouvelle église proche de Notre-Dame-du-Château (Mare de Déu del Castell) qui conserve des fragments sculptés sur sa façade occidentale. Intégrée dans l'enceinte de l'ancien château, sur son extrémité sud très escarpée, l'église Sainte-Marie laisse encore formuler une image sur ses structures malgré ses voûtes effondrées, sa porte arrachée et sa façade occidentale disparue.

L'édifice avait une seule nef relativement longue et étroite (13,75 m sur 5,75 m mesures extérieures *Cat. rom.*), couverte d'une voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassé dont une partie subsiste encore et porte même des traces de coffrage. La forme outrepassée marque le plan de son abside profonde dont la courbure est prolongée par des lignes droites, elle s'élève sur une plate-forme rectangulaire maçonnée. Elle fut couverte d'un cul de four allongé, plus bas que la voûte de la nef, sur le côté nord sa voûte est encore partiellement conservée. L'arc triomphal, à la limite de ces deux espaces resserre considérablement le passage vers le chœur avec ses robustes piédroits en avancée. Il subsiste encore en élévation au nord mais la restitution de son arc est difficile aujourd'hui, les auteurs de *l'Encyclopédie catalane* parlent de son dessin légèrement outrepassé. Deux claveaux parfaitement taillés à

la naissance de l'arc en donneraient des indices. Sur le côté méridional n'en reste que le soubassement du montant.

Pour des raisons topographiques, la porte d'entrée devait être aménagée dans le mur gouttereau nord de la nef, il n'en reste qu'une grande brèche béante. Au fond de l'abside il subsiste le bord nord de l'ancienne fenêtre à simple ébrasement vers l'intérieur, de tracé en plein cintre très étiré.

L'appareil est constitué de moellons irréguliers de dimension différente mais relativement grande, sommairement cassés et liés avec du mortier épais dans lequel des rangées inclinées en *opus spicatum* sont mêlées.

Aux environs, dans un vestige bien conservé de l'ancien château on peut observer le système de la voûte en berceau plein-cintre qui retombe en retrait sur les parois. La solution rappelle le voûtement des édifices religieux.

Arc : Les ruines de l'église entrent dans le corpus en raison du plan de son abside outrepassé et la voûte de sa nef attestant la même forme.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

NOGUES, 1971.

PLADEVALL I FONT, 1993, p. 112-113. (notice de PP, JBH, BBG, ECV, PGF, MDPC, BR)

MALLET, 2003, pp. 264-265.

89. SAINT-MICHEL DE SOURNIA

(outrepassé : plan de l'abside de Sournia II, porte occidentale de Sournia II, fenêtres encadrant la porte méridionale de Sournia II ; en champignon : porte méridionale de Sournia I)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : SOURNIA

Édifice : chapelle double

Titulaire : saint Michel, archange, chef de la milice céleste

Coordonnées Lambert : E : 0653088 m ; N : 6180657 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 25' 40.4"E ; Latitude : 42° 43' 26.2" N ; Altitude : 522 m

Historique : Dans les documents d'archives, d'abord le lieu, puis l'église Saint-Michel est mentionnée comme la possession de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa (950, 966, 985, 1011). (PONSICH, 1948)

Aux XIII^e siècle elle passa à l'ordre du Temple, au XIV^e siècle aux hospitaliers de Jérusalem. (P. Ponsich, *Catalunya romànica*)

Datation proposée : Le monument a été découvert dans les années 1940 par Pierre Ponsich qui a formulé des hypothèses, d'abord sur la propagation de l'influence mozarabe à partir de son foyer présumé à Saint-Michel de Cuxa, selon ses arcs outrepassés, vers ses environs, ainsi à Saint-Michel de Sournia (Sournia II) dans sa nef ajoutée. Puis, il a mis au centre de ses recherches l'arc semi-circulaire sur des supports avancés, désigné par lui « *arc à gouttière* » qu'il a rencontré la première fois dans l'ancienne nef nord de cette église (Sournia I). Nous avons vu ses théories dans la partie historiographique, l'étude de ces arcs tient une place importante dans ses recherches et présente une évolution dans ses considérations.

En 1948 (*Les deux églises mozarabes de Sournia*) la comparaison de la nef latérale de Sournia avec l'abbaye du Conflent à cause de leurs arcs outrepassés et de la même disposition de leurs claveaux a amené Ponsich à étayer une succession chronologique pour les trois édifices : il a supposé que la première nef de Saint-Michel due à des Hispani Wisigoths, doit être antérieure à 950 (la diffusion de l'art mozarabe), tandis que la nef latérale témoigne déjà un caractère bien mozarabe par ses arcs outrepassés au demi du rayon.

A la même année Juan Ainaud dans ses *Notas sobre iglesias prerománicas* fait référence à la publication de Ponsich et met l'église de Sournia dans son groupe de tradition wisigothique locale.

Marcel Durliat en 1966 (BROSSE, 1966) situe l'église au X^e siècle et affirme aussi la postériorité de sa nef méridionale. Par rapport à l'église Sainte-Félicité de Sournia à une distance de quelques km qui représente l'ancienne tradition locale dans l'architecture roussillonnaise, l'église Saint-Michel avec sa deuxième nef rajoutée témoignerait un courant différent, notamment l'influence de Saint-Michel de Cuxa pour lui aussi.

En 1971, N. Bailbe estime les arcs elliptiques de la première nef de Saint-Michel les plus primitifs dans l'évolution de la forme de l'arc, avec ceux de Saint-Martin de Fenollar dans l'architecture du Roussillon, tandis que dans les arcs nettement outrepassés de Sournia II il voit l'influence de l'architecture musulmane.

La même année, P. Ponsich inclut les deux églises de Sournia dans un groupe qui présente selon lui les mêmes caractéristiques que les arcs de Cuxa, tous sur des piliers avancés, mais tout en révoquant la filiation mozarabe de ces arcs il mélange le tracé en champignon et en fer à cheval dans sa catégorie d'arc "à gouttière". Ainsi, les deux types d'arc des deux églises de Sournia sont désignés par la forme en gouttière. Sa datation ne change pas, il situe la deuxième nef dans la seconde moitié du X^e siècle. Ponsich exclut à ce moment-là l'influence arabe ou mozarabe et pense plutôt à une filiation wisigothique dont la survivance serait assurée par les *Gothi* et *Hispani* repeuplant le territoire à partir du IX^e siècle. L'origine de la forme « à gouttière » serait pour lui dans l'Iran du III^e siècle.

En 1973, en maintenant le même groupe, il attribue cette forme à une influence orientale véhiculée toujours par les Wisigoths mais il y identifie aussi les techniques rudimentaires, indigènes. Cet arc caractérise selon lui toute l'ancienne Septimanie et la Marche d'Espagne.

En 1977, à propos de l'évolution du portail en Roussillon, il réitère l'hypothèse de la même filiation d'ascendance orientale et wisigothique et confronte les deux tracés différents sans mentionner la dénomination à "gouttière". Sa datation pour la nef primitive hésite entre le VIII^e et IX^e siècle et pour la nef ajoutée elle cerne sans précision le X^e siècle.

En 1983 en traitant de l'architecture préromane du pays, il affirme la contemporanéité de l'abbatiale de Cuxa (974) avec le collatéral sud de Saint-Michel de Sournia d'après les traits similaires et l'antériorité de la nef primitive dont les arcs en sont déjà nettement différents pour lui. En 1995, il avance cette même opinion dans son article sur l'art de bâtir en Roussillon.

E. Junyent en 1981, suppose un écart de quelques décennies entre les deux nefs de Saint-Michel, toutes les deux situées au X^e siècle et les compare à l'église plus au moins contemporaine de Pedret dont la nef primitive a été amplifiée par des bas-côtés rajoutés dans un deuxième temps qui se terminent aussi dans des absides outrepassées. Tous les deux témoignent l'adoption de la forme absidale, à Sournia sous l'influence directe du monastère de Cuxa, selon lui.

Dans *Catalunya romànica* la notice de P. Ponsich en 1996 maintient la succession chronologique proposée déjà en 1948 entre la nef principale (probablement IX^e) et la nef latérale rajoutée (autour 970) et l'influence du monastère de Cuxa à Sournia mais il rectifie l'attribution de la deuxième nef et de l'abbatiale de Cuxa à l'architecture mozarabe.

En 2003, Géraldine Mallet trouve l'église de Saint-Michel avec Sainte-Félicité de Sournia caractéristiques des constructions pré-romanes catalanes du X^e siècle.

Description : Les deux églises de Saint-Michel de Sournia se trouvent à environ 1 km dans la direction sud-ouest en amont du village de Sournia, sur un plateau de la rive gauche du Desig. L'ensemble est formé de deux édifices simplement juxtaposés appartenant à deux campagnes de construction successives dont la portée capitale consiste à présenter deux types d'arc différents correspondant à chacun de ses nefs.

Il faut signaler que le bâtiment actuel est le fruit de restaurations radicales effectuées par les services des Monuments Historiques⁹⁴ sur un état du complexe déjà fortement ruinée. La documentation photographique préparée avant leur intervention montre que le dessin de la plupart des ouvertures a dû être recréé à cause de la disparition du tracé d'origine.

L'édifice plus ancien (**Sournia I**), la chapelle nord se compose d'une nef rectangulaire et d'un chevet trapézoïdal plus étroit et dévié vers le nord qui a été restitué à partir de ses murs fondateurs avec son arc triomphal rétrécissant le passage entre la nef et le sanctuaire. Le

⁹⁴ Le dossier n° 40-75 (0081/066) de la Médiathèque du Patrimoine de Charenton-le-Pont à Paris rapporte du projet de consolidation et sauvetage des maçonneries subsistantes et conserve les photographies prises en 1975 que nous considérons comme la seule référence pour pouvoir travailler sur les arcs du monument. Le programme de la restitution de la couverture et de la mise en place des menuiseries extérieures date de 1984.

chevet était voûté alors que la nef portait une charpente sur un arc diaphragme dont les naissances sont encore encastrées dans le mur gouttereau nord et sud vers le milieu de la nef. Suivant la ligne des murs-pignons subsistants, l'actuelle couverture de charpente (à deux versants sur la nef ancienne et à un versant sur le collatéral méridional) est le résultat de la restauration.

Quatre portes étroites donnent accès à la nef du nord : l'une est ménagée dans le mur septentrional ; deux dans le mur méridional, alternant avec deux fenêtres ébrasées vers l'intérieur ; et une autre est percée dans le mur occidental à une hauteur de 3 mètres en mettant en communication l'église avec un édifice collé devant sa façade occidentale. Celui-ci, réduit à la base de son angle nord-est a été identifiée par P. Ponsich avec une tour carrée qui, d'après l'enduit adhérent à sa surface extérieure orientale, serait antérieure à la construction de l'église.

La restauration a complètement fait disparaître une fenêtre géminée percée dans le mur gouttereau nord de la nef, elle est photographiée avant l'intervention.

La nouvelle église (**Sournia II**) a été adossée à la précédente sur son côté méridional, la ligne d'adhésion de leur rencontre sur le mur occidental extérieur le prouve parfaitement. Le nouveau collatéral, également rectangulaire, suit la même longueur que la nef ancienne mais sa largeur est moins importante et son abside, moins profonde que l'autre, est édifiée sur plan outrepassé. Cette abside a conservé sa voûte d'origine en cul-de-four et sa fenêtre axiale à un seul ébrasement au moment de la restauration mais les montants de son arc triomphal ont disparu, de même que ceux de la porte méridionale. Leur tracé abîmé laisse quand même deviner la forme outrepassée qui était mieux préservée dans la petite porte occidentale, auparavant murée. Celle-ci est montée sur des piédroits relativement hauts, surtout par rapport à la porte méridionale d'une courbure très large et très renfermée.

L'appareil unifie les trois unités de construction (tour carrée, église I, église II), il se compose partout de pierres grossièrement cassées au marteau, de cailloux de rivière relativement gros, qui sont posés sans aucun souci de régularité. Les angles sont renforcés de blocs bien taillés, surtout celui du sud-ouest de la nouvelle église et celui du nord-est de l'ancienne où ils forment un léger empattement. Le seul angle de la tour présente aussi la régularité des grandes pierres de taille. Le retrait en largeur des deux chevets par rapport à leur nef est bien visible à l'extérieur, ils sont également moins hauts que leur vaisseau. À quelques points le monument est construit directement sur le rocher comme les soubassements naturels du chevet de son ancienne église et l'intérieur de sa nouvelle nef le montre. Le niveau du sol actuel descend nettement vers le sanctuaire dans les deux nefs.

L'épaisseur des murs diminue partout avec la hauteur ce qui donne un aspect légèrement incliné au profil des murs. À Sournia, ce phénomène est le plus frappant dans l'abside de l'église II, en plus, sa paroi méridionale se distingue non seulement par un amincissement sur son plan vertical mais par l'irrégularité de la surface dans son inclinaison vers le nord après la porte d'accès méridionale. Les boulins d'échafaudage primitifs soigneusement encadrés de pierres choisies de taille identique sont conservés ouverts par endroits dans les murs.

Arc : Parmi les quatre portes de Saint Michel de **Sournia I**, seulement celle du mur méridional dans la partie orientale de la nef était préservée au moment de la restauration, nous devons donc éliminer les autres qui ont été restituées à son image. Cet arc retombant en retrait sur ses piédroits sans imposte présente un dessin semi-circulaire à tendance ovalisante, la distance du retrait correspond à l'installation du cintrage. Une vingtaine de claveaux, composés de pierres grossièrement taillées mais choisies selon la dimension identique, sont disposés dans un sens convergent vers le centre du demi-cercle. L'avancée des piédroits devant la retombée des arcs mesure sur chaque côté 0,08 m et la distance entre les jambages

ne donne qu'un espace rétréci à 0,88 m pour le passage qu'on n'a pas jugé nécessaire d'élargir même après l'adjonction du collatéral. Le phénomène du cloisonnement fonctionnait donc à l'époque de la construction de Saint-Michel de Sournia II. La hauteur des piédroits mesure 1,66-1,81 m par rapport à la hauteur totale de l'ouverture de la porte qui fait 2,46 m. L'épaisseur du mur a 0,77-0,84 m à cet endroit-là.

Les deux fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur qui se situent entre les portes méridionales suivent la même méthode de construction avec des montants avancés par rapport à la retombée de l'arc. Tous leurs éléments sont construits de moellons grossiers.

Le rétrécissement de l'entrée du sanctuaire à l'instar de celui de l'église nord (basé seulement sur l'examen des bases sur le sol) est valable également sur Saint-Michel de **Sournia II**. Cependant, la structure des arcs est complètement différente : malgré la forte restauration, il est évident qu'il s'agit ici des arcs outrepassés et pas des arcs semi-circulaires bien qu'ils soient montés toujours sur des piédroits avancés, mais la disposition des claveaux, moins bien travaillés, n'est pas rayonnante. L'arc est constitué des éléments posés en tas de charge jusqu'au basculement de la courbure et clavé par des pierres convergentes qui forment un triangle à l'emplacement de la clef.

D'après les anciennes photographies prises avant la restauration, ces caractéristiques sont valables pour les trois arcs de la deuxième nef, à l'arc triomphal, à l'arc de la petite porte occidentale et à la porte d'entrée méridionale.

Selon ces anciennes photographies, l'arc triomphal avait un tracé outrepassé même s'il n'existe que de très peu d'indice dans la retombée nord au-dessus de son piédroit presque complètement disparu. Les claveaux grossièrement cassés de taille différente sont posés en tas de charge dans les reins tandis que dans la zone supérieure les pièces courtes s'ouvrent en éventail. La porte méridionale a perdu la zone de son sommier et ses piédroits étaient aussi très abîmés mais sa courbure outrepassée est bien visible et ses claveaux possèdent la même disposition en tas de charge du même matériau en moellons sommairement cassés que les autres ouvertures. La seule mesure qui peut être authentique est la hauteur de l'ouverture qui fait 2,72 m pour l'arc triomphal, 3,60 pour la porte méridionale. Il semble obligatoire de les écarter du corpus ; le seul arc intact, muré au moment de la restauration est celui de la petite porte occidentale.

Tous les éléments des piédroits et des claveaux de celle-ci sont en moellons, la pierre de taille est absente dans tous les arcs de l'édifice. La distance entre ses piédroits (dégagés par la restauration) ne fait que 0,83-0,95 m, ces supports s'élèvent jusqu'à 1,46-1,56 m. La hauteur totale de la porte fait 2,72 m. L'épaisseur du mur à travers cette baie mesure 0,68-0,76 m. L'arc repose en retrait sans intermédiaire d'imposte sur ses supports, la saillie des piédroits par rapport à la naissance de l'arc montre un avancement de 0,11-0,14 m (la marge de différence est due à l'inégalité de leur surface). Les 29 claveaux se superposent en tas de charge et sont clavés en forme de « V ».

Deux fenêtres à simple ébrasement encadrant la porte d'entrée méridionale suivent également le tracé du fer à cheval, celle se situant plus près du chevet semble être intacte selon l'ancienne photographie. Elle est bordée de pierres horizontales dans ses piédroits, la courbe de son arc, déviée après la restauration vers l'ouest, est composée de claveaux rayonnants. Son pendant, à gauche de cette porte présente des montants écartés vers le bas mais avec la même disposition de l'appareil. La fenêtre d'axe de l'abside de l'église II, consolidée par la restauration, est plus rudimentaire, ses claveaux en pierres brutes sont en disposition radiale. Le clocher-mur à l'arc surbaissé, élevé dans le prolongement de son arc triomphal, présente aussi des moellons en rayon.

Protection : Arrêté de classement le 2 août 1965 – propriétaire : la commune de Sournia

Références bibliographiques :

Dossier Médiathèque de l'architecture et du patrimoine Charenton le Pont
Inventaire général : culture.gouv.fr (base Mérimée : photos de Roger Hyvert)

PONSICH, 1948.

AINAUD, 1948, p. 314.

BROSSE, 1966, p. 140.

BAILBE, 1971, pp. 82. 87.

PONICH, 1971, pp. 21-22.

PONSICH, 1973, p.33.

PONSICH, 1977, pp. 178-179.

PONSICH, 1983. (sans pagination)

JUNYENT, 1983, pp. 194-195.

BARRAL, 1987, p. 472.

PONSICH, 1995, p. 50.

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 356-395. (notice de P. Ponsich)

MALLET, 2003, pp. 134-135.

90. **SAINTE-FÉLICITE DE SOURNIA**

(outrepassé : arc triomphal, porte méridionale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Hérault

Commune : SOURNIA

Édifice : chapelle en ruine

Titulaire : sainte Félicité, martyrisée à Carthage avec sainte Perpétue en 203

Coordonnées Lambert : E : 0655806 m ; N : 6180478 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 27' 39.8"E ; Latitude : 42° 43' 21.1"N ; Altitude : 421 m

Historique : Sainte-Félicité de Sournia (comme Saint-Michel) fut la possession de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa, sa première mention documentée se trouve dans la bulle du pape Serge IV délivrée à Saint-Michel de Cuxa en 1011. À la sollicitation personnelle d'Oliba lors de son voyage à Rome, la bulle énumère toutes les possessions de l'abbaye.

L'église fut le siège d'un prieuré qui a passé à Saint-Just et Saint-Pasteur de Narbonne.

Le baron de Sournia l'a achetée en 1588. (P. Ponsich *Catalunya romànica*)

Travaux de consolidation : 1984

Datation proposée : L'église est traitée en général ensemble avec Saint-Michel de Sournia. Pierre Ponsich en 1948, la présente avec les deux nefs de celle-ci et la situe chronologiquement avant la construction de la nef latérale sud de Saint-Michel à cause de ses arcs moins précis avec des piédroits plus hauts que la flèche de l'arc. Pour lui, leur tracé se rapproche davantage de l'époque wisigothique et leur édification se situerait entre la première (antérieur à 950) et la deuxième nef de Saint-Michel (déjà mozarabe), un peu après 950.

Pour Marcel Durliat en 1966 (BROSSE, 1966), Sainte-Félicité représente dans l'architecture roussillonnaise du X^e siècle une ancienne tradition locale par rapport à l'église Saint-Michel qui témoigne l'influence de Saint-Michel de Cuxa.

Noël Bailbe en 1971, considère la forme outrepassée de Sainte-Félicité (avec Saint-Ferreol, de Cuxa, de Jonquerol) comme appartenant à la dernière manifestation de l'architecture préromane en Roussillon qui se situe chronologiquement après les exemples des arcs surhaussés (Fenollar, Sournia I) et surbaissés (Montoriol, Riunoguès) et atteste l'influence de l'architecture musulmane.

À la même année, P. Ponsich dans son article intitulé *L'architecture préromane de Saint-Michel de Cuxa et sa véritable signification* situe Sainte-Félicité dans un groupe d'églises qui présente, à l'image des arcs de Cuxa, des piédroits en avancée par rapport à la retombée de leur arc et les désigne par le terme de l'arc « à gouttière » en donnant à cette forme une filiation wisigothique d'ascendance orientale. Il souligne l'analogie de l'arc triomphal de Sainte-Félicité avec les arcs de l'abbatiale de Cuxa. La voûte de la nef de l'église de Sournia est située par lui au XI^e siècle.

En 1973, il maintient cette datation pour la voûte et note l'importance de la technique indigène toute en conservant la même filiation pour le même groupe d'églises. Dans son étude en 1977 sur l'évolution du portail, il place toujours sous un dénominateur commun tous les arcs (en champignon et en fer à cheval) qui ont des piédroits avancés et réitère la même attribution d'origine orientale et wisigothique. Sainte-Félicité se trouve parmi ses exemples, il

date l'église du X^e siècle et situe cette fois-ci la voûte de sa nef au XII^e siècle. Son arc triomphal est toujours rapproché au type de Cuxa.

E. Junyent, sans donner une date, attribue seulement la voûte de la nef à l'époque romane. Les deux églises de Sournia manquent chez Barral i Altet. Lucien Bayrou décrit l'église en 1987 dans *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil* mais sans autre précision chronologique.

En 1996 dans *Catalunya romànica* P. Ponsich conclut que malgré les interventions postérieures l'église correspond aux caractéristiques architecturales du X^e siècle. G. Mallet en 2003 ne précise pas davantage la qualification préromane de l'église.

Description : Les ruines de la chapelle se trouvent à 2,5 km du village de Sournia en arrivant de Trévillach, en contre-bas sur le côté gauche de la route D2 (avant la chapelle del Mène qui se trouve sur le côté droit). Il faut prendre un sentier vers la vallée du Dessig (affluent de l'Agly) où on découvre l'église par son côté nord semi-enterré à cause du versant abrupt qui descend jusqu'au bord de la rivière.

Sainte-Félicité de Sournia est une église à une seule nef rectangulaire terminée par un sanctuaire carré à chevet plat, plus étroit et plus bas. L'appareil, de cailloux de rivière et de moellons de taille moyenne, dégrossis au marteau et posés sans chercher la régularité, rappelle celui de Saint-Michel de Sournia. Ses angles sont, de la même manière, renforcés de grands blocs disposés en carreaux et boutisses. Les arrachements de la courbure de la voûte du chevet, aujourd'hui à ciel ouvert, attestent que primitivement il a été voûté. Cependant, sa nef couverte d'abord d'une charpente n'était voûtée en berceau plein cintre que dans un deuxième temps au moyen des arcs formerets portés par des piliers soigneusement appareillés. Une partie de cette voûte composée de dalles minces et longues est encore conservée dans la zone située devant son chevet.

Celui-ci communique avec la nef par un arc triomphal de tracé outrepassé. La porte percée dans le mur gouttereau méridional est également de dessin outrepassé. Les arcs latéraux qui redoublent les murs gouttereaux ne suivent pas ce tracé, ils sont semi-circulaires et leurs claveaux sont partout convergents, ils appartiennent à un autre goût et à une époque plus tardive. Leur volume se détache des murs primitifs à côté de la porte d'entrée où l'on peut observer une lézarde entre les deux surfaces. L'arcade intérieure de la première travée où se trouve cette baie est complètement désaxée par rapport à l'ouverture de la porte et l'une des deux fenêtres percées dans le mur méridional a été également murée par la construction de ces arcades. Les piliers rectangulaires qui fonctionnent comme des contreforts intérieurs sont composés de carreaux bien taillés formant un élargissement à leur base. Ils sont couverts d'un crépi ocre clair décoré de faux joints quadrillés qui imitent la régularité, cette ornementation est encore conservée par endroits sur les jambages et à l'intérieur des arcs latéraux.

Le chevet a été éclairé par deux fenêtres, l'une dans le mur de fond, l'autre dans le mur méridional, toutes les deux sont ébrasées vers l'intérieur - de même que les deux fenêtres aménagées dans le mur méridional de la nef, l'une, à l'est de la porte d'entrée, l'autre plus près du chevet. Leur tracé irrégulier est constitué de moellons en tas de charge dans leur montant et en claveaux rayonnants.

La restauration a restitué le système d'écoulement de l'eau au-dessus du mur gouttereau nord que P. Ponsich a signalé en 1948. Les orifices carrés sur des dalles de schiste saillantes ont un effet décoratif qui s'observe également à Reglella (Ille sur Têt) où ils sont encore tout à fait intacts. La façade occidentale de la nef est plus élevée que les murs gouttereaux nord et sud, probablement pour donner place à un clocher-mur.

Arc : P. Ponsich a forgé un argument à l'aide de la forme des arcs de Sainte-Félicité en comparaison avec des arcs de la deuxième nef de Saint-Michel de Sournia pour donner une filiation plutôt wisigothique que mozarabe à Sainte-Félicité.

Cette église possède un arc triomphal et une porte de tracé outrepassé. L'arc triomphal est construit de moellons de taille plutôt petite et de galets de rivière concernant ses piédroits et ses claveaux aussi. La distance entre ses montants laisse un passage de 1,94-1,97 m entre la nef et le sanctuaire, leur rétrécissement dissimule notamment l'intérieur du chevet. La hauteur des piédroits mesure 1,70 m ce qui n'atteint pas la largeur mentionnée de cette entrée. L'épaisseur de ce mur diaphragme est considérable, il fait 1 mètre. L'arc repose sur des impostes formées d'une dalle grossièrement épannelée qui fait une saillie importante de 0,16-0,17 m vers l'intrados mais qui ressort du pan des piédroits sur les trois côtés. L'une a de profil en biais, l'autre est rectangulaire. Les claveaux ne sont pas dénombrables à cause du crépi qui couvre en partie leur surface, mais la moitié de l'arc est composé de 18 éléments et on voit que les pièces sont posées en tas de charge. Sa face tournée vers le chœur présente un clavage en forme de « V ». Il est intéressant d'observer qu'entre les deux surfaces tournées vers la nef et vers le chœur une sorte de fourrage constitue l'intrados de l'arc.

La porte d'entrée percée dans la façade méridionale est construite de la même manière en galet de rivière et en moellons très irréguliers de dimension très différente et seulement éclatés mais ses proportions diffèrent de l'arc triomphal. Ses montants ont une hauteur considérable de 2,28 m par rapport à la hauteur totale de 3,56 m de son ouverture à partir du sol. La largeur de la porte fait une distance de 1,41-1,45 m. Ses claveaux sont actuellement au nombre de 34 mais les anciennes photos prises par R. Hyvert avant la restauration prouvent que justement la zone de la clé est tombée. A l'intérieur leur disposition n'est pas visible à cause de l'arc formeret qui est plaqué contre le mur gouttereau sud.

Toute la partie supérieure de cette porte a été murée à un moment inconnu pour y aménager la statue de la martyre de Carthage dans une niche. Récemment la restauration a rétabli sa disposition d'origine et a restitué sa forme initiale présumée. Malgré cette intervention, la méthode de construction en tas de charge est bien lisible, de la même façon que dans l'arc triomphal.

Protection : Arrêté de classement le 2 août 1965 – propriétaire : la commune de Sournia

Références bibliographiques :

Inventaire général : culture.gouv.fr (base Mérimée : photos de Roger Hyvert)

PONSICH, 1948.

BROSSE, 1966, p. 140.

BAILBE, 1971, p. 82. p. 87.

PONICH, 1971, p. 22.

PONSICH, 1973, p.33.

PONSICH, 1977, p. 179.

JUNYENT, 1983, pp. 193-194.

BARRAL, 1987, p. 472.

PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 370-373. (notice de P. Ponsich, J. Badia i Homs)

MALLET, 2003, pp. 133-134.

91. TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA

(outrépassé : plan du chevet de Santa Maria dans un massif et de Sant Miquel extérieurement polygonal ; retombée nord de l'arc triomphal de Santa Maria et de Sant Miquel ; fenêtre modifiée de Sant Miquel ; l'arc doubleau roman de Sant Pere)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone (province)

Commune : TERRASSA

Édifice : siège épiscopal comprenant trois églises : Santa Maria, Sant Miquel et Sant Pere

Titulaire : Santa Maria, la mère du Christ ; Sant Miquel (Michel), archange, chef de la milice céleste ; Sant Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome

Coordonnées Lambert : E : 418157 m ; N : 4602152 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 1' 5.8" E ; Latitude : 41° 33' 59. 9"N ; Altitude : 297 m

Historique : L'origine du groupe épiscopal d'Ègara est inconnue, on ne sait pas si le *domus* romain découvert sous les édifications chrétiennes peut être mise en rapport avec l'établissement religieux.

Entre 450 et 460, l'évêque de Barcelone, Nundinari crée administrativement l'évêché d'Ègara par la division territoriale du diocèse de Barcelone (partie littorale à Barcelone, partie intérieure à Ègara). Le premier évêque d'Ègara, Ireneu est désigné par Nundinari. La première référence à l'existence de l'évêché d'Ègara se trouve dans la correspondance entre le pape Hilaire et Ascani, évêque métropolitaine de Tarragone concernant l'élection d'Irineu comme évêque de Barcelone après la mort de Nundinari (464). Le nom des évêques suivants est conservé dans les actes de conciles. Les constructions épiscopales situées dans la première moitié du VI^e siècle correspondent à la présence de Nebridi au siège, il assiste aux conciles entre 516-540.

Nous ne savons pourtant rien de la disparition de l'évêché, le dernier évêque d'Ègara, Joan assiste en 693 au XVI^e concile de Tolède. Sous la domination musulmane, la nécropole est utilisée mais après la prise de Barcelone (801) par les Francs le titre de l'évêché n'est pas restitué, les églises d'Ègara appartiennent à l'évêché de Barcelone et continuent leur existence en tant que paroisse. La protestation de l'évêque franc de Barcelone, Frodoi en 874 auprès du pape à cause de l'ingérence de Baio, prélat d'Ègara dans ses affaires prouve que la situation n'est pas satisfaisante et que le diocèse de Barcelone a dû récupérer officiellement son territoire antérieur à la création de l'évêché d'Ègara. (GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2003. 2009.)

Le site a fait l'objet de plusieurs interventions :

1611-1639 : du curé Joan Arnella i Torrent

1818 : du père Fèlix Torres i Amat

1895-1896 : des architectes de Francisco de Paula del Villar Carmona et Lluís Muncunill

1906-1933 : de J. Puig i Cadafalch

1939-1951 : de Jeroni Martorell

1947 : fouilles d'Epifani de Fortuny et Josep de C. Serra-Ràfols à l'intérieur de l'église Santa Maria

1959 : intervention de Salvador Alaverda i Invers à l'extérieur du complexe

1975-1980 : de Jordi d'Ambros sur la toiture des trois églises

1982-1988 : fouilles d'Antonio Moro aux alentours de l'ensemble

1995-1997 : travaux du *Pla Espacial de Proteccio del Ptrimoni Historic-Arquitectonic-Ambiental de Terrassa*

2000-2007 : prospections chez des particuliers aux alentours du siège à l'isthme Sant Pere

Datation proposée : Les travaux archéologiques entamés en 1995 ont identifié les différentes phases de constructions du site qui s'est formé et s'est modifié depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours à cause d'une utilisation continue et en raison de fouilles fréquentes entreprises entre 1898 et 1950. Ces travaux révèlent la date du VI^e siècle pour la période épiscopale dont les constructions nous intéressent. Dans la présentation nous appuyons sur leurs résultats (GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2009.).

Des premières constructions du **IV^e siècle**, de l'époque tardo-romaine proviennent certaines fondations sous les édifices chrétiens, notamment un *domus* avec un *atrium-impluvium*, intégré plus tard dans le palais de l'évêque au sud de l'église Santa Maria, et les soubassements de pièces rectangulaires avec des enterrements contemporains entre les églises Sant Miquel et Santa Maria. La construction principale de cet ensemble funéraire se trouve au-dessous de la basilique postérieure.

J. Puig i Cadafalch qui a fouillé le site entre 1917-1921 et en 1934 a découvert une grande *aula* avec des mosaïques qu'il a identifiée avec la première cathédrale d'Egara, édifié **vers 450** qui avait fait araser les structures antérieures. Ces fouilles ont pu identifier : une niche dans le mur nord, une exèdre ajoutée postérieurement dans le mur sud (tous les deux avec un enterrement), deux pièces sépulcrales dans la partie occidentale, le chevet de l'édifice à l'est avec des cryptes. Au nord une zone funéraire s'étendait et au sud-ouest de la basilique d'autres enterrements suggéraient des chambres funéraires.

Dans une seconde phase, **avant le milieu du V^e siècle**, ce complexe a été rallongé tant vers l'ouest que vers l'est. A l'ouest un nouvel espace funéraire a été greffé à la pièce de dévotion contenant beaucoup d'enterrements, à l'est, derrière le chevet ancien de plan rectangulaire un baptistère de plan octogonal a été ajouté avec piscine centrale. Ainsi cette église présente une *aula* rectangulaire orientée est-ouest, décorée de mosaïques qui est terminée à l'est par un chevet plat avec crypte et un baptistère derrière, tandis qu'à l'ouest deux salles funéraires et une autre chambre funéraire à l'extrémité clôture l'ensemble. Au sud, d'autres pièces d'un usage exclusivement funéraire sont adossées.

Au **milieu du V^e siècle**, au moment de la création du siège épiscopal, l'édifice subit des transformations importantes et ne conserve que sa partie centrale, l'*aula* et la première zone funéraire occidentale. Cependant, l'espace du nouveau baptistère à l'est est supprimé et au corps central deux nefs latérales sont ajoutées qui sont rallongées à ce moment-là jusqu'à l'extrémité orientale où un chevet à trois absides est construit, celle au milieu de plan outrepassé. La nouvelle église de la cathédrale d'Egara est donc une basilique à trois nefs. Au sud de l'édifice, les chambres funéraires adossées sont rasées et une zone résidentielle se développe avec la demeure de l'évêque. Le nouveau baptistère se trouve à l'ouest avec une piscine de plan hexagonal.

Vers la **première moitié du VI^e siècle**, un grand projet est réalisé avec trois églises qui, malgré beaucoup de reconstructions, sont parvenues jusqu'à nos jours. Elles s'organisent autour d'un espace ouvert, d'une sorte de patio, qui donne accès aux principaux édifices. Concernant l'église Santa Maria, la cathédrale, la répartition de ses nefs est modifiée en sorte que la nef centrale devient plus étroite que dans la phase précédente, deux rangées de colonnes délimitent les trois vaisseaux. A l'est, un chevet unique substitue le chevet tripartite de la période antérieure, l'abside de plan outrepassé est enserrée à ce moment-là dans un massif rectangulaire. Dans la partie occidentale, la cuve baptismale de la phase précédente est conservée dans un nouvel espace dont un fragment subsiste toujours avec une fenêtre

d'origine. Au sud de la cathédrale, parmi les constructions du palais de l'évêque, une zone délimitée pour les enterrements a été identifiée avec la chapelle particulière de l'évêque.

L'église Sant Miquel, de plan central, carré à l'extérieur, en croix grecque inscrite à l'intérieur avec un chevet en fer à cheval à l'intérieur et heptagonal à l'extérieur conserve toujours ses volumes d'origine, seulement le couloir couvert qui l'enveloppa avec des accès sur chacun de ses côtés a été démoli. Au-dessous de son chevet, il y a une crypte de plan trilobé qui est accessible sur le côté nord. Dans sa partie méridionale, les fouilles ont trouvé une tombe ce qui fait penser à un usage funéraire dans cet espace et qui peut être mis en relation avec un autre enterrement sous l'autel au niveau supérieur. La présence de cette crypte et les inhumations dans le couloir entourant le corps central, dont certains sont contemporains avec la construction de l'édifice, évoquent une fonction funéraire, une sorte de mausolée à l'encontre de la conception de J. Puig i Cadafalch qui a « restauré » un baptistère au milieu des arcades soutenant une tour-lanterne.

L'église Sant Pere, fortement modifiée à l'époque romane, ne conserve que son chevet trilobé et une petite partie de ses murs de la construction du VI^e siècle. Elle consista à un édifice à trois nefs avec transept surélevé et ce type de chevet. Les nefs latérales ont disparu mais les fouilles ont retrouvé dans le collatéral sud la porte d'accès et un grand nombre de sépultures contemporaines de l'église. Non seulement l'intérieur de la nef méridionale, qui a été délimitée par un portique dans une phase suivante, mais à l'extérieur de l'église au sud une aire funéraire a été localisée.

Entre les églises Santa Maria et Sant Pere existait une structure de passage dans la partie occidentale de l'ensemble, d'après les bases retrouvées, qui a servi de mettre en communication directe ces deux églises.

De la période tardo-wisigothique du VIII^e siècle ne subsistent que des silos de stockage devant la porte de Sant Pere autour de la zone funéraire. Les fouilles n'ont trouvé aucun indice de l'invasion musulmane sur le complexe, aucune trace de conflits belliqueux, mais au contraire, le témoignage du développement de l'activité religieuse des églises. A l'époque carolingienne, aux IX-X^e siècles, cette activité ne change pas même si un prélat remplace l'évêque et la fonction du siège est probablement réduite au statut paroissial. Bien qu'à cette époque-là plusieurs sièges épiscopaux aient été rétablis par les autorités Franques, Ègara (comme Empuries) n'a pas pu récupérer ce rôle valorisant. C'est à cette période-là que le portique au sud de Sant Pere et le couloir couvert autour de Sant Miquel, utilisé exclusivement comme cimetière, ont été supprimés. Le château de Terrassa au sud de l'ensemble manifeste le pouvoir carolingien depuis 801.

A la période **romane**, les nouvelles reconstructions se conforment au développement de l'église paroissiale Sant Pere négligeant l'ancienne cathédrale Santa Maria en sorte qu'au moment de la destruction de la partie occidentale de celle-ci son mur nord est conservé afin de délimiter l'espace paroissial formé de Sant Pere, de Sant Miquel et des cimetières. Les reconstructions commencent au XI^e siècle et affectent à ce moment-là l'ancienne cathédrale Santa Maria qui ne conserve que son chevet auquel un petit édifice en croix latine est adossé. Les anciennes constructions à l'ouest correspondant au baptistère ont été utilisées comme des dépendances pour la communauté augustinienne de Saint Ruf qui occupa le lieu un peu plus tard. Au sud de l'église, un cloître a été adossé et l'espace de la zone résidentielle de l'ancien évêque a été utilisé comme *sagrera*. L'acte de consécration de l'église en 1112 fait référence à son cimetière à une distance de trente pas à ses alentours.

Les trois nefs de l'ancienne église de Sant Pere du VI^e siècle ont été détruites au XII^e siècle et sa nef actuelle a été construite à l'emplacement de sa nef centrale tout en conservant son chevet trilobé. Cependant, l'église Sant Miquel est préservée intacte, elle n'est privée que de son corps extérieur.

Le mur nord provenant de la cathédrale ancienne s'écroule au XIV^e siècle et sous l'occupation de la communauté augustinienne les édifices se dégradèrent progressivement. Joan Arnella, le vicaire de Sant Pere qui entre en fonction en 1610, fait des restaurations, fouille le cloître et installe des jardins au sud de Santa Maria provoquant la disparition des structures précédentes à ces endroits-là.

Description : L'ancien siège épiscopal d'Ègara, l'actuelle paroisse Sant Pere se trouve au cœur de la ville de Terrassa, sur l'isthme de Sant Pere, délimité par les deux rivières de Santa Maria et de Vallparadis.

L'ensemble clôturé fonctionne de nos jours comme musée, bien qu'il soit toujours au service du culte. Il se compose d'une cathédrale (Santa Maria), d'une église paroissiale (Sant Pere), d'une église martyriale (Sant Miquel), de la résidence de l'évêque et des différentes zones funéraires.

L'église **Santa Maria** se trouve dans l'aire sud de l'ensemble. A l'exception de son chevet conservé du VI^e siècle, l'édifice consacré en 1112 appartient à la période romane. Son plan dessine une croix latine. La publication des résultats de fouilles en 2009 rend compte de la découverte des fondations d'une abside antérieure, également de tracé outrepassé, mais postérieure au chevet à trois absides de la cathédrale précédant les constructions du VI^e siècle (voir phases constructives ci-dessus). Il a dû s'effondrer très vite probablement à cause de sa situation sur le versant de la rivière. Le choix de la nouvelle forme du chevet au VI^e siècle, de plan outrepassé à l'intérieur et rectangulaire à l'extérieur, s'expliquerait en effet par ce risque de proximité du torrent qui exige le renforcement du chevet par un massif incorporant l'abside intérieure.

A l'extérieur, les surfaces murales du chevet sont parementées de petit appareil disposé en assises régulières et par endroits des assises céramiques régularisent les lignes. Les angles sont renforcés de pierre de taille volumineuses. Les fouilles ont révélé qu'entre les parements interne et externe, les murs sont constitués du remplissage de pierres et de galets de rivière. Cette méthode de construction et le revêtement des murs de petits carreaux réguliers unissent les constructions datées du VI^e siècle. Cet appareil suggère leur contemporanéité. L'appareil de la reconstruction romane greffée à ce chevet est différent, les moellons moins travaillés et plus grands forment des assises bien que la taille des éléments soit différente.

A l'intérieur, le chevet conserve sa voûte en cul de four et ses trois fenêtres à simple ébrasement vers l'intérieur, de même que les vestiges de ses peintures murales (vie et passion du Christ), distribués dans des bandes concentriques avec des scènes juxtaposées sans séparation, qui était à l'origine des débats sur leur datation et sur la datation de l'édifice lui-même, voire le complexe. A l'encontre des opinions qui ont situé ces fresques au X^e siècle, selon la position actuelle, après les interventions archéologiques, elles sont datées de la seconde moitié du VI^e siècle. La datation des amphores de provenance d'Afrique, découvertes dans la couverture de l'abside ont donné une fourchette chronologique entre 550-700.

Après la destruction partielle de l'ancienne cathédrale, à ce chevet de la période épiscopale est adossée la reconstruction romane, composée d'un transept débordant et d'une nef unique. L'arc triomphal à la limite de l'abside et du transept appartient selon les recherches actuelles au chevet du VI^e siècle comme son rapport solidaire avec les fragments de peintures murales l'a prouvé aux archéologues. Ils ont supposé que les piédroits actuels ont substitué les colonnes d'origine.

Au-dessus de la croisée du transept s'élève une coupole octogonale sur trompes dont la voûte dépasse la hauteur des croisillons et celle de la nef. Elle est coiffée d'un clocher-tour rectangulaire à deux étages. Les bras nord et sud du transept sont couverts d'une voûte en berceau plein cintre, la nef d'un berceau brisé - toutes sur des banquettes. A l'extérieur, la coupole, les murs nord et sud sont décorés d'arcatures aveugles. La porte d'entrée

appareillée, de tracé semi-circulaire, s'ouvre dans la façade occidentale, tandis qu'une autre porte dans le mur gouttereau méridional donnant sur le cloître, aujourd'hui disparu, est due aux transformations des chanoines augustins.

Selon la conception muséologique actuelle, à l'intérieur de l'église les vestiges de mosaïques, de sépultures sous la nef et l'ancien baptistère sous le transept appartenant à des phases constructives précédentes sont laissés dégagés sous des vitres transparentes, de même que devant l'église on peut reconnaître la trace des édifications et des inhumations antérieures disparues.

Selon les archéologues (2009), l'instauration du nouvel ensemble épiscopal a commencé par l'édification de cette cathédrale de Santa Maria. Ces travaux ont daté le remblayage des constructions épiscopales à la seconde moitié du V^e siècle.

L'église **Sant Miquel** se situe au centre du complexe, entre les deux autres églises. Elle est l'unique édifice qui conserve entièrement en plan et en élévation sa structure d'origine à l'exception du couloir extérieur qui l'enveloppa auparavant. Le petit édifice, de plan central, rectangulaire à l'extérieur, dessine une croix grecque inscrite à l'intérieur avec des angles arrondis. Au centre, huit colonnes à chapiteaux sculptés soutiennent une coupole surélevée sur trompes.

La nouvelle fouille de l'espace central en 1996 a permis de découvrir que les bases de ces colonnes reposent sur un mur à la manière d'un fondement et que le niveau que Puig i Cadafalch a supposé avoir été le fond de la piscine baptismale est seulement une couche de mortier. La fonction baptismale a été écartée en faveur de la nature funéraire de l'édifice, d'après les enterrements à son intérieur et à son extérieur. L'ensemble des bases, fûts et chapiteaux présente des différences entre leur diamètre ce qui démontre leur provenance d'édifices antérieures, pas forcément provenant du site épiscopal, mais probablement de ses alentours. A l'est, un chevet intérieurement outrepassé, extérieurement heptagonal avec une crypte à son niveau inférieur est lié à l'édifice. Elle est voûtée en cul de four.

Le pavement d'origine en *opus signinum* est conservé sur les deux niveaux. La construction des parois est identique à celle de Santa Maria : un revêtement en petit appareil sur leur deux faces (taille : 8-13 cm) en assises régulières enserrant un remplissage en pierres et galets liés avec du mortier à chaux. Nous retrouvons les lignes régulatrices en plaques de céramique aussi et les fondements en moellons et en galets de rivière, de taille différente et en disposition irrégulière. Dans les angles, il y a de très grandes pierres de taille en carreaux et boutisse.

A la crypte au-dessous de l'abside, on accède par un seul escalier à l'angle nord-est de l'édifice. Les fouilles ont prouvé qu'il n'exista jamais une sortie indépendante sur l'autre côté et a démenti l'hypothèse de Puig i Cadafalch qui a affirmé l'existence d'une *fenestrella confessionis* à cet endroit-là apportant de la lumière à partir de la zone supérieure. Cet escalier descend d'abord dans un couloir transversal au milieu duquel s'ouvre l'accès (élargi postérieurement) à une petite chapelle de plan trilobé. Elle conserve toujours son crépi d'origine, blanc en haut, de couleur rouge en bas, exactement la même que dans les absides de Santa Maria et de Sant Pere ce qui renforce l'hypothèse de la contemporanéité des trois bâtiments.

Trois portes encadrées de pierre de taille s'ouvrent dans les façades nord, ouest et sud. Celles du nord et de l'ouest sont des ouvertures de dimension réduite, entre deux contreforts, couvertes par un linteau monolithe. C'est la restauration qui les a rouvertes. La porte méridionale, la seule qui a été laissée ouverte auparavant, de dimension plus grande que les deux autres, a été reconstruite au XVII^e siècle par le curé Arnella i Torrent.

Plusieurs baies éclairent l'édifice : quatre dans la partie haute de la tour lanterne, trois dans le chevet, trois dans chacune des lobules de la crypte (les fenêtres du couloir de la crypte

sont postérieures). Les fenêtres à un niveau observable sont à simple ébrasement mais les travaux archéologiques ont prouvé qu'à l'exception des ouvertures du chevet elles ont été élargies. Il est intéressant de remarquer que la disposition des trois fenêtres dans l'abside supérieure est notablement décalée vers le nord et qu'elles ne sont pas percées symétriquement. En plus, l'intentionnalité se traduit dans leur ébrasement asymétrique.

L'abside supérieure possède une décoration picturale d'origine (Christ en mandorle avec des anges surmontant les douze apôtres), restaurée récemment et datée de l'époque de la construction de l'église, au début du VI^e siècle bien que les études iconographiques, sans tenir compte de la technique, pointent sa date au X^e siècle. En effet, les restes de la peinture ont été localisés au-dessous de la couche d'*opus signinum*.

Le corps extérieur qui enveloppa l'édifice devant ses côtés nord, ouest et sud, possédait une porte au centre de chacune de ses façades correspondant aux portes du corps central. Seules les bases de ce couloir en moellons et galets sont partiellement conservées. Son pavement était également en *opus signinum* mais les différents enterrements, contemporains avec la construction, puis leur emploi à l'époque carolingienne et l'usage de l'édifice, l'ont abîmé.

En fait, une tombe sous l'autel dans l'abside supérieure, une autre dans le lobule sud de la crypte et la destination de l'enveloppe extérieure exclusivement à des enterrements atteste le caractère funéraire de l'église Sant Miquel, comme une sorte de mausolée, depuis sa construction et la continuité de cet usage à l'époque carolingienne.

L'église **Sant Pere** dans la zone septentrionale du site a été reconstruite sur un nouveau plan à l'époque romane, probablement à la fin du XII^e siècle en conservant son ancien chevet, d'une façon similaire à l'église Santa Maria. Ces changements manifestent la transformation du siège épiscopal en église paroissiale. La division des fonctions monastiques et paroissiales a dû commencer avant ces reconstructions, autour de l'an mil⁹⁵ et si au moment de la destruction de l'ancienne cathédrale son mur nord a été préservé afin de séparer Santa Maria, gardant sa fonction monastique, de la zone paroissiale de Sant Pere, cette division territoriale exprime le partage des rôles aussi.

De l'ancienne construction à trois vaisseaux avec transept débordant ne reste en élévation que son chevet trilobé (les lobules ne sont pas outrepassés) et une partie de son ancien transept. Il subsiste l'arc doubleau d'origine à l'extrémité est de la nef actuelle, derrière l'arc doubleau médiéval de tracé brisé. Il correspond à l'arc qui a mis en communication l'ancien transept avec l'espace précédant le chevet. Sur les deux côtés de cet ancien arc doubleau nous voyons l'arrachement des arcs au nord et parallèlement au sud au même endroit qui s'ouvraient autrefois sur les bras nord et sud du transept.

La nouvelle église romane n'a qu'une seule nef, plus courte à l'ouest que l'église précédente, elle repose sur le périmètre de la nef centrale de l'édifice antérieur dont il conserve aussi en élévation son mur dans sa façade sud actuelle jusqu'à un certain niveau (1,20 m). La nouvelle porte a été ouverte dans ce mur. Ce mur gouttereau méridional est couronné d'une corniche, décorée d'une frise sculptée, qui est soutenue par des consoles en forme de têtes humaines.

Le chevet est la seule partie de l'ancien édifice épiscopal du VI^e siècle qui subsiste entièrement. Son plan trilobé est comparé par les auteurs de la publication commune des travaux archéologiques effectués en 2009 aux absides de l'architecture domestique de l'époque romaine. Extérieurement, les lobules latéraux sont reliés au lobule central par deux petits angles. Les trois fenêtres d'origine dans chacun des lobules ont été agrandies comme à l'église Sant Miquel. Le parement du chevet de Sant Pierre est similaire à celui des deux autres

⁹⁵ GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, Tuset Bertran, 2009, p.183.

églises, il est formé des petits carreaux, le fondement des murs est en moellons et en galets irréguliers mais disposés en assises.

Au X^e siècle, le plan intérieur de l'abside a été altéré par la construction d'un retable en pierre, l'unique exemplaire de la Péninsule, qui a fermé le lobule central. Dans le but de consolider par derrière ce retable, l'espace restant dans la courbure a été rempli de pierre et du mortier. La restauration a dégagé ce remplissage et a découvert dans la partie basse du mur la même peinture en couleur rouge qu'à la crypte de Sant Miquel et dans l'abside de Santa Maria.

Le chevet conserve sa voûte en cul de four, le transept surélevé et la nef portent une voûte en berceau plein cintre, celle du transept actuel a un profil transversal. Au nord de la nef, deux chapelles ont été rajoutées, l'une, de Saint Valentin date du XVII^e siècle, l'autre, du Santíssim du XIX^e siècle.

Arc : Le tracé outrepassé est fortement présent dans le plan des absides datées du VI^e siècle, notamment dans l'abside intérieurement outrepassée et extérieurement rectangulaire de Santa Maria et dans l'abside intérieurement outrepassé, extérieurement polygonal de Sant Miquel dont la crypte de plan triconque possède également cette forme dans ses trois lobes.

Curieusement, la courbure en fer à cheval se trouve en élévation aussi dans la retombée nord de l'arc triomphal de Santa Maria et au même endroit à Sant Miquel. Il s'agit des arcs parfaitement appareillés pour leurs piédroits et pour leurs claveaux également. Ces arcs retombent sur leurs montants par l'intermédiaire d'impostes saillantes à peu près dans la même ligne verticale sans avancée ou retrait. Les claveaux de l'arc de Santa Maria sont très réguliers, bien taillés et en disposition radiale.

A l'arc triomphal de Sant Miquel, les claveaux sont formés de travertins également très réguliers, leur retombée touche la retombée des arcs doubleaux contigus qui renforcent les angles de la tour lanterne centrale devant le chœur. Il est difficile de repérer ce qui appartient à la construction d'origine et ce qui est dû à la restauration, en tout cas, dans la partie inférieure de l'arc triomphal les claveaux en travertin se fondent dans le matériau calcaire qui constitue l'arc doubleau. C'est le rein qui est ramené vers l'intrados en donnant le tracé outrepassé à la retombée nord, mais bizarrement, cette zone inférieure est assez raide et plutôt rectiligne. Au sud, on voit le même système, les claveaux en travertin de l'arc triomphal se fondent dans la retombée en pierres calcaire de l'arc doubleau contigu mais ce côté est en plein cintre. L'anomalie peut s'expliquer par la construction de l'arc triomphal dans un premier temps et la reprise de ses retombées au moment où les arcs doubleaux ont été adossés au mur diaphragme, au même endroit où les claveaux de l'arc triomphal retombent sur ses impostes.

Il faut noter une seule petite fenêtre dans la façade occidentale de l'église Sant Miquel au profil outrepassé avec un bec très saillant vers l'intrados, imitant ainsi le tracé islamique ou mudéjar. Selon les travaux archéologiques récents, cette forme est le résultat de différentes modifications et restaurations postérieures.⁹⁶

Un arc doubleau brisé de tracé outrepassé à la nef de l'église Sant Pere (devant les autres arcs doubleaux appartenant à la phase épiscopale dans la zone extrême orientale de la nef) est déjà de l'époque médiévale.

Protection : Arrêté de classement BCIN pour l'ensemble le 03/06/1931

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

⁹⁶ GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, Tuset Bertran, 2009.

www.carehispania.com

PUIG, 1936.

BARRAL, 1981, pp. 248-249.

GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, Tuset BERTRAN, 2003.

GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, Tuset BERTRAN, 2009.

Guide du Musée de Terrassa, Ajuntament de Terrassa, Museu de Terrassa, 2009.

RIPOLL, CARRERO, RICO, Tuset, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 52-53.

92. SAINT-ÉTIENNE DE NIDOLÈRE

(outrépassé : plan de l'abside)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

Commune : TRESSERRE

Édifice : ruines très réduites

Titulaire : saint Étienne, proto-diacre et proto-martyre (+35)

Coordonnées Lambert : E : 689174 m ; N : 6160679 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 52' 06.1"E ; Latitude : 42° 32' 44. 8"N ; Altitude : 51 m

Historique : L'église fut mentionnée la première fois en 855 dans le précepte de Charles le Chauve comme la possession (*cella*) de l'abbaye Saint-Hilaire près de Carcassonne. La même référence se répète au X^e-XI^e siècles, puis, après que les habitants rachetèrent le domaine de l'abbé de Saint-Hilaire en 1235, elle devient église paroissiale. Au XVI^e siècle le domaine est rattaché à la baronnie de Tresserre. Au XVII^e siècle, l'église perd son statut paroissial et devient dépendance de la paroisse du Boulou. (MLIR *Catalunya romànica*)

Datation proposée : Patrice Alessandri qui a étudié les vestiges y a distingué trois campagnes de construction : le IX^e siècle ; la seconde moitié du X^e ou la première moitié du XI^e siècle ; et le XI^e siècle ou la période postérieure.

Les fouilles menées par lui en 1984 à l'intérieur et à l'extérieure ont permis d'identifier à partir des éléments subsistants la première phase de construction au IX^e siècle qui consisterait à l'édification d'une nef unique rectangulaire de dimension modeste (6,50 m sur 4,30 m) qui a été achevée à l'est par un chevet trapézoïdal plus étroit. Elle devait être couverte d'une charpente à cause de la faible épaisseur de ses murs (0,60 m). Sa porte d'entrée se trouvait dans le mur méridional vers la façade occidentale.

La deuxième étape, que P. Alessandri situe dans la deuxième moitié du X^e ou dans la première moitié du XI^e siècle⁹⁷, comprenait le voûtement de la nef à l'aide de trois piliers plaqués respectivement contre le mur gouttereau nord et sud dont ceux du milieu ont été prolongés dans un arc doubleau en divisant la nef en deux travées. Pour épaissir les murs, les piliers ont été reliés entre eux par deux arcs formerets sur chaque côté qui formaient des niches.

La troisième phase aurait affecté le chevet de l'édifice qui a été prolongé vers l'est par une travée droite dans laquelle trois gradins aménagés servaient de surélever le chœur, cette fois-ci en plan outrepassé peu profond (seulement à l'intérieur). L'abside nouvelle a été construite sur les bases rasées de l'ancien chevet carré en incorporant une partie de son tracé. La modification aurait pu survenir d'après l'archéologue dans la première moitié du XI^e siècle ou plus tard, au moment où la chapelle a été convertie en église paroissiale de Nidolère.

Description : Juchés sur un petit promontoire, les ruines de l'église se trouvent à 4 km dans la direction nord-est du Boulou, à côté du hameau du même nom, sur la rive gauche du Tech. Sa situation à proximité de la rivière a déterminé son sort.

⁹⁷ BARRAL, 1987, p. 474. CATALUNYA ROMANICA, 1993, p. 429.

Bien que les vestiges de l'église Saint-Étienne de Nidolère soient réduits à un état très fragmentaire, le témoignage de ce monument est très important à cause de sa datation précoce et en raison de la connaissance de ses campagnes de construction successives. Il n'en reste aujourd'hui qu'un seul pan de mur et les fondations de son périmètre, à l'exception de la partie méridionale de son abside qui a été emportée par le glissement du sol vers la rivière à côté. La première travée nord subsistante avec l'arc latéral entre les deux piliers adossés est surmontée encore d'une grande partie de sa voûte en berceau plein cintre qui conserve toujours l'empreinte du coffrage. La deuxième travée ne subsiste en élévation que jusqu'à sa mi-hauteur. Le fragment de l'arc doubleau également de tracé en plein cintre préserve néanmoins son imposte saillante de section carré.

L'appareil irrégulier de la première campagne de construction en galets de rivière de taille moyenne et petite se distingue de la disposition plus régulière des blocs de grès en assises horizontales dans les piliers. Les claveaux convergents de l'arc latéral de la première travée sont composés de dalles minces de même longueur. A l'entrée de la travée de chœur plus étroite que la nef il n'y a pas de trace de piédroits, on peut penser plutôt à un arc de chœur. Les deux murs de fondation nord et sud n'y sont pas symétriques et au sud le mur est plus épais. Dans la zone de l'abside il n'y a aucune trace du couverture, seuls les murs fondateurs nous renseignent.

Formant des registres réguliers, les trous de boulins soigneusement encadrés de quatre cailloux sont laissés ouverts. A l'intérieur du mur nord subsistant il n'y a pas de fenêtre percée mais à l'extérieur vers le milieu, les galets dessinent la forme d'un arc. Dans la partie haute de l'angle nord-occidental subsistant, les assises horizontales au-dessus de l'appareil en galets peuvent résulter probablement d'une surélévation lors du voûtement de la nef.

L'exemple de Nidolère a une grande portée du point de vue de l'évolution du chevet. Nous avons affaire ici d'un changement radical qui à un moment déterminé a favorisé le plan outrepassé au détriment du chevet rectangulaire. Les étapes de construction définies révèlent avec évidence la postériorité de l'abside du plan outrepassé à la forme trapézoïdale de la phase initiale ce qui serait comparable aux deux chapelles successives de Saint-Michel de Sournia, la première à chevet rectangulaire, la deuxième au plan outrepassé.

Depuis 1984, les vestiges de l'église, envahis de végétation ne s'arrêtent pas de se dégrader. Des grands blocs détachés de la voûte et des murs, dans le voisinage de différentes sortes de déchets, occupent l'intérieur de la ruine.

Arc : Les auteurs parlent du plan intérieurement outrepassé de l'abside substituant le chevet trapézoïdal pourtant le plan de R. Mallol dans *Catalunya romànica* ne représente pas ce tracé. Le plan de l'abside dépasse le chevet trapézoïdal, il a bien agrandi et monumentalisé la partie orientale de l'édifice, ce changement de conception ne peut pas s'expliquer par les nécessités topographiques du site.

Protection : pas renseigné

Références bibliographiques :

BARRAL, 1987, pp. 473-474. (notice de Patrice Alessandri), plan p. 492.

CATALUNYA ROMANICA, 1993, pp. 428-429. (notice de JBH, MLIR)

MALLET, 2003, pp. 269-270.

93. VILA-ROBAU

chez Barral i Altet, E. Junyent SANT GENIS, chez Badia i Homs (1985), dans *Catalunya romànica*, dans le programme CARE SANT ANDREU

(outrépassé : plan de l'abside ; en champignon : porte occidentale)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : VILA-ROBAU, lié à VENTALLÓ

Édifice : ancienne église paroissiale, aujourd'hui désaffectée

Titulaire : sant Andreu (André), apôtre et martyr (+ vers 62), le Protoclet ou Sant Genís (Genès) d'Arles, martyrisé en 308 à Arles, son culte s'est répandu en Espagne, surtout en Cartagène

Coordonnées Lambert : E : 500748 m ; N : 4668049 m

Coordonnées GPS : Longitude : 3° 0' 32.0" E ; Latitude : 42° 9' 52.5" N ; Altitude : 22 m

Historique : Mentionné la première fois dans la liste des possessions du monastère de Sant Pere de Roda dans le précepte du roi Lothaire en 982 (Junyent). Selon Badia i Homs (1985), le toponyme vient de la jonction du mot « *vila* » et du nom propre d'un personnage germanique appelé Hrotbaldi ou Rodebald.

Dans la documentation il y a une confusion entre Palol de Fluvia, en face de l'autre côté de la rivière, et Vila-Robau et leur églises, Sant Genís de Palol et Sant Andreu de Vila-Robau. Anciennement, il n'existait que la paroisse de Sant Genís de Palol à laquelle Sant Andreu de Vila-Robau a été ajoutée. En 1606, Sant Andreu et Sant Genís sont rattachées au village voisin de Sant Mori, en 1753 elle redevient la dépendant de Palol et au même siècle encore Sant Andreu s'émancipe comme église paroissiale indépendante et Sant Genís reste désaffectée. L'actuelle église paroissiale de Vila-Robau, construite au XVIII^e siècle, est également dédiée à Sant Andreu. (JBH, MLIR *Catalunya romànica*)

L'ancienne porcherie et entrepôt a fait l'objet en 1978-1980 des travaux de remise en état à l'initiative du Grup d'Art i Treball del Centre Excursionista Empordanès de Figueres (réouverture de la porte ancienne qui était bouchée, élimination des ouvertures tardives dans le mur méridional, nettoyage intérieur).

Datation proposée : Selon X. Barral i Altet l'édifice actuel est antérieur à sa première mention mais pas trop. Badia i Homs en 1985 place dans sa catégorie de « romane I » qui comprend le X^e siècle. Il serait l'une des premières églises en Empordà où réapparaît l'abside semi-circulaire ou en fer à cheval se substituant au plan rectangulaire ou trapézoïdal des siècles antérieurs. Ce changement du plan du chevet lui signale l'apparition des premières constructions déjà romanes.

En 1990 dans *Catalunya romànica* J. Badia i Homs estime toujours que l'ancienne église de Vila-Robau répond à des formes architecturales populaires du X^e siècle et qu'elle appartient aux premières églises où le plan semi-circulaire réapparaît. Les absides de tracé outrepassé seraient les plus anciennes selon lui parmi ces exemples comme l'église de Vila-Robau l'atteste. Il compare la simplicité de l'église correspondant à une petite communauté rurale dans la même région avec d'autres petites églises contemporaines comme Sant Pere del Pla de l'Arca ou de Sant Genís de Terrer.

Description : Le petit village qui abrite cette église est accessible de Sant Miquel de Fluvia par un chemin de terre (3 km) longeant le fleuve Fluvià dans la direction sud-est ou à partir de Ventalló (2,5 km) dans la direction nord.

L'église Sant Andreu de Vila-Robau est enserrée à l'angle d'une petite place parmi les autres constructions adossées (au sud l'ancien presbytère) à sa façade nord et sud, l'ancien cimetière à l'est est également intégré dans des maisons voisines. En conséquence, c'est seulement sa façade occidentale qui reste libre et accessible pour les observations. Il s'agit d'un petit édifice modeste, de dimensions réduites (nef, mesures dans œuvre : 10,25 X 3,60 m) qui comprend une nef unique rectangulaire greffée à l'est à une abside de plan fortement outrepassé (selon X. Barral i Altet à l'extérieur semi-circulaire). L'édifice est entièrement voûté, sa nef en berceau plein cintre outrepassée sans banquette, son abside en cul de four mais également avec des parois reproduisant ce même profil légèrement en fer à cheval. La voûte de l'abside porte toujours les empreintes des roseaux entrecroisés de l'ancien coffrage sur sa surface.

De part et d'autre de la nef, juste devant le chœur deux chapelles latérales ont été ouvertes au XVI^e siècle au moyen d'un transept.

L'arc de tête de l'abside est encadré de pierre de taille qui est visible dans la partie basse du piédroit nord, construit de blocs appareillés de couleur noire, le reste est d'une pierre plus claire et les deux variantes alternent dans la marche qui surélève le chœur. Cette abside correspond à la disposition dite « ouverte » étant donné qu'il n'y a pas d'arc rétrécissant le passage vers le chœur. L'arc triomphal de la chapelle nord repose sur des supports bâtis en briques, alors que la chapelle méridionale possède un arc édifié en pierre de taille, d'une couleur différente de celle du piédroit nord de l'arc de tête de l'abside mais d'un matériau identique avec le montant sud ce qui laisse supposer que l'arc de tête de l'abside a été repris au moment de la construction de cette chapelle secondaire. Ces trois chapelles sont surélevées par un degré mais la dénivellation est plus grande à l'abside.

Le bâtiment dispose sa porte d'origine occidentale et ses deux baies, l'une à l'axe du chevet, l'autre au-dessus de la porte. Cette ouverture occidentale ne s'ouvre pas au centre de la façade mais elle est un peu décalée vers le sud. A l'extérieur son tracé dessine un arc en champignon avec des retombées écartées vers les extrémités sur des piédroits avancés, tandis qu'à l'intérieur son tracé a été remanié pour correspondre au plein cintre au moyen du remplissage des écoinçons. Ce mur occidental est bien aminci en hauteur. Une autre porte moderne, plus grande est bouchée dans le mur méridional.

Quant aux fenêtres, celle surmontant la porte occidentale ne se trouve pas au milieu du mur non plus, mais un peu désaxé vers le nord. Son arc semi-circulaire ébrasé vers l'intérieur a été repris à l'extérieur par une correction d'encadrement en brique rouge. La fenêtre axiale du chevet de taille relativement grande, également à simple ébrasement vers l'intérieur présente une ouverture significativement plus ébrasée vers le sud fait supposer une intentionnalité dans sa construction. Si on ne peut pas donner une orientation désaxée à une abside de la même manière qu'à un chevet rectangulaire, par la modification de l'ébrasement de sa fenêtre on a pu probablement aboutir à la même solution. La paroi intérieure de l'abside présente un fort amincissement vers le haut.

Les anciennes publications décrivent un clocher-mur dans le prolongement de la façade occidentale avec des arcs outrepassés dont il ne subsiste rien, seulement les deux trous enfoncés dans la voûte de la nef à ce secteur à l'intérieur conservent encore le souvenir de ce clocher.

L'appareil n'est visible qu'à l'extérieur sur le mur occidental parce qu'à l'intérieur toutes les surfaces sont couvertes du crépi. Le mur de l'abside et des chapelles latérales porte la trace des peintures murales, celle du chevet dateraient de l'époque romane, celle des chapelles latérales sont postérieures à leur construction. Ce seul parement occidental dégagé présente

un appareil très rustique en moellons quelconques et en galets de rivière, de taille très différente seulement cassés et sans aucune recherche de la régularité. La chaîne d'angle sud-ouest n'est pas renforcée du tout, dans l'angle nord-ouest nous voyons des moellons plus grands grossièrement équarris.

Arc : Oliva Prat en 1962, E. Junyent en 1983 et Badia i Homs en 1985 qualifient d'outrépassé le tracé de la porte occidentale et la forme des baies du mur du clocher qui le surmonte. Cette ouverture a été bouchée et rouverte lors des travaux de 1978-1980. Dans l'état actuel, ce clocher mur n'existe plus et la disposition de la porte correspond à l'arc en champignon, c'est à dire sur des piédroits avancés. Le tracé de l'arc est assez pointu et ses retombées sont très évasées. Cette construction ne jouit d'aucune distinction ou renforcement par rapport au matériau et à l'appareil du reste de la paroi. Ses montants sont en moellons un peu dégrossis et des galets de rivière posés horizontalement, dans le piédroit méridional les éléments sont un peu plus grands. Les claveaux de cet arc très maladroit et rude sont constitués de moellons étroits et leur taille similaire semble être recherchée. Ils sont au nombre de 23 en disposition radiale. La hauteur totale de l'arc mesure 1,83 m sur une distance de 0,86 m entre ses supports qui s'élèvent jusqu'à 1,27-1,34 m. Le retrait des retombées sur les piédroits est significatif, il fait 0,15 m. L'épaisseur du mur à cette porte est 0,93 m. Badia i Homs a signalé en 1985 la différence d'épaisseur entre la nef (0,80 m) et le chevet dont le mur est plus large (1,20 m). Il faut noter que la fenêtre axiale de l'abside a un profil asymétrique qui est outrépassé sur son côté méridional. Bien que le tracé de la fenêtre au fond ait été modifié en forme rectangulaire, on peut supposer que toute la construction n'a pas été détruite. La disparition du clocher est regrettable parce que selon Badia i Homs il était l'un des plus anciens d'Empordà, en général les clochers-murs des églises préromanes ont été ajoutés postérieurement

Protection : aucune protection, ne figure pas dans invarquit.cultura.gencat.cat qui répertorie 7 monuments à Vila-Robau
En propriété privée, de même que l'ancien presbytère voisin.

Références bibliographiques :

OLIVA PRAT, 1962, pp. 78-79.

BADIA, 1977, p. 26

BARRAL, 1981, p. 213-214.

JUNYENT, 1983, pp. 206-207.

BADIA I HOMES, 1985, vol. II/B (1981), pp. 376-378; plan, photos: p. 382.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 870-871. (notice de JBH, MLIR)

RIPOLL, 2009, pp. 235.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 63.

94. SAINT-JULIEN DE VIEUSSAN

(en champignon : porte méridional)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

Commune : VIEUSSAN

Édifice : ruines

Titulaire : saint Julien, ? saints Julien et sainte Basillisse, époux, martyrs à Antinoé (+ 309)

Coordonnées Lambert : E : 0699129 m ; N : 6271437 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 59' 21.2" ; Latitude : 43° 32' 31.1" ; Altitude : 519 m

Historique : Sans documentation

L'abbé Giry rappelle que l'église se trouvait autrefois au bord d'un vieux chemin, disparu depuis, menant sur la crête entre Vieussan et Le Pin. La toponymie Sant Julio a été également conservée. Le lieu-dit Bourigno à sa proximité lui inspire par son suffixe à consonance latine l'existence d'un habitat romain à cet endroit-là.

Datation proposée : Marcel Durliat et l'abbé Joseph Giry en 1971 dans la publication des *Actes du 94e Congrès national des Sociétés Savantes* sous le titre de *Chapelles pré-romanes à chevet quadrangulaire du département de Hérault* ont fait connaître l'église ruinée de Saint-Julien de Vieussan et estiment à l'aide de l'exemple de Saint-Michel de Sournia que l'arc surélevé de la porte de Vieussan construite en retrait sur ses piédroits serait un peu antérieure aux arcs outrepassés de Saint-Bauléry de Cébazan (qui sont comparés aux arcs de Cuxa) et daterait du début de la période préromane.

L'abbé Giry qui a retrouvé les ruines de l'église d'après la toponymie, dans *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault* en 1983 considère qu'elle remonte à l'époque wisigothique et que son chevet aurait été voûté et adapté à la nouvelle liturgie dans un deuxième temps à l'époque romane.

Description : Le village de Vieussan se trouve à mi-chemin entre Saint-Pons-de-Thomières et Bédarieux, à 5 km dans la direction sud de La Trivalle. Les ruines de l'église sont peu connues et très difficilement retrouvables sur une pente abrupte qui monte vers le Col du Roc Traucat. Dans la forêt les ruines de l'église sont entourées d'autres constructions anciennes. À l'intérieur, les broussailles poussent parmi les débris de murs effondrés. C'est le chevet de l'église qui est le plus abîmé, son mur de fond est complètement disparu. Par rapport aux anciennes photographies en possession de José Fornells, la détérioration de l'édifice continue.

L'ancienne église Saint-Julien avait une nef unique prolongée à l'est par un chevet profond de plan rectangulaire, légèrement plus étroit que sa nef. Celle-ci est divisée en deux parties par un mur perpendiculaire aux murs gouttereaux nord et sud. Actuellement, la couverture est disparue partout, néanmoins les arcs formerets renforçant les murs nord et sud du chevet ont pu servir à porter une voûte dont le tracé n'est plus identifiable. Dans la pièce occidentale séparée, les arrachements signalent également l'existence d'une voûte.

Selon la conception de l'abbé Giry, la longue nef appartiendrait à la même campagne de construction, l'appareil, en revanche, dans la façade occidentale est formé de moellons plus régulièrement équarris, plus grands et parfaitement assisés par rapport à la partie orientale. Dans la façade méridionale la différence sans aucune rupture est observable aussi dans le secteur précédant la porte. Concernant le mur nord, Giry note également un "gauchissement"

dans la paroi extérieure qui n'est pas parallèle avec le mur sud justement dans cette zone de division intérieure. Il a pensé à la reprise du travail parce qu'il n'y a pas de rupture dans la surface de cette paroi. Pour Giry, la voûte de la pièce occidentale servait de support à une tribune et la division de la nef s'expliquerait par des aménagements profanes. Dans la partie orientale de la construction, les moellons sont plus disparates, leur dimension est plus diverse et bien qu'il y ait par endroits des tendances d'assises, leur disposition est plus irrégulière qu'à l'ouest. Il faut souligner que dans les chaînes d'angle il n'y a pas de bloc volumineux, le décrochement entre la nef et le chevet est très faible. Des grands moellons très irréguliers sont intégrés dans la partie basse du mur méridional du chevet. La construction est très sommaire, le mortier n'est pas partout à chaux, mais de terre aussi, qui a déjà massivement disparu. Seulement sur la paroi extérieure du mur nord il y a une petite zone en *opus spicatum*.

A cause de la dégradation, nous avons peu d'informations sur l'arc triomphal séparant le chevet de la nef. Avant l'édification des arcs latéraux du chevet, il a dû rétrécir ce passage et cacher le sanctuaire, cependant ces arcs formerets font saillie jusqu'au plan vertical des piédroits de l'arc triomphal. Au sud, sur le sommier de l'arc latéral formé d'une grande pierre plusieurs croix sont gravées. On voit toujours sur ce mur sud du chevet son amincissement vers le haut malgré sa faible hauteur, il porte toujours son enduit. Les piédroits de l'arc triomphal, en moellons quelconques sont couronnés des plaques d'impostes grossières de couleur sombre, saillantes vers l'entrée du chœur, cependant les claveaux disparus ne permettent pas d'identifier son tracé.

L'abbé Giry en 1983 a pu encore rendre compte d'une baie à simple ébrasement dans le mur sud du chevet que nous n'avons pu voir. La seule petite ouverture très sommaire à simple ébrasement vers l'intérieur subsiste dans le mur méridional de la nef. A l'intérieur elle est constituée d'une plaque, sorte de linteau, à sa base, d'une seule pierre posée de chant dans son montant ouest et de quelques autres dans celui de l'est ; à l'extérieur les pièces subsistantes sont également posées de chant et convergent vers le haut. L'édifice a deux portes, l'une dans le mur méridional, l'autre dans le mur occidental. Celle dans le mur sud penche vers l'extérieur et menace de s'effondrer.

Arc : Le détail le plus cité de ce monument est sa porte percée vers le milieu du mur gouttereau méridional. Ses piédroits à une distance d'un mètre comprennent de grands blocs équarris aussi qui sont posés en carreaux et boutisse. Sans impostes, l'arc repose à un retrait considérable sur ces supports. Son tracé est légèrement brisé et ses retombées sont bien écartées ce qui exclut toute possibilité du remplissage ultérieur des écoinçons du mortier pour le transformer en fer à cheval. Ses claveaux sont composés de plaquettes calcaires en tas de charge à la naissance de l'arc et de lamelles de schistes en disposition radiale dans la partie supérieure. Le nombre des constituants est 38 dans la face extérieure, à l'intérieur le comptage est impossible parce que le mur séparant la nef de la pièce occidentale coïncide avec le piédroit ouest de la porte et cache la retombée de son arc sur ce côté. La courbure de la forme semi-circulaire est établie d'une façon assez maladroite par des minces plaques serrées parallèlement l'une à côté de l'autre ce qui aboutit à un tracé pointu dont l'éventail est formé par des petits morceaux coincés entre les éléments sur l'extrados. La zone du clavage est très typique, parmi les lamelles qui forment un « V » en biais plusieurs petites plaques minces se superposent. A l'intérieur, la construction est plus sommaire mais elle suit le même principe, les lamelles sont encore plus étroites, la voussure visible comprend 32 éléments.

L'autre porte dans le mur occidental est radicalement modifiée mais sa forme d'origine en champignon sur piédroits maçonnés en moellons avec six claveaux en tuf bien appareillé dans sa retombée sud en retrait est toujours bien observable.

Protection : sans protection

Références bibliographiques :

DURLIAT, GIRY, 1971.

GIRY, 1983, pp. 167-168.

95. **SANT MIQUEL ou SANT TOMÀS de PALOL SABALDÒRIA** **ou de PALOL DE LA BAULÒRIA**

(outrépassé : moitié est de l'arc de la petite porte méridionale, voûte de la nef)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Commune : VILAFANT

Édifice : église en ruine, l'ancienne chapelle palatiale du château de Palol de Sabaldòria

Titulaire : chez J. Ainaud, M. Oliva Prat (1959) et E. Junyent l'église est dédiée à l'apôtre saint Thomas, partout ailleurs à l'archange saint Michel, X. Barral i Altet fait référence à tous les deux

Coordonnées Lambert : E : 495543 m ; N : 4676802 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 56' 45.7" ; Latitude : 42° 14' 36.4" ; Altitude : 48 m

Historique : Les références documentaires sur l'église sont tardives. En 1167 elle a été donnée au monastère de Ripoll par l'évêque Guillem de Girona avec l'église paroissiale de Santa Leocàdia d'Àlguema (en catalan Santa Llogaia), de l'autre côté de la rivière Manol, dont elle était la suffragante jusqu'au XIV^e siècle. Le château de Palatiolo auquel l'église appartient apparaît la première fois en cette année de 1167. Le nom Palol désigne un personnage qui apparaît en 1182. Dans les *Rationes decimarum* la *capella de Palaciolo* est mentionné en 1279, en 1280 elle est appelée *capella Palaciolo de Balloria*. (Badia i Homs, 1985)

2000 : projet d'intervention archéologique lancé par l'Ajuntament de Vilafant en but de valoriser les vestiges

2008 : fouilles découvrant une série de structures liées à l'église et 22 enterrements

2010-2011 : fouilles à l'intérieur et autour de l'église au nord et au sud découvrant plusieurs tracés de la muraille

2013 : consolidation du site (Inventari)

Datation proposée :

Chez Juan Ainaud en 1948, l'église de Palol Sabaldoria reçoit sa place dans le groupe « de tradition wisigothique locale » à côté ses églises de Brunet, de Sournia, de Rellinars, de Canapost et de Sant Mori.

En revanche, M. Oliva Prat en 1959 la situe vers le milieu du X^e siècle et souligne sa ressemblance avec les églises mozarabes de la Catalogne et du Roussillon, notamment avec celle de Boada, de Fenollar et de Brunet. Le même auteur en 1962, affirme la similitude de Palol Sabaldoria avec la grande partie des églises préromanes, cette fois-ci de tradition wisigothique et la situe chronologiquement, d'après sa structure, vers la fin du groupe de Sidilla (IX^e), de Peralta (844) et de Boada (le plus ancien selon lui).

A. Deulofeu en 1962, place l'église de Sabaldoria (avec Sidilla, Boada et Palau de Santa Eulalia) à l'époque antérieure au IX^e siècle et plutôt aux VII^e-VIII^e siècles à cause de l'*opus spicatum* dans leurs parements. A Sabaldoria, il fait référence à cette disposition dans la façade occidentale de l'église. Selon sa thèse, ce repère chronologique, le rangement en épi, se trouve dans les constructions de VII^e-VIII^e siècles et persiste jusqu'au début du IX^e siècle. La présence de l'*opus spicatum* qui se trouve à Sant Pere de Roda datée, selon lui, du début du VIII^e siècle et qui est absent dans les églises mozarabes du X^e siècle lui permet d'affirmer que

ces petits monuments de transitions vers l'art roman sont antérieurs au premier grand monument roman de Roda.

Jacques Fontaine en 1977, tient l'église du Palol Sabaldoria fort typique de l'architecture rurale du pays. Il la date du X^e siècle, sa voûte outrepassée, comparée à Saint Martin de Fenollar serait pourtant pour lui wisigothisante. Il met en relief le souvenir d'un *palatiolum* antique à cet endroit et l'existence d'une villa romaine dont elle fut l'église privée à l'époque romaine, puis wisigothique.

Barral i Altet en 1981 a supposé que la voûte et les piliers qui la portent, comme la façade occidentale ont été reconstruits à l'époque romane. D'après son état, l'église lui semblait l'une des plus tardives de l'Empordà, probablement déjà du XI^e ou de la fin du X^e siècle. (E. Junyent en 1983, n'a pas de datation.)

Badia i Homs en 1985, met l'église dans sa catégorie de "préroman II" comprenant les VIII-IX^e siècles. Dans *Catalunya romànica* en 1990, il la date du IX^e ou au plus du X^e siècle en considérant qu'elle s'inscrit par ses caractéristiques dans le groupe d'église préromanes, simples et de nature rurale. Il compare son arc doubleau conservé aux arcs de Carbonils, de Vilars, de Solers. La petite porte secondaire au sud est un élément répandu, selon lui, dans l'architecture religieuse locale antérieur à l'an mil mais en général elle se trouve au nord.

Les campagnes d'excavations de 2010 et 2011 sous la direction d'Anna Augé Santeugini ont daté par C14 l'inhumation dans une tombe anthropomorphe couverte de dalles devant le chevet entre 861 et 995. Cette période correspond selon les archéologues au début de l'usage de nécropole et de la fondation de l'église qui devait situer entre les IX^e et le X^e siècles. Les enterrements à l'intérieur s'étaient de l'époque médiévale jusqu'au temps moderne. Sur 25 tombes, 10 correspondent à l'époque médiévale (IX^e-XVI^e) en fosse anthropomorphe ou sous simple couverture de dalles, les 15 autres en cercueils de bois datent du XVI^e jusqu'au XIX^e siècle. Les tombes de l'époque médiévale recouvrent toute la nef tandis que celles de l'époque moderne se concentrent entre la première et la deuxième travée de la nef et dans la chapelle latérale, ajoutée au XIV^e siècle. Le chevet a dû être entièrement réservé à la liturgie parce qu'aucun enterrement n'y a été trouvé. Dans un enfoncement antérieur à la construction de l'église des fragments de céramiques ibériques ont été découverts dans son sous-sol naturel.

Les fouilles ont révélé à l'environnement de l'église à une distance de 2 m à l'ouest, au nord et à l'est une plate-forme surélevée qui délimite un espace sacré. Dans son mur nord du XV^e siècle, certaines parties en pierres sablonneuses bien travaillées et arrangées avec soin peuvent correspondre à la période de fondation de l'église. Sur ce côté, la gorge de la rivière Manol a assuré la défense naturelle. Au sud de cette plate-forme, où le terrain est rabaissé, le mas a été construit au XVI^e siècle même en détruisant la muraille passant par là. Cette clôture méridionale de la forteresse est bornée d'un fossé. Dans la partie supérieure de cette plate-forme, au nord, une nécropole a été découverte (non fouillée). A l'ouest, se trouvait l'accès à cette plate-forme qui est conforme avec l'entrée occidentale de l'église elle-même. L'édifice de plan rectangulaire dégagé en contrebas serait le presbytère édifié aux XVI^e-XVII^e siècles. On ne peut pas savoir si l'église datée du IX^e-X^e siècles peut coïncider avec la construction de la forteresse qui à son tour est documenté depuis le début du XI^e siècle. Cet édifice de plan rectangulaire n'a pas été fouillé non plus.

Description : Pour arriver au site de Sabaldoria qui se trouve à peu près à 4 km dans la direction sud de Figueres, il faut suivre la Ronda Barcelona à côté de la voie ferrée jusqu'au rond-point où le Carrer Garrotxa tourne à droite et mène à côté du quartier Les Fourques aux ruines clôturés de Palol Sabaldoria, en face du mas Petit.

Sur une butte, l'église est intégrée dans un ensemble fortifié qui comprend les vestiges d'un château, et d'une tour rasée de plan circulaire de son côté oriental, les ruines d'une muraille

et d'un fossé qui ont protégé le site de son côté méridional. Les vestiges archéologiques (silos, céramiques, stèles, sépultures, fragment de silex) à l'est et au sud du mas Palol ont attesté l'existence d'une nécropole et d'un site pré-romain.

L'église Sant Tomà ou Sant Miquel de Palol Sabaldoria a une nef unique de plan rectangulaire s'élargissant légèrement vers son chevet trapézoïdal qui est un peu désaxé par rapport à sa nef. Deux paires de piliers rectangulaires ont soutenu jadis des arcs doubleaux, par l'intermédiaire des impostes saillantes, qui ont renforcé la voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassée de la nef et ont divisé la nef en trois travées. En raison de l'état de ruine avancé, le chevet est réduit à son mur nord et la voûte de la nef ne subsiste que partiellement sur sa première travée occidentale. Le mur gouttereau nord n'est conservé que jusqu'à la naissance de sa voûte, son pendant sud est détruit davantage. Les murs subsistants s'amincissent légèrement à l'intérieur et plus fortement à l'extérieur. L'église est importante par ses dimensions considérables parmi les petites chapelles rurales (17,40 m X 6,80 m).

L'appareil se compose de moellons irréguliers, de galets de rivière donnant une grande disparité aux parois où des pièces mieux équarries de taille similaire se mêlent pour former des grandes rangées en épi. Sur la façade occidentale cette disposition est bien visible mais nous la retrouvons à l'intérieur de la première travée et sur les autres parois subsistantes. L'autre caractéristique de cette maçonnerie est l'emploi d'immenses blocs de grès bien taillés dans les chaînes d'angle, dans les piédroits de l'arc triomphal, dans l'encadrement extérieur et intérieur de la fenêtre occidentale et dans les piliers des arcs doubleaux. En élévation il n'en subsiste que le premier arc doubleau supportant toujours les vestiges de la voûte dans la partie occidentale de la nef. Il ne conserve que ses retombées d'origine, sa partie supérieure a été restaurée par des pièces bien distinctes. Il faut pourtant préciser que le matériau de ces piliers adossés aux murs gouttereaux nord et sud est différent et leur surface est mieux travaillée que des autres surfaces appareillées.

La porte principale se trouve dans la façade occidentale, les quelques pièces bien équarries conservées de ses piédroits et ses claveaux suggèrent un encadrement aussi soigné que celui de la fenêtre qui la surmonte. Cette baie à simple ébrasement vers l'intérieur, parfaitement intacte, présente un encadrement en pierre de taille, ses montants limités à quelques éléments sont couverts en haut par un linteau monolithe. Dans le prolongement de cette façade les vestiges d'un clocher-mur sont toujours observables. Il y a une autre ouverture plus petite dans le mur méridional de la troisième travée, devant le chœur, ses supports et ses claveaux sont, en revanche, en moellons dégrossis. Son tracé est outrepassé asymétriquement car seule sa retombée orientale présente cette courbe. Par rapport au niveau du sol extérieur son ouverture est surélevée.

Sur ce côté sud une chapelle latérale de plan rectangulaire fait saillie au niveau de la travée centrale, elle a été ajoutée au XIV^e siècle selon les documents écrits. Sa maçonnerie en moellons irréguliers mais en assises horizontales est différente de la construction initiale et surtout ses deux chaînes d'angle d'une pierre dure posées très régulièrement en carreau et boutisse signale une construction postérieure.

Arc : La voûte en berceau plein cintre légèrement outrepassée subsistant dans la première travée occidentale de la nef prend naissance sur une petite banquette. Sur le mur nord cette banquette n'existe pas.

Chez M. Oliva Prat (1959, 1962), E. Junyent et J. Badia i Homs (1985, 1990) le tracé des arcs doubleaux est qualifié de légèrement outrepassé. En 1962, Oliva Prat donne le relevé de l'arc doubleau de la nef en fer à cheval. Sur la photographie d'A. Deulofeu en 1962 le tracé de ce même arc est également outrepassé.⁹⁸ Malgré ces opinions unanimes, l'état actuel de cet

⁹⁸ DEULOFEU I TORRES, 1962, 2. p. 139.

arc doubleau n'accuse pas un outrepassement, ses piliers robustes sont composés de pierre de taille volumineuses, ses impostes monolithiques de profil en biais font saillie seulement vers l'intrados, ses claveaux minces et parfaitement taillés ne traversent pas l'intrados mais deux pièces s'y rejoignent. Cet arc doubleau se détache de la construction primitive par la perfection de son exécution et par le matériau différent. Badia i Homs en 1985 attire l'attention sur la grande ressemblance entre l'arc doubleau conservé de Palol Sabaldoria et celui de Sant Esteve de Palau s'Ardiaca, il les considère de la même période.

Chez Barral i Altet, la petite porte percée au sud dans la travée précédant le chœur est de tracé semi-circulaire. En fait, il semble appartenir aux arcs semi-outrepassés, il est difficile de trancher sur son tracé. Il s'agit d'une porte secondaire près de la zone du chœur construit en moellons et en galets de rivière pour ses supports et pour ses claveaux également. Sa hauteur totale mesure 2 m pour un passage étroit de 0,62 m entre les piédroits dont la hauteur inégale fait 1,37-1,50 m. Ces montants ont une nette avancée (0,11 m) par rapport à la retombée de l'arc. La retombée sur le côté oriental de cet arc est ramenée vers l'intérieur à l'aide de mortier. Sur la face extérieure, le même type de matériau est plus recherché, le sommier et le contre-sommier sont exécutés de grands blocs posés horizontalement, sur le côté oriental il y a une grande pierre taillée probablement en remploi tandis que les claveaux dans la partie haute sont de tailles similaires et en disposition radiale. Sa clé au milieu est coincée de part et d'autre pas des petits éléments triangulaires. L'intrados porte les traces longitudinales du coffrage. Le mur dans lequel cette porte est percée fait 0,90 m. Sur ce côté méridional il n'y a pas de cimetière détecté. (Toutes ces observations ont été faites au moment où le monument a été échafaudé à cause des travaux.)

Protection : Arrêté de classement le 22/04/1949, propriétaire : la commune de Vilafant

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

AINAUD, 1948, pp. 314-315.

OLIVA PRAT, 1959, pp. 150-159.

OLIVA PRAT, 1962, pp. 70-72.

DEULOFEU I TORRES, 1962, pp. 45-46.

FONTAINES, 1977, p. 283. p. 285.

BARRAL, 1981, p. 205.

JUNYENT, 1983, pp. 140-141.

BADIA I HOMES, 1985, vol. II/B (1981), pp. 418-421; plan p. 421.; photos p. 422.

ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 905-908. (notice de JBH, MLIR)

RIPOLL, 2009, p. 235.

RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 63.

AUGÉ SANTEUGINI, 2013.

96. NOTRE-DAME DE LA LAUZE

(outrépassé : arc triomphal, en champignon : porte occidentale)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : VILLARZEL-CABARDÈS - domaine du château de Villarlong

Édifice : vestiges de la chapelle

Titulaire : sainte Marie, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 0658130 m ; N : 6242538 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 29' 04.1" E ; Latitude : 43° 16' 50.8"N ; Altitude : 160 m

Historique : L'occupation ancienne du site est attestée par la trouvaille de céramiques sigillées du haut Empire, d'un fragment de sarcophage, de tessons gaulois, d'une monnaie nord-hispanique à légende ibérique.

Concernant l'église, elle n'est mentionnée qu'en 1269 comme la dépendance de la paroisse voisine de Saint-Pierre de Villarlong.

Datation proposée : André Bonnery en 1987 dans le *Paysage monumental de la France autour de l'an mil* date les ruines d'après la forme de l'arc triomphal légèrement outrépassé du X^e siècle en affirmant que dans les édifices préromans les plus anciens de la région les arcs sont nettement outrépassés. Les caractéristiques des vestiges de Notre-Dame correspondent globalement aux édifices préromans de cette zone aux VIII^e-X^e siècles, c'est le tracé de l'arc triomphal qui lui permet de mieux préciser sa proposition chronologique.

Dans l'Inventaire général l'arc triomphal est qualifié de plein cintre et l'édifice reçoit seulement la catégorie de préromane.

Dominique Baudreu et Jean-Paul Cazes dans leur article intitulé *Les villages ecclésiastiques dans le bassin de l'Aude* (publié dans *L'environnement de l'église et la topographie religieuse des campagnes médiévales. Actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale, Aix-en-Provence, 28-30 septembre 1989*) attribuent l'édifice à chevet rectangulaire et à arc triomphal outrépassé au X^e siècle et réfutent l'identification des vestiges autour de l'église avec un monastère de religieuses qui a été émise au XVII^e siècle par le curé de Villarzèl. Ils publient le plan de l'église d'après les fouilles inédites de D. P. Cattaneo, L. Guiraud, C. Journet qui ont mises au jour la clôture du cimetière à l'est et au sud de l'église en pierre sèche et les ruines d'un habitat à l'ouest. Le matériel céramique trouvé sur place s'étale selon les auteurs entre l'Antiquité et l'an mil.

Dans la *Carte archéologique de la Gaule* consacré à l'Aude en 2009, les ruines sont également rattachées à l'époque préromane tout en précisant qu'il y a des opinions qui les datent de l'époque wisigothique.

Description : Villarzel-Cabardès se trouve à 13 km dans la direction nord-est de Carcassonne, à partir de cette commune il faut encore continuer la route sur 1,5 km vers l'est jusqu'au château de Villarlong et prendre un chemin de terre dans la même direction pour retrouver les ruines de l'ancienne église Notre-Dame, isolées dans les champs. A l'ouest de l'église, à un niveau plus élevé il y a des vestiges d'habitat en pierre sèche. Le cimetière wisigothique dit *Moural des Morts*, daté entre la fin du V^e et le VII^e siècles d'après le mobilier récupéré, est à 2 km de là-bas vers le nord.

Les vestiges apportent le témoignage d'un édifice à nef unique de plan rectangulaire (11 m X 5 m dans l'œuvre chez Bonnery) qui communique avec un chevet carré (4,50 m X 4,50 m) à travers un arc triomphal de tracé légèrement outrepassé d'une ouverture de 3 m entre ses piédroits. La nef et le chevet étaient également charpentés. On peut toujours voir que non seulement le chevet est surélevé de deux degrés à son entrée mais l'espace devant l'arc triomphal est également distingué par un autre degré constituant ainsi une sorte d'avant-chœur. Dans le reste de la nef une bande de pierre parcourt la base des murs et signale une petite banquette.

L'église a reçu son nom de la matière de construction en lauzes de gré qui provient de l'épierrage des terres des alentours. Ces blocs de dimensions très différentes et seulement cassés forment souvent des rangés en épi double et simple dans les parois. Ce phénomène qui se répète dans chaque façade présente dans le mur nord du chevet et de la nef des dispositions doubles, séparées par des assises horizontales. Quoiqu'à l'angle sud-est du chevet il y ait des moellons équarris volumineux, ailleurs et surtout à l'angle sud-ouest la taille des éléments reste insignifiante et similaire à l'appareil des murs. Ce qui est toujours soigneusement arrangé dans les angles, c'est la disposition en carreaux et boutisses, indépendamment de la dimension des constituantes. Ces murs s'amincissent partout en hauteur ce qui se voit particulièrement bien sur le mur méridional partiellement ruiné. Les trous de boulins sont laissés ouverts dans les parois.

La porte d'entrée est percée dans le mur méridional, son tracé n'existe plus en élévation mais la notice d'A. Bonnery dans le *Paysage monumental de la France* fait référence à une ancienne photo sur laquelle son dessin serait identique avec celui de l'arc triomphal. En revanche, le profil de l'autre ouverture dans le mur occidental de la nef à une hauteur de 1,80 m à partir du sol est semi-circulaire sur des piédroits avancés. Ce n'est pas sa forme qui est inhabituelle mais son percement si élevé dans la nef ce qui se comprend mieux de l'autre côté du mur où le niveau du sol extérieur se situe à cette hauteur.

Le chevet possède deux baies à simple ébrasement vers l'intérieur, l'une dans le mur de fond, l'autre dans le mur méridional. Toutes les deux sont composées des montants en moellons posés en tas de charge et extérieurement terminés d'un linteau monolithe échancré au milieu. Intérieurement, dans l'ébrasement de l'arc les plaques très minces prennent leur naissance par un léger retrait. Dans le chevet, le support d'autel subsistant est apparemment contemporain avec la construction, il dispose d'un enfoncement quadrangulaire à son centre. La valeur particulière de ces vestiges réside dans leur état bien observable, jamais restauré ou reconstruit, la disparition de l'enduit crée des conditions favorables à la lecture du bâti.

Arc : L'ancien édifice fournit l'exemple précieux de la coexistence du tracé outrepassé dans le dessin de son arc triomphal avec le tracé en champignon dans la forme de sa petite porte occidentale - tous les deux sous leur forme d'origine.

L'arc triomphal a des piédroits maçonnés en petits plaques de schistes, identiques sans aucune distinction avec l'appareil du reste de l'édifice. Ces supports sont couronnés d'impostes formées d'une dalle volumineuse grossièrement travaillée et débordante sur ses trois faces (vers la nef, vers l'intrados de l'arc, vers le chevet). L'arc repose sur ces plaques par un retrait considérable. Ses claveaux sont très nombreux (77) à cause de la faible largeur des pièces qui sont choisis selon une longueur similaire. Sur sa face vers la nef, les éléments sont rangés en disposition radiale dans la retombée nord et en tas de charge dans la partie basse de la retombée sud. La zone du clavage est asymétriquement décalée un peu vers le nord où deux lamelles très minces encadrent une plaque de schiste triangulaire. Sur le revers, le clavage constitue un « V » avec une pièce également triangulaire en superposition entre les plaques posées en biais. On peut observer la méthode de se concentrer seulement sur

l'arrangement soigneux de la face présentée de l'arc et le simple remplissage entre ses surfaces extérieures.

L'ouverture occidentale ne correspond pas à une porte d'entrée, pour mieux connaître sa fonction d'origine il faudrait identifier les constructions qui se trouvent à l'ouest derrière la nef. Elle rappelle la porte occidentale également surélevée de l'ancienne nef de Saint-Michel de Sournia dans les Fenouillèdes. Asymétriquement percée dans la façade occidentale, avec un décalage notable vers le sud, son tracé en champignon aux retombées écartées suppose qu'il n'était jamais destiné à être modifié en arc outrepassé au moyen du remplissage de ses écoinçons. Ses piédroits en petites dalles de lauze, tout à fait similaire à l'appareil des parois, sont particulièrement élevés et considérablement en avancée par rapport à la naissance de son arc. Réalisant une courbure ovalisante sans intermédiaire d'imposte, cet arc est formé extérieurement de claveaux en tas de charge dans ses reins et terminé à son sommet en disposition de « V » par une dalle en position centrale entre des minces plaques doubles. Le système du remplissage à l'intérieur de l'arc entre ses faces présentées est similaire à l'arc triomphal. Sur son côté tourné vers la nef, à l'exception du clavage possédant une double clé coincée par des petits morceaux de schiste, les caractéristiques de la construction sont identiques avec sa face extérieure.

Protection : Arrêté de classement le 30 septembre 1966 (inscription sur l'Inventaire supplémentaire en 1926) – en possession du propriétaire du château de Villarlong

Références bibliographiques :

Inventaire général (base Mérimée)

Dossier DRAC Montpellier (photographies de Christophe Robert)

BARRAL, 1987, pp. 457-458.

BAUDREU, CAZES, 1994, p. 82.

OURNAC, PASSELAC, RANCOULE, 2009, p. 492.

97. NOTRE-DAME DE GLÉON

(outrépassé : voûte du chevet de la chapelle sud)

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Commune : VILLESÈQUE-LES-CORBIÈRES

Édifice : chapelle

Titulaire : sainte Marie, mère de Jésus

Coordonnées Lambert : E : 0688480 m ; N : 6215573 m

Coordonnées GPS : Longitude : 2° 51' 31.5"E ; Latitude : 43° 02' 21.7"N ; Altitude : 48 m

Historique : Il n'y a aucune référence documentaire sur la chapelle de Gléon. D'après les fragments de céramiques sigillées et des amphores trouvés sur place, le site devait être occupé jadis par une villa gallo-romaine. Au X^e siècle le vicomte de Narbonne a acquis le domaine dont les descendants l'ont possédé jusqu'au XIX^e siècle.

Au XII^e siècle, il existait une autre église à côté du château qui a été promue au statut de l'église paroissiale au XVIII^e siècle par l'archevêque de Narbonne. Les contestations ont provoqué sa destruction pendant la Révolution française. C'est à ce moment-là que la statue de la Vierge avec ce vocable ont été transférés à la chapelle présentée ici qui a été ainsi dédiée à Notre-Dame. Cependant, le titulaire d'origine de notre édifice est inconnu. Au XIX^e siècle, son plan a été adapté à la réception d'une sépulture, sa façade a été refaite avec une nouvelle porte et sa toiture a été surhaussée de 0,75 m. (F. BOUSQUET)

Datation proposée : Henri Grizaud en 1973 dans son article intitulé *Chapelles préromanes dans les Corbières* a donné une filiation wisigothique à la petite église de Gléon en s'appuyant sur l'inscription funéraire de Diusvirus et sa femme découverte dans l'église et à l'existence de tombes à lauzes trouvées à ses alentours. Selon l'auteur, pour l'authentification d'un édifice wisigothique, il serait indispensable de s'appuyer sur le témoignage des inhumations sous des plaques de lauzes à proximité du monument. Dans l'Aude il y a très peu de chapelles de cette période (Gléon, Jonquières), la plupart conservent seulement la tradition wisigothique à l'époque carolingienne au IX^e-X^e siècles.

Françoise Bousquet en 1978 dans son étude monographique sur la chapelle, qualifie de préroman l'édifice d'après ses données archéologiques (plan, fenêtres, appareil) et constate que selon le poème dédicatoire de Diusvirus et sa femme surmontant autrefois la porte occidentale (aujourd'hui sous l'arcade latérale sud), l'église aurait été construite au VI^e siècle à moins que la plaque ne provienne, avec d'autres éléments réemployés (chapiteaux, supports d'autel), de l'édifice plus ancien, la basilique à contrabside découvert à 50 m de la chapelle Notre-Dame. Le motif des cercles sécants qui décore les chapiteaux de l'arc triomphal, le pilier nord-ouest et la voûte de la nef dateraient l'édifice du VI^e-VII^e siècles alors que pour ces derniers il s'agirait plutôt du remploi à cause du voûtement de la nef dans un deuxième temps et en raison de l'ouverture de son mur nord vers une nouvelle pièce ajoutée ultérieurement. En revanche, la comparaison et la parenté architecturale indéniable avec les églises similaires et probablement contemporaines des régions voisines (Hérault, Roussillon, Catalogne), lui suggère une datation du début du IX^e jusqu'à la fin du X^e siècle, grâce aux édifices qui, à l'encontre des références manquantes des chapelles de l'Aude, sont mieux documentés (Fenollar 844, Cuxa 879, Sournia 985, Boada 944, exemples de l'auteur). Le chœur plus

profond que la nef serait aussi pour F. Bousquet un indice de l'ancienneté, caractéristique à Saint-Martin de Bize et à Notre-Dame de Gléon qui seraient selon elle les plus anciennes dans l'Aude. Les autres, cependant, appartiennent aux IX-Xe siècles (Saint-Martin-des-Puits, Saint-Jean-de-Cas). Finalement, la chapelle de Gléon reçoit ainsi la datation précoce du VI^e-VII^e siècles.

A part l'étude F. Bousquet, le site de Gléon n'a jamais fait l'objet de fouilles archéologiques.

Description : Célèbre pour son château viticole de Gléon-Montanié,⁹⁹ le domaine abritant cette petite chapelle se trouve à une vingtaine de kilomètres dans la direction sud-ouest de Narbonne dans l'écrin vert et vallonné des Corbières. Villesèque-des-Corbières à laquelle elle appartient administrativement est à 3,8 km au sud.

L'état actuel de la chapelle est fortement défiguré par sa restauration qui a couvert d'un ciment épais toutes les surfaces intérieures et a rejointoyé tous ses arcs. A l'extérieur, les murs sont couverts d'enduit, à l'exception de sa paroi nord.

Aujourd'hui l'église s'élève isolée dans les champs. A son plan primitif appartenait une petite nef unique, rectangulaire achevée par un chevet du même plan, très profond, orienté à l'est. Une annexe, également rectangulaire juxtaposée au nord contre ce chevet et liée à son chœur par une petite porte fait également partie de la construction d'origine selon F. Bousquet. Au XIX^e siècle ensuite une salle plus large que cette annexe a été ajoutée au nord de la nef d'origine pour former un vaisseau parallèle avec elle provoquant le percement du mur nord de celle-ci. F. Bousquet suppose que la nef aurait pu se prolonger au-delà de sa longueur actuelle qui a été définie par la nouvelle façade occidentale, surmontée d'un clocheton au XIX^e siècle.

A l'extérieur, curieusement l'ensemble du chevet et de la nef présente une toiture du même niveau. Cette curiosité est due à des travaux de réparation en 1862 parce que primitivement le chevet était plus bas que la nef de l'église. A l'intérieur, le chœur a une hauteur nettement plus basse que la nef et son niveau du sol est considérablement surélevé, d'abord par deux marches devant l'arc triomphal (0,33 m), puis par deux autres à l'intérieur (0,35 m).

Actuellement l'édifice est entièrement voûté. Le chevet de l'église primitive est couvert d'une voûte en berceau plein cintre outrepassée. La petite annexe nord porte également une voûte en berceau pas outrepassée et sans banquette, en revanche, les arcs formerets de la nef ancienne soutenant une voûte en berceau font supposer à F. Bousquet qu'originellement elle devait être charpentée. Son profil est légèrement outrepassé. La pièce nord-ouest a aussi une voûte en berceau parallèle avec la nef méridionale.

L'arc triomphal à l'entrée du chœur surélevé est porté par des colonnes monolithes aux chapiteaux (remplis?) sans saillie qui rétrécit à peine ce passage. Les colonnes sont très abîmées, surtout celle du sud a une surface détériorée vers intrados, elle est assez cachée par l'arc formeret de la nef sur ce côté parce que le pan du mur fait avancée jusqu'au niveau de cette colonne-piédroit. Les chapiteaux ont une surface irrégulière et apparemment retaillée, rabotée vers l'intrados. Ils ne sont pas symétriques, celui du nord, orné des motifs dits wisigothiques a des angles coupés, celui du sud est simplement chanfreinée. Les claveaux de l'arc ont dû être refaits au moment de la création des enfeus à l'intérieur de l'arc formeret sud et de l'ouverture de mur nord vers la nef nouvelle parce que tous ces arcs ont le même type d'appareil et le même matériau, y compris la nouvelle porte de l'annexe donnant sur la nouvelle pièce nord-ouest. Tous ces arcs ont un tracé semi-circulaire et à l'exception de l'arc triomphal ils retombent sur des pénétrations très nettement avancés. Ce sont ces éléments (de

⁹⁹ Je me souviens avec de la reconnaissance de M. Montanié pour son accueil chaleureux et pour m'avoir montré le patrimoine de son domaine. Il a regretté cette restauration néfaste et serait favorable à une restitution plus fidèle à l'état primitif.

grands claveaux en pierre blanche, grossièrement taillés et pas polis) qui sont laissés dégagés par la restauration, de même que les parois et l'intrados de la voûte de la nef primitive. L'appareil se voit également à l'extérieur du mur nord de l'annexe : il est formé de moellons irréguliers, cassés par la surface présentée et liés dans un mortier à chaux caillouteux. Tous les murs sont légèrement amincis vers le haut, celui du fond du chevet à l'extérieur possède une paroi gondolée.

Toutes les fenêtres de l'édifice ont un seul ébrasement vers l'intérieur : celle de la baie axiale est bouchée à l'intérieur et à l'extérieur mais la fenêtre percée dans le mur méridional du chevet de type meurtrière les évoque ; l'annexe a des ouvertures similaires à l'est et au nord. (Dans le mur occidental de la nef récente il y a une autre fenêtre.) La porte occidentale est du XIX^e siècle.

On peut supposer que les grands travaux de modification ont été effectués au XIX^e siècle et que ce sont les interventions qui ont touché les arcs aussi.

Arc : Malgré la couche épaisse de ciment qui recouvre et camoufle l'intérieur du chevet (5,45 X 4,39 m hors œuvre selon Bousquet), le profil de sa voûte est bien visible, il est indéniablement outrepassé, surtout sur le côté méridional dans la zone de sa fenêtre. On peut même supposer l'existence d'une banquette à sa base selon une légère ligne horizontale. C'est la partie de l'édifice qui a souffert le moins de reconstructions postérieures.

Il serait impératif d'y procéder à une dé-restauration et rétablir sa forme d'origine qui n'est pas détruite, il faudrait seulement la dégager.

Protection : en propriété privée sans protection

Références bibliographiques :

PONSICH, 1971, p. 22.

GRIZAUD, 1973, p. 170.

BOUSQUET, 1978.

98. **SANT PERE de SERRATEIX**

(outrépassé: trois arcs triomphaux à l'entrée du chevet tripartite, celui du nord doit être éliminé à cause de sa reconstruction)

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

Commune : VIVER I SERRATEIX - SERRATEIX

Édifice : église du monastère avec chevet mutilé

Titulaire : sant Pere (Pierre), apôtre, premier évêque de Rome (Initialement dédiée aux trois saints : santa Maria, sant Pere et sant Urbici. Ce dernier semble être originaire de France : moine de Bordeaux, mort vers 805 ou évêque de Metz, mort vers 420 ou évêque de Clermont-Ferrand au II^e siècle)

Coordonnées Lambert : E : 398736 m ; N : 4644604 m

Coordonnées GPS : Longitude : 1° 46' 41.3" E ; Latitude : 41° 56' 48. 8" ; Altitude : 724 m

Historique : Les références documentaires et leur identification avec l'église actuelle de Sant Pere de Serrateix a partagé les chercheurs.¹⁰⁰

D'après J. Bolòs i Masclans dans *Catalunya romànica* (1985), l'édifice actuel de Sant Pere correspondrait à l'abbatiale du monastère qui figure dans l'acte de consécration du 3 octobre 977. Cependant, ce document qui parle avant tout de Santa Maria mentionne également sant Pere et saint Urbici ce qui lui fait supposer que dans cet édifice, construit par l'abbé Froilà, où il y avait plusieurs autels, les fonctions paroissiales et monastiques ont été réunies. Puis, à partir de 1077, la construction de la nouvelle église dédiée à Sainte Marie, consacrée vers 1126 par l'archevêque de Tarragone, Oleguer aurait provoqué le partage des rôles et des dédicaces : Sant Pere dépendant du nouveau monastère est devenue une église paroissiale, tandis que la nouvelle église de Sainte Marie a été chargée de fonctions monastiques.

Sitjes i Molins (1977) a présumé, en revanche, qu'avant la construction de l'église romane Santa Maria, il y aurait eu deux églises sur le site : l'une dédiée à sainte Marie et à saint Urbici, construite par Froila avant 977 et reconstruite vers 1075 ; l'autre vouée à saint Pierre.

Selon la théorie différente de Junyent (1983), ce serait l'église abbatiale de Santa Maria qui aurait été consacrée en 977 par l'évêque Guisad d'Urgell, sous le patronage d'Oliba Cabreta, comte de Cerdagne, alors que l'église Sant Pere aurait été construite un peu plus tard par les moines de Serrateix à peu de distance de celle-là mais pour un service paroissial.

Au XI^e siècles plusieurs dons testamentaires (1038, 1050, 1088) en faveur de l'église Sant Pere suggèrent que certains travaux de reconstructions ont été réalisés à cette époque-là. Cette église a maintenu ses fonctions paroissiales durant tout le Moyen Age et même jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Au XVII^e-XVIII^e siècles, l'abbé et l'évêque sont battu pour le contrôle du monastère mais au XVIII^e siècle Sant Pere n'avait plus qu'un seul autel et elle a perdu ses collatéraux et son chevet. Finalement, en 1899 l'Ajuntament est devenue le propriétaire du bâtiment, les fonctions paroissiales ont été transférées dans l'église Sainte Marie et l'ancienne église désaffectée est devenue école au rez-de-chaussée tandis que deux appartements ont

¹⁰⁰ Selon Villanueva, le monastère de Serrateix fut fondé par le comte Gifred au dernier quart du IX^e siècle selon un diplôme de 987 (*Viage*, VIII. p. 131. Cité par Sitjes i Molins). J. Bolòs i Masclans et M. Pagès et Paretès en 1980 parlent de l'édification de l'église Santa Maria de Serrateix vers 940 par un groupe de moines dirigé par Froilà et de la consécration de cette église, dédiée également à sant Urbici et à sant Pere qui est à la fois l'acte de constitution du monastère. BOLÒS I MASCLANS, PAGÈS I PARETES, 1980, p. 83.

été aménagés à l'étage instauré pour les maîtres. Plus tard, le magasin du boulanger de la commune (Cal Patisser) y a été placé. (Inventari)

La restauration récente a dû retrouver les formes originales sous ces modifications et altérations après les fouilles menées en plusieurs phases en 1987, 1989, 1990 par l'Ajuntament à l'aide du soutien de P.O.S. de la Généralitat et de la participation technique de *Patronat d'Amics de Serratex*. Actuellement les travaux ont presque pris fin.

Datation proposée : X. Sijes i Molins place l'église Sant Pere dans le contexte du repeuplement sous le comte Guifred et la situe autour de l'an mil, plus précisément entre 977 et 1038. Sa forme basilicale entièrement voûtée, lui rappelle San Salvador de Valdedios dans les Asturies (893).

J. Bolòs i Masclans et M. Pagès et Paretas en 1980 identifient l'église préromane conservée sous le nom de Sant Pere, à cette époque-là servie de four de pain, avec la première église monastique documentée en 940 et mentionnée dans l'acte de consécration de 977.

Pour X. Barral i Altet (1981), il s'agit déjà d'une église romane du début du XI^e ou de la fin du X^e siècle qui conserve pourtant la tradition des arcs outrepassés soutenant ainsi la datation tardive, proposée également pour les églises d'Obiols et Pedret. Cependant, le chevet tripartite lui rappelle les modèles paléochrétiens tardifs (Baléares).

Selon E. Junyent (1983), l'église Sant Pere doit être un peu postérieure à l'église abbatiale de Santa Maria, consacrée selon sa théorie en 977. J. Vigué et A. Bastades, en revanche, considèrent que l'église est plus ancienne et daterait probablement du IX^e siècle, sa nef fut refaite à l'époque romane.¹⁰¹ Les auteurs de *Catalunya romànica* (1985) partagent l'opinion qui date l'édifice de la fin du X^e siècle avec un remodelage au XI^e siècle, sans écarter une date plus tardive du début du XI^e pour un œuvre homogène dans ce cas.

Description : Situés à 14 km dans la direction nord-est de Cardona, l'église Sant Pere se trouve sur une butte juste à côté du chemin et de la mairie, pas loin de l'église romane de Santa Maria de Serrateix. Ce bâtiment dont on ne soupçonne pas l'origine religieuse à cause des remodelages successifs, dans les dernières années a subi une vraie métamorphose après ses différentes affectations municipales et commerciales, grâce à la restauration qui a dégagé les vestiges de sa construction ancienne.

Ces derniers travaux ont restitué un édifice trapézoïdal divisé en trois nefs parallèles par des arcades semi-circulaires appareillées sur des piliers quadrangulaires. Dans chacun le regard est dirigé vers un arc triomphal en fer à cheval, aujourd'hui bouché à cause de la disparition du chevet à l'arrière. A l'extérieur, les murs de fondations dégagés démontrent un chevet tripartite terminé par un mur de fond rectiligne commun. Cette construction dont seulement le mur gouttereau nord, partiellement celui du sud et d'ouest ont pu être récupérés, daterait de l'époque où les travaux de reconstruction ont remplacé l'ancienne charpente de bois par une voûte en berceau, aujourd'hui disparue. Les trois arcs outrepassés (celui du nord n'est pas d'origine) avec le chevet réduit à ses murs de fondation sont considérés, par la restauration actuelle et auparavant par E. Junyent, comme appartenant à une structure plus ancienne datant du Haut Moyen Age. L'appareil plus rustique par endroits dans le mur diaphragme soutiendrait cette conception. A la retombée de l'arcade nord sur une colonne à chapiteau et tailloir, il est effectivement visible que ce support n'adhère pas au mur diaphragme de l'arc triomphal.

Selon la position de la reconstruction, ce premier édifice dont ne subsiste que le chevet, se composerait d'une nef unique courte et d'un transept non saillant en dessinant le plan en

¹⁰¹ Cité par ADELL, VIGUÉ, 1985, p. 523. Il s'agit du premier volume de Monuments de la *Catalunya romanica*. *El Berguedà*, Barcelone, Artstudi Edicions, 1978.

croix latine devant la triple ouverture de son chevet rectiligne.¹⁰² L'axe de ce chevet tripartite est fortement dévié par rapport à l'axe des trois vaisseaux du XI^e siècle. Cette église (XI^e siècle) avait une structure basilicale à une nef principale plus élevée au milieu que ses deux bas-côtés. A l'extérieur une ligne horizontale à mi-hauteur sur les murs gouttereaux nord et sud conserve la trace du niveau antérieur des collatéraux. Sur la façade occidentale les arcatures aveugles au-dessus des fenêtres dateraient également de cette époque-là.

Au XV^e siècle ensuite, des modifications radicales ont supprimé l'arcade méridionale en unifiant son espace avec la nef centrale et ont fermé l'arcade nord par un mur pour y constituer probablement une sorte de sacristie. Les ouvertures des arcs triomphaux ont été également bouchées car que le chevet n'existait plus derrière. La hauteur des bas-côtés a été surélevée au niveau de la nef centrale en supprimant ainsi le modèle basilical. On peut donc constater que seulement le mur diaphragme subsiste partiellement du haut Moyen Age avec les arcs triomphaux parmi lesquelles celui du milieu et du sud proviennent seulement de la construction initiale. La fenêtre ronde dans la façade occidentale appartient à ces modifications.

L'appareil dans des murs datés du XI^e siècle par les travaux de restauration est du moellon dégrossi formant des assises horizontales régulières. Les murs nord et sud s'amincissent vers le haut à l'intérieur et à l'extérieur. Les piliers et les arcades comprennent des blocs bien travaillés, dans les angles nous trouvons des pierres plus volumineuses. L'appareil surmontant l'arc triomphal sud présente, en revanche, un aspect différent, les moellons de petite taille, cassés seulement sur leur face exposée se trouvent ici en tous sens.

Bien que les auteurs de *Catalunya romànica* (FJM, AMB) évoquent en 1985 les vestiges de deux fenêtres à simple ébrasement terminé en arc outrepassé dans le mur sud, après la restauration toutes les fenêtres sont à double ébrasement dans cette paroi et leur tracé n'est pas outrepassé. Il n'y a plus d'indice concernant l'emplacement de la porte d'origine dans la façade occidentale qui a été défigurée autrefois par plusieurs ouvertures modernes. Cependant, au milieu du mur méridional une baie de tracé semi-circulaire a été dégagée en pierre appareillées qui donnait sur le cimetière. Dans le mur nord il n'y avait aucune fenêtre.

Quoique la voûte ait disparu partout, son niveau restitué sur la nef centrale donne l'impression d'une hauteur considérable non seulement par rapport à ses bas-côtés mais en soi-même. La restauration a dégagé un silo de grains circulaire dans la troisième travée (à partir de l'ouest) entre les arcades nord.

Arc : L'église conserve deux arcs triomphaux d'origine sur trois, ceux du milieu et du sud, reliant les nefs avec les espaces rectangulaires séparés de leur chevet. L'arc triomphal nord reconstruit a dû être sans doute similaire à celui du sud.

Le grand arc central mesure une hauteur de 3,50 m sur une distance de 2,50 m entre ses piédroits. La hauteur de ses supports jusqu'au niveau des sommiers fait 1,70 m. X. Sitjes i Molins et E. Junyent ont remarqué la forme particulière de ces arcs ayant des montants plus bas que d'habitude et une forme plutôt ovale. Leurs supports et leurs claveaux sont de pierres appareillées, dans les piédroits elles ont une taille assez grande et elles sont posées parfois de chant. L'épaisseur des montants est très faible, ne donne que 0,37 mètres. A l'extérieur, dans le chevet il est visible que ces piédroits rétrécissent le passage sur les deux côtés respectivement de 0,22-0,24 m.

Les impostes monolithes d'une hauteur de 0,23 m ressortent sur 0,12-0,13 m par rapport à la retombée de l'arc donnant la silhouette des piédroits avancés, leur profil est simplement

¹⁰² Nous n'avons pas trouvé ailleurs la trace d'un tel plan ou des hypothèses formulées sur son existence. Seulement E. Junyent suppose que les trois nefs du modèle basilical ont été greffées sur le chevet tripartite d'une église primitive au XI^e siècle. Il n'exclut pas que le nouveau plan ait suivi le plan précédent et il était sûr que le chevet ancien a été conservé. Voir JUNYENT, 1983, p. 192.

échancré en biais. Le retrait des piédroits au-dessous des impostes, insignifiant, ne fait que 2,5 cm. Le nombre 31 des claveaux à l'intérieur n'est visible que sur l'intrados. Leur disposition sur les deux côtés est cachée par les arcades séparant les trois nefs qui sont plaquées contre le mur diaphragme. La spécificité très rare de cet arc consiste à avoir deux rouleaux : le premier est en pierre de taille de longueur différente mais de largeur identique, la deuxième rangée au-dessus de la première est cependant en lamelles minces, de longueur différente qui ne suit pas exactement le tracé de l'arc et qui en est séparée par des petits morceaux de moellons intercalés. A l'extérieur, ses claveaux de taille inégale sont au nombre de 30 et montent sur les deux côtés en tas de charge.

L'arc triomphal du sud est très semblable, seulement sa taille est plus petite. Il mesure une hauteur de 2,60 m sur une distance de 1,60 m entre ses supports. La hauteur de ses montants est proportionnellement plus basse (1,36-1,40 m) pour aboutir à la même forme et leur épaisseur de 0,49-0,54 m est plus large que celle de l'arc central. Ses piédroits et ses claveaux sont également appareillés, à l'intérieur du chevet ils font un rétrécissent de 0,16 m respectivement sur les deux côtés. Son imposte monolithe semble être d'origine au sud, elle a une hauteur de 0,20 m et fait saillie sur 0,10 m par rapport à la retombée de l'arc. Au-dessous de l'imposte, la rentrée du piédroit ne fait que 3 cm et donne le profil de l'arc outrepassé sur piédroits avancés à imposte saillantes. Les 17 claveaux qui constituent cet arc sont plus irréguliers que ceux de l'arc central, leur largeur est légèrement différente alors que leur longueur est très diverse. La disposition de ces éléments est radiale à l'exception des deux premiers claveaux horizontaux sur l'imposte sud. A l'encontre de l'arc du milieu, le tracé outrepassé n'est formé ici que d'un seul rouleau. Cet arc donne une impression plus authentique que l'autre, d'autant plus que la surface murale qui le surmonte possède une maçonnerie en moellons, de taille très diverse, non travaillés et noyés dans un mortier abondant.

Protection : pas renseigné - en propriété de la commune

Références bibliographiques :

Inventari del Patrimoni Arquitectònic : invarquit.cultura.gencat.cat

SITJES I MOLINS, 1977, pp. 152-157.

BOLÒS I MASCLANS, PAGÈS I PARETES, 1980.

BARRAL, 1981, p. 259.

JUNYENT, 1983, pp. 191-192.

ADELL, VIGUÉ, 1985, pp. 522-523. (notice de JBM, FJM, AMB)

Le corpus

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	Palars Sobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
5	AMELIE-LES-BAINS	Saint-Quentin Des Bains	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Jérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
9	ARLES-SUR-TECH	Sainte-Croix de Quercorb	Vellespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
13	BÉLESTA,	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
15	BESCANÓ-VILANNA	Sant Bartomeu	Gironès	Gérone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
17	BIGUES I RIELLS	Sant Mateu de Montbui	Vallès Oriental	Barcelone	Catalogne
18	CABRILS	Sant Cristofor	Maresme	Barcelone	Catalogne
19	CAIXAS	Saint-Marc	Les Aspres	Pyrénées-Orientales	Roussillon
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne
21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon

22	CASTELNOU BASSELLA	DE	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS		Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
24	CÉBAZAN		Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
25	CERCS		Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS		Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
27	CLARA-VILLERACH		Saint-Étienne de Pomers	Conflent	Pyrénées- Orientales	Roussillon
28	CLARIANA DE CARDENER		Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
29	CODALET		Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées- Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO		Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBÈRE-LE-CHÂTEAU		Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées- Orientales	Roussillon
32	CRUZY		Sainte-Madeleine de Sériège		Hérault	Languedoc
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT		Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA		Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA		Santa Elena de Rodes	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
36	ESPARREGUERRA		Santa Margarida de Cairat	Baix LLobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA		Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
38	FITOU		Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ		Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
40	FORALLAC		Sant Esteve de Canapost	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
41	FORALLAC		Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
42	FOURQUES		Saint-Vincent	Roussillon	Pyrénées- Orientales	Roussillon
43	LA CLUSE-HAUTE		Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées- Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE		Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
45	LA JONQUERA		Sant Marti de Forn del Vidre	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
46	LA JONQUERA		Sant Pere de la Pla del Arca	Alt Empordà	Géronne	Catalogne

47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
49	L'ESCALA	Santa Margarida d'Empuries	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
51	LLANCÀ	Sant Genis d'El Terrer	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
52	LLANCÀ	Sant Silvestre de la Valletta	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
56	MARTORELL	Santa Margarida de Martorell ou de Sant Genis de Rocafort	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
60	MONTCADA I REIXAC	Sant Pere de Reixac	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR- GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
63	MONTMAJOR-SORBA	Sant Eudald de Sorba	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
65	NARBONNE, cour de la Madeleine	pas identifiable		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
69	PERPIGNAN	Sainte-Marie de Malloles	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
71	PRUNET ET BELPUIG	Saint-Étienne de Prunet	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon

72	RABÓS D'EMPORDÀ	Sant Quirze de Colera	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatiale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
77	SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT	crypte		Hérault	Languedoc
78	SAINT-JEAN DE L'ALBÈRE	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
79	SAINT-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
80	SAINT-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
82	SANTA CRISTINA D'ARO	Santa Maria de Santa Maria Bell-Lloc d'Aro	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
84	SANT CUGAT DEL VALLÈS	murs de fondation dans le cloître	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
85	SANT CUGAT DEL VALLÈS	Sant Llorenç de Fontcalçada	Vallès occidental	Barcelone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
88	SORÈDE, château d'Ultrera	Sainte-Marie d'Ultrera	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux vaisseaux différents)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
92	TRESSERRE	Saint-Étienne de Nidolère	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon

93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
97	VILLESÈQUE-DES-CORBIÈRES	Notre-Dame de Gléon		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Berguedà	Barcelone	Catalogne

Volume III

Illustrations

Table des matières

1.	<i>ALBANYÀ, SANT FELIU DE CARBONILS</i>	8
2.	<i>ALINS, SANT FRANCESC D'ARAÓS</i>	11
3.	<i>ALINS, SANT LLISER (LLEÏR) de VIROS</i>	14
4.	<i>ALPENS, SANT PERE DE SERRALONGA</i>	16
5.	<i>AMÉLIE-LES-BAINS, SAINT-QUENTIN DES BAINS</i>	20
6.	<i>ANSIGNAN, SAINT-NAZAIRE et SAINT-CELSE</i>	23
7.	<i>ARGELÈS-SUR-MER, SAINT-FERRÉOL DE LA PAVE ou PAVA</i>	25
8.	<i>ARGELÈS-SUR-MER, SAINT-JÉRÔME</i>	28
9.	<i>ARLES-SUR-TECH, SAINTE-CROIX DE QUERCORB</i>	31
10.	<i>AVIÀ - LA PLANA, SANT VICENC D'OBIOLS</i>	34
11.	<i>BALSARENY, SANT VICENÇ D'ALADERNET</i>	39
12.	<i>BÉDARIEUX, SAINT-SAUVEUR DE PALAGRET</i>	41
13.	<i>BÉLESTA, SAINT-BARTHÉLEMY DE JONQUEROLES</i>	45
14.	<i>BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN</i>	48
15.	<i>BESCANÓ-VILANNA, SAN BARTOMEU de TRULLAS ou de BESCANÓ</i>	54
16.	<i>BÉZIERS, SAINT-SATURNIN DE CAPISCOL ou DE CAMPOGNAN</i>	55
17.	<i>BIGUES I RIELLS, SANT MATEU de MONTBUI</i>	57
18.	<i>CABRILS, SANT CRISTÒFOL</i>	58
19.	<i>CAIXAS, SAINT-MARC</i>	61
20.	<i>CALDES DE MALAVELLA, SANT ESTEVE de CAULÈS VELL</i>	63
21.	<i>CASSAGNES, SAINT-CYPRIEN de CUCHOUS</i>	66
22.	<i>CASTELLNOU DE BASSELLA, SANT MIQUEL ou SANT ROMÀ</i>	67
23.	<i>CAZOUL-LES-BÉZIERS, SAINT-VINCENT DE SAVIGNAC</i>	69
24.	<i>CÉBAZAN, SAINT-BAULÉRY</i>	72
25.	<i>CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET</i>	75

26.	<i>CEYRAS, SAINT-PIERRE DE LENEYRAC.....</i>	<i>81</i>
27.	<i>CLARA-VILLERACH, SAINT-ÉTIENNE DE POMERS.....</i>	<i>85</i>
28.	<i>CLARIANA DE CARDENER, SANTA AGATA</i>	<i>87</i>
29.	<i>CODALET, SAINT-MICHEL DE CUXA.....</i>	<i>91</i>
30.	<i>COLL DE NARGÓ, SANT CLIMENT</i>	<i>98</i>
31.	<i>CORBÈRE-LE-CHÂTEAU, SAINT-PIERRE DU BOSC.....</i>	<i>102</i>
32.	<i>CRUZY, SAINTE-MADELEINE de SÉRIÈGE.....</i>	<i>107</i>
33.	<i>EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT, SANTA MARIA MATADARS ou DEL MARQUET.....</i>	<i>110</i>
34.	<i>EL PORT DE LA SELVA, SANT PERE DE RODES</i>	<i>117</i>
35.	<i>EL PORT DE LA SELVA, SANTA HELENA ou SANTA CREU de RODES.....</i>	<i>121</i>
36.	<i>ESPARRAGUERRA, SANTA MARGARIDA DEL CAIRAT ou SAPLANCA.....</i>	<i>126</i>
37.	<i>ESPOLLA, SANT MARTI DE BAUSSITGES.....</i>	<i>129</i>
38.	<i>FITOU, SAINT-AUBIN.....</i>	<i>132</i>
39.	<i>FOIXÀ, SANT ROMA de SIDILLA où SANT ROMA de les ARENES</i>	<i>138</i>
40.	<i>FORALLAC, SANT ESTEVE de CANAPOST.....</i>	<i>142</i>
41.	<i>FORALLAC, SANT CLIMENT DE PERALTA.....</i>	<i>145</i>
42.	<i>FOURQUES, SAINT-VINCENT.....</i>	<i>150</i>
43.	<i>LA CLUSE-HAUTE, SAINTE-MARIE ou SAINT-NAZAIRE.....</i>	<i>154</i>
44.	<i>LAGRASSE, SAINTE-MARIE D'ORBIEU ou de LAGRASSE.....</i>	<i>158</i>
45.	<i>LA JONQUERA, SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE</i>	<i>161</i>
46.	<i>LA JONQUERA, SANT PERE DE PLA DE L'ARCA</i>	<i>165</i>
47.	<i>LA TOUR-SUR-ORB, SAINT-PIERRE DE BROUSSON ou DE BOUBALS.....</i>	<i>166</i>
48.	<i>LAUROUX, SAINT-PIERRE-DU-CROS.....</i>	<i>169</i>
49.	<i>L'ESCALA, SANTA MARGARIDA d'EMPURIES.....</i>	<i>173</i>
50.	<i>LES PLANS, SAINT-SAUVEUR DES PLANS.....</i>	<i>174</i>
51.	<i>LLANÇÀ, SANT GENÍS D'EL TERRER.....</i>	<i>176</i>
52.	<i>LLANÇÀ, SANT SILVESTRE DE LA VALLETA.....</i>	<i>178</i>

53.	<i>LODÈVE, SAINT-FULCRAN, CRYPTÉ.....</i>	181
54.	<i>LUNAS, SAINT-GEORGES.....</i>	184
55.	<i>MARAUSSAN, NOTRE-DAME de VILLENEUVETTE ou DE REQUI.....</i>	188
56.	<i>MARTORELL, SANTA MARGARIDA DE MARTORELL ou DE SANT GENIS DE ROCAFORT.....</i>	189
57.	<i>MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MARTIN DE FENOLLAR.....</i>	191
58.	<i>MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MICHEL DE RIUNOQUERS.....</i>	194
59.	<i>MONTAURIOL, SAINT-SATURNIN ou SAINT-ANDRÉ.....</i>	198
60.	<i>MONTCADA I REIXAC, SANT PERE DE REIXAC.....</i>	201
61.	<i>MONTESQUIEU, SAINT MICHEL du hameau de PADERS.....</i>	202
62.	<i>MONTMAJOR, SANT ANDREU de GARGALLÀ.....</i>	204
63.	<i>MONTMAJOR-SORBA, SANT EUDALD de SORBA.....</i>	208
64.	<i>MOUSSAN, SAINT-LAURENT.....</i>	209
65.	<i>NARBONNE, COUR DE LA MADELEINE.....</i>	215
66.	<i>OLÈRDOLA, SANT MIQUEL DE SANT MIQUEL D'OLERDOLA.....</i>	217
67.	<i>PALAU DE SANTA EULALIA, SANT ESTEVE DE PALAU SANTA EULALIA ou DE PALAU SARDIACA.....</i>	223
68.	<i>PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA.....</i>	227
69.	<i>PERPIGNAN, SAINTE-MARIE DE MALLOLES.....</i>	234
70.	<i>PRULLANS, SANT QUINTÍ D'ARDÒVOL.....</i>	235
71.	<i>PRUNET-ET-BELLPUIG, SAINT-ÉTIENNE de PRUNET.....</i>	239
72.	<i>RABÓS D'EMPORDÀ, SANT QUIRZE DE COLERA.....</i>	241
73.	<i>RELLINARS, ESGLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ.....</i>	245
74.	<i>ROUJAN, SAINT-NAZAIRE, dite d'Auberte.....</i>	249
75.	<i>SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES, ancienne abbatiale.....</i>	252
76.	<i>SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES, SAINTE-COLOMBE DE CABANES.....</i>	255
77.	<i>SAINTE-GUILHEM-LE-DÉSERT, crypte de l'abbatiale.....</i>	260
78.	<i>SAINTE-JEAN-DE-L'ALBÈRE, SAINT-JEAN D'ALBÈRE.....</i>	264

79.	<i>SAINTE-JEAN-LASSEILLE, SAINTE-JEAN</i>	266
80.	<i>SAINTE-MARTIN-DES-PUITS, SAINTE-MARTIN</i>	268
81.	<i>SANTA COLOMA D'ANDORRE, SANTA COLOMA</i>	272
82.	<i>SANTA CRISTINA D'ARO, SANTA MARIA de BELL-LLOC d'ARO</i>	278
83.	<i>SANT CLIMENT DE SESCEBES, SANTA FE dels SOLERS</i>	281
84.	<i>SANT CUGAT DEL VALLÈS, SANT CUGAT DEL VALLÈS, murs de fondation dans le cloître du monastère</i>	285
85.	<i>SANT CUGAT DEL VALLÈS, SANT LLORENÇ de FONTCALÇADA</i>	288
86.	<i>SANT MORI, SANT JULIA de SANT MORI ou du MAS SALA</i>	289
87.	<i>SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, SANT PERE del BRUNET ou SANT PERE DE LA SERRA</i>	292
88.	<i>SORÈDE, SAINTE-MARIE du CHÂTEAU D'ULTRERA</i>	294
89.	<i>SOURNIA, Église double de SAINTE-MICHEL</i>	295
90.	<i>SOURNIA, SAINTE-FÉLICITE</i>	299
91.	<i>TRESSERRE, SAINTE-ÉTIENNE DE NIDOLÈRE</i>	304
92.	<i>TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA : SANTA MARIA, SANT MIQUEL, SANT PERE</i> 305	
93.	<i>VILA-ROBAU, SANT GENIS ou SANT ANDREU</i>	310
94.	<i>VIEUSSAN, SAINTE-JULIEN</i>	312
95.	<i>VILAFANT, SANT MIQUEL ou SANT TOMÀS de PALOL SABALDÒRIA ou de PALOL DE LA BAULÒRIA</i>	316
96.	<i>VILLARZELL-CABARDÈS, NOTRE-DAME DE LA LAUZE</i>	320
97.	<i>VILLESÈQUE-LES-CORBIÈRES, NOTRE-DAME DE GLÉON</i>	325
98.	<i>VIVER I SERRATEIX – SERRATEIX, SANT PERE</i>	328
	<i>Le corpus</i>	333

1. ALBANYÀ, SANT FELIU DE CARBONILS

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Haute-Empordà (Alta Garrotxa)

Département : Girona (province)

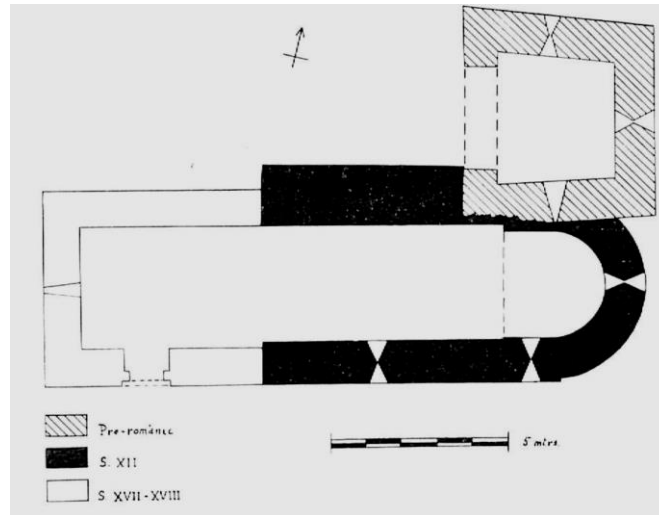


Figure 1 BADIA I HOMS, 1975, p. 41.



Figure 2 BADIA I HOMS, 1975, p. 42.

ALBANYÀ, SANT FELIU DE CARBONILS



Figure 3 Vue extérieure



Figure 4 Vue de l'arc triomphal



Figure 5, L'intérieur du chevet



Figure 6 Vue de l'ensemble des deux églises

2. ALINS, SANT FRANCESC D'ARAÓS

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Pallars Sobira

Département : Lleida (province)



Figure 7 BARRAL, 1981. p. 168.



Figure 8 Vue de l'arc triomphal avant la restauration, E. Ros i Barbarosa, 1982. Inventari

ALINS, SANT FRANCESC D'ARAÓS



Figure 9 Vue extérieure après la reconstruction



Figure 10 Vue de l'arc triomphal



Figure 11 Façade méridionale



Figure 12 Porte bouchée dans la façade méridionale

3. ALINS, SANT LLISER (LLEÏR) de VIROS

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Pallars Sobira

Département : Lleida (province)



Figure 13



Figure 14

BARRAL, 1981, p. 170.

État avant la restauration, panneau du site



Figure 15 Vue de la façade occidentale après la reconstruction

ALINS, SANT LLISER (LLEÏR) de VIROS



Figure 16

Vue de la porte d'entrée actuelle



Figure 17

Revers de la porte d'entrée



Figure 18 *Vue sud-est*

4. ALPENS, SANT PERE DE SERRALONGA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Osona (Lluçanès)

Département : Barcelona (province)

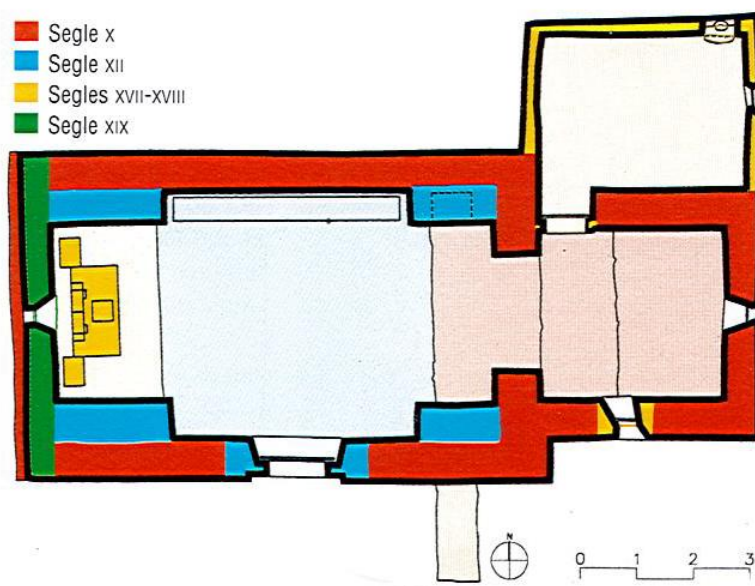


Figure 19 MORENO-NAVARRO, LACUESTA, 1999, p. 65.

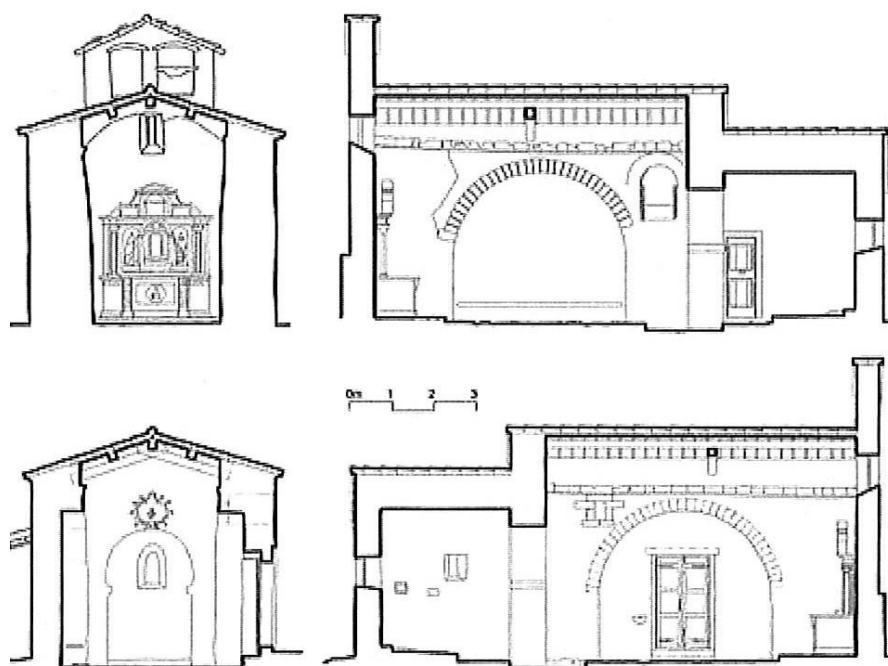


Figure 20 MORENO-NAVARRO, LACUESTA, 1999, p. 61.

ALPENS, SANT PERE DE SERRALONGA



Figure 21 Vue sud



Figure 22 Vue est



Figure 23 Vue de la façade occidentale



Figure 24 Vue extérieure de la fenêtre axiale du chevet

ALPENS, SANT PERE DE SERRALONGA



Figure 25 FIERRO MACIA, PUJOL MASIP, CASTELLANO TRESSERRA, 2010, p. 56.



Figure 26 Vue de l'arc triomphal après la restauration



Figure 27 Vue de l'arc triomphal avec son imposte nord



Figure 28 Vue d'une niche en arc en champignon

5. AMÉLIE-LES-BAINS, SAINT-QUENTIN DES BAINS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

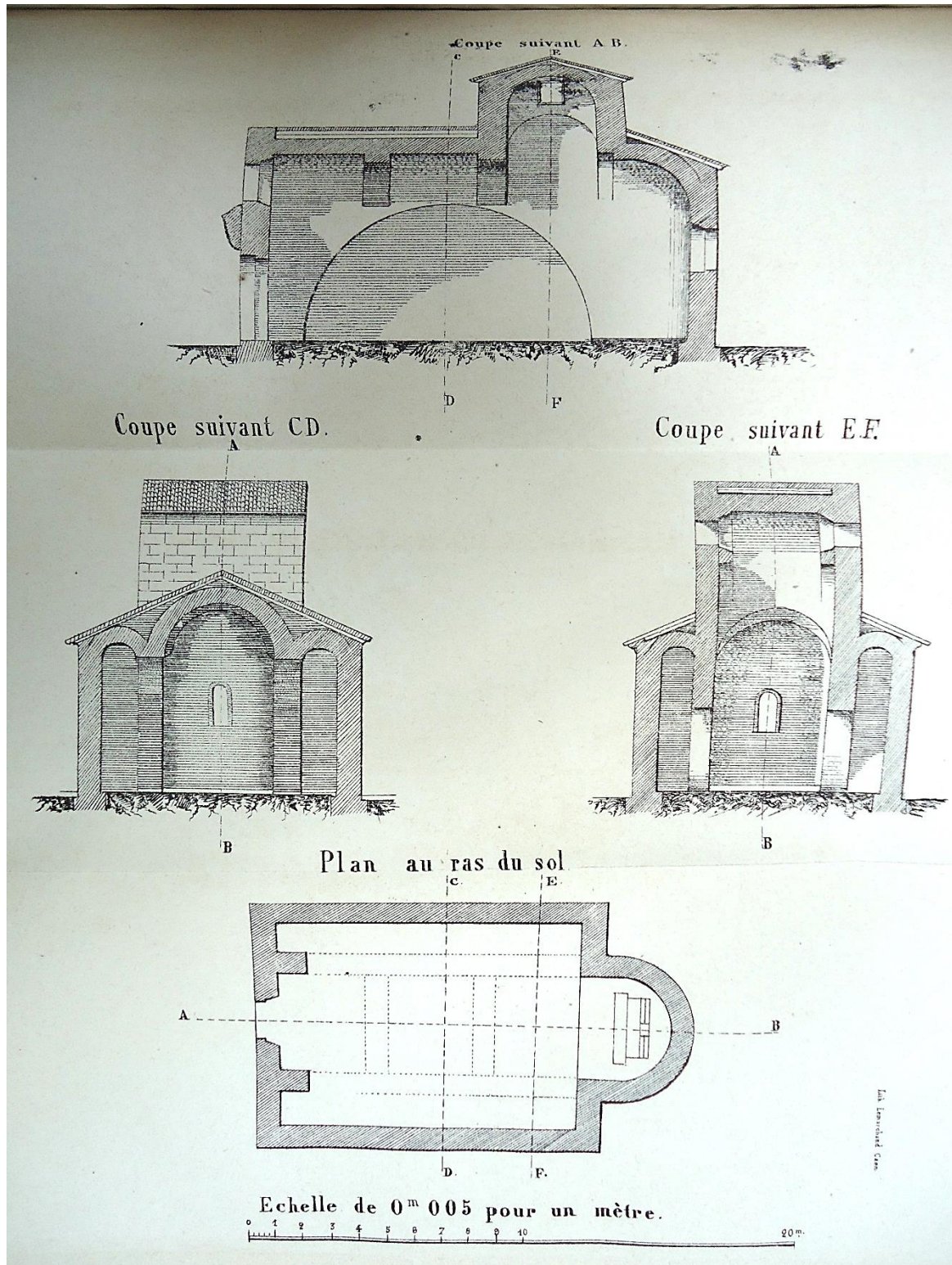


Figure 29 RATHEAU, 1868.

AMÉLIE-LES-BAINS, SAINT-QUENTIN DES BAINS

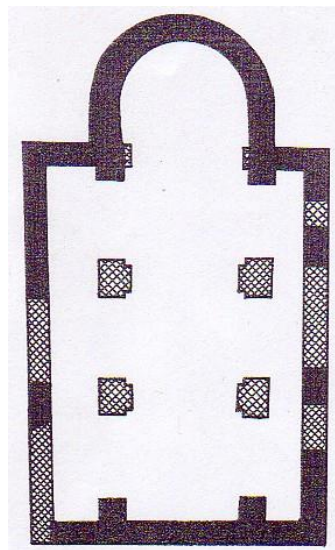
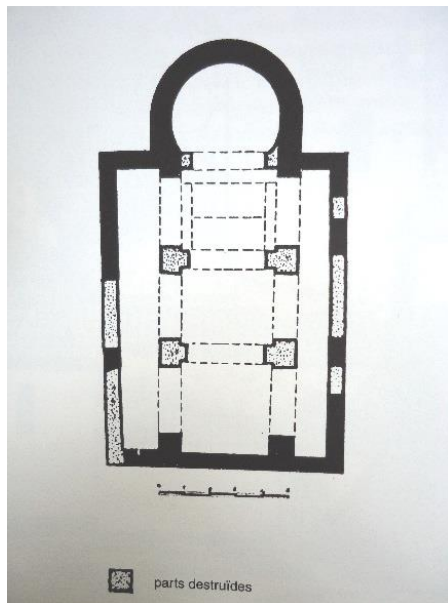


Figure 30 Plan de P. Ponsich en 1954-1955 et en 1981 (PONSICH, 1954-1955, p. 96. et BARRAL, 1981, p. 188.)

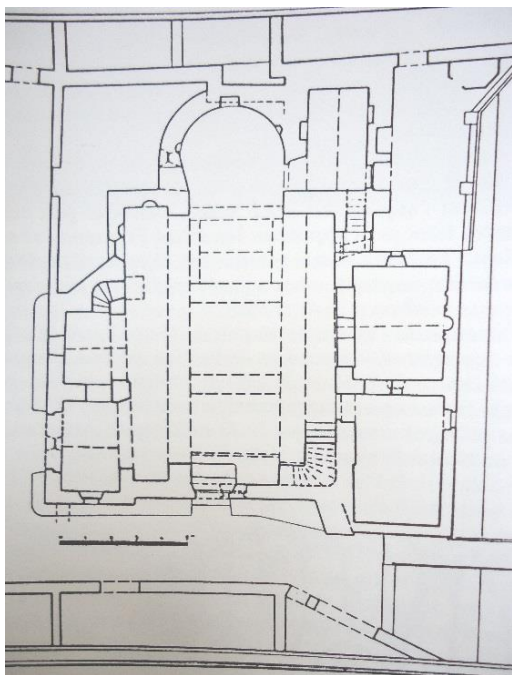


Figure 31 Plan de J.P. Fourquin en 1917, PLADEVALL I FONT, 1996, p. 94.



Figure 32 Intérieur de l'église, dessin de J. P. et P. A. Fourquin en 1917, PLADEVALL I FONT, 1996, p. 94.

AMÉLIE-LES-BAINS, SAINT-QUENTIN DES BAINS

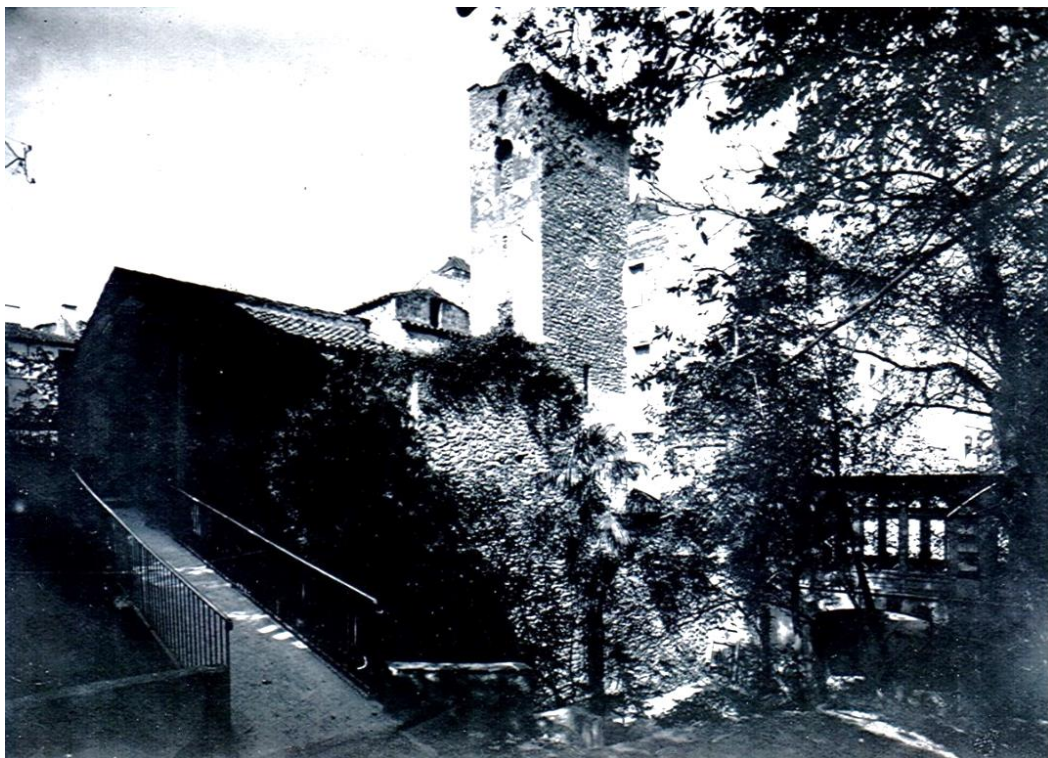


Figure 33 Vue extérieure, cliché de H. Loreto



Figure 34 Vue intérieure, cliché de H. Loreto

6. ANSIGNAN, SAINT-NAZAIRE et SAINT-CELSE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales



Figure 35 Aqueduc d'Ansignan dans son cadre naturel



Figure 36 Détail de la section en arc en champignon de l'aqueduc d'Ansignan

ANSIGNAN, SAINT-NAZAIRE et SAINT-CELSE

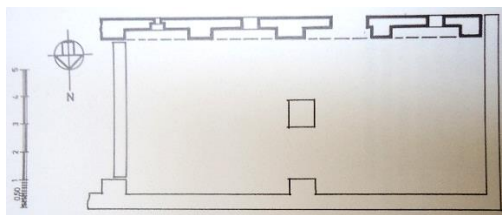


Figure 37 PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 317.

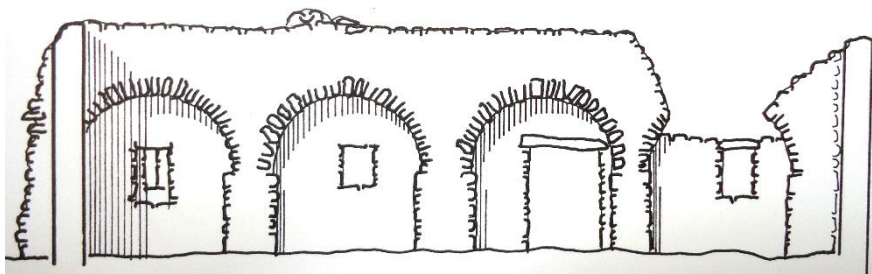


Figure 38 PLADEVALL I FONT, 1996, pp. 317.



Figure 39 Vue extérieure des vestiges



Figure 40 Vue de l'arc latéral nord

7. ARGELÈS-SUR-MER, SAINT-FERRÉOL DE LA PAVE ou PAVA

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

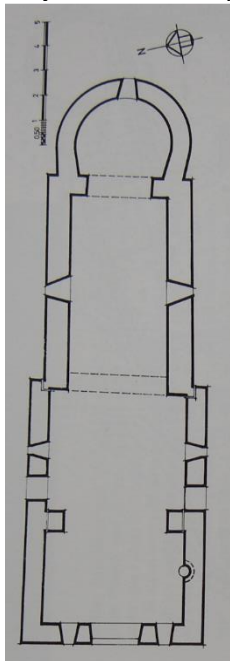


Figure 41 Plan de R. Mallol dans *PLADEVALL I FONT*, 1993, p. 109.



Figure 42 Vue extérieure



Figure 43 Façade occidentale



Figure 44 Détail du mur nord

ARGELÈS-SUR-MER, SAINT-FERRÉOL DE LA PAVE ou PAVA



Figure 45 NOGUES, 1971, p. 84. État de 1938.

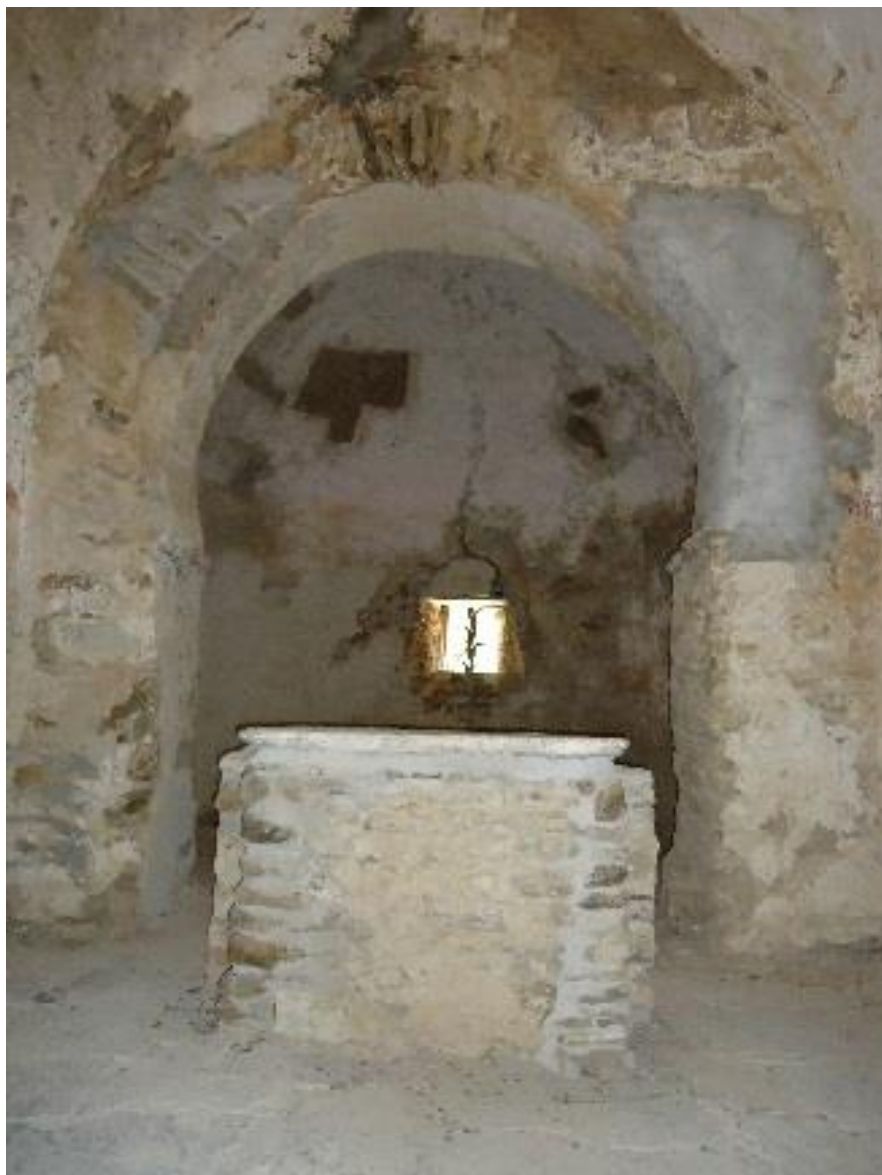


Figure 46 Vue actuelle de l'arc triomphal

ARGELÈS-SUR-MER, SAINT-FERRÉOL DE LA PAVE ou PAVA



Figure 47 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 48 Piédroit méridional de l'arc triomphal

8. ARGELÈS-SUR-MER, SAINT-JÉRÔME

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

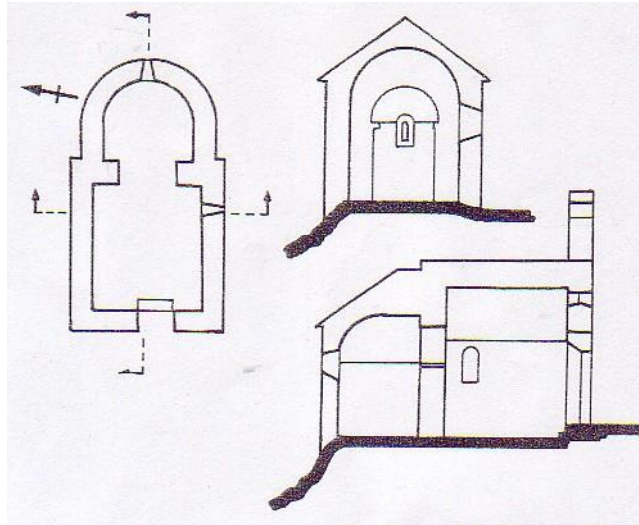


Figure 49 Plan et coupes BARRAL, 1981, p. 262.



Figure 50 Façade occidentale



Figure 51 Façade méridionale



Figure 52 Vue de l'arc triomphal



Figure 53 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 54 Joints rubannés sur le mur intérieur de l'abside



Figure 55 Vue extérieure de l'abside avec sa baie axiale

9. ARLES-SUR-TECH, SAINTE-CROIX DE QUERCORB

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

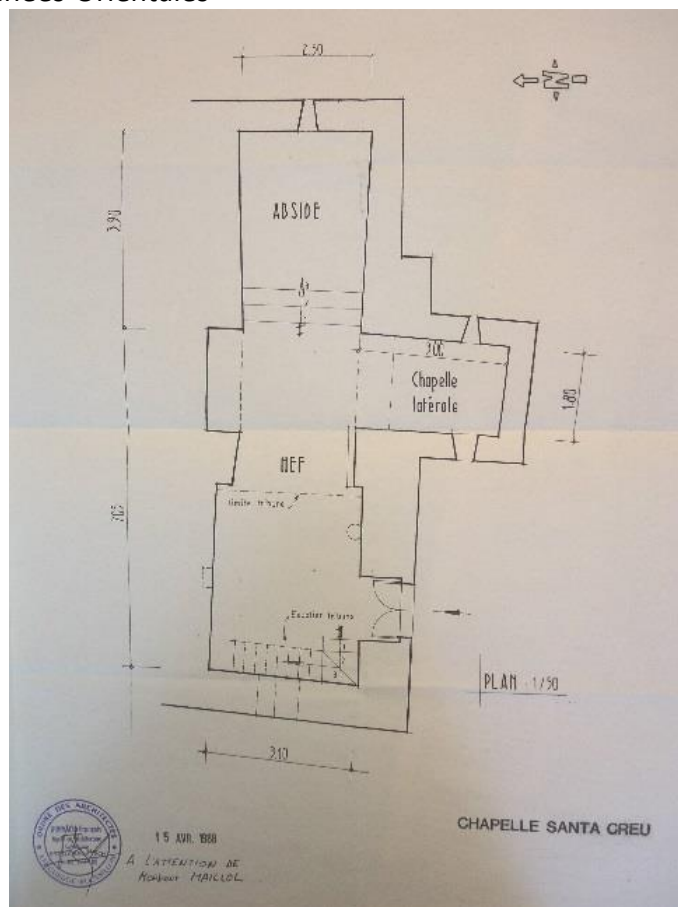


Figure 56 Plan R. Mallol, SDAP, Perpignan



Figure 57 Vue extérieure sud-est



Figure 58 Fenêtre axiale du chevet



Figure 59 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 60 Vue de la tribune occidentale



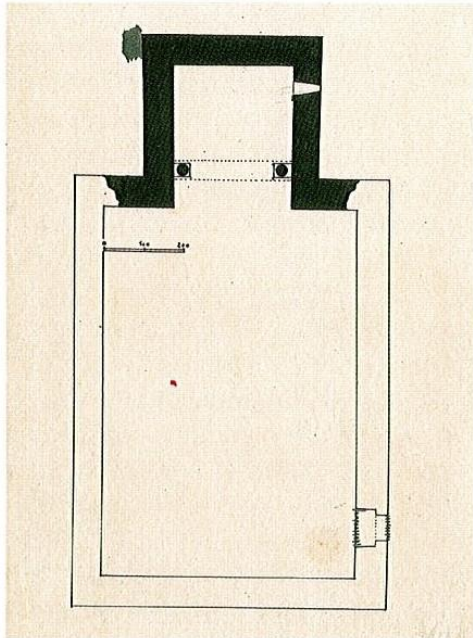
Figure 61 Vue de la voûte vers l'ouest sur la tribune

10. AVIÀ - LA PLANA, SANT VICENC D'OBIOLS

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)



Restitució hipotètica de la primera església bastida a Obiols, segons Josep Puig i Cadafalch, publicada l'any 1928. Arxiu SCCM-SPAL.

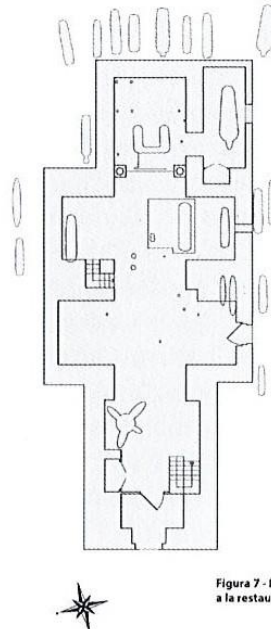
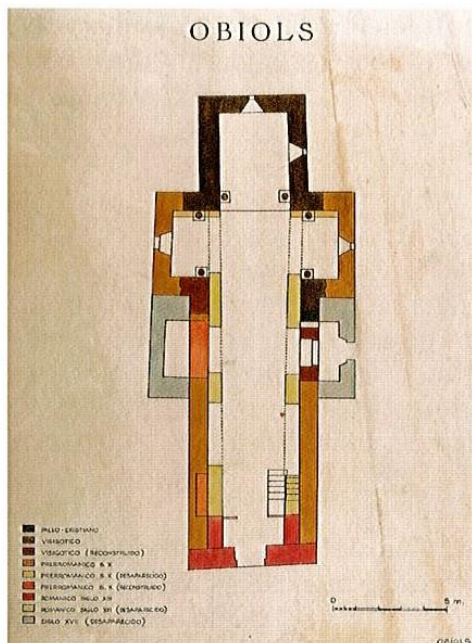
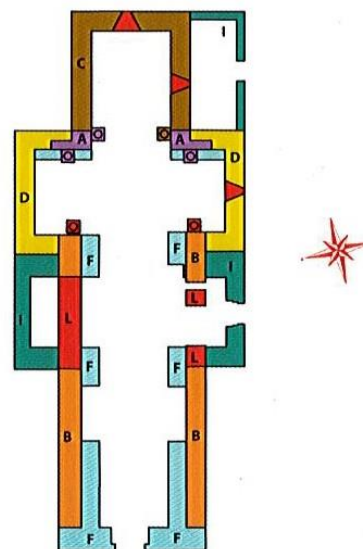


Figura 7 - Planta. Estat anterior a la restauració de 1959-1962.

Planta de l'estat anterior a la restauració de 1959-1962, segons Modest Buchaca. Arxiu SCCM-SPAL, 1958.



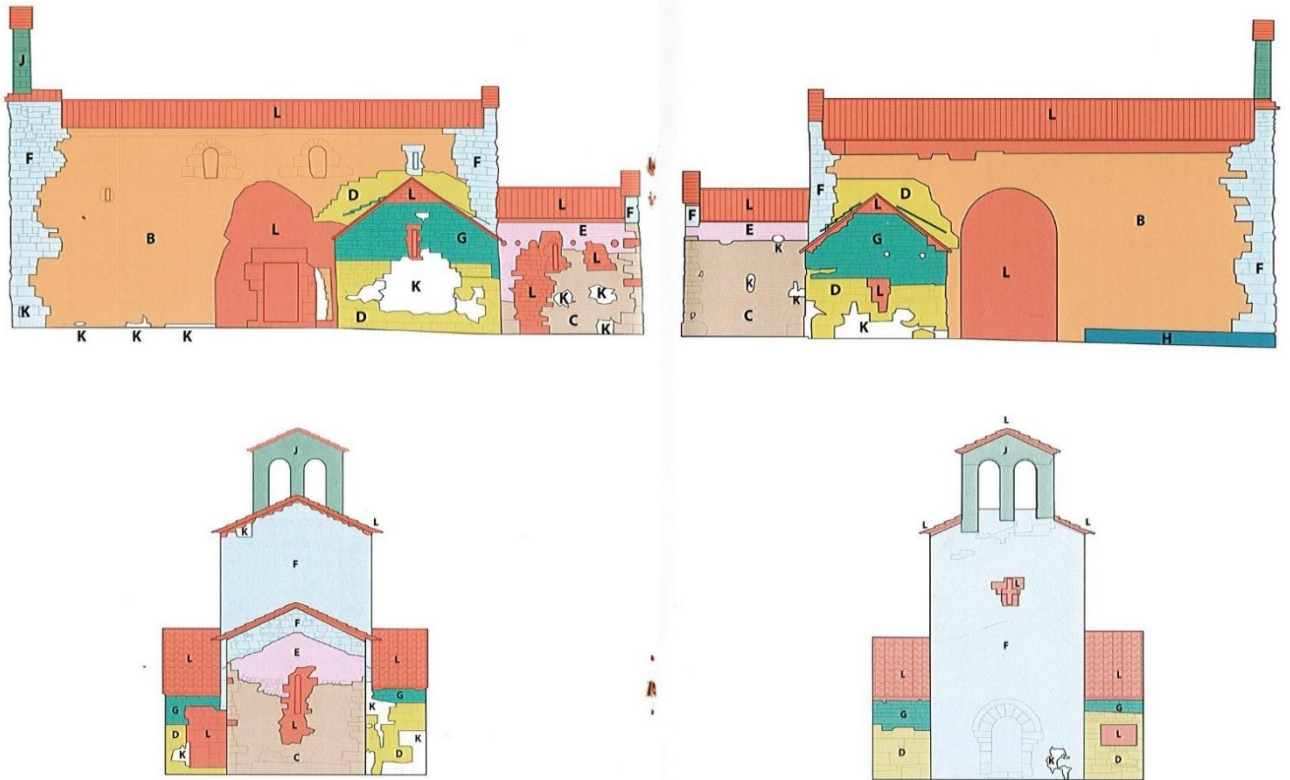
Planta amb indicació cromàtica de les diferents etapes constructives de l'edifici, segons Camil Pallàs Arisa. Arxiu SCCM-SPAL, 1962.



Planta del temple d'Obiols, amb indicació cromàtica de les diferents etapes constructives, segons Júlia Gutiérrez Ortiz. 2012.

Figure 62 LÓPEZ MULLOR, LACUESTA, 2013, p. 12.

AVIÀ - LA PLANA, SANT VICENC D'OBIOLS



Alçats de les façanes, amb indicació cromàtica de les diferents etapes constructives, segons Júlia Gutiérrez Ortiz. 2012. Llegenda. A: època visigòtica, segles VII-VIII. B, C i D: època preromànica.

segles IX i X. F: segle XIII avançat, en estil romànic tardà. De la G a la K: època moderna, segles XVII i XVIII. L: restauració de 1959-1962.

Figure 63 LÓPEZ MULLOR, LACUESTA, 2013, p. 14-15.



Figure 64 Vue extérieure sud-est

AVIÀ - LA PLANA, SANT VICENC D'OBIOLS

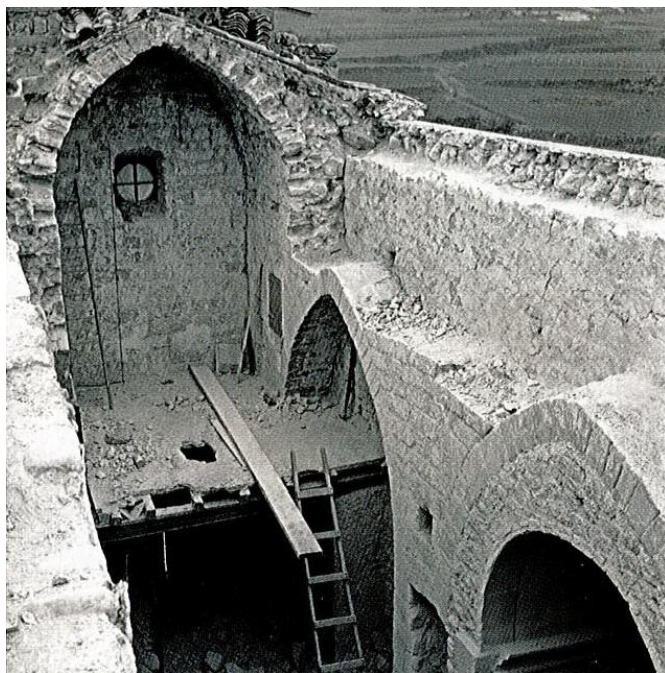


Figure 65 Vue de la nef durant le démontage de sa voûte, photo de J. F. Estorch prise le 25/08/1960, dans LÓPEZ MULLOR, LACUESTA, 2013, p. 16.



Figure 66 Vue du chevet depuis le nef



Figure 67 Vue du chevet avec son arc triomphal restauré et du bras sud du transept



Figure 68 Vue du chevet avec sa voûte outrepassée



Figure 69 Détail du bras sud du transept avec les vestiges de la colonne et l'arc, cachés par l'arc formeret du XIII^e siècle, photo de J. F. Estorch prise le 12/10/1957, LÓPEZ MULLOR, LACUESTA, 2013, p. 19.



Figure 70 Vue du bras sud du transept

11. BALSARENY, SANT VICENÇ D'ALADERNET

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Bages

Département : Barcelone (province)

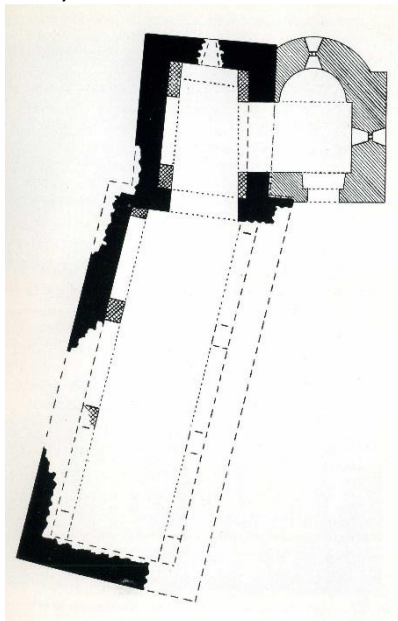


Figure 71 Plan, *SITJES I MOLINS*, 1977, p. 97.



Figure 72 Vue de la tour méridionale



Figure 73 Vue de l'abside romane au rez-de chaussé de la tour et le chevet disparu de l'église haut médiévale

BALSARENY, SANT VICENÇ D'ALADERNET



Figure 74 Vue de l'arc triomphal depuis le chevet



Figure 75 Vue de l'arc latéral nord avec l'autel



Figure 76 Vue de l'arc latéral est



Figure 77 Détail de l'arc latéral est

12. BÉDARIEUX, SAINT-SAUVEUR DE PALAGRET

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

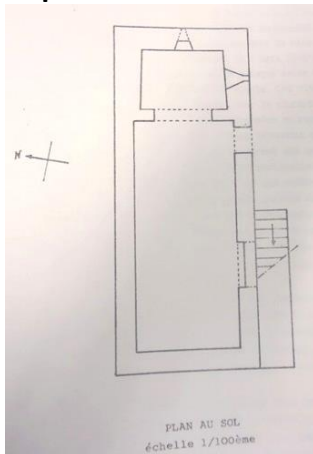


Figure 78 Plan, SIGNOLES, 1984, p. 73.

Figure 79 Vue extérieure sud-est

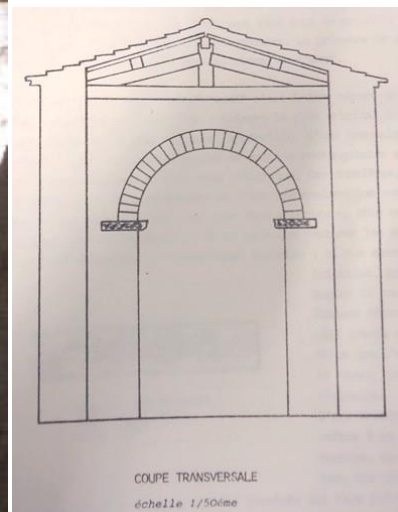


Figure 80 Vue de l'arc triomphal

Figure 81 Coupe, SIGNOLES, 1984, p. 75.

BÉDARIEUX, SAINT-SAUVEUR DE PALAGRET



Figure 82 Imposte de l'arc triomphal, côté sud



Figure 83 Porte occidentale murée

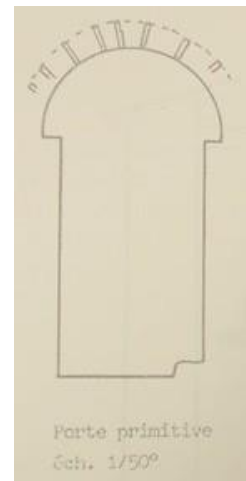


Figure 84 SIGNOLES, 1984, p. 74.



Figure 85 Porte méridionale bouchée, côté intérieur, clavage en superposition



Figure 86 Voûte du chevet sur banquette

BÉDARIEUX, SAINT-SAUVEUR DE PALAGRET



Figure 87 Fenêtres du chevet sur banquettes

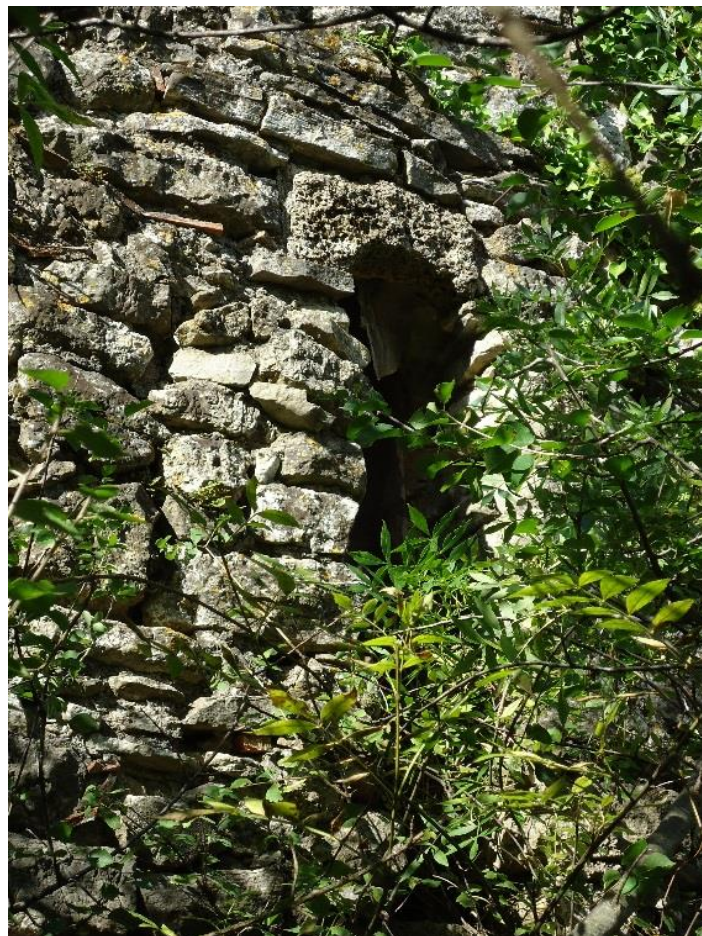


Figure 88 Fenêtre axiale du chevet

13. BÉLESTA, SAINT-BARTHÉLEMY DE JONQUEROLLES

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

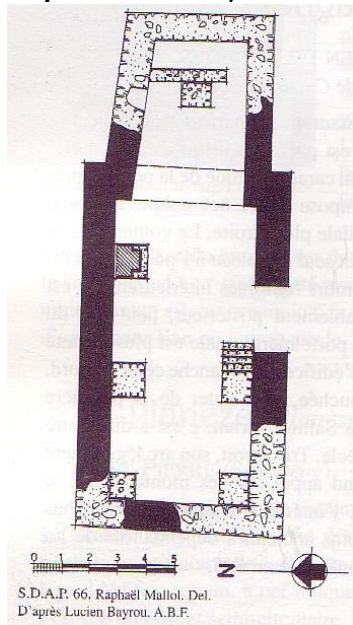


Figure 89 Plan, MALLET, 2003, p.130.

Figure 90 Vue extérieure sud-est



Figure 91 Porte méridionale avec piédroits détruits

BÉLESTA, SAINT-BARTHÉLEMY DE JONQUEROLES



Figure 92 Vue de la porte méridionale depuis le nef



Figure 93 Vue de l'arc triomphal depuis la nef

BÉLESTA, SAINT-BARTHÉLEMY DE JONQUEROLES



Figure 94 Détail de l'arc triomphal,, côté nef



Figure 95 Pilier détruit de l'arc triomphal, côté sud

14. BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Girona (province)

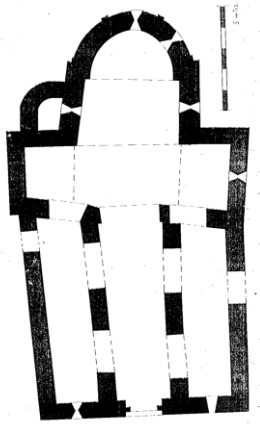


Figure 97. Plan BADIA I HOMS, 1985, p. 103.

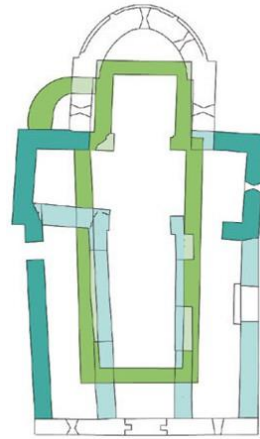


Figure 96 RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012,

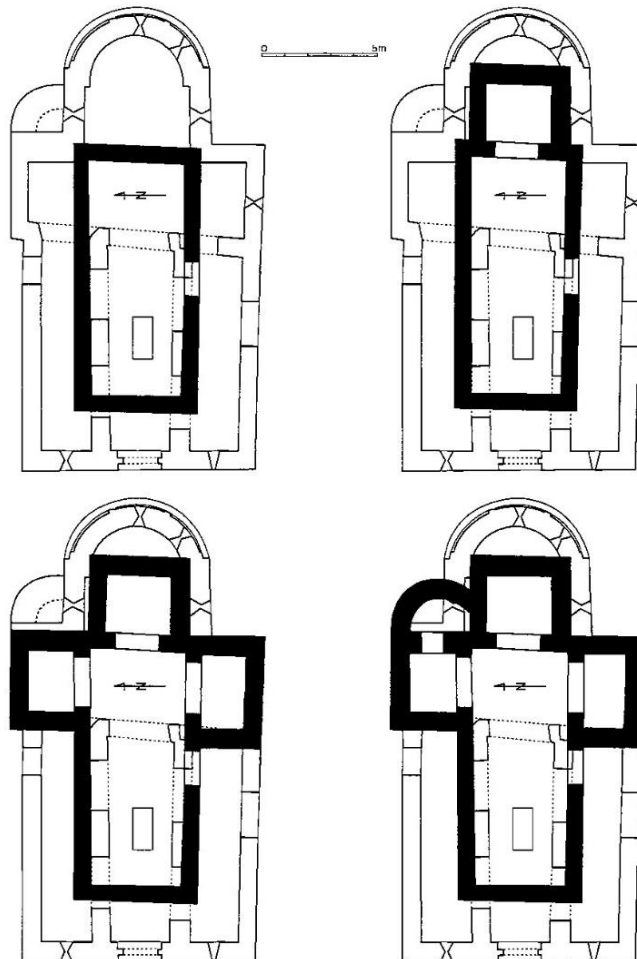


Figure 98 CASAS GENOVER, NOLLA BRUFAU, 2013, p. 31.

BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN



Figure 99 Vue extérieure sud



Figure 100 Vue extérieure nord

BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN



Figure 101 Vue du transept et de la nef depuis le chœur



Figure 102 Vue de la nef principale d'ouest en est

BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN



Figure 103 Vue du bas-côté sud



Figure 104 Arc doubleau du bas-côté méridional

BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN

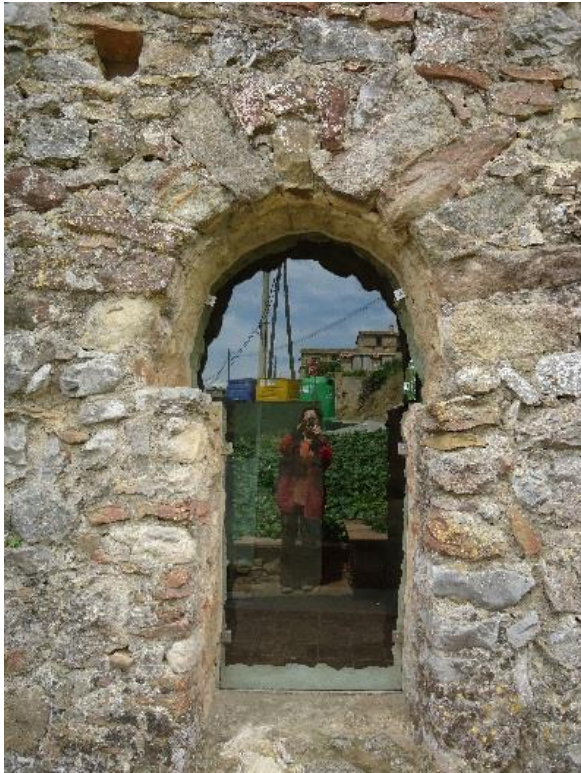


Figure 105 Porte nord, extérieur



Figure 106 Porte nord, intérieur



Figure 107 Porte sud, extérieur



Figure 108 Porte sud, intérieur

BELLCAIRE D'EMPORDÀ, SANT JOAN



Figure 109 Arcade de la deuxième travée depuis l'ouest entre le vaisseau principal et le bas-côté nord



Figure 110 Fenêtre sud, nef centrale



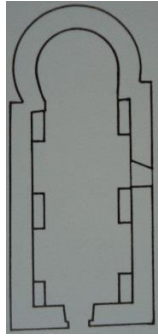
Figure 111 Fenêtre ouest, bas-côté sud

15. BESCANÓ-VILANNA, SAN BARTOMEU de TRULLAS ou de BESCANÓ

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Gironès

Département : Gérone



2

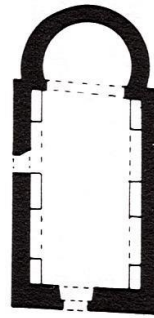


Figure 112 BARRAL, 1981, p.279.

Figure 113 JUNYENT, 1983, p.169.



Figure 114 Inventari, photo de Pibernat i Domenech, Maria Mercè, 1987.



Figure 115 Inventari, photo de Pibernat i Domenech, Maria Mercè, 1987.

16. BÉZIERS, SAINT-SATURNIN DE CAPISCOL ou DE CAMPOGNAN

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

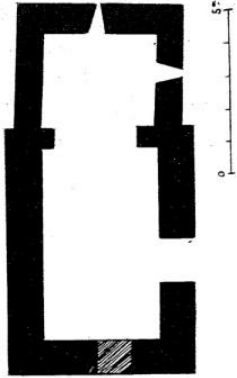


Figure 116 GIRY, 1983, p. 57.



Figure 117 Vue extérieure sud-est



Figure 118 Vue de l'arc triomphal depuis la nef

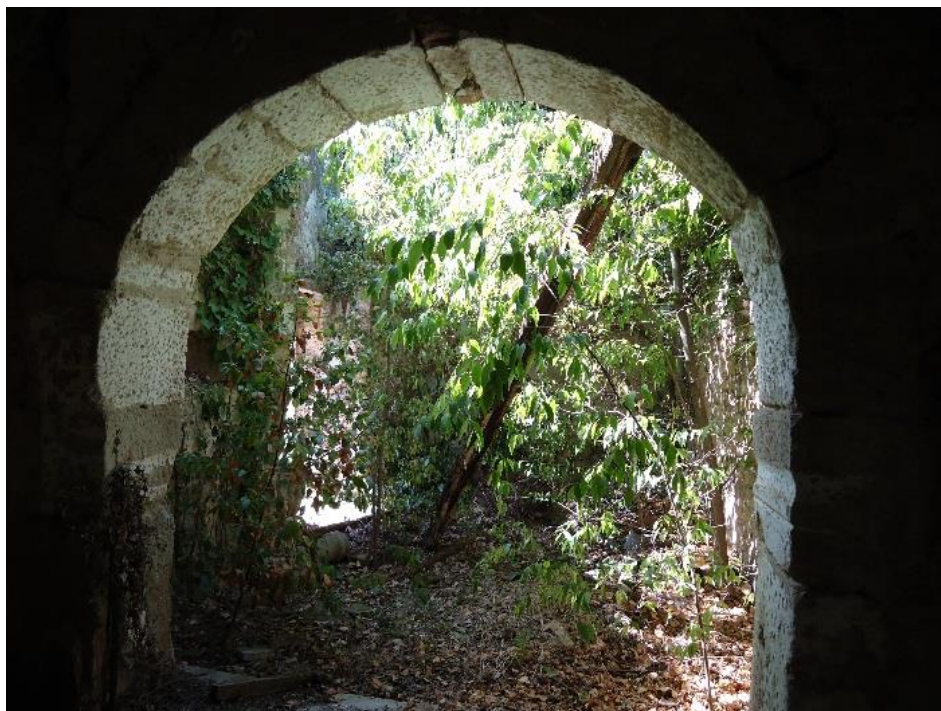


Figure 119 Vue de l'arc triomphal depuis le chevet



Figure 120 Imposte nord de l'arc triomphal



Figure 121 Vue depuis le chevet

17. BIGUES I RIELLS, SANT MATEU de MONTBUI

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Oriental

Département : Barcelone (province)



Figure 122 VALL I RIMBLAS, 1976, 1. p. 15.

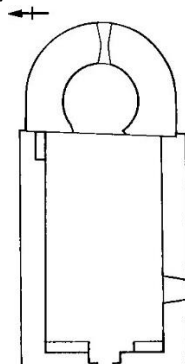


Figure 123 BARRAL, 1981, p. 285.

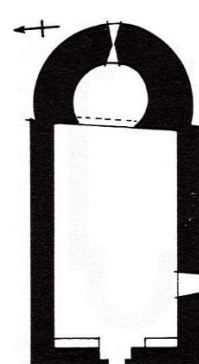


Figure 124 JUNYENT, 1983, p. 181.

(Vall i Rimblas)



Figure 125 ADELL, 1991, p. 298. (J. M. Masagué)



Figure 126 Vue extérieure de l'abside

18. CABRILS, SANT CRISTÒFOL

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Maresme

Département : Barcelone (province)

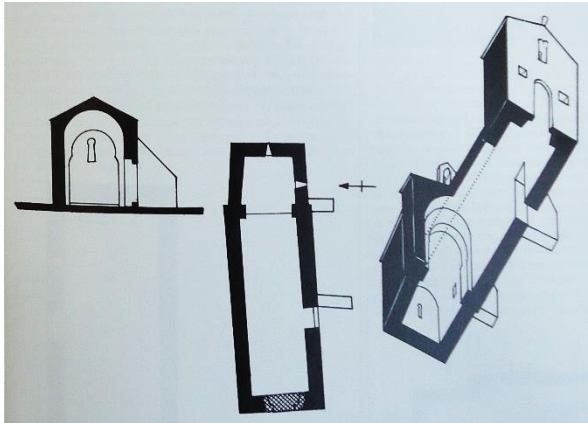


Figure 127 BARRAL, 1981, p. 251. (M. Ribas, J. A. Adell)

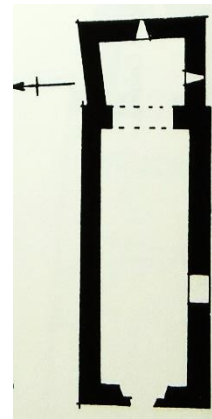


Figure 128 ACEÑA I ALONSO, 1992, p. 485. (J. Bonet)



Figure 129 Façade occidentale



Figure 130 Vue sud-est

CABRILS, SANT CRISTÒFOL



Figure 131 Vue de la nef d'ouest en est

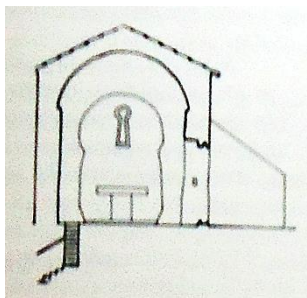


Figure 132 JUNYENT, 1983, p. 96.



Figure 133 Vue de l'arc triomphal

CABRILS, SANT CRISTÒFOL



Figure 134 L'arc triomphal, piédroit nord



Figure 135 L'arc triomphal, piédroit sud



Figure 136 Fenêtre axiale, intérieur



Figure 137 Fenêtre axiale, extérieure

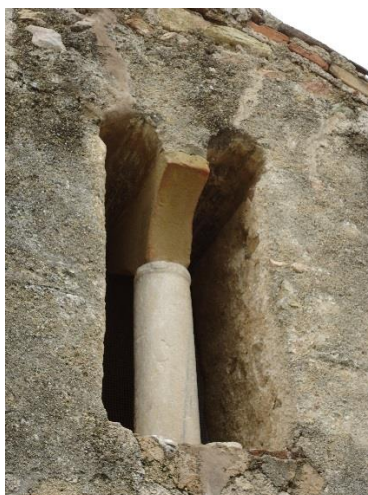


Figure 138 Baie géminée de la façade occidentale

19. CAIXAS, SAINT-MARC

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Les Aspres

Département : Pyrénées-Orientales

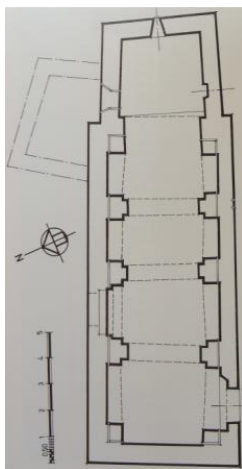


Figure 139 PLADEVALL I FONT, 1993, p. 325. (R. Mallol)

Figure 140 Vue sud-ouest et est



Figure 141 Vue de la nef

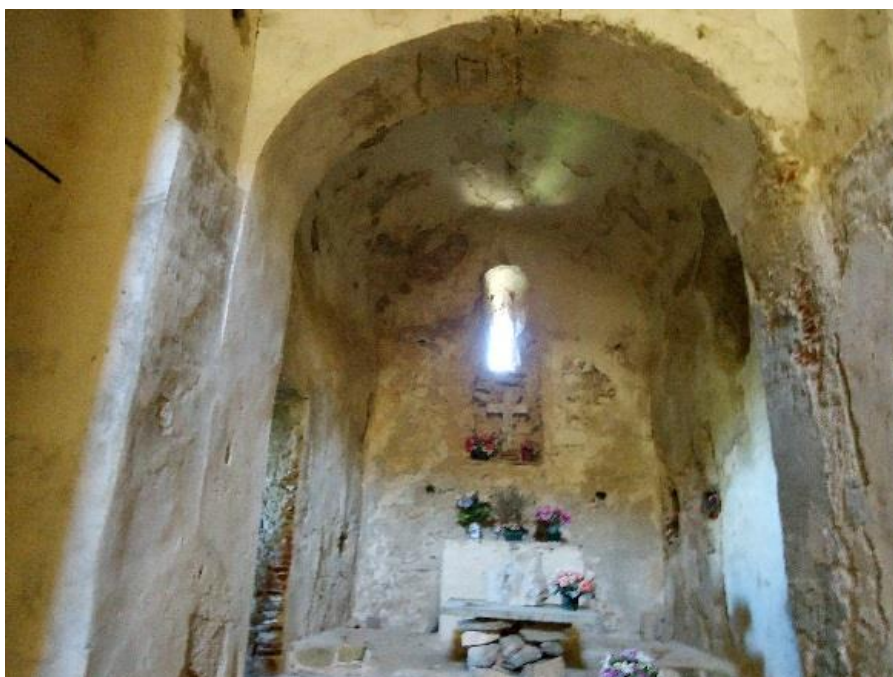


Figure 142 Vue du chevet



Figure 143 Voûte de la nef sur banquette



Figure 144 Arc latéral, première travée devant le chevet



Figure 145 Arc latéral, troisième travée devant le chevet

20. CALDES DE MALAVELLA, SANT ESTEVE de CAULÈS VELL

Pays : Espagne

Région : Catalogne, La Selva

Département : Gérone (province)

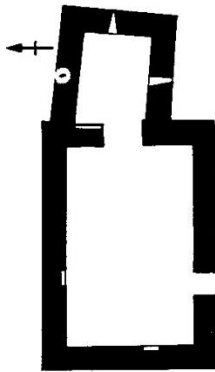


Figure 146 BARRAL, 1981, p. 226.

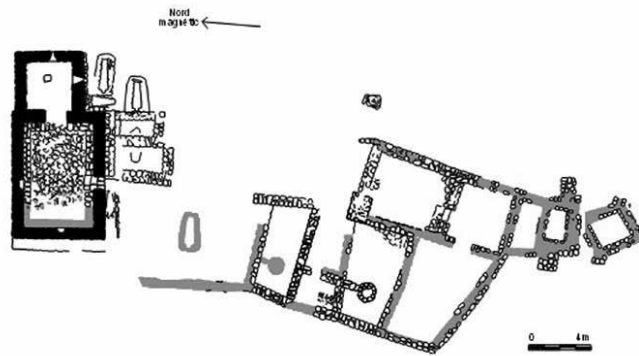


Figure 147 TURON I IZQUIERDO, 2013, p. 256. Plan exécuté durant les fouilles du début des années 1970 par M. Riu

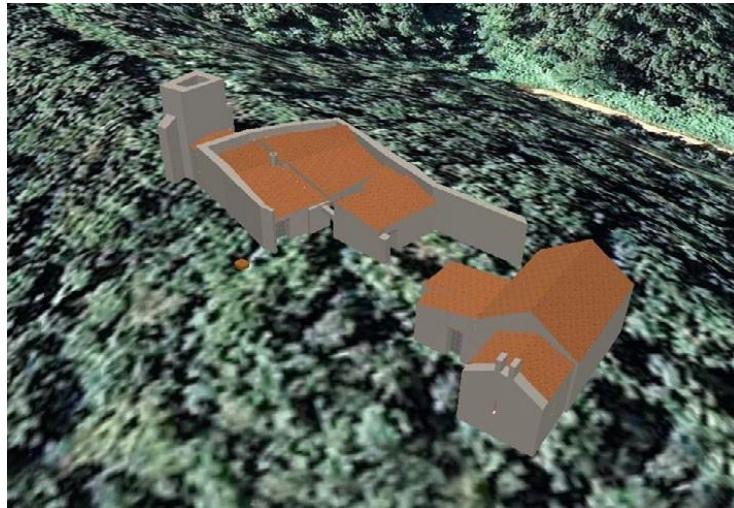


Figure 148 TURON I IZQUIERDO, 2013, p. 256. Restitution de l'église et du village



Figure 149 Vue sud des ruines



Figure 150 Vue de l'arc triomphal depuis la nef disparue



Figure 151 Vue de l'arc triomphal depuis le chevet

CALDES DE MALAVELLA, SANT ESTEVE de CAULÈS VELL



Figure 152 Détail du piédroit sud de l'arc triomphal



Figure 153 Détail du mur occidental, intérieur



Figure 154 Fenêtre axiale, intérieur



Figure 155 Fenêtre axiale, extérieur

21. CASSAGNES, SAINT-CYPRIEN de CUCHOUS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

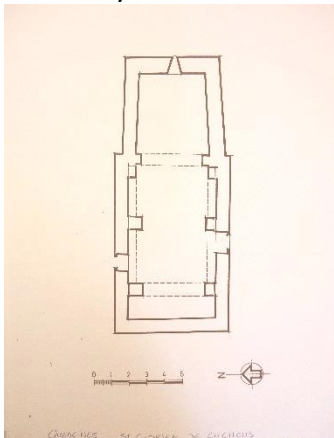


Figure 156 STAP Perpignan, plan R. Mallol



Figure 157 Vue sud-ouest



Figure 158 Mur sud avec la petite porte en champignon



Figure 159 Porte en champignon dans le mur sud

22. CASTELLNOU DE BASSELLA, SANT MIQUEL ou SANT ROMÀ

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Urgell

Département : Lleida (province)

Il n'y a pas de plan dans les documents référencés.



Figure 160 Vue des ruines depuis la nef



161 Vue sud-est depuis le chevet disparu avec l'angle taluté de la nef



Figure 162 Inventari, cliché de Pere Catà Roca, 1964



Figure 163 Vue actuelle de l'arc triomphal depuis le chevet

CASTELLNOU DE BASSELLA, SANT MIQUEL ou SANT ROMÀ



Figure 164 Arc triompal, piédroit sud avec imposte, sommier et claveaux tombés



Figure 165 Fenêtre du mur sud, extérieur



Figure 166 Mur sud avec sa fenêtre, côté intérieur



Figure 167 Arcade latéral; mur nord de la nef

23. CAZOUL-LES-BÉZIERS, SAINT-VINCENT DE SAVIGNAC

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

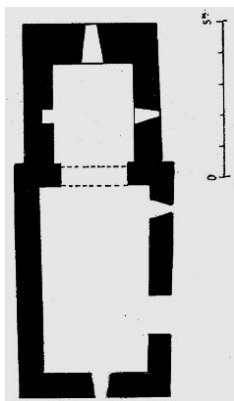


Figure 168 GIRY, 1983, p. 77.

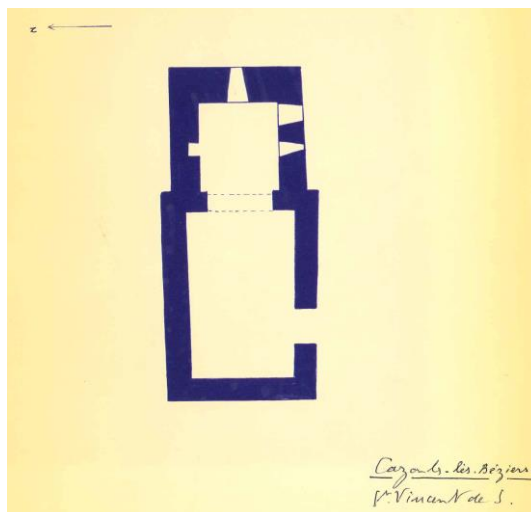


Figure 169 Plan, DRAC Montpellier



Figure 170 Mur nord de la nef, extérieur

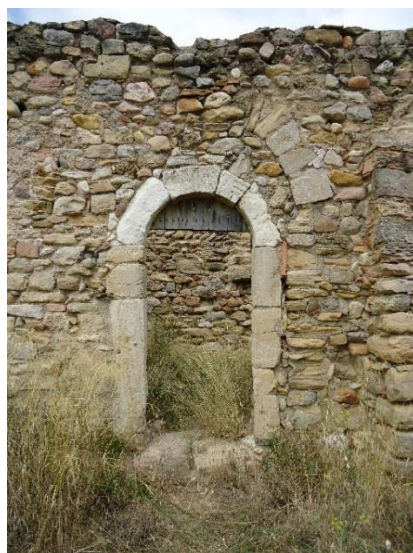


Figure 171 Porte méridionale, extérieure



Figure 172 L'arc triomphal avant sa restauration, DRAC Montpellier



Figure 173 L'arc triomphal depuis la nef



Figure 174 Vue de la nef depuis le chœur



Figure 175 Fenêtre axiale, intérieur



Figure 176 Fenêtre du mur sud de la nef, extérieur

24. CÉBAZAN, SAINT-BAULÉRY

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

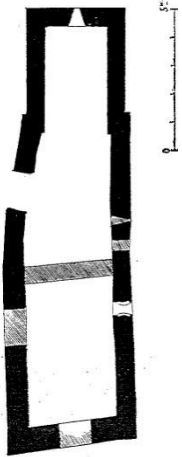


Figure 177 GIRY, 1983, plan p. 80; ancienne photo, p. 81.



Figure 178 L'état actuel



Figure 179 Vue de la nef depuis l'ouest



Figure 180 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 181 Porte occidentale, extérieur

CÉBAZAN, SAINT-BAULÉRY



Figure 182 Porte occidentale, vue intérieure

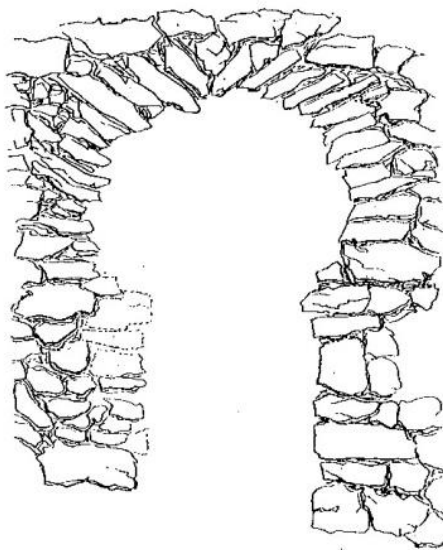


Figure 183 La même porte, GIRY, 1983, p.81.



Figure 184 Porte nord, extérieur



Figure 185 Baie axiale, intérieur, extérieur

25. CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

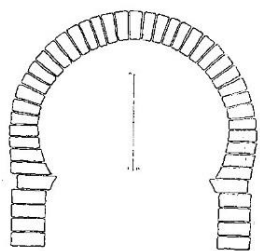


Figure 186 PUIG, 1909, p. 370. Arc de l'arcade latérale

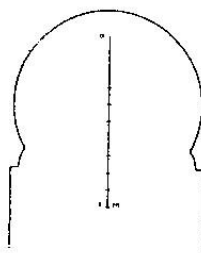


Figure 187 PUIG, 1909, p. 370. Arc des absidioles

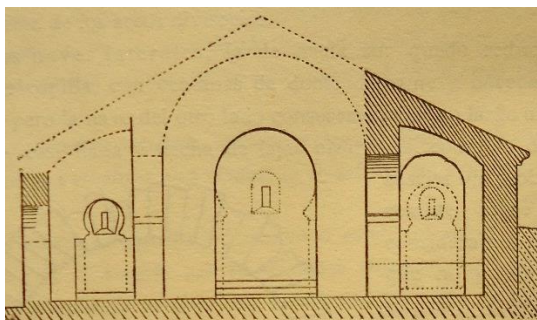


Figure 188 GOMEZ-MORENO, 1919, p. 61.
Section transversale

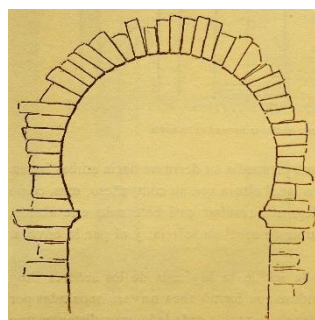


Figure 189 GOMEZ-MORENO, 1919, p. 62. Arc de division des nefs

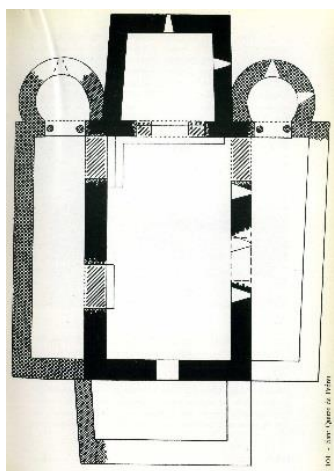


Figure 190 SITJES I MOLINS, 1977, p. 117.

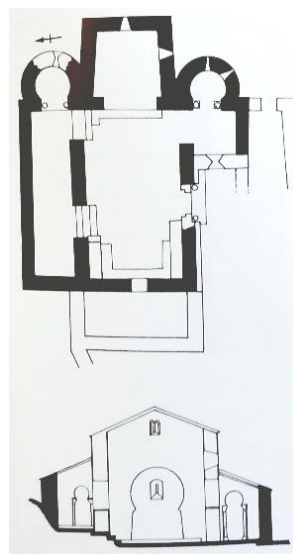


Figure 191 BARRAL, 1981, p. 181. (plan J.A. Adell, coupe X. Sitjes i Molins)

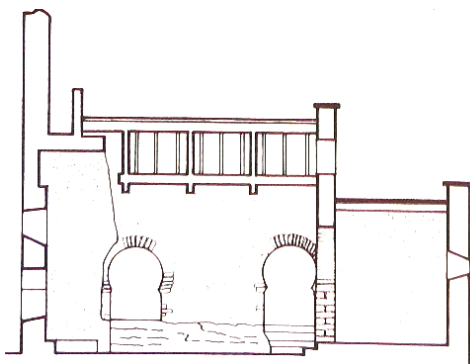


Figure 192 ADELL, VIGUE, 1985, p. 212.

CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET

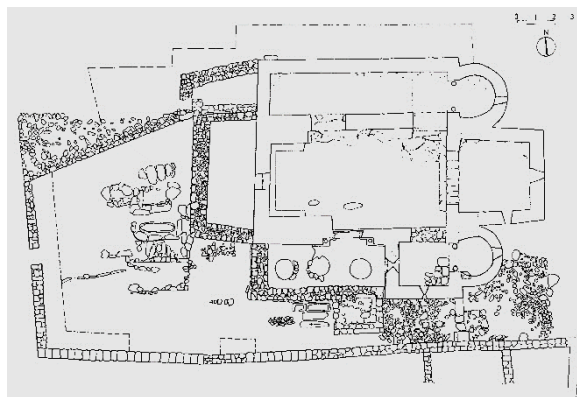


Figure 193 LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 1992, p. 324. Plan des structures découvertes durant les fouilles

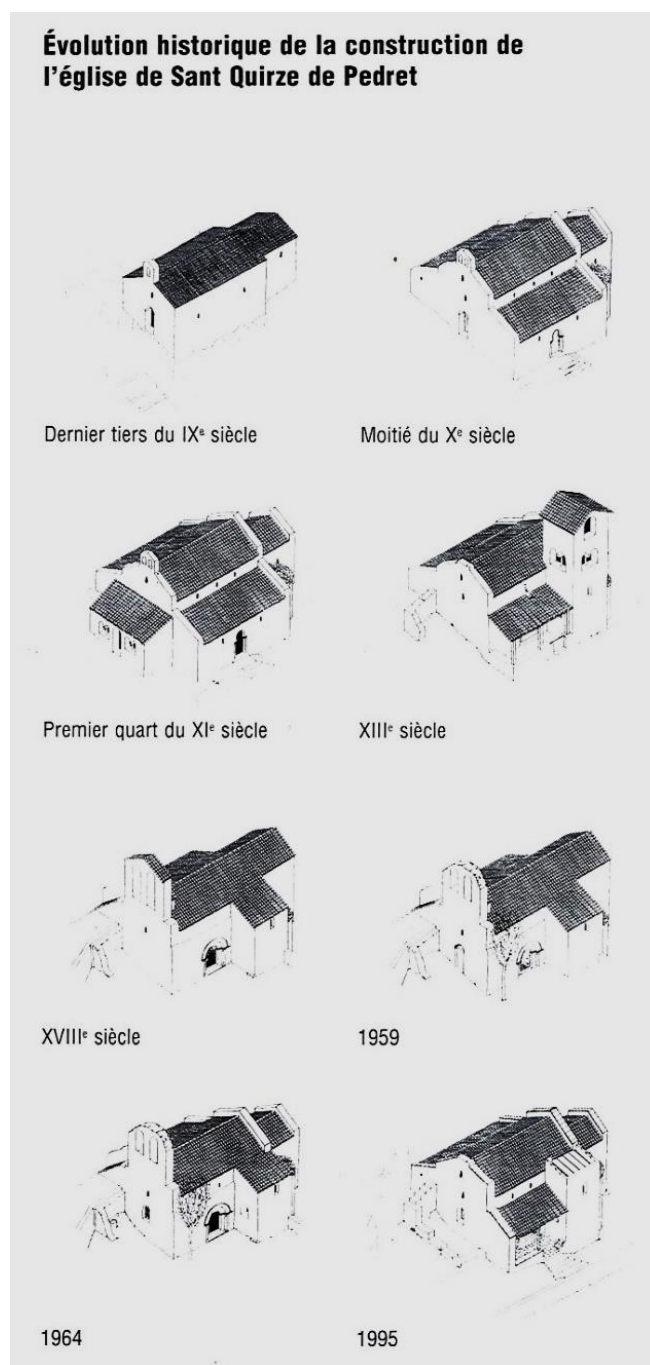


Figure 194 GONZÁLEZ, LACUESTA, CARRASCO, 1996 (sans pagination)

CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET



Figure 195 Vue extérieure orientale



Figure 196 Vue de la façade occidentale



Figure 197 Vue de l'arc triomphal reconstruit depuis le nef

CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET



Figure 198 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 199 Vue de l'arc triomphal et de l'arcade nord conduisant vers l'abside nord

CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET



Figure 200 Vue de l'arc triomphal de l'abside nord



Figure 201 Vue de l'arc triomphal de l'abside sud



Figure 202 Arcade nord, première travée occidentale

CERCS, SANT QUIRZE DE PEDRET



Figure 203 Piédroit occidental de la même arcade, côté vaisseau nord



Figure 204 BARRAL, 1981, p. 105.



Figure 205 La même ouverture dans la façade occidentale après la restaration

26. CEYRAS, SAINT-PIERRE DE LENEYRAC

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

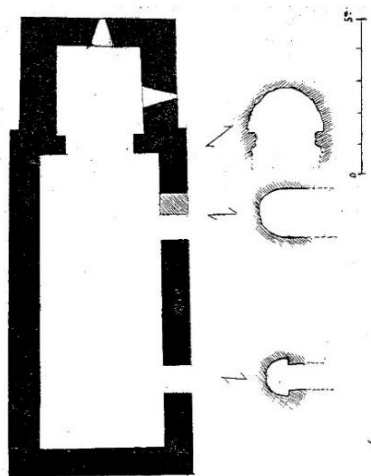


Figure 206 GIRY, 1983, p. 85.

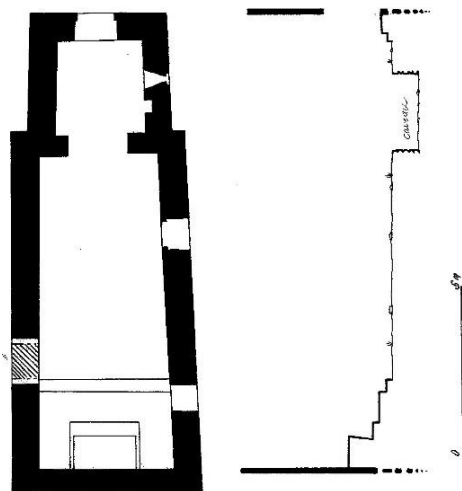


Figure 207 Plan indiquant l'état avant la restauration (autel inversé, porte dans le chevet), DRAC Montpellier

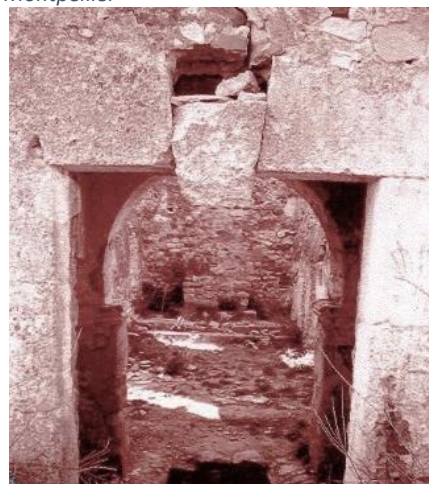


Figure 208, 209 Etat avant la restauration: caveau creusé dans le chevet, autel inversé, porte à l'est, DRAC Montpellier, 31 mars 1989



Figure 210 Vue extérieure sud-est



Figure 211 Angle nord-est de la nef illustrant l'amincissement de la paroi de la nef



Figure 212 L'arc triomphal vu depuis la nef



Figure 213 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 214 L'arc triomphal

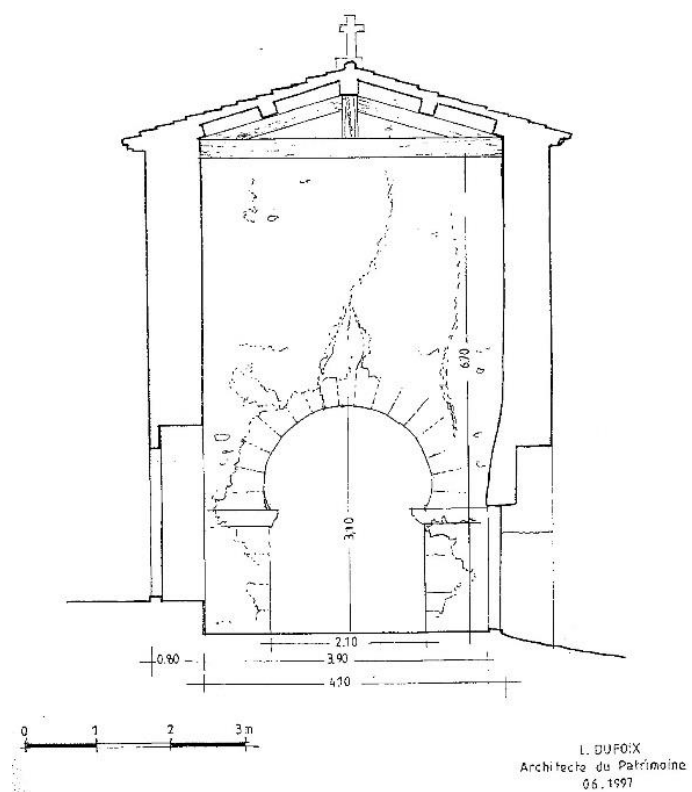


Figure 215 DRAC Montpellier, PAYA, 2000, p. 17.



Figure 216 Piédroit sud de l'arc triomphal avec imposte moulurée

CEYRAS, SAINT-PIERRE DE LENEYRAC



Figure 217 Voûte du chevet



Figure 218 Mur diaphragme de l'arc triomphal

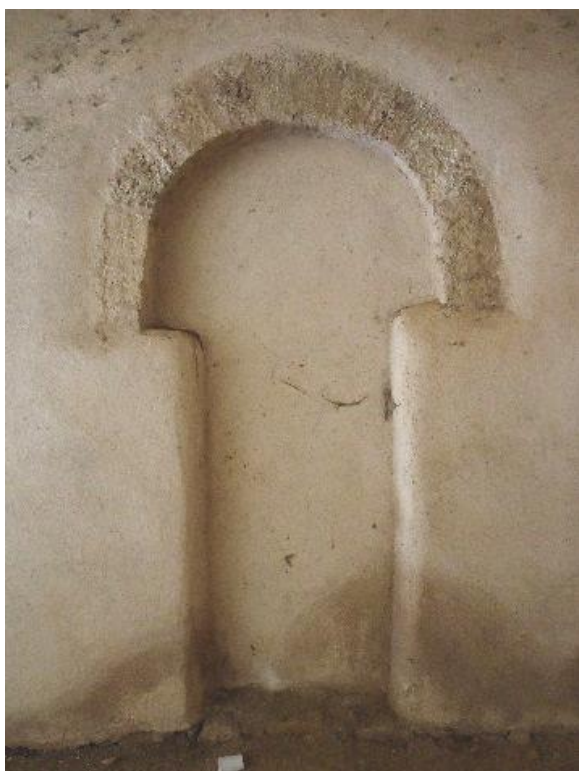


Figure 219 Porte en champignon dans le mur méridional, intérieur



Figure 220 Vue de la même porte, extérieur

27. CLARA-VILLERACH, SAINT-ÉTIENNE DE POMERS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Conflent

Département : Pyrénées-Orientales

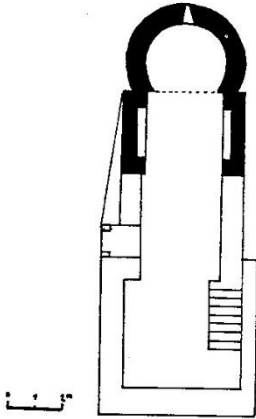


Figure 221 PONSICH, 1995, p. 43.



Figure 222 L'ermitage dans son écrin de verdure



Figure 223 Vue extérieure nord-est



Figure 224 Vue extérieure nord-ouest



Figure 225 Trace de l'ancienne toiture en bâtière sous les combles

CLARA-VILLERACH, SAINT-ÉTIENNE DE POMERS



Figure 226 Vue d'ouest en est avec l'iconostase actuelle



Figure 227 Voûte outrepassée de la travée précédant l'abside



Figure 228 La jonction des deux travées de la nef

28. CLARIANA DE CARDENER, SANTA AGATA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Solsonès

Département : Lleida

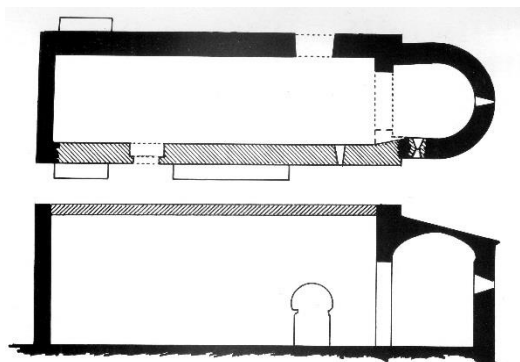


Figure 229 SITJES I MOLINS, 1977, p. 129 .

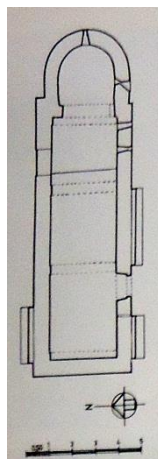


Figure 230 VIGUE, 1987, p. 96. (plan J. Segués)



Figure 231 Vue extérieure sud-est

CLARIANA DE CARDENER, SANTA AGATA

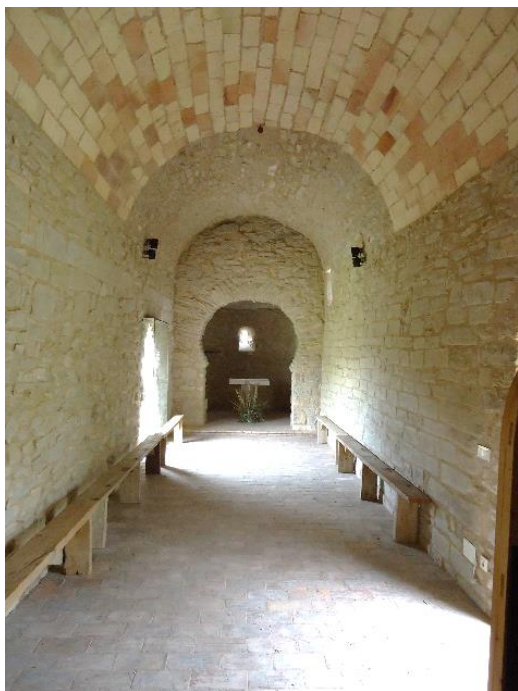


Figure 232 Vue de l'arc triomphal depuis la nef

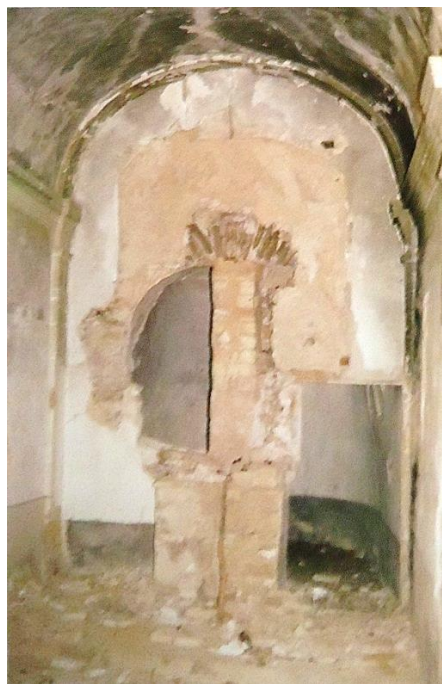


Figure 233 VIGUE, 1987, p. 96.



Figure 234 L'arc triomphal reconstruit

CLARIANA DE CARDENER, SANTA AGATA



Figure 235 Vue de la nef depuis l'abside



Figure 236 Porte dans le mur nord, extérieur

CLARIANA DE CARDENER, SANTA AGATA



Figure 237 Porte nord, intérieur, détail de la maçonnerie

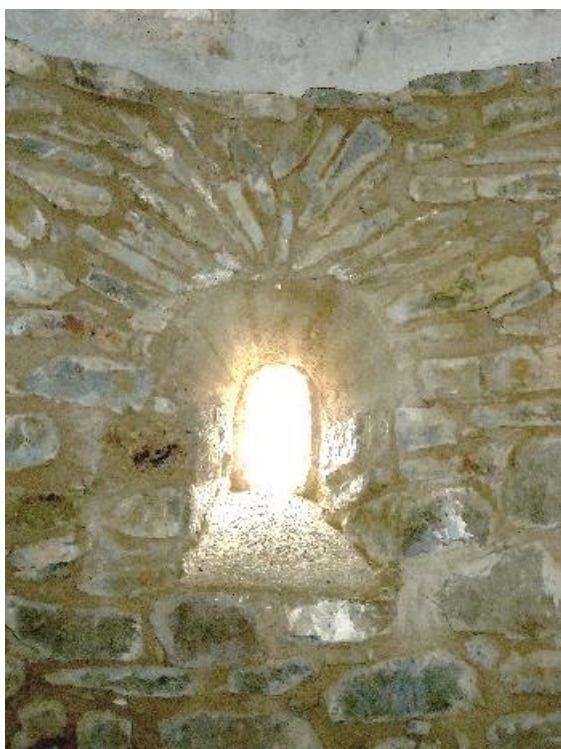


Figure 238 Fenêtre axiale, intérieur

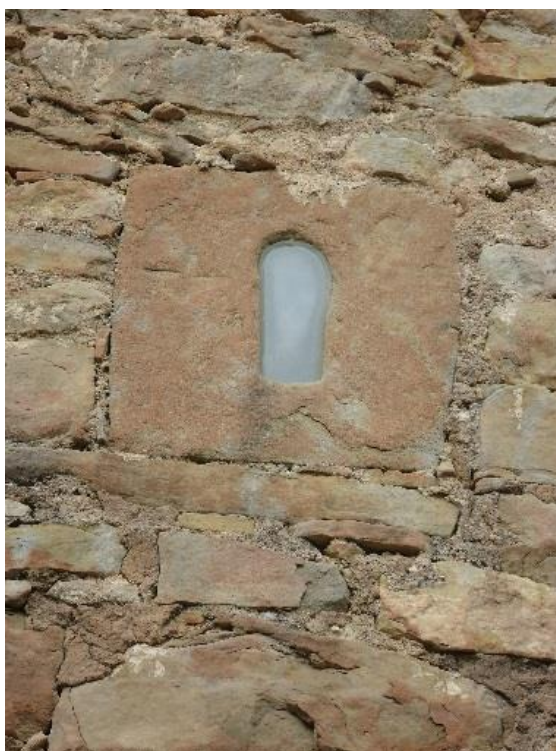


Figure 239 Fenêtre axiale, extérieur

CODALET, SAINT-MICHEL DE CUXA

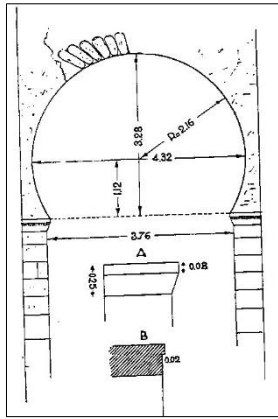


Figure 244 HERNANDEZ, 1932, p. 4, fig. 7.
Arc entre le transept et le vaisseau nord

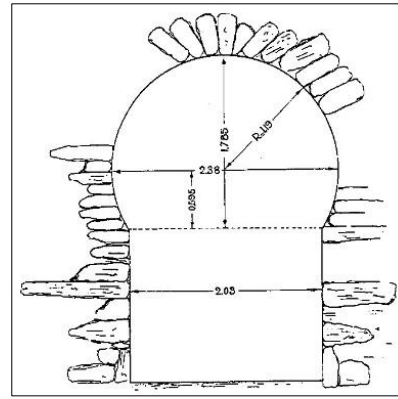


Figure 245 HERNANDEZ, 1932, p. 8, fig.13.
Arc de la porte du vaisseau sud

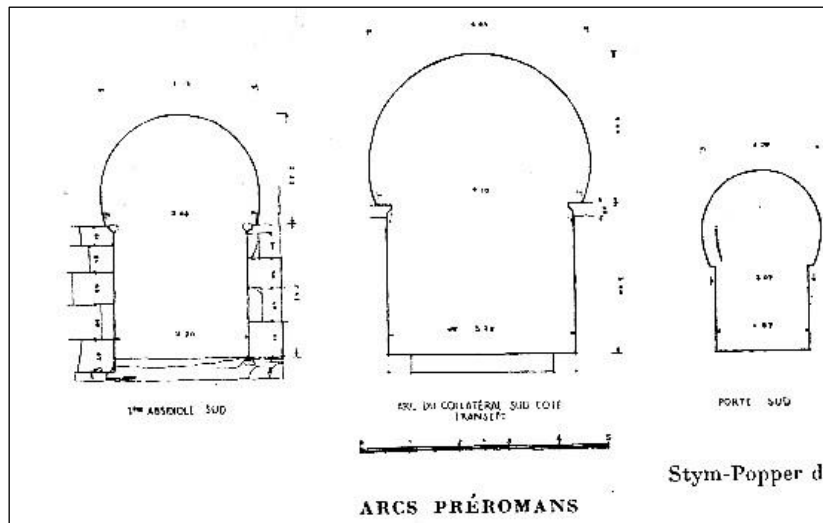


Figure 246 STYM-POPPER, 1954, p. 310.

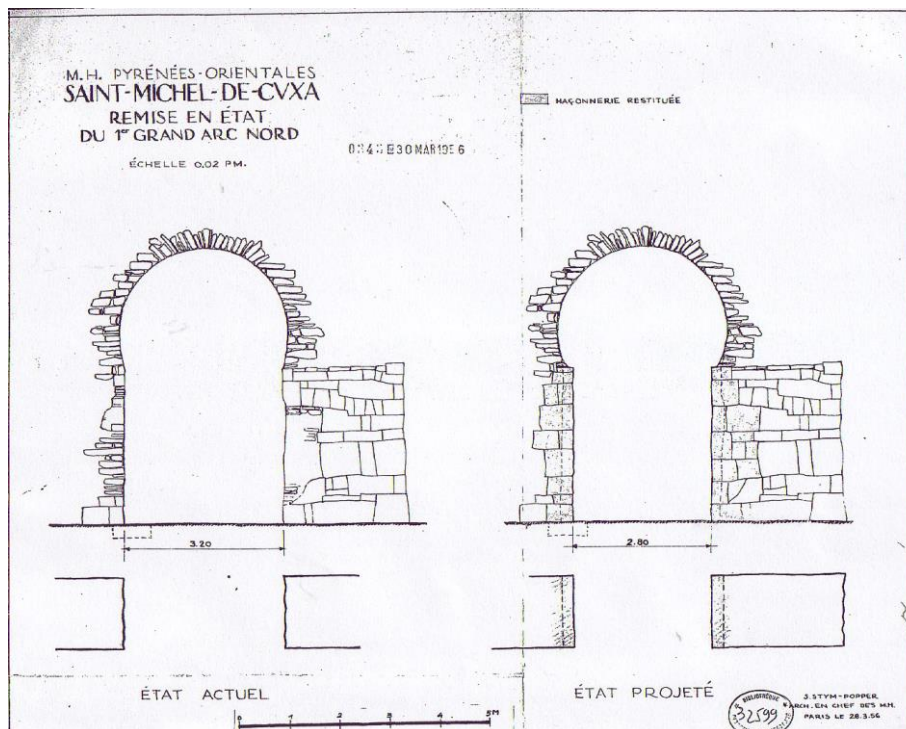


Figure 247 Restitution du tracé du premier arc nord, Stym-Popper, Médiathèque de Charenton

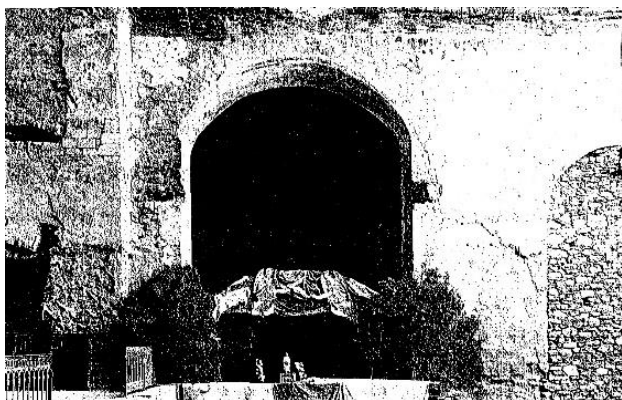


Figure 248 HERNANDEZ, 1932, fig. 9.
Arc entre la croisée et le bras sud du transept (sans pagination)

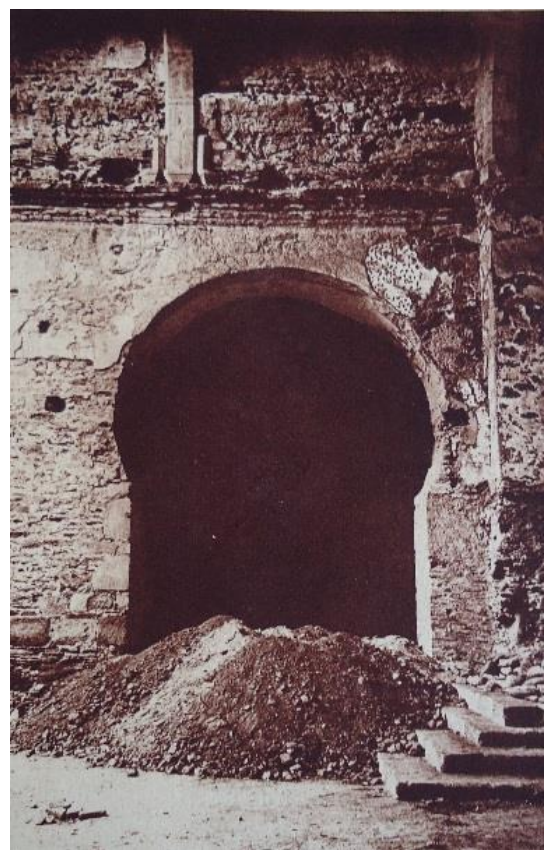


Figure 249 L'arc du bras nord du transept, SDAP 66



Figure 250 L'arc du collatéral nord ouvrant sur le transept SDAP 66



Figure 251 Arc du collatéral nord et celui de la croisée du transept, SDAP 66

CODALET, SAINT-MICHEL DE CUXA



Figure 252 La seule fenêtre conservée sans modification dans le mur méridional, état avant la restauration, SDAP 66



Figure 253 Vue sud-ouest



Figure 254 Vue sud-est

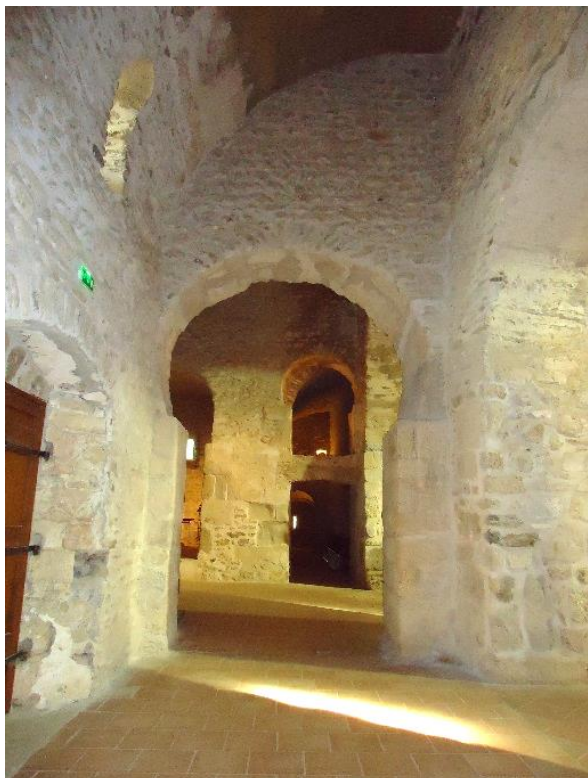


Figure 255 Arc du vaisseau nord donnant sur le transept

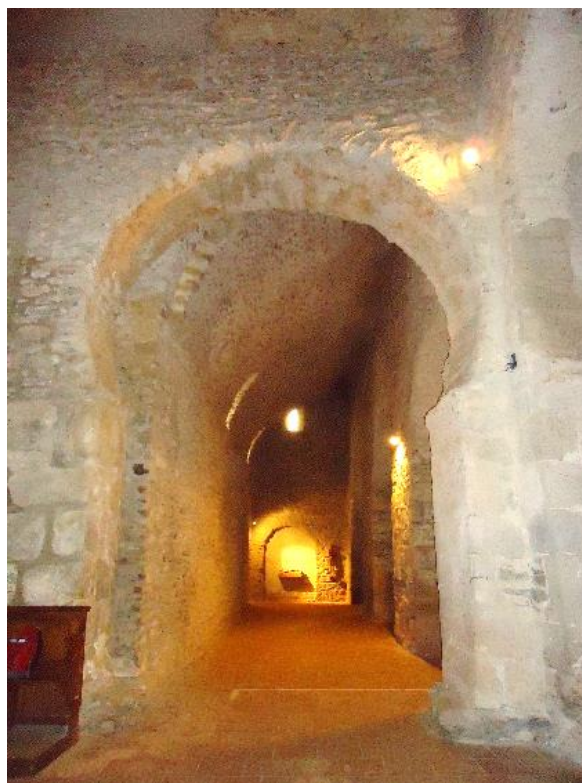


Figure 256 Arc du vaisseau sud donnant sur le transept

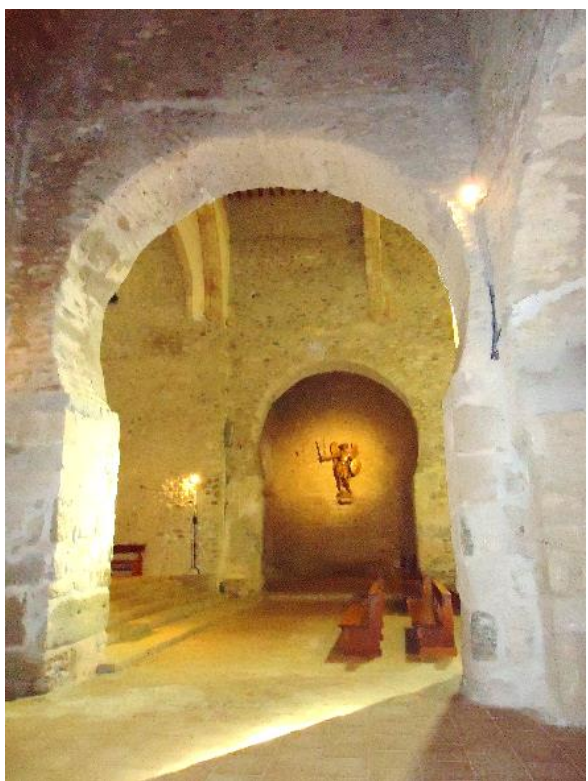


Figure 257 Arcs du bras nord du transept



Figure 258 Arcs du bras nord du transept

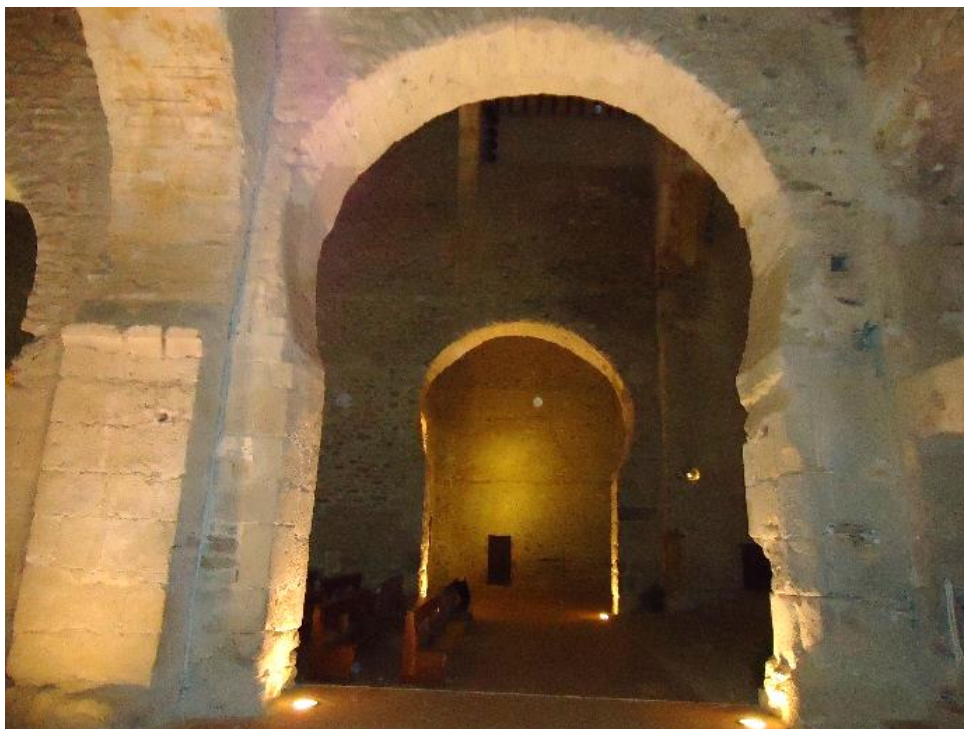


Figure 259 Arc du bras sud du transept

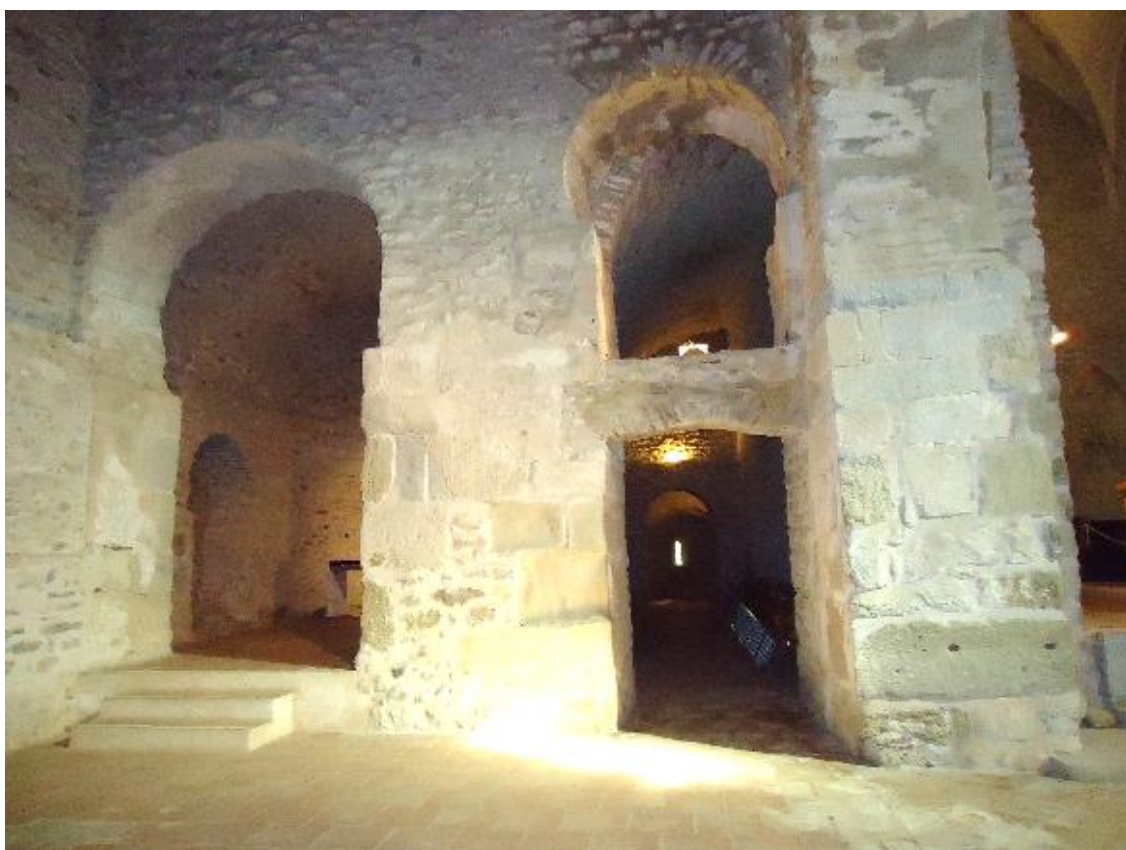


Figure 260 Arc de l'absidiole nord et de l'ouverture à gauche du sanctuaire central

CODALET, SAINT-MICHEL DE CUXA

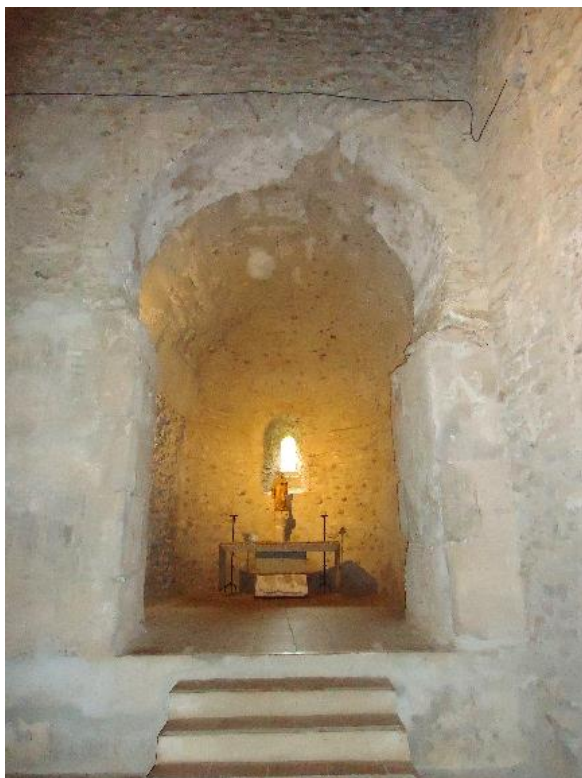


Figure 261 Arc de l'absidiole sud



Figure 262 Porte murée du vaisseau nord, intérieur



Figure 263 Porte bouchée du vaisseau sud, extérieur



Figure 264 Porte entre les absidioles sud

30. COLL DE NARGÓ, SANT CLIMENT

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Urgell

Département : Lleida (province)

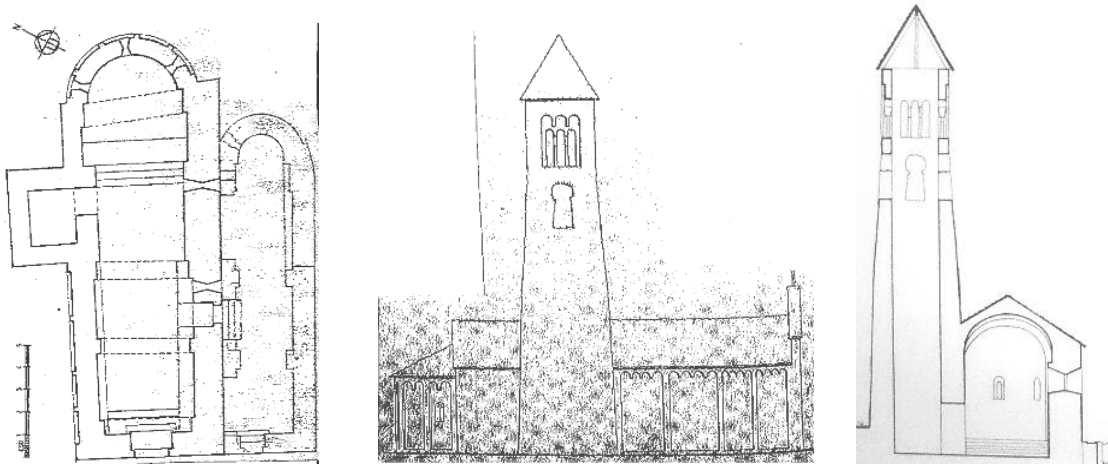


Figure 265 BARAUT I OBIOLS, 1992, pp. 180-181.



Figure 266 Vue nord-est

COLL DE NARGÓ, SANT CLIMENT



Figure 267 Paroi occidentale du clocher-tour

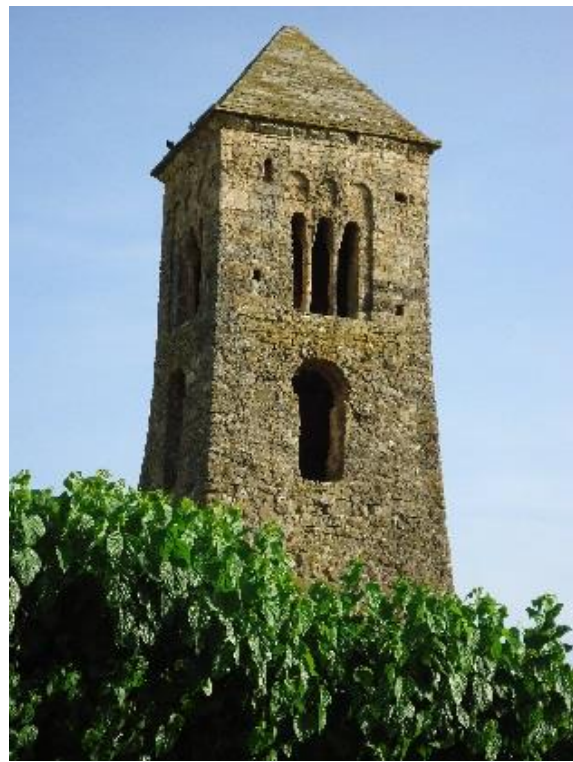


Figure 268 Paroi nord du clocher-tour



Figure 269 Parois est du clocher-tour



Figure 270 Paroi sud du clocher-tour

COLL DE NARGÓ, SANT CLIMENT



Figure 271 Vue de la nef avec la saillie de la tour dans le mur nord



Figure 272 Vue de la nef avec la saillie de la tour dans le mur nord



Figure 273 Porte du clocher-tour dans le mur nord de la nef



Figure 274 Porte du clocher-tour, intérieur

31. CORBÈRE-LE-CHÂTEAU, SAINT-PIERRE DU BOSC

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

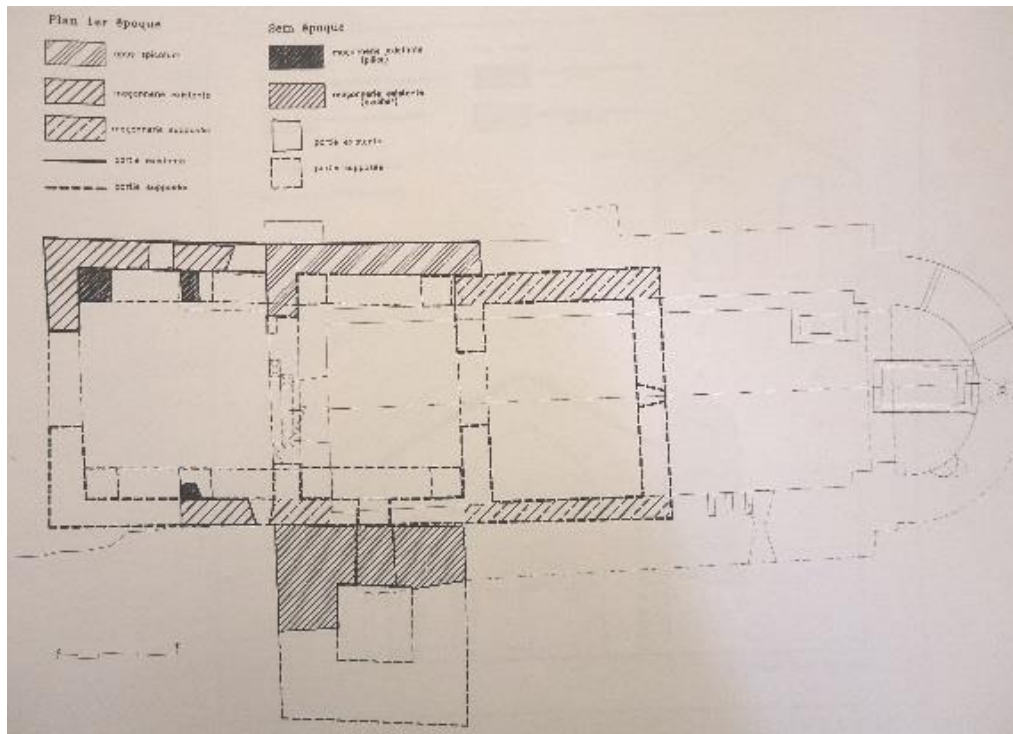


Figure 275 Plan, PASSARIUS, 2002, STAP Perpignan

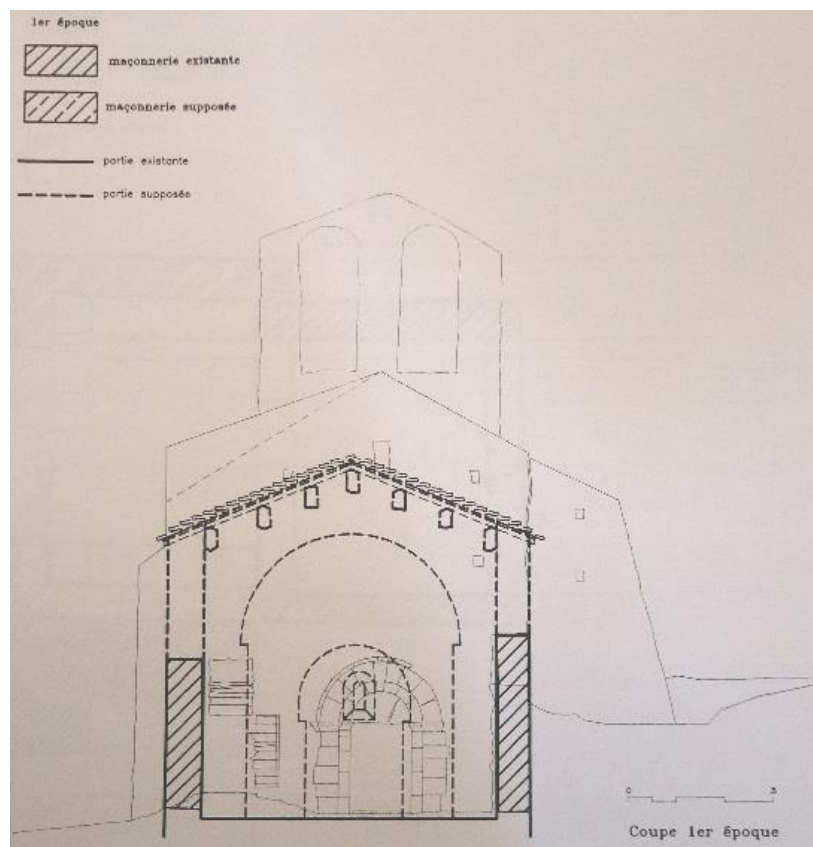


Figure 276 Élévation reconstituée, PASSARIUS, 2002, STAP Perpignan

CORBÈRE-LE-CHÂTEAU, SAINT-PIERRE DU BOSQ

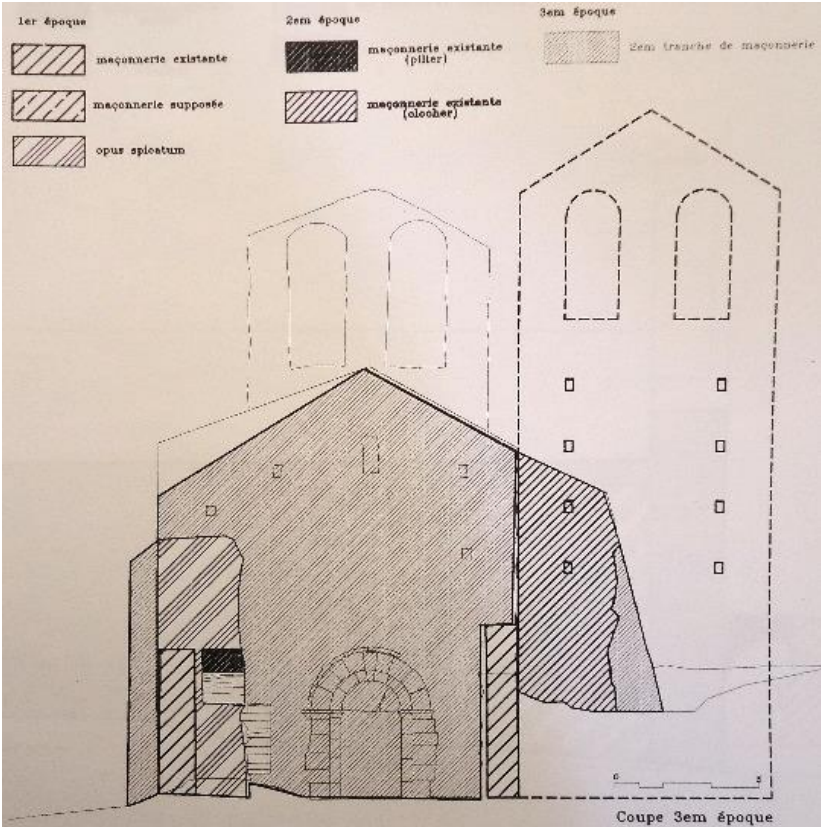


Figure 277 PASSARIUS, 2002, STAP Perpignan

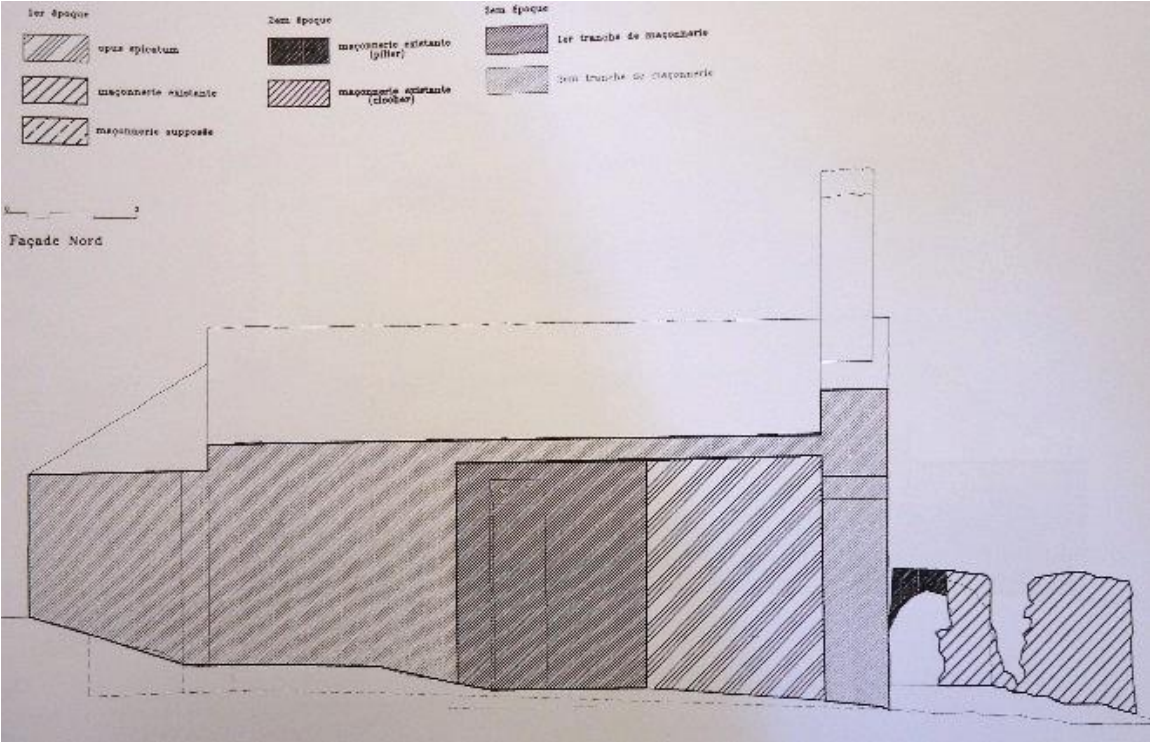


Figure 278 PASSARIUS, 2002, SDAP Perpignan

CORBÈRE-LE-CHÂTEAU, SAINT-PIERRE DU BOSQ

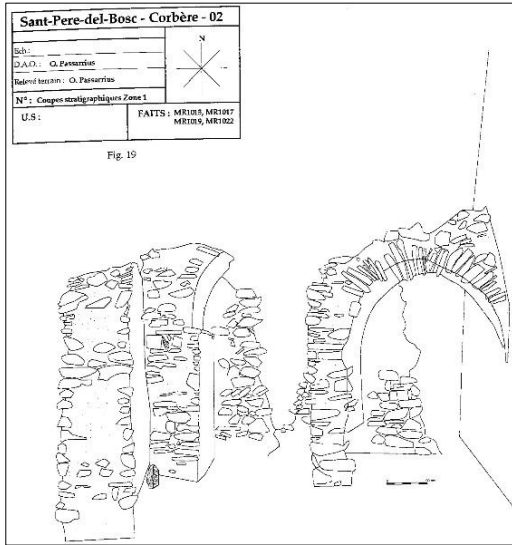


Figure 279 PASSARIUS, 2002, SDAP, Perpignan, État avant la restauration



Figure 280 État avant la restauration



Figure 281 Façade occidentale avec les vestiges haut médiévaux après la restauration



Figure 282 Détail des vestiges



Figure 283 Façade nord



Figure 284 Détail de la façade nord



Figure 285 Vue de la nef actuelle depuis l'ouest



Figure 286 Vue de la nef actuelle depuis le chevet

32. CRUZY, SAINTE-MADELEINE de SÉRIÈGE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

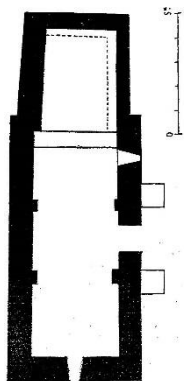


Figure 287 GIRY, 1983, p. 90.

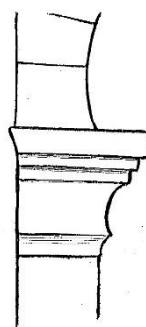


Figure 288 GIRY, 1983, p. 91.



Figure 289 Vue de la façade méridionale, le chevet de l'église est incorporé dans des constructions modernes



Figure 290 Les deux travées occidentales, actuellement accessibles de la nef, vue d'ouest en l'est

CRUZY, SAINTE-MADELEINE de SÉRIÈGE



Figure 291 Vue d'est en ouest



Figure 292 Les piliers nord



Figure 293 Arc doubleau de la deuxième travée depuis l'ouest

33. EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT, SANTA MARIA MATADARS ou DEL MARQUET

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Bages

Département : Barcelone

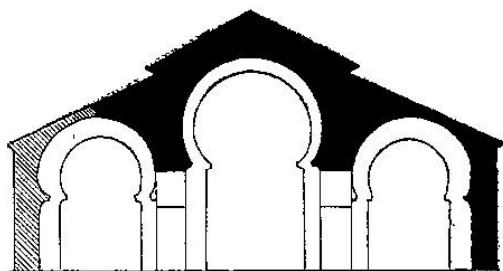


Figure 294 PUIG, 1909, p. 373. Section transversale

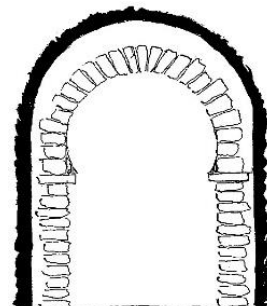


Figure 295 PUIG, 1909, p. 373. L'arc triomphal

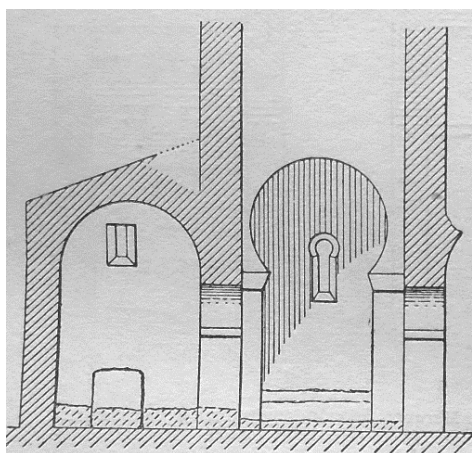


Figure 296 GOMEZ-MORENO, 1919, p. 65.

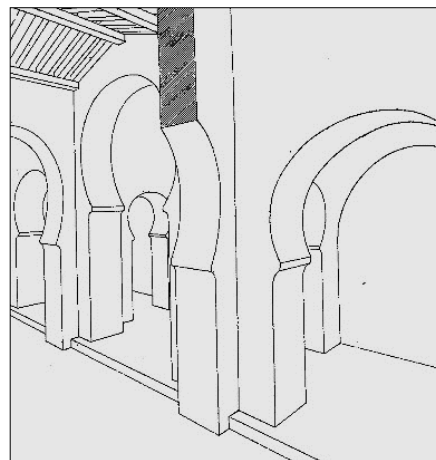


Figure 297 PUIG, 1909, p. 371. Restitution du chevet de l'église à trois vaisseaux

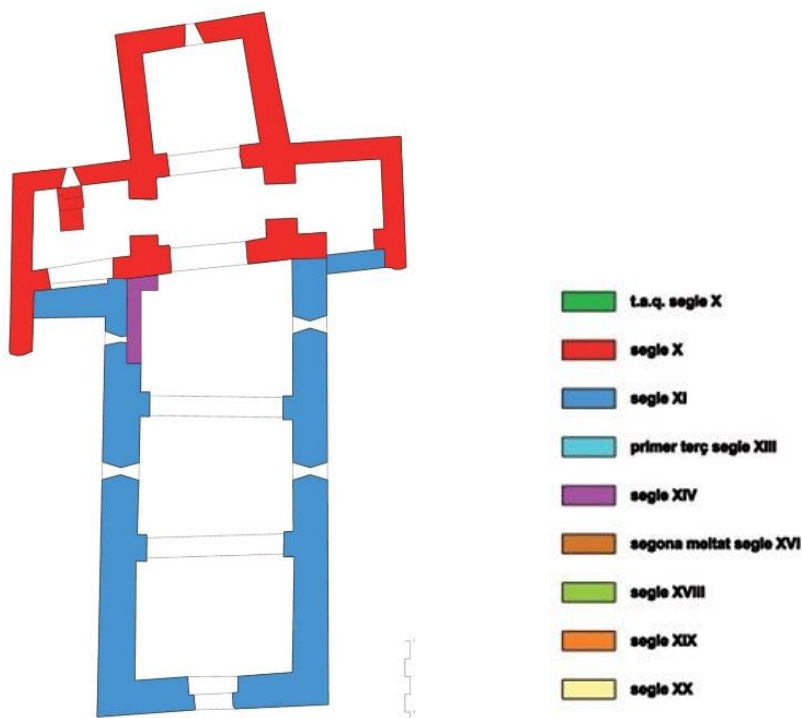


Figure 298 Plan schématique des phases d'évolution de l'église : chevet primitif, construction de la nef au XI^e siècle, des petites modifications aux XIV^e-XV^e siècles. LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 2008, p. 348.

EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT, SANTA MARIA MATADARS ou DEL MARQUET

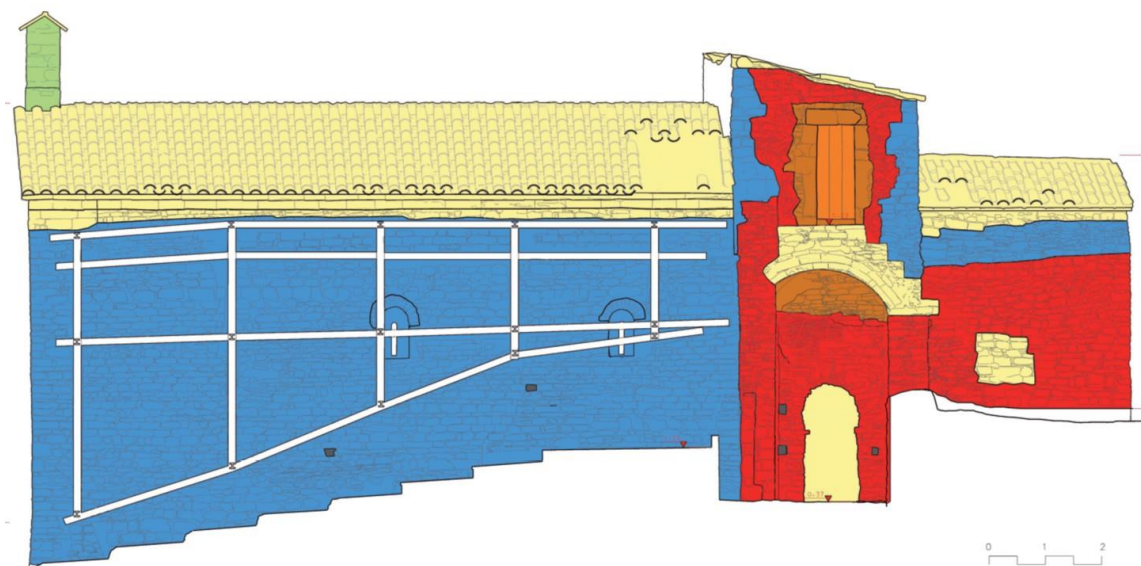


Figure 299 Façade méridionale en élévation avec l'indication chromatique des différentes phases chronologiques, LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 2008, p. 346.

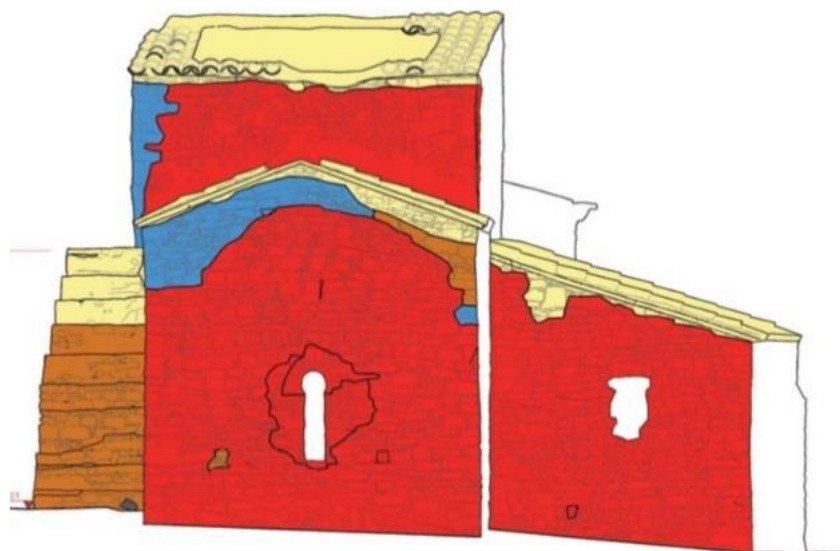


Figure 300 Chevet en élévation avec les mêmes codes de couleurs, LÓPEZ MULLOR, CAIXAL MATA, 2008, p. 345.



Figure 301 Vue nord-ouest



Figure 302 Vue de l'église depuis le chevet

EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT, SANTA MARIA MATADARS ou DEL MARQUET

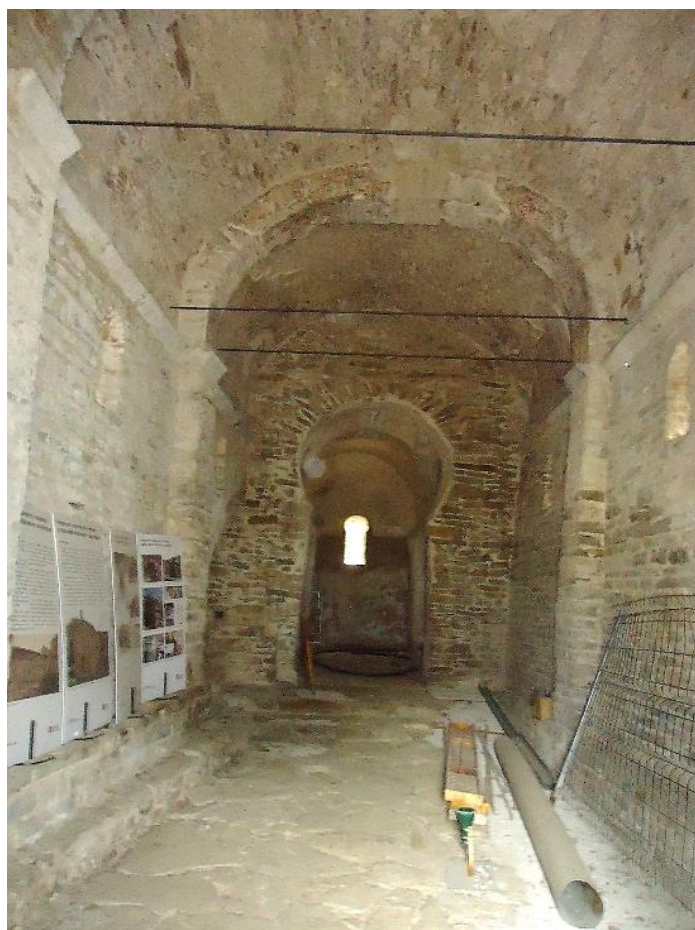


Figure 303 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 304 Vue depuis le chevet

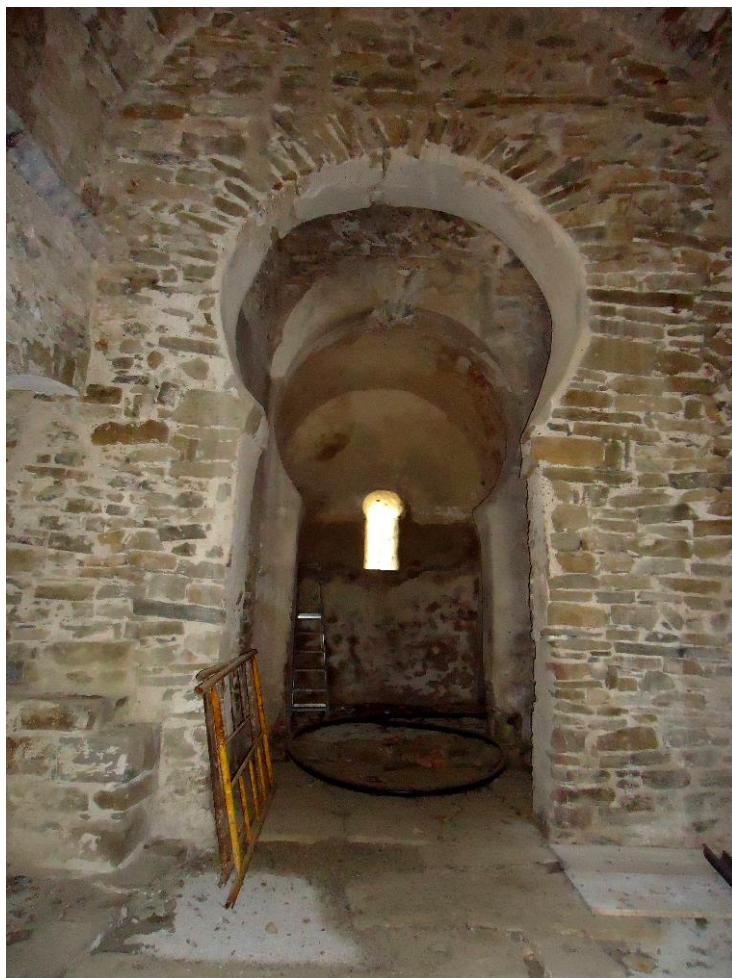


Figure 305 Vue de la croisée du transept et du chevet depuis la nef

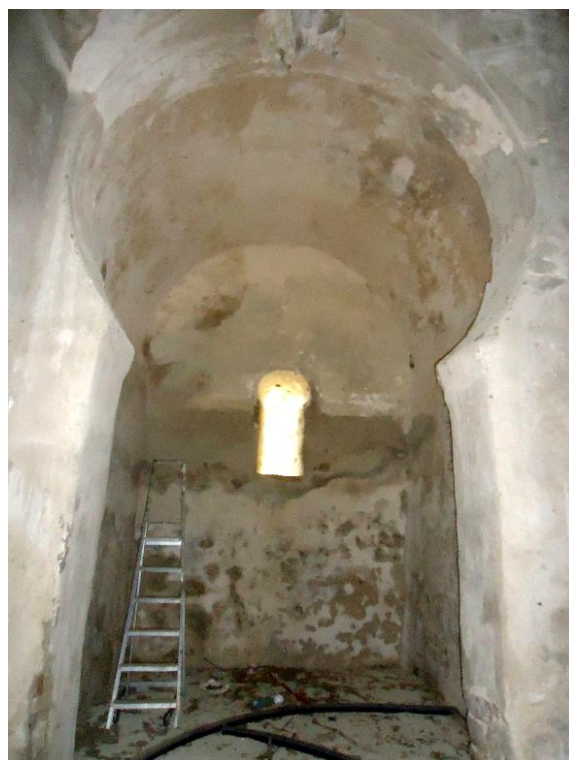


Figure 306 L'arc triomphal du chevet



Figure 307 Piliers nord et sud de l'arc entre la nef et la croisée du transept



Figure 308 L'ouverture du bras nord du transept



Figure 309 Ouverture du bras sud disparu du transept



Figure 310 Revers de l'ouverture du bras nord du transept avec sa clé volumineuse

EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT, SANTA MARIA MATADARS ou DEL MARQUET



Figure 311 L'arc muré entre le bras nord du transept et le vaisseau nord disparu



Figure 312 Baie axiale du chevet, extérieur

34. EL PORT DE LA SELVA, SANT PERE DE RODES

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

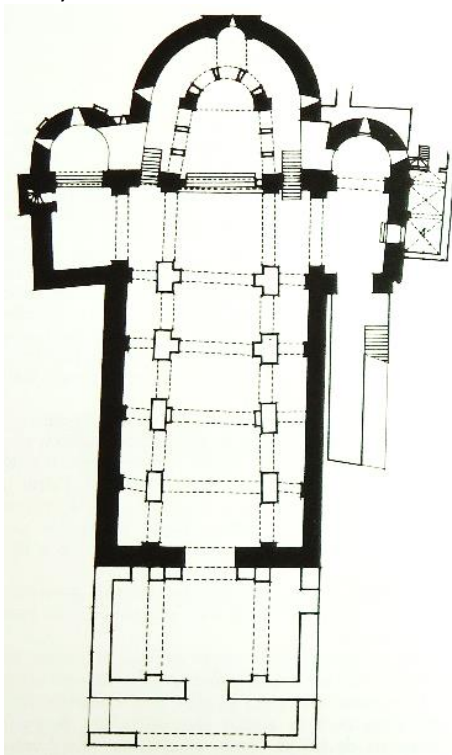


Figure 313 Plan, JUNYENT, 1983, p.154.

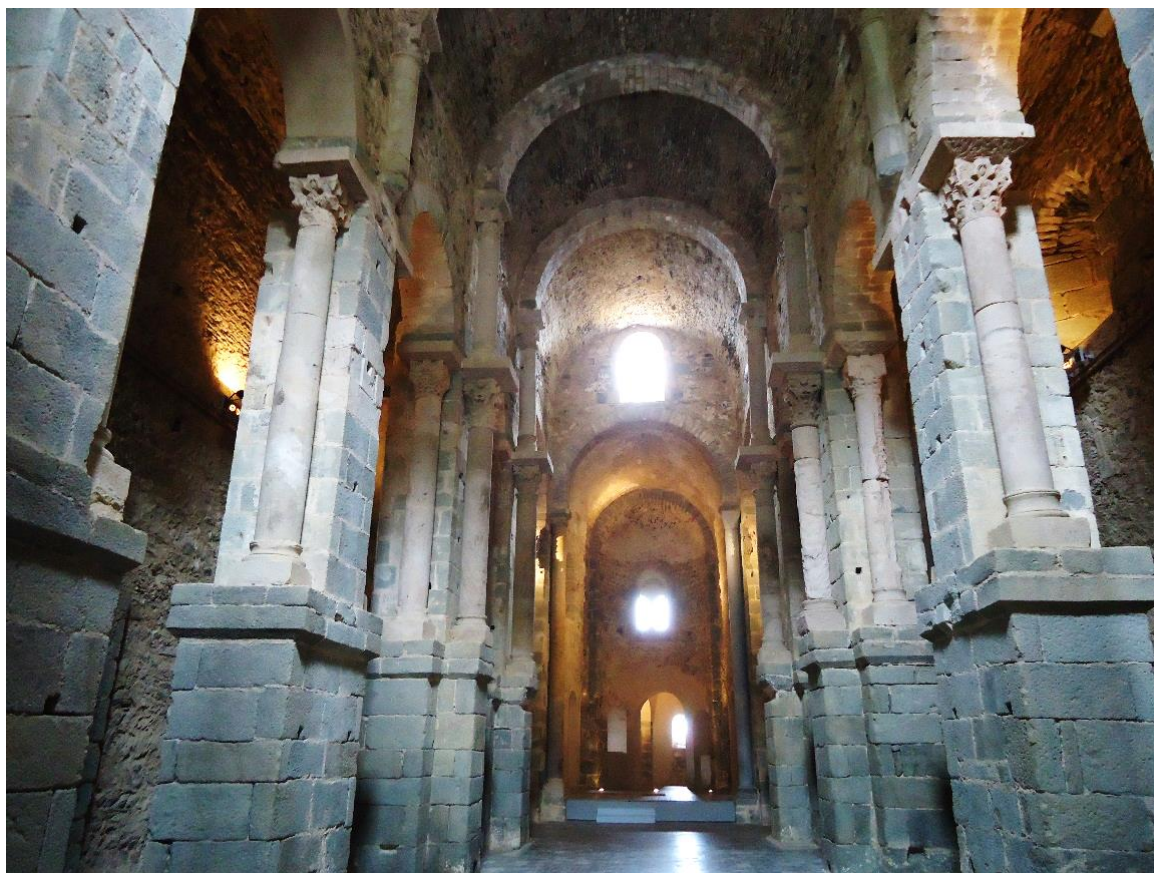


Figure 314 Vue d'ouest en est de la nef

EL PORT DE LA SELVA, SANT PERE DE RODES

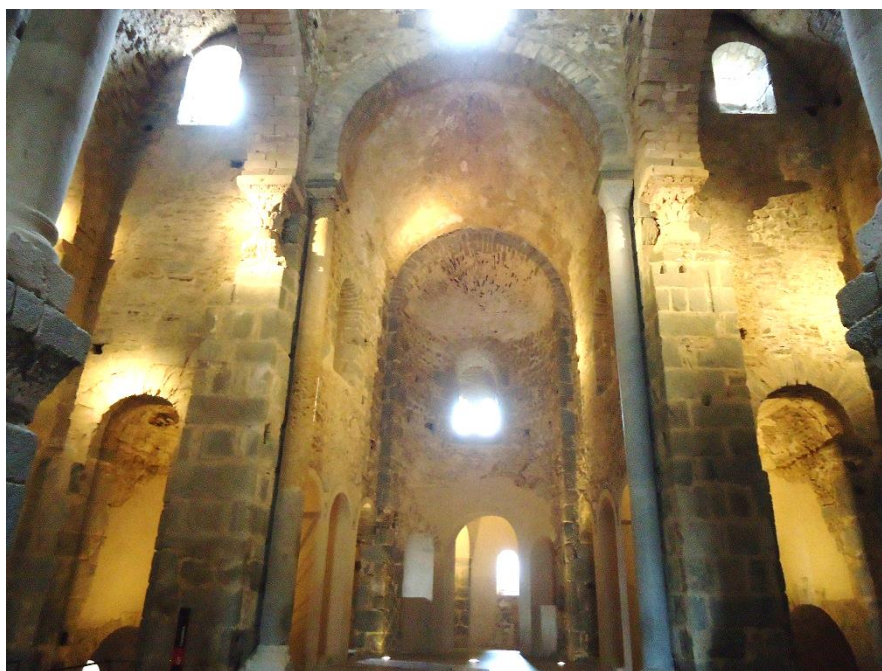


Figure 315 Vue vers l'est depuis le transept

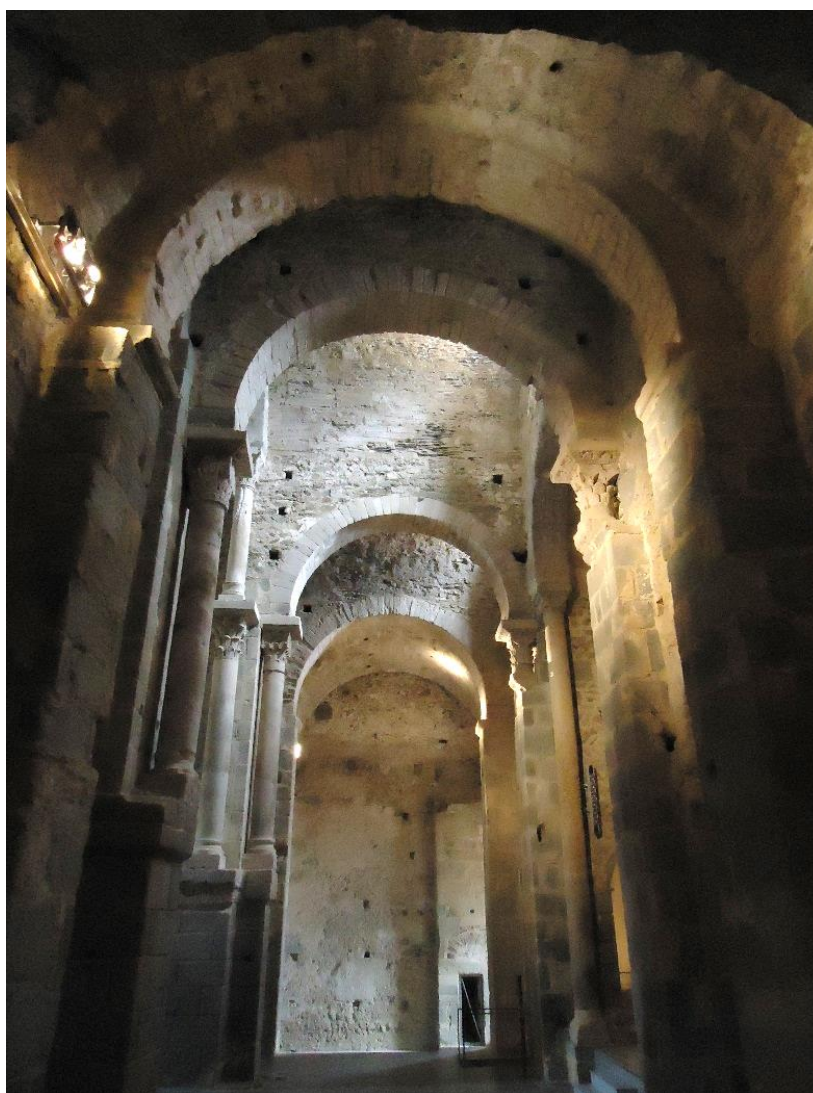


Figure 316 Vue du transept du sud en nord

EL PORT DE LA SELVA, SANT PERE DE RODES

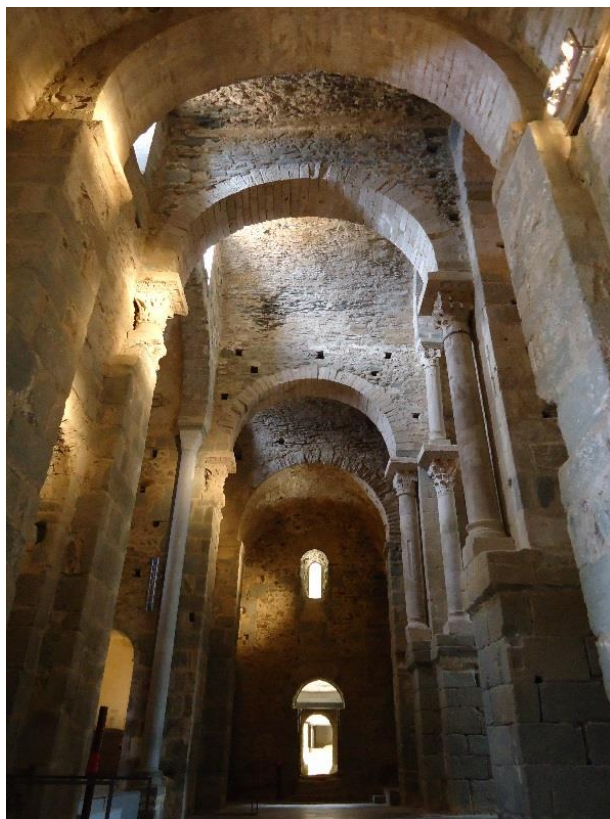


Figure 317 Vue du transept du nord en sud avec la porte en champignon au fond

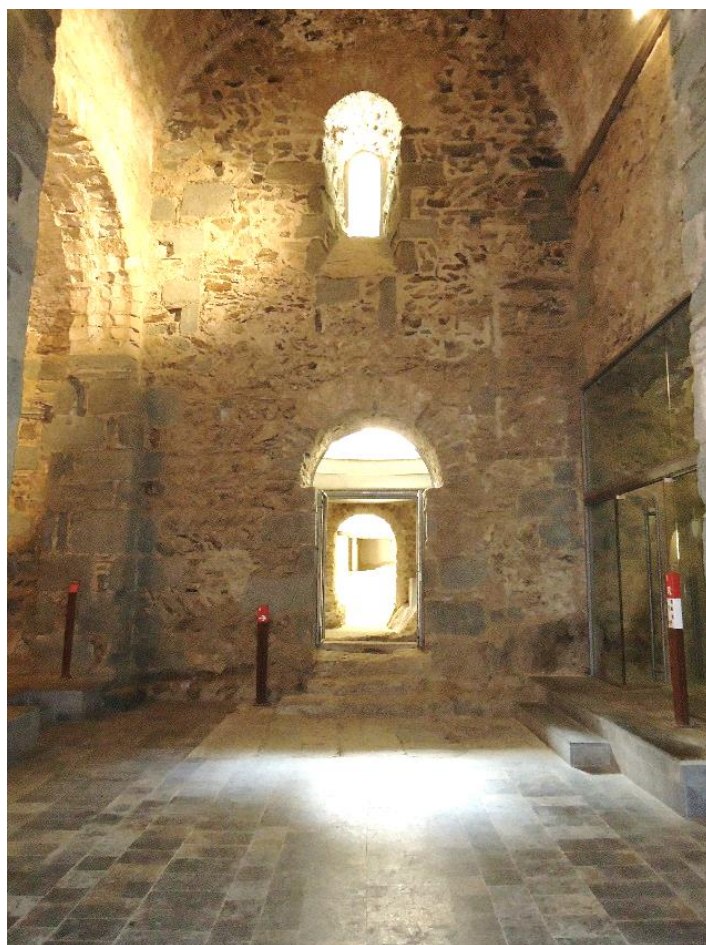


Figure 318 La porte en champignon du bras sud du transept

EL PORT DE LA SELVA, SANT PERE DE RODES



Figure 319 L'arc de l'entrée nord du déambulatoire et de la crypte



Figure 320 L'arc du cloître inférieur



Figure 321 La chapelle Sant Miquel avec sa voûte

35. EL PORT DE LA SELVA, SANTA HELENA ou SANTA CREU de RODES

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

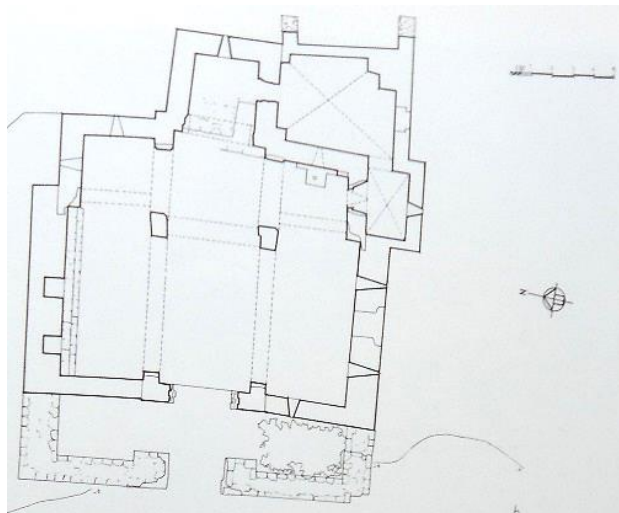
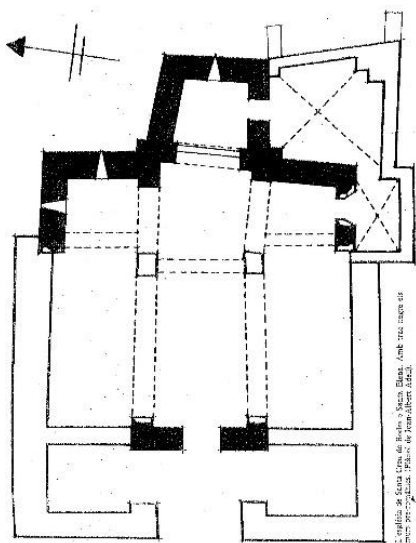


Figure 322 BADIA I HOMS, 1985 (1981), p. 131.

Figure 323 ABRIL I LÓPEZ, 1990, p. 651. (J. M. Masagué-A. Roig-J.A. Adell)



Figure 324 Vue de la façade occidentale



Figure 325 Vue de la nef d'ouest en est

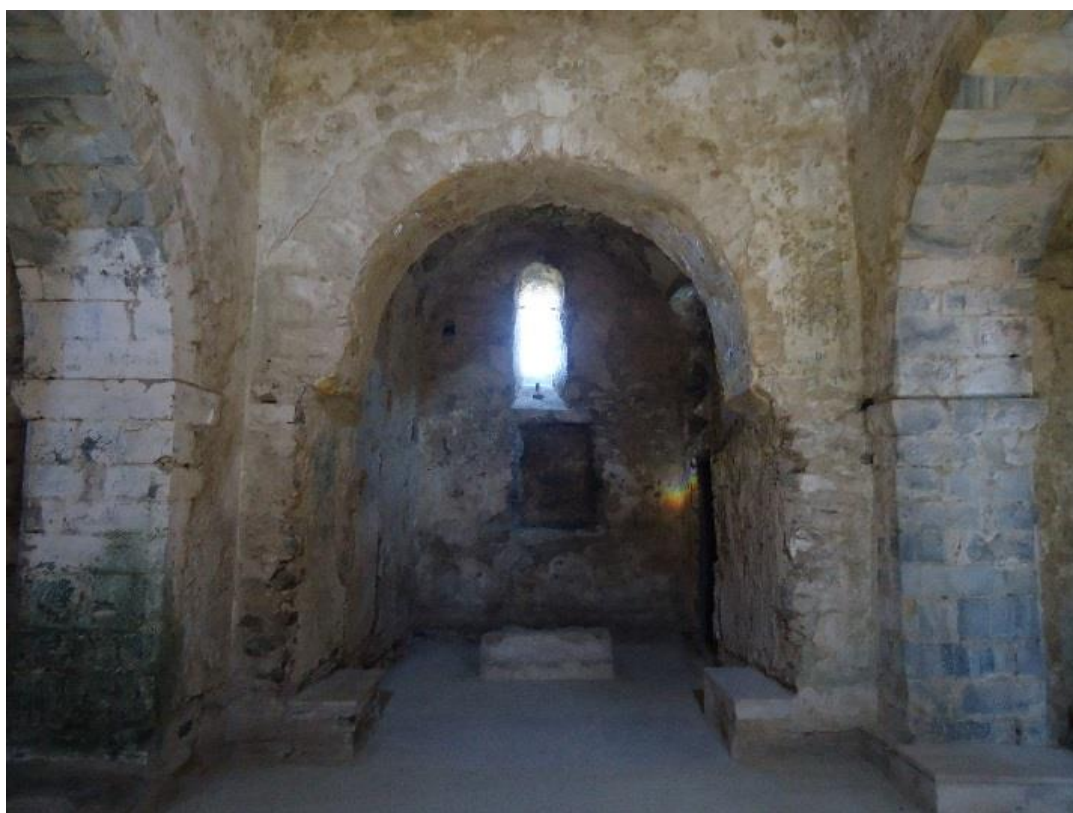


Figure 326 Vue de l'arc triomphal avec ses piédroits modifiés



Figure 327 Les voûtes perpendiculaires de la croisée et du bras nord du transept



Figure 328 Fenêtre d'axe du chevet

EL PORT DE LA SELVA, SANTA HELENA ou SANTA CREU de RODES

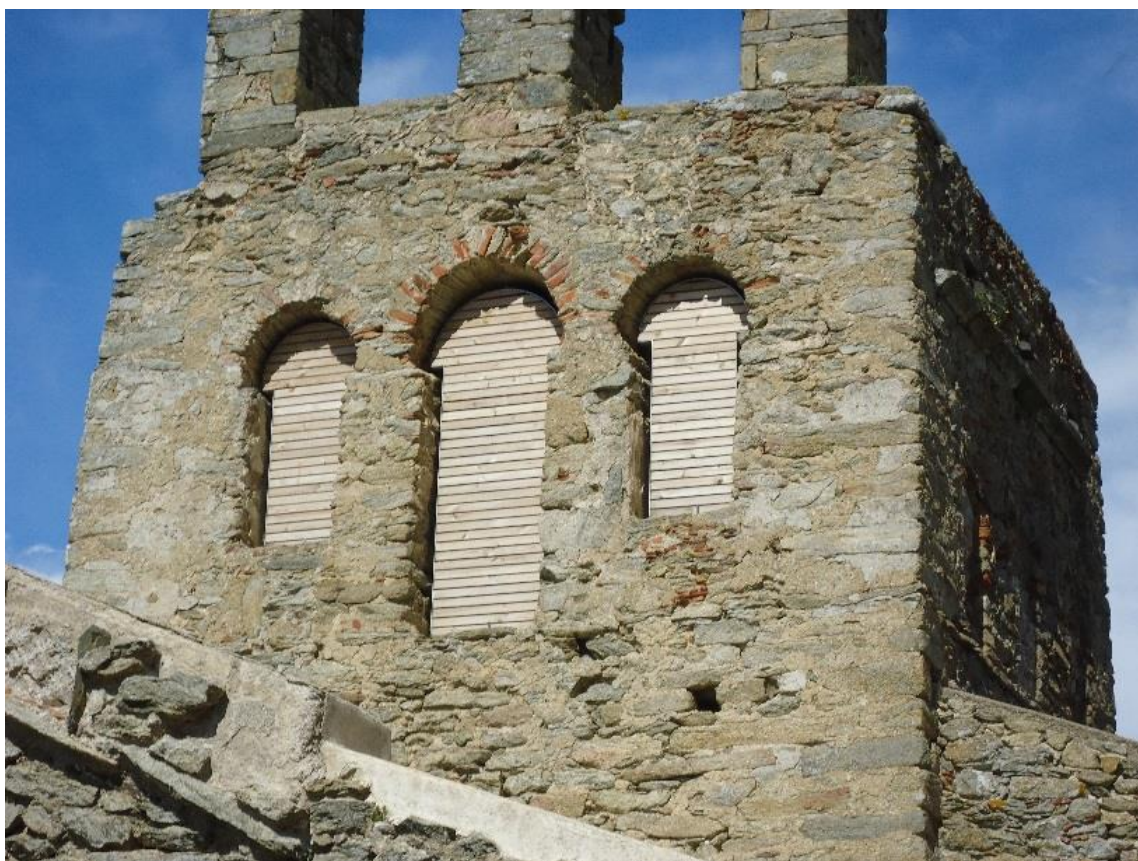


Figure 329 Vue de la façade occidentale de la tour surmontant la croisée



Figure 330 Le niveau supérieur de la tour avec ses ouvertures occidentales et sa voûte sur banquettes

EL PORT DE LA SELVA, SANTA HELENA ou SANTA CREU de RODES



Figure 331 Façade méridionale de la tour avec ses niches en opus reticulatum et ses baies en champignon

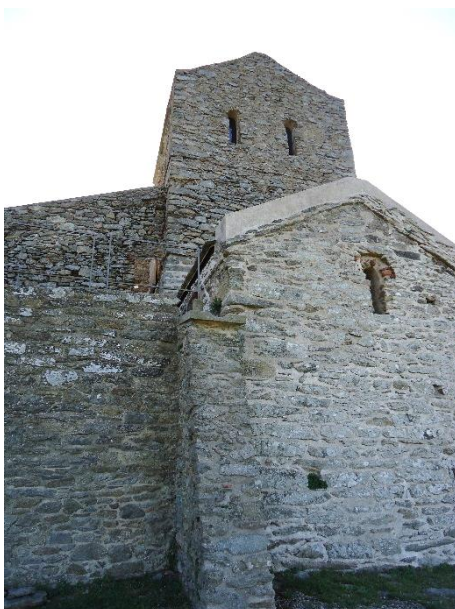


Figure 332 Façade orientale de la tour avec ses deux baies outrepassées



Figure 333 Façade nord de la tour avec ses niches semi-circulaires encadrant deux baies en fer à cheval

36. ESPARRAGUERRA, SANTA MARGARIDA DEL CAIRAT ou SAPLANCA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Llobregat

Département : Barcelone (province)

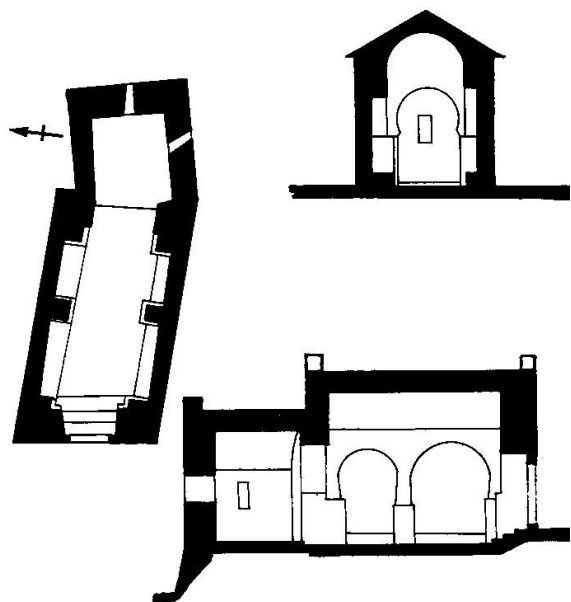


Figure 334 BARRAL, 1981, p. 244. (J. A. Adell)

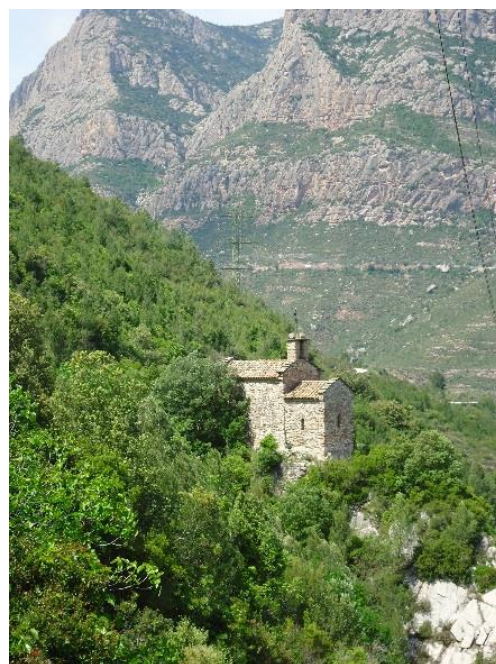


Figure 335 La chapelle dans son cadre naturel, vue sud-est



Figure 336 Façade occidentale

ESPARRAGUERRA, SANTA MARGARIDA DEL CAIRAT ou SAPLANCA



Figure 337 Vue de la nef d'est en ouest

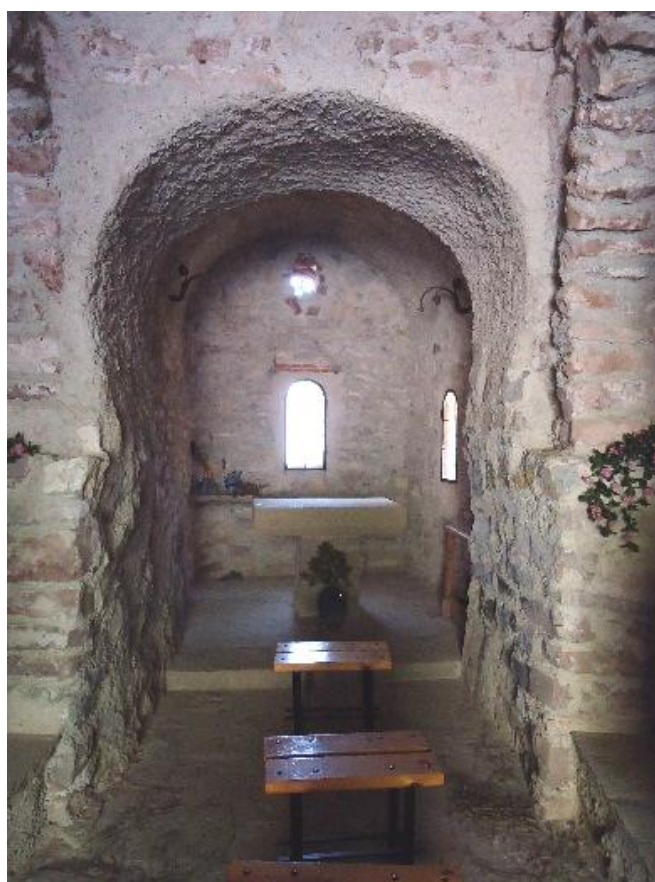


Figure 338 Vue de l'arc triomphal depuis la nef



Figure 339 Vue du chevet avec sa voûte, du piédroit nord de l'arc triomphal et la jonction de celui-ci avec l'arc latéral nord



Figure 340 L'arc latéral sud précédant le chevet

37. ESPOLLA, SANT MARTI DE BAUSSITGES

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Girona (province)

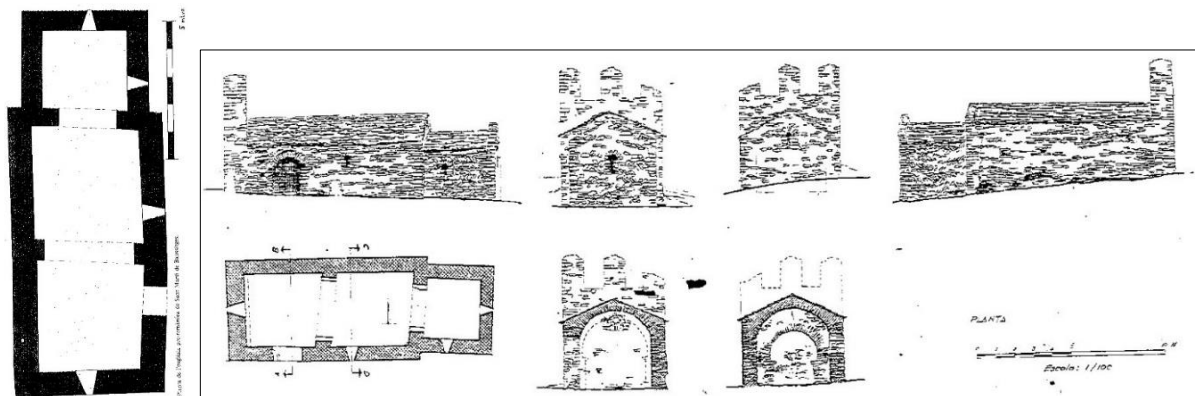


Figure 341 BADIA I HOMS, 1985, p. 167. A gauche, plan de l'auteur; à droite, plan et relevés de Ramon Prior

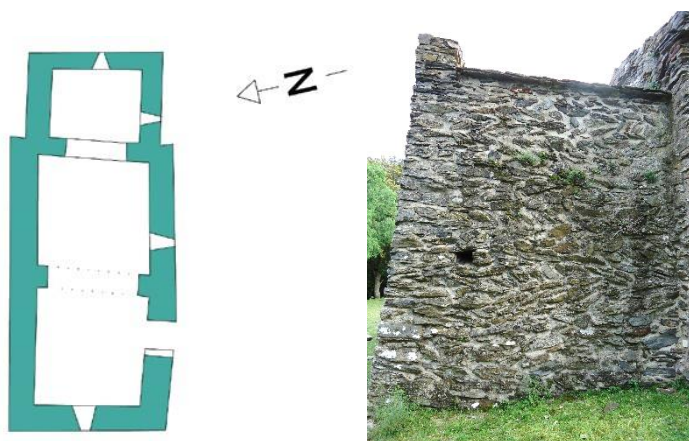


Figure 342 Vue du mur nord duchevet

Figure 343 Plan, RIPOLL, CARRERO, RICO, Tuset, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 62.



Figure 344 Vue sud-est



Figure 345 Vue de la nef d'ouest en est

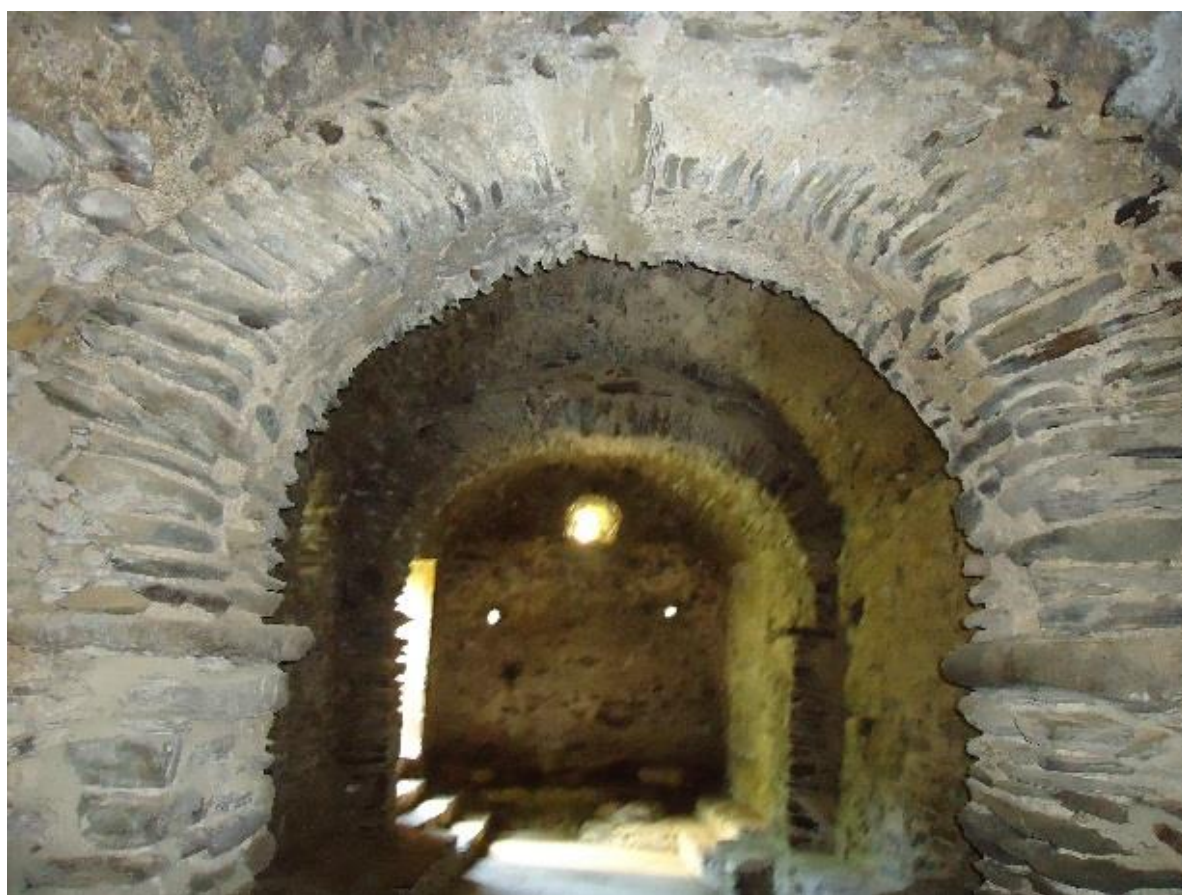


Figure 346 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 347 Vue de l'arc triomphal

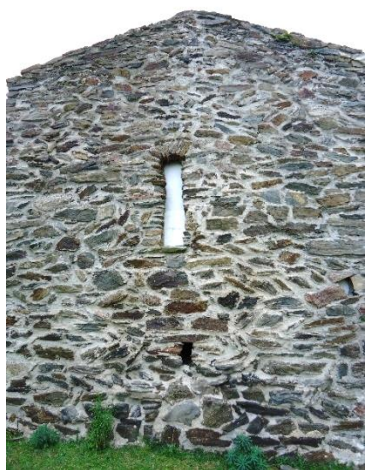


Figure 348-349 Fenêtre axiale du chevet



Figure 350 Baie sud, chevet



Figure 351 Baie sud, nef



Figure 352 Baie, façade ouest

38. FITOU, SAINT-AUBIN

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

Dans les ouvrages référencés il n'y a pas de plan.

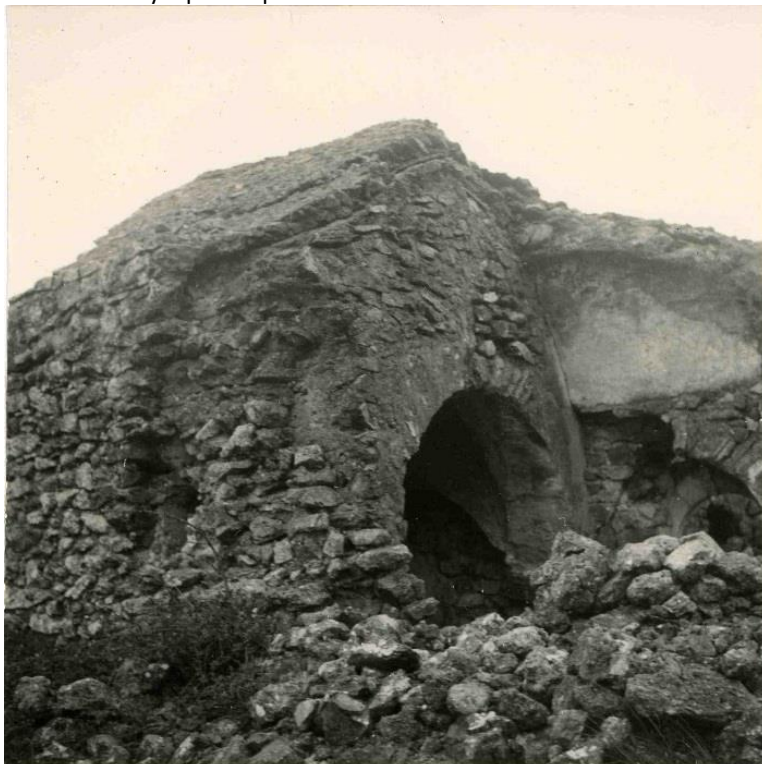


Figure 353 Vestiges de la partie orientale de la chapelle nord, état avant la reconstruction, DRAC Montpellier

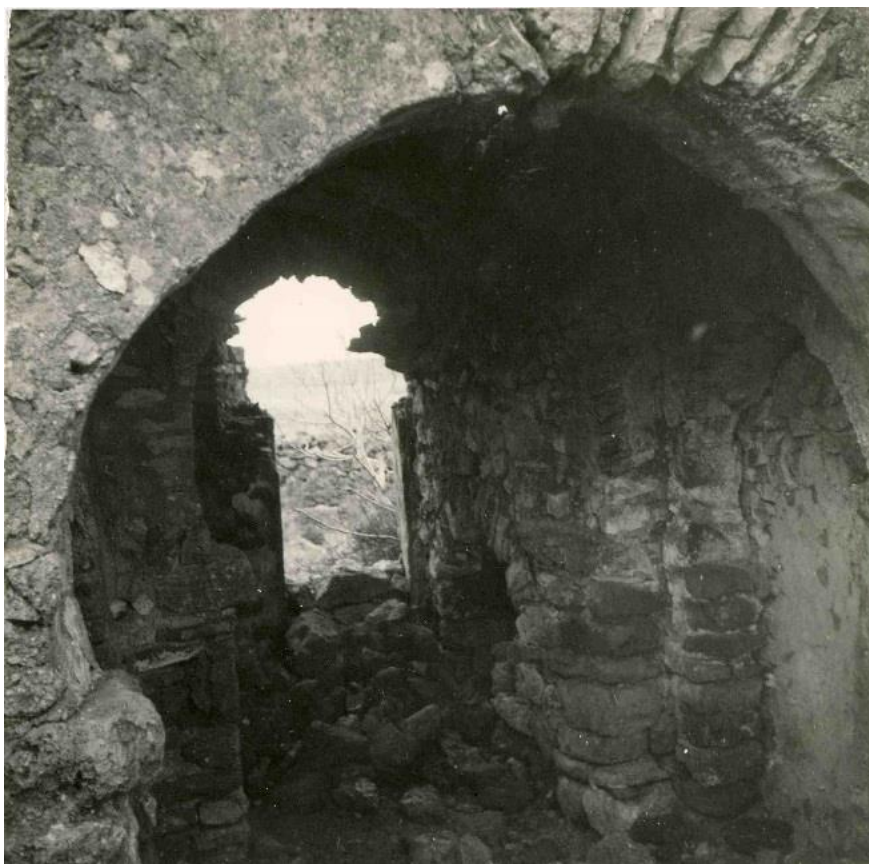


Figure 354 Le chevet et la première travée orientale du vaisseau nord, état avant la reconstruction, DRAC Montpellier

FITOU, SAINT-AUBIN



Figure 355 Etat avant la reconstruction, DRAC Montpellier

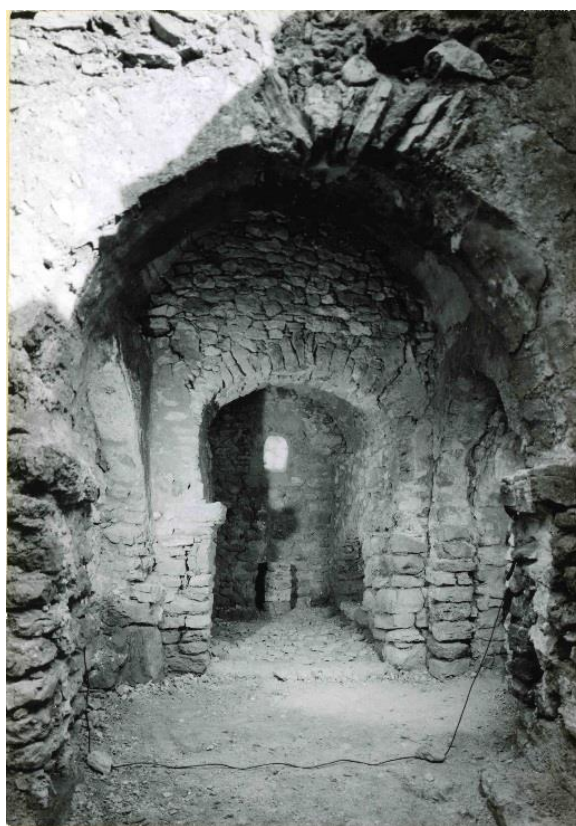


Figure 356 Photographie prise durant les reconstructions, DRAC de Montpellier



Figure 357 Photographie prise durant les reconstructions, DRAC de Montpellier

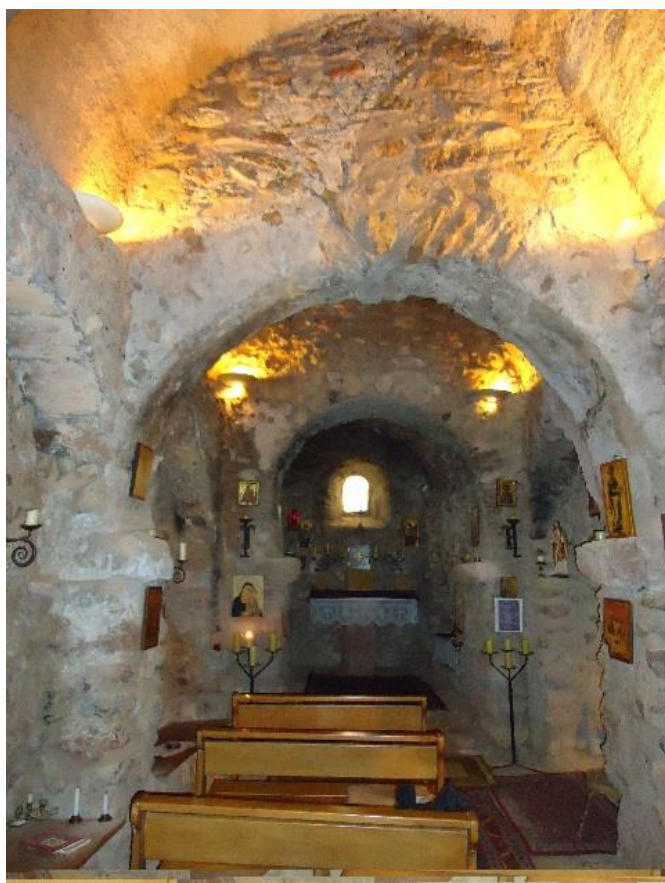


Figure 358 Vue de la nef nord depuis l'ouest



Figure 359 Vue de l'arc triomphal de la chapelle nord

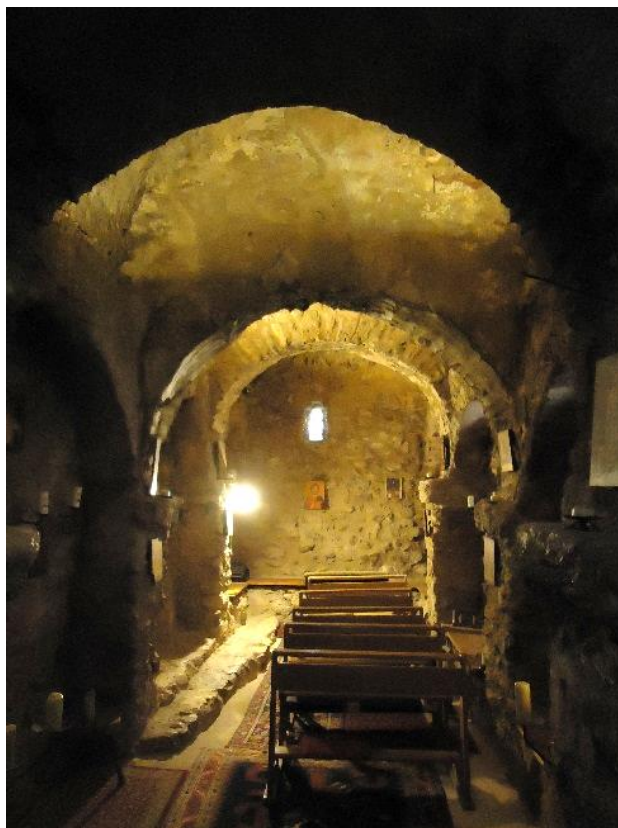


Figure 360 Vue du vaisseau nord depuis le chevet

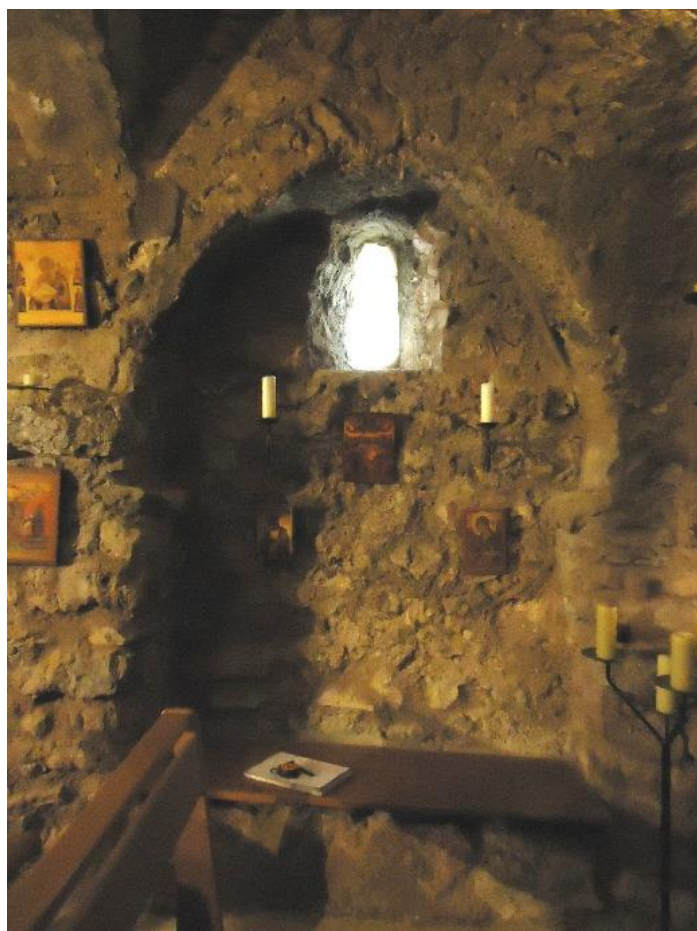


Figure 361 Arc latéral nord de la première travée orientale du vaisseau nord

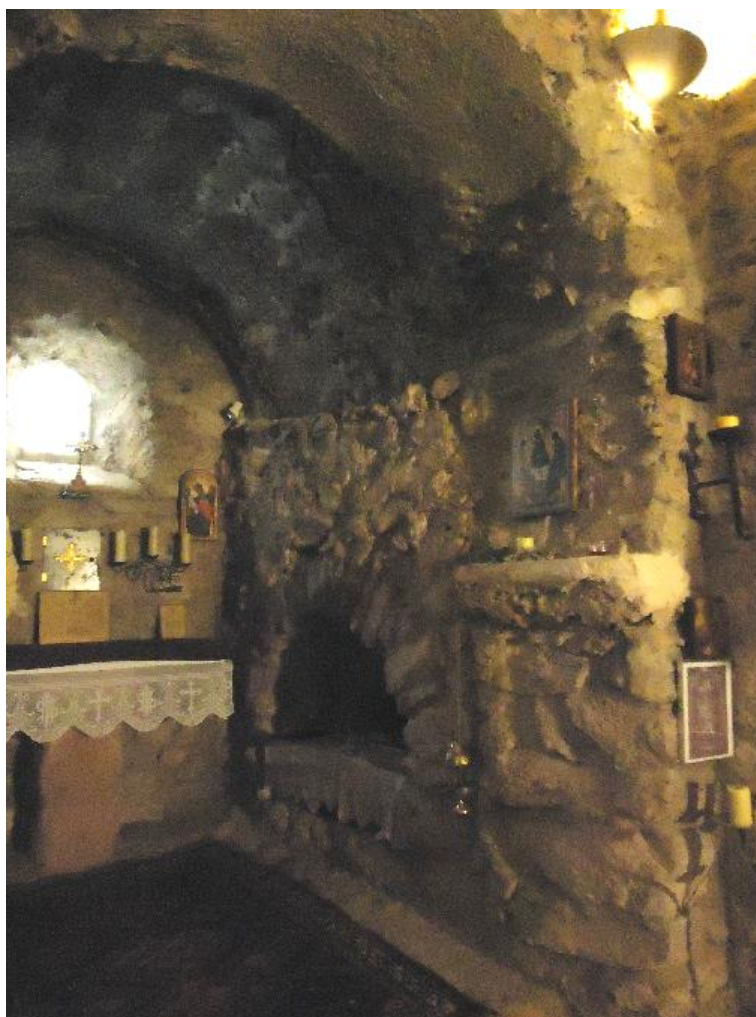


Figure 362 Niche intérieure et voûte sur banquette du chevet nord

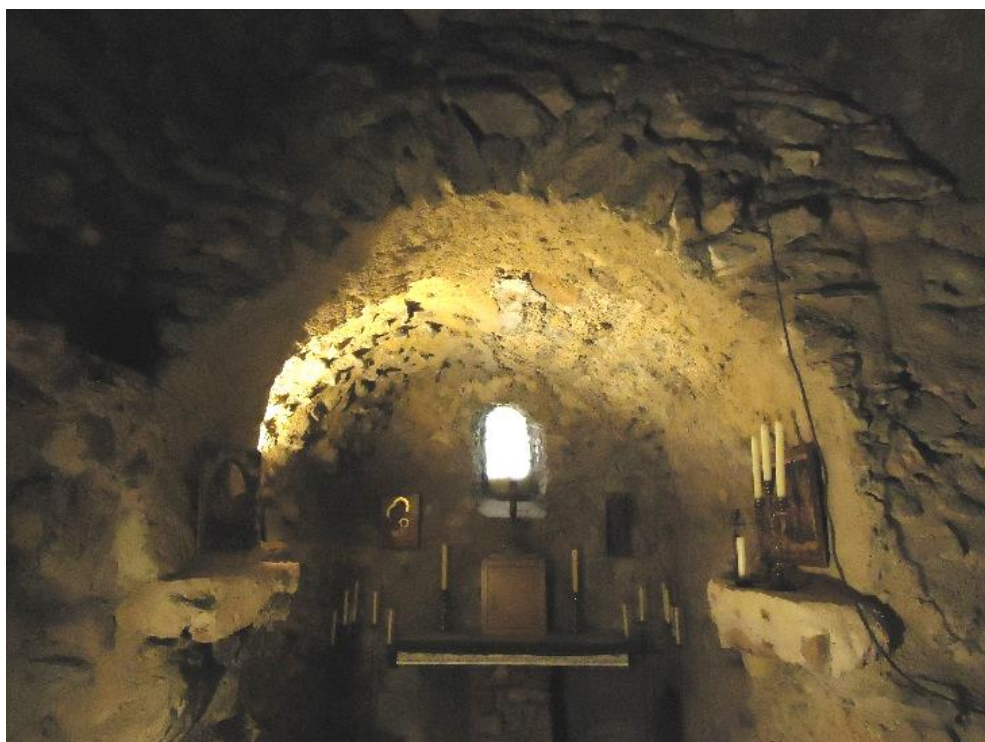


Figure 363 L'arc triomphal du chevet sud

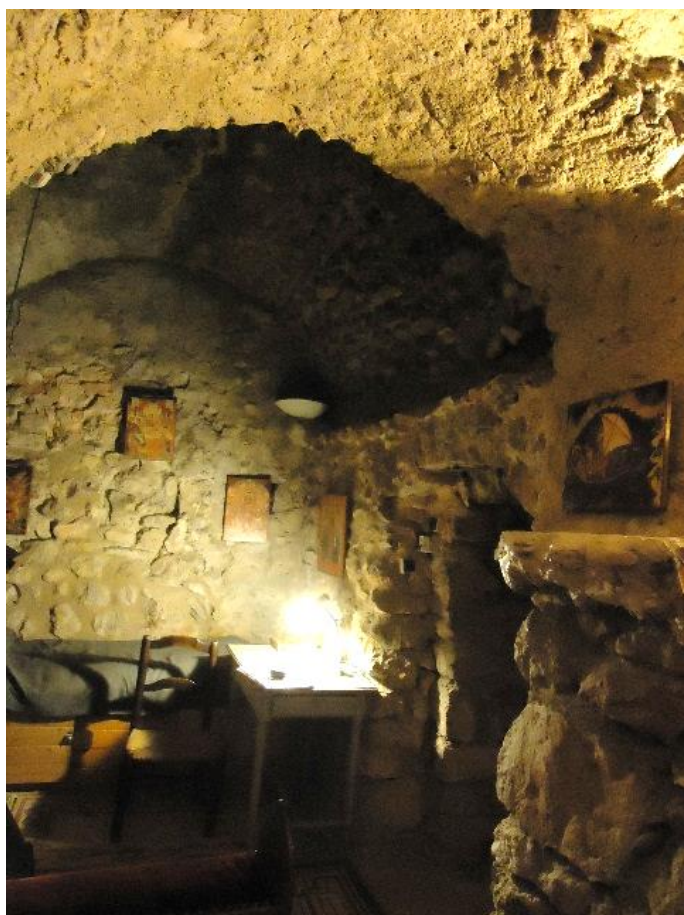


Figure 364 Vue du vaisseau sud avec la petite porte conduisant au vaisseau nord

39. FOIXÀ, SANT ROMA de SIDILLA où SANT ROMA de les ARENES

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

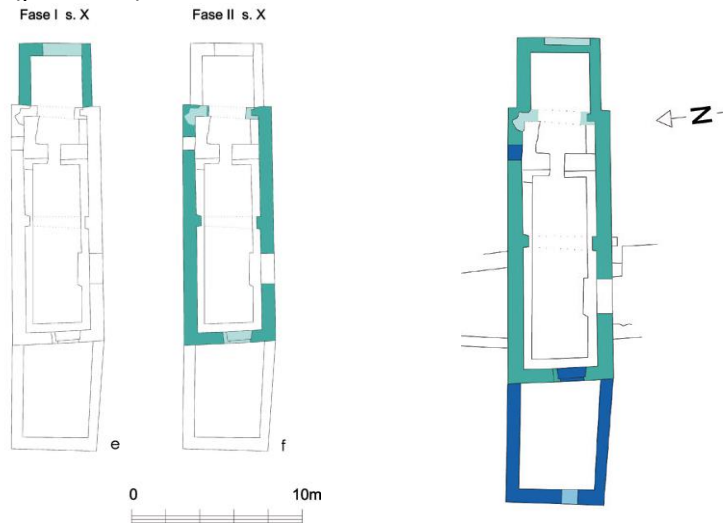


Figure 365 Phases successives, RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 65. et p. 64. (M. Valls)



Figure 366 Élévation sud, élévation nord, VALLS MORA, 2006, p. 5.



Figure 367 Vue nord-ouest



Figure 368 Vue de la nef depuis l'ouest



Figure 369 Vue de l'arc triomphal et de la voûte du chevet

FOIXÀ, SANT ROMA de SIDILLA où SANT ROMA de les ARENES



Figure 370 Vue intérieure de la porte méridionale

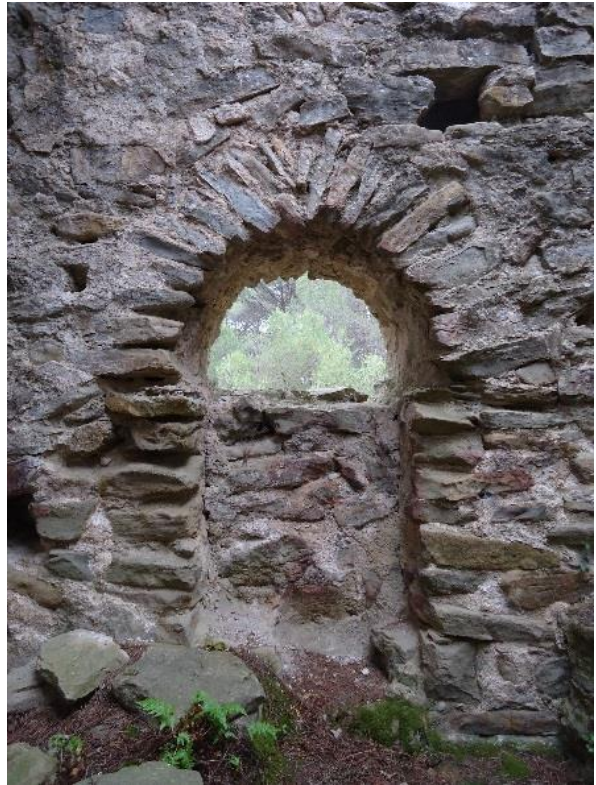


Figure 371 -372 Porte nord, extérieur, intérieur

FOIXÀ, SANT ROMA de SIDILLA où SANT ROMA de les ARENES



Figure 373 Vestiges de bases de clôture devant le sanctuaire



Figure 374 Traces de coffrage sur la voûte de la nef



Figure 375 Mur nord de la nef

40. FORALLAC, SANT ESTEVE de CANAPOST

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

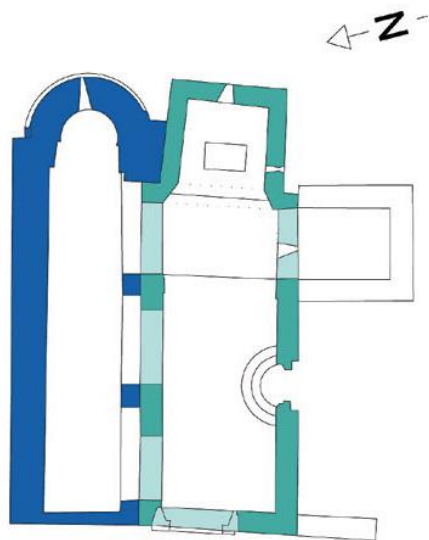


Figure 376 RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 64.

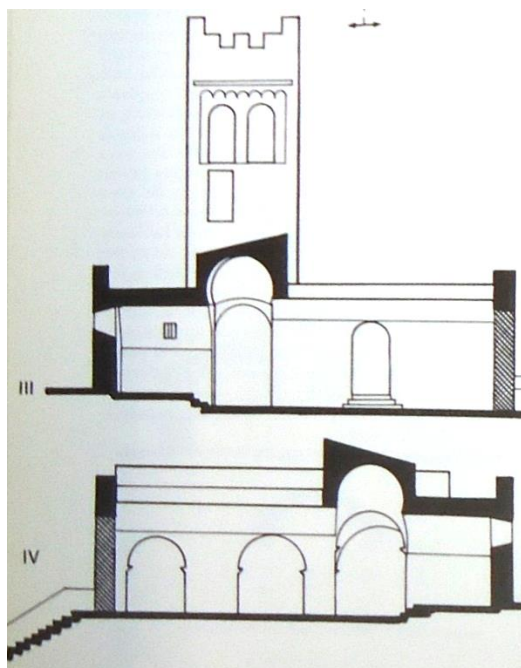


Figure 377 BARRAL, 1981, p. 216.



Figure 378 Vue sud

FORALLAC, SANT ESTEVE de CANAPOST



Figure 379 Vue extérieure de l'est



Figure 380 Vue de la nef de l'ouest

FORALLAC, SAINT ESTEVE de CANAPOST



Figure 381-382 Vues du transept (vers la nef romane et vers le clocher)

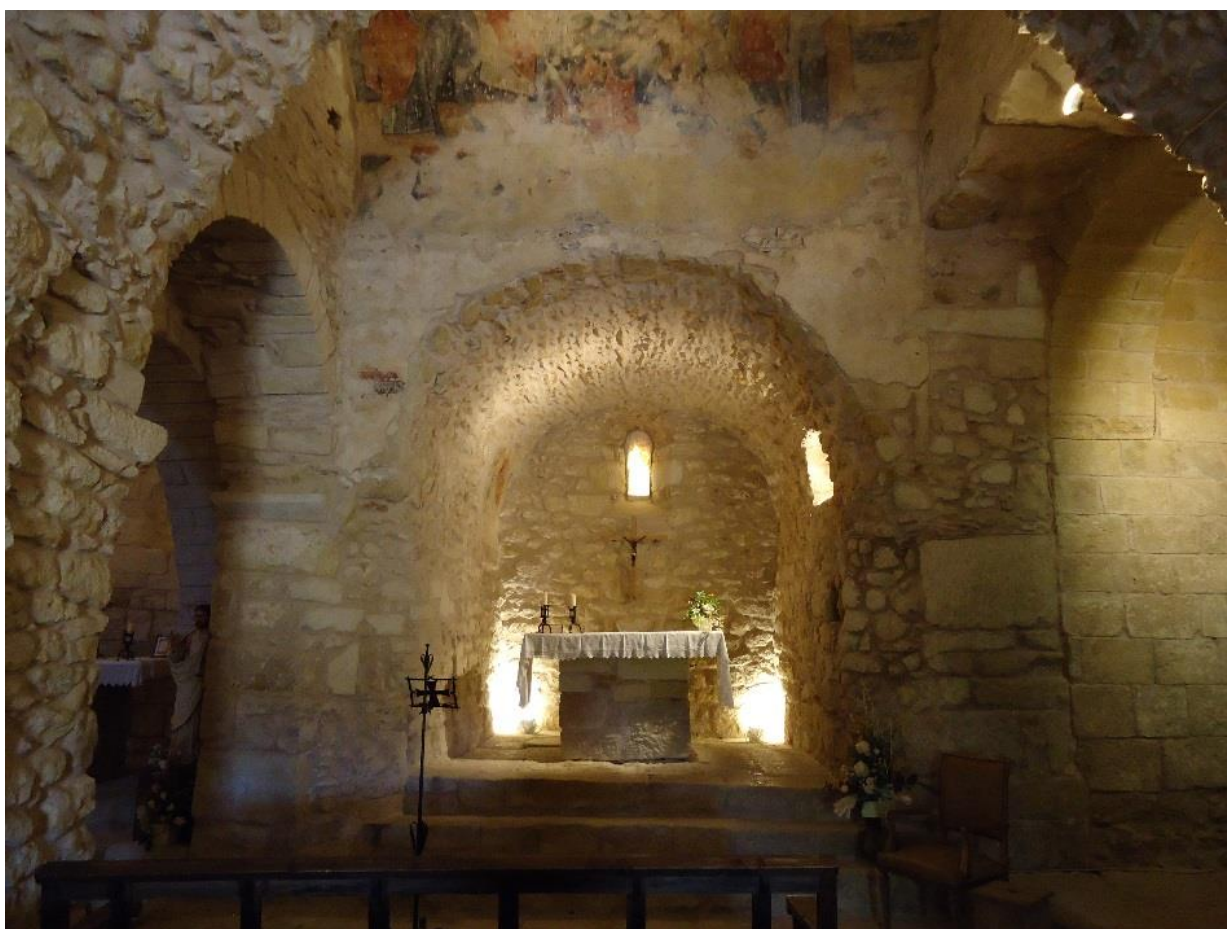


Figure 383 Vue du chevet avec sa voûte outrepassée

41. FORALLAC, SANT CLIMENT DE PERALTA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

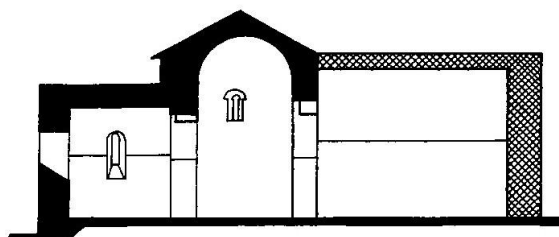
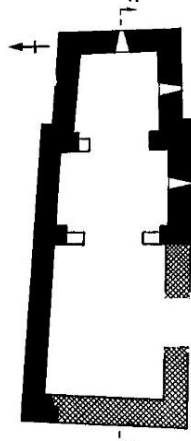


Figure 384 BARRAL, 1981, p. 218. (J. A. Adell)

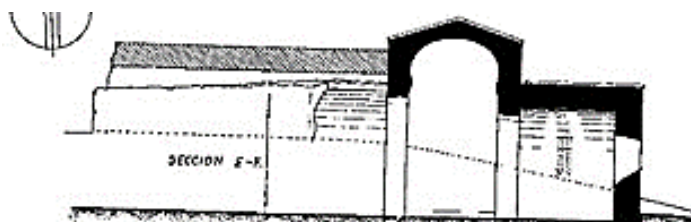
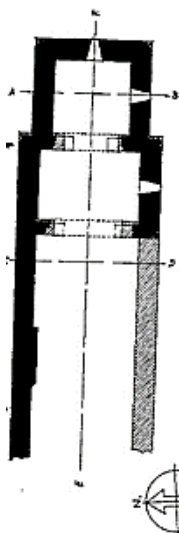


Figure 385 OLIVA PRAT, 1962, p. 158.

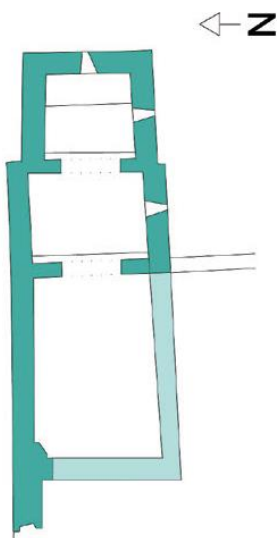


Figure 386 RIPOLL, CARRERO, RICO, Tuset, VELAZQUEZ,

LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 64.

Figure 387 Vue depuis la nef disparue



Figure 388 Vue nord-est avec l'arrachage des pierres d'angle



Figure 389 Vue sud: chevet et transept surélevé, nef disparue



Figure 390 Vue de l'arc triomphal



Figure 391 Vue depuis le chevet vers le transept avec les arcs reconstruits



Figure 392 Vue du transept, vers le nord et vers le sud



Figure 393 Fenêtre sud du transept



Figure 394 Détail du chevet avec sa fenêtre sud



Figure 395 Ébrasement asymétrique de la fenêtre d'axe du chevet

42. FOURQUES, SAINT-VINCENT

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

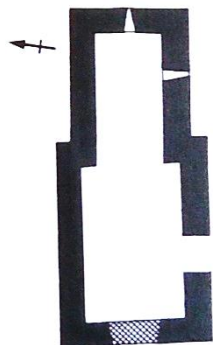


Figure 396 BARRAL, 1981, p. 199.

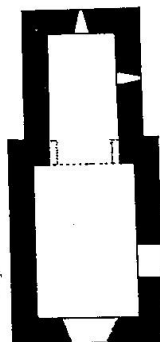


Figure 397 PONSICH, 1995, p. 42.



Figure 398 Vue extérieure sud-est



Figure 399 Vue extérieure, sud-ouest



Figure 400 Vue d'ouest en est



Figure 401 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 402 Base supposée du piédroit sud

FOURQUES, SAINT-VINCENT



Figure 403 Porte méridionale, vue intérieure



Figure 404 Fenêtre axiale du chevet, vue intérieure et extérieure

43. LA CLUSE-HAUTE, SAINTE-MARIE ou SAINT-NAZAIRE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

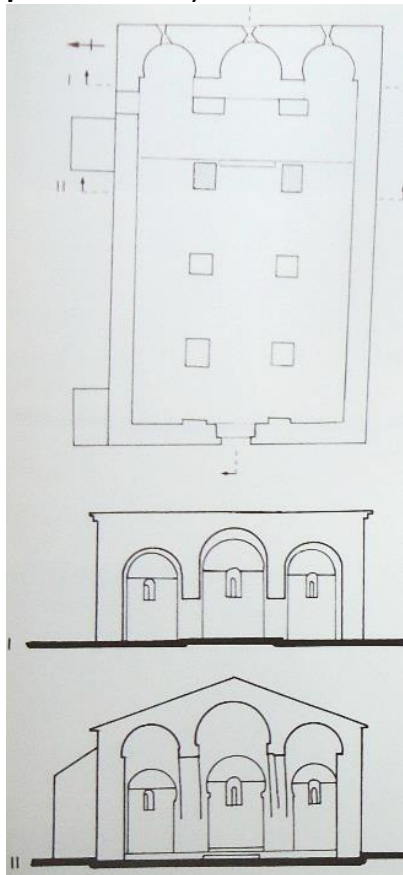


Figure 405 BARRAL, 1981, p. 264.



Figure 406 Vue de la façade occidentale



Figure 407 Vue extérieure du chevet



Figure 408 Vue intérieure des trois absides



Figure 409 Petits passages entre les absides



Figure 410 Arcade nord entre la première et la deuxième travées occidentales



Figure 411 Petite porte nord bouchée, intérieure et extérieure



Figure 412 Baie jumelée dans la façade occidentale

44. LAGRASSE, SAINTE-MARIE D'ORBIEU ou de LAGRASSE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

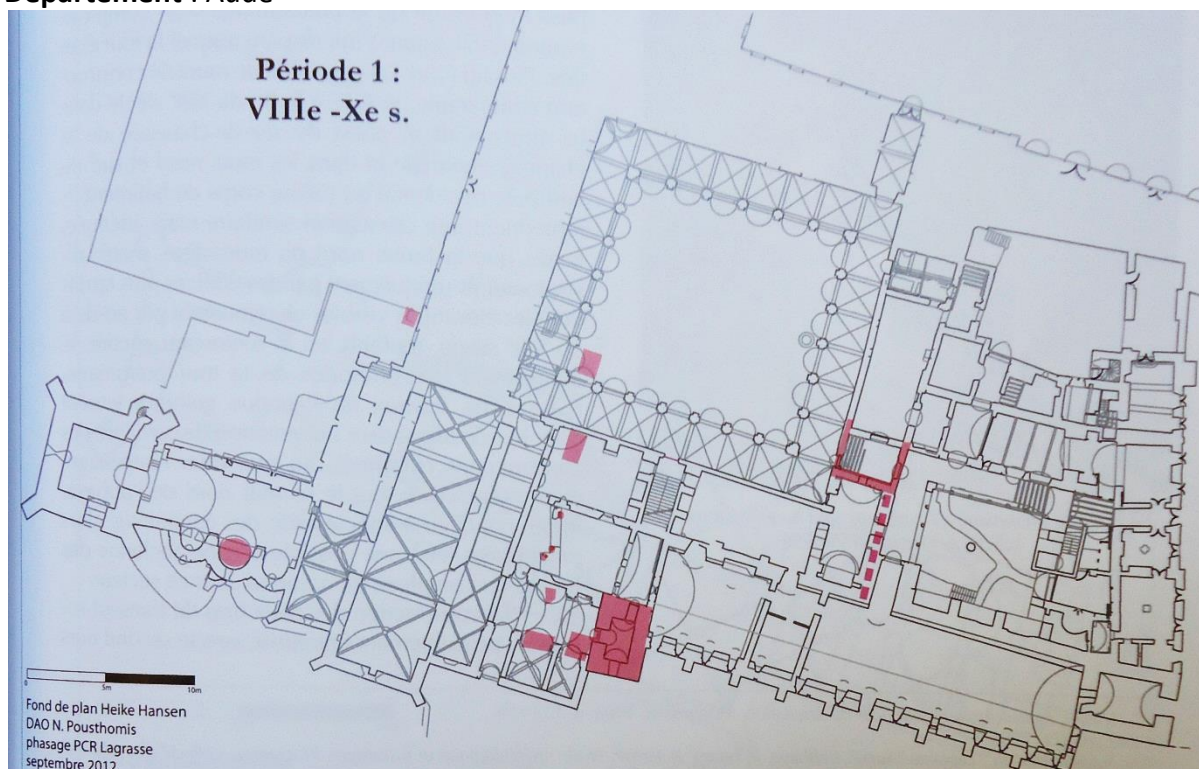


Figure 413 HARTMANN-VIRNICH, 2013, p. 75.

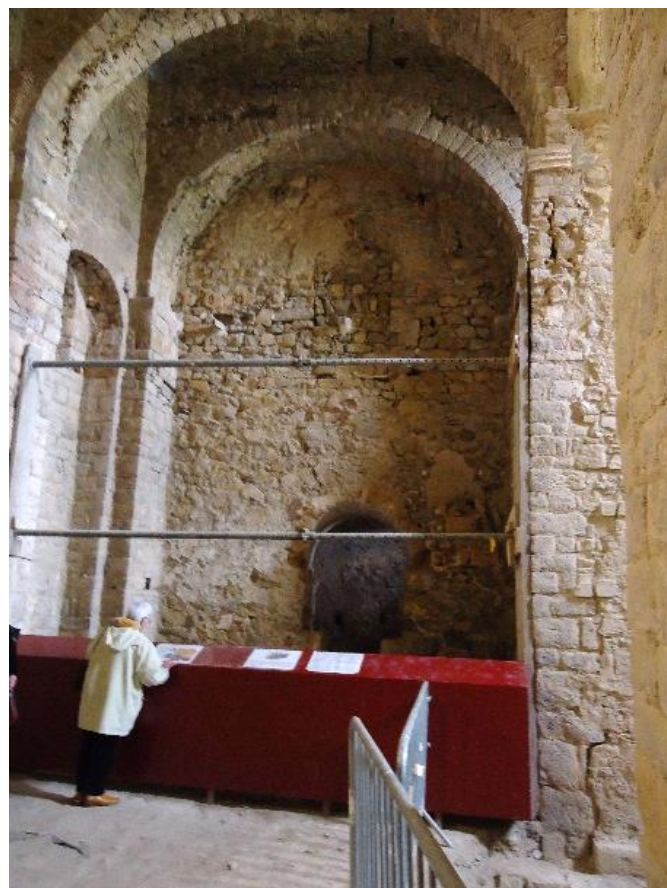


Figure 414 Le bras nord du transept roman de l'abbaye avec la porte en champignon de la tour dite préromane



Figure 415 Porte au rez-de-chaussée de la tour



Figure 416 L'arc en champignon de la porte au rez-de-chaussée de la tour



Figure 417 La porte bouchée au premier étage de la tour



Figure 418 Les vestiges de l'arc au premier étage de la tour

45. LA JONQUERA, SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

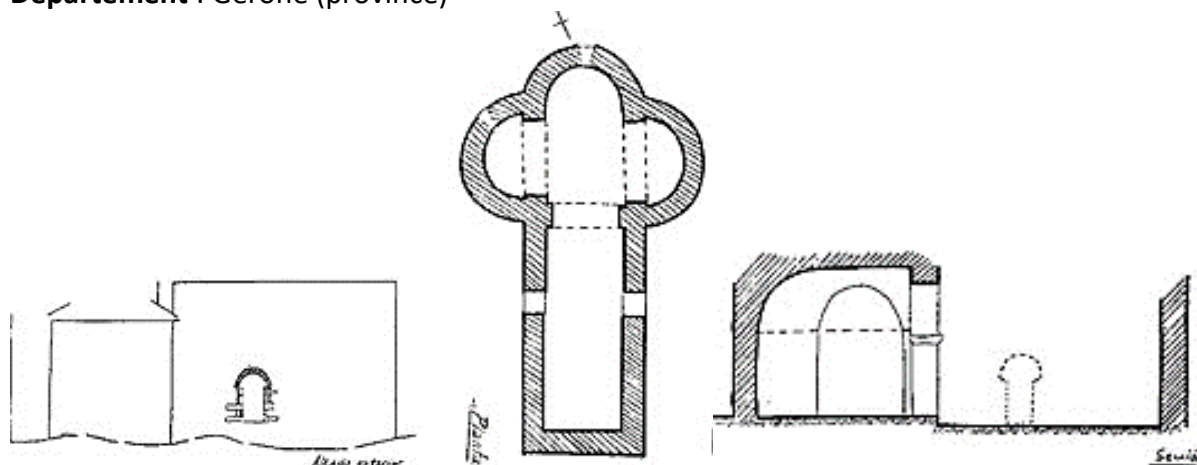


Figure 419 OLIVA PRAT, 1962, p. 81.

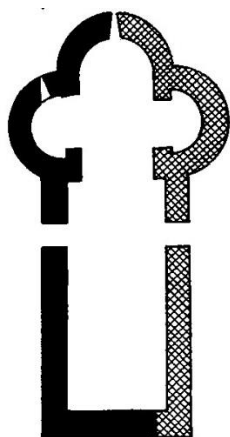


Figure 420 BARRAL, 1981, p. 203. (Sanz, Badia, Barral)

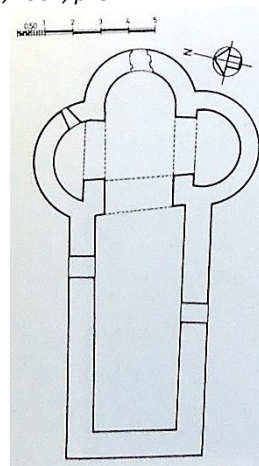


Figure 421 ABRIL I LÓPEZ, 1990, p. 516. (J. Falguera, J. Rodeja, J. Torrent)

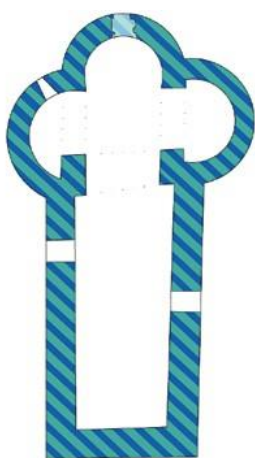


Figure 422 RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 62. (M. Valls)



Figure 423 Le mas del Vidre qui englobe l'ancienne église

LA JONQUERA, SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE



Figure 424 La partie nord du chevet triflé et la nef



Figure 425 L'autre partie du chevet à l'intérieur du mas

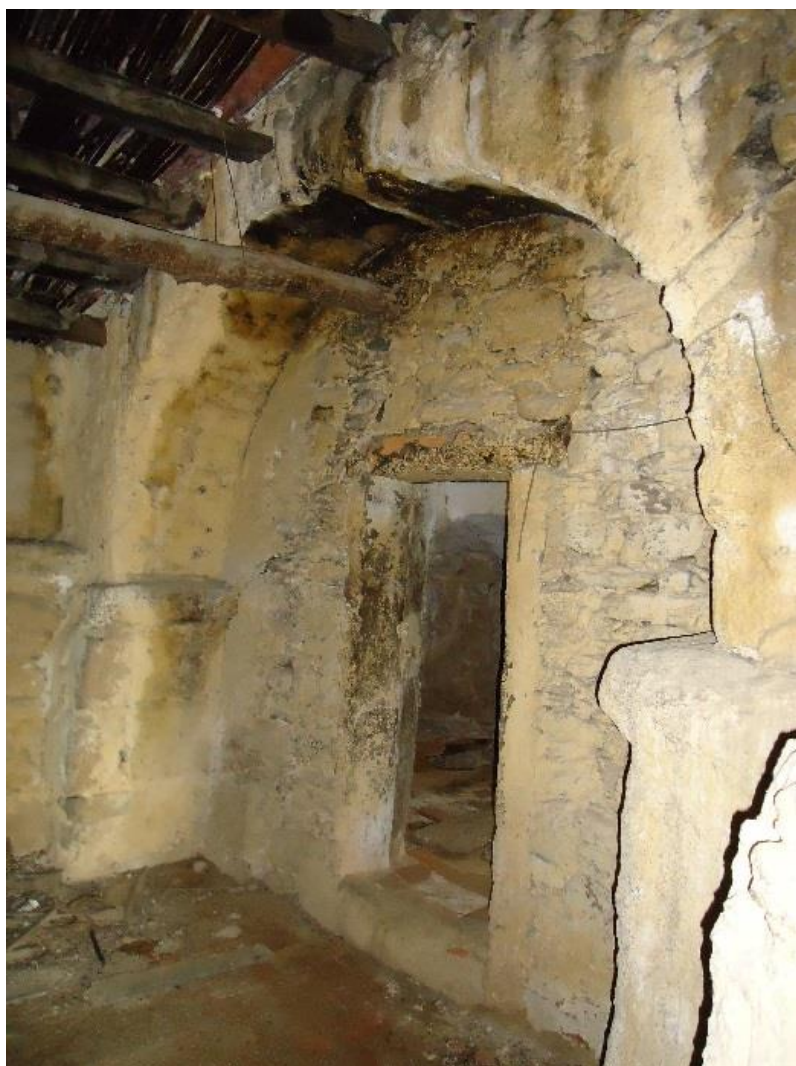


Figure 426 L'arc triomphal, partie supérieure, incorporé à l'étage du mas

LA JONQUERA, SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE



Figure 427 Imposte et retombée nord de l'arc triomphal



Figure 428 Imposte et retombée sud de l'arc triomphal



Figure 429 Vue de la nef, incorporée à l'étage du mas

LA JONQUERA, SAN MARTI DE FORN DEL VIDRE



Figure 430 Vue du chevet, absides est et sud, partie haute, incorporées à l'étage du mas



Figure 431 Porte nord bouchée, en champignon

46. LA JONQUERA, SANT PERE DE PLA DE L'ARCA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

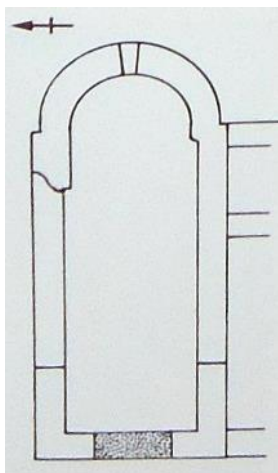


Figure 432 BARRAL, 1981, p. 268.

(X. Barral i Altet)

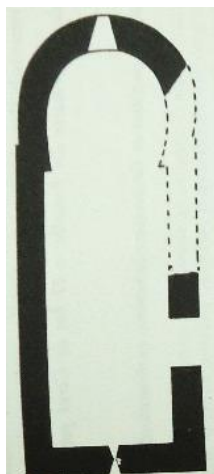


Figure 433 JUNYENT, 1983, p. 147.



Figure 434 RIPOLL, CARRERO,

RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ
BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p.

63. (M. Valls)



Figure 435 Vue est de l'abside et du mas adossé au sud, Inventari

47. LA TOUR-SUR-ORB, SAINT-PIERRE DE BROUSSON ou DE BOUBALS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

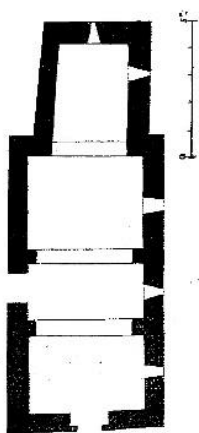


Figure 436 GIRY, 1983, p. 202.

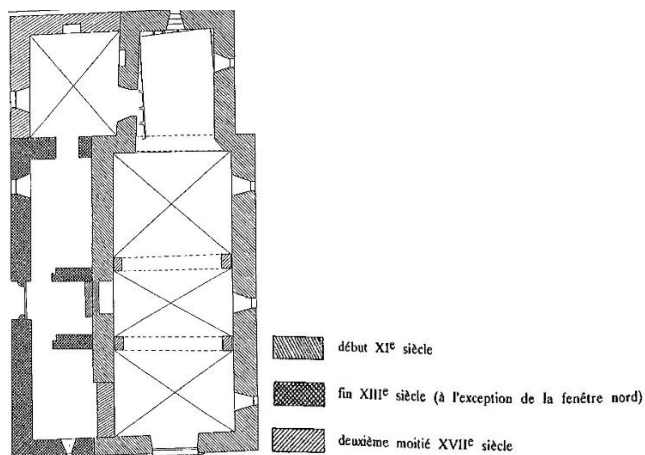


Figure 437 SIGNOLES, 1989, p. 78.



Figure 438 Vues sud-est et est



Figure 439 Détail du mur méridional

LA TOUR-SUR-ORB, SAINT-PIERRE DE BROUSSON ou DE BOUBALS



Figure 440 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 441 Vue depuis le chevet

LA TOUR-SUR-ORB, SAINT-PIERRE DE BROUSSON ou DE BOUBALS



Figure 442 Vue du chevet



Figure 443 Vue de la voûte du chevet

48. LAUROUX, SAINT-PIERRE-DU-CROS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

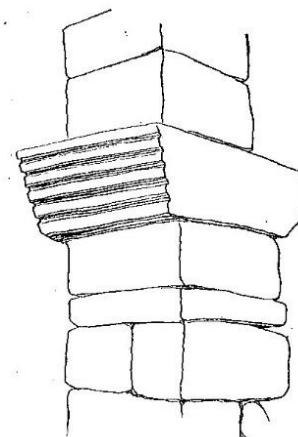
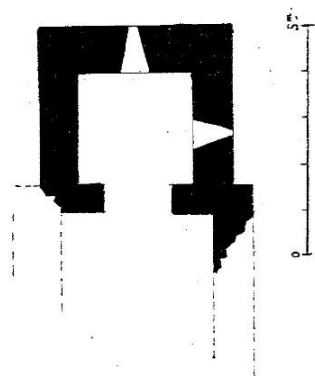


Figure 444 Plan et relevé, GIRY, 1983, p.105-106.



Figure 445 Vue extérieure de l'angle sud-est du chevet



Figure 446 Vue intérieure du chevet, la seule partie conservée



Figure 447 Piliers nord et sud de l'arc triomphal



Figure 448 Imposte sud de l'arc triomphal

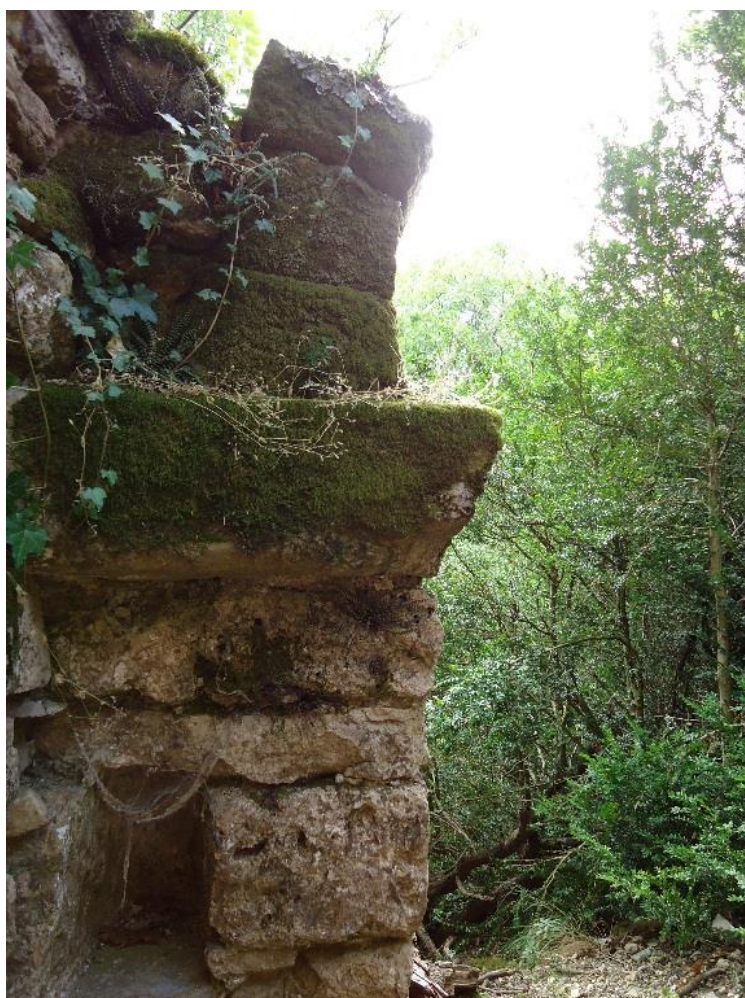


Figure 449 Revers de l'arc triomphal, côté sud : piédroit avec cavité, imposte, sommier, contre-sommier, premier claveau



Figure 450 Intérieur, mur méridional du chevet avec sa fenêtre encadrée de deux pots acoustiques



Figure 451 Pot acoustique



Figure 452 Fenêtre méridionale du chevet, extérieur

49. L'ESCALA, SANTA MARGARIDA d'EMPURIES

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

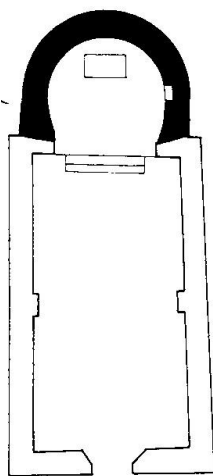


Figure 453 BARRAL, 1981, p. 203.

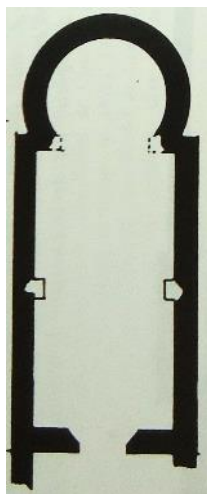


Figure 454 JUNYENT, 1983, p. 112.



Figure 455 BADIA I HOMES, 1985, 2/A, p. 157.



Figure 456 Vue extérieure de l'abside, Inventari

50. LES PLANS, SAINT-SAUVEUR DES PLANS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

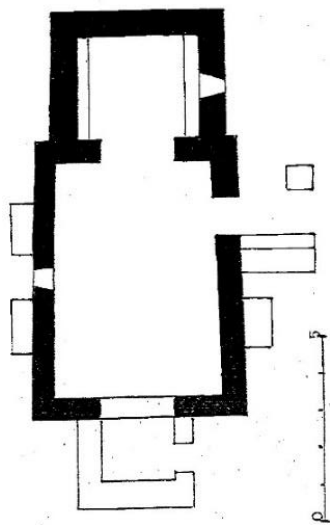


Figure 457 GIRY, 1983, p. 148.



Figure 458 Vue sud



Figure 459 Vue de la nef d'ouest en est

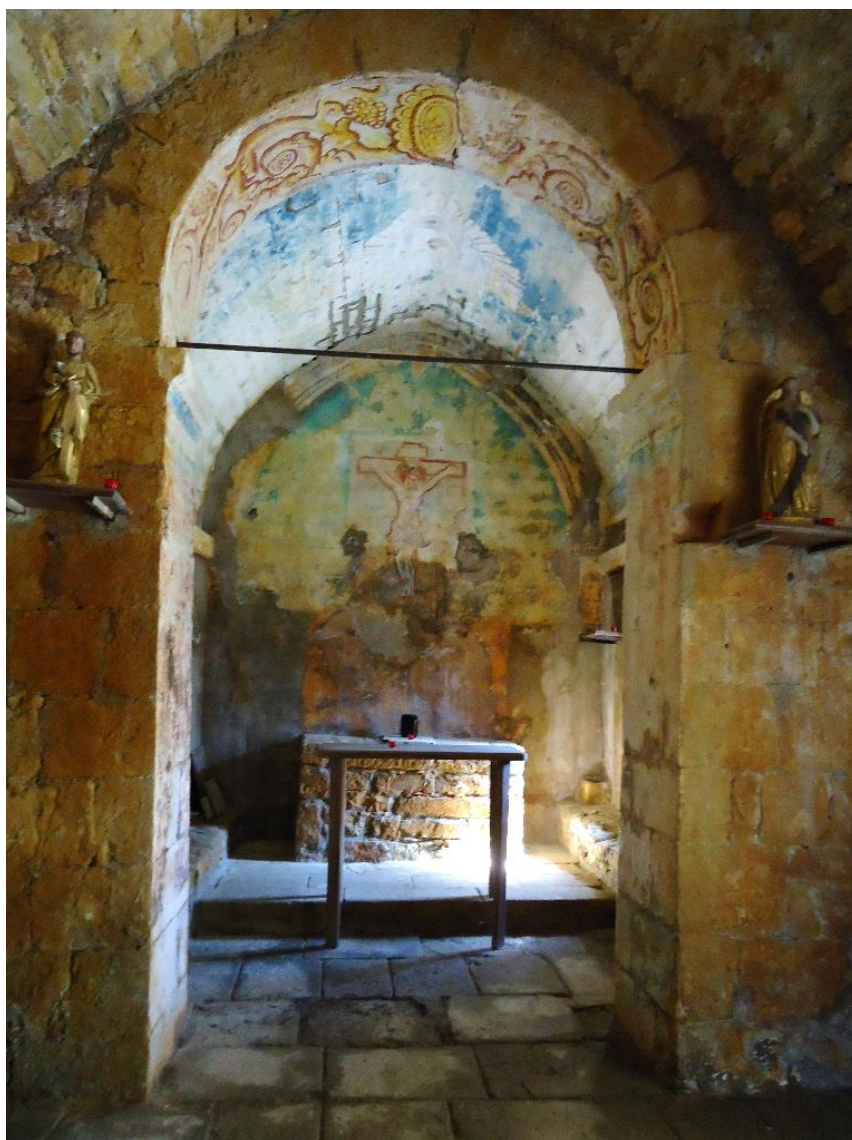


Figure 460 Vue de l'arc triomphal



Figure 461 L'arc triomphal avec ses impostes, vue depuis le chevet

51. LLANÇÀ, SANT GENÍS D'EL TERRER

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

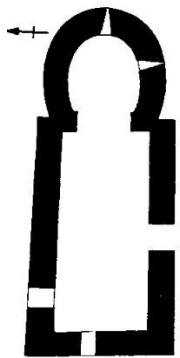


Figure 462 BARRAL, 1981, p. 210. (A. Gómez i Borrut)

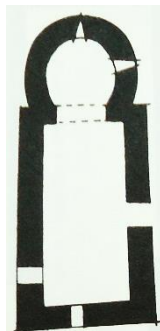


Figure 463 JUNYENT, 1983, p. 197.

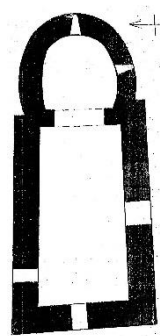


Figure 464 BADIA I HOMS, 1985, 2/A, p. 225. (A. Gómez)

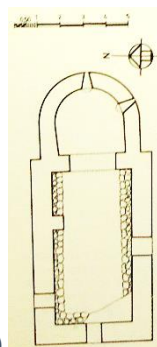


Figure 465 ABRIL I LÓPEZ, 1990, p. 522. (J. Falguera, J. Rodeja, J. Torrent)



Figure 466 Vue extérieure de l'abside

LLANÇÀ, SANT GENÍS D'EL TERRER



Figure 467 Vue des vestiges d'ouest en est



Figure 468 Intérieur de l'abside, avec des angles non arrondis

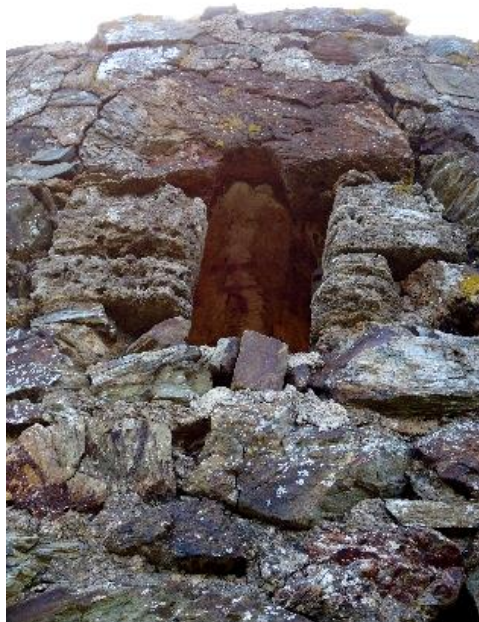


Figure 469 Fenêtre axiale, extérieur



Figure 470 Détail de la maçonnerie

52. LLANÇÀ, SANT SILVESTRE DE LA VALLETA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

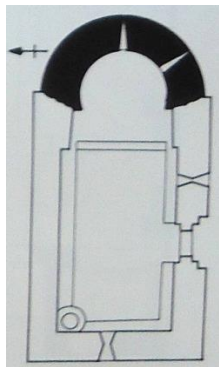


Figure 471 BARRAL, 1981, p. 210. (A. Gómez)

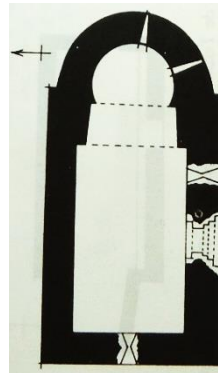


Figure 472 JUNYENT, 1983, p. 202.



Figure 473 Vue sud-est

LLANÇÀ, SANT SILVESTRE DE LA VALLETA



Figure 474 Vue de la façade méridionale



Figure 475 Vue nord-est



Figure 476 Vue intérieure de l'abside

53. LODÈVE, SAINT-FULCRAN, CRYPTÉ

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

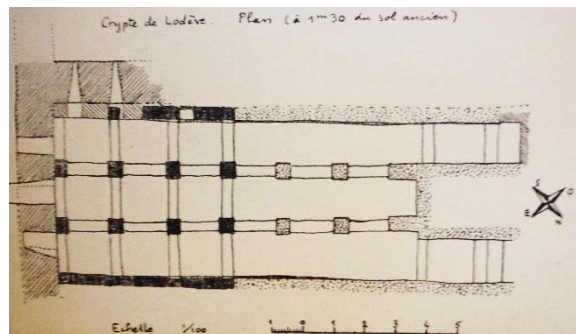


Figure 477 HEBRARD, 1931, p. 162. Dessin de l'auteur

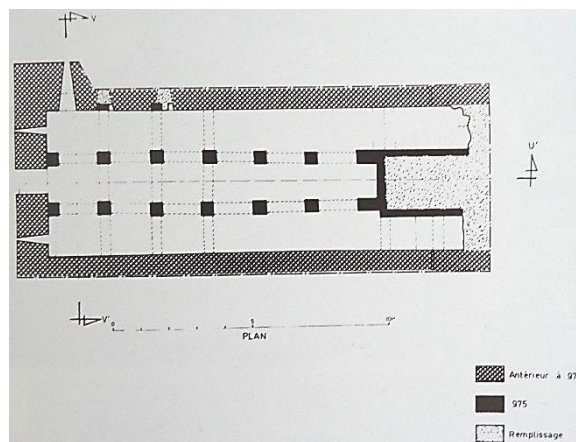


Figure 478 BARRAL, 1987, p. 481. fig. 15. (Plan J. Caldéron, 1975. Inv. Gén.)



Figure 479 Vue d'est en ouest



Figure 480 Bas-côté nord, première travée orientale



Figure 481 Voûte du bas-côté nord, première travée orientale



Figure 482 Bas-côté sud, première travée, arc doubleau partiellement masquant la baie



Figure 483 L'appareil primitif au-dessous de l'enduit moderne

54. LUNAS, SAINT-GEORGES

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

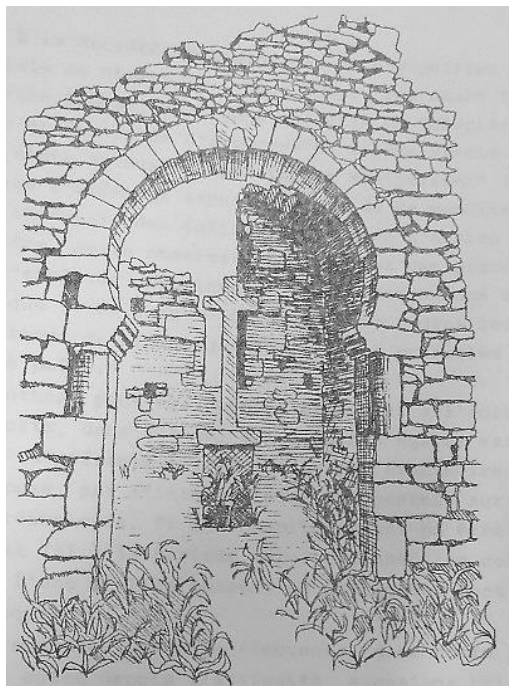
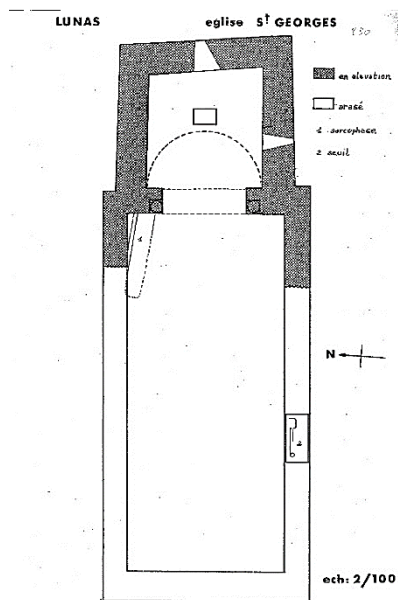


Figure 484 Plan, DRAC Montpellier, identique avec SIGNOLES, 1982, p. 31.

Figure 485 SIGNOLES, 1982, p. 35.

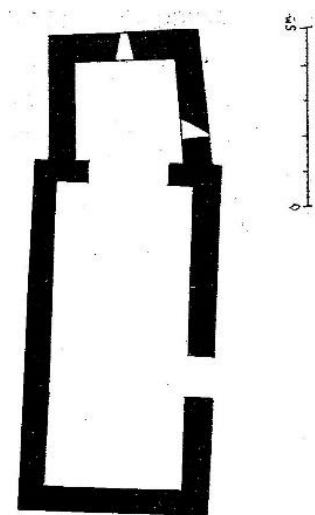


Figure 486 GIRY, 1983, p. 111.

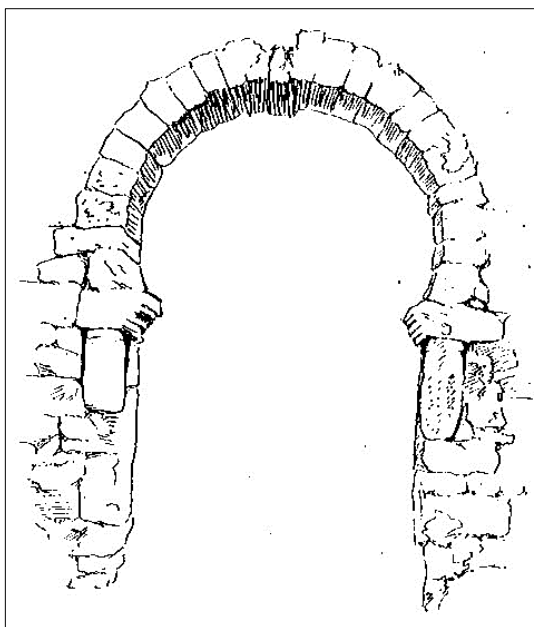


Figure 487 GIRY, 1983, p. 113.

LUNAS, SAINT-GEORGES



Figure 488 Vue d'ouest en est



Figure 489 Vue nord-est du chevet



Figure 490 Vue de l'arc triomphal

LUNAS, SAINT-GEORGES



Figure 491 Angle N-E de la nef construit sur un sarcophage



Figure 492 L'imposte et retombée nord de l'arc triomphal



Figure 493 Fenêtre sud du chevet

55. MARAUSSAN, NOTRE-DAME de VILLENEUVETTE ou DE REQUI

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

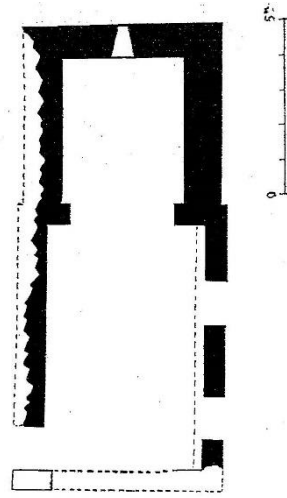


Figure 494 GIRY, 1983, p. 117.



Figure 495 L'arc triomphal, détail

56. MARTORELL, SANTA MARGARIDA DE MARTORELL ou DE SANT GENIS DE ROCAFORT

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Llobregat

Département : Barcelone (province)

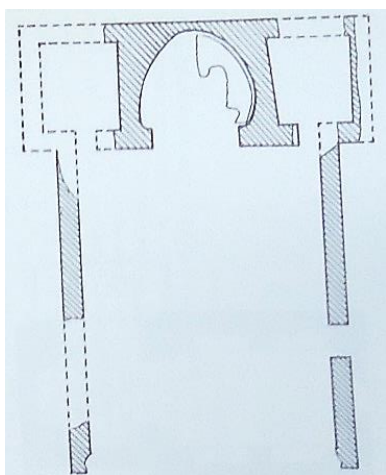


Figure 496 BARRAL, 1981, p. 243. (A. Mauri)

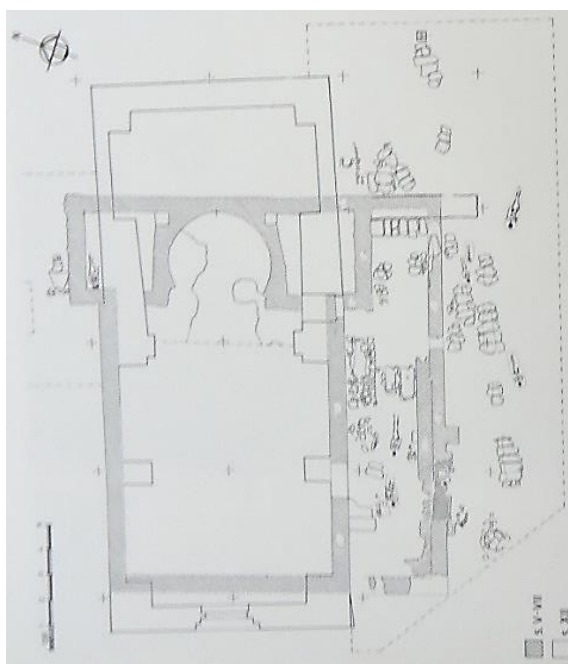


Figure 497 ACEÑA I ALONSO, 1992, p. 380. (A. Mauri)

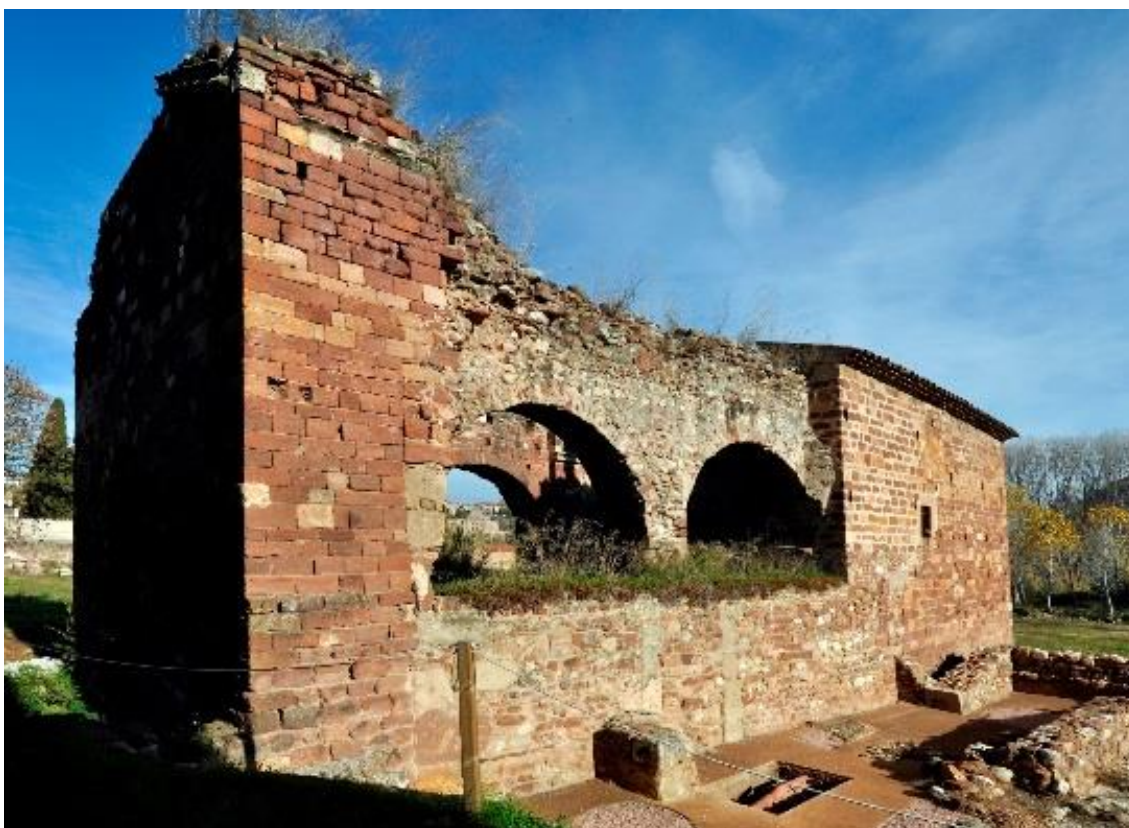


Figure 498 Vue sud-ouest, Inventari

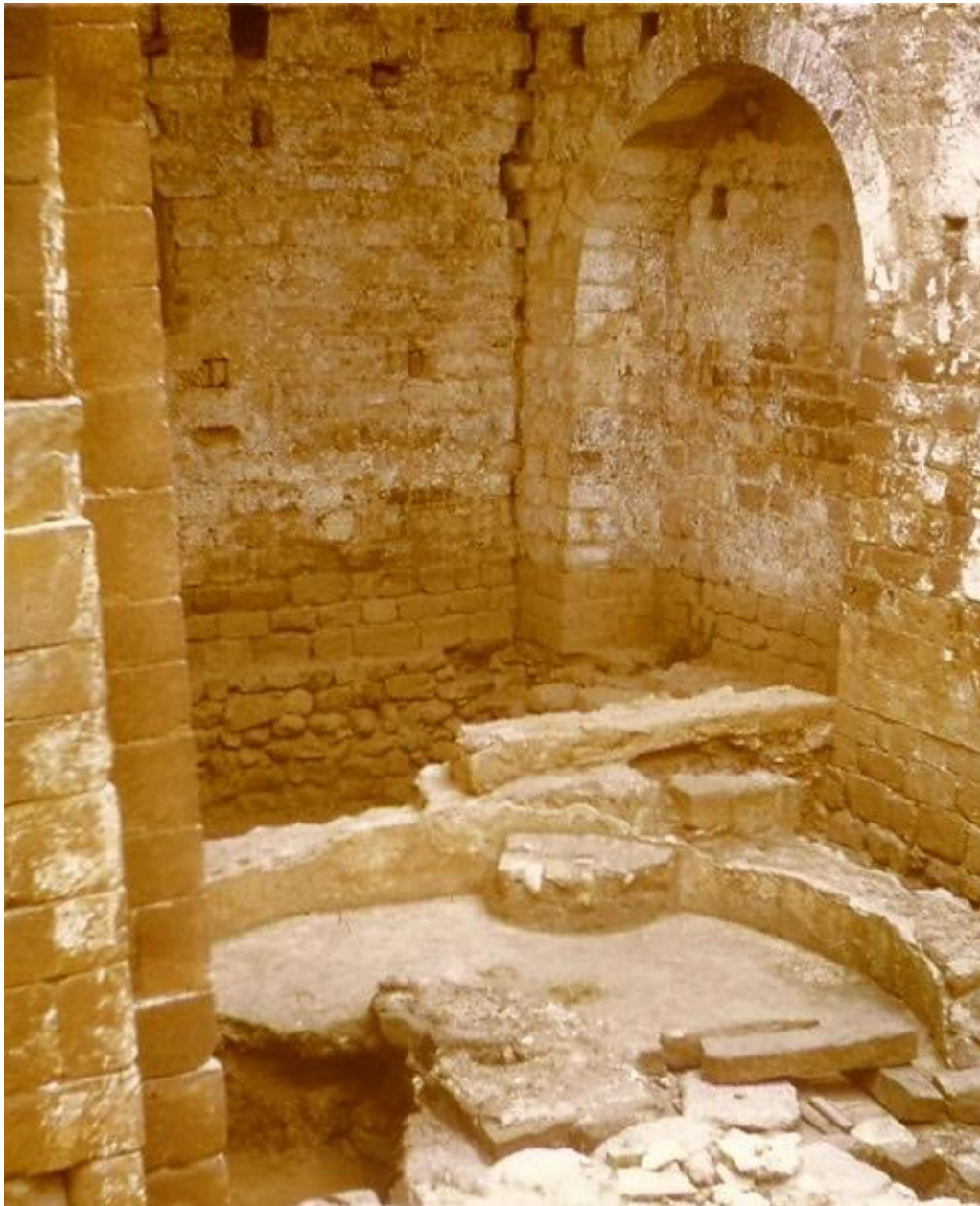


Figure 499 Fondations de l'abside, Inventari, Montserrat Pagès i Paretas

57. MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MARTIN DE FENOLLAR

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

(A l'intérieur de l'édifice il est interdit de prendre des photos à cause des peintures murales.)



Figure 500 BARRAL, 1981, pp. 190-191. (J. A. Adell)

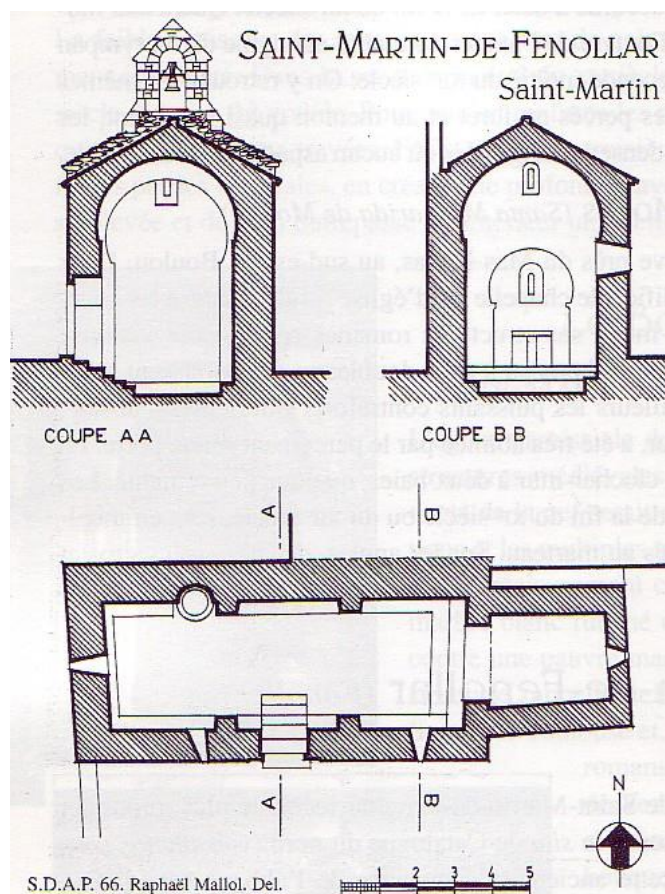


Figure 501 MALLET, 2003, p. 272.

MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MARTIN DE FENOLLAR



Figure 502 Vue sud-est

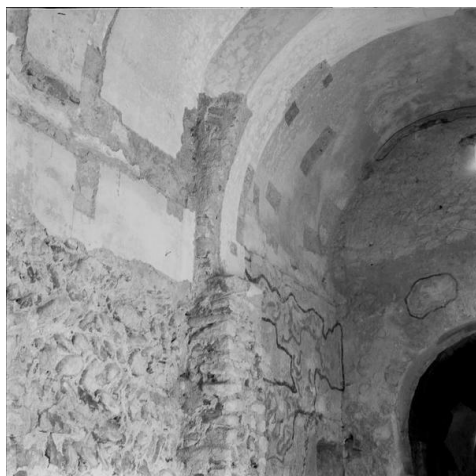


Figure 503 L'appareil du mur nord et du pilier de l'arc doubleau, Inventaire, S. Stym-Popper

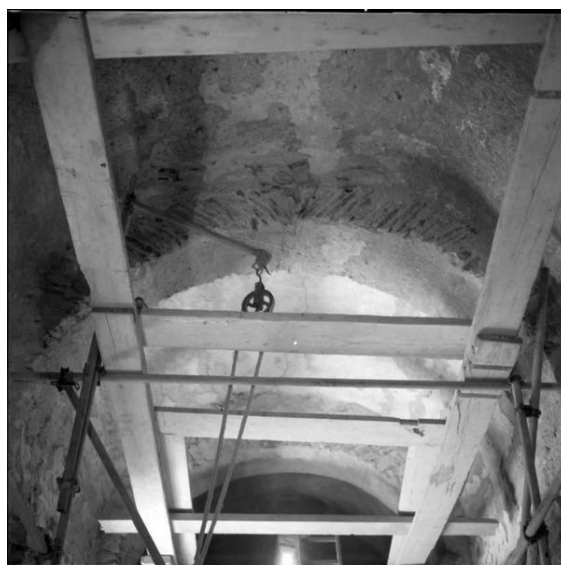


Figure 504 Échafaudage sous la voûte, l'appareil de l'arc doubleau, Inventaire, S. Stym-Popper

MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MARTIN DE FENOLLAR

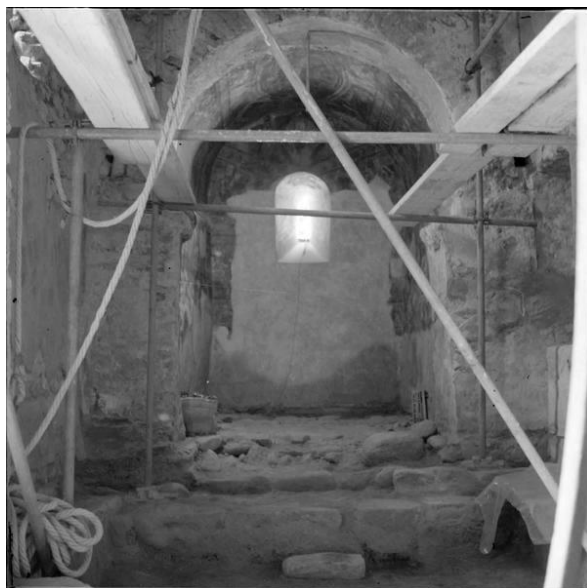


Figure 505 Vue de l'arc triomphal, avec son appareil dégagé, Inventaire, S. Stym-Popper

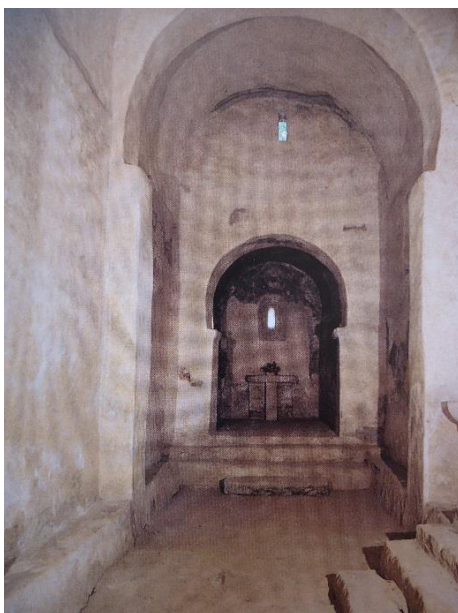


Figure 506 PLADEVALL I FONT, 1996, p. 147.

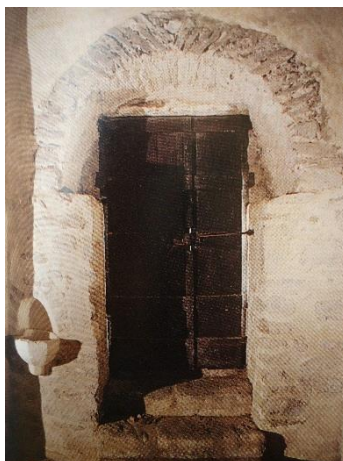


Figure 507 PLADEVALL I FONT, 1996, p. 147.

58. MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MICHEL DE RIUNO GUERS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

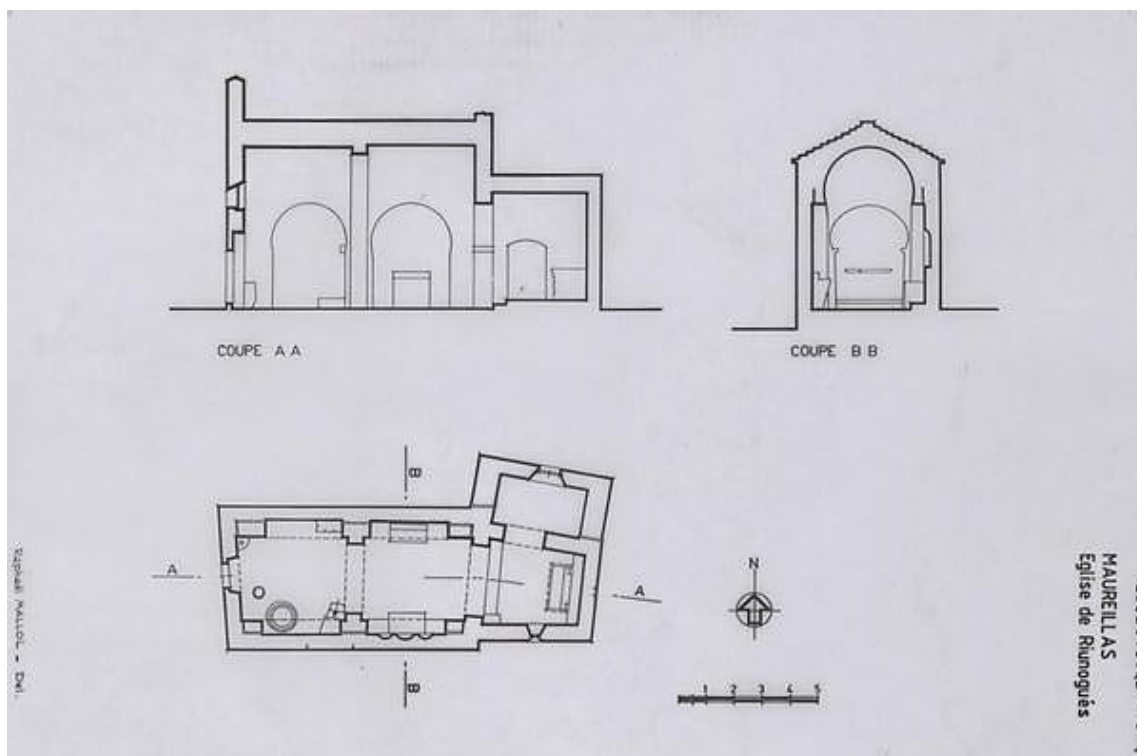


Figure 508 Plan et coupes, R. Mallol, Inventaire, SDAP perpignan



Figure 509 Vue sud-est

MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MICHEL DE RIUNOGUERS



Figure 510 Vue est



Figure 511 Vue de la nef d'ouest en est

MAUREILLAS-LAS-ILLAS, SAINT-MICHEL DE RIUNOGUERS



Figure 512 Vue de l'arc triomphal



Figure 513 Vue de la nef avec les arcs latéraux sud depuis le chevet



Figure 514 Porte murée sud

59. MONTAURIOL, SAINT-SATURNIN ou SAINT-ANDRÉ

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

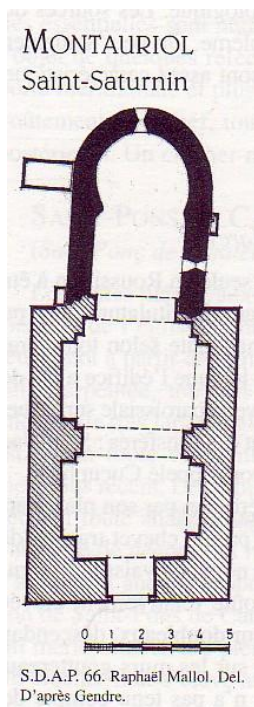


Figure 515 MALLET, 2003, p. 157.

Figure 516 Vue nord-est

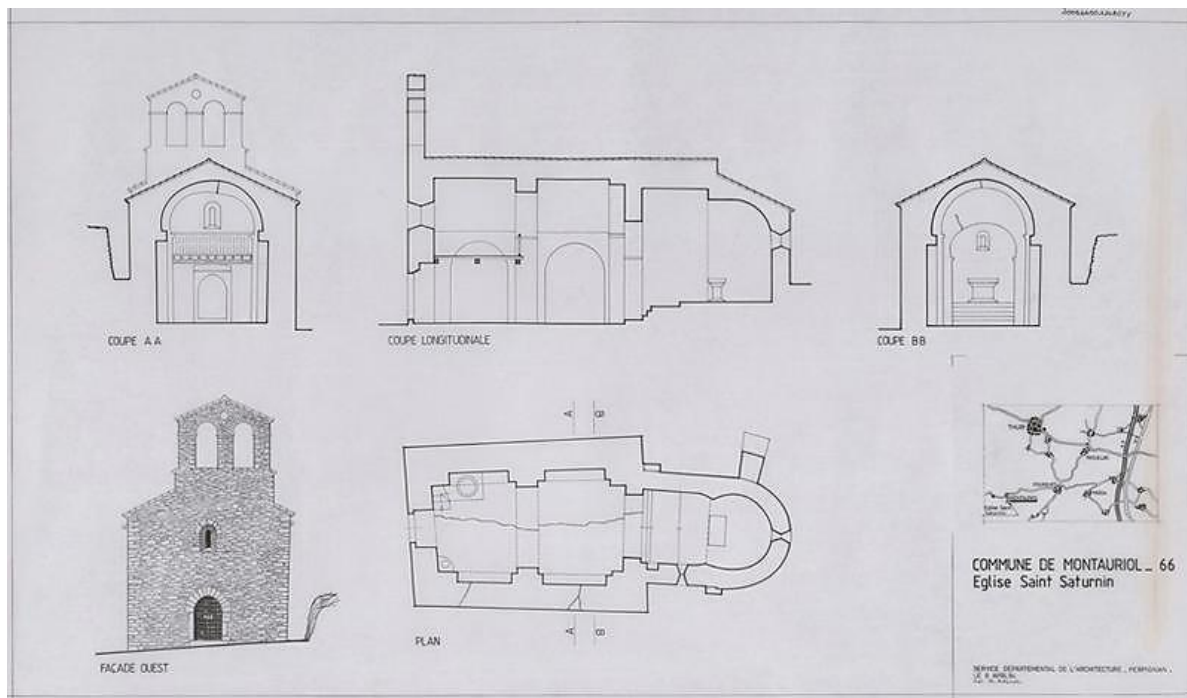


Figure 517 Inventaire, R. Mallol, SDAP Perpignan

MONTAURIOL, SAINT-SATURNIN ou SAINT-ANDRÉ



Figure 518 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 519 Vue de la nef depuis le chevet



Figure 520 Vue de l'arc triomphal et du chevet

60. MONTCADA I REIXAC, SANT PERE DE REIXAC

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone (province)

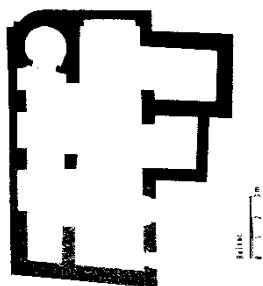


Figure 521 VALL I RIMBLAS, 1976, 1, p. 11.

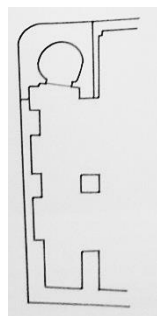


Figure 522 BARRAL, 1981, p. 283. (Vall i Rimblas)



Figure 523 Vue extérieure de l'abside, Inventari (Jordi Contijoch Boada, 1994)



Figure 524 Intérieur de la nef, Inventari (Jordi Contijoch Boada, 2006)

61. MONTESQUIEU, SAINT MICHEL du hameau de PADERS

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

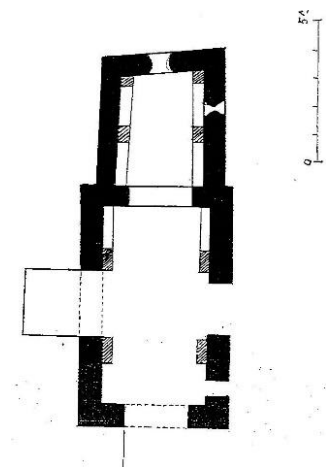


Figure 525 GIRY, 1983, p. 124

Figure 526 Petite porte dans la façade méridionale



Figure 527 Vue intérieure d'ouest en est



Figure 528- 529 Vues extérieures de la petite porte en champignon



Figure 530- 531 Vues intérieures, petite porte en champignon à côté de l'escalier conduisant à l'étage de la tribune occidentale

62. MONTMAJOR, SANT ANDREU de GARGALLÀ

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

Dans les ouvrages référenciés il n'y a pas de plan.



Figure 532- 533 État avant la restauration avec l'arc triomphal muré et porte ouverte dans le fond du chevet, ADELL, VIGUE, 1985, p. 338.



Figure 534 Vue extérieure, la flèche indique l'emplacement du chevet de l'ancienne église

MONTMAJOR, SANT ANDREU de GARGALLÀ



Figure 535 Le chevet de l'église préromane avec les marches devant l'ancienne porte d'entrée



Figure 536 L'entrée du chevet à l'intérieur de l'église moderne

MONTMAJOR, SANT ANDREU de GARGALLÀ

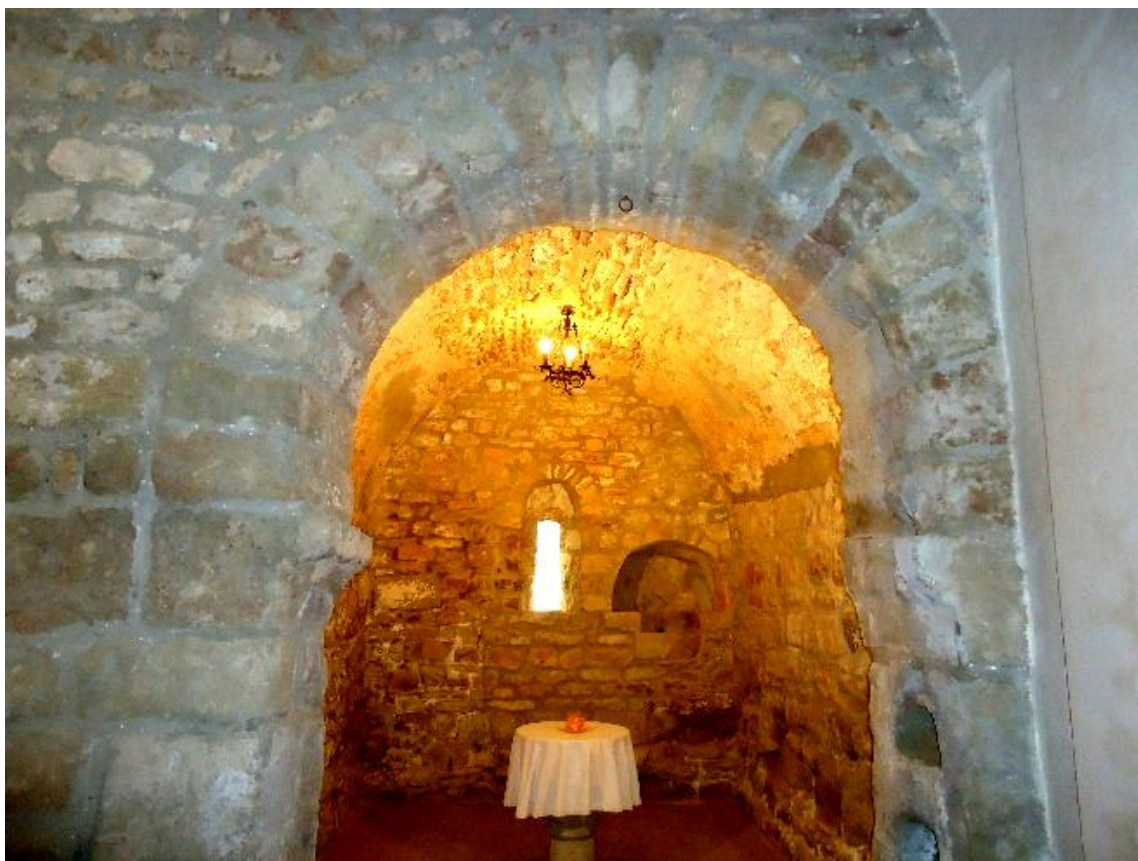


Figure 537 L'arc triomphal depuis la nef disparue



Figure 538 Vue de l'arc triomphal à l'intérieur du chevet

MONTMAJOR, SANT ANDREU de GARGALLÀ



Figure 539 Piédroit nord de l'arc triomphal



Figure 540 Piédroit sud de l'arc triomphal

63. MONTMAJOR-SORBA, SANT EUDALD de SORBA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

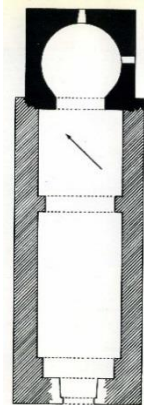


Figure 541 SITJES I MOLINS, 1977, p. 127.

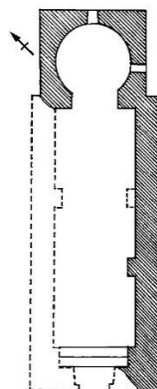


Figure 542 BARRAL, 1981, p. 182. (X. Sitjes et X. Barral)

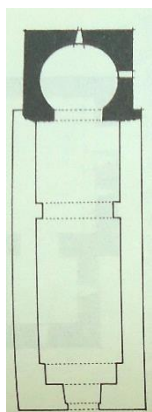


Figure 543 JUNYENT, 1983, p. 193.

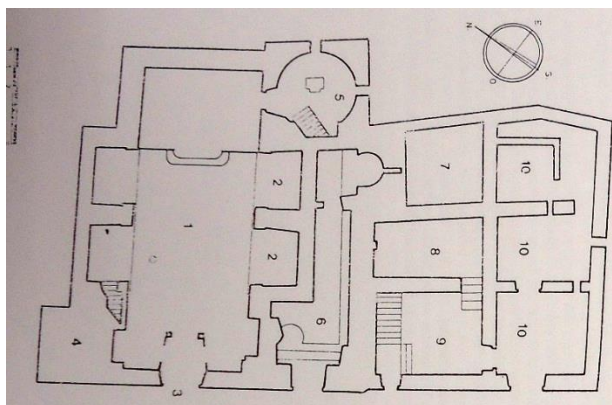


Figure 544 ADELL, VIGUE, 1985, p. 332.



Figure 545 Escalier conduisant à l'abside primitive, Inventari (Rosa Serra Rotès, 1982)

MOUSSAN, SAINT-LAURENT

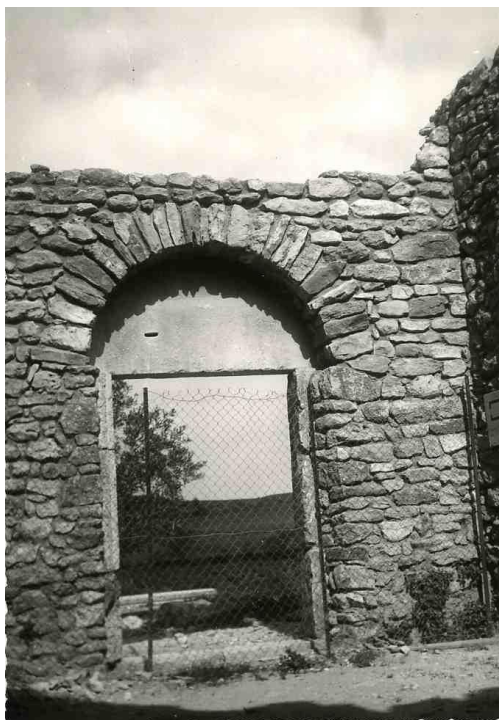


Figure 550 Vue intérieure de la porte occidentale au cours de sa reconstruction, DRAC Montpellier (C. Robert)



Figure 551 Vue d'ouest en est, état après la restauration

MOUSSAN, SAINT-LAURENT



Figure 552 Le mur diaphragme avec l'arc triomphal à deux rouleaux avant la restauration



Figure 553 L'arc triomphal après la restauration

MOUSSAN, SAINT-LAURENT



Figure 554 Revers de l'arc triomphal



Figure 555 L'imposte méridionale

MOUSSAN, SAINT-LAURENT



Figure 556 Voûte du chevet



Figure 557 Fenêtre d'axe du chevet



Figure 558 Fenêtre sud du chevet

65. NARBONNE, COUR DE LA MADELEINE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude



Figure 559- 560 La découverte de l'arc muré, LACAM, 1956, p. 95.



Figure 561 L'ouverture dégagée dans la cour de la Madeleine

NARBONNE, COUR DE LA MADELEINE



Figure 562 Porte à l'arc outrepassé



Figure 563 Détail de l'arc outrepassé

66. OLÈRDOLA, SANT MIQUEL DE SANT MIQUEL D'OLÈRDOLA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Penedès

Département : Barcelone (province)

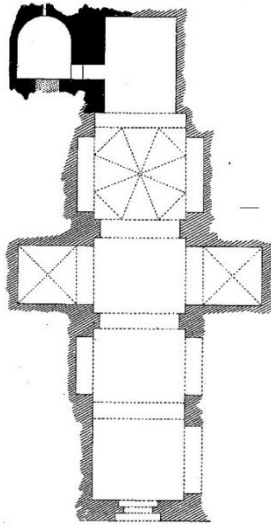


Figure 564 PUIG, 1909, p. 384.

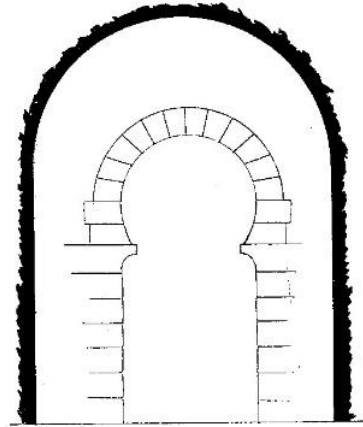


Fig. 160. Olèrdola, Arc de ferradura. Escala 1/50

Figure 565 PUIG, 1909, p. 384.

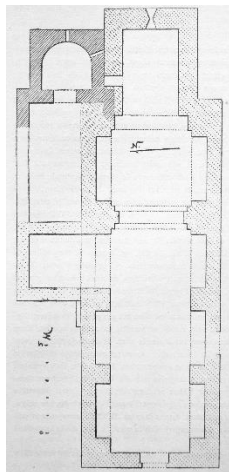


Figure 566 GOMEZ-MORENO, 1919, p.56.

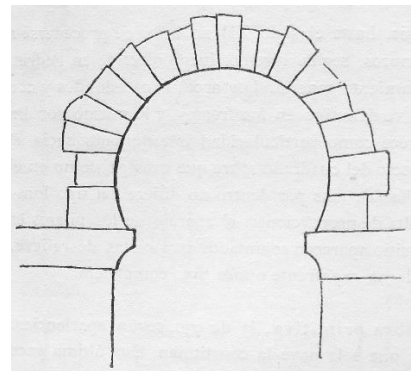


Figure 567 GOMEZ-MORENO, 1919, p. 58.

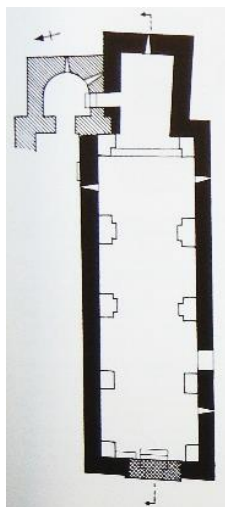


Figure 568 BARRAL, 1981, p. 240.

(E. Ripoll, *Conservació de monuments*, J. A. Adell)

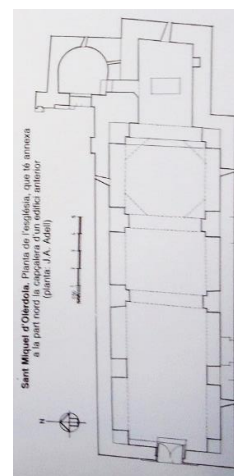


Figure 569 BOLÒS I MASCLANS,

1992, p. 142. (J. A. Adell)

OLÈRDOLA, SANT MIQUEL

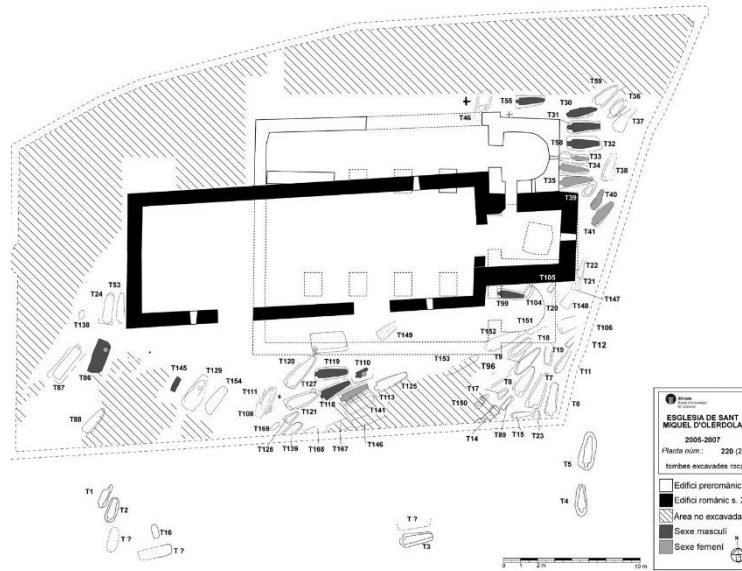


Figure 570 SUBIRÀ, RUIZ, MOLIST, 2016, p. 358. (plan de Museu d'Arqueologia de Catalunya-Olèrdola)



Figure 571 Vue sud-ouest



Figure 572 Vue nord-est



Figure 573 Le chevet de l'ancienne église disparue au nord de Sant Miquel



Figure 574 L'arc triomphal de l'ancien chevet nord



Figure 575 L'arc triomphal avec ses impostes saillantes

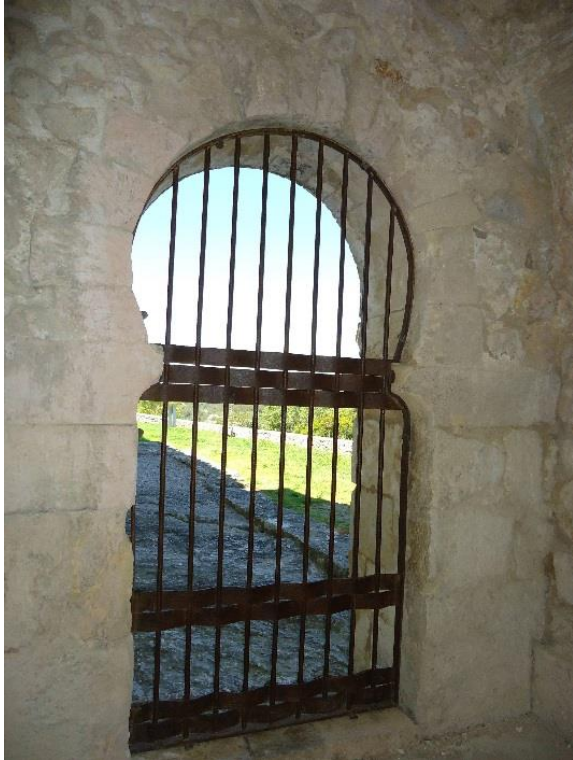


Figure 576 Vue à l'intérieur du chevet



Figure 577 Le passage entre l'église Sant Miquel et le chevet ancien



Figure 578 L'église du XI^e siècle

OLÈRDOLA, SANT MIQUEL



Figure 579 Baie géminée de la façade occidentale

67. PALAU DE SANTA EULALIA, SANT ESTEVE DE PALAU SANTA EULALIA ou DE PALAU SARDIACA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

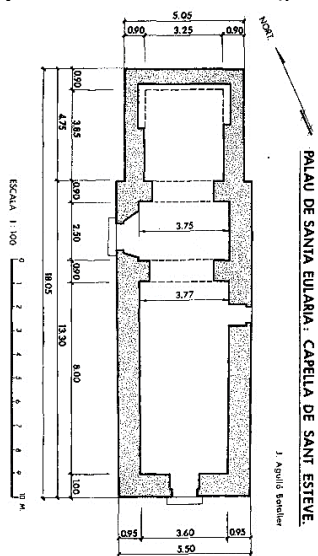


Figure 580 BATTLE I PRATS, 1972, p. 284.

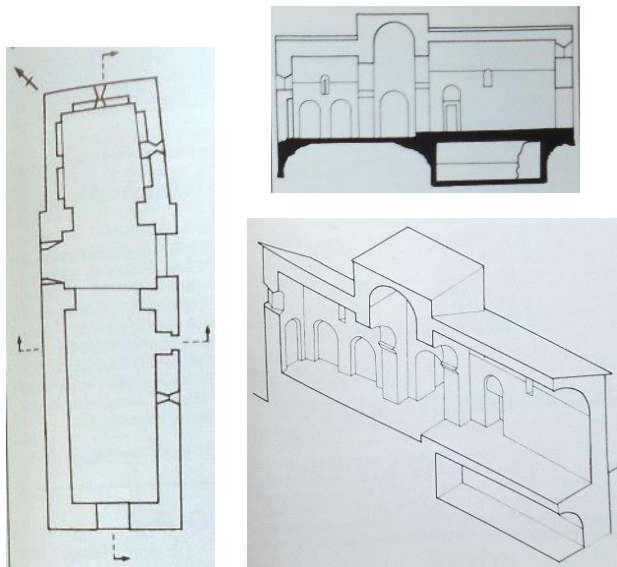


Figure 581 BARRAL, 1981, p. 269. (J. A. Adell)

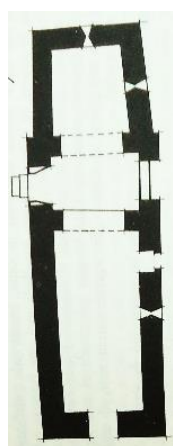


Figure 582 JUNYENT, 1983, p. 139.



Figure 583 RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 62. (M. Valls)



Figure 584 Vue nord-est

PALAU DE SANTA EULALIA, SANT ESTEVE



Figure 585 Vue d'ouest en est



Figure 586 Vue depuis le chevet

PALAU DE SANTA EULALIA, SANT ESTEVE



Figure 587 L'imposte du piédroit nord de l'arc triomphal



Figure 588 Porte nord, extérieur



Figure 589 Porte sud, intérieur (côté château)

PALAU DE SANTA EULALIA, SANT ESTEVE



Figure 590 Ruines du château



Figure 591 Façade méridionale de l'église, incorporée dans le château

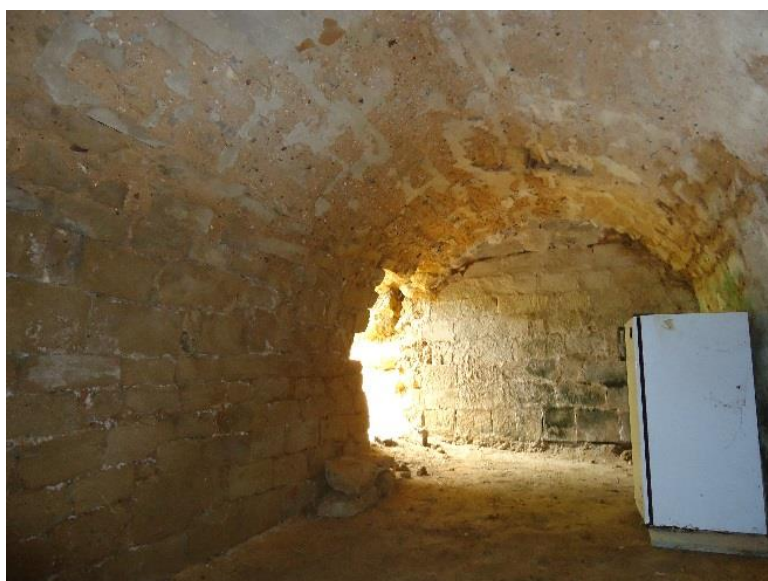


Figure 592 Intérieur de la crypte avec accès depuis le château

68. PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA

Pays : Espagne

Région : Catalogne

Département : Gérone (province)

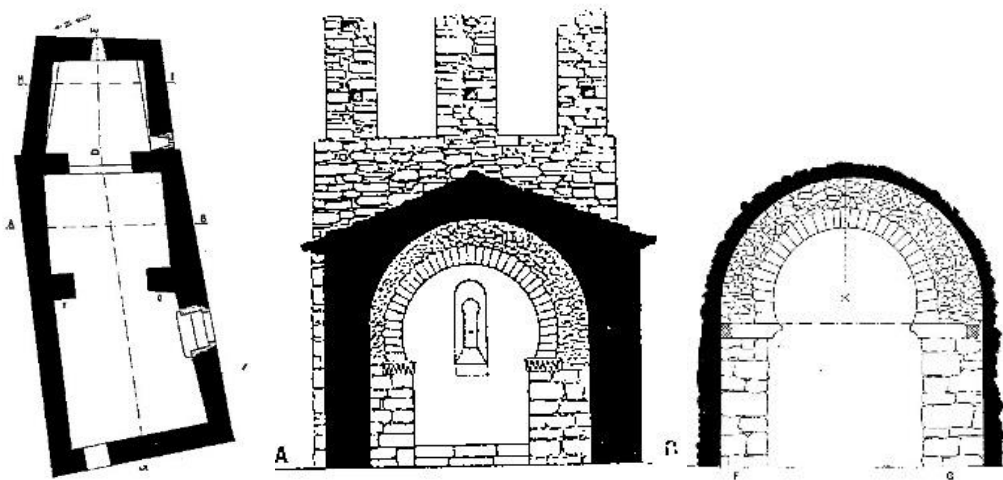


Figure 593 PUIG, 1909, p. 376: plan, relevé de l'arc triomphal ; p. 378 ; relevé de l'arc doubleau

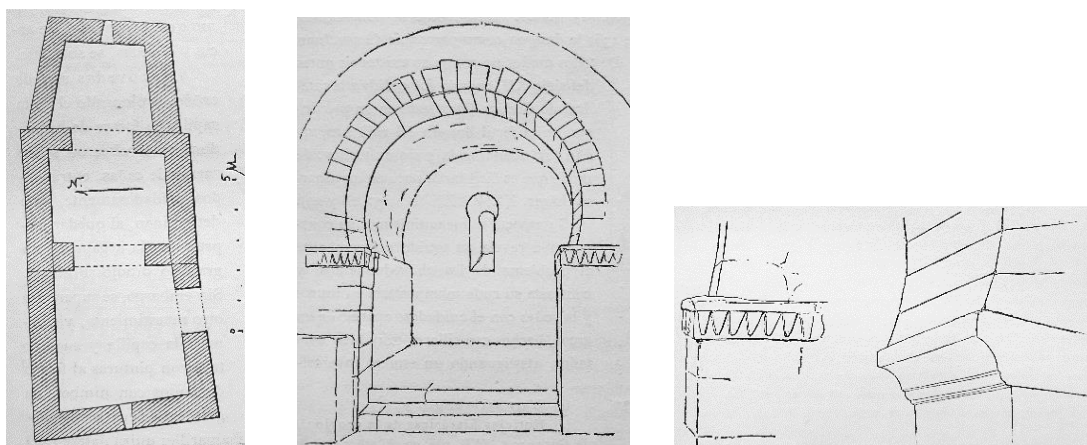


Figure 594 GOMEZ-MORENO, 1919, pp. 67, 68, 69 : plan, l'arc triomphal, imposte de l'arc triomphal et de doubleau

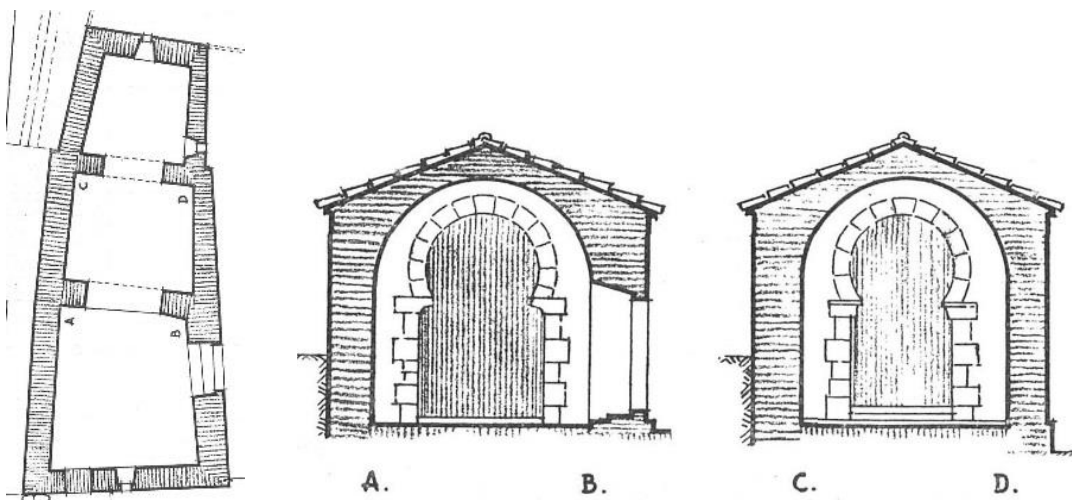


Figure 595 OLIVA PRAT, 1962, p. 5. : plan ; p. 52. : coupes transversales selon l'indication dans le plan (l'arc doubleau et l'arc triomphal)

PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA

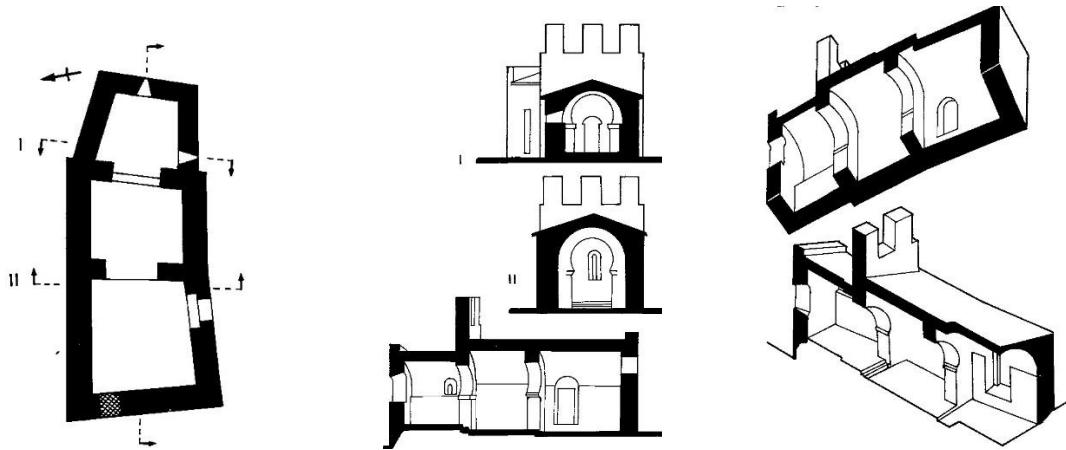


Figure 596 BARRAL, 1981, p. 219. (J. A. Adell)

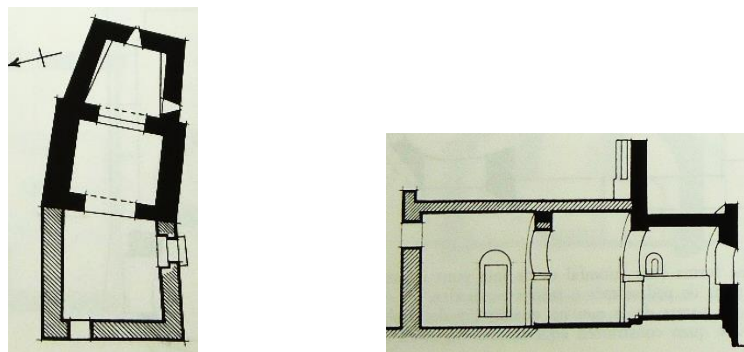


Figure 597 JUNYENT, 1983, p. 92.



Figure 598 BADIA I HOMES, 1985 (1977), vol. I, pp. 274. 275. (coupes : R. Prior)

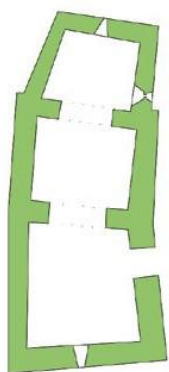


Figure 599 Vue S-O

PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA

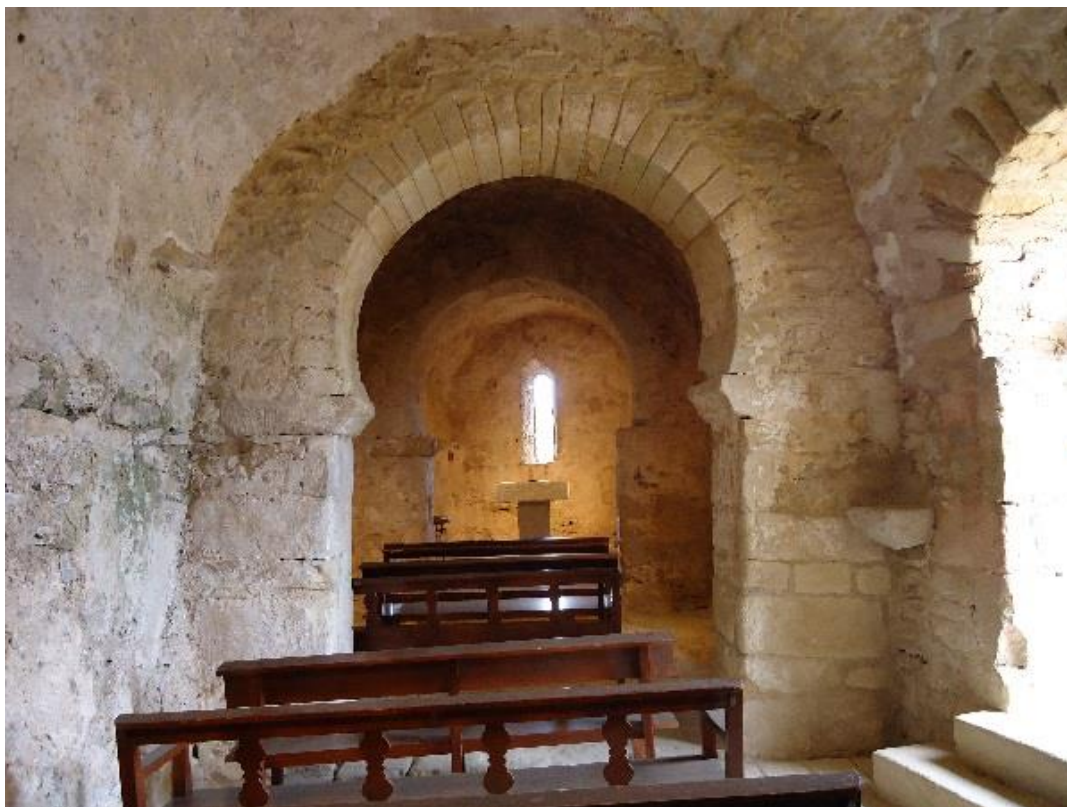


Figure 601 Vue d'ouest en est

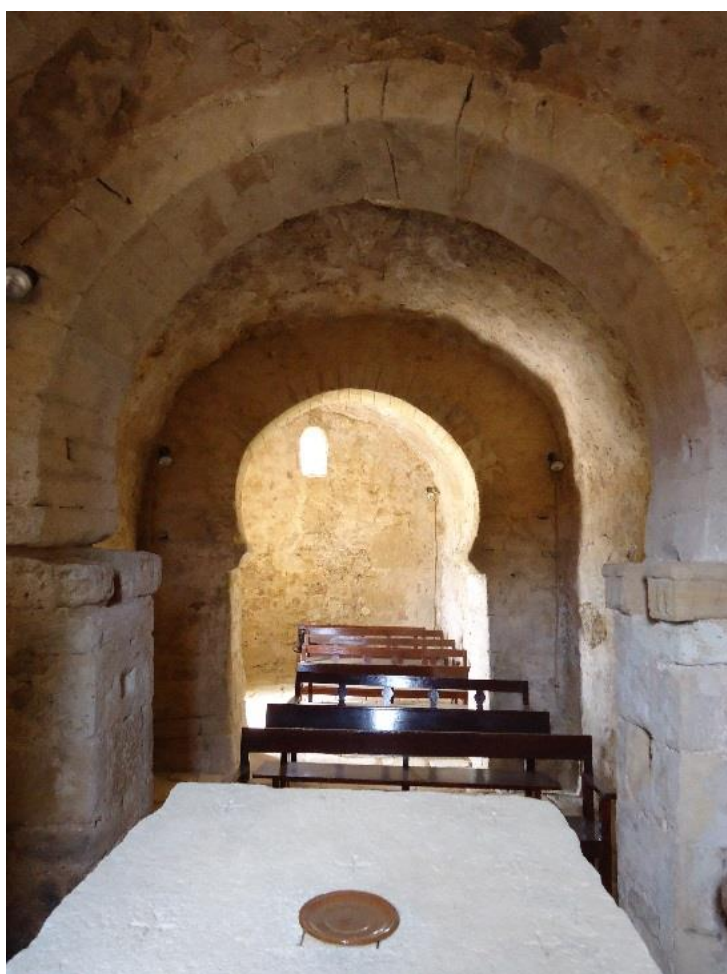


Figure 602 Vue d'est en ouest

PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA

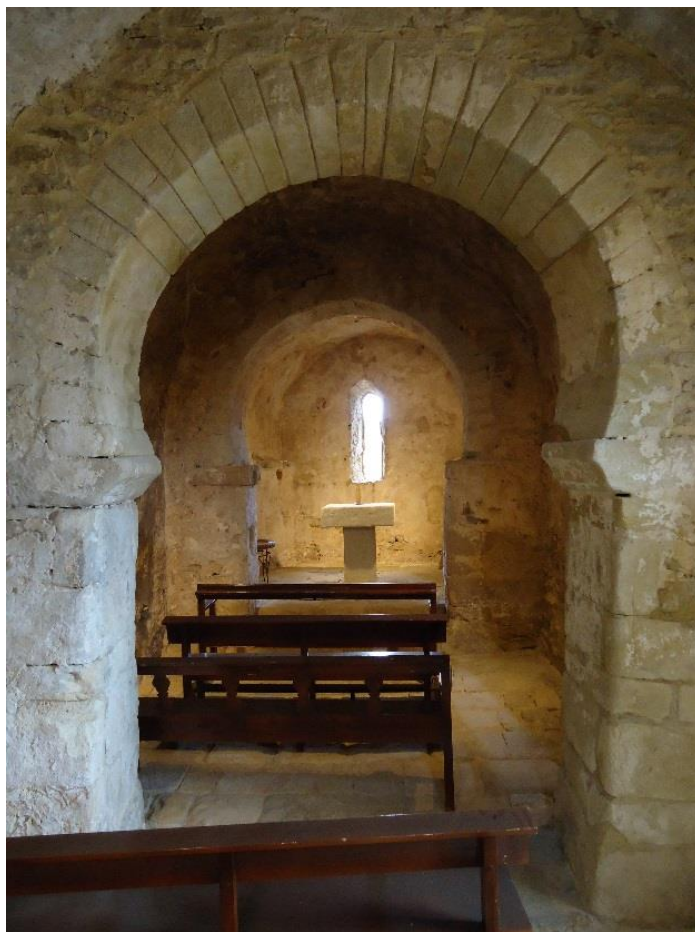
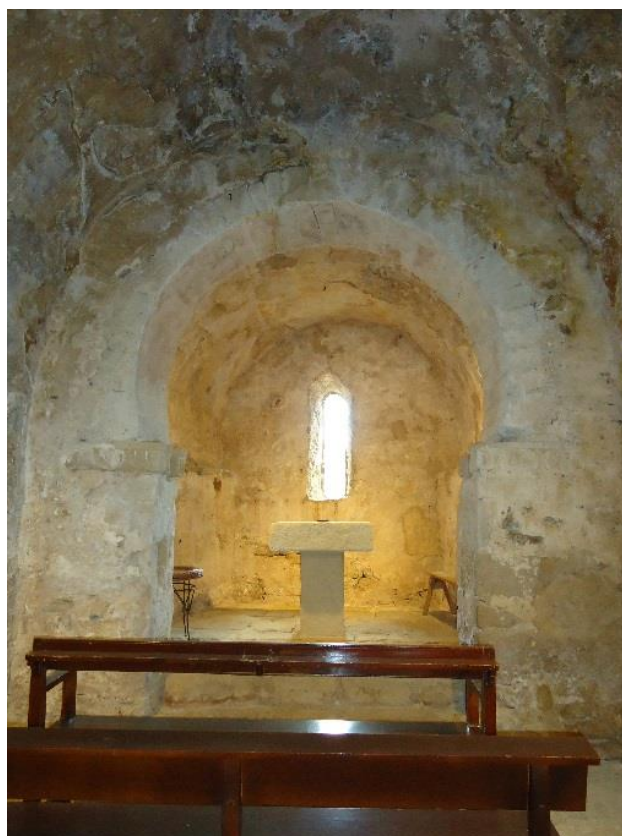


Figure 603 Vue de l'arc doubleau



PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA



Figure 605- 606 Piédroit nord de l'arc triomphal avec son imposte



Figure 607- 608 Piédroit sud de l'arc triomphal avec son imposte, en arrière-plan la voûte sur banquette du chevet

PALAU-SATOR, SANT JULIÀ de BOADA



Figure 609 Traces du coffrage sur la voûte



Figure 610 Façade orientale du chevet avec son baie

69. PERPIGNAN, SAINTE-MARIE DE MALLOLES

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

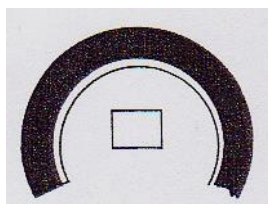


Figure 611 BARRAL, 1981, p. 199.

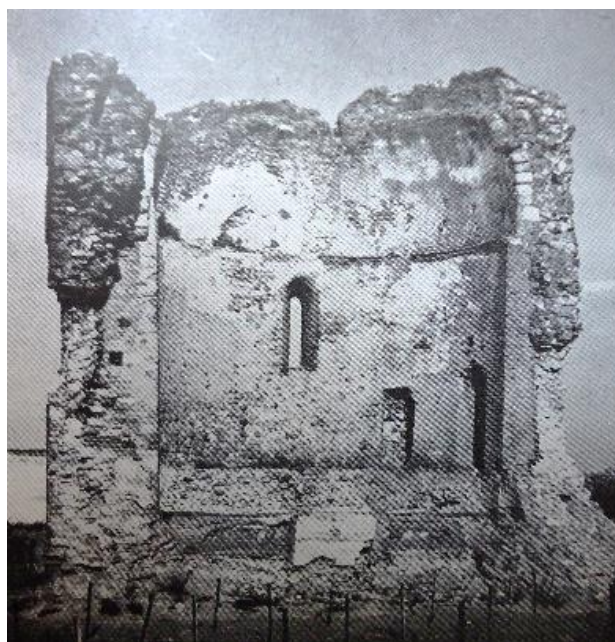


Figure 612 DURLIAT, 1954-1955, p. 111.

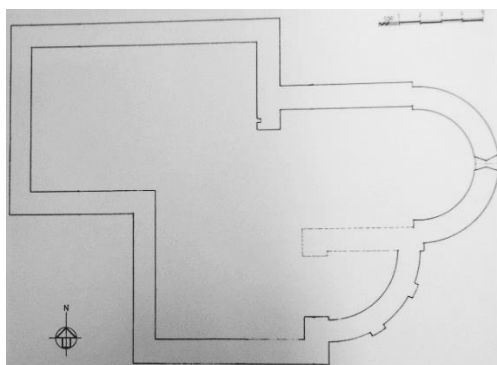


Figure 613 PLADEVALL I FONT, 1993, p. 300.

70. PRULLANS, SANT QUINTÍ D'ARDÒVOL

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Cerdagne

Département : Lleida (province)

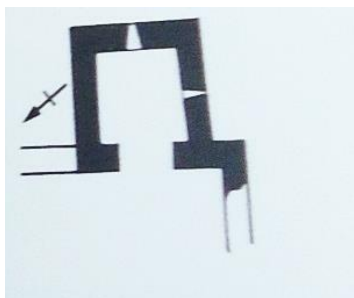


Figure 614 BARRAL, 1981, p. 183. (plan de l'auteur)

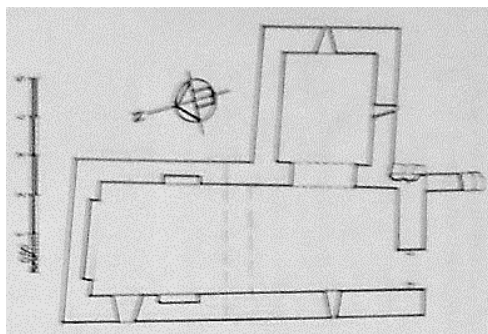


Figure 615 VIGUE, 1995, p. 215. (J. A. Adell)



Figure 616 Vue sud-est des ruines



Figure 617 Vue sud-ouest

PRULLANS, SANT QUINTÍ D'ARDÒVOL



Figure 618 Vue de la nef du nord en sud



Figure 619 L'arc triomphal



Figure 620 Détail de l'arc triomphal, côté nef



Figure 621 Arc triomphal, retombée sud : courbure sans mortier ; retombée nord : écoinçon formé du mortier



Figure 622 Détail de l'intrados de l'arc triomphal



Figure 623 Baie dans le mur sud du chevet

71. PRUNET-ET-BELLPUIG, SAINT-ÉTIENNE de PRUNET

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

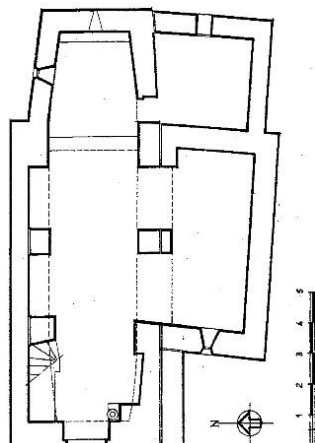


Figure 624 Plan, Richard Besse, SDAP



Figure 625 Vue nord-est



Figure 626 Vue sud-ouest

PRUNET-ET-BELLPUIG, SAINT-ÉTIENNE de PRUNET

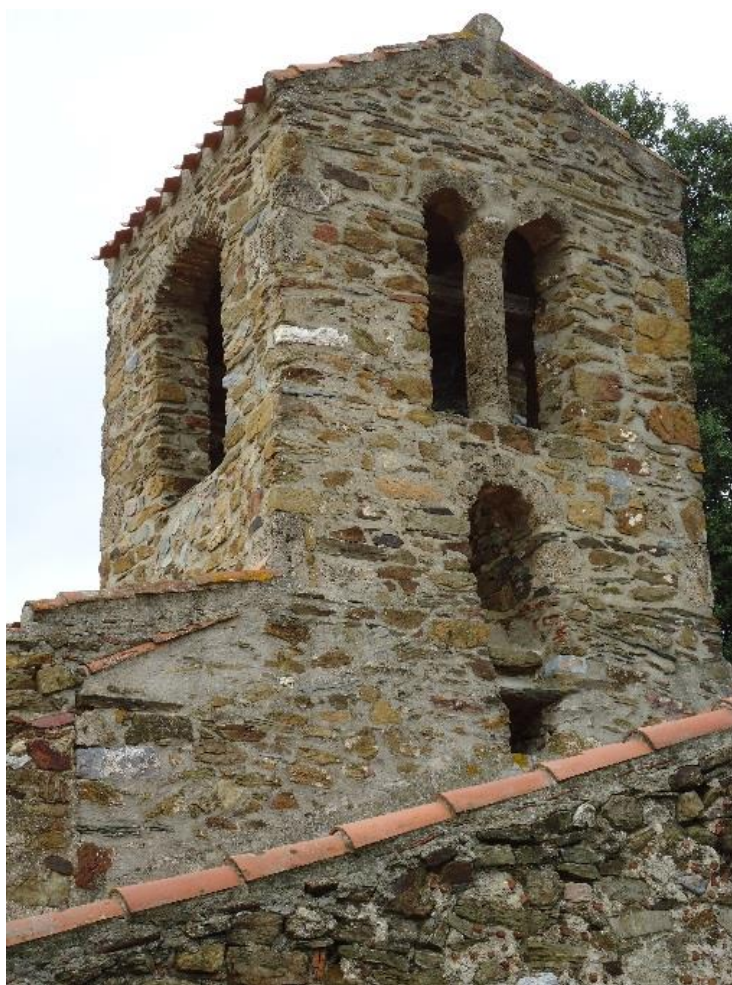


Figure 627 Clocher-tour, côté est



Figure 628- 629 Vues intérieures, d'ouest en est et d'est en ouest, (www.capelaroussillon.chez.com)

72. RABÓS D'EMPORDÀ, SANT QUIRZE DE COLERA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

Figure 630 BARRAL, 1981, p. 208. (J. A. Adell)

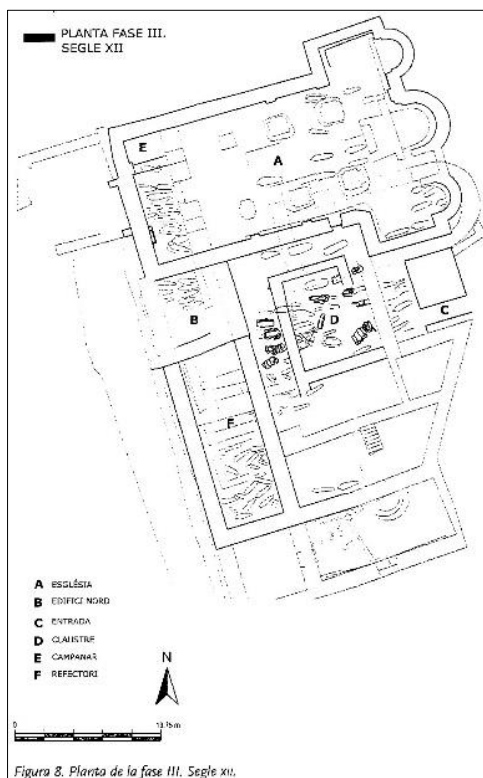
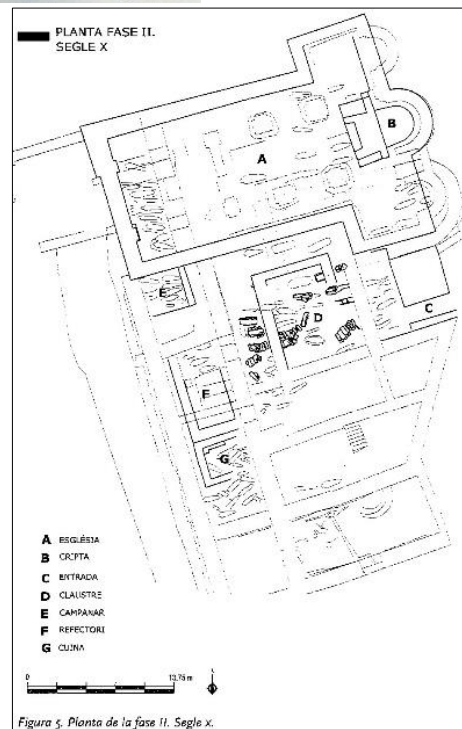
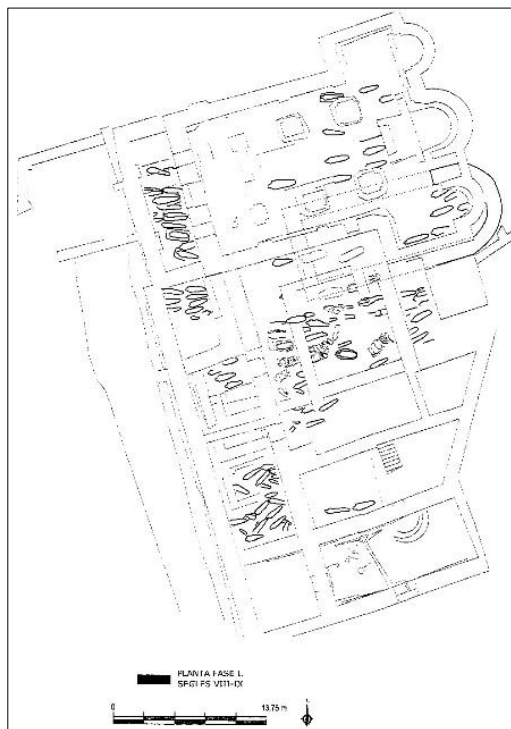
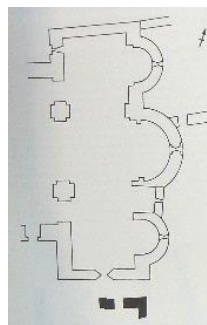


Figure 631 Les trois phases de constructions : VIII-IX^e, X^e, XII^e siècles, CODINA I REINA, 2012, p. 43, 52, 59.

RABÓS D'EMPORDÀ, SANT QUIRZE DE COLERA

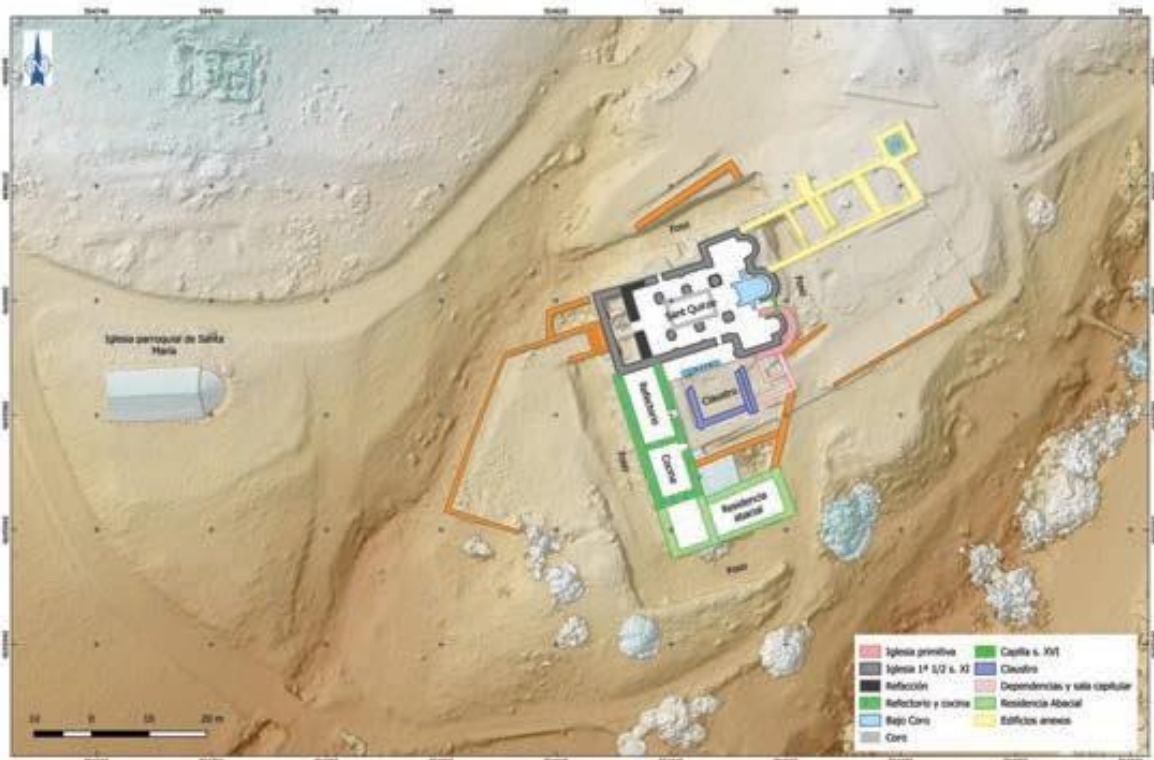


Figure 632 RIPOLL, CARRERO, RICO, MOLIST, CENTELLES, BENSENY, TUSET, BEHAIM, MARTÍNEZ, TUSET, 2017, p. 604.

(ECLOC/J. Benseny, F. Tuset, G. Ripoll)



Figure 633 Vue des vestiges au sud du chevet roman

RABÓS D'EMPORDÀ, SANT QUIRZE DE COLERA



Figure 634 Vue est des vestiges



Figure 635 Vue sud-est des vestiges

RABÓS D'EMPORDÀ, SANT QUIRZE DE COLERA



Figure 636 Vue sud des vestiges



Figure 637 Détail des ruines

73. RELLINARS, ESSLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone (province)

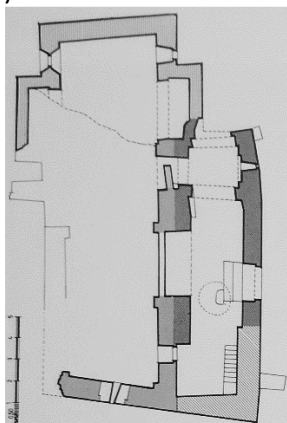


Figure 638 ADELL, 1991, p. 137. (J. M. Masagué), l'ancienne église est de couleur plus foncée



Figure 639 Vue sud-est



Figure 640 Vestiges de l'église romane disparue au nord

RELLINARS, ESGLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ



Figure 641 L'actuelle porte, l'ancien arc triomphal devant le chevet disparu

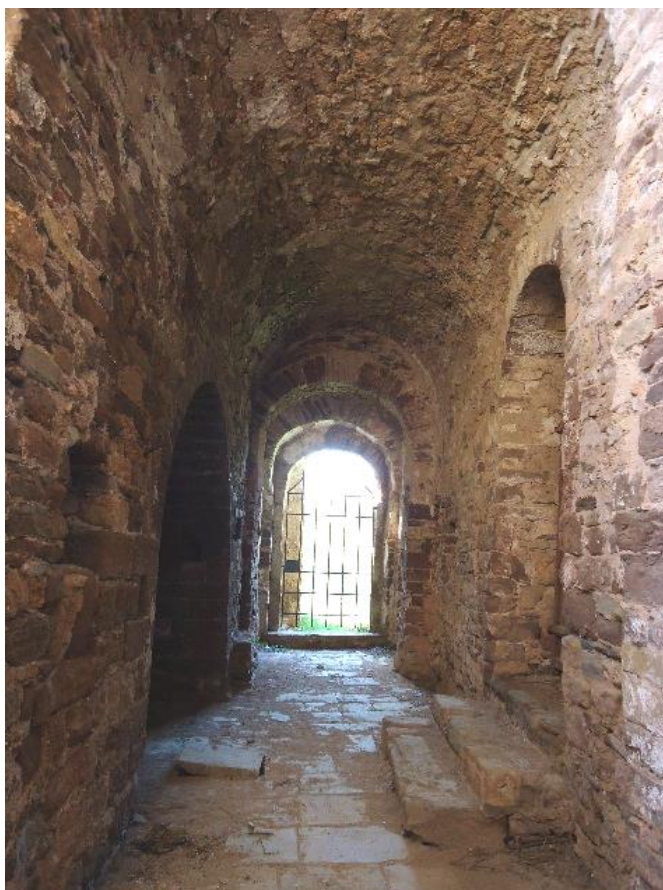


Figure 642 Vue de la nef d'ouest en est avec l'arc triomphal au fond

RELLINARS, ESSLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ

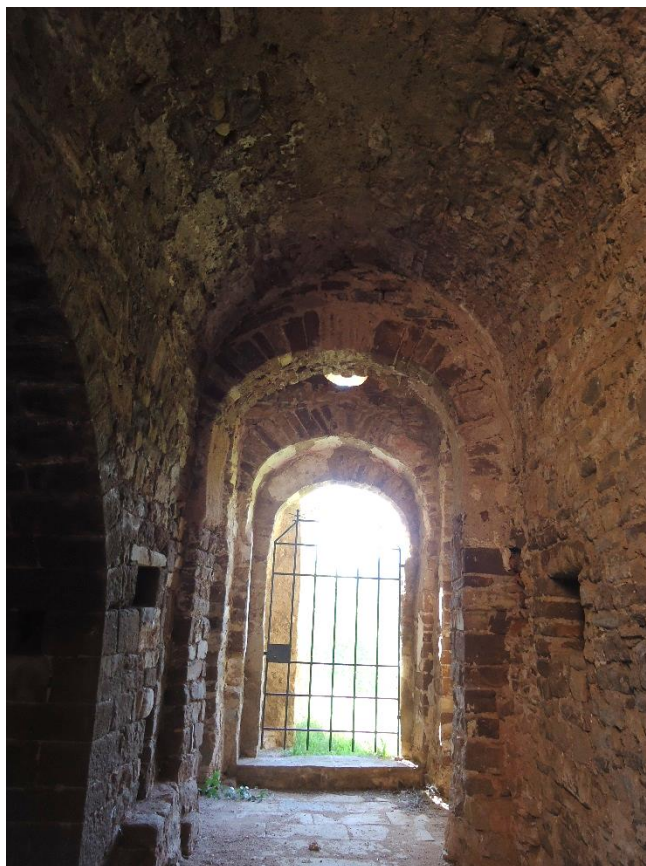


Figure 643 Vue du transept devant le chevet disparu



Figure 644 Transept surélevé sur les murs latéraux épaissis, au fond la fenêtre méridionale

RELLINARS, ESGLÉSIA VELLA de SANT PERE I SANT FERMÍ



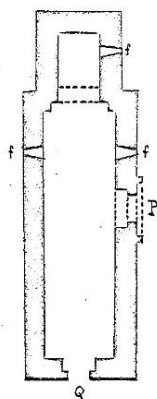
Figure 645 Vue méridionale du transept avec sa fenêtre, extérieur

74. ROUJAN, SAINT-NAZAIRE, dite d'Auberte

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault



P = porche (arc outrepassé)
Q = porte moderne;
fff = fenêtres anciennes.

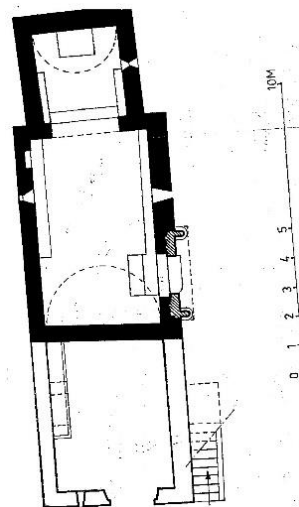


Figure 646 Plan, DRAC Montpellier, 3 mai 1952

Figure 647 Plan, DRAC Montpellier



Figure 648 Vue sud



Figure 649 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 650 Vue de l'arc triomphal



Figure 651 L'arc triomphal



Figure 652 Porte méridionale de la nef avec sa baie

75. SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, ancienne abbatiale

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

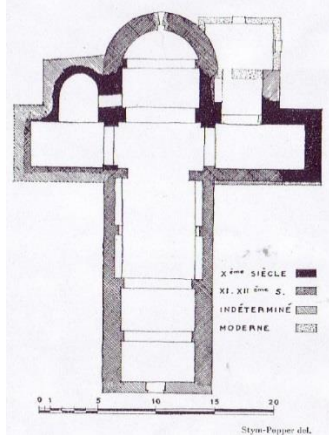


Figure 653 GAILLARD, 1954, p. 201.

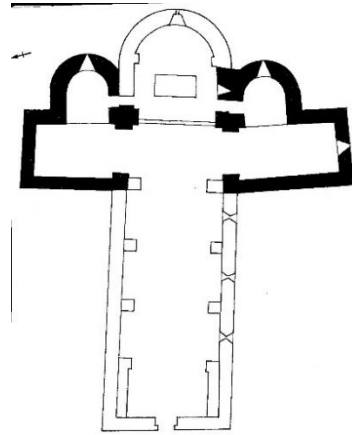


Figure 654 BARRAL, 1981, p. 192.

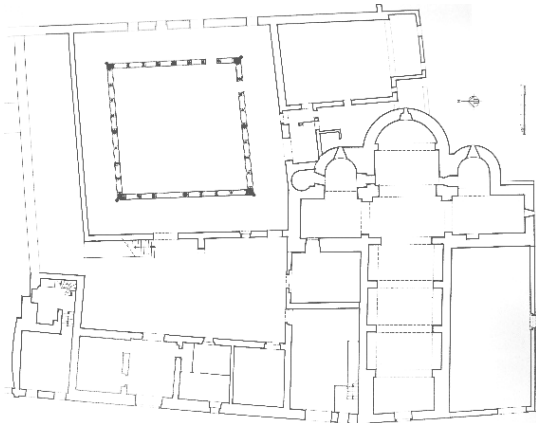


Figure 655 PLADEVALL I FONT, 1993, p. 372.



Figure 656 Vue extérieure du bras sud du transept

SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, ancienne abbatale



Figure 657 Vue de l'absidiole nord avec le passage vers l'abside principale



Figure 658 Porte de passage entre l'abidiole nord et l'abside centrale

SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, ancienne abbatale



Figure 659 Rencontre de la voûte du bras nord du transept et celle de la nef



Figure 660 Piliers des arcs doubleaux et des arcs triomphaux, voûte du bras nord du transept

76. SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, SAINTE-COLOMBE DE CABANES

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

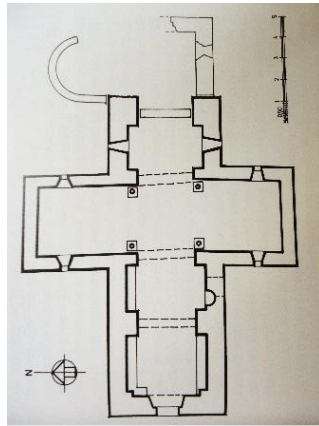


Figure 661 PLADEVALL I FONT, 1993, p. 387. (plan R. Mallol)



Figure 662 Nef, vue d'ouest en est



Figure 663 Vue extérieure nord-est avec l'ancien chevet tronqué et intégré dans des nouvelles constructions



Figure 664 L'emplacement de l'ancien chevet avec son arc triomphal muré

SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, SAINTE-COLOMBE DE CABANES

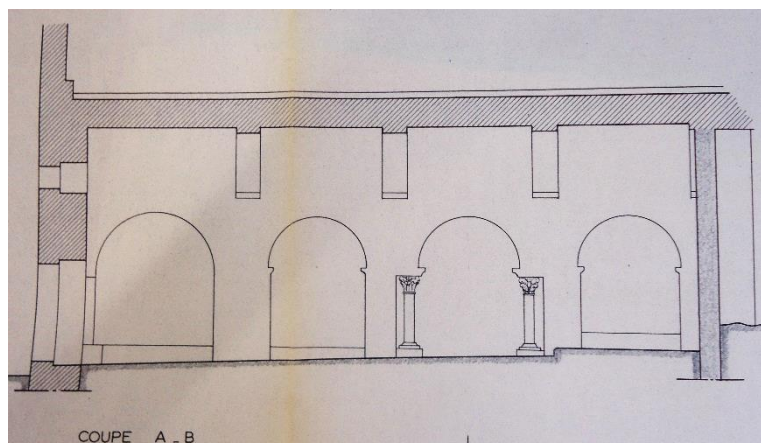


Figure 665 Coupe de l'église illustrant la montée du sol, Agence des Bâtiments de France, DRAC Montpellier



Figure 666- 667 Deux photos d' André Signol de 1983, avant la restauration, DRAC Montpellier

SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, SAINTE-COLOMBE DE CABANES

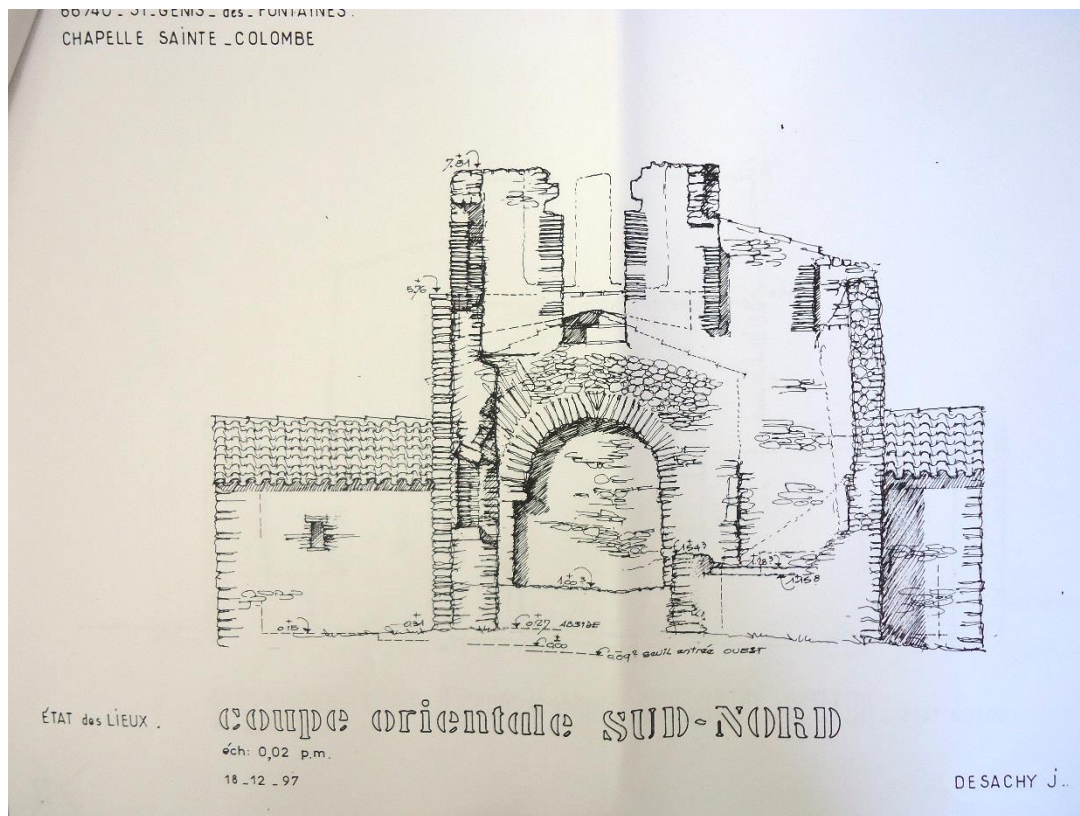


Figure 668 Dessin de l'architecte J. Desachy sur la partie orientale de l'église, avant sa restauration, avec l'ancien arc triomphal, DRAC Montpellier

SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES, SAINTE-COLOMBE DE CABANES



Figure 669 Photos de l'architecte Régis Martin, prises avant la restauration sur la partie orientale de l'église, en 2001, DRAC Montpellier

77. SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT, crypte de l'abbatiale

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

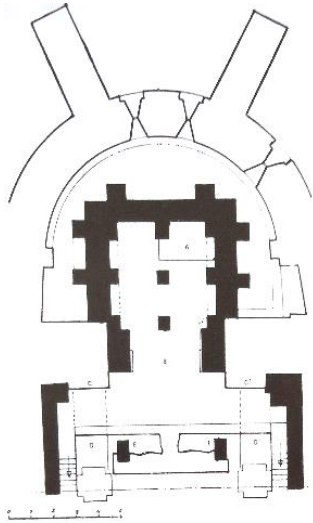


Figure 670 BARRAL, 1987, p. 484. (J. Caldéron)

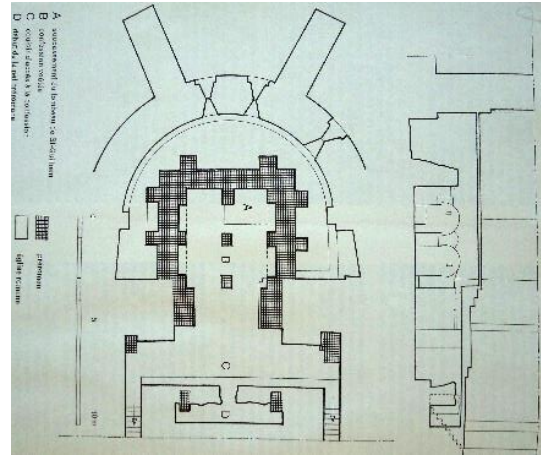


Figure 671 SAINT-JEAN, NOUGARET, 1975, p. 90.

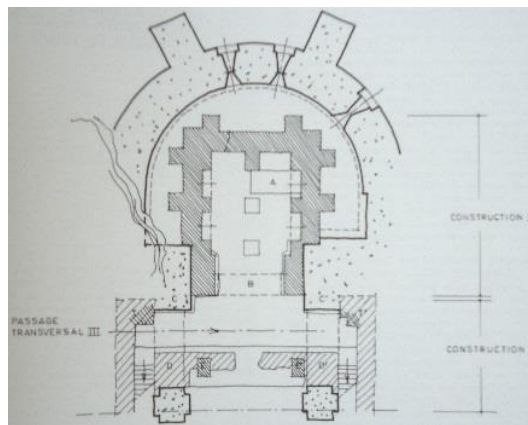


Figure 672 UHDE-STAHN, 1996, p. 199.

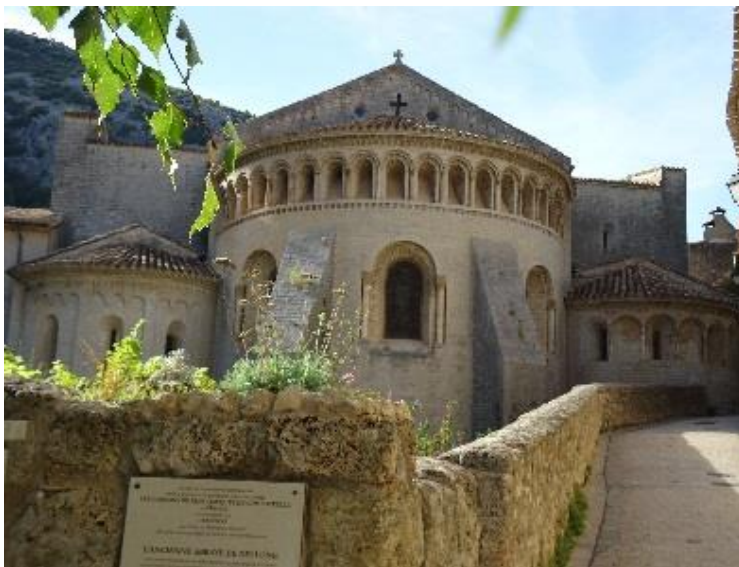


Figure 673 Vue du chevet



Figure 674 Vue de la nef d'ouest en est

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT, crypte de l'abbatiale



Figure 675 Crypte, vue d'ouest en est



Figure 676 Arc latéraux nord



Figure 677 Arcs latéraux sud

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT, crypte de l'abbatiale



Figure 678 Première travée occidentale, côté nord



Figure 679 Deuxième travée occidentale côté nord

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT, crypte de l'abbatiale



Figure 680 Première travée occidentale, côté sud



Figure 681 Deuxième travée occidentale, côté sud

78. SAINT-JEAN-DE-L'ALBÈRE, SAINT-JEAN D'ALBÈRE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Vallespir

Département : Pyrénées-Orientales

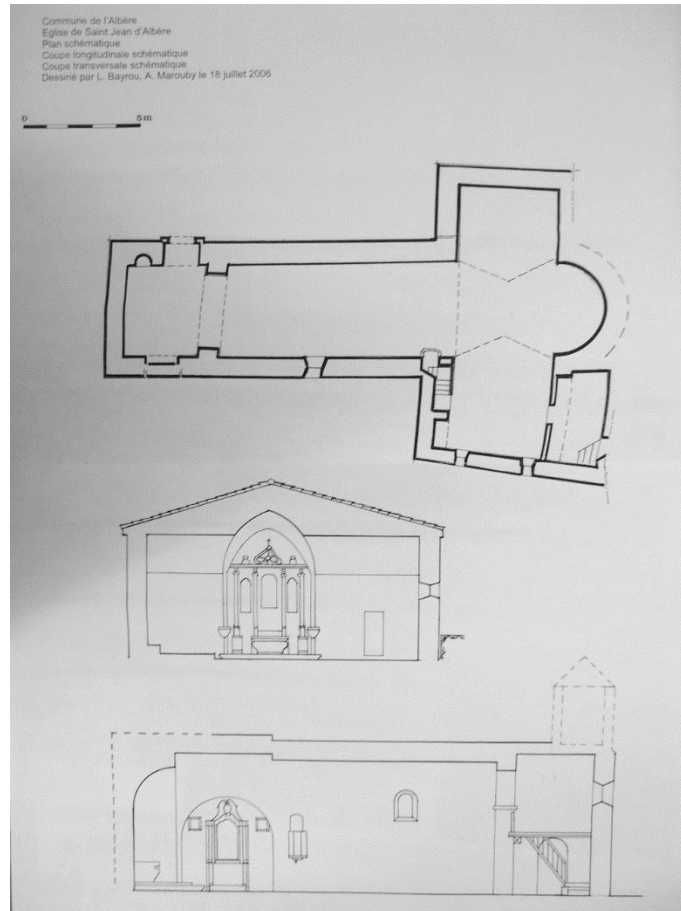


Figure 682 SDAP Perpignan (L. Bayrou, A. Marouby, 2006.)



Figure 683 Vue extérieure sud



Figure 684 Nef, vue d'est en ouest

79. SAINT-JEAN-LASSEILLE, SAINT-JEAN

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

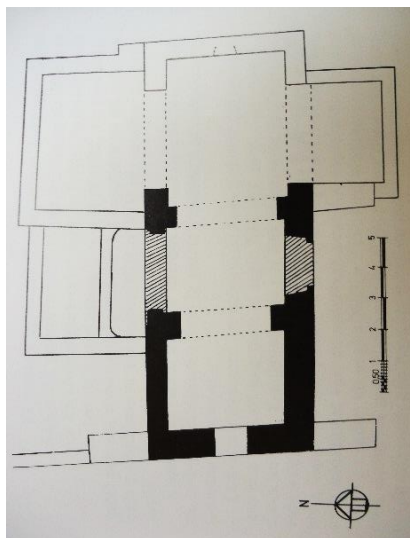


Figure 685 PLADEVALL I FONT, 1993, p. 391.



Figure 686 Vue d'est en ouest



Figure 687 Porte dans la façade occidentale

SAINT-JEAN-LASSEILLE, SAINT-JEAN



Figure 688 Porte occidentale



Figure 689 Vue d'est en ouest

80. SAINT-MARTIN-DES-PUITS, SAINT-MARTIN

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

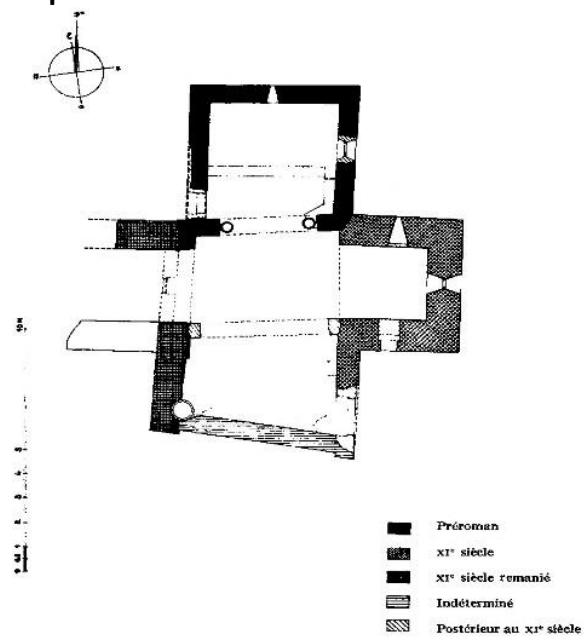


Figure 690 DURLIAT, 1971, p. 662. (D. Drocourt)

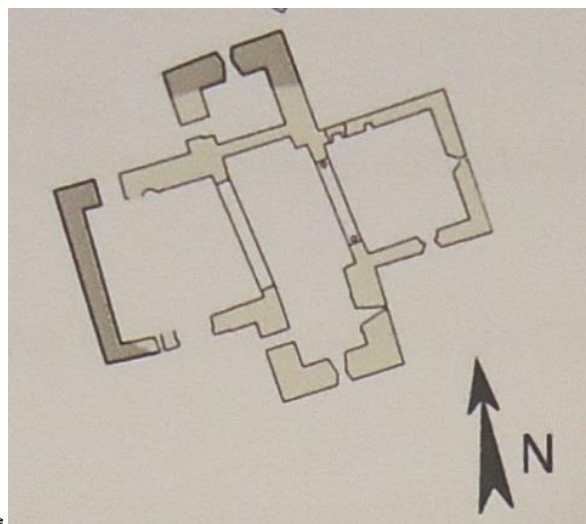


Figure 691 BROQUET, 2009-2010, p. 47. Proposition de restitution de l'église avec la distinction des murs avérés et restitués, DRAC, Sarl Acter



Figure 692 Vue sud-est

SAINT-MARTIN-DES-PUITS, SAINT-MARTIN



Figure 693 Vue de l'arc triomphal

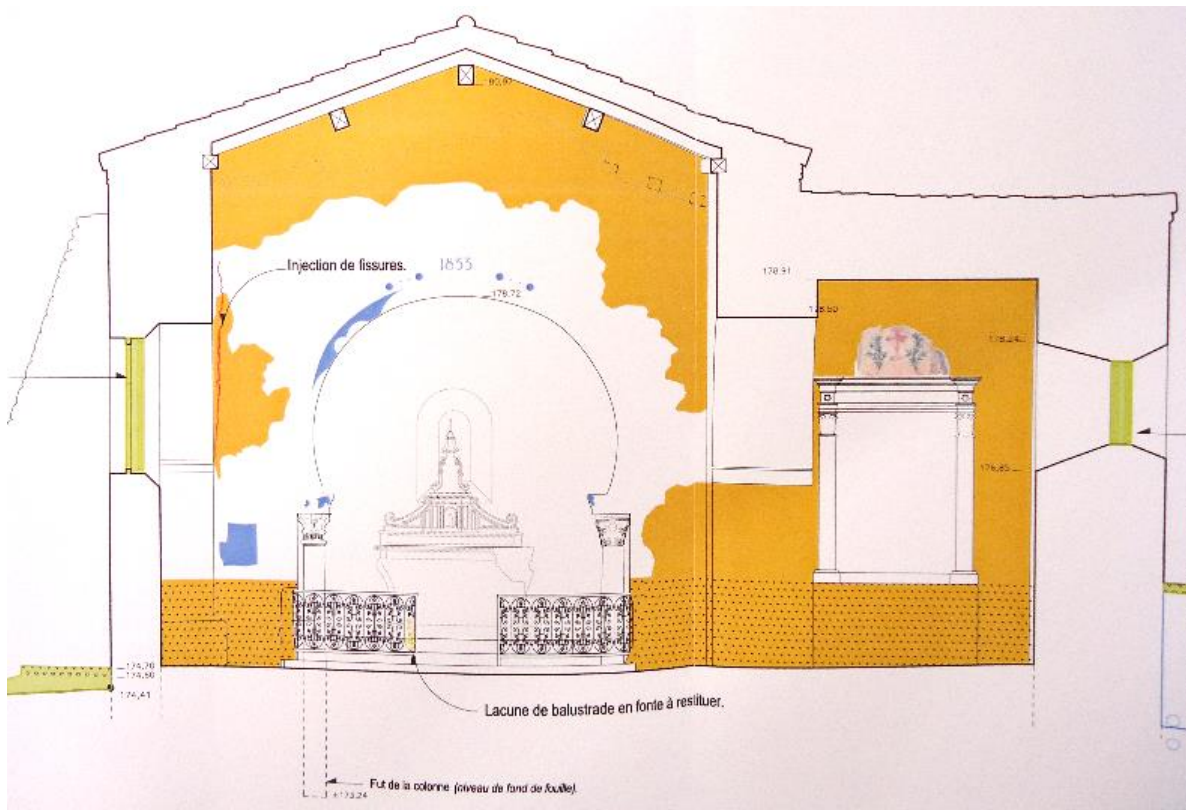


Figure 694 BROQUET, 2009-2010, DRAC Montpellier, Détail du relevé avec l'indication du niveau du fond des colonnes de l'arc triomphal

SAINT-MARTIN-DES-PUITS, SAINT-MARTIN



Figure 695 Imposte et chapiteau nord de l'arc triomphal



Figure 696 Imposte et chapiteau sud de l'arc triomphal

SAINT-MARTIN-DES-PUITS, SAINT-MARTIN



Figure 697 L'arc nord muré



Figure 698 Fenêtre d'axe du chevet, intérieur



Figure 699 Fenêtre d'axe du chevet, extérieur

81. SANTA COLOMA D'ANDORRE, SANTA COLOMA

Pays : Andorre

Région : Andorra la Vella

Département : Andorra la Vella

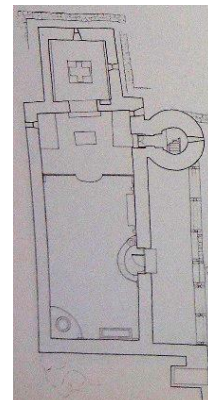
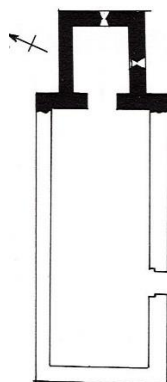
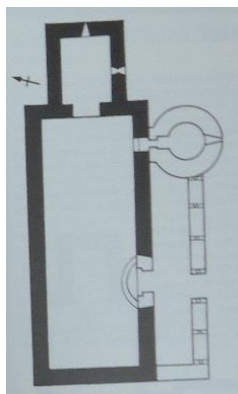


Figure 700 BARRAL, 1981, p. 173. (C. Baraut)

Figure 701 JUNYENT, 1983, p. 160.

Figure 702 PLANAS I DE LA MASA, 1989, p. 150. (J. A. Adell, A. Navarro)



Figure 703 Vue extérieure sud

SANTA COLOMA D'ANDORRE, SANTA COLOMA



Figure 704 Vue nord-est



Figure 705 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 706 Vue de l'arc triomphal

SANTA COLOMA D'ANDORRE, SANTA COLOMA



Figure 707 L'arc triomphal, côté chevet



Figure 708 Voûte du chevet sur banquette

SANTA COLOMA D'ANDORRE, SANTA COLOMA



Figure 709 Petite porte dans le mur méridional près du chevet



Figure 710 Côté intérieur de la porte donnant accès à la tour

82. SANTA CRISTINA D'ARO, SANTA MARIA de BELL-LLOC d'ARO

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Baix Empordà

Département : Gérone (province)

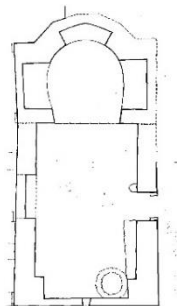


Figure 711 OLIVA PRAT, 1962, p. 386.

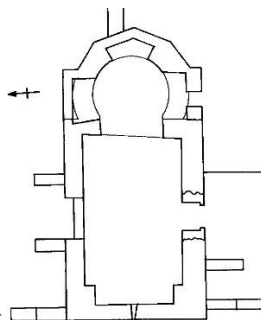


Figure 712 BARRAL, 1981, p. 273.
(J. A. Adell)

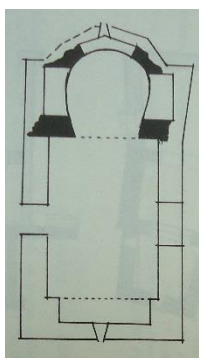


Figure 713 JUNYENT, 1983, p. 91.

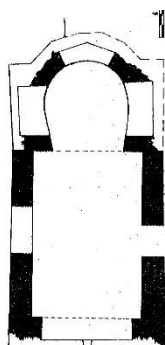


Figure 714 BADIA I HOMS, 1985, p. 386.

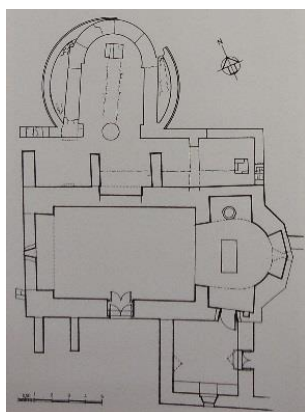
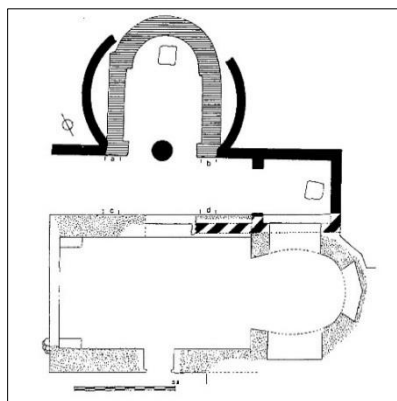


Figure 715 BADIA I HOMS, 1989, p. 308 (J. A. Adell)



- Edificació d'època visigòtica de tradició paleocristiana.
- Parts conservades del temple pre-romànic (meitat s. X).
- Esglesiola romànica (s. XI).

Figure 716 ESTEVA I CRUAÑAS, 1990, p. 95.

SANTA CRISTINA D'ARO, SANTA MARIA de BELL-LLOC d'ARO



Figure 717- 718 Vues extérieure et intérieure, Inventari, J. Contijoch Boada

83. SANT CLIMENT DE SESCEBES, SANTA FE dels SOLERS

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

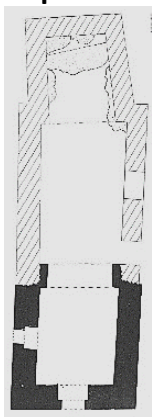


Figure 719 BADIA I HOMES, 1974, pp. 59.
(identique avec BADIA I HOMES, 1985. [1981], p. 265.)

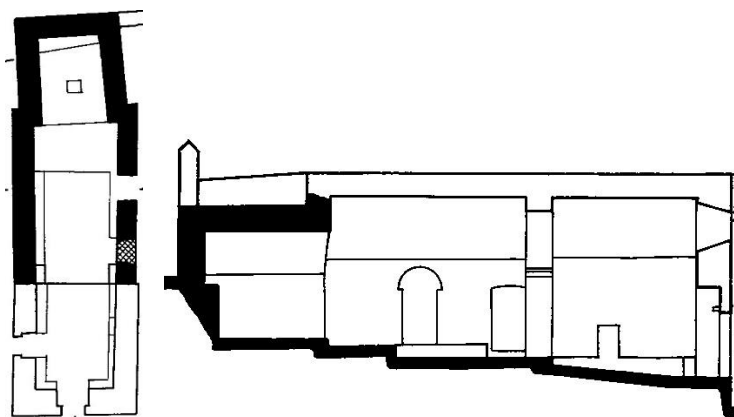


Figure 720 BARRAL, 1981, p. 206. (J. A. Adell)

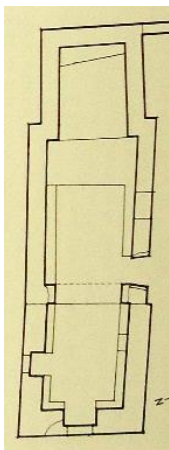


Figure 721 ABRIL I LÓPEZ, 1990, pp. 802.

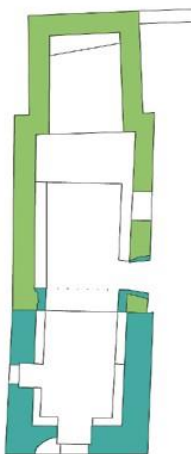


Figure 722 RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 62.



Figure 723 Vue sud



Figure 724 Vue ouest

SANT CLIMENT DE SESCEBES, SANTA FE dels SOLERS



Figure 725 Porte murée dans la façade méridionale



Figure 726 Mur nord, écart entre la construction d'origine et la partie romane ajoutée à l'ouest



Figure 727 Vue intérieure, Inventari, Jacob Casquete, 2009.

84. SANT CUGAT DEL VALLÈS, SANT CUGAT DEL VALLÈS, murs de fondation dans le cloître du monastère

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès occidental

Département : Barcelone (province)

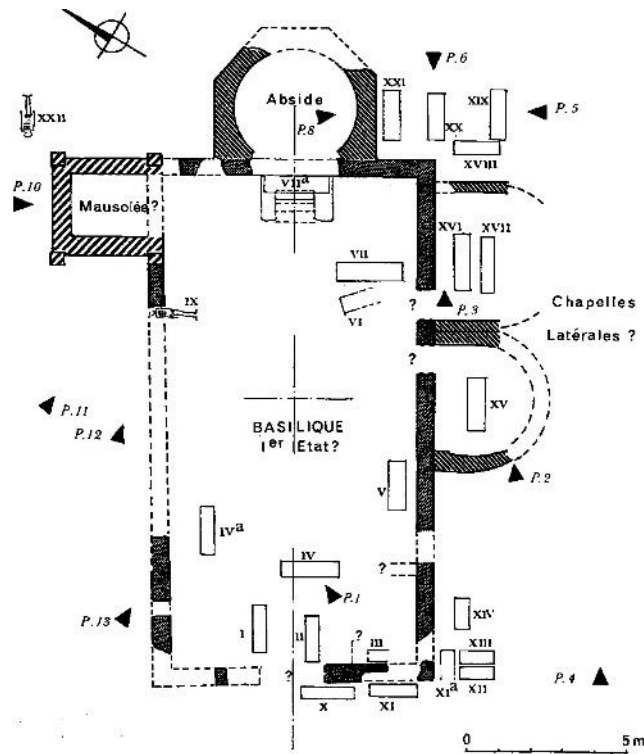


Figure 728 BARRAL, 1974, p. 912.

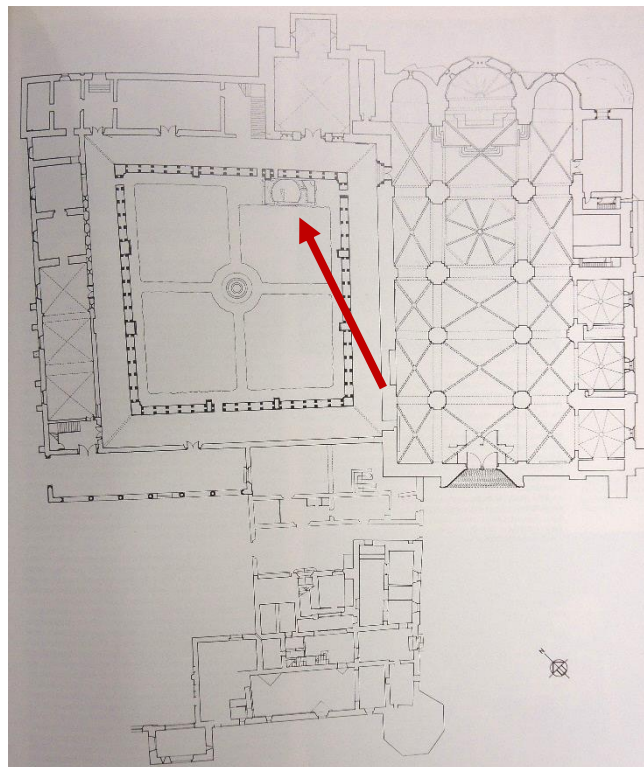


Figure 729 ADELL, 1991, p. 167. Les vestiges dans la zone nord-est du cloître (plan J. A. Adell, Servei del Patrimoni Arquitectònic de la Generalitat de Catalunya)

SANT CUGAT DEL VALLÈS, SANT CUGAT DEL VALLÈS



Figure 730 Vue extérieure du monastère, Inventari, Josep Renalies



Figure 731 Le cloître, Inventari, Josep Renalies

85. SANT CUGAT DEL VALLÈS, SANT LLORENÇ de FONTCALÇADA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone

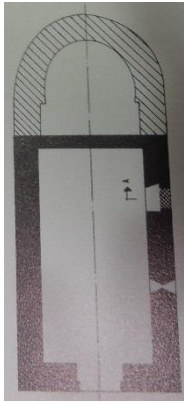


Figure 732 VALL I RIMBLAS, 1976. 1, p. 2.

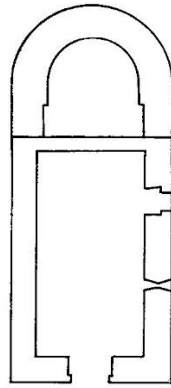


Figure 733 BARRAL, 1981, p. 284. (R. Vall i Rimblas)

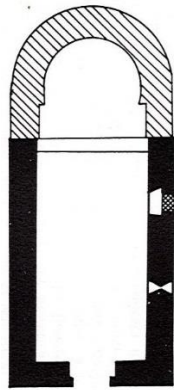


Figure 734 JUNYENT, 1983, p. 179.



Figure 735- 736 Vues extérieure et intérieure, Inventari, J. Contijoch Boada, 1997.

86. SANT MORI, SANT JULIA de SANT MORI ou du MAS SALA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

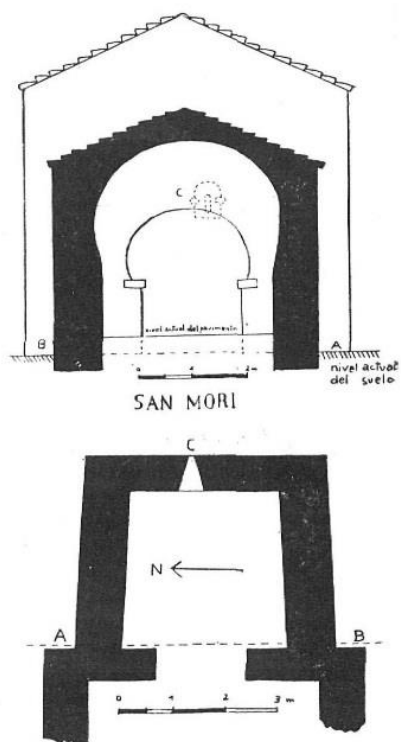


Figure 737 OLIBA PRAT, 1962, p. 72.

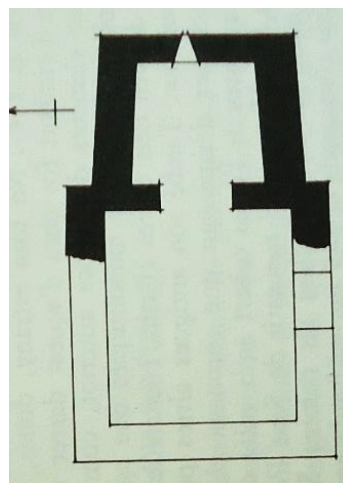


Figure 738 JUNYENT, 1983, p. 183. (plan J. Ainaud)

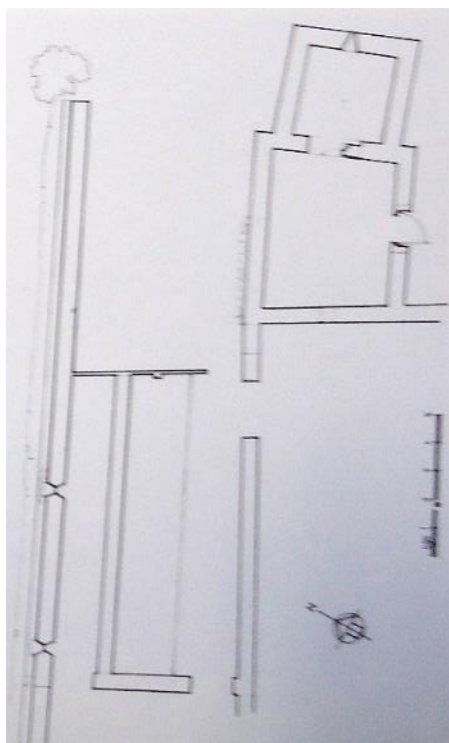


Figure 739 ABRIL I LÓPEZ, 1990, p. 828. (J. A. Adell, J. Badia i Homs)

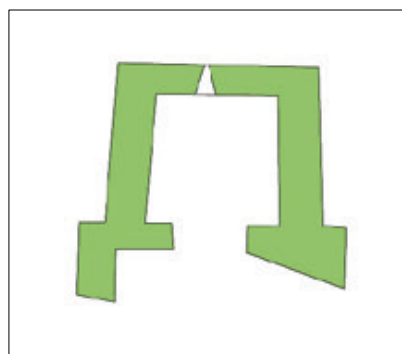


Figure 740 RIPOLL, CARRERO, RICO, Tuset, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 63.

SANT MORI, SANT JULIA de SANT MORI ou du MAS SALA



Figure 741 Vue sud-est, sur l'ancienne photo la croix sculptée sur le pignon du chevet existe encore, BADIA I HOMS, 1985. (1981), p. 302.

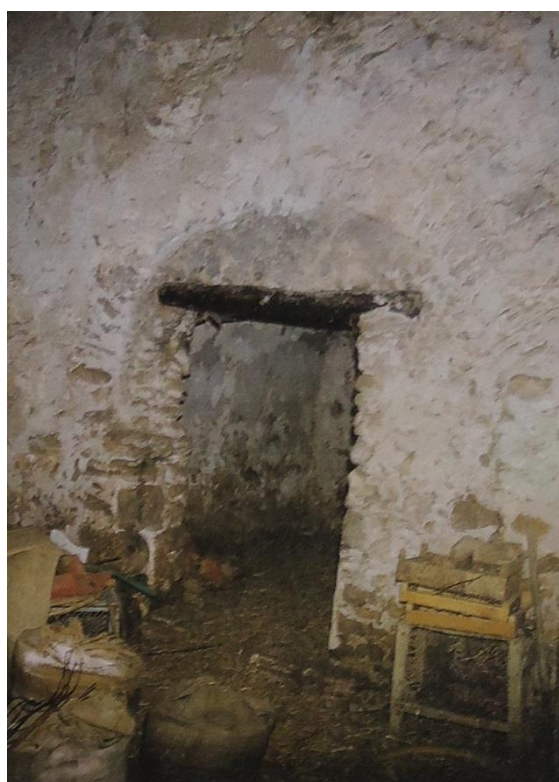


Figure 742 L'arc triomphal, ABRIL I LÓPEZ, 1990, p. 829.

87. SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, SANT PERE del BRUNET ou SANT PERE DE LA SERRA

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Bages

Département : Barcelone (province)

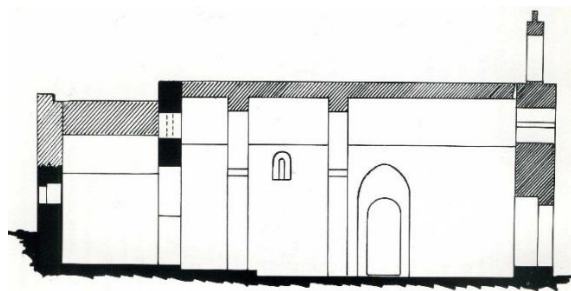
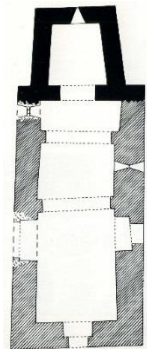


Figure 743 SITJES I MOLINS, 1977, pp. 110-111.

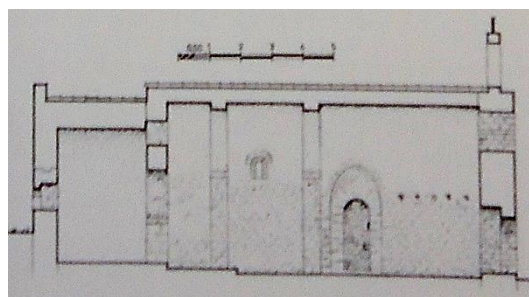
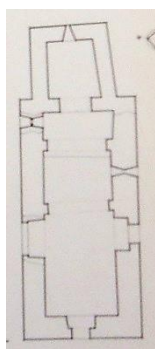


Figure 744 JUNYENT I MAYDEU, MAZCUÑAN I BOIX, BENET I CLARÀ, 1984, pp. 481.



Figure 745 Vue nord-est, Inventari, J. Contijoch Boda



Figure 746 Vue nord-ouest, Inventari, J. Contijoch Boda

SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, SANT PERE del BRUNET ou SANT PERE DE LA SERRA

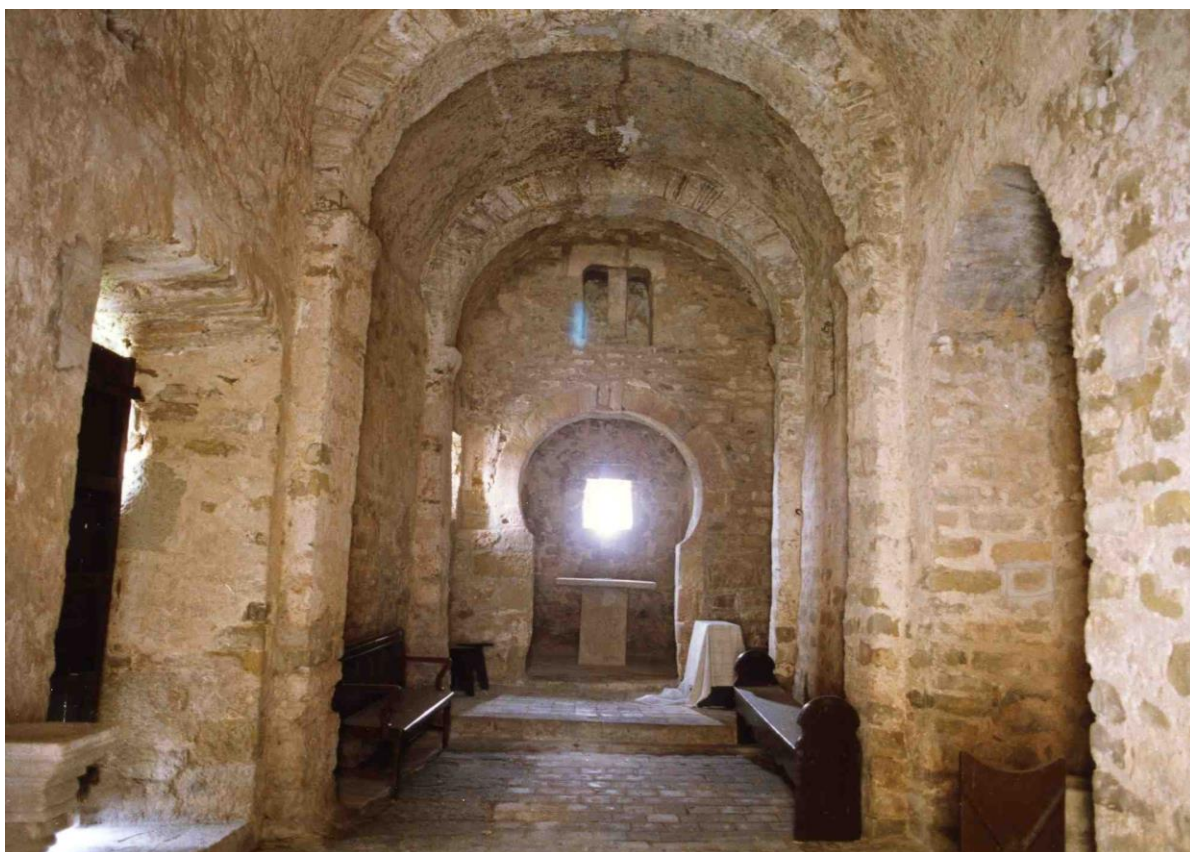


Figure 747 Vue de la nef d'ouest en est, Inventari, J. Contijoch Boada

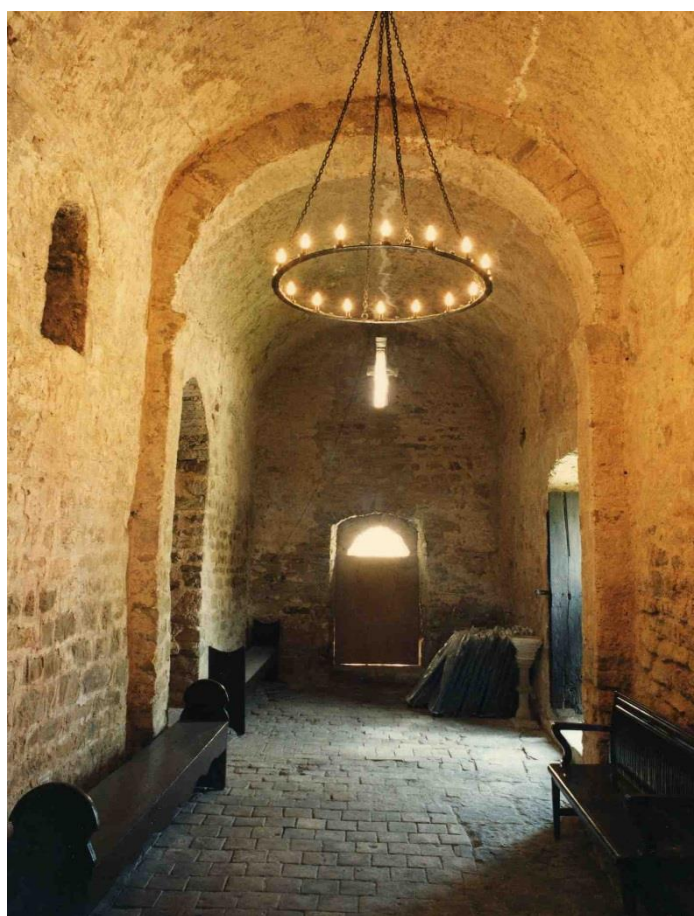


Figure 748 Vue de la nef d'est en ouest, Inventari, J. Contijoch Boada

88. **SORÈDE, SAINTE-MARIE** du CHÂTEAU D'ULTRERA

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

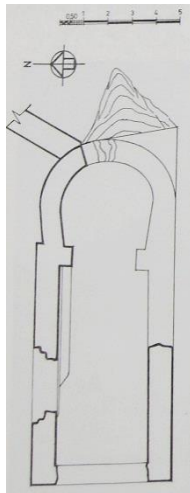


Figure 749 PLADEVALL I FONT, 1993, p. 112.



Figure 750 Vestiges de l'église, vue d'ouest en est



Figure 751 Vestiges du château, construction voûtée sur banquette

89. SOURNIA, Église double de SAINT-MICHEL

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Pyrénées-Orientales

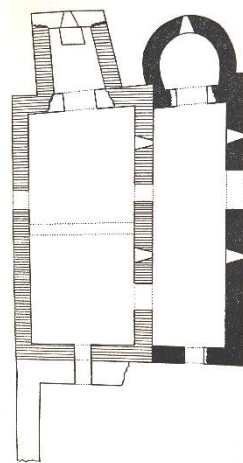


Figure 752 PONSICH, 1948. p. 303.



Figure 753 Vue occidentale



Figure 754 Vaisseau nord, avant la reconstruction, SDAP Perpignan

SOURNIA, Église double de SAINT-MICHEL



Figure 755 Porte sud du vaisseau sud, en arrière-plan la porte en champignon entre les deux vaisseaux, SDAP Perpignan



Figure 756 Porte sud du vaisseau sud après la restauration

SOURNIA, Église double de SAINT-MICHEL



Figure 757 L'arc triomphal du vaisseau sud, Inventaire, R. Hyvert



Figure 758 L'arc triomphal du vaisseau sud après la restauration

SOURNIA, Église double de SAINT-MICHEL



Figure 759 Porte occidentale du vaisseau sud, côté intérieur, Inventaire, R. Hyvert



Figure 760 Porte occidentale du vaisseau sud après la restauration, côté extérieur

90. SOURNIA, SAINTE-FÉLICITE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Fenouillèdes

Département : Hérault

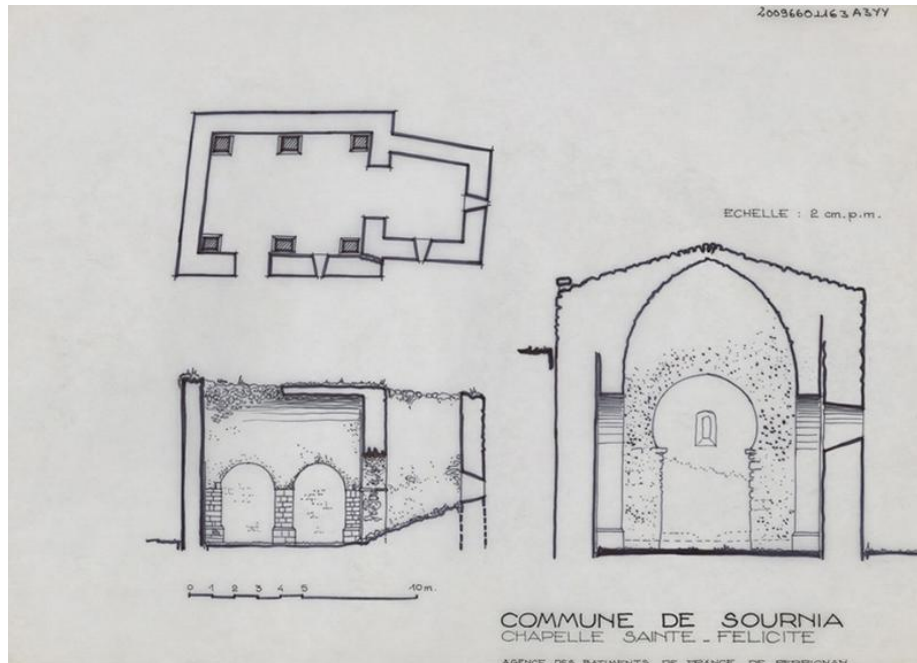


Figure 761 Plan et coupes, SDAP de Perpignan



Figure 762 Vue sud

SOURNIA, SAINTE-FÉLICITE



Figure 763 Porte sud, Inventaire général, cliché de R. Hyvert



Figure 764 Porte méridionale

SOURNIA, SAINTE-FÉLICITE



Figure 765 L'arc triomphal, Inventaire général, R. Hyvert



Figure 766 L'arc triomphal



Figure 767 Vue de l'arc triomphal depuis le chevet



Figure 768 Les arcs latéraux sud de la nef



Figure 769 Fenêtre axiale du chevet, extérieur

91. TRESSERRE, SAINT-ÉTIENNE DE NIDOLÈRE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon, Roussillon

Département : Pyrénées-Orientales

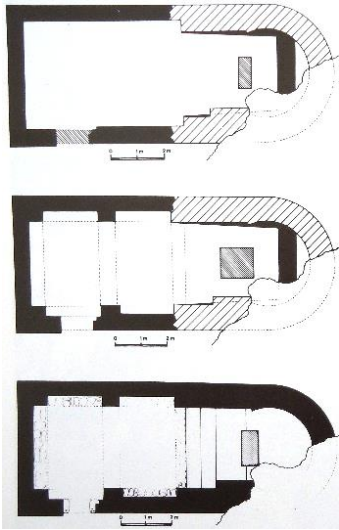


Figure 770 Mur nord

Figure 771 Patrice Alessandri, *Évolution de l'église de haut en bas : état I=IX^e ; état II=X^e ; état III=XI^e siècle*, BARRAL, 1987, p. 492.



Figure 772 Vestiges, mur nord, intérieur

92. TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA : SANTA MARIA, SANT MIQUEL, SANT PERE

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Vallès Occidental

Département : Barcelone (province)

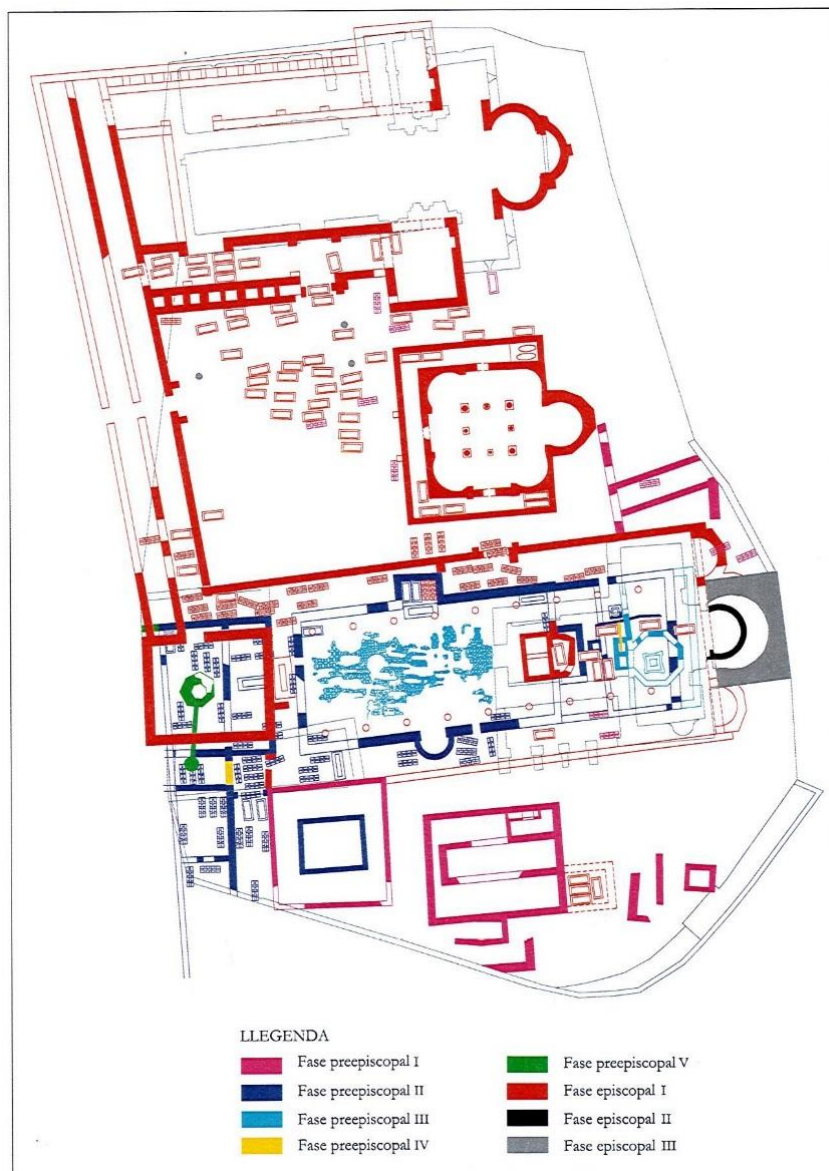


Figure 773 Plan des structures pré-épiscopales et épiscopales du groupe de Terrassa, GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2009, p. 46.

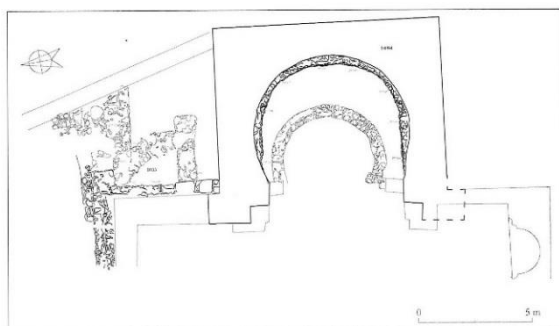


Figure 774 Plan de la deuxième reconstruction du chevet de Santa Maria avec abside outrepassée, GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2009, p. 178.

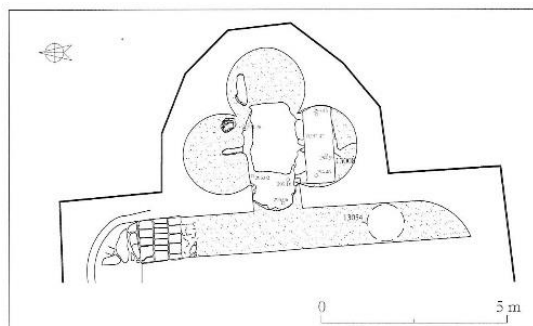


Figure 775 Plans de la crypte de Sant Miquel, GARCIA I LLINARES, MORO I GARCIA, TUSET BERTRAN, 2009, p. 136.

TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA



Figure 776 Plan, CARE : RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 53.

TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA



Figure 777 Vue des trois églises depuis l'ouest



Figure 778 Santa Maria, vue d'ouest en est



Figure 779 Chevet de Santa Maria, vue sud-est



Figure 780 L'arc triomphal de Sant Miquel à travers l'arcade orientale soutenant la coupole



Figure 781 Retombée nord de l'arc triomphal et de l'arc doubleau est du couloir entourant la coupole

TERRASSA, GROUPE ÉPISCOPAL D'ÈGARA

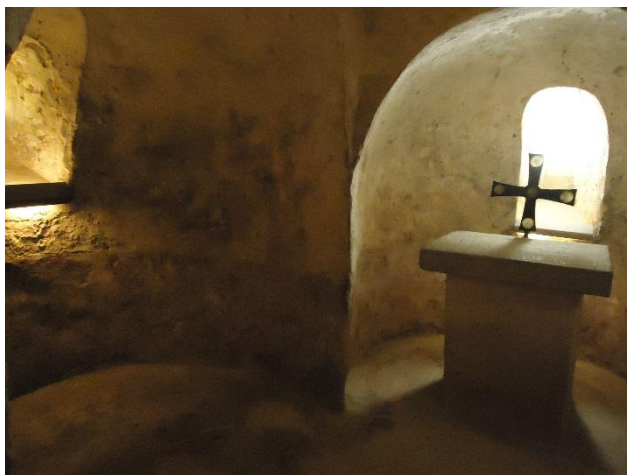


Figure 782 Détail de la crypte, de plan tréflé, de Sant Miquel



Figure 783 Fenêtre occidentale de Sant Miquel



Figure 784 Arc brisé outrepassé de la nef de Sant Père

93. VILA-ROBAU, SANT GENIS ou SANT ANDREU

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

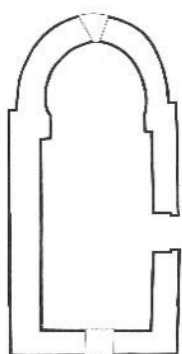


Figure 785 OLIVA PRAT, 1962, p. 78.

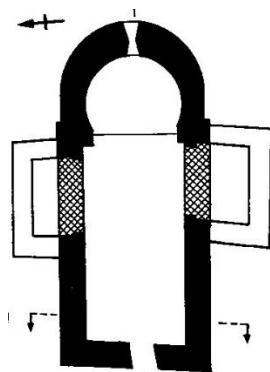


Figure 786 BARRAL, 1981, p. 214. (J. A. Adell)

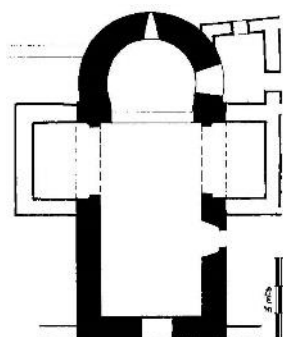
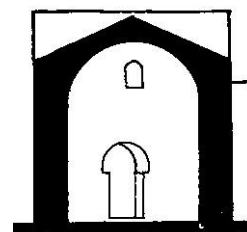


Figure 787 BADIA I HOMES, 1985, vol. II/B, (1981), p. 382.

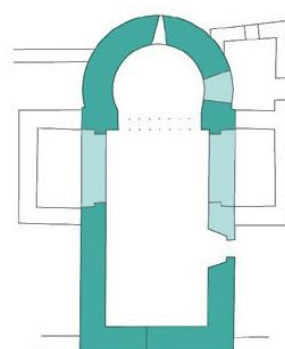


Figure 788 RIPOLL, CARRERO, RICO, TUSET, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 63.



Figure 789 Vue extérieure occidentale

VILA-ROBAU, SANT GENIS ou SANT ANDREU



Figure 790 Porte occidentale en champignon



Figure 791 Nef, vue d'ouest en est

94. VIEUSSAN, SAINT-JULIEN

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Hérault

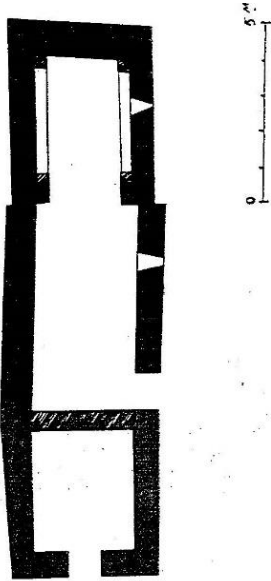


Figure 792 GIRY, 1983, p. 212.

Figure 793 Chevet, arc latéral sud, Cliché de José Fornells



Figure 794 Nef, vue d'ouest en est

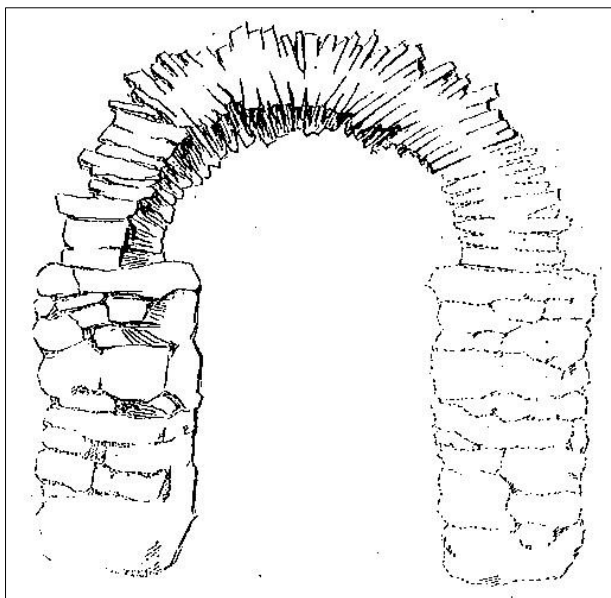


Figure 795 Relevé de la porte méridionale, GIRY 1983, p. 211.



Figure 796 Vue extérieure de la porte méridionale



Figure 797 Vue intérieure de la porte méridionale



Figure 798 Claveaux en lamelles étroites



Figure 799 Façade occidentale avec sa porte



Figure 800 Détail de la maçonnerie

**95. VILAFANT, SANT MIQUEL ou SANT TOMÀS de PALOL
SABALDÒRIA ou de PALOL DE LA BAULÒRIA**

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Alt Empordà

Département : Gérone (province)

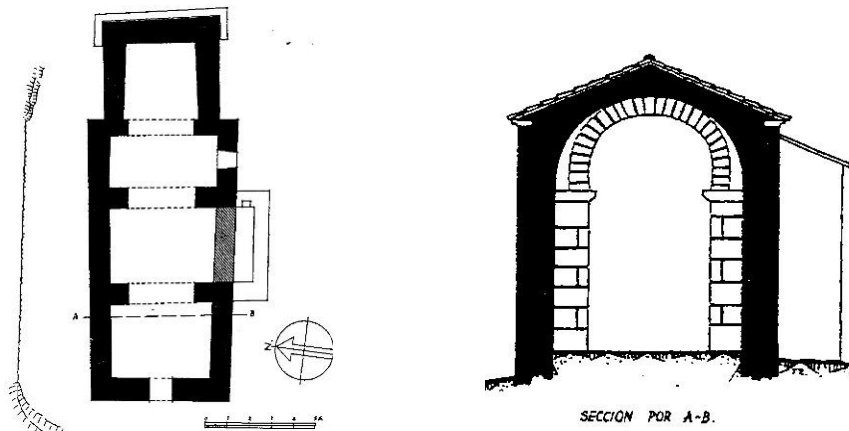


Figure 801 OLIVA PRAT, 1959, p. 152. (le même plan et coupe figure dans OLIVA PRAT, 1962. et dans BADIA, 1985.)

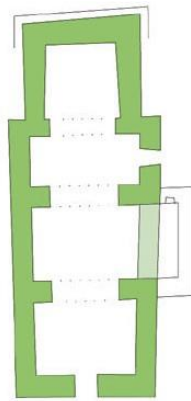


Figure 802 RIPOLL, CARRERO, RICO, Tuset, VELAZQUEZ, LOPEZ BATLLE, MAS, ANGEL CAU, 2012, p. 63.

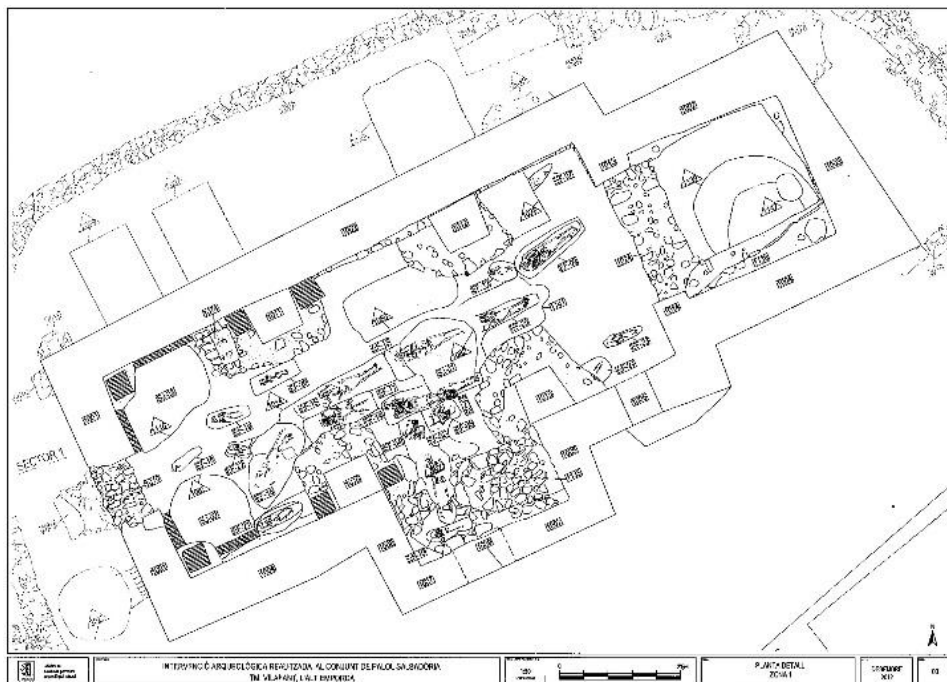


Figure 803 AUGÉ SANTEUGINI, 2013.

VILAFANT, SANT MIQUEL ou SANT TOMÀS de PALOL SABALDÒRIA ou de PALOL DE LA BAULÒRIA



Figure 804 Façade occidentale



Figure 805 Vue de la nef d'est en ouest

VILAFANT, SANT MIQUEL ou SANT TOMÀS de PALOL SABALDÒRIA ou de PALOL DE LA BAULÒRIA



Figure 806 Vue intérieure de la porte méridionale



Figure 807 Vue extérieure de la porte méridionale

VILAFANT, SANT MIQUEL ou SANT TOMÀS de PALOL SABALDÒRIA ou de PALOL DE LA
BAULÒRIA

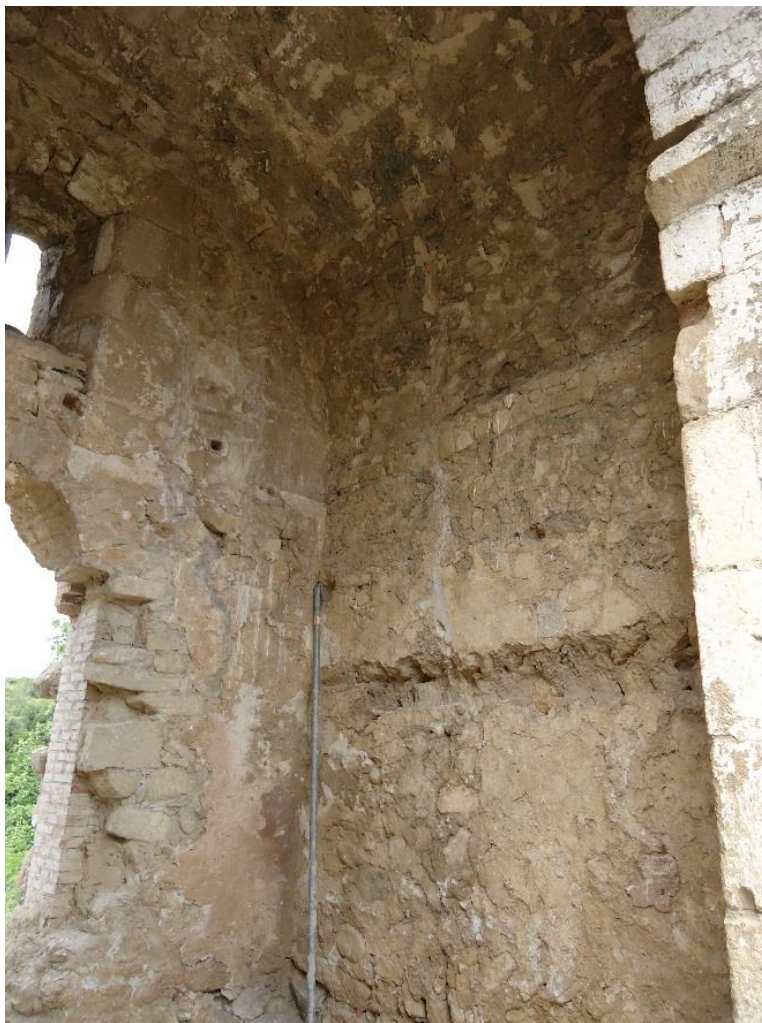


Figure 808 Voûte de la première travée occidentale

96. VILLARZELL-CABARDÈS, NOTRE-DAME DE LA LAUZE

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

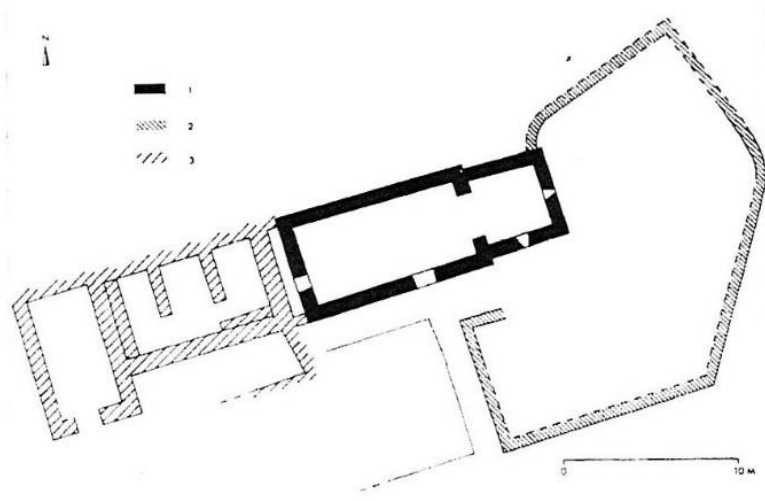


Figure 809 L'église et les structures associées, 1:église; 2:enclos du cimetière; 3:habitats, BAUDREU, CAZES, 1994, p. 83.



Figure 810 Porte occidentale, extérieur

VILLARZELL-CABARDÈS, NOTRE-DAME DE LA LAUZE



Figure 811 L'arc de la porte occidentale



Figure 812 L'intrados de la porte occidentale

VILLARZELL-CABARDÈS, NOTRE-DAME DE LA LAUZE



Figure 813 L'arc triomphal



Figure 814 Clavage de l'arc triomphal, côté chevet

VILLARZELL-CABARDÈS, NOTRE-DAME DE LA LAUZE



Figure 815- 816 Les impostes (sud et nord) de l'arc triomphal



Figure 817 Vue de la nef d'ouest en est

VILLARZELL-CABARDÈS, NOTRE-DAME DE LA LAUZE



Figure 818 Mur sud de la nef amincissant en hauteur



Figure 819- 820 Fenêtres sud et est du chevet

97. VILLESÈQUE-LES-CORBIÈRES, NOTRE-DAME DE GLÉON

Pays : France

Région : Occitanie, Languedoc-Roussillon

Département : Aude

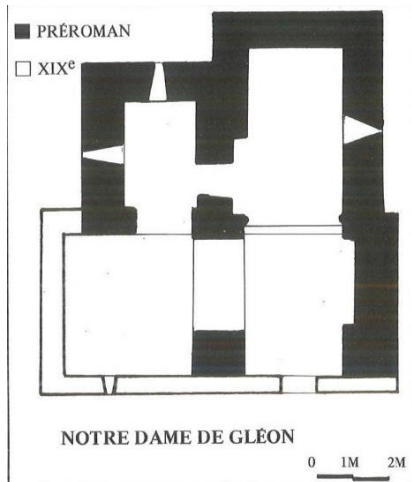


Figure 821 BOUSQUET, 1978, p. 44.

Figure 822 Vue extérieure sud-est



Figure 823 Vue du chevet sud avec son arc triomphal



Figure 824 Vue de la voûte du chevet sud



Figure 825 Vue de la chapelle nord depuis la salle nord-ouest

VILLESÈQUE-LES-CORBIÈRES, NOTRE-DAME DE GLÉON



Figure 826 Vue depuis la salle nord-ouest vers la chapelle nord et vers le vaisseau de la chapelle méridionale

98. VIVER I SERRATEIX – SERRATEIX, SANT PERE

Pays : Espagne

Région : Catalogne, Berguedà

Département : Barcelone (province)

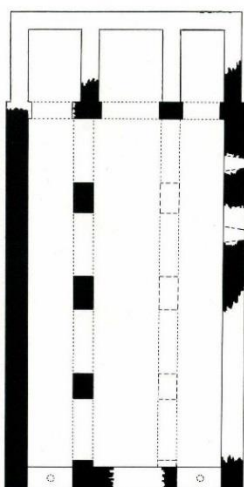


Figure 827 SITJES I MOLINS, 1977, p. 154.

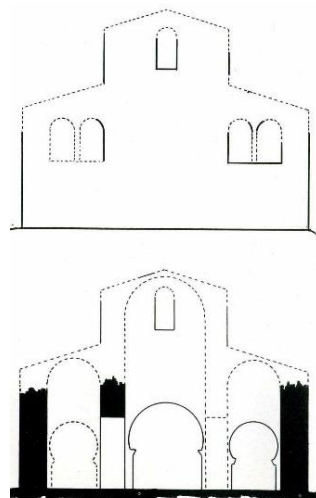


Figure 828 SITJES I MOLINS, 1977, p. 155. Façade occidentale et coupe transversale

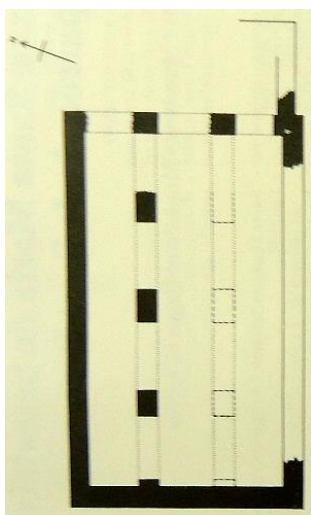
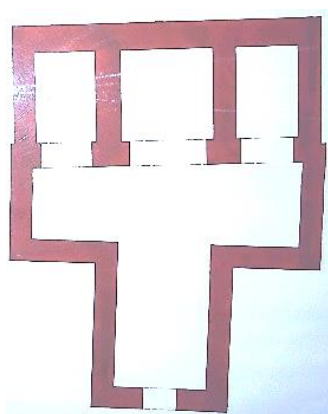
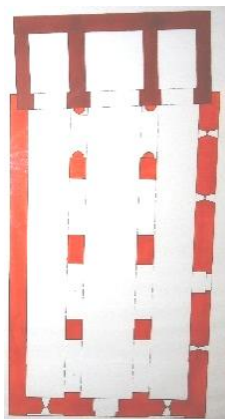


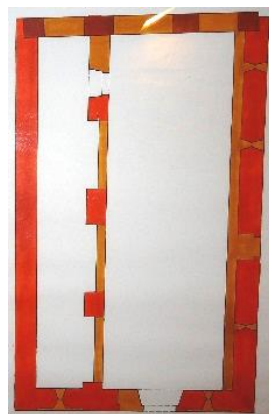
Figure 829 BOLÒS I MASCLANS, PAGÈS I PARETES, 1980, p. 84.



IX^e s.



XI^e s.



XV^e s.

Figure 830 Phases de construction, documentation de l'Ajuntament de Serrateix

VIVER I SERRATEIX – SERRATEIX, SANT PERE



Figure 831 État avant la restauration, SITJES I MOLINS, 1977, p. 156.



Figure 832 Vue de la façade occidentale



Figure 833 Vue extérieure des arcs triomphaux avec les murs de fondation du chevet disparu

VIVER I SERRATEIX – SERRATEIX, SANT PERE



Figure 834 Vue de la nef d'ouest en est



Figure 835 Vue de l'arc triomphal du vaisseau central

VIVER I SERRATEIX – SERRATEIX, SANT PERE



Figure 836 L'arc triomphal nord reconstruit et celui du sanctuaire central



Figure 837 L'arc triomphal du sanctuaire sud

Le corpus

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	Palars Sobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
5	AMELIE-LES-BAINS	Saint-Quentin Des Bains	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Jérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
9	ARLES-SUR-TECH	Sainte-Croix de Quercorb	Vellespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
13	BÉLESTA,	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
15	BESCANÓ-VILANNA	Sant Bartomeu	Gironès	Géronne	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
17	BIGUES I RIELLS	Sant Mateu de Montbui	Vallès Oriental	Barcelone	Catalogne
18	CABRILS	Sant Cristofor	Maresme	Barcelone	Catalogne
19	CAIXAS	Saint-Marc	Les Aspres	Pyrénées-Orientales	Roussillon
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Géronne	Catalogne
21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
22	CASTELLNOU DE BASSELLA	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne

23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
27	CLARA-VILLERACH	Saint-Étienne de Pomers	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBÈRE-LE-CHÂTEAU	Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
32	CRUZY	Sainte-Madeleine de Sériège		Hérault	Languedoc
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Elena de Rodes	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix LLobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
40	FORALLAC	Sant Esteve de Canapost	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
42	FOURQUES	Saint-Vincent	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE	Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
45	LA JONQUERA	Sant Marti de Forn del Vidre	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
46	LA JONQUERA	Sant Pere de la Pla del Arca	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc

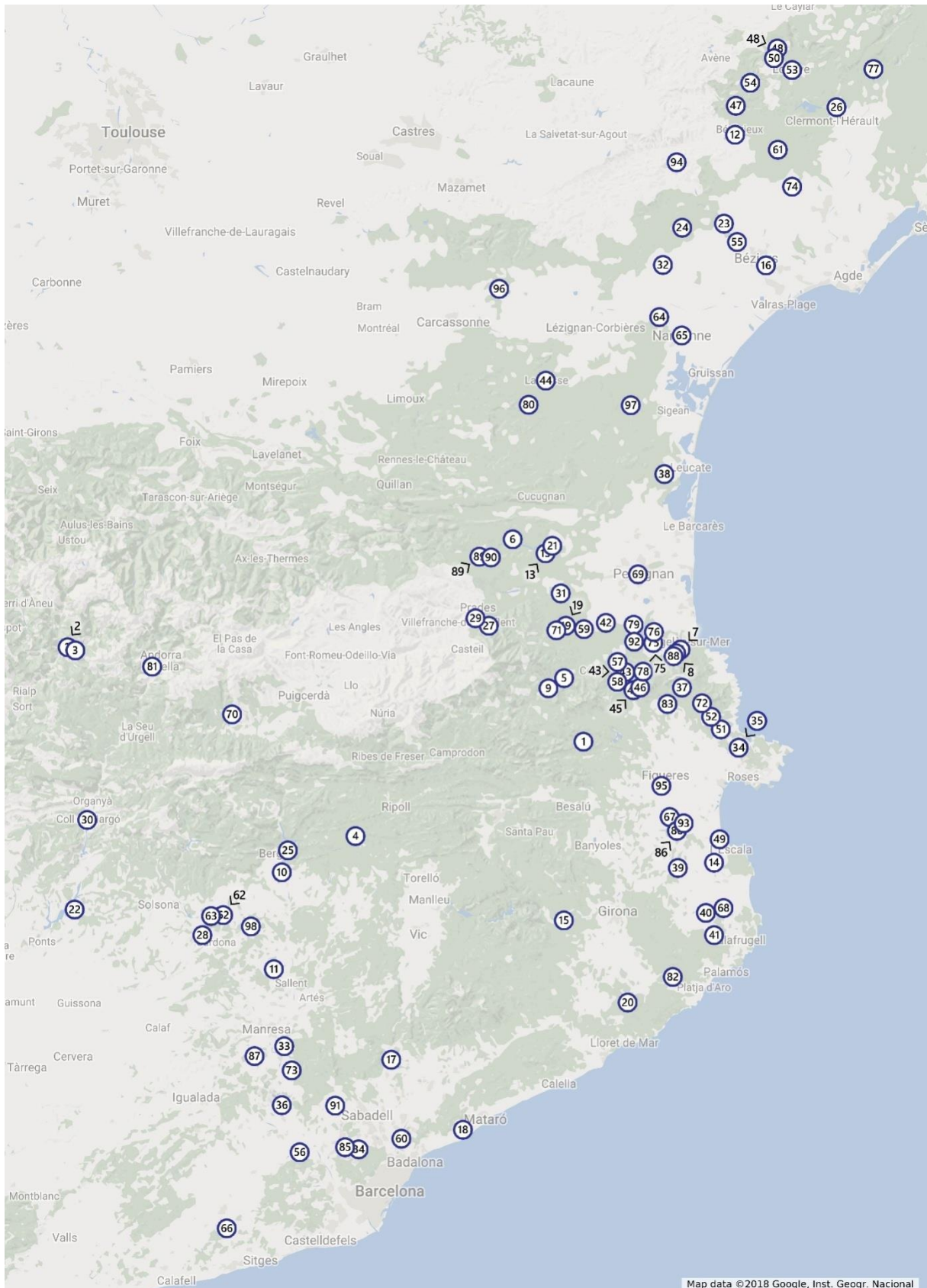
49	L'ESCALA	Santa Margarida d'Empuries	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
51	LLANCÀ	Sant Genis d'El Terrer	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
52	LLANCÀ	Sant Silvestre de la Valletta	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
56	MARTORELL	Santa Margarida de Martorell ou de Sant Genis de Rocafort	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
60	MONTCADA I REIXAC	Sant Pere de Reixac	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR- GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
63	MONTMAJOR-SORBA	Sant Eudald de Sorba	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
65	NARBONNE, cour de la Madeleine	pas identifiable		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Géronne	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Géronne	Catalogne
69	PERPIGNAN	Sainte-Marie de Malloles	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
71	PRUNET ET BELPUIG	Saint-Étienne de Prunet	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
72	RABÓS D'EMPORDÀ	Sant Quirze de Colera	Alt Empordà	Géronne	Catalogne

73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
77	SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT	crypte		Hérault	Languedoc
78	SAINT-JEAN DE L'ALBÈRE	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
79	SAINT-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
80	SAINT-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
82	SANTA CRISTINA D'ARO	Santa Maria de Santa Maria Bell-Lloc d'Aro	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
84	SANT CUGAT DEL VALLÈS	murs de fondation dans le cloître	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
85	SANT CUGAT DEL VALLÈS	Sant Llorenç de Fontcalçada	Vallès occidental	Barcelone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
88	SORÈDE, château d'Ultrera	Sainte-Marie d'Ultrera	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux vaisseaux différents)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
92	TRESSERRE	Saint-Étienne de Nidolère	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne

94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
97	VILLESÈQUE-DES-CORBIÈRES	Notre-Dame de Gléon		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Berguedà	Barcelone	Catalogne

Cartes thématiques

1. Carte du corpus (arcs outrepassés, arcs en champignon, absides de plan outrepassé)



Cs. Schmidmayer

Tableaux du corpus (arcs outrepassés, arcs en champignon, absides de plan outrepassé)

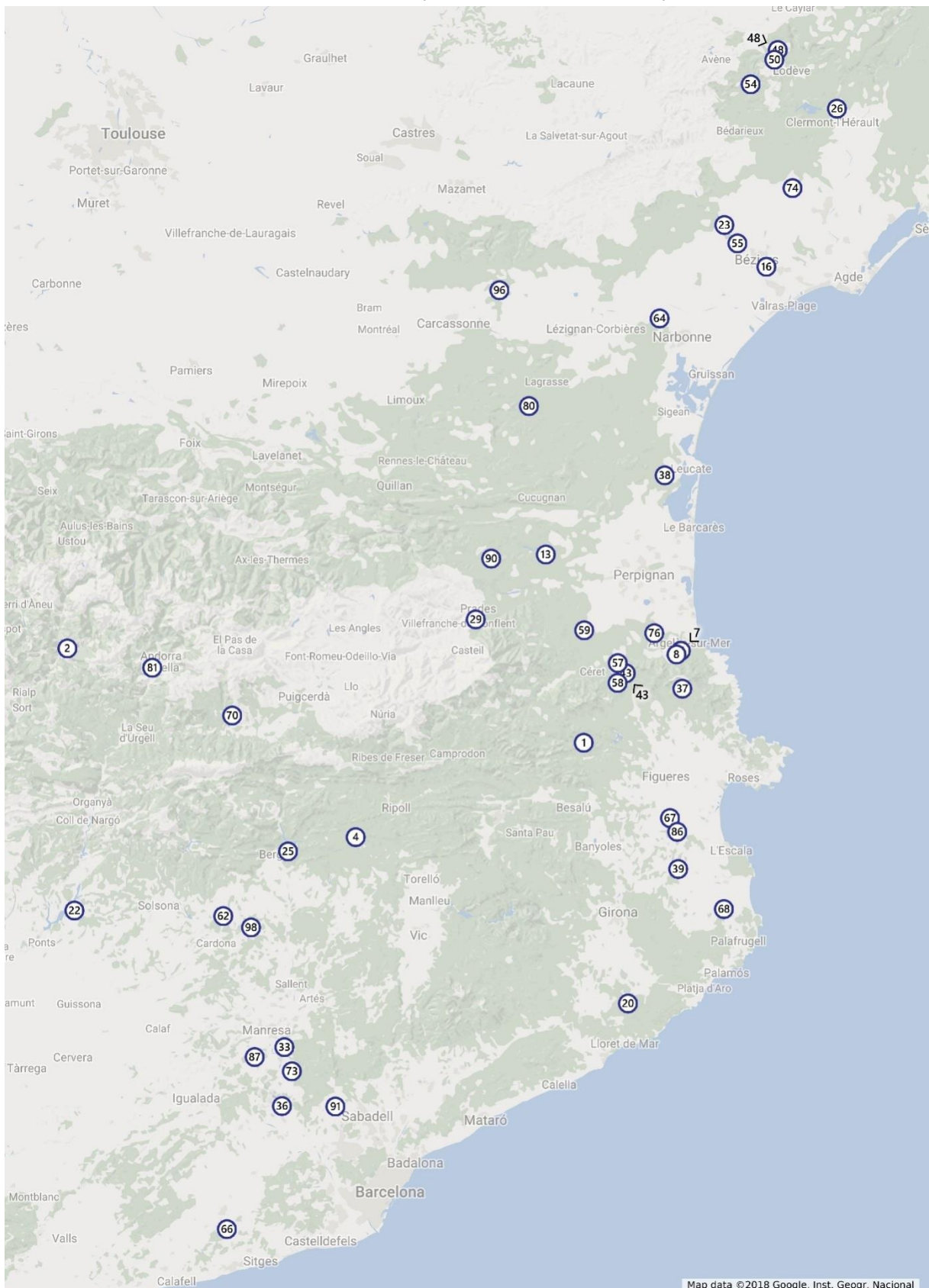
	Commune	Édifice	Comarca	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	Palars Sobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
5	AMELIE-LES-BAINS	Saint-Quentin Des Bains	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
9	ARLES-SUR-TECH	Sainte-Croix de Quercorb	Vellespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
13	BÉLESTA,	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
15	BESCANÓ-VILANNA	Sant Bartomeu	Gironès	Gérone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
17	BIGUES I RIELLS	Sant Mateu de Montbui	Vallès Oriental	Barcelone	Catalogne
18	CABRILS	Sant Cristofor	Maresme	Barcelone	Catalogne
19	CAIXAS	Saint-Marc	Les Aspres	Pyrénées-Orientales	Roussillon
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne
21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
22	CASTELLNOU DE BASSELLA	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc

24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
27	CLARA-VILLERACH	Saint-Étienne de Pomers	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBÈRE-LE-CHÂTEAU	Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
32	CRUZY	Sainte-Madeleine de Sériège		Hérault	Languedoc
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Elena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
40	FORALLAC	Sant Esteve de Canapost	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
42	FOURQUES	Saint-Vincent	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE	Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
45	LA JONQUERA	Sant Marti de Forn del Vidre	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
46	LA JONQUERA	Sant Pere de la Pla del Arca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
49	L'ESCALA	Santa Margarida d'Empuries	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc

51	LLANÇÀ	Sant Genis d'El Terrer	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
52	LLANÇÀ	Sant Silvestre de la Valletta	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
56	MARTORELL	Santa Margarida de Martorell ou de Sant Genis de Rocafort	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
60	MONTCADA I REIXAC	Sant Pere de Reixac	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR-GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
63	MONTMAJOR-SORBA	Sant Eudald de Sorba	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
65	NARBONNE, cour de la Madeleine	pas identifiable		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
69	PERPIGNAN	Sainte-Marie de Malloles	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
71	PRUNET ET BELPUIG	Saint-Étienne de Prunet	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
72	RABÓS D'EMPORDÀ	Sant Quirze de Colera	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
75	SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatiale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon

77	SAINTE-GUILHEM-LE-DÉSERT	crypte		Hérault	Languedoc
78	SAINTE-JEAN DE L'ALBÈRE	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
79	SAINTE-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
80	SAINTE-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
82	SANTA CRISTINA D'ARO	Santa Maria de Santa Maria Bell-Lloc d'Aro	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
84	SANT CUGAT DEL VALLÈS	murs de fondation dans le cloître	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
85	SANT CUGAT DEL VALLÈS	Sant Llorenç de Fontcalçada	Vallès occidental	Barcelone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
88	SORÈDE, château d'Ultrera	Sainte-Marie d'Ultrera	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux vaisseaux différents)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
92	TRESSERRE	Saint-Étienne de Nidolère	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
97	VILLESÈQUE-DES-CORBIÈRES	Notre-Dame de Gléon		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Berguedà	Barcelone	Catalogne

2. Carte : corpus des arcs outrepassés



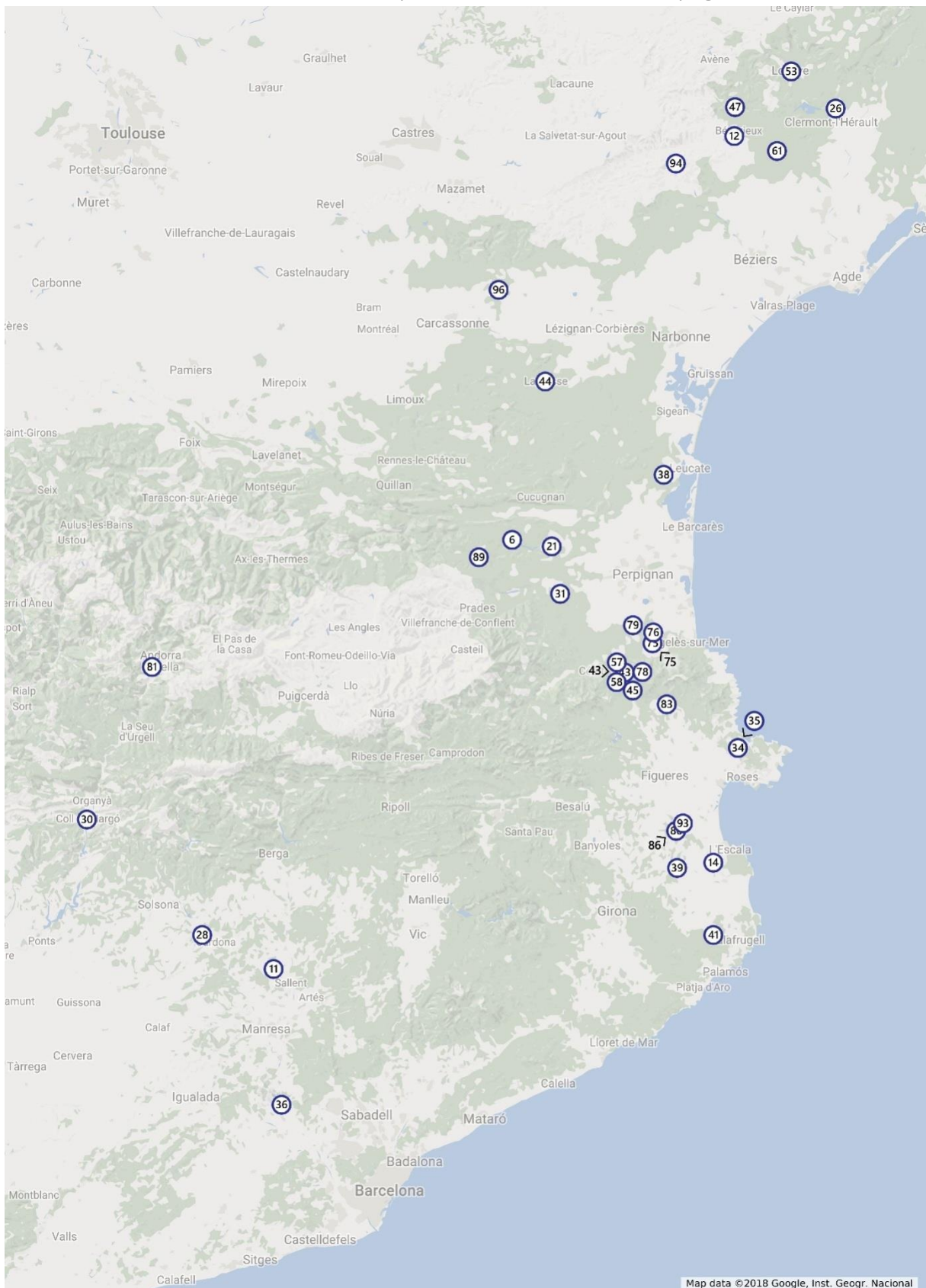
Cs. Schmidt Mayer

Tableau : corpus des arcs outrepassés

	Commune	Edifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	PallarsSobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de CaulèsVell	La Selva	Gérone	Catalogne
22	CASTELLNOU DE BASSELLA	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
62	MONTMAJOR-GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon

80	SAINT-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Peredel Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
91	TERRASSA	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Bergueda	Barcelone	Catalogne

3. Carte : corpus des arcs en champignon



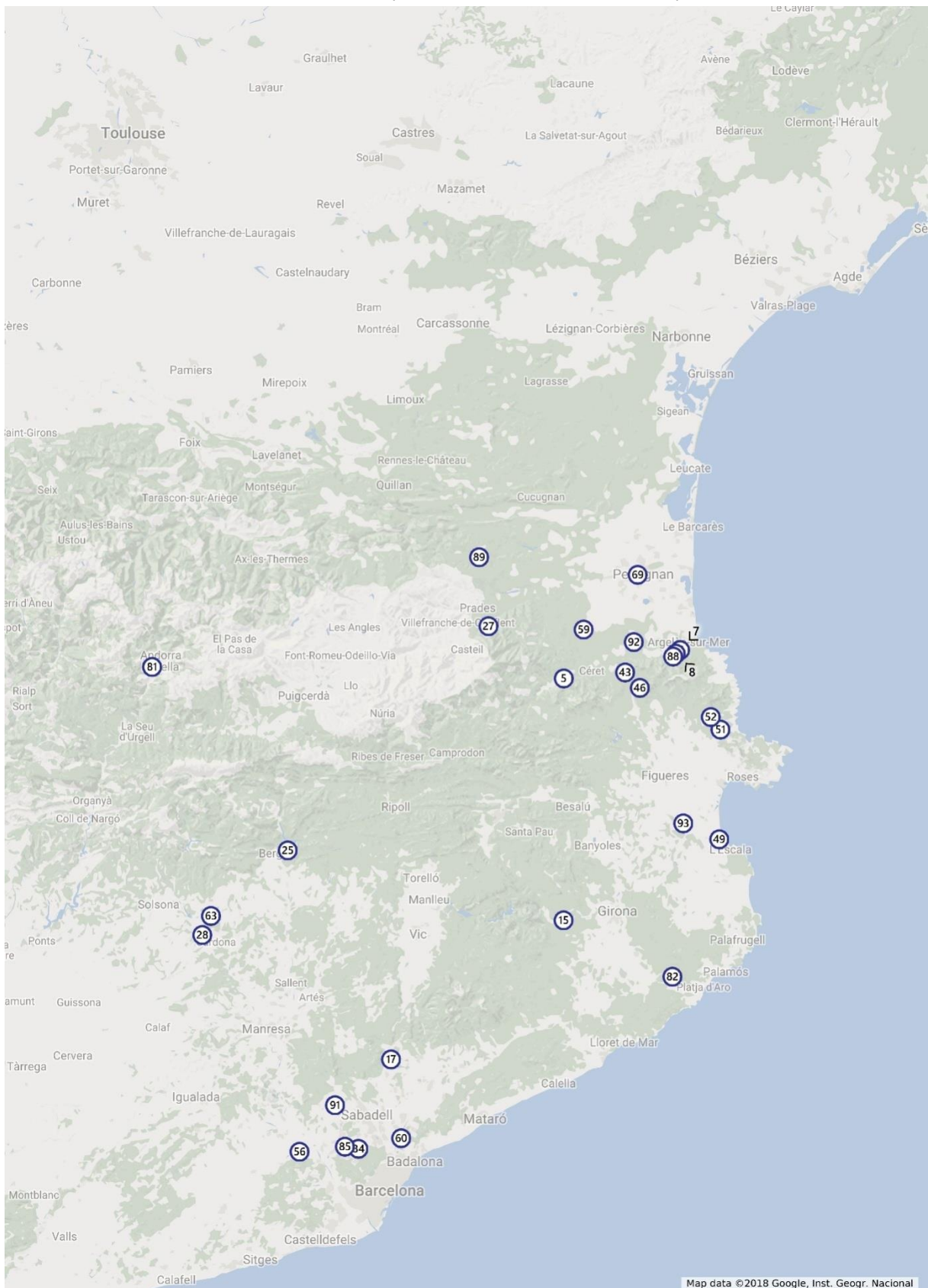
Cs. Schmidt Mayer

Tableau : corpus des arcs en champignon

	Commune	Édifice	Comarca	Département	Région
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBÈRE-LE-CHÂTEAU	Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE	Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
45	LA JONQUERA	Sant Marti de Forndel Vidre	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
78	SAINT-JEAN DE L'ALBÈRES	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
79	SAINT-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre

83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux nefs différentes)	Fenouillèdes	Pyrénées- Orientales	Roussillon
93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

4. Carte : corpus des absides outrepassées

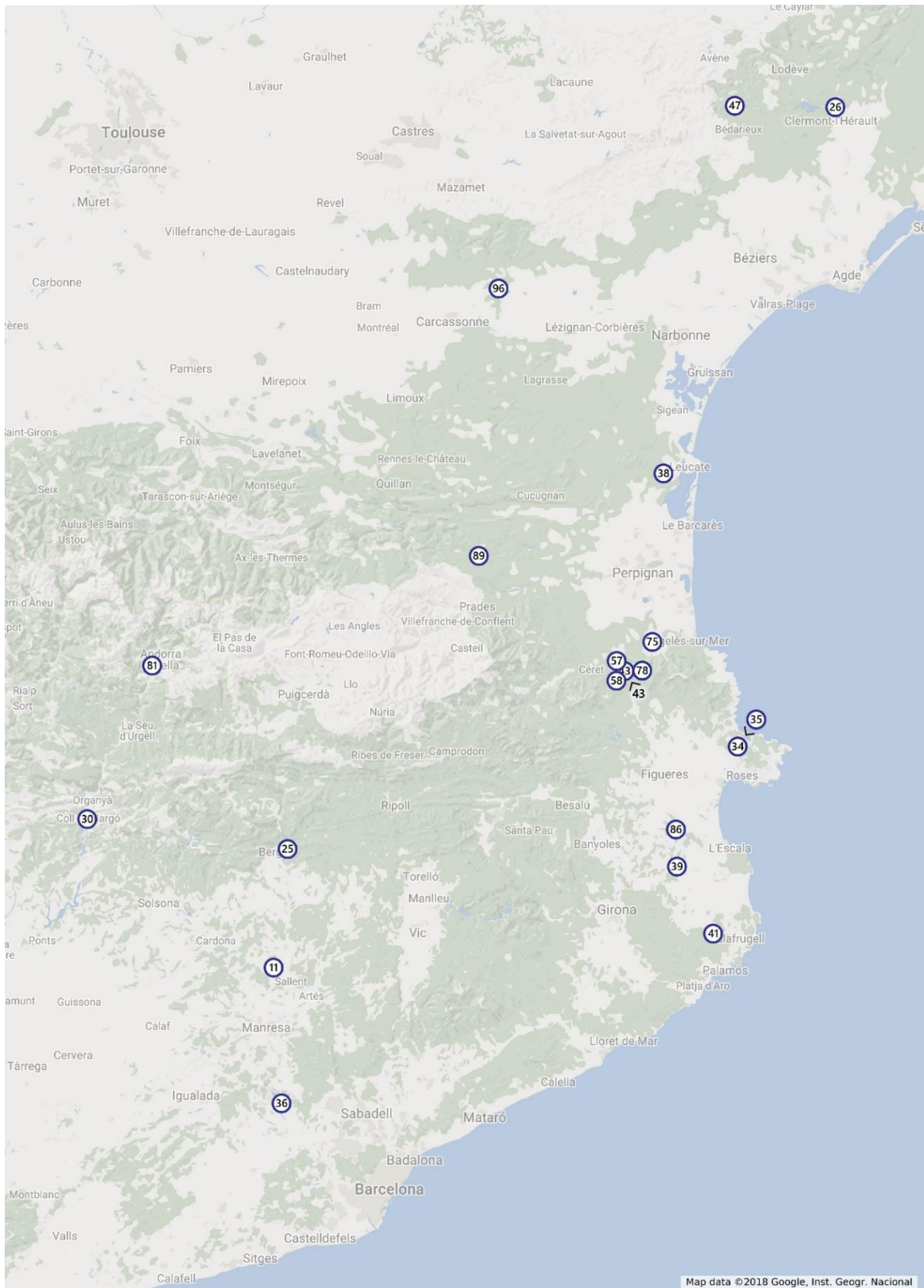


Cs. Schmidt Mayer

Tableau : corpus des absides outrepassées

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
5	AMELIE-LES-BAINS	Saint-Quentin Des Bains	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
15	BESCANÓ-VILANNA	Sant Bartomeu	Gironès	Gérone	Catalogne
17	BIGUES I RIELLS	Sant Mateu de Montbui	Vallès Oriental	Barcelone	Catalogne
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
27	CLARA-VILLERACH	Saint-Étienne de Pomers	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
46	LA JONQUERA	Sant Pere de la Pla del Arca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
49	L'ESCALA	Santa Margarida d'Empuries	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
51	LLANÇÀ	Sant Genis d'El Terrer	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
52	LLANÇÀ	Sant Silvestre de la Valletta	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
56	MARTORELL	Santa Margarida de Martorell ou de Sant Genis de Rocafort	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
60	MONTCADA I REIXAC	Sant Pere de Reixac	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
63	MONTMAJOR-SORBA	Sant Eudald de Sorba	Berguedà	Barcelone	Catalogne
69	PERPIGNAN	Sainte-Marie de Malloles	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
82	SANTA CRISTINA D'ARO	Santa Maria de Santa Maria Bell-Lloc d'Aro	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
84	SANT CUGAT DEL VALLÈS	murs de fondation dans le cloître	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
85	SANT CUGAT DEL VALLÈS	Sant Llorenç de Fontcalçada	Vallès occidental	Barcelone	Catalogne
88	SORÈDE, château d'Ultrera	Sainte-Marie d'Ultrera	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux nefes différentes)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
92	TRESSERRE	Saint-Étienne de Nidolère	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
93	VENTALLÓ	Sant Genis ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne

5. Carte : corpus des monuments où l'arc outrepassé se trouve conjointement avec l'arc en champignon

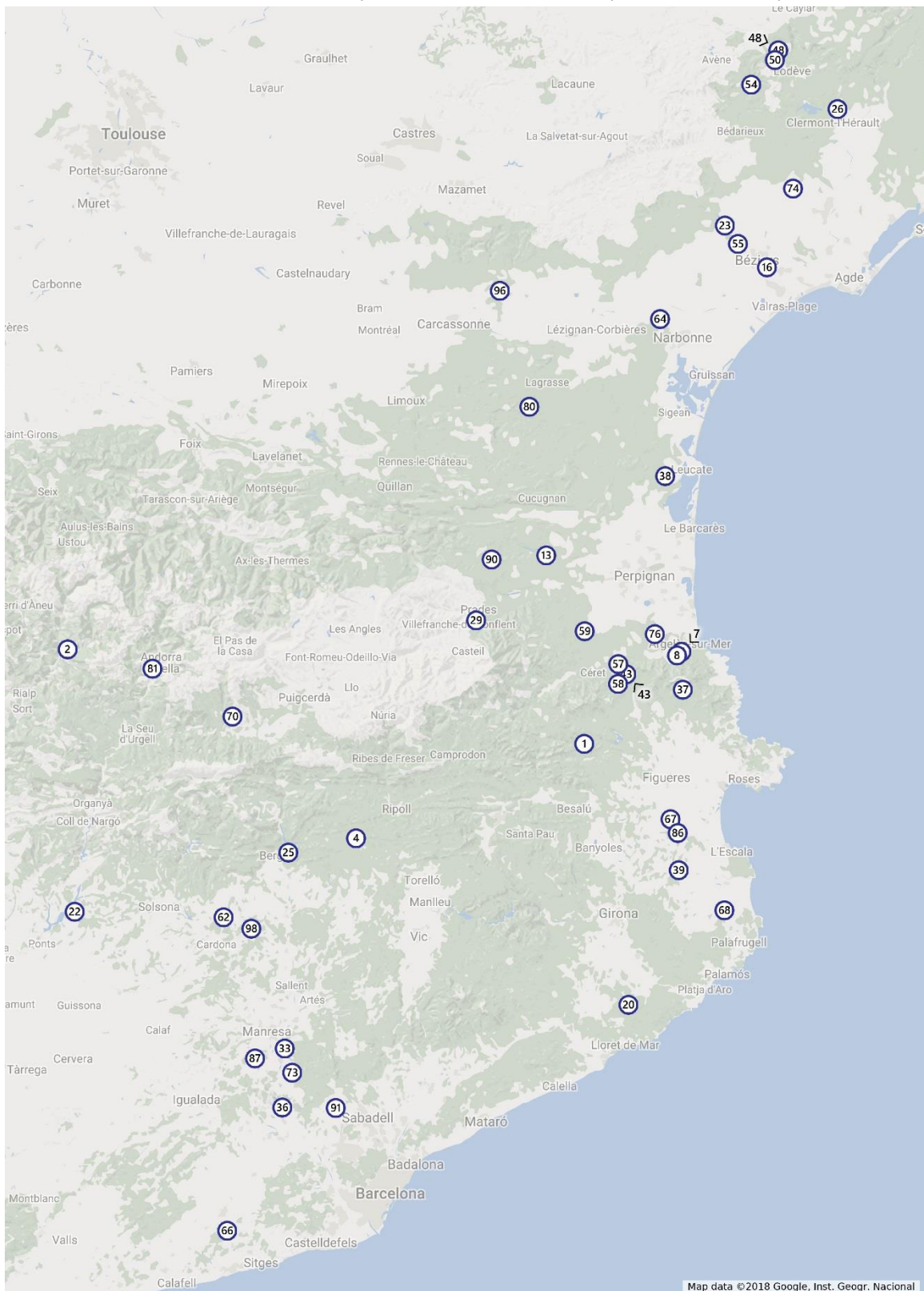


Cs.Schmidt Mayer

Tableaux : corpus des monuments où l'arc outrepassé se trouve conjointement avec l'arc en champignon

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
78	SAINT-JEAN DE L'ALBÈRES	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux vaisseaux différents)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

6. Carte : corpus des arcs triomphaux outrepassés



Cs. Schmidt Mayer

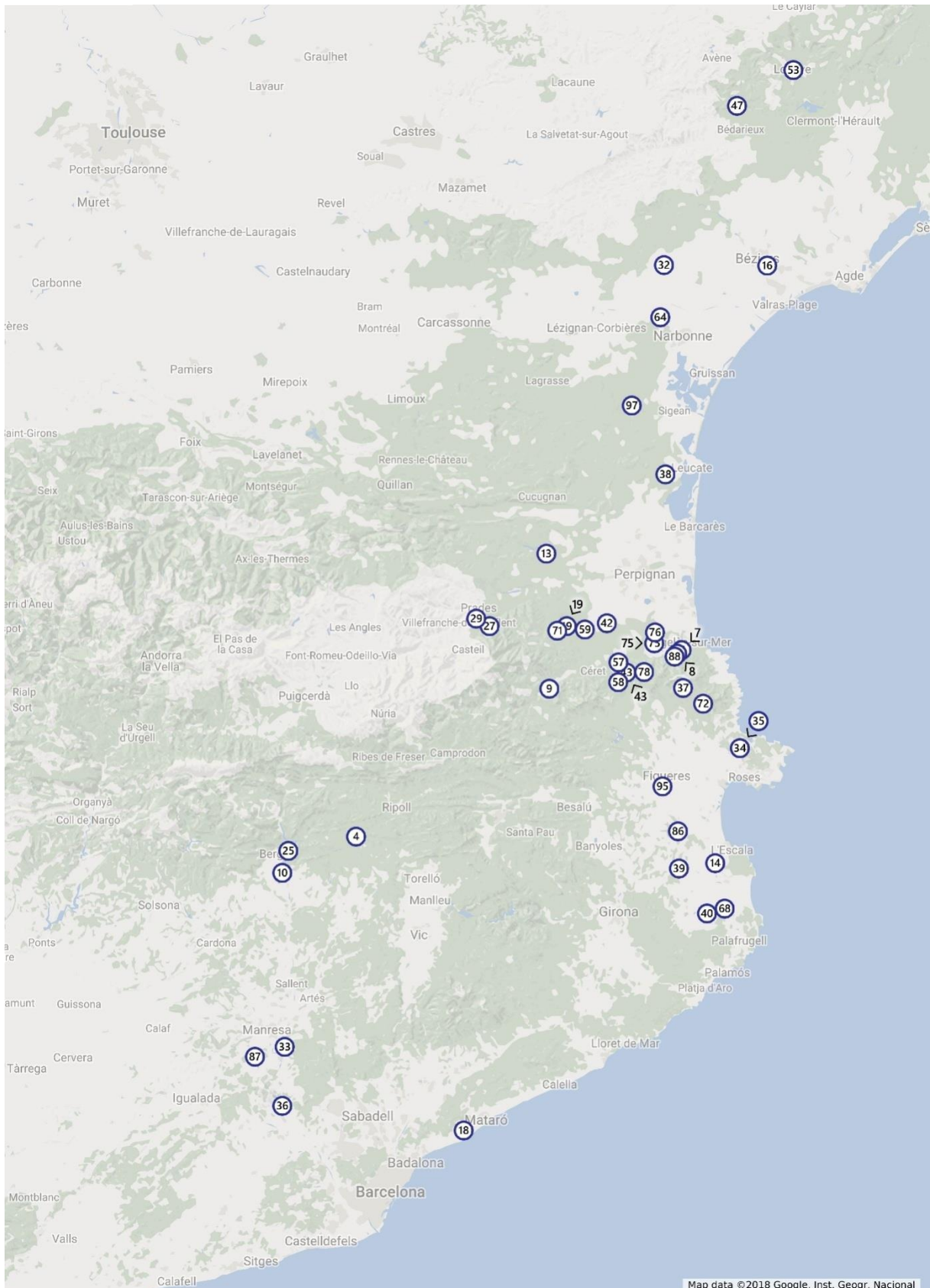
Note : Nous préférons omettre l'arc triomphal modifié de Cabrils même si le tracé outrepassé est bien visible, de même que celui de Clariana, complètement reconstruit. L'arc triomphal de Santa Maria de Terrassa est mi-outrepassé.

Tableau : corpus des arcs triomphaux outrepassés

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobirà	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne
22	CASTELLNOU DE BASSELLA	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Martí de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
62	MONTMAJOR-GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
76	SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
80	SAINTE-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne

87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Peredel Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées- Orientales	Roussillon
91	TERRASSA	Santa Maria, Sant Miquel	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Berguedà	Barcelone	Catalogne

7. Carte : corpus des voûtes outrepassées



Cs. Schmidmayer

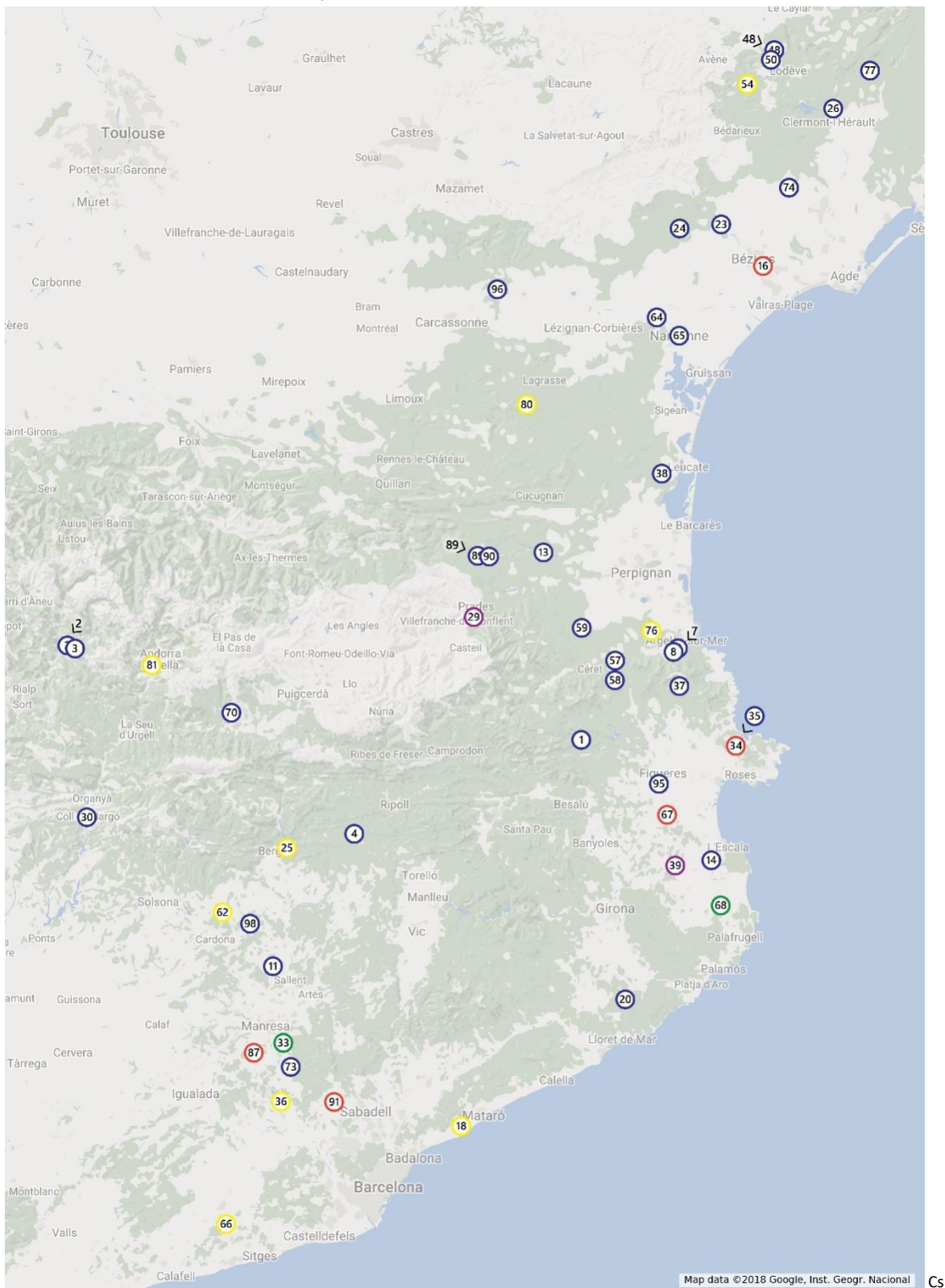
Note : A Sainte-Marie de La Cluse-Haute il s'agit de la voûte de la nef principale et de la travée droite des absides.

Tableau : corpus des voûtes outrepassées

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
9	ARLES-SUR-TECH	Sainte-Croix de Quercorb	Vellespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
18	CABRILS	Sant Cristofor	Maresme	Barcelone	Catalogne
19	CAIXAS	Saint-Marc	Les Aspres	Pyrénées-Orientales	Roussillon
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
27	CLARA-VILLERACH	Saint-Étienne de Pomers	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
32	CRUZY	Sainte-Madeleine de Sériège		Hérault	Languedoc
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
40	FORALLAC	Sant Esteve de Canapost	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
42	FOURQUES	Saint-Vincent	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
71	PRUNET ET BELPUIG	Saint-Étienne de Prunet	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
72	RABÓS D'EMPORDÀ	Sant Quirze de Colera	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
75	SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINTE-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
78	SAINTE-JEAN DE L'ALBÈRES	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne

87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
88	SORÈDE, château d'Ultrera	Sainte-Marie d'Ultrera	Roussillon	Pyrénées- Orientales	Roussillon
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
97	VILLESÈQUE-DES- CORBIÈRES	Notre-Dame de Gléon		Aude	Languedoc

8. Carte : corpus des arcs outrepassés selon le rapport entre piédroits et retombées de l'arc



Schmidtmayer

Piédroits avancés : **bleu** ; Piédroits en retrait : **jaune** ; Piédroits à l'aplomb de l'arc : **rouge**

Plusieurs arcs dans le même édifice : avancés et à l'aplomb : **violet** ; avancés et retrait : **vert**

Tableau : corpus des arcs outrepassés selon le rapport entre piédroits et retombées de l'arc

Arcs outrepassés avec piédroits avancés

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	Palars Sobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
65	NARBONNE, cour de la Madeleine	pas identifiable		Aude	Languedoc

68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
77	SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT	crypte		Hérault	Languedoc
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux nefs différentes)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Bergueda	Barcelone	Catalogne

Arcs outrepassés avec piédroits à l'aplomb

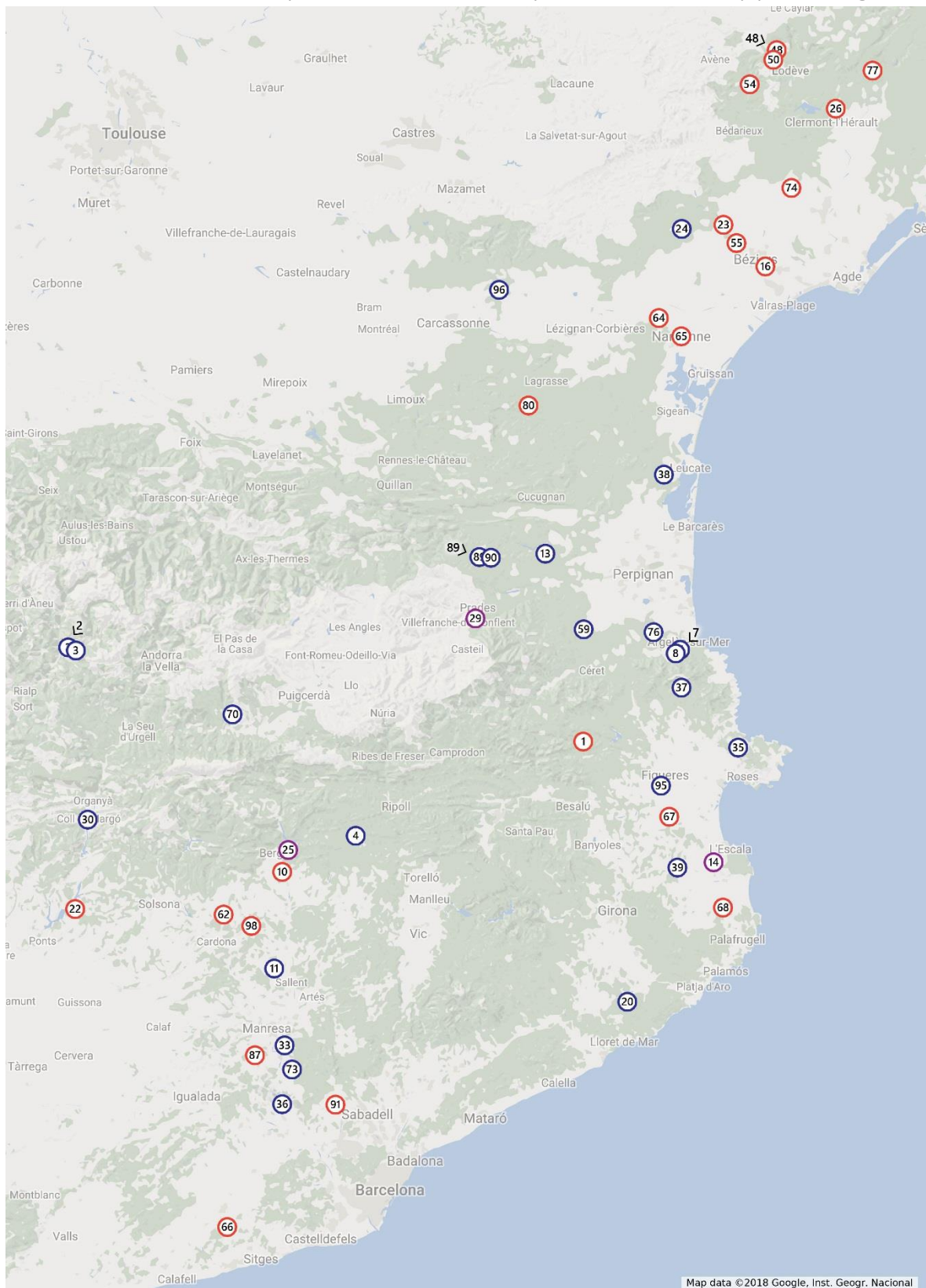
	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne

Arcs outrepassés avec piédroits rentrants

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
18	CABRILS	Sant Cristofor	Maresme	Barcelone	Catalogne
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne

54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR- GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
76	SAINT-GÉNIS-DES- FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées- Orientales	Roussillon
80	SAINT-MARTIN-DES- PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre

9. Carte : corpus des arcs outrepassés selon l'appareillage



Cs.Schmidtmayer

Arcs en moellons : **bleu** ; Arcs en pierres de taille : **rouge** ; Arcs mixtes : **violet**

Tableau : corpus des arcs outrepassés selon l'appareillage

Corpus des arcs outrepassés en moellons

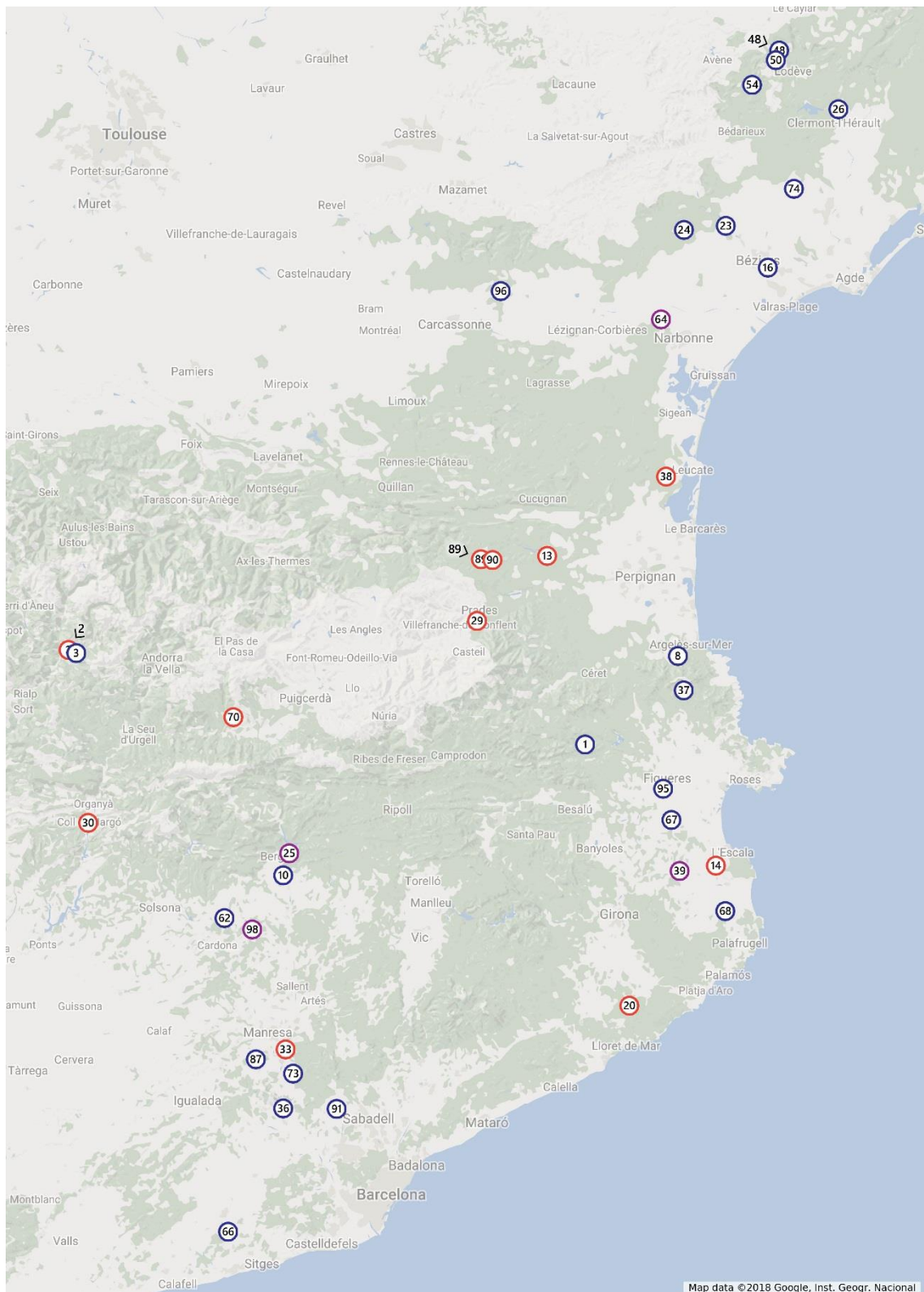
	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	PallarsSobira	Lleida	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	PalarsSobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de CaulèsVell	La Selva	Gérone	Catalogne
24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux nefes différentes)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de PaloSaballdòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

Corpus des arcs outrepassés appareillés

	Commune	Édifice	Comarca	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
22	CASTELLNOU DE BASSELLA	Sant Miquel ou Sant Romà	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc

25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR-GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
65	NARBONNE, cour de la Madeleine	pas identifiable		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
77	SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT	crypte		Hérault	Languedoc
80	SAINT-MARTIN-DES-PUITS	Saint-Martin		Aude	Languedoc
87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Peredel Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Bergueda	Barcelone	Catalogne

10. Carte : corpus des arcs outrepassés selon la disposition des claveaux



Cs. Schmidt Mayer

Disposition radiale : **bleu** ; Disposition en tas de charge : **rouge** ; Arcs mixtes : **violet**

Note : Les arcs crépis et ceux dont la disposition n'est pas identifiable sont éliminés (Aledernet, Alpens, Saint-Gérôme d'Argelès, Cabrils, Bassella, Clariana, Santa Helena de Rodes, Fenollar, Riunoguès, Montauriol, Santa Coloma d'Andorre, Saint-Jean d'Albère, Saint-Guilhem-le-Désert, Saint-Martin-des-Puits, Vila-Robau). A Santa Margarida de Cairat seulement le revers sud de l'arc triomphal est visible. A Belcaire il s'agit de l'arc donnant sur le bras sud du transept. A Pedret, le petit arc triomphal nord est en rayon, les arcs latéraux nord sont en tas de charge. A Sidilla, la porte nord extérieurement est construite en tas de charge dans sa retombée occidentale, le reste est en rayon. L'arc triomphal de Moussan a deux rangées : sa face intérieure est en rayon, celle de l'extérieur en tas de charge. A Terrassa, l'arc triomphal mi-outrepassé de Santa Maria a des claveaux en rayon. A Serrateix, l'arc triomphal central extérieurement est en tas de charge, le reste est en rayon. A Carbonils, la face extérieure de l'arc est en disposition radiale mais intérieurement au sud en tas de charge.

Tableau : corpus des arcs outrepassés selon la disposition des claveaux

Arcs outrepassés en disposition radiale

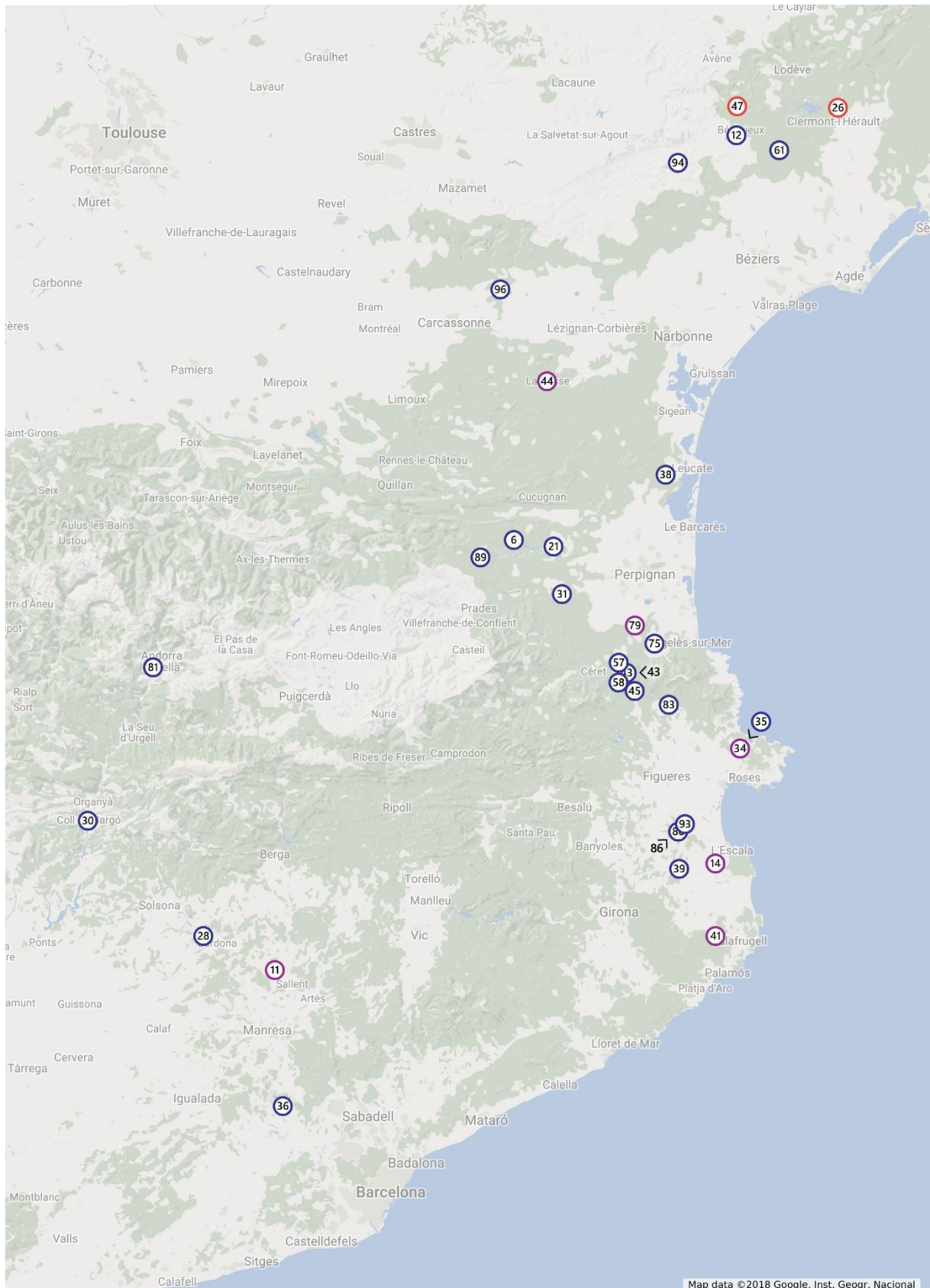
	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
3	ALINS	Sant Llizer de Virós	Palars Sobira	Lleida	Catalogne
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
10	AVIÀ-LA PLANA	Sant Vicenç d'Obiols	Berguedà	Barcelone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
62	MONTMAJOR-GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
73	RELLINARS	Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc

87	SANT SALVADOR DE GUARDIOLA, MAS BRUNET	Sant Pere del Brunet	Bagès	Barcelone	Catalogne
91	TERRASSA, trois églises	Santa Maria, Sant Miquel, Sant Pere	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
95	VILAFANT	Sant Miquel ou Sant Tomàs de Palol Sabaldòria ou de Palol de la Baulòria	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Bergueda	Barcelone	Catalogne

Corpus des arcs outrepassés de disposition en tas de charge

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
70	PRULLANS	Sant Quintí d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux nefs différentes)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Bergueda	Barcelone	Catalogne

11. Carte : corpus des arcs en champignon selon l'appareil



Cs. Schmidtmyer

Arcs en moellons : **bleu** ; Arcs en pierres de taille : **rouge** ; Arcs mixtes : **violet**

Tableau : corpus des arcs en champignon selon l'appareil

Corpus des arcs en champignon en moellons

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBÈRE-LE-CHÂTEAU	Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE	Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
45	LA JONQUERA	Sant Marti de Forn del Vidre	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatiale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon

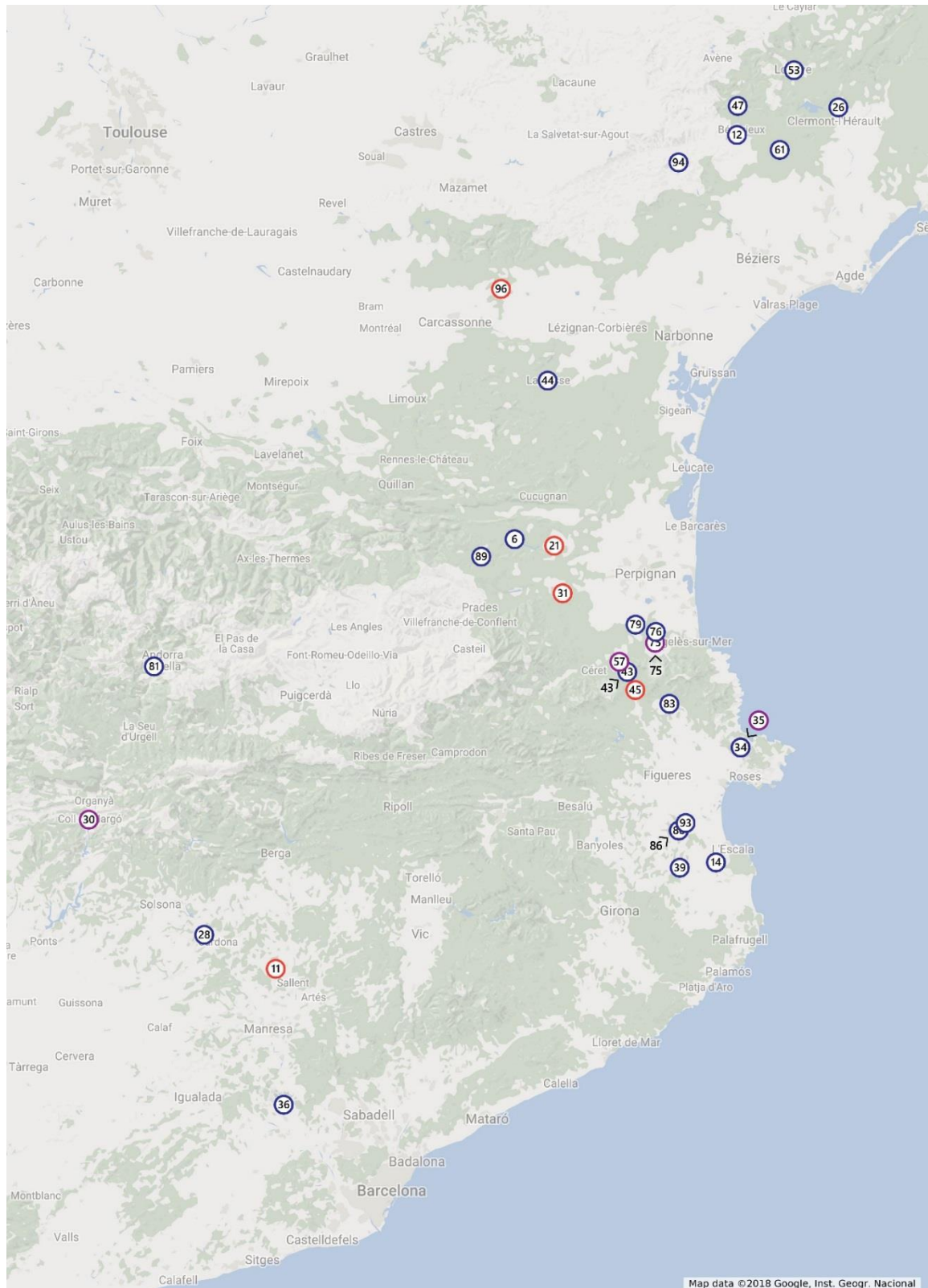
79	SAINTE-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux vaisseaux différents)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

Corpus des arcs en champignon appareillés

11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint Pierre		Hérault	Languedoc
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Père de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
41	FORALLAC	Sant Climent de Paralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
44	LAGRASSE	Saint-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
79	SAINTE-JEAN LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon

A Sant Pere de Rodes, à Sant Climent de Peralta, les piédroits sont appareillés, les claveaux en moellons. A Sant Vicenç d'Aledernet, seul l'arc triomphal a des piédroits appareillés, ses claveaux sont en moellons. A Lagrasse, les piédroits sont en moellons, les claveaux taillés.

12. Carte : corpus des arcs en champignon selon la disposition des claveaux



Cs. Schmidt Mayer

Disposition radiale : **bleu** ; Disposition en tas de charge : **rouge** ; Arcs mixtes : **violet**

Note : Les arcs crépis (Saint-Jean d'Albère) et non identifiables (Paralta, Fitou) sont éliminés. A Fenollar, à Saint-Génis-des-Fontaines, la retombée occidentale est en tas de charge, celle de l'orientale en rayon. A Santa Helena de Rodes, les baies occidentales et méridionales extérieures de la tour sont en rayon, les baies occidentales intérieures de la tour sont en tas de charge. A Coll de Nargo, la porte de la tour a des claveaux en disposition radiale, les ouvertures en haut, cependant, sont en tas de charge.

Tableau : corpus des arcs en champignon selon la disposition des claveaux

Disposition des claveaux en rayon

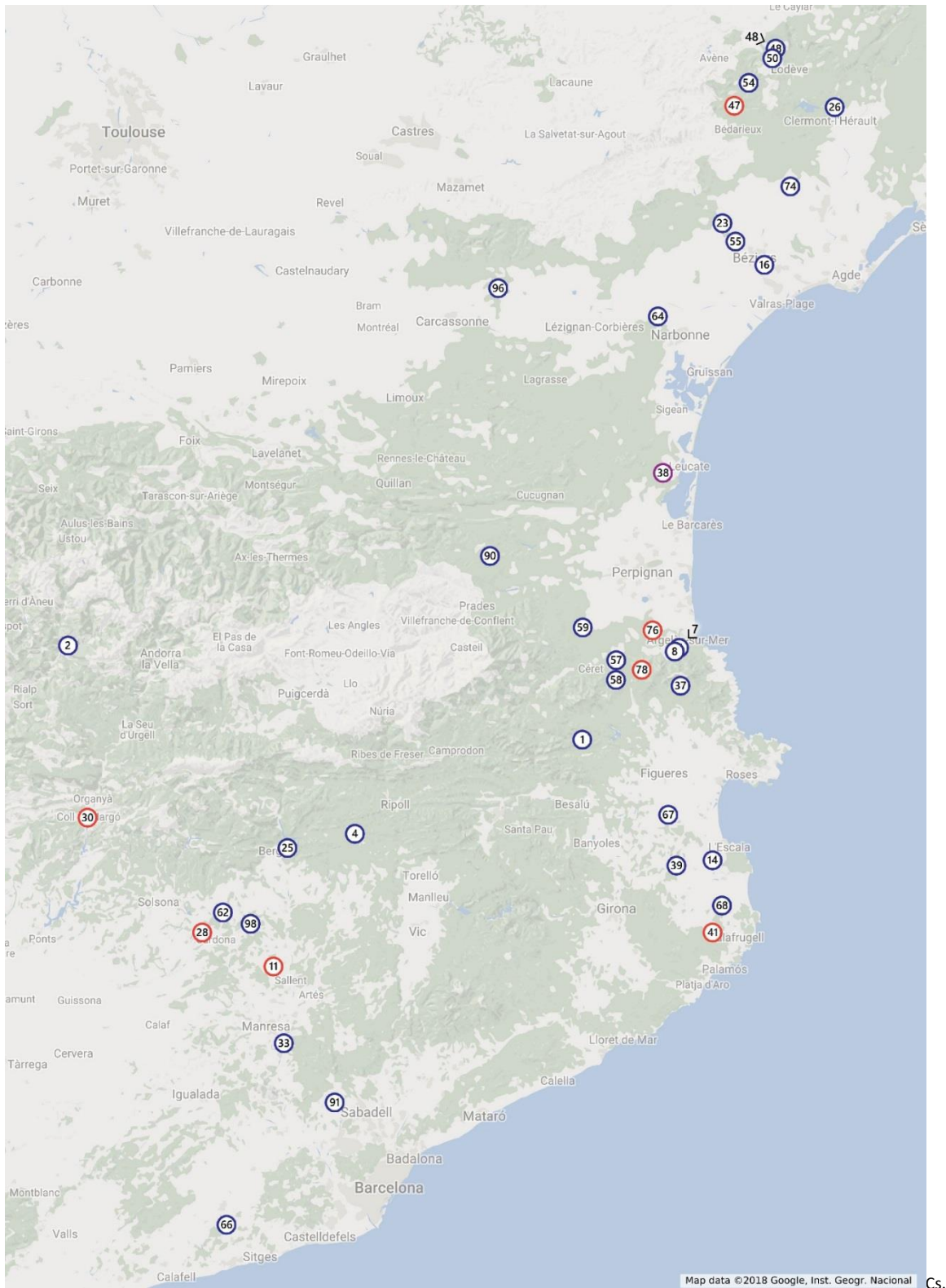
	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
6	ANSIGNAN	Saint-Nazaire et Saint-Celse	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
36	ESPARREGUERRA	Santa Margarida de Cairat	Baix Llobregat	Barcelone	Catalogne
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
43	LA CLUSE-HAUTE	Sainte-Marie ou Saint-Nazaire	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
44	LAGRASSE	Sainte-Marie d'Orbieu		Aude	Languedoc
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
53	LODÈVE	crypte de la cathédrale Saint-Fulcran		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
79	SAINT-JEAN-LASSEILLE	Saint-Jean	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
81	SANTA COLOMA D'ANDORRE	Santa Coloma	Andorra la Vella	Andorra la Vella	Andorre
83	SANT CLIMENT DE SESCEBES	Santa Fe de Solers	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
86	SANT MORI	Sant Julià	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
89	SOURNIA	Saint-Michel (deux nefs différentes)	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon

93	VENTALLÓ	Sant Genís ou Sant Andreu de Vila-Robau	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc

Corpus des arcs en champignon, disposition des claveaux en tas de charge

11	BALSARENY	Sant Vicenc d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
21	CASSAGNES	Saint-Cyprien de Cuchous	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
31	CORBERE-LE-CHATEAU	Saint-Pierre du Bosc	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
35	EL PORT DE LA SELVA	Santa Helena	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
45	LA JONQUERA	Sant Marti de Forn del Vidra	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
75	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	l'ancienne abbatale	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
96	VILLARZEL-CABARDES	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

13. Carte : corpus des arcs (outrepassé et en champignon) sur imposte



Arcs outrepassés : **bleu** ; Arcs en champignon : **rouge** ; Tous les deux dans le même édifice : **violet**

Tableau : corpus des arcs (outrepassé et en champignon) sur imposte

Corpus des arcs outrepassés sur imposte

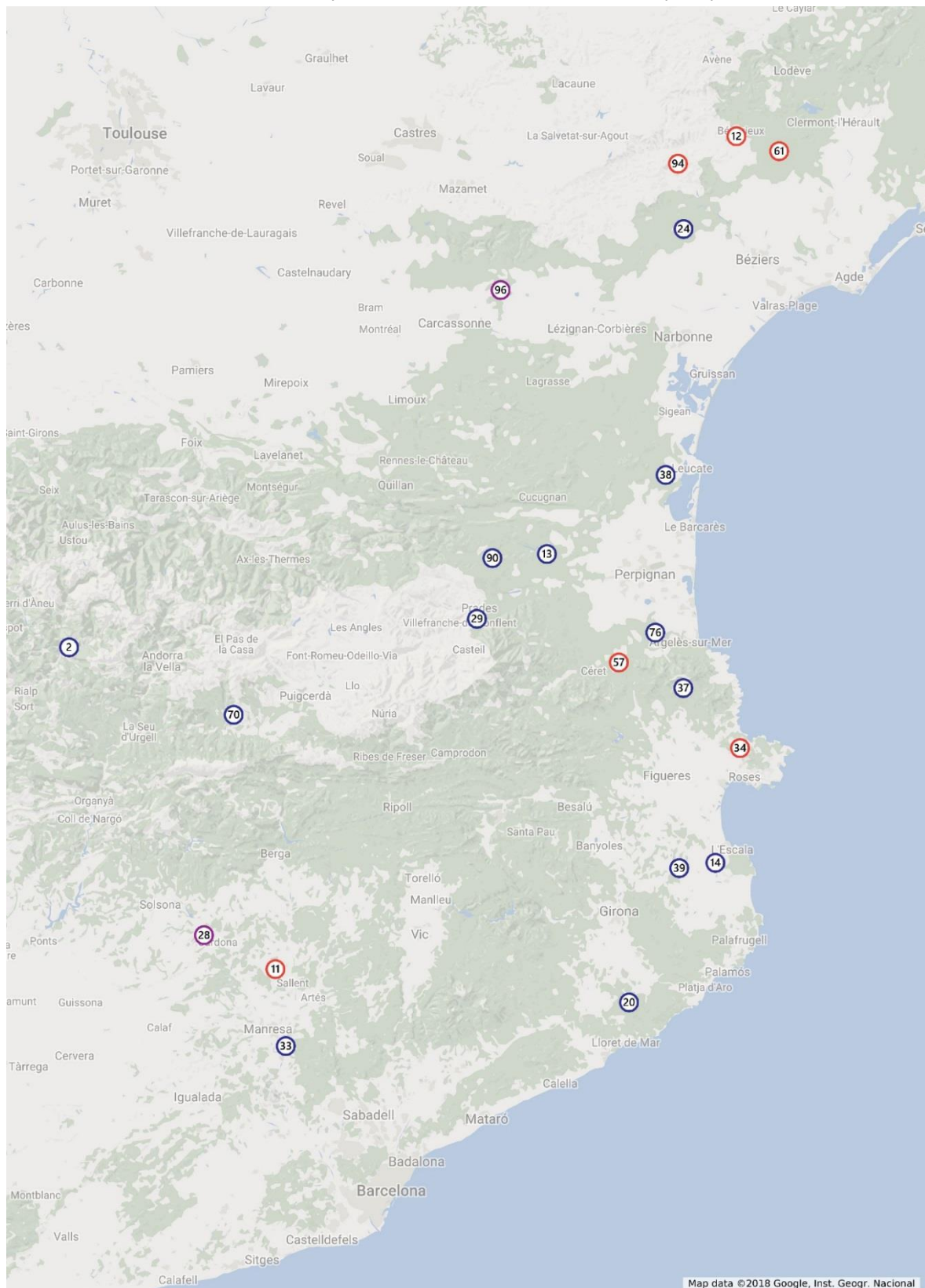
	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
1	ALBANYÀ	Sant Feliu de Carbonils	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
4	ALPENS	Sant Pere de Serrallonga	Osona	Barcelone	Catalogne
7	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Gérôme	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
8	ARGELÈS-SUR-MER	Saint-Ferréol de la Pave	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
16	BÉZIERS	Saint-Saturnin		Hérault	Languedoc
23	CAZOUL-LES-BÉZIERS	Saint-Vincent de Savignac		Hérault	Languedoc
25	CERCS	Sant Quirze de Pedret	Berguedà	Barcelone	Catalogne
26	CEYRAS	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
48	LAUROUX	Saint-Pierre		Hérault	Languedoc
50	LES PLANS	Saint-Sauveur		Hérault	Languedoc
54	LUNAS	Saint-Georges		Hérault	Languedoc
55	MAROUSSAN	Notre-Dame de Villeneuve		Hérault	Languedoc
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
58	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Michel de Riunoguès	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
59	MONTAURIOL	Saint-Saturnin	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
62	MONTMAJOR-GARGALLÀ	Sant Andreu de Gargallà	Berguedà	Barcelone	Catalogne
64	MOUSSAN	Saint-Laurent		Aude	Languedoc
66	OLERDOLA	Sant Miquel	Alt Penedès	Barcelone	Catalogne
67	PALAU DE SANTA EULALIA	Sant Esteve de Palau S'Ardiaca	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
68	PALAU SATOR, SANT JULIÀ DE BOADA	Sant Julià de Boada	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
74	ROUJAN	Saint-Nazaire		Hérault	Languedoc
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon

91	TERRASSA	Santa Maria, Sant Miquel	Vallès Occidental	Barcelone	Catalogne
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc
98	VIVER I SERRATEIX	Sant Pere de Serrateix	Berguedà	Barcelone	Catalogne

Corpus des arcs en champignon sur imposte

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
30	COLL DE NARGO	Sant Climent	Alt Urgell	Lleida	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
41	FORALLAC	Sant Climent de Peralta	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
47	LA TOUR-SUR-ORB	Saint-Pierre de Brousson		Hérault	Languedoc
76	SAINT-GÉNIS-DES- FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées- Orientales	Roussillon
78	SAINT-JEAN DE L'ALBÈRE	Saint-Jean d'Albère	Vallespir	Pyrénées- Orientales	Roussillon

14. Carte : corpus des arcs clavés en superposition



Cs. Schmidt Mayer

Arcs outrepassés : **bleu** ; Arcs en champignon : **rouge** ; Deux types d'arcs dans le même édifice : **violet**

Tableau : corpus des arcs clavés en superposition

Arcs outrepassés

	Commune	Édifice	Comarque	Département	Région
2	ALINS	Sant Francesc d'Araós	Pallars Sobira	Lleida	Catalogne
13	BÉLESTA	Saint-Barthélemy de Jonquéroles	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
14	BELLCAIRE D'EMPORDÀ	Sant Joan	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
20	CALDES DE MALAVELLA	Sant Esteve de Caulès Vell	La Selva	Gérone	Catalogne
24	CÉBAZAN	Saint-Bauléry		Hérault	Languedoc
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
29	CODALET	Saint-Michel de Cuxa	Conflent	Pyrénées-Orientales	Roussillon
33	EL PONT DE VILOMARA I ROCAFORT	Santa Maria Matadars ou del Marquet	Bagès	Barcelone	Catalogne
37	ESPOLLA	Sant Marti de Baussitges	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
38	FITOU	Saint-Aubin		Aude	Languedoc
39	FOIXÀ	Sant Romà de Sidillà	Baix Empordà	Gérone	Catalogne
70	PRULLANS	Sant Quinti d'Ardòvol	Cerdagne	Lleida	Catalogne
76	SAINT-GÉNIS-DES-FONTAINES	Sainte-Colombe de Cabanes	Roussillon	Pyrénées-Orientales	Roussillon
90	SOURNIA	Sainte-Félicité	Fenouillèdes	Pyrénées-Orientales	Roussillon
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

Arcs en champignon

	Commune	Édifice	Comarca	Département	Région
11	BALSARENY	Sant Vicenç d'Aledernet	Bagès	Barcelone	Catalogne
12	BÉDARIEUX	Saint-Sauveur de Palegret		Hérault	Languedoc
28	CLARIANA DE CARDENER	Santa Agata	Solsonès	Lleida	Catalogne
34	EL PORT DE LA SELVA	Sant Pere de Rodes	Alt Empordà	Gérone	Catalogne
57	MAUREILLAS-LAS-ILLAS	Saint-Martin de Fenollar	Vallespir	Pyrénées-Orientales	Roussillon
61	MONTESQUIEU	Saint-Michel de Paders		Hérault	Languedoc
94	VIEUSSAN	Saint-Julien		Hérault	Languedoc
96	VILLARZEL-CABARDÈS	Notre-Dame de la Lauze		Aude	Languedoc

Note : La porte sud de Palagret dont le tracé entier n'est pas visible ne figure pas dans la liste. Cette caractéristique de la couverture des arcs distingue : à Bellcaire, la porte sud à l'extérieur et l'arc du bras sud du transept ; à Fitou, l'arc doubleau

d'origine de la chapelle nord et l'arc triomphal de la chapelle sud ; à Sidilla, l'arc doubleau de la nef et la porte nord, à Santa Helena de Rodes les baies occidentales de la tour à l'intérieur ; à Marquet le revers de la porte de la chapelle méridionale.